

S. 938. C

8.938 C.

RECUEIL

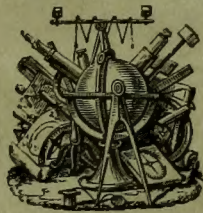
DE

VOYAGES ET DE MÉMOIRES

PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

TOME SEPTIÈME



PARIS

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23

M DCCC LXIV

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES

RECUEIL

DE

VOYAGES ET DE MÉMOIRES

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES.

(Chaque volume se vend séparément.)

TOME I^{er}, contenant les Voyages de Marco Polo : un volume in-4°.

TOME II (1^{re} et 2^e parties), avec 18 planches. Prix, 18 fr.

Contenant : 1° Une Relation de Ghanat et des Coutumes de ses habitants ;
2° Des Relations inédites de la Cyrénaïque ;
3° Une Notice sur la mesure géométrique de quelques sommités des Alpes ;
4° Résultats des questions adressées à un Maure de Tisshit et à un Nègre de Walet ;
5° Réponses aux questions de la Société sur l'Afrique septentrionale ;
6° Un Itinéraire de Constantinople à la Mecque ;
7° Une Description des ruines découvertes près de Palenqué ; suivie de Recherches sur l'ancienne population de l'Amérique ;
8° Une Notice sur la carte générale des pachalicks de Hkaleb, Orfa et Bagdad ;
9° Un Mémoire sur la Géographie de Perse ;
10° Des Recherches sur les antiquités des États-Unis de l'Amérique septentrionale.

TOME III, contenant l'Orographie de l'Europe, par M. L. BRUGNIÈRE, ouvrage couronné par la Société dans sa séance générale du 31 mars 1826, avec une carte orographique, 15 tableaux synoptiques, et vues des principales chaînes de montagnes. Prix, 20 fr.

TOME IV. Avec une carte et plusieurs *fac-simile*. Prix, 30 fr.

Contenant : 1° Description des merveilles d'une partie de l'Asie, par le P. Jordan, de Sévérac ;
2° Relation d'un voyage à l'île d'Amat, d'après les manuscrits de M. Henri Ternaux ;
3° Vocabulaires de plusieurs contrées de l'Afrique, d'après M. Kœnig ;
4° Voyages en Orient de Guillaume de Rubruk ;
5° Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier ; avec une carte, par M. D'AVEZAC ;
6° Relation de la Tartarie de Jean du Plan de Carpin ;
7° Voyage de Bernard et de ses compagnons en Égypte et en Terre-Sainte ;
8° Relation des voyages de Sævulf à Jérusalem et en Terre-Sainte.

TOME V et VI, contenant la géographie d'Edrisi, traduite de l'arabe en français, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et accompagnée de notes, par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut, etc., avec 3 cartes. Prix, 24 fr. chaque volume.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ.

Ce Recueil paraît tous les mois, par numéros de quatre à cinq feuilles : les douze cahiers forment, à la fin de l'année, deux volumes in-8°, avec planches.

Prix : pour Paris, 12 fr. ; pour les départements, 15 fr. ; pour l'étranger, 18 fr.

1^{re} série, 20 vol., de 1821 à 1833.

2^e série, 20 vol., de 1834 à 1843.

3^e série, 14 vol., de 1844 à 1850.

4^e série, 20 vol., de 1851 à 1860.

5^e série, 6 vol., de 1861 à 1863.

S. 938.c.

RECUEIL

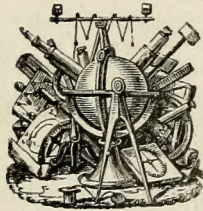
DE

VOYAGES ET DE MÉMOIRES

PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

TOME SEPTIÈME



PARIS

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23

M DCCC LXIV

RECEIPT

VOYAGES ET DE MEMBRES

THE J. J. COLEMAN TRADING COMPANY



THE J. J. COLEMAN TRADING COMPANY

GRAMMAIRE ET DICTIONNAIRE

ABRÉGÉS

DE LA LANGUE BERBÈRE

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE EAST ASIAN LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Il est des hommes qui, dans l'étroite sphère de leur spécialité, contribuèrent à la gloire, à la prospérité de leur patrie, et dont les utiles services, les noms mêmes sont restés pour ainsi dire inconnus¹. Dans l'intérêt du progrès des sciences, comme par esprit de justice, cependant, nous ne devrions pas nous montrer oublieux à l'égard de nos devanciers; car, s'il existe un mobile capable de porter au bien, d'exciter l'ardeur des âmes généreuses, c'est, sans doute, l'espoir fondé de recueillir, dans l'opinion de la postérité, la récompense des efforts tentés pour mériter ses suffrages.

C'est sous l'impression de ce sentiment et pour essayer de rendre à mon vénérable prédécesseur un hommage tardif, il est vrai, mais légitime, mais digne de son patriotisme, de son zèle et de ses talents, que j'ai accepté, malgré mon insuffisance, la nouvelle tâche qui m'était imposée par la Société de géographie, et que j'ai entrepris de publier la Grammaire et le Dictionnaire berbères composés par feu Venture de Paradis, il y a plus d'un demi-siècle, alors que rien ne faisait pressentir l'utilité dont pourrait être un pareil travail. Qu'il me soit permis, à cette occasion, de transcrire ici les expressions dont se servait cet habile et modeste orientaliste dans une note manuscrite, qu'un hasard heureux a fait tomber entre mes mains :

« Pour donner à mes lecteurs quelque confiance dans le travail que je leur présente, il est peut-être nécessaire de leur dire la manière dont

¹ Je dis : *pour ainsi dire*, car il a paru dans la Biographie des contemporains (t. V, supplément) un article consacré à Venture de Paradis; mais cet

article, bien qu'écrit avec bienveillance, laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude. Il est d'ailleurs très-incomplet.

je l'ai composé. En 1788, il vint à Paris deux Maures sujets de Maroc ; l'un d'eux était né dans la province de Haha, et l'autre dans les montagnes enclavées dans les environs de Sous¹; tous les deux savaient le berbère ainsi que l'arabe, et il me vint en idée de mettre à profit les fréquentes visites que j'étais obligé de recevoir d'eux à cause de mon emploi de secrétaire interprète du roi, pour prendre quelque idée de la langue berbère. Je commençai par écrire, sous leur dictée, quelques cahiers contenant les mots les plus usuels ; ensuite je leur demandai de courtes phrases, afin de deviner les déclinaisons et les conjugaisons, qu'il leur était impossible de m'expliquer, attendu que, ne sachant ni lire, ni écrire en aucune langue, ils n'avaient jamais appris de principes grammaticaux.

« Il y avait déjà deux ou trois mois que je me livrais à cette étude, lorsque M. le comte de la Luzerne, ministre secrétaire d'État au département de la marine, m'envoya à Alger, pour y coopérer au succès d'une négociation qui intéressait la tranquillité du commerce et de la navigation.....

« Les circonstances rendirent mon séjour dans ce pays beaucoup plus long que je ne l'avais cru lors de mon départ de Paris, et je pris le parti d'employer mes moments de loisir à continuer l'étude que j'avais entreprise avec les deux Marocains dont je viens de parler.

« Je trouvai, parmi les étudiants en théologie musulmane dans les collèges d'Alger, deux jeunes gens nés dans les montagnes de Felissen (Felissah), situées dans la caïderie de Sebou, à dix-huit lieues est d'Alger. Je pris avec eux des arrangements, et, pendant près d'un an, ils vinrent passer chaque jour une ou deux heures avec moi.

« C'est par leur secours que j'ai composé ce vocabulaire. Je m'étais fait un devoir de surmonter l'ennui que m'occasionnait souvent un pareil travail dès le moment où, ayant revu avec eux les mots et les

¹ Il n'est pas rare de voir arriver de ces provinces et de Tarodant des hommes de cette même race, qui exécutent sur nos théâtres des tours de

force et d'adresse vraiment prodigieux ; ces hommes parlent l'arabe et le berbère.

phrases que j'avais écrits à Paris, j'avais reconnu que la langue qu'on parle dans les montagnes de Constantine est, à bien peu de chose près, la même qui est en usage dans les montagnes de Maroc.

« Ce dictionnaire n'est point complet; il y manque plusieurs des mots nécessaires pour exprimer même des choses communes, et il aurait fallu pouvoir remplacer divers mots arabes par les termes équivalents en véritable berbère; mais mes maîtres les ignoraient. Tel qu'il est, cependant, ce travail suffira pour initier les philologues à la connaissance de cette langue, et il ne tiendra qu'à un Européen studieux appelé en Barbarie par des affaires de commerce ou de politique, de perfectionner, sans se donner trop de peine, ce qui m'en a donné beaucoup à ébaucher. »

Tel était le vœu formé par cet excellent homme au moment où, après de longs voyages, après de pénibles fatigues, désormais simple professeur de turk à l'école spéciale des langues orientales, école qui venait d'être établie près la Bibliothèque nationale, Venture espérait enfin pouvoir terminer sa carrière en France. Mais le gouvernement en jugea autrement. A l'époque du départ de la mémorable expédition d'Égypte, le général Bonaparte, désirant s'entourer des lumières et de l'expérience d'un homme qui connaissait si bien l'Orient, et surtout l'Égypte, où il avait résidé plusieurs années, le choisit pour premier secrétaire interprète du chef de l'armée, et le fit embarquer sur le vaisseau amiral. Devenu l'inséparable compagnon du grand homme, on juge de quelle utilité durent être ses conseils. En effet, doué d'un esprit d'investigation qui le portait à rechercher avec curiosité tout ce qui pouvait avoir trait aux mœurs, aux habitudes, aux idées orientales; possédant, pour parler les idiomes de ces peuples, l'aptitude particulière aux habitants des contrées méridionales de la France, dans le sein desquelles il avait reçu le jour, il avait cette franchise, parfois un peu rude, qui, sans exclure la bienveillance du caractère, est si propre à inspirer aux étrangers, aux Orientaux surtout, une juste confiance dans la loyauté française.

A ces qualités éminentes, Venture joignait une connaissance approfondie du génie des langues de l'Arabie, de la Turquie et de la Perse;

sa conversation était mêlée de ces sentences spirituelles, de ces expressions populaires qui souvent ajoutent tant de charme et de force au discours ; il avait une gaieté douce, des manières affables, du piquant, du trait dans l'esprit, de sorte que, même dans des circonstances importantes, il lui fut donné de pouvoir terminer d'un seul mot d'épineuses négociations.

Convaincu que les fonctions d'interprète exigent, de la part de celui qui aspire à les bien remplir, indépendamment du talent de reproduire avec fidélité toutes les nuances de la pensée, un sentiment exquis des convenances, une certaine délicatesse de style, et quelquefois même une véritable hardiesse dans le choix des expressions, il se faisait une haute idée de l'importance de sa charge ; il ne négligeait aucune occasion de faire valoir les services des jeunes traducteurs qui travaillaient sous sa direction, en sorte qu'à ses yeux un orientaliste était, soit en Asie, soit en Afrique, un homme essentiel, indispensable, en un mot un trésor d'une inestimable valeur. Objet de son inépuisable bienveillance au début de ma carrière, je me suis trouvé dans le cas d'éprouver les effets de cette opinion exagérée, et il m'est arrivé plusieurs fois d'entendre le général Bonaparte se plaindre en riant des incessantes obsessions de Venture en faveur de ses collaborateurs.

Outre l'utilité politique et commerciale qu'il entrevoyait dans ses travaux sur la langue berbère, Venture se flattait de l'espoir qu'il ne serait pas impossible de retrouver, dans cette langue, des traces de l'ancien punique, et il s'était livré, relativement au fameux passage que Plaute nous a conservé dans son *Pœnulus*, à des recherches qui n'ont pas été totalement sans résultats.

On conçoit en effet combien il semblait curieux à un philologue aussi habile, combien il serait intéressant pour nous-mêmes de pouvoir déchiffrer d'une manière certaine les nombreuses inscriptions phéniciennes qui ont été trouvées, soit en Algérie, soit en Sardaigne, soit à Malte, et dont le docte Bochart, l'abbé Barthélemy, et plus tard M. Gesenius et notre illustre Quatremère se sont occupés. S'il est un moyen de parvenir à l'interprétation exacte de ces inscriptions, nul doute que

ce ne soit l'étude approfondie de la langue qu'on parlait autrefois sur les mêmes lieux. Or cette langue ne pouvait être qu'un dialecte offrant plus ou moins de traits de ressemblance avec le berbère; et, de même qu'aujourd'hui, comme tout le monde le sait, le berbère est mêlé d'arabe, de même l'ancien carthaginois était mêlé de syriaque et de chaldéen : tant il est vrai que sur le littoral de l'Afrique septentrionale, comme en Europe, la civilisation s'est avancée d'orient en occident.

Cette langue présentait, d'ailleurs, à un orientaliste aussi exercé que l'était Venture, plusieurs particularités remarquables :

1° L'extrême analogie de son système grammatical avec celui des langues d'origine sémitique que nous connaissons ;

2° Le peu de rapports étymologiques existants entre le berbère et ces mêmes langues ;

3° La présence (inconnue dans les idiomes asiatiques) de l'article indéfini *le, la, les* ;

4° La déclinaison des noms ayant lieu, comme en hébreu, comme en arabe, au moyen de particules préfixes, et non comme en latin, d'après la terminaison des cas ;

5° La régularité de la conjugaison des verbes, l'ingénieux mécanisme de langage au moyen duquel s'opèrent les dérivations de ces verbes, et l'absence totale des infinitifs, remplacés par des noms d'action.

Si, sous le rapport philosophique, cette langue, toute barbare qu'elle puisse être, offrait à Venture l'attrait qui s'attacherait à un idiome parlé par des enfants illettrés ; si, dans l'intérêt de l'érudition, elle lui paraissait de nature à donner accès à la connaissance des dialectes les plus anciens de l'Afrique, combien il aurait apprécié l'utilité dont elle peut être dans nos relations actuelles avec les Kabyles, c'est-à-dire avec les aborigènes de ces provinces désormais assujetties à nos lois ! Qui ne sent en effet que le premier et le plus sûr moyen de donner à ces peuples une idée des bienfaits de la civilisation, c'est de pénétrer profondément dans la connaissance de leur méthode analytique de la pensée, de leur phraséologie, de leur syntaxe et de leur construction ? Osons le croire, ces peuples nous sauront gré, quelque jour, des efforts que

nous aurons consacrés à l'étude intéressante, instructive, sans doute, mais difficile, de leur langue. Brisant les liens où les retiennent un intolérant fanatisme, une grossière ignorance, des préjugés anti-sociaux, ils ne répugneront plus à s'initier à la connaissance de nos usages et de nos mœurs; ils comprendront que, de toutes les religions, la nôtre, le catholicisme sans les Jésuites, est celle qui répond le mieux aux besoins de l'homme; qu'en l'ennoblissant à ses propres yeux, elle lui donne une juste idée de la dignité de son espèce, lui apprend ce qu'il doit entendre par les mots de vertu, d'équité, de bonheur, et le dirige enfin vers le but que se proposèrent, sans aucun doute, la sagesse et la bonté de son Créateur.

P. AMÉDÉE JAUBERT.

Paris, février 1844.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

VENTURE DE PARADIS,

LUE À LA COMMISSION CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE LE 1^{er} DÉCEMBRE 1843, ET À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE LE 15 DÉCEMBRE, À L'OCCASION DE LA PUBLICATION DE LA GRAMMAIRE ET DU DICTIONNAIRE BERBÈRES PAR LA SOCIÉTÉ.

Dès les premiers temps de son existence, la Société de géographie a exprimé le vœu de voir publier le Dictionnaire berbère de Venture, demeuré manuscrit depuis plus de cinquante années, au grand dommage des études africaines et particulièrement de l'ethnographie des peuplades du mont Atlas. Les savants avaient une faible idée de l'importance de cet ouvrage, déposé par Volney à la Bibliothèque royale, quand Langlès en donna un court extrait à la suite de la traduction du voyage de Hornemann. La Société, qui avait, dès l'an 1824, conçu le dessein de le mettre au jour pour le besoin de la géographie et de la philologie seulement, savait qu'à l'ouvrage étaient jointes une grammaire et des remarques sur la race berbère; mais elle était loin de prévoir que, quelques années plus tard, cet écrit deviendrait une sorte de besoin public; que la France posséderait une partie du territoire même où règne cet idiome, et que nos soldats seraient en relation journalière avec les hommes qui le parlent. Combien, après la conquête de l'Algérie, la Société eut à regretter que son vœu n'eût pas été entendu! Toutefois, ses instances persévérantes continuèrent, depuis l'événement, pendant plusieurs années de suite. Dans le tome IV de ses mémoires¹, elle publia plusieurs vocabulaires et signala, d'après le manuscrit de Venture, l'analogie du berbère avec l'idiome parlé dans l'oasis de Syouah, et, dans son recueil périodique, elle appela sur cette langue l'attention des savants.

Enfin en 1843, le maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre (grâces lui en soient rendues!), a confirmé une précédente décision ministé-

¹ Pages 130 et suiv.

rielle du 2 octobre 1839, conforme à la demande de la Société, et il a bien voulu venir à son aide pour la publication de l'ouvrage entier. Heureusement aussi nous avons obtenu le concours de M. le ministre du commerce, alors notre président; c'est ce travail qui sera bientôt sous les yeux du public français et européen.

Après l'avertissement que doit mettre en tête de l'ouvrage celui de ses membres que la Société a chargé de présider à l'impression, M. le chevalier Amédée Jaubert, qu'il soit permis à l'un des compagnons de voyage de Venture, lors de l'expédition française en Égypte, de dire quelques mots de sa vie; on n'accueillera peut être pas sans intérêt ces détails, qu'on pourrait dire presque ignorés, puisque la Biographie universelle ne fait pas même mention d'un nom si recommandable. Celui qui écrit ces lignes conserve encore, après bien des années, un souvenir plein de respect et de reconnaissance pour la personne de Venture, dont il admirait le dévouement, le patriotisme et le savoir, à l'époque à jamais mémorable de la campagne d'Égypte. Ce sentiment est celui que lui vouent et lui ont voué tous les orientalistes de l'expédition et tous les membres de l'Institut d'Égypte.

Venture était particulièrement connu de M. Suard et recherché dans sa maison, qui réunissait beaucoup de gens de lettres. A la mort de ce dernier, des papiers qui lui avaient appartenu, et qui provenaient de Venture, me furent remis, de la part de la veuve (et en ma qualité), comme pouvant servir à la rédaction de la Description de l'Égypte, publiée par ordre du gouvernement. Il s'y trouvait quelques notes biographiques, des notes de M. Digeon, et des observations critiques de Venture au sujet des lettres de Savary. Ces observations, datées du Kaire, le 25 février 1787, prouvaient toute la sagacité et la justesse d'observation du savant interprète; mais elles avaient perdu un peu de leur importance depuis les travaux de l'Institut et de la Commission des sciences d'Égypte, qui, d'ailleurs, avaient décidé en principe, qu'il ne fallait point se livrer, dans l'ouvrage, à la critique des précédents voyageurs. Les remarques de Venture pourront toutefois trouver leur place ailleurs; ici je ne dois parler que de la personne de l'auteur; il mérite, par ses travaux, la reconnaissance des gens de lettres et une place dans le souvenir des hommes.

Jean Michel de Venture de Paradis, secrétaire interprète du gouvernement pour les langues orientales, né à Marseille en 1739, le 8 du mois

de mai, sur la paroisse Saint-Ferréol, appartenait à une famille noble, d'où étaient sortis des militaires distingués, des drogmans et des consuls. Son père avait été consul dans le Levant; son trisaïeul, Jean de Venture, écuyer, était consul et gouverneur de la ville de Marseille¹. Son bisaïeul, André de Venture, marié en 1660, eut cinq garçons de son mariage. Son aïeul, Charles de Venture, était, à vingt ans, capitaine au régiment de Vendôme; il devint commandant des milices de Provence sous le maréchal de Belle-Isle. Marié en 1699, il eut deux fils, dont l'aîné, Jean-Michel, était le père de celui dont nous écrivons la vie. Jean-Michel de Venture, qui avait été interprète à Seyde, fut consul, pour la Suède, en Crimée, de 1741 à 1744; il eut aussi deux fils: l'aîné, Jean-Joseph, né à la Canée en 1730, et notre Jean-Michel, né à Marseille en 1739. Celui-ci fit ses études à l'École des jeunes de langues. Ses progrès furent tels que dès l'année 1754, c'est-à-dire âgé seulement de quinze ans et comme son père, il partit pour Constantinople, afin de se fortifier dans l'étude de la langue turque. A l'âge de vingt-deux ans, il remplissait déjà à Seyde l'emploi d'interprète. En 1770, le jeune drogman fut envoyé en Égypte, sous le premier interprète de France, qui était alors M. Digeon, et, en 1772², il épousa sa fille au Caire.

C'est à cette époque que Venture connut le célèbre Aly-Bey. On sait qu'à la mort de Mohammed Abou-Dahab, successeur de ce prince, les beys se disputèrent l'autorité; dans ces temps d'anarchie, c'est-à-dire vers 1776, la turbulente milice des mamlouks molestait nos négociants, et mettait même en péril les intérêts de notre commerce. Venture fut envoyé en France pour faire connaître la situation des choses; aussitôt qu'il eut rempli cette mission, il fut associé au baron de Tott, que le gouvernement venait de charger de visiter les échelles du Levant. Cette nouvelle mission est de l'an 1777. M. de Sartine lui ordonna de se rendre au Maroc en 1778. Par ordre de Louis XVI, il passa à Tunis en 1780, comme chancelier interprète du consulat. Après avoir rendu, dans ce dernier poste, toutes sortes de services au commerce français et à la compagnie française

¹ On lit dans une lettre d'un échevin de Marseille à M. de Malézieux (15 juillet 1744) « que la maison Venture de Paradis était une des plus anciennes de la ville, qu'elle avait possédé de grands

biens, qu'elle pouvait faire ses preuves pour l'ordre de Malthe, etc. »

² L'acte de célébration est du 14 juillet : M^{lle} Digeon est née à Chio.

d'Afrique (qui lui donna un honorable témoignage de sa reconnaissance ¹), il fut nommé en 1781, le 18 mai, secrétaire interprète du roi *en langues orientales* au ministère des affaires étrangères à Paris. En 1786, il était à Toulon, occupé d'une négociation épineuse relative à un envoyé du Maroc. Deux ans après, en 1788, Venture fit la connaissance, à Paris, d'un certain Tripoliteïn, secrétaire de l'envoyé de la régence de Tripoli, qui passait en Hollande, et il recueillit alors de lui des notions sur la route de Tripoli au Fezzan. Cet homme proposait d'accompagner le voyageur français qu'on voudrait envoyer dans cette contrée. Venture fit de ces renseignements le sujet d'une notice intéressante.

Dans cette même année 1788, il alla encore au Levant, chargé de régler un différent très-grave entre Alger et la France. C'est à cette époque qu'il composa, à l'aide de plusieurs indigènes du mont Atlas, une grammaire berbère, et un dictionnaire français-berbère et arabe-berbère : un an fut consacré à ce travail. Au bout de deux ans de séjour à Alger, c'est-à-dire en 1790, il revint à son poste. A son retour en France, il fut accueilli par Volney, et il lui remit des extraits de son travail sur le berbère; plus tard, Volney déposa l'ouvrage même à la Bibliothèque nationale ².

En 1793, il fut adjoint à la nouvelle ambassade de France à Constantinople et s'y rendit avec M. de Sémonville pour une mission secrète, après avoir séjourné quelque temps à Venise ³. Sa nomination à ce poste est du 31 mai 1793; le même jour, il recevait un brevet de consul général de la république à Smyrne. Au mois de novembre 1794, il était chargé de suivre M. Verninac, ambassadeur près la Porte Ottomane. En 1796, le Directoire le nomma premier interprète de la légation française; il resta à Constantinople jusqu'en 1797, époque où le divan envoya, à son tour, au Directoire un ambassadeur, Esseïd Aly-Effendi. Venture eut la mission de l'accompagner à Paris. Il saisit cette circonstance pour prendre enfin quelque repos; mais ce repos devait être un loisir occupé; car il avait été nommé, en 1795, professeur de turk à l'École spéciale des langues orientales vivantes, école qu'on venait créer et qui a depuis rendu et ne cesse de rendre des services signalés pour nos relations politiques et commerciales avec le Levant.

¹ Par décision du 26 janvier 1786.

² C'est la première copie. Voir la note autographe de Volney, écrite en tête de l'ouvrage.

³ Son passe-port de Venise à Constantinople porte la date du 9 ventôse an III (27 février 1795).

Venture ne put jouir longtemps de cette position qui lui permettait enfin de se livrer aux charmes de l'étude et de la vie de famille, ce qu'il désirait sincèrement, car il avait eu deux filles de son mariage. A peine un an s'était écoulé, que le chef de l'armée d'Angleterre, c'est-à-dire de l'expédition mystérieuse d'Orient, appela Venture à une nouvelle carrière de travaux et de périls. Sa réputation d'homme profondément versé dans la connaissance des langues et des mœurs du Levant le fit choisir, par le général Bonaparte, pour premier interprète de l'armée; il obéit sans murmurer; seulement il recommanda sa famille au gouvernement¹.

Après la prise d'Alexandrie, on conçoit quelles difficultés durent arrêter le vainqueur, quand il fut question de se rendre par la ligne la plus courte, c'est-à-dire à travers le désert, au-devant de l'armée des beys, de prévenir leur attaque par une de ces manœuvres hardies qui ont immortalisé le grand capitaine. Faire franchir une mer de sable par une armée de Français, pour la première fois, avec de la cavalerie et de l'artillerie, sans provisions de vivres et de fourrages suffisantes, sans guides sûrs, sans eau surtout, était une entreprise bien téméraire; et, pourtant, le salut de l'expédition dépendait d'un coup de main hardi et d'une prompte résolution. Dans ces circonstances critiques, l'expérience et les lumières de Venture furent d'un secours précieux. Comme les chefs des tribus arabes, principalement de la puissante tribu des Aoulad-Aly, s'étaient présentés devant le général en chef, et que personne ne savait quelles étaient leurs vraies dispositions, l'inquiétude était grande et partagée par le général lui-même, lorsque Venture se mit promptement en rapport intime avec les Arabes. Il expliqua clairement au général que ces hommes n'avaient point en ce moment d'intentions hostiles; loin de là, qu'ils venaient lui proposer leurs chameaux, leurs bestiaux, des outres chargées d'eau, des guides pour le désert, enfin tout ce qui pouvait assurer une marche prompte de l'armée jusqu'aux rives du Nil; on sait le reste. C'est alors qu'on vit tout ce que peut un homme de cœur et de talent pour le succès d'une entreprise difficile.

¹ Je trouve dans sa réponse à Charles Lacroix, ministre des relations extérieures, les expressions suivantes; elles méritent d'être conservées ici: « Le gouvernement vient de donner l'ordre au citoyen Venture de se rendre à Toulon pour partir avec

une expédition secrète. Son dévouement ne lui permet pas de faire la moindre réflexion sur son âge sexagénaire et il ne consulte que le désir de pouvoir être utile. . . . »

Après la victoire, il ne cessa de travailler, pour sa part, à la formation, à la consolidation du nouvel établissement français. Qui pouvait mieux y réussir que celui qui avait fait en Égypte deux séjours et y avait résidé huit années? Il connaissait si bien les différentes classes de la population, les agents publics, les Coptes, les effendis, les chefs de la religion, les maisons de beys et de kachefs, c'est-à-dire leurs familles restées au Kaire! Cette ville opulente contenait beaucoup de richesses et d'objets précieux que les mamlouks y avaient laissés en émigrant; il fallait en assurer la propriété au trésor. L'impôt en deniers et en nature n'était pas moins important à régler; il en était de même des comptes à exiger des anciens fonctionnaires. Venture était consulté sur toutes ces opérations et sur bien d'autres dans le détail desquelles je ne puis entrer. J'ai entendu dire au célèbre et savant général Caffarelli-Dufalga, qu'il ne connaissait pas d'hommes plus utiles à l'armée d'Orient que Venture et Conté.

A ce dévouement patriotique, à ces talents rares, dire qu'il joignait un désintéressement parfait, c'est compléter le portrait de cet homme remarquable. L'Institut d'Égypte l'appela dans son sein. S'il n'eut pas le loisir d'y lire des mémoires, c'est qu'il était absorbé par un service de tous les instants. Le général Bonaparte, qui lui témoignait la plus haute considération et le consultait souvent, ne pouvait se passer de lui presque un seul moment; et, quand il résolut l'expédition de Syrie, il s'en fit accompagner. Tombé malade de la dyssenterie au siège de Saint-Jean d'Acre, Venture fut transporté, sur sa demande, au couvent de Nazareth, dont il connaissait les religieux de longue date; puis, lors de la retraite de l'armée, il revint au camp français, porté sur un brancard. Pendant la marche, il expira; c'était au mois de mai 1799¹. Il n'avait encore que cinquante-neuf ans; le ciel mit fin trop tôt à cette belle vie, plus pleine de services que d'années².

Sa fin précoce excita les plus vifs regrets dans l'armée. Il joignait à un profond savoir, à une expérience consommée, une activité infatigable, une rare franchise et un noble caractère. Il était bon et généreux; à chacun

¹ Le fidèle serviteur qui l'accompagnait en Syrie, et qui vit encore, fut chargé de rapporter à M^{me} Venture ses dernières dispositions.

² Il eut pour successeur, dans ces fonctions difficiles, M. Amédée Jaubert, qui, depuis, s'est fait

connaître par de savants ouvrages sur les langues et les mœurs orientales, comme il s'est acquis une haute renommée par ses voyages en Orient et par ses missions diplomatiques.

de ses voyages, il avait soin d'assurer, par de généreuses dispositions, l'existence et le bien-être de sa famille. Il n'avait point de fils; il a laissé, outre sa veuve, qui vit encore, deux filles¹, qui sont mortes toutes les deux². Marseille a, depuis longtemps, donné le nom de *Venture* à une de ses rues; le nom de *Paradis* appartient depuis deux siècles à un quartier et à une très-grande rue de cette ville.

Il me reste à citer, pour honorer la mémoire de *Venture*, un glorieux témoignage; c'est celui de Napoléon. Je le transcriis ici littéralement, d'après le manuscrit de la campagne d'Égypte, dicté par le grand capitaine: « Le sultan Kebir (le général en chef de l'armée d'Orient) n'oublia rien de ce qui pouvait les rassurer, leur inspirer de la confiance et des sentiments favorables. Il était parfaitement secondé par son interprète, le citoyen *Venture*, qui avait passé quarante ans à Constantinople et dans différents pays musulmans. C'était le premier orientaliste d'Europe. Il rendait avec élégance, facilité, et de manière à produire l'effet convenable, tous ses discours³. »

La liste des ouvrages de *Venture* restés manuscrits est assez étendue; celle de ses écrits imprimés est plus courte; on connaît de ces derniers, 1° plusieurs fragments insérés dans le *Magasin encyclopédique*, savoir: *Discours de prééminence entre le vin et la bougie*, traduit de l'arabe (*Mag. encycl.* 1^{re} année, 1795, t. I, p. 116); *Séance à Ramlé*, traduit d'une des séances de *Hharyry* (*ibid.* 1795, t. II, p. 279); et *Anecdote sur le mariage d'Al-Mamoun avec Bourân*, traduit par *Venture* et *Langlès* (*ibid.* 20^e année, 1815, t. VI, p. 138); 2° un aperçu de la route de *Tripoli de Barbarie à Fezzan*⁴; 3° *Les pieux exploits d'Aroudj et de Khaïr-eddin*, traduit de l'arabe (*Gazawat Aroudj we Khaïr-eddin*),

¹ L'une d'elle a épousé, en 1793, M. P. Male-szewki, mort en 1828, auteur de l'Essai historique et politique sur la Pologne. Cet ouvrage posthume a été publié en 1833 par sa seconde femme, mademoiselle Gartan de Coulon, en un volume in-8°; Paris, 1833.

² M. Léonard Chodzko, littérateur polonais justement estimé, a épousé l'une de ses petites-filles.

³ On lit dans le journal d'Abd-er-Rahman Gabarti, homme qu'on ne peut soupçonner de partialité pour les Français: « *Venture* était un drogman du général en chef. C'était un homme éloquent et aimable; il possédait parfaitement le turc, l'arabe, le grec, l'italien et le français. » On doit à *Venture*

d'avoir fait connaître la mystérieuse doctrine des Druzes; il avait recueilli dans le Liban, à la suite du pillage d'un de leurs villages par le pacha d'Alep, des manuscrits de leurs livres sacrés. C'est un hommage que rend à sa mémoire M. de Sacy; je crois devoir consigner ici ses paroles: « Le Français dont il est ici question est M. *Venture* de *Paradis*, drogman célèbre, mort dans l'expédition de Syrie, où il avait accompagné l'armée française. . . . M. *Venture* composa un mémoire très-intéressant sur les Druzes et y joignit la traduction de leur catéchisme. » (Voyez la note 1, page suiv.)

⁴ Cet écrit est cité par J. Lalande (*Mémoire sur l'intérieur de l'Afrique*, Paris, an III, pag. 32); depuis,

1 vol. in-fol. C'est l'histoire des deux Barberousse d'Alger, ouvrage récemment publié par MM. Ferdinand Denis et Fr. Rang, sous le titre de *Fondation de la régence d'Alger, histoire des Barberousse, chronique arabe du XVI^e siècle*, 2 vol. in-8°, 1837; 4° *Mémoire pour servir à l'histoire des Druzes, peuple du Liban*, publié à Londres, en anglais, en 1786, comme une traduction. Le manuscrit de cet ouvrage de Venture, conservé à la Bibliothèque royale, est écrit d'une autre main que la sienne et plus étendu. Il est singulier qu'il ait paru, pour la première fois, en langue anglaise : c'est ce qu'on lit dans le mémoire de M. de Sacy sur le culte du veau chez les Druzes. Il a paru ensuite en français dans les Annales de la géographie et des voyages¹.

Ses ouvrages manuscrits sont les suivants, d'après la liste que j'ai formée à la Bibliothèque royale²; ils sont tous autographes.

1° *Passe-temps chronologique et historique, ou coup d'œil récréatif sur les règnes des khalifes, des rois, des sultans d'Égypte*, de la composition du *cheykh*, le plus docte des docteurs, Youssef ben-Meryi, natif de Jérusalem, de la doctrine d'Hanbal, 1 vol. in-fol. (Je possédais au Kaire cet ouvrage en manuscrit, et je l'ai mis à profit dans ma Description du Kaire)³.

2° *Tableau de l'Égypte, ou abrégé géographique et politique de l'empire des Mamlouks*, par Khalil-ibn-Schahin-al-Zairé, visir du Sultan Barsebaï, traduit de l'arabe, in-fol.

On y trouve la fameuse lettre du khalife Omar à Amrou-ben el-A's sur l'état de l'Égypte, et la réponse d'Amrou.

3° *Kitab al-Djeman*, abrégé d'histoire universelle, par Abou Abdallah Seïd al-Hardj Mohammed el-Andalousi, traduit de l'arabe, in-4°.

4° *Halvet el-kumit*, la douceur du vin . . . par Chems el-dyn abou-'abdallah Mohammed el-Nowadji, 1 vol. in-fol. traduit d'un manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale. Le sujet est un récit anecdotique. Sur l'auto-

Langlès l'a publié à la suite de la traduction du Voyage de Hornemann, pag. 451 à 463.

¹ *Mémoires de la classe d'histoire et de littérature anciennes*, 1818, tom. III, p. 80 et suiv. *Ann. des Voyages*, tom. IV, pag. 325, année 1808.

² Dans la Biographie des contemporains, supplément, tome V, une liste a été donnée à l'article *Venture*, mais incomplète; cette liste étant complétée ici, j'espère qu'elle ne sera pas déplacée, ni regardée

comme superflue. J'ai puisé à cette source quelques faits biographiques, en ayant trouvé plusieurs autres d'accord avec les papiers de Venture, mes propres souvenirs et mes notes. Les papiers que cite l'auteur de l'article comme étant en ma possession, sont ceux que je tiens de M. Suard.

³ *Description de la ville du Kaire*, in-fol. pag. 88, et *Description de l'Égypte, état moderne*, tome II (2^e partie), pag. 666.

graphe de Venture, une main qui paraît être la sienne a ajouté ces mots : « traduit par Victor Porta; » toutefois, ce n'est pas une simple copie; l'autographe est souvent raturé par Venture, et celui-ci rapporte des passages du texte un grand nombre de fois. Il n'est pas présumable que Venture n'eût fait que copier la traduction d'un autre et un volume in-folio tout entier.

5° Pièces à la suite du *mémoire* ci-dessus pour servir à l'histoire des Druzes, restées inédites, savoir : trois *Extraits traduits des livres de Hamzah, fils d'Aly, prophète des Druzes*, 65 pages in-fol. et *Traduction littérale d'un catéchisme, par demandes et par réponses, contenant la doctrine des Druzes*, 33 pages.

6° *Grammaire berbère* (in-fol. autographe).

7° *Dictionnaire berbère* (in-fol. deux copies, aussi autographes). Ces deux derniers ouvrages sont ceux que la Société de géographie a fait imprimer et qui sont sur le point de paraître; malheureusement, ils sont restés comme perdus pour le monde savant, pendant plus d'un demi-siècle, tandis qu'ils auraient pu contribuer à ouvrir au commerce, ainsi qu'aux sciences, une des portes de l'Afrique centrale.

Il existe encore de Venture, en manuscrit, à la Bibliothèque royale, parmi les papiers de l'abbé Raynal, plusieurs opuscules : 1° des réponses très-étendues aux questions de Raynal sur Tripoli, Tunis, Maroc, Alger et sur la Barbarie en général¹ : ces fragments se rapportent à autant de mémoires de Raynal sur toutes les régences; 2° des recherches sur divers sujets, parmi lesquels je signalerai surtout, comme importantes, des notions sur l'Atlas et le Sahara, renfermant six itinéraires de l'Afrique septentrionale, que Venture tenait des deux Marocains, Ben Ali et Abd-el-Rahmân, qui étaient à Paris en 1788; 3° des notions particulières sur les Berbères et les Chulouhs, le tout formant 172 pages in-fol. Venture a fourni aussi des matériaux pour un grand mémoire de Raynal sur la compagnie d'Afrique.

La famille de Venture possède des pièces et des notes curieuses sur l'époque du fameux Aly-Bey, sur l'ambassade de Seïd Aly-Effendy auprès du Directoire de la République française, sur les Coptes d'Égypte, sur les Druzes, sur le port d'Alexandrie, sur le commerce de la mer Rouge; des

¹ Les mémoires mêmes ont été publiés par M. Peuchet dans l'ouvrage intitulé : *Histoire philosophique et politique des établissements du commerce des Européens dans l'Afrique septentrionale*, ouvrage

posthume de G. T. Raynal, augmenté d'un aperçu de l'état actuel de ces établissements et du commerce qu'y font les Européens, etc. 2 vol. in-8°, Paris, 1826.

parties de sa correspondance avec Volney et avec plusieurs ministres, M. de Sartine, le maréchal de Castries, M. de la Luzerne, le comte de Saint-Priest, M. de Loménie, M. de Talleyrand, Charles Lacroix, etc. des anecdotes et autres fragments traduits de l'arabe; un fragment sur l'expédition de Charles-Quint à Alger; différentes pièces diplomatiques, et des notes sur Alger et son gouvernement, ainsi que sur le commerce de la Barbarie. Il se trouve aussi dans ces papiers un écrit intitulé : *Notices et extraits d'un ouvrage intitulé : Diwan-al-ssabbet, traité sur l'amour*, de la composition de Ibn Ebi-Hageli, écrit vers l'an 760 de l'hégire, 96 pages in-fol. Venture a ajouté sur le titre les mots suivants : « traduit par Victor Porta, n° 1461, au Vatican ¹; » mais cette copie (si toutefois c'en est une) est toute chargée de corrections et de citations du texte arabe.

JOMARD,

Ancien commissaire du gouvernement pour la publication
de la *Description de l'Égypte*.

N. B. On a faussement accusé Langlès, l'un de nos honorables fondateurs, d'avoir dissimulé la source de la notice qu'il a donnée sur la langue berbère; car c'est en ces termes qu'il s'exprime : « Comme j'ai extrait cette notice des papiers de mon respectable et savant ami et collègue feu le citoyen Venture, c'est lui que je vais laisser parler ². »

Au contraire, on a selon moi de grandes obligations à Langlès d'avoir appelé l'attention sur les manuscrits de Venture relatifs au berbère, et d'avoir émis le vœu qu'on les mît en lumière. « Les savants, dit-il, regretteront, sans doute, qu'un si précieux ouvrage, qui a coûté à son auteur de longues fatigues et une somme d'argent assez considérable, semble condamné à un éternel oubli ³. »

J'ajouterai que Langlès fit des démarches directes auprès du gouvernement pour obtenir l'impression de l'ouvrage, témoin ses lettres à M. Portal, ministre de la marine. Plus anciennement encore, Volney avait exprimé le même vœu ⁴. Plusieurs savants se sont aussi occupés de cet ouvrage à des époques plus ou moins reculées; ils avaient même songé à le compléter à l'aide de documents récents : c'est un but qui sera atteint, on a lieu de l'espérer, par l'important travail sur le Berbère, dont M. le ministre de la guerre a ordonné la publication ⁵. La Société de géographie a cru devoir publier la grammaire et le dictionnaire de Venture sans y apporter de changement. J-D.

¹ On cite encore, comme étant de Venture, des notes sur les oasis, sur les Mékamât ou Séances de Hharyry, sur l'étude des langues orientales et les jeunes de langues. J'ignore ce qu'elles sont devenues; on ne les retrouve ni dans les papiers de l'abbé Raynal, ni dans ceux de la famille.

² Voyage de Frédéric Hornemann, pag. 413, Paris, an xi (1803). — ³ *Ibid.* pag. 404.

⁴ Note de Volney en tête du Dictionnaire berbère, première copie.

⁵ Décision du 22 avril 1842. Voyez le *Moniteur* du 21 mai 1842.

PRÉFACE DE L'AUTEUR¹.

Quelle est l'origine de cette langue que l'on parle depuis les montagnes de Sous, qui bordent la mer Océane, jusqu'à celles de Meletis, qui dominent sur les plaines de Kaïrowan, dans le royaume de Tunis? Cette langue, à quelque petite différence près, est aussi celle que l'on parle dans l'île de Girbé, à Monastyr et dans la plupart des bourgades répandues dans le Sahara, entre autres dans celles de la tribu des Beni-Mozab. Est-ce un idiome dérivé de la langue punique? Je laisse aux savants à décider la question. Ils pourront le faire aisément avec le secours du vocabulaire dont je leur fais l'offre, vocabulaire que j'ai composé et vérifié sur les lieux mêmes, et que je puis assurer être exact.

Plusieurs voyageurs ont déjà donné une idée de cette langue, mais ils ne se sont pas assez étendus pour qu'on puisse en juger parfaitement. Le docteur Shaw, dans ses voyages; M. Georges Hirt, Danois, dans une Relation de l'empire de Maroc, écrite en allemand; et M. Chénier, dans ses Recherches sur les Arabes, ont composé quelques vocabulaires, dont le plus volumineux comprend à peine cent cinquante mots; et encore, faute de pouvoir bien s'entendre avec ceux qu'ils interrogeaient, ces vocabulaires sont remplis de méprises, indépendamment des sons qui ne sont pas rendus avec exactitude. Par exemple, M. Hirt nomme la lune *ayour*; mais *ayour* n'est que le mois lunaire; la lune se nomme *tiziri*. *Azal*, selon lui, est le

¹ A l'époque de la composition de cet ouvrage, on ne possédait qu'une connaissance imparfaite de la géographie des contrées dont se compose l'Algérie, des principales tribus berbères et du système grammatical de la langue parlée par ces peuples. Il n'est donc pas étonnant que la Préface qu'on va

lire renferme quelques inexactitudes. Nous n'avons cru devoir néanmoins rien changer au texte de notre auteur, persuadé que des personnes mieux à portée que nous ne le sommes de rectifier les erreurs dont il s'agit, suppléeront facilement à notre silence à cet égard. (Note de M. P. A. Jaubert.)

jour; mais *azal* n'est que le moment précis qui divise en deux parties égales le temps écoulé entre le lever du soleil et l'heure de midi, comme l'*asser* est l'heure intermédiaire entre midi et le soleil couchant. Le jour proprement dit est *was*; ainsi du reste.

Le fond de la langue berbère n'est que le jargon d'un peuple sauvage; elle n'a pas de termes pour exprimer les idées abstraites, et elle est obligée de les emprunter aux Arabes. L'homme n'est pas sujet à la paresse, à la mort; il est paresseux, il est mort; le pain n'a pas de rondeur, il est rond. La langue de ces peuples ne leur fournit que des termes concrets pour exprimer des qualités unies à leurs sujets, et c'est autant qu'il en faut à des hommes que la tyrannie des plaines oblige à vivre isolés dans leurs montagnes, et que la jalousie et l'intérêt mettent toujours en guerre avec les habitants des montagnes voisines.

Les Berbères n'ont aucune conjonction qui réponde à notre *et*, et les parties de l'oraison ne sont pas liées. Pour dire: *il boit et il mange*, ils disent: *il boit, il mange*. L'habitude leur apprend à faire des phrases courtes pour exprimer leurs sensations, bornées presque aux seuls besoins des animaux. Ils ont cependant le *qui* et le *que* (*weïn*) et la particule *ء* *i*, répondant à notre *il*, qui aident leurs narrations et les empêchent d'être obscures.

Tous les mots relatifs aux arts et à la religion sont empruntés de l'arabe; ils leurs donnent une terminaison berbère, en retranchant l'article et en mettant au commencement un *ت* *t*, et un autre *t* ou *nit* à la fin. Par exemple, *el mutekhel*, en langue barbaresque, signifie *fusil*; les Berbères en feront *temukhelt*, ou *temukhhaltit*. *Macas*, en arabe, signifie *ciseau*; ils diront *temacast*, ou *temacasit*.

Ils empruntent aussi de l'arabe les épithètes qui leur manquent, et ils les habillent à la berbère, en les faisant précéder de la syllabe *da* *د*. *Cadim*, en ancien arabe, sera *dacadim* en berbère; *raqiq*, maigre, *daraqac*, etc.

Les mots vraiment originaux de cette langue sont les suivants, et ceux de cette classe: *استمرا* *istimera*, malgré; *ثورا* *thoura*¹, maintenant; *أثمائنيو* *ath ma-theniou*, mes frères; *إمّا* *imma*, mon frère; *ولمّا* *oueltma*, ma sœur; *أدّدوغ أدادغ* *eddedough adadagh*, je viens acheter; *ثولّوين* *theoulawiz*, les femmes; *إزكا* *ijka*, un

¹ Ce mot, probablement d'origine italienne, n'est autre que *ora*, « à cette heure. » (Note de M. P. A. J.)

peintre; داغوزيل *da ghouzil*, un orphelin; اوجي *outchi*, le manger; تگرت *teguemart*, jument, etc. Ils n'ont maintenant point d'autres caractères, pour écrire leur langue, que ceux des Arabes, auxquels ils ajoutent trois lettres persanes qui manquent à l'alphabet arabe, le ك *que*, le ج *je*, le چ *tchin*. Mais comme la plupart de leurs montagnes ont toujours été inaccessibles aux conquérants de l'Afrique, il n'y aurait rien d'extraordinaire à rencontrer chez eux quelques livres écrits en caractères originaux qu'ils ignorent, s'il était possible de parcourir l'Atlas sans danger. Cependant, toutes mes recherches à ce sujet, dans les lieux où j'ai été à portée d'avoir quelques relations, me laissent peu d'espérance.

Quoique leur religion soit l'islamisme, il y a très-peu de personnes parmi eux qui sachent l'arabe; les marabouts leur expliquent l'Alcoran dans leur langage, et les prières du peuple, comme parmi les nègres musulmans, se bornent, en général, à la profession de foi, la seule chose nécessaire, dans leur croyance, pour être sauvé. L'avantage qu'ont leurs marabouts de savoir un peu lire et écrire et de parler l'arabe, leur donne le plus grand crédit, et ce sont eux qui commandent dans la plupart de ces montagnes. Les peuples qui parlent cette langue ont divers noms; ceux des montagnes qui appartiennent à Maroc se nomment Chuluhs. Ceux qui habitent dans les plaines de cet empire sous des tentes, à la manière des Arabes, se nomment Berbères, et ceux qui vivent dans les montagnes d'Alger et de Tunis se nomment Cabayles ou Gébalis.

Dans l'empire de Maroc, et surtout dans le royaume de Sous, il y a des tribus berbères très-puissantes et en état de se défendre contre les armées de l'empereur.

Les montagnes les plus considérables des Cabayles, dans le royaume d'Alger, sont les suivantes, dans la province de l'Est :

Zewawa, à deux petites journées de Bône. Il y a dans cette montagne cent villages, grands ou petits, comprenant depuis dix maisons jusqu'à cent et cent cinquante. C'est une peuplade puissante qui est en paix avec Alger, et qui n'a jamais pu être soumise.

Batroun, séparée de Zewawa par quelques plaines et quelques vallons, paye tribut au bey de Constantine. On y fait de la poudre à canon et beaucoup de fausse monnaie. On y travaille aussi le fer et on y fait des épées larges et longues à l'usage de tous ces peuples.

Felissah ou Mellil, située à quatre lieues à l'ouest de la montagne de Zevawa.

El-Monattaca, séparé par un simple vallon de Felissah ou Mellil. Les tribus de Felissah ou Mellil et d'El-Monattaca, réunies, ont résisté pendant trois ans consécutifs, sous le règne du dey Baba Ali, à toutes les forces des Algériens, qui ont été ensuite forcés de leur accorder la paix. Elles payent une très-légère imposition au caïd de Sebou. Mais le plus riche cultivateur de ces montagnes paye, au plus, environ dix sous de notre monnaie, soit en fruits, soit en argent.

Felissat el-Baher, sur le bord de la mer, entre Begiajé (Bougie) et le col. Ben Genad, près de Dellis.

Les montagnes qui sont à l'entour de la Mitidja, vaste plaine auprès d'Alger, sont : Zerkéwa, Gergera, Bouzdin.

Sur les confins du Sahara, en approchant de Biscara, lieu de garnison algérienne, sont les montagnes de Koukou, qui renferment un peuple immense qui n'a jamais été entamé.

Dans la province de l'Ouest, on rencontre les montagnes de Lerhat, près de Sidi Ferouch, Chenwa, Beni Hewa, Beni Farahh, Beni Menat, Beni Manassar, Bountifoux. El-Berkami est le nom des marabouts héréditaires qui y commandent. Dans la province du Midi sont les montagnes de Beni Salah, Beni Meça'oud, Mouzaya.

Les Turks ne pénètrent jamais dans ces montagnes, et les peuplades qui y sont rassemblées ne payent tribut au gouvernement que lorsque la faim ou des raisons de convenance les obligent d'en descendre, soit pour cultiver des plaines voisines, soit pour se débarrasser du superflu de leurs denrées, soit enfin pour avoir la faculté de fréquenter les villes et d'y gagner leur pain en louant leurs services. Tous ces montagnards ne sont partout que le même peuple : à Alger, à Maroc, à Tunis, ce sont les restes des Carthaginois, des Romains, des Grecs, des Vandales. Ils parlent tous la même langue, à quelques différences près qui ne les empêchent pas de s'entendre. Presque tous ignorent l'arabe. Ils portent leurs cheveux coupés en forme de calotte, du milieu de laquelle pend une touffe ; ils vont tête nue ; la plupart n'ont que la moustache et pas de barbe. Les femmes ne se couvrent pas le visage. Ils sont très-vindictifs, et les habitants de deux montagnes voisines sont toujours en guerre. Leurs chefs, qui sont le plus souvent ministres de la reli-

gion, ne peuvent les punir que par l'amende, mais jamais par la prison ou par la mort. Ils professent tous la religion musulmane mêlée de beaucoup de superstitions. Lorsque l'arch ou la tribu est en guerre, c'est un crime que de rester à la maison. L'enfant en âge de puberté est forcé d'aller au combat. Il n'y a pas de pleurs ni de deuil pour un homme mort en combattant pour la cause commune.

Les garnisons que les Algériens ont dans le Sahara sont à Biscara, à Tabella, à Sour et à Gouzlan. Les Beni Mozab ont de la déférence pour ces troupes étrangères, mais ils ne souffrent pas de garnison dans leurs bourgades, et le gouvernement d'Alger n'a jamais pu les soumettre parce que leur pays est séparé, par un désert aride de plusieurs jours de marche, des confins du Sahara. Les cheikhs de leurs villages portent à Alger de légers présents. En revanche, les Mozabis jouissent de certains privilèges. Ils ont les boucheries, les bains publics, la vente des légumes et l'échange de la petite monnaie. Ils entretiennent des liaisons directes avec le Tounbouctou, et ils y font le commerce des esclaves noirs, qu'ils viennent vendre à Alger. Il vient aussi à Alger des nègres, amenés par des marchands de Maroc, qui les apportent à Betmenars. Les Algériens en envoient annuellement en Turquie de huit cents à mille. Leur prix, à Alger, est de trois cents livres ou de trois cent cinquante livres tournois.

Les Laghwat نَعَوَات sont des peuples du Sahara plus à portée de Mascara. Ils sont indépendants. Le bey du Ponant fait de temps en temps des incursions dans leurs villages, et il y fait un butin considérable. Ils sont à huit ou dix journées du marché de Mascara. Les Laghwat passent pour des hommes infatigables à la course.

Les Beni Mozab sont hérétiques, suivant les mahométans. Ils suivent la secte d'Ali. Ils ne peuvent faire leurs prières qu'après avoir ôté leurs culottes et s'être purifiés dans toutes les parties du corps. Ils parlent un dialecte de la langue des montagnards, et ce même dialecte se parle à Gerbéet, à Monastyr, lieux où l'on professe les mêmes principes de religion.

Les montagnards de l'Atlas ne connaissent pas l'usage du linge. Un simple manteau de laine à capuchon et un morceau d'étoffe de laine qui leur couvre le corps depuis le nombril jusqu'aux talons, forment tout leur habillement. Le reste du corps est nu sous le bernous. Les femmes n'ont qu'une *haïke*

dont elles s'enveloppent et qu'elles assujettissent par le moyen de deux agrafes qui posent sur leurs épaules.

Leurs maisons consistent en un rez-de-chaussée et une cour plus ou moins carrée, à l'entour de laquelle sont deux ou trois appartements dont un est spécialement destiné à renfermer les provisions de l'année. Les maisons sont bâties avec de la terre et des briques cuites au soleil, et elles sont tapissées, au dehors, de bouze de vache; ce qui empêche la pluie de les démolir. Elles sont couvertes de terrasses.

Ces peuples ne connaissent pas l'usage des serrures, pas même de celles en bois dont on se sert en Égypte et en Syrie. Leurs portes ne peuvent se fermer qu'en dedans, par le moyen d'une barre de bois, de sorte qu'il reste toujours quelqu'un à la maison pour la garder. Il y a aussi beaucoup de ces montagnes où l'on ne connaît pas les briquets ni l'amadou. Ils conservent du feu, et, lorsqu'il s'éteint, ils vont en chercher à la maison voisine, et quelquefois au plus prochain village. Ils ne s'éclairent, pendant la nuit, qu'avec du bois allumé, et ils n'ont ni lampe, ni chandelle.

Leur industrie consiste, en général, à fabriquer, avec la laine de leurs moutons, les bernous et les haïkes dont ils se revêtent; des nattes, qui leur servent de sofa et de lit; de la poterie très-grossière et des gamelles de bois. Leur chaussure est faite avec une peau de bœuf qu'ils lient par des courroies à leurs pieds et à leurs jambes en forme de brodequins.

Leur nourriture est très-simple et très-frugale. Des figues sèches, des raisins secs, de la grosse semoule, des fèves, du miel, du lait, des glands doux, des caroubes, des œufs, de l'huile d'olive ou de l'huile d'arghan, de la farine d'orge faite avec un moulin à bras, farine qu'ils font rissoler dans une marmite et qu'ils pétrissent avec de l'eau ou du lait : voilà à peu près tout ce qui compose leurs ressources. Ces moyens, quelque bornés qu'ils soient, suffisent à leur bonheur, parce qu'ils ne sortent pas de leurs montagnes et qu'ils ne s'imaginent pas qu'il y ait des gens plus fortunés dans l'univers.

La grande différence qu'il y a entre le dialecte barbaresque et celui de l'Égypte et de la Syrie, me paraît venir de ce que les Maures ont emprunté beaucoup de mots de la langue berbère, comme les Berbères en empruntent beaucoup aux Arabes.

Pour rendre ce dictionnaire plus utile, je l'ai expliqué, autant que j'ai

pu, en langue barbaresque, dont les mots ne se trouvent pas toujours dans les dictionnaires arabes, et je me suis servi toujours du mot vulgaire, pour que le voyageur puisse se faire entendre.

Les Berbères, avant l'islamisme, étaient gouvernés par des rois de la postérité d'Oureb, fils de Iounous, fils de Sedghid, fils de Mazigh.

GRAMMAIRE BERBÈRE.

THE FIRST REFORMATION

GRAMMAIRE BERBERE.

La langue berbère ne possède aucun terme abstrait ; c'est l'idiome d'un peuple sauvage qui n'a de mots que pour exprimer ce qu'il voit et ce qu'il palpe. Les Berbères empruntent aux Arabes tous les mots relatifs aux sciences, aux arts et à la religion, en ajoutant un *t* au commencement et à la fin du mot. On a évité d'insérer ces mots dans le présent ouvrage, à l'exception des termes les plus usuels. Les Berbères n'ont aucune conjonction pour lier les parties du discours, comme *et, mais*; pour dire : *Je bois et je ris*, ils disent simplement : *Je bois, je ris*.

CONJUGAISON.

Nous commencerons la conjugaison par l'impératif, parce qu'il n'est composé, pour l'ordinaire, que de lettres radicales; en y ajoutant un *ghain* à la fin, on a la 1^{re} personne du passé; pour la 2^e personne, on met un *t* au commencement; pour la 3^e, un *i*; pour la 1^{re} du pluriel, un *n*; pour la 2^e, un *t* au commencement et un *m* à la fin; pour la 3^e, un *n* à la fin. Il faut observer que le prétérit est le seul temps bien précisé dans la conjugaison des verbes. Le présent se forme généralement en ajoutant la particule *ad* devant les modes du prétérit. Le futur prend aussi la même particule, et on ajoute quelque adverbe qui désigne un temps à venir.

La manière de conjuguer les verbes est uniforme¹, et ce sont toujours les mêmes terminaisons. Les temps se bornent à l'impératif et au prétérit; car, en ajoutant *ad* ou *ad* devant le passé, on fait le présent ou l'optatif, et en ajoutant au présent quelque adverbe qui marque l'avenir, on fait le futur. Au moyen des exemples que je donnerai, celui qui feuillettera le vocabulaire berbère avec un peu d'attention, saisira bientôt la marche de la conjugaison.

La lettre *gh*, ajoutée à la 2^e personne de l'impératif, forme la 1^{re} personne du singulier du prétérit.

EXEMPLES:

	IMPÉRATIF.			PASSÉ.	
Fais cuire.	<i>Subb.</i>	سَبِّ		J'ai fait cuire.	<i>Subbagh.</i> سَبِّغْ
Triomphe.	<i>Erni.</i>	أَرْنِي		J'ai triomphé.	<i>Ernigh.</i> أَرْنِيغْ
Cherche.	<i>Foud.</i>	فُودْ		J'ai cherché.	<i>Foudagh.</i> فُودَغْ
Trouve.	<i>Oufi.</i>	أُوفِي		J'ai trouvé.	<i>Oufigh.</i> أُوفِيغْ

¹ Cette assertion est contredite par le témoignage de sidi Ahmed Taleb, de Bougie. (*Note de l'éditeur.*)

Quand la 1^{re} lettre de l'impératif est un *é*lif, cet *é*lif est souvent élide; mais la règle n'est pas générale et il n'y a que l'usage qui puisse l'apprendre.

EXEMPLES:

IMPÉRATIF.			PASSÉ.	
Fais.	<i>Esker.</i>	أَسْكُرْ	J'ai fait.	<i>Sekeragh.</i> سَكْرَغْ
Laboure.	<i>Ekriz.</i>	أَكْرِزْ	J'ai labouré.	<i>Kerzagh.</i> كَرْزَغْ

L'*é*lif *ا*, qui est la première des lettres radicales de l'impératif, prend aussi souvent un *و* pour adoucir la prononciation du passé.

EXEMPLE :

Remplis (la jarre).	<i>Agham.</i>	أَغْمُرْ	J'ai rempli (la jarre).	<i>Oughmagh.</i> أَوْغَمَغْ
---------------------	---------------	----------	-------------------------	-----------------------------

Pour adoucir la prononciation de ce *ghain* غ qui termine et qui désigne la 1^{re} personne au passé, on ajoute un *د* par euphonie.

EXEMPLES:

J'ai rempli (la jarre).	<i>Oughmagh.</i>	أَوْغَمَغْ	J'ai rempli (la jarre).	<i>Oughmaghd.</i> أَوْغَمَغْدْ
J'ai labouré.	<i>Kerzagh.</i>	كَرْزَغْ	J'ai labouré.	<i>Kerzagh.</i> كَرْزَغْدْ

Cette règle est générale dans les mots dont la dernière radicale est un غ *ghain*.

EXEMPLES:

IMPÉRATIF.			PASSÉ.	
Sors.	<i>Effagh.</i>	أَفْعْ	Je suis sorti.	<i>Efghagh.</i> أَفْعَعْدْ
Prends.	<i>Ouvagh.</i>	أَوْغْ	J'ai pris.	<i>Oughagh.</i> أَوْغَعْدْ

La 2^e personne du prétérit du singulier se forme en mettant un *ت* *t* au commencement des radicales de l'impératif, et si c'est un *é*lif qui est la 1^{re} radicale, cet *é*lif disparaît. On ajoute aussi un *د* *d* à la fin.

EXEMPLES :

IMPÉRATIF.			2 ^e PERSONNE DU PRÉTÉRIT AU SINGULIER.	
Fais.	<i>Esker.</i>	أَسْكُرْ	Tu as fait.	<i>Tesekred.</i> تَسْكُرْدْ
Triomphe.	<i>Erni.</i>	أَرْنِيْ	Tu as triomphé.	<i>Ternid.</i> تَرْنِيدْ
Retourne.	<i>Oughal.</i>	أَوْغَلْ	Tu as retourné.	<i>Toughled.</i> تَوْغَلْدْ
Pleure.	<i>Etserou.</i>	أَتْسَرُوْ	Tu as pleuré.	<i>Tetseroud.</i> تَتْسَرُوْدْ
Prie.	<i>Zall.</i>	زَالَ	Tu as prié.	<i>Tezallad.</i> تَزَالْدْ
Reverse.	<i>Saghli.</i>	سَغْلِيْ	Tu as renversé.	<i>Tesaghlid.</i> تَسْغَلِيدْ

La 3^e personne du passé au singulier prend un *ى* *i* à la place du *ت* *t* qui désigne la 2^e personne, et le *d* de la fin disparaît; ou, pour rendre la règle plus simple, il faut ajouter un *ى* *i* à la première radicale de l'impératif.

EXEMPLES :

IMPÉRATIF.			PASSÉ.		
Fais.	<i>Esker.</i>	أَسْكِرْ	Il a fait.	<i>Iisker.</i>	يَسْكِرْ
Tourne.	<i>Ezzi.</i>	أَزِي	Il a tourné.	<i>Iizzi.</i>	يَزِي
Pile.	<i>Eddiz.</i>	أَدِدِزْ	Il a pilé.	<i>Iiddiz.</i>	يَدِدِزْ
Pétris.	<i>Ough.</i>	أَوْغْ	Il a pétri.	<i>Iougha.</i>	يَوْغَا

On doit prendre garde ici que l'*élif* ajouté à la fin de *اوغ* *ough* ne forme pas une exception, et que l'on pourrait suppléer à cet *élif* par le simple *fatha*. La 1^{re} personne du pluriel au prétérit se forme en mettant un *ن* *n* devant la 1^{re} radicale de l'impératif, et si cette 1^{re} radicale est un *élif*, il disparaît.

EXEMPLES :

IMPÉRATIF.			PASSÉ.		
Ris.	<i>Des.</i>	دَسْ	Nous avons ri.	<i>Nedes.</i>	نَدَسْ
Fais.	<i>Esker.</i>	أَسْكِرْ	Nous avons fait.	<i>Nesker.</i>	نَسْكِرْ
Cours.	<i>Ezzil.</i>	أَزَلْ	Nous avons couru.	<i>Nouzzel.</i>	نَوَزَلْ
Coupe.	<i>Aghzim.</i>	أَغْزِمْ	Nous avons coupé.	<i>Naghzim.</i>	نَغْزِمْ

La 2^e personne du pluriel au prétérit prend un *ت* *t* devant la première radicale de l'impératif et un *م* *m* à la fin de la dernière.

EXEMPLES :

IMPÉRATIF.			PASSÉ.		
Fais.	<i>Esker.</i>	أَسْكِرْ	Vous avez fait.	<i>Teskerem.</i>	تَسْكِرْمْ
Habille-toi.	<i>Ils.</i>	الْسْ	Vous vous êtes habillés.	<i>Telsem.</i>	تَلْسْمْ
Sors.	<i>Effagh.</i>	أَفَّعْ	Vous êtes sortis.	<i>Tefgham.</i>	تَفْعْمْ
Rassasie-toi.	<i>Erwou.</i>	أَرُوْ	Vous vous êtes rassasiés.	<i>Terwem.</i>	تَرْوَمْ

La 3^e personne du pluriel au prétérit prend un *ن* *n* à la fin des radicales de l'impératif, et, lorsque l'*élif* est la 1^{re} radicale, il s'élide; mais cette règle n'est pas générale, et il n'y a que l'usage qui en décide.

EXEMPLES :

	IMPÉRATIF.			PASSÉ.	
Prie.	Zall.	زَال		Il a prié.	Zallen. زَالْنِ
Fais.	Esker.	أَسَكْر		Ils ont fait.	Sekeren. سَكْرِن

On ajoute aussi, par euphonie, un *s d* à la fin, comme :

Ils ont prié.	Zallen.	زَالْنِ	Zallend.	زَالْنَد
Ils ont fait.	Sekeren.	سَكْرِن	Sekerend.	سَكْرِنَد

Cette conjugaison, unique pour tous les verbes, offre quelques variations motivées par l'usage où sont ces peuples d'indiquer avec précision le genre féminin.

A la 3^e personne du singulier au prétérit, lorsqu'il s'agit d'une femme, au lieu du *y i* il faut mettre un *t t*.

EXEMPLES :

Elle a fait.	Isker.	يَسَكْر		Elle a fait.	Tesker. تَسَكْر
Elle a pu.	Izmer.	يَزَمَر		Elle a pu.	Tezmar. تَزَمَر
Elle a augmenté.	Irnad.	يِرْنَاد		Elle a augmenté.	Ternad. تِرْنَاد

La 2^e personne du passé au pluriel ajoute un *t t* au *m m*, lorsqu'il s'agit du genre féminin.

EXEMPLES :

Vous avez pétri (hommes).	Tougham.	تَوْغَم		Vous avez pétri (femmes).	Toughamt. تَوْغَمْت
Vous avez torréfié (<i>idem</i>).	Tezem.	تَزَم		Vous avez torréfié (<i>idem</i>).	Tezemt. تَزَمْت
Vous avez traité (<i>idem</i>).	Tezighgham.	تَزَغَم		Vous avez traité (<i>idem</i>).	Tezighghamt. تَزَغَمْت

La 3^e personne du passé, au pluriel, ajoute un *t t* au *n n*. C'est précisément notre *ent* dans nos conjugaisons françaises.

EXEMPLES :

Ils ont fait.	Sekeren.	سَكْرِن		Elles ont fait.	Sekerent. سَكْرِنْت
Ils ont ri.	Desen.	دَسِن		Elles ont ri.	Desent. دَسِنْت
Ils ont balayé.	Ennadan.	أَنْضِن		Elles ont balayé.	Ennadant. أَنْضِنْت

La 2^e personne du pluriel à l'imparfait est aussi distinguée lorsqu'il s'agit du genre féminin.

EXEMPLES :

Faites (hommes).	<i>Sekeret.</i>	سَكْرَتْ	Faites (femmes).	<i>Sekerimt.</i>	سَكْرِمْتْ
Portez (<i>idem</i>).	<i>Erfidet.</i>	أَرْفِدْتْ	Portez (<i>idem</i>).	<i>Erfidimt.</i>	أَرْفِدِمْتْ

La conjugaison entière d'un verbe éclaircira encore mieux les règles qu'on vient de voir.

IMPÉRATIF.

MASCULIN.			FÉMININ.		
Fais.	<i>Esker.</i>	أَسْكُرْ		
Fais, toi.	<i>Esker ketchini.</i>	أَسْكُرْ كِچِينِي	Fais, toi.	<i>Esker kemmini.</i>	أَسْكُرْ كَمِينِي
Faites.	<i>Sekeret.</i>	سَكْرَتْ	Faites.	<i>Sekerimt.</i>	سَكْرِمْتْ
Faites, vous.	<i>Sekeret kunwi.</i>	سَكْرَتْ كُونُوِي	Faites, vous.	<i>Sekerimt kunemt.</i>	سَكْرِمْتْ كَمَمْتِي

PARFAIT.

MASCULIN.			FÉMININ.		
J'ai fait.	<i>Sekeragh</i> ou <i>Sekeragh.</i>	سَكْرَعْدْ - سَكْرَعْ		
Moi, j'ai fait.	<i>Nekini sikeragh.</i>	نَكِينِي سَكْرَعْ		
Tu as fait.	<i>Tesekrad.</i>	تَسَكْرَدْ		
Toi, tu as fait.	<i>Ketchini tesekrad.</i>	كِچِينِي تَسَكْرَدْ	<i>Kemmini tesekrad.</i>	كَمِينِي تَسَكْرَدْ	
Il a fait.	<i>Isker.</i>	يَسْكُرْ	<i>Tesker.</i>	تَسْكُرْ	
Lui, il a fait.	<i>Nithsa iisker.</i>	نِثْسَايْ يَسْكُرْ	<i>Nithsat tesker.</i>	نِثْسَاتْ تَسْكُرْ	
Nous avons fait.	<i>Nesker.</i>	نَسْكُرْ		
Nous, nous avons fait.	<i>Nukni nesker.</i>	نُكْنِي نَسْكُرْ		
Vous avez fait.	<i>Teskerem.</i>	تَسْكُرَمْ		
Vous, vous avez fait.	<i>Kunwui teskerem.</i>	كُونُوِي تَسْكُرَمْ	<i>Kunenti teskerem.</i>	كَمَمْتِي تَسْكُرَمْ	
Ils ont fait.	<i>Sekeren, sekerend.</i>	سَكْرَنْ - سَكْرَنْدْ		
Eux, ils ont fait.	<i>Nuthni sekeren.</i>	نُثْنِي سَكْرَنْ	<i>Nuthenti sekerent.</i>	نُثْنَتِي سَكْرَنْتْ	

PRÉSENT.

	MASCULIN.		FÉMININ.
Je fais.	<i>Adiskaragh,</i>	آدِسْكَرَغْ -
	<i>Adsekaraghad,</i>	آدِسْكَرَغْدْ -	
	<i>Adsekaragh.</i>	آدِسْكَرَغْ	
Tu fais.	<i>Ateskerad.</i>	آتِسْكَرَدْ
Il fait.	<i>Adisker.</i>	آدِسْكَرْ	<i>Ateskar.</i> آتِسْكَرْ
Nous faisons.	<i>Adnesker.</i>	آدِنْسْكَرْ
Vous faites.	<i>Ateskerem.</i>	آتِسْكَرَمْ	<i>Ateskeremt.</i> آتِسْكَرَمْتْ
Ils font.	<i>Adsekeren,</i>	آدِسْكَرَنْ -	<i>Adsekerent.</i> آدِسْكَرَنْتْ
	<i>Adsekerend.</i>	آدِسْكَرَنْدْ

FUTUR.

Je ferai demain.	<i>Adsekeragh azikka.</i>	آدِسْكَرَغْ آرْكَآ ou آدِسْكَرَغْ آرْكَآ
Tu feras demain.	<i>Ateskerad azikka.</i>	آتِسْكَرَدْ آرْكَآ

Le futur se conjugue de même que le présent ; il n'y a que l'adverbe *azikka*, ou tout autre, qui désigne le temps à venir.

OPTATIF.

Que je fasse, <i>littéral.</i> j'ai désiré faire.	<i>Nekini ebghih adsekeragh.</i>	نَكِينِي اَبْغِيحْ آدِسْكَرَغْ
Que tu fasses.	<i>Ketchini tebghid ateskerad.</i>	كَيْتِينِي تَبْغِيدْ آتِسْكَرَدْ
Qu'il fasse.	<i>Nithsa übgha adisker.</i>	نِثْسَا يُبْغَا آدِسْكَرْ
Qu'elle fasse.	<i>Nithsat tebgha atesker.</i>	نِثْسَاتْ تَبْغَا آتِسْكَرْ
Que nous fassions.	<i>Nukni nebgha adnesker.</i>	نُكْنِي نَبْغَا آدِنْسْكَرْ
Que vous fassiez (hommes).	<i>Kunwi tebgham ateskerem.</i>	كُونِي تَبْغَامْ آتِسْكَرَمْ
Que vous fassiez (femmes).	<i>Kunenti tebghamt ateskeremt.</i>	كُونِي تَبْغَامْتْ آتِسْكَرَمْتْ
Qu'ils fassent.	<i>Nuthni ebghan adsekerend.</i>	نُثْنِي اَبْغَانْ آدِسْكَرَنْدْ
Qu'elles fassent.	<i>Nuthenti ebghant adsekerent.</i>	نُثْنِي اَبْغَانْتْ آدِسْكَرَنْتْ

M. Plaise à Dieu que je fasse, litt. mon cœur a désiré de faire ¹ .	<i>Ilha ouliou adsekeragh</i> , ou <i>Ilha oul inek ateskerad.</i>	يَلْهَآ اُولِيُوْ اَدْسَكْرَغْ - يَلْهَآ اُولْ اِيْنِكْ اَتْسَكْرَدْ
F. Plaise à Dieu que tu fasses.	<i>Ilha oul inem ateskerad.</i>	يَلْهَآ اُولْ اِيْنِمْ اَتْسَكْرَدْ
M. Plaise à Dieu qu'il fasse.	<i>Ilha ouli's</i> , ou <i>oul ine's adisker.</i>	يَلْهَآ اُولِيْسْ ou اُولْ اِيْنِسْ اَدِيْسَكْرْ
F. Plaise à Dieu qu'elle fasse.	<i>Ilha oul inetset atesker.</i>	يَلْهَآ اُولْ اِيْنِتْسِتْ اَتْسَكْرْ
M. F. Plaise à Dieu que nous fassions.	<i>Elhan oul ennagh adnesker.</i>	اَلْهَانَ اُولْ اَنْغَاغْ اَدْنَسَكْرْ
Ils disent aussi irrégulièrement :	<i>Elhan oulawennagh adnesker.</i>	اَلْهَانَ اُولْوَنْغْ اَدْنَسَكْرْ
M. Plaise à Dieu que vous fassiez.	<i>Elhan oulennenewen ateskerem.</i>	اَلْهَانَ اُولْ اَنْنُونْ اَتْسَكْرِمْ
F. Plaise à Dieu que vous fassiez.	<i>Elhan oul ennewent ateskerem.</i>	اَلْهَانَ اُولْ اَنْنُونْتْ اَتْسَكْرِمْتْ
M. Plaise à Dieu qu'ils fassent.	<i>Elhan oul ennesen adsekeren.</i>	اَلْهَانَ اُولْ اَنْنِسْنِ اَدْسَكْرِنْ
F. Plaise à Dieu qu'elles fassent.	<i>Elhan oul ennesent adsekerent.</i>	اَلْهَانَ اُولْ اَنْنِسْنِتْ اَدْسَكْرِنْتْ
Prends garde de faire.	<i>Er themaouth ateskerad.</i>	اَرْتَمَاوْتْ اَتْسَكْرَدْ
Prenez garde de faire.	<i>Eret temaouth ateskerem.</i>	اَرْتَمَاوْتْ اَتْسَكْرِمْ

Le négatif se forme en mettant devant le verbe la particule *our* ou *wer*. On y joint aussi, comme en français, le pronom personnel ou le pronom démonstratif; mais il n'est pas égal de mettre *our* au lieu de *wer*; *wer* ne s'emploie ordinairement qu'avec le pronom.

EXEMPLES :

Ne fais pas.	<i>Our esker.</i>	اَوْرْ اَسَكْرْ
Ne faites pas.	<i>Our sekerat.</i>	اَوْرْ سَكْرَتْ
Ne dis pas.	<i>Our in.</i>	اَوْرْ اِيْنْ
Ne dites pas ² .	<i>Our init.</i>	اَوْرْ اِيْنِتْ

Tous les verbes, en général, se conjuguent de même, et il n'y a aucune exception ni aucune variation.

¹ Comme les Berbères n'ont pas d'infinitif, c'est le présent qui en tient lieu dans la construction.

² Voyez l'art. *NE* dans le dictionnaire, pour ne pas répéter ici tous les exemples qu'on y trouve pour servir de règles.

DES LETTRES.

Les Berbères, pour écrire leur idiome, se servent de l'alphabet arabe, auquel ils ajoutent trois lettres persanes, le چ *schim*, le ژ *je*, le ك *gué*.

Voici la méthode dont on s'est servi dans cet ouvrage pour rendre la valeur des lettres en caractères français : A, E, I, O. أَكْبَلْ *akbel*, maïs; اَزِمَرْ *izmer*, mouton; اِزَامِرَن *izameren*, les moutons; اَوْغَلَانْ *oghlan*, les dents; اِمَانْ *iman*, un individu, une personne.

ب B. — J'ai cru remarquer que tous les mots où entre cette lettre ne sont pas originellement berbères.

ت T. — تَزْوَرِينْ *tezourin*, du raisin.

ث TH. — C'est le *thita* des Grecs, comme il se prononce dans *Sébs*. Cette lettre est très-fréquente dans la langue berbère.

ثَوْرَا *thoura*, maintenant; اَثْمَانِيُو *ethmathniou*, mes frères; ثَمِيَادَايْنِ *thmiadayn*, les filles.

ج DJ OU GIM. — اِجِيْجِيْغِيْنْ *edjigiguen*, ils ont quitté.

ح H. — اَحْجَاوَانْ تَمِيْسْ *ahdgiadjouen timis*, la flamme.

خ KH. — خَلِيْعَه *khaliaa*, viande salée et conservée dans l'huile. Les mots dans lesquels cette lettre se rencontre ne sont pas berbères.

چ TCH. — اَوْچِيْ *outchi*, le manger; كَچْ *ketch*, toi.

د D. — اَدُو *adou*, le vent; دَوَا *dewa*, dessous.

دْ DH fort adouci. — اَدِيْ *adhi*, moi; اَدَاكْ *adhak*, toi.

ر R. — وَرْتِيْ *werti*, un verger; اَدْمَرْ *admer*, poitrine; اَرَامْ *aram*, chameau.

ز Z. — اَزْزُو *ezizzou*, fleur.

ژ J comme dans jolie, Jean, etc. — دَاغُوْژِيْلْ *daghoujil*, un orphelin; اَزْعَمُوْبِيْرْ *eja-abouber*, les entrailles.

س S. — سِيْنْ *sin*, deux; مِيْمِيْسْ *mimmis*, son fils.

ش CH. — اَاقْشِيْشْ *acchich*, enfant; تَابُوْشْتْ *taboucht*, teton.

ص SS OU S. — تِيْمَتَّصْتْ *timacasst*, ciseau. Les mots dans lesquels on rencontre cette lettre ne sont pas d'origine berbère.

ط TH OU T double. — بَلُوْطْ *bellouth*, gland; طِفْرِيْخَانْ *thifirkhan*, enfant.

ط DH ou double s. — Les mots dans lesquels se rencontre cette lettre ne sont pas d'origine berbère.

ع AA. — *عَبُوتْ aabout*, le ventre; *مِيسْ مَعْنَعُولْتْ mis temenađoult*, fils de prostituée.

غ GH. — C'est le *gamma* des Grecs. C'est la lettre qui domine dans la langue berbère, avec le *thita*. Les oreilles qui de bonne heure ne sont pas accoutumées à prononcer le *ghain*, croient entendre une R grasse, mais il existe une grande différence entre ces deux prononciations. *أَدَاغْ edghagh*, une pierre; *أَغُولِيمْ aghoulim*, une peau.

ف FA. — *أَفُوسْ efous*, main; *أَفْرِيُونْ afrioun*, feuille.

ق C ou Q. — *أَقْلِيْ acli*, nègre; *أَمُوقْرَانْ amoucran*, un grand, un seigneur.

ك K. — *أَكَالْ akal*, terre, poussière; *أَكَايْ akai*, tête; *أَكْ akk*, tout.

ك GU, GUE, GUI. — *تَقُورْتْ tequert*, jument; *تَقُورْفَا tequersa*, corbeau.

ل L. — *أَلِيمْ elim*, paille; *لَبْدَا lebda*, toujours.

م M. — *أَمِيْ imi*, bouche; *أَمْ am*, comme; *مَرَاوَدْ merawed*, dix.

ن N. — *نِزْحَا nizha*, beaucoup, trop.

و ou W. — *أَغُوْ aghou*, lait aigre; *أَكْسُومْ aksoum*, viande; *أَيُونْ iwen*, un; *وَادْفِيرُوا wadfirwa*, l'un après l'autre.

ه H aspirée. — *تَهْوَدِشْتْ theoudicht*, une toupie.

ي I. — *أَيْدِيْ thidi*, sueur; *أَيْرِدْ eired*, un tigre.

ل LA. — *أَلْ ella*, il était.

DE LA DÉCLINAISON.

Les noms, dans la langue berbère, sont indéclinables, mais leurs pluriels varient beaucoup: aussi, à cause de leur irrégularité, on a eu soin de mettre ces pluriels dans le dictionnaire. Quant aux cas, ils sont désignés par des prépositions qu'on trouvera dans leur ordre alphabétique. Les mots n'ont pas d'article qui réponde à notre *le*, *la*. La marque du genre est très-variée, mais je n'ai pas assez d'usage de cette langue pour en donner des règles sûres. Voici les prépositions dont on se sert: *او* - *أَنَّ* - *ن* - *غ* - *ب* - *به* - *نو* - *آخي*. Lorsque j'ai voulu me servir indifféremment de toutes ces prépositions, on m'a fait sentir que je me trompais. Celles qui cependant sont le plus souvent employées sont les prépositions *ان* - *او* - *ب*.

EXEMPLES :

Le seuil de la porte.	<i>Emnar en thabourt.</i>	أَمْنَارَ أَنْ ثَابُورْتْ
Les toisons de laine.	<i>Thilisin en thadout.</i>	ثَلِيسِينَ أَنْ ثَادُوتْ
Chêne des sangliers.	<i>Thibouchichin n'ilfan.</i>	ثِيبُوشِيشِينَ نَالْفَانْ
Le visage de l'homme.	<i>Acadoum ou werghaz.</i>	أَقَادُومْ أَوْ وِرْغَازْ
Gland des cochons.	<i>Bellouth gh'ilfan.</i>	بَلُّوطْ غَلْفَانْ
Le dessus de la maison.	<i>S'oufella b'oukham.</i>	سُوفَلَّا بُوخَامْ
Le cheikh de Felisen.	<i>Amoucran aghi Felisen.</i>	أَمْعُرَانْ آغِي فَيْلِيسَنْ

Les prépositions qui marquent le datif sont les suivantes : اَى - عَرَّ - سَ - إِسْ - غِي .

EXEMPLES :

A l'homme.	<i>I werghaz.</i>	اَى وِرْغَازْ
A la femme.	<i>I themthout.</i>	اَى ثَمْطُوتْ
A la maison.	<i>Ghar oukham.</i>	عَرَّ أُوخَامْ
A la ville.	<i>Is temazert.</i>	إِسْ تَمَازَرْتْ
A Mekinès.	<i>Ghi Meknes.</i>	غِي مَكْنَسْ
A la maison.	<i>Sakham.</i>	سَاخَامْ

Il me serait impossible d'assigner le véritable lieu et place où l'on doit employer plutôt une des prépositions qu'une autre; mais j'ai remarqué que dans la conversation اَى *i* et إِسْ *is* étaient celles qui revenaient le plus souvent.

La marque de l'ablatif est la préposition زِغْ *zigh*, ou la préposition غَفْ *ghaf*.

EXEMPLES:

Du moulin.	<i>Zigh thosirt.</i>	زِغْ ثَسِرْتْ
De la ville.	<i>Zigh themdint.</i>	زِغْ ثَمْدِنتْ
Du verger.	<i>Ghaf werthi.</i>	غَفْ وِرْتِيْ
De la montagne.	<i>Ghaf edrar.</i>	غَفْ آدْرَارْ

Les noms berbères dont la première radicale est un *é*lif perdent cet *é*lif dans la construction, et il se change en *o*, comme on aura pu le remarquer dans les exemples cités ci-dessus :

Le visage de l'homme. *Acadoum ou werghaz*; أَقَادُومْ أَوْ وِرْغَازْ
au lieu de *erghaz*. آرْغَازْ

Les pronoms personnels, lorsqu'il sont régis par un verbe, se mettent après ce même verbe, comme en français; à l'exception, cependant, du pronom de la 1^{re} personne du singulier, qui est désigné par un *ي* *i* mis à la fin du verbe, et celui de la 3^e personne du singulier, désigné par un *س* *s*.

EXEMPLES:

Donne-moi.	<i>Efkü</i>	أَفْكِي
Baise-moi.	<i>Souden</i> .	سُودَنِي
Je l'ai battu.	<i>Outaght</i> .	أُوتَغْت
On lui a donné.	<i>Efkane's</i> .	أَفْكَانَسْ

Lorsque le verbe qui régit les mêmes pronoms personnels est négatif, ces pronoms se joignent à la particule négative.

EXEMPLES:

Ne me bats pas.	<i>Ouri ouwit</i> .	أُورِي أُوتْ
Il ne nous battra pas.	<i>Ouragh iüwet</i> .	أُورَغْ يُووتْ

Mais les pronoms personnels, lorsqu'ils sont au datif, se mettent, devant le verbe qui les régit, de cette manière :

A moi.	<i>Adhi</i> .	أَدِي
A toi (masc.).	<i>Adhak</i> .	أَدَاكْ
A toi (fém.).	<i>Adham</i> ou <i>adhakim</i> .	أَدَامْ - أَدَاكِمْر
A lui, à elle.	<i>Adha's</i>	أَدَاْسْ
A nous.	<i>Adhagh</i> .	أَدَاغْ
A vous (masc.).	<i>Adhewen</i> .	أَدَاوْنْ
A vous (fém.).	<i>Adhewent</i> ou <i>adakunt</i> .	أَدَاوْنْتْ - أَدَاكُنْتْ
A eux.	<i>Adhasan</i> .	أَدَاْسِنْ
A elles.	<i>Adhasent</i> .	أَدَاْسِنْتْ

PRONOMS POSSESSIFS.

1 ^{re} pers.	<i>Inou</i> .	إِينُو	pour le masculin et le féminin.
2 ^e pers.	<i>Inek</i> .	إِينَكْ	<i>idem</i> .

PRONOMS POSSESSIFS LIÉS A UN NOM.

Mon livre.	<i>Kitabinou.</i>	كِتَابِينُو
Ton livre (māsc.).	<i>Kitabinek.</i>	كِتَابِينَكْ
Ton livre (fém.).	<i>Kitabinem.</i>	كِتَابِينَمْ
Son livre (māsc.).	<i>Kitabines.</i>	كِتَابِينَسْ
Son livre (fém.).	<i>Kitabinetset.</i>	كِتَابِينَتْسَتْ
Notre livre.	<i>Kitabennagh.</i>	كِتَابِينَّاغْ
Votre livre (māsc.).	<i>Kitabennewen.</i>	كِتَابِينُونْ
Votre livre (fém.).	<i>Kitabennewent.</i>	كِتَابِينُونْتْ
Leur livre (māsc.).	<i>Kitabennesen.</i>	كِتَابِينَسْنْ
Leur livre (fém.).	<i>Kitabennesent.</i>	كِتَابِينَسْنْتْ

MANIÈRE DE COMPTER EN BERBÈRE.

Un.	<i>Wan.</i>	وَانْ
Deux.	<i>Thenat.</i>	تْنَاتْ
Trois.	<i>Kerad.</i>	كْرَادْ
Quatre.	<i>Couz.</i>	قُوَزْ
Cinq.	<i>Summus.</i>	سَمْسْ
Six.	<i>Sedis.</i>	سَدِسْ
Sept.	<i>Set.</i>	سَتْ
Huit.	<i>Tem.</i>	تَمْ
Neuf.	<i>Dza.</i>	دْزَا
Dix.	<i>Merawed, ou, par contract. Merau.</i>	مَرَاوَدْ - مَرَاوْ
Onze.	<i>Ian demrau.</i>	يَانْ دَمْرَاوْ
Douze.	<i>Sin demrau.</i>	سِينْ دَمْرَاوْ
Treize.	<i>Kerad demrau.</i>	كْرَادْ دَمْرَاوْ
Quatorze.	<i>Couz demrau.</i>	قُوَزْ دَمْرَاوْ

Quinze.	<i>Sammus demrau.</i>	سَمْس دَمْرَاو
Seize.	<i>Sedis demrau.</i>	سَدِس دَمْرَاو
Dix-sept.	<i>Set demrau.</i>	سَت دَمْرَاو
Dix-huit.	<i>Tem demrau.</i>	تَم دَمْرَاو
Dix-neuf.	<i>Dza demrau.</i>	دَزَا دَمْرَاو
Vingt.	<i>Sin demrawinin.</i>	سِين دَمْرَاوِينِين
Vingt et un.	<i>Ian sin demrawinin.</i>	تَان سِين دَمْرَاوِينِين
Vingt-deux.	<i>Thenat demrawinin nethnat.</i>	تَنَات دَمْرَاوِينِين نَثَنَات
Vingt-trois.	<i>Sin demrawinin kerad.</i>	سِين دَمْرَاوِينِين كَرَاد
Vingt-quatre.	<i>Sin demrawinin couz.</i>	سِين دَمْرَاوِينِين قُوَز
Vingt-cinq.	<i>Sin demrawinin summus.</i>	سِين دَمْرَاوِينِين سَمْس
Vingt-six.	<i>Sin demrawinin sedis.</i>	سِين دَمْرَاوِينِين سَدِس
Vingt-sept.	<i>Sin demrawinin set.</i>	سِين دَمْرَاوِينِين سَت
Vingt-huit.	<i>Sin demrawinin tem.</i>	سِين دَمْرَاوِينِين تَم
Vingt-neuf.	<i>Sin demrawinin dza.</i>	سِين دَمْرَاوِينِين دَزَا
Trente.	<i>Kerad demrawinin.</i>	كَرَاد دَمْرَاوِينِين
Trente et un.	<i>Kerad demrawinin ian.</i>	كَرَاد دَمْرَاوِينِين يَان
Trente-deux.	<i>Kerad demrawinin thenat.</i>	كَرَاد دَمْرَاوِينِين تَنَات
Trente-trois.	<i>Kerad demrawinin kerad.</i>	كَرَاد دَمْرَاوِينِين كَرَاد
Quarante.	<i>Couz demrawinin.</i>	قُوَز دَمْرَاوِينِين
Quarante et un.	<i>Couz demrawinin ian.</i>	قُوَز دَمْرَاوِينِين يَان
Quarante-deux.	<i>Couz demrawinin thenat.</i>	قُوَز دَمْرَاوِينِين تَنَات
Cinquante.	<i>Sammus demrawinin.</i>	سَمْس دَمْرَاوِينِين
Cinquante et un.	<i>Sammus demrawinin ian.</i>	سَمْس دَمْرَاوِينِين يَان
Soixante.	<i>Sidis demrawinin.</i>	سَدِس دَمْرَاوِينِين
Soixante et un.	<i>Sidis demrawinin ian.</i>	سَدِس دَمْرَاوِينِين يَان
Soixante et dix.	<i>Set demrawinin.</i>	سَت دَمْرَاوِينِين
Soixante et onze.	<i>Set demrawinin ian.</i>	سَت دَمْرَاوِينِين يَان

Quatre-vingts.	<i>Tem demrawinin.</i>	تَم دَمْرَاوِينِين
Quatre-vingt-un.	<i>Tem demrawinin ian.</i>	تَم دَمْرَاوِينِين يَانْ
Quatre-vingt-dix.	<i>Dza demrawinin.</i>	دَزَا دَمْرَاوِينِين
Quatre-vingt-onze.	<i>Dza demrawinin ian.</i>	دَزَا دَمْرَاوِينِين يَانْ
Cent.	<i>Müet.</i>	مِيَّة
Cent un.	<i>Müet ian.</i>	مِيَّة يَانْ
Cent deux.	<i>Müet thenat.</i>	مِيَّة تَنَات
Deux cents.	<i>Thenat müet.</i>	تَنَات مِيَّة
Trois cents.	<i>Kerad müet.</i>	كِرَاد مِيَّة
Mille.	<i>Ifid.</i>	إِفِيد
Deux mille.	<i>Thenat ifid.</i>	تَنَات إِفِيد
Trois mille.	<i>Kerad ifid.</i>	كِرَاد إِفِيد
Million.	<i>Merawed ifidan.</i>	مِرَاوَد إِفِيدَانْ
Cent millions.	<i>Müet merawed ifidan.</i>	مِيَّة مِرَاوَد إِفِيدَانْ

DICTIONNAIRE BERBÈRE.

EXPLICATION

DES ABRÉVIATIONS DONT ON S'EST SERVI DANS LE PRÉSENT OUVRAGE.

Sing.....	Singulier.	Fém.....	Féminin.
Pl.	Pluriel.	Imp.....	Impératif.
Masc.....	Masculin.	L.....	Linnée.

La lettre M désigne les mots qui sont particulièrement en usage dans les états de Maroc, et dont les montagnards des régences d'Alger et de Tunis ne se servent pas.

La lettre A désigne les mots qui tirent leur origine de l'arabe de Barbarie.

DICTIONNAIRE BERBÈRE.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
A			
A-AB			
À, AU, À LA.	<i>I, ghar.</i>	ای - عر	إِلَى - لِّل
— comme signe du datif.	<i>Sé', is' ghi.</i>	س - اس عی	
Nous demandons à Dieu.	<i>Nethalib i rebbi.</i>	نطالب إِي رَبِّي	
Donne à l'homme.	<i>Efki i werghaz.</i>	أَفْكِ إِي وَرْغَازْ	
J'ai dit à la femme.	<i>Nigh i temthout.</i>	نَبِيعْ إِي مَطُّوتْ	
Au four.	<i>Ghar el'kouché.</i>	عَرَّ الْكُوشَهْ	
A la maison.	<i>Ghar oukham.</i>	عَرَّ أَوْخَامْ	
Va vite à la maison.	<i>Eddoughiuel sé'akham.</i>	أَدْدُو غِيُولْ سَاخَامْ	
A la ville.	<i>Is' temazert.</i>	إِسْ تَمَّازَرْتْ	
Le sultan est allé à Meknès.	<i>Aghoullid idda ghi Meknès.</i>	أَغْوَلِيدْ إِدْدَا غِي مَكْنَسْ	
À, AU, dans la signification de SUR.	<i>Ghaf.</i>	عَفَّ	فِي - عَلَى
Au visage de l'homme.	<i>Ghaf' acadoum werghaz.</i>	عَفَّ أَتَادُومْ وَرْغَازْ	
— dans la signif. de JUSQUE.	<i>Er.</i>	أَرَّ	إِلَى
D'ici à notre pays il y a loin.	<i>Esia er themourtennagh iguough el'hal.</i>	أَسِيَا أَرَّ ثَمُورْتَنَّاعْ إِيكُوغْ لِّهَالْ	
ABANDONNE, imp.	<i>Fil.</i>	فَدَّ	أَتْرَكَ - سَمِبَّ
Il a abandonné.	<i>Ifel.</i>	يَفَدَّ	
J'ai abandonné.	<i>Felagh.</i>	فَلَعَّ	
ABEILLE.	<i>Tizizwa, tizwa.</i>	تِيْزِيْزُولْ - تِيْزُولْ	تَحَدَّ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
ABSENT (Il est). Le chat est absent de chez nous.	<i>Ighab.</i> <i>Emchich ighab es ghour-nagh.</i>	يَغَابُ أَمْشِيْشْ يَغَابُ أَسْ عَوْرَانُغْ	غَائِبٌ
ABSINTHE.	<i>Damemmai.</i>	دَامَمَائِ	شَجَرَةٌ مَرِيْمٌ شَيْبَةُ الْحُوزِ
ACANTHE (<i>Acanthus mollis</i> , L.)	<i>Sabounié.</i>	صَابُونِيَهْ	
ACCEPTÉ, <i>imp.</i> J'ai accepté. Il a accepté.	<i>Cabil.</i> A. <i>Cabilagh.</i> <i>Iacbel.</i>	قَبِلْ قَبِلَغْ يَقْبَلْ	
ACCOMMODE, apprête le manger. <i>imp.</i> Accommodons le manger. Je l'ai accommodé. Accommodons la viande dans la marmite.	<i>Sub imensi.</i> <i>En nesub imensi.</i> <i>Subghath.</i> <i>Ad-nesub ou en-nesub aksoum digh tislit.</i>	سَبْ اِمْسِي أَنْ نَسْبْ اِمْسِي سَبِغَتْ أَد نَسْبْ - أَنْ نَسْبْ اَكْسُوم دِيغْ تَسْلِيَتْ	طَبَّبَ الْعَشَا
ACCOUCHEMENT. — difficile. Elle est accouchée. Je suis accouchée. Tu es accouchée. Vous êtes accouchées. Elles sont accouchées. La femme est accouchée d'un enfant mâle. Elle est accouchée d'un enfant mort.	<i>Ataroua.</i> <i>Usr il-nifas.</i> <i>Tourou, tourwed.</i> <i>Ourough, ouroughd.</i> <i>Tourou, tourwed.</i> <i>Tourwem.</i> <i>Ourant.</i> <i>Tenthout tourwed achich.</i> <i>Tourouïan erauin mout.</i>	أَتَارُو عَسْرُ الْبِنَاسِ تُورُو - تُورُوْدْ أُورُوغْ - أُورُوغْدْ تُورُو - تُورُوْدْ تُورُوْمْ أُورَانْتْ تَمَطُوْتْ تُورُوْدْ أَقْشِيْشْ تُورُوِيَانْ أَرَاوْمُوْتْ	وِلَادَةٌ المرأة ولدت

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Elle a éprouvé des douleurs dans son ventre; elle veut accoucher.	<i>Ioughits el'wegea, digh ábboudi's tebgh etsarou.</i>	يُؤغِتْسُ الْوَجْعَ - دِيعَ عِبْودَسْ تَبْعَا أَتْسَارُو	
ACHÈTE, toi, c. à d. mets-y le prix *.	<i>Awagh ketchini sough.</i>	أَوَاغْ كِئْنِي سُوغْ	إِشْرَى إِنْتْ
J'achète.	<i>Adoughigh, adaghagh.</i>	أَدَاوِغِيغْ - أَدَاغْغْ	
Ils ont acheté.	<i>Oughan.</i>	أُوغْنْ	
Je vais acheter.	<i>Eddough adaghagh.</i>	أَدْدُوغْ أَدَاغْغْ	
Nous avons acheté cher.	<i>Nesagh sil'ghali, nougha sil'ghali.</i>	نَسْغْ سِلْغَالِي - نُوْغَا سِلْغَالِي	
ACIER.	<i>Tekir.</i>	تَكِيرْ	
ACRE de terre, un arpent et demi environ; ce que deux bœufs peuvent labourer en un jour.	<i>Tékirzé en theiougha.</i>	تَكِيرْزَهْ أَنْ تَبُوْغَا	حَرْتْ زَوِيْجَهْ
AFFAIRE.	<i>Choughlat. A.</i>	شُغْلَاتْ	شُغْلْ
J'ai affaire.	<i>Dari choughlat.</i>	دَارِي شُغْلَاتْ	عِنْدِي شُغْلْ
AFIN DE, AFIN QUE.	<i>Akkin.</i>	أَكِينْ	بِأَشْ
Nous avons mis de l'ail sur le cou du cheval, afin de le garantir du coup d'œil.	<i>Nesker tichirt ghaf tamghant ou áoudiou akkin our tetsaghan es thith.</i>	نَسْكَرْ تَبِيْشِرْتْ غَفْ تَمْغَرْتْ أُوْغُوْدِيُو أَكِينْ أُوْرْ تَتْسَاغْنْ أَسْ تَبِيْطْ	
Je mettrai un berger auprès du troupeau, afin que le loup ne le mange pas.	<i>Nek adavigh amiksa ghour oalli, akkin our thentits wechen.</i>	نَكْ أَدَاوِيغْ أَمِكْسَا غُوْرُوْلِيْ أَكِينْ أُوْرْ تَنْتِيْتْ وَشْنْ	
AGAVE d'Amérique (<i>agave americana</i> , L.).	<i>Summar. A.</i>	سَمَارْ	

* Dans toute l'Arabie et dans les États barbaresques, c'est à l'acheteur à offrir un prix de la chose qu'il veut avoir. Le vendeur se contente de lui dire, quand l'offre ne lui convient pas : *يُوفِ اللهُ* *yuf Allah*, « Que Dieu en paye le prix ! »

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
AGNEAU.	<i>Ezimer.</i> sing.	أَزِمَر	خَرُون
	<i>Ezmeren.</i> pl.	أَزْمَرَن	
AGONISANT.	<i>Ietmisat.</i>	يَيْمِسَات	خارج في الروح
Cet homme est agonisant.	<i>Erg haz üt soufough' digh errouh.</i>	أَرْحَازُ يَنْسُوفُوعُ دِيغُ الرُّوحُ	ذاك الرجل يخرج في الروح
AGRAFES, que les femmes arabes mettent sur leurs épaules pour arrêter leurs habits.	<i>Tikhlal.</i> sing.	تِخْلَالُ	الْبِرَازِيمُ
	<i>Tikhhalin.</i> pl.	تِخْلَالِيْن	
AGRÉE, <i>imp.</i>	<i>Irdou.</i> A.	أَرْضُو	
J'ai agréé.	<i>Erdigh.</i>	أَرْدِيغُ	
AIGRE.	<i>Desoummam, esem-moum.</i>	دَسَمَام - أَسَمُوْم	قَرَص - جَمُوضُ
AIGUILLE à coudre.	<i>Tisighnit, tismi.</i> sing.	تِسِيغْنِيْت - تِسْمِي	إِبْرَة
	<i>Tisighnatin,</i> pl.	تِسِيغْنَاتِيْن	
	<i>tisimiwin.</i>	تِسْمِيوِيِيْن	
— d'emballage.	<i>Isighni.</i>	إِسِيغْنِي	مُخِيطُ
AIGUILLON, pour piquer les bœufs.	<i>Amehmaz.</i> A.	أَمَهْمَازُ	مِهْمَازُ
— dard du scorpion.	<i>Tisiquist.</i>	تِسِيْقِيْسْت	شوك العقرب
AIL.	<i>Tichirt.</i>	تِيْشِيْرْت	تُومَر
AIL triangulaire, plante sauvage (<i>alilium, L.</i>).	<i>Bibras.</i> A	بِيْبِرَاسُ	
AIME, <i>imp.</i>	<i>Hammil.</i>	حَمَّلُ	حَبَّ أَنْتَ
J'aime.	<i>Hammelagh, righ.</i>	حَمَّلَغ - رِيْغُ	
Je t'aime.	<i>Hammelaghak.</i>	حَمَّلَغَك	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Je ne t'aime pas.	<i>Oar righak.</i>	أَوْرِيغَكْ	
Tu m'aimes.	<i>Ketchini tehammeli.</i>	كَيْنِي تَحْمَلِي	
Il m'aime.	<i>Nithsa iahmeli.</i>	نَيْثَسَا يَحْمَلِي	
Nous l'aimons.	<i>Nukni nehammelith.</i>	نُكْنِي نَحْمَلِثْ	
Je ne t'aime pas.	<i>Werth hammelagh.</i>	وَرْتْ حَمَلَعْ	
Il ne m'aime pas du tout.	<i>Nithsa ouri iehammul era.</i>	نَيْثَسَا أوري يَحْمَلْ أري	
Il ne nous aime pas du tout.	<i>Nithsa onragh iehammul era.</i>	نَيْثَسَا أورَعْ يَحْمَلْ أري	
AISSELLE.	<i>Thabic.</i> sing.	طَبِقْ	البَطَّ
	<i>Thawabic.</i> pl.	طَوَابِقْ	
ALATERNE (<i>rhamnus alaternus</i> , L.).	<i>Melilez.</i>	مَلِيلَسْر	
ALLAITE ton enfant, <i>imp.</i>	<i>Esouthoud mimmik.</i>	أَسُوْطُوْدُ مِيْمِكْ	ارْضَعِي وِلْدَكَ
La femme allaite son enfant.	<i>Themthout tesouthoud mimmis.</i>	تَمْطُوْتُ تَسُوْطُوْدُ مِيْمِيْسْ	
ALLER. (Voyez VA.)	<i>Tewada.</i>	تَوَادَا	المَشَى
Nous sommes allés.	<i>Nedda.</i>	نَدَدَا	
Je suis allé à la maison.	<i>Roahagh se'ahham.</i>	رُوْحَغْ سَاْحَامْ	
Allons donc, marche.	<i>Az aghirzat.</i>	أَزْ أَغْرَزَاتْ	
ALLUME, <i>imp.</i>	<i>Eseragh.</i>	أَسْرَعْ	اشْعَلْ
J'ai allumé.	<i>Seraghagh.</i>	سَرَعَغْ	
Allume le feu.	<i>Eseragh timis.</i>	أَسْرَعْ تِيْمِيْسْ	
Je l'ai allumé.	<i>Seraghaghth.</i>	سَرَعَغْتْ	
ALLUMETTE.	<i>Elouquid.</i> A.	أَلُوْقِيْدْ	
ALUN.	<i>Chebb.</i> A.	شَبْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
AMADOU.	<i>Caw.</i>	Turk.	تَاوْ
AMANDE.	<i>Louz.</i>	A.	لَوْزْ
AMANDIER (Un).	<i>Iat tellouzt.</i>		يَاتْ تَلْوَزْتْ
AMBRE jaune, dont on fait des colliers et des bracelets en Barbarie.	<i>Luban.</i>		لُبَانْ
AMÈNE, <i>imp.</i>	<i>Awid.</i>		أَوِيدْ
J'ai amené.	<i>Oabighd.</i>		أَوِيدْغْدْ
Tu as amené.	<i>Toubid.</i>		تَوِيدْ
Il a amené.	<i>Ionbid.</i>		يَوِيدْ
Ils ont amené des nègres du Sahara.	<i>Bouiend acan zighis sahra.</i>		بُوِينْدْ أَقْلَانْ زِغْسْ
Amène le cheval que je monte.	<i>Awid ad rekbagh áou-dion.</i>		صَكْرَا أَوِيدْ آدْ رَكْبَغْ
AMI.	<i>Damdakul.</i>		عَوْدِيُو دَامْدَاكُلْ
Mon ami.	<i>Damdakuli.</i>		صاحب
Les amis.	<i>Dameddoukal.</i>		صاحِبِي
Mes amis.	<i>Dameddoukaliou.</i>		الاصحاب
AMPOULE, enflure sur la peau.	<i>Tichilfoukt.</i>		دَامْدُوكَالْ
AN, ANNÉE.	<i>Esoughas.</i>	sing.	دَامْدُوكَالِيُو تَشْلِفُوكتْ
Un an.	<i>Isoughasen.</i>	pl.	شَلْفَطَهْ
L'an passé.	<i>Esoughase yadden.</i>		عَامْ - سَنَةْ
L'an qui vient.	<i>Esoughase adias.</i>		عَامْ وَاحِدْ
			العَامْ إِلَى
			جَازْ
			العَامْ الْجَايْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Il y a un an.	<i>Ilindi.</i>	إِيلِنْدِي	عامر الأول
Il y a deux ans.	<i>Selli ilindi.</i>	سَلِّي إِيلِنْدِي	عامين
Il y a trois ans.	<i>Selli ou selli ilindi.</i>	سَلِّي أو سَلِّي إِيلِنْدِي	
Quatre ans.	<i>Erbâa isoughasen.</i>	أَرْبَعَة إِسُوعَاسِن	
ANCÊTRES.	<i>Imzoura.</i>	إِمزُورَا	الاجداد - الأوليين
ANCIEN.	<i>Dacadim.</i>	دَاقْدِيم	قديم - فادِم
ANE.	<i>Aghioul.</i>	أَغْيُول	جَار
	<i>Ighouial.</i>	إِغْوِيَال	
L'âne brait.	<i>Aghioul iteâghghid.</i>	أَغْيُول يَتَعَدَّد	
— de la petite espèce, de la grandeur des dogues.	<i>Edghoud.</i>	أَجْجُود	جَحْش
	<i>Idghidan.</i>	إِجْدَان	
ANESSE.	<i>Taghioult.</i>	تَاغْيُولْت	جَارَة
	<i>Tighouial.</i>	تِيغْوِيَال	
ANÉMONE, fl. (<i>anemone hortensis</i> , L.)	<i>Melkhaïl.</i>	مَلْخَيْل	
ANIMAUX.	<i>Hewaïch.</i>	حَوَائِش	حيوانات
ANNEAU, bague.	<i>Ibrim.</i>	إِبْرِيم	خاتم
— de la jambe.	<i>Akhalkhal.</i>	أَخْلَل	خَلَل
ANSE.	<i>Afous ousaghoun.</i>	أَفُوسْ أَوْسَاغُوم	يد القلعة
ANUS.	<i>Assroum.</i>	أَصْرُوم	الصرم
APPARTEMENT inférieur, rez-de-chaussée.	<i>Ahanou.</i>	أَحَانُو	
APPELLE, <i>imp.</i>	<i>Sivel.</i>	سِيْوَل	كَلِم
J'ai appelé.	<i>Sioulagh.</i>	سِيْوَلَّغ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Tu as appelé.	<i>Tesiouled.</i>	تَسِيُولِدْ	
Il a appelé.	<i>Iisiwel.</i>	يَسِيُولْ	
Nous avons appelé.	<i>Nesiwel.</i>	نَسِيُولْ	
Vous avez appelé.	<i>Tesioulem.</i>	تَسِيُولَمْ	
Ils ont appelé.	<i>Sioulen.</i>	سِيُولْنْ	
Appelle-le.	<i>Kera's.</i>	كَرَاسْ	
J'ai appelé le domestique.	<i>Keragh isinghan.</i>	كَرَاغْ إِسْمَغْنْ	
APPORTE, imp.	<i>Awid.</i>	أَوِيدْ	جيب
Il a apporté.	<i>Ioubid.</i>	يُوبِيدْ	
Nous avons apporté.	<i>Noubid.</i>	نُوبِيدْ	
Apporte de l'eau, que nous buvions.	<i>Awid aman en'sou.</i>	أَوِيدْ أَمَانْ أَنَسُوْ	
Apporte à manger, que nous mangions.	<i>Awid en nitch.</i>	أَوِيدْ أَنْ نِيْجْ	
Apporte quelque chose à manger, du miel, des dattes, du pain, de la viande.	<i>Awid kera en nitch ta-ment, icayn, aghroum, tefhi.</i>	أَوِيدْ كَرَا أَنْ نِيْجْ - تَأَمْنْتْ - أَيَقَايْنْ - أَغْرُوْمْ - تَفِيْجِيْ	
Apporte un mouchoir, que je m'essuie le nez.	<i>Awid temahremt adsa-fadagh enzerniou.</i>	أَوِيدْ تَحْرَمْتْ أَدَصْفَدَغْ أَنْزَرْنِيُوْ	
APPRENDS, imp.	<i>Elmid.</i>	أَلْمِدْ	تعلم
J'apprends.	<i>Adlemdagh.</i>	أَدْلَمْدَغْ	
Nous avons appris.	<i>Nelmid.</i>	نَلْمِدْ	
APPROCHE, imp.	<i>Azid.</i>	أَزِدْ	دِن
Approche de moi.	<i>Azid ghouri.</i>	أَزِدْ غُورِيْ	
Approche de lui.	<i>Azid ghours.</i>	أَزِدْ غُورِسْ	
APRÈS, derrière.	<i>Nef, deffir, tighourdin.</i>	نَفْ - دَفِيرْ - تِيغُورْدِينْ	بعد - ورا

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Après diner.	<i>Nef inquili.</i>	نَفْ اِمْقِلِي	
Après souper.	<i>Nef iminsi.</i>	نَفْ اِمْنِسِي	
L'un après l'autre.	<i>Iewen deffir iüen.</i>	يَوْنْ دَفِيرِ يَوْنْ	
Je suis allé après lui.	<i>Soudigh tighourdinnes.</i>	سُودِيغْ تِيغُورْدِينَنَسْ	
Après demain.	<i>Nef esikka . sella esikka.</i>	نَفْ اَزْكَا - سَلَّا اَزْكَا	
Après que.	<i>Teswiâa en.</i>	تَسْوِيَعِهْ اَنْ	بَعْدَمَا - اِذَا مَا
Après que nous l'aurons fait, nous nous en irons.	<i>Teswiâa en neskeres en neddou.</i>	تَسْوِيَعِهْ اَنْ نَسْكَرَسْ اَنْ نَدُو	
ARAIGNÉE.	<i>Tisist, issi.</i>	تَيْسِيَسْتْ - اَيْسِي	
ARBOUSIER des Pyrénées (<i>arbutus unedo</i> , L.).	<i>Esesnou.</i>	اَسْسِنُو	
ARBRE (dattier).	<i>Ennoukla, tebouchicht.</i>	اَنْوَكْلَا - تَبُوشِيَشْتْ	شَجَرَه
— épineux qui produit des mûres.	<i>Enedggil.</i>	اَنْجَلْ	الْعَلِيْق
ARGENT.	<i>Nacaret.</i>	نَقَرْتْ	فِضَه
— monnayé (drachmes).	<i>Idrimen.</i>	اِدْرِيْمَنْ	دَرَاهِم
ARGILE blanche, avec laquelle on fait des moellons, en y mêlant du sable de mer.	<i>Thoumlilt.</i>	تُومَلِلْتْ	الْبِيَاصَه
ARISTOLOCHE LONGUE, plante (<i>aristolochia longa</i> , L.).	<i>Burouchtoutm.</i>	بُرُوشْتُومْ	
ARMÉE, camp.	<i>Al'mehalla.</i>	الْمَحَلَّه	
ARRÊTE-TOI, <i>imp.</i>	<i>Ibid.</i>	اِبِدْ	وَقِفْ
Il s'est arrêté.	<i>Ibid.</i>	يَبِدْ	
Nous nous sommes arrêtés.	<i>Nebid.</i>	نَبِدْ	
ARRIVE, <i>imp.</i>	<i>Elkim.</i>	اَلْكِمْ	وَصَلْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Nous sommes arrivés.	<i>Nelkim.</i>	نَلِكِم	
Ils sont arrivés.	<i>Likmen.</i>	لِكْمِن	
Le sultan est arrivé à Fès.	<i>Aghillid ülthem fes.</i>	آغِلِلِدْ يُلْتَم فَسْ	
ARTICHAUT.	<i>Thegha.</i>	تَغَا	قَرَشُون
— sauvage.	<i>Thegha diout.</i>	تَغَا دِيُوتْ	غَرَزِينَه
ASPERGE blanche (<i>asparagus albus</i> , L.).	<i>Eskoum, eskoumbek.</i>	أَسْكُوم - أَسْكُومَبِكْ	هَلِيمُون
— à feuilles aiguës (<i>asparagus acutifolius</i> , L.).	<i>Nesima.</i>	نَسِيمَه	
ASSASSIN.	<i>Ingha.</i>	إِنَغَا	قَاتِلْ
ASSEZ, point qui partage l'après-midi en deux parties.	<i>Taghzin.</i>	تَاغَزِينْ	عَصْر
ASSIEDS-TOI, <i>imp.</i>	<i>Aquim, ghawer, sidaoun.</i>	أَقِيم - غَاوْر - سِيدَاوْنْ	إِجْلِسْ
Nous nous sommes assis.	<i>Nacquim, naghghiour.</i>	نَقِيم - نَغَغِيُورْ	جَلَسْنَا
Ils se sont assis.	<i>Acquimen, ghaweren.</i>	أَقِيمِن - غَاوْرِنْ	
ATTENDS, <i>imp.</i> espère.	<i>Ergiou.</i>	أَرْجُوْ	أَصْبِرْ
Nous avons attendu.	<i>Nukni nergia.</i>	نُكْنِي نَرْجَا	
Ils ont attendu.	<i>Nuthni ergian.</i>	نُثْنِي أَرْجَانْ	
ATTRAPE-MAIN, plante.	<i>Hantad.</i>	حَنْطَادْ	
AUBE, de grand matin.	<i>Zik.</i>	زِيكْ	الْحَجْر
L'étoile du matin.	<i>Ithri nassbah.</i>	إِثْرِي نَصْبَاحْ	نَجْمَه الصَّحْ
Lève-toi de grand matin.	<i>Ekkir zik.</i>	أَكْرِي زِيكْ	قَوْم بَدْرِي
Levez-vous de grand matin.	<i>Ekkirt zik.</i>	أَكْرِيْتْ زِيكْ	
AUGMENTE, <i>imp.</i>	<i>Ernoud.</i>	أَرْنُودْ	زِدْ
Augmentez.	<i>Ernoutid.</i>	أَرْنُوتِيدْ	زِيدُوا

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
J'ai augmenté.	<i>Ernigh, ernighd*.</i>	أَرْبَعٌ - أَرْبَعَةٌ	زدت
Tu as augmenté.	<i>Ternid.</i>	تَرْبِيدٌ	
Il a augmenté.	<i>Iirnad.</i>	يِرْنَادٌ	
Nous avons augmenté.	<i>Nernad.</i>	نِرْنَادٌ	
Vous avez augmenté.	<i>Ternemd.</i>	تِرْنَمْدٌ	
Ils ont augmenté.	<i>Ermen.</i>	أَرْمِنٌ	
AUJOURD'HUI.	<i>Essa, ghassa.</i>	أَسَا - عَسَا	اليوم
AUMÔNE.	<i>Sadaca.</i>	صَدَقَةٌ	
J'ai donné l'aumône.	<i>Ejhigh sadaca.</i>	أَفْكِيغْ صَدَقَه	
AUPRÈS.	<i>Ghour.</i>	عُورٌ	عند
Auprès de moi.	<i>Ghourî.</i>	عُورِي	عندي
Auprès de toi.	<i>Ghourah.</i>	عُورَكْ	
Auprès de toi, femme.	<i>Ghourem.</i>	عُورِمِ	
Auprès de lui, auprès d'elle.	<i>Ghour's.</i>	عُورِسْ	
Auprès de nous.	<i>Ghournagh.</i>	عُورِنَاغْ	
Auprès de vous.	<i>Ghourwen.</i>	عُورُونْ	
Auprès de vous, femmes.	<i>Ghourkunt.</i>	عُورُكُنْتْ	
Auprès d'eux.	<i>Ghoursen.</i>	عُورِسِنْ	
Auprès d'elles.	<i>Ghoursent.</i>	عُورِسِنْتْ	
AUTOMNE.	<i>El-kharif.</i>	الْخَرِيفْ	
L'automne est venu.	<i>El-kharif iouba.</i>	الْخَرِيفْ يُوْبَا	طاب الخريف
AUTRE, un autre.	<i>Wein neden.</i>	وَيْنْ - نَدَنْ	آخَرْ
AUTRES, les autres.	<i>Wein nednin.</i>	وَيْنْ - نَدَنِينْ	أُخْرِينْ

* Le *د* qui est à la fin d'*ernigh* se met pour adoucir la prononciation; il est surtout en usage dans les mots dont la dernière radicale est un *غ*. (Voyez la Grammaire.)

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
AVARE (littéralement : homme dont les mains sont sèches).	<i>Erg haz iiccour afousis.</i>	أَرْخَازُ يَغْرُ أَفُوسِيْسِ	تَحْيِل
AVEC, ensemble, conjointement.	<i>Dou, akid, oukid, ouk.</i>	دُو - أَكِيد - أُوكِيد - أُوكُ	مع
AVEC, marquant la cause matérielle instrumentale.	<i>Si.</i>	سى - سِ	فى - ب
Avec moi.	<i>Akidi.</i>	أَكِيدِي	معى
Avec toi.	<i>Akidak.</i>	أَكِيدَكْ	معك
Avec lui.	<i>Akide's.</i>	أَكِيدَسْ	معه
Avec nous.	<i>Akidennagh.</i>	أَكِيدَنَّاعْ	معنا
Il a tué son frère avec un couteau.	<i>Iingha ighma's si'an oufrou.</i>	يِنَغَا إِغْمَاسْ سِيَّانْ أُوفُورُ	
Ils se battent avec la fronde.	<i>Kathen sil'laven.</i>	كَاتْنِ سِبِلَّالَوْنُ	
AVEUGLE.	<i>Iderghal.</i>	إِيدَرْغَالْ	أَعْمَا
— Pl.	<i>Iderghalin.</i>	إِيدَرْغَالِيْنِ	
AVOIR, j'ai.	<i>Ghourï.</i>	غُورِيْ	
Je n'ai pas.	<i>Oulach ghourï.</i>	أُولَاشْ غُورِيْ	
Il n'a pas.	<i>Oulach ghour's.</i>	أُولَاشْ غُورْسْ	
J'avais, j'ai eu.	<i>Iilla, thella ghourï.</i>	يِلَّا - ثَلَّا غُورِيْ	كان عندى
Tu avais, tu as eu.	<i>Iilla, thella ghourak.</i>	يِلَّا - ثَلَّا غُورَكْ	
Il avait, il a eu.	<i>Iilla, thella ghour's.</i>	يِلَّا - ثَلَّا غُورْسْ	
Je n'avais pas.	<i>Ourilla, ourthella ghourï.</i>	أُورِيَلَّا - أُورَثَلَّا غُورِيْ	
Tu n'avais pas.	<i>Ourilla, ourthella ghourak.</i>	أُورِيَلَّا - أُورَثَلَّا غُورَكْ	
Il n'avait pas.	<i>Ourilla, ourthella ghour's.</i>	أُورِيَلَّا - غُورَثَلَّا غُورْسْ	
Nous n'avions pas.	<i>Ourilla, ourthella ghour-nagh.</i>	أُورِيَلَّا - أُورَثَلَّا غُورِنَاغْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
B			
BAGAGE.	<i>Alcous, taghrrart.</i>	آلْقُوس - تَغْرَارَتْ	حوايج المسافرين - الثقل
<i>BAGHRIR</i> , espèce de gâteau fait avec du beurre et du miel.	<i>Baghrir.</i>	بَغْرِيرْ	
BAGUE.	<i>Tezbeht.</i>	تَزْبَيْكْتْ	خاتم
BAGUETTE de fusil.	<i>Elemdek.</i>	الْأَمْدَكْ	المطرق چيبوق الكحل
BAISE, <i>imp.</i>	<i>Souden.</i>	سُودَنْ	بُوسْ
Baise-le.	<i>Soudenith.</i>	سُودَنْثْ	
Je l'ai baisé.	<i>Soudenaght.</i>	سُودَنْغْتْ	
Il l'a baisé.	<i>Isoudenith.</i>	يَسُودَنْثْ	
J'ai baisé la main du cheïkh.	<i>Soudenagh afous amouk-ran.</i>	سُودَنْغْ أَفُوسْ أَمُوقْرَانْ	
BAISER (Le).	<i>Isoudnn.</i>	إيسودَنْ	البوس
BALAI.	<i>Timssalahat, timdouest.</i>	تَمْسَلَاكَة - تَمْدُوَأَسْتْ	مُصَلَكَة - مَكْنَسَة
BALAYE, <i>imp.</i>	<i>Ennad.</i>	أَنْنَضْ	أَكْنَسْ
J'ai balayé.	<i>Ennadagh.</i>	أَنْنَضَغْ	
Tu as balayé.	<i>Tennadad.</i>	تَنْنَضَدْ	
Je balaye.	<i>Ad ennadagh.</i>	أَد أَنْنَضَغْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Ils ont balayé.	<i>Ennadan.</i>	أَنْضَنَ	
BANCAL, estropié.	<i>Oubkou.</i>	أُوبْكَو	رجله مكسح او صيف
BARBE.	<i>Themert.</i>	ثَمَرْت	لحية
BARBIER.	<i>Iksouzal, esathal.</i>	إِكْسُوْزَال - اَسْطَال	حقان
BARQUE, chaloupe.	<i>Ibarkou, telcaribt.</i>	إِبَارْكَو - تَلْقَارِيْت	قارب
BARRE *.	<i>Emder.</i>	أَمْدَر	رَكَال
BASTONNADE et BÂTON.	<i>Thighrit.</i>	تِيغْرِيْت	عصا
On l'a pris; on lui a donné la bastonna- nade.	<i>Athfenth eskanes tigh- rit.</i>	أَطْفَنْتْ أَفْكَانَسْ تَغْرِيْت	
BÂTARD.	<i>Rau elharam.</i>	رَاوْ لَلْحَرَامْ	ولد زنا
BÂTIMENT, navire.	<i>Tanouth, tesfint.</i>	تَانُوْط - تَسْفِيْنْت	سفينة
BATS, <i>imp.</i>	<i>Ouwit.</i>	أُوْت	أَضْرَبْ
J'ai battu.	<i>Nekini outagh.</i>	نَكِيْنِي أُوتَغْ	
Je l'ai battu.	<i>Outagth.</i>	أُوتَغْتْ	
J'ai été battu.	<i>Nekini tesoutagh.</i>	نَكِيْنِي تَسُوْتَغْ	
Il a été battu.	<i>Itsewt.</i>	يْتَسُوْتْ	
Nous avons battu.	<i>Newet.</i>	نُوْتْ	
Nous le battons.	<i>Nukni ad neweteth.</i>	نُكْنِي آد نُوْتْ	
Nous avons été battus les premiers.	<i>Nukni netsewt imzoura.</i>	نُكْنِي نَتْسُوْتْ اِمْرُوْرَا	
Il ne nous battra pas.	<i>Ouragh ihet.</i>	أُوْرَغْ يَكْتْ	
Vous ne me battrez pas.	<i>Ouri tektem.</i>	أُوْرِي تَكْتَمْ	

* Instrument qui sert à fermer la porte des maisons en dedans; car, dans les montagnes de l'Atlas, on ne connaît guère les serrures en fer; pas même les serrures en bois dont on se sert en Égypte et en Syrie.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Il ne les battra pas.	<i>Nithsa werthen üket.</i>	نِثْسَا وَرَثَنَ يُّكَّتْ	نَطَجَ النَّارَ
Je bats le brique.	<i>Adzindagh timis.</i>	آدَزِنْدَاغَ تِمِسْ	
BAUME de marécage à grandes feuilles cotonnées des deux bouts.	<i>Temirjea.</i>	تَمِرْجَا	
BEAU, BON.	<i>Deláali, iilha, ifoulki.</i>	دَلْعَالِي - يِلْهَا - اِبْفَوْلِكِي	بَجِيدٌ - زَيْنٌ
BEAUCOUP.	<i>Athas, behré.</i>	آطَسْ - بَهْرَه	كَثِيرٌ
Nous avons gagné beaucoup.	<i>Naghna behré.</i>	نَعْنَا بَهْرَه	
BEC DE GRUE, de la grande espèce, plante.	<i>Moucht el'khail.</i>	مُشَطُّ الْكَيْلِ	
BÊCHE.	<i>Aghilzim. sing.</i>	اَغْلِزِمِ	فَاسٌ
	<i>Ighilziam. pl.</i>	اِغْلِزِيَامِ	
BÈGUE.	<i>Luslous, elthel.</i>	لُسْلُوسٌ - اَلْتَلْ	
BEHEN, plante (<i>cucubatus behen</i>).	<i>Tightghacht.</i>	تَيْغِيغَشْتْ	
BÉLIER.	<i>Ikerri. sing.</i>	اِكْرِي	كَبَشٌ
	<i>Ikerraren. pl.</i>	اِكْرَارِ	
BELLE, BONNE.	<i>Deláalit, telha, tifoul- kit.</i>	دَلْعَالِيَّتْ - تَلْهَا - تَيْفُولِكِيَّتْ	بَجِيْلَه
BERBÈRE, homme libre.	<i>Amzigh, amazirgh.</i>	أَمَزِيغٌ - آمَاَزِيغٌ	سَلْحٌ sing. - سَلُوحٌ - قَبَايِلِي plur.
BERCE, imp.	<i>Houzz eddouh.</i>	هُوزَّ اَدُوْحُ	هَزَّ الْمَهْدُ دَوَّاحٌ
J'ai bercé.	<i>Houzzagh.</i>	هُوزَّعٌ	دَوَّاحْتٌ
Tu as bercé.	<i>Tehouzad.</i>	تَهْوَزْدُ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Il a bercé.	<i>Ihouz.</i>	بِهَوْزْ	
Nous avons bercé.	<i>Nehouz.</i>	نِهَوْزْ	
Vous avez bercé.	<i>Tehouzem.</i>	تِهَوْزَمْ	
Ils ont bercé.	<i>Houzzen.</i>	هُوزَنْ	
L'enfant pleure, berce-le.	<i>Acchich ütrou, houzzith.</i>	أَقْشِيشْ بِيْتْرُو هُوزِثْ	
BERCEAU.	<i>Eddouh.</i>	أَدُوْحْ	مَهْدْ
BERGER.	<i>Amiksa.</i>	أَمِكْسَا	رَاعِي
BERNOUS, cape de laine blanche ou noire avec un capuchon, à l'usage de la Barbarie.	<i>Tabernust, abidi.</i>	تَابَرْنُسْتْ - أَبِيدِي	بَرْنَسْ
BÉTOINE (Espèce de).	<i>Hachbet tegharfé.</i>	حَشْبَةُ تَغْرَفَهْ	حَشْبَةُ الْعَرَابْ
BEURRE FRAIS.	<i>Oudi ouri melahra.</i>	أُودِي أُورِي مَلْحَرَا	زَبْدَةٌ
BEURRE FONDU, mântègue.	<i>Oudi.</i>	أُودِي	سَمْنْ
BIEN, richesse.	<i>Eyla, oublagh.</i>	أَيْلَا - أُوبْلَاغْ	مَالْ وَأَمْلَاكْ - الْخَيْرْ
BIEN, adverbe.	<i>Irwa.</i>	إِيرْوَا	طَيِّبْ - فِيهْ - فِيهَا
Bien ou mal.	<i>Irwa nigh ikhchlin.</i>	إِيرْوَا نَغْ إِخْشَلِينْ	
Bien portant.	<i>Icoubbé.</i>	إِيْقُوْبَهْ	صَحِيْحْ - قُوِي
Bien portante.	<i>Tecoubbé.</i>	تَقُوْبَهْ	
Sois le bienvenu.	<i>Merhaba iesik.</i>	مَرْحَبَا يَسِيْكْ	مَرْحَبَا بِكَ
Sois la bienvenue.	<i>Merhabr iesem.</i>	مَرْحَبَا يَسِمْ	
BIENTÔT.	<i>Daquiq.</i>	دَقِيْقْ	عَنْ قَلِيْلْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Bientôt nous retournerons à la maison.	<i>Daqiq en neverri se'akham.</i>	دَقِيقٌ أَنْ نَوْرِي سَاخَامْ	
BIÈRE, cercueil.	<i>Themdalt.</i>	تَمْدَالْتْ	جنازة
<i>BISAR</i> , mets de Barbarie *.	<i>Bisar.</i>	بِيسَارْ	
BLANC.	<i>Damellal, emellal, imilloul. masc.</i>	دَامَلْدَلْ - اَمَلْدَلْ - اِمَلْلُولْ	ابيض
BLANCHE.	<i>Temellelt. fem.</i>	تَمَلَلْتْ	
BLANQUILLE, pièce d'argent monnayée en Barbarie, valant environ 3 sous.	<i>Temouzount.</i>	تَمُوزُونْتْ	موزونه
Deux blanquilles, valant 6 sous environ.	<i>Senat temouzounin.</i>	سَنَاتْ تَمُوزُونِيْنْ	وَجْهِيْنْ
BLÉ.	<i>Irden, irdin.</i>	اِرْدَنْ - اِرْدِيْنْ	قمح
Nous avons foulé le blé.	<i>Neserwet irden.</i>	نَسْرُوْتْ اِرْدَنْ	اَدْرِسْنَا
BLÉ DE TURQUIE, maïs.	<i>Akbel.</i>	اَكْبَلْ	دورة
BLESSÉ.	<i>Idgrah.</i>	اِيْدْرَاحْ	مَجْرُوحْ
Je suis blessé.	<i>Nekini gerhagh.</i>	نَكِيْنِيْ جَرَحْ	
Je l'ai blessé.	<i>Nekini gerahaghth.</i>	نَكِيْنِيْ جَرَحْتْ	
BLESSURE.	<i>Tekist.</i>	تَكِيْسْتْ	جراحة
BLEU, bleu de ciel.	<i>Esmawi.</i>	اَسْمَاوِيْ	سماوى
BŒUF, taureau.	<i>Ezghir. sing.</i>	اَزْغِرْ	ثور - فرد
	<i>Izgharen. pl.</i>	اِزْغَارَنْ	
BOIS à brûler.	<i>Esghar. sing.</i>	اَسْغَارْ	حطب
	<i>Izgharen. pl.</i>	اِسْغَارَنْ	
	<i>Ikchound.</i>	اِكْشُونْدْ	

* Espèce de couscoussou fait avec des fèves, de la grosse semoule, et de la viande salée et conservée dans l'huile.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
BOIS PUANT, arbrisseau (<i>anagyris foetida</i> , L.).	<i>Eklil.</i>	اَكْلِيل	
BOIS, forêt.	<i>Amadugh.</i>	أَمَادَاغ	غايه
BOIS, <i>imp.</i>	<i>Sew.</i>	سَو	أَشْرَب
J'ai bu.	<i>Sewigh.</i>	سَوِيغ	
Tu as bu.	<i>Tesewed.</i>	تَسَوْد	
Il a bu.	<i>Iiswa.</i>	يَسُوا	
Nous avons bu.	<i>Neswa.</i>	نَسُوا	
Vous avez bu.	<i>Teswem.</i>	تَسَوَم	
Ils ont bu.	<i>Sewen.</i>	سَوْن	
Il a bu beaucoup de vin.	<i>Iiswa eman ou adil athas.</i>	يَسُوا أَمَانْ أَوْ آدِيلْ أَطْسْ	
BOÎTE, tabatière.	<i>Thacarourt, telkesit.</i>	تَقَارُورْت - تَلْكَسِيْت	سَنْتَقَه
BOITEUX.	<i>Erejdel.</i>	أَرْزَدَلْ	أَعُوج
BON.	<i>Deláli.</i>	دَلْعَلِي	طِيب
Bon à rien, vaurien.	<i>Werwèlat.</i>	وَرُولَاتْ	رَدِي - دَنِي
BONHEUR.	<i>Sáad.</i>	سَعْد	
Son bonheur.	<i>Sáadne's.</i>	سَعْدَنْسْ	
Notre bonheur.	<i>Sáadnagh.</i>	سَعْدَانَاغ	
BONJOUR.	<i>Sabahak bi'lkhair.</i>	صَبَاخَكْ بِالْخَيْرِ	
BONNE FÊTE.	<i>Yd enbark.</i>	عِيدْ أَنْبَرْكْ	عِيدْ مِبَارَكْ
BONNET de laine rouge, que les Orientaux portent sous leur turban.	<i>Techachit.</i>	تَشَاشِيْت	شَاشِيَه
Je porte un bonnet sur ma tête.	<i>Adiskeragh techachit ghaf ikhfou.</i>	آدِسْكَرَغْ تَشَاشِيْت غَفْ إِخْفِيُو	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
BORGNE.	<i>Aboucat.</i>	أَبَوَات	أَعْوَر
BOSSU.	<i>Boukferount.</i>	بُودَكْرُونْت	أَحْدَب
BOTTE.	<i>Werguélé.</i>	وَرَكَلَه	جَرْمَه
BOUC.	<i>Ikiwach.</i> sing.	إِكِلْوَأَش	أَطْرُوس
	<i>Ikiwachen.</i> pl.	إِكِلْوَأَشِن	
BOUCHE.	<i>Imi.</i> sing.	إِي	فَم
	<i>Imawen.</i> pl.	إِمَاوَن	
Elle a une petite bouche.	<i>Thella ders imi imzi.</i>	ثَلَا دَرَسْ إِي إِمْرِي	
Ma bouche.	<i>Imiou.</i>	إِمِيُو	
Ta bouche.	<i>Imik.</i>	إِمِيَك	
Sa bouche.	<i>Imi's.</i>	إِمِيَس	
Ouvre la bouche.	<i>Erzem imi.</i>	أَرَزَمِ إِي	
Ferme la bouche.	<i>Can imi.</i>	قَن إِي	
BOUCHER.	<i>Aghzar.</i>	أَغْزَار	قَصَاب - جَزَّار
BOUE.	<i>Aloud.</i>	أَلُود	طِين - غَرَقَه
BOUGIE.	<i>Techemmâayn, telkan-dil tekira.</i>	تَشَمَعِين - تَلْقَنْدِيد	شَمَع
		تَكِيرَا	
BOUILLI (Le).	<i>Isslac.</i>	إِصْلَاق	مَصْلُوقَه
BOUILLON BLANC, molène.	<i>Salih lildagh.</i>	صَالِحِ لِيلْدَغ	
BOULANGER.	<i>Okwes.</i>	أُوكُوس	خَبَّاز
BOURDON, grosse mouche ennemie des abeilles.	<i>Erzaz.</i> sing.	أَرَزَاز	بُورْدُون
	<i>Irzazen.</i> pl.	أَرَزَازِن	
BOURRACHE, plante.	<i>Foud ellucam.</i>	فُودِ اللَّقَم	شَيْبِ البَقُول
BOUTON, furoncle.	<i>Teguirment.</i>	تَكْرِمْت	دَمَلَه - نَقَطَه

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
BOUZE de vache.	<i>Imouzouren.</i>	إِمُوزُورِن	رُوت
— sèche pour faire du feu.	<i>El'ouquid ifounasin.</i>	أَلْأُوقِيدُ إِفُونَاسِين	قُرُصُ زِيد
BRACELETS de corne, ou d'autre matière, pour le poignet.	<i>Mouc'iasen.</i>	مُغْيَاسِن	مَسِيس
— pour le bras.	<i>Tinbalin, izibghan.</i>	تِنْبَالِين - إِيْبِرْغَان	أَسَاوِر
— pour le pied.	<i>Tekhalkhalin.</i>	تَخْلَخْلِين	خَلْخَل
BRANCHE d'arbre.	<i>Ichkendeoun.</i>	إِشْكَندُون	عَرَاي
BRAS.	<i>Ighil.</i> sing.	إِغْل	ذِرَاع
	<i>Ighallen.</i> pl.	إِغَالَلِن	
BRAVE, courageux, littéralement: qui sait manier le fer.	<i>Iukath vezzal.</i> sing.	يُكَاتْ وَزَال	أَبْطَال
	<i>Iukathen vezzal.</i> pl.	يُكَاتِن وَزَال	
BREBIS.	<i>Thikhsi, thili.</i>	تَحْسِي - تَيْلِي	نَجْجَه
BRIDE.	<i>Elgham.</i>	أَلْغَام	لِحَام
BRIQUET.	<i>Zinad.</i>	زِنَاد	
Bats le briquet.	<i>Ezned.</i>	أَزْنَد	
Je bats le briquet.	<i>Adzindagh.</i>	أَدْزِنْدَغ	طَبَّحِ الْفَار
Tu bats le briquet.	<i>Atezended.</i>	أَتَزْنَدَد	
Il bat le briquet.	<i>Ad üsned.</i>	أَدْ يُزْنَد	
BROCHE, BROCHETTE.	<i>Eseffoud.</i>	أَسْفُود	
BRODERIE.	<i>Berchman.</i>	بِرْشْمَان	سَفُود
Je brode.	<i>Ad berchmanagh.</i>	أَدْ بَرْشْمَانَغ	طَرَّاز
Nous avons brodé.	<i>Neberchman.</i>	نَبْرْشْمَان	أَطْرَز
Vous avez brodé.	<i>Teberchmanem.</i>	تَبْرْشْمَانَم	
Ils ont brodé.	<i>Berchmanend.</i>	بَرْشْمَانَنْد	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
BROUILLARD.	<i>Theghout.</i>	تَغَوْت	ضَبَاب
BRUYÈRE en arbre (<i>erica arborea</i> , L.).	<i>Noumicha.</i>	نوميشا	
BRYONE, plante (<i>bryone vulgaris</i> , L.).	<i>Facouss bou ghouial.</i>	فَقُوصْ بُو غُوِيَال	فَقُوصُ الْكَمِير
BUSTE, la partie supérieure du corps, depuis les hanches.	<i>Ghachghouch.</i>	غَشَّعُوشْ	
BUTIN.	<i>Essáy.</i>	السَّي	عَنْيمَة
Nous avons fait du butin.	<i>Nesáad essáy.</i>	نَسَعْدُ السَّي	
C			
CABANE.	<i>Ezroub.</i>	أَزْرُوب	زَرْب
CACHE, <i>imp.</i>	<i>Senfi.</i>	سَنْفِي	حَبِّي
J'ai caché.	<i>Senfigh.</i>	سَنْفِيغ	
Il a caché son mouchoir de soie.	<i>Iisenfi sibnié'ts.</i>	يَسَنْفِي سَبْنِيئَسْ	
CACHE-TOI, <i>imp.</i>	<i>Effir.</i>	أَقْر	حَبِّي رُوحَك
Je me suis caché.	<i>Effragh.</i>	أَقْرَغ	
O femme, cache-toi des hommes.	<i>E'themthout effir imanim ghaf mudden.</i>	آَمْطُوتْ أَقْرَامَانِيم	
CACHET *.	<i>Tejboukt.</i>	تَزْبُوكْت	خَاتَم
CAGE d'oiseau.	<i>Cafes ighdad.</i>	فَقَسْ إِغْدَاد	فَقَسُ الطَّيْرِ
CALAMBOCHE, gros millet blanc.	<i>Bichna.</i>	بِشْنَا	بِشْنَه
CALOTTE ROUGE.	<i>Techachit.</i>	تَشَّاشِيْت	شَاشِيَه
CAMÉLÉON.	<i>Taetu.</i>	تَانَا	

* Ou plutôt bague sur laquelle est gravé le nom propre avec quelque sentence, pour servir de cachet.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
CANAL.	<i>Thergha.</i> sing.	تَرْغَا	طَرِيقُ الْمَاءِ
	<i>Therghin.</i> pl.	تَرْغِينْ	
CANARD.	<i>Ijouzad bou eman.</i>	أَبُوزَادُ بُو أَمَانْ	دِجَاجُ الْمَاءِ
CANCRE, espèce de crabe.	<i>Tifiraquist.</i> sing.	تِيفِيرَاكِسْتْ	الْحَيْبِيَهْ
	<i>Tifiracasin.</i> pl.	تِيفِيرَاكَاسِينْ	
CANNE, roseau.	<i>Taghanimt.</i> sing.	تَاغَاتِمْتْ	قَصَبْ
	<i>Ighounem , aghanim.</i> pl.	إِغُونَم - آغَانِم	
CANNES à sucre.	<i>Aghanim azidem.</i>	آغَانِمِ آزِيدَنْ	قَصَبِ حُلُوْ
CAPILLAIRE, herbe médicinale.	<i>Kusber.</i>	كُسْبِرْ	
CAPUCHON.	<i>Taclemount.</i>	تَاكْلَمُونْتْ	قَلْمُونْ
CAROTTE.	<i>Zeroudié.</i>	زُرُودِيَهْ	
CAROUBIER, arbre (<i>ceratonia siliqua</i> , L.).	<i>Kharroubé.</i>	خَرُوبِيَهْ	
CASAQUE de laine, que les Maures mettent sous leur bernous.	<i>Tegillabt.</i>	تَجِلَّابْتْ	عَبَايَهْ
Je suis revêtu d'un bernous avec une casaque de laine.	<i>Adilsagh tabernust akk tegillabt.</i>	أَدِلْسَاغْ تَابِرْنُسْتْ آكْ تَجِلَّابْتْ	
CASSE, <i>imp.</i>	<i>Erz.</i>	أَرَزْ	كَسْرْ
J'ai cassé la cruche.	<i>Erzigh echmoukh.</i>	أَرَزِيغْ أَشْمُوخْ	كَسْرْتُ الْعَلَّةِ
La cruche est cassée.	<i>Ierza echmoukh.</i>	يَرَزَا أَشْمُوخْ	إِنْكَسْرْتُ الْعَلَّةِ
CASSIE, arbre épineux qui porte une fleur jaune en forme de houppe et d'une odeur suave.	<i>Ezizzou.</i>	أَزِزُوْ	الْعَنْدُولْ
CASTAGNETTES fort larges, à l'usage des nègres.	<i>Caraquib.</i>	قَرَاقِبْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
CASTAGNETTES doubles et liées par une lame de fer, à l'usage des nègres.	<i>Oudneïn ghinawé.</i>	عُودْنَيْنِ غِنَاوَه	
CAVALIER.	<i>Demnaïn.</i> sing.	دَمْنَائِي	فارس
	<i>Demnaï.</i> pl.	دَمْنَائِين	
Cet homme est fort bon cavalier.	<i>Erg haz demnaï elâali</i>	أَرْحَازُ دَمْنَائِي الْعَالِي	
CECI, CELUI-CI.	<i>Waghi, aghi.</i>	وَآغِي - آغِي	هذا
CELLE-LÀ, CETTE.	<i>Taghi, ati.</i>	تَاغِي - آتِي	هذه
CELA.	<i>Weinna.</i>	وِينْنَا	هذاك. ذلك
CELUI-LÀ.	<i>Edwin.</i>	أَدُوِين	هذاك
CEUX-LÀ.	<i>Edwiïn.</i>	أَدُوِيْن	اولای هدوهم
CELLES-LÀ.	<i>Tinna.</i>	تِيْنْنَا	هذيك
Ceci m'est utile.	<i>Waghi ünfaäü.</i>	وَآغِي يَنْفَعِي	هذا يَنْفَعِي
Cela suffit.	<i>Waghi atas.</i>	وَآغِي أَطَسْ	يَكْفِي - بَرَكَه
Celle-là a de beaux yeux.	<i>Taghi ders thith ifoulki.</i>	تَاغِي دَرَسْ ثِيْطْ ايْفُولْكي	
Fais ceci avec cela.	<i>Esker waghi ak dewaghi.</i>	أَسْكَرْ وَآغِي أَكْ دَوَاغِي	
Cette chose-là, nous la faisons selon la coutume de nos ancêtres.	<i>Temselt aghi ets nesker ghaf léädé imzoura.</i>	تَمْسَلْتْ آغِي أَتْسْ نَسْكَرْ غَفْ لَعَادَه	
Ces hommes-là.	<i>Erg hazen edwiïn.</i>	أَرْحَازِنْ أَدُوِيْن	إِمْرُورَا
Ces femmes-là.	<i>Thoulawen tinna.</i>	تُولَاوْنْ تِيْنْنَا	
CEINTURE de soie légère.	<i>Sarbig.</i>	صَرْبِيْكْ	الْحَبْرُوكْ
— de cuir dont les Berbères se ceignent.	<i>Aghous.</i>	أَغُوسْ	حِرَامْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
CEINTURE de guerre, où l'on met les cartouches, les pistolets.	<i>Timahzemt.</i>	تِحْمَزَمَت	الْحُرْمَة
CENDRE.	<i>Ighid.</i>	إِغِيد	رَمَاد
CENT.	<i>Miie.</i>	مِيه	مَائَة
Deux cents.	<i>Thenat elmiie.</i>	ثَنَات المِيه	مَائِنِين
Trois cents *.	<i>Kerad elmiie.</i>	كَرَاد المِيه	ثَلَاث مَائِه
GENTAURÉE (<i>centaurea pullata</i> , L.).	<i>Hachbet enisi.</i>	حَشْبَة أَنْبِيي	حَشْبَة العَنْفُود
— GALACTITE (<i>centaurea galactites</i> , L.).	<i>Taskéré.</i>	تَاسْكَرَة	
CERISE.	<i>Kirez.</i>	كِرَز	
CERVEILLE.	<i>Akhichkhach acaroui, dimagh.</i>	آخِشْخَاشْ آفَارُوي - دِمَاغ	دِه مِخ
CHACAL et LOUP.	<i>Weschenn. sing.</i> <i>Weschanen. pl.</i>	وَشَنَّ وَشَانِن	دِيْب وَاوي
CHAÎNE d'or, ornement du cou.	<i>Tesinsilt.</i>	تَسِينْسِيلْت	فِلَادَة
CHAISE, escabeau, banc de pierre.	<i>Timingert.</i>	تَمْتَجِرْت	دُكَانَة - كُرْسِي
CHALEUR du soleil.	<i>Telhar in tafoukt.</i>	تَلْحَرَانْ طَافُوكْت	حَرَارَة الشمس
CHALUMEAU, instrument de pâtre.	<i>Idqvac.</i>	أَجْوَاق	الْجَوَاق
CHAMEAU.	<i>Elghoum, aram. sing.</i> <i>Ilghoamen, alghouman, aramen. pl.</i>	الْعَمْر - أَرَام الْعَوْمِي - الْعَوْمَانْ - أَرَامِي	بِجَال
CHAMELLE, femelle du chameau.	<i>Telghoumt, taramt.</i>	تَلْعَمْت - تَارَامْت	نَاقَة

* Voir la manière de compter en berbère, pag. 14.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
La femelle du chameau ne met bas qu'après neuf mois.	<i>Telghoumt our tetsarou er damten tisâa wa-iouren.</i>	تَلَعْمَتْ أَوْرْتَسَارُو أَرْدَمْتِن تِسْعَه وَأَيُورُنْ شَنْدَغُورَه	
CHAMÆPYTIS (<i>teucrium chamæpytis</i>), plante à laquelle les Arabes attribuent de grandes vertus.	<i>Chendeghoura.</i>		
CHAMPIGNON.	<i>Telfoucaÿn.</i>	تَلْفَعُوعِيْنْ	فَعَعَه
CHANSON.	<i>Amarir.</i>	أَمَارِيرْ	مَوَالْ - غَنَا
CHANTE, <i>imp.</i>	<i>Ghanni.</i>	غَنِّيْ	
Chante, toi femme.	<i>Ghanni kemmini.</i>	غَنِّيْ كَمِينِيْ	
Je chante.	<i>Adghannigh.</i>	أَدَغْنِيْغْ	
CHAPON, coq châtré.	<i>Aiazid eksenes thiou themin, lenbehudg, echichau.</i>	أَيَايَزِيدْ أَكْسَنَسْ ثِيُو تِهْمِينْ - لَنْبَهْدُجْ - أَشِيْشَاوْ	دِيَكْ مَخْصِيْ - مَوْجَلْ
CHARBON.	<i>Thirghin.</i>	تِرْغِيْنْ	خَمْرْ
CHARBON, furoncle dangereux.	<i>Timmist.</i>	تَمِّسْتْ	عَرُوسَه الْمَا
CHARDON, produisant une gomme (<i>atractilis gummifera</i> , L.).	<i>Thilitsen.</i>	ثَلِيْتَسِنْ	الْعُرْنِيْنْ
CHARDON (<i>carduus</i> , L.).	<i>Izifou.</i>	إِيْزِيْفُو	حَشْبَه الشُّوْكَ
CHARDONNET, oiseau.	<i>Thimarcamt.</i>	تِمْرَقْمْتْ	الْمَقْنِيْنْ
CHARGE de fusil, étui pour mesurer la poudre.	<i>Tegjiaboubt.</i>	تَجْجَابُوبْتْ	الْعَبَّارْ الْقَطَّارْ
CHARRUE.	<i>Elmâoun.</i>	الْمَاعُورُنْ	بِحْرَاتْ
Manche de la charrue.	<i>Teoussat.</i>	تَوَّصَه	وَصَادَه
CHASSE, renvoie, <i>imp.</i>	<i>Ikouquil.</i>	إِيْكُوْقِلْ	أَطْرَدْ
Il m'a chassé.	<i>Ikoucli.</i>	يَكُوقِلِيْ	طَرَدْنِيْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Nous l'avons chassé.	<i>Nikoucleth.</i>	نَبِكُوقَلْتْ	طردناه
CHAT.	<i>Emchich, mouch. sing.</i>	أَمْشِيْش - مَوْشْ	فَطْه
	<i>Imchachen, mouchen. pl.</i>	أَمْشَاتِيْن - مَوْشِيْن	الْقَطَّاط
Le chat miaule.	<i>Emchich ütécaghghid.</i>	أَمْشِيْش يَنْعَعِدْ	الْقَط يَبْعُوقْ
CHATTE.	<i>Temchicht, tamouchi. s.</i>	تَمْشِيْشْت - تَامَوْشِي	
	<i>Temchichin, tamouchin. pl.</i>	تَمْشِيْشِيْن - تَامَوْشِيْنِي	
CHÂTEAU.	<i>Teghadirt.</i>	تَعَاْدِرْتْ	قلعه
CHAUD.	<i>Zacal.</i>	زَقَلْ	سَخْنْ
Eau chaude.	<i>Eman zacalit.</i>	أَمَانْ زَقَلِيْتْ	ما سخنه
Il fait chaud.	<i>Zacal el'hal.</i>	زَقَلْ لِّهَالْ	الهوا سخن
CHEIKH, chef d'un ou de plusieurs villages.	<i>Amoucran. sing.</i>	أَمْقِرَانْ	شَيْخْ
	<i>Imoucranin. pl.</i>	أَمْقِرَانِيْنْ	
Le cheikh de la montagne de Felisen (qui domine Begiaïa ou Bougie).	<i>Amoucran aghi felisen.</i>	أَمْقِرَانْ أَغِي فَلِيْسِنْ	
Le cheikh de Muattaca, au sud de Felisen.	<i>Amoucran nel'muâtata.</i>	أَمْقِرَانْ نَالْمُعْتَقَهْ	
CHEMIN.	<i>Ebrid, agharas.</i>	أَبْرِيْدْ - أَغَارَاسْ	طَرِيْقْ
CHEMINÉE.	<i>Kewanin.</i>	كَوَانِيْنْ	كَانُونْ
CHEMISE d'étoffe ou de laine.	<i>Tacandourt.</i>	تَعَنْدُورْتْ	عَنْدُورَهْ
— de toile.	<i>Tascit.</i>	تَاسِيْتْ	قَيْصْ
CHAUDRON.	<i>Thesilt, tacdourt.</i>	تَسِيْلْتْ - تَعْدُورْتْ	قَدْرَهْ
CHAUVE.	<i>Amzouth.</i>	أَمْزُوطْ	أَقْرَعْ
CHAUVE-SOURIS.	<i>Dazaghounennā.</i>	دَا زَاغُونَنَّا	بُوْبَارَهْ
CHAUX.	<i>Liquibs.</i>	لِقْبِسْ	كَلْسْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
CHÈNE KERMÈS, portant des glands après (<i>quercus locrifera</i> , L.).	<i>Tibouchichin ghilfan.</i>	تَبُوشِيشِيْنِ غِلْفَانْ	الْكروش
CHÈNE à glands doux comme les châtaignes, commun en Barbarie, en Syrie et en Espagne.	<i>Tibouchichin ou bel-louth aziden.</i>	تَبُوشِيشِيْنِ أَوْ بَلُّوْطْ أَزِيدَنْ	اشجار البلوط الحلو
CHÈNE VERT.	<i>Oud elma.</i>	عُودُ الْمَا	
CHENILLE.	<i>Bourebou.</i>	بُورَبُو	دود الاوراق
CHENILLETTE, plante (<i>scorpiurus vermiculatus</i> , L.).	<i>Hachbet el'hadgel.</i>	حَشْبَةُ الْحَجَلِّ	
CHERCHE, imp.	<i>Kitch, nadi.</i>	كِيْج - نَادِي	فَتَّشْ
Je cherche.	<i>Adnadigh.</i>	أَدْنَادِيْغْ	جَمَالِ بَقْتِشْ
J'ai cherché.	<i>Noudagh.</i>	نُودَغْ	فَتَّشْتْ
Tu as cherché.	<i>Tounaded.</i>	تُونَادَدْ	
Il a cherché.	<i>Iounad.</i>	يُونَادْ	
Nous avons cherché.	<i>Nounad.</i>	نُونَادْ	
Vous avez cherché.	<i>Tounadem.</i>	تُونَادَمْ	
Ils ont cherché.	<i>Ounaden.</i>	أُونَادَنْ	
J'ai cherché et j'ai trouvé.	<i>Noudagh oufigh.</i>	نُودَغْ أُوْفِيْغْ	
CHEVAL.	<i>Aoudiou, eis, aghmar. s.</i>	عُودِيُو - أَيَسْ - أَغْمَرْ	حُصَانْ - عُودْ
	<i>Idaoudiwen, eisen. pl.</i>	يَعُودِيُوْنْ - أَيَسْنْ	الخيول
Le cheval de l'homme	<i>Aoudiou nerghaz.</i>	عُودِيُو نَرْغَازْ	
Le cheval de la femme.	<i>Eis in themthout.</i>	أَيَسْ إِنْ ثَمْطُوتْ	
Ils sont tous montés à cheval.	<i>Mudden nin eisen.</i>	مُدَنْ نِينْ أَيَسْنْ	
Le cheval hennit.	<i>Aaoudiou ütengahnih.</i>	عُودِيُو يُتْنَاهَنِحْ	
CHEVEUX.	<i>Dichâar, azal.</i>	دِشْعَرْ - أَزَالْ	شَعْرْ
CHEVILLE du pied.	<i>Tequechirirt.</i>	تَقْشِرِرْتْ	كَعْبَةٌ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
CHÈVRE.	<i>Thaghat.</i> sing.	ثَاغَاتْ	عَنْزَة - مَعْرَة
	<i>Thighaten.</i> pl.	ثِيغَاتَنْ	
CHEVREAU.	<i>Ighid.</i> sing.	إِغِيدْ	جَدِي
	<i>Ighiden.</i> pl.	إِغِيدَنْ	
CHÈVREFEUILLE (<i>linicera caprifolium</i> , L.).	<i>Sultan alghabé.</i>	سُلْطَانُ الْغَابَهْ	
CHEZ, préposition qui marque la demeure.	<i>Ghour, ghar, der, dar.</i>	غُورْ - عَرْ - دَرْ - دَارْ	عِنْدَ
Chez lui.	<i>Ghours.</i>	غُورِسْ	عِنْدَهْ
Chez moi, dans ma maison.	<i>Dar akhami.</i>	دَارْ أَخَايْ	فِي دَارِي
Chez le cheikh.	<i>Der amoucran.</i>	دَرْ أَمْعْرَانْ	عِنْدَ الشَّيْخِ
De chez nous.	<i>Sougharnagh.</i>	سُوْغَرْنَاغْ	مِنْ عِنْدِي
De chez eux.	<i>Soughoursen.</i>	سُوْغُورْسَنْ	مِنْ عِنْدِهِمْ
CHIE, <i>imp.</i>	<i>Kitch edraque.</i>	كِيْجْ أَدْرَاكْ	إِخْرَا
J'ai chié.	<i>Nek derguagh.</i>	نَكْ دَرْكُغْ	
Tu as chié.	<i>Kitch tergued.</i>	كِيْجْ تَرْكُدْ	
Il a chié.	<i>Nithsa iidregue.</i>	نِثْسَا يِدْرَكْ	
Nous avons chié.	<i>Nakni nedregue.</i>	نَكْنِي نَدْرَكْ	
Vous avez chié.	<i>Kunwi tederquem.</i>	كُنْوِي تَدَرْكَمْ	
Ils ont chié.	<i>Nathni ederguen.</i>	نَثْنِي أَدْرَكَنْ	
CHIEN.	<i>Aidi.</i> sing.	أَيْدِي	كَلْب
	<i>Idan.</i> pl.	إِيدَانْ	
Le chien aboïé.	<i>Aidi iisighlef.</i>	أَيْدِي بِيْسِغْلَفْ	الْكَلْبُ يَنْجُ
Chien enragé.	<i>Aidi damesoud.</i>	أَيْدِي دَامْسُودْ	كَلْبُ مَكْلُوبْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
CHIEN (Petit).	<i>Acdjoun.</i> sing.	أَقْرُون	جرو
	<i>Icdjan.</i> pl.	اِقْرَان	
CHIENNE.	<i>Taidit.</i> sing.	تَايْدِيْت	كلبه
	<i>Taiadin.</i> pl.	تَايَادِيْن	
La chienne a mis bas.	<i>Taidit tourou.</i>	تَايْدِيْت تُوْرُو	وَلَدَتْ اَلْكَلْبَه
La chienne a fait des petits.	<i>Taidit tesers icdjan.</i>	تَايْدِيْت تَسْرَسْ اِقْرَان	
CHIENNE (Petite).	<i>Tacdjount.</i>	تَاَقْرُوْنَت	
CHOSE.	<i>Temselt taghaoussa.</i>	تَمْسَلْت - تَاغَاَوْسَه	شئ - حاجه
Cette chose-là, je l'ai faite.	<i>Temselt taghi seke- raghth.</i>	تَمْسَلْت تَاغِي سَكْرَغْت	
Chose commencée.	<i>Taghaoussa tabda.</i>	تَاغَاَوْسَه تَبْدَا	
CHOU.	<i>Kurounb.</i>	كُرُوْنَب	
CHRÉTIEN.	<i>Iroumi.</i> sing.	اِرُوْمِي	فَرَجَّ - نصراني
	<i>Iroumiin.</i> pl.	اِرُوْمِيِيْن	نصاري
Les chrétiens qui arrivent dans nos montagnes, on ne peut les prendre; ils deviennent musulmans et ils se marient.	<i>Iroumiin wesend ghar themourtennagh our izmiren; athen edda- win oukkoulend in- silman richlen dinna.</i>	اِرُوْمِيِيْن وَسَنْدْ غَمْر ثَمُوْرْتَنْنَاغْ اُوْر اِزْمِيْرِيْن اَتْن اَدْدَاوِيِيْن اُوْكُوْلَنْد اِنْسِلْمَان رِشْلَنْ دِيْنِنَا	
CILS.	<i>Chefer en thith.</i>	شَفْرَانْ ثِيْطْ	الشعر
CIMETIÈRE.	<i>Timacbart.</i>	تَمَقْبَرْت	جبانه
CINQ.	<i>Semmous.</i>	سَمُوْس	خَمْسَه
CIRCONCIS.	<i>Makhatten.</i>	مَخْتِيْن	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Cet enfant a été circoncis.	<i>Acchich aghi iisakhten.</i>	أَدَشِيْشِشْ آغِيْ يِيْحَكْحِنْ	
Amène ton fils, que je le circoncise.	<i>Awid mimmik adas sikh- tenagh.</i>	أَوِيْدُ مِيْمِيْكَ أَدَاسْ يِيْحَكْحِنْ	
CIRE.	<i>Tekir.</i>	تَكِيْر	شَمْعُ
Cire mêlée avec le miel, rayon de miel.	<i>Adacquis.</i>	أَدَاقِيْسْ	قِرْصُ الْعَسَلِ
CISEAU de menuisier.	<i>Amounghar.</i>	أَمْنَعَارْ	مَنْعَارْ
— de maçon.	<i>Eláatlé.</i>	الْعَتْلَهْ	
CISEAUX pour couper la toile.	<i>Timacasst.</i>	تِيْمَقَاصْتْ	مَقْصْ
CLÉMATITE à vrilles (<i>clematis cir- rosa</i> , L.).	<i>Touzint.</i>	تَوَزِيْنْتْ	
CLITORIS.	<i>Azenbour.</i>	أَزَنْبُوْر	زَنْبُوْر
CLYPÉOLE MARITIME (<i>clypeola mari- tima</i> , L.).	<i>Hachbet elyda.</i>	حَاشِبَةُ الْعِدَا	
COCHON domestique et sauvage.	<i>Ilf.</i> sing.	إِلْفْ	حَلُوْفْ
	<i>Ilfan.</i> pl.	إِلْفَانْ	
COEUR	<i>Oul.</i> sing.	أُوْلْ	قَلْبْ
	<i>Oulawen.</i> pl.	أُوْلَاوَنْ	
Le cœur me bat.	<i>Ouliou üket.</i>	أُوْلِيُوْ يَكْتْ	
Nos cœurs sont affligés.	<i>Iahzen oulawennagh.</i>	يَاْحْزَنْ أُوْلَاوَنْنَاغْ	
COFFRE.	<i>Tessandouct.</i>	تَصَنْدُوْقْتْ	صَنْدُوْقْ
COING, fruit.	<i>Sefergel.</i>	سَفَرْجَلْ	
COL, COU.	<i>Temgharat.</i> sing.	تَمَغْرَاتْ	رَقَبَهْ
	<i>Timghardin.</i> pl.	تَمَغْرَدِيْنْ	
On lui a coupé le cou.	<i>Ghizmen temgharati's.</i>	غَزْمَنْ تَمَغْرَاتِيْسْ	
COLÈRE; il est en colère.	<i>Iitchahh.</i>	يِيْتَحْ	غَضِيْبَانْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
COLIQUE.	<i>Wegeáa en theabout.</i>	وَجَعَّ أَنْ تَعَابُوتْ	الْمَغْصُ
COLLIER, à grains d'or.	<i>Tezliguit, tesbikt.</i>	تَزَلِغُوتْ - تَسْبِيكُوتْ	شُرْقُوتْ
— d'ambre jaune.	<i>Acd luban.</i>	عَقْدُ لُبَانْ	
— de verroterie.	<i>Lubkhangha.</i>	لُبْخَنْغَا	
COLLINE.	<i>Ighil.</i> sing.	إِيغَلْ	كُدِيهْ
	<i>Ighallen.</i> pl.	إِيغَالْلَنْ	
COLLYRE, poudre noire faite avec de l'alquifoux, dont les femmes de l'Orient s'enduisent les yeux.	<i>Thazoult.</i>	تَاَزُولْتْ	كُحْلْ
COLOCASSIE, espèce de topinambour.	<i>Coulcas.</i>	قُلْقَاسْ	
COLONNE.	<i>Tighidjdit.</i> sing.	تِيغِيدِيْتْ	العَرْصْ - العَرْصَهْ
	<i>Tighidjda.</i> pl.	تِيغِيدَا	
COMBAT.	<i>Imenghi.</i>	إِمَنْغِي	طِرَادْ
COMBIEN.	<i>Menichta.</i>	مَنْشِنَا	قَدْ أَيْشْ
Combien as-tu acheté l'agneau ?	<i>Menichta toughid ezimer?</i>	مَنْشِنَا تَوْغِيدْ	
		أَزِيمِرْ	
Combien de fois ?	<i>Eich hal en thekitt?</i>	أَيْشْ حَالْ أَنْ تَكَلْتْ	قَدْ أَيْشْ مِرْ مَرَّهْ
Combien de fois ne les ont-ils pas vaincus ?	<i>Eich hal en thekilt adasen ernen?</i>	أَيْشْ حَالْ أَنْ تَكَلْتْ أَدَاسَنْ أَرَنْ	
COMME, semblable.	<i>Em, enicht, zund.</i>	أَمْر - أَنْشْت - زَنْدْ	قَدْر - مِثْل - بِحَالْ
Comme ceci	<i>Em waghí.</i>	أَمْرْ وَآغِيْ	مِثْلْ هَذَا
Comme cela.	<i>Em oubin.</i>	أَمْرْ أُوْبِيْنْ	مِثْلْ هَذَاكَ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Je t'apporterai un singe qui est comme un rat.	<i>Adak thidawigh ibken enicht ougharda.</i>	أَدَاكْ تِيدَاوِيغْ إِبْكَنْ أَنْشَتْ أَوْغَرْدَا	
Cette fille-là est belle comme le soleil.	<i>Tehaiatl ati tefoulki zand tefoukt.</i>	تَحَايَالْتْ أَتِي تَفُولْكَ زَنْدْ تَفُوكْتْ	
COMMENCE, <i>imp.</i>	<i>Ibda.</i>	إِبْدَا	
Il a commencé à faire.	<i>Ibda iüsker.</i>	يِبْدَا يِسْكَرْ	
COMMENT.	<i>Emek, men, man, men-gha.</i>	أَمَكْ - مَن - مَان - مَنْغَا	كَيْفْ
Comment te portes-tu ?	<i>Emek tellid?</i>	أَمَكْ تَلِيدْ	
Comment sont vos habits ?	<i>Emek themilsat ennewen?</i>	أَمَكْ تَمْلِسَاتْ أَنْنُونْ	
Comment as-tu dit ?	<i>Men tennid?</i>	مَنْ تَنْنِيدْ	
Comment a fait sa sœur ?	<i>Mengha tesker weltmas?</i>	مَنْغَا تَسْكَرْ وَلْتَمَاسْ	
CONFITURE.	<i>Máadgioun.</i>	مَاجُونْ	
CONNAIS, <i>sache, imp.</i>	<i>Esin.</i>	أَسِينْ	أَعْلَمْ
Je le connais.	<i>Sinaght.</i>	سِينَاغْتْ	
Je ne le connais pas.	<i>Ours sinaghra.</i>	أُورْسْ سِينَاغْرَا	
Il me connaît.	<i>Nithsa iüsenii.</i>	نِيثْسَا يِؤْسِينِي	
Il nous connaît.	<i>Iisennagh.</i>	يِئْسِنَاغْ	
CONSTIPÉ (Il est).	<i>Our iüsmir adjidrage.</i>	أُورْ يِؤْسْمِرْ آدْ يِدْرَاكْ	بَطْنُهُ مَقْبُوضْ
Je suis constipé, je ne puis aller à la selle.	<i>Our zemragh addernagh.</i>	أُورْ زَمْرَاغْ - آدْدَرْكَغْ	
CONVALESCENT.	<i>Iji.</i>	إِيْجِي	رَاجِعْ لِلْعَافِيَةِ
CONVIVE, hôte.	<i>Inebghi. sing.</i>	إِنْبَغِي	ضَيْفْ
	<i>Inebghaven. pl.</i>	إِنْبَغَاوْنْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
COQ.	<i>Aiazid, afoullous.</i> s.	أَيَازِيد - أَفُولْلُوس	
	<i>Iouzad.</i> pl.	إِيوزَاد	
Le coq chante.	<i>Aiazid ütchedden.</i>	أَيَازِيد يِتْدَدَنَّ	
COQUILLAGES.	<i>Tchoughlal el'bahar.</i>	جُوغْلَالُ الْبَحْر	الْفَصِيكَة
CORBEAU.	<i>Theguerfa, thequeiver.</i>	تَكْرَفَا - تَكْمُور	غَرَاب
CORDE, de chanvre ou de crin.	<i>Emrar, eziker.</i> sing.	أَمْرَار - اَزِيكَّر	
	<i>Imraren.</i> pl.	إِمْرَارَنَّ	
— en sparterie.	<i>Esaghoun.</i> sing.	أَسَاغُون	حَبْلُ الدِّس
	<i>Isaghwann.</i> pl.	إِسَاغُونَّ	
Petite corde en sparterie.	<i>Esaghoun amzian.</i>	أَسَاغُونْ آمَزِيَان	
Grande corde en sparterie.	<i>Esaghoun amoucran.</i>	أَسَاغُونْ أَمُكْرَان	
CORDON, de laine ou de poil de chèvre*.	<i>El'medgdoul, el'khaith.</i>	الْمَجْدُول - الْكَيْط	
CORDONNIER.	<i>Adoucal.</i>	أَدُوْقَال	خِرَازِ الْجَدِيد
CORILLE, petit coquillage blanc qui sert d'ornement et de monnaie en Nigritie.	<i>Timáazghanin, abzoun.</i>	تِيْمَازْغَانِين - أَبْرُون	لُدْعَه - نَبَاح
CORME, fruit.	<i>Zarour.</i>	زَارُور	
CORNARD.	<i>Dadahan.</i>	دَادَاْحَان	طَحَّان
CORNE, de bœuf ou d'autre animal.	<i>Eich.</i> sing.	أَيْش	قُرُون
	<i>Eichiwen.</i> pl.	أَيْشِيُون	
— de chevaux.	<i>Icher ou aoudiou.</i>	إِيْشَرُ أَوْ أُوْدِيُو	حَفْرُ الْحَسَان
CORPS, de l'homme ou de l'animal.	<i>Emsuloukh.</i>	أَمْسَلُوكْ	بَدَن - جُثَّة
CÔTE, os courbe et plat.	<i>Ebardi.</i> sing.	أَبَارْدِي	صَلَع
	<i>Ibardiin.</i> pl.	إِبَارْدِيِين	

* Les Arabes mettent ce cordon autour de leur tête en guise de turban. Il a un pouce de grosseur ou de largeur, et deux aunes de long.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
COUCHANT, occident.	<i>Touchi.</i>	توشِي	مَعْرَبٌ
COUCHER du soleil. Voyez SOIR.	<i>Taláchit.</i>	تَالَعَشِيْت	عَشِيه
COUCHE-TOI, <i>imp.</i>	<i>Ghin.</i>	غِن	أَرَقْدْ
Il s'est couché.	<i>Ighin.</i>	يَغِن	رَقْدْ
Allons nous coucher.	<i>Ia neghin, ia natthass.</i>	يَا نَعْن - يَا نَطَّصْ	
COULEUR VIOLETTE *.	<i>Eghousim.</i>	أَعُوسِم	سَوَالِ الْجُوزِ
COUP.	<i>Thüitha.</i> sing.	تِيِيْتَا	ضَرْبٌ
	<i>Thüithiwen.</i> pl.	تِيِيْتُون	
— de pied.	<i>Ticaret.</i>	تِقَارْتْ	ضَرْبٌ بِالرَّجْلِ
COUPE, <i>imp.</i>	<i>Aghzim.</i>	أَغْزِم	أَقْطَعْ
Il coupe.	<i>Adüghzem.</i>	أَدِيغْزِم	يَقْطَعْ
J'ai coupé.	<i>Ghizmagh.</i>	غَرْمَغْ	
Nous avons coupé.	<i>Naghzim.</i>	نَغْزِم	
Ils ont coupé.	<i>Ghizmen.</i>	غَرْمِن	
On dit aussi : COUPE, <i>imp.</i>	<i>Bi.</i>	بِي	
Nous avons coupé.	<i>Nebi.</i>	نَبِي	
Ils ont coupé.	<i>Büen.</i>	بِيِن	
Coupe le blé, moissonne.	<i>Emguir.</i>	أَمْغُرْ	حَصِدْ
Ils ont coupé le blé.	<i>Nuthni megueren.</i>	نُثْنِي مَكْرِن	حَصَدُوا
Coupons le blé aujourd'hui.	<i>Essa en nemguer.</i>	أَسَا أَنْ تَمَكْرْ	
COUPEROSE.	<i>Zadj taib.</i>	زَاجْ طَيْبْ	
COUPLE.	<i>Sin.</i> sing.	سِين	زَوْجٌ
	<i>Sinat.</i> pl.	سِينَات	

* Les femmes arabes et berbères se teignent les lèvres et le menton avec cette couleur, qu'elles obtiennent en mâchant l'écorce d'un jeune noyer.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Une couple de bœufs.	<i>Sin izgharen.</i>	سِينِ إِزْغَارَنْ	
Couples de vaches.	<i>Sinat tefounasin.</i>	سِينَات تَفُونَا سِينِ	
COURGE.	<i>Tacssit.</i>	تَقْصِيْتْ	قَرْعَه
— propre à porter l'eau.	<i>Tacssit negiadj.</i>	تَقْصِيْتْ نَجَاچْ	قَرْعَة الْمَا
COURRIER, exprès.	<i>Araccas.</i>	آرَقَاصْ	رَقَاص - سَاعِي
COURS DE VENTRE.	<i>Ibizdan, abrid.</i>	إِبْرِدَان - آبْرِيد	الْحَرَار
J'ai le cours de ventre.	<i>Ioughi abrid.</i>	يُوحِي آبْرِيد	
Il a le cours de ventre.	<i>Izil adis.</i>	يَزِيل آدِيسْ	
COURS, va devant, imp.	<i>Ezwir, efit.</i>	أَزُور - أَفِتْ	أَسْبَقْ
— marche vite.	<i>Ezil.</i>	أَزَلْ	أَسَى
Courez.	<i>Ezlet.</i>	أَزَلْتْ	
J'ai couru.	<i>Ezlagh.</i>	أَزَلْعْ	
Nous avons couru.	<i>Nouzel.</i>	نُوزَلْ	
Ils ont couru.	<i>Ezlen.</i>	أَزَلْنْ	
COURSE.	<i>Tezla.</i>	تَزَلَا	
COURT, l'opposé de long.	<i>Dawizlan, wezzil.</i>	دَاوِيْزْلَان - وَزِيْل	قَصِيْر
COUSCOUSSOU *.	<i>Suksou.</i>	سُكْسُو	كُسْكُسْ
Fais un bon couscoussou avec de la viande.	<i>Esker suksou delali ouk d'oucsoum.</i>	أَسْكَرْ سُكْسُو دَلْعَلِي أُوكْ دُوقْسُومْ	
COUSIN, parent.	<i>Adhoughal. sing.</i>	أَدُوغَالْ	نَسِيْب
	<i>Idoughlan. pl.</i>	إِدُوغْلَانْ	
COUSIN, moustique.	<i>Thizit, abiba.</i>	ثِيْزِيْت - آيْبِيَا	نَامُوسْ
Le cousin m'a piqué.	<i>Thizit iïskoutoufi.</i>	ثِيْزِيْت يِسْكَوتُوفِي	

* Grosse semoule cuite à la vapeur de l'eau bouillante. C'est le pilau des Barbaresques.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
COUTEAU recourbé, khangiar.	<i>Kemmié.</i>	كَمِيَّه	خَنْجَر
— de table.	<i>Efrou.</i>	أَفْرُو	خَدِي
COUDELAS.	<i>Agenewi.</i>	أَجْنَوِي	يَتَاغَان
COUVERTURE de laine, qui sert aussi de vêtement aux Arabes.	<i>Ahaik, akhousi.</i>	آحايك - آخوسِي	
COUVRE, <i>imp.</i>	<i>Edil.</i>	أَدِلْ	عَطِّي
Couvre-moi.	<i>Edlii.</i>	أَدْلِي	عَطِّي
J'ai couvert.	<i>Nek deligh.</i>	نَكْ دَلِيغْ	
J'ai été couvert.	<i>Nek dilagh.</i>	نَكْ دِلَاغْ	
CRACHAT	<i>Imithmen.</i>	إِمِثْمَنْ	بِرَاق
CRACHE, <i>imp.</i>	<i>Sousef.</i>	سُوسَفْ	أَتَغَل - أَبِرَنْ
J'ai craché sur le visage de cet homme.	<i>Sousefagh ghaf acadouni ou werghaz.</i>	سُوسَفَغْ غَفْ آقَادُومْ أَوْ وَرْغَازْ	
Il a craché sur mes habits.	<i>Iousef ghaf thelebe inou.</i>	بِسُوسَفْ غَفْ ثَلَبَهْ إِينُوسُو	
CRAINS, <i>imp.</i>	<i>Eksoud, aoughad.</i>	أَكْسُودْ - آوَعْدْ	خَفْ
J'ai craint.	<i>Eksoudagh, aoughadagh.</i>	أَكْسُودَغْ - آوَعْدَغْ	خَفْتْ
Tu as craint.	<i>Toughadad.</i>	تُوعَدَدْ	
Il a craint.	<i>Ioughad.</i>	يُوعَدْ	
Nous avons craint.	<i>Noughad.</i>	نُوعَدْ	
Vous avez craint.	<i>Toughadem.</i>	تُوعَدَمْ	
Ils ont craint.	<i>Aoughadan.</i>	آوَعَدَنْ	
CRAPAUD.	<i>Moughourghour,</i>	مُغْرُغْرُ	مِرَابَطُ الْأَرْضِ
CRÉNEAUX du parapet d'un rempart.	<i>Iscal oughadir.</i>	إِسْقَالْ أَوْغَادِرْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
CREPIS - BISANNUEL, - plante (<i>crepis biennis</i> , L.).	<i>Almerrara.</i>	المَرَّارَة	
GRESSON DE FONTAINE.	<i>Gharnounech.</i>	غَرْنُونَش	
CRIE, <i>imp.</i>	<i>Siwel.</i>	سِوَلْ	عِبَّاط
Ils crient.	<i>Sioulen, sioulend.</i>	سِوَلْن - سِوَلْنَد	يَعِبَّاطُوا
Pourquoi cries-tu si fort? Parle doucement.	<i>Echimi teswalid nisha siwel silaquil.</i>	اشِمِي تَسْوَالِد نِرْحَا سِوَلْ سِلْعَقْدْ	
GROSSE DE FUSIL.	<i>Serir en temoukhalt.</i>	سَرِيرَان تَمُكْحَلْتْ	قَنْدَق المَكْحَلْ
CROTTE de chèvre ou de brebis.	<i>Tebourourt.</i> sing. <i>Abourour.</i> pl.	تَبُورُورْت آبُورُور	البَعَّار
CRUCHE.	<i>Saghoun, echmoukh.</i>	سَاغُون - أَشْمُوجْ	قَلَّه
CUIRE (Fais), <i>imp.</i>	<i>Subb.</i>	سُبَّ	طَبَّبَ الطَّعَام
J'ai fait cuire.	<i>Sabbagh.</i>	سَبَّعْ	
Tu as fait cuire.	<i>Tesubbed.</i>	تَسَبَّدْ	
Il a fait cuire.	<i>Isubb.</i>	يَسُبَّ	
Nous avons fait cuire.	<i>Nesub.</i>	نَسَبْ	
Vous avez fait cuire.	<i>Tesubbem.</i>	تَسَبَّمْ	
Ils ont fait cuire.	<i>Subben.</i>	سَبَّنْ	
CUISINE.	<i>Aâris, anwal.</i>	آعْرِيْس - آنْوَالْ	
CUISSE.	<i>Temssad.</i> sing. <i>Imssaden.</i> pl.	تَمَّصَادْ إِمَّصَادَنْ	قَحْدْ
CUIVRE.	<i>Enhas.</i>	أَنْحَاسْ	نَحَاس

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
CUL.	<i>Thakhna, acounnid.</i> s.	تَخْنَا - آقُونَيْدْ	نَبْر - الدُّك التَّرْمَك
	<i>Thikhnewa.</i> pl.	تَخْنُوا	
CULOTTE LONGUE, de toile ou de laine.	<i>Teserwal, tetibban.</i>	تَسْرُوَال - تَتَبْبَانْ	سَرَاوَيْدْ - سَرُوَال
CULTIVATEUR et moissonneur.	<i>Imkeraz.</i>	إِمَكْرَازْ	فَلَّاح - حَصَاد
CYCLAMEN, pain de pourceau, plante.	<i>Elhadibi.</i>	لِلْحَادِيْبِي	
CYNOGLOSSE, plante (<i>cynoglossum</i> , L.).	<i>Almassassa.</i>	الْمَصَّصَة	
D			
DAME.	<i>Temcourt.</i>	تَمَّكُورْتْ	سَيْتْ
DANS, préposition de lieu:	<i>Digh, igh, ghi.</i>	دِيغْ - إِيغْ - غِي - غِي	فِي
Dans ce pays-ci il y a beaucoup de monde.	<i>Digh temourt wagh el-ghachi athas.</i>	دِيغْ تَمُورْتْ وَاغِي الغاشي أَطْسْ	
Dans les montagnes, il y a de braves gens qui savent manier les armes.	<i>Digh cdrar erghazen delâli ikathen wezzal.</i>	دِيغْ أَدْرَارْ أَرْغَازَنْ دَلْعَلِي بِيكَاتْنِي وَزَّالْ	
Le bois est très-touffu, il y a des lions; et littéralem. dans lui il y a des lions.	<i>Amadugh iicwa niza dighi's ismawen.</i>	أَمَادَاغْ يِقُؤَا نِيْرَحَا دِيغِيْسْ إِزْمَاوَنْ	
Dans le chemin.	<i>Ghi gharas.</i>	غِي غَرَّاسْ	
Dans la maison.	<i>Igh oukham.</i>	إِيغْ أُوْحَامْ	
DANSE, <i>imp.</i>	<i>Echdah.</i>	أَشْدَحْ	أَرْقُصْ
Danse, toi femme.	<i>Echdah kemmini.</i>	أَشْدَحْ كَمِيْنِي	
Je danse.	<i>Ad chedhagh.</i>	أَدْ شَدْحَغْ	
Vous dansez.	<i>Ad techidham.</i>	أَدْ تَشْدَحْمْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Les filles dansent.	<i>Thilwin adchidhan.</i>	تِيْلَوِيْنْ آدَشِدْحَانْ	
DARTRE, tumeur avec rougeur et démangeaison.	<i>Athazzazé.</i>	الْحَزَّازَة	
DATTES.	<i>Tini, icayn.</i>	تِينِي - اِيْعَايْنِ	تَمْر
DATTIER.	<i>Iat furoukht.</i>	يَاتْ فُرُوخْتْ	تَحْلَه
DAUPHIN, poisson de mer.	<i>Ilf en lebhar.</i>	إِلْفْ أَنْ لَبْحَارْ	دَلْفِيْنْ
DAVANTAGE, plus.	<i>Echad.</i>	أَشَادْ	أَفْضَلْ
DE, DU, DE LA, prép. qui marquent les rapports.	<i>Ghal, ghi, ni, en, ou, aghi, neu, eb.</i>	غَلْ - غِ - نِ - أَنْ - أَوْ - آغِي - نُو - أَبْ	مِنَاع - ضِيَالْ
Nous nous sommes levés du lit.	<i>Nenkker ghal frach.</i>	نَنْكَّرْ غَلْ فِرَاشْ	
Glands de cochons.	<i>Bellouth gh'ilfan.</i>	بَلُوْطْ غِلْفَانْ	
Chênes de sangliers.	<i>Thibouchichin n'ilfan.</i>	تِيْبُوْشِيْشِيْنِ نِلْفَانْ	
Les toisons de laine.	<i>Thilisin en tadout.</i>	تِيْلِيْسِيْنِ أَنْ تَادُوْتْ	
Le visage de l'homme.	<i>Acadoum ou werghaz.</i>	آفَادُوْمْ أَوْ وِرْغَازْ	
Le cheikh de la montagne de Felisen.	<i>Amoucran aghi felisen.</i>	أْمُوْكَرَانْ آغِي فِلِيْسِيْنِ	
Le maître de l'or, doreur.	<i>Elmuallim neu wirgh.</i>	الْمُوْعَلِّمُ نُوْ وِرْغْ	
La moitié du chemin.	<i>Ezghen eb bouberid.</i>	أَزْكَنْ أَبْ بُوْبِرِيْدْ	
DE, DU, préposition de lieu.	<i>Ghal, ghaf, zigh, zighiz.</i>	غَلْ - غَفْ - زِيْغْ - زِيْغِيْزْ	عَنْ - مِّنْ
Le moulin est éloigné de la ville.	<i>Thestirt iibáad ghaf tendint.</i>	تَسْتِيْرْتْ بِيْعَدْ غَفْ مَدِيْنَتْ	
Je suis sorti de la maison.	<i>Oufghaghd zigh oukham.</i>	أَفْغَعْدْ زِيْغْ أُوْحَامْ	
Je suis descendu de l'échelle.	<i>Ersagh zighiz sullun.</i>	أَرْسَعْ زِيْغِيْزْ سُلْمْ	
Je suis parti d'Alger.	<i>Sufragh zighiz mezghan-na.</i>	سُفْرَعْ زِيْغِيْزْ مَرْغَنْدَهْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
DE, pour, depuis.	Zigh.	زَيْغْ	مِنْ
De l'an passé jusqu'à présent.	Zigh soughas iïadden er thoura.	زَيْغْ سُوغَاسِ يِئَادَدَنْ أَرْثُورَا	
DÉ À COUDRE.	Tedafourt.	تَعَسْفُورْت	كُسْتَبَانَه
DÉCHIRE, <i>imp.</i>	Bi.	بِي	أَشْرَمْ
J'ai déchiré.	Bigh.	بِيغْ	شَرِمْت
DÉCOUVRE, <i>imp.</i>	Erzim.	أَرْزِمْ	أَظْهَرْ
J'ai découvert.	Ruzmagh.	رُزْمَغْ	أَظْهَرْت
DÉJEUNER.	Imkili.	إِمْكِلِي	طَعَامِ الصَّبْحِ
DÉLIE, <i>imp.</i>	Efsi.	أَفْسِي	حَدَّ
Délie le nœud.	Efsi tiquerest.	أَفْسِي تِقِيرِيسْتْ	حَدَّ الْعُقْدَه
Je l'ai délié.	Efsight.	أَفْسِيغْتْ	
Il a délié sa ceinture.	Iefsi aghouse's.	يَفْسِي آغُوسْسْ	
DÉLUGE.	Eman thoufan.	أَمَانْ طُوفَانْ	طُوفَانْ
DEMAIN.	Ezikka.	أَزِكَا	عُدْوَه
Après-demain.	Nef esikka.	نَفْ أَزِكَا	غَيْرِ عُدْوَه
DÉMANGEAISON.	Itchi.	إِچِي	
La peau me démange.	Itchi acsoumiou.	إِچِي أَسُومِيُو	
DEMI, moitié, milieu.	Ezquen, icsim.	أَزْكَنْ - إِقْسِمْ	نُصْفْ
Demi-mouzoune, pièce monnayée, de 3 sous environ.	Ezquen mouzouna.	أَزْكَنْ مُوزُونَه	
Demi-heure.	Icsim saâa.	أَقْسِمْ سَاعَه	
DENT DE LION, plante (<i>leontodon ta- raxacon</i> , L.).	Darset elâdgiouz.	ضَرْسَة الْجُوزْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
DENTS DE DEVANT.	<i>Oughoul, thagar.</i> sing.	أَوْغُلْ - طَعْر	السِّن
	<i>Oughlan.</i> pl.	أَوْغْلَانْ	السنان
— MÂCHELIÈRES.	<i>Toughmas.</i>	تَوْغَاسْ	الضُّرُوسْ
Les dents me font mal, j'en ferai arracher une.	<i>Oughlaniou carahii, adik-sagh ierret sikhizsen.</i>	أَوْغْلَانِيُو قَرَحِيِي أَدِكْسَعْ يُوْتْ سِيغْرَسْن	
DÉPENSE, lieu de la maison où l'on tient les provisions.	<i>Taghourfet.</i>	تَاغُورْفَتْ	عُرْفَهْ
DÉPÔT.	<i>Lemane.</i>	لَمَانَهْ	أَمَانَهْ
Je mets ce dépôt chez toi.	<i>Adersagh lemane iaghi ghourak.</i>	أَدَسْرَسَعْ لَمَانَهْ يَاغِي عُورَكْ	
Mets-le chez moi.	<i>Sersits ghouri.</i>	سَرْسِيْتَسْ غُورِي	
DEPUIS, prép. de temps et de lieu.	<i>Sugh, si.</i>	سُغْ - سِي	مِنَ
Depuis l'an passé je n'ai pas voyagé.	<i>Sagh ilindi iïdden ver sufragh.</i>	سُغْ إِيْلِنْدِي يِعْدِنْ وَرْ سَفْرَعْ	
Depuis les pieds jusqu'à la tête, je suis couvert de poussière*.	<i>Sidarniou er ikhfiou akh thelebé inoa sakal.</i>	سِيْدَارْنِيُو أَرْ إِيْحْفِيُو أَكْ تَلْبَهْ إِيْنُو سَاكَالْ	
DERNIER.	<i>Engueghourou.</i> sing.	أَنْغُغُورُو	الْأَخْرَانِي
	<i>Engueghoura.</i> pl.	انْغُغُورَا	
Il est venu ici le dernier.	<i>Ioused gharda engueghourou.</i>	يُوسِدْ غَرْدَا أَنْغُغُورُو	
DERRIÈRE, subst.	<i>Oukhna, takhna.</i>	أَوْخْنَا - تَخْنَا	طَبْر
DERRIÈRE, après.	<i>Izdefir.</i>	إَزْدَفِيرْ	وَرَا

* Littéralement : Depuis mes pieds jusqu'à ma tête, tous mes habits sont dans la poussière.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Les gens sont derrière nous.	<i>Mudden izdè firennagh.</i>	مَدَّنْ اَزْدَ فِرْنَاغْ	أَهْبَطْ هَبَطْتُ
DESCENDS, <i>imp.</i>	<i>Ers.</i>	أَرْسْ	
Descends à terre.	<i>Ers ghar elcaâa.</i>	أَرْسْ غَرَّ الْقَاعَهْ	
Je suis descendu.	<i>Ersagh, ersigh.</i>	أَرْسَغْ - أَرْسِغْ	
Tu es descendu.	<i>Tersid.</i>	تَرْسِيدْ	
Il est descendu.	<i>Irs.</i>	يَرْسْ	
Nous sommes descendus.	<i>Nersi.</i>	نَرْسِي	
Vous êtes descendus.	<i>Tersem.</i>	تَرْسَمْ	
Ils sont descendus.	<i>Ersen.</i>	أَرْسِنْ	لَنْزُولْ تَحْتْ تَحْتَهْ تَحْتْ حَوَاجِحِهِمْ
DESCENTE.	<i>Oukouz.</i>	أَوْكُوزْ	
DESSOUS, AU-DESSOUS.	<i>Dewa.</i>	دَوَا	
Au-dessous de lui.	<i>Dewa's.</i>	دَوَاسْ	
Au-dessous de leurs habits.	<i>Dewa thelebè ennesen.</i>	دَوَا ثَلَبَهْ أَنْسِنْ	
DESSUS, AU-DESSUS.	<i>Enigh, soufella.</i>	أَنْبِيغْ - سُوْفَلَا	فَوْقْ
Le dessus de la maison.	<i>Soufella boukham.</i>	سُوْفَلَا بُوخَامْ	
Au-dessus de la maison.	<i>Ennigh oukham.</i>	أَنْبِيغْ أَوْخَامْ	
DEUX.	<i>Sin. masc.</i>	سِينْ	أَنْبِيغْ
	<i>Sinat. fém.</i>	سِينَاتْ	
Deux hommes.	<i>Sin erghazen.</i>	سِينْ أَرْغَازَنْ	
Deux femmes.	<i>Sinat thoulawen.</i>	سِينَاتْ ثُولَاوَنْ	
DEVANCE, <i>imp.</i>	<i>Ezwer.</i>	أَزْوَرْ	أَمَشِي قَدَامْ
Nous avons devancé.	<i>Nezwer.</i>	نَزْوَرْ	
DEVANT, en présence, vis-à-vis.	<i>Ezzet.</i>	أَزَّتْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
L'un devant l'autre.	<i>Iwen ezzet iwen.</i>	يُونُ أَرَّتْ يُونُ	
Les filles sont devant vous.	<i>Thiadain ezzet wen.</i>	تِيحَادَايْنِ أَرَّتُونُ	
Ton frère est devant nous.	<i>Oughmak ezzet ennagh.</i>	أَوْغْمَاكْ أَرَّتِنَّاغْ	
Ci-devant.	<i>Ighzouwarnin.</i>	إَغْرُؤْوَارِنِينِ	من قبل
Il lui a fait ci-devant enfler le derrière avec un bâton.	<i>Ibzie oukhna's ighzouwarnin.</i>	يَبْزُقْ أَوْخْنَاْسْ إَغْرُؤْوَارِنِينِ	
DÉVIDOIR.	<i>Timaghzilt.</i>	تَمَّغَزَلْتِ	الْحَكَاةُ
DEVIENS, <i>imp.</i>	<i>Oukkul.</i>	أَوْكَلْ	أَرْجِعْ
Je suis devenu.	<i>Ouklagh.</i>	أَوْكَلَّغْ	رَجَعْتِ
Tu es devenu.	<i>Touklad.</i>	تَوُكَلَدْ	
Il est devenu.	<i>Ioukkul.</i>	يُوكَلْ	
Nous sommes devenus.	<i>Noukkul.</i>	نُوكَلْ	
Vous êtes devenus.	<i>Touklem.</i>	تَوُكَلَمْ	
Ils sont devenus.	<i>Ouklen.</i>	أَوْكَلْنِ	
DIABLE.	<i>Echcheithan.</i>	الشَّيْطَانُ	أَبْلِيسَ
DIEU.	<i>Aghallid, moucour, rebbi.</i>	أَغَالِيدِ مَوْقُورِ - رَبِّي	الله
Que Dieu te rende heureux *!	<i>Oakni henni rebbi.</i>	أَوْكْنِي هَنْتِي رَبِّي	أسعدك الله
Que Dieu te préserve de mal !	<i>Akiaroudj rebbi elbas.</i>	أَكْيَارُوكْ رَبِّي الْبَاسْ	الله يبعد عندك
DIFFICILE, rude.	<i>Iouðar, wáaran.</i>	يُوعَرَّ - وَعْرَانُ	صَعَبٌ
Les chemins des montagnes sont difficiles.	<i>Iberdan idourer wáaran.</i>	إِبْرَدَانْ أَدُورَّرْ وَعْرَانُ	
DIMANCHE.	<i>Ghas elahad.</i>	غَسَّ الْأَحَدْ	يوم الاحد
DINDON.	<i>Bouioukhnan.</i>	بُيُؤُخْنَانْ	فَرْخِ رُومِي

* Compliment d'usage lors d'un mariage berbère.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
DINER.	Elles.	آلَّس	طعام العخا
DIS, <i>imp.</i>	Siwel.	سِيوَلْ	قول
Dis la vérité, dis un mot de vérité.	Siwel tidits, siwel awal en tidits.	سِيوَلْ تِدِتْسْ - سِيوَلْ آوَالْ أَنْ تِدِتْسْ	قول الحق
Je l'ai dite.	Sioulaghth.	سِيوَلَّغْتْ	
Autrement : DIS, <i>imp.</i>	In.	إَيْنْ	كَلِم
J'ai dit.	Ennigh.	أَنْبِيغْ	
Tu as dit.	Tennid.	تَنْنِيدْ	
Il a dit.	Iinna.	يِنْنَا	
Nous avons dit.	Nennagh.	نَنْنَاغْ	
Vous avez dit.	Tennam.	تَنْنَامْ	
Ils ont dit.	Innan.	إِنْنَانْ	
Dis-lui de faire.	Ine's adisker.	إَيْنْسْ آدِيسْكَرْ	
Dis-leur de faire.	Inesen adsekeren.	إَيْنْسِنْ آدْسْكَرِنْ	
DISCOURS, parole.	Awal.	آوَالْ	الكلام - الْكَلِمَة
DISPUTE (La).	Tazeit.	تَازَيْتْ	العياطه
Nous nous sommes disputés.	Nezei.	نَزَيْ	
Ils se sont disputés.	Ziien.	زَيْينْ	
Autrem ^t : Nous nous sommes disputés.	Nethaaghid.	نَتْثَاغِيدْ	رَغِينَا
Ils se disputent.	Thaaghiden.	ثَاغِيدِنْ	يُرَغِينُوا
DOIGT.	Adad. sing.	آدَادْ	أَصْبَعْ
	Idaden, idouden. pl.	إِدَادِنْ - إِدُودِنْ	أَصَابِعْ
DOMESTIQUE.	Adhri.	عَدْرِي	للخادم

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
DONNE, <i>imp.</i>	<i>Efki.</i>	أَفَكِي	عَطَى
Donne-lui.	<i>Efki's.</i>	أَفَكِيْسْ	
Donne-moi ta fille pour mon fils.	<i>Efkü illik i mimmi.</i>	أَفَكِي يِلِّكْ إِي مِي	
Donne-moi une femme; je demeurerai avec elle.	<i>Efkü, efküü themthoud ad aquimagh nek ouk-kidis.</i>	أَفَكِي - أَفَكِيِيدْ مَطُوتْ آدْ أَفَمِغْ نَكْ أَوْكِيدِسْ	
Que Dieu te donne du poison ! (Façon de jurer des Berbères.)	<i>Adak iifk rebbi esumm.</i>	آدَاكْ بِيْكَ رِبِّيْ أَسْمْ	
Nous avons donné des mouzounes.	<i>Nefka timouzounin.</i>	نَفَكَا تِيْمُوزُونِيْنْ	
Ils lui ont donné l'aumône.	<i>Efkanes essadaca.</i>	أَفَكَانَسْ الصَّدَقَة	
DORS, <i>imp.</i>	<i>Ghan, athighnad.</i>	غَنَّ - أَثَغْنَادْ	أَرَقَدَ
J'ai dormi.	<i>Ghanagh, thissagh.</i>	غَنَّغْ - طِصَغْ	
Tu as dormi.	<i>Teghan, tethssad.</i>	تَغَنَّ - تَطَّصَدْ	
Il a dormi.	<i>Iighan, iüthssad.</i>	يَغَنَّ - يَطَّصَدْ	
Tu as beaucoup dormi.	<i>Ketchini tethssad athas.</i>	كَيْچِينِي تَطَّصَدْ آطَسْ	
Va dormir.	<i>Ekkir athssad.</i>	أَكَّرْ أَتَطَّصَدْ	
Depuis ces deux nuits je n'ai pas dormi.	<i>Sin id aghi wer thissagh.</i>	سِينْ إِدْ آغِي وَرْ طِصَغْ	
Dos.	<i>Aárour.</i>	أَعْرُورْ	الظَهْرُ
Son dos est courbé.	<i>Iifagh waárouri's.</i>	يِفَاغْ وَعْرُورِيْسْ	
D'où, de quel lieu, de quel côté, adverbe.	<i>Ensi.</i>	أَنْسِي	مِنْ أَيْنَ
D'où est celui-là ?	<i>Ensi waghí.</i>	أَنْسِي وَآغِي	
D'où es-tu ?	<i>Ensik.</i>	أَنْسِيكْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
D'où êtes-vous?	<i>Ensikun kunwi ?</i>	أَنْسِيكُنْ كُنْوِي	
D'où es-tu, femme?	<i>Ensikim ?</i>	أَنْسِيكِمْ	
D'où viens-tu ?	<i>Ensi tousid, ensi tekkid.</i>	أَنْسِي تَوْسِيدْ - أَنْسِي تَكِيدْ	
DOUCEMENT.	<i>Sil'âquil.</i>	سِلْعَتِيدْ	بِشْوَأَشْ
DOUX.	<i>Zeid, daziden.</i>	زِيدْ - دَا زِيدَنْ	حُلُوْ
DOUZE.	<i>Sinat merau.</i>	سِينَات مَرَاو	أَتْنِي عَشْرْ
DROITE (La), le côté droit.	<i>Theman iefous.</i>	ثَمَّانْ يَفُوسْ	جِهَة الجَمِينِ
E			
EAU, de l'eau.	<i>Eman, aman.</i>	أَمَانْ	المَاء
Apporte de l'eau, que nous buvions.	<i>Awid eman ensou.</i>	أَوِيدْ أَمَانْ أَنْسُو	
L'eau coule.	<i>Eman ittézil.</i>	أَمَانْ يَتَزَلْ	
ÉCHALAS, pour soutenir la vigne ou toute autre plante.	<i>Terkist.</i>	تَرْكِسْتْ	
ÉCHECS.	<i>Sathrandg.</i>	سَطْرَنْجْ	
Nous avons joué aux échecs.	<i>Nekhommaz sathrandg.</i>	نَكْحَزْ سَطْرَنْجْ	
Je joue aux échecs.	<i>Adkhammeragh sathrandg.</i>	أَدْحَمْرَغْ سَطْرَنْجْ	
ÉCHELLE.	<i>Sallum.</i>	سَلْمْ	
Je suis monté par une échelle à la maison.	<i>Nekini ouliagh ghaf sulum ghour oukham.</i>	نَكِينِي أَوْلِيَّغْ غَفْ سَلْمْ غُورْ أَوْخَامْ	
ÉCHO.	<i>Sant bou cherouf.</i>	صَوْتْ بُو شَرُونْ	صَوْت الكَوْ
ÉCLAIR.	<i>Albarcnit.</i>	الْبَرْقَنْبِتْ	الْبَرْقْ
ÉCOUTE, imp.	<i>Esil.</i>	أَسِلْ	أَسْمَعْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Écoute-moi.	<i>Eslüd.</i>	أَسْلِيدُ	
J'ai écouté.	<i>Esligh.</i>	أَسْلِغْ	سَمِعْتُ
Tu as écouté.	<i>Tesla.</i>	تَسْلَا	
Il a écouté.	<i>Isla.</i>	يَسْلَا	
Nous avons écouté.	<i>Nesla.</i>	نَسْلَا	
Vous avez écouté.	<i>Teslem.</i>	تَسْلَمْ	
Ils ont écouté.	<i>Esilen.</i>	أَسِلَنْ	
ÉCRIS, <i>imp.</i>	<i>Ouri.</i>	أُورِي	اَكْتُبْ
J'écris.	<i>Aderagh.</i>	أَدَاغْ	
Nous avons écrit.	<i>Nera.</i>	نَرَا	
Je lui ai écrit.	<i>Nek ourigha's.</i>	نَكْ أُورِيغَسْ	
Il m'a écrit.	<i>Nuthni iouren.</i>	نُثْنِي يُورِي	
Nous vous avons écrit.	<i>Nukni noureiawen.</i>	نُكْنِي نُورِيَاوَنْ	
Nous leur avons écrit.	<i>Nukni noureiasen.</i>	نُكْنِي نُورِيَاَسَنْ	
Cela est écrit.	<i>Taghaoussa tiara.</i>	تَاغَاوَصَه تِيَارَا	مَكْتُوبٌ - مُقَدَّرٌ
ÉCRITOIRE.	<i>Tedawit.</i>	تَدَاوَيْتْ	الدَّوَابِيَه
Apporte l'écritoire, que nous écrivions.	<i>Awid tedawit en nera, en narou.</i>	أَوَيْد تَدَاوَيْتْ أَنْ نَرَا - أَنْ نَارُو	
ÉCURIE.	<i>Enbih, weskif.</i>	أَنْبِيحْ - وَسَكِيفْ	مَخْزَنُ الْخَيْلِ - أَسْكِفَه
ÉGALEMENT, de même, ensemble.	<i>Oukk.</i>	أَوْكْ	سَوَا
Ils ont fait de même, également.	<i>Oukk sekeren.</i>	أَوْكْ سَكْرَنْ	
ÉGORGE, <i>imp.</i>	<i>Ezlou.</i>	أَزْلُو	أَدْحِجْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
J'ai égorgé.	<i>Zeligh.</i>	زَلِيغ	ذَبَحْتُ
Tu as égorgé.	<i>Tezlou.</i>	تَزْلُو	
Cet homme-là a égorgé sa femme.	<i>Erg haz wagh i izla them-thout's.</i>	أَرْغَازْ وَآغِي يَزْلَا تَمَطُوتِسْ	
Nous avons égorgé l'agneau devant le cheikh *.	<i>Nakni nezla ezimer ezzet amoucran.</i>	نُكْنِي نَزْلَا أَرْبَمِرْ أَزْتْ أَمَقْرَانْ	
Les loups ont égorgé le troupeau.	<i>Wechanen zilen oulli.</i>	وَشَانَنْ زِلَنْ أَوْلِيْ	
ÉGRATIGNE, <i>imp.</i>	<i>Akhbech.</i>	أَخْبَشْ	
J'ai égratigné.	<i>Khabbechagh.</i>	خَبَشَعْ	
Le chat a égratigné mon visage.	<i>Emchich i khbech acadoumion.</i>	أَمَشِيْشْ يَخْبَشْ أَفَادُومِيُوْ	
ELLE, pronom féminin.	<i>Nithsat, inithsat. sing.</i>	نِثْسَاتْ - إِيْنِثْسَاتْ	هِيَ
	<i>Nuthenti, ennesent. pl.</i>	نُثْنَتِيْ - اَنْنَسْنَتْ	
Elle a fait.	<i>Nithsat tesker.</i>	نِثْسَاتْ تَسْكَرْ	
Elles ont ri.	<i>Nuthenti desent.</i>	نُثْنَتِيْ دَسْنَتْ	
EMBRASURE, pour tirer le fusil.	<i>Sekal.</i>	سَكَالْ	شُرْفَهْ
ÉMERAUDE.	<i>Seydi.</i>	سَيْدِيْ	زُمُرْدْ
EMPEREUR, ou roi.	<i>Aghillid.</i>	أَغْلِيْدْ	سُلْطَانْ
L'empereur d'Occident, le roi de Maroc.	<i>Aghiltid nel' maghreb.</i>	أَغْلِيْدْ نَالْمَغْرَبْ	
Le dey d'Alger.	<i>Aghillid nel' gezair.</i>	أَغْلِيْدْ نَالْجَزَائِرْ	
EMPLIS, <i>imp.</i>	<i>Tchar.</i>	تْچَارْ	عَمَّرْ
J'ai empli.	<i>Tchouragh.</i>	تْچُورَغْ	عَمَّرْتُ

* Manière de demander protection dans l'Atlas.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Tu as empli.	<i>Tetchourad.</i>	تَجُورَد	
Il a empli.	<i>Iitchour.</i>	تَجُور	
Nous avons empli.	<i>Netchour.</i>	تَجُور	
Vous avez émpli.	<i>Tetchourem.</i>	تَجُورِم	
Ils ont empli.	<i>Tchouran.</i>	تُورَن	
EMPOIGNE, serre, <i>imp.</i>	<i>Ekmich afousik.</i>	أَكْمِشْ أَفُوسِيكْ	أَحَكَمْ
J'ai empoigné.	<i>Kemchagh.</i>	كَمَشَغ	حَكَمْت
Tu as empoigné.	<i>Tekmichad.</i>	تَكْمِشَد	
Ils ont empoigné.	<i>Kemchen.</i>	كَمَشَن	
EMPORTE, <i>imp.</i>	<i>Esmati.</i>	أَسْمَاتِي	سَمِلْد
J'ai emporté.	<i>Semoutagh, semoutigh.</i>	سَمُوتَغ - سَمُوتِغ	سَمِلْت
Il a emporté.	<i>Ismouti.</i>	يَسْمُوتِي	
EN, dans.	<i>Der, dar.</i>	دَر - دَار	دِي - ب
J'espère en Dieu, puis en toi.	<i>Ergiagh dar rebbi oukk darak.</i>	أَرْجِعْ دَار رَبِّي أَوْكْ دَارَكْ	
ENCEINTE, grosse.	<i>Terou.</i>	تَرُو	حَامِلَةٌ
ENGOBE.	<i>Akka.</i>	آكَا	مَكَان - أَيْضًا
Encore un peu.	<i>Edrous akka.</i>	أَدْرُوسْ آكَا	شُوبَةٌ هَكَذَا
ENCRE pour écrire.	<i>Simagh.</i>	سِمَاغ	حَبْرَةٌ
ENFANT.	<i>Acchich, thifirkhan.</i>	أَقَشِشْ - طِفْرِحَان	وَلَدٌ
	<i>Acchichin. pl.</i>	أَقَشِشِينِ	أَوْلَادٌ
Mon enfant.	<i>Acchichinou.</i>	أَقَشِشِينُو	وَلَدِي
Mes enfants.	<i>Eddewaravinou.</i>	أَدَدُوَارَاوِينُو	أَوْلَادِي
Les petits enfants.	<i>Errach, terwan.</i>	أَرَّاشْ - تَرَوَان	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Les petits enfants jouent.	<i>Errach adouraren.</i>	أَرَّاشْ آدَوْرَارَنْ	
Que la bénédiction de Dieu soit répandue sur ta tête et sur tes enfants! (Compliment de condoléance.)	<i>Adiique albérékè digh ikhlyk alik eddewaravik.</i>	آدِيْكَ الْبَرْكَهْ دِيْغْ اِخْفِيْكَ اَكْ آدَدُوْرَاوِيْكَ	
Enfant pubère, littéralement : enfant qui jeûne.	<i>Acchich iouzam.</i>	آقْشِيْشْ يُوْرَامْ	وَلَدٌ بَالِغٌ
Enfant impubère, qui ne jeûne pas.	<i>Acchich wer dad iouzam.</i>	آقْشِيْشْ وَرْعَادْ يُوْرَامْ	وَلَدٌ غَيْرُ بَالِغٍ
ENFANTEMENT.	<i>Atarou.</i>	آتَارُو	وِلَادَةٌ
Douleurs de l'enfantement.	<i>Enghaz atarou.</i>	آنْغَاْرْ آتَارُو	وَجْعُ الْوِلَادَةِ
La femme est en travail d'enfant.	<i>Themthout suábbout et-sarou.</i>	تْمَطُوْتْ سَعْبُوْتْ آتْسَارُو	
ENNEMI.	<i>Daádou.</i>	دَاعَدُو	عَدُوٌّ
	<i>Diádawen.</i>	دِيْعَادَاوَنْ	
Ce pays-là est notre ennemi.	<i>Tedert inna diáda wenna-nnagh.</i>	تَدَرْتْ اَيْنْنَا دِيْعَادَا وَنَنْنَاغْ	
ENRAGÉ.	<i>Damesoud.</i>	دَامْسُوْدْ	مَكْلُوْبٌ
ENTERREMENT.	<i>Timdilt.</i>	تِمْدِيْلْتْ	الدفن
J'ai enterré.	<i>Midilagh.</i>	مِيْدِيْلَاغْ	دفنت
Tu as enterré.	<i>Temdil.</i>	تِمْدِيْلْ	
Ils ont enterré la femme du cheikh.	<i>Midilen themthout en amoucran.</i>	مِيْدِيْلَنْ تْمَطُوْتْ اَنْ آمْعْرَانْ	
ENTRAILLES, boyaux.	<i>Ijedboub.</i>	اِيْجَعْبُوْبْ	المصاريب
	<i>Ijedbouben.</i>	اِيْجَعْبُوْبِيْنْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
ENTRE, <i>imp.</i>	<i>Ekchim.</i>	أَكْشِم	أَدْخَلَ
Je suis entré.	<i>Kichmagh.</i>	كِشْمَغ	دَخَلَ
Il est entré.	<i>Ikchim.</i>	يَكْشِم	
Nous sommes entrés.	<i>Nekchim.</i>	نَكْشِم	
Ils sont entrés dans la maison.	<i>Kechemen i oakham.</i>	كَشْمَنْ إِي أَوْخَام	
ENTRE, parmi.	<i>Ghouighar, ghaighar.</i>	غُوَيْغَار - غَايْغَار	مَابِين
Entre eux.	<i>Ghouigharesen.</i>	غُوَيْغَارَسَنْ	
Entre vous.	<i>Ghaigharewen.</i>	غَايْغَارَوْن	
Les gens se sont battus entre eux.	<i>Mudden enaghan ghouigharesen.</i>	مُدَنْ أَنْغَنْ غُوَيْغَارَسَنْ	
Il s'est élevé une guerre entre nous.	<i>Icâa imenghi ghaigharenagh.</i>	يَقَعْ اِمَنْغِي غَايْغَارَنْغَاغ	
ÉPAULE.	<i>Thait.</i> sing.	ثَايْت	كَتَف
	<i>Thouiet.</i> pl.	ثُوَيْت	أَكْتَان
ÉPÉE longue et large à l'usage des Berbères.	<i>Lemcha.</i> sing.	لَمْشَا	سَيْف طَوِيل
	<i>Lemachi.</i> pl.	لَمْشَاي	
ÉPERON.	<i>Sabir.</i>	سَابِير	مِهْمَار
ÉPI.	<i>Thidert.</i> sing.	ثِيدَرْت	سُبُولَه
	<i>Thiderin.</i> pl.	ثِيدَرِين	
ÉPICERIES, ou plutôt toutes sortes d'épiceries broyées et mêlées ensemble.	<i>Ras elhanout.</i>	رَاسَ الْهَانُوتْ	
ÉPINE.	<i>Esennan.</i> sing.	أَسْنَان	شَوْكَه
	<i>Isinnanen.</i> pl.	إِسْنَانَنْ	
ÉPINE BLANCHE, arbrisseau.	<i>Zerour.</i>	زُرُور	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
ÉPOUVANTAIL pour les oiseaux.	<i>Elkhial.</i>	الْخِيَال	
ÉPOUX.	<i>Disli.</i>	دِسْلِي	عَرِيْس
ÉPOUSE.	<i>Tislit.</i>	تِسْلِيْت	عَرُوْسَه
L'épouse a été déflorée.	<i>Tislit tekchim.</i>	تِسْلِيْت تَكْشِم	
L'époux a défloré l'épousée.	<i>Disli iikchim ghaf tislit.</i>	دِسْلِي يِكْشِم غَف تِسْلِيْت	
L'époux en a joui.	<i>Disli üghats.</i>	دِسْلِي يِغَاتْس	نَاكْمَا
ÉQUINOXE DU PRINTEMPS.	<i>Elhusoum.</i>	الْحُسُوْم	نُوْرُوْز
— D'AUTOMNE.	<i>Elcasim.</i>	الْقَاسِم	مِهْرَجَان
ÉRÉSIPÈLE.	<i>Hamret.</i>	حَمْرَة	حَب الشَّبَاب
ESCALIER, le seuil de la porte.	<i>Emnar.</i>	أَمْنَار	دِرْجَة العِنْبَه
ESGAYOLLE, sorte de graine pour les oiseaux.	<i>Akouz.</i>	أَكُوْز	بِرْقَه
ESCLAVE.	<i>Ismigh.</i> sing.	إِسْمِغ	
	<i>Isinghan.</i> pl.	إِسْمِغْن	
ESPART, ou plutôt SPARTE, jonc dont on fait des cordes, des nattes.	<i>Elsous.</i>	السُوْس	سَجَار
ESPION.	<i>Erghab.</i>	أَرْغَاب	جَاسُوْس
ESPRIT.	<i>Elâquil.</i>	العَقْل	
Ce vieillard n'a plus son esprit; n'écoute pas ses discours.	<i>Emghar oulach elâcli's; our tesagh awali's.</i>	أَمْعَارُ أَوْلَاشِ الْعَقْلِيْس أَوْر تَسَاغِ أَوَالِيْس	
ESQUILLE *.	<i>Ikfil.</i>	إِكْفِل	بِصْل فَرْعُوْن
ESSOUFFLÉ (Il est).	<i>Iilheth.</i>	يَلْهَث	لَهْتَان
Je suis essoufflé.	<i>Lehtagh.</i>	لَهْتَع	

* Gros oignon sauvage dont le suc est un poison pour certains animaux.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Tu es essoufflé.	Telkets.	تَلَهَتْ	
ÉTANG, marais.	Ianoumda, tibhirin.	يَانُومْدَا - تَبْحِرِين	حَبِيرَة
ÉTÉ (L').	Anebdou, timgueraz.	أَنْبَدُو - تَمَكْرَازْ	الصَّيْفُ
L'été est fort chaud dans notre pays.	Anebdou zacal athas d'igh themourtennagh.	أَنْبَدُو زَقَلْ آطَسْ دِيْعْ تَمُورْتَنَّاعْ	
ÉTENDS, imp.	Efser.	أَفْسِرْ	أَنْشُورْ
J'ai étendu.	Feseragh.	فَسْرَعْ	نَشْرَتْ
Tu as étendu.	Tefsered.	تَفْسَرَدْ	
Il a étendu mes habits pour qu'ils se séchassnt.	Ifser hawayginou ad iikiwent.	يَفْسِرْ حَوَايْجِينُو آد يَكِيُونْتْ	
ÉTERNUEMENT.	Tewinzi.	تَوِينْزِي	العَطَسْ
ÉTINCELLES, bluettes.	Ifathiougin.	إِفَاطِيُوْجِينْ	تَشَاشْ
ÉTOILE.	Ithri. sing.	إِيْتْرِي	نَجْمْ
	Ithran. pl.	إِيْتْرَانْ	نَجْمُورْ
Cette nuit-là, le ciel est plein d'étoiles.	Ida tighnau tettchour sithran.	إِدَا تَغْنَاوْ تَاجْجُورْ سِيْتْرَانْ	
ÉTOURNEAUX, oiseaux.	Izarzouren.	إِزَارْزُورِنْ	زُرْزُورْ
ÉTRANGER.	Daberrani, oughrib.	دَابْرَانِي - اوْغْرِيْبْ	غَرِيْبْ
ÊTRE. — Il était, il a été, il fut.	Illa.	يَلَّا	كَانَ - صَارَ
	Elle a été.	Tella.	تَلَّا
	J'ai été, je fus.	Elligh.	الْلِيْغْ
	Tu as été.	Tellid.	تَلِيْدْ
	Nous avons été.	Nella.	نَلَّا
	Vous avez été (masc.).	Tellam.	تَلَامْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Vous avez été (fém.).	<i>Tellant.</i>	تَلَامَتْ	
Ils ont été.	<i>Ellan.</i>	الَّان	
Elles ont été.	<i>Ellant.</i>	الَّانْت	
ÉTRIER.	<i>Rikab.</i>	رِكَاب	
ÉTRILLE.	<i>Temchit nuweis.</i>	تَمَشِطْ نُوَيْسْ	
ÉTROIT (Il est).	<i>Ildiq.</i>	يَضِيقْ	ضَيْقْ
EUPHORBE, plante (<i>euphorbia</i>).	<i>Hezzazé.</i>	هَزَزَاة	
EUROPÉENS.	<i>Iroumün.</i>	إِرُومِيِين	الْقَرْجِ - النَّصَارِي
EUX.	<i>Nuthni, iddawin.</i>	نُتْنِي - إِدَاوِين	هَمْ
A eux, leur.	<i>Adasen.</i>	آدَاسَنْ	
Nous leur avons préparé (littéralement : fait) un excellent repas.	<i>Adasen nesker imensi de-láli.</i>	آدَاسَنْ نَسَكَّرْ إِمْنَسِي دَلْعَلِي	
ÉVANOUISSEMENT.	<i>Meskoun.</i>	مَسْكُونْ	
Il s'est évanoui.	<i>Ioughith meskoun.</i>	يُوغِيثْ مَسْكُونْ	
Je me suis évanoui, littéralement : mon esprit s'est perdu.	<i>Iidaà elaclinou.</i>	يِضَاعْ الْعَقْلِينُوْ	
EXPIRÉ (Il a).	<i>Teffagh errouhi's.</i>	تَفَاغْ الرُّوحِسْ	
EXTINCTION DE VOIX.	<i>Bahouhat essaut.</i>	بَحُوْحَه الصَّوْتْ	
F			
FADE, sans goût.	<i>Damesas.</i>	دَامَسَاسْ	مَسُوسْ
FAGOT.	<i>Tesdimt isgharen.</i>	تَزْدِمْتْ إِسْغَارَنْ	حَزْمْتْ لَلطَبْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
FAIBLE, malingre, maladif.	<i>Demdâouf.</i>	دَمَضَاعُون	ضَعِيفٌ
FAIM et appétit.	<i>Laz.</i>	لَاَزْ	جُوعٌ
J'ai appétit.	<i>Iaghi laz.</i>	يَاغِي لَاَزْ	
J'ai faim.	<i>Louzagh.</i>	لُوَزَغْ	
Tu as faim.	<i>Telouz.</i>	تَلُوَزْ	
Il a faim.	<i>Ilouz.</i>	يَلُوَزْ	
Nous avons faim.	<i>Nelouz.</i>	نَلُوَزْ	
Vous avez faim.	<i>Telouzem.</i>	تَلُوَزِمْ	
Ils ont faim.	<i>Louzen.</i>	لُوَزِنْ	
FAIS, <i>imp.</i>	<i>Esker.</i>	أَسْكِرْ	أَفْعَلْ
J'ai fait. Voy. la conj. du verbe FAIRE.	<i>Sekeragh.</i>	سَكِرَغْ	فَعَلْتِ
FALLOIR. — Il faut que. . .	<i>Hadd en.</i>	حَدَّ أَنْ	لَا بُدَّ أَنْ
Il faut que je fasse.	<i>Haddi en adeskeragh.</i>	حَدِّي أَنْ أَدَسْكِرَغْ	
Il faut que tu fasses.	<i>Haddak en adtesker.</i>	حَدِّكَ أَنْ أَدْتَسْكِرْ	
Il faut qu'il fasse.	<i>Haddi's en adisker.</i>	حَدِّسْ أَنْ أَدِيَسْكِرْ	
FAMILLE.	<i>Etwachoul.</i>	أَلْوَانُولْ	عِيَالٌ
Sa famille est nombreuse, il a des filles et des garçons.	<i>Etwachouli's athas, ghour's thiadaïn akk douwer-rech.</i>	أَلْوَانُولِيْسْ أَطْسِ غُورْسْ تِيكَادَايِنِ أَكْ دُوورَشْ	
FANFARON, homme qui se vante.	<i>Erg haz üttezouh, ghaf imani's.</i>	أَرْكَازْ يَتْتَرُوحْ غَفْ إِيْمَانِيْسْ	زَوَاحٌ فِي رُوحِهِ - مَا دِحْ نَفْسِهِ
FANTASSIN, homme de pied armé.	<i>Terrach.</i>	تَرَّاشْ	رَاجِدٌ مُسَلِّحٌ
FARINE.	<i>Aouren.</i>	أَوْرِنْ	دَقِيقٌ
Crible la farine.	<i>Sif aouren.</i>	سِيْفْ أَوْرِنْ	غَرَبَلُ الدَّقِيقِ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
J'ai criblé la farine.	<i>Sifagh aouren.</i>	سِبَغَ آوْرُنْ	غْرِبْلَت الدَّقِيقِ
FARINE DE BLÉ TORRÉFIÉ, pétrie avec du miel et du beurre *.	<i>Thamma.</i>	طَمِينَه	زَوْمَيْطَه
— D'ORGE TORRÉFIÉE, pétrie avec du lait **.	<i>Rowina.</i>	رُوِينَه	
FAUCON.	<i>Thair la hour.</i>	طَيْرَ لَأْ حُوْرْ	طَيْرَ لُورِّ البازِ
FAUTE, péché.	<i>Lekhathit.</i>	لَخَطِيْتْ	خَطِيَه
FAUX, FAUGILLE, instrument pour faucher.	<i>Enguir.</i>	أَمْكِرْ	مَكْرَجْ
FEMME.	<i>Themthoat, themghart.</i>	تَمَّطُوْتْ - تَمَّعَرْتْ	أَمْرَاة
FEMMES, en général le sexe féminin.	<i>Thoulawin, thoulawen.</i>	تُوْلَاوِيْنْ - تُوْلَاوَنْ	النِّسَاءِ
FENÊTRE.	<i>Sargiâ.</i>	صَرْجَعْ	طَاقَه
FENOUIL (<i>anethum fœniculum</i> , L.).	<i>Besbas.</i>	بَسْبَاسْ	
FER.	<i>Wezzal.</i>	وَزَّالْ	حَدِيْدْ
Fer de la charrue.	<i>Teghoursa.</i>	تَغُوْرْسَه	صِيكَه
Fer de cheval.	<i>Esfai, sefhat.</i>	أَسْفَايْ - سَفْحَتْ	تَعْدْ
FERME, imp. et serre.	<i>Err, quinn.</i>	أَر - قِيْنْ	رَدْ
Il a fermé.	<i>Iirra, iiccan.</i>	يِّرَا - يِقْنْ	
Nous avons fermé.	<i>Nerra, neccan.</i>	نَرَّا - نَقْنْ	
As-tu fermé la porte?	<i>Ketchini terrid thabourt?</i>	كَيْچِيْنِي تَرْدِ تَابُوْرْتْ	
Je l'ai fermée.	<i>Rightesid.</i>	رِيغْتَسِيْدْ	رَدْبِتْنَهَا
FEU.	<i>Timis, elafit.</i>	تِيْمِسْ - الْاَفِيْتْ	نَارْ

* Provision de voyage des Arabes et dans toute la Barbarie.

** Chez les Arabes, et dans toutes les montagnes et les campagnes de Barbarie, voici la manière de faire le pain : après avoir fait torrifier le blé et l'orge, on les moud sur une très-petite meule à bras; ensuite on sépare la farine du son, et lorsqu'on veut faire du pain, on fait cuire cette farine pétrie dans une poêle ou sur la cendre.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Cours, fais du feu.	<i>Ezil, esker elafit.</i>	أَزِيلُ أَسْكَرُ الْأَفَيْتِ	
FEUILLE D'ARBRE.	<i>Afrioun.</i> sing.	أَفْرِيُون	الأوراق
	<i>Iferrawen.</i> pl.	إِفْرَاوَن	
Les feuilles se sont séchées; elles sont tombées.	<i>Iferrawen acouren, ghalién.</i>	إِفْرَاوَن أَقَوْرَن غَالِيَن	
FEUILLES DE PLATANE *.	<i>Thalavut.</i>	ثَالَاوُت	
FEUTRE, étoffe dont la laine est foulée et collée.	<i>Fersadé.</i>	فَرْسَادَه	
FÈVE DE MARAIS.	<i>Ibiou.</i> sing.	إِبِيُو	فول
	<i>Ibawen.</i> pl.	إِبَاوَن	
FÈVE SÈCHE, dépouillée de son écorce.	<i>Thiflwin.</i>	ثِفْلَوِين	فول مُدْتَشَش
FIÈVRE.	<i>Thevla.</i>	ثَوَلَا	حِي
	<i>Toughii thevla.</i>	تَوَغِي ثَوَلَا	
La fièvre m'a pris; j'ai la fièvre.	<i>Teaadist.</i>	تَعَادِسْت	البَعْلَه
Fièvre maligne.	<i>Tough's teaadist, ütsefough digherrouh.</i>	تَوَغْس تَعَادِسْت	
H a la fièvre maligne; il est à l'agonie.		يَنْسَوُغ دِبِغ الرُّوح	
FIGUE RAQUETTE, nommée, en Barbarie, figue des Francs ou des Chrétiens.	<i>Tazert iroumün.</i>	تَازَرْت أَرُومِيَن	قَرْمُوص النَّصَارِي
	<i>Tibahksisin.</i>	تِبَاهْكَسِيْسِيَن	
FIGES FRAÎCHES.			قَرْمُوص أَخْضَر
— SÈCHES.	<i>Tazert.</i>	تَازَرْت	
H mange des figes sèches avec des glands.	<i>Adtchagh tazert dou bel-louth.</i>	أَدْجِغ تَازَرْت دُو بَلُوْط	قَرْمُوص
FIGUIERS.	<i>Tinouklin tazert.</i>	تِينُوكْلِيَن تَازَرْت	

* Pendant l'hiver, ces feuilles servent de nourriture aux chèvres et aux vaches, dans les montagnes de l'Atlas.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Les figuiers portent beaucoup.	<i>Tinouklin ourouvent a-thas.</i>	تِينُوكْلِينِ أُوْرُوْوَنْتِ أَطْسْ	
FIL à coudre.	<i>Ifalan.</i>	إِفَالَانَ	خَيْطٌ
FILE, <i>imp.</i> fais du fil.	<i>Ellim.</i>	أَلِّمِ	أَعْرَلْ
J'ai filé.	<i>Ellinagh.</i>	أَلِّعْ	أَعْرَلْتِ
Tu as filé.	<i>Tellim.</i>	تَلِّمِ	
La femme file.	<i>Themthout tetsellem.</i>	تَمْطُوتْ تَتْسَلِّمِ	
FILETS, rets.	<i>Timaghzelt.</i>	تِيْمَغَزَلْتِ	شَبَكَةٌ
FILLE.	<i>Tacchicht. sing.</i>	تَقْشِيْشْتِ	بِنْتِ
	<i>Tacchichin. pl.</i>	تَقْشِيْشِينِ	
Fille vierge.	<i>Tezsaout, tehaialt.</i>	تَحَاوَاتْ - تَحَايَالْتِ	طِفْلَةٌ
Filles, en général.	<i>Thihadain.</i>	تِيْكَادَايِنِ	البنات
Chez nous, les filles ne sont pas du tout jolies.	<i>Ghournagh thihadain ourtelha era.</i>	غُوْرْنََاغْ تِيْكَادَايِنِ أُوْرْ تَلْهَآ اَرَا	
Ma fille.	<i>Illi.</i>	إِيْلِي	بِنْتِي
Sa fille.	<i>Illi's.</i>	إِيْلِيْسِ	
FILS.	<i>Iwi, mis.</i>	إِيْوِي - مِيْسِ	وَلَدٌ
Le fils du sultan.	<i>Mis aghillid.</i>	مِيْسِ آغَلِيْدِ	
Le fils du cheikh.	<i>Mis amoucran.</i>	مِيْسِ أَمْقِرَانِ	
Mon fils.	<i>Imemi, mimmi.</i>	إِمِّي - مِيْمِي	وَلَدِي
FIN, rusé.	<i>Dahili.</i>	دَاْحِيْلِي	خَلْبُوصٌ
FINIS, <i>imp.</i>	<i>Fouk.</i>	فُوْكَ	خَلِّصْ
J'ai fini.	<i>Foukagh.</i>	فُوْكَآغْ	خَلِّصْتِ
Tu as fini.	<i>Tefoukad.</i>	تَفُوْكَادِ - تَفُوْكَادُ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Il a fini.	<i>Ijfoak.</i>	يُفُوكْ	
Nous avons fini.	<i>Nefek.</i>	نَفَكْ	
Vous avez fini.	<i>Tefoukem.</i>	تَفُوكُمْ	
Ils ont fini.	<i>Foakan.</i>	فُوكَانَ	
FLAMME.	<i>Ahadgiagiou en timis.</i>	أَحَدْجَا جَوَانْ تِمِيسْ	صُعُودُ النَّارِ
FLEUR.	<i>Edjidjegue, ejdigue. s.</i> <i>Edjiguen. pl.</i>	أَجِيجِكْ - أَزْدِيدِكْ أَجِيجِكُنْ	النُّوَارْ
FLOTS, vagues.	<i>Elmaudja.</i>	المَوْجَا	مَوْجْ
FLOTTE DE CHEVEUX, que les Musulmans laissent au-dessus du crâne*.	<i>Echebboub.</i>	أَشْبِيبُوبْ	فُوطَايَه
FLÛTE À BEC, dont l'embouchure est très-large**.	<i>Echchébabé.</i>	الشَّبَابَهْ	
FOIE.	<i>Thesa.</i>	تَسَا	كَبِدَهْ
FOIN, et toute herbe sèche, pour la nourriture des animaux.	<i>Asaghour.</i>	أَسَاغُورْ	عَلْفْ
FOIS.	<i>Thikilt.</i>	تِكِلْتْ	مَرَّةْ
Une fois.	<i>Iwet thikilt.</i>	يُوتْ تِكِلْتْ	مَرَّةْ وَاحِدَهْ
Combien de fois?	<i>Eich hal en thikilt.</i>	ايش حال أن تِكِلْتْ	قَدَايش مِن مَرَّةْ
FONTAINE.	<i>Thith newaman.</i>	تَيْطْ نُوَامَانْ	عَيْنِ الْمَا
FORÊT, bois.	<i>Amadagh, thagbant.</i>	أَمَادَاغْ - تَغَنْتْ	غَايَهْ
FORT, robuste.	<i>Icwa.</i>	يُقُوعَا	قَوِي - صَحِيحْ
FORTEMENT.	<i>Nizha.</i>	نِزْحَا	بِالْقَوِي
FORTERESSE.	<i>Teghadirt.</i>	تَغَادِرْتْ	قَلْعَهْ

* Particulièrement, calotte de cheveux coupés courts, que les Berbères ont coutume de laisser croître. Ils ne portent rien sur la tête.

** Les Turcs la nomment *naï*. Il y a aussi en Barbarie une autre *chébabé*, extraordinairement longue et sans trou.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Fossé d'un château.	<i>Hafia oughadir.</i>	حَفِيرٌ أَوْغَادِرْ	خَنْدَقُ القَلْعَةِ
Fou (Il est).	<i>Inchef.</i>	يَنْشَفُ	يَجْنُونُ
FOUR.	<i>Kouché.</i>	كُوشَهْ	فُرُونُ - فُرْنُ
FOURMI ROUGE.	<i>Aouthouf.</i> sing.	أَوْطُونُ	عَمَلُ الْأَجْرِ
	<i>Iouthoufin.</i> pl.	أَيْوُطُوفِيْنِ	
FOURMIS.	<i>Thiwedfin, ioufalu.</i>	ثِيوُدْفِيْنِ - يُوْتَفَالِيْنِ	عَمَلُ
FRAPPE, <i>imp.</i>	<i>Iouth.</i>	يُوتُ	أُضْرِبُ
Il l'a frappé avec un couteau.	<i>Iiwetheth sian oufrou.</i>	يُوْتَتْ سِيَانُ أَوْرُو	
FRÈRE.	<i>Ighma.</i> sing.	إِغْمَا	أَخٌ
	<i>Athmathen.</i> pl.	أَثْمَاتِيْنِ	إِخْوَانُ
Mon frère.	<i>Ighmaïnou.</i>	إِغْمَايْنُو	
Ton frère.	<i>Ighmak.</i>	إِغْمَاكُ	
Ton frère, à toi femme.	<i>Ighmaïneu.</i>	إِغْمَايْنِيمُ	
Son frère.	<i>Ighma's.</i>	إِغْمَاْسُ	
Notre frère.	<i>Doughmanayh.</i>	دُغْمَانَاغْ	
Votre frère.	<i>Doughma enneven.</i>	دُغْمَا أَنْوْنُ	
Votre frère, à vous femmes.	<i>Doughma ennevent.</i>	دُغْمَا أَنْوْنَتْ	
Leur frère.	<i>Doughmo ennesen.</i>	دُغْمَا أَنْسِنُ	
Leur frère, à elles femmes.	<i>Doughma ennesent.</i>	دُغْمَا أَنْسِنَتْ	
Mes frères.	<i>Athmatheniou.</i>	أَثْمَاتِيْنِيُو	
Tes frères, etc. comme ci-dessus.	<i>Athmathenak.</i>	أَثْمَاتِنَاكُ	
FRIPON, mauvais sujet.	<i>Rau elharam.</i>	رَاوُ الْهَرَامِ	وَلَدُ زِنَا
FROID, et aussi LE FROID.	<i>Esimmid.</i>	أَسِيْمِيْدُ	بَرْدُ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Eau froide.	<i>Eman esimmid.</i>	أَمَانْ أَسْمِيدْ	ماء باردة
Aujourd'hui il fait froid.	<i>Esa esimmid.</i>	أَسَا أَسْمِيدْ	اليوم برد
FROMAGE BLANC *.	<i>Aghoughli.</i>	أَغُوغْلِي	جَبِينْ
Apporte du lait, que je fasse du fromage.	<i>Awid aïfki adsekeragh aghoughli.</i>	أَوِيدْ أَيْفِكِي أَدْسَكْرَغْ أَغُوغْلِي	
FRONDE, pour lancer des pierres.	<i>Illi.</i> sing.	إِيلَلِي	مَعْلَعْ
	<i>Illawen.</i> pl.	إِيلَلَوْنْ	
Les enfants se battent avec la fronde.	<i>Errach kathen sillawen.</i>	أَرَأَشْ كَاتْنْ سِيلَلَوْنْ	
FRONT.	<i>Tewenza.</i>	تَوَنْزَا	جَبْهَة
FRUITS.	<i>Elkharif.</i>	الْخَرِيفْ	فَوَاكِهْ
Les fruits sont mûrs **.	<i>Elkharif ioubba.</i>	الْخَرِيفْ يُوْبَا	
FUIS, <i>imp.</i>	<i>Erwel.</i>	أَرُوْلْ	أَهْرَبْ
Il a fui.	<i>Iirwel.</i>	يِرُوْلْ	هَرَبْ
Nous avons fui.	<i>Nerwel.</i>	نِرُوْلْ	
Ils ont fui chez le marabout; on ne les a pas pris.	<i>Rewelen ghour ou merabith ousen taïfen era.</i>	رُوْلَنْ غُوْرْ أَوْ مَرَابِطْ أُوْرَسَنْ تَائِفَنْ أَرَا	
FUITE.	<i>Teroula.</i>	تَرُوْلَا	هَرْجَة
FUME, <i>imp.</i> proprement, bois la fumée du tabac.	<i>Sew doukhan.</i>	سَوْ دُوْخَانْ	إِسْرَبْ دُوْخَانْ
Je fume.	<i>Adsewagh.</i>	أَدْسَوَغْ	
Tu fumes, etc.	<i>Atesew.</i>	أَتَسُوْ	
FUMÉE.	<i>Aghqou.</i>	أَغْضُوْ	دُوْخَانْ

* Seule espèce de fromage que l'on connaisse dans toute la Barbarie.

** On remarquera qu'*elkharif* signifie proprement l'automne, et que les Berbères n'ont pas d'autre mot pour exprimer collectivement les fruits de cette saison.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
FUMETERRE, plante (<i>fumaria</i> , L.).	<i>Warac elnisa.</i>	وَرَقُ النَّسَا	شَاهَنَرَه
FUMIER.	<i>Zibil.</i>	زِبِيل	
FUSEAU, instrument qui sert à filer.	<i>Tennaourt.</i>	تَنَّاوْرْت	المِسْقَلَه
FUSEAU (Le bouton du):	<i>Teguechirirt.</i> sing.	تَغْشِيرْت	
	<i>Tiguechirer.</i> pl.	تَغْشِيرَر	
G			
GALE.	<i>Idjidjid.</i>	إِجِيدِيد	جَرَب
J'ai pris la gale, et, littéralement, la gale m'a pris.	<i>Ionghaii idjidjid.</i>	يُوعَايِ إِجِيدِيد	
GAMELLE, jatte de bois.	<i>Tezleft.</i>	تَزَلْفَت	جَفْنَه - قَصْعَه
GARANCE (<i>rubia tinctorum</i> , L.).	<i>Habikhtsour.</i>	حَاكْحْتَسُور	فُوَهَه
GARÇON, enfant mâle.	<i>Acchich, ehazau.</i>	أَقْشِيْش - أَحَازَاو	وَلْدَ ذَكَرْ
GAUCHE (La), le côté gauche.	<i>Theman zelmad.</i>	ثَمَان زَلْمَاد	جَهَة السَّمَال
GELÉE BLANCHE.	<i>Aghris.</i>	أَغْرِيْس	جَلِيد
Il est tombé une gelée sur l'eau.	<i>Iwet waghris ghaf eman.</i>	يُوتْ وَغْرِيْس عَمَان	
GENCIVES.	<i>Aghousmar.</i>	أَغُوسْمَار	عُوسْمَار
GENDRE.	<i>Adhoughal.</i>	أَدُوْعَال	النَّسِيْب
Mon gendre.	<i>Adhoughaliou.</i>	أَدُوْعَالِيُو	
Les gendres, ou les cousins.	<i>Idhoulan.</i>	إِيدُوْلَان	
GENET ÉPINEUX (<i>spartium spinosum</i> , L.).	<i>Elkendoul.</i>	الْكَنْدُول	

* Celui qui épouse la fille d'un homme ou la fille de ses frères et de ses sœurs.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
GENOU.	<i>Tighchirer.</i>	تَغَشِيرَر	رُكْبَه
GENS, hommes, troupe.	<i>Mudden.</i>	مُدَّن	الْعَاشِي - النَّاس
GÉRANIUM, plante (<i>geranium molle</i> , L.).	<i>Thaharfirfé.</i>	طَهْرَفِرْفَه	
GERBE de blé, d'orge, etc.	<i>Tacatssount.</i> sing.	تَقْتَصُونْت	الْعِتْطَه
	<i>Ticatssounin.</i> pl.	تَقْتَصُونِين	
GIGOT de mouton ou de tout autre animal.	<i>Teftil bou aksoum.</i>	تَفْتِيلُ بُو آكْسُوم	
GINGEMBRE.	<i>Zindjébir.</i>	زَنْجَبِير	زَنْجَبِيل
GIROFLE, épicerie.	<i>Guirfé.</i>	قِرْفَه	قِرْفَل
GIROFLÉE, fleur.	<i>Carenful.</i>	قِرْفَل	
GITON.	<i>Chematha.</i>	شَمَاطَه	مَنْبِيوك
GLAND doux, qui se mange comme la châtaigne.	<i>Ebellouth.</i>	أَبْلُوط	بَلُّوط
Je pèle les glands.	<i>Adiscouchragh ebellouth.</i>	آدِسْقُشْرَغْ أَبْلُوط	
Je les grignote.	<i>Adaghazzagh zighiz.</i>	آدَاغَزَغْ زِيغَز	
GLAND amer, gland de cochon.	<i>Ebellouth ghilfun.</i>	أَبْلُوطْ غِلْفَان	بَلُّوطُ الْحَلْفُون
GLISSE, imp.	<i>Chad.</i>	شَاد	أَزْلَقْ
J'ai glissé.	<i>Chadagh.</i>	شَادَغْ	زَلَقْتْ
Tu as glissé.	<i>Techad.</i>	تَشَادْ	
Il a glissé.	<i>lichad.</i>	يَشَادْ	
Nous avons glissé.	<i>Nechad.</i>	نَشَادْ	
Vous avez glissé.	<i>Techadem.</i>	تَشَادَمْ	
Ils ont glissé.	<i>Chaden.</i>	شَادَنْ	
GOMME ARABIQUE.	<i>Tunin.</i>	تُنِين	عَلِكْ طَلْح

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
GONDO, herbe potagère, qui produit un fruit gluant (espèce d' <i>althea</i>).	<i>Bamié.</i>	بَامِيَه	
GORGE DE LOUP, plante dont la feuille ressemble à celle de l' <i>arum arisasum</i> , L.).	<i>Bukouka.</i>	بُكُوكَا	حَبْكُوك
GOSIER.	<i>Aghirdjoun.</i>	أَغْرِجُوم	حَلَق
GOÛTE, tâte, <i>imp.</i>	<i>Mudi.</i>	مُدِي	زُوق
J'ai goûté.	<i>Mudigh.</i>	مُدِيغ	ذُوقْت
Tu as goûté.	<i>Tendi.</i>	تَمْدِي	
Il a goûté.	<i>Iumdi.</i>	يُمْدِي	
GRAND.	<i>Amoucran, moucran.</i>	أَمُورَان - مُورَان	كَبِير
GRANDE.	<i>Moucrit.</i>	مُورِيْت	كَبِيرَة
GRAPPE de raisin, de dattes, etc.	<i>Aghazou.</i> sing.	أَغَازُ	عَنْقُود
	<i>Ighouza.</i> pl.	إِغُوزَة	
GRAS, plein d'embonpoint.	<i>Icoubbé.</i>	أَقُوبَه	سَمِين
GRASSE, bien portante.	<i>Técoubbé.</i>	تَقُوبَه	سَمِينَة
GRATTE, <i>imp.</i>	<i>Ekmiz.</i>	أَكْمِزْ	حَك - أَحْبَشْ
Je me gratte.	<i>Adkemmizagh.</i>	أَدَكْمِزَغْ	حَكِيْت - أَحْبَشْت
Tu te grattes.	<i>Atekemnized.</i>	أَتَكْمِزِدْ	
Il se gratte.	<i>Adikenniz.</i>	أَدِيكْمِزْ	
Nous nous grattons.	<i>Adnekenniz.</i>	أَدْنَكْمِزْ	
Vous vous grattez.	<i>Atekenmizem.</i>	أَتَكْمِزَمْ	
Ils se grattent.	<i>Ekmizen.</i>	أَكْمِزَنْ	
GRÊLE.	<i>Abrouri.</i>	أَبْرُورِي	تَبْرُورِي

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
GRENADES, fruit.	<i>Teroummanin.</i>	تَرُومَانِين	رَمَان
GRENOUILLE, et aussi CRAPAUD.	<i>Moucourcour, ghour-ghour.</i>	مُغْرُغْر - غُرْغُر	جِيرَانَه
GRIGNOTE, <i>imp.</i>	<i>Ghazz.</i>	غَزْ	أَمْضَع
J'ai grignoté.	<i>Ghazzagh.</i>	غَزَّغْ	مَضَعْت
Ils ont grignoté.	<i>Ghazzen.</i>	غَزَّنْ	
GROSSE MER. — La mer est grosse.	<i>Lebhar mouccar.</i>	لَبْحَارُ مَقَّرْ	سَاحِجُ الْبَحْرِ
GROTTE, caverne.	<i>Achrouf.</i>	أَشْرُوفْ	كَفْ
GUÉRIS, recouvre la santé, <i>imp.</i>	<i>Ahli, ahlou.</i>	أَحْلَى - أَحْلُو	أَبْرَأْ
Je suis guéri.	<i>Ahligh.</i>	أَحْلِيغْ	بَرَأْتُ
Tu es guéri.	<i>Tahlid.</i>	تَحْلِيدْ	
Il est guéri.	<i>Iahla.</i>	يَحْلَا	
Nous sommes guéris.	<i>Nahla.</i>	نَحْلَا	
Vous êtes guéris.	<i>Tahlam.</i>	تَحْلَامْ	
Ils sont guéris.	<i>Ahlan.</i>	أَحْلَانْ	
GUITARE, à huit cordes de laiton *.	<i>Elóoud.</i>	الْعُودْ	
— de Guinée, à trois cordes de boyau, d'une forme singulière, à l'usage des nègres.	<i>Kithara ghanawé.</i>	كَيْتَارَه غَنَاوَه	قَيْرِي
H			
HABILLE-TOI, <i>imp.</i>	<i>Etlous thelebak.</i>	أَتْلُوسْ تَلْبَكْ	أَلْبَسْ
Je m'habille.	<i>Adtelousagh thelebé inou.</i>	أَدْتَلُوسَّغْ تَلْبَهْ اِينُو	
Il s'est habillé.	<i>Iitlous thelebes.</i>	يِتْلُوسْ تَلْبَسْ	
Nous nous sommes habillés.	<i>Netlous thelebennagh.</i>	نَتْلُوسْ تَلْبَنَّاغْ	
* Il y en a de deux sortes; une fort large, à manche droit, et l'autre à manche recourbé, depuis la première cheville jusqu'à l'extrémité de la quatrième.			

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
HABIT, vêtement.	<i>Thelebé, elbad.</i>	ثَلْبِيَه - اَلْبَادُ	لِبَاس - حَوَاجِج
Mes habits ne valent plus rien.	<i>Thelebé inou doulachit.</i>	ثَلْبِيَه اِيْنُو دَوْلَاشِيْت	
Ses habits sont propres.	<i>Thelebes tichbah.</i>	ثَلْبِيَس تِيْشِيْح	
HACHE.	<i>Tighilzimt.</i>	تِيْغِلْزِيْمْت	شَانُوْر
HANCHES.	<i>Imchachem.</i>	اِمْشَاشِن	اَلْاْتْرَام
Depuis les lanches jusqu'à la tête.	<i>Zigh imchachenak er ikhftk.</i>	زِيْغ اِمْشَاشِنَاك اَر	
HASARD (Par).	<i>Timougharn.</i>	اِخْفِيْكَ تِيْمُوْغَرْن	صُدْفَه
Je l'ai trouvé par hasard.	<i>Oufighth timougharn.</i>	اُوْفِيْغْت تِيْمُوْغَرْن	
HAUT-BOIS, à sept trous, dont le bec est très-large.	<i>Alghaïatha.</i>	اَلْغِيَاثَه	
HENNÉ (<i>hawsonia inermis</i>)*.	<i>Elhinni.</i>	اَلْحِنِّي	حَنَّا
HERBE FRAÎCHE**.	<i>Errebiy.</i>	اَلرِّيْبِيْع	حَشِيْش
L'herbe a poussé; tout est verd.	<i>Ikker errebiy dazighzau.</i>	يَكْر الرِّيْبِيْع دَازِيْغَزَاو	
HERBES de la campagne.	<i>Ehichour.</i>	اَهِيْشُوْر	عُشْب
Herbes potagères.	<i>Alkhoudra.</i>	اَلْخُوْذْرَه	
HÉRISSON.	<i>Enisi.</i> sing.	اَنْيِسِي	قَنْغَد
	<i>Iniswen.</i> pl.	اِنْيِسُوْن	
Nous mangeons les hérissons dans notre pays.	<i>Nakni enitch iniswen digh themourtennaght.</i>	نَكْنِي اَنْيِج اِنْيِسُوْن دِيْغِ ثَمُوْرْتِنَاغ	
HÉRITIER. — Il a hérité.	<i>Ioureth.</i>	يُوْرْت	وَارْت
Son frère est mort; il a hérité de lui.	<i>Iemmout ighmas ioureth zighiz.</i>	يَمُوْت اِيْمَاس يُوْرْت زِيْغِيْس	

* Poudre de la feuille d'un arbre de ce nom, qui donne une couleur aurore que toutes les femmes de l'Orient et de la Barbarie appliquent sur les ongles, sur la paume de la main et sur les pieds.

** Littéralement, le printemps, et, par suite, toutes les espèces d'herbes qui poussent dans cette saison.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
J'ai hérité de lui.	<i>Werthaghth.</i>	وَرَّثَتْ	
HERMINETTE, outil de charpentier.	<i>Cadoun.</i>	قَادُوم	
HEURE.	<i>Teswiá.</i>	تَسْوِيَعَة	سَاعَة
Une heure.	<i>Iat teswiá.</i>	يَات تَسْوِيَعَة	
Un quart d'heure.	<i>Terbá en teswiá.</i>	تَرْبَعْ أَنْ تَسْوِيَعَة	
Demi-heure.	<i>Ighsin teswiá.</i>	إِغْسِم تَسْوِيَعَة	
HIBOU.	<i>Berdaghioul.</i>	بَرْدَ اِغْبُول	طَيْر اللَّيْلِ
HIER.	<i>Ghidad, idghan.</i>	غِيدَاد - إِدْغَام	أَمْس
Hier, pendant le jour.	<i>Idalli.</i>	إِصَالِي	أَمْس بِالنَّهَارِ
Hier, de nuit.	<i>Izerzen.</i>	إِزْرِين	أَمْس بِاللَّيْلِ
HIVER.	<i>Chitwa zeman ousimmid.</i>	شِتْوَا زَمَان أَوْسَمِيد	الشِّتَا
La mer est trop grosse pour que nous voyagions pendant l'hiver.	<i>Lebhar mouccar en ne-safer era digh chitwa.</i>	لَبْحَر مَوَّعَر أَنْ نَسَافِرْ أَرَا دِيغ شِتْوَا	
HOMME.	<i>Erg haz.</i> sing.	أَرْحَازْ	رَجَال - رَجُلْ
	<i>Irg hazen.</i> pl.	أَرْحَازَنْ	
HOMMES en général.	<i>Mudden.</i>	مُدَّنْ	النَّاس
HONTE, déshonneur. — C'est honteux.	<i>Delaár.</i>	دَلْعَارْ	الْعَارْ
C'est honteux à moi.	<i>Delaár fellí.</i>	دَلْعَارْ فَلَئِي	
C'est honteux à toi.	<i>Delaár fellak.</i>	دَلْعَارْ فَلَئِكَ	
C'est honteux à lui.	<i>Delaár felles.</i>	دَلْعَارْ فَلَئِيسْ	
C'est honteux à toi, femme.	<i>Delaár fellekim.</i>	دَلْعَارْ فَلَئِكِم	
C'est honteux à elle.	<i>Delaár fellam.</i>	دَلْعَارْ فَلَئِم	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
C'est honteux à nous, hommes.	<i>Delaâr fellanagh.</i>	دَلْعَارُ فَلَانَاغْ	
C'est honteux à nous, femmes.	<i>Delaâr fellagh.</i>	دَلْعَارُ فَلَاغْ	
C'est honteux à vous, hommes.	<i>Delaâr fellakun.</i>	دَلْعَارُ فَلَاكُنْ	
C'est honteux à vous, femmes.	<i>Delaâr fellakunt.</i>	دَلْعَارُ فَلَاكُنْتْ	
C'est honteux à eux.	<i>Delaâr fillasen.</i>	دَلْعَارُ فَلَاسِنْ	
C'est honteux à elles.	<i>Delaâr fillasent.</i>	دَلْعَارُ فَلَاسِنْتْ	
HÔTE, personne que l'on reçoit.	<i>Inebgui.</i> sing.	إِنْبَغِي	
	<i>Inebgawen.</i> pl.	إِنْبَغَاوْنْ	
HUILE d'olive.	<i>Zeit.</i>	زَيْتْ	
L'huile est chère.	<i>Zeit iaghli.</i>	زَيْتْ يَغْلِي	الزيت غالي
Apporte de l'huile, que nous y trempions notre pain *.	<i>Awid zeit en nesègue.</i>	أَوِيدْ زَيْتْ أَنْ نَسَكْ	
HUÎTRES, coquillage.	<i>Aghoullal.</i>	أَغْوَلْلَالْ	
HUME, avale un liquide en retirant ton haleine, <i>imp.</i>	<i>Eskef.</i>	أَسَكْفْ	أَحْسَى
Humez le café, c'est-à-dire buvez le café.	<i>Sekfet elcahwé.</i>	سَكْفَتِ الْقَهْوَةَ	أَحْسُوا القهوة
J'ai humé.	<i>Sekfagh.</i>	سَكْفَغْ	حَسَيْتْ
Tu as humé.	<i>Tesekfad.</i>	تَسَكْفَدْ	
Il a humé.	<i>Iiskef.</i>	يَسَكْفْ	
Nous avons humé.	<i>Neskef.</i>	نَسَكْفْ	
Vous avez humé.	<i>Tesekfem.</i>	تَسَكْفَمْ	
Ils ont humé.	<i>Sekfen.</i>	سَكْفَنْ	
HYDROPIISIE.	<i>Aththan.</i>	آطَانْ	إِسْتِسْنَا - وَرْمْ

* Le repas ordinaire des gens de la campagne et des ouvriers de la Barbarie se compose de pain et d'huile mêlée d'un peu de jus de citron.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Il est atteint d'hydropisie.	<i>Ioudan athlan.</i>	يُوضَانُ أَطَانَ	
HYÈNE.	<i>Oursel.</i> sing.	أُورْسَلْ	
	<i>Ourseïn.</i> pl	أُورْسَلِيْنَ	ضَمِيْعٌ
I			
ICI.	<i>Gharda.</i>	غَرْدَا	هُنَا
Viens ici.	<i>Esid gharda.</i>	اَسِدْ غَرْدَا	
IL, pronom de la 3 ^e pers. sing.	<i>Neth, nithsa, i.</i>	نَتْ - نِتْسَا - اِي	هُوَ
Ils, pronom de la 3 ^e pers. plur.	<i>Nuthni, iddawin*.</i>	نُثْنِي - اِدَّاوِيْنَ	هُمُ
Il fait.	<i>Neth adiskar, ou simplement adiskar.</i>	نَتْ اَدِسْكَرْ - اَدِسْكَرْ	
Il achète.	<i>Nithsa adiagh, ou simplement adiagh.</i>	نِتْسَا اَدِيَاغْ - اَدِيَاغْ	
Ils se sont tu.	<i>Nuthni sousamen, ou simplement sousamen.</i>	نُثْنِي سُوْسَمَنْ - سُوْسَمَنْ	
Il y a, c'est-à-dire dans lui, dans elle, dans eux, dans elles.	<i>Dighi's, dighisen.</i>	دِيغِيْسْ - دِيغِيْسِيْنَ	فِيْه - فِيْهَآ
Notre pays est difficile; il y a des gens qui ne craignent rien.	<i>Themourtennagh iouaâr; dighi's irghazen our tesaghowaden ara.</i>	تْمُورْتَبْنَاغْ يُوَعْرُ دِيغِيْسْ اِرْغَازَنْ اُوْر تَسَاغْوَادَنْ اَرَا	
Nos montagnes sont bien cultivées; il y a beaucoup de figuiers.	<i>Idraren ennagh áamran; dighisen tinoukhtin athar.</i>	اِدْرَارَنْ اَنْنَاغْ عَمْرَانْ دِيغِيْسِيْنَ تَبْنُوْكْحْتِيْنَ اَطْسْ	

* Les pronoms *neth*, *nithsa* et *nuthni* peuvent se retrancher, parce que le *ي* qui se met au commencement de la 3^e pers. du verbe au singulier, et le *ن* qui se met à la 3^e pers. du verbe au pluriel, sont assez caractéristiques.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
La forêt est fort épaisse; il y a des lions.	<i>Amadagh ücwa nisha; dighi's izmawen.</i>	أَمَادَاغُ يَغْوَا نَزْحَا دِيغِسْ إَزْمَاوَنُ	
Il n'y a point.	<i>Oulachit.</i>	أُولَاشِيْتْ	مَا فَيْشِ
Dans la maison il n'y a pas d'eau.	<i>Digh oukham oulachit eman.</i>	دِيغِ أُوخَامُ أُولَاشِيْتْ أَمَانُ	
Dans la rivière il n'y a pas de poisson.	<i>Digh esif oulachit isil- man.</i>	دِيغِ أَسِيْفِ أُولَاشِيْتْ إِسْلِمَانُ	
ILE.	<i>Tiznint.</i>	تَزْنِيْنْتْ	جَزِيْرَة
ILLICITE, défendu par la loi.	<i>Delharam.</i>	دَلْحَرَامْ	حَرَامْ
IMAGINE-TOI, combine, <i>imp.</i>	<i>Kouker, kitch.</i>	كُوْكِرْ - كِيْجْ	حَمْنِ اِنْتْ
J'ai imaginé.	<i>Koukeragh.</i>	كُوْكِرْغْ	حَمْنْتْ
Tu as imaginé.	<i>Tekoukerad.</i>	تَكُوْكِرْدْ	
Il a imaginé.	<i>Ikouker.</i>	يَكُوْكِرْ	
Nous avons imaginé.	<i>Nekouker.</i>	نَكُوْكِرْ	
Vous avez imaginé.	<i>Tekoukerem.</i>	تَكُوْكِرْمْ	
Ils ont imaginé.	<i>Koukeren.</i>	كُوْكِرْنْ	
IMAM, prêtre musulman.	<i>Amerabith, amcar.</i>	أَمْرَابِيْطْ - أَمْقَارْ	شَيْخْ - إِمَامْ
INJURIE-LE, dis-lui des injures, <i>imp.</i>	<i>Ergham felles.</i>	أَرْغَمْ فِلَلْسْ	مَسْحُوْحَة
Ils vous ont dit des injures.	<i>Righman fellakun.</i>	رِيْغْمَنْ فِلَلَاكُنْ	
INSTRUMENT DE MUSIQUE.	<i>Hüaden.</i>	هِيَادَنْ	آلَاتِ الطَّرْبْ
INTENDANT DE MAISON.	<i>Mucaddem boukham.</i>	مُقَدِّمُ بُوخَامْ	وَكِيْدُ حَرْجْ
IRIS, fleur des champs.	<i>Berwac.</i>	بَرُوَاكْ	نَوَاْرَسِيْ
IVROGNE.	<i>Iiswa.</i>	يِسْوَا	مَسْعُوْدْ سَكْرَانْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
J			
JACINTHE, fleur.	<i>Sunbul.</i>	سُنْبُل	
JALOUSIE.	<i>Hased.</i>	حَسَد	
Il est jaloux de toi.	<i>Ihasidak.</i>	يَحَاسِدُكَ	
Ne sois pas jaloux de moi.	<i>Oari tahasid.</i>	أُورِي تَحَاسِدْ	
JAMBE.	<i>Adar.</i> sing.	آدَار	الْقَرْع
	<i>Idaren.</i> pl.	إِدَارَن	
Il s'est cassé les jambes.	<i>Iirza idarenī's.</i>	بِيرْزَا إِدَارِنِيسْ	
JARDIN.	<i>Elghalla.</i> sing.	الْغَلَا	جَنَان
	<i>Elghallawat.</i> pl.	الْغَلَاوَات	
JARDINIER.	<i>Khadim n'elghalla.</i>	خَادِم نَغَلَا	خَادِم الْجَنَان
JARRE, cruche à deux anses, en usage dans les ménages de la Barbarie.	<i>Echmoukh, esaghoum.</i>	أَشْمُوخ - أَسَاغُوْم	قَلَّة بِيْدَيْن
JASMIN.	<i>Iasmin.</i>	يَاسْمِين	
— JAUNE (<i>jasminum humile</i> , L.).	<i>Aghroumi.</i>	أَغْرُومِي	الْغُورِي
— SAUVAGE, produisant une fleur bleue.	<i>Sewak errahian.</i>	سَوَاك الرَّحِيَان	
JE, pronom de la 1 ^{re} pers. sing. *	<i>Nek, nekini.</i>	نك - نَكِينِي	أَنَا
Je fais.	<i>Nek ou Nekini adaskaragh, ou bien adaskaragh.</i>	نك - نَكِينِي آدَسْكَرَغْ - آدَسْكَرَغْ	
JEU DE HASARD, et tout jeu où l'on peut perdre ou gagner de l'argent**.	<i>Lekhoumar.</i>	لَخْمَار	الْخُمَار

* Ce pronom se met ou se retranche à volonté, parce que le ع qui se met à la fin d'un verbe, pour désigner la première personne, en tient lieu.

** La loi musulmane prohibe toute espèce de jeu, sans distinction.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Nous avons joué à un jeu de hasard.	<i>Nekhammar.</i>	نَحْمَرُ	
Ils ont joué.	<i>Khameren.</i>	خَمَرْنِ	
JEUDI.	<i>Ghas elkhamis.</i>	غَسَّ لِلْخَامِسِ	يَوْمَ الْخَامِسِ
JEÛNE, <i>imp.</i>	<i>Zoum ketchini.</i>	زَوْمَرِ كَيْحِينِي	صَوْمَر
Je jeûne.	<i>Atouzamagh.</i>	أَتُوَزَمَغْ	
Tu jeûnes.	<i>Atouzamed.</i>	أَتُوَزَمَدْ	
H jeûne.	<i>Adiouzam.</i>	أَدِيُوَزَمْ	
Nous jeûnons.	<i>Adnouzam.</i>	أَدْنُوَزَمْ	
Vous jeûnez.	<i>Atouzamem.</i>	أَتُوَزَمَمْ	
Ils jeûnent.	<i>Adouzamen.</i>	أَدُوَزَمِنْ	
J'ai jeûné, etc.	<i>Ouzamagh.</i>	أُوَزَمَغْ	
JOLI, agréable.	<i>Deláli, ielhi, zerrighin.</i>	دَلْعَلِي - يَلْهِي - زَرِّيغِينِ	جَمِيل - زَيْن
Que tu es jolie, ô femme!	<i>Delalikin ia themthoul.</i>	دَلْعَلِيكِم يَا تَمْتُطُونِ	
JONG, sorte d'herbe de marécage, dont on fait des nattes et des cordes.	<i>Edlis.</i>	أَدْلِسْ	دِسْ
JOUÉ, la partie du visage qui prend depuis les yeux jusqu'au menton.	<i>Oudum.</i>	أُوْدَمْ	خَدْ خُدُودْ
JOUÉ, <i>imp.</i>	<i>Ourer.</i>	أُوْرَرْ	أَلْعَبْ
J'ai joué.	<i>Weraragh.</i>	وَرَارَغْ	لَعِبْتْ
Je joue.	<i>Adouraragh.</i>	أَدُوْرَارَغْ	
Ils jouent.	<i>Adouraren.</i>	أَدُوْرَارِنْ	
JOUG, instrument qui sert à atteler les bœufs.	<i>Azaghil.</i> sing.	أَزَاغِلْ	مَدْمِدْ
	<i>Izoughla.</i> pl.	إَزُوغْلَا	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
JOUR.	<i>Was.</i> sing.	وَاسْ	نَهَار
	<i>Ousan.</i> pl.	أُوسَانْ	
Le quart du jour, vers les neuf heures du matin.	<i>Azal.</i>	أَزَالْ	الْعَاصِي
Le point du jour.	<i>Ighli was.</i>	إِغْلِي وَاسْ	النَّجْر
Le jour se fait.	<i>Iouli was.</i>	يُولِي وَاسْ	طَلَعَ النَّهَار
Les jours sont devenus longs.	<i>Ousan ghouzift.</i>	أُوسَانْ غُوزِيْفَتْ	
Jours courts.	<i>Ousan wesilt.</i>	أُوسَانْ وَزِيْلَتْ	
JUGE.	<i>Eldlim.</i>	أَلْعَالِمِ	قَاضِي
JUIF.	<i>Oudeï.</i> sing.	أُودِي	بِهْهُودِي
	<i>Oudeïn.</i> pl.	أُودِيْنْ	
JUMEAUX.	<i>Akniwen.</i>	أَكْنِيُونْ	تَوَامْر
La femme a fait deux jumeaux.	<i>Themthout tourou akniwen.</i>	تَمْتُوتْ تُورُو أَكْنِيُونْ	
JUMENT.	<i>Tequemert.</i> sing.	تَقْمَرْتْ	فَرْسْ
	<i>Teguemerin.</i> pl.	تَقْمَرِيْنْ	
JURE, fais serment, <i>imp.</i>	<i>Ghall.</i>	غَلْ	أَحْلَفْ
J'ai juré, j'ai fait serment.	<i>Ghoullagh.</i>	غَلَّغْ	حَلَفْتْ
Nous avons juré.	<i>Naghghoul.</i>	نَغْلْ	
Il a juré sur ma tête.	<i>Ighghal soucariou.</i>	يَغْلْ سُوْقَارِيُو	
Il m'a mangé mon argent; je l'ai fait jurer.	<i>Icheii idriminou, sighalaghth.</i>	يَحِيِي اِدْرِيْمِيْنُو سِيغَلَّغْتْ	
JUSQU'À.	<i>Ar, er.</i>	آر - أَرْ	إِلَى عِنْدِ - لِيْلْ
Jusqu'à présent.	<i>Er thoura.</i>	أَرْ تُورَا	لِيْلَانْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
D'ici jusqu'à notre maison. Du village jusqu'au jardin.	<i>Iisia er akhamennagh.</i> <i>Zigh thedert ar wert.</i>	أَسِيَا أَرَّ آخَامَنَّاعْ زِيغْ ثَدَّرْتْ أَرُورُتْ	
L			
LÀ, adverbe de lieu.	<i>Dihin.</i>	دِيحِينْ	هناك
Assieds-toi là.	<i>Sidaoun dihin.</i>	سِيدَاوْنْ دِيحِينْ	أَجْلِسْ هناك
Vous les trouverez là.	<i>Dihin toufamthen.</i>	دِيحِينْ تُوْفَامْتِينْ	
Le balai est là.	<i>Dihin timssalahat.</i>	دِيحِينْ تِمْسَالَاھَاتْ	
LA, LES, pronom relatif régi par un verbe.	<i>S, th, sen, then, tis, ats.</i>	سْ - تْ - سَنْ - ثَنْ - تِسْ - اتْسْ	ها - هم
Baise-la, baise-le.	<i>Soudenith.</i>	سُوْدَنْتْ	بوسه - بوسها
Je l'ai baisé, ou baisée.	<i>Soudenaghth.</i>	سُوْدَنْغْتْ	
Il ne l'a pas baisé, ou baisée.	<i>Werth iisouden.</i>	وَرْتْ يِسُوْدَنْ	
Je les ai battus, ou battus.	<i>Oowitzaghthen.</i>	أُووَيْتَاغْتِينْ	
Je ne les ai pas battus, ou battus.	<i>Werthen ouwitagh.</i>	وَرْتْنْ أُووَيْتَاغْ	
Ne le fais pas.	<i>Our's esker.</i>	أُوْرْسْ أَسْكَرْ	
Faites-le.	<i>Scheretit's.</i>	سَكْرَتْتِسْ	
Partagez-le ensemble.	<i>Ebdouti's elwahid.</i>	أَبْدُوْتَيْسْ الْوَاھِدْ	
Je l'ai fermé, ou fermée.	<i>Righth, righd's ou righ-tesid.</i>	رِيْغْتْ - رِيْغْدْسْ - رِيْغْتْسِيدْ	
LABOURE, imp.	<i>Elkriz.</i>	أَكْرِيْزْ	أَحْرَتْ
J'ai labouré.	<i>Kerzagh, herzaghd.</i>	كَرَزَاغْ - كَرَزَاغْدْ	

* En berbère, ces signes du pronom relatif sont masculins et féminins. Ils se placent à la fin du verbe, à moins que le verbe ne soit précédé de la particule négative *وَر* ou *أُوْر*. Dans ces cas, ils se lient à cette particule. Les particules pronominales dont on se sert le plus souvent sont *تْ* et *ثَنْ*; on ne met le *س* et *سَنْ* qu'avec les verbes qui se terminent par un *ت* ou par un *س* et devant la particule négative.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Tu laboures.	<i>Tekerzed.</i>	تَكَرَزِدْ	
Il laboure.	<i>Ikriz, ùkrizd.</i>	يَكْرِزْ - يَكْرِزِدْ	
Nous avons labouré.	<i>Nekriz.</i>	نَكَرَزْ	
Vous avez labouré.	<i>Tekerzem</i>	تَكَرَزِمْ	
Ils ont labouré.	<i>Kerzen, kerzend.</i>	كَرَزْنْ - كَرَزَنْدْ	
LABOUREUR.	<i>Imkeraz.</i>	اِمَكِرَازْ	حَارِتْ. حَرَاتْ
LAINÉ.	<i>Tadouth.</i>	تَادُوْطْ	صَوْنْ
LAIT.	<i>Aifki, aqhfeï.</i>	آيْفِكِي - آغْفِي	حَلِيْبْ
— AIGRE.	<i>Ighi, aghou.</i>	إِيغِي - آغُو	لَبْنْ
Apporte du lait aigre, que nous y trempions (notre pain).	<i>Awid en neskef ighi.</i>	آوِيْدْ أَنْ نَسَكْفْ إِيغِي	
Lait de vache.	<i>Aifki en tefounest.</i>	آيْفِكِي أَنْ تَفُونَسْتْ	
— de brebis.	<i>Aifki oulli.</i>	آيْفِكِي أُوْلِي	
— de chèvre.	<i>Aifki en thaghat.</i>	آيْفِكِي أَنْ ثَاغَاتْ	
— de chamelle.	<i>Aifki en telghamt.</i>	آيْفِكِي أَنْ تَلْغَمْتْ	
— d'ânesse.	<i>Aifki en taghioult.</i>	آيْفِكِي أَنْ تَاغِيُوْلْتْ	
— caillé.	<i>Tedjlest.</i>	تَجَلَسْتْ	
— caillé, cuit avec du beurre, ce qui fait une espèce de fromage	<i>Teklilt.</i>	تَكْلِيْلْتْ	
LAITRON (<i>sonchus</i> , L.).	<i>Ibizdan.</i>	إِبِيْزْدَانْ	
LAITUE ROMAINE.	<i>Khas.</i>	خَسْ	
LAMPE DE TERRE.	<i>Missbahh.</i>	مِصْبَاحْ	قَنْدِيْلْ
LANGUE.	<i>Ilis.</i> sing.	إِلِسْ	لِسَانْ
	<i>Ilsan.</i> pl.	إِلْسَانْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
LARGE.	<i>Iisâ.</i>	بِسْع	عَرِيض
LAURIER (<i>laurus victoralis</i> , L.).	<i>Rend.</i>	زَنْد	
LAVANDE STÉCAS (<i>lavendula stecas</i> , L.).	<i>Elhan.</i>	الْحَان	
LAVANDE (Grande) *.	<i>Halhal.</i>	حَلْحَل	
LAVE, <i>imp.</i>	<i>Sired.</i>	سِيرِد	أَغْسَل
Lavez vos mains.	<i>Siredet ifasinnewen.</i>	سِيرِدْتْ إِيْفَاسْنَنْوْن	
J'ai lavé mes pieds.	<i>Siredagh idareni.</i>	سِيرِدَغْ إِدَارَنْي	
Il a lavé sa chemise de laine ou sa veste de dessous.	<i>Isirid tekandourti's.</i>	يَسِيرِدْ تَقَنْدُورْتِسْ	
La vieille a lavé ses hardes.	<i>Temghart teserid thelebe's.</i>	تَمَغْرْتْ تَسْرِدْ ثَلْبَسْ	
Nous avons lavé.	<i>Nesared, nesired.</i>	نَسَارِدْ - نَسِيرِدْ	
Vous avez lavé.	<i>Teseridem.</i>	تَسْرِدِم	
Ils ont lavé.	<i>Sireden.</i>	سِيرِدَنْ	
LE, LES, pronom relatif **.	<i>Th, s.</i> sing.	ث - س	
	<i>Then, sen.</i> pl.	ثَنْ - سَنْ	
Je l'ai vu.	<i>Ezrighath.</i>	أَزْرِيغَتْ	
Je ne l'ai pas vu.	<i>Werth ezrigh.</i>	وَرْتْ أَزْرِيغْ	
	<i>Our's ezrighd.</i>	أُورْسْ أَزْرِيغْدْ	
Je le connais.	<i>Sinaght.</i>	سِينَعْتْ	
Je les connais.	<i>Sinaghten.</i>	سِينَعْتَنْ	
Je ne les connais pas.	<i>Werthen sinagh, werthen sinaghad.</i>	وَرْتَنْ سِينَعْ - وَرْتَنْ سِينَعْدْ	

* Les femmes, en Barbarie, en mangent pour engraisser.

** Suivez la règle expliquée ci-dessus, pag. 92, pour les pronoms LA, LES.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Je ne les connais pas du tout.	<i>Oursen sinagh era.</i>	أُورِسَن سِبِينَعَّ أَرَا	
Je l'ai amené.	<i>Oabighth, oubighthid.</i>	أُوبِيغْت - أُوبِيغْتِيدُ	
Je ne les ai pas amenés.	<i>Werthen, wertheni doubigh.</i>	وَرْتَن - وَرْتَنِي دُوبِيغ	
Nous ne les aimons pas.	<i>Oursen nehammil.</i>	أُورِسَن نَحْمِيل	
LENTILLE, légume.	<i>Telintit.</i>	تَلَنْتَيْت	عَدَس
LENTISQUE (<i>pistachia lentiscus</i> , L.).	<i>Eldherou.</i>	الْدَّرُو	
Graine de lentisque, dont les Berbères de l'Atlas font de l'huile.	<i>Hab eldherou.</i>	حَبِّ الدَّرُو	
LÈSE, fais du tort, <i>imp.</i>	<i>Dourr.</i>	ضُرَّ	
Je lui ai fait du tort.	<i>Nekini darraghth.</i>	نَكِينِي ضَرَّغْت	ضَرَبْتَهُ
J'ai été lésé*.	<i>Nekini dourragh, mieux dararen imanou.</i>	نَكِينِي ضَرَّغ - ضَرَرَن إِمَانِيُو	
LEST d'un navire.	<i>Elghirich.</i>	الْعَرِيش	
LEUR, LEURS, pronom relatif**.	<i>En'nesen.</i> masc.	أَنْسَن	
	<i>En'nesent.</i> fém.	أَنْسَنْت	
Leur maison (<i>masc.</i>).	<i>Akham en'nesem.</i>	أَخَامْ أَنْسَن	
Leurs chevaux (<i>masc.</i>).	<i>Iaöou diwen'nesen.</i>	يَعُو دِيوَنْسَن	
Leur habillement (<i>fém.</i>).	<i>Thelebé en'nesent.</i>	تَلْبَهْ أَنْسَنْت	
Leurs bracelets (<i>fém.</i>).	<i>Moukya sen'nesent.</i>	مُكْيَا سَنْسَنْت	
LEUR, à eux, à elles, pronom relatif régi par un verbe.	<i>Adhasen.</i> masc.	أَدَاسَن	
	<i>Adhasent.</i> fém.	أَدَاسَنْت	

* Les Berbères ne connaissent pas de verbes passifs, ou, pour parler plus exactement, ceux qu'ils connaissent sont très-rars. En général, ils ont très-peu de noms abstraits, comme tous les peuples sauvages.

** Lorsqu'il est annexé à un nom, on retranche souvent l' **h** par euphonie, et le premier **n** devant le **n** final d'un mot.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Je leur ai donné des figes sèches.	<i>Adhasen efkigh tazert.</i>	آدَاسَنُ أَفْكَيْغُ تَازَرْتْ	
Nous leur (à elles) avons ouvert la porte.	<i>Adhasent nerra thabourt.</i>	آدَاسَنْتْ نَرَّا ثَابُورْتْ	
Porte-leur (à elles) des dattes.	<i>Adhasent avid tini.</i>	آدَاسَنْتْ آوِيدْ تِينِي	
LÉZARD, de la petite espèce.	<i>Tezermoumit.</i>	تَزْرَمُومِيْتْ	زَرْمُومِيَه
— de la grosse espèce.	<i>Aharboubo.</i>	أَحْرَبُوبُو	بُولَامِر
LIBERTIN.	<i>Dameriou.</i>	دَامْرِيُول	زَانِي
LIBERTINE, coureuse.	<i>Temrioult.</i>	تَمْرِيُولْتْ	فَاحِشَه - فَحِيَه
LIBRE *.	<i>Amazirgh. sing.</i>	أَمَازِرْغِ	حَر
	<i>Temazirght. pl.</i>	تَمَازِرْغَتْ	أَحْرَار
	<i>Tesnid aval en temazirght? — Sinagh imik.</i>	تَسْنِيدْ آوَالْ أَنْ تَمَازِرْغَتْ — سِنَغْ إِمِيكْ	
LICOU.	<i>Sarimé.</i>	صَرِيْمَه	
LIE, <i>imp.</i>	<i>Quinn.</i>	قِن	أَرِيْطْ
J'ai lié.	<i>Quinnagh.</i>	قِنْنِغْ	رَبَطْتُ
Ils l'ont lié.	<i>Quinnes.</i>	قِنْنَسْ	
LIÈGE.	<i>Fergennis.</i>	فَرْجِنِسْ	
LIEN.	<i>Eican.</i>	أَيْقِن	قَيْدْ - رَبَطَه
LIÈRE, arbrisseau qui s'attache aux arbres et aux murs.	<i>Ezenzou.</i>	أَزَنْزُو	لُؤَاي
LIEU, endroit	<i>Adghar.</i>	أَدْغَارْ	مَوْضِعْ
Le lieu est proche.	<i>Adghar jicarib.</i>	أَدْغَارْ يِقَارِبْ	

* Dénomination dont s'honorent les habitants de l'Atlas.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
LIÈVRE.	<i>Outhoul, outhil.</i> sing.	أوثول - أوثيل	أَرَبَب
	<i>Iouthal.</i> pl.	إيوتال	
Je suis allé à la chasse; j'ai tué quatre lièvres.	<i>Rouhagh ghar siadè ne-ghaghad kouz ijouthal.</i>	رُوحَغْ غَرَّ صِيَادَه نَعَّغْدَ كُوزَ إِيُوتَالِ	
LIMACE, LIMAÇON.	<i>Minghajoughlan.</i>	مِنَغَاژُوغْلَان	حَدْرُون
LINAIRE, plante (<i>antirrhinum reflexum</i> , L.).	<i>Zehrawie.</i>	زَهْرَاوِيَه	نَوَارِ الزَهْرَةِ
LION.	<i>Izim-belhar.</i> sing.	إِزِم - بَلْحَر	سَبْع
	<i>Izmawen.</i> pl.	إِزْمَاوَن	سِبْعَاع
Dans le Sahara il y a beaucoup de lions.	<i>Digh assahra izmawen athas.</i>	دِيغْ آسْهَرَا إِزْمَاوَن آطَسْ	
LIT ÉLEVÉ et sofa.	<i>Tekenna-tissi.</i>	تَكَنَّأ - تِسِي	سَرِير
— d'une natte et d'une couverture.	<i>Tighirtis.</i>	تَغْرِيْتِيسْ	
LIVRE de Dieu, le Coran.	<i>Kitab rebbi.</i>	كِتَاب رَبِّي	الْمَكْتَب
LOIN, lointain.	<i>Igough.</i>	إِيْغُوغْ	بَعِيد
Je veux aller dans un lieu lointain.	<i>Righ endough ghar ad-ghar igough.</i>	رِيغْ أْنْدُوغْ غَرَّ آدْغَارِ إِيْغُرْغْ	
LONG.	<i>Daghouziffan, ighzif.</i>	دَاغُوْزِيْفَان - إِغْزِيْف	طَوِيل
LONGUE.	<i>Taghzift.</i>	تَغْزِيْفْتْ	طَوِيلَه
LORSQUE.	<i>Ermi, thoura en.</i>	أَرْمِي - ثُورَا أَنْ	عِنْدَمَا - إِذَا
Lorsque nous aurons fini cette chose-là.	<i>Thoura en nefouk taghaoussa taghi.</i>	ثُورَا أَنْ نَفُكْ تَاغَاوُصَه تَاغِي	
Lorsque les filles auront dansé.	<i>Thoura en thoulawin chidhan.</i>	ثُورَا أَنْ ثُولَاوِيْن شِدْحَنْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE.		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Lorsque nous aurons fumé, nous mangerons.	<i>Ermi neseuv doukhan en niteh.</i>	أَرْمِي نَسُو دُخَانَ أَنْ نِيْجْ	
LOUP et chacal.	<i>Wechen.</i> sing. <i>Wechanen.</i> pl.	وَشَن وَشَانِن	دِيْب
LUI, il, pronom de la 3 ^e pers. *	<i>Nithsa, inithsa nitha, ei.</i>	نِثْسَا - اِيْنِثْسَا - نِثْسَا اِي	
Il fait.	<i>Nithsa adisker, ou adisker, ou sekereth inithsa.</i>	نِثْسَا اَدِيْسَكْر - اَدِيْسَكْر - سَكْرَتْ	
LUI, régi par un verbe, <i>subst.</i>	<i>S, adhas.</i>	اِيْنِثْسَا س - اَدَّاسْ	
Dis-lui.	<i>Ine's.</i>	اِيْنِسْ	
On lui a donné la bastonnade.	<i>Efkane's thighrit.</i>	اَفْكَانَسْ تَغْرِيتْ	
Nous lui avons fait un bon régal.	<i>Adhas nesker imensi delali.</i>	اَدَّاسْ نَسْكَر اِيْمَنْسِي دَلَالِي	
Je lui ai pris son mouchoir.	<i>Adhas oughaghd temharemti's.</i>	اَدَّاسْ اَوْغَغْدْ تَهْكَرْمَنْتِسْ	
LUMIÈRE.	<i>Wech.</i>	وَشْ	ضَوْ
Lumière du soleil.	<i>Wech en tefoukt.</i>	وَشْ أَنْ تَفُوْكَتْ	ضَوْ الشَّمْسِ
— des étoiles.	<i>Wech en ithran.</i>	وَشْ أَنْ اِيْثْرَانَ	ضَوْ النُّجُوْمِ
LUNDI.	<i>Ghas el ethnein, was el ethnein.</i>	غَسْ الِاَثْنَيْنِ - وَّاسْ الِاَثْنَيْنِ	يَوْمِ الْاَثْنَيْنِ
LUNE.	<i>Tiziri.</i>	تِيْزِيْرِي	القَمَرِ
La lune se lève.	<i>Touli, toulid tiziri.</i>	تُوْلِي - تُوْلِيْد تِيْزِيْرِي	

* Il s'emploie ou se retranche à volonté, si ce n'est lorsqu'il s'agit d'une démonstration particulière.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
La lune se couche.	<i>Ataghlid tiziri.</i>	أَتَغْلِيدُ تِيزِيرِي	جَلْبَانَه
LUPIN, pois plat et un peu amer.	<i>Tedjilbent.</i>	تَجْلِبَنْت	
LUZERNE.	<i>Lacourt.</i>	لَعُورْت	
M			
MA, MON, MES, pronoms possessifs de la première pers. sing.	<i>Inou, inou sans élif, iou.</i>	اِينُو - يِنُو - يُو	بِنَاغِي - صِبَالِي
Ma maison.	<i>Akham inou.</i>	آخَامْ اِينُو	
Mon pays.	<i>Themourtinou.</i>	تَمُورْتِينُو	
Ma tête.	<i>Ikhfiou.</i>	إِخْفِيُو	
Mes frères.	<i>Athmatheniou.</i>	أَثْمَاتْنِيُو	
Mes pieds.	<i>Idareniou.</i>	إِدَارْنِيُو	
MACERON (<i>smyrnium olusatrum</i> , L.).	<i>Timaassin.</i>	تِمَقَصِين	الْمَقْص
MAÇON.	<i>Benna en akham. sing.</i>	بَنَّا أَنْ آخَامْ	بِنَّا
	<i>Bennain en tighimmi. p.</i>	بَنَّاين أَنْ تِغِمْمِي	بَنَّاين
MAGICIEN, sorcier.	<i>Eshar.</i>	أَشْكَارْ	سَاحِرْ
Cet homme-là est magicien; il peut faire descendre la lune du ciel.	<i>Waghi eshar üzmer en üres tiziri zigh thigh-nau.</i>	وَاحِي أَشْكَارْ يَزْمِرْ أَنْ يِرْسْ تِيزِيرِي زِغْ تِغْنَاوْ	
MAIGRE, mince.	<i>Daracac. masc.</i>	دَارَقَقْ	رَقِيقْ
	<i>Teracaqt. fém.</i>	تَرَاقَقْتْ	
Son épouse est maigre; elle n'est pas du tout jolie.	<i>Tislitis teracaqt oulachit telhi era.</i>	تِيسْلِيْتِسْ تَرَاقَقْتْ اُولَاشِيْتْ تَلْهِيْ أَرَا	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
MAIN.	<i>Efous.</i> sing.	أَفُوسْ	يَدْ
	<i>Ifasen.</i> pl.	إِيفَاسِنْ	يَدَيْنِ
	Il s'est coupé la main.	<i>Ibi efousenen.</i>	بِييْ أَفُوسِنِنْ
	Lave tes mains.	<i>Sired ifasenek.</i>	سِيرِدْ إِيفَاسَنَكْ
Les deux pleines mains.	<i>Ouraoun.</i>	أُورَاُونْ	حَفْنَهْ
	Prends-en tes deux pleines mains.	<i>Tchar ouraounik.</i>	تْچَارْ أُورَاُونِيكْ
MAINTENANT.	<i>Thoura.</i>	تُورَاْ	آلَانْ
MAÏS, blé de Turquie.	<i>Akbel.</i>	آكْبَلْ	دُرَيْ
MAISON.	<i>Akham, tighimmi.</i> s.	آخَامْ - تِيْغِمِيْ	
	<i>Ikhamin.</i> pl.	إِخَامِيْ	
MALADE.	<i>Ioudan.</i>	يُضَانْ	
	J'ai été malade à la mort pendant quinze jours.	<i>Nekini helkagh summus demrau wesen.</i>	نَكِينِيْ هَلْكَغْ سَمْسْ دَمْرَاوْ وَسِنْ
	Son frère est dangereusement malade.	<i>Doughmas jehlik.</i>	دُوْغْمَاسْ يَهْلِيكْ
MAL CADUC.	<i>Amour.</i>	آمُورْ	سَكِينَهْ
	Il est sujet au mal caduc.	<i>Ioughith wamour.</i>	يُوْغِيْثْ وَآمُورْ
MALGRÉ.	<i>Istimera.</i>	إِسْتِمِرَاْ	بَالْدَبُوسْ
	Malgré lui.	<i>Istimera fell's.</i>	إِسْتِمِرَاْ فَلَلسْ
	Il est parti malgré nous.	<i>Iharrek istinera fellanagh.</i>	بِحْرَكْ إِسْتِمِرَاْ فَلَلاَنَاحْ
	Je l'ai fait malgré le cheikh.	<i>Sekeraghth istinera ghaf amoucran.</i>	سَكْرَغْتْ إِسْتِمِرَاْ غَفْ آمُقْرَانْ
MALHEUR.	<i>Lehadit.</i>	لِحَدِيْتْ	سَاعَهْ أَسْوَدْ
MALPROPRE.	<i>Erkan.</i>	أَرْكَانْ	وَإِخْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
MANGE, <i>imp.</i>	<i>Itch.</i>	اِچْ	كُلْ
J'ai mangé.	<i>Tchagh.</i>	چَاغْ	
Vous avez beaucoup mangé.	<i>Kanwi tatcham athas.</i>	كَنْوِي تَتْچَمْ آطَسْ	
Ils mangent du couscoussou.	<i>Nathni attchen suksow.</i>	نَتْئِي آتْچِنْ سَكْسُو	
Apporte à manger.	<i>Awid en nitch.</i>	آوِيدْ أَنْ نِيچْ	
MANGER (Le).	<i>Outchi.</i>	أَوْچِي	الْأَكْلْ
MANTEAU, de laine noire.	<i>Silham.</i>	سِلْهَمْ	بِرَنْسْ أَسْوَدْ
—, de laine grossière et à rubans de diverses couleurs.	<i>Takhnift.</i>	تَخْنِيْفَتْ	عِبَاةٌ - عِبَايَهْ
MANTÈGUE, beurre fondu et salé.	<i>Oudi.</i>	أُوْدِي	سَمَنْ
MAQUEREAU.	<i>Dejout-acran.</i>	دَيْوْتْ - أَقْرَانْ	طَحَّانْ
MARCHAND, trafiquant.	<i>Musebbib.</i>	مُسَبِّبْ	تَاجِرْ
MARCHE, <i>imp.</i>	<i>Eddou.</i>	أَدْدُو	أَمْشِي
J'ai marché.	<i>Eddough.</i>	أَدْدُوغْ	مَشَيْتْ
Tu as marché.	<i>Tededdou, tededdoud.</i>	تَدْدُو - تَدْدُوْدْ	
Il a marché.	<i>Ideddou.</i>	يَدْدُو	
Nous avons marché.	<i>Nededdou.</i>	نَدْدُو	
Vous avez marché.	<i>Tededdoum.</i>	تَدْدُوْمْ	
Ils ont marché.	<i>Ededdonn.</i>	أَدْدُوْنْ	
MARCHE DONG, avance.	<i>Az aghirzat.</i>	أَزْ أَغْرَزَاتْ	
MARDI.	<i>Ghas, ou was el thelathé.</i>	غَسْ - وَاسْ التَّلَاثَهْ	يَوْمُ التَّلَاثَهْ
MARÉCHAL FERRANT, qui panse les chevaux.	<i>Thabib ouweisan.</i>	طَبِيْبْ أُوَيْسَانْ	بَيْطَارْ
MARIAGE.	<i>Nikah.</i>	نِكَاحْ	
MARIÉE (La).	<i>Tislit.</i>	تَسْلِيْتْ	الْعَرُوسَهْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
La mariée a été dépucelee.	<i>Tislit tekchim.</i>	تَسْلَيْتْ تَكْشِمْ	
MARIE-TOI, <i>imp.</i>	<i>Erchel.</i>	أَرْشَلْ	زَوْج
Je me suis marié.	<i>Rechlagh.</i>	رَشَلَّغْ	
Tu t'es marié.	<i>Terchel, terchélad.</i>	تَرْشَلْدْ - تَرْشَلْدْ	
Il s'est marié.	<i>Iirchel.</i>	يَرْشَلْ	
Nous nous sommes mariés.	<i>Nerchel.</i>	نَرْشَلْ	
Vous vous êtes mariés.	<i>Terchelem.</i>	تَرْشَلْمْ	
Ils se sont mariés.	<i>Rechelen, rechelend.</i>	رَشَلْنْ - رَشَلْنْدْ	
MARMITE, de terre.	<i>Thesilt.</i> . sing.	تَسِلْتْ	قِدْرَة
	<i>Thisilin.</i> pl.	تَسِلِينْ	
La marmite avec sa passoire, pour faire le couscoussou.	<i>Thesilt ak dou souksud.</i>	تَسِلْتْ آكْ دُو سَكْسُدْ	
MARMITE, de cuivre.	<i>Tanghoult.</i>	تَانْعَوْلْتْ	تَنْجَرَة
MARRUBE PUANT (<i>ballota nigra</i> , L.).	<i>Meriwed.</i>	مَرْيُودْ	
MARTEAU.	<i>Ezdouz.</i>	أَزْدُوزْ	مَطْرَقَة - رِزَامَة
MASTIC (<i>pistachis lentiscus</i> , L.).	<i>El dherou.</i>	أَلْدَرُو	
MÂT, d'un navire.	<i>Wechghou.</i>	وَشْغُو	صَارِي
Leur mât s'est cassé.	<i>Iirzasen wechghou.</i>	يَرْزَاسِنْ وَشْغُو	
MATELAS, pour un grand lit.	<i>Madrabé.</i>	مَضْرَبَة	
—, pour une seule personne.	<i>Mathrah.</i>	مَطْرَحْ	
MATIN (Le).	<i>Ighilwas.</i>	إِغْلُوَاسْ	الصُّبْحْ - الصَّبَاحْ
MAUVAIS, ce qui ne vaut rien.	<i>Irith ou dirith.</i>	إِيرِثْ - دِيرِثْ	دُونِي

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
MAUVE, herbe.	<i>Medjir.</i>	مَجِير	حَبِير
MÉCHANT, pervers.	<i>Daharami-aghdar.</i>	دَا حَرَامِي - آغْدَر	حَرَامِي - وَلَد
MEILLEUR, mieux.	<i>Akhir.</i>	أَخِير	زَنَا أَحْسَن
Le sucre est meilleur que le miel.	<i>Essukker akhir en thament.</i>	أَسْكَرَ أَخِيرَ أَنْ تَأَمَّتْ	
Le mulet vaut mieux que le cheval dans les montagnes.	<i>Eserdoun akhir ou âoudiou ghafedrar.</i>	أَسْرَدُونْ أَخِيرَ أَوْ عَوْدِيُو غَفَّ أَدْرَارْ	
L'homme est meilleur que la femme.	<i>Eryhaz akhir en themthout.</i>	أَرْغَازَ أَخِيرَ أَنْ تَمَطُوتْ	
MÊLE, mélange, imp.	<i>Sakhlad.</i>	سَخَلَدْ	خَلَطْ
J'ai mêlé.	<i>Sekhaldagh.</i>	سَخَلَدَغْ	خَلَطْتُ
Tu as mêlé.	<i>Teskhaldad.</i>	تَسَخَلَدَدْ	
Il a mêlé.	<i>Isakhlad.</i>	يَسَخَلَدْ	
Nous avons mêlé.	<i>Nesakhlad.</i>	نَسَخَلَدْ	
Vous avez mêlé.	<i>Tesakhladem.</i>	تَسَخَلَدَمْ	
Ils ont mêlé.	<i>Sakhalden.</i>	سَخَلَدَنْ	
Mêle de la farine avec du lait aigre; apporte que je mange.	<i>Sakhlad aourn ouk dighi awid ad tchagh.</i>	سَخَلَدْ أَوْرَنْ أَوْكْ دِيغِي أَوِيدَ آدْ جَاغْ	
MÉLINET, plante (<i>cerinthe major</i>).	<i>Amzough echcheikh.</i>	آمَزُوغْ الشَّيْخْ	وَدْنِ الشَّيْخْ
MELOCHIA, plante gluante dont on fait beaucoup de cas en Égypte, en Barbarie et en Nigritie.	<i>Muloukhiet el wasfan.</i>	مُلُوخِيَّةُ الوَصْفَانْ	حَشْبَةُ اللَّدَمْ
MENSONGE.	<i>Tikerkas.</i>	تِيكَرْكَاسْ	كَذْبْ
Toutes ses paroles sont des mensonges.	<i>Akk avalis tikerkas.</i>	آكْ أَوَالِسْ تِيكَرْكَاسْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Ce que tu dis est un mensonge.	<i>Waghi wein tennid tiker- kas.</i>	وَاحِي وَيْن تَنِيد تِيكَرْكَاسْ	
MENTEUR.	<i>Ishkidib.</i>	يَشْكِدِبْ	كَدَابْ
J'ai menti.	<i>Sekhiridagh.</i>	سَخْرِدَغْ	كَذَبْتَ
Tu as menti.	<i>Teshkiridad.</i>	تَشْكِرِيدَادْ	
Il a menti.	<i>Ishkirid.</i>	يَشْكِرِيدْ	
Nous avons menti.	<i>Neskhirid.</i>	نَشْكِرِيدْ	
Vous avez menti.	<i>Teshkiridem.</i>	تَشْكِرِيدِمْ	
Ils ont menti.	<i>Sekhiriden.</i>	سَخْرِيدِنْ	
MENTHE.	<i>Naána.</i>	نَعْنَعْ	
— verte (<i>mentha viridis</i> , L.).	<i>Záathar.</i>	زَعَطْرْ	
— aquatique (<i>mentha aquatica</i> , L.).	<i>Feliou.</i>	فَلِيُوْ	حَبَقْ الْمَسَّاحْ
— à feuilles rondes (<i>mentha rotundi- folia</i> , L.).	<i>Eddoumran.</i>	الدَّوْمْرَانْ	
MENTON.	<i>Themert.</i> sing.	تَمَّرْتْ	دَقْنْ
	<i>Themertin.</i> pl.	تَمَّرْتِينْ	
MENUISIER.	<i>Anzar.</i>	أَنْزَارْ	بَجَّارْ
MER.	<i>Lebhar.</i>	لَبْحَرْ	بَحْرْ
La mer est grosse aujourd'hui.	<i>Essa lebhar mouccar.</i>	أَسَا لَبْحَرْ مَوْقَرْ	
MERCREDI.	<i>Ghas, ou was el erbâa.</i>	غَسْ - وَاسْ الْأَرْبَعَةْ	يَوْمَ الْأَرْبَعَةْ
MERCURIELLE (<i>mercurialis perennis</i>).	<i>Touchanin.</i>	تَوْشَانِينْ	الْمُعْنِينْ
MERDE.	<i>Izzan.</i>	إِبْرَانْ	خَرَا

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
MÈRE.	<i>Iemma.</i> sing.	يَمَّا	أُمُّ
	<i>Iemmat.</i> pl.	يَمَّاتْ	
Ma mère.	<i>Iemmaï.</i>	يَمَّاڨي	أُمِّي
Sa mère.	<i>Iemma's.</i>	يَمَّاسْ	
Leurs mères.	<i>Iemmat ennesen.</i> masc.	يَمَّاتْ أَنْسَنْ	
	<i>Iemmat ennesent.</i> fém.	يَمَّاتْ أَنْسَنْتْ	
MERLE, oiseau à plumage noir et à bec jaune.	<i>Ahghiamoum, thauthawa.</i>	أَحْجَامُوم - طَوْطُوا	
	<i>Ihghiamoumen.</i>	أَحْجَامُومِي	
MESURE, <i>imp.</i>	<i>Ektil.</i>	أَكْتَيْلْ	كَيْلٌ
Mesure deux pics (deux coudées).	<i>Ektil sin ighalin.</i>	أَكْتَيْلْ سِيْنِ اِيْغَالِيْنِ	
J'ai mesuré.	<i>Ketelagh.</i>	كَتَلَّغْ	
Tu as mesuré.	<i>Tektelad.</i>	تَكْتَلَدْ	
Ils ont mesuré.	<i>Ketelan.</i>	كَتَلَنْ	
MÉTIER.	<i>Thalouft.</i>	ثَالُوْفْتْ	صَنْعَهْ
METS, <i>imp.</i>	<i>Sersi.</i>	سَرْسِيْ	حَطْ
J'ai mis.	<i>Sersagh.</i>	سَرْسِغْ	
Tu as mis.	<i>Tesersid.</i>	تَسَرْسِيْدْ	
Il a mis.	<i>Iisersi.</i>	يِسَرْسِيْ	
Nous avons mis.	<i>Nesersi.</i>	نَسَرْسِيْ	
Vous avez mis.	<i>Tesersidem.</i>	تَسَرْسِيْدِمْ	
Ils ont mis.	<i>Sersüen.</i>	سَرْسِيْنِ	
MIDI.	<i>Tezwarnen, ighsim was, ammas newas.</i>	تَزْوَارْنِيْنِ - اِيْغْسِيْمِ وَاسْ - اَمَّاسْ نُوَّاسْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
MIEL.	<i>Thumment.</i>	ثَامَمَنْتْ	عَسَلْ
MIEUX, il vaut mieux.	<i>Iouf.</i>	يُونْ - أَحْسَنْ - أَنْسَبْ	
MILLE.	<i>Ifid.</i>	إِفِدْ	الف
Deux mille.	<i>Sin ifdan.</i>	سِينْ إِفْدَانْ	الفَيْنِ
Dix mille.	<i>Merau ifdan.</i>	مَرَاوْ إِفْدَانْ	عَشْرَةُ آلْفِ
MILLION.	<i>Merau miet ifdan.</i>	مَرَاوْ مِيَّةْ إِفْدَانْ	عَشْرَةُ مِائَةِ أَلْفِ
MINUIT.	<i>Ammas n'id, ighsim id.</i>	أَمَّاسْ نِيدْ - إِغْسِيمْ إِدْ	نُصْفُ اللَّيْلِ
MIROIR.	<i>El miri.</i>	المِرِّي	مِرْيَانِهْ
Petit miroir à coulisse.	<i>Tesmacalt.</i>	تَسْمَقَلْتْ	
MOELLE (La).	<i>Adif.</i>	أَضِيفْ	مُخُّ الْعَظْمِ
Moi, le premier pronom personnel.	<i>Nek, nik, nekini.</i>	نك - نيك - نَكِينِي	أَنَا
Moi, homme.	<i>Nekini erghaz.</i>	نَكِينِي أَرْغَازْ	
Moi, femme.	<i>Nekini themthout.</i>	نَكِينِي تَمْتُوتْ	
Moi, je l'ai fait.	<i>Nek, nik, nekini seke- raghth.</i>	نك - نيك - نَكِينِي سَكْرَغْتْ	
Pour moi.	<i>Ghafimaniou.</i>	غَفْ إِمَانِيُو	مِنْشَانِي
MOINEAU, oiseau couleur de terre.	<i>Thazouqui.</i>	طَاَزُوقِي	زَاوُشْ
MOIS LUNAIRE.	<i>Aiour, aghour. sing.</i>	أَيُورْ - أَغُورْ	شَهْرْ
	<i>Aiouren, aghouren. p.</i>	أَيُورِنْ - أَغُورِنْ	
Le mois lunaire est fini.	<i>Iemmot waïour.</i>	يَمُوتْ وَأَيُورْ	
MOISSONNE, imp.	<i>Emguer.</i>	أَمْكُرْ	حَصِدْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
J'ai moissonné.	<i>Megueragh.</i>	مَكْرَغْ	
Tu as moissonné.	<i>Temquered.</i>	مَكْرَدْ	
Il a moissonné.	<i>Imguer.</i>	مِكْرْ	
Nous avons moissonné.	<i>Nemguer.</i>	مَكْرْ	
Vous avez moissonné.	<i>Temgueren.</i>	مَكْرَرْ	
Ils ont moissonné.	<i>Megueren.</i>	مَكْرَنْ	
MOISSONNEUR.	<i>Imgueras.</i>	اِمَكْرَارْ	حَصَادْ
MOITIÉ (La).	<i>Ezguen, ighsin, ammas.</i>	اَزْكَنْ - اِغْسِمْ - اَمَّاسْ	النُّصْفْ
La moitié du chemin.	<i>Ezguen bou berid.</i>	اَزْكَنْ بُوْبِرِيدْ	
Donne-moi la moitié de ton pain.	<i>Efkiü ighsim boughroumak.</i>	اَفْكِي اِغْسِمْ	
J'ai mangé la moitié du melon d'eau.	<i>Tchagh ammas en batthikh.</i>	بُوغْرُومَكْ جَاغْ اَمَّاسْ اَنْ بَطِيجْ	
MOLÈNE, bouillon blanc (<i>verbascum sinuatum</i> , L.).	<i>Salih lil dagh.</i>	صَالِحِ لِدَاغْ	
MOMENT, un moment.	<i>Teswiat.</i>	تَسْوِيَعَةْ	دَقِيقَةْ. لَحْظَةْ
Un petit moment encore.	<i>Teswiat akka.</i>	تَسْوِيَعَةْ اَكَّا	سُوِيَةْ اَيْضًا
MONDE, troupe de gens, <i>subst.</i>	<i>Mudden, el ghachi.</i>	مَدَّنْ - العاشي	الناس
MONTAGNE.	<i>Edrar. sing.</i>	اَدْرَارْ	
	<i>Ouderar, idourer. pl.</i>	اُوْدَرَارْ - اِدُورَّرْ	
Les hommes qui vont à la guerre dans les montagnes ont beaucoup à souffrir.	<i>Mudden adalien digh ouderar adinnaghan emchaca athas fellasen.</i>	مَدَّنْ اَدَالِيْنْ دِيغْ اُوْدَرَارْ اَدِنِنَاغْنْ اَمَشَقَهْ اَطْسْ فَلَّاسِ	
MONTE, <i>imp.</i>	<i>Ali.</i>	آلِي	اَطَّلَعْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Je monte.	<i>Adeliagh.</i>	آدَالِيَاغْ	
Nous montons.	<i>Adnoui.</i>	آدْنُوِي	
Ils montent.	<i>Adoulien, adalien.</i>	آدَوْلِيَيْنْ - آدَالِيَيْنْ	
MONTRE, petite horloge.	<i>Mounghala.</i>	مَنْغَالَه	سَاعَة
MONTRE, fais voir, <i>imp.</i>	<i>Siken.</i>	سِكْنْ	وَرِي
Montre-moi.	<i>Siknü.</i>	سِكْنِي	وَرِينِي
Je lui ai montré ma maison.	<i>Sikhigh akhaminou.</i>	سِكْنِيغْ آخَامِينُو	
Il m'a montré sa lettre.	<i>Isikna beraietis.</i>	يَسِكْنَا بَرَايَيْتِسْ	
Nous leur avons montré notre jardin.	<i>Adasen nesiken el ghallanagh.</i>	آدَاسْنْ نَسِكْنْ الْغَلَانَاغْ	
Ils montrent leur derrière.	<i>Sikenen thikhnewannesen.</i>	سِكْنِي تَخْنَوَانَنْسْنْ	
MORCEAU de pain.	<i>Ker oughroum.</i>	كَرْ أَوْغُرُومْ	شَقْفَة خَبْزْ
— de viande.	<i>Techriht.</i>	تَشْرِيحْتْ	طَرْنْ لَحْمْ
— de racine d'arbre pour le feu.	<i>Tighourmin.</i>	تِيغْوَرْمِينْ	جَدْرَة
— (Un petit), un petit brin.	<i>Chouwith.</i>	شُوَيْطْ	طَرْفَه - نَطْفَه
MORT, il est mort.	<i>Iemmout.</i>	يَمُوتْ	مَيِّتْ - مَاتْ
L'homme est mort, allons-nous-en l'enterrer.	<i>Erg haz iemmout eiau adinemdal.</i>	أَرْغَازْ يَمُوتْ أَيَاوْ آدِيمْدَالْ	
La femme du cheikh est morte; appelons les femmes pour la laver.	<i>Themtout en amoucran temmout; adnawi thoulavin adetserouth.</i>	تَمُطُوتْ أَنْ أَمُغْرَانْ تَمُوتْ آدْنَاوِي تُولَاوِينْ آدْتَسْرُوتْ	
MORTIER.	<i>Ezdouz-aferdou.</i>	أَزْدُوزْ - أَفْرَدُو	مَهْرَزْ
MOUCHE.	<i>Izi.</i> sing.	إِيْزِي	دَبَّانْ
	<i>Izan.</i> pl.	إِيْزَانْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
MOUCHE d'âne.	<i>Izan boughial.</i>	إِيزَان بُوغِيَال	دُبَاب
MOUCHOIR.	<i>Temharemt.</i>	تَهْكَرْمَت	حَكْرَمَة
— de soie.	<i>Sibniet.</i>	سِبْنِيَة	
Porte-moi un mouchoir que je m'es- sue le nez, que je me mouche.	<i>Awid temharemt adssafa- dagh enzerniou.</i>	أَوِيد تَهْكَرْمَت أَدَصْفَدَغ أَنْزَرْنِيُو	
MOUDS, <i>imp.</i>	<i>Ezd.</i>	أَزْد	أَرِي
J'ai moulu.	<i>Zadagh.</i>	زَدَغ	
Tu as moulu.	<i>Tezed.</i>	تَزْد	
Il a moulu.	<i>Iized.</i>	يَزْد	
Nous avons moulu.	<i>Nezed.</i>	نَزْد	
Vous avez moulu.	<i>Tezedem.</i>	تَزْدَم	
Ils ont moulu.	<i>Zeden.</i>	زَدَن	
Apporte le moulin, que nous mou- lions.	<i>Awid thesirt en nezed.</i>	أَوِيد تَهْسِرْت أَنْ نَزْد	
MOUILLÉ.	<i>Iabzik.</i>	يَبْرِك	شَمَاح
Le berger s'est mouillé.	<i>Amiksa üzbek.</i>	أَمِكْسَا يَبْرِك	
Nous nous sommes mouillés.	<i>Nukni nezbek.</i>	نُكْنِي نَبْرِك	
Vous vous êtes mouillés.	<i>Kunwi tezbekem.</i>	كُنْوِي تَبْرِكَم	
Ils se sont mouillés.	<i>Nathni bisken.</i>	نَثْنِي بِيْسَكَن	
MOULES, coquillage.	<i>Serenbak.</i>	سَرْبَك	
MOULIN à farine, qu'on fait tourner avec la main, ou tout autre mou- lin qu'on fait aller avec des ani- maux.	<i>Thestirt.</i>	تَهْسِرْت	رَحَا
MOULIN à eau.	<i>Thestirt bou eman.</i>	تَهْسِرْت بُو أَمَان	رَحَا الْمَا

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
MOUSTACHE*.	<i>Chilaghoun.</i>	شِلاَعَمَّ	شَوَارِبْ
MOUTARDE, plante (<i>sinapis arvensis</i> , L.).	<i>Wechnaf.</i>	وَشَنَانْ	
MOUTARDE**.	<i>El kercaz.</i>	الْكَرْقَازْ	خَرْدَلْ
MOUTON ENTIER et non châtré. (Voy. BÉLIER.)	<i>Ikerri.</i> sing. <i>Ikraren.</i> pl.	إِكْرِي إِكْرَانْ	كَبْشْ
MOUZOUNE***.	<i>Mouzoun.</i>	مُوزُونْ	
MUET.	<i>Dabukouch, aghnau.</i>	دَابُكُوشْ - آغْنَاوْ	عَعُونْ
MULE.	<i>Taserdount.</i> sing. <i>Tiserdiatin.</i> pl.	تَاسَرْدُونْتْ تِيسَرْدِيَاتِينْ	بَعْلَهْ
Mule craintive, qui craint.	<i>Taserdount toughad.</i>	تَاسَرْدُونْتْ تُوَعْدْ	
— ombrageuse, qui se fait des fantômes.	<i>Taserdount tetkhaïel.</i>	تَاسَرْدُونْتْ تَتَكْحَايَلْ	
MULET.	<i>Aserdoun.</i> sing. <i>Isirdian.</i> pl.	آسَرْدُونْ إِسِرْدِيَانْ	بَعْلْ
MURAILLES d'une ville ou d'un château, remparts.	<i>Aghadir.</i>	آغَادِرْ	سُورْ
MUSETTE, sorte de cornemuse.	<i>Tachoullith, tailouth.</i>	تَاشُولِطْ - تَايْلُوطْ	الْمُرُودْ
Le berger s'en va, portant la musette sous son aisselle.	<i>Amiksa üdeddou, devas tachoullith.</i>	آمِكْسَا يَدْدُو دَوَاسْ تَاشُولِطْ	
MUSULMANS.	<i>Insilman.</i>	إِنْسِلْمَانْ	مُسْلِمِينْ
MYRTE (<i>myrtus communis</i> , L.).	<i>Rihan chelmoun.</i>	رِيحَانْ شَلْمُونْ	

* Les Berbères, en général, ne portent que la moustache, et point de barbe.

** Composition faite de sénevé broyé qu'on détrempe dans du vinaigre ou dans quelque sirop.

*** Pièce d'argent monnayé de Barbarie, valant environ trois sous.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
N			
NARCISSE à bouquet (<i>narcissus tazetta</i> , L.).	<i>Tikhoulouin en nebi.</i>	تَخْلُولِينِ النَّبِيِّ	أَرَاتَجَسَسْ - نَرْجِيسْ - أَبْهَارْ
NATTE, tissu de paille ou de jonc.	<i>Tagharthilt. sing.</i> <i>Tighirthial. pl.</i>	تَغْرَثِلْتْ تَغْرَثِيَالْ	حَصِيرَهْ
Faiseur de nattes; il fait des nattes.	<i>Isker tighirthial.</i>	يَسْكُرْ تَغْرَثِيَالْ	
NAVET.	<i>Teguequirt, terkem. s.</i> <i>Tiguiquer, terakimin. pl.</i>	تَكَّرْتْ - تَرَكَمْ تَكَّرْ - تَرَاكِمِينْ	لَيْتْ
NE, particule négative *.	<i>Our, wer.</i>	أُورْ - وَرْ	لا - ما - لَمْ
Ne fais pas.	<i>Our esker.</i>	أُورْ أَسْكُرْ	
Ne dis pas.	<i>Our in.</i>	أُورْ إِينْ	
Ne le fais pas.	<i>Ourth esker.</i>	أُورْتْ أَسْكُرْ	
Ne le dis pas.	<i>Ourth in.</i>	أُورْتْ إِينْ	
Je ne le connais pas.	<i>Werthen sinagh.</i>	وَرْتِينْ سِينَاغْ	
Il ne les a pas vus.	<i>Werthen iizra.</i>	وَرْتِينْ إِيْزْرَا	
Il ne m'a pas donné.	<i>Ouri efka.</i>	أُورِيْ أَفْكََا	
Il ne vous battra pas.	<i>Ouragh iiket.</i>	أُورَاغْ إِيْكَتْ	
Je ne t'ai pas baisé.	<i>Werk soudenagh.</i>	وَرَكْ سُوْدَنْعْ	
Il ne t'a pas écoutée, toi femme.	<i>Werkim iisla.</i>	وَرَكِمِ يِيسْلَا	
Je ne vous aime pas.	<i>Ourwen hammelagh.</i>	أُورُونْ حَمَّالَغْ	
Ils ne vous ont pas prise, vous femme.	<i>Werkant taifen.</i>	وَرَكَنْتْ تَايفِينْ	

* On fait suivre cette particule, comme en français, du pronom personnel.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Ils ne vous regardent pas, vous femme.	<i>Werwent admoaclan.</i>	وَرَوْنْتِ اَدْمُؤَاقْلَانِ	
NÈFLE, fruit de néflier.	<i>Inzah.</i>	اِنْزَاحْ	
NÈGRE, esclave ou libre.	<i>Acli.</i> sing.	اَقْلِي	وَصِيْف
	<i>Iclan.</i> pl.	اِقْلَانْ	
NÈGRESSE.	<i>Taclit.</i>	تَقْلِيْتْ	وَصِيْفَة - خَادِمَة
NEIGE.	<i>Edfil, chanou.</i>	اَدْفِيْل - شَنُو	تَلْجْ
NEUF, nombre.	<i>Dza.</i>	دَزَا	تِسْعَة
NEZ, narines.	<i>Inzer.</i> sing.	اِنْزَرْ	اَنْف - مِخْرَجْ
	<i>Inzeren.</i> pl.	اِنْزَرْنِ	
NIE, imp.	<i>Enker.</i>	اَنْكِرْ	
J'ai nié.	<i>Nekerag.</i>	نَكْرَغْ	
Il m'a nié.	<i>Inkerii.</i>	يَنْكِرِي	
NOCES.	<i>Themghara.</i>	تَمَّغْرَا	عُرْسْ
Il faut que nous fassions la noce; nous y appellerons des convives qui feront des décharges de fusil; nous leur donnerons un bon festin; après cela, les joueurs d'instruments passeront la nuit auprès de nous à jouer.	<i>Haddennagh en nesker themghara; ad noubid gharnagh inebghaven; ad soufghan lemukhal; adhasen nesker imensi delali; ak idabal in adinsen ida ghounrnagh adouraren.</i>	حَدَّ نَفَاغْ اَنْ نَسْكَرْ تَمَّغْرَا اَدْ نُوْبِيْدْ غَرْنَاغْ اِنْبَغَاوْنِ اَدْسُوْفَغْنِ لَمُكْحَالْ اَدَّاسْنِ نَسْكَرْ اِيْمَنْسِي دَلْعَالِي اَكْ اِدَّابَالْنِ اَدِيْنْسَنْ اِدَّا غُوْرْنَاغْ اَدُوْرَانْ	
NŒUD, enlacement d'une chose pliante.	<i>Tikrcst.</i>	تِكْرَسْتْ	عَقْدْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Délie le nœud.	<i>Efsi tikrest.</i>	أَفْسَى تِكْرَسْت	
NOEUD COULANT.	<i>Thiërsi.</i> sing.	تِيْرَسِي	الْكُوْمُوْصَه
	<i>Thiërsiwen.</i> pl.	تِيْرَسِيْوَن	
NOIR, de couleur noire.	<i>Dabrikan, inghal.</i>	دَابْرِيْكَانْ - اِنْغَالْ	أَسْوَدْ
NOIRE.	<i>Tebrikent.</i>	تَبْرِيْكَنْت	أَسْوَدَه
NOISETTE.	<i>Likirgha.</i>	لِكْرِغَا	بُنْدُقْ
NOMBRIL.	<i>Thimit, tedjiatbout.</i>	تِيْمِيْطْ - تَجْجِيْبُوْت	صُرَّة
NON, NON.	<i>Emdeh, houhou, wayi.</i>	أَمْدَه - هُوْهُ - وَاي	أَصِلْ - لَالَا
NOTRE, NOS, adjectifs possessifs.	<i>Nagh, ennagh.</i>	نَاغْ - اَنْنَاغْ	بِنَايْ - بِنَاعِنَا ضِيَالِي
Notre frère.	<i>Doughmenagh, dighmanagh.</i>	دُوغْمَانَاغْ - دِيْغْمَانَاغْ	
Notre sœur.	<i>Weltmanagh.</i>	وَلْتْمَانَاغْ	
Notre maison.	<i>Akham ennagh, ou akhamennagh.</i>	أَخَامْ اَنْنَاغْ - أَخَامْنَنَاغْ	
Nos bœufs.	<i>Izgharennagh.</i>	اِزْغَارَنْنَاغْ	
Nos chèvres.	<i>Thighatenennagh.</i>	تِيْغَاتَنْنَنَاغْ	
NOURRICE.	<i>Terdaat.</i>	تَرْضَعْتْ	مُرْضِعَةٌ
NOUS, pronom de la 1 ^{re} pers. au pl.	<i>Nukni.</i> masc.	نُكْنِي	أَحْنَا - نَحْنُ
	<i>Nukunti.</i> fém. *	نُكْنِي	
Nous, hommes.	<i>Nukni dirghazen.</i>	نُكْنِي دِرْغَازَنْ	
Nous, femmes.	<i>Nukanti thilavin.</i>	نُكْنِي تِيْهَلَاوِيْنْ	
Nous rions.	<i>Nukni ad nedis.</i> masc.	نُكْنِي آدْ نَدِيْسْ	

* *Nukni* et *Nukunti* peuvent se retrancher, puisque le nom qui précède le verbe est affecté du signe caractéristique de la première personne du pluriel dans tous les temps.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Nous rions.	<i>Nukunti ad nedis. fém.</i>	نُكُنْتِي آد نَدِسْ	
Nous, régi par un verbe.	<i>Adagh, agh, gh.</i>	آدَاغْ - آغْ - غْ	نَا لِنَا
Le cheikh nous a donné deux chevaux.	<i>Amoucran adhagh iifka sin iouôdiven.</i>	آمُوقْرَانْ آدَاغْ يِفْكَ سِينْ يِعُودِيُونْ	
Ton frère nous a envoyé un agneau.	<i>Ighmak ioubidagh iewen ezimcr.</i>	إِغْمَاكْ يُوْبِيدَاغْ يِوْنْ أَزِيمْرْ	
Il nous a dit.	<i>Nihsa ünnagh.</i>	نَيْسَا يِنْنَاغْ	
Ne nous quitte pas.	<i>Ouragh edgi.</i>	أُورَاغْ اِدْجِي	
Nous, régi par une préposition.	<i>Ennagh, nagh.</i>	أَنْنَاغْ - نَاغْ	
Avec nous.	<i>Akidennagh.</i>	أَكِيدَنْنَاغْ	
Auprès de nous.	<i>Ghournagh.</i>	غُورْنَاغْ	
Au-dessus de nous.	<i>Soufellanagh.</i>	سُوفَلَانَاغْ	
Au-dessous de nous.	<i>Dewanagh.</i>	دَوَانَاغْ	
NOUVEAU.	<i>Dadjédid.</i>	دَا جِدِيدْ	جَدِيدْ
NOUVELLE LUNE (littéralement la nouvelle lune paraît).	<i>Ioulal waiour.</i>	يُولَالْ وَايُورْ	
NOYER.	<i>Iat tetsewikt.</i>	يَاتْ تَتْسُوكْتْ	شَجَرَةُ الْجُوزِ - سَوَاكْ
NUAGES.	<i>Esighna.</i>	أَسِيغْنَا	سَحَابْ
Nuages qui portent de la pluie.	<i>Esighna bou eman.</i>	أَسِيغْنَا بُو أَمَانْ	
NUIT.	<i>Id. sing.</i>	إِدْ	أَلَيْلْ
	<i>Idad. pl.</i>	إِدَادْ	
Cette nuit.	<i>Ida.</i>	إِدَا	أَلَيْلَاهْ
J'ai veillé la nuit.	<i>Nekini cassragh id.</i>	نَكِينِي قَصْرَاغْ إِدْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Nous avons veillé la nuit.	<i>Nakni nacssar id.</i>	نَكْنِي نَعَصْرَادْ	
Tu n'as pas dormi la nuit passée.	<i>Ketchini our tathssad idazierien.</i>	كَيْبِنِي أَوْرَتَطَصَدْ إِذَا إِرْزِينْ	
Cette nuit, il fait obscur.	<i>Ida tellest, ida telles.</i>	إِذَا تَلَسْتْ - إِذَا تَلَسْ	
Passe la nuit.	<i>Ens.</i>	أَنْسْ	بَاتْ
Je passe la nuit.	<i>Adinsagh.</i>	أَدِنْسَغْ	أَبَيْتْ
Tu passes la nuit.	<i>Atensad.</i>	أَتَنْصَدْ	
Il passe la nuit.	<i>Adiens.</i>	أَدِينْسْ	
Nous passons la nuit.	<i>Adnens.</i>	أَدَنْسْ	
Vous passez la nuit.	<i>Adtensem.</i>	أَدْتَنْسَمْ	
Ils passent la nuit.	<i>Adiinsen.</i>	أَدِينْسِنْ	
NUQUE, la partie de derrière le cou.	<i>Emghard.</i>	أَمَغْرَدْ	العُنُقْ
O			
OBSCURITÉ.	<i>Telas.</i>	تَلَّاسْ	
OEIL.	<i>Thith. sing.</i>	تَيْبْ	
	<i>Thithavin. pl.</i>	تَيْبَاوِينْ	
	<i>Ellin. (plus usité.)</i>	أَلْلِنْ	
— de chat.	<i>Thith bou emchich.</i>	تَيْبُ بُو أَمْشِيْسْ	
Les yeux de cette femme brillent comme deux étoiles.	<i>Ellin en themthont taghi atseraghan enicht sinithran.</i>	أَلْلِنْ أَنْ مَحَطُوتْ تَاغِي أَتْسَرَّغِنْ أَنْشَتْ	
Le blanc des yeux.	<i>Emellal en thith.</i>	سِيْنْ إِيْتْرَانْ أَمَلَّالْ أَنْ تَيْبْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Le noir des yeux (la prunelle).	<i>Ebrikan en thith.</i>	أَبْرِيكَانَ أَنْ تَيْط	
OEIL-DE-BOEUF, plante (<i>buphtalmum maritimum</i> , L.).	<i>Tefkerount.</i>	تَفَكْرُونْتْ	حَشِيَّة فَكْرُونَسَه
OEUF.	<i>Themellet.</i> sing.	تَمَلَّتْ	
	<i>Thimillalin, thimillin, tighliin.</i> pl.	تَمَلَّلَالِين - تَمَلَّلَالِين - تَغْلِيلِين	
Fais-moi cuire des œufs, que je mange.	<i>Eskeri themillalin edoubent adtchagh.</i>	أَسْكَرِي تَمَلَّلَالِين أَدُوْبِنْتْ آدْجَاغْ	
Pour moi, les œufs sont préférables au couscoussou.	<i>Ghour tighliin akhür en suksou.</i>	غُورِي تَغْلِيلِين أَحْيَرُ أَنْ سَكْسُو	
OIE, oiseau plus gros que le canard.	<i>Librac.</i>	لِبْرَقْ	وَزَّ - أَوْزْ
OIGNON.	<i>Ezlim.</i> sing.	أَزْلِيمْ	بَصَلْ
	<i>Izlimin.</i> pl.	أَزْلِيمِين	
OISEAU.	<i>Afroukh.</i> sing.	أَفْرُوخْ	طَيْر
	<i>Ifrahh, ighdad.</i> pl.	إَفْرَاخْ - إِغْدَادْ	طُيُور
L'oiseau a volé.	<i>Afroukh ifgh.</i>	أَفْرُوخْ يَفِغْ	
Les oiseaux ont volé.	<i>Ifrahh, ighdad oufghan.</i>	إَفْرَاخْ - إِغْدَادْ أَوْفَغْنْ	
OLIVE.	<i>Ezemmour, acain ezzit.</i>	أَزْمُورْ - أَقَالِين الرِّبْتْ	زَيْتُون
OLIVIER.	<i>Tizimrin, zebboudj.</i>	تَزِيمْرِين - زَبُوجْ	شَجَر الزَيْتُون
OMBELLIFÈRE (famille de plantes).	<i>El kelakh.</i>	أَلْكَالَاخْ	
OMBRE, ombrage.	<i>Amalou.</i>	أَمَالُو	ظِل - قِي
ON, pronom indéfini.	<i>Mudden.</i>	مُدَّنْ	النَّاسْ
On a fait.	<i>Mudden sekeren.</i>	مُدَّنْ سَكْرَنْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
On dit.	<i>Mudden adinnan.</i>	مُدَّنْ أَدِنْنَان	
ONCE *.	<i>Taouquit.</i>	تَاوْقَيْتْ	وَقْبَه
ONCLE PATERNEL.	<i>Aám.</i>	عَمَّر	
— MATERNEL.	<i>Khal.</i>	خَالْ	
Mon oncle paternel m'aime.	<i>Aámmi ihammeli.</i>	عَمِّي يَحْمَلِي	
Notre oncle paternel s'est marié.	<i>Khalennagh irchel.</i>	خَالِنْنَاغْ يَرْشَلْ	
ONGLE.	<i>Ichir.</i> sing.	إِشِرْ	ظْفِرْ
	<i>Icharen.</i> pl.	إِشَارِنْ	
ONZE	<i>Ian demrau.</i>	يَانْ دَمْرَاوْ	أَحَدْ عَشْرْ
OR.	<i>Wirgh, wircq.</i>	وِرْغ - وِرْقْ	ذَهَبْ
OREILLE.	<i>Amzough.</i> sing.	آمَزُوغْ	وَدْنْ
	<i>Imzoughan.</i> pl.	إِمَزُوغَانْ	وَدْنِي
ORFÈVRE.	<i>Eskak.</i>	أَسْكَكْ	صَبَاغْ
ORGE.	<i>Thimzin, tounsín.</i>	تَمْرِيْن - تُوْمَسِيْن	شِعْرْ
L'orge a poussé.	<i>Thimzin ekirint.</i>	تَمْرِيْنِ أَكْرِنْتْ	
La farine d'orge.	<i>Aouren bou thimzin.</i>	أَوْرِنْ بُو تَمْرِيْنِ	
Dans nos montagnes, nous ne mangeons que du pain d'orge.	<i>Digh ouderarennagh, our adnitch echad en oughroum boa thimzin.</i>	دِيغْ أُوْدَرَارِنْنَاغْ أُوْرْ أَدْنِيْجْ أَشَادْ أَنْ أُوغْرُوْمْ بُو تَمْرِيْنِ	
ORNÉ.	<i>Iuchbik.</i>	يُشْبِيْجْ	مْرِيْنِ
ORNÉE.	<i>Techbihat.</i>	تَشْبِيْحَاتْ	مْرِيْنَه
ORPHELIN.	<i>Daghoujil.</i> sing.	دَاغُوْجِيْلْ	يَنْدِمْ
	<i>Daghoujilan.</i> pl.	دَاغُوْجِيْلَانْ	

* Pièce de monnaie de Maroc, valant quatre mouzounes, environ douze sous.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
ORPHELINE.	<i>Teghoujilt.</i> sing. <i>Teghoujilin.</i> pl.	تَغْوَزِلْت تَغْوَزِلِين	يَتِيمَه
ORPIMENT *	<i>Dehebie.</i>	دَهَبِيَه	ذَهَبِ الْأَصْفَرِ
ORTIE.	<i>Azikdouf.</i>	أَزْكَدُون	حَرَائِقِ
OS.	<i>Ighas.</i> sing. <i>Ighsan.</i> pl.	إِغَاسْ إِغَسَانْ	عَظْمَ
. Il s'est cassé les os.	<i>Iirza ighsane's.</i>	يِرْزَا إِغَسَانَسْ	
OSEILLE des prés (<i>acetosupratensis</i> , L.).	<i>Tesemmoumt.</i>	تَسَمُومْتْ	حُمَيْضَه
OTE; <i>imp.</i>	<i>Ekis.</i>	أَكِسْ	أَحَى
J'ai ôté mes habits.	<i>Eksagh thelebè inou.</i>	أَكْسَعْ ثَلَبَهْ إِينو	كَحَيْتْ حَوَاجِي
Il a ôté ses souliers.	<i>Iikis thisile's.</i>	يِكِسْ ثِسِيلَسْ	
Ils ont ôté leurs manteaux.	<i>Eksan abidi ennesen.</i>	أَكْسَانْ أِبِيدِي أَنْسِنْ	
OU, conjonction alternative.	<i>Nigh.</i>	نِغْ	أَوْ - وَلاَ
Bien ou mal.	<i>Irwa nigh akhchin.</i>	إِرْوَا نِغْ أَخْشِينْ	مَلِيحْ أَوْ دُونِي
Le cheval où le mulet.	<i>Eis nigh aserdoun.</i>	أَيْسْ نِغْ أَسْرَدُونْ	
Où, adverbe de lieu.	<i>Mendha.</i>	مَنْدَا	فَيْنْ
Où est le cheikh?	<i>Mendha amoucran.</i>	مَنْدَا أَمُوقْرَانْ	
Où est ton fils?	<i>Mendha mimnik.</i>	مَنْدَا مِمْنِيكْ	
OUBLIE, <i>imp.</i>	<i>Etson, tetou.</i>	أَتْسُو - تَتُو	أَنْسَى
N'oublie pas.	<i>Wer etsou, our tetou.</i>	وَرَّ أَتْسُو - أَوْر تَتُو	

* Dans tout l'Orient et en Barbarie, on le mêle avec un peu de chaux et avec une terre glaise nommée *tifl*; les femmes s'en servent pour faire tomber le poil des épaules et celui des parties sexuelles. Les juifs font aussi usage de cette même composition pour s'épiler la barbe dans les endroits où il leur est défendu de passer le rasoir.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
J'ai oublié.	<i>Etsough.</i>	أَتَسُوغ	نَسِيَتْ
Tu as oublié.	<i>Tetson.</i>	تَتْسُو	
Il a oublié.	<i>Itsou.</i>	يَتْسُو	
Nous avons oublié.	<i>Nitsa.</i>	نِتْسَا	
Vous avez oublié.	<i>Tetsam.</i>	تَتْسَام	
Ils ont oublié.	<i>Etsewen.</i>	أَتْسُون	
OUI.	<i>Enaám, iah.</i>	أَنْعَم - يَا	
Oui, ma mère.	<i>Iah iemma.</i>	يَا إِمَمَا	
Oui, mon ami.	<i>Ena am dameddakuli.</i>	أَنْعَم دَامَدَّاكُلِي	
OUTRE pour l'eau, ou pour tout autre liquide.	<i>Aidid.</i> sing.	أَيْدِيد	قَرِبَه
	<i>Aididen.</i> pl.	أَيْدِيدَن	قَرِب
— faite d'une peau de gazelle ou de chevreau *.	<i>Tichchonlad, tültwin.</i>	تِشْشَوْلَاد - تَيْبِلْوِين	مَرْوَد
			مَرْوَاد
OUVRE, <i>imp.</i>	<i>Elli eldi.</i>	أَلِي - أَلْدِي	أَفْتَح
N'ouvre pas.	<i>Our elli.</i>	أُور أَلِي	لَا تَفْتَح
J'ai ouvert la porte.	<i>Ellich thabourt.</i>	أَلْبِيغ تَابُورْت	فَتَحْتَ الْبَاب
Tu as ouvert la fenêtre.	<i>Tellid sardjiam.</i>	تَلْلِيد صَرْجَم	
Il a ouvert sa tabatière.	<i>Illi thacarour i's.</i>	يَلِّي تَقَرُورْتَس	
Nous avons ouvert.	<i>Nelli.</i>	نَلِّي	
Vous avez ouvert.	<i>Telliem.</i>	تَلْلِيم	
Ils ont ouvert.	<i>Ellien.</i>	أَلْبِيغِين	

* On y renferme des grappes de dattes ou des provisions de voyage.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
P			
PACTE, accord.	<i>Oughri.</i>	أَوْغْرِي	إِتْفَاق
PAILLE de froment.	<i>Elim.</i>	أَلِيم	تَبِي
— d'orge.	<i>Thelgha.</i>	تَلْغَا	تَبِي الشِّعْر
PAIN.	<i>Aghroum, oughroum.</i>	أَغْرُوم - أَوْغْرُوم	خَبْت
Femme, pétris le pain.	<i>Ough aghroum ia them-thout.</i>	أَوْغْ أَغْرُومْ يَا مَمْطُوتْ	
Tourne le pain dans le four ou dans la casserole.	<i>Harrik aghroum.</i>	حَرِّكْ أَغْرُومْ	
Le pain est levé; porte-le au four, pour qu'il se cuise.	<i>Aghroum iouli awidth adioub.</i>	أَغْرُومْ يُولِي أَوِيدْتْ أَدِيُوبْ	
Le pain s'est tellement moisi qu'il est devenu vert.	<i>Aghroum üzindger ermi ioughal dazighzau.</i>	أَغْرُومْ يَزْجِرْ أَرِي يُوعَلْ دَا زَغْرَاوْ	
PAIN de beurre, ou pot de beurre.	<i>Thewarecht aboudi.</i>	تَوَارَشْتْ أَبُودِي	
— de pourceau, plante (<i>cyclamen</i>).	<i>Elhadibi.</i>	الْحَادِيْبِي	
PAIRE, couple.	<i>Sin.</i>	سِينِي	زَوْج
Une paire de chevaux.	<i>Sinat.</i>	سِينَات	
Une paire de mules.	<i>Sin eisen.</i>	سِينِي أَيْسِنْ	
	<i>Sinat tiserdiatin.</i>	سِينَات تَيْسَرْدِيَاتِيْنِي	
PAIX.	<i>Lehéné.</i>	لَهْنَه	صَلْح
On a fait la paix.	<i>Sekeren lehéné.</i>	سَكْرَنْ لَهْنَه	
PANAIS SAUVAGE, plante.	<i>Thimiksimin.</i>	تَمِكْسِيْمِيْنِي	الْمُقْص
PANIER DOUBLE, qu'on met sur l'âne ou sur la mule.	<i>Ezenbil.</i>	أَزْنَبِيلْ	شَوَارِي
PANTOUFLE.	<i>Idoucal.</i>	إِيدُوْقَالْ	صَرْمَه - بَأُوج

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
PAPIER.	<i>Elkaghad.</i>	الْكَاعَدْ	
Le papier boit.	<i>Elkaghad ioukhruc.</i>	الْكَاعَدْ بَحْرُقْ	
PAPILLON.	<i>Ferthouthou.</i>	فَرَطُوطُو	فَرَّاشْ
PAQUERETTE ANNUELLE (<i>bellis annua</i> , L.).	<i>Wemlan.</i>	وَمَلَّانْ	مَلَلَّالْ
PARADIS, le jardin céleste.	<i>Eldjennet.</i>	الْجَنَّةْ	
PARDON.	<i>Semah.</i>	سَمَاحْ	
J'ai pardonné.	<i>Semahagh.</i>	سَمَاحَغْ	
Tu as pardonné.	<i>Tesmahad.</i>	تَسْمَاحَدْ	
Il a pardonné.	<i>Iismah.</i>	يَسْمَحْ	
Nous avons pardonné.	<i>Nesamih.</i>	نَسَامِحْ	
Vous avez pardonné.	<i>Tesamaham.</i>	تَسَامَحْمْ	
Ils ont pardonné.	<i>Semahan.</i>	سَمَاحَنْ	
PARENTS.	<i>Oudmen.</i>	أُودْمَنْ	الْأَقْرَبَا - الْأَنْسَابْ
Mes parents.	<i>Oudmenü.</i>	أُودْمَنْبِي	
Nos parents.	<i>Oudmennagh.</i>	أُودْمَنْنَاغْ	
PARESSEUX.	<i>Iaághiz.</i>	يَعْغِزْ	كَسَلَانْ - رَدِيدْ
C'est un paresseux, un vaurien, qui ne travaille jamais.	<i>Iaághiz doulachit our iikhaddem ara.</i>	يَعْغِزْ دُولَاشَيْتْ أَوْر يَخْدَمْ أَرَا	
PARLE, converse, <i>imp.</i>	<i>Imsilai, etimsilai.</i>	إِمْسَيْلَايْ - اَتْمَسَيْلَايْ	اَتَكَلَّمْ
J'ai parlé.	<i>Mesilaiaagh.</i>	مَسَيْلَايَغْ	
Tu as parlé.	<i>Temsilaied.</i>	تَمْسَيْلَايِدْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Il a parlé.	<i>Imsilai.</i>	مَسِيلَايْ	
Nous avons parlé.	<i>Nemsilai.</i>	نَمَسِيلَايْ	
Vous avez parlé.	<i>Temsilaien.</i>	تَمَسِيلَايْمْ	
Ils ont parlé.	<i>Mesilain.</i>	مَسِيلَايْنْ	
Ils parlent ensemble, et l'un n'écoute pas le discours de l'autre.	<i>Atemislaian ghaigharassen; iwen our iisla emsila niden.</i>	أَمَسِيلَايْنْ غَايْغَرَاَسْنْ يُونْ أَوْرْ يَسْلَا أَمَسْلَا نَدْنْ	
PARMI.	<i>Ghouighara, ghaighara.</i>	غُوَيْغَرَا - غَايْغَرَا	مَا بَيْنْ
Parmi nous.	<i>Ghouigharennagh.</i>	غُوَيْغَرَنْنَاغْ	مَا بَيْنْنَا
Parmi les vaches.	<i>Ghaighara tefounasin.</i>	غَايْغَرَا تَفُونَاَسِينْ	
Parmi la foule.	<i>Ghaighara mudden.</i>	غَايْغَرَا مَدْنْ	
PAROLE, discours.	<i>Awal, emsila.</i>	آوَال - أَمَسِيلَا	كَلِمَه - قَسْوَلْ
PARS, imp.	<i>Harrik.</i>	حَرَّكْ	سَافَرْ
Je suis parti.	<i>Hurrikagh.</i>	حَرَّكْغْ	
Tu es parti.	<i>Teharrikad.</i>	تَحَرَّكَدْ	
Son frère est parti.	<i>Ighma's iuharrik.</i>	إِغْمَاَسْ يُوْحَرَّيْكْ	
Nous sommes partis de Biscara l'an passé.	<i>Neharrik zigh Biskera esoughasa iaadden.</i>	نَحَرَّيْكَ زِيغْ بِيَسْكَرْ أَسُوغَاسَهْ يِعْدَنْ	
Vous êtes partis.	<i>Teharrikem.</i>	تَحَرَّكْمْ	
Ils sont partis.	<i>Harriken.</i>	حَرَّكْنْ	
Je partirai après-demain.	<i>Atcharrikagh nef ezikka.</i>	أَتَحَرَّكْغْ نَفْ أَرْكَا	
PARTAGE, imp.	<i>Ebdou.</i>	أَبْدُو	أَقْسِمْ
Partager.	<i>Ebdout.</i>	أَبْدُوْتْ	
Partagez-le entre vous, femmes.	<i>Ebdoutits ghaighara kunt.</i>	أَبْدُوْتِيْتْسْ غَايْغَرَاكُنْتْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
J'ai partagé.	<i>Bedigh.</i>	بَدِيع	
Tu as partagé.	<i>Tebdid.</i>	تَبْدِيد	
Il a partagé.	<i>Ibda.</i>	يَبْدَا	
Nous avons partagé.	<i>Nebda.</i>	نَبْدَا	
Vous avez partagé.	<i>Tebdam.</i>	تَبْدَام	
Ils ont partagé.	<i>Bedan.</i>	بَدَان	
PARTIE SUPÉRIEURE du corps humain, depuis les hanches jusqu'à la tête.	<i>Ghachghouch.</i>	غَشْعُوش	
— INFÉRIEURE du corps humain, depuis les hanches jusqu'aux pieds.	<i>Emsel.</i>	أَمْسَل	
PARTIES NATURELLES de l'homme.	<i>Abbouch, echilloul, áftal.</i>	آبُوش - أَشْلُول - آفْتَال	زَب - ذَكَر - إِير
	<i>Ibbibbach, ichilloulin, iftal.</i>	إِبْبَاش - إِشْلُولِين - إِفْتَالِين	
— de la femme.	<i>Ahatchoum. sing.</i>	أَحْچُون	الْفَرْج - كَسْ
	<i>Ihattchonnin. pl.</i>	إِحْتُونِين	
PASSERINE VELUE (<i>passerina hirsuta</i> , L.).	<i>Mithnan.</i>	مِثْنَان	
PASSE la rivière, <i>imp.</i>	<i>Ezghir esif.</i>	أَزْغِرَ أَسِيف	إِطْعَ الوَاد
Passons la rivière.	<i>En nezghir esif.</i>	أَنْ نَزْغِرَ أَسِيف	
J'ai passé la rivière à pied.	<i>Zighragh esif ghaf idar-niou.</i>	زِغْرَغَ أَسِيفَ غَفَّ إِدَارْنِيُو	
Ils ont passé la rivière à cheval.	<i>Zugharan esif ghaf iaä-oudiwen.</i>	زِغْرَنْ أَسِيفَ غَفَّ يَعُودِيُون	
Passe la nuit à veiller.	<i>Accsar id.</i>	أَقْصَرَاد	أَسَهْرَ اللَّيْلِ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Nous avons passé la nuit auprès de lui.	<i>Naccsar id ghour's.</i>	نَقَصَّرْ إِدْ غُورْسْ	
Ils passent la nuit à danser.	<i>Adcassaran id adchedhan.</i>	أَدَقَصَّرَنْ إِدْ أَدَشْدَحَنْ	
Ton père est malade; je passerai la nuit auprès de lui avec toi.	<i>Ibak ioudan adcassara-ghid ghour's akidak.</i>	إِبَاكْ يُضَانْ أَدَقَصَّرَغْ إِدْ غُورْسْ أَكِيدَكْ	
PASSE la farine.	<i>Sifaouren.</i>	سَيْفْ أَوْرَنْ	غَرِبَلْ الدَّقِيقْ
Je l'ai passée.	<i>Sifaghth.</i>	سَيْفَغْتْ	
PASSE-LUI sa faute, pardonne-lui.	<i>Samih ednoube's.</i>	سَامِحْ أَدْنُوبَسْ	أَعْفِ عَنْهُ
Je l'ai passée, je l'ai pardonnée.	<i>Samihaghth.</i>	سَامِحَغْتْ	
PASSOIRE, où on fait le coucoussou à la vapeur de l'eau bouillante.	<i>Douseksud.</i>	دُوسَكْسُدْ	كَسْكَاسْ
PÂTE, farine détrempee avec du levain, et pétrie.	<i>Themtount.</i>	ثَمْتُونْتْ	خَبِيرَة
Prends de la farine, fais de la pâte.	<i>Ouwagh àouren eshir themtount.</i>	أَوَاغْ أَوْرَنْ أَسْكِرْ ثَمْتُونْتْ	
PAUME de la main.	<i>Thedakmt. sing.</i>	ثَدَاكْمْتْ	كَفْ
	<i>Thidakumin. pl.</i>	ثَدَاكْمِينْ	
PAUME, pour jouer.	<i>Thekourt.</i>	ثَكُورْتْ	دَبُوحَة
Jouons à la paume.	<i>En nourer si thekourt.</i>	أَنْ نُورِرْ سِيْتَكُورْتْ	
PAUPIÈRES.	<i>Sefn en thith.</i>	سَعْنِ أَنْ ثَيْطْ	جَفْنْ
PAUVRE.	<i>Daghallil. sing.</i>	دَاغَلِّلْ	فَقِير - مَسْكِينْ
	<i>Ighillin. pl.</i>	إِغَلِّلِينْ	
PAYS.	<i>Thamourt, themourt, asaka, ayt. sing.</i>	ثَامُورْتْ - ثَمُورْتْ - أَسَاكَا آيْتْ	بَلَدْ
	<i>Thimoura. pl.</i>	ثَمُورَة	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Cette année, on a cultivé tout le pays.	<i>Mudden herzen themourt akk esoughasa.</i>	مَدَن كَرَزَن ثَمُورْت آكَّ اَسُوغَاسَه	
PEAU de bœuf, de chameau, de mou- ton, etc.	<i>Aghoulim.</i> sing.	آغُولِيم	جِلْد
	<i>Ighoulman.</i> pl.	اِغْلَمَان	جُلُود
— de chevreau, de gazelle, d'agneau.	<i>Eilou.</i> sing.	اَيْلُو	مَزُود
	<i>Ilvain.</i> pl.	اَيْلَوِين	
— de mouton *.	<i>Anemsir.</i>	آمَّصِير	الرَّقْعَه
— de l'homme.	<i>Ilem, aksoum, ouber- ghaz aghoulim, ou- berghaz.</i>	اَيْلَم - آكْسُوم - أُوبَرْغَاز آغُولِيم - أُوبَرْغَاز	جِلْد الانسان
La peau me démange.	<i>Itcheü aksoumiou.</i>	اِيْجِي آكْسُومِيُو	
Gratte ma peau, gratte-moi.	<i>Ekmiz aghoulimiou.</i>	اَكْمِز آغُولِيمِيُو	
PÊCHE, fruit du pêcher.	<i>Khoukh.</i>	خُوْخ	
PEIGNE.	<i>Thimchath.</i>	ثِمِشْط	مِشْطَه
PELLE, instrument pour remuer quelque chose.	<i>Limarouch.</i>	لِمَارُوش	
PELTON de fil.	<i>Tekourt.</i>	تَكُورْت	الْكُوبَه
PENDANTS d'oreilles.	<i>Telkharsin.</i>	تَلْخَرْسِين	حَلَق
PÉPINS, et tout noyau de fruit.	<i>Iialcaïn.</i>	اِيْعَقَايِن	نَوِي
PERDRIX.	<i>Teskourt.</i> sing.	تَسْكُورْت	حَجَل
	<i>Tisikkourin.</i> pl.	تِسْكُورِين	
Allons à la chasse de la perdrix.	<i>Ia nedaddou en nassthad tisikkourin.</i>	يَا نَدَدُو أَنْ نَصْطَدُ تِسْكُورِين	

* C'est-à-dire celle dont on se sert dans les ménages arabes et berbères pour recevoir la farine qui tombe du moulin à bras.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
PÈRE.	<i>Baba, iba.</i>	بَابَا - إِبَا	أَب
Mon père.	<i>Baba inou.</i>	بَابَا إِينُو	
Notre père.	<i>Baba ennagh.</i>	بَابَا أَنْعَاغ	
Son père.	<i>Iba's.</i>	إِبَاس	
PERLE.	<i>Thicayn.</i>	تِيغَايْن	لُولُو - دُرّ
PERSIL.	<i>Maddenous.</i>	مَعْدَنُوس	
PERSONNE, individu.	<i>Iman.</i>	إِمَان	ذات
Ma personne.	<i>Imaniou.</i>	إِمَانِيُو	
Ta personne.	<i>Imanik. masc.</i>	إِمَانِيَك	
	<i>Imanim. fém.</i>	إِمَانِيم	
Sa personne.	<i>Imanī's.</i>	إِمَانِيْس	
Notre personne.	<i>Imanennagh.</i>	إِمَانَنْعَاغ	
Votre personne.	<i>Imaneuncwen. masc.</i>	إِمَانَنْوَن	
	<i>Imanenkunt. fém.</i>	إِمَانَنْكُنْت	
	<i>Imanennesen. masc.</i>	إِمَانَنْسِن	
	<i>Imanennesent. fém.</i>	إِمَانَنْسِنْت	
PERVENCHE (La), plante (<i>vinca major, L.</i>).	<i>Sewak errahian.</i>	سَوَاك الرَّحِيَان	
PESTÉ (La).	<i>Tirke, tehaboutt.</i>	تِرِكِه - تَحَابُوت	وَبَا - حُبُوبِه
PET.	<i>Ourdan.</i>	أُورْدَان	أَلْحَزْرَق
PÊTE, imp.	<i>Ard kechini.</i>	أَرْد كِيْنِي	أَحْزَق
J'ai pété.	<i>Erdaghad.</i>	أَرْدَغَد	
Tu as pété.	<i>Terdad.</i>	تَرْدَد	
Il a pété.	<i>Iirdad.</i>	يِرْدَد	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Nous avons pété.	<i>Nerdad.</i>	نردد	
Vous avez pété.	<i>Terdadem.</i>	تردادم	
Ils ont pété.	<i>Arden.</i>	آردن	
PETIT.	<i>Mezzi.</i> sing.	مَزِّي	صَغِيرٌ
	<i>Mezzian, damezzian.</i> pl.	مَزِّيَان - دَامَزِّيَان	
PETITE.	<i>Tamzient.</i>	تَامَزِيْنَتْ	صَغِيْرَة
PETITE VÉROLE.	<i>Tezerzeit.</i>	تَزَزِيْتْ	جِدْرِي
PETITS (Les), les enfants de l'homme ou de l'animal.	<i>Errau, rau.</i>	أَرَاو - رَاو	
PETITS ENFANTS.	<i>Errech.</i>	أَرَش	الصُّغَار
PÉTRIS, <i>imp.</i>	<i>Ough.</i>	أَوْغ	عَجَّن
J'ai pétri.	<i>Oughigh.</i>	أَوْغِيْغ	
Tu as pétri.	<i>Toughid.</i>	تَوْغِيْدْ	
Il a pétri.	<i>Iougha.</i>	يَوْغَا	
Nous avons pétri.	<i>Nougha.</i>	نَوْغَا	
Vous avez pétri.	<i>Tougham.</i>	تَوْغَامْ	
Ils ont pétri.	<i>Oughan.</i>	أَوْغَانْ	
PEU, un peu.	<i>Edrous, imik.</i>	أَدْرُوسْ - إِهْمِيْكْ	قَلِيْلٌ
Marche un peu.	<i>Eddou edrous.</i>	أَدْدُوْ أَدْرُوسْ	
Repose-toi un peu.	<i>Senfou imik.</i>	سَنْفُوْ إِهْمِيْكْ	
Il a peu perdu.	<i>Iakhsar imik.</i>	يَخْسَرُ إِهْمِيْكْ	
Un peu de farine.	<i>Edrous en aouren.</i>	أَدْرُوسْ أُنْ أَوْرَنْ	
PEUPLIER BLANC (<i>populus alba</i> , L.).	<i>Safsaf.</i>	صَفْصَفْ	
PEUT-ÊTRE.	<i>Weisen.</i>	وَيْسَنْ	يَكُنْ - عَسَى

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Peut-être cela arrivera, peut-être cela n'arrivera pas.	<i>Weisen adias, weisen our ditas.</i>	وَيْسَنْ آدْيَاسْ وَيْسَنْ أُورِ دِينَاسْ	
Peut-être demain il pleuvra.	<i>Weisen ezikha atthikkel elahwa.</i>	وَيْسَنْ أَرْكَا آتْتِكْت أَلْهَوَا	
PIED.	<i>Adar, oudar.</i> sing.	أَدَارْ - أُودَارْ	رِجْلٌ
	<i>Idaren.</i> pl.	إِدَارِنْ	
Cet homme va à pied.	<i>Erglaz iideddou ghaf idarni's.</i>	أَرْغَازْ بِيدْدُو غَفْ إِدَارْنِسْ	
Sous mon pied.	<i>Suwada oudariou, dewa oudarion.</i>	سُوَادَا أُودَارِيُو - دُوَا أُودَارِيُو	
PIED DE PORC, bouton d'or de la famille des renoncules (<i>ranunculus creticus</i> , L.).	<i>El mouthar.</i>	أَلْمُوَطَّرْ	
PIERRE, caillou.	<i>Edghagh, izzou.</i> sing.	أَدْغَاغْ - إِزْزُو	حَجْرٌ
	<i>Idghaghan, izzan.</i> pl.	إِدْغَاغْنْ - إِزْزَانْ	
PIERRE TENDRE *.	<i>Teblat.</i> sing.	تَبْلَاتْ	بَلَاطَهْ
	<i>Tibladin.</i> pl.	تَبْلَادِينْ	
PIERRE à fusil.	<i>Thenichcha.</i> sing.	تَنْشَا	حَجْرُ الرِّنَادِ
	<i>Thenichwin.</i> pl.	تَنْشَوِينْ	
PIGEON.	<i>Ithbir.</i> sing.	إِثْبِيرْ	حَامَاهْ
	<i>Ithbiren.</i> pl.	إِثْبِيرِنْ	
PILE, broie, imp.	<i>Eddiz.</i>	أَدْدِزْ	أَدْرِسْ
J'ai pilé.	<i>Eddezagh.</i>	أَدْدَزَغْ	
Tu as pilé.	<i>Teddezad.</i>	تَدْدَزَدْ	

* On s'en sert pour paver les cours intérieures des maisons dans la Syrie, en Égypte et en Barbarie.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Il a pilé.	<i>Iiddis.</i>	يَدِّدِزْ	
Nous avons pilé.	<i>Neddiz.</i>	نَدِّدِزْ	
Vous avez pilé.	<i>Teddezem.</i>	تَدِّدِزْمَ	
Ils ont pilé.	<i>Eddezen.</i>	أَدِّدِزْنَ	
La ferme pile du sel.	<i>.Themthout ateddiz tisint</i>	ثَمَطُوتْ أَتَدِّدِزْ تِسِنْتْ	
Je veux piler du poivre.	<i>Ebghigh an eddezagħ efi- fil.</i>	أَبْغِيغْ آدْ أَدِّدِزْ أَفْلِغْلْ	
PILON.	<i>Assghar.</i>	أَصْغَرْ	مَدَّقُ الْمَهْرَزْ
PIN de Jérusalem (<i>pinus alepina</i> , Miller).	<i>Sanouber.</i>	صَنْوَبِرْ	
PINCE, pincette.	<i>Lemehabis.</i>	لَمْحَابِسْ	لَحَابِسْ
PIPE.	<i>Esebsi.</i>	أَسْبَسِي	دَوَائِيَهْ
PISSAT, urine.	<i>Ibizdan, üchchan.</i>	إِبِزْدَانْ - إِيْشَانْ	بَوْلْ
PISSE, <i>imp.</i>	<i>Abzid.</i>	أَبِزْدْ	بَشْ
Je pisse.	<i>Abbizdagħ.</i>	أَبِزْدِغْ	
Tu pisses.	<i>Adtebisdad.</i>	أَدْتَبِزْدَدْ	
Il pisse.	<i>Adübizid.</i>	أَدْبِزْدِ	
Nous pissons.	<i>Adnebzid.</i>	أَدْنَبِزْدْ	
Vous pissiez.	<i>Adtebizdem.</i>	أَدْتَبِزْدَمْ	
Ils pissent.	<i>Abbizden.</i>	أَبِزْدِنْ	
Montre-moi un endroit pour pisser.	<i>Ibizid digh teserwalis.</i>	يَبِزْدِ دِيغْ تَسْرَوَالِسْ	
PISSENLIT (<i>leontodon taraxacon</i>).	<i>Darset el aadjjouz.</i>	ذَرْسَتَةُ الْجُوزْ	
PISTOLETS.	<i>Telcabouzt.</i>	تَلْقَبُوزْتْ	طَبَاحِيَهْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
PLACE, espace, lieu, chemin.	<i>Abrid.</i>	أَبْرِيدْ	مَوْضِعٌ - طَرِيقٌ
Fais-moi de la place, que je m'en aille.	<i>Eskerii abrid adeddough.</i>	أَسْكَرِيْ أَبْرِيدْ أَدَدُوْغْ	
Ils lui ont fait de la place pour s'asseoir.	<i>Adas sekeren abrid akkin iacquin.</i>	أَدَاسْ سَكْرَنْ أَبْرِيدْ أَكْكِينْ يَاقِيْمْ	
PLAFOND, le dessous d'un plancher.	<i>Sacaf.</i>	سَقْفْ	نَعْمٌ
PLAÎT-IL ?	<i>Enaám?</i>	أَنْعَمْ	
PLANCHER.	<i>Tigharghart.</i>	تِيغَرْغَرْتْ	قَاعَةٌ
PLANTE qui empoisonne les moutons.	<i>Thadrast.</i>	طَدْرَاسْتْ	
PLAT de terre, où l'on met les mets.	<i>Tarbout.</i> sing.	تَارْبُوْتْ	صَحْفَةٌ
	<i>Terboutin.</i> pl.	تَرْبُوْتِيْنْ	
— de terre, assiette.	<i>Thebaquit.</i> sing.	تَبَاقِيْتْ	
	<i>Thebaquitin.</i> pl.	تَبَاقِيْتِيْنْ	
— de faïence.	<i>Temkhifit.</i>	تَمْخِفِيْتْ	طَبَقٌ
PLATINE de fusil.	<i>Ezinnad.</i>	أَزْنَادْ	الرِّزَادْ
PLÂTRE.	<i>Djir.</i>	جِيْرْ	
PLEUR.	<i>Tela.</i>	تَلَا	نِيَابَحَةٌ - بَكَا
PLEURE, <i>imp.</i>	<i>Etserou.</i>	أَتْسَرُوْ	أَبْكِيْ
J'ai pleuré.	<i>Etserough.</i>	أَتْسَرُوْغْ	
Tu as pleuré.	<i>Etseroud.</i>	أَتْسَرُوْدْ	
Il a pleuré.	<i>Itserou.</i>	يَتْسَرُوْ	
Nous avons pleuré.	<i>Netserou.</i>	نَتْسَرُوْ	
Vous avez pleuré.	<i>Tetserouen.</i>	تَتْسَرُوْوْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Ils ont pleuré.	<i>Etseroun.</i>	آتسرون	
La nouvelle mariée pleure; son époux est mort.	<i>Tislit atetserou; disli's iemmot.</i>	تسليت آتتسرو دسليس يموت	
PLIE du linge, un habit, <i>imp.</i>	<i>Iskour, adou.</i>	اسكور - آدو	لم
J'ai plié.	<i>Eskouragh, ondigh.</i>	اسكورغ - اودبغ	لميت
Tu plies.	<i>Teskoured, toudoud.</i>	تسكوزد - تودود	
Il plie.	<i>Iskour, ioudou.</i>	يسكور - يودو	
Nous plions.	<i>Neskour, noudou.</i>	نسكرور - نودو	
Vous pliez.	<i>Teskourem, tadouwen.</i>	تسكوريم - تادوم	
Ils plient.	<i>Eskouren, adouwen.</i>	اسكورين - آدون	
PLOMB.	<i>Ikiri.</i>	ايكيري	رصاص
PLUIE.	<i>Elehwa.</i>	آلهوا	سنا - مطر
— forte averse.	<i>Aghoufour, anzar.</i>	آغوفور - انزار	نو
Il pleut.	<i>Ithikket elehwa.</i>	يثككت آلهوا	
Il va pleuvoir.	<i>Ella ithikket elehwa.</i>	آلا يثككت آلهوا	
Il tombe une averse.	<i>Adirs aghoufour.</i>	آديرس آغوفور	
Aujourd'hui il tombe beaucoup de pluie.	<i>Ghassa iders anzar behré.</i>	غسا يدرس انزار بهره	
PLUME.	<i>Rich bou furoukh.</i>	ريش بو فروخ	ريش
PLUS, plus nombreux, adjectif.	<i>Irnan. sing.</i>	ارنان	آكتر - زايد
	<i>Iranin. pl.</i>	ارنانين	
PLÛT À DIEU! PLAISE À DIEU! et littéralement : mon cœur désire.	<i>Ilha ouliou!</i>	يلها اوليو	مد يبه
Plaise à Dieu que je fasse!	<i>Ilha ouliou adsekeragh!</i>	يلها اوليو آدسكركغ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Plaise à Dieu que nous fassions!	<i>Elhan oulawennagh ad nesker!</i>	أَلْهَانَ أَوْلَاوَنَنْعَاغْ آدْ نَسْكَرْ	
Plaise à Dieu que tu viennes!	<i>Ilha ouliou en tousidad!</i>	بِلْهَا أَوْلِيُوَانْ تَوْسِيدَادْ	
Plaise à Dieu que cela arrive!	<i>Ilha ouliou waghî adias!</i>	بِلْهَا أَوْلِيُوَاغْغِي آدِيَاَسْ	
Poche d'habit, etc.	<i>Imouktoab.</i>	إِمُوَكْتُوَابْ	جَبَبْ
Poids d'un dinar ou d'un sequin sultané.	<i>Merau.</i>	مَرَاوْ	مِنْغَالْ
POIGNÉE.	<i>Tekumnicht.</i>	تَكْمِشْتْ	كُمِشَهْ
Donne-moi une poignée de fèves.	<i>Efkü tekumnicht ibaoun.</i>	أَفْكَيْ تَكْمِشْتْ إِبَاوُنْ	
Il a pris une poignée de glands.	<i>Nithsa ioughad tekem-mucht bellouth.</i>	نِثْسَا يُوَعْدْ تَكْمِشْتْ بَلْلُوَطْ	
POINT DU TOUT.	<i>Ara.</i>	أَرَا	وَلَا نِطْفَهْ
Il ne m'aime point du tout.	<i>Nithsa ouri ühammel ara.</i>	نِثْسَا أَوْرِي يُحْمِلْ أَرَا	
Il n'a rien du tout.	<i>Our illa ghour's ara.</i>	أَوْرِ يَلَا غُورْسْ أَرَا	
Elle n'est pas du tout venue.	<i>Nithsat wer toused ara.</i>	نِثْسَاتْ وَرْ تَوْسِدْ أَرَا	
POIRE.	<i>Tifris, bourghibé.</i>	تِفْرِسْ - بُورْغِيْبَهْ	أَنْجَاسْ - كَمِثْرِي
POIS CHICHE.	<i>Ikiker.</i>	إِيكِيكِرْ	حَصْ
Fais-nous du couscoussou avec des pois chiches et de la viande salée et conservée dans l'huile (<i>khaliâa</i>).	<i>Esker timouhammuzt alk ikiker delkhalâa.</i>	أَسْكَرْ تِيْحَمْمَزْتْ آكْ إِيكِيكِرْ دَلْخَالِيَعَهْ	
POISON.	<i>Esumm.</i>	أَسْمْ	سَمْ
Que Dieu te donne du poison *!	<i>Adhak üfsk rebbi esumm!</i>	آدَاكْ بِيْغْكَ رَبِّيْ أَسْمْ	

* Imprécation en usage chez les Berbères.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
POISSON.	<i>Eslim.</i> sing.	أَسْلِم	حُوت - سَمَك
	<i>Isilman.</i> pl.	إِسْلَمَان	
POITRINE.	<i>Edmer.</i> sing.	أَدْمَر	صَدْر
	<i>Idmaren.</i> pl.	إِدْمَارِن	
POIVRE et POIVRON.	<i>Efilfil.</i>	أَفِيفِل	فَلْفَل
Un peu de poivre.	<i>Keren efilfil.</i>	كَرَان أَفِيفِل	
Un peu de poivron ou de poivre.	<i>Edrous nefilfil.</i>	أَدْرُوس نَفِيفِل	
POLTRON, littéralement : juif.	<i>Oudei.</i>	أُودَى	خَائِف
POMME.	<i>Elsifah, tufahnit.</i>	أَتْسِفَاح - تَفَاحْنِيْت	تَفَاح
POMME DE TERRE, ou patate sauvage qu'on trouve dans le Sahara.	<i>Boughougha.</i>	بُوغُوغَا	إِبْرِن
POMMIER.	<i>Ennoukla nitsefah.</i>	أَنْوُكْلَا نِتْسِفَاح	شَجَر التَّفَاح
PONT.	<i>Cantharat.</i>	قَنْطَرَة	جِسْر
PORC domestique ou sauvage.	<i>Ilf.</i> sing.	إِلْف	حَلْسُون - خِنْزِير
	<i>Ilfan.</i> pl.	إِلْفَان	
PORC-ÉPIC.	<i>Eroui.</i> sing.	أَرُوي	ضَرِيَان
	<i>Irouin.</i> pl.	أَرُويِن	
La chair du porc-épic est excellente; nous la mangeons dans notre pays.	<i>Aksoum bou'roui delaali; nukni anitchth digh temourtennagh.</i>	أَكْسُوم بُوْرُوي دَلْعَلَى كُنَى أَنْيْجِت دَبِغ مَمُورْتَنْنَاغ	
PORREAU cultivé ou sauvage.	<i>Teflouth.</i>	تَفْلُوط	تَفْرَت
PORTE.	<i>Thabourt,</i> sing.	ثَابُورْت	بَاب
	<i>Thiboura.</i> pl.	ثَبُورَة	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
La porte de la ville.	<i>Thabourt en temdint.</i>	ثَابُورْتْ أَنْ تَمْدِنْتْ	بَابُ الْمَدِينَةِ
La porte de la maison.	<i>Thabourt aboukham.</i>	ثَابُورْتْ أَبُوْخَامْ	بَابُ الدَّارِ
PORTE (quelque chose de léger), <i>imp.</i>	<i>Awi, oubbi.</i>	أَوِي - أُوْبِي	أَدِي
J'ai porté.	<i>Oubbigh.</i>	أُوْبِيْغْ	أَدِيْتْ
Tu as porté.	<i>Toubbid.</i>	تُوْبِيْدْ	
Il a porté.	<i>Ioubbid.</i>	يُوْبِيْدْ	
Nous avons porté.	<i>Noubbi.</i>	نُوْبِي	
Vous avez porté.	<i>Toubbiden.</i>	تُوْبِيْدِمْ	
Ils ont porté.	<i>Oubbien.</i>	أُوْبِيَيْنْ	
PORTE, transporte (ce fardeau), <i>imp.</i>	<i>Erfid.</i>	أَرْفِدْ	أَحْمَلْ
J'ai porté.	<i>Erfedagh.</i>	أَرْفِدْغْ	
Tu as porté.	<i>Terfedad.</i>	تَرْفِدَادْ	
Il a porté.	<i>Irfid.</i>	بِرْفِدْ	
Nous avons porté.	<i>Nerfid.</i>	نَرْفِدْ	
Vous avez porté.	<i>Terfidem.</i>	تَرْفِدِمْ	
Ils ont porté.	<i>Erfiden ou erfeden.</i>	أَرْفِدِنْ	
POU, vermine de la tête et du corps.	<i>Tilkit.</i> sing.	تَلِكِيْتْ	قَمَلَهْ
	<i>Tilkin.</i> pl.	تَلِكِيْنْ	
POUDRE D'OR.	<i>Wirgh.</i>	وَرِغْ	تَبْرْ
POULAILLER.	<i>Teaáchets en iouzad.</i>	تَعَشْتَسْ أَنْ يُوْرَادْ	بَيْتُ الدِّجَاجِ
POULAIN, le petit de la cavale.	<i>Djedadoun.</i> sing.	جَدَّاعُونْ	مَهْرْ
	<i>Idjdaán.</i> pl.	إِجْدَاعِنْ	
Les poulains ont changé leurs dents.	<i>Djedadoun iúkis ough-lan.</i>	جَدَّاعُونْ يِكْسْ أُوْغْلَانْ	المَهْرُ تَحَى سِنَانَهْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
POULE.	<i>Taiazit, tefellust, techi-chaout.</i> sing.	تَايَازَيْتْ - تَفَلُّسْتْ تَشِيشَاوْتْ	دِجَاچَه
La poule glousse.	<i>Tiouzad, tefellousin.</i> pl.	تِيُوَزَادْ - تَفَلُّسِيْنْ	الدجاجة
La poule appelle ses poussins.	<i>Taiazit tescourcour.</i>	تَايَازَيْتْ تَسْقُرْقُرْ	تَغَايْ
La poule couve ses œufs.	<i>Tefellust tesaw al i werraw-i's.</i>	تَفَلُّسْتْ تَسَاوْلْ اِي وَرَرَاوِيْسْ	
Cette poule pond beaucoup d'œufs.	<i>Taiazit tebrik ghaf thimillalin.</i>	تَايَازَيْتْ تَبْرِكْ غَفْ ثِمْلَالِيْنْ	
POULETS.	<i>Taiazit tetsarou athas thimillalin.</i>	تَايَازَيْتْ تَتْسَارُو اَطْسْ ثِمْلَالِيْنْ	
POUR, en faveur de.	<i>Errau en taiazit.</i>	اَرَاو اَنْ تَايَازَيْتْ	فَرُوْجْ - فَرَارِجْ
Pour Dieu.	<i>Ghaf.</i>	غَفْ	مِنْشَانْ - اِكْرَامَا
Pour son fils.	<i>Ghaf rebbi.</i>	غَفْ رَبِّيْ	اِكْرَامَا لِلّٰهْ
Pour moi.	<i>Ghaf mimmis.</i>	غَفْ مِيْمِيْسْ	
POUR QUE, afin que.	<i>Ghaf adhi, ghaf imaniou.</i>	غَفْ اَدِيْ - غَفْ اِمَانِيُو	
Je te donne des mouzounes pour que tu ne le fasses pas.	<i>Akkim.</i>	اَكِّيْنْ	بَاشْ - حَتِّيْ
Je suis venu ici pour que je le fasse, pour le faire.	<i>Adak efkigh timouzounim akkim werth adteskered.</i>	اَدَاكْ اَفْكِيْغْ تِيْمُوْزُوْنِيْنْ اَكِّيْنْ وِرْتْ اَدْتَسْكِرَدْ	
POURPRE, poisson de mer.	<i>Wesighad gharda akkin adsekeraght.</i>	وَسِيْغَدْ غَرْدَا اَكِّيْنْ اَدْسَكِرَغْتْ	قَرْنِيْطَهْ
	<i>Ifraquiss n'elbahar.</i>	اِفْرَاقِيْسْ نَلْبَحَّرْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
POURQUOI.	<i>Echimi.</i>	أَشِمِي	عَلَى اِبِش
Pourquoi cries-tu si fort?	<i>Echimi tesewalid nizha?</i>	أَشِمِي تَسَوَالِدْ نَزْحَا	
Pourquoi ne l'as-tu pas fait?	<i>Echimi werth tesekred?</i>	أَشِمِي وَرْتْ تَسَكْرَدْ	
Pourquoi n'es-tu pas venu?	<i>Echimi our tousidad?</i>	أَشِمِي أُوْر تُوْسِيْدَدْ	
POURRI, tombant en lambeaux.	<i>Ierka.</i>	يِرْكََا	رَشِي
Mes habits sont pourris, tombent en lambeaux.	<i>Thelebé inou terka.</i>	تَلْبَهْ اِيْنُو تَرْكََا	
POUSSIÈRE.	<i>Akal.</i>	أَكَالْ	تُرَاب
POUTRE, grosse solive.	<i>Tighidjda, idjka.</i>	تِيْغِيْدَا - اِيْجْكََا	الْعَنْطَسْ
POUVOIR. Je peux.	<i>Adzemragh.</i>	أَدَزْمَرْغْ	أَقْدِرْ - يَطُوْلْ يَدِي
Tu peux.	<i>Atezmered.</i>	أَتَزْمَرْدْ	
Il peut.	<i>Adizmer.</i>	أَدِيْزْمَرْ	
Nous pouvons.	<i>Adnezmer.</i>	أَدْنَزْمَرْ	
Vous pouvez.	<i>Atezemrem.</i>	أَتَزْمَرْمَرْ	
Ils peuvent.	<i>Adzemren.</i>	أَدَزْمَرْمَنْ	
Je puis le faire.	<i>Adzemraghadsekeraght.</i>	أَدَزْمَرْغْ أَدْسَكْرَغْتْ	
Le cheikh ne peut pas me faire donner la bastonnade.	<i>Amoucran our adizmer iïfkü thighrit.</i>	أَمْقْرَانْ أُوْر أَدِيْزْمَرْ يُفْكِي تَغْرِيْتْ	
PRAIRIE.	<i>Aghdal.</i>	أَغْدَالْ	مَرَاتِعْ
PRÉCÉDENT.	<i>Zerin.</i> sing	زَرِيْنْ	مَنْقَدَمْ
	<i>Zerinin.</i> pl.	زَرِيْنِيْنْ	مَنْقَدَمِيْنْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
PRÉCÉDENT, premier, devancier.	<i>Emzouwerou.</i> sing.	أَمَزُورُو	أَوْلَانِي
	<i>Imzoura.</i> pl.	إِمَزُورَا	أَوْلَانِيِين
PRÉCIPICE.	<i>Themda.</i>	تَمْدَا	غَلِطَه
Le cheval est tombé dans le précipice.	<i>Aâoudiou iighali digh themda.</i>	عَوْدِيُو بِيغَالِي دِيغ تَمْدَا	
Les chèvres sont tombées dans le précipice.	<i>Thighaten ghalïen digh themda.</i>	تِيغَاتِن غَالِيِين دِيغ تَمْدَا	
PRENDS, saisis, <i>imp.</i>	<i>Atthaf.</i>	أَطَفَّ	شَدَّ
J'ai pris, j'ai saisi.	<i>Athfagh.</i>	أَطَفَّعْ	شَدَّيْت
Tu as pris.	<i>Tathaf.</i>	تَطَفَّ	
Il a pris.	<i>Iitthaf.</i>	بِطَفَّ	
Nous avons pris.	<i>Natthaf.</i>	نَطَفَّ	
Vous avez pris.	<i>Tatthafem.</i>	تَطَفَّمْ	
Ils ont pris.	<i>Athfen.</i>	أَطَفَّنْ	
PRENDS, mets-toi en possession, <i>imp.</i>	<i>Ouwagh, emiz.</i>	أَوَاغْ - أَمِرْ	خُدَّ
J'ai pris, je me suis emparé.	<i>Oughagh, mizagh.</i>	أَوَاغَّغْ - مِرْغْ	
Tu as pris.	<i>Toughad, temiz, temized.</i>	تَوَاغَدَّ - تَمِرْ - تَمِرْزَدَّ	
Il a pris.	<i>Ioughad, iimiz.</i>	يَوَاغَدَّ - يَمِرْ	
Nous avons pris.	<i>Noughad, nemiz.</i>	نَوَاغَدَّ - نَمِرْ	
Vous avez pris.	<i>Tougham, temizem.</i>	تَوَاغَمْ - تَمِرْمْ	
Ils ont pris.	<i>Oughan, emizen.</i>	أَوَاغَنْ - أَمِرْنْ	
PRENDS GARDE, méfie-toi, <i>imp.</i>	<i>Zar, er themaout.</i>	زَارْ - أَرْتَمَاوْتْ	زَدَّ بَالِكْ
Prenez garde, méfiez-vous d'eux.	<i>Erit themaout ghaf iman-newen.</i>	أَرْتْ تَمَاوْتْ غَفْ إِيْمَانُونْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Prends garde de faire.	<i>Er themaout ad teskered.</i>	أَرْمَاوْت آدْتَسْكَرَدْ	
PRÉSENT.	<i>Tedjadt.</i>	تَجَعَلْتْ	هَدِيَه
Je lui ai porté un présent; il l'a accepté.	<i>Nekini adhas oubbigh tedjaält; i cabilith.</i>	نَكِينِي آدَاس أُوْبِيْغْ تَجَعَلْتْ - اِي قَابِلِثْ	
PRÉSENTEMENT.	<i>Thoura.</i>	ثُورَا	الان
PRÊT.	<i>Irdal.</i>	إِرْدَالْ	سَلَفْ
PRÊTE, <i>imp.</i>	<i>Ardel.</i>	أَرْدَلْ	سَلَفْ
J'ai prêté.	<i>Ardlagh.</i>	أَرْدَلِغْ	
Tu as prêté.	<i>Terdalad.</i>	تَرْدَلَدْ	
Il a prêté.	<i>Iirdel.</i>	يِرْدَلْ	
Nous avons prêté.	<i>Nerdel.</i>	نَرْدَلْ	
Vous avez prêté.	<i>Terdelem.</i>	تَرْدَلَمْ	
Ils ont prêté.	<i>Ardelen.</i>	أَرْدَلَنْ	
Prête-moi de l'argent; je te le rendrai dans deux mois.	<i>Ardlii idrimen; armouten sin waiouren adhak tenerraght.</i>	أَرْدَلِيْ إِيْدْرِيْمَنْ أَرْمُوتَنْ سِيْنِ وَأِيُورَنْ آدَاكْ تَنْرَغْتْ	
PRIE Dieu, <i>imp.</i>	<i>Zall.</i>	زَالْ	صَلِّيْ
J'ai prié.	<i>Zoullagh.</i>	زُولِغْ	
Tu as prié.	<i>Tezallad.</i>	تَرَالَدْ	
Il a prié.	<i>Iizal.</i>	يِرَالْ	
Nous avons prié.	<i>Nezzal.</i>	نَرَالْ	
Vous avez prié.	<i>Tezalllem.</i>	تَرَالَلَمْ	
Ils ont prié.	<i>Zallen.</i>	زَالَنْ	
PRIÈRE.	<i>Tezallit.</i>	تَرَالَلِيْتْ	صَلَاة

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
PRINCE (du sang de Mahomet).	<i>Cherif.</i>	شَرِيف	سَيِّد
PRINTEMPS.	<i>Thefsout.</i>	تَفْسُوت	الرَّبِيع
PRIX d'une chose.	<i>Alquimé.</i>	أَلْقِمَه	سُوم
PROMESSE.	<i>Waâde.</i>	وَعَدَه	
Quelqu'un m'a fait une promesse.	<i>Ieven iisherü waâde.</i>	يَوْنُ يَسْكِرِي وَعَدَه	
PROPRE, net.	<i>Tichbah.</i>	تِشْبَاح	نَظِيف
Les habits sont propres.	<i>Thebes tichbah.</i>	تَلْبَسُ تِشْبَاح	
PROTÉGÉ.	<i>Irgha.</i>	إِرْغَا	مَحْي
Le cheikh m'a protégé.	<i>Amoucran ürghaü.</i>	أَمْرَانُ يِرْغَاي	
PROTÈGE.	<i>Emnaâ.</i>	أَمْنَع	أَحْي
J'ai protégé.	<i>Menaâgh.</i>	مَنْع	
Tu as protégé.	<i>Temnaâd.</i>	تَمْنَعْد	
Il a protégé.	<i>Imnaâ.</i>	يَمْنَع	
Nous avons protégé.	<i>Nemnaâ.</i>	نَمْنَع	
Vous avez protégé.	<i>Temnaâm.</i>	تَمْنَعْم	
Ils ont protégé.	<i>Menaân.</i>	مَنْعِن	
Il est allé se réfugier chez le marabout qui l'a protégé.	<i>Iirwel ghourou merabith i ümnaâth.</i>	يِرْوَلُ غُورِ أَوْ مَرَابِطُ أَي مَنَعْت	
PROVISION de bouche	<i>Telmount.</i>	تَلْمُوت	أَلْمُونَه
PRUNE.	<i>Adyn.</i>	أَدِين	بِرْقُوق
PRUNELLE, le milieu de l'œil.	<i>Temoummoucht. sing.</i>	تَمُومُوشْت	أَلْمُو
	<i>Temoummouchin. pl.</i>	تَمُومُوشِين	
PRUNIER SAUVAGE (<i>prunus insititia</i> , L.).	<i>Zaroura.</i>	زُرُورَة	
PUANT.	<i>Dafouhan.</i>	دَافُوحَان	مُنْتِين. جِيَهَة

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
PUANTE.	<i>Tefouhant.</i>	تَفُوحَاتُ	مُنْتَنَه
PUBÈRE, en état de jeûner, de faire le ramadan.	<i>Aechich iouzam.</i>	آَقَشِيْشِ يُوْزَام	بَالِغِ الْوَلْدِ صَام
PUCE.	<i>Akoured.</i> sing.	آَكُوْرَدْ	بَرْعُوْت
	<i>Ihourden.</i> pl.	اِكُوْرَدِنْ	بِرَاغِيْث
PUCELLE, jeune fille qui n'est pas mariée.	<i>Tacchicht tamzient wer addd terchil.</i>	تَقْشِيْشِيْتْ تَامْرِيْنِيْتْ وَرَّ عَدَّ تَرَّشِلْ	
PUISE, remplis la cruche, etc. <i>imp.</i>	<i>Ougham.</i>	أُوْعَمْ	أَمْلِيْ
J'ai puisé.	<i>Oughmagh.</i>	أُوْعَغْ	مَلِيْتْ
Tu as puisé.	<i>Toughmad.</i>	تُوْعَدْ	
Il a puisé.	<i>Ioughmad.</i>	بُوْعَدْ	
Nous avons puisé.	<i>Nougham.</i>	نُوْعَمْ	
Vous avez puisé.	<i>Toughmam.</i>	تُوْعَمْ	
Ils ont puisé.	<i>Oughman.</i>	أُوْعْمِنْ	
Les femmes sont allées puiser de l'eau.	<i>Thoulawin rohant adag- houment eman.</i>	تُوْلَاوِيْنِ رُوْحَانِيْتْ أَدَاغُوْمِنْتْ أَمَانْ	
PUITS.	<i>Enou.</i>	أَنُو	بَيْرْ
PUNAISE.	<i>Bacq.</i>	بَقْ	
PUS, sang corrompu.	<i>Nekel.</i>	نَكَلْ	قَبِيْحْ
PUTAIN.	<i>Temnaðoult, temighant, tidit.</i>	تَمْنَاوُلْتْ - تَمِيْغَنْتْ - تِيْدِيْتْ	حَبِيْهْ - فَاجِرَهْ
	Fils de putain.	<i>Rau temnaðoult.</i>	رَاوْ تَمْنَاوُلْتْ بَنُ حَبِيْهْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Q			
QUADRUPÈDE.	<i>Hewaich.</i>	هَوَائِشْ	حَيَوَانَات
QUAND, lorsque.	<i>Ermi.</i>	أَرِي	إِذَا - بعدما
Quand nous aurons fini cette affaire, nous en commencerons d'autres.	<i>Ermi nefouk choul' aghi, en nebdou wein innidnin.</i>	أَرِي نَفَكْ شَعْلْ آغِي أَنْ نَبْدُو وَيْنِ أَنْبِيدْنِي	
Quand je suis sorti de la maison, je suis entré chez ton frère.	<i>Ermi oufghagh'd zigh oukham, kichmagh'ghour oughmak.</i>	أَرِي أَوْفَغَغْدْ زِيغ أَوْخَامْ كِشْمَغْ عُورْ أَوْعَاكْ	
QUATORZE.	<i>Kouz dimrau.</i>	كُوزْ دِمْرَاو	أَرْبَعَةَ عَشْرَ
QUATRE.	<i>Kouz.</i>	كُوزْ	أَرْبَعَةَ
QUE d'interrogation et d'admiration.	<i>Echou, echi.</i>	أَشُو - أَشِي	مَا أَيْشْ
Qu'est-ce que cela ?	<i>Echou waghini ?</i>	أَشُو وَاغِينِي	أَيْشْ نَوْعْ هَذَا
Que ferai-je ?	<i>Echou adiskeragh ?</i>	أَشُو آدِسْكَرَغْ	تَعْمَلْ أَهْ
Que veux-tu de moi ?	<i>Echou tebghid zighi ?</i>	أَشُو تَبَغِيدْ زِيغِي	أَيْشْ حَبِيبْت مِنِي
Qu'avez-vous fait hier après le souper ?	<i>Echou teskerem adghamtighourdin imensi ?</i>	أَشُو تَسْكَرَمْ آدَغَامْ تِيغُورْدِينِ إِمْنَسِي	
Que dit-on du roi de Maroc ?	<i>Echouth innan dou ghillid en merakich ?</i>	أَشُوتْ إِنْنَانْ دَوْغَلِيدْ أَنْ مَرَاكِشْ	
Que tu es jolie !	<i>Echikim kemmini !</i>	أَشِيكِمْ كَمِينِي	قَدْ أَيْشْ أَنْتْ ظَرِيفَهْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Que tu es belle !	<i>Delaalikim kemmeni !</i>	كَلْعَالِيكُم كَمِينِي	قَدَائِيش اَنْت بِحَيْبَلَه مِي - أَيِش
QUEL, QUELLE, pron. relatif d'interrogation.	<i>Ensi, man.</i>	أَنْسِي - مَان	أَيْش بَلْدَك مِي أَخْتَه
Quel est ton pays ?	<i>Ensi temourtik ?</i>	أَنْسِي مَوْرْتِيك	أَيْش بَلْدَك
Quelle est ta sœur ?	<i>Ensi welma's ?</i>	أَنْسِي وَلْتَمَاسْ	مِي أَخْتَه
Quelle heure est-il ?	<i>Man saâ ?</i>	مَان سَاعَه	أَيْش سَاعَه
Quel est ton nom ?	<i>Ismak ketchini ?</i>	إِسْمَك كِچِينِي	إِسْمَك أَهْ
Quel est ton père ?	<i>Man babak ?</i>	مَان بَابَاك	مِي أَبُوك
QUELQUE, QUELQUE CHOSE, QUELQUE PEU.	<i>Kira.</i>	كِرَا	بَعْض
Apporte quelque chose à manger.	<i>Awid kira en nitch.</i>	أَوِيدْ كِرَا أَنْ نِيچْ	
Nous avons quelque peu de couscous, de viande.	<i>Ella dernag kira suksou en tefihi.</i>	أَلَا دَرْنَاغْ كِرَا سَكْسُو أَنْ تَفِيحِي	
Donne-moi quelque peu de dattes.	<i>Ifhi kira tini.</i>	إِفْهِي كِرَا تِينِي	
QUENOUILLE.	<i>Telmaghzelt.</i>	تَلْمَغَزَلْت	مَغْرَلْ
QUERELLER (Se). Nous nous sommes querellés.	<i>Neteaaghghad.</i>	نَتَعَعَدْ	زَغِينَا
Vous vous êtes querellés.	<i>Teaaghgham.</i>	تَعَعَمْ	زَغِينْمْ
Ils se querellent.	<i>Ateaaghghiden.</i>	أَتَعَعِيدَنْ	يَزَغِينُوا
QUEUE.	<i>Edjiahandid. sing.</i>	أَجَاخْنِيدْ	ذَيْلْ
	<i>Idjiahanaad. pl.</i>	إِجَاخْنَاَدْ	
La queue du cheval.	<i>Edjiahandid bou aâoudiou.</i>	أَجَاخْنِيدْ بُو عَوْدِيُو	
La queue du cochon.	<i>Edjiahandid ni'lf.</i>	أَجَاخْنِيدْ نِلْفْ	
QUI interrogatif.	<i>Erwa.</i>	أَنْ وَآ - أَنْوَا	مَنْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Qui est là?	<i>Enwa dihin?</i>	أَنَّا دِيحِينْ	
Qui est à la porte?	<i>Enwa digh thabourt?</i>	أَنَّا دِيغْ ثَابُورْتْ	
Qui est sur la terrasse?	<i>Enwa ennigh boukham?</i>	أَنَّا أَنْنِيغْ بُوخَامْ	
Qui es-tu?	<i>Enwa ketchini?</i>	أَنَّا كِيچِينِي	
QUI, QUE, pronom relatif.	<i>Wein.</i>	وَيْنْ	الَّذِي - أَلِي
On a saisi l'homme qui m'a battu.	<i>Erg haz wein ioutü, ath-fent.</i>	أَرْغَازْ وَيْنْ يُوْتِي أَطْفَنْتْ	
La viande qui est cuite dans la marmite vaut mieux que celle qui est rôtie.	<i>Aksoam wein ioubba digh thislit, alhir wein ü-seknef.</i>	أَكْسُومْ وَيْنْ يُوْبَا دِيغْ يُسَلِيْتْ أَخِيْرْ وَيْنْ يَسْكَنْفْ	
La maison qu'a bâtie le cheikh est ruinée.	<i>Akham wein ibna amoucran ireb.</i>	أَخَامْ وَيْنْ يَبْنَا أَمْعُرَانْ يَرْبْ	
Je donne au cheikh la dime des figues que j'ai recueillies de mon jardin.	<i>Adefkagh elaâchour i moucran, en tazert wein simounagh sighi elghallainou.</i>	أَدَأْفَكَغْ الْعَشُورْ أِي مُعْرَانْ أُنْ تَازَرْتْ وَيْنْ سِمُونْعْ سِيْجِي أَلْغَالَيْنُو	
Les poissons qu'on ne peut prendre sont en grand nombre dans l'eau.	<i>Isilman wein our iitesathaf, athas digh eman.</i>	إِسْلِمَانْ وَيْنْ أُوْرْ يَنْتَسَطْفْ أَطْسْ دِيغْ أَمَانْ	
La poule que l'on prend se démène pour sa vie, pour elle.	<i>Taiazit wein athfenth et-sewet, ghaf imani s.</i>	تَايَازِيْتْ وَيْنْ أَطْفَنْتْ أَتَسُوْتْ غَفْ إِمَانِيْسْ	
Les chrétiens qui viennent dans notre	<i>I roumün wein wesend</i>	إِرُومِيِينْ وَيْنْ وَسَنْدْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
pays, on ne peut les prendre; ils deviennent musulmans et ils s'y marient.	<i>ghar temourtennagh ourizmiren athfenthen; iddawin oukrend insil- man, richlen dinna.</i>	<p>غَرْمُورْتَنَنَاحْ أَوْر اِزْمِرَن اَطْفَنْتَن اِدَاوِين اُوكْرَنَدْ اِنْسِلْمَان رِشْلَن دِينِنَا</p>	
QUINZE.	<i>Summus dimrau.</i>	سَمْس دِمْرَاو	خَمْسَةَ عَشْرَ
QUITTE, abandonne, imp	<i>Dji.</i>	جِي	اَتْرَكْ
J'ai quitté.	<i>Djigh, djighd.</i>	جِيغ - جِيغْدْ	تَرَكْتُ
Tu as quitté.	<i>Tedjid.</i>	تَجِيدْ	
Il a quitté.	<i>Idja.</i>	اِيْجَا	
Nous avons quitté.	<i>Nedjia.</i>	نَجَا	
Vous avez quitté.	<i>Tedjem.</i>	تَجَم	
Ils ont quitté.	<i>Djian.</i>	جِيَان	
J'ai quitté ma maison.	<i>Djigh akhaminou.</i>	جِيغْ اَخَامِينُو	
Pourquoi a-t-il quitté son pays?	<i>Echimi üdjia temourt's?</i>	اَشِمِي اِيْجَا مُورْتِسْ	
R			
RABOT, outil de menuisier.	<i>Milsa.</i>	مِلْسَا	
RAISIN.	<i>Tezourin, adil.</i>	تَزُورِين - اَدِيل	
— sec.	<i>Zebib.</i>	زَبِيْبْ	
RASE, imp.	<i>Saththal.</i>	سَطَّلْ	حَلَقْ
Je rase.	<i>Adsithlagh.</i>	اَدْسِثْلَاحْ	
Tu rases.	<i>Atesathlad.</i>	اَتَسْطَلْدْ	
Il rase.	<i>Adisatthal.</i>	اَدِسْطَلْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Nous rasons.	<i>Adnesatthal.</i>	آدَنَسَطَّل	
Vous rasez.	<i>Adtesatthalan.</i>	آدَتَسَطَّلَنَّ	
Ils rasent.	<i>Adsatthalan.</i>	آدَسَطَّلَنَّ	
Viens ici, que je te rase.	<i>Esid gharda; adhak sith-lagh.</i>	آسِيدَ غَرْدَا آدَاك سِطَّلَع	
RASOIR.	<i>Adjenevi.</i>	آجَنَوِي	موس
RASSASIE-TOI, <i>imp.</i>	<i>Erwoz.</i>	أَرُوو	أَشْبِعْ
Rassasiez-vous.	<i>Erwet.</i>	أَرُوْت	أَشْبِعُوا
Je me suis rassasié.	<i>Erwigh.</i>	أَرُوِيغ	شَبَعْتُ
Tu t'es rassasié.	<i>Terwid.</i>	تَرَوِيد	
Il s'est rassasié.	<i>Iirwa.</i>	يَرُوَا	
Nous nous sommes rassasiés.	<i>Nerwa.</i>	نَرُوَا	
Vous vous êtes rassasiés.	<i>Terwoem.</i>	تَرُوَم	
Ils se sont rassasiés.	<i>Erwen.</i>	أَرُوَن	
Mon ventre est rassasié.	<i>Theaaboutiou terwa.</i>	تَعَابُوْتِيُو تَرُوَا	بَطْنِي شَعْبَان
RAT et SOURIS.	<i>Agharda, ougharda. s.</i>	أَغَرْدَا - أُوغَرْدَا	فَار - فِيرَان
	<i>Ighirdin. pl.</i>	إَغَرْدِيْن	
RATE, partie spongieuse du corps.	<i>Thoarín.</i>	ثُوْرِيْن	رِيَه
RAVE.	<i>Tifirsin.</i>	تِفِرْسِيْن	مُوْتِي - فِجْد
RAYON DE MIEL.	<i>Teghourast. sing.</i>	تَعُوْرَاسْت	قَرَصُ الْعَسَل
	<i>Tighourasin. pl.</i>	تِيغُوْرَاسِيْن	
RÉCOLTE des grains.	<i>Naámé.</i>	نَعْمَه	صَابَه
Cette année, la récolte est bonne.	<i>Esou ghasa naámé athas.</i>	أَسُو غَاسَه نَعْمَه آطَس	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
RECUEILLE, <i>imp.</i>	<i>Ismoun.</i>	إِسْمُون	أَجْع
J'ai recueilli.	<i>Simounagh.</i>	سِمُونِغ	
Tu as recueilli.	<i>Tesmouned.</i>	تِسْمُونِد	
Il a recueilli.	<i>Iismoun.</i>	يِسْمُون	
Nous avons recueilli.	<i>Nesmoun.</i>	نِسْمُون	
Vous avez recueilli.	<i>Tesmounem.</i>	تِسْمُونِم	
Ils ont recueilli.	<i>Simounen.</i>	سِمُونِن	
REÇULONS (A).	<i>Istighourdin.</i>	إِس تِيغُورْدِين	مِن وَرَا
Viens ici à reculons.	<i>Esil gharda is tighourdinak.</i>	آسِيد غَرْدَا إِس تِيغُورْدِينَاك	
Il marche à reculons.	<i>Nithsa ideddou istighourdine's.</i>	نِثْسَا إِدِدُو إِس تِيغُورْدِينَس	
REFIS, gâteau feuilleté et pétri avec du beurre.	<i>Refis.</i>	رَفِيس	
REGARDE, <i>imp.</i>	<i>Mouccal.</i>	مَقَل	أَنْظُر
Je regarde.	<i>Admouclagh.</i>	أَدْمُقْلَغ	
Tu regardes.	<i>Atemoucal.</i>	أَتْمُقَل	
Il regarde.	<i>Iouncal.</i>	يَمُقَل	
Nous regardons.	<i>Adnemcal.</i>	أَدْنِمْقَل	
Vous regardez.	<i>Atemouclen.</i>	أَتْمُقْلَم	
Ils regardent.	<i>Admouclen.</i>	أَدْمُقْلِن	
RÈGLES DES FEMMES. On dit en berbère : La femme a son écoulement de sang.	<i>Themthout tiththezel si-demmen.</i>	تَمَطُوت تِثْرَئِل سِدَمِّن	
REINS, épine du dos.	<i>Adrour.</i>	أَعْرُور	ظَهْر

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
RELIGIEUX, musulman.	<i>Almurabith.</i> sing.	المُرَابِيط	دَرُويش - صوڤي
	<i>Almurabithin.</i> pl.	المُرَابِيطِين	فَقِير
REMÈDE.	<i>Isafir.</i>	إِسَافِر	دَوَا - أدوية
REMPART.	<i>Eghadir en teghadirt.</i>	أَغَادِرْ أَنْ تَغَادِرْت	سُور
RENVERSE, <i>imp.</i>	<i>Saghli.</i>	سَغْلِي	طَجَّحَ
J'ai renversé.	<i>Saghlich.</i>	سَغْلِيحْ	طَجَّحْت
Tu as renversé.	<i>Tesaghlid.</i>	تَسَغْلِيدْ	
Il a renversé.	<i>Isaghli.</i>	يَسَغْلِي	
Nous avons renversé	<i>Nesaghli.</i>	نَسَغْلِي	
Vous avez renversé.	<i>Tesaghliem.</i>	تَسَغْلِيمْ	
Ils ont renversé.	<i>Saghlien.</i>	سَغْلِيْن	
RENVOIE, <i>imp.</i>	<i>Err.</i>	أَرَّ	رَدَّ
J'ai renvoyé.	<i>Erragh.</i>	أَرَّغْ	
Tu as renvoyé.	<i>Terred.</i>	تَرَدَّ	
Il a renvoyé.	<i>Iirra.</i>	يَرَدَّ	
Nous avons renvoyé.	<i>Nerra.</i>	نَرَّا	
Vous avez renvoyé.	<i>Terrem.</i>	تَرَرَّ	
Ils ont renvoyé.	<i>Erren.</i>	أَرَّنْ	
Je l'ai renvoyé.	<i>Errighth.</i>	أَرَّغْتْ	
Nous avons renvoyé son présent.	<i>Nerra tedjiaalti's.</i>	نَرَّا تَجْجَالْتِسْ	
REPAS.	<i>Imensi.</i>	إِمْنَسِي	الأَكْلُ. الطَّعَامُ
RÉPUDIÉ, <i>imp.</i>	<i>Ebroa.</i>	أَبْرُو	طَلَّقَ
J'ai répudié.	<i>Beroughad.</i>	بَرُوغَدَّ	طَلَّقْتْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Tu as répudié.	<i>Tebra.</i>	تَبْرَا	
Il a répudié.	<i>Ibra.</i>	يَبْرَا	
Nous avons répudié.	<i>Nebra.</i>	نَبْرَا	
Vous avez répudié.	<i>Tebram.</i>	تَبْرَامْ	
Ils ont répudié.	<i>Beran.</i>	بَرَانْ	
Notre voisin a répudié sa femme; tout de suite il l'a renvoyée.	<i>Aächirennagh iibra them-thouti's; takkoul iirt-sid.</i>	عَشِيرْتَاغْ يَمْرَا تَمَطُوْتِيْسْ يَكْلْ يِرْتَسِيدْ	
RÉSÉDA BLANC (<i>reseda alba</i> , L.).	<i>Hachbet elkharouf.</i>	حَشْبَةُ الشَّرُوفْ	
RESTE, superflu.	<i>Ichad.</i>	إِشَادْ	فَضْلْ
RETOURNE, <i>imp.</i>	<i>Oughal, oucal.</i>	أَوْعَلْ - أَوْقَلْ	أَرْجَعْ
Je suis retourné.	<i>Oughalaghd, oucalaghd.</i>	أَوْعَلَّغْدْ - أَوْقَلَّغْدْ	رَجَعْتْ
Tu es retourné.	<i>Toughalid, toucalid.</i>	تَوْعَلِيدْ - تَوْقَلِيدْ	
Il est retourné.	<i>Ioughal, ioucal.</i>	يُوعَلْ - يُوقَلْ	
Nous sommes retournés.	<i>Noughal.</i>	نُوعَلْ	
Vous êtes retournés.	<i>Toughalend.</i>	تُوعَلَّغْدْ	
Ils sont retournés.	<i>Oughalan.</i>	أَوْعَلَّانْ	
Je suis retourné à la maison.	<i>Oughalaghd ghar oukham.</i>	أَوْعَلَّغْدْ غَرَّ أَوْخَامْ	
Les cavaliers sont retournés à leur village.	<i>Dimnain oughalend ghar thedert ennesen.</i>	دِمْنَائِيْنْ أَوْعَلَّغْدْ غَرَّ ثَدْرْتْ أَنْسِنْ	
RÉVEILLE-MATIN (<i>euphorbia helioscopia</i> , L.).	<i>Kerbebouh.</i>	كَرْبَبُوهْ	
REVÊTS-TOI, habille-toi, <i>imp.</i>	<i>Ils ketchini. masc.</i>	إَلْسْ كِچِينِيْ	أَلْبَسْ
	<i>Ils kemmini. fém.</i>	إَلْسْ كَمِينِيْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Je me suis revêtu.	<i>Elsighou. ilsagh.</i>	السِّيغ - السَّغ	كَبَسْتُ
Tu t'es revêtu.	<i>Telsid.</i>	تَلْسِيد	
Il s'est revêtu.	<i>ilsa.</i>	يَلْسَا	
Nous nous sommes revêtus.	<i>Nelsa.</i>	نَلْسَا	
Vous vous êtes revêtus.	<i>Telsem.</i>	تَلْسَم	
Ils se sont revêtus.	<i>ilsen.</i>	إِلْسَن	
Moi, je me revêts d'un bernous et d'une chemise de laine.	<i>Nek adilsagh abidi akk tecaourt.</i>	نك أدلساغ آبيدي آك تَعْدُورْت	
RHUME.	<i>Iāmarn.</i>	إِدْمَارَن	فَرَلَه
RICHE. On dit en berbère : Il a beaucoup de biens ; ou : Il rend grâce à Dieu.	<i>Ghour's eila athas ; adi- hamed allah.</i>	غُورِسْ أَيْلَا أَطْس - آد يَحْدُ الله	
RIEN.	<i>Iat.</i>	يَات	أَصْلًا - أَصِلَّ
Je n'ai rien entendu.	<i>Our selligh iat.</i>	أُورْ سَلِيغْ يَات	
On ne dit rien.	<i>Our tinin iat.</i>	أُورْ تِنِينْ يَات	
Rien du tout.	<i>Oulach.</i>	أُولَاش	وَلَايْتِي
RIS, <i>imp.</i>	<i>Des.</i>	دَس	أَضْحَكْ
J'ai ri.	<i>Desagh.</i>	دَسَغ	ضَحَكْت
Tu as ri.	<i>Tedsid.</i>	تَدْسِيد	
Il a ri.	<i>Iidsi.</i>	يِدْسِي - يَدْسِي	
Nous avons ri.	<i>Nedis.</i>	نَدْس	
Vous avez ri.	<i>Tedsem.</i>	تَدْسَم	
Ils ont ri.	<i>Desen.</i>	دَسَن	
Les filles rient beaucoup.	<i>Thoulawin atedsentathas.</i>	تُولَاوِينْ أَتَدْسَنْتْ أَطْس	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Pourquoi ne riez-vous pas, vous femmes?	<i>Echimi kunanti our ated-sent ?</i>	أَشِيْمِي كُنَامْتِي أُورْ أَتْدَسْمْتْ	
Cet homme rit de nous, se moque de nous.	<i>Erg haz üidis fellanagh.</i>	أَرْغَازْ يِدِسْ فَلَانَاغْ	
<i>RISCHTÉ</i> *.	<i>Richté.</i>	رِشْتَهْ	
RIVAGE DE LA MER.	<i>Rif le' bhar.</i>	رِيفْ لَبْحَرْ	شَطْ الْبَحْرْ
Sur le rivage.	<i>Ghaf rif.</i>	غَفْ رِيفْ	عَلَى الشَّطْ
RIVIÈRE.	<i>Ighzar, esif. sing.</i>	إِغْزَارْ - أَسِيفْ	
	<i>Ighzerawen, isaffen. pl.</i>	إِغْزَرَاوْنْ - إِسَافِنْ	
La rivière est gonflée.	<i>Esif iahmel.</i>	أَسِيفْ يَجْدْ	
RIZ, légume.	<i>Eruz.</i>	أُرْزْ	
ROI CHRÉTIEN **.	<i>Emghar.</i>	أَمْغَارْ	طَاغِيَّةْ
RONCES DES HAIES (<i>ruberfruticosus, L.</i>).	<i>Inedjel.</i>	إِينِيَجَلْ	عَلَايِقْ
RONFLE, <i>imp.</i>	<i>Iterkharidj.</i>	إَيْتَرْخَرْجْ	أَتَّخَرْجْ
Tu ronfles beaucoup.	<i>Ketchini titer kharidj athas.</i>	كَيْچِينِي تَيْتَرْخَرْجْ أَطَاسْ	
Cet homme ronfle dans son sommeil.	<i>Erg haz iiterkharikh digh idas.</i>	أَرْغَازْ يَيْتَرْخَرْجْ دِيغْ إَيْدَاسْ	
ROSE, fleur.	<i>Edjik niwerd.</i>	أُذْدِيكْ نُورْدْ	الْوَرْدْ
ROSÉE.	<i>Nida.</i>	نِداْ	
ROSIER.	<i>Ennoukla niwerd.</i>	أَنْنُوكْلا نُورْدْ	شَجَرَة الْوَرْدْ
ROTE, <i>imp.</i>	<i>Iguergha.</i>	إِكْرَغَاْ	أَتَكَّرَعْ
Il a roté.	<i>Iguergha.</i>	بِكْرَغَاْ	تَكَّرَعْ

* Pâte qu'on coupe en morceaux, et dont on fait une soupe ou une espèce de couscousou.

** Le vrai sens de ce mot, dont les Maures et tous les musulmans arabes se servent pour désigner un roi chrétien, est « rebelle, usurpateur, tyran, » et, pour comble de mépris, ils donnent à ce titre une terminaison féminine.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Tu as roté.	<i>Tequerghad.</i>	تَضَرَّغَدَ	
Ils ont roté.	<i>Guergghan.</i>	كُرَّغَنَّ	
Moi, je n'ai pas roté.	<i>Nekini our guerghaghd.</i>	نَكِينِي أَوْر كُرَّغَعْدَ	
RÔTI.	<i>Ekenef.</i>	أَكَنَفَ	مَشْوَى
RÔTIR (Fais), imp.	<i>Esiknef.</i>	أَسَكَنَفَ	أَشْوَى
J'ai fait rôtir.	<i>Sekinfağh.</i>	سَكَنَفَعُ	
Tu as fait rôtir.	<i>Tesiknef.</i>	تَسَكَنَفَ	
Il a fait rôtir.	<i>Isiknef.</i>	بِسَكَنَفَ	
Nous avons fait rôtir.	<i>Neseknef.</i>	نَسَكَنَفَ	
Vous avez fait rôtir.	<i>Tesiknefem.</i>	تَسَكَنَفَمَ	
Ils ont fait rôtir.	<i>Sikenfen.</i>	سَكَنَفَنَ	
Achète un morceau de viande, que nous le fassions rôtir.	<i>Awaghd techriht, neth ne-sehnef.</i>	أَوَاعِدْ تَشْرِيحْتْ نَتْ نَسَكَنَفَ	
ROUGE, fard.	<i>El aâcar.</i>	الْعَارَّارُ	
ROUGE, couleur.	<i>Ezoughghagh.</i>	أَزُوعَاغُ	
ROUGEOLE.	<i>Tebouzoughaght, zar-bioun.</i>	تَبُوزُوعَاغْتْ - زَارِبِيُونُ	بُوجْرُونُ
ROUILLE.	<i>Tanguert.</i>	تَانْغُرْتُ	صَدَا
RUE, plante.	<i>Fidjlé.</i>	فِجْلَهْ	سَدَابُ
S			
SABLE.	<i>Tefza.</i>	تَفْرَهْ	رَمْلُ
SABOTS du bœuf, du mouton, des chèvres, etc.	<i>Tifenza.</i>	تَيْفَنْزَا	الْإِطْلَافُ
— du cheval, du mulet, de l'âne.	<i>El hafir.</i>	الْحَافِرُ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
SABOTS spongieux du chameau.	<i>El akhfaf.</i>	أَلَاخْفَافٌ	
SABRE, non recourbé ou recourbé.	<i>Lemcha.</i> sing.	لَمَشَهْ	سَيْفٌ - سَيْوُنْ
	<i>Lenamich.</i> pl.	لَمَامَشْ	
— court.	<i>Taouzelt.</i>	تَاوَزَلْتْ	يَاتَاغَانْ
SAC DE CRIN, qui, rempli de blé ou d'orge, forme la charge d'un mulet.	<i>Asako.</i>	آسَاكُو	تَلِّسْ
— dont deux font la charge d'un chameau.	<i>Tegharghart.</i>	تَغْرَغَتْ	غَرَارَهْ
SAC DE CORDE, en forme de filets, pour porter de la paille, des herbages.	<i>Tegemmouaat.</i>	تَجَمَّوَاتْ	شَبَكَهْ
SAC DE PEAU, ou de laine double, pour être mis sur la selle du voyageur.	<i>Khourdj.</i>	خُرْجْ	
SACHE, <i>imp.</i>	<i>Esin.</i>	إِسِينْ	أَعْمٌ - يَكُونْ مَعْلُومِكْ
Je sais.	<i>Sinagh.</i>	سِينَغْ	عَرَفْتْ
Tu sais.	<i>Tesined.</i>	تَسِينَدْ	
Il sait.	<i>Iisin, üsen.</i>	يِسِينْ - يِسِينْ	
Nous savons.	<i>Nesin.</i>	نَسِينْ	
Vous savez.	<i>Tesinem.</i>	تَسِينَمْ	
Ils savent.	<i>Sinen.</i>	سِينِينْ	
Je ne sais pas.	<i>Our sinagh.</i>	أُورْ سِينَغْ	
Tu ne sais pas.	<i>Ours tesined.</i>	أُورْسْ تَسِينَدْ	
Nous ne savons rien.	<i>Our nesin iat.</i>	أُورْ نَسِينْ يَاتْ	
Qui sait ? qui le sait ?	<i>Weisen.</i>	وَيْسِينْ	
SAGE-FEMME, accoucheuse.	<i>Nefsé.</i>	نَفْسَهْ	دَايَهْ
SALÉ.	<i>Marragh.</i>	مَرَّغْ	مَالِحْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Eau salée.	<i>Eman marrugh.</i>	أَمَان مَرَّغ	ما مالحة
SALIS, <i>imp.</i>	<i>Eserki.</i>	أَسْرِكِي	وَسَحَّ
J'ai sali.	<i>Serkigh.</i>	سَرْكِيغ	وَسَحْت
Tu as sali.	<i>Teserkid.</i>	تَسْرِكِيد	
Il a sali.	<i>Iserki.</i>	إِسْرِكِي	
Nous avons sali.	<i>Neserki.</i>	نَسْرِكِي	
Vous avez sali votre chemise, votre veste de dessous.	<i>Teserkiem tecandour, tennewen.</i>	تَسْرِكِيَم تَقَنْدُورْ تَنْنُون	
Ils ont sali leurs habits.	<i>Serkien thelebè ennesen.</i>	سَرْكِيَن تَلْبَه أَنْنَسِن	
SALPÊTRE.	<i>Melh el barout.</i>	مَلْح البَارُوتْ	تَحْرِيَتْ
SAMEDI.	<i>Ghas, was elsebt.</i>	عَسْ - واس السَّبْتْ	يَوْم السَّبْتْ
SANG.	<i>Idemmin.</i>	إِدْمِين	دَم
Tire-moi du sang, saigne-moi.	<i>Eksii idemmin.</i>	أَكْسِيِي إِدْمِين	
On l'a saigné.	<i>Eksane's idemmin.</i>	أَكْسَانَسْ إِدْمِين	
Que nous te saignons.	<i>En neksik idemmin.</i>	أَنْ نَكْسِيك إِدْمِين	
SANG DE CHEVAL.	<i>Sibt nouweis.</i>	سِبْت نُويسْ	حِرَام
SANGLIER.	<i>Mourran.</i>	مُورْرَان	بُوطَعْن
SANGSUE.	<i>Adghour. sing.</i>	أَدْغُورْ	عَلَق
	<i>Idghouren. pl.</i>	إِدْغُورْن	
SANTON.	<i>Aghourrem.</i>	أَغُورَم	وَلِي
Dans notre pays, nous avons beaucoup de santons.	<i>Digh themourtennagh ighourremin athas.</i>	دِيغْ مُورْتَنْنَاغ إِغُورْمِين أَطْسْ	
SARIETTE, herbe odoriférante.	<i>Merdcouch.</i>	مَرْدَقُوشْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
SAUGE. (<i>salvia</i> , L.), en berbère : cure-dent du prophète.	<i>Sewak ennebi.</i>	سَوَاكُ النَّبِيِّ	سَالِبِيَه
SAUGE, verveine (<i>salvia verbenaca</i> , L.).	<i>Hachbet kul bëlié.</i>	حَسْبَه كُلِّ بَلِيَه	
SAUTE, <i>imp.</i>	<i>Akkir, indou.</i>	اَكَّر - هِنْدُو	نَطَّ
Sautez.	<i>Akrit, hindout.</i>	اَكْرَت - هِنْدُوْت	نَطُوَا
J'ai sauté.	<i>Akragh, hindough.</i>	اَكْرَغ - هِنْدُوْغ	نَطَبْت
Tu sautes.	<i>Tekired, tehindoud.</i>	تَكْرِد - تَهِنْدُوْد	
Il saute.	<i>Ikkir, ihindou.</i>	يَكِّر - يَهِنْدُو	
Nous sautons.	<i>Nekkir, nehindou.</i>	نَكِّر - نَهِنْدُو	
Vous sautez.	<i>Tekirrem, tehindewen.</i>	تَكِّرِم - تَهِنْدُوْوَن	
Ils ont sauté.	<i>Akkiren, hindewen.</i>	اَكِّرِن - هِنْدُوْوَن	
SAUTERELLE.	<i>Abziz.</i> sing.	اَبْزِيْز	جِرَاد
	<i>Ibzaz.</i> pl.	اِبْزَاْز	
Les sauterelles ont mangé la moisson.	<i>Ibzaz tchan naâme.</i>	اِبْزَاْز جَن نَعْمَه	
Les sauterelles qui sont rôties au four sont bonnes à manger; les Arabes les aiment.	<i>Ibzaz wein eknesen digh kouché elhan toutchi; araben hammelenthen.</i>	اِبْزَاْز وَيْن اَكْنَفْن دِبْع كَوْشَه اَلْهَان اِبْوَجِي عَرَابِن جَلْنَتِيْن	
SAUVAGE, non cultivé.	<i>Diout.</i>	دِيُوْت	بِرِي
SAVATE, vieux soulier.	<i>Erkes.</i> sing.	اَرْكَس	صِبَاط قَدِيْمَه
	<i>Erkasen.</i> pl.	اَرْكَاسِن	
SAVETIER.	<i>Kharraz elbali.</i>	خَرَّازِ الْبَالِي	
SAVON.	<i>Sabounit.</i>	صَابُونِيْت	صَابُون
SCIE.	<i>Minchar.</i>	مِنْشَار	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
SCORPION.	<i>Timisuábbadou, tequir-doumt.</i>	تَمْسَعَبَادُو - تَكْرِدُومَت	
Le dard du scorpion.	<i>Tisiquist.</i>	تَبْسِيْقِسْت	شَوْك العُقْرَب
SCORSONÈRE (<i>scorsonera picroides</i> , L.).	<i>Merraré.</i>	مَرَارَه	
SEC.	<i>Iaccour.</i>	يَعُور	يَابَس
Mes hardes se sont séchées.	<i>Hawaïdjinou kivent.</i>	حَوَائِجِينُو كِيُونْت	
Ses culottes se séchent.	<i>Teserawili's adkiwent.</i>	تَسَرَاوِيلِسْ أَدِكِيُونْت	
Quand ma chemise de laine sera sèche, je la revêtirai.	<i>Ermî tekiou tecandourtinou, athilsagh.</i>	أَرْمِي تَكِيُو تَقَنْدُورْ تِينُو أَتْلَسَغ	
Ton bernous s'est séché.	<i>Abidik ükiou.</i>	أَبِيدِيك بِيْكِيُو	
SECRÉTAIRE, tout homme qui sait lire et écrire.	<i>Thaleb.</i>	طَالِب	كَاتِب
SEL.	<i>Tisint.</i>	تِسِنْت	مَلْح
— de roche.	<i>Melh el haiderani.</i>	مَلِح الحَيْدَرَانِي	
— ammoniac.	<i>Nichadir.</i>	نِشَادِر	
— alcali naturel, natron.	<i>Nathroun, athroun.</i>	نَاطْرُون - أَطْرُون	
SELLE de cheval.	<i>Tharikt.</i>	تَارِكْت	سَرَج
— de mule et d'âne.	<i>Teberdaât.</i>	تَبْرَدَعْت	بَرْدَعَه
SELLE pour cheval, <i>imp.</i>	<i>Quinn eisinou.</i>	قِنَّ أَيْسِينُو	حَطَّ السَّرَجْ على عودِي
Je l'ai sellé.	<i>Quinaghth.</i>	قِنَغْت	
SELLIER.	<i>Bouthariken.</i>	بُوتَارِيكَنْ	سَرَّاج
SELON, conformément.	<i>Ghaf.</i>	غَفْ	عَلَى
Selon la coutume ancienne.	<i>Ghaf alaâdé inzoura.</i>	غَفَّ العَادَه إِمْزُورًا	
SEMBLABLE, comme.	<i>Em, enicht.</i>	أَمْ - أَنْبِشْت	مِثْل - كَيْفْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Semblable à ceci.	<i>Em waghi.</i>	أَمْرٍ وَآخِي	مِثْلُ هَذَا
— à cela.	<i>Em oubün.</i>	أَمْرٍ أَوْ بَيْنِي	كَيْفَ ذَلِكَ
— à un singe.	<i>Enicht ougharda.</i>	أَنْبِشْتْ أَوْغَرْدَا	
— à un hibou.	<i>Enicht berdaghioul.</i>	أَنْبِشْتْ بَرْدَاغِيُولْ	
SEMAILLES, semences.	<i>Ighran.</i>	يَغْرَانْ	نَبَات
La rivière a débordé sur les semailles.	<i>Esif iiaâm ghaf'ighran.</i>	أَسِيفْ يِعْمَرْ غَفْ يَغْرَانْ	
SEMAINE.	<i>Wic.</i>	وَيْقْ	بِجَعَّة
Une semaine.	<i>Wan wic, ian wic.</i>	وَانْ وَيْقْ - يَانْ وَيْقْ	بِجَعَّة
SEMOULE.	<i>Iiouzen.</i>	أِيُوزَنْ	دَشْبِيشَه
— à gros grains, préparée pour faire du couscoussou ou de la soupe.	<i>Timhoummouzt.</i>	تِيْمْهُومْزْتْ	مُجْمَعَة
Fais une soupe de grosse semoule avec du khaliaa.	<i>Esker timhoummouzt del khaliaa.</i>	أَسْكَرْ تِيْمْهُومْزْتْ دَلْخَالِيَا	
SENEÇON (<i>senecio vulgaris</i> , L.).	<i>Hachbet salimé.</i>	حَشْبَة سَالِيَه	
SERPENT.	<i>Azrem, efighar. sing.</i>	أَزْرَمْ - أَفِيغَارْ	حَنْش
	<i>Izirman, efigharen. pl.</i>	أَزْرَمَانْ - أَفِيغَارَنْ	
Le serpent m'a piqué au pied.	<i>Azrem ücarchü sough adar.</i>	أَزْرَمْ يُقْرَشِي سِغْ أَدَارْ	
SERRURE DE FER.	<i>Quifil en vezzal.</i>	قِفْلْ أَنْ وَزَالْ	قِفْلْ
			أَقْفَالْ
SERRURIER.	<i>Emzil.</i>	أَمْرِيْلْ	حَدَاد
SERVANTE.	<i>Tuâzerit.</i>	تَعْدَرِيْتْ	خَادِمَة

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
SERVITEUR.	<i>Aázri.</i>	عَدْرِي	خَادِمٌ
SEUIL de la porte.	<i>Emnar en thabourt.</i>	أَمْنَارْ أَنْ ثَابُورْت	دَرَجَةُ الْبَابِ - عَتَبَهُ
SIÈCLE, espace de cent ans.	<i>Carn.</i>	قَرْن	مُدَّة مَائَةٍ سَنَةٍ
SIGNE, geste pour s'entendre.	<i>Limara.</i>	لِيْمَارَةَ	عَلَامَةٌ - إِشَارَةٌ
Je lui ai fait signe.	<i>Sekraghas limara.</i>	سَكْرَعَسْ لِيْمَارَةَ	
SILENCE.	<i>Ifisti.</i>	إِفِسْتِي	سُكُوتٌ
SILÈNE, plante.	<i>Newar el dhib.</i>	نَوَارِ الذِّيبِ	
SILLON de la charrue.	<i>Iberdan.</i>	إِبْرَدَانِ	خَطَّ الْبُرْتِ
SINGE.	<i>Ibki, zaátout. sing.</i>	إِبْكِي - زَعْتَوْتْ	شَادِي
	<i>Ibken, zaátit. pl.</i>	إِبْكُنْ - زَعْتَاتِ	
La viande des singes est puante.	<i>Aksoum ibken ifouh.</i>	أَكْسُومِ إِبْكِنِ بِفُوحِ	
SIX.	<i>Sedis.</i>	سِدِسْ	سِتَّةٌ
SODOMITE.	<i>Abouwerech.</i>	أَبُورِشْ	لُوطِي فَاسِقٌ
SOEUR.	<i>Weltma.</i>	وَلْتْمَا	أُخْتُ
Ma sœur.	<i>Weltma inou.</i>	وَلْتْمَا إِينُو	أُخْتِي
SOEURS.	<i>Isitmau.</i>	إِسْتِمَاوْ	أَخْوَاتٌ
Nos sœurs.	<i>Isitmawennagh.</i>	إِسْتِمَاوْنَاغْ	أَخْوَاتُنَا
Vos sœurs.	<i>Isitmawennewen.</i>	إِسْتِمَاوْنِنُونْ	أَخْوَاتِكُمْ
Leurs sœurs.	<i>Isitmawennesen.</i>	إِسْتِمَاوْنِنْسِنْ	أَخْوَاتِهِنَّ
SOFA.	<i>Tegmirt.</i>	تَكْمِرْتْ	بَانِكْ - سَرِيرٌ
SOIE, le fil du cocon.	<i>Harirmit.</i>	حَرِيرْمِيْتْ	حَرِيرٌ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
SOIF.	<i>Fad.</i>	فاد	عَطَشٌ
La soif m'a pris.	<i>Iaghii fad.</i>	يَاغِي فَاد	اَخَذَنِي العَطَش
J'ai soif.	<i>Foudagh.</i>	فُودَغ	عَطَشْتُ
Tu as soif.	<i>Tefoudad.</i>	تَفُودَاد	
Il a soif.	<i>Iifoud.</i>	يَفُود	
Nous avons soif.	<i>Nefoad.</i>	نَفُود	
Vous avez soif.	<i>Tefoudem.</i>	تَفُودَم	
Ils ont soif.	<i>Efouden.</i>	أَفُودَن	
SOIR.	<i>Telaâchit.</i>	تَلَعَشِيْت	عَشِيَه
SOIS LE BIENVENU.	<i>Merhaba iesik matsa-ghalt.</i>	مَرَحِبَا بَسِيك مَاتَسَعَلْت	مَرَحِبَا بَك
SOLDATS ARABES CASERNÉS.	<i>Mukhazzeniè.</i>	مُخَزَنِيَه	
SOLEIL.	<i>Tefoukt.</i>	تَفُوكْت	الْمَتَمَس
Le soleil se lève.	<i>Tefoukt touli, toulid.</i>	تَفُوكْت تُولِي - تُولِيد	
Le soleil se couche.	<i>Tefoukt taghli, taghlid.</i>	تَفُوكْت تَغْلِي - تَغْلِيد	
Le couchant du soleil.	<i>Touchi.</i>	تُوشِي	مَغْرِب
SOLIVE.	<i>Thessere.</i> sing.	تَسَّرَه	قَوَطَان -
	<i>Thesserivin.</i> pl.	تَسَّرِيوِين	قَوَاطِين
SOMMEIL.	<i>Idas.</i>	اِيدَاس	نَوْم - نَعَاس
Je sommeille.	<i>Etsenoudamagh.</i>	أَتَسْنُودَمَغ	أَنَا نَعَسَان
Tu sommeilles.	<i>Tetsenoudam.</i>	تَتَسْنُودَم	تَنَعَس
Il sommeille.	<i>Iitsenoudum.</i>	يِتَسْنُودَم	يَتَنَعَس
Nous sommeillons.	<i>Netsenoudum.</i>	نِتَسْنُودَم	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Vous sommeillez.	<i>Tetsenoudumem.</i>	تتسنودومم	
Ils sommeillent.	<i>Etsenoudamen.</i>	أتسنودامن	
SON, SA, SES, adj. poss.	<i>Iines, nes, si.</i>	اينس - نس - س	بِنَاعِه - صِبَالِه
Son sabre.	<i>Lemcha ines.</i>	لمشا اينس	سَيْفِه
Son troupeau.	<i>Oalli ines.</i>	اوللى اينس	قَطِيعِه
Ses mains.	<i>Ifasines.</i>	ايفاسنس	اَيَادِه
Ses amis.	<i>Dimeddou kalines.</i>	ديمدو كالنس	اصحابِه
Sa maison.	<i>Akhami's.</i>	آخامس	دان
Sa tabatière.	<i>Thacarourte's.</i>	ثقارورتس	سِنْتِنَه صِبَالِه
SON, la partie grossière de la farine.	<i>Aghourchal, hilemmin.</i>	آغورشال - هيلمين	نُخَالِه
SONGE, rêve.	<i>Tewarghit.</i>	تورغيت	رُوبَا
J'ai songé.	<i>Werghagh, werghagh.</i>	ورغغ - ورغغد	رَابِت فِي نَوِي
Tu as songé.	<i>Touragh.</i>	تورغ	
Il a songé.	<i>Iouragh.</i>	يورغ	
Nous avons songé.	<i>Nouragh.</i>	نورغ	
Vous avez songé.	<i>Tewergham.</i>	تورغم	
Ils ont songé.	<i>Werghan.</i>	ورغن	
SORS, imp.	<i>Effagh.</i>	أَفَغ	أُخْرِج
Sortez.	<i>Effaghat.</i>	أَفَغْت	أُخْرِجُوا
Je suis sorti.	<i>Efghagh, efghagh.</i>	أَفَغَغ - أَفَغَغْد	خَرَجْت
Tu es sorti.	<i>Tefghad.</i>	تَفَغَد	
Il est sorti.	<i>Iffagh.</i>	يَفَغ	
Nous sommes sortis.	<i>Neffagh.</i>	نَفَغ	
Vous êtes sortis.	<i>Tefgham.</i>	تَفَغَم	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Ils sont sortis.	<i>Efghan.</i>	أَفْعَن	
Maintenant, je sors de la maison.	<i>Thoura, adefghagh sough akham.</i>	ثَوْرًا آدَافَعَّغْ سَعَّ أَحْمَ	
Je sortirai demain pour te voir.	<i>Ezikka ad efghagh akkin ad zerighak.</i>	أَزْكَآ آدَافَعَّغْدَ أَكِّينَ آدَ زَرِيغَكْ	
SOUCI DES CHAMPS (<i>calendula arvensis</i> , L.).	<i>Newar bilnuûman.</i>	نَوَارٌ بِالنُّعْمَانِ	
SOUFFLET pour le feu.	<i>Tasout.</i>	تَاسُوتْ	كَبِيرٌ - مَنَعَجْ
SOUFFLET, coup de la main sur le visage.	<i>Emdil.</i>	أَمْدِيلْ	كَفْ
SOUFRE.	<i>Kibrit.</i>	كَبْرِيْتْ	
SOÛL, qui a bu trop de vin.	<i>Iswa.</i>	يَسْوَا	سَكْرَانٌ
SOUPLIER.	<i>Thisilè.</i>	تَيْسِيْلَهْ	بَابُوش - بَابُوجْ
Attends que je mette mes souliers.	<i>Erdjiou adilsagh thisilè.</i>	أَرْجُوْآدْلِسَّغْ تَيْسِيْلَهْ	
SOUPÇON.	<i>Chekk.</i>	شَكْ	
Je soupçonne.	<i>Adchekkhagh.</i>	آدَشَكَّغْ	
Je ne soupçonne pas.	<i>Oar chekkagh.</i>	أَوْرَشَكَّغْ	
SOUPER.	<i>Iminsi.</i>	إِمْنَسِيْ	عِشَا - طَعَامِ العشيه
Après souper.	<i>Nef iminsi, tighourdin iminsi.</i>	نَفْ إِمْنَسِيْ - تِيغُورْدِيْنِ إِمْنَسِيْ	بَعْدَ الْعِشَا
SOURCE D'EAU, formant un ruisseau ou une rivière.	<i>Thela.</i>	ثَلَا	عَيْنِ الْمَا
SOURCE LÉGÈRE, eau qui filtre d'un rocher.	<i>El uûnssour.</i>	أَلْعَنْصُرْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
SOURCILS.	<i>Themmiout.</i> sing.	تَمِيمُوتْ	
	<i>Themmiwin; ammiwin.</i> pl.	تَمِيمِيُونْ - آمْمِيُونْ	حَوَاجِبْ
SOURD, qui n'entend pas.	<i>Edrdour.</i>	آدْرَدُورْ	اطْرَشْ
SOUS, DESSOUS.	<i>Dewa, dewat, souwada.</i>	دَوَا - دَوَاتْ - سَوَادَا	تَحْتْ - اَسْقَلْ
Sous mon pied.	<i>Souwada oudariou.</i>	سُوَادَا اُوْدَارِيُو	
Sous mon aisselle.	<i>Dewat thabiquis.</i>	دَوَاتْ طَبِيقِسْ	
Sous lui.	<i>Dewa's.</i>	دَوَاسْ	
Sous l'arbre.	<i>Dewat ennoukla.</i>	دَوَاتْ اَنْنُوْكَلا	
Sous le ciel.	<i>Souwada thighnau.</i>	سُوَادَا تَغْنَاوْ	
STÉCHAS (<i>grafolium stæchas; L.</i>).	<i>Warac el hanech.</i>	وَرَقْ لَلْنَشْ	
SUAIRE, toile dans laquelle on ensevelit.	<i>Alfouldé.</i>	الْفُضْلَهْ	كَفْنْ
SUCE, tire à toi la liqueur avec ton haleine, <i>imp.</i>	<i>Eskef.</i>	اَسْكَفْ	مُصَّ - اَرَشَفْ
J'ai sucé.	<i>Sekfagh.</i>	سَكْفَعْ	مَصَّيْتْ - رَشَقْتْ
Tu as sucé.	<i>Teskef.</i>	تَسَكْفْ	
Il a sucé.	<i>Iiskef.</i>	يَسَكْفْ	
Nous avons sucé.	<i>Neskef.</i>	نَسَكْفْ	
Vous avez sucé.	<i>Tesehfem.</i>	تَسَكْفَمْ	
Ils ont sucé.	<i>Sekefen.</i>	سَكْفَنْ	
Nous avons sucé du lait aigre avec notre pain.	<i>Neskef tghi dou oughrou-mennagh.</i>	نَسَكْفْ اَيْتِي دُو اُوْغْرُو مَنَّاغْ	
SUGRE.	<i>Esukkur.</i>	اَسْكُرْ	سُكَّرْ

* Ce n'est qu'une toile grossière dont on se sert, dans l'Atlas, pour ensevelir les morts.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
SUEUR.	<i>Thidi.</i>	ثِيدِي	عَرَق
Je sue, littéral. : la sueur me coule.	<i>Tekfilūd thidi.</i>	تَكْفِيلِيدْ ثِيدِي	أَنَاعِرَاتَانْ
Tu sues.	<i>Termek thidi.</i>	تَرْمَكْ ثِيدِي	
Nous suons, la sueur nous coule.	<i>Tekfilinagh thidi.</i>	تَكْفِيلِنَاغْ ثِيدِي	
SUFFIT (Cela).	<i>Waghi athas.</i>	وَاحِي أَطْسْ	بَرَكَه - يَكْفِي
SUIE.	<i>Aghghou en tighidjda.</i>	آغُوْ أَنْ تَغِيدْجَا	سَوَادِ الْكَانُونِ - اوجاق توروسي
SUR, pour, à, au.	<i>Ghaf, ghar.</i>	غَف - غَرَّ	فِي عَلِي
Sur son visage, à son visage.	<i>Ghaf acadoumis.</i>	غَفْ آفَادُومِسْ	
Sur ma tête, à ma tête.	<i>Ghaf ikhfioū.</i>	غَفْ إِخْفِيُوْ	
Sur notre nez, à notre nez.	<i>Ghar inzerennagh.</i>	غَرَّ إِزْرِنَنَّاغْ	
Sur ta barbe, à ta barbe.	<i>Ghar themertak.</i>	غَرَّ ثَمْرَتَكْ	
SUR, dessus, préposition de lieu.	<i>Soufella, ennigh.</i>	سُوفَلَّا - أَنْبِغْ	فَوْقْ
Sur la maison.	<i>Soufella eboakham.</i>	سُوفَلَّا أْبُوخَامْ	فَوْقِ الدَّارِ
Sur le plancher.	<i>Ennigh tigharghart.</i>	أَنْبِغْ تِيغَرْغَرْتْ	فَوْقِ الطَّعَاةِ
Sur l'arbre.	<i>Soufella tebouchicht.</i>	سُوفَلَّا تَبُوشِشْتْ	فَوْقِ الشَّجَرِ
Sur les montagnes.	<i>Ennigh idourer.</i>	أَنْبِغْ إِدُورَرْ	فَوْقِ الْجِبَالِ
L'un sur l'autre.	<i>Wein neden soufelles.</i>	وَيْنْ نَدَنْ سُوفَلَلْسْ	الْوَّاحِدِ فَوْقِ الْآخَرِ
Les uns sur les autres.	<i>Iewen soufella ùbaâydan.</i>	يَوْنْ سُوفَلَّا أُبَعِيضَانْ	الْبَعْضِ فَوْقِ الْبَعْضِ
SURMÉ *.	<i>Thazoult.</i>	تَازُولْتْ	كُحْلْ

* Poudre noire, composée avec de l'aquifoux, dont les femmes de l'Orient se peignent les yeux et les cils.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
T			
TAIS-TOI, <i>imp.</i>	<i>Sousim, fist.</i>	سوسيم - فست	أَسَكَّتْ
Je me suis tu.	<i>Sousemagh, fistagh.</i>	سوسمغ - فستغ	سَكَّتَتْ
Tu t'es tu.	<i>Tesousemad, tefistad.</i>	تسوسمد - تفتسد	
Il s'est tu.	<i>Iisousem, iifist.</i>	يسوسيم - يفتست	
Nous nous sommes tus.	<i>Nesonsem, nefist.</i>	نسوسيم - نفتست	
Vous vous êtes tus.	<i>Tesousemam, tefistem.</i>	تسوسم - تفتستم	
Ils se sont tus.	<i>Sensem, fisten.</i>	سوسيم - فستن	
TALON et la plante des pieds.	<i>Aghourz. sing.</i>	أغورز	قَدَمٌ
	<i>Ighourzan. pl.</i>	إغورزان	
TAMBOUR qui se bat des deux côtés.	<i>Teghindjia.</i>	تغنجيا	طَبْلٌ
TAMBOUR de basque.	<i>Def*, tarr, bendir.</i>	دي - تار - بندير	
TAMIS.	<i>Thelloumt. sing.</i>	ثللومت	غَرِيَالٌ
	<i>Thelloumin. pl.</i>	ثللومين	
Remue, agite le tamis.	<i>Houzz thelloumt.</i>	هورز ثللومت	دَوَاحُ الغَرِيَالِ
TAMISE, <i>imp.</i>	<i>Sif.</i>	سيف	غَرِيْلٌ
Je tamise.	<i>Sifagh.</i>	سيفغ	
Tu tamises.	<i>Tesifud.</i>	تسيفد	
Il tamise.	<i>Iisif.</i>	يسيف	
Nous tamisons.	<i>Nesif.</i>	نسيف	
Vous tamisez.	<i>Tesifem.</i>	تسيفم	
Ils tamisent.	<i>Sifen.</i>	سيفن	

* *Def* est un tambour de basque simple; *tarr* est un tambour de basque avec cinq plaques de cuivre doubles, arrangées à distances égales à l'entour du cercle; *bendir* est un tambour de basque carré.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Tamise l'orge.	<i>Sif thimzin.</i>	سِفْ ثِمَزِين	
TAPIS de Barbarie, d'un tissu grossier et peu large.	<i>Zerbie.</i>	زَرَبِيَه	بَسَاط
— de Turquie, tapis velouté.	<i>Tacdit.</i>	تَقْدِيْت	قَطِيْفَه
— pour faire la prière.	<i>Taidourt.</i>	تَايْدَوْرْت	سَجَّادَه
TAUREAU.	<i>Ezqhir.</i> sing.	اَزْغَر	فَرْد - ثَوْر
	<i>Isgahren.</i> pl.	اِزْغَارَن	
TEIGNE, ver qui ronge les hardes.	<i>Teukiout.</i>	تَوَكِيُوْت	عَنَّة
TEIGNE, maladie qui attaque le sabot des animaux à cornes.	<i>Ifidiwen.</i>	اِبْفِيدِيُوْن	مَرَضُ الدَّوْنِي
TÉMOIN.	<i>Inighi.</i> sing.	اِنْبِيْغِي	شَاهِد -
	<i>Inaghan.</i> pl.	اِنْبَاغَان	شَهْوِد
Les témoins n'ont pas dit la vérité.	<i>Inaghan wer siwelen tidits.</i>	اِنْبَاغَان وَرْ سِيُوْلُوْن تَبْدِتْس	
Le juge a renvoyé ce témoin; il ne l'a pas entendu.	<i>El á alim ürre inighi wagh; i our's üsila.</i>	اَلْعَالِمِ يَمْرَ اِنْبِيْغِي وَاِغِي اِي اُوْرْسِ يَسْلَا	
TEMPS.	<i>Wact.</i>	وَقْت	زَمَان
Tu as le temps.	<i>Darak wact.</i>	دَارَكْ وَقْت	
Je n'ai pas le temps de faire.	<i>Our dasi wact adseke- ragh.</i>	اُوْر دَارِي وَقْت آد سَكْرَغ	
Nous avons le temps, il n'est pas tard.	<i>Isoul el hal.</i>	يَسُوْلُ لِّحَال	
TENDRE, non dur.	<i>Delaccac.</i> masc.	دَلَقَّق	طَرِي - طَرِيَه
	<i>Telacact.</i> fém.	تَلَقَّقَتْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
TERRASSE d'une maison.	<i>Ifille en akham adjioar en tighimmi.</i>	إِفِلَّة أَنْ آخَامْ أَجُورْ أَنْ تَغِيمِي	سَطْح
TERRE, poussière.	<i>Akal.</i>	آكَالْ	تُرَابْ
TERRE, globe terrestre.	<i>Teghounits.</i>	تَغُونِتْسْ	الارض
La terre, le sol de la maison, rez-de-chaussée.	<i>Thigharghart.</i>	ثِيغَرْغَرْتْ	أَرْضِ الْبَيْتِ
TÊTE.	<i>Ikhf, acaroui, akai. s.</i>	إِخْفْ - أَقَارُوي - آكاي	رَأْسْ
	<i>Ikhfawen, icarouin. p.</i>	إِخْفَاوَنْ - إِقَارُويْنِ	
Cet homme est vieux; la tête lui branle.	<i>Erg haz mouccar; ütteh-zou ikhf's.</i>	اِرْغَازْ مَقَّرْ يَتْمَ - وُزُو إِخْفِسْ	
La tête me fait mal.	<i>Acarouinou icarhi.</i>	أَقَارُويْنُو يَقْرِي	
Tais-toi, tu me casses la tête.	<i>Fist ketch tenghid ikhfou.</i>	فِسْتْ كِچْ تَنْغِيدْ إِخْفِيُو	
TETON.	<i>Taboucht. sing.</i>	تَابُوشْتْ	زَبْرَة - زَوَائِرْ
	<i>Tibbachin. pl.</i>	تِبَّاشِينْ	نُهُودْ
Elle a de petits tetons.	<i>Thella ghourou's tibbachin mezzian.</i>	ثَلَّا غُورُسْ تِبَّاشِينْ مَزْيَانْ	
Tu as de jolis tetons.	<i>Tibbachinek telhan.</i>	تِبَّاشِينِكْ تَلْهَانْ	
<i>THELIGONIUM GYNOCRAMBE</i> , plante.	<i>Huchbet hadjersié.</i>	حُشْبَة حَجْرَسِيَة	
THUYA, bel arbre ressemblant à l'if.	<i>Aárdar.</i>	عَرْعَرْ	
TIGRE, léopard.	<i>Eired. sing.</i>	أَيْرِدْ	مَرْ
	<i>Ierden. pl.</i>	أَيْرِدَنْ	
Dans nos montagnes il y a beaucoup de tigres.	<i>Digh idourernagh ierden athas.</i>	دِيغْ إِدُورِنَاغْ إِيرِدَنْ أَطْسْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
TIMBALES *.	<i>Althabeilat.</i>	الطَبَّيَلَات	
TIQUE, insecte noirâtre qui s'attache aux animaux.	<i>Ghourad.</i>	غُورَاد	
TISSU de fil, de laine, de soie; pièce d'étoffe de quelque qualité qu'elle soit.	<i>Ezitha.</i>	أَرِطَا	مَنْسَج
Toi, pron. subst. de la 2 ^e pers.	<i>Ketch, ketchini. masc.</i>	كَيْچ - كَيْچِينِي	أَنْتَ
	<i>Kim, kemmini. fem.</i>	كِيم - كَيْمِينِي	أَنْتِ
Toi, homme.	<i>Ketch, ketchini erghaz.</i>	كَيْچ - كَيْچِينِي أَرْغَاز	
Toi, femme.	<i>Kemmini themthout, themthouthimm.</i>	كَيْمِينِي تَمْطَوْت	
		تَمْطَوْتِكُمْ	
Toi, tu as fait.	<i>Ketch, ketchini adteskered. masc.</i>	كَيْچ - كَيْچِينِي آد تَسْكَرَد	
	<i>Kim, kimmini adteskered. fem.</i>	كِيم - كَيْمِينِي آد تَسْكَرَد	
Toi, TE, pron. de la 2 ^e pers. régi par un verbe.	<i>Ak, adak, k. masc.</i>	آك - آدَاك - ك	
	<i>Azam, kam, m. fem.</i>	آدَاْم - كَم - م	
Je te battraï.	<i>Ak outagh. masc.</i>	آك أُوْتَع	
	<i>Akem outagh. fem.</i>	آكَم أُوْتَع	
Il t'a baisé.	<i>Iisoudenak.</i>	يِسُوْدَنَاك	
Il t'a baisée.	<i>Iisoudenikem.</i>	يِسُوْدَنِيكَم	
Je te donne une vache.	<i>Adak eskagh tefounest.</i>	آدَاك أَفْكَاغ تَفُونَسْت	
Je te donne un collier.	<i>Adam eskagh tesbikt.</i>	آدَاْم أَفْكَاغ تَسْبِيكْت	
TOILE de lin.	<i>Telkettan.</i>	تَلْكَتَان	بِيْر - مَقْطَع
TOILE d'araignée.	<i>Ezitta en tisist.</i>	أَرِطَا أَنْ تِسِيْسْت	مَنْسَج الرَّبِيْلَه

* Il y en a une de moitié plus petite que l'autre.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
TOISON, la laine qui couvre le mouton.	<i>Thilist.</i> sing.	ثِيلِسْت	جَرَّة
	<i>Thilisin.</i> pl.	ثِيلِسِين	
TORR, la couverture, le dessus de la maison.	<i>Ennigh oukham.</i>	أَنْبِيَعُ أَوْخَامْ	سَطْح
Nous sommes montés sur le toit, sur la terrasse.	<i>Nouli ennigh oukham.</i>	نُولِي أَنْبِيَعِ أَوْخَامْ	
TOMBE, tombeau.	<i>Azikka.</i> sing.	أَزَكَّا	قَبْر
	<i>Izikwan.</i> pl.	إَزِكْوَانْ	قُبُور
TOMBE, <i>imp.</i>	<i>Ghali, res.</i>	غَالِي - رَسْ	أَوْتَع
Je suis tombé.	<i>Ghalijagh, resagh.</i>	غَالِيَع - رَسَغْ	وَقَعْتُ
Tu es tombé.	<i>Toughli, tersed.</i>	تُوغْلِي - تَرَسْدْ	
Il est tombé.	<i>Ioughli, ires, iirs.</i>	يُوغْلِي - يِرْسْ	
Nous sommes tombés.	<i>Noughli, neres.</i>	نُوغْلِي - نَرَسْ	
Vous êtes tombés.	<i>Teghaliem, terscm.</i>	تَغَالِيَمْ - تَرَسْمْ	
Ils sont tombés.	<i>Ghalien, resen.</i>	غَالِيِين - رَسِينْ	
Mon cheval est tombé.	<i>Ioughli weisinou.</i>	يُوغْلِي وَيَسِينُو	
Il tombe une averse.	<i>Adirs aghoufour.</i>	أَدِيرْسْ أَغُوفُرْ	
La maison tombe en ruine.	<i>Akham iireb.</i>	أَخَامْ يِرْبْ	طَاحَتْ الْدَارْ
TON, TA, TES, adj. poss. de la 2 ^e pers.	<i>Einak, k.</i> masc.	إِينَكْ - كْ	بِتَاعَكْ -
	<i>Einem, m.</i> fém.	إِينَمْ - مْ	ضِبَالِكْ
Ton petit chien.	<i>Acdjoun inek.</i> masc.	أَقْدُورُونْ إِينَكْ	
Ton agneau.	<i>Eizimer inem.</i> fém.	أَزِيمِرْ إِينَمْ	
Ton chat.	<i>Enchich inak.</i> masc.	أَمَشِيَشْ إِينَكْ	
Ton chameau.	<i>Elghoum inem.</i> fém.	الْعَمْ إِينَمْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Ton frère.	<i>Ighmak.</i> masc.	إِغْمَاكْ	
	<i>Ighmam.</i> fém.	إِغْمَامْ	
Ta sœur.	<i>Weltmak.</i> masc.	وَلْتْمَاكْ	
	<i>Weltman.</i> fém.	وَلْتْمَانْ	
Tes chèvres.	<i>Thighate n inak.</i> masc.	تَيْغَاتِنِ إِيْنَاكْ	
Tes vaches.	<i>Tefounesinem.</i> fém.	تَفُونَسِينِمْ	
TONNERRE.	<i>Tenzilt, raôoud.</i>	تَنْزِيلْتْ - رَعُودْ	رَعْدْ
Le tonnerre est dans l'air; il tonne.	<i>Raôoud digh thignau.</i>	رَعُودْ دِيغْ تَيْغْنَاوْ	بِرَعْدِ السَّمَآ
TORRÉFIER et FAIRE FRIRE.	<i>Ezzou.</i>	أَزْزُوْ	أَقْلِيْ
J'ai torréfié.	<i>Zigh.</i>	زَيْغْ	قَلَيْتْ
Tu as fait frire.	<i>Tezid.</i>	تَزَيْدْ	
Il a torréfié.	<i>Iizza.</i>	يَزَاْ	
Nous avons fait frire.	<i>Nezza.</i>	نَزَاْ	
Vous avez torréfié.	<i>Tezzem.</i>	تَزَمْ	
Ils ont fait frire.	<i>Zan.</i>	زَانْ	
Torréfié l'orge.	<i>Ezzou thimzin.</i>	أَزْزُوْ تَيْمَزِينْ	
J'ai torréfié le blé*.	<i>Zighd irden.</i>	زَيْغْدُ إِرْدِنْ	
Nous faisons frire les poissons.	<i>Adnezza isilman.</i>	أَدْنَزَا إِسْلِمَانْ	
TORRENT, ruisseau formé par les pluies.	<i>Thergha.</i> sing.	تَرْغَاْ	شَعْبَةْ
	<i>Therghin.</i> pl.	تَرْغِيْنْ	
Le torrent a grossi.	<i>Thergha mouccar.</i>	تَرْغَاْ مَوْقَّرْ	

* Voici la manière de faire du pain chez les Arabes et dans presque tout l'Atlas. On commence par faire torréfier l'orge et le blé, à peu près comme nous faisons pour le café; ensuite on le moud avec un moulin à bras; on sépare le son de la farine. On en fait, avec de l'eau ou du lait, une pâte qu'on met cuire une seconde fois sur la cendre ou dans une poêle à frire. On mange aussi cette farine torréfiée détrempée dans l'eau, sans la faire cuire de nouveau.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Le torrent coule.	<i>Thergha ittezil.</i>	تَرْغَا يَتَزِيلُ	
Les torrents coulent.	<i>Therghin tezzelen.</i>	تَرْغِين تَزَلْن	
Passons le torrent.	<i>En nezghir thergha.</i>	أَنْ نَزَغِر تَرْغَا	
Le torrent est à sec.	<i>Thergha iaccour.</i>	تَرْغَا يَقُور	
TORT, manquement, faute.	<i>Didnoub.</i>	دِيدَنْوُب	ذَنْب
J'ai tort.	<i>Didnoub felli.</i>	دِيدَنْوُب فَلِّي	الذَنْب عَلَى
Tu as tort.	<i>Didnoub fellak.</i>	دِيدَنْوُب فَلَكَ	الذَنْب عَلَيْكَ
Il a tort, etc.	<i>Didnoub fellé's.</i>	دِيدَنْوُب فَلَلسْ	الذَنْب عَلَيْهِ
TORTUE.	<i>Efekroun.</i>	أَفَكْرُون	فَكْرُون
TOUJOURS.	<i>Lebda, ebda.</i>	لَبْدَا - اَبْدَا	دَائِمًا
TOUPIE, jouet de bois fait en forme de poire.	<i>Tehoudicht.</i>	تَهْوَدِشْت	زَرْبُوط
TOURNE et FAIS TOURNER, imp.	<i>Ezzi, ennid.</i>	أَزِي - اَنْيِدْ	دُور
Je tourne.	<i>Adziagh, adnidagh.</i>	آدْزِيَاغْ - آدْنِيْدَاغْ	أَنَا دَائِر - آدُور
Tu tournes.	<i>Adtezzi, adtennid.</i>	آدْتَزِي - آدْتَنْيِدْ	
Il tourne.	<i>Adizzi, adinnid.</i>	آدِزِي - آدِينْنِيْدْ	
Nous tournons.	<i>Adnezzi, adnennid.</i>	آدْنَزِي - آدْنَنْيِدْ	
Vous tournez.	<i>Adlezziem, adtennidem.</i>	آدْلَزِيْم - آدْتَنْيِدَمْ	
Ils tournent, et ils font tourner.	<i>Adzian, adnidem.</i>	آدْزِيَانْ - آدْنِيْدَمْ	
Cela tourne.	<i>Wu itezzi.</i>	وَا يَتَزِي	هَذَا يَدُور
Le moulin tourne par le vent.	<i>Tesirt itezzi souwadou.</i>	تَسِرْتْ يَتَزِي سُوَادُو	
TOUT, signifie aussi avec.	<i>Akk.</i>	آكْ	الْكُلِّ
Tout à moi.	<i>Akk inou.</i>	آكْ اِينُو	كُلَّهُ لِي
Tout à toi.	<i>Akkinak. masc.</i>	آكْ اِينَكْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Tout à toi.	<i>Akk inem.</i> fém.	آكْ اِيْمَم	
Tout à lui.	<i>Akk ines.</i>	آكْ اِيْنَس	
Tout à elle.	<i>Akk initsat.</i>	آكْ اِيْنِتْسَات	
Tout à nous.	<i>Akk ennagh.</i>	آكْ اَنْعَاغ	
Tout à vous.	<i>Akk ennewen.</i> masc.	آكْ اَنْنُون	كَلَه لَكُم
	<i>Akk ennekunt.</i> fém.	آكْ اَنْكَنْت	كَلَه لِكِن
Tout à eux.	<i>Akk ennesen.</i>	آكْ اَنْسِن	
Tout à elles.	<i>Akk ennesent.</i>	آكْ اَنْسِنْت	
Tout blanc.	<i>Akk damellal.</i>	آكْ دَامَلَلَال	
Tout noir.	<i>Akk dabrikan.</i>	آكْ دَابْرِيْكَان	
Tout de suite.	<i>Iekkoz'.</i>	يَكْل	فِي السَّاعَةِ - قَوَام
TOUX.	<i>Thousout, tekouit.</i>	تُوسُوت - تَكُوَيْت	سَهَالَه
J'ai la toux, la toux m'a pris.	<i>Toughii thousout.</i>	تُوغِي تُوْسُوت	
TRAIS la vache, imp.	<i>Ezigh tefounest.</i>	اَزِيْغ تَفُونَسْت	اَحْلَبُ الْبَقْرَةَ
Je trais.	<i>Ezighghagh.</i>	اَزِيْغ	
Tu trais.	<i>Tezighghad.</i>	تَزِيْغَد	
Il trait.	<i>Izzagh.</i>	يَزِيْغ	
Nous trayons.	<i>Nezzagh.</i>	نَزِيْغ	
Vous trayez.	<i>Tezighgham.</i>	تَزِيْغَم	
Ils traient.	<i>Ezighghan.</i>	اَزِيْغَن	
Amène la chèvre, que nous la trayons.	<i>Awid thaghat atenezzagh.</i>	اَوِيْدْ ثَاغَاتْ اَتَنْزِيْغ	
TRÈFLE (<i>trifolium pratense</i> , L.).	<i>Ikhfs.</i>	اِخْفِس	حَشْبَةُ الصَّبْع
TREIZE.	<i>Kerrad dimrau.</i>	كَرَادِ دِمْرَاو	ثَلَاثَ عَشْر

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
TREMBLE, arbre.	<i>Safsaf.</i>	صَفْصَفْ	
TREMBLEMENT DE TERRE.	<i>Tezenzilt.</i>	تَزَزَلْتْ	زَلْزَلَهْ
TRIBU, divisée en plus ou moins de villages ou de tentes.	<i>Aârch, aâit, dechour.</i>	عَرْشْ - عَيْتْ - دَشْوَرْ	قَبِيلَهْ قَبَائِلْ
La tribu de Félißen.	<i>Aârch felicen.</i>	عَرْشْ فَلَيسِنْ	
— de Mouattaca.	<i>Aârch elmouâttaça.</i>	عَرْشْ الْمُعْتَقَهْ	
— de Zewavis.	<i>Aârch zewawa.</i>	عَرْشْ زَوَاوَا	
— de Koukou*.	<i>Aârch koukou.</i>	عَرْشْ كُوكُو	
— d'Aâit Imour.	<i>Aâit Imour.</i>	عَيْتْ إِمْوَرْ	
— Aâit Kerwan.	<i>Aâit Kerwan.</i>	عَيْتْ كَرْوَانْ	
— Aâit Ioussi.	<i>Aâit Ioussi.</i>	عَيْتْ يُوْصِيْ	
— Aâit Aâttha*.	<i>Aâit Aâttha.</i>	عَيْتْ عَطَّا	
TROIS.	<i>Kerrad.</i>	كَّرَادْ	ثَلَاثَهْ
Trois mille.	<i>Kerrad ifdan.</i>	كَّرَادْ إِفْدَانْ	ثَلَاثُ الْمِائَةِ
Trois cents.	<i>Kerrad mié.</i>	كَّرَادْ مِيَهْ	ثَلَاثُ مِائَةٍ
TROMPE, <i>imp.</i>	<i>Zigh.</i>	زِيغْ	إِغْدِرْ
Ne le trompé pas.	<i>Our's zighth.</i>	أُورْسْ زِيغْتْ	لَا تَغْدِرْهُ
J'ai trompé.	<i>Zighagh.</i>	زِيغَغْ	
Tu as trompé.	<i>Tezighad.</i>	تَزِيغَادْ	
Il a trompé.	<i>Izigh.</i>	يَزِيغْ	
Nous avons trompé.	<i>Nezigh.</i>	نَزِيغْ	
Vous avez trompé.	<i>Tezigham.</i>	تَزِيغَمْ	

* Ces quatre tribus montagnardes sont les plus considérables de la province de Constantine.

** Ces quatre tribus habitent, entre Fès et Taflet, les montagnes que baignent les eaux de l'Océan.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Ils ont trompé.	Zighan.	زَيْغَان	
TROMPETTE.	Ghaiatha.	غَيْاطَه	
TRONC d'arbre.	Acaroum, akdjemour. s.	آقَارُوم - آكْجَمُور	حَشَبَه
	Icourman, ikdjemouran.	اِقُورْمَان - اِكْجَمُورَان	
J'ai porté un tronc d'arbre qui m'a fait tomber l'épaule et le nombril.	Erfadagh acaroum taghli thaitiou akk thimi-thiou.	اَرْفَادَغْ اِقَارُوم تَغْلِي تَائِتْسِيُو آكْ تَمِيَطِيُو	
TROP.	Nizha.	نَزْحَا	بِالزَان
TROU.	Oukhdjid.	اَوْخَيْدْ	فَقْبَه
Le trou d'un rat.	Oukhdjid en ougharda.	اَوْخَيْدْ اَنْ اَوْغَرْدَا	
TROUPEAU.	Oulli.	اُولِي	الْعَمَم - المَوَاشِي
TROUVE, imp.	Oufi.	اَوْفِي	اَصِبْ
J'ai trouvé.	Oufigh, oufighd.	اَوْفِيغْ - اَوْفِيغْدْ	صِبْتْ
Tu as trouvé.	Toufid.	تُوفِيْدْ	
Il a trouvé.	Ioufa.	يُوفَا	
Nous avons trouvé.	Noufa.	نُوفَا	
Vous avez trouvé.	Toufam.	تُوفَامْ	
Ils ont trouvé.	Oufan.	اُوفَانْ	
J'ai cherché, je n'ai pas trouvé.	Foudagh our oufigh.	فُودَغْ اُور اَوْفِيغْ	
TRUIE.	Tilift.	تِيلِفْتْ	حَلُوفَه
	Tilfatin.	تِيلِفَاتِيْنِ	
Cette truie a deux petits.	Tilift taghi ghour's merawid errau.	تِيلِفْتْ تَاغِي غُورْسْ مَرَاوِدْ اَرْرَاوْ	
TUE, imp.	Engha.	اَنْغَا	اُقْتَلْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
J'ai tué.	<i>Enghigh, enghighd.</i>	أَنْعَيْغَ - أَنْعَيْغِدْ	قَتَلْتُ
Tu as tué.	<i>Tenghid.</i>	تَنْعَيْغِدْ	
Il a tué.	<i>Ingha.</i>	يَنْعَا	
Nous avons tué.	<i>Nengha</i>	نَنْعَا	
Vous avez tué.	<i>Tengham.</i>	تَنْعَامْ	
Ils ont tué.	<i>Enghan.</i>	أَنْعَانْ	
Cet homme a tué mon frère, j'en tirerai vengeance.	<i>Erghaz aghi ingha oug-mainou, aderragh eth-sari's.</i>	أَرْغَازْ أَغِي يَنْعَا أَوْغَايْنُو آدَرْغْ أَنْسَارِسْ	
TUMEUR.	<i>Ibzie.</i>	أَبْرِيْقْ	وَرْمٌ
TURBAN de laine.	<i>Terkerzit.</i>	تَرْكَرْزَيْتْ	دَلْبَنْدٌ صَوْنٌ
— de soie.	<i>Telament.</i>	تَلَامَنْتْ	شَالٌ دَلْبَنْدٌ حَرِيمٌ
U			
UN.	<i>Iewen, ian, wan, wa.</i>	يَوْنٌ - يَانٌ - وَانٌ - وَا	وَاحِدٌ
UNE.	<i>Iwet, ians.</i>	يَوْتٌ - يَانْتْ	وَاحِدَةٌ
Un enfant.	<i>Iewen acchich.</i>	يَوْنٌ آقْشَيْشْ	
Une fille.	<i>Iwet tacchicht.</i>	يَوْتٌ تَقْشَيْشْتْ	
Un jour.	<i>Ian was.</i>	يَانٌ وَاْسْ	
Une fois.	<i>Iant tikilt.</i>	يَانْتْ تِكِلْتْ	
Un après l'autre, ou une chose après l'autre.	<i>Wadefirwa.</i>	وَادْفِيرُوَا	شَيْءٌ وَرَاءَ شَيْءٍ
Un autre.	<i>Wein neden.</i>	وَيْنٌ نَدَنْ	وَاحِدٌ آخَرَ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Un des autres.	<i>Iewen wein nedinin.</i>	يَوْنُ وَيْنُ نَدِينِينْ	
URINE.	<i>Ibichchan, ibizdan.</i>	اِبِشْشَانْ - اِبِرْدَانْ	بَوْلْ
V			
VA, <i>imp.</i> d'ALLER.	<i>Eddou.</i>	أَدْدُو	إِمَشِيْ
Je vais.	<i>Adeddough.</i>	أَدْدُوغْ	
Tu vas.	<i>Ateddou.</i>	أَتَدْدُو	
Il va.	<i>Adiddou.</i>	أَدِيدْدُو	
Nous allons.	<i>Adneddou.</i>	أَدْنَدْدُو	
Vous allez.	<i>Ateddeuem.</i>	أَتَدْدُوْمْ	
Ils vont.	<i>Addedwen.</i>	أَدْدُوْنْ	
Je vais acheter.	<i>Adeddough adaghaqh.</i>	أَدْدُوغْ أَدَاغْ	
VACHE.	<i>Tefounest.</i> sing.	تَفُونَسْتْ	بَقْرَة
	<i>Tefounasin.</i> pl.	تَفُونَاْسِينْ	
Jeune vache.	<i>Temwat.</i>	تَمَوَاتْ	الْبَقْرَة تَصَبَّحْ
La vache mugit.	<i>Tefounest tessarimih.</i>	تَفُونَسْتْ تَصَارِيْحْ	
Cette vache a beaucoup de lait.	<i>Tefounest taghi ghour's aifki athas.</i>	تَفُونَسْتْ تَاغِيْ خُوْرْسْ أَيْفَكِيْ أَطْسْ	
La vache a fait une génisse.	<i>Tefounest tourou temwat.</i>	تَفُونَسْتْ تُوْرُوْ تَمَوَاتْ	
VAINCS, triomphe, <i>imp.</i>	<i>Erni.</i>	أَرْنِيْ	أَعْلَبْ
J'ai vaincu.	<i>Ernigh, ernighd.</i>	أَرْنِيْغْ - أَرْنِيْغْدْ	عَلَبْتْ
Tu as vaincu.	<i>Ternid.</i>	تَرْنِيْدْ	
H a vaincu.	<i>Irna.</i>	يَرْنَاْ	
Nous avons vaincu.	<i>Nerna.</i>	نَرْنَاْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Vous avez vaincu.	Ternem	ٲرٲنم	
Ils ont vaincu.	Ernen.	آرنن	
Les ennemis les ont vaincus.	Diaâdawen ernenthen.	دٲعء آون آرننٲن	
Ils ne nous ont pas vaincus.	Wernagh ernen.	ورٲاغ آرنن	
VALÉRIANE, corne d'abondance (<i>valeriana cornucopia</i> , L.).	Hachbet elsibá.	ءشبة السبءاع	
VALET.	Aázri.	ءءذرى	ءاءم
VALON.	Talat.	ءآآآء	وءء
VASE DE TERRE oblong (<i>tharabouck</i>) dont le dessus est couvert en parchemin *.	Aghwal.	آءوءآل	
VAURIEN et IL NE VAUT RIEN.	Doulachit.	ءولآشٲء	ردى - ءونى
VAUTOUR.	Ighouder. sing.	آءوءدر	نسر نسورة
	Ighidir. pl.	آءءءدر	
VEAU.	Aghallous. sing.	آءآلوس	ءءءل
	Ighallousin. pl.	آءآلوسٲن	ءءءول
VEINE.	Azar. sing.	آزر	ءرق
	Izouran, azournin. p.	آزورآن - آزورنٲن	ءروق
Il lui a ouvert la veine (il l'a saigné).	Ighzim azarî's.	ءءزم آزرٲس	
VENDS, <i>imp.</i>	Zenz.	زنز	بع
Je vends.	Adzenzagh.	آءزنزء	
Tu vends.	Atezenzid.	آءزنزءءء	
Il vend.	Adiizinz.	آءٲٲزنز	
Nous vendons.	Adnezinz.	آءنزنز	
Vous vendez.	Atezinzem.	آءنزنزم	

* On le tient sous le bras et il sert, ainsi que le tambour de basque, à marquer la cadence.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Ils vendent.	<i>Adenzen.</i>	آدزنن	
Moi, je ne l'ai pas vendu.	<i>Nek werth zenzag hera.</i>	نك ورت زنزغ ارا	
Je ne puis le vendre.	<i>Ourzemraghadzenzaght</i>	اورزمراغ اذنزغحت	
Vends-moi ton cheval.	<i>Zenzü adoudiok.</i>	زنزبي عوديوك	
Il a vendu sa maison.	<i>Izin akhami's.</i>	يزنز آخاميس	
VENDREDI.	<i>Ghas el djumá, was el djumá.</i>	غس الجمعة - واس الجمعة	يوم الجمعة
VENGEANCE.	<i>Ethsar.</i>	اتسار	التار
Il faut que je tire vengeance de lui.	<i>Haddi en aderragh eth-sarinou zighi's.</i>	حادي ان ادراغ اتسارينو زيجيس	
VENT.	<i>Adou, tewadou.</i>	آدو - توادو	ريح
Vent frais de mer.	<i>Adou el bahri.</i>	آدو البحري	نسيم
Vent chaud et empoisonné qui souffle quelquefois dans le désert.	<i>Azawat.</i>	ازاوات	سم - سام يلي
VENTRE.	<i>Aábbout, theaábbout, ehalic.</i>	عبوت - تعابوت - اهالق	بطن
Le ventre me fait mal.	<i>Theaábboutiou icarhi.</i>	تعابوتيو يقرحي	
Son ventre est enflé.	<i>Aábboutis ibziç.</i>	عبوتيس يبزيق	
Notre ventre est plein.	<i>Ehalicnagh irwa.</i>	اهاليناغ يروا	
VER.	<i>Teuka, teukiout.</i>	توكا - توكيوت	دودة
Ver qui attaque le blé.	<i>Sous.</i>	سوس	
Ver qui attaque les fèves, et généralement tous les légumes.	<i>Chulouch.</i>	شلوش	
VERD.	<i>Azighzau.</i>	آزيجزآو	أخضر

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
VERGER, jardin.	<i>Werti</i> . sing.	وَرْتِي	جَنِينَةٌ
	<i>Wertian.</i> pl.	وَرْتِيَانْ	
VÉRITÉ (La).	<i>Tidits.</i>	تِدِتْسْ	الْحَقُّ
Dis la vérité.	<i>Sawel tidits.</i>	سَاوَل تِدِتْسْ	قَوْلِ الْحَقِّ
Parole de vérité.	<i>Awal en tidits.</i>	أَوَالِ أَنْ تِدِتْسْ	كَلَامِ صَحِيحِ
VERMILLON.	<i>Elkermez.</i>	الْكُرْمَزْ	
J'ai teint ma couverture de laine en vermillon.	<i>Sekeragh ehaikinou digh elkermez.</i>	سَكْرَغْ أَحَايَكِينُو دِيغِ الْكُرْمَزْ	
VÉROLE, maladie vénérienne.	<i>Athan amoucran.</i>	أَطَانْ أَمَقْرَانْ	مَرَضِ الْفَرْجِيِّ
VÉROLE (PETITE).	<i>Tezerzeit, tebaout.</i>	تَزَزَيْتْ - تَبَاوْتْ	جَدْرِي
VÉRONIQUE DES CHAMPS (<i>veronica agrestis</i> , L.).	<i>Inzar en timchicht.</i>	إِنزَارْ أَنْ تَمَشِيشتْ	مَنَاخِرِ الْقَطِّ
VERRE, et tout vase pour boire.	<i>Thas.</i>	طَاسْ	كَاسْ
VERRUE.	<i>Tifliwin.</i>	تِفِيلِيوِينْ	الثَّالُوْلُ
VESCE (La) (<i>vicia sativa</i> , L.).	<i>Djilbane.</i>	جِلْبَانَهْ	
VESSIE.	<i>Ekirchiou.</i> sing.	أَكْرِشِيُوْ	كِرْشَهْ
	<i>Ekirchiwen.</i> pl.	أَكْرِشِيُوْنْ	
VÊTEMENT.	<i>Themilsat.</i>	تَمِلْسَاتْ	الْبَاسْ
VEUF.	<i>Imoughal.</i>	إِمُوغَلْ	أَرْمَلْ
VEUVE.	<i>Temoughalt.</i>	تَمُوغَلْتْ	أَرْمَلَهْ
VIANDE.	<i>Aksoum, ouksoum, tefhi.</i>	أَكْسُوْمْ - أُوْكْسُوْمْ	لَحْمْ
		تَفِيحِي	
Viande salée et fumée.	<i>Cadid.</i>	قَدِيدْ	

* Ce mot rappelle involontairement le latin *hortus*. (Note de l'éditeur.)

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Viande salée, séchée et conservée dans l'huile*.	<i>Khalia.</i>	خَالِيَا	
— rôtie.	<i>Aksoum akenef.</i>	آكْسُومُ أَكْنَفْ	لَحْمٌ مَشْوَى
— bouillie, en berbère, viande cuite dans la marmite.	<i>Aksoum wein ioubba digh thesilt.</i>	آكْسُومُ وَيْنِ يُوْبَا دِيْبَعِ ثَسِلْتْ	لَحْمٌ مَسْلُوقٌ
La viande est gâtée.	<i>Aksoum ifouh, aksoum izeffe.</i>	آكْسُومُ يَفُوحْ - آكْسُومُ يَزْفَرْ	اللَّحْمُ اخْتَزَّ
La viande n'est pas cuite.	<i>Aksoum our ioubba.</i>	آكْسُومُ أُوْرِيُوْبَا	مَا طَابَ اللَّحْمُ
J'aime mieux le couscousson que la viande.	<i>Saksou akhîr fellî en ouhsoum.</i>	سَكْسُوْ أَخِيْرُ فَلْلِي أَنْ أُوْكْسُومُ	
VIEILLARD, vieux.	<i>Emghar.</i> sing.	أَمْعَارْ	شَايِبٌ - كَبِيْرٌ السِّنُّ
	<i>Imgharen.</i> pl.	إِمْعَارِنْ	
Ton frère est devenu vieux, sa barbe est blanche.	<i>Ighmak ioukkul, emghar themerti's melloulet.</i>	إِغْمَاكُ يُوْكُّلْ أَمْعَارْ ثَمْرْتِيْسْ مَلْلُوْلَتْ	
Ce vieillard déraisonne.	<i>Emghar waghî our isawel sil' aâquil.</i>	أَمْعَارْ وَآغِيْ أُوْرِيْسَاوْلْ سِلْعَقْدْ	
Le nouveau marié est trop vieux.	<i>Disli ulla amcour nizha.</i>	دِسْلِيْ يِلَّا أَمْقُوْر نِيْزْحَا	
VIEILLE.	<i>Temghart, taousert.</i> s.	تَمْعَرْتْ - تَاوْسَرْتْ	كَبُوْرٌ
	<i>Timgharin.</i> pl.	تَمْعَارِيْنْ	
La vieille a perdu ses dents.	<i>Temghart ghâline's oughlan.</i>	تَمْعَرْتْ غَالِيْبِيْنَسْ أُوْغْلَانْ	

* C'est la provision de ménage dans toute la Barbarie.

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
La vieille peut faire descendre la lune au milieu de nous.	<i>Temghart tezmer atoub- bid tiziri ghaigharan- nagh.</i>	تَمَغْرَتْ تَزْمَرْ اَتُوْبِيْدْ تِيْزِيْرِيْ غَايْغَرَانَاغْ	
La vieille m'a dit ce qui doit arriver.	<i>Temghart tennai echou adi dias.</i>	تَمَغْرَتْ تَنْنَايْ اَشُو اَدِيْ دِيَاَسْ	
La vieille peste contre nous.	<i>Taouert atesivel filla- nagh.</i>	تَاَوْسَرْتْ اَتَسِيْوَلْ فِيْلَلَانَاغْ	
VIENS, imp.	<i>As, echcad.</i>	اَسْ - اَشَقْدْ	اَجِي
Je suis venu.	<i>Esagh, wesigh, wesighd, echcadagh.</i>	اَسَغْ - وَسِيْغْ وَسِيْغْدْ - اَشَقْدَغْ	جِيْت
Tu es venu.	<i>Tousidad, techcad.</i>	تَوْسِيْدَدْ - تَشَقْدْ	
Il est venu.	<i>Ias, ioused ichcad.</i>	يَاَسْ - يُوْسَدْ - يَشَقْدْ	
Nous sommes venus.	<i>Noused, nechcad.</i>	نُوْسَدْ - نَشَقْدْ	
Vous êtes venus.	<i>Tousem, tousemd, tech- cadam.</i>	تَوْسَمْ - تَوْسَمْدْ - تَشَقْدَمْ	
Ils sont venus.	<i>Ousen, ousend, echcaden.</i>	اُوْسَنْ - اُوْسَنْدْ - اَشَقْدَنْ	
Il vient tout à l'heure.	<i>Thoara adias.</i>	ثُوْرَا اَدِيَاَسْ	دَايَا - بَجِي
Moi, je viendrai demain.	<i>Nekini adasagh azikka.</i>	نَكِيْنِيْ اَدَاَسَغْ اَزِيْكَا	
Il ne peut rien venir de moi, c'est-à-dire je n'y puis rien.	<i>Our dias era zighi.</i>	اُوْرْ دِيَاَسْ اَرَا زِيْغِيْ	
Il ne vient rien de lui, c'est-à-dire il n'y peut rien.	<i>Our dious era zighi's.</i>	اُوْرْ دِيُوْسْ اَرَا زِيْغِيْسْ	
Viens vite.	<i>Eddou ghiwel.</i>	اَدْدُوْ غِيْوَلْ	اَجِي فَوَاْمَرْ
VIERGE, pucelle.	<i>Telaazibt.</i>	تَلْعَازِيْبْتْ	عَاَزِيْبَه - بِكْمَرْ
VIF, vivant.	<i>Idder.</i>	اِدْدَرْ	حَيِّيْ

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
VIGNE.	<i>Teferrant, tijnent.</i>	تَفَرَّانَتْ تَزَنَنْتْ	دَلِيَه
VIL, méprisable.	<i>Dirith.</i>	دِيرِثْ	رَدِيدْ
VILLAGE.	<i>Tedert, tedert. sing.</i> <i>Touder, thouder. pl.</i>	تَدَرْتْ - تَدَرْتْ تُودَرْ - تُودَرْ	قَرِيَه
VILLE murée.	<i>Alquissar.</i>	أَلْقِصَّرْ	مَدِينَه
VIN.	<i>Eman o aâdil.</i>	أَمَانْ أَوْ عَدِيدْ	خَمْر - شَرَابْ
VINAIGRE.	<i>Ousoummim.</i>	أَوْسُومِمْ	خَلْ
VIOLEMMENT, de force, adv.	<i>Istimera.</i>	إِسْتِمِرَا	بِالْدَبُوسْ
VIOLIER, plante.	<i>Albatié.</i>	أَلْبَالِيَه	
VIOLON à deux cordes de boyau qu'on appuie sur les genoux.	<i>Rebab.</i>	رَبَابْ	
VIPÉRINE, planté (<i>echium vulgare</i>).	<i>Ilis en ezghir.</i>	إِلِسْ أَنْ أَرْغَرْ	لِسَانُ الْفَرْدْ
VISAGE.	<i>Acadoum, widmen.</i>	أَقَادُومْ - وَدْمِيْ	وَجْهْ
VITE, promptement.	<i>Ghiwel.</i>	غِيْوَلْ	قَوَامْ - بِالْمَجَالَهْ
VITRE.	<i>Jadj.</i>	زَجْجْ	زَجَاچْ
VIZANGE, plante.	<i>Thousint.</i>	طُوزِنْتْ	
VOILÀ (Le).	<i>Waghini.</i>	وَاعِيْنِيْ	هَذَا هُوَ
La voilà.	<i>Taghini.</i>	تَاغِيْنِيْ	هَذِهِ هِيَ
Les voilà.	<i>Weighini.</i>	وَيْغِيْنِيْ	هَآدُو هُمْ
VOIS, imp.	<i>Ezer, sel.</i>	أَزْر - سَلْ	شُوفْ
J'ai vu.	<i>Zerigh, seleg.</i>	زَرِيْغْ - سَلْغْ	شَفْتْ
Tu as vu.	<i>Tezrid, tesel.</i>	تَزْرِيْدْ - تَسَلْ	
Il a vu.	<i>Izra, isel.</i>	يَزْرَا - يَسَلْ	
Nous avons vu.	<i>Nezra, neset.</i>	نَزْرَا - نَسَلْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Vous avez vu.	<i>Tezrem, teselemd.</i>	تَزْرَم - تَسَلَمَة	
Ils ont vu.	<i>Ezren, selend.</i>	أَزْرَن - سَلَنْد	
Je suis allé à Maroc, j'ai vu le sultan.	<i>Rouhagh semerakich, zerighd oughillid.</i>	رُوحَغ سَمْرَاكِيَش زَرِيغْد أُوغْلِيْد	
Je vais voir.	<i>Adeddough adzerigh.</i>	آدَدُوغ آدَزَرِيغ	
As-tu vu la sœur?	<i>Teselad weltmas?</i>	تَسَلْد وَلْتَمَاس	
Je ne l'ai pas vue.	<i>Werth selighd.</i>	وَرْت سَلِيغْد	
VOISIN.	<i>Aáčhir.</i> sing.	عَشِير	جار
	<i>Aáčhiran.</i> pl.	عَشِيرَان	جيران
Nos voisins se disputent toujours.	<i>Aáčhiranennagh adt-aághidou lebda.</i>	عَشِيرَانْتَنَآغ آدْتَعِيدَن لَبْدَا	
J'ai un voisin derrière ma maison.	<i>Thella ghouri aáčhir defir oukhaminou.</i>	ثَلَا غُورِي عَشِير دَفِير أُوخَامِينُو	
Vol, l'action d'un oiseau qui vole.	<i>Toufight.</i>	تُوفِيغْد	طِيرَان
Il vole.	<i>Adifigh.</i>	آدِيفِيغ	يُطِير
Ils volent.	<i>Adoufghan.</i>	آدُوفغَن	يُطِيرُوا
L'autruche ne vole pas; elle court sur ses jambes.	<i>Neaámet our adifigh; tez zel ghaf idarenc's.</i>	نَعَامَة أُوْر آدِيفِيغ تَزَلْ غَف إِدَارِنَس	
VOL.	<i>Toukirda.</i>	تُوكِرْدَا	سَرِيْقَة
Lui, il a fait un vol.	<i>Nilhsa isker toukerda.</i>	نِيْلسَا إِسَكْر تُوَكِرْدَا	
VOLEUR.	<i>Imecrad, imikerd.</i>	إِمَعْرَاد - إِمِكِرْد	حَرَامِي - سَارِق
On a pris le voleur; on l'a pendu.	<i>Athfen imekrad; aállacanth.</i>	آثْفَن إِمَكْرَاد عَلَّقَنْتْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
On lui a coupé la main et le pied.	<i>Ghizmen afousi s akk dou-dari's.</i>	غَزْمِنَ أَفُوسِيْسَ آكْ دَوْدَارِيْسَ	
VOTRE, adj. possessif.	<i>Ennewen.</i> masc.	أَنْنُونْ	بَتَاعِكُمْ -
	<i>Ennekunt.</i> fém.	أَنْكَنْتْ	ضِيَالِكُمْ
Votre pays.	<i>Themourt ennewen.</i> m.	تْمُورْتْ أَنْنُونْ	
Votre village.	<i>Thedert ennekunt.</i> f.	تَدْرْتْ أَنْكَنْتْ	
Vos montagnes.	<i>Idourer ennewen.</i> masc.	إِدُورَرْ أَنْنُونْ	
Vos collines.	<i>Ighallennekunt.</i> fém.	إِيْغَالْلَنْنَنْكَنْتْ	
Vous, pron. pers. subst.	<i>Kunwi.</i> masc.	كُنُوِيْ	
	<i>Kunamti.</i> fém.	كُنَامْتِيْ	
Vous hommes.	<i>Kunwi erghazen.</i>	كُنُوِيْ أَرْغَازَنْ	
Vous femmes.	<i>Kunamti thoulawin.</i>	كُنَامْتِيْ تُولَاوِيْنْ	
Vous avez fait.	<i>Kunwi tesherem.</i> masc.	كُنُوِيْ تَسْكَرَمْ	
	<i>Kunamti teskeremt.</i> fém.	كُنَامْتِيْ تَسْكَرَمْتْ	
Vous régi par un verbe ou par une préposition.	<i>Adhawen, kun, wen.</i> m.	أَدَاوَنْ - كُنْ وَنْ	كَمْ
	<i>Adhawent, adhakunt, kunt.</i> fém.	أَدَاوَنْتْ - أَذَاكَنْتْ - كَنْتْ	
Je vous ai donné.	<i>Adhawen efhagh.</i>	أَدَاوَنْ أَفْهَاغْ	
Je vous connais.	<i>Sinaghkun.</i>	سِينَاغْكُنْ	
Ils vous ont fait.	<i>Adhawen sekeren.</i>	أَدَاوَنْ سَكْرَنْ	
Ils vous ont laissé.	<i>Giankun.</i>	جَاَنْكُنْ	
Après de vous.	<i>Ghourwen.</i>	غُورُونْ	
Je vous ai dit.	<i>Adhawent ennigh.</i> fém.	أَدَاوَنْتْ أَنْيَغْ	
Il vous battra.	<i>Ikethkunt.</i> fém.	يَكْتَنْكَنْتْ	

FRANÇAIS.	BERBÈRE		ARABE.
	TRANSCRIT.	FIGURÉ.	
Je ne vous aime pas.	<i>Adhakunt our hamme- lagh.</i> fém.	آذَاكُنْتْ أَوْرْ جَلَّغْ	
Je ne vous ai pas vu.	<i>Werkunt zerighd.</i> fém.	وَرَكُنْتْ زَرِيغْدْ	
Auprès de vous.	<i>Ghourkunt.</i> fém.	غُورَكُنْتْ	
Sur vous.	<i>Soufella-kunt.</i> fém.	سُوفَلَاكُنْتْ	
VOYAGE.	<i>Hirké.</i>	حِرْكَهْ	سَفَرْ
L'an passé j'ai fait un voyage.	<i>Esoughasa iaadden seke- ragh hirké.</i>	أَسُوغَاسَهْ بِيَعْدَنْ سَكْرَغْدْ حِرْكَهْ	
VUE (La).	<i>Nidhré.</i>	نِظْرَهْ	بَصْرْ

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES

MOTS BERBÈRES ET ARABICO-BERBÈRES

CONTENUS DANS LE DICTIONNAIRE DE VENTURE,

PAR M. P. AMÉDÉE JAUBERT.

أَب De, du, *prép.*

أَبَارْدِي *sing.* إِبَارْدِيِين *plur.* Côte, os courbe.

أَبَارِكُو Barque, chaloupe.

أَبْدُ Arrête-toi, *imp.*

أَبْدَا Commence, *imp.*

أَبْدَا Toujours.

أَبْدُو Partage, *imp.*

أَبْرَدَان Sillon de la charrue.

أَبْرُو Répudie, *imp.*

أَبْرُورِي Grêle.

أَبْرِيْن Chemin, place, espace.

أَبْرِيْد Cours de ventre.

أَبْرِيْكَان أَنْ ثَبَطَ Le noir des yeux, la prunelle.

أَبْرِيْم Anneau, bague.

أَبْرُدَان Laitron (*sonchus*, L.).

أَبْرُدَان Urine.

أَبْرُون Corille, ornement.

أَبْرِيْز *sing.* إِبْرَاَز *plur.* Sauterelle.

أَبْرِيْق Tumeur.

أَبْرِيْشَان Urine.

أَبْرِيْكَان *sing.* إِبْرِيْكَان *plur.* Singe.

أَبْلُوط Gland doux. غَلْفَانْ أْبْلُوط Gland amer.

أَبُوش *sing.* إِبْيَاش *plur.* Parties naturelles de l'homme.

أَبُوقَات Borgne.

أَبِيْبَا Cousin, moustique.

أَبِيْدِي Bernous, vêtement de laine.

أَبِيُو *sing.* إِبَاُونْ *plur.* Fève de marais.

أَبَارُو Enfantement, accouchement.

أَبْس La, les, *pron. relat.*

أَبْسَرُو Pleure, *imp.*

أَبْسَفَاح Pomme.

أَبْسَوْدُْمَع Je sommeille.

أَبْسُو - تَتُو Oublie, *imp.*

أَبْلُوش نَلِيْكَ Habille-toi, *imp.*

أَبِيْ Celle-là.

أَبِيْبَر *sing.* إِبِيْبَرَنْ *plur.* Pigeon.

أَبِيْرِي نَصْحَ L'étoile du matin.

أَبْسَارْ Vengeance.

أَبْعَاذْ Dors, *imp.*

أَبْعَانْ Frères.

أَبْحَابِيْد *sing.* إِبْحَابَاد *plur.* Queue.

أَبْحُوْد *sing.* إِبْحَادَانْ *plur.* Ane de la petite espèce, de

la grandeur d'un dogue.

أَبْحُوِي Coutelas.

أَبْحُوَاق Chalumeau, instrument de pâtre.

أَبْحُوْر أَنْ تَبْعِمِي Terrasse d'une maison.

أَبْحِيْبْ Gale.

أَبْحِيْبِيْكَ *sing.* إِبْحِيْبِيْكَانْ *plur.* Fleur.

اِحْزَاو Garçon.
 اِحْوَان Appartement inférieur, rez-de-chaussée.
 اِحْيَاك Couverture de laine qui sert de vêtement.
 اِحْتِجُونِ *sing.* اِحْتِجُونِ *plur.* Parties naturelles de la femme.
 اِحْتَامُونِ *sing.* اِحْتَامُونِ *plur.* Merle.
 اِحْتِجَاوَانِ نِهْس Flamme.
 اِحْرَبُوبُو Lézard de la grosse espèce.
 اِحْلُو - اِحْلَى Guéris, recouvre la santé, *imp.*
 اِحْلَامِ *sing.* اِحْلَامِينِ *plur.* Maison.
 اِحْتِشْ عِجْرَاتِيْغَة *imp.*
 اِحْتِشْ اِقْرَارُوِي Cervelle.
 اِحْفِ *sing.* اِحْفَاوَانِ *plur.* Tête.
 اِلْحَقَايْ Sabots spongieux du chameau.
 اِحْفِيسْ Trèfle (*trifolium pratense*, L.).
 اِحْتَلْ Anneau, ornement pour la jambe.
 اِحْوَسُو Couverture de laine qui sert de vêtement.
 اِحْبِرْ Meilleur, mieux.
 اِدْ *sing.* اِدَادِ *plur.* Nuit.
 اِدَادْ *sing.* اِدَادِنِ *plur.* Doigt.
 اِدَارِ *sing.* اِدَارِنِ *plur.* Jambe.
 اِدَارْ - اِدَارْ *sing.* اِدَارِنِ *plur.* Pied.
 اِدَارِغْ J'écris.
 اِدَاسِنِ A eux.
 اِدَاقِسْ Cire mêlée avec le miel.
 اِدَاغِغْ J'achète. اِدَاغِغْ J'ai acheté.
 اِدَاوِينِ Eux, ils.
 اِدَبْرَشْمَانِغْ Je brode.
 اِدَدَرْ Vif, vivant.
 اِدَدِرْ Pile, broie, *imp.*
 اِدَدُو Marche, *imp.*
 اِدَدُوَارَاوِينُو Mes enfants.
 اِدَدُو غِيْوَلْ Viens vite, *imp.*

اِدْرَارِ *sing.* اِدْرَارِ - اِدْوَرَزْ *plur.* Montagne.
 اِدْرَدُوْر Sourd.
 اِدْرُوْسْ Peu, un peu.
 اِدْرِيْمِنِ Argent monnayé.
 اِدْرِيْمَرِغْ Je peux.
 اِدْرِيْمَرِغْ Je bats le briquet.
 اِدْرِيْمَرِغْ Je fume.
 اِدْرِيْمَرِغْ Je soupçonne.
 اِدْرِيْمَرِغْ Lieu, endroit.
 اِدْرِيْمَرِغْ *sing.* اِدْرِيْمَرِغْنِ *plur.* Pierre, caillou.
 اِدْرِيْمَرِغْ Hier.
 اِدْرِيْمَرِغْ *sing.* اِدْرِيْمَرِغْنِ *plur.* Sangsue.
 اِدْفِلْ Neige.
 اِدْلْ Couvre, *imp.*
 اِدْلِسْ Jonc.
 اِدْمَارِنِ Rhume.
 اِدْمَارِنِ *sing.* اِدْمَارِنِ *plur.* Poitrine.
 اِدْمِيْنِ Sang.
 اِدُو Plie, *imp.*
 اِدُو Vent.
 اِدُوْحْ Berceau.
 اِدُوْقَالْ Cordonnier.
 اِدُوْنْتْ Vous, *pronom* régi par un verbe ou par une préposition.
 اِدُوْبِيْنِ Celui-là. اِدُوْبِيْنِ Ceux-là.
 اِدُوْبِيْنِ Il vole. اِدُوْبِيْنِ Ils volent.
 اِدُوْبِلْ Raisin.
 اِدُوْسْ Lui, régi par un verbe.
 اِدُوْسْ Nous, régi par un verbe.
 اِدُوْسْ - اِدَاكْ Toi, te, *pron. de la 2^e pers.* régi par un verbe.
 اِدُوْسْ Vous, *masc.* régi par un verbe.
 اِدُوْعَلَانِ *sing.* اِدُوْعَلَانِ *plur.* Gendre, cousin, parent.

آر Ferme, *imp.*
 آر - آر A, jusqu'à:
 آر Renvoie, *imp.*
 آرا Point du tout.
 آرایش Les petits enfants.
 آرام *sing.* آرامن *plur.* Chameau.
 آرهماوت Prends garde, *imp.*
 آرجو Attends, espère, *imp.*
 آردال Prêt, *subst.*
 آردل Prête, *imp.*
 آردین - آردن Blé
 آراو - آراو Les petits de l'homme ou de l'animal.
 آرشش Petits enfants.
 آرز Casse, *imp.*
 آرز Riz.
 آرزاز *sing.* آرزازن *plur.* Bourdon, grosse mouche
 ennemie des abeilles.
 آرزمر Découvre, *imp.*
 آرزدل Boiteux.
 آرش Descends, *imp.*
 آرشل Marie-toi, *imp.*
 آرضو Agrée, *imp.*
 آرغا Protégé.
 آرعاب Espion.
 آرعاز *sing.* آرعازن *plur.* Homme.
 آرعاز يتزوخ Fanfaron, homme qui se vante.
 آرعاز يقر آفوسيس Avare.
 آرعمر قللس Injurie-le, *imp.*
 آرفد Porte, transporte, *imp.*
 آرقاض Courrier, exprès.
 آركان Malpropre.
 آركسن *sing.* آركسنن *plur.* Savate, vieux soulier.
 آرى Lorsque.

آرنان *sing.* آرنانين *plur.* Plus, plus nombreux, *adj.*
 آرنود Augmente, *imp.*
 آرى Vaincs, triomphe, *imp.*
 آرول Fuis, *imp.*
 آرومين Européens.
 آروو Rassasie-toi, *imp.*
 آروى *sing.* آروين *plur.* Porc-épic.
 آراز *sing.* آزوران *plur.* Veine.
 آرازورن Étourneaux.
 آز اغزات Allons donc, marche, *imp.*
 آزاعل *sing.* آزواعلا *plur.* Joug.
 آزال L'heure intermédiaire entre le lever du soleil et
 midi.
 آزال Cheveux.
 آزوات Vent chaud et empoisonné.
 آزيت Devant, en présence.
 آزد Approche, *imp.*
 آزد Mouds, *imp.*
 آزدير Derrière, après, *prép.*
 آزدوز Marteau.
 آزدوز Mortier.
 آزر Vois, *imp.*
 آزرم *sing.* آزرمآن *plur.* Serpent.
 آزروب Cabane.
 آزرين De nuit.
 آزرو Torrifier et faire frire.
 آزرو Cassie, arbre épineux.
 آزو *sing.* آزان *plur.* Pierre, caillou.
 آزطاً Tissu de laine, de soie.
 آزغ Trais, *imp.*
 آزغر *sing.* آزغرآن *plur.* Bœuf, taureau.
 آزغر - آسبد Passe la rivière, *imp.*
 آزگما Demain.

أَزْكَا *sing.* أَزْكَوَانُ *plur.* Tombe, tombeaux.

أَزْكَدُونُ Ortie.

أَزْكَنُ Demi, moitié, milieu.

أَزْلُ Cours, marche vite, *imp.*

أَزْلُو Égorgé, *imp.*

أَزْلِيمُ *sing.* إِزْلِيمُنُ *plur.* Oignon.

أَزْمُ *sing.* إِزْمَانُ *plur.* Lion.

أَزْمُور Olive.

أَزْنَادُ Platine de fusil.

أَزْنَبُورُ Clitoris.

أَزْنَبِيلُ Panier double.

أَزْنَزُو Lierre, arbrisseau.

أَزْوَرُ Devance, *imp.*

أَزْوَعَاغُ Rouge, couleur rouge.

أَزَى Tourne, et fais tourner, *imp.*

أَزْبَعْرَاوُ Verd.

أَزْبَكْرُ Corde de chanvre.

أَزْبَهْرُ *sing.* إِزْمَرْنُ *plur.* Agneau.

أَزْدِيكُ Fleurs.

أَزْدِيكُ يورْدُ Rose, fleur.

أَزْكَا Poutre, grosse solive.

أَس A, au, à la, *signe du datif.*

أَسْ Viens, *imp.*

أَسَا Aujourd'hui.

أَسَاغُورُ Foin, et toute herbe sèche.

أَسَاغُمُورُ Jarre, cruche à deux auses.

أَسَاغُونُ *sing.* إِسَاغَوَانُ *plur.* Corde en sparterie.

أَسَاغِرُ Remède.

أَسَاكَا Pays.

أَسَاكُو Sac de crin.

أَسْبِي Pipe.

أَسْبِرَا Malgré, violemment, de force.

أَسْ تَبْعُورْدِينُ A reculons.

أَشْحَارُ Magicien, sorcier.

أَسْرِدُونُ *sing.* إِسْرِدِيَانُ *plur.* Mulet.

أَسْرَغُ Allune, *imp.*

أَسْرِي Salis, *imp.*

أَسْسَمُو Arbousier.

أَسْطَالُ Barbier.

أَسْغَارُ *sing.* إِسْغَارُنُ *plur.* Bois à brûler.

أَسْغَايُ Fer de cheval.

أَسْفُوْدُ Broche, brochette.

أَسْقَالُ أَوْعَادِرُ Créneaux.

أَسْكَكُ Orfèvre.

أَسْكَرُ Fais, *imp.*

أَسْكَرُ Sucre.

أَسْكَفُ Hume, suce, *imp.*

أَسْكَوْرُ Plie, *imp.*

أَسْكَوْمِيكُ - أَسْكَوْمُ Asperge blanche.

أَسْلُ Écoute, *imp.*

أَسْلِمُ *sing.* إِسْلِيَانُ *plur.* Poisson.

أَسْمُ Poison.

أَسْمَاقُ Emporte, *imp.*

أَسْمَاوِيُ Bleu de ciel.

أَسْمِغُ *sing.* إِسْمِغُنُ *plur.* Esclave.

أَسْمُونُ Recueille, *imp.*

أَسْمِيدُ Froid.

أَسْنُ Connais, sache, *imp.*

أَسْنَانُ *sing.* إِسْنَانُنُ *plur.* Épine.

أَسْوَطُوْدُ Allaite, *imp.*

أَسْوَغَاسُ *sing.* إِسْوَغَاسُنُ *plur.* An, année.

أَسْيَغْنَا Nuages.

أَسْيَغِيُ Aiguille d'emballage.

أَسْيِفُ *sing.* إِسْأَفُنُ *plur.* Rivière.

أَسِينُ Sache, *imp.*

أَشَادُ Davantage, plus.

أَشَادَ Reste, superflu.
 أَشْبَبِيب Flocon de cheveux.
 أَشْدَح Danse, *imp.*
 إِشْرُ *sing.* أَشَارُنْ *plur.* Ongle.
 أَشْرُوف Grotte, caverne.
 أَشْقَدُ Viens, *imp.*
 أَشْكَنْدُونْ Branche d'arbre.
 أَهْلَلُولِينْ *plur.* أَهْلَلُولِ *sing.* Parties naturelles de l'homme.
 أَشْمُوحْ Jarre, cruche à deux anses.
 أَشُو *masc.* أَشَى *fém.* Que d'interrogation et d'admiration.
 أَشِيْهُ Pourquoi?
 أَصْرُومْ Anus.
 أَصْعَزْ Pilon.
 أَصْلَدِقْ Bouilli, *subst.*
 أَضَالِيْ Hier pendant le jour.
 أَضِيْفْ Moelle.
 أَطَّانْ Hydropisie.
 أَطْسْ Beaucoup.
 أَطْفْ Prends, *imp.*
 أَعْرُورْ Reins, épine du dos.
 أَعْرِيْسْ Cuisine.
 أَعْ Dans.
 أَعْ Nous, régi par un verbe.
 أَعَادِرْ Murailles d'une ville, remparts.
 أَعَارَاسْ Chemin.
 أَعَاوْ *sing.* أَعَاوَهْ *plur.* Grappe de raisin.
 أَعَاْسْ *sing.* أَعَاْسَانْ *plur.* Os.
 أَعَالِدْ مَوْقُورْ Dieu.
 أَعَالِيسْ *sing.* أَعَالِيسِيْنْ *plur.* Veau.
 أَعَايْمْ اَزِيْدِنْ Cannes à sucre.
 أَعْدَادْ *plur.* Oiseaux.
 أَعْدَالْ Prairie.

أَعْدَرْ Méchant, pervers.
 أَعْرَجُومْ Gosier.
 أَعْرَدَا - أَوْعْرَدَا *sing.* أَعْرَدِيْنْ *plur.* Rat et souris.
 أَعْرُومْ - أَوْعْرُومْ Pain.
 أَعْرُومِيْ Jasmin jaune.
 أَعْرِيْسْ Gelée blanche.
 أَعْرَارْ Boucher.
 أَعْرَاوْنْ *sing.* أَعْرَاوْنْ *plur.* Rivière.
 أَعْرَفْ Long.
 أَعْرِمْ Coupe, *imp.*
 أَعْرُورَانِيْنْ Ci-devant.
 أَعْسِمْ La moitié.
 أَعْسِمْ Midi.
 أَعْسِمْ اذْ Minuit.
 أَعْسِمْ تَسْوِيْعَهْ Demi-heure.
 أَعْكُوْ Fumée.
 أَعْلَنْ *sing.* أَعَالِنْ *plur.* Bras.
 أَعْلِيْدْ Empereur, roi.
 أَعْلِيْمْ *sing.* أَعْلِيَامْ *plur.* Bèche, *subst.*
 أَعْلُوسْ Matin.
 أَعْلَى وَاسْ Le point du jour.
 أَعْمَاْ Frère.
 أَعْمَرْ Cheval.
 أَعْمَاْ Muet.
 أَعُوْ Lait aigre.
 أَعُوَالْ Vase de terre qui sert de tambour.
 أَعُوَانْ تِيْعَزْدَا Suie.
 أَعُوْدِرْ *sing.* أَعِيْدِرْ *plur.* Vantour.
 أَعُوْرْ *sing.* أَعُوْرِنْ *plur.* Mois lunaire.
 أَعُوْرَزْ *sing.* أَعُوْرَزَانْ *plur.* Le talon, et la plante des pieds.
 أَعُوْرَشَالْ Son, la partie grossière de la farine.
 أَعُوْرَمْ Santon.

آعُوسٌ Ceinture de cuir.
 آعُوسِمٌ Couleur violette.
 آعُوسِمَارٌ Gencives.
 آعُوسِغَلِيٌّ Fromage.
 آعُوسِفِرٌ Pluie, forte averse.
 آعُوسِلْدَالٌ Huitre, coquillage.
 آعُوسِلْمٌ *sing.* آعُوسِلْمَانٌ *plur.* Peau de bœuf, de chameau.
 آعِيٌّ Ceci.
 آعِيٌّ De, du, *prép.*
 آعِبْدٌ *sing.* آعِبْدَانٌ *plur.* Chevreau.
 آعِمُولٌ *sing.* آعِمُولَانٌ *plur.* Ane.
 آعِطِمُوجِنٌ Étincelles, bluettes.
 آعَالَانٌ Fil à coudre.
 آعَاتٌ Cours, va devant.
 آعْبَالٌ *sing.* آعْبَالِيْنٌ *pl.* Parties naturelles de l'homme.
 آعْدٌ Mille.
 آعْرٌ Cache-toi, *imp.*
 آعْرِدُوٌّ Mortier.
 آعْرُوٌّ Couteau de table.
 آعْرُوْحٌ *sing.* آعْرُوْحَانٌ *plur.* Oiseau.
 آعْرِيُونٌ *sing.* آعْرَاوْنٌ *plur.* Feuille d'arbre.
 آعْسِيٌّ Silence.
 آعْسَرٌ Étends, *imp.*
 آعْسِيٌّ Délie, *imp.*
 آعْغٌ Sors, *imp.*
 آعْكُرُونٌ Tortue.
 آعْكِيٌّ Donne, *imp.*
 آعْلِيْلٌ Poivre.
 آعْلَلَهُ أَنْ آعْمَانٌ Terrasse d'une maison.
 آعُوسٌ *sing.* آعُوسَانٌ *plur.* Main.
 آعُوسِغُومٌ Anse d'une cruche, d'un vase.
 آعُولُوسٌ Coq.
 آعُوبَارَانٌ *sing.* آعُوبَارَانٌ *plur.* Serpent.

آعْدَامٌ Visage.
 آعَارُومٌ *sing.* آعَارُومَانٌ *plur.* Tronc d'arbre.
 آعَارُويٌّ *sing.* آعَارُويِنٌ *plur.* Tête.
 آعَابِيْنُ الزَّيْتِ Olive.
 آعَزُونٌ *sing.* آعَزَانٌ *plur.* Petit chien.
 آعِيْمٌ Demi, moitié, milieu.
 آعِيْمِيَشٌ *sing.* آعِيْمِيَشِيْنٌ *plur.* Enfant, garçon.
 آعَلِيٌّ *sing.* آعَلَانٌ *plur.* Nègre, esclave ou libre.
 آعِمٌّ Assieds-toi, *imp.*
 آعُوبَةٌ *adj. masc.* آعُوبَةٌ *fém.* Grasse, bien portante.
 آعُونْدِيْنٌ Postérieur.
 آعٌ Tout; signifie aussi avec.
 آعٌ Toi, te, *pron. de la 2^e pers. régi* par un verbe.
 آعَاٌ Encore.
 آعَالٌ Terre, poussière.
 آعِبَلٌ Blé de Turquie, maïs.
 آعِيْلٌ Mesure, *imp.*
 آعِجْمُورَانٌ *sing.* آعِجْمُورَانٌ *plur.* Tronc d'arbre.
 آعْرَتٌ Saute, *imp.*
 آعْرِيْزٌ Labour, *imp.*
 آعْرِيْبُونٌ *sing.* آعْرِيْبُونٌ *plur.* Vessie.
 آعْرِيٌّ *sing.* آعْرَارَانٌ *plur.* Bélier.
 آعْسٌ Ote, *imp.*
 آعْسُودَعٌ J'ai craint.
 آعْسُورَالٌ Barbier.
 آعْسُومٌ - آعُوسُومٌ Viande.
 آعْسُومٌ Peau de l'homme.
 آعِيْمٌ Entre, *imp.*
 آعْسُودُنٌ Bois à brûler.
 آعْفِلٌ Esquille, gros oignon.
 آعِلُوَأَشَانٌ *sing.* آعِلُوَأَشَانٌ *plur.* Bouc.
 آعَلِيْلٌ Bois puant, arbrisseau.

أَكْبَرُ Gratte, *imp.*
 أَكْبَسَ أَفْسِيكَ Empoigne, serre, *imp.*
 أَكْبَنَ Afin de, afin que, pour que.
 أَكْتَفَى Rôti.
 أَكْبِيحُونَ Jumeaux.
 أَكْوَرْدُ *sing.* أَكْوَرْدَنَ *plur.* Puce.
 أَكُوْزُ Escayolle, graine.
 أَكِيْدُ Avec, ensemble, conjointement.
 الْأَفِيْتُ Feu.
 الْأَمْدَكُ Baguette de fusil.
 الْأَثْلُ Bègue.
 الْأَسْ *sing.* الْأَسَانُ *plur.* Langue.
 الْأَزْعَرُ *السَّ* أَنْ الْأَزْعَرُ Vipérine, plante.
 الْأَسَّ كِيْبِي Revêts-toi, habille-toi, *imp.*
 الْأَغَامُ Bride.
 الْأَغَمَّ *sing.* الْأَغَمَّنَّ *plur.* Chameau.
 الْأَلْفُ *sing.* الْأَلْفَانُ *pluriel.* Cochon domestique ou sauvage.
 الْأَلْفَانُ *Dauphin*, poisson de mer.
 الْأَلْفَانُ *Arrive*, *imp.*
 الْأَلْسُ Dîner, *subs.*
 الْأَلْمُ File, fais du fil, *imp.*
 الْأَلْيُ - الْأَلْيُ Ouvre, *imp.*
 الْأَمْدُ Apprends, *imp.*
 الْأَهْوَا Pluie.
 الْأَوْدُ Boue.
 الْأَى Monte, *imp.*
 الْأَيْمُ Paille de froment.
 الْأَمَّ Semblable, comme.
 الْأَمَادَاغُ Bois, forêt.
 الْأَمَارِيْرُ Chanson.
 الْأَمَارِيْرُ *sing.* الْأَمَارِيْرَاتُ *plur.* Berbère, homme libre.
 الْأَمَالُوْ Ombre, ombre.

الْأَمَانُ Personne, individu.
 الْأَمَانُ Eau.
 الْأَمَانُ أَوْ عَدِيْلُ Vin.
 الْأَمَانُ طَوْقَانُ Déluge.
 الْأَمَمَنُ Crachat.
 الْأَمْدَرُ Barre qui sert à fermer les portes.
 أَمْدَه Non, point du tout.
 أَمْدِيْلُ Soufflet, coup de la main sur le visage.
 الْأَمْرِيْطُ Imam, prêtre.
 الْأَمْرَارُ *sing.* الْأَمْرَارُنُ *plur.* Corde de chauvre ou de crin.
 أَمْرُ Prends, *imp.*
 أَمْرُوْعُ *sing.* الْأَمْرُوْعَانُ *plur.* Oreille.
 أَمْرُوْعُ الشَّيْخِ Mélinet, plante.
 أَمْرُوْرَا Ancêtres.
 أَمْرُوْطُ Chauve.
 أَمْرُوْرُوْ *sing.* الْأَمْرُوْرُوْرَا *plur.* Premier, devancier.
 أَمْرِيْغُ Berbère, homme libre.
 أَمْرِيْلُ Serrurier
 أَمْسَلُ Partie inférieure du corps humain.
 أَمْسَلُوْخُ Corps de l'homme ou de l'animal.
 أَمْسِيْلَا Parole, discours.
 أَمْسِيْلَايُ Parle, *imp.*
 أَمْسَاشُنُ Hanche.
 أَمْسَاشُنُ *sing.* أَمْسَاشُنُ *plur.* Chat.
 أَمْعَارُ *sing.* الْأَمْعَارُنُ *plur.* Vieillard, vieux.
 أَمْعَارُ Roi chrétien.
 أَمْعَرْدُ La nuque.
 أَمْقَارُ Imam, prêtre.
 أَمْقَارَانُ - مَّقْرَانُ *adj. masc.* Grand. مَّقْرِيْبَاتُ *fém.*
 Grande.
 أَمْقَارَانُ *sing.* الْأَمْقَارَانُ *plur.* Cheikh.
 أَمَكُّ Comment.
 أَمَكْرُ Faux, faucille.

أَمَكَّرَ Moissonne, *imp.*
 اِمَكْرَازُ Moissonneur, cultivateur, laboureur.
 اَمِكْسَا Berger.
 اِمِكِيلِي Déjeuner.
 اَمَلَلَالِ Blanc.
 اَمَّاسَ Moitié (La).
 اَمْمِيُونُ plur. Sourcils.
 اَمَنَارُ Escalier.
 اَمَنَارُ اَنْ تَابورَتِ Seuil de la porte.
 اِمِنْسِي Souper.
 اَمْتَعِ Protège, *imp.*
 اَمْتَعَارُ Ciseau de menuisier.
 اِمْتَعِي Combat.
 اَمُوْرُ Mal caduc.
 اِمُوْعَلِ Veuf.
 اَمْعِازُ Aiguillon.
 اِمِي sing. اِمَاوُنُ plur. Bouche.
 اَنْ De, du, *prép.*
 اَنْبَدُوْ Été (L').
 اِنْبَعِي sing. اِنْبَعَاوُنُ plur. Convive, hôte.
 اِنْبِيْعِ Écurie.
 اِنْحِلِ Arbre épineux.
 اِنْحَاسِ Cuivre.
 اِنْزَارُ Pluie, averse.
 اِنْزَارِ Menuisier.
 اِنْزَارُ اَنْ تَمَشِيْشَتِ Véronique des champs.
 اِنْزَحِ Nèfle.
 اِنْزَرُ sing. اِنْزَرُنُ plur. Nez, narines.
 اِنْسِ Passe la nuit, *imp.*
 اِنْسِيَانِ Musulmans.
 اِنْسِي adv. D'où ? de quel lieu ?
 اِنْسِي Quel, quelle ? *pron. relatif d'interrogation.*
 اِنْسِيْتِ Comme, semblable.

اَنْعَمَ Plait-il ?
 اَنْعَمَ Oui.
 اِنْعَا Assassin.
 اِنْعَا Tue, *imp.*
 اِنْعَالِ Noir.
 اَنْكَرُ Nie, *imp.*
 اَنْكَفُوْرُوْ sing. اَنْكَفُوْرَا plur. Dernier.
 اِنْمَصِيْبِرِ Peau de mouton.
 اِنْتَاغِ Nous, régi par une *prép.*
 اِنْتَاغِ Notre, nos, *adj. poss.*
 اِنْتَسَنُ masc. اِنْتَسَنَتْ fem. Leur, leurs, *pron. relat.*
 اِنْتَسَنُ Habits.
 اِنْتَصِ Balaye, *imp.*
 اِنْتَوِكَلَا Arbre.
 اِنْتَوِكَلَا يَنْسَفَاحِ Pommier.
 اِنْتَوِكَلَا يُوْرُوْ Rosier.
 اِنْتَوُنُ masc. اِنْتَكَنْتِ fem. Votre, *adj. poss.*
 اِنْتَبِيْعِ Sur, dessus, *prép. de lieu.*
 اِنُوْ Puits.
 اِنُوْا Qui ? *interrogatif.*
 اِنُوَالِ Cuisine.
 اِنْبِيْدِ Tourne, et Fais tourner, *imp.*
 اِنْبِيْسِي sing. اِنْبِسُوْنُ plur. Hérisson.
 اِنْبِيْعِ Dessus, le dessus.
 اِنْبِيْعِ اُوْحَالِ Toit.
 اُوْ De, du, *prép.*
 اُوْاْغِ Prends, mets-toi en possession, *imp.*
 اُوْاْغِ كَيْنِي Achète, *imp.*
 اُوْاْلِ Discours, parole.
 اُوْبِرْغَاْزِ La peau de l'homme.
 اُوْبِكُوْ Estropié.
 اُوْبِلَاْغِ Bien, richesse.
 اُوْبِيْ Porte (quelque chose), *imp.*

أوت Bats, *imp.*
 أوْتول - أوْتول *sing.* - أوْتول *plur.* Lièvre.
 أوجى Manger (Le), *subst.*
 أوْجيد Trou.
 أوْخنا Derrière, *subst.*
 أوْدم Joue.
 أوْدمن Parents.
 أوْدى *sing.* - أوْدى *plur.* Juif.
 أوْدى Poltron, littéralement Juif.
 أوْدى Beurre fondu et salé.
 أوْدى مَلْحَرًا Beurre frais.
 أوْرى Ne, *particule négative.*
 أوْراون Les deux mains pleines.
 أوْرى Joue, *imp.*
 أوْرسل *sing.* - أوْرسلين *plur.* Hyène
 أوْرن Farine.
 أوْرى Écris, *imp.*
 أوْرى مَرَاد يَدْرَاك Constipé, il est constipé.
 أوْسان وْزِيلَت Jours courts.
 أوْسميم Vinaigre.
 أوْطوف *sing.* - أوْطوفين *plur.* Fourmi rouge.
 أوْغ Pétris, *imp.*
 أوْعد Crains, *imp.*
 أوْغرى Pacte, accord.
 أوْغرب Étranger, *adj.*
 أوْغل Retourne, *imp.*
 أوْغل *sing.* - أوْغلان *plur.* Dents de devant.
 أوْغم Puise, *imp.*
 أوْفى Trouve, *imp.*
 أوْقل Retourne, *imp.*
 أوْقيد Allumette.
 أوْقيد افوناسين Bouze de vache sèche.
 أوْك Également.

أوك Avec.
 أوكل Deviens, *imp.*
 أوكوو Descente.
 أوكوس Boulanger.
 أوكيد Avec, ensemble, conjointement.
 أول *sing.* - أولون *plur.* Cœur.
 أولاش Rien du tout.
 أولى Troupeau.
 أوى Porte, *imp.*
 أويد Amène, apporte, *imp.*
 أهالق Ventre.
 أهيشور Herbes de la campagne
 إى Il, *pron. de la 3^e pers.*
 إى Lui, il, *pron. relat.*
 إى A, au, à la.
 إيازيد *sing.* - إيازاد *plur.* Coq.
 إيازيد أكستس ثبومس - لنبهج - أشيشاو Chapon,
 coq châté.
 إيت Pays.
 إيترخرج Ronfle, *imp.*
 إيثرى *sing.* - إيثران *plur.* Étoile.
 إيج Mange, *imp.*
 إيجي Démangeaison.
 إيدأس Sommeil.
 إيدرغال *sing.* - إيدرغالين *plur.* Aveugle.
 إيدوقال Pantoufle.
 إيدولان Les gendres ou les cousins.
 إيدى *sing.* - إيدان *plur.* Chien.
 إيديد *sing.* - إيديدن *plur.* Outre pour l'eau ou pour
 tout autre liquide.
 إيرت Mauvais, ce qui ne vaut rien.
 إيرد *sing.* - إيردن *plur.* Tigre, léopard.
 إيروا Bien, *adv.*

اِبْرِيْعَانِ Bracelets.
 اِبْرِيْ sing. اِبْرِيَانِ plur. Mouche.
 اِبْرِيْفُو Chardon.
 اِبْرِيْعَمُوْبِ sing. اِبْرِيْعَمُوْبِيْنَ plur. Entrailles, boyaux.
 اِبْرِيْ Convalescent.
 اِبْسِ sing. اِبْسِيْنَ plur. Cheval.
 اِبْسِيْمَاوِ plur. Sœurs.
 اِبْسُوْدُنْ Baiser, subst.
 اِبْشِ sing. اِبْشُوْنَ plur. Corne de bœuf ou de tout
 autre animal.
 اِبْشِ جَالْ اِنْ تَكَلِمْتِ Combien de fois?
 اِبْعَقِيْبِيْنَ Pepins, et tous noyaux de fruit.
 اِبْعَدْنِ Cendre.
 اِبْعَالِيْنَ sing. اِبْعَالِيْنَ plur. Colline.
 اِبْعِيْ Lait aigre.
 اِبْعِيْ - اِبْعِيْ Lait.
 اِبْفُوْلِكِيْ Beau, bon.
 اِبْعِيْدِيُوْنَ Teigne, maladie.
 اِبْقِيْبِيْنَ Dattes.
 اِبْقِيْنَ Lien.
 اِبْكَرِيْ sing. اِبْكَرِيْنَ plur. Mouton non châtré.
 اِبْكَوْعِ Loin, lointain.
 اِبْكَوْقِلْ Chasse, renvoie, imp.
 اِبْكَبْرِيْ Plomb.
 اِبْكَبْرْ Pois chiche.
 اِبْلِ Bien, richesse.
 اِبْلِيْ Ma fille.

اِبْلِيْ sing. اِبْلِيْدُوْنَ plur. Fronde pour lancer des
 pierres.
 اِبْلِيْمْ Peau.
 اِبْلِيْنْدِيْ Il y a un an.
 اِبْلُوْ sing. اِبْلُوْبِيْنَ plur. Peau de cheyreau, de ga-
 zelle, d'agneau.
 اِبْمِكْرَادِ Voleur.
 اِبْمَلْلُوْلِ Blanc.
 اِبْمِنْسِيْ Repas.
 اِبْمُوْزُوْرِنِ Bouze de vache.
 اِبْمُوْكَتُوْبِ Poche d'habit, etc.
 اِبْمِيْكْ Peu, un peu.
 اِبْمِيْكَرْدِ Voleur.
 اِبْمِيْنِ Dis, imp.
 اِبْمِنْسَاتِ sing. اِبْمِنْسَاتِيْنَ plur. Elle, pron. fém.
 اِبْمِنْسِ Son, sa, ses, pron. poss.
 اِبْمِنْكَ Ton, ta, tes, pron. rel. de la 2^e pers.
 اِبْمِنْمِ Ton, ta, tes, pron. poss. de la 2^e pers.
 اِبْمُوْ Mon, ma, mes, pron. poss. de la 1^{re} pers.
 اِبْمِنْبِيْسَا Lui, il, pron. rel. de la 3^e pers.
 اِبْمِنْجَلِ Ronces de haies.
 اِبْمِنْبِيْغِيْ sing. اِبْمِنْبِيْغِيْنَ plur. Témoin.
 اِبْمُوْ sing. اِبْمُوْرِنِ plur. Mois lunaire.
 اِبْمُوْرَادِ اِمَانِ Canard.
 اِبْمُوْرِنِ Semoule.
 اِبْمُوْ Fili, enfants.

ب

اِبَا - اِبَاْ Père.
 اِبَادْ Vêtement, habit.
 اِبَالِيْه Violier, plante.
 اِبَامِيْه Gombo (*hibiscus esculentus*).

اِبْمُوْحِ الصَّوْتِ Extinction de voix.
 اِبْمُوْدَاغِيْمُوْلَا Hibou.
 اِبْمُوْدَاغِيْمُوْلَا Broderie.
 اِبْمُوْدَاغِيْمُوْلَا Éclair.

بَرَوَاق Iris, fleur des champs.
 بَرُوشْتُمُومَر Aristoloché longue, plante.
 فَنُوسَان Fenouil.
 بَشْتَا Calamboche, gros millet blanc.
 بَغْرِيرَة Baghrir, espèce de gâteau fait avec du beurre
 et du miel.
 بَق Punaise.
 بَكُورَا Gorge de loup, plante.
 بَلْغَر Lion.
 بَتَّانِ بَتَّانِ أَنْ تَغِي سِغ. مَآضُونِ plur. Maçon.

بَنْدِير Tambour de basque.
 بُونَّارِبَكَنْ Sellier.
 بُونْدُكْرُونْت Bossu.
 بُونْرَبُو Chenille.
 بُونْرَبِيَة Poire.
 بُونْعَوَا Pomme de terre ou patate sauvage.
 بِيَهْرَه Beaucoup.
 بِي دَهِيرَة imp.
 بِيَسَار Bisar, mets de la Barbarie
 بِيُوخْنَان Dindon.

ت

تَابَرْنَسْت Bernous.
 تَابُوشْت سِغ. تَبَّاشِين plur. Teton.
 تَانَا Caméléon.
 تَادُوط Laine.
 تَارُ Tambour de basque.
 تَارَامْت Chamelle.
 تَارِيوت سِغ. تَرَبُوتِين plur. Plat de terre.
 تَارْت Figues sèches.
 تَارْت إرومِين Figue raquette.
 تَارْتِيت Dispute, subst.
 تَاسْرَدُونْت سِغ. تَبْسْرَدِيَاتِين plur. Mule.
 تَاسُوت Soufflet pour le feu.
 تَاسْبِيْت Chemise de toile.
 تَاشُولِيْت Musette, sorte de cornemuse.
 تَاغَاغِيْت سِغ. آغَاغِيم - آغَاغِيم plur. Canne, roseau.
 تَاغَاوَسَه Chose.
 تَاغْرِين Asser, heure intermédiaire entre midi et le
 coucher du soleil.
 تَاغُورْفَت Dépense, nom du lieu où l'on tient les pro-
 visions.
 تَاغِي Cette, pron. démonstr. fém. de la 3^e pers.

تَاغِي يَ La voilà.
 تَاغُوبَال سِغ. تَبِغُوبَال plur. Anesse.
 تَاغُورُونْت Petite chienne.
 تَاغُومُونْت Capuchon.
 تَالَانْت Vallon.
 تَامَزِيِينْت Petite.
 تَامُوشِي سِغ. تَامُوشِين plur. Chatte.
 تَانْعُولْت Marmite en cuivre.
 تَانَكْرِيْت Rouille, subst.
 تَانُوط Bâtiment, navire.
 تَاوْرَلْت Sabre court.
 تَاوسْرْت Vieille.
 تَاوْقِيْت Once, pièce de monnaie de Maroc.
 تَايَازِيْت سِغ. تَبِيوزَاد plur. Poule.
 تَايُورْت Tapis pour faire la prière.
 تَايُديْت سِغ. تَايَادِين plur. Chienne.
 تَايلُوط Musette, sorte de cornemuse.
 تَابَاوْت Petite vérole.
 تَابْرِين Étang, marais.
 تَابْرَدَعْت Selle de mule et d'âne.
 تَابْرِيَكْنَت Noire.

تَبَلَاتٌ *sing.* تَبَلَاتِيْنٌ *plur.* Pierre tendre dont on se sert pour paver.

تَبُوْرُوْرٌ *sing.* اَبُوْرُوْرٌ *plur.* Crotte de chèvre ou de brebis.

تَبُوْرُوْعَغَتْ Rougeole.

تَبُوْشِيْشَتْ Arbre.

تَبِيْبَانٌ Culotte longue de toile ou de laine.

تَجَابُوْبِتْ Charge de fusil.

تَجَعْبُوْتْ Nombriil.

تَجَعَلَتْ Présent.

تَجَلَابِتْ Casaque de laine.

تَجَلْبِنَتْ Lupin, pois plat et un peu amer.

تَجَلَسَتْ Lait caillé.

تَجْمُوْعَةٌ Sac de corde, en forme de filet, pour porter de la paille.

تَحَابُوْبِتْ Peste.

تَحَاْرَاْوَتْ Fille, vierge.

تَحَاْيَالِتْ Fille, vierge.

تَحَاْلَالٌ *sing.* تَحَاْلَالِيْنٌ *plur.* Agrafe.

تَحَاْلَلِيْنٌ Bracelet pour le pied.

تَحَاْلُوْلِيْنُ النَّبِيْ Narcisse, fleur.

تَحْنِيْفَتْ Manteau de laine grossière.

تَدَاوِيْتْ Écritoire.

تَدَتْسْ Vérité.

تَدَرْتْ *sing.* تُوْدَرْ *plur.* Village.

تَدْرَاشْ Fantassin, homme de pied armé.

تَدْوِيْعَهْ أَنْ تَدْوِيْعَهْ Un quart d'heure.

تَدْرُضَعَتْ Nourrice.

تَدْرُكْرُزِيْتْ Turban de laine.

تَدْرُكْسَتْ Échalas pour soutenir la vigne.

تَدْرُكْمٌ *sing.* تَدْرَاكِمِيْنٌ *plur.* Navet.

تَدْرِكَهْ Peste.

تَدْرُوْ Enceinte, grosse.

تَدْرُوَانٌ Les petits enfants.

تَدْرُوْلٌ Fuite.

تَدْرُوْمَانِيْنٌ Grenades, fruit.

تَدْرَالِيْتْ Prière.

تَدْرِيْكَتْ Bague.

تَدْرِيْمَتْ اِسْعَارَنْ Fagot.

تَدْرُزِيْتْ Petite vérole.

تَدْرُزُوْمِيْتْ Lézard de la petite espèce.

تَدْرَاْ Course.

تَدْرَلْفَتْ Gamelle, jatte de bois.

تَدْرَلِيْكَتْ Collier à grains d'or.

تَدْرُمْرِيْنٌ Olivier.

تَدْرُزِلَتْ Tremblement de terre.

تَدْرُزِيْنَتْ He.

تَدْرُوْرَانِيْنٌ Midi.

تَدْرُوْرِيْنٌ Raisin.

تَدْرُوْبُوْكَتْ Cachet, bague.

تَدْرُؤِنَتْ Vigne.

تَسْ La, les, *pron. relatif de la 3^e pers.*

تَسِيْبِيْكَتْ Collier à grains d'or.

تَسْرُوَالٌ Culotte longue en toile ou en laine.

تَسْرَهْ *sing.* تَسْرِيُوِيْنٌ *plur.* Salive.

تَسْفِنَتْ Bâtiment, navire.

تَسْكُوْرَتْ *sing.* تَسْكُوْرِيْنٌ *plur.* Perdrix.

تَسْلِيْبِتْ Mariée, épouse.

تَسْمَقْلَتْ Petit miroir à coulisse.

تَسْمُوْمَتْ Oseille des prés.

تَسْمِيْ *sing.* تَسْمِيُوِيْنٌ *plur.* Aiguille à coudre.

تَسِيْنَتْ Sel.

تَسِيْسَلَتْ Chaîne d'or.

تَسُوِيْعَهْ Heure.

تَسُوِيْعَةٌ Moment, un moment.

تَسُوِيْعَهْ أَنْ Après que.

تِسِي Lit élevé et sofa.
 تَشَابِيَت Bonnet de laine teint en rouge.
 تَشْرِيَجَت Morceau de viande.
 تَشْلُفُوكُت Ampoule, enflure sur la peau.
 تَشْمَعِين Bougie.
 تَشُولَاد Outre faite d'une peau de gazelle ou de chevreau.
 تَشِيَشَاوِب Poule.
 تَشْنَدُوكُت Coffre.
 تَشَادَسَت Fièvre maligne.
 تَبْعَدَرِيَت Servante.
 تَعَسْفُورَت Dé à coudre.
 تَعَشْنَسُ أَنْ يُوْرَادْ Poulailier.
 تَعَادَرَت Forteresse, château.
 تَعْرَارَت Bagage.
 تَعْرِيَت Lit fait d'une natte et d'une couverture.
 تَعْرِيَلَت *sing.* تَعْرِيَال *plur.* Natte, tissu de paille ou de jonc.
 تَعْرَعْرَت Sac de crin, dont deux font la charge d'un chameau.
 تَعْرِيَت Bastonnade et Bâton.
 تَعْرِفَت Longue.
 تَعْرِيَدَا Poutre, grosse solive.
 تَعْرِيَدِيَت Barre qui sert à fermer les portes.
 تَعْرِيَدِيَت *sing.* تَعْرِيَدَا *plur.* Colonne.
 تَعْرِيَرُ Genou.
 تَعْرِيَمَت Hache.
 تَعْمِيِي Maison.
 تَعْمِيَا Tambour qui se bat des deux côtés.
 تَعْوَرَاَسَت *sing.* تَعْوَرَاَسِين *plur.* Rayon de miel.
 تَعْوَرَسَه Fer de la charrue.
 تَعْوَرِيَلَت *sing.* تَعْوَرِيَلِين *plur.* Orphelin.
 تَعْوِنَت Terre, globe terrestre.

تُقَاحِيَت Pomme.
 تَقَاعَ الرُّوحِ Il a expiré.
 تَقْبِلُ بُوْءِ اَكْسُومٍ Gigot de mouton ou de tout autre animal.
 تَقْرَانَت Vigne.
 تَقْرِيَسُ Poire.
 تَقْرِيَسِين Rave.
 تَقْرَهْ Sable.
 تَقْسُوت Printemps.
 تَقَالَسَت *sing.* تَقَالَسِين *plur.* Poule.
 تَقْلُوط Porreau cultivé et sauvage.
 تَقُوكُت Soleil (le).
 تَقُونَسَت *sing.* تَقُونَاَسِين *plur.* Vache.
 تَقِيِي Viande.
 تَقَارَت Coup de pied.
 تَقَارُورَت Boîte, tabatière.
 تَقَقْصُونَت *sing.* تَقَقْصُونِين *pl.* Gerbe de blé, d'orge, ou autre céréale.
 تَقْدُورَت Chaudron.
 تَقْدِيَت Tapis de Turquie, tapis velouté.
 تَقَشِيَشَت *sing.* تَقَشِيَشِين *plur.* Fille.
 تَقْصِيَت Courge.
 تَقْلِيَت Nègresse.
 تَقْدُورَت Chemise d'étoffe ou de laine.
 تَقْوِيَه Bien portante.
 تَقْكِرَت *sing.* تَقْكِر *plur.* Navet.
 تَقْرِدُومَت Scorpion.
 تَقْرِيَه أَنْ يَبُوعَا Acre de terre, un arpent et demi environ.
 تَقْرَسَت Nœud.
 تَقْرِفَا Corbeau.
 تَقْرِيَمَت Bouton, furoncle.
 تَقْشِرَرَت *sing.* تَقْشِرَرِين *plur.* Cheville du pied.

تَكْفِيلِيْدُ تَيْدِي Je sue, *littéral.* la sueur me coule.

تَكْلِيْلَتُ Lait caillé cuit.

تَكْمَرَتُ *sing.* تَكْمَرِيْنُ *plur.* Jument.

تَكْمِرَتُ Sofa.

تَكْمِيْشَتُ Poignée.

تَكْنَنَّا Lit élevé et sofa.

تَكْوَرَتُ Peloton de fil.

تَكْوِيْتُ Toux.

تَكِيْرُ Cire.

تَكِيْرُ Acier.

تَكِيْسَتُ Blessure.

تَلَّا Larme.

تَلَّاسُ Obscurité.

تَلَامِنَتُ Turban de soie.

تَلْحَرُ إِنْ طَا فَوْكَتُ Chaleur du soleil.

تَلْحَرَسِيْنُ Pendants d'oreilles.

تَلْعَاذِيْبَتُ Vierge, pucelle.

تَلْعَشِيْبَتُ Coucher du soleil, soir

تَلْعَمَتُ Chamelle.

تَلْفَقْعِيْنُ Champignon

تَلْقَارِيْبَتُ Barque, Chaloupe.

تَلْقَبُوْرَتُ Pistolets.

تَلْقَنْدِيْلُ تَكْبِيْرًا Bougie.

تَلْكَتَانُ Toile de lin.

تَلْكِيْسِيْبَتُ Boîte, tabatière.

تَلْكِيْبَتُ *sing* تَلْكِيْبِيْنُ *plur.* Pou, vermine de la tête
et du corps.

تَلْمَغْرَلَتُ Quenouille.

تَلْمُونَتُ Provision de bouche.

تَلْمِيْنَتُ Lentille, légume.

تَلْهَا Belle, bonne.

تَلْحَرِمَتُ Mouchoir.

تَلْحَزْمَتُ Ceinture de guerre.

تَلْحَمَزَتُ Semoule à gros grain.

تَلْحَفِيْتُ Plat de faïence.

تَلْمَدُوْاسَتُ Balai.

تَلْمِدَلَتُ Enterrement.

تَلْمَرَتُ Barbe.

تَلْمَرَزَا Baume de marécage à grandes feuilles.

تَلْمَرْبُوْلَتُ Libertine.

تَلْمَسْتُ Charbon, espèce de furoncle dangereux.

تَلْمَسْعَبَاْدُوْ Scorpio.

تَلْمَسَلَتُ Chose.

تَلْمَشِيْطُ نُوَيْسُ Étrille.

تَلْمَشِيْشِيْنُ *sing.* تَلْمَشِيْشِيْنُ *plur.* Chatte.

تَلْمَصَاْدُ *sing.* تَلْمَصَاْدَانُ *plur.* Cuisse.

تَلْمَصَلْكَةُ Balai.

تَلْمَعْرَتُ Femme.

تَلْمَعْرَتُ *sing.* تَلْمَعْرَاِيْنُ *plur.* Vieille femme.

تَلْمَعْرَتُ *sing.* تَلْمَعْرَدِيْنُ *plur.* Cou, col.

تَلْمَعْرَلَتُ Dévidoir.

تَلْمَقْبَرَتُ Cimetière.

تَلْمَقْصِيْبِيْنُ Macaron.

تَلْمَقْوَرَتُ Dame.

تَلْمَكْرَاَزُ L'été.

تَلْمَلَّتُ Blanche.

تَلْمَحْرَتُ Chaise, escabeau, banc de pierre.

تَلْمَنْعُوْلَتُ Femme de mauvaise vie.

تَلْمَوَاتُ Jeune vache.

تَلْمُوْرُوْنَتُ Blanquille, pièce d'argent monnayé valant
trois sous.

تَلْمَوْعَلَتُ Veuve.

تَلْمَوْوَشِيْتُ *sing.* تَلْمَوْوَشِيْنُ *plur.* Prunelle de l'œil.

تَلْمَالِيْنُ Bracelets pour le bras.

تَلْمَزِيْلَتُ Tonnerre.

تَلْمَنَّاوَرَتُ Fuseau, instrument qui sert à filer.

تَنْبِنٌ Gomme arabique.
 تَوَادًا L'action d'aller.
 تَوَادٍ Vent.
 تَوْرَعِيْتٌ Songe, rêve.
 تَوْرُوْ - تَوْرُوْدٌ Elle est accouchée.
 تَوْرَنْتٌ Clématite à vrilles, plante.
 تَوْشَانِيْنٌ Mercurielle, plante.
 تَوْشَى Le couchant du soleil, l'occident.
 تَوْصَهْ Manche de la charrue.
 تَوْغَاشٌ Dents mâchelières.
 تَوْغِيْ تَوْلَاْ J'ai la fièvre.
 تَوْفِيْعَتٌ Vol, l'action d'un oiseau qui vole.
 تَوْكَاْ Ver.
 تَوْكَرْدَاْ Vol, rapt.
 تَوْكَبُوْتٌ Teigne, ver qui ronge les hardes.
 تَوْمَسِيْنٌ Orge.
 تَوْنَزَاْ Front.
 تَوِيْنَزَى Éternument.
 تَوْهُوْدِشْتٌ Toupie, jouet de bois fait en forme de poire.
 تَوِيْبَجْسِيْسِيْنٌ Figues fraîches.
 تَوِيْبُوْشِيْشِيْنٌ غُلْفَانٌ Chêne kermès.
 تَوِيْدِيْتٌ Femme de mauvaise vie.
 تَوِيْرُوْ - تَوِيْرُوْأٌ Abeille.
 تَوِيْرِيْ Lune.

تَوِيْسَعْنَاتِيْنٌ *sing.* تَوِيْسَعْنَاتِيْنٌ *plur.* Aiguille à coudre.
 تَوِيْسِيْسَتٌ - اِيْسِيْسٌ Araignée.
 تَوِيْسِيْقِيْسَتٌ Aiguillon, dard du scorpion.
 تَوِيْشِرْتٌ Ail.
 تَوِيْعَرَعَرْتٌ Plancher.
 تَوِيْعُوْرْدِيْنٌ Après.
 تَوِيْعِيْغِيْشَتٌ Behen, sorte de racine médicinale.
 تَوِيْقَنْزَاْ Pieds de bœuf, de mouton, etc.
 تَوِيْقُوْلِكَبِيْتٌ Belle, bonne.
 تَوِيْفِيْرَاقِيْسَتٌ *sing.* تَوِيْفِيْرَاقِيْسٌ *plur.* Cancre, espèce de crabe.
 تَوِيْفِيْلِيُوِيْنٌ Verrue.
 تَوِيْقَايِيْنٌ Perle.
 تَوِيْكِرْكَاسٌ Mensonge.
 تَوِيْكُوْرْمِيْنٌ Morceau de racine d'arbre pour le feu.
 تَوِيْلَفْتٌ *sing.* تَوِيْلَفَاتِيْنٌ *plur.* Truie
 تَوِيْهَسٌ Feu.
 تَوِيْعَزْغَانِيْنٌ Corille, petit coquillage qui sert de monnaie et d'ornement en Nigritie.
 تَوِيْعَزَلْتٌ Filets, rets.
 تَوِيْهَقَصْتٌ Ciseaux pour couper la toile.
 تَوِيْهَوَعْرَنْ Hasard, par hasard.
 تَوِيْهَوَكْلِيْنٌ تَاْرَزْتٌ Figuier.
 تَوِيْهِيْ Dattes.
 تَوِيْهِيْنَاْ Celles-là.

ث

ث La, les, pron. relatif de la 3^e pers.
 ثَابُوْرْتٌ *sing.* ثَابُوْرَةٌ *plur.* Porte.
 ثَاْرِكْتٌ Selle de cheval.
 ثَاْرُوْلَتٌ Surmé, collyre, espèce de poudre noire.
 ثَاْعَعَنْ Ils se disputent.

ثَاْعَتٌ *sing.* ثَاْعَاتِيْنٌ *plur.* Chèvre.
 ثَاْلُوْتٌ Feuilles de liane.
 ثَاْلُوْتٌ Métier.
 ثَاْمَمْتٌ Miel.
 ثَاْمُوْرْتٌ - ثَاْمُوْرَهْ *plur.* Pays.

تَابِتٌ *sing.* ثَوْبِتٌ *plur.* Épaule.
 تَبَاقِبَتٌ *sing.* تَبَاقِبَتَيْنِ *plur.* Plat de terre moyen,
 sur lequel on sert les mets.
 تَنْسَنٌ Chardon produisant une gomme.
 تَبِيلِي - تَبِيلِي Brebis.
 تَخْنَا *sing.* تَخْنَا *plur.* Derrière, *subst.*
 تَدَاكُمَتٌ *sing.* تَدَاكُمِينَ *plur.* Paume de la main.
 تَرْعَا *sing.* تَرْعَبِينَ *plur.* Torrent, ruisseau formé par
 les pluies.
 تَرْعَا *sing.* تَرْعَبِينَ *plur.* Canal.
 تَرْعَبِينَ Charbon.
 تَسَا Foie.
 تَسْرَتٌ Moulin à farine, qu'on fait tourner à la main.
 تَسْلَتٌ *sing.* تَسْلِينَ *plur.* Marmite de terre.
 تَسَلَتٌ Chaudron.
 تَعَابُوتٌ Ventre.
 تَعَا Artichaut.
 تَعْنَتٌ Forêt, bois.
 تَعُوتٌ Brouillard.
 تَعْلُوبِينَ Fève sèche, dépouillée de son écorce.
 تَكَلَتٌ Fois.
 تَكُورَتٌ Paume pour jouer.
 تَكْمُورٌ Corbeau.
 تَلَا Source d'eau, formant un ruisseau ou une rivière.
 تَلَبَهَ Habit, vêtement.
 تَلْعَا Paille d'orge.
 تَلْلُومَتٌ *sing.* تَلْلُومِينَ *plur.* Tamis.
 تَمَانُ يَفُوسٌ La droite, le côté droit.
 تَمَانُ زِمْلَاذٌ La gauche, le côté gauche.
 تَمْنُونَتٌ Pâte, farine détrempée.
 تَمْدَا Précipice.
 تَمْدَالَتٌ Bière, cerueil.
 تَمْرَتٌ *sing.* تَمْرَتِينَ *plur.* Menton.

تَمْرَقَتٌ Chardonneret, oiseau.
 تَمْرَزِينَ Orge.
 تَمَشَطٌ Peigne.
 تَمَطُوتٌ Femme.
 تَمَطُوتٌ تَنْزَلٌ Règles des femmes.
 تَمْعَرَا Nocés.
 تَمَكْسِينٌ Panais sauvage, plante.
 تَمَلْسَاتٌ Vêtement.
 تَمَلَلَتٌ *sing.* تَمَلَلِينَ - تَمَلَلِينَ *plur.* OEuf.
 تَمِيطٌ Nombрил.
 تَمِيمُوتٌ *sing.* تَمِيمُوتِينَ *plur.* Sourcils.
 تَمِي Le, la, les, *pron. rel. de la 3^e pers.*
 تَمِشَا *sing.* تَمِشُوتِينَ *plur.* Pierre à fusil.
 تَمَازَشَتٌ أَبُودَى Pain de beurre, ou pot de beurre.
 تَمَورَا Maintenant, à présent.
 تَمَورَا أَنٌ Lorsque.
 تَمُورِينَ Rate, partie du corps molle et spongieuse.
 تَمُوسُوتٌ Toux.
 تَمُولَابِينَ تَمُولَابِينَ Femmes (se dit en général du sexe
 féminin).
 تَمُولَلَتٌ Argile blanche.
 تَمُجَادَابِينَ Filles (les).
 تَمُيدَرَتٌ *sing.* تَمُيدَرِينَ *plur.* Épi.
 تَمُيدَى Sueur.
 تَمُيسُوتِينَ *sing.* تَمُيسُوتِينَ *plur.* Nœud coulant.
 تَمُيزِيَتٌ Cousin, moustique.
 تَمُيسِيَلَهَ Soulier.
 تَمُيَعْرَعْرَتٌ La terre, le sol de la maison.
 تَمُيَطٌ *sing.* تَمُيَطُوتِينَ *plur.* OEil.
 تَمُيَطٌ نُوَامَانٌ Fontaine.
 تَمُيَلَسَتٌ *sing.* تَمُيَلَسِينَ *plur.* Toison.
 تَمُيُودَفِينَ Fourmi.
 تَمُيُوتِينَ *sing.* تَمُيُوتِينَ *plur.* Coup.

ح

جَدَاعُون *sing.* اِجْدَاعِن *plur.* Poulain, le petit de la cavale.
جِلْبَانَه Vesce (*vicia sativa*).

جَنَّة Paradis, le jardin céleste.
جِي Quitte, abandonne, *imp.*
جِيرُ Plâtre.

ح

حَارِزْ Emplis, *imp.*

حُورَالُ الْجَزْرِ Coquillages.

ح

حَادِيْبِي Pain de pourceau, plante.

حَاوْرُ Sabot du cheval, du mulet.

حَانَ Lavande.

حَايْنَسُوْر¹ Garance.

حَدَّ أَنْ Il faut que.

حَرْكْ Pars, *imp.*

حَرْكَه Voyage.

حَرِيْرِيْتِ Soie, fil du cocon.

حَزَاوَه Darte, tumeur avec rougeur et démangeaison.

حَسَدْ Jalousie.

حَسُوْمْ Équinoxe du printemps.

حَشْبَةُ الْحَجَلْ Chenillette, plante.

حَشْبَةُ الْحَرْوْفِ Réséda blanc.

حَشْبَةُ السَّبَاعِ Valériane, corne d'abondance.

حَشْبَةُ الْعَدَا Clypéole maritime.

حَشْبَةُ تَاْسَكْرَه Centaurée. حَشْبَةُ اِنْبِيْسِي Centaurée galactite.

حَشْبَةُ تَعْرَفَه Bétoine.

حَشْبَةُ مَحْرَسِيْة Theligonum cynocrambe.

حَشْبَةُ سَالِهْ Seneçon.

حَشْبَةُ كُلِّ بَلِيَهْ Sauge, verveine.

حَفِيْرُ اَوْعَادِرْ Fossé d'un château.

حَلَلْ Lavande, grande lavande.

حَمْرَهْ Érésipèle.

حَمَلْ Aime, *imp.*

حَنْطَاذْ Attrape-main, plante.

حَنِيْ Poudre de henné.

خ

خَادِمْر نَاعَلَاْ Jardinier.

خَالَ Oncle maternel.

خَارَاز التَّبَالِيْ Savetier.

خَرْجْ Sac de peau ou de laine, double.

خَرْوِيَهْ Caroubier, arbre.

خَرِيْبِيْ Automne.

خَرِيْبِيْ Fruits.

خَسْ Laitue romaine.

خَضْرَهْ Herbes potagères.

خَلِيْبَعَه Viande salée, séchée et conservée dans l'huile.

خَمْرِنْ Ils ont joué.

خَوْحْ Pêche, fruit.

خِيَالْ Épouvantail pour les oiseaux.

خَبِيْطْ Cordon que les Arabes portent en guise de turban.

دَابْرَانِي Étranger.
 دَابْرِيكَان Noir.
 دَابْكُوش Muet.
 دَا جَدِيدُ Nouveau.
 دَا حَرَامِي Méchant, pervers.
 دَا حَبِيلِي Fin, rusé.
 دَارْفِقْ *masc.* تَرَا قَفْتْ *fém.* Maigre, mince.
 دَا رَا غُونَنَائِي Chauve-souris.
 دَا زِيدَنُ Doux.
 دَا عِدْوُ *sing.* دِي عِدَاوَنُ *plur.* Ennemi.
 دَا غَلِيلُ *sing.* دَا غَلِيلِينُ *plur.* Pauvre.
 دَا غُورِقَانُ Long.
 دَا غُورِيلَانُ *plur.* Orphelin.
 دَا فُوحَانُ *masc.* تَفُوحَانَتُ *fém.* Puant.
 دَا قَدِيمُ Ancien.
 دَا مَدَا كَلُ Ami.
 دَا مَرِيوَلُ Libertin.
 دَا مَسَاسُ Fade, sans goût.
 دَا مَسُودُ Enragé.
 دَا مَلْدَلُ Blanc.
 دَا مَتْمَائِي Absinthe.
 دَا وِيزِلَانُ Court.
 دَا رُ - دَرُ En, dans, chez.
 دَرَا Neuf, nombre.
 دَسُ Ris, *imp.*
 دِسْلِي Époux.

د

دَسَمَامُ - اَسْقُومُ Aigre.
 دَشْعُرُ Cheveux.
 دَشُورُ Tribu divisée en plusieurs villages.
 دُغْمَا اَنْتَسَنُ Leur frère.
 دَوُ Tambour de basque.
 دَفِيرُ Après.
 دَفِيْقُ Bientôt.
 دَحْرَامُ Illicite, défendu par la loi.
 دَلْعَارُ Honte, déshonneur.
 دَلْعَالِي *masc.* دَلْعَالِيَتُ *fém.* Joli, agréable, bon.
 دَلْقُقُ *masc.* تَلْقُقَتُ *fém.* Tendre.
 دِمَاغُ Cerveille.
 دِمَصَاوِفُ Faible, malingre.
 دِمَتَائِي *sing.* دِمَتَائِينُ *plur.* Cavalier.
 دَوَاتُ - دَوَاُ Sous, dessous.
 دُوسَكْسَكْسُدُ Passoire pour faire le couscousou.
 دُولَاشِبِتُ Vaurien.
 دُومَرَانُ Menthe à feuilles rondes.
 دَهْبِيَهُ Orpiment.
 دِي جِبِينُ Là.
 دِي دِنُوبُ Tort, manquement, faute.
 دِيرُتُ Mauvais, vil, méprisable.
 دِيغُ Dans.
 دِيغِسُنُ - دِيغِسُ Il y a, c'est-à-dire dans lui, dans elle, dans eux.
 دِيوُتُ Sauvage, non cultivé.

د

دَرُو Mastic ou lentisque, plante dont les Berbères emploient la graine pour faire de l'huile.

ر

رَاسُ الحَانُوتِ Épiceries.

رَاوُ الحَرَامُ Fripon, bâtard.

رَأَوْ تَمْتَعُولْتِ Fils de prostituée.

رَبَابُ Violon à deux cordes de boyau qu'on appuie sur les genoux.

رَبِيعُ Herbe fraîche.

رَسٌ Tombe, *imp.*

رَشْتَه Pâte qu'on coupe en morceaux et dont on fait une soupe.

رَعَوْدٌ Tonnerre.

رَفِيسٌ Gâteau feuilleté.

رَنْدٌ Laurier.

رَوِينَه Farine d'orge torréfiée.

رِبْكَانُ شَهْمُونُ Myrte.

رِبْشُ بُو فُرُوحُ Plume.

رِبْعٌ J'aime.

رِيفُ الْبَحْرِ Rivage de la mer.

ز

زَاخٌ طَيْبٌ Couperose.

زَارٌ Prends garde.

زَارِيُونُ Rougeole.

زَارُورٌ Corme, fruit.

زَالَ Prie Dieu, *imp.*

زَبْلٌ Fumier.

زَبُوجٌ Olivier.

زَبِيبٌ Raisin sec.

زَبِيَه Tapis de Barbarie.

زَرُودِيَه Carotte.

زَرُورٌ Épine blanche, arbrisseau.

زَرُورَه Prunier sauvage.

زَرِيْعِيْنُ Agréable.

زَرِيْنٌ *sing.* زَرِيْبِيْنٌ *plur.* Précédent.

زَعْتُوْتٌ *sing.* زَعَاتِيْنٌ *plur.* Singe.

زَعَطْرٌ Menthe verte.

زَعٌ De, pour, depuis.

زَعَزَعٌ - زِعٌ De, du, prép. de lieu.

زَقْلٌ Chaud.

زَنَادٌ Briquet.

زَنْجَبِيْرٌ Gingembre.

زَنْدٌ Comme, semblable.

زَنْزٌ Vends, *imp.*

زَوْمِرْجِيْنِي Jeûne, *imp.*

زَهْرَاوِيَه Linéaire, plante.

زَبِيْتٌ Huile d'olive.

زَبِيْدٌ Doux.

زَبِيْعٌ Trompe, *imp.*

زَبِيْكٌ Aube, grand matin.

زَبِيْنٌ Ils se sont disputés.

ز

س

زَاخٌ Vitre.

س A, au, à la, signe du datif.

س Son, sa, ses.

س La, les, *pron. relatif* régi par un verbe.

س Lui, régi par un verbe.

س Depuis, *prép.* de temps.

س - سى Avec, marquant la cause instrumentale.

سَابِرٌ Éperon
 سَاغُومِرٌ Cruche.
 سَايِحٌ أَدْ تُوَيْسٌ Passe-lui sa faute, *imp.*
 سَبٌّ Cuis, fais cuire, *imp.*
 سَبٌّ Accommode, apprête, *imp.*
 سَبْتٌ نُوَيْسٌ Sang de cheval.
 سَبِيْنَةٌ Mouchoir de soie.
 سَخَّرَدَعٌ J'ai menti.
 سَخَّدٌ Méle, mélange, *imp.*
 سَدْسٌ Six.
 سَرِيْسٌ Mets, *imp.*
 سَرِّيْبَكٌ Moules, coquillages.
 سَرِيْرٌ أَنْ تَمَكَلْتِ Crosse de fusil.
 سَطْرِيْحٌ Échecs.
 سَطْلٌ Rase, *imp.*
 سَعْدٌ Bonheur.
 سَعِيٌ Butin.
 سُعٌ Depuis, préposition de temps et de lieu.
 سَعْلِيٌ Renverse, *imp.*
 سَحِيْحَةٌ Fer de cheval.
 سَقْرَجَلٌ Coing, fruit.
 سَفْنٌ أَنْ ثِيْبٌ Paupières.
 سَقْفٌ Plafond, le dessous d'un plancher.
 سَكَاْلٌ Embrasure pour tirer le fusil.
 سَكْسُوٌ Couscoussou.
 سَكْنٌ Montre, fais voir, *imp.*
 سَلٌ Vois, écoute, *imp.*
 سَلْمٌ Manteau de laine noire.
 سَلْطَانُ الْغَاْبَةِ Chèvrefeuille.
 سَاعِقْلٌ Doucement.
 سَلْمٌ Échelle.

سَمَاحٌ Pardon.
 سَمَاحَعٌ J'ai pardonné.
 سَمَازٌ Agave d'Amérique.
 سَمَاعٌ Encre pour écrire.
 سَمْسٌ Cinq.
 سَمْسٌ دِمْرَاوٌ Quinze.
 سَنٌ La, les, *pron. relatif.*
 سَنْبَلٌ Jacinthe, fleur
 سَنْغِيٌ Cache, *imp.*
 سَوٌ Bois, *imp.*
 سَوَاكُ الرَّحِيْبَانِ Jasmin sauvage.
 سَوَاكُ الرَّحِيْبَانِ Pervenche, plante.
 سَوَاكُ النَّبِيِ Sage, *littéral.* Cure-dent du Prophète.
 سَوْدَاٌ Sous, dessous.
 سَوْدَاْنٌ سو دُخَانٌ Fume, *imp.* proprement : bois la fumée
 de tabac.
 سَوْدِيْنٌ Baise, *imp.*
 سُوْسٌ Espart, jonc dont on fait des cordes, des nattes.
 سُوَيْسٌ Ver qui attaque le blé.
 سُوَيْسِقٌ Crache, *imp.*
 سُوَيْسِمٌ Tais-toi, *imp.*
 سُوْفَاكٌ Dessus, le dessus.
 سَوْلٌ Crie, *imp.*
 سَيِّدَاوْنٌ Assieds-toi, *imp.*
 سَيِّدَىٌ Émeraude.
 سَيْرُوْدٌ Lave, *imp.*
 سَيْفٌ Tamise, *imp.*
 سَيْنٌ *sing.* سَيْنَاتٌ *plur.* Deux, couple, paire.
 سَيْنَاتٌ مَرَاوٌ Douze.
 سَيْوَلٌ Appelle, *imp.*
 سَيْوَلٌ Dis, *imp.*

ش

شاذ Glisse, *imp.*

شَبْ alun.

شَبَابَه Flûte à bec, dont l'embouchure est très-large.

شَتْوَا زَمَان اوسميد Hiver.

شَرِيْف Prince du sang de Mahomet.

شُعْلَات Affaire.

شَقْرَ اَنْ نَيْطُ Celles, *pron. relatif.*

شَكْ Soupçon.

شِلَاغَمْ Moustache.

شَلْوَس Ver qui attaque les fèves, et généralement tous les légumes.

شَمَاطَه Giton.

شَدَنَ غَوْرَه Chamæpytis, Yvette, plante à laquelle les Arabes attribuent de grandes vertus.

شَنُو Neige.

شُوَيْط Un petit morceau, un petit brin.

شَيْطَان Diable.

ص

صَابُونِيْت Savon.

صَابُونِيَه Acanthe.

صَالِحُ لِّلْدَاغ Molène, bouillon blanc.

صَبَاحَكْ بِالْخَبِر Bonjour.

صَدَقَه Aumône.

صَرِيْبِك Ceinture de soie légère.

صَرَجَع Fenêtre.

صَرِيْبِه Licol.

صَقْصَقْ Peuplier blanc, tremble.

صَنْوِيْر Pin de Jérusalem.

صَوْتٌ بُو شَرُوْف Écho.

ض

ضُرّ Lèse, *imp.*

ضَرَسَةَ الْعَجُوْر Pissenlit, dent de lion.

ط

طَاوُوْقِي Moineau, oiseau couleur de terre.

طَاس Verre, et tout vase pour boire.

طَالِبْ Secrétaire, tout homme qui sait lire et écrire.

طَبِيْقِي *sing.* طَوَائِقِ *plur.* Aisselle.

طَبِيْبٌ اَوْ تَبَسَان Maréchal, qui panse les chevaux.

طَبِيْلَات Timbales (il y en a une de moitié plus petite que l'autre).

طَدَاسْتْ Plante qui empoisonne les moutons.

طِصَغْ J'ai dormi.

طَعْرَ Dents de devant.

طِفْرُخَان Enfant.

طَبِيْبَه Farine de blé torréfié.

طَهْرُ فَرْه Géranium, plante.

طُوْرَنْتْ Vizange, plante.

طُوْطُوَا Merle.

طَبْرٌ لَّا حُوْر Faucon.

ع

عَبْرَتَ Ventre.

عَنْلَهَ Ciseau de maçon.

عَدْرَى Valet, serviteur, domestique.

عَرَشَ Tribu, divisée en plus ou moins de villages ou de tentes.

عَرَعْرَى Thuya, bel arbre ressemblant à l'if.

عَشِيرَى *sing.* عَشِيرَانِ *plur.* Voisin.

عَقَارَى Rouge, fard.

عَقْدَ لُبَانِ Collier d'ambre jaune.

عَقِلَ Esprit.

عُ Nous, régi par un verbe.

عَى - عَى Dans.

عَى De, du, prép. qui marque le rapport.

عَاشَى Monde, troupe de gens, foule.

عَالَى Tombe, *imp.*عَاوَرِ Assieds-toi, *imp.*

عَايَعِرَا Entre, parmi.

عَاَزِ Sur, pour, à, au, chez.

عَاَرَادِ Tique, insecte noirâtre qui s'attache aux animaux.

عَاَرَدَا Ici.

عَاَرَعْرَى Grenouille et crapaud.

عَاَرَنُونَشَ Cresson de fontaine

عَاَرِيَشَ Lest d'un navire.

عَاَرَى Grignote, *imp.*

عَاَسَا Aujourd'hui.

عَاَسَ الْأَثْنَيْنِ Lundi.

عَاَسَ الْثَلَاثَةِ Mardi.

عَاَسَ الْارْبَعَةِ Mercredi.

عَمِّ Oncle paternel.

عَنْصَرَ Source, eau qui filtre d'un rocher.

عَوْدَ Guitare à huit cordes.

عَوْدَ الْمَا Chêne vert.

عَوْدَيْنِ عِثَاوَهَ Castagnettes doubles et liées par une lame de fer, à l'usage des nègres.

عَوْدِيُونِ *sing.* يِعُوْدِيُونِ *plur.* Cheval.

عَمِيَتَ Tribu divisée en plus ou moins de villages.

عَبِدَ أَنْبَرَكَ Bonne fête.

عَيْبِنَ Prune.

ع

عَسَ الْيَوْمِسَ Jeudi.

عَسَ - وَاسَ السَّبْتِ Samedi.

عَسَ الْاَحَدِ Dimanche.

عَسْعُوسَ Buste, partie supérieure du corps humain.

عَفَى Sur, pour, à, au, de, du, en faveur de; selon.

عَلَى De, du, *préposit.* de lieu.عَلَى Jure, *imp.*عَلَا *sing.* عَلَاوَاتِ *plur.* Jardin.عَنْ Couche-toi, *imp.*عَنْ Dors, *imp.*عَاَى Chante, *imp.*عَاَوَرِ Chez, auprès, *prép.* qui marque la demeure.

عَاَوَرَسَ اَيْكَا اَطَسَ Riche.

عَاَوَرَى J'ai.

عَاَوِيَعِرَا Entre, parmi.

عَاَى A, au, à la, signe du datif.

عَاَبَاطَهَ Trompette; haut-bois à sept trous.

عَاَبِيَادِ Hier.

عَاَبِيَوْلِ Vite, promptement.

ف

فاد Soif.
 فجله Rue, plante.
 فَرَجَسَ Liège.
 فَرَسَادَه Feutre, étoffe dont la laine est foulée et collée.
 فَرَطُوَطُو Papillon.
 فِرَقَه Girofle, épicerie.
 فِسَدَت Tais-toi, *imp.*

فُضَدَه Suaire, toile dans laquelle on ensevelit.
 فَوْوَال بو غُوِيَال Brione, plante.
 فُل Abandonne, *imp.*
 فُلْبِيُو Menthe aquatique.
 فُوْدُ اللَّقَمَ Bourrache, plante.
 فُوْدَعُ J'ai soif.
 فُوِك Finis, *imp.*

ق

قَادُوْم Herminette, outil de charpentier.
 قَاسِمَ Équinoxe d'automne.
 قَاو Amadou.
 قَبِلَ Accepte, *imp.*
 قَدِيْدَ Viande fumée et salée.
 قَرَاقِبَ Castagnettes fort larges à l'usage des nègres.
 قَرْن Siècle, espace de cent ans.
 قَرْنَقُلَ Giroflée, fleur.
 قِصْرُ Ville murée.

قَفْسُ اِنْعَادِ Cage d'oiseau.
 قِفْلُ اَنْ رَزَالَ Serrure de fer.
 قَلْقَاس Colocassie, espèce de topinambour.
 قَن Lie, *imp.*
 قَن Ferme, *imp.*
 قَن Selle, *imp.*
 قَنَطْرَة Pont.
 قُوَس Bagage.
 قِيْمَه Prix d'une chose.

ك

ك Toi, te, *pron. de la 2^e pers. régi par un verbe.*
 ك Ton, ta, tes, *adj. poss. de la 2^e pers.*
 كَاعَدَ Papier.
 كَبْرِيبَت Soufre.
 كِتَاب رَبِّي Livre de Dieu, le Coran.
 كَيْجِي - كَيْجِي Toi, *pron. de la 2^e pers.*
 كِرَا Quelque chose, quelque peu.
 كِرَاد Trois.
 كِرَاد دِمْرَاو Treize.
 كِرَاوْغَرُوْم Morceau de pain.
 كِرْبِيُوَه Réveille-matin, plante.

كِرَز Cerise.
 كِرَقَاز Moutarde.
 كِرْمَز Vermillon.
 كِرُوْنَب Chou.
 كِسْبِر Capillaire, herbe médicinale.
 كِطَارَه غَنَاوَه Guitare de Guinée, à trois cordes.
 كَلَاخ Ombellifère, famille de plantes.
 كَم - كَمِيْبِي Toi.
 كَمِيْبَه Couteau recourbé.
 كَن Vous, régi par un verbe ou une préposition.
 كَنَامَتِي Vous, *pron. pers. fém.*

كَنْدُول Genêt épineux.
 كُنُوى Vous, *pron. pers. masc.*
 كَوَانِهِن Cheminée.
 كُوْز Quatre.
 كُوْزِ دِمْرَاو Quatorze.

كُوْشَه Four.
 كُوْكَزِ Imagine-toi, *imp.*
 كِيْجِ Cherche, *imp.*
 كِيْجِ Imagine-toi, *imp.*
 كِيْوَنْتِ Ils se sont séchés.

ل

لَاذُ Faim et appétit.
 لَبَانُ Ambre jaune, dont on fait des colliers.
 لَبْجَارُ مَقْرُ Grosse mer.
 لَبْجَرُ Mer.
 لَبِيْعَا Collier de verroterie.
 لَبْدَا Toujours.
 لِبْرَقُ Oie.
 لَحْدِيْتِ Malheur.
 لَحْطِيْتِ Faute, péché.
 لُسْلُوْسُ Bègue.
 لُزْرَتِ Luzerne.
 لِكْرِيْعَا Noisette.

لِكْبِسِ Chaux.
 لِمَارُوْشِ Pelle, instrument pour remuer quelque chose.
 لِمَاْنَهْ Dépôt.
 لِمَكَايِسِ Pince, pincette.
 لِمَشَا *sing.* لِمَاْشِي *plur.* Épée longue et large à l'usage
 des Berbères.
 لِمَشَهْ *sing.* لِمَاْشِي *plur.* Sabre.
 لُوْزِ Amande.
 لُوْزِغِ J'ai faim.
 لِهْنَهْ Paix.
 لِيْهَارَهْ Signe, geste pour s'entendre.

م

مَرِ Toi, te, *pron. de la 2^e pers. fém. régi par un verbe.*
 مَرِ Ton, ta, tes, *adj. poss. de la 2^e pers.*
 مَاَنْسَعَلْتِ Sois le bienvenu.
 مَاْعُوْنِ Charrue.
 مَاْنُ Quel, quelle? *pron. relatif d'interrogation.*
 مَاْنُ Comment?
 مِيْثَانِ Passerine velue.
 مِجْدُوْلِ Cordon qui sert de turban aux Arabes.
 مِجْلَهْ Armée, camp.
 مِجْنِ Circoncis.
 مِجْرِيْبِيْهْ Soldats arabes casernés.
 مِدْلِعْ J'ai enterré.

مِدْنِ On, *pron. indéfini.*
 مِدْنِ Hommes en général.
 مِدِيْ Goûte, tête, *imp.*
 مِرَايِطِ *sing.* مِرَايِطِيْنِ *plur.* Religieux.
 مِرَّارَهْ Scorsonère.
 مِرَّارَهْ Crépis bisannuel.
 مِرَّاوِ Poids d'un dinar ou d'un sequin sultané.
 مِرَّاوِ مِيْةِ اِنْدَانِ Million.
 مِرْحَبًا يِسْمَ - مِرْحَبًا يِسَاكِ Sois le bienvenu, sois la
 bienvenue.
 مِرْدَقُوْشِ Sariette, herbe odoriférante.
 مِرْعِ Salé.

مِرَى Miroir.
 مَرَبُودٌ Marrube puant.
 مَرَى *sing.* - دَامَرِيَان - مَرِيَان *plur.* Petit.
 مَرَسِبٌ Marchand, trafiquant.
 مَسْكُونٌ Évanouissement.
 مَشْطُ الْحَيْلِ Bec de grue de la grande espèce, plante.
 مِصْبَحٌ Lampe de terre
 مِصَّصَةٌ Cynoglosse, plante.
 مَضْرَبَةٌ Matelas pour un grand lit.
 مَطْرَحٌ Matelas pour une seule personne.
 مَعْفُونٌ Confiture.
 مَعْدَنُوسٌ Persil.
 مَعْرَعْرَأٌ Crapaud.
 مَقْدَمٌ بُوْحَامٍ Intendant de maison.
 مَقْرُورٌ Grenouille et crapaud.
 مَقْلٌ Regarde, *imp.*
 مَقْبَاسِنٌ Bracelets en corne ou en toute autre matière
 pour le poignet.
 مِلْحُ الْحَيْدَرَانِ Sel de roche

مَلْحُ الْبَارُوتِ Salpêtre.
 مَلْفِيلٌ Anémone, fleur.
 مَلْسَا Rabot, outil de menuisier.
 مَلُوحِيهِ الْوَصْفَانِ *Melochia*, plante gluante.
 مَلِيلِيْرٌ Alaterne, plante.
 مَنٌ Comment ?
 مَنَدًا Où, *adverbe de lieu.*
 مَنَشَارٌ Scie.
 مَنَشْتَا Combien ?
 مَنَعَا Comment ?
 مَنَعَاوُغْلَانِ Limace, limaçon.
 مَنَعَالَةٌ Montre, petite horloge.
 مَوْجَا Vagues.
 مَوْرَزَانٌ Sanglier.
 مَوْزُونٌ Pièce d'argent monnayé valant trois sous.
 مَوْشٌ *sing.* - مَوْشِنٌ *plur.* Chat.
 مَوْطَرٌ Pied de porc, plante
 مِيسٌ Fils.
 مِيبَةٌ Cent.

ن

نِ De, du, *prép.* qui marque le rapport.
 نَادَى Cherche, *imp.*
 نَاعٌ Nous, régi par une préposition.
 نَاعٌ Notre, nos, *adj. possessif.*
 نَتَعَعَدُنْ Nous nous sommes querellés.
 نَتْسَا - نَتَا - نَتْ Lui, il, *pron. de la 3^e pers.*
 نَتْسَاتٌ *sing.* - نَتْنَتَى *plur.* Elle, *pron. pers.*
 نَتْنَى *plur.* Ils, eux, *pron. de la 3^e pers.*
 نَدَا Rosée.
 نَدَنٌ *sing.* - نَدَنِيْنٌ *plur.* Autre.
 نَرَا Nous avons écrit.
 نَزْحَا Fortement, trop.

نَسٌ Son, sa, ses, *adj. poss.*
 نَسِيْهَةٌ Asperge à feuilles aiguës
 نَشَادِرٌ Sel ammoniac.
 نَطْرُونٌ - آطْرُونٌ Sel alcali naturel, natron.
 نَظْرُهُ Vue.
 نَعْبَةٌ Récolte de grains.
 نَعْنَعٌ Menthe, plante.
 نِغٌ Ou, *conj. alternative.*
 نَفٌ Après.
 نَقْسَةٌ Sage-femme, accoucheuse.
 نَقْرَتٌ Argent.
 نَقْصَرَادٌ Nous avons passé la nuit.

نَكْبِي - نَبِك - نَكْ Je, moi, pron. de la 1^{re} pers.

نِكَاح Mariage.

نَكَل Pus, sang corrompu.

نَكْنَى masc. نَكْنَى fem. Nous, pron. de la 1^{re} pers.
plur.

نَو De, du, prép. qui marque le rapport.

نَوَار الذيب Silène, plante.

نَوَارِ بِالنَّجْمَان Souci des champs.

نوميشا Bruyère en arbre.

و

وَادْفِرُوا L'un après l'autre.

وَأْس sing. أَوْسَان plur. Jour.

وَأْس Midi.

وَأْسِ الْأَثْنَيْن Lundi.

وَأْسِ الثَّلَاثَةِ Mardi.

وَأْسِ الْارْبَعَةِ Mercredi.

وَأْسِ الْخَمْسَةِ Vendredi.

وَأْسِ السَّبْتِ Samedi.

أَلْوَاشُول Famille.

وَأَغِي Celui-ci.

وَأَغِي أَطْسُ Suffit, cela suffit.

وَأَعِينِي Le voilà.

وَأَي Non, non.

وَجَعٌ أَنْ تَعَابُوت Colique.

وَدَمْنٌ Visage.

وَرَّ Particule négative.

وَرَقِي sing. وَرَقِيَان plur. Verger, jardin.

وَرِغ Or, poudre d'or.

وَرَعَعَن - وَرَعَعَن J'ai songé.

وَرِق Or.

وَرَقِ الْحَنْشِ Stachas grafolium.

وَرَقِ النَّسَا Fumeterre, plante.

وَرَكَلَهُ Botte.

وَرَوْلَان Bon à rien, vaurien.

وَرَّال Fer.

وَرَّيَل Court.

وَسَكِيْفُ Écurie.

وَسَبِعُ Je suis venu.

وَسْهُ Lumière.

وَشَعُو Mât d'un navire.

وَشَنُّ sing. وَشَانُنْ plur. Chacal et loup.

وَشَنَافٍ Moutarde, plante.

وَعَدَةٌ Promesse.

وَعْرَان Difficile, rude.

وَقْتٌ Temps.

وَلْتَمَا Sœur.

وَمَلْدَان Paquerette annuelle.

وَمَنْ Vous, régi par un verbe ou par une prép.

وَمَسْنٌ Peut-être; qui sait?

وَمِعِينِي Les voilà.

وَمِيقٌ Semaine.

وَمِيزٌ Autre.

وَمِيزٌ Qui, que, pron. relatif.

وَمِينَا Cela.

د

هِنْدُو Saute, imp.

هَوَائِشُ Quadrupède.

هُورَ آدُوحَ Berce, *imp.*

هوهو Non, non.

يَاتَ Rien.

يَاتَ تَنَسُوكَتَ Noyer, arbre.

يَاتَ تَلُوزَتَ Amandier.

يَاتَ فَرُوحَتَ Dattier.

يَاسَمِينِ Jasmin.

يَانَتَ تَكَلَّتَ Une fois.

يَانَ دَمَرَاوَ Onze.

يَانُومَهَا Étang, marais.

يَاهَ Oui.

يَبْرُكَ Mouillé.

يَبْشَحَ Il est en colère.

يَقْمَسَاتَ Agonisant.

يَتَكَّتَ الْهَوَاَ Il pleut.

يَجْرَحَ Blessé.

يِرْكَاَ Pourri, tombant en lambeaux.

يَزِيلَ اَدِيسَ Il a le cours de ventre.

يِسَعَ Large.

يِسْكَدَبَ Menteur.

يِسْكَزَ نَعْرَنِيَالَ Faiseur de nattes; il fait des nattes.

يِسْوَاَ Ivrogne.

يِشْحَ Proper, net.

يِشْبِيحَ *masc.* تَشْبِيحَتَ *fém.* Orné.

يِضَانَ Malade.

يِضْبِقَ Étroit, il est étroit.

يِعْغَزَ Paresseux.

هَيْدَانُ Instrument de musique.

هَيْمَلِينُ Son, la partie grossière de la farine.

ى

يَعَابَ Absent, il est absent.

يَعْرَانُ Semailles, semences.

يَقْوَاَ Fort, robuste.

يَقْوِيَهَ Bien portant.

يَقْوَرُ Sec.

يُكَاتُ وَزَالُ *sing.* يُكَاتُنُ وَزَالُ *plur.* Brave.

يَكُلُ Tout de suite.

يَلَاَ Il était, il a été.

يَلَهَا Beau, bon.

يَلَهَا اُولِيُوَ Plût à Dieu! *littéral.* mon cœur désire.

يَلَهْتَ Essoufflé.

يَلِيَ Joli, agréable.

يَمَمَا *sing.* يَمَمَاتُ *plur.* Mère.

يَمُوتَ Mort, il est mort.

يَنْشَقُ Fou, il est fou.

يُو - يِنُو - Ma, mon, mes

يُوْتَقَلَنُ Fourmi.

يُوتَ Frappe, *imp.*

يُورَتَ Héritier, il a hérité.

يُوسَدَ Il est venu

يُوعَزَ Difficile.

يُوعِيْثَ مَسْكَوْنُ Il s'est évanoui.

يُوفَ Mieux, il vaut mieux.

يُوَلَالُ وَابُورَ Nouvelle lune.

يُوْنُ *masc.* يُوْتُ *fém.* Un.

ITINÉRAIRES
DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

La Société de géographie a eu connaissance de plusieurs itinéraires recueillis par Venture de Paradis en 1788, et qui faisaient partie des papiers de Raynal, aujourd'hui déposés à la Bibliothèque royale. Les itinéraires dont il s'agit sont accompagnés de notions sur l'Atlas et le Sahara, et d'observations qui font connaître l'état de différentes contrées de l'Afrique septentrionale, pour une époque antérieure d'un peu plus d'un demi-siècle. Le travail de Venture comprend aussi des remarques sur l'état physique de diverses contrées, sur leurs productions de tout genre, sur leur commerce, leur population et leurs usages.

La Société a pensé qu'elle ferait une chose utile à la géographie en publiant ces documents à la suite du Dictionnaire et de la Grammaire berbères de Venture, d'autant plus qu'ils donnent quelquefois la traduction de mots propres à cet idiome, en même temps que des noms de lieux et de végétaux en langue berbère.

On a cru devoir n'apporter aucun changement à ces fragments et même y conserver l'orthographe et les noms d'individus assez obscurs, qui étaient en fonctions au temps où ont été rédigés les itinéraires, quoique en apparence ces noms ne présentent pas un intérêt scientifique; ils peuvent, en effet, fournir des lumières sur la date et l'authenticité d'autres documents analogues.

J-D.

STATE OF NEW YORK

IN SENATE
January 15, 1907.

REPORT
OF THE
COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE
IN RESPONSE TO A RESOLUTION PASSED BY THE SENATE
MAY 15, 1906.

ALBANY:
J. B. WARD, STATE PRINTER,
1907.

ITINÉRAIRES

DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE,

AVEC DES NOTIONS SUR L'ATLAS ET LE SAHARA,

PAR VENTURE DE PARADIS.

I. ROUTE DE TAFILET A TOUNBOUCTOU,

VILLE LIBRE ET COMMERÇANTE, SOUS LA PROTECTION DE PLUSIEURS ROIS NÈGRES.

De *Tafilet*, on se rend en cinq jours de marche, en tirant vers l'ouest, à *Datz*. On sait que *Tafilet* est un lieu d'exil pour tous les descendants de la famille régnante à Maroc. Les enfants de Molla Ismael, tant blancs que noirs, qui y furent relégués, montaient à onze cents. De leur race, et de ceux qui ensuite ont eu le même sort, est née une population immense, qu'on évalue à plus de vingt mille âmes. Elle est divisée en quarante villages qu'on nomme *Al-Coussour*, c'est-à-dire les palais. Chaque chef de famille a ses terres et ses maisons; et tous les chérifs sont dans l'aisance. L'empereur de Maroc a aussi un palais à *Tafilet*, où il va quelquefois. Il fait surveiller les exilés par un caïd et des troupes.

Tafilet est entrecoupé par plusieurs rivières. Les pluies y sont rares. C'est le pays où le dattier réussit le mieux; il y en a, à ce qu'on prétend, soixante et dix espèces. Par le moyen de l'arrosage, on fait venir du blé, de l'orge, du maïs, du riz, de l'indigo. L'arbre du *hinné* y vient très-bien, et sa feuille, pilée, est un objet de commerce important. Il y a aussi à *Tafilet* beaucoup de fruits, à l'exception du raisin, des pommes, des figues et des poires.

Datz est le nom d'une rivière qui arrose une grande plaine entourée de montagnes. Les montagnes, sont occupées par les *Chulouhs*, et les plaines, par les *Berbères*, habitant sous des tentes à la manière des Arabes. Ces *Chulouhs* et ces *Berbères* vivent dans l'indépendance, et ne sont soumis qu'à leurs cheikhs.

L'habillement des *Berbères* consiste, pour les hommes, en une culotte de toile,

une grande chemise de toile blanche et une ceinture. Les cheiks portent, de plus, un caftan de soie, de toile, ou de drap.

La coiffure est un turban de soie ou de mousseline, sous une calotte rouge de Fès. Les enfants ont les cheveux pendants, et un cordon de soie à l'entour de la tête. Les enfants mâles portent une pendelotte.

Les femmes berbères, ont un *izar* de toile blanche, c'est-à-dire une espèce de drap de lit un peu plus long que large, qui leur entoure le corps, et qui est arrêté par une ceinture. Elles ont trois pendants à chaque oreille, plusieurs bracelets et des khalkhal.

Elles ont leurs cheveux pendants, et elles portent sur la tête un *habrouk* de soie, qui est un voile de diverses couleurs; elles marchent à visage découvert et elles sont chargées de tous les détails du ménage, soit sous la tente, soit au dehors.

Le pays de Datz, tant la plaine que les montagnes, peut renfermer une soixantaine de villages et de douars. On y cultive du blé, de l'orge, des vignes, des figuiers, des amandiers, des grenadiers, et le pays est riche en bestiaux.

A Datz commence le royaume de Sous, qui n'est plus aujourd'hui qu'une province de l'empire marocain; mais, en général, toutes les montagnes ne reconnaissent point l'autorité du sultan.

En sortant de Datz, et tirant vers le midi, on entre dans un pays montagneux, qu'on nomme Werzazat.

Werzazat est couvert de villages habités par des Chulouhs. Le chef-lieu de cette contrée est Tighram, résidence du cheikh marabout, Sidi Muhammed ben Abd-ul-Rahman¹. Il commande à tout ce pays et il ne paye rien au roi de Maroc.

Au midi de Werzazat est une contrée montagneuse qu'on nomme Ait-Ougianif. Elle a une étendue de six à sept jours de marche, où on rencontre beaucoup de villages. Le chef-lieu se nomme Taznarth, et le cheikh chulouh qui y réside, se nomme cheikh Muhammed Gianif. Le pays est riche.

En quittant Ait-Ougianif, et en tirant vers le sud-ouest, on arrive à Zenagha, contrée montagneuse remplie de villages et commandée par le cheikh chulouh Ibrahim-el-Zenagha. Il ne paye aucun tribut au roi de Maroc.

De Zenagha on se rend, en tirant vers le sud-ouest, à Seghtana, pays où on recueille beaucoup de safran et où il y a une très-belle race de moutons noirs, ayant une toison très-fine. Le chef-lieu de cette contrée montagneuse se nomme Hamkirra et le cheikh qui y réside, et qui commande à tout le pays, se nomme Sidi Muhammed Abd-ul-Kerim. Il est gendre du feu Molla Idris, cousin de l'empereur défunt; il paye tribut. La contrée de Seghtana peut avoir quarante lieues de long. Le pays est riche en blé, orge et légumes.

¹ Voir les Observations préliminaires, pag. 215, pour ce nom et les noms semblables qui suivent.

De Seghtana, en tirant toujours vers le sud-ouest, à travers les montagnes, on se rend à Zaghmouzun. Zaghmouzun est une rivière qui donne son nom à toute la contrée, dont le chef-lieu est Nighilnouyou. Le cheikh qui y commande se nomme cheikh Ibrahim Nighilnouyou. Il est Choulouh et il paye tribut à l'empereur.

Au sud de Zaghmouzun est un district considérable nommé Targha-Mimoun, de sa ville capitale. Targha-Mimoun signifie, en berbère, la rivière bénite, et cette rivière traverse la ville. Le cheikh qui y commande s'appelle cheikh Muhammed ben-Ali-Targha-Mimoun. Il est Choulouh et paye tribut au sultan.

Cette partie de la contrée de Zaghmouzun est très-riche en blé, en orge, en dattes, en figues, en raisin, en safran et en bestiaux.

De Zaghmouzun, en tirant vers l'ouest, on se rend en trois jours à la contrée qu'on nomme Gharb-el-Sous, c'est-à-dire la partie occidentale du royaume de Sous. Elle est arrosée par un grand fleuve qu'on nomme Ras-el-Ouad. Elle est couverte de villes et de villages. On y rencontre des plaines et des vallons plantés d'oliviers qui fournissent une quantité d'huile considérable.

Gharb-el-Sous, ou autrement Ras-el-Ouad, est divisé en quatre districts. Le premier a pour chef-lieu Tinzert; le second, Limhara; le troisième, Irazan; et le quatrième, Adredour. Ce pays est soumis au sultan, auquel il donne annuellement, pour tribut, deux cent mille ducats, plus quatre cents nègres, mâles et femelles; deux cents chameaux, deux cents chevaux, deux cents mulets et deux cents vaches, et, indépendamment de ce tribut réglé, il y a aussi le prix des babouches (les épingles ou le pot de vin), qui monte à une somme très-considérable au renouvellement annuel du bail. Le sultan, le gouverneur de la province et leurs principaux officiers, en ont leur part.

Du fleuve Ras-el-Ouad, en tirant vers le sud-ouest, on se rend, en trois jours de marche, à la contrée dite Mizighina.

Mizighina est un pays de plaine habité par des Choulouhs; il est du royaume de Sous, qu'on nomme dans le pays Ouad-Sous. Le cheikh qui commande à cette contrée est soumis au sultan et paye tribut; ses enfants et ceux des particuliers de marque sont au service de l'empereur en qualité de cavaliers casernés qu'on nomme *mukhazenié*, ou *hasshah*.

De Mizighina, on se rend en tirant vers le sud-ouest, en cinq heures, à Taroudant, grande ville où il y a un caïd de la part du sultan. Taroudant est une des sept villes impériales bâties par les sultans connus sous le nom de Mulouk-al-Sa-Adyé. Les terres de Taroudant sont très-fertiles; cinquante livres de dattes ne valent pas plus d'un sou de notre monnaie. Ce pays est rempli de citronniers et d'orangers.

De Taroudant, en tirant vers le sud-ouest, on se rend, en cinq heures de

marche, à Ouwara. Ouwara est le nom d'une plaine peuplée d'Arabes campant sous des tentes. Ils ont deux chefs principaux : l'un nommé cheikh Sa-Ayd el-Coumairi, et l'autre cheikh Muhammed el-Muhein. Ils payent tribut au sultan.

De Ouwara, en vingt-cinq heures de marche, en tirant vers le sud, on se rend à Ait-Wedrim. Ait-Wedrim signifie mine d'argent. C'est une ville considérable, bâtie sur la montagne, et habitée par des Chulouhs soumis et payant tribut. Les terres de cette contrée sont très-fertiles : on y recueille du blé, de l'orge, de l'huile. Les jardins donnent des amandes, des figues, des raisins. On n'y vend rien à la balance, mais tout à la mesure.

De Ait-Wedrim, on se rend en trois jours, en tirant vers le sud, à Toucribt, capitale d'un très-vaste district montagneux, occupé par des Chulouhs dépendants et payant tribut : il y a plus de cent cinquante villages dans ce district. On y recueille des amandes, des noix, du miel et de la cire. On y rencontre des forêts d'amandiers et de noyers.

De Toucribt, on se rend en quinze heures de marche, en tirant vers le sud, à Ait-Brahim. Ait-Brahim est une ville de deux mille âmes de population, bâtie sur la montagne, et ayant juridiction sur une trentaine de villages. Ce pays, fertile en blé, orge, huile, amandes, cire et miel, paye tribut à l'empereur. Le cheikh chulouh qui y commande envoie ce tribut, et, ainsi que la plupart des cheikhs chulouhs dépendants, se dispense de le porter lui-même à Maroc.

De Ait-Brahim, en cinq heures de marche, on se rend, en tirant vers le sud, à Stouka, nom d'une contrée considérable, dont le chef-lieu se nomme Ait-Loughann. Cette ville a une population de sept à huit mille âmes, et elle a une juridiction sur plus de cent cinquante villages. Ce pays montagneux est habité par des Chulouhs payant tribut. Les terres y sont fertiles. On y sème du blé, de l'orge, du mil blanc. Il y a des vignes et des arbres fruitiers.

De Ait-Loughann, on se rend en dix heures, en tirant vers le sud, à Ait-Belfa, ville de trois ou quatre mille âmes. Ait-Belfa est du district de Stouka. Le cheikh chulouh qui y commande paye tribut.

De Ait-Belfa, en dix heures de marche, on se rend, en tirant vers le sud-ouest, à Ait-Semlal, ville bâtie sur la montagne, et habitée par des Chulouhs payant tribut ; elle est aussi de la dépendance de Stouka. C'est le dernier des lieux montagneux, dans cette partie méridionale du Sahara qui paye redevance à l'empereur de Maroc.

De Ait-Semlal, en dix heures de marche, vers le sud-ouest, on se rend dans une contrée très-considérable et fort montagneuse qu'on nomme Ait-Hamd. La capitale de cette contrée est Mirlat. Le grand cheikh de ce pays se nomme cheikh Muhammed ou el-Hasan ; le pouvoir suprême est héréditaire dans sa famille. Le

pays d'Ait-Hamd est traversé par un fleuve qu'on nomme Ouad-Oualghav. Mirlat est sur la rive occidentale de ce fleuve ; et Tabident, autre ville assez considérable, est sur la rive méridionale. Elles sont habitées par des nègres ; les blancs n'y peuvent vivre, à cause du mauvais air. Le cheikh habite sur la montagne, ainsi que les Chulouhs. La population de cette contrée est estimée à trente mille âmes.

De Tabident, en cinq heures de marche vers le sud, on se rend à Taghzut, nom d'une ville bâtie sur la montagne et habitée par les Chulouhs. Ce district est de la dépendance d'Ait-Hamd.

De Taghzut, en trois heures de marche vers le sud-ouest, on se rend à Temsitt, ville qui a un district considérable, et qui est aussi de la dépendance d'Ait-Hamd. Son territoire produit des grains, des olives, des figes, du raisin et des dattes.

De Temsitt, en dix heures de marche vers le sud, on se rend à une vaste contrée montagneuse qu'on nomme Daoultit ; sa ville capitale est Tillinn. La population de cette ville chulouh est estimée à dix mille âmes, en y comprenant les juifs. Dans tout l'Atlas il n'y a que deux villes où on voie des juifs établis. Tillinn en est une, et Illigh, dans le royaume de Sous, est la seconde. Ils y vivent tranquilles sous la protection des cheikhs, qui les regardent comme des esclaves utiles.

De Tillinn, en quinze heures de marche vers le sud, on se rend à Tehala, grande ville de la dépendance de Daoultit.

De Tehala, en douze heures de marche, vers le sud, on se rend à Ida-Oughar-Sumought, qui, en berbère, signifie *les possesseurs de la poudre fatale*. C'est une autre ville considérable de la dépendance de Daoultit.

De Ida-Oughar-Sumought, en un jour de marche vers le sud, on se rend à Aughighit, grande ville de dix mille âmes de population, et de la dépendance de Daoultit. Les montagnes enclavées dans la contrée de Daoultit sont très-escarpées et d'un difficile accès. Cependant les habitants tirent un bon parti de tout ce qui peut être cultivé ; ils ont beaucoup de bestiaux. Ces montagnes, qui font partie du royaume de Sous, ont des mines de fer ; on le travaille et on y fait des fusils, des sabres et des poignards. Les gens d'Aughighit passent pour méchants et voleurs. Les Chulouhs partout sont industrieux, cultivateurs et amis du travail. Les Berbères, au contraire, sont généralement paresseux, et ils n'aiment point à travailler la terre.

De Aughighit, en dix heures de marche vers le sud, on se rend à Ait-Souab, ville bâtie sur une montagne escarpée remplie de panthères. Elle est aussi de la dépendance de Daoultit. Cette ville a plusieurs villages sous sa juridiction. On y récolté des grains et des fruits.

De Ait-Souab, en deux jours et demi de marche vers le sud, on entre dans un district nommé Ait-Mousa-Oubcou. Oubcou signifie, en langue berbère, un homme

dont les jambes sont faibles et tremblantes : c'est une indisposition commune dans cette montagne, et on prétend qu'elle est occasionnée par un légume ressemblant au pois chiche, qui vient de lui-même sans être semé. On le nomme *ikiker*; il a la vertu d'exciter au coït, et l'usage immodéré que les gens de cette contrée font du plaisir conjugal leur affaiblit les jambes. Les femmes ne sont point sujettes à cette incommodité.

Le chef-lieu d'Ait-Mousa-Oubcou se nomme Azizel. C'est une grande ville habitée par des Chulouhs; elle est encore de la dépendance de Daoultit.

D'Azizel, en trois jours de marche vers le sud, on se rend à Ait-Oumanoudy, ville qui donne son nom à la montagne sur laquelle elle est bâtie et où, depuis une quinzaine d'années, on exploite une mine de cuivre. Le cuivre qu'on en tire est supérieur à celui de Tezaghalt, dont nous parlerons ci-après. Cette montagne est fertile dans les vallons; le dattier y réussit. Elle est encore de la dépendance de Daoultit.

De Ait-Oumanoudy, en deux jours de marche vers le sud-ouest, on se rend à Tezaghalt, grande ville commerçante et peuplée par les Chulouhs. C'est une espèce de république, gouvernée par quarante chefs, qu'on élit tous les ans et qu'on appelle Ait-Erba'yn. Cette ville paye à tous les cheikhs de Daoultit une redevance annuelle de deux cent mille ducats pour être protégée et tranquille. Dans les environs de cette ville, il y a quatre mines de cuivre, que les officiers municipaux font exploiter pour le compte de la ville. Le cuivre qu'on en retire et que l'on vend n'est pas assez épuré et il faut le refondre. Les habitants de Tezaghalt s'occupent à faire des marmites et toutes sortes d'ustensiles de ménage; ils battent aussi des fuls (monnaie de cuivre) au titre de l'empereur de Maroc; aussi payent-ils une redevance annuelle au sultan, sous le nom de présent. Cette redevance consiste en soixante quintaux de fuls. Les gens de Tezaghalt sont faibles et malades, à cause de l'exploitation des mines et du travail du cuivre; ils mangent beaucoup d'opium, qu'on leur porte d'Europe.

De Tezaghalt, en quatre jours de marche vers le sud-ouest, on se rend à Ibzigghaghin, grande ville, bâtie sur la montagne, habitée par les chérifs descendants de Sidi Ahmed ben-Mousa, qui était roi de tout le royaume de Sous et de Maroc. Un de ses descendants, nommé Sidi Jahja, commande en souverain dans toute cette contrée, et il retire la dime de tous les habitants. Le gouverneur de Sous lui paye aussi une redevance annuelle pour la sûreté des routes. Les habitants de cette contrée sont Chulouhs et ils ne parlent que la langue berbère.

De Ibzigghaghin, en huit heures de marche vers l'ouest, on se rend à Iligh, capitale de la contrée nommée les Pays de Sidi Ahmed ou Mousa. C'est à Iligh que le marabout souverain fait sa résidence. Cette ville est dans une vaste plaine, en-

tourée de montagnes et traversée par une rivière qu'on nomme Iligh, du nom de la ville.

De Iligh, en dix heures de marche vers l'ouest, on se rend à Wizzan, ville considérable, où réside un cheikh soumis à Sidi Jahja, qui règne dans toute la province de Daoultit. Daoultit est comprise dans le royaume de Sous, qui est presque tout indépendant, quoiqu'il fasse la plus grande partie de l'empire de Maroc. C'est aussi ce qui fait dire au proverbe : *لو كان العرب قلموس فسوس هو البرنس* « Si l'on comparait l'empire d'Occident à un bernous, Sous en serait le manteau et le restant, le capuchon. »

De Wizzan on se rend, en cinq heures de marche vers l'ouest et en s'approchant de la mer, à Asaka-Oubagh, qui signifie en berbère le pays du bien. C'est le nom d'une ville habitée par les Chulouhs, sous la protection de Sidi Jahja, souverain de la province de Daoultit : elle domine sur une contrée montagneuse qui produit cependant beaucoup de grains et de fruits.

De Asaka-Oubagh, en vingt heures de marche vers l'ouest, on se rend à Tiznint, ville sur le bord de la mer Océane, habitée par les Chulouhs, sous la protection de Sidi Jahja; elle est de la province de Daoultit. Vis-à-vis de cette ville, est une île inhabitée et assez grande. Faute de bateaux, les habitants de Tiznint ne la fréquentent pas. Tiznint, en berbère, signifie une île.

De Tiznint, en dix heures de marche vers le sud, on se rend à Messa, grande ville, bâtie sur une montagne qui domine la mer et habitée par les Chulouhs. Vis-à-vis d'elle, et à peu de distance, il y a aussi une grande île inhabitée. Le pays est fertile en grains et rempli d'oliviers et d'arbres fruitiers. La rivière d'Iligh vient se jeter dans l'Océan près de Messa. Cette rivière est fort poissonneuse, et les gens de Messa se nourrissent du poisson qu'elle fournit. Messa est de la province de Daoultit.

De Messa, en deux jours et demi de marche vers le sud, on arrive à Ida-oubakil, ville sur une montagne habitée par des Chulouhs, sous la protection de Sidi Jahja; elle est aussi de la province de Daoultit. Ida-oubakil signifie en berbère les gens sages.

De Ida-oubakil, en trois jours de marche vers le sud, on se rend à Ighram, ville qui donne son nom à une contrée montagneuse assez vaste de la province de Daoultit.

De Ighram, en trois jours de marche vers le sud, on se rend à Oufran, ville habitée par des nègres, et la dernière ville de la province de Daoultit. On estime la population d'Oufran à plus de vingt mille âmes, sans compter trois ou quatre mille juifs. Son gouvernement est républicain; elle est régie par quarante personnes élues, qu'on nomme Ait-Erba'in. Elle paye une redevance à Sidi Jahja. Pour

donner une idée de la fertilité de son territoire, on dit qu'une carotte y pèse vingt à trente livres, et un navet jusqu'à cinquante livres. Ce qu'il y a de certain, c'est que les carottes et les navets y sont d'une grosseur excessive et d'un goût excellent; on les conserve toute l'année. Deux courges y font la charge d'un chameau, et les melons d'eau pèsent cinquante à soixante livres. On y recueille du blé et de l'orge. Quant aux dattes, elles sont en si grande abondance, que trente livres valent à peine une blanquille, qui vaut trois sous de France. Les Arabes du Sahara viennent y faire journellement des emplettes. Ce pays est aussi très-riche en troupeaux et en chevaux. Les Arabes payent les provisions qu'ils achètent avec de la poudre d'or et des moutons. Les juifs d'Oufran jouissent de la plus grande tranquillité, sous la protection spéciale de Sidi Jahja. Il y en a parmi eux de très-riches.

De Oufran, en deux jours de marche vers le sud, on se rend à Temanert, ville habitée par des nègres comme Oufran, et gouvernée aussi par quarante personnes. La richesse du pays consiste en dattes. Elle ne paye aucun tribut. Ces nègres sont musulmans et ils ont des marabouts nègres comme eux. A Temanert, ainsi qu'à Oufran, on ne parle que le berbère.

De Temanert, en un jour de marche vers le sud, on se rend à Akka, ville nègre, de la dépendance de Temanert. On n'y parle également que le berbère. Ce pays est extraordinairement chaud, et ses principales richesses sont les dattes et l'indigo. Sa population est de quatre à cinq mille âmes.

De Akka, en deux jours de marche vers le sud, on se rend à Wilt, ville nègre de la dépendance de Temanert. On n'y parle que le berbère. Les richesses des habitants consistent principalement en dattes, que les Arabes viennent y acheter. Ce pays est également très-chaud.

De Temanert à Tounbouctou, il n'y a que quinze jours de route, en droite ligne; mais les caravanes aiment mieux se détourner, parce qu'il leur faudrait traverser des terres habitées par des Arabes qui passent pour méchants et traîtres. De Temanert, elles se rendent ordinairement à Wilt, qui est la dernière montagne de ce côté-là. De Wilt, on descend dans le Sahara; et la première horde d'Arabes que l'on rencontre se nomme Arib-Ida ou Belal. Ils occupent, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, une étendue de pays de près de huit jours de marche. Ces Arabes ne passent pas pour des gens auxquels on puisse se fier.

En sortant des terres de leur domination, on entre sur celles qui sont occupées par une autre horde d'Arabes qu'on nomme Tezakent. Ils ne sont ni si nombreux, ni si puissants que leurs voisins; mais ils passent pour bons musulmans et rigides observateurs de la loi. Ils se mêlent de commerce, et les caravanes sont en toute sûreté parmi eux. L'étendue du pays qui leur appartient va jusqu'au territoire de Tounbouctou.

La ville de Tounbouctou est à sept à huit journées de distance de Tounbou, capitale du royaume nègre de ce nom. La communication de l'une à l'autre ville est très-facile. On rencontre, sur la route, beaucoup de villages nègres où on se procure des rafraîchissements.

Tounbouctou n'est point une ville murée, et on estime sa population à vingt-cinq mille âmes; elle est protégée par cinq rois nègres, musulmans ainsi que tous leurs sujets. Ces rois nègres sont celui de Foullen, celui de Marca, celui de Tounbou, celui de Kuwar et celui de Bournou. Chacun de ces rois y envoie une de ses filles pour y prendre part au gouvernement, à l'exception de celui de Bournou, qui y envoie un calife. Ces princesses nègres se marient à Tounbouctou avec les particuliers qui leur plaisent, et elles préfèrent ordinairement les marchands maures que le commerce attire dans cette ville. La police y est très-bien observée, et on n'y connaît ni le vol, ni l'assassinat. Le vol y est puni comme le plus grand des crimes. On prend le voleur, on le lie dans un sac et on va le jeter dans la rivière de Ouad-Dera-a, qui est éloignée de trois journées de Tounbouctou.

L'empereur de Maroc a été souvent le maître de cette ville, où il envoyait un gouverneur, et il n'y a guère plus de quarante à cinquante ans qu'elle est sortie de sa domination.

Chaque princesse nègre a une troupe de soldats à son service, soit pour la garde de sa personne, soit pour la police et la sûreté de la ville. Chacune d'elles perçoit dix pour cent sur les marchandises qu'apportent les caravanes du royaume dont elle est; quant aux douanes des marchandises qu'on apporte de Maroc, elles partagent entre elles et le calife de Bournou. Ces droits réunis suffisent amplement à leurs dépenses.

Tounbouctou paye un droit de ghafar, c'est-à-dire de protection, aux Arabes du Sahara qu'on nomme Mughaffara. Ce sont ces Arabes qui se chargent de l'escorte des caravanes, et qui leur louent des chameaux.

Les Arabes mughaffara sont les tribus de Berakné, de Terarza, de Mehamda, de Zerargia, de Sa-Adna, de Za-Affra et quelques autres; ils sortent d'une même tige et ils sont les plus puissants des Arabes du Sahara. La tribu la plus puissante d'Arabes, après les Mughaffara, est celle des Oudaya, qui campent du côté de Ouad-Noun.

A quatre lieues de la ville de Tounbouctou, il y a une petite rivière qu'on nomme Nahar-Ouasil; mais l'eau n'en est point bonne, et il n'y a que les chameaux et les moutons qui peuvent en boire; les habitants boivent de l'eau de puits, qui est très-bonne et très-salubre.

Leur nourriture est, en général, du riz en pilau et du couscoussou, fait avec de la farine de moutri, qui est une espèce de sagou. Le riz vient très-bien auprès de

la rivière de Ouasil, et il est de bonne qualité. Le pays fournit beaucoup de dattes. La viande de mouton y est excellente, mais il n'y a ni poules ni volailles.

Le vêtement des hommes est une chemise de toile bleue, ayant des manches extrêmement larges; on le nomme *derra-a*. Leur tête est couverte d'un fès et d'un turban de toile qu'ils nomment *el-ghina*. Ils portent aussi une ceinture de soie ou de cuir qu'ils appellent *moudamma*. Ils ont coutume de porter un bracelet de morphil ou d'argent.

Les femmes s'habillent avec l'ouzar et le haram. L'ouzar est une pièce d'étoffe de laine ou de soie dont elles se couvrent le corps, et le haram est un voile de soie qu'elles mettent sur leur tête, et qui descend fort bas. Elles portent des bracelets aux bras et aux pieds.

Les Arabes viennent à Tounbouctou et y achètent du riz, du moutri, des dattes et autres choses, pour lesquelles ils donnent, en échange, de la poudre d'or, des plumes d'autruches et des nègres.

Tounbouctou ne reçoit ni juif, ni chrétien; il faut faire, à la porte de la ville, la profession de foi musulmane.

On prétend qu'un étranger qui arrive à Tounbouctou ne peut se passer de femmes. La nourriture et le climat y excitent la concupiscence, et mettent les hommes en état de faire des prodiges. Celui qui n'a point de femmes en demande à son voisin, qui se fait un devoir de lui en fournir.

On parle à Tounbouctou plusieurs langues : l'arabe et les langues de Bombara, de Tounbou, de Foullen et de Marca. Ce sont des langages différents.

Les femmes nées à Tounbouctou sont très-jolies, et il y en a beaucoup de blanches.

Parmi les négresses, celles du royaume de Foullen sont les plus jolies et les mieux faites; mais, comme ce pays est musulman, elles ne peuvent point être vendues.

Tous les deux ans ou trois ans, il part de Fès pour Tafilet, pour Ouad-Noun et pour Tounbouctou, une caravane très-nombreuse de marchands, et voici les marchandises qu'ils portent : des haïques de Fès, des ceintures de laine et de soie, des mouchoirs de soie, des tapis de Barbarie grands et petits, des velours faits en Barbarie, de l'ambre, du basilic sec, des roses sèches, du benjoin, du girofle, du mastic, de l'encens, du corail, toutes sortes de toiles de lin grossières et fines, des cordons de soie et de laine servant de turban aux Arabes, des babouches, du tabac de Meknès, des foutes, espèce d'essuie-mains en diverses couleurs; du tabac rapé, de l'alun, de l'étain, du gingembre, du poivre, des tasses de cuivre, de petits coquillages, soit pour monnaie, soit pour l'ornement des négresses; du musc, toutes sortes de quincailleries grossières, de la verroterie, du corail noir, qu'on

pêche à Gedda et à Bassora; de la mousseline, des toiles bleues, du papier, etc. Elles rapportent de Tounbouctou de la gomme arabique, des plumes d'autruche, du morphil, de la poudre d'or, des nègres, de la laine très-fine et du coton. Ce sont surtout les gens de Kououan et de Foullen qui fournissent de nègres les marchés de Tounbouctou; ils les prennent sur les terres du Bombara. Un nègre se vend, à Tounbouctou, pour une ceinture de soie, ou autre chose équivalente, de la valeur de 10 à 12 livres de notre monnaie.

NOTIONS SUR LE SAHARA,

QUI M'ONT ÉTÉ DONNÉES PAR LES NOMMÉS BEN-ALI ET ABD-UL-RAHMAN, SUJETS DE MAROC,
 QUI ÉTAIENT À PARIS EN 1788 ¹.

II. ROUTE DE TOUNBOUCTOU AU SÉNÉGAL, PAR LE SAHARA.

De la ville de Tounbouctou, on se rend, en dix jours de marche, à Ginni. Ginni est une ville peuplée de nègres du royaume de Kuwar; sa population est de deux à trois mille âmes. Les fondements des maisons sont en pierre, et les murailles en terre battue. On cultive dans son territoire du riz, du maïs, de grosses fèves de marais et du moutri. Il n'y a point de dattiers. Près de Ginni, il y a une petite rivière qui porte le même nom. Cette rivière charrie de la poudre d'or.

De Ginni, en prenant à l'ouest, on se rend, en vingt-cinq jours, à Rewan. Rewan est une ville peuplée de Maures et de nègres. Il y a aux environs des mines de sel qui font la richesse des habitants; la vente du sel leur procure tout ce qui leur est nécessaire. Il peut y avoir dans cette ville deux à trois mille âmes, et peut-être plus. La terre des environs n'est point productive et il n'y a point de dattiers. Les gens de Rewan vendent leur sel aux nègres, qui le mangent comme nous mangeons des dragées; ils en ont toujours sur eux. Une tablette de sel de la grandeur d'une semelle, et de l'épaisseur d'un pouce, est, dans les marchés de Nigritie, le prix ordinaire d'un nègre.

De Rewan, en tirant toujours vers l'ouest, on se rend, en vingt jours, à Tissit.

¹ Dans une note, Venture avertit que ces Notions auraient besoin d'être vérifiées.

Tissit est une grande ville peuplée de Maures, sous la protection des Arabes nommés Oudaya, et Welad-abou-Seba-a. Sa population est estimée de huit à dix mille âmes. C'est une ville commerçante, et son territoire est fertile en riz, en moutri, espèce de mil; en illan, graine noire de la grosseur du maïs; en maïs, en fèves, et en dattes de qualité inférieure, comme celles de tout l'intérieur du Sahara; elles sont sèches et petites. Tissit a aussi quelques mines de sel, qui font sa plus grande richesse. Les Maures qui l'habitent sont de couleur cuivrée.

De Tissit, en tirant toujours vers l'ouest, on se rend, en douze jours, à Wedan. Wedan est une petite ville peuplée de Maures, sous la protection des Oudaya, et sa population peut être de deux mille âmes. Ses environs sont stériles; on y cultive seulement un peu de riz et de moutri, et sa ressource est dans les mines de sel, qui lui servent à faire des échanges avantageux.

De Wedan, en suivant les côtes de la mer, on se rend, en quinze jours, au Sénégal. Cette route n'est point fatigante. On y trouve de l'eau et des provisions chez les Arabes parmi lesquels il faut passer. Les caravanes de Maroc ou de Tounbouctou qui traversent le Sahara, marchent sous la protection des Arabes mughafara, ou des Oudaya, moyennant une redevance.

De temps en temps, il se forme des caravanes composées des nègres de Foullen, de Kuwar, de Tonbou, de Marca et de Bournou, qui traversent l'Afrique, se rendent au Caire pour se joindre aux pèlerins maugrebins qui vont à la Mecque. Les cinq royaumes sont musulmans, et les nègres de ces contrées ne peuvent être légitimement esclaves chez les musulmans.

Le royaume de Foullen est voisin du pays de Bombara, la contrée la plus vaste des nègres. Les deux pays sont séparés par un fleuve. Les nègres de Bombara sont idolâtres, et c'est sur eux que les nègres musulmans font des incursions. Les caravanes de Maroc vont jusqu'à la rivière de Bombara y échanger leurs toiles, leurs ceintures, leur tabac et leur sel, pour des nègres et de la poudre d'or; mais les gens de Maroc ont de la peine à résister à la chaleur et à la fatigue de cette route. Les gens de Bombara vendent leurs propres enfants. Ce commerce se fait sans se voir et sans se parler: les marchands maures mettent leurs lots sur les bords du fleuve, et se retirent; les gens de Bombara mettent à côté la poudre d'or qu'ils veulent donner. Si le marchand maure est content, il prend la poudre d'or, et les autres, les effets exposés.

Édrisi nomme la partie de la contrée où se fait ce négoce Beled-ul-Tebr, pays de la poudre d'or. Selon lui, il est situé près de Wancara, ville et province plus orientale que celle de Ghana.

Les habitants de Tocrou, qui occupent les extrémités de l'Afrique, à l'occident, font aussi un grand négoce en poudre d'or, que les gens du pays croient être

végétal, comme celui des provinces indiennes limitrophes de la Perse. (Voyez l'article *Mahmoud ben-Sebectin* dans d'Herbelot.)

Les esclaves nègres que l'on préfère en Barbarie sont ceux qui sont nés dans le Sahara, dans les tribus d'Arabes qui les vendent; et la raison de cette préférence est que ces enfants sont plus près de s'accoutumer à la nourriture ordinaire des pays policés. Il y a beaucoup de peuples nègres qui ne mangent que de la viande crue et des serpents. La gomme arabique et le miel font, en général, une des grandes ressources de leur subsistance.

III. ROUTE DE TOUNBOUCTOU A OUAD-NOUN.

De Tounbouctou, en quarante jours de marche, on se rend à Wédan. Wédan est une ville dont la richesse consiste en mines de sel. Ce sont des Arabes oudaya qui en sont les habitants. La population est estimée de trois à quatre mille âmes. Dans la route de Tounbouctou à Ouédan, on trouve très-peu d'arbres, et aussi très-peu d'eau. On ne rencontre de l'eau que tous les trois ou quatre jours.

De Wédan, on se rend en sept jours, à Boustana, nom d'une rivière qui traverse le Sahara, et qui va se jeter dans l'Océan vers Doukhailé. Toutes ces contrées appartiennent aux Arabes oudaya. Sur les bords de la Boutana, naissent les arbres qui produisent la gomme arabique. C'est un arbre de haute futaie, très-épineux; les chameaux en mangent les feuilles. Il y vient aussi un arbre qu'on nomme en arabe *el-betam*; il produit une graine comme celle du café, mais de couleur bleuâtre; on la mange après l'avoir fait torrifier: ce fruit se nomme *habb el-betam*. Dans toutes les contrées du Sahara, on trouve l'arbre qui donne la gomme arabique et le betam.

Il y a aussi, dans le Sahara, une autre espèce de graine qui est d'une grande ressource pour les Arabes. L'arbrisseau qui la produit se nomme *el-darou*: c'est le lentisque, *pistachia lentiscus* (Lin.). Sa graine est, en premier lieu, verte; ensuite elle devient rouge; et, quand elle est mûre, elle prend la couleur de l'olive noire: les Arabes la mangent torrifiée. Ils en retirent aussi de l'huile, après l'avoir pilée dans un mortier et l'avoir fait bouillir dans l'eau. L'huile surnage, et ils la ramassent. Cette graine est fort chaude, et on prétend qu'elle augmente les forces maritales.

Du fleuve Boutana, on se rend, en trois jours, en tirant vers l'est, à Seghi el-Hamra. Seghi el-Hamra est un grand fleuve qui va se jeter dans l'Océan, près de la contrée nommée Khaili; les rivières de Wad-Dra-a, de Ouasil, et une branche de la Boutana, viennent se jeter dans son lit. Les bords de Seghi el-Hamra sont

remplis d'arbres gommifères, de betam et de lentisques. La plupart des Arabes y établissent leurs camps.

De Seghi el-Hamra on se rend, en sept jours, en tirant vers l'est, à Ouad-Noun. Cette rivière donne son nom à toute cette contrée, qui est renfermée par quatre montagnes fort peu hautes, et habitées par des Maures et des Chulouhs.

Il serait honteux, parmi les montagnards de l'Atlas, de verser une larme sur la mort de celui qui meurt en combattant. La manière de s'avouer vaincu, parmi eux, est d'égorger un animal en l'honneur du vainqueur : c'est la plus grande marque d'ignominie, et ils préfèrent acheter la paix par des présents et de l'argent. Lorsque les Chulouhs sont en guerre, ils décident le jour du combat, qu'on nomme Nihar el-Tarad, et il n'y a aucun acte d'hostilité jusqu'au jour convenu.

De Ait el-Hasan, on se rend en tirant vers l'ouest, en deux jours, à Ait-Hurbil, contrée montagneuse habitée par des Chulouhs qui payent la dîme au sultan de Maroc, par les mains du cheikh qui les commande. Ait-Harbil est un pays de grains.

De Ait-Harbil, on se rend en trois jours, en tirant vers l'ouest, à Aghadir, que les Européens ont nommé Sainte-Croix. C'est un pays montagneux; et les Arabes qui campent aux environs d'Aghadir, du côté du midi, se nomment Sebanat et Oughsimé. Aghadir est régie par un caïd qui a sous ses ordres des soldats nègres. C'est une grande ville qui a été abandonnée, en conséquence des ordres du sultan, depuis dix à douze ans, c'est-à-dire vers l'an 1778.

IV. ROUTE DE OUAD-NOUN A AGHADIR, OU SAINTE-CROIX.

(*Aghadir* est un mot berbère qui signifie pays montagneux.)

De Ouad-Noun, en tirant un peu vers l'est, on se rend en trois jours à Ouad-Ghisser.

Ouad-Ghisser est une rivière qui se jette dans l'Océan près de Messa. Cette contrée est fertile en dattes, en blé, en miel et en huile d'arghan. La cire et le miel sont la principale richesse de ce pays. Les abeilles ne s'y reposent jamais, car il n'y fait jamais froid. Ce pays est occupé par des Arabes qu'on nomme Mezzat. Ils sont indépendants, et ils peuvent se présenter en bataille avec dix mille cavaliers.

Il est à propos d'expliquer ce que c'est que l'huile d'arghan. L'arghan est un arbre de haute futaie, très-épineux et d'une forme irrégulière; il est très-commun dans les montagnes de l'Atlas; il produit un fruit de la grosseur d'une petite datte; les chèvres et les moutons le mangent très-volontiers : ils rejettent le noyau qui

est dans le centre de ce fruit, et on a soin de le ramasser. Lorsqu'on en a une assez grande provision, on les casse, pour en retirer une amande, que l'on fait tant soit peu torrifier et que l'on pile ensuite; lorsqu'elle est réduite en pâte, on en exprime le suc, qui est l'huile d'arghan, qu'on mange et dont on s'éclaire. Cette huile est surtout très-bonne pour la friture, en prenant la précaution, comme on fait pour l'huile de sésame, de l'enflammer, pour que le feu en consume les parties les plus grasses; cette huile sert aussi à faire de très-bon savon.

De Ouad-Ghisser on se rend, en quatre jours, en tirant vers l'est, à une contrée montagnaise nommée Ait-Bamran: elle est remplie de petites villes murées et de villages; ce sont des Chulouhs qui l'habitent. Ils recueillent de la cire, du miel, du blé et de l'orge. Les principaux cheikhs de cette contrée se nomment cheikh Muhammed ou Ummou, cheikh Muhammed-Abou-Chughal et Sidi Muhammed-Ait-Bamran; celui-ci est marabout.

De Ait-Bamran on se rend, en trois jours, à Ait-el-Hasan, contrée montagnaise, difficile et peuplée par des Chulouhs indépendants, dont la richesse ne consiste qu'en cire et en miel. Du produit de la vente de ces objets, ils achètent les provisions que la terre leur refuse. C'est une peuplade de vingt-cinq mille hommes. Ils combattent à pied; leur principal cheikh est cheikh Bilcasin Nait-el-Hasan. Dans une bataille que ce cheikh livra aux Chulouhs de Ait-Bamran, il perdit sept enfants, et il s'en félicitait, en disant qu'ils étaient morts dans le champ d'honneur.

La province dont la contrée de Ouad-Noun fait partie s'appelle Metkené; elle est peuplée par les Arabes nommés Metkené.

Cette tribu, composée d'un grand nombre de cavaliers, passe pour guerrière; elle est commandée par quatre cheikhs, et le premier d'entre eux se nomme cheikh Abd-Allah. Il habite une ville de la plaine nommée Ghèla-Imim. Le second cheikh se nomme El-Hady-Ab-ul-Cadir, qui habite une ville nommée Taghadirt-Oufilla, située sur une des montagnes de Ouad-Noun. Le troisième cheikh est El-Hasan-ben-Muhammed, qui habite aussi une des quatre montagnes qui renferment la contrée de Ouad-Noun; et enfin le quatrième se nomme Muhammed-Ouyda, qui habite aussi une des montagnes de Taghadirt.

Vous remarquerez qu'Aghadir ou Taghadirt est un mot berbère qui signifie un lieu montagneux. Ces quatre cheikhs habitent des maisons; mais la plus grande partie de leurs sujets campent sous des tentes; ils sont cultivateurs. La terre est très-productive à Ouad-Noun. Le blé, l'orge et les légumes y réussissent à merveille.

V. ROUTE D'AGHADIR A MOGHADOR.

D'Aghadir, que nous nommons Sainte-Croix, on se rend, en quatre ou cinq heures de marche vers l'est, à la montagne dite Ida ou Tanam. Les habitants de cette montagne sont Chulouhs et ne sont point soumis au sultan. Ce sont eux qui fournissent toutes les provisions d'Aghadir, qui autrefois était en leur pouvoir. Cette montagne est remplie de villages gouvernés par divers cheikhs.

De Ida ou Tanam, on se rend, en un jour de marche vers le nord-ouest, à la rivière dite Tamrakht, qui est du district de Ida ou Tanam. Le cheikh qui commande dans les pays arrosés par cette rivière est aujourd'hui (1788) cheikh Saïd ou Mansour. Cette contrée est fertile en grains et en fruits. Tamrakht se jette dans l'Océan, à huit lieues nord d'Aghadir. Les Danois ont tenté, il y a quelques années, de s'emparer de ce pays et de s'y établir; mais leurs efforts, mal combinés, ont échoué, parce qu'au lieu de faire leur établissement dans la plaine, ils auraient dû avoir le courage de le faire sur les hauteurs.

De Tamrakht, on se rend, en deux jours de marche vers le nord-ouest, à la rivière dite Beni-Temer, qui est de la province de Haha. Quoique tous les habitants de cette province soient Chulouhs, ils obéissent au sultan; elle est gouvernée par un caïd.

De Beni-Temer, on se rend, en un jour de marche vers le nord-ouest, à la montagne nommée Aghin-Waram, qui signifie, en berbère, tête de chameau. Cette dénomination donne l'idée de la forme de cette montagne et de son élévation. Elle est enclavée dans la province de Haha, et les Chulouhs qui l'habitent payent tribut.

De Aghin-Waram, on se rend, en deux jours de marche vers l'ouest, à Ida-Oughart, contrée peuplée de villages chulouhs et dépendante de Haha.

De Ida-Oughart, en un jour de marche vers l'ouest, on se rend à Moghador, dont le nom arabe est Souweira. L'empereur mort dernièrement (1790), Sidi-Muhamed-ben-Abd-Allah l'a fait bâtir, et a exigé que tous les négociants européens établis en divers endroits de ses états y fixassent leur maison de commerce.

VI. ROUTE DE MOGHADOR A ASSAFI.

De Moghador, en un jour de marche vers le nord, on entre dans la contrée nommée Siadma, peuplée d'Arabes campant sous des tentes. Cette contrée est arrosée par une rivière qu'on nomme Tanssif.

De Siadma, en un jour de marche, vers le nord, on entre dans une contrée nommée Al-Ghiat, peuplée d'Arabes campant sous des tentes. Cette contrée fait partie de la province d'Abda.

D'Al-Ghiat, en un jour de marche vers le nord, on se rend à Assafi, ville maritime de la province d'Abda. La province d'Abda est une des plus fertiles de l'empire marocain; elle produit du blé, de l'orge, des légumes, des raisins, des figues, du beurre, du miel, de la cire, et elle est aussi fort riche en animaux domestiques; sa population est considérable. C'étaient principalement les Arabes de Abda qui avaient mis sur le trône Sidi-Muhammed, défunt.

VII. ROUTE D'ASSAFI A SALÉ ET RIBATH.

D'Assafi, en deux jours de marche vers le nord, on se rend à Ejer, ville maritime de la province d'Abda. Son territoire est très-fertile; elle a un port formé par des rochers, dont l'embouchure est trop étroite pour de gros navires.

De Ejer, en un jour de marche vers le nord, on se rend à Walidia, ville maritime de la province de Dukela. Le port de Oualidia ne peut recevoir que de très-petits navires. Son territoire est occupé par des Arabes campant sous des tentes.

De Walidia, en trois jours de marche vers le nord, on se rend à Sidi-Ibrahim-ben-Helal, ville maritime de la province de Dukela. Elle a un petit port pour des bateaux.

De Sidi-Ibrahim-ben-Helal, en trois jours de marche, on se rend à Mazaghan, connue dans le pays sous le nom d'Al-Breza. C'est encore une ville maritime de la province de Dukela; son port est bon, et son territoire est cultivé par des Arabes campant sous des tentes.

De Mazaghan, ou plutôt d'Al-Breza, en un jour de marche, on se rend à Ezmurr, ville maritime, que les Francs nomment Azamord. Cette ville est encore de la province de Dukela, et son territoire est cultivé par des Arabes campant sous des tentes. La rivière d'Umm-Rebia, que les Francs nomment Morbeia, a son embouchure au nord d'Ezmurr; c'est une très-grande rivière, et la plus grande même qu'il y ait dans tout l'empire du Maroc; elle est très-poissonneuse; on y sale beaucoup de poisson que l'on vend dans tout l'empire; chaque jour il y vient des caravanes de chameaux pour en charger.

En quittant le territoire d'Ezmurr, on entre dans la province de Sawia, qui est très-étendue, très-riche et très-peuplée par des Arabes campant sous des tentes; elle n'a que trois ou quatre petites villes. En trois jours de marche, d'Ezmurr, on se rend à Dar-el-Beidha, petite ville maritime de la province de Sawia.

De Dar-el-Beidha, on se rend, en un jour, à Kisbet-b-il-Hasan, autre petite ville maritime de la province de Sawia.

De Kisbet-b-il-Hasan, en deux jours, on se rend à Fadhala, ville maritime avec un bon port de mer, de la province Sawia.

De Fadhala, on se rend, en un jour, à Salé et Ribath. Ce sont deux villes séparées par une rivière qu'on peut traverser avec des bateaux.

Pour traverser la plupart des rivières de l'empire de Maroc voici la manière ordinaire dont on s'y prend : on a des peaux de bœufs préparées pour être enflées; on en lie trente ou quarante ensemble, sur lesquelles on met des cannes également liées; on charge sur ce pont flottant les passagers et les marchandises; deux Arabes le tirent vers eux en nageant, et deux autres le poussent par derrière; les chameaux et les chevaux traversent à la nage. On appelle ces espèce de radeaux *maadié*.

On y arrive, du côté de la campagne, par une grande porte qu'on ouvre à l'heure du michouar. Le sultan est à cheval, entouré de ses ministres, ou plutôt de ses secrétaires, et de ses soldats, et il juge les procès du peuple; mais le plus pauvre ne doit point se présenter les mains vides; il faut qu'il apporte au moins des poules et des œufs. Partout où l'empereur se transporte, c'est toujours en plein champ qu'il donne ses audiences.

En droite ligne de Maroc, la première ville de l'Atlas qu'on rencontre est Ouriké, qui donne son nom à un district montagneux assez étendu. Ouriké est une ville murée, contenant une population de douze cents âmes à peu près. Le cheikh, qui commande à des Chulouhs, se nomme cheikh Muhammed-el-Ouriki. Le sultan n'y commande pas, et les seuls droits que payent les habitants sont le zekiat, c'est-à-dire un quarantième des revenus de la terre et des bestiaux en faveur des prêtres musulmans. La contrée d'Ouriki peut renfermer quarante ou cinquante villages soumis au même cheikh; ce pays est arrosé par beaucoup de sources qui vivifient une grande quantité de jardins, dont les légumes et les fruits se vendent à Maroc.

VIII. ROUTE DE SALÉ ET RIBATH A FÈS.

De Salé et Ribath, en trois jours de marche vers l'est, on se rend à Miknès, ville impériale de la province d'Ait-Imour. Cette province est presque tout occupée par des Berbères vivant sous des tentes et soumis au sultan. Ils sont très-nombreux et ils s'occupent de la culture des terres. Ce pays est riche en grains et en bestiaux. Ils parlent la même langue que les Chulouhs, à l'exception de quelque différence dans la prononciation et dans l'adoption particulière de certains mots.

Dans la province d'Ait-Imour, la ville la plus remarquable après Fès, est Wezzan, ville maure, commandée par un marabout descendant de Sidi-ben-Isa. Le sultan a beaucoup d'égard pour lui et lui envoie même des présents.

Fès est à neuf lieues de Miknès, et on s'y rend par une route très-commode et très-agréable. On la fait ordinairement en six et sept heures avec des mules de louage, qui vont l'amble. Fès est de la province de Beni-Hasan, peuplée d'Arabes campant sous des tentes. Les chrétiens ni les juifs ne peuvent point entrer à Fès, et, pour qu'ils y soient reçus, il faut un ordre du sultan ou des protections particulières dans la ville. Les superstitieux musulmans la regardent comme une ville sainte, qui ne doit point être profanée par le regard des mécréants. La ville de Cairoan, dans le royaume de Tunis, est dans le même usage.

IX. ROUTE DE MAROC A TELMESAN.

Merakich, que nous nommons Maroc, est à quatre-vingts lieues sud de Miknès. On y arrive à travers les campements des Berbères et des Arabes. Ces campements forment de petits villages ambulants, qu'on nomme douars; mais les lieux qui appartiennent à chacune de ces tribus, sont circonscrits, et elles ne peuvent se transporter au delà de leurs limites.

Les voyageurs trouvent dans ces douars les provisions nécessaires à leur subsistance, et, lorsqu'ils voyagent par ordre du sultan ou sous l'escorte de ses soldats, on leur fournit, gratis, leur nourriture et celle de leurs montures.

Ces campements sont responsables de la sûreté des routes; mais ils exigent qu'on ne voyage par de nuit et qu'on campe près d'eux.

La ville de Maroc est éloignée d'environ dix lieues de l'Atlas et de vingt lieues de la mer. Elle est dans une plaine agréable, plantée de palmiers et d'oliviers, et arrosée par quatre rivières qui se nomment Tanstif, Ouad-Nefis, Tessaouth et Ouad-Missiwa. Il y a, en outre, quantité d'autres sources qui pourraient fertiliser ce territoire et le rendre un lieu de délices. L'enceinte de la ville est très-vaste, mais remplie de ruines, et les quartiers habités sont éloignés les uns des autres. Elle ne renferme pas plus de trente mille âmes en comptant même la cour et les troupes du sultan. Ce qu'il y a de plus remarquable consiste en quelques mosquées et en un édifice destiné à la vente des étoffes et d'autres effets qu'on nomme Al-Caisserié. Un faubourg muré, d'environ deux milles de tour, à l'extrémité occidentale de la ville, contient deux cents familles juives, et ce quartier se nomme la juiverie.

Le palais impérial est à l'autre extrémité de la ville, à l'est; c'est une enceinte

très-vaste et très-solidement bâtie. Elle renferme plusieurs pavillons et jardins fort bien entretenus par des jardiniers européens. Entre ces pavillons et la campagne, est une grande place entourée de murs, appelée Michwar. C'est là que l'empereur donne ses audiences publiques, quatre fois la semaine.

MÉMOIRE

SUR LA PARTIE MÉRIDIONALE

DE

L'ASIE CENTRALE

PAR

NICOLAS DE KHANIKOFF.

REVUE

DES SCIENCES

ET DE LA PHILOSOPHIE

PARIS

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

MÉMOIRE

SUR LA PARTIE MÉRIDIIONALE

DE

L'ASIE CENTRALE.

Depuis les temps les plus reculés, la partie méridionale de l'Asie centrale, qui comprend les provinces du Khorassan, de Iezd, de Kirman, le Séistan et une partie de l'Afghanistan, a servi de théâtre à de grands faits historiques, et par conséquent cette vaste portion du continent asiatique ne pouvait rester complètement ignorée des géographes et des historiens de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes. Néanmoins, ce pays est beaucoup moins étudié que d'autres régions de l'Asie dont le passé occupe une place infiniment plus modeste dans l'histoire du monde. Cette anomalie s'explique en partie par l'éloignement de ces contrées de tout centre de civilisation tant ancienne que moderne.

Le sud de l'Asie centrale ne nous présente jamais, dans son passé, une période de développement constant; jamais il n'a servi de théâtre à une série consécutive de faits dignes de fixer sur lui les regards du monde. Son passé a un caractère éminemment fiévreux; à de longs intervalles, de grandes commotions viennent rompre la monotonie de la vie des peuples qui l'habitent; des

flots de sang coulent dans ces plaines arides, des villes disparaissent, et le désert, rétréci par le travail de l'homme dans les moments de paix et de calme, étend ses limites ; mais l'orage passé, l'ancienne marche des choses reprend son cours, l'énergie nationale est employée à combattre les envahissements du désert et à se préserver des influences de l'anarchie, inhérentes à l'histoire de ce pays. L'intérêt momentanément attaché à son existence disparaît, et des siècles s'écoulent sans que le monde civilisé éprouve le moindre besoin de s'enquérir de ce qui se passe dans ces solitudes.

La position géographique de ces contrées contribue aussi à les tenir éloignées des intérêts et même des sympathies du monde civilisé. Dans le courant des siècles, les centres de civilisation se sont successivement déplacés, de l'Inde en Mésopotamie, puis en Égypte, en Grèce, à Rome et dans la partie occidentale de l'Europe ; mais, à l'époque même de leur plus grand rapprochement de la partie méridionale de l'Asie centrale, ils en étaient tellement distants, que l'influence bienfaisante de leur action civilisatrice s'y est très peu fait sentir. Voilà pourquoi les anciens Grecs et les Romains ne parlent de ce pays qu'à l'occasion des campagnes d'Alexandre le Grand ; leurs prédécesseurs, les Perses Akhéménides, n'en font mention, pour ainsi dire, qu'accidentellement, pour rehausser l'éclat des titres du souverain et pour rendre plus retentissante la renommée de ses conquêtes, en introduisant, dans la liste des pays soumis, quelques noms, plus ou moins connus, des provinces de cette partie de l'Asie.

La longue lutte entre les races arabes et les races iraniennes, lutte dont l'origine remonte aux temps les plus reculés, a laissé peu de traces dans les littératures qui nous sont accessibles ; mais elle prépara le triomphe de la cause arabe dans ces pays, et elle y a ouvert les voies à l'islamisme, qui s'y maintient victorieux depuis douze cents ans. Aussi, c'est de ce temps seulement que commence pour nous la véritable connaissance de la géographie ancienne de

ces pays, car d'après les documents grecs et romains elle présentera toujours beaucoup de vague. Les anciens, comme les modernes, n'usaient pas toujours de la précaution salutaire de n'admettre dans leurs sciences que des faits positivement connus, et se contentaient souvent d'à peu près, aussi peu clairs pour eux qu'ils le sont pour nous.

Avant la fin du premier siècle de l'hégire, le pouvoir des Arabes était déjà fermement établi dans le Khorassan, le sud de la Perse, le Séistan, la Transoxiane et une partie de l'Afghanistan. L'éloignement de ces pays du centre du khalifat de Baghdad exigeait que les gouverneurs arabes, les chefs des corps expéditionnaires, les employés du fisc et les inspecteurs envoyés de temps à autre de la capitale pour élucider des questions administratives et gouvernementales, parlassent avec plus de précision des pays mentionnés dans leurs rapports que ce n'était l'usage sous les gouvernements indigènes. Voilà l'origine de ces itinéraires détaillés que nous trouvons dans presque toutes les géographies arabes. L'intérêt administratif attaché à ces pays, les voyages que quelques khalifs eux-mêmes ont cru devoir entreprendre pour visiter ces lointaines dépendances de leur couronne, enfin les exigences du commerce, stimulaient le zèle des voyages chez des particuliers, et la littérature arabe est certes la plus ancienne de toutes celles qui nous aient conservé des relations plus ou moins exactes et détaillées d'explorations de ce genre. Grâce aux travaux de MM. d'Herbelot, Silvestre de Sacy, de Guignes, Reinaud, Jaubert, Defrémery et d'autres savants, presque exclusivement français, les principaux ouvrages géographiques des Arabes nous sont connus en traduction ou en extraits, et nous pouvons les juger dans leur ensemble.

Plus détaillés que les anciens dans la description des pays qu'ils visitent, les Arabes laissent beaucoup à désirer pour la précision de leurs informations. Le génie arabe, par sa nature même, est peu enclin aux généralisations; ceci a préservé leurs physiciens

et leurs naturalistes des erreurs où sont tombés les Grecs, trop prompts à élever des systèmes avec très peu de matériaux solides; mais ceci exclut aussi de leurs descriptions géographiques ces aperçus généraux et concis qu'on rencontre dans les ouvrages des géographes anciens. Plus corrects, en général, que leurs prédécesseurs dans les détails, ni Massoudi, ni l'Istakhry, ni Edrisi, pour ne citer que les sommités de la littérature géographique arabe, ne contiennent de descriptions comparables, par leur concision éloquente, à celles que l'on trouve souvent dans Strabon, dans César et dans Tacite. Mais leur défaut principal, et qui leur est commun avec les géographes grecs et romains, c'est le manque absolu de moyens d'évaluer tant soit peu exactement la distance et la position respective des endroits où ils ne résidèrent pas assez longtemps pour en fixer la latitude, soit par la mesure de la longueur de l'ombre à midi, soit par des observations astronomiques proprement dites.

Ce défaut d'orientation devient plus sensible à mesure que les pays qu'ils décrivent s'éloignent des centres de leur civilisation, c'est-à-dire qu'il croît en raison inverse de la fréquence de leurs voyages dans telle ou telle province. Voilà pourquoi les données arabes sur les pays situés entre Alexandrie, la Mecque et Bagdad, sont beaucoup plus faciles à orienter sur nos cartes que leurs descriptions des contrées situées en dehors de ce triangle.

L'Europe du moyen âge a peu contribué à corriger les traditions géographiques de l'antiquité et du moyen âge arabe. A de rares intervalles, des voyageurs européens tels que Marco Polo, le P. Benedict Goez, Schiltperger, Clavijo et d'autres, se sont aventurés dans ces pays inhospitaliers; mais les récits des privations qu'ils y ont endurées, et les dangers auxquels ils s'étaient exposés, n'étaient guère de nature à tenter beaucoup de voyageurs à les imiter. Au récit de leurs aventures personnelles, ils joignaient incidemment des détails géographiques, les uns vrais et d'autres fabuleux, de sorte que pendant très longtemps la Perse, en géné-

ral, et sa partie orientale surtout, ont été presque inconnues en Europe, et que l'on peut dire que sa véritable découverte pour les savants de l'Occident ne date que du temps des voyages d'Oléarius, de Tavernier et de Chardin.

L'éclat jeté sur l'empire persan par les Séfévides, leur inclination à lier des rapports d'amitié et de commerce avec les nations européennes, l'établissement dans leurs États de factoreries hollandaises et de missions religieuses catholiques romaines, les premières tentatives des Anglais pour asseoir sur des bases solides leur influence en Perse, et principalement la carrière brillante de Nadir Chah et l'étendue de ses conquêtes, expliquent pourquoi, vers la fin du xvii^e siècle et la première moitié du xviii^e, l'attention des gouvernements européens fut attirée vers des contrées qu'ils pouvaient facilement ignorer dans les siècles précédents, et pourquoi aussi à cette époque ils encourageaient les efforts particuliers vers l'exploration de ces pays. Dans la *Persia, seu regni persici status* de la collection elzévirienne, nous avons un résumé succinct, fait avec beaucoup de soin, des explorations entreprises en Perse dans le xvii^e siècle, et nous pouvons facilement nous convaincre, même sans recourir aux sources, que les voyageurs de cette époque, tels que Richard Steel et John Crowther (1615), Henri Poser (1621), et le frère Manrique (1653), ainsi que des agents intelligents tels que Teixeira et d'autres, tout en nous communiquant des renseignements assez curieux sur l'histoire, les mœurs et l'état social des pays qu'ils ont visités, ajoutent fort peu à nos connaissances géographiques sur la partie méridionale de l'Asie centrale. La même observation s'adresse aux voyages si instructifs, sous beaucoup d'autres rapports, de Tavernier et de Chardin; aussi nous dispenserons-nous de les analyser en détail.

La formation d'un puissant empire afghan après l'assassinat de Nadir Chah, et le danger qui pouvait résulter pour les possessions anglaises dans l'Inde de l'ambition de la famille des Douranis, fermement établie sur la frontière septentrionale de l'empire du

Grand Mogol, furent, dans le XVIII^e siècle, les premiers stimulants qui engagèrent un Européen à affronter les dangers que présentait alors, et que présente jusqu'à nos jours à un simple voyageur, la route directe entre la vallée de l'Indus et l'Europe. Forster, employé de la compagnie des Indes orientales, fut le premier qui se décida, en 1783, de revenir en Europe par cette route peu commode et peu sûre. Des régions de l'Asie centrale proprement dite, Forster n'a vu que l'Afghanistan occidental, une partie du Séistan, la province de Hérat, le Khorassan moyen et le littoral méridional de la mer Caspienne. Ayant visité le Kachemir, il traversa l'Afghanistan, et passant, le 8 octobre de l'année 1783, à Kandahar, il arriva par la route de Guirichk, Bakoua et Okel, le 2 novembre, à Hérat. Après un séjour de trois semaines dans cette ville, sur laquelle il donne très peu de détails, il se rendit à Tourchiz, nom qu'il écrit, d'après la prononciation des muletiers, Terchich. Il y arriva le 13 décembre, ayant visité en route Ghourian, Khaf ou Rouhi, et Achkara. A cause du grand froid qui régnait alors dans le Khorassan, les caravanes hésitaient à se mettre en marche, ce qui le retint à Tourchiz jusqu'au 28 décembre ; il n'arriva à Chahroud que le 5 janvier de l'année 1784. De là, il se rendit en sept ou huit jours à Mechedisser, port de la mer Caspienne, par la route ordinaire de Balfrouch. Loin de s'être préparé à ce voyage par une étude préalable quelconque, M. Forster s'y est décidé comme on se décide à aller, en spectateur, à une partie de chasse périlleuse sans se donner même la peine de s'armer convenablement. Il n'avait pris avec lui que de l'argent et quelques habits. Quant à se munir d'instruments de précision, il le considérait comme superflu ou dangereux, car il quitta l'Inde sans même emporter une montre pour estimer avec quelque précision la durée des marches de caravane ; aussi, évalue-t-il les distances entre les stations de sa route uniquement d'après les indications des indigènes, en farsangues persanes. La nécessité de cacher ses moyens pécuniaires, de se déguiser même, le forçait à imiter en tout ses compagnons de voyage, c'est-à-dire à s'abstenir de pren-

dre des notes sur les lieux, de voyager pendant la nuit, de ne pas s'arrêter là où il serait intéressant de séjourner quelque temps pour explorer des sites remarquables, ou pour visiter des monuments curieux. Son peu de goût pour les sciences naturelles en général, son manque de teinture scientifique, faisaient qu'en parcourant diverses contrées, ce n'était pas la configuration du terrain ou les propriétés physiques du pays qui se gravaient dans sa mémoire, mais plutôt les incidents de ses aventures personnelles, qui rarement servent à peindre les mœurs; de telle sorte qu'après avoir lu son ouvrage, on se fait une idée beaucoup plus exacte du caractère de tel ou tel autre marchand ou mollah persan que le hasard lui a donné pour compagnon de route, que du caractère des contrées qu'il a visitées. Néanmoins, la relation de son voyage a été accueillie partout avec un vif intérêt, et son livre a été traduit dans presque toutes les langues européennes. Ce fut le major J. Rennell, membre de la Société royale et ci-devant chef du levé topographique de l'Inde, qui profita, pour ses propres travaux géographiques, des explorations de M. Forster. Il publia en 1792 un ouvrage très remarquable de 428 pages in-4^o, sous le titre un peu long de *Memoir of a map of Hindoostan or the Mogul Empire, with an introduction illustrative of the geography and present division of that country, and a map of the countries situated between the heads of the indian rivers and the Caspien sea*. La partie de cet ouvrage qui s'occupe de l'Asie centrale est intitulée : *Account of the map of the countries lying between the heads of the indian rivers and the Caspian sea*; il y apprécie les services rendus par M. Forster à la géographie, de la manière suivante (page 187) : « La description de la » route de M. Forster, de Kandahar à la mer Caspienne, jette une » grande lumière sur la géographie de ces pays, de même que sur » d'autres matériaux géographiques qui étaient enveloppés jusqu'à » lui d'une certaine obscurité. » Plus loin (page 189), il précise un peu plus cette louange exprimée en termes trop généraux, notamment il dit : « Ce gentleman nous donne une idée nouvelle sur la

» direction des chaînes de montagnes qu'on suppose générale-
» ment traverser l'Asie de l'ouest à l'est, sous des noms différents,
» ou plutôt il nous ramène aux idées que nous ont léguées les
» anciens. Il est hors de doute que les Grecs et les Romains avaient
» plus de notions sur la géographie spéciale de la Perse que les
» Européens modernes, quoique nous soyons à même d'orienter
» avec une plus grande précision géométrique les parties de ce
» pays qui nous sont connues. Cette chaîne que les anciens appe-
» laient Taurus, sortant de l'Asie Mineure, traverse l'Arménie
» dans une direction orientale ; de là, s'inclinant vers le sud-est,
» et ayant circonscrit la côte méridionale de la mer Caspienne,
» elle a été continuée par Ptolémée, sous les noms de Coronus, de
» Sariphi et de Paropamisus, comme servant de limite entre l'Hyr-
» canie, la Tapurie et la Parthie, ensuite entre la Margiane, l'Arie,
» la Bactriane et la province Paropamisiane. Ce qui voudrait dire
» en termes géographiques modernes qu'elle séparait le Mazan-
» deran du Taberistan, de Cumis, du pays Dahistan, du Corcan,
» du Korasm et du Khorassan, de même quelle servait de limite
» aux provinces de Balkh, de Gour et du Sigistan ou Séistan.
» Enfin, Ptolémée la fait aboutir à la chaîne qui, sous le nom de
» Caucase indien, servait de limite entre l'Inde et la Bactriane, et
» puis sous le nom d'Imaüs ou d'Emodus séparait l'Inde de la Scy-
» thie. Les modernes ne savent rien sur la direction de cette chaîne
» au delà de la mer Caspienne ; ils ignorent même si elle aboutit
» réellement au Caucase indien, ce qui est très probable, quoique
» cela ne soit pas de la manière dont l'a supposé M. d'Anville, qui
» donne à cette chaîne, au delà de la mer Caspienne, une direction
» est-sud-est, et la fait passer au sud de Hérat. Or, s'il en était
» ainsi, M. Forster aurait dû la franchir en venant de Kandahar,
» tandis qu'il ne rencontra aucune chaîne de montagnes avant
» d'être à cent milles de la Caspienne. De manière qu'il a dû laisser
» à sa droite la continuation du Caucase indien (si pareille chaîne
» existe), c'est-à-dire il la laissa au nord ; et je crois qu'en effet

» une pareille chaîne existe à peu près comme l'a décrite Ptolémée, car les rivières traversées par M. Forster se dirigeaient toutes vers le sud, ce qui prouve que le terrain élevé est au nord, quoique situé hors de vue. Par conséquent, la liaison entre les monts Caspiens et le Caucase indien, si elle existe dans la nature, doit être au nord du Khorassan. »

J'ai cité ce long passage, parce qu'il prouve d'une manière évidente comment une suite d'erreurs qui se détruisent mutuellement peut conduire à un résultat exact. Rennell a raison de croire que la grande chaîne latitudinale de l'Asie centrale ne passe pas au sud de Hérat, mais il base son raisonnement sur deux erreurs de Forster : 1° sur ce que ce voyageur a oublié de mentionner qu'il a franchi une chaîne de montagnes entre Kandahar et Hérat, car cette chaîne existe, et, 2° sur ce fait qu'il fait couler toutes les eaux qu'il a rencontrées sur sa route vers le sud, ce qui est inexact, car le Heriroud, par exemple, coule au nord-ouest. Cette dernière erreur a longtemps régné sur les cartes de l'Asie. Mac Donald Kinneir la répète comme les autres, car M. Christie n'est pas plus correct à ce sujet que ne l'a été Forster, et elle n'a disparu de nos cartes que quand Arrowsmith a publié celle qu'il a dressée pour le voyage de M. Burnes. Après le passage que nous venons de rapporter, M. Rennell se livre à une discussion des latitudes et des longitudes de Samarcande, Kachghar etc., examen minutieux, mais manquant de base, et où entre autres il croit pouvoir adopter comme valeur moyenne de la longueur d'une marche de caravane par jour le chiffre énorme de 14 milles géographiques, de 15 au degré de l'équateur ! Il termine son mémoire par des conclusions très judicieuses sur la synonymie des noms anciens et modernes de quelques localités de l'Asie centrale. Ainsi, d'après lui, Boukhara est la Sogdiane et non la Bactriane, cette dernière province devant être assimilée à Balkh et à Gour. Enfin, il donne un aperçu succinct, mais assez exact, de l'histoire du royaume des Parthes, et conclut (page 201), que cet empire

n'était dans son ensemble que celui des Perses, sous un autre nom. Sur la carte qui accompagne son mémoire, le géographe anglais a indiqué la route suivie par Alexandre le Grand, par Tamerlan, par Clavijo et par Forster; mais on voit qu'il n'avait à sa disposition que des matériaux topographiques assez inexacts, car il place, par exemple, Méched sous le même méridien que Nichapour, à 1° 25' au nord de cette dernière ville.

Dans le siècle passé, M. Forster n'a pas eu d'imitateurs. Les grands événements qui ont signalé la fin du xviii^e siècle détournèrent l'attention des gouvernements européens de la politique orientale; mais dès le commencement du xix^e siècle, ce sujet fut repris avec une nouvelle ardeur. Les succès obtenus par les Anglais dans l'Inde, à la fin du siècle dernier et dans les premières années du siècle actuel, et le retentissement que leur nom a eu en Asie par suite de leurs conquêtes, établirent leur prépondérance en Turquie et en Perse, au point qu'elle ne pouvait être contre-balancée que par la gloire du nom de Napoléon, dont la carrière brillante et presque fabuleuse était si propre à frapper l'imagination des Orientaux. Aussi, nous savons que la diplomatie française, en dépit de l'or et du talent des diplomates anglais, sut devenir très influente à Constantinople comme à Téhéran. La mission militaire du général Gardanne a eu de grands succès diplomatiques; mais les services rendus à la science par quelques-uns des membres de cette mission les surpassent de beaucoup, car ils témoigneront toujours de la part considérable qu'ont eue les explorateurs français dans l'agrandissement de nos connaissances géographiques sur l'Asie.

Quatre compagnons du général Gardanne ont publié, avec plus ou moins de détails, les résultats de leur exploration en Perse, MM. Dupré, Jaubert, Trézel et Truillier; mais nous ne mentionnerons ici que les travaux du premier et du dernier, car les deux autres ont exploré des parties de la Perse dont je ne parle pas dans ce mémoire.

Ce n'est seulement qu'en 1819 que M. Dupré publia chez Dentu, sous le titre de *Voyage en Perse, fait dans les années 1807, 1808 et 1809, etc.*, en deux volumes in-8°, l'ensemble de ses intéressantes explorations. Parti de Constantinople le 8 septembre de l'année 1807, il traversa en quarante-trois jours toute l'Asie Mineure jusque Bagdad, et de là, par Kirman-Chah et Hamadan, il se rendit à Ispahan où il arriva le 16 décembre. Sans s'arrêter longtemps dans cette ville qu'il se proposait de visiter encore une fois, il se rendit le 8 janvier 1808 à Chiraz, par la route de Yezed-Kahs, Méchedi-Maderi-Souleiman et les ruines de Persépolis. De Chiraz, par Darab et Taroun, il arriva en vingt jours, le 5 février, à Bender-Abbassi, d'où il fit, entre le 8 et le 12 février, une excursion dans les îles du golfe Persique, Ormouz et Kichmich, et revint par Lar et Djaroun, le 2 mars, à Chiraz. Décidé à compléter son exploration de la côte persane du golfe par un voyage à Bender Abouchir, M. Dupré quitta Chiraz le 6 mars, et arriva le 13 du même mois à Bouchir par la route de Kazroun, puis il revint pour la troisième fois à Chiraz, en douze jours, en passant par Firouzabad. Sa dernière halte à Chiraz ne dura que cinq jours, et il quitta cette ville le 6 avril, pour se rendre à Iezd. Cette dernière partie de son itinéraire est d'autant plus intéressante, que jusqu'à nos jours il est le seul voyageur qui ait décrit cette route directe entre ces deux villes. Je me permettrai d'indiquer quelques résultats auxquels nous conduisent les observations de M. Dupré. Le premier résultat important est que le 11 avril, à peu près à 36 farsanges de Chiraz, vers le nord-est, le voyageur a rencontré la chaîne de montagnes qui, comme nous le verrons plus loin, coupe le méridien sous un angle de 36°, et, traversant toute la Perse, depuis l'Océan indien jusqu'au parallèle de Demavend, constitue une véritable limite naturelle des pays qui appartiennent à l'Asie centrale proprement dite. M. Dupré n'ayant vu cette chaîne que sur une petite étendue, n'a pas pu relever sa signification dans la géographie physique du continent asiatique; mais, chose très

remarquable, il a été frappé de la différence extérieure des plaines qui s'étendent des deux côtés de cette chaîne, et après avoir mentionné que la chaîne de montagnes se dirigeait, d'un côté, vers le sud, et de l'autre vers le nord-ouest, il ajoute que la plaine s'étendait à l'est « à perte de vue, et qu'on peut en dire qu'elle est » entièrement aride, n'offre à l'œil que des ronces et des sables » brûlants, » expression qu'on ne trouve chez lui nulle part quand il décrit les plaines du versant occidental de cette chaîne. Sur la carte de M. Lapie, qui accompagne l'ouvrage de M. Dupré, le caractère de cette chaîne est assez bien rendu ; mais comme il ne distingue par rien les chaînes secondaires des chaînes principales, l'ensemble de ces représentations graphiques du réseau des montagnes de la Perse n'est pas aussi instructif qu'il pourrait l'être, avec la légère modification que nous venons d'indiquer. La distance entre Chiraz et Iezd est évaluée par M. Dupré à 68 farsangles, ce qui fait à peu près 300 kilomètres, car dans le sud de la Perse cette unité de mesure itinéraire n'a guère plus de 4 kilomètres. Le versant occidental de la chaîne sus-mentionnée est beaucoup plus riche en eau que le versant oriental, et il donne naissance au Pelvart, que le voyageur a suivi pendant plusieurs jours, tandis que dans les plaines du versant oriental l'eau doit être amenée de très loin, par des canaux souterrains, pour éviter son évaporation. Arrivé le 16 avril à Iezd, M. Dupré n'y resta que quatre jours, et se rendit de là à Ispahan par la route directe passant par Aghda, Koupa et Gulnabat. Arrivé à Ispahan le 27 avril, il y resta jusqu'au 9 mai, puis par Kouhroud, Kachan et Koum, il se rendit le 18 mai à Téhéran, qu'il ne quitta que le 13 février de l'année 1809, avec toute la légation française, pour retourner en Europe par Tébriz, Khoï, Nakhitchévan et Erivan. L'ouvrage de M. Dupré contient des données précieuses sur la géographie de la Perse méridionale, presque inconnue jusqu'à son voyage, sur les tribus nomades de cette partie de l'empire persan et sur les poids et mesures. Ses observations sur les mœurs et le caractère du

peuple gagneraient beaucoup si la langue du pays lui eût été plus familière. Il nous dit dans sa préface, d'une manière générale, qu'il avait « l'intelligence de la langue ; » mais tout porte à croire qu'il ne savait que le turc, car partout où il cite quelques phrases orientales, il les cite en turc, et certes un homme qui entendrait le persan n'aurait jamais dit, comme il le fait (tome I, page 280), « on nous avait donné pour nous servir, trois Persans; si nous » demandions du bois ou des vivres, ils nous répondaient : *Bachin*, » *guezun*, *ustundé* (sur notre tête, sur nos yeux). » A la page 363, en parlant de l'aumône pour le voyage, il la nomme *selamet parassi* au lieu de *pouli selamet*. Tome II, page 3, il appelle les portes de Chiraz des *Capoussi*, au lieu de *Dervazéh*. Mais tout cela ne l'empêche pas d'être exact dans les détails qu'il donne sur l'histoire et les mœurs du pays. M. Dupré a rendu un véritable service à la géographie, en publiant les latitudes déterminées par son compagnon de voyage, M. Trézel, qui, d'après ce que je crois, sont exactes; et comme elles ne sont qu'au nombre de sept, on me saura gré de les consigner ici dans une petite table.

Chiraz.	29° 33' 7"	Soultaniéh.	36° 45' 50"
Iezd.	32° 14' 00"	Kazvin.	36° 13' 15"
Ispahan.	32° 24' 34"	Mianéh.	37° 39' 56"
(1) Téhéran.	35° 40' 47"		

La carte de M. Lapie dont nous avons déjà dit quelques mots, est sans contredit un document scientifique très important. Non-seulement l'orientation des différentes localités qui y sont représentées y est beaucoup plus parfaite que sur toutes les cartes anciennes, sans en excepter celle de Mac-Donald Kinneir; mais ce qui, selon moi, constitue le plus grand mérite de ce cartographe distingué, c'est d'avoir compris et exprimé par son tracé l'isole-

(1) La latitude de ces quatre dernières villes d'après M. Lemm est : Téhéran (35° 40' 44"), Kazvin (36° 15' 2"), Soultaniéh (36° 25' 52") et Mianéh (37° 25' 8"). Les différences entre les latitudes des deux dernières villes, d'après MM. Trézel et Lemm s'explique en partie par l'éloignement arbitraire des endroits où s'arrêtent les voyageurs du centre des constructions urbaines.

ment des différents bassins intérieurs de cette partie de l'Asie, caractère physique du terrain que tous ses successeurs ont négligé de reproduire, au grand détriment de l'intelligence exacte du relief d'une vaste portion du vieux continent.

Le second voyageur français, le capitaine du génie Truilhier, n'a pas eu l'avantage de publier lui-même les résultats de ses explorations. Appelé, bientôt après son retour en France, par les devoirs de son service en Espagne, il n'en est pas revenu. Le journal de son voyage dans le Khorassan, confié par lui à M. Burckhardt, resta inédit, probablement à cause des nombreux travaux astronomiques de cet illustre savant, et ce n'est qu'en 1841, c'est-à-dire trente-quatre ans après le voyage, que feu M. Daussy s'est acquitté de cette tâche. Mais pour dédommager les personnes qui s'intéressent à la géographie d'une aussi longue attente, le savant éditeur publia les données recueillies par M. Truilhier avec plus de profit pour la science que ne l'aurait pu faire peut-être le voyageur lui-même, trop distrait par son service d'occupations purement scientifiques. Non-seulement M. Daussy s'est donné la peine de représenter graphiquement les itinéraires décrits par M. Truilhier, mais il a calculé de nouveau toutes les observations astronomiques faites par cet officier, et en a publié les résultats accompagnés d'un commentaire savant et instructif, qui nous permet d'apprécier le degré de précision qu'on peut accorder à ces résultats. M. Truilhier a décrit avec une grande exactitude la route suivie par les caravanes entre Téhéran et Méched, et entre cette dernière ville et Iezd en passant par Tébès. Cette dernière partie de son itinéraire intéresse surtout la géographie, car elle dévoile la nature d'un vaste pays inexploré jusqu'alors, et où M. Truilhier n'a pas eu de successeurs pendant plus d'un demi-siècle. C'est par son journal de voyage que nous avons appris à connaître pour la première fois le caractère des déserts de l'intérieur du Khorassan, et la confirmation d'un fait intéressant de la physique du globe remarqué déjà par les Arabes, à savoir, l'irruption de la

limite de croissance des palmiers dans l'intérieur de cette province, ce qui permet de déterminer le point le plus avancé, vers le nord, de la limite septentrionale des régions asiatiques jouissant d'un climat tropical. A une description très exacte des localités qu'il a visitées lui-même, M. Truilhier a eu la bonne idée de joindre des renseignements, basés sur les témoignages des indigènes, sur les routes qui relient les endroits situés à gauche et à droite de celle qu'il suivait. Le principal mérite du voyageur français dans cette circonstance est, selon moi, d'avoir fait ce dernier travail avec une sobriété très judicieuse. S'abstenant de recueillir des ouï-dires, comme l'ont fait plus tard Fraser et tant d'autres, sur des distances immenses séparant des localités très éloignées les unes des autres, il s'est borné à consigner dans son journal le témoignage des habitants sur les districts voisins des endroits de leur résidence habituelle, qu'ils avaient l'occasion de visiter souvent, et où, par conséquent, leurs souvenirs avaient toute chance d'être exacts.

Ainsi, nous voyons que dans deux ans et quelques mois, le gouvernement français a pu, grâce au zèle des explorateurs nationaux habilement dirigés, recueillir des données sur la Perse presque tout entière, beaucoup plus exactes qu'aucun autre gouvernement européen contemporain, et que ce résultat, obtenu sur une surface immense, embrassant 12 degrés de longitude sur 14 degrés de l'équateur, est dû à l'activité réunie de quatre individus seulement. La partie publiée de ces travaux géographiques, et surtout le délai qu'on a mis à les communiquer au public, permettent de croire qu'encore à présent les Archives de l'État possèdent des matériaux précieux mais inédits, et je prends la liberté d'émettre un vœu, c'est que toutes ces explorations soient enfin livrées à la publicité, ce qui serait véritablement digne de la haute position que la France occupe dans la science européenne.

L'attention du gouvernement français s'étant portée vers ces pays lointains, son exemple fut bien vite suivi par le gouverne-

ment anglais, et je n'ai qu'à transcrire les mots par lesquels Pottinger commence la relation de son voyage dans le Beloudchistan, pour indiquer la cause qui produisit cette série de voyageurs anglais que j'aurai l'occasion de citer dans ce mémoire. Voilà ce qu'il y dit (traduction de J.-B.-B. Eyriès, Paris, 1818, page 9 et 10) : « Depuis longtemps Bonaparte annonçait hautement ses » projets hostiles contre les établissements anglais dans l'Inde ; » mais en 1807 et 1808 il les poursuivit si ouvertement et avec » tant d'activité et de résolution, que le gouvernement anglais, » tant en Europe qu'en Asie, jugea qu'il était absolument néces- » saire de prendre des mesures pour combattre ces efforts. » Pottinger et Christie ouvrent la liste des voyageurs anglais dans la partie méridionale de l'Asie centrale. Tous deux, officiers au service de la Compagnie, furent expédiés par le brigadier général Malcolm, en 1809, de Bombay dans le Beloudchistan, d'où, en se séparant, ils devaient rejoindre le général, soit à Téhéran, soit à Tébriz. Jusqu'à Kélat et de là à Nouchky, ils ont fait route ensemble. Plus loin, Christie devait se rendre par le Séistan à Hérat, d'où il se proposait d'aller à Kirman, comptant y rejoindre M. Pottinger auquel il prescrivit d'essayer d'y pénétrer, soit par la route du nord, à travers le désert, soit en longeant le littoral de la mer, soit enfin par Benpour. Christie qui, après son voyage est resté en Perse comme officier instructeur au service d'Abbas Mirza, et qui a été tué à Aslandouz dans une rencontre avec les troupes russes en 1812, n'a pas laissé de description détaillée de son voyage, et ce n'est que cinq ans après sa mort que Pottinger publia les notes de son chef, sur les pays qu'il avait visités.

Il traversa le désert du Beloudchistan qui s'étend jusqu'au Hil-mend, atteignit ce fleuve à Pelatek, et l'ayant passé à Roudbar, il se rendit par Poulky à Mendar, puis il arriva à Djélabad. Il est remarquable qu'ayant passé, plus loin, par Pichaveran et Djouvein, il ne dit nulle part avoir vu le lac de Hamoum, ce qui fait que sur la carte qui accompagne le voyage de Pottinger

ce lac est représenté d'une manière très incorrecte ; il est placé à une trop grande distance de la route suivie par Christie, à moins, toutefois, qu'à l'époque de son voyage cette nappe d'eau peu profonde n'ait été desséchée au point d'occuper une surface beaucoup moindre que celle qu'elle occupe maintenant. De Djouvein, par Férah, Anardereh et Okel, Christie vint à Hérat. Il resta un mois dans cette ville qui alors était encore dans toute sa splendeur, mais néanmoins, il en donne peu de détails, et ce qu'il en dit n'est pas toujours exact. Ainsi, nous lisons chez lui, à propos du Moussallah de Hérat : « Tout auprès, l'on voit quatre minarets » d'une mosquée qui était destinée pour le tombeau de l'Imam » Mouça-Ali-Riza, mais il ne put, comme il s'en était flatté, venir » à Hérat ; il mourut à Méched. » Je n'ai pas besoin d'insister auprès des lecteurs français pour démontrer qu'il y a plus d'erreurs dans cette courte notice que de mots, car Christie semblait admettre comme une chose toute simple que l'édifice en question avait été construit du temps de l'Imam contemporain de Mammoun, fils de Haroun-al-Rachid, ce qui ferait de ce monument l'une des plus anciennes bâtisses musulmanes, tandis qu'en réalité il n'a été achevé qu'en 860 de l'hégire, à peu près 600 ans plus tard. Le voyageur anglais pouvait facilement découvrir la date approximative de la construction de cette fondation pieuse de la femme de Chah Roukh, tant par le style que par l'admirable état de conservation de ce beau spécimen de l'architecture de l'époque des Timourides, beaucoup plus respecté par le temps que par les soldats persans, qui y campèrent depuis à deux reprises. Il est vrai que jusqu'à présent, on raconte à Hérat que Chah Roukh avait l'intention de transférer dans le Moussallah les restes de l'Imam ; mais voyant les minarets de la mosquée pencher vers l'ouest dans la direction de Méched peu de temps après leur construction, il prit ce tassement pour une manifestation de la volonté du saint de ne pas être troublé dans sa dernière demeure, et abandonna son projet. De Hérat, le capi-

taine Christie se rendit directement à Ispahan par Khaf et Tchar-dèh, ayant laissé Tébès au sud-est à 8 milles, d'après ce qu'on lui a dit. De Tchar-dèh, sa route coïncide avec celle du capitaine Truilhier. Ces deux voyageurs ne nous ont laissé que des notes très courtes, mais les observations de M. Truilhier sont bien autrement instructives que celles de M. Christie; et, pour n'en citer qu'un exemple, le voyageur français décrit ainsi la route de Pouchti-Badam au caravensérail d'Ila-Abad : « De Pouchti- » Badoun au caravensérail d'Ila-Abad, on compte 9 farçakhs » (27 kilomètres à peu près) (1). La route est toute déserte et sans » eau, la direction au sud-ouest, comme la précédente. On fran- » chit à un farçakh de Pouchti-Badoun des montagnes basses. » Le chemin est rocailleux; on descend par une pente insensible » jusqu'à Ila-Abad. Ce caravensérail est assez grand; quelques » cabanes sont auprès. On cultive quelques misérables pièces de » terre; l'eau du ruisseau est saumâtre, il y en a d'assez bonne » dans un puits. » M. Christie décrit la même route ainsi : « Au- » jourd'hui, nous avons marché au sud en montant doucement. » A 5 milles de distance, nous avons rencontré un ruisseau. Le » soir nous avons fait halte à Ila-Abad, à 14 milles de Pouchté- » Badam (21 kilomètres à peu près). Ce village, quoique situé dans » le désert, a un sérail neuf et bien fourni de provisions. »

Sur la route de Nouchki à Kirman, Pottinger commença par côtoyer le grand désert qui s'étend entre le Beloudchistan, le Séistan et Kirman. Ses observations sont beaucoup plus complètes et ont beaucoup plus de valeur scientifique que celles de son chef, et quoique la géographie ait été souvent négligée dans son livre pour faire place au récit de ses aventures personnelles et à la mention des réponses plus ou moins ingénieuses qu'il donnait aux musulmans, aux yeux desquels il se faisait passer pour un de leurs séides, la relation de son voyage exprime assez bien la

(1) Le Farçakh du sud de la Perse est presque de moitié moins long qu'au nord; je l'évalue à 4 kilomètres, tandis que celui du Khorassan en a plus de 7.

triste impression que produit sur l'explorateur l'aridité du sol dans cette partie de l'Asie. La description qu'il donne de quelques phénomènes météorologiques fréquents dans ces pays, gagnerait beaucoup à ne pas être accompagnée d'explications qui dénoncent le peu d'habitude que l'auteur avait de pareilles matières. Ainsi, voulant rendre compte (tome I, page 250) des causes de la formation du brouillard sec, si commun dans ces pays, il dit : « Les particules les plus grossières de sable, emportées par le vent dans l'air, tombent entièrement ; mais les plus » ténues sont *raréfiées* (sic) à un tel degré par la chaleur que le soleil » ardent excite sur le sol rougeâtre, qu'elles *restent en quelque sorte » suspendues et flottantes*, jusqu'à ce que le retour de la température » ordinaire leur rende leur pesanteur naturelle. Elles tombent » alors selon la loi immuable de la nature (sic) ». Pottinger n'est entré dans le grand désert proprement dit qu'entre Kharan et les ruines du village de Righan ; mais comme il est jusqu'à présent le seul européen qui ait fourni des notions sur le pays situé entre le Beloudchistan et Bampour, ou Benpour comme il l'écrit, la partie de son ouvrage consacrée à la description de cette région présente beaucoup d'intérêt, de même que les renseignements qu'il a recueillis sur les Beloudj. Malheureusement il gâte souvent l'impression favorable produite sur le lecteur par une série de faits positifs et vrais, en les faisant suivre d'aperçus généraux d'un vague véritablement désolant. Ainsi, à la page 42 du tome II, on lit « que l'affinité du Beloutchiki et du Persan donne un témoignage bien fort en faveur de l'origine occidentale de ce peuple ; » puis à la page suivante il dit que son ignorance des dialectes turcs et tatars le prive d'un moyen excellent pour résoudre la question de leur origine ; et, enfin, dans les pages suivantes il tâche de prouver que ce sont probablement des Turcomans seldjoukides ou des Monghols, et tout cela en citant de temps à autre des ouvrages orientaux, et en donnant dans le même instant des preuves évidentes de son peu de familiarité avec l'histoire musulmane de l'Asie ;

car il parle des khalifs de Bagdad an 90 de l'hégire, saute brusquement de l'an 92 de l'hégire à Mahmoud de Ghizni, parle, après Tchengizkhan, de l'inimitié implacable des rois kharasmiens qui oblige de nombreuses hordes de Monghols à fuir de la Perse ; bref, il ajoute à chaque digression historique tant de confusion sur un sujet qui n'est déjà pas très clair par lui-même, qu'on ne se rend pas compte des causes qui l'ont engagé à agir ainsi.

La tournure prise bientôt après ces deux voyages par les événements politiques de l'Europe, ôta à l'Angleterre toute crainte sur les projets de la France en Asie. Le gouvernement anglais se crut suffisamment renseigné sur ces pays lointains par les rapports d'Elphinstone, de Christie, de Pottinger et de Malcolm, qui, à eux quatre, ont coûté plus qu'une expédition de toute une compagnie de savants du continent voyageant dans ces pays dix ans de suite.

Jusqu'à l'année 1821, nous n'avons à citer aucun voyageur qui ait entrepris une exploration soit dans le Khorassan, soit dans la partie orientale de la Perse méridionale; néanmoins, l'intérêt du public anglais pour ces pays était vivement soutenu par trois publications littéraires d'un grand mérite : le poème de Moore, *Lalla Rookh*, qui commence, comme l'on sait, par *The veiled prophet of Khorassan*; le roman de Morier, *Hadjî-Baba*, et l'*Histoire de la Perse* de Malcolm. Bien qu'aucun de ces ouvrages ne soit un livre de géographie, on m'excusera si je leur consacre ici quelques mots, car ils ont plus fait pour populariser les connaissances sur cette partie de l'Asie, que les traités exclusivement destinés à les faire connaître.

Il serait étrange de faire un crime à un poète d'avoir embelli le pays où il place l'action de son drame ou de son épopée ; mais je ne crois pas que, pour cela seul, Moore puisse être complètement exempté du reproche d'avoir si peu compris la nature du pays et le caractère des habitants au milieu desquels il place les personnages de son poème. Certes, ce n'est pas l'érudition qui

lui a fait défaut : son ouvrage est hérissé de citations savantes. D'Herbelot, Chardin, le *Koran*, Abulféda, Ibn-Haukal, Niebuhr, Gibbon et d'autres, se trouvent cités au bas de chaque page. Ce qui lui a manqué, c'est l'inspiration, c'est la force que les poètes puisent dans cette espèce de seconde vue dont ils sont doués parfois, et qui leur permet d'évoquer un passé glorieux avec toutes ses splendeurs évanouies. Voilà pourquoi ses paysages ne sont que des tirades bien versifiées ; mais elles n'ont rien de plastique, rien de vrai. Lisez par exemple (p. 185, édit. de Leipzig) la description de l'Oxus : c'est le Mémoire de M. Jaubert sur l'ancien cours de cette rivière, mis en vers, et on y chercherait en vain un tableau saisissant des montagnes neigeuses où ce fleuve majestueux prend sa source, et une description des mornes solitudes où il termine son cours ; au lieu de tout cela, on n'y trouve qu'une quantité de termes géographiques arrangés d'après les règles de la prosodie anglaise. Son *Mokaanna*, sa *Zelica*, sont des abstractions très éloquentes et très passionnées quelquefois, mais qui n'ont d'oriental que le costume, et je crois fort que l'historien anglais des Indes qui exprima à M. Mackintosh son étonnement, en apprenant que Thomas Moore n'avait jamais été en Orient, a simplement voulu faire un compliment peu sincère au poète. Mais comme ce poème a eu une grande vogue, il a puissamment contribué à répandre des idées fausses sur la Perse orientale, et a préparé involontairement l'esprit public en Angleterre à être saisi par un autre fantôme dont nous allons parler bientôt, et qui a exercé aussi, comme la crainte de l'invasion de l'Inde par Napoléon I^{er}, une influence utile à la géographie des pays qui nous occupent.

L'ouvrage de M. Morier a une tout autre valeur. C'est sans contredit le meilleur livre qui ait jamais été écrit sur la Perse ; c'est un tableau exact et vigoureusement peint de la haute classe de la société persane, telle qu'elle était au commencement de ce siècle. Chose très remarquable, les descriptions de la nature sont

beaucoup plus exactes dans le roman que dans la relation des voyages de l'auteur. Même les pays qu'il n'a jamais visités sont décrits dans le roman avec une vérité de coloris qu'il ne retrouve plus en parlant des contrées qu'il explore. L'inspiration le guide plus sûrement que l'examen personnel, et je n'hésite pas à dire que les romans de ce mérite font plus de bien à la science que beaucoup d'ouvrages volumineux et spéciaux.

L'*Histoire de la Perse* de Malcolm n'est pas un ouvrage sérieux. L'auteur ne connaissait les langues orientales que par pratique. Il parlait plus ou moins bien le persan, comprenait quand on lui lisait les historiens qui se sont servis de cette langue; mais il n'était pas orientaliste, et se bornait à prendre des notes pendant que son *mirza* lui faisait la lecture de Mirkhond, de Khondemir et d'autres auteurs qu'il cite dans le cours de son ouvrage. De manière que le livre du général Malcolm ne doit et ne peut être considéré, pour ainsi dire, que comme le canevas d'un ouvrage à faire, surtout à présent que les sources de l'*Histoire de Perse* nous sont mieux connues. Mais, pour son temps, il a eu le grand mérite d'avoir comblé une lacune fâcheuse dans les connaissances historiques de la majorité du public éclairé. Il a donné le moyen, aux gens qui ne sont pas orientalistes de profession, de remplir un vide existant dans leurs connaissances du passé de l'Asie pour toute l'époque qui sépare Alexandre le Grand des temps modernes, par une série de faits basés sur des données chronologiques assez exactes; en un mot, il a frayé le premier une route dans un terrain qui n'avait rien d'inabordable, mais qui en avait toute l'apparence à cause des ténèbres qui l'enveloppaient.

Héritiers de l'influence française en Perse, les Anglais avaient fondé à la cour d'Abbas Mirza, et dans plusieurs autres endroits du nord de la Perse, des noyaux d'européens qui ont beaucoup contribué à rectifier les idées sur la nature du pays. Cette compagnie se recrutait, presque exclusivement, parmi les officiers des Indes; ainsi s'explique cette grande uniformité dans les moyens d'explor-

ration de la Perse, uniformité qui, en présentant quelques avantages, avait aussi beaucoup de côtés faibles et ne produisit que très peu de résultats solides. Les officiers de l'armée des Indes quittaient, à cette époque, l'Europe à un âge très peu avancé ; des bancs de quelques écoles primaires, ils passaient à un cercle d'activité très varié, où ils devaient souvent appliquer le peu de connaissances qu'ils avaient acquises chez eux à une série de questions ardues et compliquées ; ils devaient lever des plans, faire des observations astronomiques et météorologiques, se livrer à des recherches d'histoire naturelle, d'archéologie, de linguistique, etc. ; car tout cela attirait sur eux l'attention de leurs chefs et facilitait leur carrière. Mais, sans bases solides, ces travaux scientifiques ne pouvaient évidemment fournir que des à peu près, bons faute de mieux, mais ayant une très faible valeur intrinsèque. Enfin, ils étaient tous sous l'influence des caprices de la mode scientifique qui gouverne en Angleterre si despotiquement. Jusqu'à présent elle admet, par exemple, qu'en se trompant sur un fait de peu de valeur de l'histoire romaine ou grecque de l'antiquité, on commet quelque chose d'impardonnable ; tandis qu'en avançant un fait capital de l'histoire orientale avec peu d'exactitude, on ne commet qu'une simple erreur. On considère comme un crime de lèse-science, de ne pas parler avec plus ou moins de connaissance de cause de la formation des terrains d'une chaîne de montagnes que l'on dit avoir franchie ; mais parler légèrement de la végétation d'un pays en confondant les plantes de différentes espèces, même ne pas en dire un seul mot, citer des théories météorologiques hasardées, ne nuit en rien à la réputation d'un livre.

Toutes ces observations vont être corroborées par quelques mots que je crois devoir consacrer à l'ouvrage de M. Mac Donald Kinncir, publié en 1813 sous le titre de *geographical Memoir of the Persian Empire, accompanied by a map*, où il déclare avoir résumé tous les travaux géographiques exécutés par ses compatriotes, en

Perse. Cet ouvrage n'est pas une brochure servant d'explication à la carte, c'est un volume in-4° de 486 pages, contenant la description de 23 provinces, dont 15 appartiennent à la Perse; les autres sont le Kaboul, le Sinde, le pachalik de Baghdad et d'Orfa, l'Arménie, la Géorgie, la Mingrétie, le Daghestan caucasien et le Chirvan, c'est-à-dire tous les pays voisins de l'empire persan. En sus, ce mémoire contient soixante itinéraires relevés par les membres des différentes missions britanniques qui se sont succédé en Perse pendant les treize premières années de ce siècle, ou recueillis par eux de la bouche d'indigènes dignes de foi. De cette manière l'on serait en droit de s'attendre à trouver dans ce livre beaucoup de renseignements nouveaux et utiles sur les pays dont il parle; mais malheureusement il n'est riche qu'en généralités qu'on aurait pu écrire sur la Perse presque sans l'avoir vue. Ainsi, dans le chapitre consacré à la description du climat de la Perse, l'auteur se borne à nous dire que ce climat, loin d'être chaud, varie avec les hauteurs, et que sur les montagnes, en été même, il fait très froid. Ses aperçus purement géographiques ne sont guère plus instructifs. A la page 148, par exemple, il veut établir la différence entre le caractère du sol de l'Aderbeidjan et celui du Fars, et voilà comment il s'exprime; je citerai ce passage textuellement, car j'avoue mon impuissance à le traduire d'une manière intelligible : « *The character of the country, in this province, differs* » *materially from that of Fars and Irak. Here we have a regular succes-* » *sion of modulating eminences partially cultivated and opening into plains,* » *such as those of Oujan, Tabreez and Urumea. To the south, the moun-* » *tains of Sahund raise, in an accumulated mass, their towering heads to* » *the clouds; and, on the north, the black rocks of the Karabaug disappear* » *in the luxuriant vegetation of Chowal Mogan.* » Cette tirade ronflante ne vaut certes pas une description moins sonore, mais plus claire; car, avec la meilleure volonté du monde, il serait difficile de comprendre comment les montagnes du Karabagh peuvent disparaître dans la végétation luxuriante du Tchawal Mogan, qui

n'est autre que le *Tchouli Moughan*, ou plaine du Moughan, une des steppes herbacées les plus fertiles de la Transcaucasie. Nous avons d'autant plus le droit d'être surpris de cette description confuse, qu'elle se rapporte à un pays spécialement étudié par les voyageurs anglais, et très facile à décrire en peu de mots; car, à l'est et à l'ouest, cette province est limitée par deux chaînes longitudinales, dont la première la sépare du Ghilan et la seconde de la Mésopotamie. Au nord, ces deux chaînes sont liées par un soulèvement de terrain latitudinal, qui, commençant à l'est au mont Savalan (4572^m), va aboutir dans le Kourdistan à la chaîne du Kandilan, et, vers le sud, cette liaison a lieu au moyen d'une chaîne parallèle à celle du nord, portant le nom de chaîne de Bouzgouch et aboutissant au Séhend (3505^m). L'espace qui reste entre le Savalan et la chaîne du Ghilan est occupé par la plaine du Moughan, tandis que l'espace qui sépare Séhend de la chaîne des monts Kandilan est rempli par le lac d'Ourmiah; enfin l'espace entre toutes ces montagnes est occupé par une série de plaines disposées en terrasses, et dont le sol est plus ou moins fertile ou imprégné de sel. La carte qui accompagne l'ouvrage de M. Kinneir est beaucoup meilleure que le mémoire; sa partie occidentale surtout mérite d'être étudiée, car elle nous présente un résumé consciencieux de tous les levés exécutés en Perse par les Anglais jusqu'en 1813. Sa partie orientale laisse beaucoup à désirer; car, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, tout en apportant quelques corrections au tracé des itinéraires dans le nord du Khorassan admis dans la carte de Rennell, elle reproduit toutes les erreurs hydrographiques de cette carte. Évidemment cette dernière imperfection ne peut être mise sur le compte de M. Kinneir; elle résulte directement du manque d'exactitude des matériaux mis à sa disposition.

Le but spécial du présent mémoire, qui ne traite que de la partie méridionale de l'Asie centrale, m'empêche d'analyser l'admirable voyage de M. Ouseley, qui, par la richesse et la solidité de ses

renseignements, laisse bien loin derrière lui tous ses prédécesseurs anglais, et fait vivement regretter qu'il n'ait pas eu l'occasion de visiter la Perse orientale.

Passons à l'analyse du voyage de M. Fraser :

Fraser vint aux Indes, non comme employé de la Compagnie, mais comme voyageur, et, après avoir parcouru les provinces occidentales de ce vaste pays, il conçut l'idée de visiter la Perse. Ne voulant pas retomber dans les redites, il entreprit d'explorer ce pays dans des directions nouvelles où aucun de ses compatriotes n'eût pénétré avant lui. Notamment, il se proposa de visiter les provinces orientales de la Perse, et même de pousser son voyage jusqu'à Boukhara. A Bombay, il rencontra le docteur Andrew Jukes, nommé bientôt après envoyé extraordinaire de la Compagnie des Indes à la cour de Téhéran, et s'embarqua avec lui pour Bouchir. Nous ne nous arrêterons pas à l'examen de la partie de son voyage qui traite des pays situés entre le littoral du golfe Persan et la capitale, et nous n'analyserons que très succinctement aussi les explorations de M. Fraser dans le Khorassan.

Fraser quitta la capitale de la Perse le 19 décembre 1821, et s'étant joint à une caravane de pèlerins qui allait à Méched, il se rendit avec elle à Nichapour par la route connue, décrite déjà par Truilhier, qui passe par Kéboud Goumbez, Eivani-Keif que Fraser écrit inexactement Eiwanee Key, Gerdenei Serdereh, Dihi Nemek (Dinnamuk chez Fraser), Lazguird, Semnan et Damghan. De Nichapour, il visita les mines de turquoises, revint encore une fois à Nichapour, d'où, par la route des montagnes, il se rendit à Méched où il arriva le 2 février 1822. Étant resté dans cette ville jusqu'au 11 mars, il renonça à son voyage de Boukhara et revint à Astrabad par Kabouchan ou Koutchan, qu'il écrit Cochoon, puis par Chirvan, Boudjnounrd, Sirvan, Kallahkhan et Robati Achik. Pour rendre son voyage aussi utile que possible à la géographie, il emporta avec lui un sextant qui pouvait se visser sur un pied fixe, deux chronomètres, un télescope, une petite boussole de

Smalcalder et quelques thermomètres, dont l'un portait une division assez fine pour pouvoir être employé comme hypsomètre. Le voyageur ne se donne pourtant pas la peine d'indiquer en combien de parties chaque degré était subdivisé, ni comment il se servait de l'instrument pendant les expériences, de manière qu'il est impossible de savoir jusqu'à quel degré ses déterminations des points d'ébullition sont exactes. Il mit beaucoup d'assiduité à faire des observations astronomiques; mais comme il ne les a jamais publiées en détail, nous ne pouvons les juger que par les résultats qu'il a donnés. Il détermina en tout, depuis Bouchir, 42 longitudes, dont 34 au moyen du transport du temps par le chronomètre, et 8 par l'observation des éclipses des satellites de Jupiter. En outre, il contrôla six fois ses déterminations chronométriques par des observations d'éclipses des satellites de Jupiter, et douze fois, tantôt les unes et tantôt les autres, par la mesure des distances lunaires; mais il n'y a que deux points où nous avons les résultats obtenus par ces trois méthodes à la fois. Ces points sont :

	Long. chronom.	Par les éclipses.	Distances lunaires.
Damghan. . . .	54° 33' 50"	54° 48' 45"	54° 2' 00"
Nichapour . . .	58° 46' 38"	58° 48' 15"	58° 56' 30"

La différence de 46 minutes pour le premier point et de 40 minutes pour le second, ne donne pas une très haute idée de l'exactitude des observations elles-mêmes, et dans tous les cas cette discordance justifie la prudence avec laquelle M. Arrowsmith a modifié plus ou moins les coordonnées géographiques de quelques points déterminés astronomiquement par M. Fraser, d'après l'indication des distances évaluées par le voyageur et les angles qu'il a mesurés à l'aide de la boussole. Nous profitons de cette occasion pour faire observer que, tout extraordinaire que puisse paraître l'assertion que les longitudes fournies par une simple opération topographique puissent surpasser en exactitude

celles qu'on obtient par des méthodes astronomiques, cette assertion n'en est pas moins vraie si l'observateur n'est pas un astronome consommé, et s'il n'a pas à sa disposition tous les instruments de précision indispensables pour obtenir des résultats d'une grande exactitude. M. Fraser a rendu un véritable service à la géographie, en rapportant beaucoup d'observations topographiques dont nous venons de parler; et le bonheur qu'il a eu de trouver un interprète aussi habile que M. Arrowsmith pour représenter graphiquement ses observations, fait qu'il est le premier qui nous ait donné une idée exacte de l'orientation de différentes localités du Khorassan septentrional, et de la configuration du sol entre la mer Caspienne et Méched. Outre une ample narration de ses aventures personnelles, interrompue par des descriptions plus ou moins détaillées des villes qu'il a rencontrées sur son chemin, il y a deux parties dans le voyage de M. Fraser, le chapitre XI et l'appendice B, qu'il consacre exclusivement à une description géographique du Khorassan. Comme premier essai de description d'un pays presque entièrement inconnu, ce travail mérite quelque attention; mais comme l'auteur n'a vu lui-même qu'une très petite partie de la contrée dont il parle, et que pour tout le reste il ne fait que reproduire les témoignages d'autrui, plusieurs traits du caractère du sol sont inexactement interprétés. Ainsi, par exemple, il applique le nom de *table land*, plateau, au grand désert salé qui s'étend au sud de la chaîne latitudinale du Khorassan septentrional, tandis que s'il en avait fait le tour, ou s'il s'était seulement donné la peine de consulter la carte de Lapie dont nous venons de parler, il se serait aisément convaincu que les bords de ce désert sont plus élevés que son centre, et que par conséquent le terme de bassin, ou de dépression, lui conviendrait mieux. Presque partout où il veut généraliser ses impressions topographiques et orographiques, cela lui réussit mal. Dans le chapitre XII, il donne des détails curieux sur les tribus turcomanes qu'il a eu occasion d'étudier *de visu*, de même que sur celles qu'il n'a connues que par des

ouï-dires, et il ajoute par ce travail quelques faits ethnographiques nouveaux à ce que son prédécesseur en Turcomanie, le capitaine Mouravief, a publié dans son Voyage. Pour les détails archéologiques et historiques, le voyageur anglais n'est exact qu'en tant qu'il reproduit le témoignage pur et simple de ses informateurs persans; là où il fait de l'histoire de son cru, il est généralement peu exact. Ainsi, par exemple, en parlant de Tous, il dit avec une grande assurance que cette ville célèbre fut détruite par Tchinghiz-Khan et n'a jamais pu se relever depuis, tandis que nous savons qu'Ibn-Batouta, qui y a été plus de cent ans après Tchinghiz, en parle comme d'une « des plus illustres villes du Khorassan » (Voyez la traduction de ce voyage par MM. Defrémery et Sanguinetti, tome III, page 77). Mirkhond nous donne des détails sur une visite qu'y fit Chah Roukh en 822 de l'hégire; moi-même j'y ai trouvé une dalle sépulcrale placée en 983 de l'hégire, et j'ai constaté de plus que le nom de cette ville disparaît des listes des positions géographiques gravées sur les tablettes des astrolabes persans après l'an 1100 de l'hégire. Or, comme Tous n'a jamais été un lieu réputé saint, il est impossible d'admettre que quelqu'un ait eu l'idée de s'y faire enterrer après la destruction de la ville, de même, les listes des positions géographiques qu'on gravait sur les astrolabes servaient à faciliter les calculs astrologiques tels que natiuités et autres, évidemment applicables seulement à des points habités. Il résulte de tout cela que, bien loin d'être complètement détruite par Tchinghiz, cette ville ne s'est entièrement dépeuplée que dans le commencement du siècle dernier. Malgré ces petites imperfections, le voyage de M. Fraser a été très utile à la science, et il faut lui en savoir d'autant plus de gré que tout ce qu'il a fait, il l'a accompli seul, avec une assiduité digne de tout éloge, et avec un zèle qui ne lui a fait défaut ni au commencement ni à la fin de ses longues et laborieuses explorations. Ses descriptions de certaines localités, comme, par exemple, celle du passage des montagnes entre Nichapour et Méched, sont très exactes, et reproduisent avec beaucoup de vérité la nature du

paysage. Souvent même, le voyageur anglais décrit avec bonheur différentes scènes de la vie privée des Persans ; mais souvent aussi sa connaissance imparfaite de la langue persane l'empêchait de bien saisir le véritable sens des scènes auxquelles il assistait. Sous ce dernier rapport il a été surpassé par son compatriote et son successeur dans ces pays, le capitaine Conolly, dont le voyage va nous occuper tout à l'heure ; mais nous croyons devoir faire précéder nos remarques sur son livre par quelques mots sur la tendance de l'opinion publique en Angleterre quant à la politique orientale contemporaine, à l'époque de son voyage.

Ayant succédé aux Français en Perse, les Anglais, forts des subsides qu'ils versaient annuellement dans le trésor du Chah, forts du corps d'officiers instructeurs qu'ils surent amicalement imposer au gouvernement persan, et surtout forts de la prédilection et de l'engouement qu'avait pour eux Abbas Mirza, étaient omnipotents à la cour du prince régent entre les années 1815 et 1825. Les succès obtenus par la Russie pendant les années 1827 et 1829 en Perse et en Turquie, les pertes que les Persans avaient essuyées en se conformant aux conseils des Anglais, portèrent un coup sensible à leur influence dans ce pays et firent douter en Angleterre même de l'utilité d'entretenir une influence aussi coûteuse. Il fallait donc trouver aux yeux du peuple anglais quelque prétexte nouveau, afin qu'il consentît à se prêter avec la même complaisance que par le passé à des sacrifices d'argent considérables sans aucun profit matériel. Ce fut alors que le fantôme de l'invasion russe dans l'Inde surgit de l'imagination des diplomates anglais en Orient, et cette fantasmagorie eut un grand succès. La masse du public anglais s'y est laissé prendre. Il était, dès lors, tout naturel de s'attendre à une nouvelle série de voyageurs étudiant spécialement la question de l'invasion russe et de sa possibilité, comme on les avait vus étudier les chances probables de l'invasion française. Par ordre chronologique, le capitaine Arthur Conolly ouvre cette nouvelle liste d'explorateurs anglais dans la Perse orientale.

Parti de Londres à la fin de l'été de 1829, il se rendit à Saint-Pétersbourg, traversa la Russie, le Caucase, et passa l'hiver de 1829 à 1830 à Tébriç. La capitale de l'Aderbeidjan était alors la résidence du prince royal Abbas Mirza, héritier présomptif du trône de Perse et véritable régent de l'empire, car son père, entouré à Téhéran d'une cour somptueuse, n'avait gardé du pouvoir que le droit de jouir des plaisirs et de veiller à la conservation du trésor de l'État. Le prince royal, toujours encore dominé par les Anglais, accorda à Conolly toutes sortes de facilités officielles pour son voyage, et, de plus, il eut le bonheur de trouver un fidèle compagnon musulman qui s'était engagé à le suivre jusqu'aux Indes, et auquel revient la plus grande part dans la réussite de ce voyage périlleux. Seïd-Keramet-Ali, c'était le nom de ce compagnon, était Chiïte indien venu en Perse pour affaires de commerce. S'étant trouvé souvent en contact avec des Européens, il avait en partie dépouillé ce fanatisme farouche qui rend impossible au voyageur chrétien en Orient de lier des rapports de franche amitié avec les indigènes musulmans, et lui entrave l'étude et la juste appréciation de l'état social des pays asiatiques, où tout est différent de ce qu'il a vu chez lui, et où un guide expérimenté et sincère ne peut être remplacé que par un très long séjour, une connaissance parfaite de la langue, et une puissante volonté de pénétrer, coûte que coûte, les mystères de la société musulmane. Seïd-Keramet-Ali a été utile au capitaine Conolly, non-seulement à cause de ce que très souvent il a su le tirer de situations périlleuses ou désagréables, mais surtout par ses conseils et ses conversations, qui permirent au voyageur anglais de juger les hommes et les choses des pays qu'il visitait, avec beaucoup plus de justesse qu'aucun de ces prédécesseurs ou de ses successeurs anglais n'avait pu le faire. Aussi, le voyage de Conolly doit être considéré surtout comme un tableau fidèle de l'état social de la Perse orientale, tableau où le mérite de la manière et du coloris appartient évidemment à l'auteur anglais, mais dont le

trait, les clairs et les ombres sont en grande partie dus à l'expérience de son compagnon indien. Malgré la qualité précieuse de cet ouvrage qui est unique en son genre, il a été comparativement peu apprécié en Europe. On y cherchait de la géographie, et c'est justement son côté faible. N'ayant entrepris ce voyage que dans le but spécial d'étudier la possibilité de l'invasion de l'Inde à travers la Perse, le capitaine ne décrit les localités qu'il visite que sous le point de vue stratégique, et il développe avec beaucoup de talent les résultats de son examen dans un appendice qui me paraît être la discussion la plus lucide de cette question, si souvent entamée par les voyageurs et les publicistes anglais.

Conolly quitta Tébriz, le 6 mars de l'année 1830, et arriva le 14 du même mois à Téhéran. Ayant consacré trois semaines à l'étude de la capitale et à l'achèvement des apprêts définitifs d'un long voyage, il partit le 6 avril de Téhéran, et, par la vallée de Djadjeroud, Sari et Achref, il se rendit à Astrabad où il espérait pouvoir trouver les moyens de se rendre à Khiva. Confiant dans les promesses des Turcomans, il s'aventura parmi eux; et non-seulement il dut renoncer à son plan primitif, mais après avoir été pillé et maltraité par les nomades, il s'estima fort heureux d'être revenu sain et sauf à Astrabad, après un séjour de quelques semaines sous les tentes turcomanes. Cette excursion périlleuse lui a donné le moyen d'ajouter quelques détails curieux à ce qui était déjà connu par le voyage du capitaine Mouravief sur la partie méridionale de la côte orientale de la mer Caspienne. D'Astrabad, qu'il quitta le 12 juin, il se rendit à Chah Roud par une route qui n'a pas été décrite avant lui, nommément par Ziaret, le col de Djilin bilin et Hefstchechmé. De là, jusqu'à Méched, il suivit la route ordinaire des caravanes et des pèlerins, et cette partie de son voyage ne présente d'intérêt que comme description fidèle et animée de ces pèlerinages *ex-voto*, qui sont tellement dans les mœurs des orientaux musulmans, qu'il m'est arrivé de rencontrer à Tébriz un vieillard, père de famille, établi à Marghilan, entre Khokand

et Yarkand, sur la frontière de la Chine, qui se décida en vingt-quatre heures à aller à la Mecque avec toute sa nombreuse famille, séduit par la description de ce voyage faite par son fils à peine retourné de là, et qu'il recommença après avoir couché une nuit seulement sous le toit paternel pour se reposer d'une absence qui avait duré trois ans.

Le manque d'argent et la difficulté de s'en procurer retinrent Conolly à Méched plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu, et il est bien à regretter que, craignant de tomber dans les redites, il renvoie le lecteur pour la description de cette ville au voyage de Fraser, car j'ai l'intime persuasion que, guidé par son seïd, il nous aurait communiqué des détails beaucoup plus exacts sur cette localité peu connue, que ceux fournis par son prédécesseur. En effet, malgré cette modestie, le peu qu'il nous en dit nous donne une idée beaucoup plus correcte sur la manière d'être des habitants de cette capitale du Khorassan, que les longues descriptions de Fraser. Ayant enfin obtenu les moyens de continuer sa route, il profita du départ de Méched d'un petit corps de cavaliers Afghans que le chef de Hérat avait envoyé au secours des Persans contre la Russie, seulement après la conclusion de la paix, et qui ne signala sa présence dans les États du Chah que par une série de pillages et de désordres, si bien qu'on leur sut gré de les voir enfin se décider à rentrer dans leurs foyers. La route parcourue par ce corps d'armée n'était pas la route ordinairement suivie par les caravanes, et Conolly aurait rendu un véritable service à la géographie en la décrivant sur toute son étendue entre Méched et Tourbeti Cheikhi Djam, avec plus de détails qu'il ne le fait ; mais, soit qu'il ait dû se conformer aux habitudes des mœurs orientales et voyager seulement pendant la nuit, soit par suite du manque de loisir de prendre sur place des notes précises, il est très difficile d'orienter cette route au moyen du peu de renseignements confus qu'il nous en donne. De Tourbeti Cheikhi Djam, par Touman Agha et Tirpoul, il arriva, le 22 septembre de grand matin, à Hérat, le

dixième jour, après avoir quitté Méched. Les détails topographiques et archéologiques que M. Conolly donne sur Hérat, ne sont pas très nombreux, mais tout ce qu'il en dit est exact, et les portraits de Yar Mouhammed Khan et d'autres personnages marquants qu'il a eu l'occasion d'approcher, sont esquissés par lui avec beaucoup de bonheur. Il quitta Hérat le 19 octobre 1830. Sa route jusqu'à Kandahar, par le caravansérail de Mir Oullah, Roudi Ghez, Ziareti Khodjeh Oureh, Koullah, Kouchki Djambouran, Sebzar, Guirichk et Kandahar, est décrite avec beaucoup d'exactitude. Les détails que M. Conolly a recueillis sur l'histoire moderne des Afghans, ont un très grand mérite. J'ai eu moi-même l'occasion de vérifier quelques parties de sa narration par des conversations avec les témoins oculaires et même les acteurs des drames qu'il relate, et j'ai acquis la conviction qu'il était très bien renseigné, et qu'il a puisé les faits qu'il nous communique aux sources les plus certaines. Il termine son ouvrage, comme nous l'avons déjà dit, par un mémoire consacré à l'examen de la question de la possibilité de l'invasion de l'Inde par une armée russe. Il conclut qu'une expédition de cette nature ne présente aucun obstacle matériel absolument insurmontable, surtout si elle est dirigée non, au travers du Khorassan, mais en descendant l'Oxus, et si elle est calculée de manière à pouvoir être exécutée en deux ans; la première année, depuis la frontière de la Russie jusqu'aux confins de l'Afghanistan, et la seconde à travers l'Afghanistan jusqu'à l'Inde. Ce qui affaiblit considérablement l'autorité de ses déductions, c'est qu'au moment où Conolly écrivait ce mémoire, il ne connaissait les pays qu'il croit être le théâtre le plus approprié à la réussite de l'entreprise que par des ouï-dire, et ce n'est que douze ans après qu'il lui a été donné de l'explorer en personne. Victime du fanatisme musulman, il a été assassiné le 25 mai 1842, par ordre de l'émir de Boukhara, quarante jours après mon départ de cette ville, mais d'après ce qu'il m'a dit lui-même, l'examen personnel de ces contrées n'a modifié que très peu ses

premières convictions à ce sujet. Quoique Conolly ne croie guère à la possibilité de la réussite d'une entreprise militaire russe dans l'Inde, il le dit avec si peu d'assurance, que son travail sur ce sujet n'a en rien contribué à tranquilliser l'esprit public en Angleterre. D'autant plus que, sans le vouloir, peut-être, il aida à asseoir le fantôme de l'invasion sur une base qui avait toute l'apparence de la solidité, car il dit à la page 322 du tome II de son ouvrage : « *But in our endeavours to crush the power of Napoleon, we* » *gave strength to Russia, who now commands from her adjoining frontiers,* » *the influence over Persia for which France intrigued from a distance.* »

Avant que M. Conolly ait eu le temps d'arriver à Calcutta, le gouverneur général des Indes songeait à faire examiner la même route du sud au nord, et cette tâche a été dévolue au capitaine Alexandre Burnes.

Le voyage de M. Burnes, publié par lui, à Londres, en trois volumes, a eu une grande vogue, il a été traduit en français, en allemand et en russe, de manière qu'il est trop connu pour que j'aie besoin de l'analyser en détail. Le capitaine Burnes a été envoyé en 1830 sur l'Indus, pour décider la question de savoir si ce beau fleuve est navigable par des bateaux à vapeur; s'étant acquitté de cette mission à la satisfaction du gouverneur général, il lui suggéra l'idée de l'envoyer de Delhi, à Caboul et à Boukhara, pour reconnaître cette route et pour donner au gouvernement et au public anglais quelques notions sur un pays dont l'exploration semblait être devenue un monopole russe. Au commencement de décembre de l'année 1831, il obtint la permission sollicitée, et quitta Delhi le 23 du même mois. Très bien reçu à Kaboul par Dost Mouhammed Khan et surtout par son frère le Nawab Djabbar Khan, il séjourna assez longtemps dans cette ville. Les détails qu'il donne sur l'Afghanistan sont peut-être ce qu'il y a de mieux dans son ouvrage. Par la route de Koundouz, Balkh et Karchi, il arriva à Boukhara le 21 juillet. Y étant resté une couple de semaines, il continua son voyage avec une

caravane qui se rendait à Méched. Il visita chemin faisant et très à la hâte les ruines de Beikend, la plus ancienne ville de la Soghdiane, et ayant passé le 16 août l'Oxus à Bétik, il traversa le désert des Turcomans, la province de Merv, et arriva le 14 septembre à Méched. Après un très court séjour dans cette ville, il alla rejoindre à Kabouchan quelques-uns de ses compatriotes qui s'y étaient rendus avec le prince royal Abbas Mirza pour l'aider à soumettre cette province rebelle. Profitant du départ de Hamza Khan pour Astrabad, où il devait résider comme gouverneur des Turcomans, Burnes quitta le 23 septembre le camp persan, et se rendit au Mazandéran par la route déjà décrite par Fraser et qui traverse Boudjnourd, Sarrivan, Kila Khan et Chahbaz. Ayant visité Achref, il arriva le 21 octobre à Téhéran, par la route d'Ali Abad, et revint enfin aux Indes par Chiraz et Bouchir.

L'ouvrage de Burnes est agréablement écrit et se lit presque comme un roman, mais on l'oublie tout aussi vite. Les sujets traités dans son voyage sont très variés ; il y donne des aperçus sur le climat, sur la direction des chaînes de montagnes, sur le cours des rivières, sur l'éthnographie, sur la statistique, sur les questions d'archéologie de l'antiquité et d'archéologie musulmane, etc., etc. ; mais toutes ces questions n'y sont qu'effleurées. Il est évident qu'un fond d'études solides fait défaut au voyageur intelligent et zélé, et c'est pour cela que dans les cas mêmes où il cite des observations intéressantes, il les gâte en les énonçant d'une manière peu exacte et manquant de toute précision scientifique. Ainsi, par exemple, il a constaté dans le désert une différence de 50° F. entre la température du sable et celle de l'air, mais malheureusement cette observation n'a aucune valeur, car le voyageur a oublié de dire si la température de l'air était prise au soleil ou à l'ombre et comment il a fait pour obtenir la température du sable. Il a oublié même de mentionner à quelle époque de la journée se rapporte cette curieuse donnée météorologique. A la page 104 du II^e volume (2^e édition), il parle d'un fait de géo-

graphie physique très important, notamment de la variation éprouvée par le niveau de la mer Caspienne et dit : « *There is* » *prevalent belief, that the waters on the south side of the Caspian* » *have been receding and during this 12 years they have retired about* » *300 yards, of which I have ocular proofs;* » mais il ne se donne même pas la peine de nommer l'endroit où il a constaté ce fait, ni si la pente y était douce ou rapide, ce qui fait une grande différence, car il est aisé de comprendre que le long d'une surface peu inclinée, la mer pouvait facilement parcourir dans sa retraite 300 yards, sans changer notablement de niveau, tandis que si ces 300 yards se rapportaient à une pente rapide, le phénomène prenait, par cela seul, un tout autre caractère. Le peu de connaissances du voyageur dans les langues, l'histoire et la littérature de l'Orient, l'expose à des erreurs encore plus regrettables; ainsi, pour ne citer que ce qui nous tombe sous la main, je signalerai quelques-unes de ces assertions extraordinaires, page 70, tome III. Il fait de Geuher Chad Agha, femme si influente de Chah Roukh, un homme Gahur shah, « *a descendant of the illustrious Timour;* » à la page 101, il fait d'un Laanet-nameh, c'est-à-dire défense écrite pour empêcher de faire quelque chose sous peine de damnation, un « Lanut-Nooma » et le traduit par « *Curse shower (sic)!* Ces citations pourraient être multipliées à l'infini, et voilà pourquoi, tout en rendant justice au désir louable du voyageur anglais, d'être aussi utile à la science qu'il le pouvait, il m'est impossible même de souscrire à la louange légèrement ironique de M. de Humboldt, qui, en appréciant à la page 35 du premier volume de l'Asie centrale, le voyage de M. Burnes, dit : « L'ouvrage du lieu- » tenant Burnes réunit à la richesse des notions précieuses, le » charme de la candeur et d'une noble simplicité de narration. » M. Burnes a racheté en partie ses péchés scientifiques en confiant ses observations topographiques, à M. John Arrowsmith, qui, les ayant jointes à d'autres matériaux qu'il possédait déjà sur ces pays, a publié la carte très connue, immédiatement traduite

en français et qui pendant très longtemps a été le document le plus authentique et le mieux fait qu'on ait eu sur l'Asie centrale. Même à présent où il y a des travaux plus récents et plus exacts, c'est une pièce utile à consulter. Comme Conolly, Burnes s'occupe aussi de la question de l'invasion de l'Inde, et sans consacrer à ce sujet une digression spéciale, il y revient dans beaucoup d'endroits de son livre; mais ses déductions sont tout aussi peu concluantes que celles de son prédécesseur. Ainsi, dans le passage où il s'exprime plus catégoriquement qu'ailleurs, après avoir décrit les difficultés que présente au voyageur le désert qui entoure Merv, il dit (page 22, tome III) : « *With such an enumeration of petty vexations and physical obstacles it is dubious, if an army could cross the desert at this point.* »

La publication de la belle carte de M. Arrowsmith a mis en évidence, plus que tout autre travail géographique, l'insuffisance des bases sur lesquelles reposaient nos connaissances de la configuration du terrain dans la partie méridionale de l'Asie centrale. Sur l'énorme étendue de la surface terrestre, projetée sur cette carte, il n'y avait que sur les côtes de la Caspienne et sur celles du golfe Persique, quelques points dont les coordonnées géographiques aient été déterminées rigoureusement. Tout le reste, et surtout le tracé de l'intérieur du pays, reposaient sur des évaluations vagues, telles que les pas des chevaux ou des chameaux et les azimuths mesurés au moyen de la boussole, dont la déviation même du méridien vrai n'était pas connue. La même incertitude régnait par rapport à la direction des chaînes de montagnes, le cours des rares rivières de ces contrées arides, la configuration de ses mers intérieures et de ses lacs, la limite de ses déserts, bref presque tout y était hypothétique. Nulle part, cette vérité n'a été si profondément reconnue que dans le bureau des cartes de l'état-major de l'armée russe. Obligé souvent de reproduire dans ses publications, telle ou telle autre partie de l'Asie centrale adjacente aux frontières de l'empire de Russie, cet établissement se voyait dans la

nécessité de reproduire, sans aucun changement, un tracé évidemment faux, et de propager ainsi des données erronées, en garantissant, en quelque sorte, leur exactitude par l'usage officiel qu'on en faisait. Voilà pourquoi ce bureau profita de la première occasion de remédier à cet état de choses. En 1838, le gouvernement russe se proposa d'envoyer quelques cadeaux aux Chah de Perse, de même qu'au gouverneur général du Khorassan, comme marque spéciale de la bienveillance de l'empereur envers ce dernier, pour le remercier de la protection qu'il accordait aux pèlerins sujets russes, qui se rendent chaque année, en nombre considérable, des provinces caucasiennes à Méched. Le transport de ces cadeaux fut confié au capitaine Lemm. M. Lemm, ancien élève du célèbre astronome W. Struve, avait déjà fait ses preuves; en 1824 et 1825, il accompagnait le colonel Berg dans une expédition d'hiver dirigée vers la côte occidentale de la mer d'Aral, où, malgré le froid intense qui régnait alors dans ces contrées inhospitalières, il détermina avec une grande précision les latitudes et les longitudes de beaucoup de localités visitées par l'expédition, et contribua, plus qu'aucun autre, à asseoir les cartes des régions septentrionales de l'Asie centrale sur des bases solides et vraiment scientifiques. Bientôt après, il fut envoyé dans le pays des Cosaques du Don, d'où il rapporta une nombreuse série de déterminations géographiques d'une grande exactitude. Passionné pour cette application délicate de l'astronomie à la géographie, M. Lemm suivait attentivement tous les perfectionnements apportés dans les derniers temps par Struve, Bessel et d'autres, dans les méthodes d'observation applicables à la détermination des coordonnées géographiques. Se livrant constamment, à l'observatoire de l'état-major, à la comparaison des différents instruments proposés pour ce but, M. Lemm réunissait toutes les qualités voulues pour ce genre de travaux; aussi les résultats qu'il a rapportés de son voyage ne sont-ils guère restés au-dessous des espérances que sa nomination avait inspirées à tous les amis de la géographie.

Dans le voyage qu'il devait entreprendre, il ne pouvait plus compter sur l'avantage, qui l'avait beaucoup aidé dans ses excursions antérieures, de rester toujours à proximité d'endroits dont la position fût déjà rigoureusement déterminée, et où il pût facilement vérifier la marche de ses chronomètres. Il avait à explorer une immense contrée où aucune longitude n'était connue avec précision, et où il était obligé de déterminer des longitudes absolues. Dans ce but, il fut muni d'un instrument des passages d'Ertel, d'un cercle prismatique de Steinheil, et de quatre chronomètres de Brockbanks, Barraud et Arnold. On lui avait donné en outre deux baromètres, deux thermomètres libres, un horizon artificiel et un odomètre. Les observations de M. Lemm, calculées par lui-même au retour de son voyage et déposées aux archives de l'état-major, ont été revues à l'observatoire de Poulkova, et comme M. O. Struve a publié une savante analyse de ces importants travaux dans le tome V des *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg*, je m'abstiendrai de tout détail sur les méthodes d'observations employées. Je n'emprunterai au travail du savant académicien que quelques faits relatifs au voyage du capitaine Lemm. Ayant quitté Pétersbourg le 22 août 1838, M. Lemm se dirigea sur Astrakhan, où il arriva le 11 septembre. En route, il détermina la position géographique de sept points, et comme la latitude de trois d'entre eux, Koslov, Novokhopersk et la colonie allemande de Sarepta, était déjà connue avec une grande précision, les nouvelles valeurs des mêmes coordonnées ont servi à donner la mesure de l'exactitude des observations de M. Lemm. S'étant embarqué à Astrakhan le 2 octobre sur un navire à voiles, il n'arriva à Recht que le 4 novembre, après une traversée extrêmement tourmentée, ayant déterminé, durant ce trajet, la position de quatre ports de la mer Caspienne où son navire s'arrêta pour quelque temps. A Recht, l'astronome voyageur resta trois semaines; néanmoins, comme pendant ce temps la position de la lune, par rapport au soleil, ne permettait pas d'observer favo-

ablement à la lunette méridienne les passages de ses bords, la longitude de la capitale du Ghilan n'a pu être déterminée que par le transport du temps, à l'aide des chronomètres ; elle n'en mérite pas moins une entière confiance, tant par l'accord parfait des résultats fournis par les observations partielles, que par le peu d'éloignement où Recht se trouve des endroits dont la longitude est connue, et où M. Lemm a eu occasion de vérifier la marche de ses montres. Ayant quitté le Ghilan le 25 novembre, le voyageur arriva le 8 décembre à Téhéran, par la route de Kazbin. Il a déterminé sur ce trajet la position de huit points nouveaux. Décidé à passer l'hiver dans la capitale de la Perse, M. Lemm établit son instrument d'Ertel sur une base solide, dans l'une des cours de l'hôtel de l'ambassade de Russie, et détermina, par une nombreuse série d'observations des passages des deux bords de la lune, la longitude de Téhéran avec une grande précision. Le 15 février de l'année 1839, il se mit en route pour Méched. Les instruments destinés à la mesure des angles étaient chargés sur un cheval, les chronomètres étaient portés par un piéton persan, allant toujours à côté de M. Lemm, qui lui-même portait son baromètre en bandoulière. Chaque soir, il s'arrêtait pour faire des observations, et c'est grâce aux précautions que nous venons d'indiquer, jointes à la grande expérience de l'observateur, qu'il a pu déterminer en vingt-neuf jours, sur la route décrite par MM. Truilhier et Fraser, la longitude et la latitude de vingt et un points. Arrivé le 16 mars à Méched, M. Lemm n'y resta que douze jours ; mais ce temps lui suffit pour déterminer la longitude absolue de cette ville, ainsi que sa latitude, et pour relier, par une petite triangulation, la position de son observatoire au centre de la coupole de la mosquée d'imam Riza. Désirant rapporter autant que possible des résultats nouveaux, M. Lemm n'hésita pas à prendre à son retour la route septentrionale, malgré les dangers qu'elle présentait alors, par suite des incursions des Turcomans ; c'est la même route qu'avaient suivie avant lui Fraser et Burnes. Il mit à la parcourir, entre Méched et Téhéran,

quarante-cinq jours, et détermina dans cet espace de temps la position de trente stations, parmi lesquelles se trouvent les villes de Kabouchan ou Koutchan, Boudjnourd, Chirvan et Astrabad. Or, comme pendant tout ce temps, il devait se reposer, pour ses longitudes, uniquement sur ses chronomètres, il s'agissait avant tout d'en déterminer la marche aussi exactement que possible. Arrivé à Téhéran le 12 mai, M. Lemm consacra à cette vérification vingt-huit jours. Il profita de ce temps pour fixer la position d'Argouvani et pour mesurer trigonométriquement la hauteur du mont Démavend, qui, d'après ses mesures, a 6375 mètres ou 20 085 pieds anglais d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Pour retourner en Russie, M. Lemm prit la route de l'Aderbeidjan, et, étant resté quinze jours à Tébriz, quatre en quarantaine à Djoulfa, sur le bord de l'Araxe, et quinze à Tiflis, il quitta cette ville le 19 août, et revint à Pétersbourg le 22 septembre par la route militaire du Caucase, qui passe par Vladikavkaz et Novotcherkask. Son journal de route témoigne qu'il observa chaque nuit; c'est ainsi qu'il parvint à déterminer trente points entre Téhéran et Tiflis, et entre cette ville et Pétersbourg dix-sept points en longitude et en latitude. Le résultat astronomique total de son voyage, qui dura treize mois, fut la détermination exacte, à 10' près en latitude et à 15' en longitude, de cent vingt-neuf points, dont vingt-deux appartiennent à la Russie d'Europe, vingt-quatre aux provinces caucasiennes et quatre-vingt-trois à la Perse. Nous avons mentionné plus haut que M. Lemm avait emporté deux baromètres; quoiqu'il ne les eût pris que pour déterminer un élément indispensable au calcul des réfractions astronomiques, néanmoins, ayant trouvé à Téhéran dans le colonel Blaremborg un observateur exact, et qui s'est obligeamment offert à noter régulièrement à des heures convenues les indications de cet instrument pendant toute la durée de l'absence de M. Lemm de Téhéran, il lui laissa l'un de ses baromètres, et c'est en comparant ses observations baromé-

triques à celles du colonel Blaremborg que M. O. Struve a pu calculer la liste des hauteurs absolues d'une série de points situés sur la route parcourue par M. Lemm dans le Khorassan. Tout en méritant beaucoup plus de confiance que les valeurs hypsométriques obtenues par M. Fraser, sans observations correspondantes et au moyen d'un simple thermomètre, dont il se servait, comme nous l'avons vu, pour déterminer les points d'ébullition, nous nous empressons de dire que les hauteurs publiées par M. O. Struve ne doivent être considérées que comme des valeurs approximatives, car, tout étant persuadé que les instruments qui ont servi à ces observations étaient dans un excellent état, et que les observations elles-mêmes étaient faites avec toute l'exactitude voulue, l'éloignement de Téhéran était trop considérable pour qu'on pût rigoureusement considérer les observations de M. Blaremborg comme correspondant aux observations de M. Lemm. Néanmoins, il est le premier voyageur qui ait porté un baromètre à Méched.

Ainsi, pendant que presque toutes les nations de l'Europe contribuaient à doter la science de faits isolés, il est vrai, mais beaucoup plus corrects que ceux que l'on possédait jusqu'alors sur ces régions asiatiques, des esprits profonds, tels que Carl Ritter et le baron de Humboldt, essayaient de grouper ces observations détachées dans des aperçus généraux, pour tirer de leur ensemble quelques-unes des lois de la physique du globe et de la haute géographie.

Le huitième volume de la *Description de l'Asie* de C. Ritter, qui traite des parties méridionales de l'Asie intérieure, a paru en 1838; et comme cet ouvrage doit être considéré, à juste titre, comme donnant, à cette date, le dernier mot de la science géographique, comme son savant auteur a su tirer profit pour ses investigations de tout ce que les voyageurs, les historiens, les philologues, les archéologues et les naturalistes ont fait pour élucider le présent et le passé de ces pays, il est indispensable que nous présentions un exposé succinct des opinions qu'y développe Carl Ritter.

Ce n'est pas seulement par sa vaste érudition que le grand géographe de Berlin a mérité la place qu'il occupe parmi les géographes modernes; c'est surtout par la méthode qu'il a introduite dans la science. D'autres avant lui se sont illustrés par de grands et beaux travaux, Guillaume Delisle, d'Anville, Malte-Brun; à Carl Ritter appartient l'honneur d'avoir créé, on peut dire, la géographie descriptive. Avant lui, les descriptions géographiques n'étaient fondées sur aucune méthode fixe; la théorie de la science n'existait pas, on n'avait aucune raison de préférer une méthode à une autre. Ritter, le premier, fut frappé de l'idée si naturelle que la surface solide du globe terrestre devait nécessairement et naturellement se subdiviser en parties distinctes les unes des autres, et que chacune de ces parties devait offrir des propriétés spéciales, dont l'énoncé seul suffisait pour la distinguer de toutes les autres; qu'il était inutile de chercher cette propriété caractéristique dans la végétation, la constitution du sol, les limites des races, les limites politiques, tous indices qui dépendent d'une seule et unique propriété, la configuration extérieure du terrain; et, conséquemment, que si l'étude orographique d'une région quelconque de la surface terrestre nous amène à la considérer comme ayant un caractère propre, individuel, *sui generis*, on peut être sûr qu'elle se distinguera des autres par ses propriétés météorologiques, géologiques, botaniques et zoologiques. L'application de ce principe à la description de l'Afrique et de l'Asie a rempli la vie laborieuse de ce savant éminent. Les recherches modernes permettront de simplifier ce travail, de le rendre plus exact et plus complet; mais le principe fondamental de la méthode géographique, le principe inauguré par Ritter, restera toujours comme un beau monument de sa perspicacité et de son profond talent d'observation. Dans la partie de l'ouvrage que nous nous proposons d'analyser, l'illustre géographe de Berlin commence par grouper toutes les mesures hypsométriques faites en Perse; et comme pour la partie orientale de cet empire il n'avait à sa disposition que les valeurs obte-

nues par Fraser, qui embrassent, comme nous le savons, une partie des limites occidentale et septentrionale du Khorassan, il lui manquait beaucoup de données pour se faire une idée exacte de la configuration du sol dans cette partie de l'Asie centrale. Voilà pourquoi ses conclusions sur le profil de l'intérieur du Khorassan et sur les limites orientale et méridionale de ce pays ne sont que très vaguement indiquées. Néanmoins, la grande habitude qu'avait Ritter d'arriver à des conclusions exactes par la comparaison seule des caractères distinctifs de différentes localités qui n'ont que certains points de ressemblance, lui permit de reconnaître *a priori* qu'il y avait une grande probabilité de retrouver dans le Séistan une conformation du sol analogue à celle que MM. Fuss et Bunge avaient constatée dans le Gobi, c'est-à-dire d'y rencontrer une grande dépression du plateau iranien, sans pourtant que cette dépression puisse égaler celle du bassin aralo-caspien. Nos mesures ont prouvé que cette déduction était rigoureusement exacte. Mais lorsque Ritter dit que le sol iranien ne s'abaisse nulle part au-dessous de 2000 pieds (t. VIII, p. 8), il formule une conclusion hasardée, que nos observations ont contredite (1).

Le chapitre II porte le titre d'*Aperçu historique*. Ici Ritter cherche à donner plus de précision aux noms assez vagues d'Ariens, d'*Aria*, d'Iraniens et d'Iran, en se basant sur les recherches

(1) Nous croyons devoir signaler ici à l'attention du lecteur la phrase de Ritter qui termine cette conclusion. Selon moi c'est un *lapsus*, que Ritter lui-même aurait certainement fait disparaître à une nouvelle révision. Appréciant les mesures de Fraser, il dit : « Les mesures » du voyageur britannique, qui ne sont pas très rigoureuses, étant basées sur l'observation » des points d'ébullition et non sur des observations barométriques, ont acquis, grâce aux » méthodes de calculs plus rigoureux qui leur ont été appliqués par MM. Oltmans et Knorr, » un plus grand degré de précision, etc. » Si l'observation est inexacte, aucune méthode de calcul ne peut lui donner l'exactitude. Le résultat calculé par une certaine méthode peut être plus rigoureusement déduit de l'observation que par une méthode différente, rien de plus ; et comme nous avons vu que Fraser n'indique même pas comment il se servait de son thermomètre pour obtenir les points d'ébullition, aucun géomètre ne pourra le deviner et par conséquent ne pourra corriger cette méthode inconnue, sans parler d'autres sources d'erreurs, telles que le déplacement du point zéro, les erreurs de l'échelle thermométrique, etc.

de Silv. de Sacy, de Burnouf et de Chr. Lassen; mais après une savante discussion, il ne parvient à circonscrire le pays auquel le nom d'Arie peut être appliqué que par deux limites bien distantes l'une de l'autre, l'Indus à l'orient et le Kourdistan à l'occident. Dans la seconde partie du même chapitre, il tâche de préciser le sens du terme géographique Iran proprement dit, dans les limites qu'on lui peut assigner d'après le poème de Firdoussi, basé, comme on sait, sur d'antiques traditions, et même sur d'anciennes relations écrites. Le résultat le plus intéressant de cette dernière investigation est la constatation de l'antiquité et de la ténacité de l'antagonisme existant entre les races sémitiques arabes, la race iranienne et les races turques, antagonisme qui n'a pas encore complètement cessé de nos jours, car nous voyons la Perse actuelle sous la domination d'une dynastie d'origine turque. Le chapitre III est intitulé : *Aperçus archéologiques. L'Iran d'après sa tradition primitive; sens religieux de ce mot. Pays d'Ormuzd, Eeriéné Védjo, patrie des pères primitifs; Eeriéné Védjo, pays d'immigration des peuples sous la conduite de Djemchid, pays saint, d'après les sources zendes.* Cela nous conduirait trop loin d'exposer en détail les recherches auxquelles le savant géographe a été amené pour résoudre les différentes questions qu'il a énoncées dans le titre que nous venons de transcrire. Pour nous rendre compte du résultat définitif de toutes ses investigations, il suffit de citer le peu de mots par lesquels il les formule : « Ainsi, l'analyse grammaticale du » plus ancien texte du Zend Avesta, de même que le sens naturel » de ce qui est rapporté sur les plus anciennes migrations des » peuples, nous conduit [à placer le berceau de la race iranienne] » près du grand nœud de la chaîne du Caucase indien. » Le chapitre IV rapporte les fragments de l'ancienne géographie de l'Iran, qu'on retrouve dans les sources zendes et les inscriptions cunéiformes. Ici encore ce sont presque exclusivement les travaux d'Eugène Burnouf et de Christian Lassen qui fournissent à Ritter

les données nécessaires pour retrouver l'application des onze localités iraniennes mentionnées dans le Zend Avesta, à savoir, par ordre d'ancienneté de leur occupation par les représentants de cette race, la Soghdiane, ou khanat de Boukhara; la Marghiane, ou territoire de Merv; la Bactriane, ou territoire de Balkh; Niçâya, le territoire de Nichapour; l'Ariane, ou territoire de Hérat; le Vaêkereta, pays que M. Ritter ne se décide pas à identifier avec aucune des provinces connues actuellement (1); l'Hyrcanie, le Djordjan des Arabes; l'Arachosie, l'Arokhadj actuel; l'Haëtumat, ou bassin du Hilmend; Ragæ, le territoire de l'ancienne Rei, non loin de Téhéran; et enfin le Hapta-Hendou (2).

La seconde partie du même chapitre est consacrée à une dissertation sur les noms et la position géographique des localités habitées par des nations d'origine iranienne, tributaires de Darius d'après l'inscription cunéiforme de Persépolis. Elles sont, comme on sait, au nombre de vingt-six, dont dix appartiennent à la Perse occidentale, deux à la Perse moyenne, et quatorze à la Perse orientale. Ces recherches purement géographiques sont interrompues par deux digressions très étendues sur l'état du déchiffrement des inscriptions cunéiformes, et sur les résultats généraux obtenus par les recherches dont les anciennes langues de l'Iran et l'origine de la race iranienne ont été l'objet. Quelques intéressants que puissent être ces deux savants mémoires, il faut avouer que l'habitude de Ritter d'intercaler dans sa géographie des traités complets sur toutes sortes de questions qui n'ont qu'un rapport très éloigné au but principal de son ouvrage, en rendent parfois l'étude assez fatigante. Le chapitre V expose la division de la Perse d'après les auteurs grecs, hébreux et latins, Hérodote, Arrien, Platon, le prophète Daniel, le livre d'Esther,

(1) M. Lassen, M. Haug et M. Kiepert s'accordent à reconnaître dans le Vaêkereta de l'Avesta le Séistan actuel.

(2) Nom qu'il ne faut pas traduire par les *Sept-Indes*, mais par les *Sept-Rivières*. C'est le Saptâ-Sindhou de la géographie védique, région qui répond à notre Pendjab.

Strabon, Pline, Ammien Marcellin et Isidore de Charax. Ici Ritter se trouve sur un terrain cultivé par beaucoup de ses prédécesseurs; mais il donne en maître un extrait succinct de leurs travaux, et il n'y omet rien d'essentiel relativement aux nombreuses recherches, aux conjectures ou aux résultats définitifs auxquels on est arrivé sur ce sujet.

Le chapitre VI traite des mêmes questions que le précédent d'après les sources musulmanes, et comme dans cette partie de son ouvrage il se borne à donner, en extrait, un travail publié par M. de Hammer dans les *Annales* de Vienne, il est bien loin de paraître complet actuellement, où un grand nombre de sources arabes et persanes sont devenues accessibles, même à ceux qui ne sont pas orientalistes.

Toutes ces recherches, que nous venons d'indiquer sommairement, ne forment qu'une introduction à la géographie de la Perse, laquelle commence, à la page 129, par la description de la limite orientale de ce pays, c'est-à-dire du plateau de l'Afghanistan. Pour le géographe de Berlin, l'Afghanistan présente un système de quatre plateaux : celui de Kaboul, celui des Hézarèhs, celui de Ghizni et enfin celui de Kandahar. Cette réunion de plateaux est bordée au nord par le Hindoukouch et au sud par la chaîne des monts Soliman; à l'ouest, les montagnes qui lui servent de limite étendent leurs ramifications dans le désert du Seistan. Cette manière lucide d'esquisser en peu de traits une vaste région d'une nature orographique très compliquée, est en général le plus grand mérite de Ritter; mais la description de l'Afghanistan mérite d'autant plus d'éloges, qu'il l'a faite bien avant la publication des levés topographiques exécutés dans ce pays par les Anglais, et qu'il a su déduire un résumé aussi clair de trois ouvrages très incomplets sous le rapport de l'orographie exacte : à savoir, la traduction des mémoires du sultan Baber, par Erskine; l'ouvrage de M. Elphinstone, et le voyage de M. Burnes. Les descriptions détaillées de chacune de ces grandes subdivisions se ressentent un peu de la

stérilité des sources auxquelles il a dû puiser ses renseignements; néanmoins, il ne s'est pas borné seulement à en extraire tout ce qu'elles contenaient de véritablement instructif, mais il a su relever quelques faits importants d'ethnographie et de géographie physique, insuffisamment appréciés avant lui. Ainsi il me paraît être le premier qui ait remarqué que les auteurs orientaux qualifient les Hézarèhs de Turcs, et que probablement ce n'est pas un peuple de race distincte, mais une branche de la race mongole. Néanmoins, tout en proclamant ce fait, qui est parfaitement exact, Ritter ne peut abandonner complètement l'idée de l'origine iranienne de ce peuple; car, à la page 136, nous trouvons cette assertion singulière que les Hézarèhs sont probablement les Huzvarèh d'Ardéehir, nom qui signifie en zend guerrier, héros. Le second chapitre de cette description est consacré à l'étude ethnographique du pays et au rapport mutuel des peuples qui l'habitent, d'après les relations historiques. L'effort que fait Ritter, dans cette partie de son ouvrage, pour éclaircir les ténèbres et débrouiller la confusion qui enveloppent l'origine des Tadjiks et des Afghans, n'est pas couronné de succès; mais il me semble qu'il caractérise les Afghans d'une manière plus satisfaisante que le Tadjiks. Ces recherches se terminent par une digression intitulée : *Revue des contrastes entre l'orient et l'occident de l'Asie centrale*. Ce titre, un peu vaste, promet plus qu'il ne tient, car il ne s'agit ici que d'une comparaison des races indiennes et des Afghans. Un sujet de cette nature, traité par Ritter, doit nécessairement le conduire à des remarques originales et instructives; mais il est bon de se rappeler, en le lisant, qu'il arrive parfois, quoique rarement, à l'illustre géographe d'être entraîné, par son penchant à la généralisation, au-delà d'une probabilité rigoureuse, et que la richesse des faits sur lesquels il base ses déductions est telle, que quelquefois même il oublie ce qu'il a dit, ou ce qu'il va dire ensuite. Ainsi, aux p. 207 et 208 nous lisons que « l'Hindou comme » guerrier est un être ridicule aux yeux des Afghans, » ce qui gé-

néralement n'est pas exact, car si le paisible marchand qui tremble pour son argent laborieusement acquis, et supporte patiemment les avanies auxquelles il est exposé par la brutalité des Afghans, n'est pas précisément l'idéal du guerrier, le Sikh énergique qui, dans une série de conflits sanglants, a prouvé sa force aux Afghans et a fini par leur enlever la province de Péchaour, ne provoque guère leur hilarité. Plus loin, p. 208, il observe que « le dattier ne dépasse pas le plateau de l'Afghanistan, et que cet » arbre royal disparaît de l'Iran près de Péchaour, ainsi qu'un » grand nombre de plantes qui vivent dans les mêmes conditions » que le palmier, » oubliant qu'il va dire un peu plus loin que le palmier est cultivé en Perse jusqu'à Tébès inclusivement. A la p. 211 nous lisons : « Le tigre royal ne se trouve que dans le Bengale et » dans les pays indo-chinois ; dans les contrées indo-persanes il est » complètement étranger. » Oui, mais il reparait plus au nord sur la côte méridionale de la mer Caspienne, et même il est assez fréquent dans les forêts de Lenkoran.

La seconde section de ce volume est intitulée : « *Limites septentrionales de l'Iran.* » Le peu de faits généraux qui étaient à la disposition de Ritter pour caractériser la conformation du sol de cette partie de l'Asie se traduit par l'extrême sobriété des détails consignés dans le § 6, où il tâche d'esquisser à grands traits la nature du pays qu'il va décrire. Tout ce qu'il en sait est contenu dans la première phrase de ce chapitre, phrase qui n'a pas moins de onze lignes, et qui nous apprend que le plateau élevé de l'Iran est limité au nord par une chaîne de montagnes, qui, se détachant de l'Hindoukouch et du Paropamise, se prolonge sans interruption jusqu'à la côte escarpée qui borde au sud la mer Caspienne; qu'à partir des méridiens de Balkh et de Hérat, les montagnes qui forment cette chaîne perdent subitement leur caractère de grande élévation, et conservent partout une hauteur moyenne et peu considérable jusqu'à l'endroit où elles atteignent le Demavend et les sources du Kizyl-Ouzen, mais que néanmoins les plaines qui

s'étendent au nord-est de cette chaîne ne s'abaissent nulle part au-dessous de 1500 pieds; qu'à l'est, la pente septentrionale de cette chaîne ne se creuse nulle part en larges vallées fluviales, mais plutôt en rigoles étroites servant de conduits à de rapides et minces filets d'eau, tels que la rivière de Balkh, le Hériroud, le Mourghab et le Tedjen, qui tous se dirigent vers l'Oxus; et qu'à l'extrémité occidentale seulement de cette pente nous trouvons deux rivières considérables, l'Atrek et le Gourgan, qui coulent vers l'ouest.

Le premier chapitre de cette section, auquel l'auteur a donné pour titre : *Partie orientale de la limite septentrionale, Khorassan*, se subdivise en un aperçu et trois explications. Dans l'aperçu, l'auteur entre dans quelques détails sur les changements éprouvés à différentes époques par les limites du Khorassan, et après une analyse rapide des causes de ces variations, il en déduit très judicieusement la valeur stratégique de cette province pour l'empire de Perse, auquel le Khorassan sert maintenant, comme jadis, de boulevard contre les attaques des races turques. L'explication première contient la description de Balkh et de son territoire, région à laquelle Ritter applique le nom de premier gradin ou première terrasse du Khorassan. La seconde explication est consacrée à la description de la vallée du Mourghab, *Margus* et *Epardus* des anciens, et à celle de l'oasis de Merv, *l'Antiocheia* des anciens. Enfin la troisième donne des détails sur Hérat, depuis l'époque d'Alexandre le Grand jusqu'à notre siècle. Je ne m'arrêterai pas à l'analyse détaillée de ces trois chapitres, car cela dépasserait le cadre qui m'est imposé par la nature même de ce mémoire; je me bornerai à observer que Ritter excelle dans ces sortes de monographies. A l'aide de sa vaste érudition il épuise son sujet, et présente sous une forme concise absolument tout ce que les voyageurs et les géographes ses prédécesseurs en ont dit d'essentiel. Voilà pourquoi l'ouvrage de Ritter devrait être entre les mains de tout voyageur qui se propose de visiter un pays décrit par l'éminent géographe de Berlin, dont le traité remplace toute une biblio-

thèque et indique clairement les lacunes qui doivent être comblées.

Le chapitre II de cette section sert de continuation au premier; mais avant de procéder à la description de la partie occidentale de la limite du Khorassan au nord, Ritter tâche de donner quelques détails sur la configuration du terrain qui borne cette province au sud. Après avoir décrit, dans une introduction à ce chapitre, Tourbeti cheikhi-djam, Tourchiz et Tébès, d'après Fraser et les géographes arabes, de même que Iezd, d'après le voyageur anglais et M. Dupré, il avoue franchement l'exiguïté de nos connaissances sur cette vaste partie de la Perse, et ajoute « qu'il a cru devoir réunir dans un tableau succinct tout ce que » l'on savait sur cette matière, afin qu'un voyageur hardi qui s'y » risquerait par amour de la science puisse facilement voir ce » qui reste à y faire. » Cette introduction se termine par une note détaillée sur l'oasis de Iezd et sur les ignicoles persans, empruntée en grande partie à l'excellente dissertation de M. W. Ouseley. Dans la première explication, il décrit le district de Serakhs et la vallée du Tedjen. La description de la vallée de cette rivière est assez confuse, et la faute en est plutôt à Fraser et à Burnes qu'à Ritter, car ces voyageurs ne disent pas que cette rivière ne commence à porter ce nom que depuis l'endroit dit Pouli-Khatoun, où le Hériroud, rivière de Hérat, se joint à l'Abi-Méched, rivière de la capitale du Khorassan, et qu'elle conserve depuis lors le nom de Tedjen, jusqu'à l'endroit où elle se perd dans les sables du désert des Turcomans. La deuxième explication est consacrée à la description de Méched et de ses alentours. L'auteur y indique les routes de caravanes qui conduisent à cette ville, donne des détails sur *Tous*, ancienne capitale du Khorassan, et sur Méched dont il traduit à tort le nom par « tombeau », car chacun sait que ce mot veut dire « lieu de martyr ». Ce chapitre est clos par la description du mausolée de l'Imam Riza. Dans la troisième explication, Ritter parle de Nichapour et de son territoire et y intercale une note assez étendue sur les mines de Turquoises. La quatrième explication est

consacrée 1^o à la description de la région montagneuse (d'Hyrcania) qui donne naissance aux fleuves Gourgan et Atrek, et 2^o à celle des plaines à travers lesquelles ces deux rivières parallèles coulent vers la Caspienne. Enfin la cinquième explication, la plus étendue de toutes, contient une digression ethnographique très intéressante sur les tribus nomades de la Perse. Si je ne l'analyse pas ici en détail, c'est que je compte y revenir très incessamment dans un mémoire spécial sur l'éthnographie de la race iranienne, qui formera la seconde partie du présent travail. Dans les chapitres III et suivants, Ritter décrit le Mazandéran et d'autres provinces qui n'entrent pas dans notre sujet.

L'ouvrage que M. de Humboldt publia en 1841 à Paris (Gide, en 2 vol. in-8^o) sous le titre d'*Asie centrale*, a contribué d'une manière encore plus puissante à attirer l'attention des savants sur les explorations faites dans cette partie du globe, qui venait alors d'acquérir une triste célébrité en Europe par le désastre des Anglais dans l'Afghanistan. Écrit en français, par un savant aussi justement célèbre que l'était le baron A. de Humboldt, et riche en détails scientifiques de tout genre, ce livre a acquis une grande popularité; mais, quant à nos connaissances sur la partie méridionale de l'Asie centrale, il ne les a pas fait avancer d'un pas. Ayant exploré en personne les régions septentrionales de l'Asie centrale, s'étant livré dans sa jeunesse à une étude profonde de tout ce que l'on savait sur la nature de la limite orientale de cette partie du continent asiatique, l'illustre explorateur de l'Amérique du Sud semble avoir complètement perdu de vue la partie méridionale de cette vaste portion du vieux monde. Dans deux ou trois endroits de son ouvrage, il mentionne en passant le plateau de l'Iran; il croit même avoir démontré rigoureusement que la chaîne latitudinale qui traverse la Perse doit être considérée comme une continuation du Kouen-loun et non de l'Himâlaya, mais il ne va pas au delà. Et telle est la puissance de son génie, telle est la richesse de son érudition, tel est surtout son talent de

poser, plus tôt que de les résoudre, une masse de questions, qu'en étudiant son ouvrage on n'est pas choqué du silence qu'il garde sur une partie essentielle de l'ensemble qu'il examine. On n'a pas, pour ainsi dire, le temps de remarquer cette solution de continuité dans ses recherches. La carte qui accompagne l'ouvrage de M. de Humboldt n'ajoute rien non plus à ce qui était déjà connu sur la Perse orientale; c'est une reproduction assez exacte, pour cette partie de l'Asie, de la carte de M. Arrowsmith, mais sur une échelle beaucoup plus restreinte. Même les résultats scientifiques obtenus par les Anglais dans l'Afghanistan et communiqués au baron de Humboldt n'ont été que médiocrement appliqués par lui à la rectification de sa carte, comme il le dit lui-même dans une note qui y est gravée.

Les événements politiques contemporains de ces travaux ont largement contribué à agrandir nos connaissances sur l'Asie centrale en général, et, en particulier, sur le sud de cette région. L'expédition du Chah de Perse à Hérat, l'expédition russe à Khiva et l'expédition anglaise à Kaboul, toutes trois entreprises sans beaucoup de succès au point de vue militaire, ont donné lieu à quelques recherches scientifiques dont la géographie a profité.

Quoique toutes les missions européennes résidentes à la cour de Perse aient accompagné le Chah dans sa campagne d'Hérat, ce voyage d'une vingtaine d'Européens à travers le Khorassan n'a rapporté à la géographie qu'une description des mines de Turquoises de Nichapour, faite par M. Chodzko, et un ouvrage statistique et géographique sur la Perse publié en langue russe par le général Blaremborg. Mais après la levée du siège de Hérat, l'Angleterre a cru devoir envoyer dans cette ville une mission nombreuse sous les ordres du major Todt qui y est resté treize mois, et c'est aux membres de cette mission que nous devons quelques renseignements utiles. Le chef de la mission lui-même n'a publié que je sache, en fait de recherches géographiques, que l'itinéraire de son voyage de Hérat à Simla; mais il envoya à Khiva le capitaine Abbott,

et ensuite le capitaine Shakespeare, qui ont publié, le premier un voyage en deux volumes, et le second un article dans le *Journal de la Société géographique de Londres*. Ces publications ont beaucoup contribué à rectifier les idées erronées qui existaient encore sur le cours des rivières au nord de Hérat et de Merv, et elles nous ont donné une idée beaucoup plus exacte de la configuration du terrain entre cette dernière ville et la rive gauche de l'Oxus, que les renseignements recueillis à ce sujet par M. Burnes. Il est bien à regretter qu'aucun membre de cette mission, qui avait beaucoup de temps et d'argent à sa disposition, n'ait songé à faire une description détaillée de Hérat et de son territoire; car les compagnons de M. Todt étaient placés sous ce rapport dans des conditions exceptionnellement favorables. Beaucoup de monuments de Hérat étaient à cette époque infiniment mieux conservés qu'ils ne le sont à présent, car depuis le départ de la mission anglaise plusieurs révolutions sanglantes ont désolé cette malheureuse contrée. Quand j'ai visité Hérat, cette ville venait à peine d'être délivrée d'un long siège et portait des traces récentes d'un bombardement, d'une prise d'assaut et d'une occupation militaire par les troupes du Chah de Perse. En outre, comme le major Todt distribuait aux habitants de la province des sommes considérables à titre de prêt, dont le paiement était garanti par des hypothèques grévant les immeubles affectés à l'acquittement de ces obligations, une masse de documents écrits, anciens et modernes, concernant les propriétés foncières, a passé sous les yeux des employés de la mission, et il était facile d'en extraire de véritables trésors pour la topographie, l'histoire et l'administration de ce pays.

L'expédition de l'Afghanistan a fourni à la science de bons levés, quelques déterminations astronomiques et quelques données hypsométriques, publiées en 1841 par le major W. Hough dans son *Narrative of the march and operations of the army of the Indus, in the expedition to Afghanistan, in the years 1838 et 1839*; et quoique les mesures barométriques sur lesquelles reposent ces

résultats aient été faites par M. Griffith avec un baromètre sans thermomètre attaché, elles méritent une certaine attention comme les premières mesures fournissant une base plus solide pour le tracé du profil du terrain de ce pays que les estimations arbitraires faites jusqu'alors par tous les voyageurs. Mais un résultat intimement lié à cette guerre, et touchant de plus près à l'objet principal du présent mémoire, est le voyage de M. Edward Conolly dans le Séistan. Les données qu'il a rapportées de ce pays sur le lac Hamoun ont fait subir à la carte de ce lac la même transformation que la carte envoyée par Pierre le Grand à l'Académie des sciences de Paris au tracé de la Caspienne; elles ont prouvé que le grand axe de ce bassin allongé n'allait pas de l'est à l'ouest, mais bien du nord au sud. De plus, le delta du Hilمند fut relevé avec beaucoup de précision, les îles du lac furent visitées, et une série de localités intéressantes pour l'histoire du pays parurent sur la carte de M. Conolly publiée par la Société asiatique du Bengale. La même Société publia en 1844, dans le n° 146 du XIII^e vol. de son journal, la description du Séistan par le lieutenant R. Leech; ce petit travail, qui fournit quelques indications curieuses sur la population du pays et sur les chefs de ses tribus, contient aussi quelques assertions philologiques inexactes que je crois devoir signaler. Notamment il dit : « La langue parlée dans le Séistan est un mauvais persan (broken persian). Dans un vocabulaire de 250 mots, » j'ai pu restituer au persan presque tous les mots, excepté les » suivants : *goché*, garçon; *kenjé*, fille; *meké*, mère; *kharrou*, coq; » *keré*, genre, espèce; *meges*, veau; *tour mourgh*, œuf cuit; *khayé*, » œuf frais; *dokh*, brique non cuite; *keng*, dos; *kel*, poitrine; *lambas*, » *joue*; *demagh*, nez; *gelov*, melon; *katic*, mets préparé; *koudh*, » *sourd*; *kël*, courbé, bossu; *bepir*, grand père; *tonin tabere*, là, dans » cela; *gereng*, pesant; *pez*, cuits (impératif); *leeghan*, unis, polis » (impératif); *tertereté*, neuf (9); *ziade*, treize (13). » Si M. Leech s'était donné la peine de consulter le Dictionnaire de Richardson, il aurait vu que tous les mots dont la traduction est ici en

italique sont aussi parfaitement persans, quoique quelques-uns d'entre eux soient employés dans la langue écrite avec un sens un peu différent. Ainsi *kenj* veut dire petit et joli; *goch*, petit, délicat, etc. D'autres, comme le mot coq, *kherousse* en persan, *gereng* qui est évidemment *quiran*, etc., sont mal transcrits; quant aux mots *meges* qui veut dire en persan mouche, et *touri mourgh* qui veut dire filet pour attraper les oiseaux, il est à supposer que l'auteur s'est simplement trompé en donnant leur traduction. Je ferai remarquer aussi que *ziad*, qui veut dire en persan « plus, au delà d'un certain nombre », appliqué au mot treize prouverait que les anciens Persans employaient pour compter le système duodécimal, ou peut-être ne savaient même pas compter au delà de treize. Ainsi, loin d'être un patois, la langue parlée dans le Séistan est peut-être le reste le plus pur de l'ancien persan qui se soit conservé jusqu'à nos jours. Mais le renseignement le plus intéressant, selon moi, que l'on trouve dans l'article de M. Leech, est que les Kcînaïdes, que j'ai constaté être les vrais descendants des anciens rois, formaient encore en 1840 une tribu à part.

La publication de l'ouvrage de Ritter exigeait nécessairement la confection de cartes spéciales des pays qu'il avait décrits, et, pour ainsi dire, une représentation graphique des nombreux renseignements qu'il a admis dans sa description de l'Asie. Pour l'Asie centrale, cette tâche fut acceptée par le lieutenant Zimmermann. En 1840, au mois de février, à l'époque où l'attention de l'Europe était attirée vers les froides steppes du nord de cette partie de l'Asie par suite de l'expédition russe contre Khiva, M. Zimmermann publia sa première carte sous le titre d'*Entwurf des Kriegstheaters Russlands gegen Chiwa*; bientôt après, en 1841, il fit paraître sa *Karte Inner-Asiens*, qui embrassait la partie de l'Asie située entre les longitudes 59 et 77 du méridien de Paris, et les latitudes 32° 30' et 43° 30', accompagnée d'une brochure in-4° intitulée *Analyse der Karte von Inner-Asien*. En 1842, il publia un mémoire in-8°, avec une carte, intitulé *Uebersichts-Blatt von*

Afghanistan und der Ländern an der Nord-West-Gränze von Indien ; enfin, en 1843, parut sa carte de la Perse occidentale et de la Mésopotamie. Elève de Ritter, homme éminemment laborieux, il présente dans ses travaux tous les défauts de son illustre maître sans les racheter par les belles qualités de son génie. Ayant pris au pied de la lettre les exigences de sa tâche d'exprimer graphiquement tout ce que Ritter a consigné dans plusieurs gros volumes, il a admis dans ses cartes non seulement des profils de terrain, mais des détails minutieux de climatologie, de paléontologie, de botanique, de zoologie, de statistique, d'archéologie, etc., de manière que ses cartes resteront à jamais un monument curieux de l'abus d'une vaste érudition et d'une ardeur immodérée de travail. De tous les systèmes de projection connus, il a eu le malheur de se décider en faveur de celui de Mercator, le plus facile à calculer et présentant des avantages réels pour les cartes marines, mais que l'on évite soigneusement pour la représentation graphique des intérieurs des continents, tant à cause de la variabilité de son échelle que de l'altération qu'il fait subir à la forme des terres. Non content de marquer sur ces cartes, en chiffres, les hauteurs des différents endroits dont l'élévation au-dessus de l'océan a été mesurée, il embrouille son tracé par des profils imaginaires qu'il appelle profils hypothétiques, et qui ne sont basés sur rien de sérieux. Abandonnant la méthode vraiment instructive introduite, je crois, dans le tracé des cartes par M. Berghaus, de marquer par des lignes spéciales les limites de la distribution sur la surface terrestre de certains phénomènes de la vie organique du globe, il écrit en toutes lettres les noms des plantes, des animaux et mêmes des fossiles qu'un voyageur a trouvés dans tel ou tel endroit. Se basant dans son tracé des parties septentrionales de l'Asie centrale sur les cartes russes, il ne se donne même pas la peine d'étudier la signification des mots les plus usités dans ces sortes de documents, tels que mont, vallée, puits, source, etc., et, au lieu de les traduire, il les transcrit en les estropiant, et les amal-

gamant à des noms indiens, persans, tartares et chinois auxquels ils se rapportent, il ajoute ainsi un nouvel élément de confusion à l'obscurité qui déjà règne assez sans cela dans la nomenclature géographique de ces pays. Prenons au hasard une partie quelconque de sa carte de l'Asie centrale, par exemple le quadrilatère formé par l'intersection des méridiens 62 et 63, et des parallèles 41 et 42. Presqu'au centre nous y lisons : *Teploi kliutsh Karaata*, ce qui veut dire en russe « source thermale de Karaata »; au-dessus est écrit *scorpion*; en travers, *despotien der Turk*; à côté, *Geten*; plus au nord, *Lonicera tatarica*, *Holcus sorghum*; plus au sud, *Euphorbia helioscopia*, à côté de laquelle figure un *Russischer Kaufmann*, c'est-à-dire marchand russe; et plus à l'ouest *Blatta orientalis*, *tarantel*, et d'autres insectes venimeux.

Un pareil excès est bien fait pour ridiculiser la science. Les signes adoptés par M. Zimmermann pour exprimer les différents accidents du sol sont tout aussi confus que le reste; plateaux et chaînes de montagnes, pics élevés et mamelons, tout est représenté uniformément par une série de hachures peu accentuées qui ne disent rien ni à l'œil ni à l'esprit. Il croit remédier à ce dernier inconvénient en joignant à ses cartes une feuille séparée, où il se borne à représenter uniquement l'ensemble des données orographiques, en indiquant par des lignes droites la direction moyenne des chaînes de montagnes, et par des bandes différemment coloriées la suite successive des terrasses classées d'après l'élévation respective de leur base. Un pareil tracé est instructif sans doute; mais ne serait-il pas beaucoup plus simple d'épargner au lecteur la peine de chercher dans deux cartes différentes ce qu'on peut lui montrer plus clairement dans une seule?

Dans les mémoires qui accompagnent les cartes du lieutenant Zimmermann, on retrouve la même confusion et le même fatras d'érudition. Leur plus grand mérite, selon moi, est de donner un aperçu assez complet de tout ce qui a été publié sur les matières qu'il y traite; et encore, quoique généralement assez exact

dans ses indications, il lui arrive parfois de parler d'un livre sans l'avoir lu. C'est ainsi qu'à la page 11 de son mémoire sur l'Afghanistan, il fait voyager Schildperger et même Truilhier dans ce pays.

Il serait à regretter que l'école de Ritter n'eût produit que des travailleurs aussi peu utiles à la géographie; mais elle a formé aussi M. Kiepert, dont l'atlas est sans contredit une des publications cartographiques les plus remarquables de notre temps. Non-seulement il soumet à une critique judicieuse les sources auxquelles il puise les matériaux nécessaires à la confection de ses cartes; non-seulement il choisit des signes simples et précis pour exprimer les accidents du terrain, ce qui rend ses tracés très clairs et d'un emploi facile; mais étant beaucoup plus philologue que Ritter lui-même, il transcrit avec une grande précision les noms des localités, des rivières, des montagnes et des pays, c'est-à-dire qu'il remplit une des conditions les plus essentielles d'une bonne carte, et malheureusement assez souvent négligée, car elle exige la connaissance de beaucoup de langues, de beaucoup d'alphabets, et demande un recours constant aux documents originaux pour corriger les transcriptions des noms de localités rarement exacts dans les journaux des voyageurs, qui les notent la plupart du temps seulement d'après l'audition.

Maintenant il me reste à signaler les résultats des voyages de MM. James Abbott et Ferrier. Le premier a parcouru la limite sud-ouest de la région méridionale de l'Asie centrale, et le second sa limite septentrionale et orientale. Quant aux voyages de MM. Westergaard et Petermann, qui tous les deux ont visité Kirman et lezd, à mon grand regret je ne puis que mentionner leurs noms, car, de ces deux philologues distingués, M. Westergaard n'a, que je sache, rien publié sur son voyage, et M. Petermann a donné seulement une courte notice sur les Guebres dans les *Mittheilungen* de Gotha, bien qu'il travaille maintenant à une relation détaillée, dont le premier volume, contenant des détails très

curieux sur la Syrie et une partie de l'Asie Mineure, vient seulement de paraître. Enfin le seul Européen qui soit allé directement de Damghan à Iezd par le grand désert salé est un voyageur russe, M. Buhsé. Exclusivement occupé de botanique et de géologie, il n'a publié rien de géographique, et le peu que nous savons sur la route qu'il a suivie est dû à M. Grewinck, qui en a donné quelques détails dans sa *Description géologique du nord de la Perse*.

M. Ferrier a voyagé en 1845 et 1846, et M. Abbott en 1849 et 1850; néanmoins nous commencerons par analyser les travaux du voyageur anglais, car il a publié ses recherches avant M. Ferrier, en 1855, dans le tome XXV du *Journal de la Société géographique de Londres*, pages 4-78.

M. Abbott n'a donné qu'un simple itinéraire, dans lequel on trouve peu de détails sur ses aventures personnelles, peu d'observations sur les mœurs des habitants, absolument rien de pittoresque, et, nonobstant, son travail est un document géographique précieux, car l'auteur y a consigné des descriptions exactes de la configuration du terrain, et des détails circonstanciés sur les directions prises plusieurs fois par jour à l'aide de la boussole, sur les distances parcourues par lui, et évaluées d'après la montre, de même que sur l'éloignement approximatif des points dont il a mesuré les azimuts. Il a noté exactement la direction des chaînes de montagnes et des courants d'eau; bref, il nous donne un recueil de faits, assez arides si l'on veut, mais extrêmement utiles. M. Abbott n'a pas fait de levé proprement dit, la carte qui accompagne son mémoire a été dressée à Londres, d'après les indications de son journal de voyage; mais, grâce à la précision de ses observations, les parties de sa route les plus difficiles à être relevées, comme par exemple le chemin montagneux et brisé en mille zigzags qui conduit de Kirman à Khébis, ont pu être dessinées à Londres avec une exactitude qui a fait mon admiration sur les lieux mêmes. Les soins apportés par M. Abbott à son travail lui permirent de rectifier la position de

Kirman et de lezd, si arbitrairement placées sur toutes nos cartes d'après les indications de l'itinéraire de M. Pottinger. Le long séjour de M. Abbott en Perse, en qualité de consul d'Angleterre à Tébriz, et sa connaissance pratique de la langue persane l'ont aidé à transcrire très exactement les noms des nombreuses localités qu'il mentionne dans son itinéraire.

Ayant quitté Téhéran le 2 octobre 1849, M. Abbott se rendit en six jours à Koum, par la route de Bahram-Abad, Feiz-Abad et Savé. De Koum, M. Abbott se dirigea sur Ispahan. Comme cette route a été décrite par presque tous les voyageurs européens qui ont visité la Perse, il n'en dit rien, et il reprend son journal le 11 novembre, jour de son départ d'Ispahan pour se rendre à lezd, où il arriva en neuf jours en suivant la route déjà décrite par M. Dupré, et en ajoutant à la description de ce dernier quelques détails sur Naïn, que le voyageur français n'a pas visité. A lezd, M. Abbott est resté depuis le 19 novembre jusqu'au 11 décembre, et nous apprenons par une note de son journal qu'il a présenté un rapport au *foreign Office* contenant une description détaillée de cette ville. Il est fort regrettable que lord Clarendon n'ait pas jugé opportun de la communiquer à la Société, car je suis sûr qu'on y trouve des renseignements instructifs sur cette ville peu connue. De lezd, M. Abbott fit une excursion à Taft, d'où il se rendit à Bafk, localité qui n'a jamais été visitée avant lui par des Européens, et qui est remarquable par la culture du dattier, qui y donne de bonnes récoltes. De là, par Gudaran (14 décembre), Sérez (15), lezdan-Abad (16), Tograjéh (17), Koumabad (18), Zenghiabad (19), il arriva le 20 décembre à Kirman, ayant exploré une véritable terre inconnue, la lisière du grand désert de Lout. Étant resté jusqu'au 6 janvier 1850 à Kirman, M. Abbott se rendit de là, en trois jours, à Khébis, par la route de Derekhtandjan et Feiz-Abad. D'après l'itinéraire de M. Pottinger, on s'imaginait que Khébis était une oasis située au milieu du désert et considérablement éloignée de

Kirman. M. Abbott a fait disparaître cette grave erreur, admise jusqu'alors dans toutes les cartes de la Perse. Par Gowk et Tehroud, il se rendit à Bam; puis, ayant visité les ruines de Kalai-Daghianous, qu'aucun Européen n'avait examinées avant lui, il arriva à Chiraz, en passant par Douséri, Kehnou, Ahmedi et Koum. M. Abbott a fait aussi quelques observations thermométriques, d'autant plus intéressantes qu'il n'y en a pas d'autres, relevées en hiver, sur la lisière méridionale des déserts intérieurs de la Perse. Il est à regretter qu'il n'ait publié que les températures notées pendant les jours de marche, observées, le plus souvent, au moment de monter à cheval, et que les observations faites dans les endroits où il resta plus longtemps, comme Iezd et Kirman, n'aient pas été communiquées au public. Voici les chiffres donnés par M. Abbott, extraites de son mémoire, en remplaçant les divisions de l'échelle de Farenheit par celles du thermomètre centigrade :

Toudichk. . .	14 décembre 1849,	à 8 heures avant midi. . . .	4° 44
—	—	à 9 après midi. . . .	11° 67
Banviz. . . .	15 décembre 1849,	à 7 1/3 avant midi. . . .	10° 58
—	—	à 10 1/2 —	12° 22
Aghda. . . .	17 décembre 1849,	à 8 —	5° 85
Meiboud. . .	18 décembre 1849,	à 8 1/2 —	2° 22
Iezd.	19 décembre 1849,	à 7 3/4 —	3° 61
—	20 décembre 1849,	à 9 —	10° 55
Khebis. . . .	9 janvier. . . 1850,	à 1 après midi. . . .	14° 16
—	10 janvier. . . 1850,	à 8 avant midi. . . .	8° 89
Tehroud. . .	14 janvier. . . 1850,	à 8 —	1° 67

Le mémoire de M. Abbott contient aussi quelques estimations hypsométriques; mais, comme tous les chiffres de ce genre, ils sont plus ou moins arbitraires. Ainsi il croit que Khébis se trouve à 2500 p. a. (761^m,99) au-dessus de la mer; et nous verrons plus tard que nos observations barométriques ne lui donnent que 1398 pieds anglais, ou 420 mètres d'élévation absolue. Dans la plaine de éref et à Bam, M. Abbott a observé les points d'ébullition de

l'eau; ils étaient de 98°33 dans le premier et 95°41 dans le second.

Le voyage de M. Ferrier n'a été publié qu'en 1857, en anglais, par les soins de M. Danby Seymour, qui a rendu par là un service signalé à la géographie. Cet ouvrage vient de paraître il y a quelques mois en français, et il a été l'objet de plusieurs analyses plus ou moins étendues, si bien qu'il serait superflu de l'examiner encore une fois en détail. Il suffit de dire que M. Ferrier, ayant quitté le service de Mohammed-Chah, avait formé le projet de se rendre à travers la Perse dans l'Inde, pour y chercher fortune dans l'armée de quelque prince indépendant. Après avoir vainement tenté de pénétrer soit au Pendjab, soit dans le Beloudjistan, par la route du nord, c'est-à-dire par Balkh et Bamian, puis par Kandahar, et enfin par le Séistan, il abandonna son projet, rebroussa chemin, et rédigea, de mémoire, la relation de ses aventureuses pérégrinations.

Il faut distinguer dans le livre de M. Ferrier trois parties d'un mérite très différent : la relation de ses aventures personnelles, les compilations et les emprunts faits à ses prédécesseurs, et enfin les détails géographiques fruit de ses propres observations. Il s'entend de soi-même que nous n'avons pas à nous occuper des deux premières. La route suivie par M. Ferrier jusqu'à Hérat coïncide avec les routes décrites par ses devanciers; mais les détails topographiques qu'il mentionne dans son itinéraire de Méched à Hérat sont bien plus complets et plus instructifs que ceux recueillis par Conolly, ce qui ne l'empêche pas de confondre le saint cheikh de Djam avec le célèbre poète Djami. La partie véritablement curieuse et originale de son voyage commence à Hérat. La description qu'il donne de cette ville est plus circonstanciée et plus exacte que toutes celles qui ont paru avant la sienne. Il serait peut-être à désirer que l'histoire de l'Orient lui fût un peu plus familière; mais il faut lui savoir gré d'avoir décrit les monuments de Hérat avec beaucoup de soin. Les détails qu'il donne sur Yar-Mohammed-khan et sur son entourage sont

pleins d'intérêt et de vérité. La relation de sa première tentative pour pénétrer dans l'Inde par la route du Turkestan est très curieuse. Ce voyageur français est le premier qui depuis le sultan Baber ait décrit les contrées situées près des sources du Héroud ; et quoique les circonstances dans lesquelles il se trouvait en parcourant cette contrée ne fussent pas très favorables à une étude sérieuse du pays, le peu qu'il en dit est neuf, et doit être considéré comme une véritable acquisition pour la géographie. La relation de son voyage de Hérat à Kandahar, notamment sa description de Sebzar, est exacte sous le rapport topographique, et très instructive. M. Ferrier a justement apprécié la valeur stratégique de cette ville afghane. La mention qu'il fait des briques à inscriptions cunéiformes trouvées près de Férah serait importante, si la légèreté avec laquelle il traite parfois les questions d'archéologie orientale ne nous inspirait quelque doute sur l'exactitude de ses souvenirs à cet égard. Sa description du Séistan est trop souvent interrompue par des coups de fusil et des coups de sabre, pour être bien profitable à la science ; néanmoins, ses observations sur le Hamoun ne sont pas dépourvues d'intérêt géographique, et l'aspect général du pays est assez bien rendu. Seulement il se donne une peine inutile en insistant sur le manque d'exactitude du contour de ce lac sur nos cartes, car c'est un de ces bassins qui n'ont pas de contour fixe. C'est une mare d'eau peu profonde, s'étendant sur une surface presque plane et soumise à une évaporation puissante, ce qui fait qu'elle change continuellement de périmètre ; et si l'on marquait exactement sur une carte la ligne qui lui sert de limite après une hausse d'eau dans le Hilmend, le Ferarhoud et l'Adrescand, et qu'on comparât cette courbe à celle qui circonscrit le lac à la fin de l'été, on pourrait croire qu'on a sous les yeux le tracé de deux bassins différents. Ce n'est qu'à l'ouest qu'il a des bords presque invariables, car c'est de ce côté seulement que les montagnes mettent un frein constant à ses empiétements sur la

plaine; donc tout ce que l'on peut dire de positif concernant la forme de ce bassin, c'est qu'il s'étend en longueur du nord au sud, et que pour la plupart du temps il y a une presque île qui s'avance dans le lac jusque vers son bord septentrional.

Je ne prétends pas avoir donné dans cette analyse succincte une histoire complète des voyages entrepris dans la partie méridionale de l'Asie centrale; j'ai tâché seulement d'énumérer, dans l'ordre chronologique, les résultats des explorations qui ont, selon moi, le plus contribué à éclaircir et à rectifier nos idées sur la géographie de ce pays, et qui constatent les faits suivants :

1° Que c'est aux voyageurs français que nous devons les premières notions sur les limites occidentale et septentrionale de cette partie de l'Asie, de même que des détails intéressants sur son intérieur;

2° Que les voyageurs anglais nous ont donné les premiers quelques renseignements utiles sur les limites de cette région à l'orient et au sud, et qu'ils nous ont fourni deux itinéraires, passant par son intérieur;

3° Que M. Lemm est le premier qui ait fourni des bases solides à nos cartes de la Perse orientale.

Mais, malgré tout cela, nous n'avions pas assez de faits pour nous former une idée correcte de l'ensemble des dispositions physiques de cette contrée. La nature des terrasses qui servent de base à ses chaînes de montagnes, la direction et la structure de ces chaînes, l'hydrographie du pays, le caractère de sa végétation, sa faune et son ethnographie, les lois que suit la distribution de la chaleur et du magnétisme sur sa vaste surface, en un mot presque tous les éléments qui constituent la science exacte d'une province, nous manquaient, ou ne pouvait être raisonnablement assis sur le peu de renseignements que nous possédions à cet égard. Il n'y avait qu'un moyen de combler cette lacune fâcheuse dans nos connaissances de l'Asie, c'était d'envoyer dans le Khorassan une compagnie d'explorateurs, et de leur donner

les moyens nécessaires pour visiter cette province dans toutes ses directions principales.

J'eus l'honneur d'exposer à mon retour en Europe, en octobre 1857, ces considérations devant la Société de géographie de Saint-Pétersbourg, et elles ont mérité l'attention de cette compagnie savante. L'auguste président de la Société voulut bien s'intéresser au succès de cette exploration scientifique, dont on me fit l'honneur de me confier la direction. Le personnel de l'expédition était composé de MM. Ristori, capitaine-lieutenant de la marine impériale; Bunge, professeur de botanique à l'université de Dorpat, célèbre par son voyage en Chine et par la description des plantes recueillies par feu Lehmann, lors du voyage que nous avons fait ensemble à Boukhara et à Samarcande; Gœbel, géologue et chimiste de Dorpat, avantageusement connu par des analyses d'aérolithes et des eaux minérales de l'Aderbeidjan; Lenz, fils du célèbre physicien, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, chargé des observations astronomiques et physiques. Le comte Keiserling, zoologiste distingué, accompagnait l'expédition à ses propres frais, et M. Binert, élève de M. Bunge, était chargé des recherches entomologiques. L'armée du Caucase nous a fourni deux topographes, les sous-officiers Jarinof et Pétrof, qui m'ont accompagné dans presque tous mes voyages en Perse, et qui furent chargés du levé de notre long itinéraire.

Tiflis était désigné comme le point de rendez-vous pour tous les membres de l'expédition; ils s'y trouvèrent réunis vers la fin de janvier 1858. Au commencement de mars, nous nous rendîmes à Bakou, où la compagnie d'Astracan pour la navigation de la mer Caspienne mit obligeamment à notre disposition son excellent bateau à vapeur le *Swiatâia Rouss*, qui nous transporta en moins de trois jours au golfe d'Astrabad. Le 4 avril, dans la nuit du dimanche de Pâques, nous jetâmes l'ancre près de l'île Achouradeh, par un clair de lune presque éblouissant, en vue de la belle

côte montagneuse et boisée du Mazanderan, où tout déjà était en fleur. Le 8 et le 9 furent employés à visiter les ruines d'Achref, ce petit paradis de citronniers et d'orangers tant aimé par Chah Abbas, et si dangereux en été à cause de ses fièvres pernicieuses. Malgré l'état de ruine dans lequel se trouve cette splendide création d'un des plus grands monarques de la Perse, malgré que ses beaux kiosques et ses fontaines en albâtre oriental soient presque démolis et envahis par des lierres, et que ses eaux limpides, amenées à grands frais des montagnes voisines, au lieu de s'épancher, comme jadis, dans des bassins de marbre, se creusent des lits naturels entre les bosquets de cyprès et de citronniers, Achref est toujours l'un des plus beaux jardins que l'on puisse voir. Le jardin de l'État et ceux des villageois produisent encore aujourd'hui une telle quantité d'oranges, qu'au marché de l'endroit on en donne un mille pour 1 fr. 20 c. De tous les somptueux édifices qu'on voyait jadis dans ce lieu, il n'y a que le palais supérieur et l'Aïvan qui puissent abriter le voyageur; encore n'en reste-t-il du dernier que les murs et le toit, car ses portes, ses fenêtres et les belles dalles de marbre qui l'ornaient jadis, ont disparu depuis longtemps. C'est seulement sur cette ruine que j'ai pu recueillir une inscription concernant la date de la fondation d'Achref; elle porte que la construction de l'Aïvan a été terminée à l'heure du midi, le 12 ramazan de l'année 1143 de l'hégire.

Au moment de notre arrivée en Perse, la province d'Astrabad se trouvait dans un état complet d'anarchie. Son gouverneur, Djafar Kouli Khan de Boudjnourd, était à peine de retour d'une expédition malheureuse contre les Turcomans. Il venait de perdre deux canons et beaucoup de monde, et les nomades, enhardis par ce succès, s'étaient répandus dans les bois épais qui entourent Astrabad, pillant et brûlant les nombreux villages de cette province. Les murs mêmes de la ville ne protégeaient pas ses malheureux habitants contre les attaques des Turcomans; le 15 avril, pendant notre séjour à Astrabad, les nomades attaquèrent une caravane aux

portes mêmes de la ville, tuèrent quinze individus, en emmenèrent beaucoup d'autres en captivité, et pillèrent le bazar. Cet état de choses nous obligeait de marcher avec précaution : nous partîmes d'Achouradeh escortés par soixante matelots appartenant à notre station navale. Nous mîmes deux jours, le 11 et le 12 avril, à traverser la plaine boisée qui s'étend entre Astrabad et la plage. La chaussée de Chah Abbas que nous suivions semble n'avoir été jamais réparée depuis la mort de ce grand roi ; elle était dans un état déplorable. En nombre d'endroits, les grosses pierres de taille, dont elle était pavée, avaient été enlevées par les villageois, et les places qu'elles occupaient présentaient une suite de trous profonds remplis d'eau bourbeuse, où les chevaux enfonçaient souvent jusqu'au ventre. Notre petite caravane devait s'arrêter à chaque instant. Cependant la beauté de la forêt était telle, qu'en admirant ses arbres gigantesques on oubliait le mauvais état de la route. Les énormes troncs de *Parrotia persica*, *Pterocarya caucasica*, *Zelkova Richardi*, *Quercus castaneaefolia*, étaient tapissés de plantes grimpantes. Les vignes sauvages, semblables à des serpents d'une dimension monstrueuse, enlaçaient ces géants de la forêt, et étalaient d'un arbre à l'autre leurs festons verdoyants sous lesquels le jasmin, le grenadier, les pruniers et surtout le crategus, formaient des bosquets souvent impénétrables. Si l'on compare l'aridité et la triste uniformité des plaines salines de la côte septentrionale de la Caspienne avec la végétation luxuriante, et presque tropicale, de sa côte méridionale, on est frappé des contrastes que présente le développement de la nature organique sur les deux bords de la même mer intérieure. Au nord, l'âne peut à peine supporter la rigueur du climat ; au sud, le tigre du Bengale est une bête commune. Près d'Astracan, c'est à peine si le raisin a le temps de mûrir ; dans le golfe d'Astrabad, sur la presqu'île de Potemkine, le palmier croît en plein champ, et la canne à sucre et le coton sont cultivés avec succès. Enfin, chaque année, des glaces épaisses enchaînent les flots de la partie septen-

trionale de la mer, et avant qu'elles n'aient eu le temps de fondre tout fleurit déjà sur les côtes du Ghilan et du Mazanderan. La différence de latitude ne peut être regardée comme la cause unique, ni même comme la cause principale de ce phénomène; la différence entre les latitudes de Montpellier et d'Alexandrie est presque aussi grande que celle des parallèles d'Astracan et d'Achouradeh, sans que pourtant les contrastes des flores et des faunes de la côte provençale et africaine soient aussi marqués qu'ici. Je crois devoir chercher cette cause ailleurs, et je ne manquerai pas d'y revenir à la fin de ce mémoire.

Ayant appris à Astrabad que S. M. le Chah avait témoigné le désir de me voir avant mon départ pour le Khorassan, je m'empressai de partir pour Téhéran, ayant laissé mes compagnons de voyage dans le Mazanderan afin d'explorer cette province si peu connue. Je quittai Astrabad le 20 avril, accompagné d'un de mes topographes. Trois chaînes de montagnes séparent les plaines du Khorassan de la plage maritime, et quelque route que l'on prenne pour aller d'Astrabad à Chahroud, ou à Damghan, il faut franchir trois cols. J'ai pris la route suivie par M. Conolly, avec cette différence que, laissant Zialet à ma droite, j'ai couché la première nuit, à la belle étoile, dans les ruines du village de Kouzlouk, remarquable par la quantité de léopards qui habitent les cavernes des profonds ravins boisés qui bornent au nord les champs du village. Les cris aigus de ces animaux nous arrivaient très distinctement depuis le coucher du soleil jusqu'à 11 heures ou minuit. Le 24 avril, je franchis facilement le premier des trois cols sus-mentionnés, dit col d'Ali-Abad; il n'a que 2007 mètres d'élévation absolue. Après une marche de deux heures à travers un bois touffu, on parvient au col de Djilin-Bilin. Les Mazanderaniens prétendent que ce nom imite le sifflement du vent qui règne presque toujours à cette hauteur de 2,281 mètres, et qui en rend le passage si dangereux en hiver. Les caravanes, surprises dans cette localité par un chasse-neige, y périssent souvent. Le versant méridional de

cette montagne est beaucoup moins boisé que celui du nord ; cependant jusqu'au dernier col, celui de Vidj-Minou, qu'on atteint après une heure de marche, on rencontre encore quelques arbres. L'ayant franchi à une hauteur de 2845 mètres, on se trouve tout d'un coup sur un sol complètement déboisé, et l'on descend par une pente très rapide, bordée de profondes crevasses, dans les plaines arides du Khorassan. Jusqu'au village de Tach, à deux heures et demie de marche de Vidj-Minou, on ne se fait pas encore une idée bien exacte de la nature de ces immenses plaines, car on marche dans un défilé assez étroit, bordé de hautes montagnes. Un peu au delà de ce village, où je passai la nuit, le défilé s'élargit, et débouche dans une vaste plaine qui s'étend à perte de vue vers le sud. Les Ombellifères, les Astragales et les Crucifères communes aux steppes septentrionales de l'Asie centrale, les rappellent vivement à ceux qui en connaissent les larges et tristes paysages. L'horizon méridional est borné par une ligne d'un blanc éclatant légèrement teinté de bleu ; c'est le grand désert salé, cette première dépression du plateau khorassanien. D'ici jusqu'à Téhéran, le pays conserve un caractère de monotonie désolante. A droite, on a une chaîne continue de montagnes, et à gauche une plaine stérile et sans fin. Les villes et les villages, très clair-semés, apparaissent sur ce fond brûlé par un soleil ardent déjà en avril, comme des oasis pleines de charme, car presque tous possèdent de vastes jardins fruitiers et sont entourés de champs bien cultivés.

La route entre Chahrout et Téhéran ayant été souvent et bien décrite, je me bornerai à mentionner quelques détails omis par mes prédécesseurs, ou exposés d'une manière peu exacte. Ayant visité Damghan à deux reprises, en allant à Téhéran le 25 avril, et en revenant de la capitale le 9 juin, j'ai eu le temps d'examiner ses monuments, assez imparfaitement décrits par Fraser, et je me permettrai de dire quelques mots sur cette ville.

Damghan, jusqu'à l'invasion des Afghans, en 1136 de l'hégire,

était une des villes les plus florissantes du Khorassan. Ses vastes ruines, assez bien conservées jusqu'à nos jours, témoignent de sa prospérité passée. Il est assez difficile de se rendre compte pourquoi cette ville ne s'est point relevée depuis. Son district est fertile, arrosé par une rivière considérable. Elle débouche dans la plaine par le défilé de Tchehmé-Ali. Là, après avoir été amplement appliquée aux besoins d'irrigation des champs voisins, elle va se perdre dans les marais salins du grand désert. De plus, située sur la grande route du Khorassan, Damghan abrite chaque jour dans ses nombreux caravansérails ruinés une quantité de pèlerins qui se rendent à Méched ou qui reviennent de la ville sainte, et le peu de denrées qu'on y apporte des villages voisins est vite enlevé à des prix très avantageux; quoi qu'il en soit, la population de la ville non-seulement n'augmente pas, mais diminue à vue d'œil, et maintenant son district peut à peine mettre sur pied un bataillon de 500 hommes. Les plaintes des habitants sur le peu de sécurité de cette province, souvent pillée par les Turcomans, ne peuvent être considérées comme une explication suffisante de ce phénomène; car, après tout, ils ne sont pas plus exposés aux déprédations des nomades que ne le sont les habitants du district de Chahroud, qui jouissent comparativement de beaucoup plus de prospérité. Dans l'intérieur de la ville, il n'y a que trois monuments dignes d'être mentionnés : la mosquée cathédrale avec un minaret, un autre minaret entouré de ruines, et le tombeau d'un saint, dit Imam Zadeh Piri Alemdar. A en juger par le style de l'architecture de ces monuments, ils doivent être tous de la même époque, c'est-à-dire du v^e siècle de l'hégire. Toutes ces constructions portent des traces d'inscriptions plus ou moins bien conservées en caractères coufiques de l'époque nommée. Je n'ai pu découvrir la date de la construction de la mosquée; mais le haut de son minaret porte une inscription qui est une invocation pieuse composée d'expressions employées dans le Koran, et qu'on peut facilement prendre pour un verset de ce livre. Le mina-

ret isolé porte trois lignes d'inscriptions, mais elles sont placées si haut, et sont si mal conservées, qu'il ne m'a été possible d'en rien déchiffrer. La chapelle qu'on désigne par le nom de Piri-Alemdar, est ornée de deux inscriptions en caractères coufiques ; l'une d'elles est placée au-dessus de la porte d'entrée, l'autre fait le tour du fronton, et toutes deux répètent avec peu de variantes que cet édifice a été élevé sur le tombeau d'un saint personnage appelé Mouhammed fils d'Ibrahim, et que la construction de ce monument a été achevée en 417 de l'hégire, par les soins de l'architecte Ali fils de Mouhammed, fils de Hussein, fils de Chah.... L'invocation « Que Dieu sanctifie son âme » placée auprès du nom du défunt, indique que c'était un mollah, et pour le moment c'est tout ce que je puis dire de ce personnage. Aux portes de la ville, au nord-ouest, se trouve le mausolée de l'imam-zadeh Djafar. Les restes du saint reposent dans une mosquée, sous une caisse de bois ornée d'arabesques richement sculptées, mais sans date ; à côté on montre une dalle tumulaire placée sur le tombeau de l'émir Seïd Tahir, fils de Seïd chah Mourad, en 907 de l'hégire. A droite de la porte d'entrée de la mosquée, on a fixé dans le mur une dalle sur laquelle est gravé un firman de Chah-Roukh, fils de Tamerlan, de l'an 851 de l'hégire. Ce document promulgue une réduction à 5 pour 100 du droit de 7 pour 100 prélevé jusqu'alors sur les savons fabriqués à Damghan et dans son district. Sur les murs d'une aile de la mosquée on lit : « Cet édifice a été construit » par ordre de Chah-Roukh Bahadour, que Dieu protège son règne. » Dans un jardin potager, attenant à la mosquée, se trouve une petite tour d'une construction simple, mais de bon goût, et l'inscription placée au-dessus de sa porte ogivale indique que ce monument a été achevé en 446 de l'hégire, par ordre de l'émir Abou Choudja Askar Bek, fils d'Isfahan, roi de Le reste est masqué par un replâtrage postérieur à la construction de l'édifice.

Le 28 avril, je suis arrivé à Semnan, chef-lieu d'un district du

Khorassan, limitrophe de l'Iraq, et célèbre pour ses grenades qui ne le cèdent en bonté qu'aux grenades de Savèh. Le commerce de cette ville est assez actif et elle semble avoir de l'avenir. En fait d'édifices remarquables, cette ville possède une ancienne mosquée cathédrale qu'on néglige et qu'on laisse tomber en ruines, parce que Fetkh Ali Chah en a fait construire une plus grande et surtout mieux dotée. Elle est ornée de briques émaillées, dont les couleurs pâles présentent un ensemble assez agréable à l'œil, mais témoignent une décadence dans l'art de fabriquer ces faïences, encore si belles dans les constructions de l'époque des Séfévides.

Le dialecte de Semnan présente des différences notables avec le persan moderne; et, comme c'est à Lazghird qu'il s'est conservé dans toute sa pureté, c'est là aussi que j'ai tâché de m'en faire une idée approximative. Lazghird, que MM. Truilhier et Hommaire de Hell écrivent Laskiert, a été exactement décrit par le premier de ces voyageurs, qui dit : « Le village est bâti d'une manière » très bizarre. Les maisons, toutes à deux étages, forment une » enceinte circulaire continue, élevée sur un escarpement de terre » d'une vingtaine de pieds de hauteur. Cet escarpement, sans doute » revêtu primitivement d'une chemise, maintenant taillée à pic, » n'est soutenu que par l'extrême compacité des terres. » J'ajouterai à cela que toute la vie des habitants de Lazghird se passe dans des espèces de trous d'une saleté repoussante, qui communiquent entre eux par des balcons sans garde-fou ni balustrades, d'où, très souvent, les enfants en bas âge tombent et se tuent. Les habitants ne permettent pas aux étrangers de s'établir chez eux; ils prennent même assez rarement des femmes en dehors de leur village, et c'est à cela principalement qu'il faut attribuer, chose remarquable, la conservation d'un idiome ancien qui, très probablement, a gardé toute sa pureté primitive. J'ai trouvé beaucoup de difficulté à apprendre quelque chose sur leur langue; après une ou deux heures de questions grammaticales, les vieillards, ou « barbes blanches », qu'on avait choisis pour répondre

à mes questions, avaient l'air harassés de fatigue et d'ennui. Il m'a été impossible de les amener à conjuguer un verbe ou à réciter une chanson ou un conte. Ces deux derniers échantillons de leur langue étaient surtout difficiles à obtenir d'eux ; quand je les priai sérieusement de me communiquer quelques couplets, ils rougissaient, baissaient timidement les yeux, et me répondaient que c'était bon pour les *Djahils* ou jeunes écervelés, mais que c'était au-dessous de leur dignité de répéter en public des paroles aussi frivoles. Je n'avais pas assez de temps à ma disposition pour vaincre leurs scrupules à cet égard, mais à la longue on en viendrait à bout, et la chose en vaut la peine. Lazghird n'est pas très loin de Téhéran, et peut-être l'un des nombreux Européens établis dans la capitale voudra-t-il entreprendre cette tâche et consacrer quelques jours à l'examen de cette question. Mes propres observations me permettent de croire que le dialecte de Lazghird est un patois Mazanderanien, mais encore plus riche que ce dernier en voyelles. A ce qu'il me semble l'*h* aspiré est exclu de la fin comme du milieu des mots ; ainsi le mot *douhter*, fille, devient *dout* ; *hâher*, sœur, devient *houak* ; *giah*, herbe, *gia* ; *dérakht*, arbre, *dar* ; *mahi*, poisson, *maï* ; etc. Le *b* final est presque toujours remplacé par l'*u* bref, comme dans le mot allemand *auf*. Ainsi, *ab*, eau, est *aôu* ; *astab*, soleil, *astaôu*, etc. Le son *j* se rencontre beaucoup plus souvent qu'en persan. Les pronoms personnels, moi, toi, il, nous, vous, ils, sont : *a*, *tou*, *jou*, *em*, *jouâm*, *joun*. Les noms de nombre ressemblent beaucoup à ceux du persan moderne, avec les abréviations exigées par la nature du dialecte ; ainsi, un, au lieu d'être *iak*, comme en persan, est *i* ; neuf n'est pas *nouh*, comme en persan, mais *na* ; quatre-vingt-dix, *naved* en persan, est *navé* en dialecte de Lazghird, et ainsi de suite. Mais trois, au lieu de *ssé*, devient *heiré* ; et dix, au lieu de *deh*, devient *das*. La terminaison en *d* doit être très rare ; elle ne s'est rencontrée dans aucun des mots prononcés devant moi. Ainsi, *sad*, cent, est *sseï* ; ou *miãd*, il viendra, *jou andi* ; *boud*, fût, *bo* ; *mikounend*, ils font

devient *makaron*. Très souvent cette consonne est omise dans le milieu des mots ; ainsi, *pader*, père, est *pa* ; *mader*, mère, est *ma* ; pour fils ils emploient le vieux mot persan *pour*. Plusieurs mots m'ont semblé différer complètement du persan moderne ; ainsi : frère est *moubera* ; coq, *tela* ; bœuf, *vertèh* ; bouche, *zoundji* ; femme, *jiki*, etc.

J'arrivai à Téhéran le 2 mai, jour correspondant au 12 ou au 13 du mois de Ramazan ; et comme le chah ne reçoit personne pendant le mois sacré, je dus nécessairement patienter jusqu'à la fin du carême, c'est-à-dire jusqu'au 19 ou 20 mai, pour lui être présenté. Mais, en attendant j'eus l'occasion de voir plusieurs fois Mirza Agha Khan, alors premier ministre, et Mirza Saïd Khan, ministre des affaires étrangères, et, grâce au puissant appui de notre chargé d'affaires, M. Lagofski, j'obtins toutes les facilités voulues pour explorer le Khorassan *in extenso*. Je me plais à dire que si j'ai pu visiter en toute sécurité, avec six Européens dont aucun n'avait jamais voyagé jusqu'alors parmi les musulmans, un pays où tous mes prédécesseurs ont été pillés, emprisonnés ou autrement molestés, je le dois principalement à la haute protection que S. M. le chah a daigné accorder à notre entreprise. En me congédiant, après une longue et gracieuse audience, le roi eut la bonté de me dire : « Vous partez pour le Khorassan dans la » meilleure saison, et je vous promets que vous y voyagerez aussi » tranquillement que chez vous. » Je suis heureux de pouvoir attester que cette parole royale n'a pas été seulement un gracieux compliment d'adieu, mais une bienveillante vérité.

De retour à Charoud, le 12 juin, j'y trouvai réunis tous mes compagnons de voyage, assez impatients de partir ; mais comme le gouverneur de Bastam, petite ville à 7 kilomètres à l'est, était venu le jour de mon arrivée pour me souhaiter la bienvenue, je dus remettre mon départ au surlendemain pour avoir le temps de lui rendre sa visite. Je profitai de cette occasion pour examiner en détail l'ancienne ville de Bastam, qui fut la résidence, le théâtre

des miracles, et l'endroit de la sépulture du fameux cheikh Bayazid Bastami, mort en 261 de l'hégire. Son tombeau se trouve dans la cour d'une belle mosquée très ruinée, mais ayant conservé encore en beaucoup d'endroits les riches ornements exécutés en plâtre qu'on retrouve sur toutes les constructions arabes des dernières années du khalifat. La coupole portait jadis une inscription coufique en cinq lignes qui en faisaient le tour; il n'en reste que quelques mots sans suite. Immédiatement au-dessous de cette coupole, on voit une inscription en beaux caractères coufiques enchevêtrés, assez bien conservée; elle reproduit le verset du Koran connu sous le nom de verset du Trône. Le Mihrab, ou la chaire, est aussi recouvert de riches arabesques en plâtre qui encadrent un cartouche où on lit : « OEuvre de Mouhammed fils » d'Ahmed...660... » le reste est illisible. Les portes, en bois sculpté, sont ornées de carrés encadrés d'arabesques artistement agencées. Tous ces carrés portent une légende uniforme : « Gloire éternelle » soit à Lui » tracée en caractères coufiques semblables à ceux des inscriptions de la mosquée. Le tombeau du cheikh est un parallépipède informe, construit en partie en pierres de taille, en partie en blocs de grès grossièrement cimentés avec de l'argile commune. Ce monument a une longueur considérable, car chaque pèlerin zélé y ajoute un ou plusieurs pavés; les desservants de la mosquée m'assurèrent gravement que la longueur de ce mausolée correspondait à la hauteur prodigieuse de la taille du cheikh. Au sud-est de cette mosquée se trouve une tour d'une construction bizarre, et le stuc qui recouvre les faces de ses cannelures porte, immédiatement sous le fronton, une série de carrés qui contournent l'édifice et dans lesquels on lit de courtes légendes coufiques. Ces inscriptions se trouvant à une dizaine de mètres au-dessus du sol, n'étaient pas très distinctes; j'en ai fait estamper quelques-unes par le procédé Millin, et j'ai acquis la certitude que ce n'était qu'une invocation pieuse, composée d'autant de mots qu'il y avait de médaillons, mais ne contenant

aucune date chronologique. Au nord-ouest de la grande mosquée se trouve le *Minari djoumbau*, ou « minaret tremblant ». On le fait vaciller, comme les deux minarets d'Ispahan, en le secouant par le haut. J'ai fait faire cette expérience sous mes yeux; dès que le minaret fut ébranlé, une pierre, placée sur le rebord de la corniche, roula en bas, et l'ombre du minaret, projetée sur le sol, dévia de sa position primitive d'un et demi ou de deux degrés. Les habitants de Bastam assurent sérieusement que cette expérience ne réussit qu'à condition de secouer le minaret en récitant le *Ziar et Namèh*, prière d'adoration du saint Cheikh. Actuellement Bastam est une ville de peu d'importance. Elle peut avoir de 8 à 10 000 habitants, presque tous petits propriétaires vivant des revenus de leurs jardins; quant aux ouvriers et aux commerçants, ils sont établis à Chahroud, ville située sur la grande route de Méched, dont Bastam est un peu à l'écart.

Depuis la malheureuse issue de l'expédition du gouverneur d'Astrabad contre les Turcomans, la sécurité avait disparu des environs de Bastam. Chaque jour quelques villages du district étaient pillés, et les caravanes ne se décidaient à passer les quatre premières stations de la route de Méched, toujours assez dangereuses, qu'étant assez fortes pour ne pas craindre les attaques des brigands. Les pèlerins ayant appris, bien avant mon arrivée à Chahroud, que le roi avait ordonné de me donner une escorte de quarante cavaliers et un canon, attendaient le départ de l'expédition pour se joindre à nous; en sorte que, arrivé le soir du 14 juin au village Bedecht, rendez-vous habituel des caravanes allant à Méched, et situé à 2 farsangs à l'est de Chahroud, j'y ai trouvé un immense campement de pèlerins et plus de 4000 bêtes de somme, chevaux, chameaux, mulets et ânes. La caravane avait l'aspect d'un musée ethnographique vivant. Il y avait des Arabes du désert de Bassorah et de Bagdad, des personnes de toutes les provinces de l'empire persan, des Turcs de Derbend, du Chirvan et de l'Aderbeidjan, des Afghans, des Musulmans de

L'Inde, des Berberis, race d'origine monghole établie depuis très longtemps à Bendi-Ali, au nord-est de Kaboul, et parlant le persan, des habitants de Khokand, de Kachghar, de Tachkend, de Boukhara et de Hérat ; bref, presque toutes les contrées de l'Asie centrale y étaient représentées. Beaucoup de pèlerins étaient à pied, plusieurs familles n'avaient qu'un âne en commun, monté à tour de rôle par les femmes avec des enfants à la mamelle. Un vieillard aveugle, possesseur d'un âne, mais n'ayant personne pour guider sa monture, avait obtenu, moyennant 1 fr. 20 c., la permission de tenir, pendant tout le voyage, le bout d'une corde attachée à la queue d'un chameau chargé de marchandises. Notre escorte n'étant pas prête le 15, nous fûmes obligés de rester ce jour-là à Bédecht ; mais le 16, au lever du soleil, nous nous mîmes en route. Nos quarante cavaliers armés ouvraient la marche, puis venait une partie des pèlerins, suivie du canon avec une quinzaine d'artilleurs à cheval, et enfin l'arrière-garde de la caravane ; le tout présentant une masse mouvante d'hommes et de bêtes de somme qui n'occupait pas moins de 3 kilomètres de longueur. La peur des Turcomans était telle, que pendant la pénible traversée de 9 farsangs, dont les 8 premières sans eau et parcourues sous un soleil brûlant, cette cohue hétérogène se mouvait dans un ordre parfait, et les pèlerins, généralement peu habitués à se soumettre à une discipline quelconque, se conformaient strictement aux ordres du chef de l'escorte, s'arrêtant à son signal pour donner le temps aux traînants de rejoindre la caravane, et se remettant en marche sans perdre leur temps, comme d'habitude, à réciter des salavats, louanges en l'honneur d'Ali et du prophète, à fumer et même à faire paître leurs montures dans les endroits où se trouvent quelques touffes d'herbe verte. Pendant tout le trajet, nous marchions dans une plaine ondulée très favorable pour les attaques subites, vaste solitude qui, par la conformation du sol, et surtout par sa végétation, ressemble beaucoup au Kizyl-Koum, désert sans eau situé au nord de Bou-

khara. Ce n'est qu'à une farsang avant d'arriver à Meïamei qu'on rencontre de l'eau, et c'est là aussi qu'on trouve les premiers villages, Djoudana, Sireich et Kelata, presque contigus l'un à l'autre.

Nous mîmes dix heures à parcourir cette station de 9 grandes farsangs, sans compter une halte d'un peu plus d'une heure que nous fûmes obligés de faire pour donner la provende aux chevaux; mais telle est l'habitude des Orientaux en général, et des villageois persans en particulier, de marcher longtemps sans se fatiguer, que non-seulement aucun des piétons ne resta en arrière, mais qu'en parcourant, le soir, les différents quartiers de notre camp, je ne vis personne exténué par une étape de 70 kilomètres. Tous avaient l'air dispos, et chacun vaquait à sa besogne comme s'il n'avait pas bougé. L'aridité du pays que nous venions de parcourir ne tient pas tant à la nature du sol qu'au manque de sécurité. Jadis il y avait de nombreux et florissants villages qui ne manquaient pas d'eau pour l'irrigation de leurs champs; mais les incursions des Turcomans, qui ne discontinuèrent jamais pendant cinquante ou soixante années consécutives, ont transformé ces plaines ondulées, d'ailleurs très susceptibles de culture, en un triste désert. Le 17, nous passâmes à Miandecht, petit village à 6 farsangs de Meïamei. Ses habitants se retranchent, pendant la nuit, dans une forteresse, comme c'est l'usage dans tout le Khorassan. Après le coucher du soleil, les portes de ces enceintes fortifiées se ferment, et l'étranger n'y est admis sous aucun prétexte. Jadis Miandecht était célèbre pour ses usines de cuivre; on y trouve en quantité des scories à une assez grande distance des habitations actuelles. Cette circonstance et l'aspect vitreux de ces produits artificiels ont induit Fraser en erreur; il les a prises pour des obsidiannes, roches volcaniques inconnues dans ces contrées. Le 18, l'aspect du pays que nous parcourûmes avait beaucoup d'analogie avec celui que nous avons traversé les jours précédents, avec cette seule différence, toutefois, que les mamelons qui bordaient la route étaient plus souvent couronnés de rochers d'origine volca-

nique, au milieu desquels, semblables à des îlots, surgissaient des roches avec des restes de nummulites très bien conservés. Les montagnes voisines, d'après le témoignage des habitants, sont riches en mines de cuivre. Presque à moitié chemin entre Miandecht et Abbas Abad, on trouve un caravansérail ruiné nommé Alhak ; sa citerne était assez bien conservée, et remplie d'une eau fraîche très potable. Nous passâmes la nuit, du 18 au 19, à Abbas Abad, petit village à 6 farsangs de Miandecht, peuplé par des Géorgiens établis ici par chah Abbas au nombre de quarante familles. On leur confia la garde de la frontière en les exemptant de tout impôt ; et quoique, depuis ce temps, les chahs de Perse y aient transféré à plusieurs reprises de nouveaux colons de la même race (nous avons trouvé nous-même une vieille femme qui se rappelait avoir été ramenée en bas âge de Tiflis), personne parmi les villageois ne parle le géorgien, et ce qui est plus surprenant encore, rien dans leurs habitudes, comme dans la conformation de leurs traits, ne trahit leur origine. Ils ont des figures parfaitement persanes, mais leurs femmes n'ont pas adopté l'habitude de se voiler.

A Astrabad, j'avais engagé un vieux mazandéranien, connu sous le nom de *Hadji Babr Kouch*, ou pèlerin tueur de tigres, à nous accompagner jusqu'à Méched, car il avait la réputation de connaître à fond les richesses minérales du pays que nous devions parcourir, et d'être un chasseur expérimenté et intrépide. Mais aucune de ses qualités ne résista à l'examen. Sa science se réduisit alors à la connaissance de quelques contes sur des soi-disant mines d'or et de pierres précieuses ; ses chasses étaient toujours malheureuses, par suite de quelques obstacles imprévus ; quant à sa bravoure, elle était destinée à subir, le 19, un rude échec. Depuis notre départ de Chahroud, chaque soir, après le coucher du soleil, nos serviteurs persans disparaissaient ; et quand on allait à leur recherche, on était sûr de les trouver accroupis autour du vieux hadji qui murmurait des paroles inin-

telligibles, et, de temps à autre, frappait dans ses mains, en ordonnant à son auditoire d'en faire autant. Pour ces séances clandestines, il se dépouillait de son costume habituel, qui consistait en un casque de fer damasquiné, en une cotte de mailles serrée par une ceinture ornée de plaques de cuivre, à laquelle était accroché tout un arsenal d'armes à feu ; cet attirail guerrier était remplacé par une collection de tablettes de cuivre percées de petits trous, et couvertes de différentes figures cabalistiques qu'il consultait souvent et avait l'air d'y puiser le contenu de ses discours. Dès que quelqu'un de nous s'approchait de ce groupe, les tablettes étaient mises de côté, et la compagnie faisait semblant de s'entretenir de choses indifférentes. A force de questions, je parvins à apprendre que, parmi ses précieuses qualités, le tueur de tigres possédait celle d'être un très fort *rammal*, homme versé en géomancie, et que chaque soir on venait se renseigner auprès de lui pour savoir si le jour suivant se passerait heureusement, ou si nous courrions le risque d'être attaqués par les Turcomans. Dans la soirée du 18 au 19, le hadji se livra, comme de coutume, à ses pratiques magiques, et nos domestiques persans le quittèrent très satisfaits de l'avenir heureux et paisible qu'il leur avait prédit. Le 19, nous nous mîmes en marche à 5 heures 20 minutes du matin. Ici la route s'éloigne des montagnes, et se rapproche du grand désert salé ; le sol est uni, et l'horizon serait très étendu, si le mirage, qui ne manque jamais d'apparaître avec la chaleur du jour, n'en rétrécissait le cercle. La surface du désert est souvent coupée par des ravins plus ou moins profonds, creusés par les eaux torrentielles qui se déversent sur la plaine chaque fois qu'une pluie d'orage éclate dans les montagnes. L'un de ces ravins garde presque toujours une eau salée, ce qui en rend le passage très difficile, et chah Abbas fit construire, à l'endroit où la route traverse ce marais salin, un pont de pierres connu sous le nom de Pouli Abrichim, localité souvent mentionnée dans l'histoire du Khorassan depuis le règne de ce grand roi. Près de ce pont, on

trouve un caravansérail ruiné et quelques collines derrière lesquelles les brigands turcomans se mettent souvent en embuscade, guettent le passage des caravanes et les attaquent dans cette localité, très favorable à une charge de cavalerie et très désavantageuse pour la caravane, qui ne peut passer le pont qu'assez lentement.

A peine avions-nous franchi ce pont, à 7 heures 20 minutes, que notre escorte signala sur une élévation voisine trois cavaliers qui disparurent dès qu'ils se virent découverts. Il était évident que c'étaient des Turcomans qui épiaient notre marche, et il était assez probable qu'ils faisaient partie d'un détachement plus fort, caché dans le voisinage. C'était assez pour mettre la caravane en émoi. Les chameaux furent arrêtés, notre unique canon et tous les hommes montés sur des chevaux furent placés à l'avant-garde, et le pauvre tueur de tigres, médiocrement enchanté déjà d'avoir une occasion de prouver sa bravoure, dut essuyer une bordée d'imprécations de ses dupes de la veille. Cependant l'hésitation que l'ennemi invisible mettait à se montrer ranima peu à peu le courage des plus hardis parmi les pèlerins; quelques Turcs du Chirvan partirent au grand galop dans la direction des montagnes, et revinrent bientôt n'ayant rencontré ni même vu personne. La caravane se remit en route, mais le hadji perdit sa réputation de brave et de devin. Les conférences nocturnes cessèrent, et il lui fallut dix jours d'efforts pour reconquérir une partie de la confiance qu'il inspirait auparavant.

Le sadriazam, ci-devant premier ministre du chah, a fait construire, à une portée de fusil du pont, une petite fortification, et y a fait placer une vingtaine de fantassins, soi-disant pour défendre les caravanes contre les attaques des brigands; mais, comme cette poignée d'hommes suffisait à peine pour empêcher les Turcomans de les emmener eux-mêmes en captivité, les caravanes étaient pillées comme par le passé, et la garnison n'était là que pour donner un témoignage officiel du pillage accompli. Après avoir traversé le petit village de Kahé, et les vastes ruines d'une localité qui por-

tait jadis le nom de Behmen-Abad, et qui, du temps de Truilhier, avait encore trente maisons, nous arrivâmes, à 1 heure 20 minutes, à Mézinan. Cet endroit comptait jadis, dit-on, 900 maisons, dont il ne reste maintenant que 140, 40 de plus qu'à l'époque où il a été visité par Truilhier. Dans les temps passés, son marché était très animé, mais ce n'est plus le cas actuellement. Son vaste caravansérail tombe en ruines et peut à peine abriter les pèlerins. L'industrie principale des habitants du village consiste en sériciculture; ils récoltent jusqu'à 50 batmans (147 kil. à peu près) de soie par an; en outre, ils fondent une quantité insignifiante de minerai de cuivre, et ils vendent les gâteaux de cuivre rouge à Sébzévar, à raison de 8 sahibkrans (9 fr. 60 c.) le batman. Nadir chah porta le premier coup à la prospérité de ce bourg, dont il dévasta le district en punition d'une révolte; mais, profitant des troubles qui suivirent son règne, Allah Iar, khan de Djouvein, s'y établit et ne voulut pas reconnaître l'autorité de Feth Ali chah. Le roi l'attaqua en personne, mais, ayant vainement assiégé sa résidence pendant huit mois, il conclut avec lui une trêve, l'assura de sa protection, et l'engagea à se rendre à Téhéran, où il le fit saisir et étrangler. Sa forteresse fut rasée, et les habitants, accablés d'impôts, abandonnèrent peu à peu leur village, qui depuis ne se releva jamais.

L'industrie séricicole que j'ai eu l'occasion d'étudier en Orient, depuis Samarcande jusque dans les provinces transcaucasiennes, est introduite depuis longtemps dans la Transoxiane, dans le Khorassan, dans le Mazandéran, dans le Ghilan, le Talich, et dans la province de Cheki ou Noukha. Sans entrer ici dans la discussion de la question savamment traitée par M. Latreille dans son *Cours d'entomologie* (t. I, p. 114 et 115), et après lui par Ch. Ritter, dans sa *Géographie de l'Asie*, à savoir, si cette industrie date, en Perse, des premières années du règne des Sassanides ou d'une époque antérieure, je ferai observer qu'elle y est très ancienne, et qu'il me paraît impossible d'admettre que du temps de

Justinien on ait ignoré à Constantinople que le ver à soie était élevé avec succès au sud de la mer Caspienne. En sorte que, si les moines qui ont rapporté la première graine de ce ver en Europe ont préféré aller la chercher au Serhind, très probablement Turfan, d'après M. Latreille, au lieu de la tirer des provinces persanes, beaucoup plus rapprochées de Byzance, il faut attribuer, selon moi, ce long détour à la mauvaise réputation que la soie persane avait dans le commerce alors comme de nos jours, et à l'espoir d'en produire une meilleure en allant recueillir des graines dans des contrées plus rapprochées de la Chine.

Passé Mézinan, la route devient moins dangereuse, et je profitai de la halte du 20 juin pour congédier l'escorte qui nous avait accompagnés depuis Bédécht; mais les artilleurs tenaient à nous suivre jusqu'à Soutkar, village situé à 4 farsangs à l'est de Mézinan, où nous arrivâmes, par une très belle route, le 21. Nous nous y arrêtâmes pour déjeuner, et la meilleure preuve que le danger d'être attaqué par les Turcomans avait entièrement disparu, c'est que les pèlerins se décidèrent à partir seuls pour Sébzévar. Nous couchâmes cette nuit-là à Mihr, caravansérail et petit village du même nom, où l'on récolte une trentaine de batmans de soie par an. Le 22, nous passâmes à Rived, caravansérail semblable au précédent, à 3 farsangs de distance de Mihr, et à 4 de Sébzévar. Plus on s'approche de cette ville, plus les villages deviennent fréquents; mais, quoique ce district soit un des plus anciens centres de population du Khorassan, on y trouve peu de monuments anciens. Le minaret du village de Khosrouguird fait une exception à cette règle. Cette bâtisse a la forme d'un cône tronqué, peu différent d'un cylindre; sa hauteur est de 29^m,91 (98 pieds anglais 13 centièmes), et sa circonférence au sommet est de 8^m,42 (26 p. a. 63). Une inscription coufique fait le tour du fronton; c'est une invocation pieuse, sans nom de constructeur, et qui se termine par les mots: « Ceci a été construit l'an 505 de l'hégire. » Donc, c'est un monument contemporain du règne du sultan Mou-

hammed, fils de Melik chah le Seldjoukide, et de l'époque du gouvernement du Khorassan par le sultan Sindjar. Mais le texte de l'inscription n'indique pas que cet édifice ait été construit par ordre supérieur, ce qu'on ne manque jamais de dire, et l'absence de ruines autour du minaret ne permet pas de penser que ce village ait jamais été beaucoup plus important qu'il ne l'est actuellement. Sébzévar est à une couple de farsangs de ce village. La ville a un aspect agréable; sa population n'est pas nombreuse, (12 à 15 000 âmes), mais elle paraît être prospère et laborieuse. Les vicissitudes éprouvées par cette ville, dans le courant des siècles, expliquent pourquoi elle a si peu de monuments anciens; à peine y trouve-t-on deux constructions dignes d'être mentionnées, un minaret dans la partie septentrionale de la ville, et un imam-zadèh au centre du bazar. L'inscription qui ornait jadis le haut du premier de ces monuments, paraît avoir été tracée en caractères coufiques, mais elle est trop détériorée pour qu'on puisse la déchiffrer. L'imam-zadèh est probablement une construction contemporaine de l'époque des premiers Séfévides ou des dernières années de la dynastie de Tamerlan. Elle porte une inscription en caractères rouk'a peu lisible, et le coufique n'y est employé que comme ornement, dans une seule sentence : « Dieu le miséricordieux », répétée plusieurs fois. Le district de Sébzévar est assez riche en minéraux; il y a des mines de cuivre, et, dans les monts Kouhmich, des mines de borax. Dans la ville même, on fabrique de l'ammoniaque qu'on extrait de l'eau sale des bains. On cultive beaucoup le mûrier dans les faubourgs de la ville, et l'on y produit une quantité considérable de soie.

Le 26, nous quittâmes Sébzévar, et par une route large et unie, passant entre de nombreux villages, nous arrivâmes au caravansérail de Zafranlou, ou Zafrani, à 6 farsangs de la ville. Ce caravansérail, qui mérite bien les louanges que lui donne Fraser, se trouve dans un état de ruine presque complet; mais on peut encore juger par ce qui en reste combien cette construction devait être belle

jadis. A droite de la porte d'entrée, regardant le sud, il y a une mosquée dans l'intérieur de laquelle, sous la coupole, on voit une belle inscription coufique assez bien conservée. Elle reproduit le verset 285 en entier, et le verset 286 du chapitre II du Coran jusqu'aux mots *هااكتسبت*. La forme des caractères de cette inscription me paraît être identique avec celle des légendes tracées sur les monuments du iv^e siècle de l'hégire. Dans une vaste niche qui se trouve dans la première cour, tout un mur est bâti avec des briques disposées de manière à reproduire les noms des quatre premiers khalifes ^{Aboubekr} Osman ^{Ali} Omar. Cela prouve d'une manière évidente, non-seulement que le constructeur de cet édifice était un sunnite, mais aussi que la construction a été faite à une époque où ce rite était toléré dans le Khorassan, donc bien avant l'époque des Séfévides, et non pas sous chah Abbas comme on l'avait dit à M. Truilhier. Sur les murs d'un bain attenant au caravansérail, mais presque entièrement détruit, j'ai pu déchiffrer dans un fragment d'inscription : « l'architecte Mouhammed.... fils de Kassim. » Enfin sur la face extérieure du mur oriental du caravansérail, on voit le commencement d'une inscription en beaux caractères coufiques, dont il ne reste que ce peu de mots : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux..... la construction pendant le règne du grand sultan..... » Le style d'architecture de ce beau monument et le caractère de ses inscriptions permettent, à ce qu'il me semble, d'assigner avec beaucoup de probabilité le règne du Seldjoukide Mélik chah comme l'époque de sa construction.

M'étant décidé à entreprendre directement de Zafrani une excursion aux mines de turquoises, j'expédiai un des topographes, avec les plus lourds bagages, à Nichapour, et le 27 je me dirigeai, avec tous mes autres compagnons de voyage, vers les montagnes. Pendant une heure et demie, on marche dans la plaine, puis on entre dans un défilé qui conduit par une pente assez douce au sommet d'un col dont on ne put me dire le nom, mais près duquel se trouve

un très beau jardin dont la verdure avait conservé sa fraîcheur printanière, tandis que dans la plaine, depuis quelques semaines déjà, tout était brûlé par le soleil. Ce col est assez élevé ; le baromètre y marquait 510^{mm} par une température extérieure de 20 degrés centigrades. La descente du col ne présentait aucune difficulté ; elle conduit à un assez large défilé qui débouche dans une vallée entourée de montagnes et contenant trois villages : Nourabad, Zarghé et Roukghé. Auprès de ce dernier, on voit une source dont l'eau, en s'écoulant, forme un dépôt calcaire qui durcit très vite à l'air. Après avoir traversé cette vallée, on fait l'ascension du col dit Hezar-Tchil ; la montée est pierreuse et peu commode. De cette hauteur, on découvre une vaste plaine bornée au nord par les montagnes de Djouvein, où sont situées les mines de turquoises. Cette plaine n'est cultivée que dans le voisinage des montagnes, où les sources souterraines sont plus fréquentes.

Nous nous arrêtàmes au village de Chourab, donné par Mohammed chah à des khans de Hérat du rite chiïte, qui, étant passés aux Persans pendant le siège de cette ville en 1838, ont dû quitter leur patrie après la retraite des troupes du chah. Nous rencontrâmes dans cette plaine, pour la première fois, un campement de Beloudjs ; il y a vingt ou vingt-cinq ans, ils furent transférés de force dans ce district du Khorassan, des alentours de Bam et de Nourmanchir, au nombre de 4000 familles, en punition des brigandages qu'ils commettaient dans le Kirman. Ils sont très basanés, ont des figures plates et des nez peu proéminents, mais leurs yeux sont assez bien fendus ; leurs femmes ne se voilent pas, et ils vivent sous des tentes faites en tissus de laine noire très grossiers. Ils commencent déjà, d'après ce qu'ils m'ont assuré, à oublier leur langue, et tous, hommes et femmes, parlent le persan. En nous approchant des montagnes où se trouvent le village de Maadan et les mines qui en dépendent, nous vîmes une quantité d'excavations peu profondes qu'on nomme Maadani Hakki, ou « les mines du bon Dieu ». Les mines principales sont affermées par

l'État, et ne peuvent être exploitées que par les individus munis d'une permission spéciale du fermier général; mais il n'est défendu à personne de faire à ses risques et périls des recherches dans le voisinage d'anciens puits, et les excavations que nous avons vues provenaient de ces essais d'exploitations. Généralement, la turquoise forme des strates, ou plutôt des feuilles plus ou moins épaisses dans une pierre calcaire ferrugineuse, quelquefois de couleur blanche, et quelquefois de couleur rouge de brique. On trouve rarement près de la surface du sol des veines de belles couleurs, mais la présence de veines d'un coloris pâle, qui n'ont aucune valeur, sert souvent d'indice sur la proximité d'une couche plus fortement colorée, qu'il est avantageux d'exploiter. La description des mines, faite par M. Fraser, est assez exacte; elle l'est encore plus dans la notice de M. Chodzko. A l'époque où je les ai visitées, elles étaient données par le chah en apanage au gouverneur du Khorassan, qui les avait affermées à raison de 800 ou 1200 ducats par an. Le fermier général vend en détail aux habitants du village de Maadan le droit d'exploiter tel ou tel puits.

La profondeur à laquelle on est parvenu dans les mines anciennes est le plus grand obstacle à leur exploitation lucrative. La plupart des puits sont à moitié envahis par l'eau, dont les mineurs ne savent pas se débarrasser; de plus, le manque de bois de construction ne permet pas de soutenir par des contre-forts les parois des forages, et la nature friable et spongieuse de la roche fait que les éboulements sont fréquents, ce qui rend le travail dans les galeries très dangereux, et arrête même tout à fait l'exploitation ultérieure, car il serait impossible de déblayer les galeries fermées par ces éboulements, sans une mise de fonds considérable qui surpasse les moyens des villageois. Quelquefois ces éboulements sont produits par des tremblements de terre; les deux plus récentes secousses, très nuisibles aux mines, ont eu lieu le jour de l'équinoxe du printemps de l'an 1271 de l'hégire, et au mois de ramazan de l'an 1273. Il n'est pas rare qu'une quinzaine de

malheureux ouvriers restent ensevelis sous ces décombres, sans parler de ceux qui se cassent bras et jambes par l'incurie des entrepreneurs, et le mauvais état des cordes et des poulies au moyen desquelles on fait descendre les mineurs dans les puits.

Nous arrivâmes à Maadan vers le coucher du soleil, et la première chose qui me frappa fut un tas d'herbes sèches, de forme peu commune, placé près des maisons; un examen attentif de cette herbe, par M. Bunge, fit voir que c'était la *gundelia tournefortia*, qu'on nomme *cholpa*, et qu'on conserve pour la donner en hiver aux ânes et aux moutons. Ceci prouve que l'hiver est ici plus rigoureux que dans d'autres endroits de la Perse, car généralement ailleurs on n'use pas de tant de précautions. Le goût amer de cette plante semble convenir aux animaux, qui l'aiment beaucoup, et se trouvent très bien de cette pâture. Nous restâmes le 28 à Maadan, pour donner le temps à notre géologue d'examiner les mines en détail. Par les raisons que j'ai indiquées, on attaque rarement le roc vif dans les anciennes galeries; on se contente de trier les déblais amoncelés, pendant des siècles, en quantité prodigieuse à l'entrée des puits. On met de côté les morceaux de roche sur lesquels on remarque quelques traces de turquoise bien colorée; à l'aide du marteau on enlève les parties communes de la roche, puis on transporte le résultat de ce triage au village de Maadan, où ces débris sont lavés à la fontaine, opération nécessaire pour mettre en évidence la pureté de leur couleur. Ayant définitivement choisi ce qu'il y a de plus parfait, on polit ces pièces à l'aide d'une roue en bois, quelquefois même on tâche de leur donner par la taille une forme ovoïdale presque conique, qui est la plus estimée pour les turquoises. Mais comme la couche de cette espèce d'émail bleu de ciel, qui, en se déposant sur la pierre calcaire, en fait une turquoise, est rarement épaisse, et qu'il n'y a aucun moyen de reconnaître son épaisseur à la vue, l'opération de la taille est très chanceuse et gâte souvent des pierres qui, restant plates, pourraient être assez bien vendues. Jusqu'à présent, on ne connaît que

quatre points en Asie où l'existence du gisement de turquoise ait été positivement reconnue, dont deux par notre géologue M. Goebel, près de Iezd, dans les montagnes de Taft, et à Kalei-Zéri, dans les montagnes qui forment la limite du désert Lont au nord; enfin ceux de Nichapour et de Nourata en Boukharie. Personnellement, je n'ai visité en détail que la mine connue sous le nom de mine d'Adbourrezak.

Nous quittâmes le 29 le village de Maadan pour examiner les mines de sel gemme. Elles sont situées à une heure et demie de distance de Maadan, dans les derniers contre-forts de la chaîne principale. La couche de sel gemme, mise à nu et exploitée lors de notre visite, a une épaisseur de 150 mètres. Elle se trouve assez près de la surface du sol, et est assez homogène, n'étant traversée que par de minces couches d'argile commune. Le sel de cette mine présente un amas compact de très petits cristaux, ce qui fait que les morceaux d'une épaisseur d'un décimètre sont déjà presque opaques. Les travailleurs attaquent cette mine à coups de marteau, en s'aidant d'un chant très monotone. Le sel est transporté à Nichapour, en petits blocs ou en sacs, à l'état de poudre; un mince filet d'eau saline s'échappe dans cet endroit de la montagne et se perd dans la plaine. Ses bords sont recouverts d'une couche assez épaisse de cristaux salins. En suivant le cours de ce ruisseau, nous atteignîmes un petit village très pauvre, nommé Kurgatchoulou, non loin duquel il y avait un campement de Beloudjs. A deux heures de l'après-midi, après une marche totale de quatre heures et demie, nous atteignîmes un grand et beau village, Khanlouk, situé sur la rive droite d'une rivière assez considérable nommée Bora. Ce village est remarquable par son vaste jardin, où nous fîmes placer nos tentes. Une route unie et large nous conduisit le 30 à Nichapour, à travers une plaine richement cultivée. Nous rencontrâmes ici les premiers Kurdes de la tribu Almaly. Ces nomades ne sont pas aborigènes du Khorassan; les Séfévides, Nadir chah et les Kadjars les ont souvent transférés de la frontière occidentale de

l'empire de Perse dans les districts de Nichapour et de Kabouchan. On évalue leur nombre, dans ces deux districts, à quarante mille familles. Ils passent l'hiver dans des villages situés dans la plaine; mais au printemps il les quittent pour aller camper avec leurs troupeaux dans les montagnes, ne laissant dans leur résidence d'hiver que trois ou quatre individus pour surveiller l'irrigation de leurs champs assez mal cultivés.

Nous restâmes à Nichapour le 1^{er} et le 2 juillet; c'est une ville complètement déchuë de sa prospérité passée. Elle est assez vaste, mais l'enceinte circonscrite par ses murs, tombant en ruine, est remplie de maisons écroulées et de boutiques fermées faute de commerçants. Je n'ai pas besoin de rappeler que Nichapour est une des plus anciennes et des plus célèbres cités de cette partie de l'Asie; les désastres de son passé orageux expliquent sa pauvreté en monuments anciens. Elle n'a à offrir aux voyageurs que quelques tombeaux de ses habitants plus ou moins célèbres. Près du bastion de l'angle nord-est de la citadelle de Nichapour, on montre une dalle sépulcrale gravée en 1094 de l'hégire, et placée dans une chapelle érigée en l'honneur d'un saint local, dit Nourouz. Plus loin, on montre le tombeau de l'imam Zadèh Mahrouk, parent de l'imam Djafar et amant d'une parente de lézid qu'il sut convertir à sa foi. Le khalife, ennemi juré des chiïtes, ayant appris cette abjuration, qui était une véritable apostasie à ses yeux, ordonna de brûler les deux amants à petit feu. Dernièrement, le clergé de Nichapour, guidé par le rêve d'un habitant du village d'Imam Zadèh, découvrit les soi-disant tombeaux des enfants d'Abou Mouslim, célèbre chef du soulèvement khorasaniën contre les Oméïades; mais les grandes plaques de briques émaillées qu'on dit avoir extraites de ces tombeaux, et dont les inscriptions devaient établir l'authenticité de cette découverte, n'ont été pour moi rien moins que probantes. Elles contiennent quelques mots sans suite, en caractère neskhi de la fin du VIII^e siècle de l'hégire, et avaient servi, sans aucun doute, à l'ornement de quelques mosquées qui s'élevaient jadis à l'endroit où on les a trouvées.

Le tombeau du célèbre mathématicien Omar Kheïami ne porte aucune inscription ; au-dessus de celui du fameux poète Ferid-Eddin-Attar, on a fixé une belle dalle sépulcrale en marbre noir, avec une longue inscription en vers ; et quoique le monument soit bien postérieur à la mort de cet homme célèbre, l'inscription n'est pas dénuée d'intérêt. J'en fis prendre une copie que j'ai communiquée à M. Garcin de Tassy. Le 3, nous allâmes camper dans les jardins de la mosquée Kadam-Gâh, construite en 1091 par ordre du chah Souleiman ; on y conserve une plaque d'ardoise trouvée dans cet endroit, et portant l'empreinte en creux du pied de l'imam Aly Riza.

Ici la route se bifurque. La voie postale reste dans la plaine, et par Chérif-Abad (8 farsangs), va à Méched (6 farsangs). L'autre branche, un peu plus courte, est plus agréable à cette époque de l'année, car elle coupe les montagnes. Ayant expédié presque tous nos bagages par la grande route, nous prîmes nous-mêmes le chemin de la montagne, exactement décrit par Fraser ; mais la saison où le voyageur anglais l'a vu n'était guère propice à montrer cette voie sous son meilleur aspect. Du reste, comme moyen de communication, elle est toujours fort mauvaise. Traversée et minée dans tous les sens par des torrents impétueux, rétrécie par des arbres et des broussailles, présentant à chaque pas des montées et des descentes abruptes et rocailleuses, cette route est peu commode ; mais en été c'est un des endroits les plus pittoresques qu'on puisse voir en Perse. Les montagnes qu'on franchit ici sont un embranchement sud-est de la grande chaîne latitudinale qui traverse le Khorassan. À l'occident et au sud, elle borne la vallée de Méched, et se termine, près de Tourbeti-Cheikhi-Djam, par un promontoire escarpé. Dans l'endroit où nous avons passé cette chaîne, elle présente une série de vallées profondes dirigées presque toutes du nord-ouest au sud-est et entourées de hautes montagnes. Cette dernière circonstance contribue à conserver l'humidité dans ces vallées plus

longtemps que dans les endroits ouverts et accessibles à l'influence de l'air sec de la plaine; et, tandis que partout ailleurs la végétation était brûlée par un soleil ardent, ici elle conservait sa fraîcheur printanière.

Pour avoir le temps de prévenir les autorités de Méched de notre prochaine arrivée dans cette ville, nous restâmes le 5 juillet à Djigar, charmant village situé dans les montagnes où les habitants de Méched vont chercher un abri contre les chaleurs de la canicule. Le 6, nous traversâmes une série de riches villages disposés le long d'un ruisseau formant un affluent de la rive droite de la rivière de Méched. Ils se distinguent des autres villages de la Perse par la présence de nombreux cafés, sur la devanture desquels sont invariablement étalés, d'un côté de la porte d'entrée une rangée de *kahans* (pipes à eau) en argile, enjolivés de toutes sortes d'arabesques, de l'autre, des *samovars* ou bouilloirs russes en cuivre jaune, bien polissés, resplendissant au soleil, et entourés de services à thé fabriqués en Allemagne ou en Angleterre. Mais, dès qu'on s'éloigne de la vallée de ce ruisseau, on retombe dans le désert. Le sol aride et argileux se crevasse sous l'influence de la chaleur et de la sécheresse. De grands espaces sont couverts de débris de pierres détachés des montagnes voisines par les eaux pluviales; la végétation n'a que de rares représentants brûlés par le soleil; en un mot, rien ne rappelle qu'on se trouve dans le voisinage des terres cultivées. Une longue et pénible montée conduit au sommet du dernier col, d'où l'on descend dans la plaine de Méched. Ce col porte le nom de Selam-Tepessi, ou montagne du Salut; quand l'air n'est pas obscurci par le brouillard sec, on découvre de cette hauteur les coupoles dorées des mosquées de Méched, s'élevant au dessus de la vaste ceinture des jardins de la ville. Les pèlerins ont l'habitude de s'arrêter ici pour réciter une courte prière, et y marquent leur passage en ajoutant quelques pierres aux nombreuses pyramides en plaques d'ardoises entassées par leurs pieux prédécesseurs, et servant d'abri à une quan-

tité de rats de terre. A 7 kilomètres de la ville, des délégués du prince sultan Mourad-Mirza, oncle du chah et gouverneur du Khorassan, vinrent à notre rencontre. Ce *pichvase*, ou escorte d'honneur, se composait du grand-maître des cérémonies de la cour du prince, du frère de Sami-Khan, gouverneur de Kabouchan, et du colonel Mouhammed Baghyr-Khan, accompagné d'une nombreuse suite de cavaliers très bien montés. Un officier napolitain, M. Djanuzzi, instructeur dans l'armée du chah, avait bien voulu se joindre à ces fonctionnaires persans. C'est avec ce pompeux cortège que nous entrâmes dans l'enceinte de la ville sacrée aux yeux des Chiïtes, où l'on avait eu l'attention de nous préparer une vaste maison, celle du khan-naïb, adjoint du gouverneur, lequel se trouvait à cette époque à Téhéran.

Les limites de ce travail ne me permettent pas de donner une description détaillée de Méched, mais je crois pourtant devoir indiquer sommairement les principales curiosités de cette ville, qui, comme le dit très exactement M. Conolly, frappe par son originalité même le voyageur européen, accoutumé à la vue des grandes capitales, et qui, aux yeux des naïfs Orientaux qui n'ont jamais quitté l'Asie, passe pour une merveille.

Située au fond du Khorassan, à 950 kilomètres de Téhéran, à 1150 de Boukhara, à 540 de Khiva, à 850 de Kandahar et à 430 de Hérat, cette ville est entourée de tous côtés par d'arides et tristes solitudes. L'été, le soleil ardent élève la température de ces plaines à celle des contrées tropicales; en hiver, les terribles bourrasques venant du nord les couvrent d'un linceul de neige. Le printemps et l'automne sont très beaux, mais de trop courte durée. En sorte que, quelle que soit la saison, et quelle que soit la direction que prenne le pèlerin musulman pour s'y rendre, il doit passer par une série de privations, d'ennuis et de dangers qui rehaussent à ses yeux les charmes de Méched, oasis entourée de beaux jardins, riche en souvenirs sacrés, à cause même des convictions les plus intimes de sa foi, et où, à chaque pas, il rencontre les monuments des pre-

mières luttés et des premiers martyrs du rite chiite. Après une longue suite de jours passés dans le désert, il se retrouve dans une ville populeuse, au milieu de vastes marchés et de caravansérails remplis d'objets de nécessité et de luxe. Un corps imposant du clergé, de *derviches* et de *marsiakhans*, fait vibrer à tout instant les cordes les plus sensibles de son âme, en lui retraçant en paroles chaleureuses et imagées les intérêts de sa religion, qui lui est si chère. Enfin, une nombreuse population de femmes jeunes et belles, qui, d'après les règles accommodantes du rite chiite, ne demandent pas mieux que de conclure des mariages parfaitement légitimes pour un mois, pour quelques semaines et même pour vingt-quatre heures, présente au pèlerin musulman un moyen facile d'oublier qu'il est loin du foyer domestique. Chaque soir, dès que le soleil cesse de darder ses feux sur la ville, les minarets dorés qui flanquent les portes du tombeau d'imam Ali-Riza sont richement illuminés avec des lanternes. Les Muezzins, par une invocation longue et sonore qui n'est en usage que dans le Khorassan, invitent les musulmans à la prière du soir, et les Kaliantchis, qui remplacent ici les *cafedjis* de Constantinople, éclairent en même temps leurs boutiques, où la foule, après avoir savouré les émotions d'un culte fanatique, vient en chercher d'autres moins salutaires pour l'âme, mais assaisonnées de *bèng* et d'opium.

Méched a une forme oblongue, et son grand axe est dirigé de l'ouest à l'est. Un canal assez large traverse toute la ville dans la même direction; ses bords sont plantés d'arbres, et ses quais forment les deux plus belles rues de la ville. Sur les deux tiers de sa longueur, à partir de la porte occidentale, commence le quartier saint, entouré de palissades et occupant une surface de forme presque carrée, de 400 à 500 mètres de côtés. Cette partie de la ville est tellement révéérée, que les musulmans eux-mêmes n'osent pas y circuler à cheval; quant aux chrétiens, aux juifs et aux Hindous, il leur est défendu même de s'y montrer. Les plus riches bazars, les caravansérails et les bains les plus en vogue, enfin les

médressehs ou écoles les mieux dotés, se trouvent dans cette partie de la ville. Le centre du quartier saint est occupé par la mosquée où reposent l'imam Ali-Riza et le khalife Haroun-Ar-Rachid, au sud de laquelle se trouve la mosquée de Geuherchad-Agha ; le reste est occupé par les maisons des particuliers et les établissements publics, tels que hospices, logements des desservants de la mosquée de l'imam, écoles, etc. Le quartier saint est une espèce d'État dans l'État ; il possède son administration spéciale, sa police et ses tribunaux, en sorte que l'action du pouvoir laïque s'arrête aux palissades qui en marquent les limites. Les criminels mêmes, voleurs ou assassins, une fois dans cette enceinte sacrée, n'ont en principe rien à craindre des poursuites de la justice. Mais, comme le chef de cette administration, ou le *moutawalli-bachi*, est un employé séculier nommé et révoqué par le chah, « il y a avec le ciel des accommodements ». Le criminel est gardé trois jours ; puis, s'il n'a pas des moyens très puissants d'intéresser en sa faveur ses protecteurs du clergé, ou s'il n'a pas le bon esprit de s'évader sans bruit, il est livré au gouverneur. La chose la plus extraordinaire est que l'imam lui-même, mort il y a plus de mille ans, est censé prendre une part très active aux choses de ce monde ; il accepte des suppliques que les crédules déposent sur son tombeau, et donne des réponses par écrit, légalisées par l'apposition de son cachet, énorme plaque carrée d'une fabrication moderne. Une quantité de membres du petit clergé vivent de la paye qu'ils reçoivent pour rédiger ces actes.

Il est impossible de préciser le nombre des pèlerins qui se rendent annuellement à Méched, tant à cause de la variabilité de ce chiffre, que de l'extrême liberté avec laquelle on entre et on sort de la ville sans y laisser de traces officielles ; mais si ce que l'on m'a dit est vrai, que chaque jour les cuisines, entretenues aux frais de la mosquée de l'imam, distribuent aux pèlerins indigents 150 batemans de Méched, à peu près 750 kilos de riz cuit, il est permis de supposer que le chiffre de la population flot-

tante est supérieur à 50 000 par an. Quant à la population stable, elle ne va pas au delà de 60 000 âmes.

Sans entrer dans beaucoup de détails sur la mosquée de l'imam Riza, sur laquelle j'ai recueilli de nombreux renseignements que je publierai peut-être dans un article spécial, je me bornerai à communiquer ici quelques observations qui manquent dans toutes les relations de mes prédécesseurs, notamment sur la bibliothèque de l'imam, et sur les dates chronologiques que nous fournissent les inscriptions des murs de son mausolée.

La bibliothèque de l'imam ne peut guère être plus ancienne que l'époque du règne de chah Roukh, encore n'y a-t-il qu'un koran qui ait été déposé dans cet établissement littéraire pendant le règne de ce roi. Ce manuscrit a été copié par le petit fils de Tamerlan, Baisongour Mirza, célèbre calligraphe et gouverneur de Méched. Après cela, les plus anciennes donations authentiques sont celles de chah Abbas et de chah Hussein. Ce n'est que le dernier Moutawallibachi, le *Sadri divan Khanèh*, homme très remarquable par son érudition et qui a visité la bibliothèque impériale à Saint-Petersbourg lors de son ambassade en Russie, qui ait songé à faire dresser un catalogue de cette riche collection de manuscrits. Il a eu la complaisance de mettre à ma disposition ce curieux document, et même il a bien voulu me permettre d'examiner les ouvrages qui pouvaient m'intéresser particulièrement. Voici en peu de mots le résultat de mon examen.

La bibliothèque possède en tout 2997 ouvrages en 3654 volumes, et 64 titres en 100 rouleaux, tels que legs pieux, donations, etc. Au nombre des livres, 1041 sont des korans, dont 189 imprimés et 852 manuscrits; 42 de ce dernier nombre sont réputés être copiés par des imams, et il n'y a que 5 korans qui soient écrits en caractères coufiques : le reste est en caractères naskh et reikhani. Quelques-uns de ces manuscrits sont d'une rare beauté et de dimensions colossales. Nadir-Chah et un certain Assad-Oullah-il-Khatouni sont ceux qui ont le plus contribué à

enrichir la bibliothèque; chacun d'eux a fait don de 400 manuscrits. Après eux viennent l'eunuque Safi Ahmed-Touni, dit Ahen (232 manuscrits); Agha Zein-el-Abeddin, serviteur de l'établissement (174), etc. D'après l'ordre des matières, ces ouvrages sont classés ainsi :

Korans.	1,041 vol.
Livres de prières et Guides des pèlerins. .	299
Traité de jurisprudence de tous les rites. .	246
— du rite chiïte. .	221
Autres ouvrages, tels que : Traité sur les devoirs extérieurs, l'ablution, le namaz, etc., traditions, décisions judiciaires dans des cas singuliers, etc. . .	931
Ouvrages concernant la doctrine des Soufis. .	47
Traité de logique.	50
Philosophie et métaphysique.	189
Mathématiques.	49
Médecine.	81
Dictionnaires, rhétorique, et art de lire le Koran.	166
Histoire.	39
Poésie arabe, persane et turque.	43
Prosodie.	105
Encyclopédies.	9
Collections de différentes pièces littéraires et scientifiques (Medjmoué).	138
TOTAL.	3,654 vol.

Le peu de temps que je pouvais consacrer à l'examen de cette immense collection de manuscrits m'avait obligé de me borner à trois classes d'ouvrages : aux traités de mathématiques, à l'histoire, qui comprend aussi la géographie, et à la poésie. Parmi les premiers, il y a deux traductions arabes de traités anciens, de la *Spherica* de *Theodosius* et des sections coniques d'*Apollonius*; le reste ne m'a pas semblé avoir une grande valeur. En fait d'ouvrages historiques, je ferai remarquer un assez bon exemplaire de *Fetoukhi-Cham*; le premier volume de *Tabari*, en arabe; le *Tarikhi Mikrazi*; le premier volume du grand dictionnaire de

Yacout muni d'*ihrams*, mais avec une préface incomplète; les *Merveilles de la création*, par Cheikh Mouhammed Chafeï; une histoire détaillée de la campagne de chah Abbas à Balkh, etc. Dans le département de la poésie arabe, on peut mentionner les *Divans de Moutannabi*, d'Abdoul-Ali-Maazi, d'Ibrahim Ou'k-sous, etc., et quelques commentaires de ces poètes qui me paraissent assez rares. La collection des manuscrits de Méched est importante; mais beaucoup de bibliothèques européennes, comme celles de Paris, de Londres, d'Oxford, de Saint-Pétersbourg, etc., n'ont presque rien à lui envier. La section de jurisprudence et les *Medjmoué* doivent contenir des choses curieuses et inédites; mais pour les découvrir, il faudrait rester à Méched quelques mois. Les titres conservés dans le *Sehn*, mot collectif par lequel on désigne la mosquée d'imam Ali-Riza et toutes ses dépendances, ne sont remarquables ni par leur ancienneté, ni par la variété de leur contenu. La plus ancienne charte est de l'année 938 de l'hégire: c'est une donation faite à la mosquée de l'imam, d'un village, Ahmed-Abad, par un pèlerin, Hissam-Eddin. Ces documents peuvent être ainsi classés d'après les règnes auxquels ils appartiennent: 2 sont contemporains du règne de chah Tahmasib (930-984); 3 du règne de chah Abbas le Grand (990-1037); 1 du règne de chah Séfi (1037-1051); 1 du règne de chah Abbas II (1051-1077); 14 du règne de chah Souleiman (1077-1106); 8 du règne de chah sultan Hussein (1106-1135); 1 de l'époque de la domination des Afghans en Perse; 3 du règne de Nadir-Chah (1145-1160), et tous les trois antérieurs à l'année 1154, où Nadir déclara Méched capitale de l'empire; 1 contemporain du règne de chah Adil (1160-1162); 1 du règne de chah Roukh (1162-1164), 9 du règne de Kérim-Khan-Zend (1164-1193); 4 du règne d'Agha Mouhammed-Khan. Enfin les 40 années de Fetkh-Ali-Chah ne fournissent que 7 documents; les 14 années du règne de Mouhammed Chah, 10, et les 12 années de Nassr-Eddin-Chah, 6: en tout 64 pièces.

Les murs du *Sehn* nous ont conservé des indications chronologiques qui établissent en quelque sorte l'histoire de ce célèbre édifice. Ces dates ne remontent guère au delà de l'époque des Séfévides, quoique nous sachions par le voyage d'Ibn-Batoutah que de son temps déjà cette mosquée existait et était révéree; mais comme la dynastie fondée par Chah Ismaïl fut la première famille royale en Perse qui donna au rite chiite un caractère officiel, elle tint aussi à associer le nom de ses représentants avec tous les monuments révéérés par cette secte. Une inscription qui fait le tour de la coupole élevée au-dessus du tombeau de l'imam, dit que ce dôme a pu être achevé par la munificence de chah Abbas; mais la date de sa construction est effacée. Le haut de l'*aivan* doré est orné d'une inscription qui rapporte son achèvement au règne de chah Hussein, en l'année 1085; les vers qui occupent le milieu de cet *aivan* nous informent que Nadir-Chah l'a fait dorer en 1145, avec de l'or enlevé par lui « aux Indes, au Kaisar et au Khakan. » Les *aivans* oriental et occidental du *Sehn* ne portent que des inscriptions religieuses, et celles de l'*aivan* méridional disent que cette porte a été construite par ordre de chah Abbas II, en 1059; enfin le bas de tous ces *aivans* fut orné, en 1262, d'inscriptions qui reproduisent en briques émaillées différents chapitres du koran. Au sud du mausolée de l'imam se trouve une belle et vaste mosquée construite par la femme favorite de Chah Roukh, Geuher-Chad-Agha. Au-dessus de la façade principale de ce temple, on lit qu'il a été élevé à l'époque du règne de Chah Roukh, fils de Timour Gourekan, en 821 de l'hégire (1). Sur le bord oriental du mur de face on a tracé un *hadis* du prophète : « Le croyant est dans la mosquée comme le poisson dans l'eau; » à hauteur égale du sol, on lit sur le côté occidental du même mur cet autre *hadis* : « L'athée est dans la mosquée comme un aigle dans sa

(1) Ainsi, Mirkhond est assez exact en rapportant, dans son *Rouzet-Ussafa*, la construction de cette mosquée à l'an 822.

« cage. » L'*aiwan* méridional de cette mosquée a été reconstruit par chah Hussein en 1087; des vers placés au bas de cet *aiwan* nous informent qu'un tremblement de terre « fit une blessure à cette mosquée », et que « le chah ordonna de la panser en 1088 ». La différence entre les dates du haut et celles du bas du même mur ne doit pas surprendre, car la beauté et la variété des ornements dont il est recouvert témoignent assez qu'il n'a pu être achevé en un an.

La citadelle de Méched se trouve dans la partie sud-ouest de la ville; une vaste place, où il est défendu aux particuliers de bâtir, s'étend devant elle, et depuis la dernière révolte du Khorassan cette fortification a été mise en assez bon état. Les maisons de la ville, généralement parlant, ne sont pas spacieuses. Rarement elles ont plus de deux cours; et comme, presque partout, le niveau de la rue est plus élevé que celui des cours intérieures, les entrées des maisons forment des couloirs longs et sombres, disposés en pente. Méched est bâtie dans une plaine, et l'enceinte de la ville ne contient pas d'élévation, sauf un mamelon situé dans sa partie nord-est, que je crois être artificiel. La montagne la plus rapprochée de la ville est le chaînon de roches quartzieuses situé à 2 ou 3 kilomètres de la ville à l'ouest-sud-ouest. On trouve dans cette roche de minces filons d'or, qu'on a souvent essayé d'exploiter; mais les frais d'exploitation en ont toujours dépassé le rapport. Dans le quartier saint, presque toutes les rues sont pavées; ailleurs elles ne le sont que rarement, ce qui est fort heureux, car ce pavé n'étant jamais réparé, entrave, dans beaucoup d'endroits, les communications au lieu de les faciliter. Depuis le dernier soulèvement du Khorassan, on a établi dans toute la ville, mais surtout dans le voisinage du quartier saint, des corps-de-garde. Deux régiments de troupes régulières sont constamment en garnison à Méched, et l'on y envoie de préférence des Turcs de l'A-derbeidjan, car les soldats de cette race ne fraternisent jamais avec les Khorassaniens. Au nord du quartier saint s'étend un vaste cime-

tière nommé Katle-Gâh; son terrain, vendu au profit de la mosquée de l'imam, constitue un des principaux revenus de cet établissement, car le nombre de cadavres transportés annuellement à Méched de toutes les contrées où le rite chiïte est en vigueur, est très considérable. Chaque caravane arrivant de Derbend, de l'Inde, de Bagdad, comme de l'Afghanistan, apporte quelques dépôts de ce genre. Le clergé ne permet pas qu'on marque l'endroit de la sépulture d'un défunt par un monument solide, car, dès que le temps et l'intempérie de l'air détruisent le modeste parallépipède en pisé qui remplace ici les mausolées et les dalles sépulcrales, le terrain est considéré comme vierge, et l'on y enterre, moyennant finances, le premier mort qui est présenté, sans trop s'inquiéter des restes de son prédécesseur. L'intérieur de la ville n'est pas riche en jardins. Au centre il n'y en a qu'un seul un peu considérable, celui du khan Naïb; au nord de la citadelle il y en a aussi quelques-uns, parmi lesquels celui de l'imam Djoumé est le plus vaste. Mais chaque cour intérieure est ombragée par quelques arbres, et dans les faubourgs, surtout au nord de la ville, il y a beaucoup de plantations. L'eau de Méched n'est pas bonne; en été, pendant les fortes chaleurs, de petits vers apparaissent dans tous les bassins. Mais on remarque à peine cet inconvénient, car la glace est à bon marché, et les fruits sont excellents, très abondants et coûtent fort peu de chose.

Malgré les nombreuses invasions et les révolutions sanglantes dont le passé de Méched est si riche, la ville a quelques monuments anciens en dehors du quartier saint. Dans le vieux bazar, au centre de la ville, se trouve une mosquée dite mosquée du Chah. Au-dessus de son aïvan, on voit les restes assez bien conservés du 39^e verset du chapitre II du Koran, à la fin duquel on a tracé « année 1119 ». Les bordures de ce mur, à droite et à gauche, étaient jadis ornées d'une inscription, dont il ne reste que peu de traces. Dans celle du côté droit on peut déchiffrer : « Ouvrage d'Ahmed, fils de Chems Eddin Mouhammed, archi-

» tecte de Tébriz. » A gauche, on voit quelques mots qui terminaient une phrase effacée après lesquels on lit : « Dans l'année 855. » Dans une ville comme Méched, qui a un sanctuaire aussi révééré que la mosquée de l'imam Ali-Riza, on ne s'attendrait guère à rencontrer des chapelles consacrées à d'autres saints ; néanmoins la piété des pèlerins a trouvé le moyen d'en élever quelques-unes. Ainsi, au nord du quartier saint, on voit une chapelle assez pauvre, connue sous le nom de Piri-Palandouz, c'est-à-dire « du vieillard qui fabriquait des selles de chameaux » ; l'inscription dit que cet édifice fut construit par ordre du sultan Mouhammed Khodabendèh en 985. Comme dans les titres qui précèdent le nom de ce prince il est nommé le « grand sultan et le khakan élevé, gardien des pays de Dieu, conservateur du culte divin », etc., épithètes qu'on ne donne d'habitude qu'au roi régnant, je crois qu'il s'agit ici du prédécesseur de chah Abbas le Grand, Mouhammed-Mirza, qui monta sur le trône en cette même année 985. Assez près de là, presque au bout de la rue qui conduit du Sehn au cimetière Katle-Gâh, on voit à droite une belle dalle sépulcrale placée près d'une petite chapelle, et on y lit l'inscription suivante : « Conformément au verset du Koran que *tous les vivants sont sujets à mourir*, le pèlerin des deux » temples Taki de Kirman, mourut et fut enterré ici sous le règne » de chah Souleiman, en 1078. » Vis-à-vis de la forteresse, à l'est de la grande place, il y a une chapelle dite Goumbezi Cheikh Mounin, très fréquentée par les derviches ; il n'y a pas d'inscription, mais un des derviches qui y était présent quand je l'ai visitée m'a dit qu'il savait par la biographie du cheikh qu'il est mort en 904 de l'hégire. Enfin, au bord du canal de Méched, près de la porte occidentale, s'élève la mosquée de Chah Abbas, construite en 1032. Presque vis-à-vis de cet édifice se trouvait jadis le tombeau de Nadir Chah, qu'il fit construire à grand frais de son vivant ; mais l'eunuque Agha Mouhammed Khan détruisit ce monument de fond en comble, fit déterrer les ossements de son illustre prédécesseur et les plaça sous le seuil de la porte

d'entrée du palais de Téhéran, pour avoir la satisfaction de fouler aux pieds chaque jour ces trophées de sa tardive vengeance.

Méched a quatorze écoles universitaires. La plus ancienne est celle qui porte le nom de Douder (deux portes); son inscription indique qu'elle a été fondée sous le règne de Chah Roukh, en 823 de l'hégire. La seconde est celle de Khairat Khan, fondée sous chah Abbas II, en 1058; la troisième, celle de Mirza Djafar, se trouve dans le quartier saint et a été construite en 1059; la quatrième, dite Medressèh de Nawab, fut construite sous le règne de chah Souleiman en 1076. Six autres écoles furent fondées sous le règne de ce monarque : celles d'Abbas Koulikhan et Painpa, en 1078; celle de Moullah Mohammed Baghir, en 1083; celles d'Irnazar et Boléser, fondées par Mirza Saad-Eddin en 1091, et enfin celle de Hadji Hassan, sans indication précise de date. Les trois dernières, celles de Souleiman Khan, de Mirza Tadj et d'Ali Naki Mirza, ne portent pas d'indication de dates de leur construction et sont dans un état peu florissant. Le nombre des élèves dans ces écoles n'est pas considérable, et parmi les professeurs il n'en est aucun qui jouisse d'une grande réputation. La seule différence que j'aie pu remarquer dans l'enseignement pratiqué à Méched, est que l'on s'y occupe beaucoup plus d'astrologie que dans les autres centres d'études en Perse; l'akhound Moullah Abdurrahman, le principal représentant de cette science dans le Khorassan, est un homme doué de beaucoup de perspicacité, et qui, s'il eût été bien dirigé dans sa jeunesse, pourrait, sans le moindre doute, rendre des services à la science.

Méched a seize caravansérails; ce sont : les caravansérails des habitants de Kachan, de Dérout et de Kazvin; ceux de Salar, de Riza Kouli Mirza, Koumouk, Zembourektchi, Badalkhan, de l'imam Djoumé, Guendoum-Abad et Zougal, c'est-à-dire caravansérail des Charbonniers. Quatre sont dans le quartier saint : celui du sultan, construit sous le règne de chah Tahmasib, fils de chah Ismaïl; celui de Mir-Mouin Riaz; le Dar-ouz-Zawar, construit à l'époque du

règne de chah Souleiman, en 1091, comme le dit une inscription en vers où la date est exprimée par un chronogramme contenu dans la phrase *دارزورام تامین*; enfin celui de chah Viridi Khan, construit en 1091, aussi sous le règne de chah Souleiman. Ce dernier caravansérail est remarquable par une longue inscription gravée sur une dalle où les fondateurs ont consigné leurs vœux concernant la répartition des revenus de cet établissement entre les desservants de la mosquée de l'imam et les pèlerins pauvres. Le dernier et le plus ancien des caravansérails est celui du sultan.

Les environs de Méched ne sont pas riches en monuments anciens. Nous n'avons à signaler que les ruines du Moussallah, imposant édifice construit sous le règne de chah Souleiman, en 1087. Il est remarquable par l'élégance de son arcade et par l'harmonie sévère des couleurs des briques émaillées qui forment les nombreuses arabesques de sa façade. Ce monument, destiné à l'office divin célébré les jours des deux grandes fêtes de l'islamisme, la fête de Kourban et celle du Fitr, a été construit sur le modèle du Moussallah de Tourouk, achevé en 837 de l'hégire. La mosquée de Khodja Rebbi, lieu de sépulture de l'instituteur de l'imam Ali Riza, se trouve à une heure de marche au nord de Méched. Cette mosquée, a été construite en 1031 par chah Abbas, sur les ruines d'une chapelle plus ancienne. Une belle caisse de bois sculpté apportée de l'Inde occupe l'intérieur de ce temple, et indique l'endroit de la sépulture du cheikh. Non loin de là, on voit une dalle en marbre qui marque la place où l'on a enterré Fetkh Ali Khan Kadjar, père d'Agha Mouhammed Khan, décapité par Nadir-Chah à Méched, en punition d'une révolte qu'il avait fomentée parmi les tribus nomades du nord du Mazandéran. La mosquée et le jardin qui l'entoure ressemblent beaucoup à ceux de Kadangâh; mais ici les arbres ne sont pas aussi vieux, car les plantations anciennes ont été rasées pendant l'un des nombreux soulèvements récents de Méched, et n'ont été

remplacées qu'en 1254, par les soins du ci-devant gouverneur de Méched, Moussa Khan.

Au commencement d'août, je fis une excursion aux ruines de Touss, ou plutôt à l'endroit où ces ruines ont jadis existé. Sortis de Méched par la porte occidentale, nous tournâmes vers le nord, et après avoir marché à peu près une demi-heure entre les jardins des faubourgs, nous entrâmes sans aucune transition dans une plaine des plus arides. Les trombes de poussière, si communes dans le Khorassan, se forment avec une grande facilité sur le sol argileux de ce petit désert, et prennent des dimensions immenses. La hauteur à laquelle elle s'élève (40 à 60 mètres), la couleur noire des parties terreuses soulevées par ces courants d'air ascendants, et la forme de cône renversé qu'elles prennent le plus souvent, font qu'elles ressemblent de loin à des colonnes de fumée s'élevant au-dessus des cratères de volcans. A 7 kilomètres de Méched, on passe à travers un village considérable, riche en vignobles et en champs ensemencés de melons. A 7 kilomètres plus loin, en marchant toujours vers le nord avec une petite déviation à l'ouest, on rencontre la rivière de Méched, sur le bord gauche de laquelle se trouvait jadis Touss. Nous n'avons pas besoin de dire que c'était une des villes les plus célèbres de l'Orient. Le khalife Haroun-ar-Rachid y vint mourir seul, monté sur un chameau, et rongé par les soucis que lui inspirait l'état précaire de ses vastes domaines. Deux siècles après, le plus grand poète de la Perse, Firdoussi, fuyant la colère du puissant Mahmoud de Ghizni qu'il venait de stigmatiser pour l'éternité par les vers brûlants de sa satire, expirait là aussi dans la plus grande misère, sans qu'aucun habitant de son ingrate patrie eût le courage de lui venir en aide. Saccagée par les troupes de Tchinguiz Khan, cette ville se releva bientôt, et l'un de ses enfants, le célèbre astronome Nassir-Eddin, acquit une si grande influence sur l'esprit de Halakou Khan, que non-seulement il le poussa à exterminer les Assassins, sectateurs de Hassan-Sabbah, mais aussi à consacrer une grande partie du riche butin de Bagdad

à la fondation de l'observatoire de Maragha, établissement qui rendit de véritables services à l'astronomie pratique. Maintenant, sur le vaste emplacement qu'occupait la ville, indiqué par les traces d'un mur, on cultive le blé, et il n'y a que deux ruines, celle d'une tour qui servait probablement d'abri aux sentinelles, et d'une mosquée qui jadis devait être considérable. Même l'endroit de la sépulture de Firdoussi n'est connu que par tradition; la petite chapelle qui, du temps de Fraser, marquait l'emplacement de son tombeau, a disparu, et le grand poète repose sous un champ de blé. A une farsang et demie au nord-ouest de Touss, se trouvent les sources de la rivière de Méched; elles s'échappent d'un rocher assez pittoresque, et forment un bassin considérable d'eau limpide et fraîche, riche en poissons et en crabes. Ce bassin est appelé Tchéchné-Ghilas, et dans ce pays aride, ses bords toujours verdoyants ont beaucoup de charme. Pendant que j'explorais les monuments de Méched, mes compagnons de voyage faisaient des excursions dans les montagnes, à l'ouest et au nord-est de la ville; et l'un d'eux, M. Gœbel, accompagné d'un topographe, sans crainte de la grande chaleur qui régnait alors dans le Khorassan, exécuta un assez long voyage. Par Tourbeti, Heidari et Turchiz, il se rendit au mont Kouhmich d'où il descendit à Sébzévar. Puis, ayant franchi la grande chaîne latitudinale du Khorassan, il visita Kabouchan, d'où il revint à Méched deux jours avant notre départ de cette ville pour Hérat.

Après maintes difficultés, je parvins à louer les chevaux, les mulets et les chameaux dont j'avais besoin pour continuer le voyage. Généralement il n'est rien de plus facile que de trouver des bêtes de somme à Méched, mais, dès que les muletiers apprenaient que nous avions l'intention de nous rendre dans l'Afghanistan, ils me restituaient les arrhes et se refusaient de me fournir des chevaux, tellement ils craignaient les Afghans. Enfin, le 26 août, j'ai pu faire ce qu'on appelle en Perse le *nakli-mekan*, c'est-à-dire me transporter hors de la ville et camper dans les alentours. J'ai

choisi pour ma première station la vaste enceinte du Mousallah. Cette station préliminaire est rendue presque indispensable par l'incurie des domestiques persans, qui ne peuvent jamais terminer d'un seul coup les apprêts de route : ce n'est qu'au premier campement qu'ils s'aperçoivent qu'ils ont oublié mille choses indispensables. Ayant pris congé du prince sultan Mourad Mirza, gouverneur du Khorassan, l'un des enfants d'Abbas Mirza qui ressemble le plus à son illustre père par les charmes de son esprit et par son sincère désir de s'instruire, et ayant remercié le savant Moutavalli Bachi et le Kawam-ud-Doulet de leurs nombreuses attentions et des soins qu'ils avaient pris pour me rendre le séjour de Méched aussi agréable qu'il dépendait d'eux, je fis, le 27, une courte marche de deux farsangs jusqu'aux ruines de Mousallah de Tourouk ; et comme le seïd Aboul Hassan-Chah, homme de confiance du chef de Hérat, qui devait m'accompagner, était retenu à Méched jusqu'au 29, je passai le 28 à Tourouk. Cette localité déserte, mais entourée de villages, sert habituellement de station aux caravanes qui se rendent à Hérat ; elle n'est éloignée que de 3 kilomètres de la chaîne peu élevée qui borne au sud la vallée de Méched. Une montagne de cette chaîne porte le nom de Kouhi Yakout, montagne de Rubis, et l'on y trouve en effet de petites grenades. Le 29, ayant laissé à notre gauche une chapelle érigée par le sadri Azam en mémoire d'un saint qu'il comptait au nombre de ses ancêtres, nous entrâmes dans les montagnes. La montée n'est pas difficile, et le col qu'on franchit est peu élevé ; mais le pays porte un cachet d'aridité et de stérilité complètes. Les profondes déchirures des pentes méridionales de cette chaîne ne contenaient pas une goutte d'eau, et le petit caravan-séraïl Khakister, situé au bas de la descente, n'a qu'une pauvre citerne remplie d'eau saumâtre, laquelle néanmoins sert de rendez-vous aux ânes sauvages qui viennent en masse s'y désaltérer, au risque de se faire tuer par les chasseurs. Presque pendant tout le trajet, le terrain avait gardé son triste caractère d'absolue

stérilité; ce n'est qu'à Kehrizedémé, petit village situé à cinq farsangs de Tourouk, que nous retrouvâmes un peu de verdure. Quoique la route que nous venions de parcourir fût assez bonne, et même carrossable, nos chameaux ne nous rejoignirent que deux ou trois heures après notre arrivée.

Le 30, pour éviter un long détour, nous franchîmes de nouveau la chaîne par un col si peu élevé qu'on le remarque à peine. Nous descendîmes dans la plaine près du village Faraghird. Cet endroit, appelé plaine de Bendi-Feridou (ou Ferimoun, d'après la prononciation de villageois), est renommé pour ses pâturages; il doit son nom à une digue munie d'écluses, construite à une époque reculée dans une des gorges de la chaîne, pour y arrêter l'eau pluviale et celle d'un petit ruisseau qui y coule. On emplit ainsi un vaste bassin, dont l'eau suffit à l'irrigation des champs voisins. A l'entrée du village Ferimoun, je fus reçu par le fils du chef des tribus Hezarèhs forcées de suivre l'armée persane lors de l'évacuation du territoire de Hérat par les troupes du chah. Toutes les plaines entre Tourbeti Cheikhi Djam et Méched furent alors livrées par le gouvernement persan à ces nomades, nouveaux sujets du chah, au grand mécontentement des anciens propriétaires de ces terres fertiles, et sans satisfaire les transportés qui regrettaient hautement leurs beaux pâturages de la plaine de Badghis. L'extérieur monghol de ces nomades, qui occupent presque tout le pays situé entre le Khorassan oriental et Kaboul, et la pureté de la langue persane dont ils se servent, ont été pour moi une véritable énigme ethnographique; mais elle s'explique tout naturellement. Les Hezarèhs de Badghis sont d'origine ouzbek; jadis ils faisaient partie de la tribu Berlas qui campe encore aujourd'hui dans le voisinage de Chehri-Sebz, ville située au sud-est de Boukhara et connue comme le lieu de naissance de Tamerlan. Quand ce conquérant nomma, en 799 de l'hégire, son fils Chah Roukh gouverneur du Khorassan, il envoya avec lui à Hérat mille familles, un *hezarèh*, de ces nomades, en qualité de gardes de corps, et comme

des gens sûrs et attachés à sa dynastie. Entourés de populations d'origine persane, ils oublièrent bientôt leur langue; mais, comme en général ils ne se mariaient qu'entre eux, ils conservèrent leur extérieur monghol. Un autre groupe de mille familles de la même tribu fut bientôt après transféré à Badakhs-chan, où il est encore, et, où d'après ce que l'on m'a dit, il a conservé sa langue et porte le nom de Hezarèh-Berlas. Ces migrations forcées devaient être très usitées sous la domination monghole, car on rencontre déjà le terme de *hezaredjat*, collectif de hezarèh, en 694 de l'hégire, mentionné dans un firman de Ghazan-khan, par lequel ce khan confie à Mouzaffèr la mission de veiller à la sécurité des routes entre Hérat et Merv, de même qu'à celles de tout le Khorassan. C'est la plus ancienne mention de ce peuple qu'il m'est arrivé de rencontrer dans les auteurs orientaux. Il est probable que ces déplacements administratifs de peuplades entières ont eu des précédents antérieurs au règne de Ghazan-Khan; toutefois les Hezarèhs nous présentent un phénomène assez rare, s'il n'est pas unique, dans l'ethnographie des races turques, à savoir, l'abandon de leur propre langue en faveur de l'idiome usité avant leur arrivée dans le pays où ils se sont établis. Partout ailleurs, dans le nord de la Perse, dans les provinces situées au sud du Caucase, comme dans l'Asie Mineure et dans la Russie méridionale, les races d'origine turque ont éliminé presque complètement les idiomes des aborigènes, ou, si elles ne pouvaient le faire, elles ont conservé du moins, avec une ténacité remarquable, leur propre langue. Dans cette lutte des idiomes, c'est surtout le persan qui a perdu beaucoup de terrain; le Chirvan, l'Arran et l'Aderbeidjan jusqu'à Hamadan inclusivement, où l'on parlait encore le persan au vi^e siècle de l'hégire, ont adopté sans réserve le turc. Cette révolution s'accomplit avec lenteur; la domination des Seldjoukides n'a pas pu la consommer entièrement, car Yakout, contemporain de Tchinghiz khan, a trouvé qu'on parlait dans l'Aderbeidjan une langue qu'il nomme Azeri,

et presque cent ans plus tard, le cheikh Sefi-ed-in, comme nous l'apprend l'auteur du Suffetisafa, s'amusa à composer à Ardebil des vers en pehlevi, que tout le monde comprenait encore au commencement du VIII^e siècle de l'hégire.

Le 31 août et le 1^{er} septembre, nous restâmes à Kalendarabad, village situé dans la même plaine et au pied des mêmes montagnes, qui commencent ici à se revêtir de quelques broussailles composées en grande partie de *Juniperus excelsa*. Le 2 septembre, nous traversâmes une contrée dont le sol est accidenté par des embranchements de la même chaîne. Le terrain reste mamelonné jusqu'au village de Bourdou, distant de 4 farsangs de Kalendarabad; au delà, la plaine s'élargit, mais elle est coupée par de nombreux ravins plus ou moins profonds qui servent de lit aux torrents d'eau pluviale. Les villages sont ici beaucoup plus fréquents que dans le voisinage et à l'est de Méched. Nous laissâmes à notre droite, à 1 farsang de Bourdou et à 3 kilomètres de la route, le village Khassanek; à un demi-farsang plus loin, on traverse celui de Douzanek, à 3 kilomètres et demi duquel on parvient à un bourg considérable appelé Abdalabad. On fit quelques difficultés à nous y admettre; mais, après avoir compris que nous n'avions pas l'intention d'être logés et nourris gratis, l'on finit, comme toujours, par assigner pour notre campement le meilleur jardin de l'endroit. Les habitants poussèrent même l'attention jusqu'à démolir, dans cet accès de réaction hospitalière, une partie du mur qui entourait ce jardin, pour que nos chevaux et nos chameaux chargés pussent y entrer plus facilement. Le 3, nous marchâmes tout le temps dans la plaine, et par une route large et unie, nous atteignîmes le village Lenguer à 3 farsangs de notre dernière station. Cette localité est très ancienne; son nom veut dire port, station de navires. D'après une tradition du pays, jadis une grande partie de la plaine se trouvait sous l'eau, et Lenguer servait d'abri aux bateaux. Actuellement, ce village est connu comme lieu de sépulture du cheikh Kassim Anvari, en

mémoire duquel on y a construit une assez belle mosquée. A l'un des murs de cet édifice est fixée une dalle sur laquelle on a gravé un firman de l'an 1046, d'après lequel les habitants de ce district sont exemptés de quelques impôts ; le nom du roi n'est pas mentionné dans ce document, mais il n'y a pas de doute qu'il n'ait été promulgué sous le règne de chah Sefi. Presque tous les villageois sont des Nakchbendis, secte fondée dans le viii^e siècle de l'hégire par le célèbre cheikh Beha-ed-din Nakchbend, né en 718, mort et enterré près de Boukhara en 791. Le 4, de grand matin, les plus fervents d'entre les sectaires vinrent dans la mosquée, près de laquelle étaient placées nos tentes, pour se livrer à l'exercice pieux dit *zikr*, qui leur a été imposé par leur mourchid ou chef spirituel, Khalifèh Mahmoud Khodja, fils de Pavend Khodja, établi dans un village voisin nommé Amghan. Cet exercice, qui n'a pas duré moins de cinq heures, consistait en un chant exécuté en chœur, et en une espèce de danse qui se terminait par de profondes genuflexions après lesquelles tout le monde se mettait à vociférer de toute la force des poumons, et pendant un temps assez long, toujours la même invocation *ia hou* (oh ! Dieu!).

L'éloignement de ce pays de Khiva et de la steppe des Turcomans ne le met pas à l'abri des incursions des hordes de ces deux pays ; il y a trente ans, Allah Kouli khan de Khiva vint deux ans de suite dévaster ce district. La première année, il se borna à emmener en captivité tous les habitants du village Amghan que je viens de mentionner ; l'année suivante il en fit autant pour les habitants des villages voisins Ravend et Simourghab, et plusieurs de ces malheureux villageois n'ont été délivrés de leur captivité que cette année même par les soins de l'envoyé russe à Khiva, le colonel Ignatief. Tourbeti Cheikhidjam n'est éloigné de ce village que de 4 farsangs ; la route qui y mène est large et bien tracée. Nous avons à notre droite toujours la chaîne de Méched ; les montagnes de la gauche n'étaient pas visibles, tant à cause de leur éloignement qu'en raison du brouillard sec qui nous accompa-

gnait depuis notre départ de Méched, et qui entravait beaucoup notre levé topographique. J'observerai, en passant, que l'assertion de Conolly que la chaîne latitudinale du Khorassan éprouve ici une rupture, n'est pas très exacte, quoique les apparences sont telles qu'il n'est pas difficile de se tromper à cet égard.

Obligé d'attendre à Tourbeti Cheikhidjam la nouvelle de l'arrivée de l'escorte afghane, que le chef de Hérat avait promis d'envoyer à ma rencontre à la frontière de ses États, je suis resté quatre jours dans cette petite ville, et j'ai eu tout le loisir d'examiner en détail le seul monument qu'elle possède, le tombeau du santon dont elle porte le nom; et comme souvent ce cheikh a été confondu avec le poète Djami, comme nous l'avons vu dernièrement encore par M. Ferrier, je me permettrai de dire quelques mots sur ce personnage très révérend jusqu'à présent dans cette partie du Khorassan, où ses descendants ont joué un grand rôle, et où ils constituent toujours la famille la plus influente du pays.

J'ai eu entre les mains deux biographies du cheikh; la première est extraite du *Khoulaçat oul moukamat* d'Aboul Mekorim, fils d'Ala el-Mouk de Djam, et dédiée à Chah Roukh en 840 de l'hégire. La seconde est d'un certain dervich Ali de Bouzdjand; cette notice biographique fut terminée au mois de Redjeb de l'an 929 de l'hégire. Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre, et rectifient en partie les renseignements qui nous sont fournis sur le cheikh par Ibn Batoutah. La première de ces biographies est beaucoup plus riche en dates chronologiques, et la seconde en détails sur la vie privée du cheikh. Comme toujours, ses biographes lui attribuent une origine arabe; d'après eux le cheikh était le 7^e descendant de Djoureir Abdoullah Badjelli, qui était lui-même le 31^e descendant d'Abraham. Le cheikh naquit en 440 de l'hégire à Namik, village du district de Tourchiz, et fut appelé Ahmed. Jusqu'à l'âge de vingt-deux ans il mena une vie assez dissipée, mais à cette époque il se repentit, et l'histoire de sa conversion, à quelques variantes près, est la même que celle racontée par Ibn Batoutah.

Ayant abjuré son passé, il se retira dans une caverne de la montagne Kouhi-nemek, où il resta douze ans à mortifier sa chair par le jeûne, par les flagellations et par d'autres pratiques religieuses. Sa renommée s'étant répandue dans le pays, sa retraite devint le rendez-vous des croyants qui venaient implorer ses saintes intercessions auprès de Dieu. Dérangé par ces importunités dans ses occupations contemplatives, il abandonna son hermitage et alla se réfugier dans la montagne dite Kouhi-iazdi Djam, où il resta encore six ans. À cette époque un ordre du ciel lui ordonna de retourner parmi les hommes, et de veiller à ce qu'ils ne s'écartassent point de la route prescrite par Dieu dans son Koran. On prétend que déjà du temps de Melik chah Seldjoukide, le cheikh, ayant appris par une voie indirecte les inclinations secrètes de Berkiarouk en faveur des Assassins, et prévoyant que cette prédilection lui nuirait dans l'opinion du peuple, prédit que le trône serait occupé par Sandjar. Ces prédictions aident toujours en Orient les prétendants à s'emparer du pouvoir suprême. Sandjar n'oublia pas ce service; il honora le cheikh de sa confiance, et venait parfois le consulter. Entre les années 510 et 533, le cheikh, qui, d'après ses biographes, n'a jamais rien étudié, composa, par inspiration divine, quatorze volumes d'ouvrages sur le Chariat, le Tarikat et le Hakikat; mais l'auteur de la dernière des deux biographies que nous avons citées n'a vu que neuf de ces traités, et il prétend que les cinq autres ont péri pendant l'invasion de Tchinghiz-khan. Après avoir accompli le pèlerinage de la Mecque, le cheikh mourut à Djam le 10 du mois de Mouharrem de l'an 536 de l'hégire. De 42 enfants qu'il eut durant sa vie, dont 39 fils et 3 filles, 14 enfants mâles lui survécurent, et son biographe du ix^e siècle de l'hégire prétend qu'à l'époque où il écrivait, l'on comptait 1000 individus appartenant à la descendance du cheikh.

Les établissements pieux consacrés à la mémoire du cheikh sont en état de ruine, comme presque tous les monuments de la Perse, où chaque souverain et gouverneur dépense volontiers des sommes

considérables en bâtisses nouvelles, mais considère comme au-dessous de sa dignité de réparer un monument ancien. Une belle porte surmontée d'une tour carrée très élevée et flanquée de deux mosquées, l'une dite Goumbezi Sefid, et l'autre Mesjidi Kirmani, conduit à une longue cour allant du nord au sud, où sont enterrés le cheikh lui-même, plusieurs membres de sa famille, et quelques personnes, qui, par des dons pieux en faveur de cet établissement, ont acquis le droit de reposer après leur mort à côté du saint patron de Djam. Vis-à-vis de la porte d'entrée se trouve une mosquée, près de laquelle, à l'ombre d'un immense pistachier, reposent les restes du cheikh; son tombeau est entouré de ceux de ses enfants, et chacun de ces monuments funéraires est enfermé par une balustrade. Une vaste mosquée cathédrale, adossée au mur septentrional de la cour, la sépare d'une enceinte non moins spacieuse entourée jadis de toutes sortes d'établissements pieux, hospices, logements des pèlerins, etc.; mais maintenant ce n'est qu'un monceau de ruines. En dehors de la première cour, près du mur méridional, on voit les ruines d'une petite Khanaka, ou couvent de derviches, seul édifice construit du vivant du cheikh, deux fois réparé et agrandi depuis par son petit-fils le Cheikh Oul-Islam Koulb-ed-din, et par le Timouride sultan Hussein Mirza, mort en 911 de l'hégire. La mosquée qui fait face au tombeau du cheikh a été construite par un descendant du sultan Sandjar en 633 de l'hégire, mais elle fut agrandie et embellie par Melik Guiath-ed-din Mouhammed fils de Mouhammed, fils de Mouhammed, fils d'Abi Bekr Kert, en 730 de l'hégire. Une grande médressch, faisant face à la mosquée cathédrale, a été construite en 846 de l'hégire, sous le règne de Chah Roukh, par un certain Amir chah Mélik. Enfin, à l'occident et en dehors de ces édifices, on montre les restes d'un couvent de Derviches construit par Tamerlan. A l'époque où Ibn Batoutah visita ce monument, il était encore dans un état florissant; mais quand chah Abbas passa par Djam pour aller assiéger Kandahar, il commençait à tomber

en ruines, et peu s'en fallut que le chah ne le fît détruire comme un établissement consacré à la mémoire d'un saint sunnite. Mais lorsqu'on défonça la voûte sépulcrale du caveau où était enterré le cheikh, on y trouva un rouleau de papier qu'on fit voir au chah, qui, ayant pris connaissance de ce qui y était tracé, acquit la certitude que le cheikh était pur de toute hérésie. Alors, non-seulement il révoqua son premier ordre, mais promit solennellement de reconstruire tous les édifices qui entouraient le tombeau du cheikh, si Dieu lui accordait la victoire. A son retour de Kandahar, le roi tint parole, en sorte que presque toutes les constructions qu'on y voit actuellement ont été retouchées à l'époque du règne de chah Abbas. Un vaste et beau jardin s'étend à l'est de la cour principale; le centre de ce jardin est occupé par un bassin abrité par une large coupole et rempli d'eau limpide très poissonneuse.

Le 8, je fus enfin informé qu'une escorte afghane, forte de 400 cavaliers, m'attendait à la frontière, et comme nous avions devant nous une longue étape de 12 farsangs sans eau, j'expédiai nos chameaux à 11 heures du soir, et je me mis en route à 1 heure après minuit. Les Hezarèhs qui faisaient partie de mon escorte persane vinrent me prier de leur permettre de rester à Djam, parce qu'ils avaient appris que parmi les gens envoyés à ma rencontre devait se trouver Rahim Dad Bek, chef des tribus hezarèhs établies près de la frontière, qui, il y avait à peine une dizaine de jours, avait attaqué leur campement, enlevé une quantité de bétail et tué quelques hommes; en sorte qu'étant en délicatesse avec les Hezarèhs de Hérat, ils craignaient qu'une collision ne s'en suivît. Nous marchâmes toute la nuit dans une plaine aride et brûlée par le soleil; à 3 heures du matin, nous laissâmes à gauche un embranchement de la route qui conduit à une citerne appelée Houzi-Séfid, où il y a de l'eau, et à 6 heures 30 minutes nous arrivâmes à Abbas Abad, ruines d'un grand caravansérail construit, comme l'indique son nom, par ordre de chah Abbas, et muni jadis d'un vaste aqueduc

souverain dont il reste maintenant à peine quelques traces, et personne ne songe à rétablir un établissement aussi utile pour les voyageurs et les commerçants. Nous trouvâmes dans ces ruines deux cavaliers placés en vedette par le chef de l'escorte afghane pour le prévenir de notre approche, et à un kilomètre plus loin, le sartib (major général) Nasfr Oullah et Rahim dad Bek vinrent nous complimenter sur le territoire de Hérat, au nom de leur maître sultan Ahmed khan. Le sartib, qui portait le costume pittoresque des Afghans, avec un pardessus tout chamarré d'or, était très beau, et l'expression pleine de douceur de ses grands yeux noirs ne permettait guère de soupçonner la cruauté dont il était capable; tout en m'adressant une série de compliments, il fit quelques observations à voix basse à un homme de sa suite, et j'étais bien loin de prévoir le résultat tragique de cette communication secrète faite avec le plus grand calme. Ce ne fut que deux jours après, que j'appris qu'il avait fait tuer, sans autre forme de procès, un pauvre cavalier tadjik qui l'avait impatienté par sa mauvaise tenue.

Après une marche non interrompue de 10 h. 30 min., par une chaleur qui commençait à devenir suffocante, nous arrivâmes à Kehriz, village considérable, mais ayant une eau amère et saumâtre presque impotable. Nos chameaux avaient mis 13 heures à parcourir les 12 farsangs de notre trajet, exactement comme cela est noté chez M. Ferrier. La farsang de Hérat, comme celle du Khorassan, n'a pas moins de 7 kilomètres de longueur, en sorte que d'après ce calcul, nos chameaux auraient fait ce jour-là, en moyenne, 6 kilomètres et demi par heure, ce qui me paraît être le maximum de vitesse pour le dromadaire ordinaire; quant aux chameaux bactriens, ou chameaux à deux bosses, ils ne font en moyenne que 4 kilomètres par heure, mais ils portent une charge d'à peu près un tiers plus pesante que le dromadaire, lequel n'est jamais chargé de plus de 52 kilos et demi, tandis que le chameau bactrien porte souvent 72 kilos. Les chameliers

du Khorassan, qui sont bien loin encore de considérer le temps comme de l'argent, préfèrent le chameau bactrien au dromadaire, et, bien que je me trouvasse précisément sur la limite de l'habitation ordinaire des deux espèces, je n'ai jamais entendu dire qu'on les accouplât pour obtenir une espèce nouvelle, féconde et supérieure à chacune des espèces génératrices.

L'extrême sécheresse de l'air, un vent très fort, et surtout la mauvaise qualité de l'eau, nous rendaient le séjour de Kéhriz fort désagréable, et, quoique le soir on nous apportât de très loin de l'eau potable, nous fûmes très contents, le 10, de quitter, de grand matin, cette station. A 2 farsangs de Kéhriz, nous passâmes près d'un caravansérail assez bien conservé, et que M. Ferrier ne mentionne pas. A 3 farsangs plus loin, nous nous arrêtâmes auprès d'un caravansérail dont le profond bassin, soigneusement construit en pierre de taille, était abrité par une belle coupole et rempli d'une eau excellente. La plaine qui s'étend devant cet édifice fut, sous le règne de Felkh Ali chah, le théâtre d'une rencontre sanglante entre les troupes afghanes et les Persans. Ce combat est peut-être unique dans son genre dans les fastes militaires, car, après un début assez énergique, les deux armées s'enfuirent du champ de bataille pleinement convaincues que chacune d'elles était défaite. De l'endroit de notre halte, on voyait déjà poindre à l'horizon les tamaris qui croissent au bord du Heriroud, et bientôt, en effet, nous atteignîmes la lisière de ce petit bois ; ce fut là aussi que nous rencontrâmes les premiers sables mouvants, sol qui, dans l'Asie centrale, comme on le sait par les recherches de M. Bunge, possède une flore qui lui est particulière. Nous passâmes le Heri-roud à gué ; il était assez large dans cet endroit, mais il avait peu d'eau, et encore disparaissait-elle souvent sous des bancs de sable. La végétation de la rive droite est encore plus vigoureuse que celle de la rive gauche. Les tamaris, les ifs et les platanes atteignent ici des dimensions considérables, et le plaisir de rencontrer un bois après en avoir été privé

pendant si longtemps nous faisait vivement désirer de camper au bord de l'eau; mais l'endroit n'était pas assez sûr, et l'on nous conseilla de pousser un peu plus avant jusqu'à Kussan, ou Kussavièh, comme on désigne cette localité dans les actes publics. Actuellement, c'est un amas de ruines; mais elles occupent un espace immense; il n'y a pas trente ans, ce bourg comptait plus d'habitants que Hérat, et son nom était souvent mentionné dans l'histoire de la Perse orientale. Contemporain pour l'origine de la ville de Fouchendj, Kussan a prospéré sous la dynastie des Kerts. Tamerlan le donna en apanage à sa sixième femme, Touman Agha, fille de l'émir Moussa, qu'il épousa en 779. Après la mort de ce conquérant que Touman avait accompagné dans presque toutes ses campagnes, elle se retira à Kussan et y vécut fort longtemps, car en 844 de l'hégire elle y construisit une belle médresseh, avec une mosquée où elle a été enterrée. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la médresseh et la mosquée tombent en ruines. Sous les Séfévides ce village était florissant, mais n'a pas mérité, à ce qu'il me paraît, une mention spéciale dans l'histoire. Sous les Kadjars, il fut souvent le théâtre de luttes sanglantes entre les Persans et les Afghans. Feu Mouhammed chah, encore héritier présomptif, y a été complètement défait, et le souvenir amer qu'il a conservé de cet échec militaire explique l'énergie si peu commune qu'il a déployée pour entreprendre l'expédition de 1839 contre Hérat, en dépit de la vive opposition de la mission anglaise. C'est surtout pendant cette campagne si funeste pour le territoire de Hérat, que Kussan a été dévasté de fond en comble, et sa destruction a été si complète que depuis cette époque ce bourg n'a jamais pu se relever.

Comme je tenais à voir Ghourian, forteresse si souvent mentionnée dans les ouvrages imprimés et manuscrits sur le siège de Hérat, nous quittâmes, le 11 septembre, la route ordinaire des caravanes, et nous nous dirigeâmes en amont du Héri-roud, le long des collines sablonneuses qui en forment la rive droite. A

1 farsang de Kussan, nous laissâmes à notre droite un grand et florissant village nommé Tirpoul, et nous descendîmes dans le lit de la rivière de Hérat, à sec dans cet endroit. Une quantité prodigieuse de tamaris croissait au fond de ce ravin, et d'après ce que l'on m'a dit, ce petit bois était très giboyeux. On prétend qu'on y rencontre même des léopards, mais nous n'y avons vu que des lièvres qui partaient à chaque instant sous les pieds de nos chevaux.

En face de l'endroit où nous avons traversé le lit desséché de la rivière, se trouve un grand village dit Chemsieh, au delà duquel on marche à travers une plaine unie, limitée au sud par les montagnes de Ghourian, ville qui est à 5 farsangs de cette localité. La plaine que nous parcourions était assez bien cultivée. A droite et à gauche on voyait beaucoup de villages et de châteaux isolés; mais sur la route même nous ne rencontrâmes qu'une seule ferme et un assez grand village nommé Eistivan. Près de ce village, l'un des plus grands dignitaires de Hérat, ami du chef de cette province, Mansour khan, vint nous complimenter de la part de son maître. Ayant échangé à pied les compliments d'usage, nous remontâmes à cheval, et dans moins d'une heure nous arrivâmes à Ghourian, où l'on avait dressé, pour notre réception, dans un vaste jardin, de très belles tentes dont les tapis étaient couverts d'une masse de plateaux sur lesquels on avait empilé les différentes sucreries qu'il est d'usage, dans cette partie de l'Orient, d'offrir aux voyageurs. Le 12, nous restâmes à Ghourian, qui est un très grand village, ou plutôt une riche bourgade, quoique moins considérable que ne l'était jadis Kussan; ses rues sont étroites, tortueuses et coupées par de profonds canaux. L'ancienne forteresse, démantelée et presque entièrement rasée par les Persans, était abandonnée, et l'on travaillait à la construction d'un nouveau fort au nord-est du village. Le 13, nous repassâmes encore une fois le Hériroud, et, par une plaine argileuse, couverte en partie d'efflorescences salines et en partie de gras pâturages, nous arrivâmes à Chekiban, village situé à 4 farsangs de Ghourian et à 2 et demi

de Hérat. Un peu au delà de cette localité, par un temps serein, on découvre les minarets du moussallah de Hérat.

Le 14, nous fîmes notre entrée à Hérat, accompagnés de plusieurs compagnies de troupes régulières, de palanquins d'honneur couverts de brocards d'or, et d'une foule d'employés hératiens à cheval, envoyés à notre rencontre à 2 kilomètres de la ville avec l'un des fils du chef de cette province. Je ne ferai pas de description détaillée de cette ville célèbre. J'ai eu le désavantage de la voir très peu de temps après une guerre qui a duré plus d'un an, et après la destruction volontaire de leurs propres maisons par les riches Chiïtes de la ville, qui, s'étant décidés, au moment de son évacuation par les troupes persanes, à suivre ces dernières, ne voulaient pas que les Afghans profitassent de leurs biens; en sus, la description de Hérat faite par M. Ferrier est si détaillée et si exacte sous beaucoup de rapports, que je puis me borner à tracer un tableau succinct de la ville et de son territoire.

Hérat a joui de tous temps en Orient de la réputation d'une place forte de premier ordre. La difficulté que trouvèrent les conquérants monghols à la réduire, l'échec qu'éprouva sous ses murs Mouhammed chah, et enfin le long siège que la ville a soutenu pendant la dernière guerre, tout cela a confirmé les Orientaux dans l'idée qu'ils se sont faite de la valeur des fortifications de Hérat; mais cette idée n'en est pas plus exacte. Les murs de la ville forment un périmètre carré d'un kilomètre de côté. Ils sont orientés presque exactement d'après les points cardinaux; en sorte, comme l'a très bien observé M. Ferrier, que Hérat n'est à proprement parler qu'une redoute, d'autant plus difficile à défendre que près de son angle nord-est elle est dominée par une élévation à cime spacieuse, couverte de constructions solides dont chacune peut servir à l'établissement d'une batterie formidable, et que ce mamelon n'est éloigné du mur septentrional de la ville et de son bastion nord-est que de 6 à 700 mètres. Le mur de la ville, à sa base, est, il est vrai, très épais, mais l'assaillant n'aurait

pas besoin de le battre en brèche pour réduire la place, car, sauf une partie du château situé au nord de l'enceinte fortifiée près de sa porte nord-ouest, et sauf quelques maisons collées contre le mur, tous les quartiers de Hérat sont exposés à une destruction rapide par quelques centaines de bombes lancées de l'élévation sus-mentionnée. Le mur et le château fort sont entourés de larges fossés remplis d'eau; mais comme cette eau est tirée des canaux qui passent en dehors de la ville, elle peut facilement être coupée, et alors les habitants seront réduits à ne se servir que de l'eau d'un énorme bassin qui se trouve au centre de la ville, et de celle d'une source très peu abondante située dans le quartier nord-est. On prétend que ce bassin contient assez d'eau pour suffire pendant quatorze mois aux besoins des habitants; en admettant même que le fait soit exact, au bout de huit mois, surtout en été, l'eau, n'étant pas renouvelée, pullulera de vers et deviendra im potable, outre que ce réservoir, abrité par une immense coupole distinctement visible de l'élévation nord-est, n'en est éloignée que d'une moyenne portée de canon, et peut être abattue par deux ou trois coups bien dirigés : en ce cas ses ruines suffiraient pour combler le bassin et priver les habitants de son secours.

Le mur septentrional est percé de deux portes; les trois autres murs n'en ont qu'une chacun. Hérat est située dans une plaine qui s'étend au sud à une dizaine de farsangs, mais au nord et à l'est elle est bornée par des montagnes à la distance d'une demi-farsang à une farsang. Cette plaine est arrosée par un réseau de neuf grands canaux et une multitude de petits, et nulle part en Orient je n'ai vu des aqueducs creusés avec autant d'art, entretenus avec autant de soins, et munis de ponts aussi solides; même les canaux de Boukhara, de Samarcande et d'Ispahan, célèbres dans tout l'Orient par leur construction, ne peuvent leur être comparés sous le rapport de la beauté du travail. La fertilité de la vallée de Hérat est proverbiale, et même actuellement où les neuf dixièmes des villages qui la couvraient jadis, et qui la cou-

vriront encore si le pays reste tranquille pendant vingt-cinq ans, ont disparu, cette plaine produit beaucoup plus de céréales que la ville et ses faubourgs ne peuvent en consommer. Je ne crois pas que la tradition d'après laquelle, sous le régime des Monghols, un chien pouvait courir par les toits de Hérat à Gazirgâh, à une farsang de la ville, soit très exagérée. Le Héri-roud coule à 1 farsang au sud des murs de Hérat; un magnifique pont en pierres de taille, dit Poulimalan, construit sur vingt-trois arches, réunissait jadis les deux bords du fleuve. Maintenant il commence à tomber en ruines et l'eau de la rivière a changé de lit, en sorte qu'une partie du pont est à sec, ce qui entrave beaucoup le commerce; car pendant la crue des eaux, au printemps et en automne, la rivière cesse d'être guéable, et les caravanes venant de Kandahar, de même que celles qui s'y rendent, doivent camper sur la rive gauche du fleuve, en épiant le moment de pouvoir le passer sans danger.

Une grande rue traverse la ville de la porte nord-ouest à celle du sud; elle n'est interrompue que par une place qui se trouve devant le château. A l'époque de mon séjour à Hérat, toute l'activité de la ville était pour ainsi dire concentrée dans cette seule rue, qui contenait tous les bazars et tous les caravansérails; mais à droite et à gauche, derrière les boutiques, on ne voyait que ruines et décombres. Le quartier sud-ouest surtout était bouleversé, au point qu'il était presque impossible d'y distinguer la direction des rues. Le jour, cette grande artère de Hérat présentait un aspect très animé; on y rencontrait des représentants de toutes les peuplades de l'Asie centrale, et d'une grande partie de l'Inde et de la Perse. Nonobstant cette bigarrure de population, quoique même que le vin et le *beng* se vendent ouvertement, et que les courtisanes exercent leur métier d'une manière ostensible, il s'y commettait moins de crimes qu'à Méched; pendant les cinq mois que nous sommes restés à Hérat, il n'y a eu qu'un seul cas de vol avec effraction, et quelques cas de rixes et de coups de poignards plus ou moins graves. On doit attribuer

cette sécurité, peu commune aux villes orientales en général, et aux villes afghanes en particulier, à l'absence d'un asile inviolable, mais surtout à la vigilance de la police et à la sévérité déployée par les patrouilles qui parcourent la ville pendant la nuit.

Le chef actuel de Hérat, sultan Ahmed Khan, a fait preuve d'une grande énergie et d'un talent administratif peu commun, ayant su asseoir son pouvoir sur des bases assez solides, en dépit des nombreuses difficultés dont il était entouré au commencement de son administration. Tout homme que la police rencontre dans les rues après le coucher du soleil, et qui ne peut justifier, en prononçant le mot d'ordre, son droit de circuler dans la ville à cette heure indue, est saisi et détenu comme malfaiteur. En Europe, une pareille sévérité serait intolérable, mais dans l'Afghanistan, elle suffit à peine pour protéger avec efficacité la vie et les biens des habitants.

Le climat de Hérat est renommé pour sa salubrité. En été, la chaleur est tempérée par un vent d'est, soufflant presque sans discontinuer pendant quarante jours; en hiver, le thermomètre descend quelquefois à 19 degrés centigrades, mais ce froid ne dure que quelques heures. La neige couvre rarement le sol pendant deux semaines entières. Quant au printemps et à l'automne, ce sont ici les deux meilleures saisons. Nous n'y avons vu que la dernière, mais je puis certifier que la transparence de l'air y est admirable. La nébuleuse de la constellation d'Andromède était distinctement visible à l'œil nu; la comète qu'on a remarquée à Hérat le 14 septembre brillait avec un éclat extraordinaire, et même la voie lactée avait parfois une intensité de lumière telle que je ne me rappelle pas lui en avoir vu dans d'autres endroits. Le brouillard sec est très rare, et le grand réseau de canaux qui entoure la ville contribue à rendre la sécheresse moins grande que dans d'autres parties de l'Asie centrale.

Le type de la population masculine de Hérat est bien loin d'égalier en beauté celui des Persans ou des Afghans de Kaboul et de

Kandahar; les hommes sont généralement petits de taille, grêles, et présentent des signes évidents du long séjour des Monghols parmi eux. Les visages sont larges et plats; la bouche et les oreilles sont grandes, mais les yeux le sont aussi, et ils sont taillés en amande comme chez les Persans; le nez est beaucoup plus large à sa base que chez ces derniers, mais généralement beaucoup plus proéminent que chez les individus de race turque ou monghole. Le peu de femmes que j'ai eu l'occasion d'entrevoir ne m'ont paru différer en rien des Persanes.

Sous le rapport du commerce, Hérat se trouve, vis-à-vis de la Perse, dans la même position que Boukhara vis-à-vis de la Russie; c'est-à-dire qu'elle sert de station obligée à toutes les caravanes qui viennent de l'est ou du sud-est en Perse. Elle forme un centre où aboutissent toutes les routes principales de l'Asie centrale dans leur direction de l'est à l'ouest; et depuis que les déprédations des Turcomans établis à Merv ont fermé au commerce la voie directe entre la Transoxiane et le Khorassan, même les marchandises de Boukhara sont obligées de faire un long détour par Hérat pour arriver à Méched, en payant trois fois les impôts: aux Afghans à Balkh, au chef de Meimanèh dans la ville de ce nom, et enfin à Hérat. Malgré les rapports commerciaux assez actifs établis entre Hérat et l'Inde, les manufactures européennes parviennent jusqu'ici presque exclusivement par la voie de Téhéran; les caravanes indiennes n'apportent que des mousselines, des mouchoirs en soie, mais surtout de l'argent pour alimenter l'usure, pratiquée sur une large échelle par les Hindous établis à Hérat, et aussi pour acheter les pistaches, les noix de galle et la manne, il en résulte que le commerce européen qui ne se fait avec Hérat qu'à travers la Perse est très languissant, et ici comme à Tébriç et à Téhéran j'ai été frappé de la disparition presque complète de manufactures anglaises des marchés de l'Asie centrale, où leurs draps et leurs indiennes, encore très répandus il y a quinze ans, sont expulsés complètement par les draps allemands et par

les indiennes suisses. Les produits français, tels que les velours, les brocards, les taffetas, les bijouteries communes, etc., pénètrent en petite quantité, ce qui est d'autant plus surprenant qu'étant même décuplés dans tous les centres commerciaux de la Perse et de l'Asie centrale, ils trouveraient un débit facile et avantageux. Les produits russes sont représentés à Hérat, comme dans presque tout l'Orient, par le fer en barre, le cuivre rouge, la fonte de fer, l'acier, le cuivre jaune en ustensiles, etc.; et la facilité que la mer Caspienne offre à la Russie pour le transport de ces marchandises la met à l'abri de toute concurrence nuisible, même en admettant l'achèvement définitif du réseau des chemins de fer indiens.

Le 13 octobre, je pus enfin expédier mes compagnons de voyage, sous la direction de M. le professeur Bunge, à Tchès, et moi-même j'entrepris, le 7 novembre, une excursion beaucoup plus courte, mais dans une direction qui n'a jamais été explorée avant moi, à Obèh et à Kourroukh, les deux villes les plus orientales de la province de Hérat.

Le voyage de M. Bunge, si riche en résultats utiles pour la botanique, la physique du globe et la topographie, vient d'être publié, d'après la relation de ce savant, dans le cahier VI des *Mittheilungen* du docteur A. Petermann pour l'année 1860, journal géographique si justement célèbre; quant aux données topographiques de ce voyage, elles sont consignées dans la carte qui accompagne le présent mémoire. En la comparant aux cartes du Khorassan intérieur publiées avant cette exploration, on s'apercevra facilement des rectifications importantes qu'elle introduit dans le tracé de la configuration du sol de ces pays; je me bornerai à donner quelques détails sur mon excursion à l'est de Hérat.

Ma première station, le 7 novembre, fut à Rouzèh Bagh, à 2 far-sangs au sud-est de Hérat. Ahmed chah, le fondateur de la dynastie des Durranis, y fit planter un vaste jardin, au fond duquel Mahmoud chah fit construire une chapelle destinée à contenir les

tombeaux de ses descendants ; mais le sort en a décidé autrement, et il n'y a que lui et son fils Kamran qui y aient été enterrés. La dalle qui recouvre les restes de Mahmoud chah, homme célèbre par ses revers de fortune, porte une inscription qui mentionne du moins son nom ; quant au tombeau de chah Kamran, il est simplement marqué par une élévation en pisé, que son fils, Séid Mouhammed Khan, se proposait, dit-on, de remplacer par un monument plus convenable. Mais, plongé dans l'ivresse et la débauche, il se laissa égorger par son tout-puissant ministre Yar Mouhammed Khan avant d'avoir exécuté son projet. Autour de ce jardin, est bâti le village du même nom, peuplé, en majeure partie, par les Afghans de la tribu Alikouzeï ; ils se plaignaient amèrement de ce que le chef de Hérat, appartenant à la tribu Borikzeï, les laissait sans emplois et distribuait, d'après la coutume afghane, sans le moindre scrupule, leurs terres aux gens de sa tribu.

Le 8, ayant passé à gué deux canaux assez profonds, nous arrivâmes, après une heure et demie de marche, à deux grands villages contigus, Siaouchan et Kundjidjihan, séparés par un conduit d'eau qui sert à arroser les champs. Ici, pour la première fois, je rencontraï des Afghans nomades, de la tribu Guildjeï ; la vie de ces voyageurs éternels se passe à parcourir la région située entre Dihi-Zenghi, dans les montagnes de Ghour, où ils restent en été, et les plaines argileuses et salines qui s'étendent aux pieds des montagnes de Kaïn, leur campement d'hiver. Le village de Kundjidjihan a une chapelle et un tombeau d'un saint où l'on va en pèlerinage ; le cimetière de cet établissement contient quelques dalles d'apparence ancienne, mais, les ayant examinées avec soin, je n'y ai vu que des noms obscurs et des dates récentes. En suivant en amont le canal des deux villages susmentionnés, nous passâmes devant sept grands villages, Kourisse, trois villages portant le même nom de Nichin, Koul, Bitchighan et Salmati, et nous arrivâmes à deux heures et demie après midi à Menzil, après une marche de

cinq heures vingt-six minutes. A mon grand contentement, les habitants du village s'opposèrent à notre installation dans l'enceinte fortifiée du lieu, craignant, à ce qu'il paraît, d'exposer l'intérieur de leurs maisons à la curiosité rapace de mon escorte afghane de Hérat. On nous assigna pour logement la spacieuse mosquée du village. J'y fis placer ma tente, et je m'y trouvai beaucoup mieux que dans les sombres, froides et sales demeures des villageois. Nulle part en Orient je n'ai vu de cabanes aussi peu confortables que celles de ce pays; la seule chose que l'on semble avoir eue en vue, en les construisant, est de se mettre à l'abri de la chaleur estivale, d'où il résulte que les chambres, ou plutôt la chambre unique dont se composent ces maisons, est toujours assez vaste, mais sans fenêtres, sans cheminée et avec une porte très basse. Le feu est allumé au milieu de cette espèce de hangar, et la fumée, après avoir fait plusieurs fois le tour des murs, sort comme elle peut par une petite ouverture pratiquée dans le toit plat, et que l'on bouche, quand on ne s'en sert plus, par un gros pavé. Les murs de ces maisons, bâtis en pisé, sont couverts d'une couche épaisse de noir de fumée, et les niches qui y sont pratiquées pour y placer différents ustensiles de ménage, n'étant jamais nettoyées, sont remplies de poussière, de toiles d'araignées, de tarentules, et surtout de puces qui quittent ces recoins pour tourmenter les malheureux voyageurs dès qu'on se met à leur portée. Le 9, nous quittâmes ce village à huit heures et demie du matin; la plaine où nous marchions était bien cultivée. Ayant dépassé à neuf heures un petit château, Sérimâst, nous aperçûmes le Hériroud que nous avons perdu de vue depuis Rouzehbagh; il coulait à 4 kilomètres à notre gauche sous les montagnes. A droite aussi, une chaîne de montagnes se rapprochait de notre route, et au pied de ces hauteurs on voyait une suite de villages considérables. A neuf heures quinze minutes, nous passâmes près d'une grande bourgade, Mâamourèh; et laissant à notre droite les villages de Chahabad et de Derkaraz, nous nous dirigeâmes vers Balkhian, et nous dépassâmes à dix heures quinze minutes cette

vaste colonie d'habitants de Balkh, qui se sont expatriés depuis longtemps. Ayant devancé mon escorte, accompagné seulement de deux domestiques, j'em'arrêtai près d'un petit château, Doustabad, le propriétaire vint poliment à ma rencontre, et fit apporter des tapis où nous prîmes place ; mais après les compliments d'usage, il me demanda d'un ton bourru, et avec la brusquerie si commune aux Afghans, si je voyageais pour décrire tout ce que je verrais, selon la coutume des Anglais. Je ne pus m'empêcher de sourire à cette question naïve, et je m'empressai de tranquilliser ses appréhensions en lui faisant observer que je n'avais en main ni papier ni plume. Nous causâmes alors très amicalement jusqu'à l'arrivée de mon escorte, dont le chef expliqua à ce brave châtelain que je voyageais pour mon plaisir, du consentement du chef de Hérat dont j'étais l'hôte et l'ami ; ces deux derniers titres changèrent l'opinion de l'Afghan sur mon compte, et il m'adressa d'un air assez gauche quelques excuses sur sa curiosité indiscrète. Ce petit incident me confirma dans l'opinion que j'ai toujours eue sur l'inconvénient d'exposer aux yeux des Orientaux, dans les pays où l'on voit rarement les Européens, une collection d'objets inusités dans le pays, tels que carnets, albums, crayons, boussoles, montres, thermomètres, etc., comme le font beaucoup de voyageurs, et surtout les Anglais ; on peut facilement porter tout cet attirail du voyageur civilisé sans en faire parade et sans soulever des appréhensions des naïfs habitants de ces régions, où ils sont isolés de tout contact avec d'autres coutumes que les leurs, et qui, par cela seul, sont tout naturellement portés à interpréter en mauvaise part une activité qu'ils ne peuvent pas comprendre. L'impatience que mettent les voyageurs anglais à s'enquérir, dès leur arrivée dans une localité quelconque, des ressources du pays, ne leur procure ni des notions plus exactes, ni même des renseignements plus étendus qu'aux autres qui y mettent moins d'empressement ; mais cela les expose à des dangers gratuits, et explique en partie pourquoi les voyageurs de cette nation comptent en

Asie tant de victimes de leur zèle, louable, mais intempestif. Ainsi mon malheureux ami, le colonel Stoddart, a certainement hâté son emprisonnement à Boukhara en se mettant en quête, le jour même de son arrivée dans cette ville, du nombre des prisonniers que les Turcomans y amenaient pour la vente, sur la manière dont on traitait ces malheureux, etc.

Une marche de trente minutes nous conduisit dans un grand village, Chahpoulani, situé sur les bords d'un large canal que nous dûmes remonter pendant une heure quinze minutes jusqu'au village de Tchaharbourdje, pour pouvoir le passer sur un pont en pierre presque ruiné. A une heure de cet endroit, nous nous arrê tâmes pour passer la nuit dans le grand village de Pouchtikouh, où malheureusement on nous fit la politesse de nous loger dans l'enceinte fortifiée, et où nous dûmes nous nicher dans une des habitations que je viens de décrire. A partir d'ici la vallée du Hériroud se rétrécit visiblement. Le 10, nous nous dirigeâmes à huit heures trente minutes vers un escarpement du mont Davandar, dont la cime se trouvait exactement au nord-est du village. A mesure que nous nous éloignons de Hérat, le pays portait moins de traces des guerres et des commotions qui ont si souvent désolé cette ville dans le courant des vingt ou trente dernières années. Les villages devenaient de plus en plus nombreux, les ruines de plus en plus rares, et le bien-être des habitants plus manifeste; auprès de la plupart des châteaux et des villages, on voyait les tentes noires des Guildjeis, que le froid commençait à chasser des campements d'été. Dans cette partie de la vallée de Hériroud, la population est très mêlée. La nationalité afghane est dominante; les tribus Alikouzeï, Guildjei, Populzei, Dourrani et Borikzeï comptent parmi les villageois et les nomades de nombreux représentants. Conjointement avec eux, sont établis les Tadjiks et les Zouris, deux branches de la race iranienne parlant un persan très pur, mais beaucoup plus riche en locutions anciennes que la langue parlée actuellement en Perse.

Après deux heures cinquante-six minutes de marche, nous traversâmes un large affluent de la droite du Héri-roud, à l'embouchure duquel est situé le riche village de Taghandouab. L'élévation de la vallée fait que les gelées précoces nuisent ici souvent à la maturité des fruits, et les froides nuits du printemps, arrivant après l'époque de la floraison des arbres fruitiers, tuent les récoltes en germe. Non loin de ce village, l'antiqueminaret de Sirvan se montre à l'horizon, et l'on y arrive après une heure 55 min. de marche. Ce minaret est le seul monument portant une inscription coufique que j'aie eu l'occasion de voir sur le territoire de Hérat; c'est une tour cannelée haute de 29 mètres (94 p. a.), assise sur une base prismatique octogonale. Une inscription coufique, en deux lignes, faisait jadis le tour de l'édifice; les caractères sont très ingénieusement modelés au moyen de briques placées de champ, et un peu en relief sur la surface du mur, comme à Khosrougird près de Sebzevar. Le temps et les replâtrages ont détruit beaucoup de mots de cette légende, et précisément les parties les plus intéressantes ont le plus souffert; ainsi la date de sa construction et le nom du souverain sous le règne duquel ce minaret a été construit, manquent. Mais comme la forme des lettres de cette inscription est en tout semblable à celle que j'ai eu l'occasion de constater sur les monuments de la seconde moitié du ^v^e siècle de l'hégire, je n'hésite pas à rapporter le minaret de Sirvan à cette même époque. L'inscription de ce monument, autant que j'ai pu la déchiffrer, dit : qu'il a été élevé par ordre de l'émir du grand Sipehsalar Aboul Hassan Ali, fils d'Ahmed 35' (mot que l'on peut lire de plusieurs manières différentes), par un architecte de Nichapour, Ali, fils d'Osman, fils d'Ahmed, sous le règne du sultan fils des sultans.... Je suppose que cette tour est contemporaine du sultan gaznevide Mahmoud, ou de son fils.

Les carrières de marbre blanc qui fournissent depuis plusieurs siècles des matériaux inépuisables pour la construction des monuments funéraires de toutes les sépultures de la province de Hérat,

étant à peu de distance de Sirvan, j'ai pris le parti de les visiter avant d'aller à Obèh. Le 10, nous nous dirigeâmes vers les montagnes de la rive gauche du Héri-roud, et après une marche de trente minutes vers le sud-sud-est nous parvînmes à l'entrée d'un défilé peu profond qui s'enfonçait dans cette chaîne. La route le coupe en biais, puis franchit un embranchement peu élevé de la chaîne principale et descend dans un autre défilé, qui, plus haut, s'unit au premier, et conduit vers un joli petit village, Naristan, dont les peupliers avaient encore conservé leurs feuilles, tandis que dans la plaine ils les avaient perdues déjà depuis une dizaine de jours. En remontant le défilé, on arrive, après vingt minutes de marche, à la chapelle de Pir Mouhammed Karaouli, entourée d'arbres et ayant un bassin rempli d'eau thermale de 20 à 22 degrés centigr. de température (1); il était rempli de poissons. D'après ce que les gardiens de la chapelle m'ont dit, son eau gèle rarement et la neige ne s'y maintient pas, mais chaque fois que le froid est assez intense pour couvrir le bassin de glace, les poissons périssent; puis, après un ou deux ans, il en apparaît de nouveaux qui se propagent très rapidement. Le tombeau du saint se trouve à une quarantaine de pas au nord du bassin; à la mode des sépultures sunnites, une colonne de marbre surmontée d'un turban sculpté, et haute d'à peu près un mètre et demi, marque l'endroit où le santon est enterré. On lit sur la colonne « qu'elle fut érigée » en 1140 de l'hégire par les soins du pèlerin des deux temples » Muhi-ed-din el Husseini, pour constater que d'après les firmans » autographes d'Ahmed chah, de Timour chah et d'autres princes » dourranis, le village de Naristan est donné en *vakf* à la chapelle » de Mouhammed Karaouli ».

Les carrières sont à une dizaine de minutes de cette localité. Jusqu'à présent on n'a attaqué la couche de marbre que dans un endroit; depuis trois siècles à peu près qu'on exploite la carrière,

(1) N'ayant pas mon thermomètre avec moi, j'ai estimé la température de l'eau approximativement.

la quantité de marbre qu'on en a extraite peut représenter un cube de 60 à 80 mètres de hauteur, sur une largeur de 30 à 40 mètres et une profondeur de 20 à 30 mètres; donc en tout de 40 à 400 mille mètres cubes. Le marbre est très beau; on en extrait des morceaux énormes d'une blancheur parfaite et d'un grain très fin. Quant au marbre plus ou moins gris, on le trouve partout dans la chaîne, et d'après ce que m'ont dit les villageois qui m'accompagnaient, elle contient en outre des mines de fer, de plomb, de vitriol et de soufre, tandis que les montagnes de la rive droite du Héri-roud ne sont riches qu'en mines de cuivre. Nous retournâmes de là à la chapelle, et après une marche fatigante d'une heure trente minutes, pendant laquelle nous franchîmes quatre chaînons latéraux de la chaîne principale, nous descendîmes dans la plaine par une pente très rapide et couverte de galbaum desséché, ayant rencontré sur notre route deux ou trois troupeaux de gazelles. Après une halte de quelques instants dans un grand village nommé Gunabad peuplé d'Afghans Ali Kouzeïs, nous nous rapprochâmes de plus en plus du lit du Héri-roud, où l'on descend en passant entre le village de Moussafirán, colonie de Khodjas de Boukhara émigrés depuis longtemps, mais n'ayant pas abdiqué leur costume, et un château appartenant à Chirali Khan, lieutenant du gouverneur du district d'Obèh. On passe la rivière à gué; elle est assez large en cet endroit, mais peu profonde à cette époque de l'année. Son eau, qui coule sur une couche de cailloux, avait la limpidité du cristal. Obèh n'est qu'à vingt minutes de marche de ce gué; nous mîmes dix minutes pour traverser le bourg, qui finit par une vaste enceinte fortifiée assez bien conservée extérieurement, mais pleine de ruines à l'intérieur. Le 11, après avoir rendu la visite aux autorités du pays qui étaient venues la veille à ma rencontre, et après avoir reconnu l'horrible dénûment des logements dont ils se contentent, je quittai Obèh pour visiter ses sources thermales, qui jouissent d'une grande réputation de salubrité.

Les montagnes sont à deux ou trois kilomètres de la forteresse, et l'on y entre par un défilé profond et étroit, servant de lit à un ruisseau impétueux qui serpente entre des touffes de broussailles et de joncs; souvent même il disparaît complètement sous les branches entrelacées des *cratægus*, et l'on ne devine son cours que par le murmure de son eau. Après une heure de marche en amont de ce ruisseau bordé de rochers très pittoresques, nous arrivâmes aux bains construits en pierre de taille sur la première source thermale, qui a 45°,6 centigr. de température; la seconde se trouve à vingt-cinq minutes de marche en amont de la vallée, et elle a 45°,8 centigrades de température: toutes les deux sont alcalines. Les bains que je viens de mentionner, comme tous les établissements de ce genre en Perse, consistent en une antichambre et en une grande salle voûtée, dont le milieu est occupé par le bassin d'eau chaude entouré de larges bancs de pierre, où les baigneurs déposent leurs vêtements. Cet édifice ne porte pas d'inscription; mais nous savons par la chronique d'Hérat, de Mouyineddin, traduite par M. Barbier de Meynard (*Journ. As.*, décembre 1860), qu'il a été construit par le sultan timouride Abou-Saïd, et agrandi par le sultan Hussein, né en 842 de l'hégire et mort en 911. Tout à côté, on voit les ruines d'un tombeau assez révééré par les habitants des environs; mais les pâtres que j'ai rencontrés près de ce monument funéraire n'ont pu me donner aucun renseignement sur le saint personnage qui y est enterré, et qui est adoré malgré son *incognito*. Il y a bien une dalle de marbre, mais son inscription est si fruste, que je n'ai pu y déchiffrer que quelques mots sans suite, parmi lesquels se trouvaient les titres de « sultan et de refuge du monde », qualifications qu'on n'applique guère qu'aux princes de sang royal. Le défilé où sont situées ces sources thermales aboutit, dans sa partie supérieure, à un entonnoir entouré de rochers immenses de lave blanchâtre tachetée de points bruns; cette localité ressemble beaucoup à une vallée du mont Bouzgouch dans l'Aderbeïdjan, où se trouvent les sources chaudes de Sérab.

Nous retournâmes dans la vallée du Hériroud par la gorge que je viens de décrire, et nous nous arrê tâmes pour la nuit à Gunabad. Le 12, ayant encore une fois traversé le village de Sirvan, nous atteignîmes, en quinze minutes de marche, un bourg considérable nommé Dihidiraz, dont les habitants sont des Ouzbeks de Koungrad, au voisinage des bouches de l'Oxus, émigrés ici au nombre de 100 familles, sous le règne de Mouhammed-Rahim Khan de Khiva. Ces pauvres gens se plaignaient amèrement des exactions du gouverneur actuel d'Obèh, qui, non content d'avoir élevé à 80 harvars de blé la redevance de 50 harvars qu'ils payaient autrefois, les molestait de toutes les manières. A quinze minutes de marche de ce village, nous passâmes encore une fois le Hériroud, et pendant quatre heures nous en longeâmes la rive droite.

Ici le pays est peu cultivé; çà et là on apercevait au loin quelques hameaux, mais la route était complètement déserte. Nous arrivâmes enfin dans un village considérable qu'en parlant on appelle Marva, mais qui s'écrit Marabad; ses habitants sont des Zouris, des Tadjiks et des Afghans Borikzeis. J'y reçus la visite d'un chef d'une tribu des Guildjeis nomades, revenu depuis peu de Meïmanèh, où il s'était enfui pendant l'occupation de Hérat par les troupes persanes. Il venait de traverser le pays des Tchahar Aimaks, qui était livré à une complète anarchie. Les quatre tribus qui composent la horde, les Kiptchaks (100,000 familles), les Djemchidis (12,000 familles), les Téimounis (60,000 familles), et les Firouzkouhis (de 10 à 12,000 familles), étaient en guerre, et les caravanes restaient des semaines entières à Meïmanèh, n'osant pas s'aventurer parmi ces peuplades rapaces et turbulentes. Le 13, pendant deux heures vingt minutes, nous longeâmes encore la rive droite du fleuve; mais au delà du village Gouriabad la route commence à s'en éloigner et à se rapprocher des montagnes que nous avons à notre droite, et qui, prenant une direction nord-nord-est, forment la limite orientale de la plaine de Hérat.

Peu à peu le pays prend un aspect tout à fait désert, les villages disparaissent entièrement, et le sol, creusé par de larges lits de torrents, ne porte aucune trace de culture. Les nomades évitent, même, cette route solitaire, qui ne s'anime parfois que par le passage des troupeaux considérables de moutons qu'on mène paître dans les montagnes qui bordent l'horizon à l'est.

Après une marche d'une heure vingt-cinq minutes, nous passâmes près de Zémanabad, grand village que ses habitants ont abandonné lors de l'invasion persane. Grâce au climat doux et sec de cette contrée, ce village désert semblait avoir été évacué de la veille; mais ses bazars vides et ses rues muettes faisaient un effet d'autant plus triste, que pendant tout le trajet de Zémanabad à Tounian, c'est-à-dire pendant trois heures de marche, on ne rencontre que le seul village de Toouran Tounian, où nous nous arrêtâmes pour la nuit. Il est peuplé par des Tadjiks et par des Afghans Nourzeïs, Alizeïs et Dourranis. Le 14, nous marchâmes pendant cinquante minutes dans la plaine, en nous dirigeant vers le nord-est, puis ayant traversé un ravin assez profond, nous parvînmes, après quarante-cinq minutes de marche, à une chapelle dite Abi-Ghermek, dont le bassin, rempli d'eau thermale, de 14 à 15 degrés centigrades de température, est entouré de vingt-quatre pins orientaux d'une grande beauté : jadis il y en avait trente-huit, mais on a eu la barbarie d'abattre quatorze de ces arbres majestueux. Passé cet endroit, on entre dans un défilé pierreux au fond duquel coule un mince filet d'eau saumâtre, bordé d'efflorescences salines. Cette gorge nous conduisit, après cinquante minutes de marche, au sommet d'un col peu élevé, dont la pente septentrionale est creusée en long par un assez large ravin que nous suivîmes pour entrer dans la vallée de la rivière de Kerroukh. Laisant à notre droite le village de Madjendoch, nous remontâmes cette vallée dont la rive gauche est limitée par une chaîne de montagnes rocheuses d'un aspect aride, et qui porte des traces évidentes de puissantes commotions volcaniques. Nous rencon-

trâmes pendant ce trajet d'une heure beaucoup de Djemchidis nomades ; leurs tentes diffèrent de celles des Afghans et des Béloudjs en ce que, semblables aux tentes des Kurdes, elles sont faites de treillis de joncs entourés de laine, et non de drap grossier dit *palas*. Leur langue est le persan pur ; mais par la forme du visage ils se distinguent, à leur désavantage, des Persans occidentaux. Le nez est retroussé, la bouche grande, les lèvres épaisses et disgracieuses. D'après leurs traditions, ils ont quitté le Séistan sous les Keïanides, avant l'émigration des Zouris, mais ils gardent néanmoins le souvenir de leur commune origine. Quant aux Tadjiks, les Djemchidis les considèrent comme des autochtones, propriétaires du sol qu'ils occupent actuellement eux-mêmes et qu'ils leur ont ôté par la force. En 1845 ou 1846, Allah Kouli, khan de Khiva, força les Djemchidis à suivre son armée, et les installa près de Kouhné-Ourgendj ; mais après sa mort, profitant des désordres qui désolèrent le Khanat, ils s'enfuirent, et la plupart des familles revenues de Khiva s'établirent à Maroutchak. A une distance de trente minutes de marche avant d'arriver à Kerroukh, on passe par un petit village assez propre appelé Dehani-Kar, habité par des Tadjiks qui avaient l'air opprimé et malheureux. Le nom de ce village signifie « bouche de neige » ; il lui a été donné parce que la neige qui tombe très abondamment et reste longtemps dans toute la vallée supérieure de Kerroukh, dépasse rarement cet endroit et disparaît promptement.

Kerroukh est une ville très ancienne ; elle est mentionnée par Istakhri, auteur du x^e siècle (voy. *Das Buch der Länder*, trad. par Mordtmann, p. 117). C'est le centre de la population des Djemchidis ; et d'après ce que l'on m'a dit, c'était aussi la capitale du royaume de Ghour. Le bourg est assez vaste ; sa population se compose de Djemchidis, d'Afghans, de Juifs et de Hindous. C'est le lieu de sépulture de deux saints musulmans : cheikh Maarouf Karroukhi, portier de l'Imam Riza et de Soufi Islam. La chapelle construite au-dessus du tombeau du premier tombe en ruines ;

mais elle est encore très révérée par les Chiïtes. Il est très probable que ce mausolée est une création du clergé du temps des Séfévides, car Mouyined-din n'en dit pas un mot dans sa courte description de Kerroukh. Le second saint est beaucoup plus moderne: c'est le fameux Soufi Islam, dont Conolly a donné une biographie courte, mais exacte. Il fut tué en 1222, dans une rencontre avec les Persans, qu'il allait combattre à la tête de ses nombreux sectateurs. Son fils Aboul Kassim érigea un beau mausolée sur son tombeau, et planta autour du monument un jardin spacieux, remarquable par ses deux allées de pins orientaux longues chacune de deux cents pas. Dans la ville même, il y a une quantité de sources thermales, dix-sept ou dix-huit; j'ai mesuré la température de deux d'entre elles, qu'on m'avait désignées comme étant les plus chaudes: l'une avait 15°,8 centigrades, l'autre 14°,5. Les habitants de la ville se livrent à l'horticulture et à l'élevé des moutons; ces derniers sont envoyés aux marchés de Hérat, et leur laine est achetée sur place par les Juifs et les Hindous. Kerroukh est à six farsangs de Hérat, et nous les fîmes d'une traite le 16, en suivant en aval le cours de la rivière de cette ville qui débouche dans la plaine de Hérat, non loin de Gazirghah; l'eau de cette rivière, ou plutôt celle de son unique affluent du côté droit, est conduite dans le bassin de ce pieux établissement par un long canal, en partie taillé dans le roc, et en partie creusé dans le sol. Je n'avais eu qu'un seul prédécesseur européen à Kerroukh, le malheureux colonel Stoddart, qui resta un jour dans cette ville, d'où il alla à Meimanèh; les habitants ont gardé de lui un bon souvenir.

Mes compagnons de voyage revinrent le 21 décembre de leur longue et pénible exploration du Khorassan central. La saison était trop avancée pour songer à continuer notre route dans un pays où même un voyageur seul trouve à peine la possibilité de se mettre chaque nuit à l'abri de l'intempérie de l'air, et où par conséquent un voyage en compagnie aussi nom-

breuse que l'était la nôtre devenait presque impraticable. En outre, nous avions une quantité de levés et d'observations à coordonner, travail qu'il était avantageux et même urgent de faire aussitôt que possible, pour profiter de tous les petits détails du voyage dont on se souvient immédiatement après l'avoir fait, et que plus tard on oublie facilement. Je me décidai donc à passer l'hiver à Hérat, et je n'ai eu qu'à me féliciter de cette résolution; car l'hiver, qui au commencement était très doux, sec et agréable sous tous les rapports, changea brusquement le 15 ou le 16 janvier 1859, et prit tout à coup un caractère de rigueur extraordinaire. La neige tomba très abondamment, et, même dans la plaine, elle resta plus de dix jours sans fondre. Enfin, vers le commencement de février, les beaux jours revinrent, la neige disparaissait à vue d'œil, et quoique les montagnes en fussent encore couvertes jusqu'à leur base, nous résolûmes de quitter Hérat, dont nous emportions tous un souvenir agréable. Pendant tout le temps de notre séjour, nous n'avions eu qu'à nous louer des bons et aimables procédés à notre égard du sultan Ahmed Khan, chef de cette province; et souvent, en causant amicalement avec lui, et surtout en répondant à ses intelligentes questions faites avec une lucidité, un tact et une urbanité parfaites, je me demandai si véritablement j'avais devant moi ce farouche gardien des prisonniers anglais à Kaboul, ce sultan Djan si souvent et si désavantageusement mentionné dans les mémoires de lady Sale. Son entourage imitait à notre égard la conduite du maître; le sardar Akrem Khan, Mansour Khan, Chah Navaz Khan, fils aîné du sultan, etc., tous tâchaient de nous être utiles ou agréables. Mais j'avais eu à me louer surtout des bons procédés de mon compagnon de voyage, entre Méched et Hérat, du Seid Mir Aboul Hassan Chah. Homme d'une instruction orientale solide, il m'a été d'une très grande utilité dans mes recherches, et j'ai trouvé dans ses conversations savantes maint éclaircissement qu'il m'eût été impossible de découvrir dans les livres.

Le 10 février 1860, nos apprêts étant terminés, nous prîmes congé du sultan Ahmed Khan, qui avait désigné, pour nous escorter jusqu'aux limites du Séistan, un certain Mouhammed Azim Khan de Kalékah, avec une quarantaine de cavaliers. Un jour le sultan me l'amena lui-même, et m'ayant présenté, avec toutes les cérémonies d'usage, ce géant doué d'une force herculéenne, il le congédia et me dit après son départ : « J'aurais pu facilement vous donner une plus nombreuse escorte, » mais dans le pays où vous allez, elle ne vous aurait pas servi à » grand'chose. La présence seule de cet homme dans votre caravane vous sera plus utile que l'escorte d'un bataillon; car » il ne se commet aucun brigandage sur la frontière sud-est du » Khorassan qu'avec sa permission et même avec son aide. » Pour être plus sûr de sa bonne conduite à votre égard, je » garderai, pendant tout le temps qu'il restera auprès de vous, » sa femme et ses enfants pour otages. » Et véritablement pendant le voyage j'eus occasion de me persuader que le sultan avait raison. L'influence dans le pays et les connaissances topographiques de mon guide étaient incontestables, mais il usait d'une singulière méthode mnémonique pour se souvenir des localités; chaque place remarquable était gravée dans sa mémoire, non à cause de sa position et de ses propriétés naturelles, mais par suite de quelque incident de sa vie de brigand, dont il parlait tout à fait à son aise : là il avait dévalisé toute une caravane, dans tel autre endroit il était resté deux jours et deux nuits à guetter le passage d'un convoi de marchandises, etc. Bref, sa géographie était en même temps l'histoire de sa vie vagabonde.

Le 11, nous quittâmes enfin Hérat, et nous allâmes, par la route que j'ai déjà décrite, à Rouzèhbagh où nous restâmes le 12 pour compléter définitivement nos préparatifs de voyage dans un pays où il était impossible de rien trouver, sauf quelques provisions de bouche. La grande quantité de neige qui était tombée à la fin de janvier rendait très difficile le passage du col Madéri, qu'on

franchit en suivant la grande route de Khandahar, dite chaussée du Chah, parce qu'elle a été faite par ordre de Chah Abbas le Grand; notre guide nous proposa de prendre la route du col appelé Senguakissiah. Le 13, nous commençâmes par suivre la grande route pour traverser la plaine qui s'étend entre Rouzèhbagh et les montagnes; mais près dumamelon dit Kouhi-Ziaret nous laissâmes à notre gauche cette large voie jadis pavée, et nous entrâmes dans une gorge peu profonde qui nous conduisit dans la vallée d'un petit affluent de la rivière de Hérat, près des sources duquel est bâti un château de Rahman Khan Ali Kouzei, nommé Pouchtikouh. Nous nous y arrêtâmes pour la nuit. Le 14, une suite de terrasses nous conduisit au sommet du col. La route était bonne, malgré la pluie qui tomba toute la nuit sans discontinuer; seulement, au fur et à mesure que nous approchions du col les champs de neige devenaient plus fréquents. Vers midi, nous entrâmes dans une gorge assez large où coulait un filet d'eau entouré de joncs très touffus, repaire de sangliers dont nous vîmes partout des traces. Cette gorge, qui se rétrécit peu à peu, nous amena au col. La descente est encore moins rapide que la montée; les terrasses sont beaucoup plus étendues sur la pente méridionale de la chaîne que sur celle du nord, mais aussi la neige y était plus profonde, et nous ne pouvions avancer que lentement. Néanmoins, une demi-heure avant le coucher du soleil nous arrivâmes aux rochers appelés Sengui-ssiah (pierres noires), à cause de leur couleur. Ce nom est appliqué également au col, car *senguaki* est le diminutif du mot *sengue*, pierre. Nous y passâmes une nuit très froide, à la belle étoile. Le 15, après avoir traversé un terrain légèrement ondulé, nous entrâmes dans une gorge longue de 2 farsangs, et qui, se prolongeant en ligne droite, nous conduisit à la vallée de l'Adreskand richement boisée de saules, de *tamaris* et de *zygophyllum*. Là nous passâmes la nuit sous des tentes d'Afghans nomades de la tribu des Borikzeï. Une pluie torrentielle tomba pendant toute la nuit avec une abon-

dance extrême; vers le matin, la crue de l'Adreskand était telle, que jusqu'à onze heures nous ne savions pas si nous pourrions le traverser ou si nous serions obligés de prendre la route d'Oukal, endroit visité par Forster en 1784. Enfin, on vint nous dire qu'on avait trouvé un gué. Néanmoins le passage n'était pas facile; nous faillîmes perdre trois chevaux chargés de nos effets, et qui n'échappèrent qu'à grand'peine à l'impétuosité du torrent qui les emportait avec une extrême rapidité. Nous mîmes trois heures à traverser le courant.

Un défilé tortueux et très escarpé, taillé dans des rochers formés d'ardoises, nous conduisit de la rive gauche de l'Adreskand au col Mihminaz. La descente en est beaucoup plus facile que l'ascension; la gorge par laquelle nous débouchâmes dans la plaine est assez large, et la route est bonne. Le sol argileux et uni de cette spacieuse vallée avait un aspect riant, car dans beaucoup d'endroits elle commençait déjà à verdier. A son centre, on voit une chapelle érigée en l'honneur d'un saint peu connu, dont le tombeau était ombragé par un gigantesque *biotia orientalis*. Après avoir encore franchi une série de petites collines, nous arrivâmes en vue de Sebzar, ville située sur une élévation et entourée de champs richement cultivés, couverts de pousses de blé d'un vert éclatant.

Les chevaux et les hommes étaient tellement fatigués par les trois dernières marches, et le mauvais temps était si peu favorable à nos occupations scientifiques, que nous nous décidâmes à attendre à Sebzar que la disposition de l'air changeât. Nous restâmes dans cette petite ville le 17, le 18 et le 19 février; on nous logea dans le château, qui domine complètement les autres quartiers. De la terrasse supérieure de notre habitation on jouissait d'une vue immense, remarquable par sa beauté. La forteresse, avec son château, occupe le centre de la ville; l'enceinte fortifiée a une forme presque carrée, la face septentrionale ayant 260 pas de longueur et la face orientale 211. Le mur tourné

vers le nord est flanqué de deux tours à ses deux extrémités, et de cinq demi-tours espacées à intervalles égaux entre les deux premières. Le même genre de fortifications se retrouve sur les faces occidentale et orientale de la forteresse ; quant à celle du sud, elle n'a que quatre demi-tours, et au milieu une tour massive percée par la porte d'entrée. La ville est divisée en deux quartiers ; celui du nord est moins peuplé que celui du sud, et les deux ensemble n'ont en tout que quatre cents maisons. La population est mélangée ; elle consiste en Afghans des tribus Borikzeis, Alikouzeis et Alizeis, en Tadjiks, en Zouris, en Teimouris, en Juifs et en Hindous. En été, la ville est presque déserte ; tous les habitants vont camper dans les montagnes, plutôt par un reste d'habitude nomade que par nécessité, car, d'après ce que l'on m'a dit, la chaleur ici n'est jamais très intense. L'observation de M. Ferrier, que Sebzar est un point stratégique de premier ordre, est très exacte ; non-seulement le district est salubre et fort riche en céréales, mais la plaine est admirablement défendue par la nature. Elle a la forme d'un plan elliptique, dont le grand axe est dirigé de l'est à l'ouest ; les trois quarts de son circuit sont bornés par l'Adreskand. Si l'on examine cette plaine du haut du château de Sebzar, on aperçoit au sud, à 4 kilomètres de la ville, une chaîne de montagnes rocheuses qui se termine brusquement par un promontoire élevé, que couronnent les ruines d'une forteresse dite Senghi-Doukhter. Immédiatement derrière, s'élève à l'horizon une haute montagne ayant l'aspect d'une pyramide tronquée ; ses strates forment comme de gigantesques gradins, et sur la cime est le tombeau d'un saint, Mouhammed Serbourideh (Mouhammed le décapité), qui a donné son nom à la localité. L'horizon oriental de la plaine est limité par trois chaînes de montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre l'une au-dessus de l'autre. Au nord, comme nous l'avons vu, cette plaine est bornée par la chaîne rocheuse du bord gauche de l'Adreskand ; à l'ouest, son horizon est plus ouvert, car la chaîne qui lui sert de limite de

ce côté est à 14 ou 15 kilomètres de la ville. Tout l'espace contenu dans ce circuit est richement arrosé par des canaux tirés du fleuve, et présente une suite ininterrompue de gras pâturages et de champs cultivés. La ville, dans son état actuel, n'est pas très ancienne; elle ne possède aucune curiosité digne d'être mentionnée, si ce n'est un vaste jardin planté devant la forteresse par Djelal-ed-din Mirza, l'un des enfants de chah Kamran. Mais il ne faut pas oublier qu'elle est bâtie sur les ruines d'*Isfèzar*, ou plus correctement d'*Aspzar* (pâturage des chevaux) comme l'écrivit le poète Djami. Ainsi elle a remplacé une des plus anciennes villes du Sedjestan, non-seulement mentionnée par Istakhri, mais fondée avant Hérat, d'après l'opinion de ses habitants rapportée par Muyin-ed-din. Ce chroniqueur, qui termina son ouvrage en 897 de l'hégire, était natif d'*Isfèzar*, et il dit y avoir vu dans son enfance plus de douze cents boutiques. De son temps déjà, la forteresse connue maintenant sous le nom de Senghi-Doukhter, et appelée alors château de Mouzaffer-kouh, était abandonnée à cause du tarissement d'une source d'eau douce qui jaillissait autrefois dans l'intérieur de cette place forte, construite par le sultan Seldjoukide Alp-Arslan.

Le 20, enfin, le baromètre remonta, et tout faisait présumer un changement de temps favorable; vers neuf heures nous quittâmes Sebzar, et ayant passé cette fois sans difficultés l'Adreskand rentré dans son lit, nous nous dirigeâmes vers les montagnes à travers une prairie fertile, arrosée par de nombreuses sources qu'on appelle Tchechmé-keissar. Les montagnes au sud-ouest de la plaine sont coupées par une gorge bordée du côté gauche par le mont Keissar, et à droite par les monts Roubah, Ziba et Milkouh. La première de ces trois montagnes est percée de nombreuses cavernes où les habitants de la ville, au moment d'une invasion, cachent ce qu'ils ont de plus précieux et vont se réfugier eux-mêmes. Les deux autres montagnes sont remarquables par la forme originale de leurs cimes, effilées comme des aiguilles. Cette gorge conduit au sommet d'un col assez large, sem-

blable à un petit plateau, d'où l'on descend dans une vaste plaine ; deux farsangs et demie plus loin on rencontre une source saumâtre qui sort de terre dans un endroit désert actuellement, mais probablement habité autrefois, car il porte le nom de Dihi-Bola, c'est-à-dire « village supérieur ». Nous y restâmes la nuit du 20 au 21. Le 21, nous marchâmes dans la plaine jusqu'à Hami-Govîn, endroit situé au pied des montagnes qui bornent cette vallée au sud, et arrosé par une pauvre source d'eau saumâtre entourée de touffes de joncs. Nous y trouvâmes un grand campement d'Afghans Nourzeïs, qui accoururent en foule pour voir un singe que j'avais acheté à Hérat, et dont les gambades les amusaient comme des enfants. Ils se mirent à le caresser ; mais ces bons rapports avec le quadrupède ne pouvaient durer longtemps. Un grand gaillard mécontenta l'animal par un geste un peu rude, et fut égratigné, ce qui affecta tellement cet enfant de la nature qu'il adressa à la pauvre bête une série d'invectives, et s'en plaignit les larmes aux yeux à ses compatriotes comme s'il s'agissait d'une offense faite par un homme.

Après avoir franchi la chaîne que je viens de mentionner par un col pierreux mais peu escarpé, nous descendîmes dans une vaste vallée bornée au sud par les montagnes d'Anarderèh, riche village peuplé de Tadjiks et caché dans une gorge étroite et pittoresque, à l'entrée de laquelle jaillit une source thermale de 22°,5 centigrades. Un ruisseau assez large coule le long de cette gorge. Sur la rive gauche, dans une anse bordée de rochers et célèbre pour ses échos multiples, s'entassaient les maisons des villageois ; la rive droite est occupée par de beaux et vastes jardins fruitiers dans lesquels il y a même deux palmiers qui portent des fruits et qui ont été transplantés ici, il y a seize ans, du village de Zighîn, situé à 1/4 kilomètres plus au sud. La montagne qui domine les derniers jardins du village est fendue depuis la base jusqu'à la cime. La distance entre les deux parois de cette crevasse très régulière ne dépasse nulle part un demi-mètre, ce qui fait supposer aux habitants d'Anarderèh qu'elle doit son origine à un coup d'épée

d'Ali. Ici, pour la première fois, depuis le Mazanderan, nous rencontrâmes le myrte, qui croît partout le long des murs des jardins, et s'appelle *mourt* comme au nord de la Perse. Le soir, nous observâmes une belle lumière zodiacale, qui avait comme toujours la forme d'une ellipse très allongée, et s'élevait au moins de 55 degrés au-dessus de l'horizon. Nous n'avions pas les moyens nécessaires pour mesurer exactement l'intensité de sa lumière; mais en la comparant, à l'œil nu, à celle de la voie lactée, il m'a semblé que la clarté de la lumière zodiacale était plus intense. Le 22, nous restâmes à Anarderèh, et nous eûmes le plaisir d'y voir ce jour-là les premières hirondelles.

Le 23, après être sortis des montagnes, nous marchâmes dans une plaine argileuse couverte d'une mince couche de sable à gros grains; les plantes que nous avons rencontrées jusque-là depuis Hérat, et parmi lesquelles dominaient la *Seratula* et la *Sapindiacea*, commençaient à disparaître et à faire place à l'amandier sauvage prêt à fleurir. Mais en général la végétation était très en retard, et il n'y avait que la *merendera* qui fleurît. Ayant visité les palmiers du village de Zighîn, où nous nous arrêtâmes pour quelques instants, nous nous dirigeâmes entre l'Adreskand et le Haroud à travers une masse de *tamaris* et de *cygophylum*, et nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit à la belle étoile, près d'un canal qui réunit les deux rivières, et qu'on nomme Mianeh-roud. Comme nous étions campés au milieu d'un bois, nos serviteurs persans, malgré leur peur des voleurs, ne purent se refuser le plaisir d'allumer de nombreux et immenses bûchers; mais leur reflet ne nous empêcha pas d'observer la lumière zodiacale qui semblait ici, où l'horizon était plus découvert qu'à Anarderèh, briller avec plus d'éclat encore qu'hier et avant-hier. Le 24, nous commençâmes par traverser un bois de broussailles qui devenait plus épais à mesure qu'on s'approchait du Haroud; passé cette rivière, il disparut immédiatement, et le sol s'imprégnait de sel à vue d'œil.

Ayant laissé à notre droite le petit village de Kahrizek, au-

près duquel campait une forte tribu d'Afghans Nourzeis, nous nous arrê tâmes, pour observer le baromètre, dans un village abandonné par ses habitants trop exposés aux pillages des Afghans de Ferrah. Ici nous nous trouvions déjà dans la partie du district de Kalékah qui, d'après le dernier traité anglo-persan, a été restituée au chef de Lach et de Djouveïn, et les villageois ne voulaient plus nourrir *gratis* notre escorte de Hérat. Enfin à Khouchkek, village considérable peuplé d'Afghans Alizeis, Borikzeis et Nourzeis, de même que de malheureux Tadjiks qui souffraient cruellement des exactions de leurs sauvages vainqueurs, on fit droit aux réclamations de nos cavaliers, et nous nous y arrê tâmes pour passer la nuit dans un vaste jardin fruitier. Le propriétaire de ce jardin était l'ancien de l'endroit, petit vieillard sec et rusé qui prétendait être un Tahiride, descendant en droite ligne de Tahir-Zoul-İamïn, et qui médit avoir possédé il n'y avait pas longtemps un document portant l'empreinte du cachet de Tamerlan; mais il l'avait égaré en quittant précipitamment son village lors de la dernière invasion des Persans. Comme il était convenable de prévenir le chef de Lach de ma prochaine arrivée dans cette forteresse, j'y expédiai un de mes domestiques, et je dus rester à Khouchkek le 25 pour attendre une réponse à ma lettre. Je constatai ici un phénomène bien singulier, et selon moi assez difficile à expliquer. Le jour, la chaleur s'élevait, à l'ombre, à 22°,5 centigrades et la nuit elle ne descendait jamais au-dessous de 12°; une grande quantité de mille-pieds avaient quitté leurs retraites hivernales; des essaims de papillons de nuit voltigeaient dans l'air au coucher du soleil; les hirondelles étaient arrivées depuis plus d'une semaine: or, malgré tous ces indices certains du réveil de la nature, les arbres ne donnaient aucun signe de vie, et n'étaient pas plus avancés qu'en hiver. L'état chétif des jardins du village m'avait frappé, et j'en demandai la raison à quelques habitants; ils me dirent que les arbres chez eux ne vieillissaient guère et devaient souvent être plantés de nou-

veau, attendu qu'à des époques variables, mais séparées par d'assez courts intervalles l'eau souterraine montait à la surface, et non-seulement nuisait au rapport des arbres fruitiers, mais finissait par les étouffer entièrement. Le brouillard sec nous accompagnait depuis notre passage des montagnes; le 25 il devint tellement épais, que bien avant le coucher du soleil on pouvait regarder cet astre à l'œil nu, et à 5 ou 4 degrés au-dessus de l'horizon il disparut complètement dans la couche d'atmosphère poudreuse qui nous enveloppait. L'étoile polaire elle-même n'avait pas son éclat habituel, mais au zénith les astres brillaient comme toujours.

Le 26, l'attente du retour de l'express que j'avais envoyé à Lach me retint jusqu'à midi à Khouchkek; de là nous marchâmes dans la plaine jusqu'au village de Lenghèr, localité révéree comme sépulture du cheik Mahmoud Loughani, près du tombeau duquel, d'après la tradition populaire, un miracle révéla à chah Ahmed, fondateur de la dynastie afghane des Dourranis, son brillant avenir. On rapporte qu'après une fervente prière au tombeau du cheik il supplia mentalement le saint de lui faire voir, par un signe extérieur, si les plans qu'il roulait dans sa tête avaient quelque chance de réussite; un moment après, il sentit que son sabre se dégainait de lui-même. L'ayant fait rentrer dans le fourreau, Ahmed Chah vit ce même phénomène se répéter trois fois, et forcé de reconnaître dans ce miracle une manifestation d'un pouvoir surnaturel, il sortit de la chapelle fermement résolu de donner suite à ses projets, et sûr de son triomphe. Le village est situé à l'entrée d'une large et courte gorge qui coupe le dernier chaînon séparant les plaines du Séistan de la province de Hérat. A peine y étions-nous entrés, que nous y rencontrâmes Ata Mouhammed Khan, frère du chef de Lach et de Djouvein, et Chams-ed-din Khan, son fils âgé de douze ans, qu'il envoyait à ma rencontre avec une lettre très polie, où il m'invitait à me rendre à sa résidence.

Au sortir de la gorge, une immense plaine, semblable à une mer en repos, se déroula devant nous : c'était l'antique Dran-

giane. Nous passâmes devant le petit village de Chouchkeh, et nous nous arrêtâmes dans une bourgade considérable nommée Kaléinou, où l'on nous avait préparé un bon logement, la première chambre un peu confortable qui m'abritât depuis mon départ de Hérat. Bientôt après le coucher du soleil, une pluie torrentielle commença à tomber, et dura presque toute la nuit; j'étais loin de m'imaginer ce que cette pluie pouvait produire dans une plaine aussi étendue que celle où nous nous trouvions. Le 27, de grand matin, étant passé de ma chambre sur la terrasse, je vis, à mon grand étonnement, que nous étions comme au milieu d'une île. D'énormes flaques d'eau semblables à de vastes lacs couvraient la plaine; et dans quelques endroits elles étaient si profondes, que les chameaux s'y enfonçaient jusqu'aux genoux. On ne pouvait pas songer à se mettre en route; nous restâmes le 27 dans la bourgade, en attendant que l'eau s'écoulât et s'évaporât. D'après ce que l'on m'a dit, ce phénomène, que je n'ai jamais vu nulle part ailleurs, est assez fréquent ici, et se répète chaque année au printemps, où des averses pareilles à celles de la nuit précédente ne sont guère exceptionnelles. La pente de la plaine étant insensible, la moindre dépression du terrain suffit pour arrêter l'eau pluviale, et ce n'est que l'évaporation qui peut la faire disparaître, car le sol argileux de cet aride désert en absorbe une très faible quantité.

Le 28, nous pûmes enfin nous remettre en route. Les premiers 22 ou 23 kilomètres qui nous séparaient du ravin profond où coule le Khouchkérout, se trouvèrent très difficiles à franchir. A deux reprises différentes il nous fallut marcher durant plus d'une heure au milieu de l'eau; mais au delà de cette rivière la route devint meilleure, et la plaine, parfaitement unie, n'était coupée que dans un seul endroit par un profond ravin sec, à mi-chemin entre le Khouchkérout et le Ferrahroud: ce dernier coule à une vingtaine de kilomètres du premier, dans une vallée boisée. Pendant ce long trajet, nous ne vîmes aucun village, ni de

près ni de loin, ce qui s'explique en partie par l'aridité du sol, mais beaucoup plus par le peu de sécurité de ce district. Le soleil était déjà couché quand nous entrâmes dans la vallée du Ferrahroud; grossi par les pluies, il roulait impétueusement ses eaux jaunâtres entre des bords argileux et escarpés, et rappelait vivement le Kour (Cyrus) dans les environs de Tiflis. L'obscurité nous empêcha de poursuivre notre route jusqu'à Lach, et nous nous arrêtâmes dans le village de Pendjdih, situé sur la rive droite du fleuve. Le 1^{er} mars, on vint m'avertir de grand matin qu'il était urgent de partir aussi vite que possible, car l'eau du fleuve montait avec tant de rapidité qu'on risquait d'un moment à l'autre d'être arrêté pour quelques jours. Les deux ou trois kilomètres qui nous séparaient de Lach furent parcourus en toute hâte; et à un demi-kilomètre de la porte de la forteresse, son gouverneur, le sardar Ahmed Khan Isakzei, vint à pied à notre rencontre, ce qui nous força aussi de descendre de nos montures, et grand bien nous en prit; car l'eau avait envahi la route qui conduit à la forteresse, en laissant à sec un sentier étroit à peine suffisant pour le passage d'un piéton.

La forteresse de Lach, semblable aux autres châteaux afghans, consiste en un donjon qui s'élève au milieu d'un amas de maisons disposées en terrasses le long de la pente très rapide d'un mamelon argileux. Tous ces bâtiments sont entourés d'un mur assez élevé construit en pisé, muni de meurtrières et de demi-tours. La faiblesse des moyens d'attaque, dont disposent les voisins de cette place forte, la rend presque inexpugnable. Elle n'est pas très ancienne, et Djouvein, situé vis-à-vis de Lach sur le bord gauche du Ferrahroud, au milieu de vastes ruines, est beaucoup plus connu en Orient; mais aucune de ces localités n'est mentionnée ni chez Istakhri, ni même chez Yaqout. La famille du sardar actuel, de la tribu afghane Isakzei, s'est établie dans cette contrée depuis la fin du siècle passé; son bisaïeul Kémal Khan ne voulant pas se soumettre à l'autorité d'un autre chef de cette tribu

appelé Madad Khan, devenu plus puissant que lui, s'expatria de Kandahar et vint à Hérat sous le règne de Timour chah Dourrani. Le fils de Kémal Khan, Rahim dil Khan, n'eut aucune influence sur les affaires publiques; mais son fils, chah Pessend Khan, attaché dès sa plus tendre jeunesse à Mahmoud chah, devint le grand écuyer et le favori de ce prince. Il partagea toutes les vicissitudes de sa carrière orageuse, l'accompagna dans sa fuite à Boukhara et en Perse; et enfin, quand Mahmoud chah s'empara de Hérat, Pessend Khan reçut de lui, à titre de cadeau et en récompense de sa fidélité, les territoires de Lach, de Djouvein et du Kalékah méridional. Ayant relevé Lach de l'état de ruine où ce bourg était resté depuis l'époque des Timourides, il s'y maintint presque indépendant durant 70 ans, et mourut très âgé en 1850. Son fils Abdourressoul Khan se brouilla avec le chef de Hérat Yar Mouhammed Khan, qui marcha contre lui et le contraignit à chercher un refuge auprès du chef de Ferrah, le Mirakhour Ahmed Khan. Il mourut en exil; mais son fils, le gouverneur actuel, profitant de la mort de Yar Mouhammed Khan, revint à Lach, qu'il ne garda que peu de temps; car, ayant essayé de défendre son patrimoine contre les Persans, lors de leur dernière expédition contre Hérat, il fut défait par eux et fait prisonnier. Envoyé à Téhéran, il a su plaire au chah et à son premier ministre, et le roi lui donna l'investiture de gouverneur indépendant de Lach, de Djouvein et de Kalékah, en conformité du traité anglo-persan qui stipulait le rétablissement de la province de Hérat dans le *statu quo* qu'elle avait avant la guerre. Parmi les serviteurs du sardar Ahmed Khan, j'ai trouvé un homme qui a assisté à l'assassinat du malheureux docteur anglais Forbes par le chef Beloudj de Tchékansour, Ibrahim Khan. D'après ce qu'il m'a dit, le docteur s'était rendu de Hérat au Séistan à Sékouhé, sur l'invitation du chef de cette ville Ali Khan, pour soigner un de ses parents malade. Ayant terminé le traitement, il témoigna le désir de visiter Tchékansour. Ali Khan fit tout son possible pour le

dissuader de cette périlleuse entreprise. Il lui dit franchement qu'Ibrahim Khan s'enivrait chaque soir de *beng*, et qu'une fois dans cet état, son caractère toujours violent ne connaissait plus de bornes; mais d'après ce qu'Ali Khan me raconta à Méched, peu de semaines avant d'être assassiné lui-même, Forbes lui répondit « qu'il était Anglais et que, comme tel, il craignait Dieu et n'avait pas d'autre crainte. » Arrivé à Tchékhsour, il fut très bien reçu par Ibrahim Khan; et après un séjour de courte durée dans sa résidence, il accepta l'invitation de ce chef Beloudj de l'accompagner à une chasse de sanglier dans les joncs des bords du Hilmend. La nuit qui précéda cette chasse, Ibrahim Khan prit du *beng* à très fortes doses, en sorte que le matin suivant il était encore complètement sous l'influence excitante de ce violent narcotique. Arrivé au bord du fleuve, il engagea Forbes à le traverser sur un bac, en promettant de le suivre immédiatement après; mais à peine le radeau monté par le docteur s'était-il éloigné de quelques mètres du rivage, le Khan saisit son fusil, le mit en joue, et cria en riant à Forbes de prendre garde à lui, car il allait tirer. L'homme qui me racontait ces détails se trouvait derrière Ibrahim Khan, et prétendait que le conducteur du bac fit des signes à Forbes de se jeter à plat ventre pour éviter le coup; mais le docteur répondit que le khan plaisantait et n'avait nullement l'intention de le tuer. Il resta debout et cria en souriant « *bézénid, bézénid,* » tirez, tirez; le coup partit et il tomba roide mort. Ibrahim Khan s'étant informé s'il avait frappé juste, ordonna qu'on lui montrât le cadavre pour juger du coup; mais il voulut que le corps du malheureux docteur fût préalablement plongé à plusieurs reprises dans l'eau, observant avec une gaieté féroce que, même après leur mort, c'était une bonne précaution à prendre contre ces chiens de frenguis, qui portaient toujours sur eux quelque substance infernale et fulminante facile à s'enflammer. Puis, ayant constaté que la balle avait traversé le cœur de sa victime, il fit enterrer le défunt. Ainsi, l'histoire

de la suspension de son cadavre, et toutes les autres particularités rapportées à cette occasion par M. Ferrier, sont, à ce qu'il paraît, une pure invention de l'individu qui les a contées au voyageur français. J'ai cru d'autant plus utile de communiquer cette version assez simple, qu'elle diffère un peu de celle qui est insérée dans le vol. XIV (p. 179-183) du *Journal de la Société géographique de Londres*, à la suite de l'intéressant itinéraire du malheureux docteur.

Le 3 mars, l'eau était considérablement baissée, et notre escorte étant prête, nous pûmes nous remettre en route, et faire une petite marche jusqu'à Samour, village fondé par chah Pessend Khan, et où il a planté un vaste jardin fruitier. La partie méridionale du territoire de Lach embrasse presque toute la côte septentrionale du lac Hamoun. Depuis l'embouchure du Ferrahroud jusqu'à celle du Haroud, elle présente une suite de terrasses plus ou moins étendues, bordées par des ravins profonds creusés dans un sol argileux et salin par les eaux pluviales et les rivières. Les parties élevées de ces terrasses, ou, plus exactement, de ces petits plateaux, sont abondamment couvertes de plantes salines, excellent pâturage pour les chameaux et les moutons. On y rencontre aussi le *kerté*, herbe grasse très commune dans les plaines des deux Kalékahs, du Séistan et de Kandahar, et que les chevaux mangent volontiers. L'embouchure du Haroud forme un véritable delta. A une distance de 40 kilomètres du lac, ce fleuve se divise en une quinzaine de branches, et l'humidité communiquée à la terre par cette irrigation naturelle contribue à la croissance de nombreux tamaris, de peupliers, de saules et de broussailles de *cygophyllum*, mais elle rend aussi le terrain marécageux et d'un passage très difficile ; en sorte que le 4, quand nous approchâmes du lac, nous eûmes beaucoup de peine à traverser le sol détrempé de ce delta. Le lac, de ce côté, a l'aspect d'une grande lagune. L'eau en est douce, bourbeuse, très peu profonde ; aussi le lac change-t-il souvent de contour, comme l'ont déjà remarqué Istakhri dans le

x^e siècle, et Yakout, entre 612 et 617 de l'hégire (*Voy. Diction. géogr. de la Perse*, trad. par Barbier de Meynard, p. 86, et *das Buch der Länder*, p. 110). Je crois qu'il est impossible de voir ailleurs une plus grande réunion d'oiseaux aquatiques; les oies, les cygnes, les canards, etc., formaient une bande flottante et compacte de plus d'un kilomètre de largeur. Leurs cris plaintifs, presque lugubres, produisaient un bruit tout à fait extraordinaire qui ne ressemblait à rien de connu. Les Séistanis m'ont dit qu'ils savaient d'avance si la crue des eaux serait grande, en observant l'élévation à laquelle ces oiseaux faisaient leurs nids dans les joncs du lac au-dessus du niveau hivernal de son eau. L'hypsomètre de M. Regnault observé dans cet endroit a donné, pour le point d'ébullition, 361°,0 correspondant à une pression barométrique de 718^{mm},10, et le baromètre indiqua 564^{mm},60 à 14°,8 centigrades de température du mercure (717^{mm},03, ou bien, réduit à zéro de température, 715^{mm},32); la moyenne arithmétique de ces deux observations, calculée au-dessus du niveau moyen de l'Océan sous cette latitude, donne pour la hauteur absolue du lac, 471 mètres.

Nous passâmes la nuit au milieu d'un grand campement de Séistanis, habitants du village de Kougha, qui venaient à peine de quitter leurs résidences d'hiver. Ils restent l'été aux embouchures du Haroud dans des souterrains obscurs et humides, torturés par des essaims de moustiques, raison principale de l'absence complète de chevaux et de mulets dans le Séistan. La naïveté des populations de cette province n'est égalée que par leur superstition et leur fanatisme. L'usage de l'argent leur est inconnu; un *ghez* de toile est l'unité d'échange la plus généralement adoptée, mais on la remplace souvent par des aiguilles, du fil, et d'autres objets dont ils se servent dans leur ménage. A cause de notre escorte afghane et sunnite ils nous reçurent assez froidement; mais quand ils apprirent que tous nos serviteurs étaient Persans et Chiites, ils se comportèrent très amicalement à notre égard. Un de nos gens obtint

en échange contre une seule aiguille une grande jatte de lait caillé ; mais le vendeur, craignant de ne pas être assez bien payé, observa, après avoir livré sa marchandise, que l'aiguille lui paraissait un objet bien petit comparativement à la jatte, et ne se tranquillisa que lorsque le Persan lui répondit, avec un sérieux imperturbable, qu'il avait parfaitement raison quant à l'aiguille seule, mais qu'il le pria de faire bien attention à un petit bout de fil passé dans cet instrument. Le brave Séistani, après avoir débattu intérieurement la valeur de cette objection, finit par admettre qu'au fond l'acheteur avait raison, et s'en alla très satisfait.

Le Séistan doit être considéré sinon comme le berceau de la nation persane, du moins comme le théâtre où se déroula toute la période héroïque de son histoire. Même bien après cette époque reculée, notamment sous les Arsacides, l'élément national, malgré l'émigration de deux tribus considérables, les Djemchidis et les Zouris, y était encore si puissant, que le mouvement patriotique qui porta les Sassanides au trône de la Perse y naquit et s'y développa. Sous la domination arabe, c'est encore dans le Séistan, berceau des Soffarides, que s'organisa la première tentative sérieuse des Persans pour secouer le joug des khalifes. Sous les Monghols et sous les Timourides, le Séistan, de plus en plus affaibli, protesta néanmoins, assez souvent les armes à la main, contre l'autorité souveraine des étrangers ; et ce n'est que sous les Séfévides, dynastie éminemment nationale, que cette partie de l'empire persan resta constamment fidèle au trône des chahs. Les limites de cette province, telles qu'on les trouve décrites chez Istakhry, sont ses confins naturels, car ils embrassent toute la région de la dépression du sol khorassanien, dont le lac Hamoun est le point le plus bas. Actuellement, le district de Lach et Djouvein a été érigé en canton indépendant ; le Zamin-Daver, le Roudbar et Ferrah font depuis longtemps partie de l'Afghanistan ; enfin, sa partie occidentale forme un territoire presque neutre qu'on désigne par le nom de Seritchillei-Kain, ou

de district de Bendan. Ainsi le Séistan proprement dit, c'est-à-dire le district appelé ainsi par les Persans modernes et les Afghans, est réduit à un petit canton situé à l'embouchure du Ililmend, dans le lac Hamoun ou Ziréh, et a tout au plus 200 milles géographiques carrés de superficie, avec une population de 40 à 15,000 familles, dont la moitié sont nomades.

Quoique peu nombreuse, cette population est assez bigarrée; elle se compose de Persans autochtones, de Serbendis transférés de Chiraz par ordre de Nadir Chah, de Beloudjs établis sur les bords du Ililmend depuis le commencement de ce siècle, et enfin de quelques familles d'Afghans dispersées dans les villages du Séistan. Les anciens habitans se divisent à présent, comme dans les premiers temps de l'histoire persane, en *dihkans*, ou villageois, et en *keïanides*, haute noblesse, descendants des anciens rois de la Perse. Cette dernière tribu a constamment fourni des gouverneurs au Séistan, sous la dynastie des Séfévides comme sous le règne des Kadjars, jusqu'au temps de Mouhammed chah inclusivement. Ainsi j'ai eu l'occasion de copier des *firman*s royaux qui constatent que sous Chah Abbas I^{er}, cette charge était occupée par Hamzèh bek Keïani; sous Chah Séfi, par Mélik Djélal-eddin, de la même famille; sous Chah Abbas II, par Mélik Nousret khan; sous chah Souleiman, par Mélik Fazl Ali bek; enfin sous le règne du faible Chah Hussein, le Séistan a changé trois fois de gouverneurs : le premier était Fetkh Ali khan, qui fut remplacé, en 1121 de l'hégire, par son frère Mélik Djafar bek, et, en 1124, par Assad Oullah khan, témoin de l'invasion des Afghans. Nadir Chah conserva à la famille des Keïanides son ancienne prérogative, respectée même par les Dourranis lors de la seconde domination des Afghans dans la Perse orientale. Conformément à l'usage, l'aîné de la famille, à la mort de son prédécesseur, se rendait à la cour du roi pour solliciter en personne son diplôme d'investiture, avec lequel il recevait habituellement une robe d'honneur et un harnais d'or; quelquefois on joignait à ces cadeaux un

bouclier et un sabre, objets toujours spécialement mentionnés dans le *firman*. Après les Séfévides, les gouverneurs kéianides du Séistan furent Hussein khan, fils d'Assad Oullah khan susmentionné, qui transmit sa charge à son fils Souleiman khan. A la mort de ce dernier, contrairement à l'usage, le poste de gouverneur fut accordé à son second fils Behram khan, et après lui à son frère aîné Nassir khan, dont le fils Khan-Djan khan, nommé chef du Séistan par Fetkh Ali Chah, mourut sous le règne de Mouhamed Chah en 1837 ou 1838, et fut le dernier gouverneur kéianide de cette province. Pendant l'administration de Behram khan, une section de la tribu Beloudj des Narouis quitta sa patrie, et vint camper, sous les ordres d'Alem khan, sur les bords du Hilmend. Reçu à titre de tributaire, ce chef de clan sut peu à peu se rendre complètement indépendant de ses voisins, et légua en mourant son pouvoir fermement établi à son fils Dost Mouhammed khan, mort récemment, en 1857, regretté de tous ses compatriotes. Il laissa un fils unique Dervich khan, mais c'est son frère Chérif khan qui fut nommé chef de la tribu et, à l'époque de mon voyage, on le considérait comme l'homme le plus influent du pays. L'exemple donné par les Narouis fut bientôt suivi par les Toukis, tribu Beloudj du Haroun. Leur chef Khan Djan, fils de Djan bek et petit-fils de Rouchan, errait depuis quelque temps sur le bord gauche du Hilmend, lorsque Djélal-eddin khan, fils aîné de Behram khan, devint amoureux de la fille de ce chef beloudj, et l'ayant obtenue en mariage, fit cadeau à son beau-père d'une petite forteresse appelée Baringhuissiah, remplacée actuellement par la ville de Djéhanabad. Khan-Djan, occupé avant tout du soin de se créer une position indépendante, invita ses compatriotes à venir s'établir dans les environs de sa forteresse, organisa des bandes de brigands et accumula des richesses considérables, en pillant les villages frontières de la Perse et de l'Afghanistan. En même temps il réussit à agrandir ses domaines, soit en achetant aux Kéianides appauvris les terres qui leur appartenaient, soit en les leur enle-

vant par violence. Les *dikkans* établis sur ces terres se soumettaient difficilement au nouveau propriétaire, abandonnaient leurs habitations et étaient remplacés par des colons béloudjs du Haroun. Khan Djan avait six fils : Meïn Khan, Djan Bek, Ali Khan, Ibrahim Khan, Chahpeçend Khan et Chirdil Khan ; mais à sa mort il ne lui en restait que cinq, car le second de ses enfants mourut avant lui. D'après la coutume du pays, le pouvoir de chef de famille devait passer à Meïn Khan ; mais son frère Ali Khan l'invita à Tchekhansour, sa résidence habituelle, et l'ayant trahittement assassiné, il s'empara de ses biens. Adonné à tous les vices éternels de l'Orient, il jouit très peu de temps des résultats de son crime ; il mourut, en 1840, d'une maladie de poitrine. Son successeur Ibrahim Khan, tristement connu en Europe comme l'assassin du docteur Forbes, est un homme entreprenant et énergique ; mais son fanatisme, et surtout sa malheureuse passion pour l'opium, de même que sa férocité dans ses moments d'ivresse, en font une espèce d'épouvantail pour les membres de sa famille, pour ses sujets et pour les étrangers. Ainsi, son frère Chahpeçend Khan, inquiet pour sa vie, a dû s'expatrier, et vit à Méched, recevant une faible pension du gouvernement persan. Ibrahim Khan reste rarement à Tchekhansour. Il chasse presque toute l'année le sanglier dans les joncs du delta du Hilmend ; et comme il s'y rend accompagné d'une nombreuse suite de gens armés, il lui est facile de lancer à l'improviste des bandes de brigands partout où il espère pouvoir faire un riche butin. Aussi il a la réputation d'être fort riche.

Nadir Chah, voulant peupler en peu de temps le Séistan, eut recours à la colonisation forcée ; il ordonna d'y envoyer quelques centaines de familles de Serbendis, tribu nomade persane de la province de Chiraz. Leur chef Mir Kamber s'établit sous le titre de *kalentar* à Sékouhè, et depuis lors ses descendants conservèrent l'hérédité du pouvoir. Il eut pour successeurs son fils Mir Koutchik, puis son petit-fils Mouhammed Riza Khan, et le fils de ce dernier,

Mirkhan. Profitant du peu d'attention que le gouvernement de Fetkh Ali Chah accordait à ce lointain apanage de la couronne de Perse, Mirkhan devint presque indépendant, et, à l'exemple de ses voisins béloudjs, empiéta de plus en plus sur les terres appartenant aux Kéianides. Il laissa après sa mort cinq enfants : Mouhammed Riza Khan, Ali Khan, Chah Navaz, Sardar et Mouhammed. Mouhammed Riza était de droit et de fait chef de la famille, aussi il hérita sans aucune contestation du patrimoine paternel ; mais ayant une prédilection particulière pour Lutf Ali Khan, l'aîné de ses sept fils, il le nomma son successeur, contrairement à l'usage du pays et au détriment de son frère Ali Khan. Justement offensé par ce passe-droit, ce dernier se rendit à Téhéran dans l'espoir d'intéresser à son sort le tout-puissant premier ministre de Mouhammed Chah, Hadji Mirza Aghassi. Mais cet excentrique *moullah* ne rêvait en ce moment que réformes à introduire dans l'artillerie persane, et il ne fit rien en faveur d'Ali Khan, qui se décida à aller chercher fortune à la cour du chef de Kandahar, Kohendil Khan, frère du célèbre Dost Mouhammed Khan de Kaboul. Entré au service de ce sardar afghan en qualité de *djéloudar* ou palefrenier, il finit par être assez influent auprès de son maître, et lui inspira le désir de faire la conquête d'une partie du Séistan. Kohendil entra dans cette province à la tête d'une nombreuse armée, et le fort de Sékouhé, vaillamment défendu par les Serbendis, fut enfin pris par les troupes afghanes. Lutf Ali Khan, fait prisonnier, fut livré à son oncle, qui ordonna de lui crever les yeux. Tant que le sardar de Kandahar vivait, Ali Khan, malgré sa prédilection pour les chiïtes, n'osait pas le trahir ; mais immédiatement après sa mort, il s'empressa de nouer des relations avec la cour de Téhéran et s'y rendit en personne. Le Chah l'accueillit avec bienveillance, lui donna en mariage sa cousine, la fille du prince Behram Mirza, et le congédia en lui promettant de l'aider à former un bataillon de troupes régulières. Revenu à Sékouhé, Ali Khan froissa imprudemment l'amour-propre des anciens de sa tribu,

s'obstinant à forcer ces gens naïfs d'adopter dans leurs rapports avec lui les formes cérémonieuses usitées à la cour du Chah; il finit ainsi par s'aliéner tellement son entourage, que Tadj Mohammed Khan, frère cadet de Lutf Ali Khan, réussit à s'emparer du pouvoir suprême, après avoir tué son oncle dans son propre palais.

Je me suis permis d'entrer dans quelques détails sur l'histoire ancienne et moderne du Séistan, presque aussi riche en crimes et en faits révoltants que celle de l'Afghanistan et du Beloudjistan, en partie pour suppléer aux données peu exactes et embrouillées publiées par M. Leech dans le vol. XIII, n° 146, du *Journal of the Asiatic Society of Bengal* (p. 116-118), et en partie pour montrer que dans l'état actuel de nos connaissances sur la Perse, il n'y a peut-être pas de province de ce vaste empire où l'on puisse espérer avec plus de fondement de trouver autant de faits précieux et inconnus de son passé. J'ai l'intime persuasion qu'un voyageur bien préparé découvrira dans les archives religieusement conservées jusqu'à nos jours par quelques membres de la race des Kéianides, des documents de la plus grande importance pour l'histoire ancienne de la Perse. En même temps, l'étude des mœurs et des coutumes des Séistanis lui fournira la solution de plusieurs problèmes littéraires, ethnographiques et archéologiques, qui, sans ce secours, ne pourront jamais être éclaircis. Cette entreprise présente quelques dangers, il est vrai; mais avec de la prudence et avec le soutien du gouvernement persan, je répons de la possibilité de la mener à bonne fin, surtout en prenant la route de Méched, Birdjand, Nih et Lach. Le chef actuel de cette dernière ville a déjà accompagné et protégé un voyageur européen, M. Conolly, dans sa tournée malheureusement trop rapide, et certes il ne se refusera pas de répéter le même service, s'il peut compter sur une bonne récompense.

Le 5 mars, après avoir cheminé avec beaucoup de peine pendant quatre à cinq heures, dans les boues du Séistan, devenues à

juste titre proverbiale dans la Perse orientale, comme celles du Ghilan le sont dans le nord, nous sortîmes enfin du delta du Haroud. Nous longeâmes pendant quelque temps la côte septentrionale du lac, puis nous entrâmes dans une gorge qui coupe les montagnes formant la limite naturelle du Khorassan et du Séistan, et nous couchâmes à la belle étoile, dans un endroit nommé Oudjghan, à 42 kilomètres à peu près du campement de la veille. Dans les vallées de ces montagnes, le sol est fertile, l'eau assez abondante, et même le bois de chauffage n'y manque pas; néanmoins personne n'ose s'y établir, par crainte des attaques des Béloudjs. La route que nous suivions est la plus courte voie de communication avec le Khorassan; c'est celle que Nadir a choisie pour aller aux Indes. Elle est soigneusement évitée par les caravanes, qui font un long et pénible détour par Bendan et Dihi-Salm pour ne pas trop s'éloigner des endroits habités, sans toutefois que cela les garantisse beaucoup du pillage. Le 6, nous remontâmes la même gorge jusqu'au col rocailleux appelé Teberkend, c'est-à-dire « taillé par la hache », nommé ainsi parce que Nadir Chah le fit élargir pour faciliter le transport des canons. Malgré cela, la route y est étroite et tortueuse; et non-seulement ma litière dut y être portée à bras, mais nous fûmes obligés de faire transporter de la même manière la plupart de nos bagages. La descente dans la plaine qui s'étend à l'ouest au pied des montagnes est assez abrupte; mais comme la route est bien tracée et travaillée en zigzag, elle ne présente aucune difficulté sérieuse. La plaine où nous entrâmes n'est accidentée que par des monticules isolés; et à une vingtaine de kilomètres du bassin d'eau douce dit Houzi Djanbek Béloudj, où nous campâmes le 6 au soir, le terrain devient complètement uni. Au delà de ce bassin, creusé et abrité par une construction de briques, due aux soins d'un riche pâtre béloudj, la route commence à monter presque insensiblement sur la seconde chaîne de montagnes, limite politique du Khorassan persan à l'est. Son point culminant est le col de Bourdji-Ghourab,

appelé ainsi à cause d'une tour construite, dit-on, par Nadir Chah, pour abriter une petite garnison qu'il y installa pendant que ses troupes franchissaient cette gorge. La descente de ce col est encore moins abrupte que la montée, car la ville de Nih se trouve au milieu d'une plaine très élevée, qui était couverte, à l'époque où nous la traversâmes, d'une quantité surprenante de *merendera* en fleur.

Nih, mentionnée déjà par Isidore de Charax, puis par Istakhri et par tous les géographes musulmans, tout en étant le chef-lieu de deux districts et la résidence d'un gouverneur, n'est, à proprement parler, qu'un grand village. Cependant, je dois avouer, avec Christie et Pottinger, que, revenu en Perse après un séjour prolongé parmi les Afghans, il m'a semblé que j'entrais dans un pays très bien administré. Quoique le chef actuel de Hérat soit, par son caractère et ses talents, un homme tout à fait hors ligne parmi les sardars afghans, je suis convaincu qu'on a agi contre les intérêts de l'humanité en forçant le Chah de Perse à restituer Hérat à ses sauvages voisins, et sans aucun doute cette belle province aurait beaucoup gagné en restant sous la domination persane. Le génie afghan, jusqu'à présent du moins, n'a encore rien créé, mais il a beaucoup détruit; et il n'y a aucune raison de croire qu'il modifie de sitôt sa nature. Nih a peu de curiosités dignes de fixer l'attention du voyageur; mais parmi celles-ci, je n'hésite pas à donner la place d'honneur à ses moulins à vent. Dans les parties de l'Asie que j'ai visitées, depuis Samarcande jusqu'à Angora, ce n'est que dans le district de Kaïn, limitrophe du Séistan, et faisant jadis partie de cette province, que j'ai rencontré des moulins de ce genre. Cette particularité mérite d'autant plus d'être signalée, que nous savons par M. Reinaud que Massoudi et Istakhri en ont vu dans le Séistan au x^e siècle de notre ère, c'est-à-dire bien avant l'introduction de ces moulins en Europe (voyez *Géographie d'Aboulféda*, trad. par M. Reinaud, t. I, introd., § III, p. cccii, et *Das Buch der Länder*, trad. par A. D. Mordtmann, p. 110); en sorte qu'il est très probable que

ce fut ici qu'on a songé, pour la première fois, à utiliser la force du vent. Ces moulins sont faits différemment des nôtres. Comme on ne s'en sert que pendant quelques jours de l'année, notamment en automne après la récolte, on les a disposés de façon à profiter exclusivement du vent du nord-est qui paraît être dominant pendant cette saison de l'année. On fixe la meule à l'extrémité d'un cylindre de bois, large d'un demi-mètre et haut de $3\frac{1}{2}$ à 4 mètres, placé verticalement dans une tour ouverte du côté du nord-est, afin d'intercepter le vent qui souffle dans cette direction. Ce cylindre est muni d'ailes faites de bottes de jonc ou de feuilles de palmier, et ajustées le long de l'arbre mobile autour de son axe. Le vent, s'engouffrant dans la tour, exerce une forte pression sur les ailes, et fait ainsi tourner l'arbre et la meule. Parmi les ustensiles propres à cette partie du Khorassan, le *khabieh* mérite d'être mentionné spécialement : c'est une espèce de clepsydre que je n'ai vue que là. Il consiste en un vase de cuivre de forme hémisphérique, perforé dans sa partie basse et divisé en 8 compartiments d'égale capacité, marqués par 7 traits gravés intérieurement sur ses parois. La capacité totale de ce vase doit être telle, que rempli d'eau jusqu'aux bords, il puisse se vider par l'orifice du fond 50 fois en 24 heures, c'est-à-dire une fois en $28^m\ 48^s$; chacun des 8 compartiments devrait ainsi se vider en $3^m\ 36^s$. On se sert de cette horloge à eau pour mesurer le temps pendant lequel chaque propriétaire d'un jardin ou d'un champ cultivé a droit de profiter de l'eau communale pour arroser son lot de terrain. Cet instrument est conservé par le *mirab*, employé nommé par la commune pour veiller à l'exacte répartition de l'eau. Comme les habitants de Nih avaient quelques doutes sur la précision de la clepsydre dont se servait leur *mirab*, ils s'adressèrent à nous pour nous prier de vérifier l'instrument. M. Lentz voulut se charger de ce travail, et voici le résultat de son observation sur le temps que l'eau met à s'écouler du vase :

Le vase, étant plein d'eau, s'est vidé jusqu'au 1 ^{er} trait en	3 ^m 28 ^s
— du 1 ^{er} au 2 ^e	3 46
— du 2 ^e au 3 ^e	3 36
— du 3 ^e au 4 ^e	4 42
— du 4 ^e au 5 ^e	4 02
— du 5 ^e au 6 ^e	3 36
— du 6 ^e au 7 ^e	3 22
— du 7 ^e à l'orifice	7 32

Les 8 compartiments se sont vidés en . . . 34^m 04^s

Donc, en moyenne, chaque compartiment se vidait en 4^m 19^s, c'est-à-dire avec un retard de 43^s sur $\frac{1}{50}$ des 24 heures, et ce n'est que le 3^e et le 6^e trait qui étaient exactement gravés. La plus petite valeur de la différence avec cette moyenne était de 8^s en moins, et le maximum de 3^m 56^s en plus. Comparativement à nos moyens de mesurer le temps, cet instrument paraît extrêmement grossier; mais quand on songe qu'il n'a été réglé que par le déplacement de l'ombre du mur de la mosquée sur le sol mal nivelé de la place publique, et qu'il n'est employé que dans une opération où une dizaine de minutes de plus ou de moins ne font rien, on doit convenir qu'il atteint son but, et que son application à la distribution de l'eau d'irrigation est préférable à l'arbitraire qui régit ce partage dans les autres provinces de la Perse. La plaine de Nih, bordée au nord-ouest par une petite chaîne de montagnes éloignée de 7 à 10 kilomètres de la ville, est riche en sources thermales, dont presque toutes sont dirigées par des aqueducs souterrains vers la ville. Au pied de ces montagnes, les puits par lesquels on descend jusqu'à l'eau sont très profonds; dans la ville même ils n'ont pas moins de 18 à 20 mètres de profondeur. Il était intéressant de connaître leur température. M. Gœbel, s'étant chargé de cette recherche, a constaté que l'eau d'un de ces puits, à une profondeur de 33^m,527^{mm} (111 p. a.), avait 26°,25 centigrades (21° R.)^s de température, tandis que dans la ville j'ai trouvé, pour la température de l'eau d'un puits qui avait 16^m,459^{mm} (54 p. a.) de profondeur, 14°,5 centigrades. Toutes

les montagnes des environs de Nih sont riches en quartz, surtout l'une d'elles, située au sud-est de la ville, nommée Kouhigouli ou Goulinas; on y trouve même de grands morceaux d'améthyste de la plus belle eau.

Notre intention première était de traverser le grand désert de Lout par la route de Dihisalm, village considérable renommé pour ses dattes et situé à six farsangs au sud de Nih; mais personne ne consentait à nous louer les chameaux indispensables pour le transport de l'eau et du fourrage. Le refus des chameliers était basé sur le manque de force des chameaux, lesquels, à cause du développement tardif de la végétation, n'avaient pas encore eu le temps de se refaire assez pour supporter les fatigues d'un pareil trajet. Après sept jours de halte à Nih, écoulés en pourparlers inutiles avec les habitants, force nous fut donc d'aller chercher plus à l'ouest les moyens de traverser le désert. Le 16, nous couchâmes à Tchaharfarsakh, village situé, comme l'indique son nom, à quatre farsangs de la ville. Non loin de là, on entre dans une gorge qui conduit à un col assez élevé appelé Serdérèh. Malgré son élévation, on l'atteint facilement en suivant une vallée bien arrosée, très pittoresque, et même légèrement boisée de *zygophyllum*, de *pteropyrum*, de pistachiers à mastic et d'amandiers. On descend de ce col par une gorge assez étroite au commencement, mais qui s'élargit bientôt, et quoique son sol soit fortement imprégné de sel, le pistachier y réussit bien et prend un développement considérable. Cette gorge débouche dans la plaine du village de Méigoun, entouré de champs cultivés avec un soin dont on ne rencontre pas souvent d'exemples en Perse, sauf dans cette partie du Khorassan et dans les environs d'Ispahan. Le 18, nous nous rendîmes à Bassiran, après avoir franchi une petite chaîne de montagnes peu élevées. Nous restâmes le 19 dans ce village, en attendant une réponse de Séritchah, où nous expédiâmes un piéton pour avoir des nouvelles de la grande caravane du Khorassan qui devait, nous disait-on, s'y réunir pour traverser

le désert. Profitant de cette halte, notre géologue, M. Gœbel, alla visiter d'anciennes mines de cuivre et de plomb situées dans un endroit nommé Kaléhzéri, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Bassiran. Actuellement cette localité est inhabitée; mais jadis c'était un centre d'exploitation métallurgique très renommé, et mon compagnon de voyage y a constaté des restes d'anciens puits, des chambres de mine, des galeries spacieuses de dimensions colossales, taillées dans le roc vif, travaux qui par la grandeur de leur style prouvaient qu'il y eut une époque où les arts mécaniques et le génie d'entreprises étaient bien autrement développés dans ce pays qu'ils ne le sont maintenant. Les indigènes n'ont rien pu me dire de précis sur l'âge où ces constructions souterraines ont été exécutées; ils les rapportent à l'époque de Cheddar, expression indéterminée par laquelle, autant que j'ai pu le comprendre, on désigne en Perse la période du premier triomphe des nations sémitiques sur les races iraniennes, événement dont le souvenir s'est vaguement conservé dans les traditions populaires. Ces mines contiennent du cuivre, du plomb, du manganèse et des turquoises. A ce qu'il paraît, aucune des dynasties musulmanes qui ont régi ce pays pendant douze cents ans n'a eu l'intelligence et les moyens pécuniaires de reprendre ces travaux. Les géographes des premiers temps de l'islamisme n'en parlent pas; et dans un document contemporain des Séfévides j'ai eu l'occasion de voir que, même à cette époque où le Khorassan jouissait d'une prospérité comparativement assez grande, ces mines étaient délaissées par peur des attaques des Béloudjs. Entre Bassiran et Séritchah, la route ne quitte pas la plaine. Rarement accidenté par des soulèvements rocheux peu considérables, le sol est argileux et salin; à droite et à gauche de la route, on voit des chaînons de montagnes : celles du sud forment la limite du grand désert. Sur tout ce trajet, long d'une cinquantaine de kilomètres, il n'y a qu'un seul puits d'eau assez potable. Des deux chaînes que nous venons de mentionner, celle du nord est la

plus élevée; elle forme le bord méridional de la vallée de la rivière de Birdjand et de Khouse. Au nord, le bassin de cette rivière est limité par la chaîne qui passe entre Birdjand et Toun, et dont la hauteur absolue dépasse considérablement celle des deux premières. Ainsi nous voyons que la partie orientale du Khorassan moyen est protégée par une triple barrière de montagnes contre les influences climatériques du grand désert. La rivière de Khouse a peu d'eau, et ce peu d'eau est complètement absorbé par l'irrigation des champs du district; mais son lit desséché traverse en long tout le grand désert. Jamais de mémoire d'homme on ne l'a vu rempli d'eau dans le Lout; même dans les années pluvieuses, son eau ne dépasse guère les limites des pays habités, et pourtant cette tranchée est trop profondément creusée dans le sol du désert pour qu'on puisse en attribuer l'origine à un simple accident météorologique, tel, par exemple, que le passage d'un torrent d'orage. Évidemment ce lit doit son origine à une action longue et constante de l'eau coulante, et cela permet de croire qu'ici, comme dans le nord de l'Asie centrale, où Lehmann l'a constaté pour le Zerafchan, le niveau des eaux fluviales a considérablement baissé depuis une époque très reculée; par conséquent, la quantité totale d'eau douce de cette partie du vieux monde a dû diminuer, et le désert y a élargi ses limites.

La réponse que nous attendions était arrivée; une caravane allait partir en effet de Séritchah pour traverser le désert, et l'on m'informait que Mouhammed Riza-Bek, chef de cette bourgade, avait reçu l'ordre du gouverneur de Kaïn d'escorter en personne, avec un détachement de vingt-cinq cavaliers, les négociants et les voyageurs jusqu'aux limites du Kirman. Comme cette caravane était la dernière de l'année, je ne voulus pas laisser passer une aussi bonne occasion d'explorer le désert. Nous nous mîmes en route le 20, vers les sept heures et demie du matin, et nous arrivâmes à Séritchah vers les trois heures de l'après-midi, la veille de la fête du Nourouz, le nouvel an persan, qui correspond

à l'équinoxe du printemps. La plaine entre Bassiran et Séritchah est argileuse et saline; elle est enclavée entre deux rangées de montagnes, et présente, dans beaucoup d'endroits, de bons pâturages pour les moutons et les chameaux. Souvent aussi le sol recouvre des roches ferrugineuses, surtout dans les environs de Bassiran, et il faut se garder de placer dans ces endroits la boussole sur la terre, si l'on veut obtenir des angles mesurés exactement.

Le départ de la caravane n'était encore qu'à l'état de projet; mais comme nous nous proposons de traverser le désert avec vingt-cinq hommes et quarante-deux chevaux, et que nous avons devant nous une marche de trois jours et de quatre nuits sans eau dans un pays isolé de toute habitation humaine, il fallait songer à nous munir d'outres, à les éprouver pendant quelques jours pour être sûrs qu'elles tiendraient bien l'eau, à acheter les provisions de bouche pour nous et du fourrage pour nos chevaux, enfin à louer des chameaux en nombre suffisant pour transporter ce surcroît de bagages. Ces préparatifs nous retinrent à Séritchah jusqu'à la fin de mars; mais cette halte ennuyeuse n'a pas été complètement perdue pour le but principal de notre voyage. Mes collègues faisaient des excursions dans les environs du bourg, et j'expédiai M. le topographe Jarinof à Birdjand, afin qu'il pût relier, par une triangulation exacte et un lever détaillé, notre itinéraire aux travaux topographiques exécutés lors du voyage de M. Bunge à Tebès. L'influence calorifique du grand désert se manifestait ici d'une manière très évidente. A Nih encore, le mercure du thermomètre s'abaissait quelquefois, pendant la nuit, à zéro et au-dessous, et le jour il ne montait guère au delà de 18°,5 centigr.; ici la température de l'air, à l'ombre, variait dans les vingt-quatre heures entre 20 et 29 degrés centigr., l'eau du ruisseau, où nous allions nous baigner, avait, vers les deux heures de l'après-midi, 22 degrés C., et sur le versant méridional des montagnes, dans les endroits inaccessibles aux vents du nord, croissaient des palmiers isolés.

Enfin, après de longs et ennuyeux délais, après une foule de bruits mensongers sur de soi-disant détachements de Béloudjs qu'on prétendait avoir vus errer sur la lisière du désert, guettant notre passage, on nous amena, le 1^{er} avril, nos chameaux, et l'on nous annonça que l'escorte était prête, et même qu'elle était portée en notre honneur, par ordre du gouverneur de Kaïn, à cinquante hommes. Vers les deux heures de l'après-midi, la distribution des bagages entre les chameliers et le chargement des chameaux étant terminés, nous quittâmes Séritchah. Ayant traversé Aliabad, petit village attendant au bourg, nous entrâmes dans une plaine couverte d'efflorescences salines et brillant au soleil comme un champ de neige. Le terrain plat ne s'étend que jusqu'au village de Salmi; plus loin il devient onduleux. Le sol argileux, salin, et en partie sablonneux du pays que nous traversions, couvert de broussailles dispersées, de *haloxylon*, de *caligonum* et de *cygophyllum* (nommé en persan *guidje*), rappelle le triste et monotone aspect de la lisière septentrionale du Kizilkoum, grand désert situé au nord de Boukhara et de Samarcande. Après avoir franchi une petite chaîne de mamelons, nous descendîmes dans une vallée étroite entourée de montagnes rocheuses, ne présentant d'autre issue qu'une gorge du côté sud-ouest. Un puits d'eau saumâtre et amère, nommé Zerdek, est creusé au fond de cette vallée, et nous nous y arrê tâmes pour passer la nuit. Le chef de notre caravane nous avait déclaré, le soir, que son intention était d'aller prendre sa dernière provision d'eau, non à Ambar, comme cela se fait toujours, mais à un puits dit Mahiguir, d'où il se proposait d'entrer immédiatement dans le désert. Pendant la nuit, il abandonna son projet; on l'avait informé que ce puits avait trop peu d'eau pour abreuver nos chameaux à satiété. Je ne mentionne ce fait, insignifiant par lui-même, que pour montrer l'inconcevable ignorance des habitants sur l'état des localités les plus rapprochées de leurs villages, et qu'ils sont intéressés à connaître exactement.

Le 2, à une heure après midi, nous gravâmes, par la gorge que je viens de mentionner, la montagne qui borde au sud-est le vallon de Zerdek. La montée est rocailleuse et le chemin assez étroit, mais sans difficulté sérieuse pour le passage des bêtes de somme. Cette route conduit à un large plateau, qu'on traverse pour descendre dans une vaste plaine d'où l'on voit distinctement trois points de l'horizon faciles à reconnaître : à gauche, le Chah-kouh ; au sud-ouest, la montagne de Mihiambar, au pied de laquelle se trouve le puits du même nom ; et directement au sud, un mamelon à trois cimes près duquel est situé le puits d'Atech-Kerdèh, creusé dans un endroit couvert de broussailles. Ce puits n'est alimenté que par des torrents qui descendent, en hiver et au printemps, des montagnes voisines, en marquant leur passage sur le sol argileux de la plaine par de larges sillons. Peu de temps avant le coucher du soleil, notre conducteur découvrit trois chameaux qui erraient seuls parmi les broussailles : cet incident, sans importance partout ailleurs, était d'une nature très inquiétante dans cette solitude ; ces bêtes furent immédiatement capturées, et tous les cavaliers de la caravane se mirent à battre les alentours pour savoir si ces chameaux n'appartenaient pas à quelque bande de Béloudjs en embuscade. L'alerte se trouva fautive et fut de courte durée ; nos chameliers reconquirent ces animaux comme appartenant aux villageois de Séritchah, d'où ils s'étaient probablement échappés, et de pâturage en pâturage avaient gagné la lisière du désert. Le nom Atech-Kerdèh signifie « fait par le feu », et l'on pouvait s'attendre à trouver dans le voisinage du puits quelques traces d'éruptions de gaz ou de lave, mais nous ne vîmes rien de pareil. L'eau était assez bonne, et se trouvait à une profondeur de 1 mètre et quart ou 1 mètre trois quarts ; mais pour que le réservoir soit autant que possible à l'abri de l'évaporation, on l'a muni d'une ouverture très étroite, ce qui fait qu'on ne peut puiser l'eau qu'au moyen d'un seul seau à la fois, en sorte que jamais cet endroit ne pourra servir de station pour une caravane considérable.

Voulant atteindre de grand matin la source d'Ambar, où nous devions abreuver nos chameaux pour la dernière fois, nous pliâmes nos tentes au petit jour et traversâmes en une heure 45 m. les 8 kilomètres qui nous séparaient de cette localité importante. Elle est entourée de collines sablonneuses couvertes de *tamaris* qui commençaient à fleurir : ces arbres, et des jones touffus, croissent abondamment dans le large ravin où se déverse l'eau de cette source, qui, du reste, n'est potable qu'à son origine ; car un peu plus loin, son contact avec le sol salin la rend tellement saturée de sel, que même les chameaux, si peu exigeants pour la qualité de leur breuvage, s'en détournent avec dégoût. Notre halte à Ambar se prolongea plus de trois heures ; ce ne fut que vers les onze heures du matin que nous pûmes nous remettre en marche. Un pays triste et nu s'étendait devant nous ; une série de mamelons sablonneux dénués de toute végétation s'élevait au-dessus d'une plaine argileuse, dont le sol résonnait sourdement sous les pieds des chameaux, comme s'il recouvrait un gouffre. L'air était chaud, et un vent d'ouest extrêmement violent nous lançait au visage des nuées de poussière fine composée d'argile, de sable et de sel : ce dernier surtout la rendait insupportable pour les yeux. Heureusement cette bourrasque cessa bientôt, et nous débouchâmes dans une vallée elliptique, entourée de monticules, et couverte de broussailles de *tamaris* et de *haloxylon*. Elle était sillonnée de traces laissées par le passage des torrents, et quelques-uns de ces sillons étaient encore humides, chose assez extraordinaire ; car depuis trois semaines il n'était pas tombé d'eau dans les environs. Cette vallée nous conduisit à une gorge étroite bordée des deux côtés par des rochers élevés ; on l'appelle Gueloui-Saoudagher, c'est-à-dire « gosier de marchand », en souvenir d'un malheureux négociant qui fut assassiné ici par les Béloudjs, au moment où il croyait être hors de tout péril après avoir heureusement traversé le désert.

En sortant de cette gorge, qui n'est pas longue, on voit devant

soi le désert dans toute son immense uniformité, mais non encore dans toute l'horreur de son aridité. Quoiqu'ici déjà le sol prenne le caractère uniforme qu'il conserve sur toute l'étendue du Lout, c'est-à-dire qu'il consiste en un sable grisâtre à gros grains, étendu sur une couche sablonneuse cimentée en matière rendue compacte par une solution de sel, la terre n'est pas encore entièrement dénuée de végétation. Toute chétive qu'était cette végétation, nos botanistes constatèrent avec étonnement que les plantes des déserts de la Transoxiane que nous avons constamment rencontrées jusqu'alors, avaient brusquement disparu, et qu'elles étaient remplacées par des plantes spéciales aux flores de l'Arabie et de l'Égypte. La seule chose qui rende l'aspect du Lout un peu moins désolant que celui des déserts de la Transoxiane, c'est que dans aucune de ses parties l'horizon ne prend la forme monotone d'un immense cercle absolument régulier, comme c'est le cas dans beaucoup d'endroits de la steppe kirghise. Ici, soit au sud, soit à l'ouest, on voit poindre dans le lointain quelques montagnes, qui, semblables à des nuages bleuâtres, rompent la régularité fatigante de la limite visible de la plaine, et inspirent au voyageur l'assurance consolante qu'il ne risque pas de s'égarer dans l'immensité d'une solitude dont tous les points se ressemblent. Une heure avant le coucher du soleil, nous tournâmes un monticule appelé Mihibakhtou, couronné de rochers, et nous nous arrêtâmes dans un endroit situé à un demi-farsang d'une chaîne de montagnes rocheuses. Trois bassins naturels creusés dans les rochers de cette chaîne conservent quelquefois assez longtemps l'eau pluviale qui s'y accumule. Nous y envoyâmes nos chevaux dans l'espoir de pouvoir les y abreuver sans toucher à la provision d'eau que nous portions avec nous, mais cette attente fut déçue; à peine y trouva-t-on assez d'eau pour remplir les bouteilles et les cruches que nous avions eu le temps de vider depuis notre départ de Séritchah, et pour désaltérer deux chevaux de notre caravane. Dans l'endroit où nous campâmes, on découvrait encore quelques vestiges de vie

animale. Au moment où l'on déchargeait les chameaux, une gerboise traversa le camp en quelques sauts; des coléoptères bourdonnaient dans l'air, et d'énormes tarentules accouraient de tous côtés, attirées par la lueur des feux qu'on avait allumés pour préparer le maigre souper de la caravane. Les hirondelles avaient disparu, et je n'ai pas remarqué non plus de chauves-souris.

Nous nous remîmes en marche à onze heures du soir. La nuit était sombre, et nous errâmes pendant quelque temps; enfin, fort heureusement, notre conducteur réussit à s'orienter, et nous avançâmes sans déviation notable vers le but de notre seconde halte, qui était un endroit dit Balahouz. Au fur et à mesure que nous nous enfonçons dans le désert, le sol devenait de plus en plus aride; au petit jour je distinguai encore quelques *caligonum* et quelques *salsola* desséchés, et non loin de là j'aperçus une alouette et un oiseau blanchâtre, derniers êtres vivants que nous vîmes dans cette triste solitude. Avec les premiers rayons du soleil, la chaleur commença à se faire sentir et s'accrut très rapidement. Les mamelons au-dessous desquels se trouvait Balahouz semblaient être à une portée de fusil; mais nous marchâmes des heures entières sans pouvoir les atteindre. Enfin, le matin du 4 avril, vers les onze heures, nous nous arrêtâmes à Balahouz par une chaleur suffocante. On voyait dans cette localité quelques traces d'une citerne ruinée, privée d'eau depuis longtemps. Ici le désert avait pris complètement son caractère de terre maudite, comme l'appellent les indigènes: Pas le moindre brin d'herbe, aucun signe de vie animale n'égayait la vue; aucun bruit autre que celui qu'engendrait la présence de la caravane ne venait rompre ce morne silence du néant. Le calme profond et solennel qui régnait autour de nous me rappelait vivement un phénomène semblable que j'avais observé en 1850 sur la cime du grand Ararat, où, à une hauteur de 1500 mètres au-dessus de la ligne des neiges éternelles, aucun bruit de la terre habitée ne pouvait plus arriver.

Grâce à la lenteur de la marche des chameaux, et à la perte de temps que nous éprouvâmes pendant que nous perdîmes la route, l'étape nocturne ne fut que de 25 kilomètres. Après une halte de quatre heures, nous nous remîmes en marche, et nous nous dirigeâmes vers des mamelons dits Kellehper, éloignés de Balahouz de 20 kilomètres, mamelons qu'on voyait distinctement et qui semblaient positivement fuir devant nous. Ayant devancé la caravane, je m'assis au pied de cette élévation sablonneuse, et jamais je ne pourrai rendre le sentiment de tristesse et d'abattement dont je ne pus me garder à la vue de la lugubre solitude qui m'entourait. Des nuages dispersés voilaient les rayons du soleil, mais l'air était chaud et lourd; la lumière diffuse éclairait avec une uniformité désolante le sol grisâtre du désert fortement échauffé, et ne présentait presque aucune variation de teinte sur la surface immense que l'œil embrassait. L'immobilité absolue de tous les points de ce morne paysage, jointe à une absence complète de sons, produisait une impression accablante; on sentait que l'on se trouvait dans une partie du globe frappée d'une stérilité éternelle, où la vie organique ne peut reparaître que par suite de quelque bouleversement terrible. On assistait pour ainsi dire au commencement de l'agonie de notre planète. Les musulmans, qui aiment tant à rattacher le nom de leur prophète à tous les incidents de leur passé, racontent qu'avant la naissance de Mahomet ce désert était couvert d'eau salée, mais qu'elle s'est évaporée subitement au moment où l'envoyé de Dieu vint au monde, et ils croient le prouver par la présence des coquilles dans le Lout : fait que nous n'avons pu y découvrir, mais qui n'a rien d'improbable. Quelque absurde que soit cette légende, rapportée au vi^e siècle de notre ère, elle peut facilement être l'écho d'un phénomène réel arrivé bien antérieurement, toutefois de mémoire d'homme.

La seule chose qui nous consolait dans le désert, était la conscience d'avoir marché; les monts Mourghab, qui, la veille encore, nous apparaissaient à l'horizon comme un brouillard sans

forme déterminée, se dessinaient nettement sur un ciel de plomb, et derrière eux s'élevait le mont Derbend, qu'on disait être rapproché de la limite du désert du côté de lezd. Bientôt après avoir dépassé Kellehper, nous descendîmes dans le lit desséché de la rivière de Khouse, où nos chameliers enfouirent dans la terre, à peu de profondeur de la surface, quelques provisions qu'ils se proposaient de reprendre à leur retour, étant sûrs que personne, pas même une bête fauve, ne viendrait les déterrer. Le coucher du soleil nous surprit dans cet endroit, et ce fut seulement à la nuit tombante que nous atteignîmes un ravin sablonneux, appelé Goudi-Nimeh, « la dépression du milieu », après avoir parcouru dans l'après-midi 24 kilomètres. Cette localité est considérée par les indigènes comme le point exactement central du désert, quoique par le fait il ne se trouve qu'aux deux cinquièmes de la distance qui sépare Ambar de Dibiseif, points extrêmes du terrain privé d'eau. Ici quelques gouttes de pluie rafraîchirent un peu l'air, qui jusqu'alors, malgré la nuit, était chaud et même étouffant. A l'horizon occidental on voyait des nuages d'orage, illuminés parfois par des éclairs; mais le bruit du tonnerre n'arriva pas jusqu'à nous. Nous quittâmes cet endroit avant minuit, et parcourûmes jusqu'à l'aube du jour 20 kilomètres. Au delà du mamelon de sable dit Badriz, mot qui signifie « amoncelé par le vent » et qui, très probablement, explique l'origine de cette colline, le désert change de caractère; la plaine unie est remplacée par une suite de terrasses sablonneuses et descendantes. Non loin de cet endroit, nous trouvâmes le cadavre complètement desséché d'un renard, qui sans doute avait succombé à la soif en voulant traverser le désert.

Vers les onze heures du matin, le 5 avril, l'extrême chaleur nous obligea de nous arrêter dans un endroit dit Telli-Kalendar, « la terrasse des derviches »; et comme chaque point remarquable de cette solitude a une légende dramatique qui explique son nom spécial, on raconte, au sujet de la localité où nous nous trouvions, l'histoire suivante. Par une claire matinée

d'été, trente derviches qui allaient à Kirman avaient distingué à l'horizon, dans les environs de Mihibakhtou, les cimes neigeuses des montagnes de Khabis. Trompés sur la distance de cette chaîne, ils se hasardèrent à traverser le Lout à pied et avec une faible provision d'eau; mais, arrivés dans cet endroit, ils se sentirent défaillir et moururent tous de fatigue, de chaleur et de soif. De l'emplacement où nous campions, on voyait une vaste dépression dont le fond était hérissé de rochers isolés, et limitée à l'ouest par un plateau nommé Ghendoum-Birian, ou « blé rôti », surnom rattaché à une autre histoire. Des brigands Béloudjs avaient attaqué et pillé dans cet endroit une caravane venant du Khorassan. Les moyens leur manquaient pour emporter tout le butin, et entre autre ils répandirent sur le sol une grande quantité de blé, se proposant de venir le reprendre quelques jours plus tard; mais quand ils retournèrent, ils virent que ce blé était brûlé par le soleil. Ce fait n'a rien d'improbable, car à midi trente minutes la température de l'air à l'ombre et à trois quarts de mètre au-dessus du sol, était de 39°,52 centigrades; le thermomètre mouillé marquait 20°,10 centigrades, et le baromètre se tenait à 729^{mm},48; la température du mercure étant 39°,25 centigr. Ces chiffres étant substitués dans la formule de M. Régnault, $f = \frac{0,480(t-t')}{610-t'} h$, donnent pour la tension des vapeurs 6^{mm},045, et pour l'humidité relative, 11,2 p. 100 de saturation complète à la température de l'air à l'ombre; ce résultat est de 0,8 p. 100 moindre que la sécheresse observée par le baron de Humboldt dans la steppe Barabinskaya, et qu'il regardait comme la plus grande sécheresse constatée sur la surface de la terre. Quant à la température du sol, elle était si forte, que même le pied chaussé la supportait difficilement.

Nous étant mis en marche vers les deux heures de l'après-midi, nous descendîmes par une pente assez rapide dans la dépression que je viens de mentionner. Les rochers calcaires qui percent la surface de cette plaine basse, ont des formes bizarres; quelques-

uns ressemblent à des maisons surmontées de coupoles, d'autres à des minarets, à des mosquées et à des murs crénelés, etc.; aussi nomme-t-on cet endroit *Nagorèh khanèh*, « le pavillon des timbaliers », chambre ouverte de tous les côtés et placée au-dessus de la porte principale du palais. Peu d'instantants avant le coucher du soleil, nous atteignîmes le bord méridional de cette dépression; il a la forme d'un mur vertical très élevé, large d'une vingtaine de mètres. Un sentier étroit, très escarpé et travaillé en zigzag, conduit au faite de ce rempart naturel. L'ayant franchi à la lueur d'une lune de deux jours, nous descendîmes dans la vallée d'un large cours d'eau salée et amère dit Chour-roud, qui se déverse dans une seconde dépression située au sud de Baghi-Assad, où le sel se dépose en couches épaisses, et où il est recueilli par les habitants du bourg de Khabis et du village de Dihi-Seif. Le passage de ce ruisseau bourbeux présenta quelque difficulté pour les chameaux, en sorte que nous fûmes obligés de faire une halte un peu au delà de cet endroit, à 20 kilomètres de Telli-Kalendar et à 55 de Goudi-Nimeh. D'après le témoignage de nos conducteurs, nous avions une étape de 13 farsangs pour sortir complètement du désert, et nous nous décidâmes à la parcourir d'une traite, et non en deux marches comme on le fait habituellement. Ayant donné aux chevaux le reste de nos provisions d'eau, nous quittâmes notre dernier campement dans le désert, non sans éprouver quelque inquiétude sur l'issue de notre résolution chanceuse. Heureusement la nuit du 6 avril était claire et assez fraîche, en sorte que nous traversâmes avant l'aube matinale, les endroits les plus difficiles à franchir par la chaleur qui y règne pendant le jour, tels que Koutché, « la rue », surnommé ainsi à cause de deux rangées de mamelons régulièrement alignés des deux côtés de la route, et qui ont quelque ressemblance avec des maisons; Baghi-Assad, endroit où la route de Dihi-Salm s'unit à celle de Séritchah, et enfin Righi-Pendj-Angoucht, partie du désert remarquable par son caractère mamelonné. Au petit jour, nous passâmes près du

mamelon dit *Dou-Douvanek*, c'est-à-dire « cours petit coureur », nommé ainsi à cause d'une ancienne coutume des voyageurs de caravane de se livrer dans cet endroit à un jeu qui consiste à monter cette élévation en courant et en tâchant de se devancer mutuellement. Celui qui se laisse dépasser paye une petite somme d'argent à son vainqueur; et même ceux qui s'excusent à cause de leur âge ou par d'autres considérations, sont passibles d'une légère amende.

La litière où j'étais couché, à moitié endormi, avait devancé la caravane; le jour commençait à poindre, et déjà à l'horizon on voyait une raie noirâtre qui indiquait la lisière des *tamaris* et la fin du désert, lorsque tout à coup mon muletier s'arrêta brusquement et se jeta à bas du cheval qu'il montait, avec des vociférations de mauvais augure où je ne pouvais discerner que le nom de Beloudj. Étant descendu de la litière, je vis en effet une masse obscure qui s'approchait de nous du côté de l'Orient; mais la clarté du jour était encore trop faible et la distance qui nous séparait trop grande pour que je pusse distinguer ce que c'était. La seule chose qui me parut tranquillissante, était l'extrême lenteur et même une certaine indécision dans le mouvement de cette masse. En effet, quand elle s'approcha un peu plus, nous vîmes que c'était une caravane d'ânes chargés de sel et accompagnés d'une quinzaine d'habitants de Khabis, venus de ce bourg dans le désert pour s'approvisionner de cet unique produit utile du Lout. Eux aussi nous avaient pris pour des Beloudjs, et ne s'avançaient que très timidement jusqu'au moment où ils purent discerner la litière.

Les attaques de ces nomades sont assez fréquentes dans cette partie de la Perse; généralement ils entreprennent ces expéditions au nombre de 80 à 100 hommes montés deux à deux sur un chameau. L'extrême sobriété de ces sauvages leur permet de se contenter de peu de provisions, et ils supportent des privations inouïes en guettant le passage des caravanes. Arrivés près de l'en-

droit où ils comptent faire un coup de main, ils laissent leurs montures à la garde de cinq ou six hommes et souvent même à celle des femmes, et se rendent eux-mêmes au lieu choisi pour l'embuscade, n'emportant que leurs armes, une petite outre remplie d'eau et deux petits sacs, dont l'un contient de la farine, et l'autre du fromage de brebis sec. Les Persans les craignent beaucoup et racontent des histoires effrayantes sur la cruauté avec laquelle ils tuent les prisonniers, ayant pour principe de ne jamais faire de quartier à un ennemi. L'énergie sauvage de leur attaque est aussi un sujet d'étonnement et d'effroi pour les paisibles Kirmaniens. La plupart du temps, les Béloudjs ne sont armés que de piques et de sabres : sur dix il y en a à peine un qui ait un fusil à mèche ; mais cela ne les empêche pas d'être presque toujours victorieux dans leurs rencontres avec les gardes-frontières, assez bien montés et beaucoup mieux armés qu'eux. La tactique de ces nomades est celle des anciens Parthes ; ils commencent toujours par fuir, attirent les assaillants aussi loin que possible dans l'intérieur du désert, où la fatigue des chevaux et la soif des montures et des cavaliers leur viennent en aide, et alors ils les attaquent vigoureusement, se servant, pour les combattre et les exterminer, de leurs dents et de leurs ongles, à défaut d'autres armes plus efficaces. Récemment, le gouvernement du chah a eu l'heureuse idée d'envoyer à lezd et à Kirman des compagnies de *Djazairtchis*, artilleurs montés sur des chameaux, et c'est, selon moi, le seul moyen de protéger sérieusement la tranquillité de ces pays ; car ce n'est que monté sur un chameau qu'on peut, avec quelque chance de succès, poursuivre ces brigands dans le désert.

Nous atteignîmes enfin le bois de *tamaris*, et à 2 ou 3 kilomètres plus loin nous traversâmes un courant d'eau salée nommé Djoui-Roumi, au bord duquel était campée une caravane de Bender-Abbassi, qui, après avoir attendu longtemps l'arrivée de celle du Khorassan, s'était décidée à traverser toute seule le désert. La joie des marchands fut grande quand ils apprirent que non-

seulement nous leur amenions une escorte, mais qu'elle était commandée par Mouhammed-Riza-Bek, personnage qui semblait jouir d'une grande popularité dans ce pays. A 2 kilomètres plus loin, on parvient au village de Dihiseif. Malgré l'attrait que présentaient quelques bouquets de palmiers pittoresquement disséminés autour de l'enceinte fortifiée du village, nous préférâmes l'ombre beaucoup plus fraîche de leurs murs en pisé aux ombrages des jardins où la chaleur était étouffante.

Nous avons marché pendant onze heures de suite, et nous avons parcouru, depuis notre halte de la veille, 61 kilomètres ; les hommes et les bêtes de somme étaient exténués de fatigue, et l'on comprendra facilement le bonheur que nous éprouvions à nous trouver sains et saufs sous le toit d'une habitation humaine, après avoir traversé un désert qui n'a pas d'égal en aridité sur toute la surface du continent asiatique, car le Gobi et le Kizil-Koum, comparés au Lout, sont des prairies fertiles. Déjà au x^e siècle, Istakhri déclarait que le Sahara persan, qu'il ne connaissait pas sous son nom actuel, était « le désert le plus inhabité de tous les pays soumis à l'Islam ». J'ai vu depuis les mornes paysages de l'isthme de Suez : dans beaucoup d'endroits cette région aride semble être frappée de la même stérilité que le Lout, mais elle ne garde pas ce caractère désolant sur une étendue aussi immense. On y rencontre parfois des sillons creusés par les pluies hivernales, où les graines des plantes herbacées parviennent à s'établir et à fructifier, et ce seul phénomène de la vie organique en évoque beaucoup d'autres du même genre et contribue à animer cette contrée déserte.

Dihiseif est un endroit trop pauvre pour qu'on puisse y séjourner longtemps ; aussi, malgré notre fatigue, nous nous remîmes en marche le jour suivant. Ayant fait 20 kilomètres dans un pays mamelonné et riche en plantations de *tamaris*, nous arrivâmes à Khabis où l'on nous avait préparé un spacieux logement dans un vaste jardin de palmiers, d'orangers, de citronniers et de

grenadiers; la même maison avait été occupée par mon unique prédécesseur européen, M. Abbott. Arrivés le 7 avril à Khabis, nous y restâmes jusqu'au 12, pour avoir le temps de prévenir les autorités de Kirman de notre prochaine arrivée dans cette ville, et pour donner un peu de repos à nos chevaux qui se soutenaient à peine.

Les habitations de Khabis ne sont ni riches ni commodes. Les portes sont considérées comme un luxe qu'on se permet rarement; les fenêtres sont remplacées par un grillage modelé en pisé, presque toujours d'un dessin original et quelquefois stucqué d'albâtre, treillage qui n'empêche ni les hirondelles, ni les chauves-souris, ni même les chacals d'entrer dans la maison de l'homme comme chez eux. Mais pour la plupart du temps ces modestes cabanes sont perdues dans de vastes jardins, et l'on n'a qu'à monter sur leurs toits, toujours très élevés, pour jouir d'un coup d'œil qui fait oublier le manque de confort des logements. Sous un ciel bleu foncé, d'un éclat insoutenable en plein midi, on voit à ses pieds un immense tapis mouvant d'aigrettes de palmiers, dont le vert jaunâtre se marie très bien à la sombre verdure des citronniers et des orangers plantés à leurs pieds. A l'horizon méridional se dresse un majestueux amphithéâtre de montagnes verdoyantes à leurs bases, et couronnées par des cimes neigeuses, tandis qu'à l'est et au nord, le Lout s'étend à perte de vue, semblable à une masse de métal incandescent d'un rouge pâle, inondé, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, d'une lumière intense sans la moindre trace d'ombre. L'eau qui circule abondamment dans les jardins du bourg y entretient une végétation vigoureuse, et presque partout les ruisseaux et les bassins sont bordés d'oléandres, nommées *guiche* en persan, qui, à cette époque de l'année, commençaient à fleurir et embaumaient l'air d'un doux parfum qui ne permettait guère de soupçonner le caractère éminemment vénéneux de cette plante. Le dattier prospère à Khabis; on y compte plus de 60 000 arbres, et ici ils ne sont jamais détruits comme dans

le district de lezd par des froids précoces en automne ou des abaissements de température subits au printemps. Cet arbre atteint ici une élévation considérable; j'ai mesuré trigonométriquement la hauteur de trois troncs renommés pour leur dimension, et j'ai trouvé les chiffres suivants : 16^m,7 (54,8 p. a.); 16^m,5 (54,2 p. a.); et 16^m,1 (52,9 p. a.), mais comme ce dernier palmier était recourbé, la longueur totale de son tronc ne sera pas moindre de 16^m,8 (55 p. a.). Le *henneh* (*Lawsonia alba*) de Khabis est à juste titre renommé dans toute la Perse; on le vend sur place 1 fr. 20 cent., le batman et un quart, et la quantité de matière colorante contenue dans cette plante est cinq ou six fois plus grande que celle de tout autre *henneh*. Pendant notre séjour à Khabis, mes compagnons de voyage firent une excursion dans les montagnes de Sirtch, et M. Gœbel visita les sources chaudes situées dans cette chaîne; elles ont, d'après son observation, de 33 à 37 degrés cent. de température.

Le 12, nous nous mîmes en route et ne fîmes qu'une petite étape de 16 kilomètres jusqu'au village nommé Tehahar-Farsang, près duquel, au-dessus d'une source thermale, croît le dernier palmier des environs de Khabis. De là jusqu'à Kirman, notre route coïncide avec celle de M. Abbott, et comme j'ai eu déjà l'occasion de le remarquer, mon prédécesseur a très exactement décrit son itinéraire, en sorte que je puis me borner à quelques observations générales sur le caractère orographique du pays situé entre Khabis et Kirman. Cette région est très montagneuse; l'art y a très peu fait pour rendre les communications praticables. Ainsi des trois cols qu'on a à franchir en suivant cette direction, la montée du premier, nommé Goudar, est un peu travaillée par ordre du sardar Khan Baba Khan; mais la descente de ce col, et la route qui franchit les deux autres, sont restées presque telles que la nature les a faites. Non-seulement cette voie n'est pas carrossable, mais une modeste litière ne peut y passer sans être portée en beaucoup d'endroits à bras d'hommes. Cette partie alpestre du district de Kirman est de tous côtés cernée

de montagnes formant un circuit elliptique, dont le grand axe, long de 60 kilomètres, est dirigé presque exactement du nord au sud et sert de ligne de faite à la chaîne des montagnes de Sirtch. En même temps elle partage les eaux qui coulent à l'est vers le Lout de celles qui se dirigent à l'ouest vers la plaine de Kirman. Dans un des défilés de ces montagnes, à l'endroit dit Derrei-Sakht, remarquable par la quantité d'oléandres qui y croissent, les chevaux de la caravane broutèrent quelques feuilles de cette plante vénéneuse, et l'un d'eux succomba avant d'arriver à Dangh-ou-Nim, notre station du 13 avril. Cinq autres périrent dans ce village. Chez toutes les bêtes empoisonnées, l'action du toxique se manifestait en premier lieu par une grande faiblesse dans les jambes, puis la pupille et même tout le globe de l'œil se dilataient d'un cinquième ou d'un sixième de leur grandeur normale; une bave mousseuse apparaissait au coin de la bouche, les mâchoires se serraient convulsivement, et l'animal expirait. Les indigènes prétendent qu'on peut sauver le cheval en lui versant dans le gosier, immédiatement après l'empoisonnement, une forte décoction de dattes. Ce remède peut être bon, mais tout ce que je sais, c'est que, appliqué deux ou trois heures après l'empoisonnement, il ne produisit aucun effet, en sorte que le seul moyen efficace d'empêcher un accident aussi fâcheux dans un pays où les chevaux de bât sont introuvables, c'est de leur mettre des sacs sur le museau pendant tout le temps qu'on traverse le taillis d'oléandres où serpente la route dans le défilé que nous venons de nommer. C'est évidemment la même plante que celle que Strabon décrit comme ressemblant aux lauriers dans le § 7 du chap. II du livre XV de sa Géographie.

Nous arrivâmes le 14 avril à Kirman, et la difficulté d'y trouver des chevaux et des mulets nous força d'y rester jusqu'au 5 mai. Cette ville est peut-être la moins connue de toutes les cités de la Perse; très peu d'Européens y ont été. Après Marco-Polo, c'est Pottinger qui le premier y a passé quelques jours; puis elle a été

visitée par M. Westergaard, qui n'a rien publié jusqu'à présent sur son voyage dans cette partie de la Perse; enfin, notre dernier prédécesseur est M. Abbott. Mais son itinéraire ne nous conduit que jusqu'aux portes de la ville, et sa description de Kirman, probablement très circonstanciée, d'après ce qu'il dit dans une note placée au bas de son mémoire, n'a jamais été publiée.

Kirman est située dans une plaine, ou plutôt dans une vallée de forme oblongue dirigée de N.-N.-O. au S.-S.-E. d'une trentaine de kilomètres de longueur; sa largeur, à la hauteur de la ville, n'est guère que de 20 kilomètres, mais elle devient plus grande au nord et s'unit aux plaines élevées traversées par la route de lezd. En venant de l'est, on n'aperçoit la ville qu'à une distance de 5 à 6 kilomètres, et vu le grand nombre de ruines assez bien conservées qui l'entourent, elle paraît de loin assez considérable; mais cette illusion cesse aussitôt que l'on entre dans les tristes décombres du Mahalei-Gebrié (1), faubourg jadis florissant, habité exclusivement, comme l'indique son nom, par les ignicoles. Il fut pillé par les Afghans, mais c'est Agha Mouhammed Khan, en 1208 et 1209 de l'hégire, qui l'a définitivement saccagé et démoli. Des ruines plus vastes encore s'étendent du côté méridional de la ville; mais comme leur origine est plus reculée (car cette destruction date de la seconde invasion des Afghans en Perse après l'assassinat de Nadir Chah), il y a beaucoup moins d'édifices sur pied, et l'œuvre de dévastation porte un cachet de vétusté qui en atténue un peu l'effet désagréable. A l'ouest aussi, une bande de ruines, large de 400 à 500 mètres, défend les abords du mur de la ville nouvelle. Ce mur a la forme d'un hexagone irrégulier, dont le côté nord a, en chiffres ronds, 500 mètres de longueur, celui du nord-ouest, 600, celui du sud-ouest, 1125, le côté sud, 500, celui du sud-est, 750 et celui du nord-est, 600; mais la longueur exacte de l'enceinte est de 4625 mètres. La citadelle, adossée à la partie moyenne du mur sud-ouest, a une forme presque carrée de 300 à 350 mètres

(1) Voyez le plan annexé.

de côtés. Les murs de la ville et de la citadelle sont en pisé, et dans beaucoup d'endroits ils demanderaient de sérieuses réparations ; cette enceinte est munie de cinq portes : Soultani, Gebrié, Bagh, Mesdjid et Rigabad. Deux ruisseaux passant au nord et au sud de la ville y amènent l'eau potable. Kirman ne possède que trois mosquées considérables, Djouma, Mélik et Kalentar ; une école supérieure dite Médressei-Ibrahim Khan, et sept caravansérails : Gendj-Ali-Khan, Hindoué, Gebrié, Gulchan, Mirza-Hussein Khan, Salehi-Nazir et Khorassanié. Il n'y a que deux jardins dans la ville, et tous les deux sont dans la citadelle. Le premier, nommé Gulchan, occupe l'intérieur de la grande cour du palais du gouverneur. C'est plutôt un parterre de fleurs qu'un jardin, car, sauf un hêtre remarquable par sa dimension, et deux cyprès assez chétifs, il n'y a pas d'autres arbres ; mais on y trouve une quantité de rosiers et d'églantiers. Les roses se distinguent par leur beauté et leur variété ; deux espèces surtout méritent une mention particulière, car je ne les ai rencontrées que là : c'est une rose jaune à cent feuilles, et une très petite, mais très bien garnie, d'une teinte rouge pâle. Les interstices entre les rosiers sont occupés par des jasmins qui fleurissent immédiatement après les roses, en sorte que jusqu'au mois de juin, il y a toujours dans ce parterre une grande quantité de fleurs odoriférantes qui saturent l'air de leurs parfums. L'autre jardin n'est pas loin du palais ; il s'appelle Baghi-Nazar, et ne contient que des peupliers et des arbres fruitiers. A 3 kilomètres à l'est de Kirman, une chaîne de montagnes rocheuses, dite Kouhi Seri-Assiab, s'élève au-dessus de la plaine ; un embranchement de ces montagnes, série de collines peu élevée, mais très escarpée et hérissée de rochers, se dirige vers le nord-ouest. Elle finit près de la ville d'une manière abrupte, non loin d'un monument funéraire dit Mazari-Hussein Khan, érigé en face de la porte Mesdjit sur le tombeau d'un *derwich*, chef d'une secte religieuse. Sur la cime des rochers qui couronnent cette crête, on voit les restes d'une ancienne forteresse, dite Kalei-Doukhter,

qu'on prétend être une construction contemporaine de la fondation de la ville, et l'on y montre encore un puits profond et large, creusé dans le roc, au moyen duquel on descendait dans une galerie souterraine qui conduisait la garnison de la forteresse, pendant qu'elle était assiégée, vers l'eau qui coule dans un ravin qui sépare ce chaînon des jardins de Mouhammed Ismail Khan, vézir actuel de Kirman et de celui d'Agha-Khan, les deux plus beaux jardins qui soient dans les environs de la ville.

L'air de Kirman serait très salubre s'il n'était pas aussi sec. Pendant le mois d'avril, la saturation variait de 18 à 23 pour 100, et ne dépassait jamais ce chiffre, même après de légères pluies. A en juger par les températures que nous avons eu l'occasion d'observer à Kirman, surtout si l'on tient compte de l'augmentation de la chaleur de jour en jour, elle doit être très forte en été; et quoique chaque hiver le mercure du thermomètre descende au-dessous de zéro, cet abaissement de température n'est jamais considérable et ne dure que très peu de temps. Ainsi la chaleur moyenne de l'année à Kirman sera comprise entre 16 et 17 degrés centigrades. La pression de l'air varie très peu, et la quantité de pluie et de neige est tellement insignifiante, que je n'ai jamais entendu parler, dans la province de Kirman, de *deïmi*, c'est-à-dire de terre cultivable sans une abondante irrigation.

D'après une tradition répandue jusqu'à présent parmi le peuple de Kirman, et consignée même dans quelques écrits historiques, cette ville a été fondée du temps d'Ardéchir Babeghan, qui régna entre 226 et 238 de l'ère chrétienne. Le Tarikhi Mu'djam a conservé une légende très connue dans le pays, d'après laquelle, non loin du rocher où est bâtie la forteresse de Kalei-Doukhter, se trouvait un petit village dont un des habitants les plus notables portait le nom de Heft-Abad. Il avait sept fils et une fille. Un jour que les villageoises s'établirent comme de coutume devant leurs maisons pour filer du coton, et que, conformément à un ancien usage, on fixa une certaine récompense en faveur de celle

d'entre elles qui terminerait sa besogne avant les autres, la fille de Heft-Abad, assise à l'ombre d'un pommier, ramassa une pomme récemment tombée de l'arbre. L'ayant coupée en deux, elle remarqua qu'une moitié du fruit était piquée de vers dont un seul était encore vivant. Elle fit vœu de conserver ce ver intact et même de le nourrir si elle parvenait à obtenir le prix de travail; en cas contraire, elle se promettait de l'écraser. S'étant mise à l'œuvre, elle épuisa avant toutes ses compagnes sa provision de coton, et alla en demander une nouvelle à sa mère qui en fut très étonnée. Pressée d'expliquer cette activité extraordinaire, elle répondit qu'elle n'en savait rien, mais que le travail se faisait presque tout seul; enfin elle avoua le vœu qu'elle avait fait, et sa mère l'engagea à s'en acquitter sur-le-champ et de prendre bien soin de cet animal bienfaisant. Le ver élevé dans la famille de Heft-Abad lui porta bonheur; les brigandages auxquels se livraient le père et les fils et dont ils vivaient, réussirent, dès ce jour, à merveille. Le ver grandissait à vue d'œil et l'influence et la richesse de la famille de Heft-Abad croissaient en proportion; enfin, ce villageois devint le roi de cette province, et le ver fut l'objet de l'adoration de ses sujets. On construisit pour lui une somptueuse demeure taillée dans le roc, où on lui servait journellement des quantités énormes de riz et de beurre, immédiatement dévorées par ce dieu glouton. La fille de Heft-Abad était gardienne et prêtresse de son temple. Ardéchir, ayant secoué le joug des Arsacides, songea à s'emparer de Kirman; mais les astrologues qu'il consulta, lui déclarèrent que, tant que le ver resterait dans la forteresse de Heft-Abad, il n'avait aucune chance de la réduire. Le Sassanide eut alors recours à une ruse. Il prit le costume d'un marchand et habilla de même l'élite de ses guerriers; puis, ayant chargé sur des mulets quelques coffres vides et une forte provision de riz et de plomb, il se rendit dans le voisinage de la forteresse et s'y établit sous des tentes. Etant allé au marché du village, il fut aperçu par la fille de Heft-Abad qui en

devint éperdûment amoureuse. Après de vains essais pour combattre sa flamme, elle l'avoua dans une lettre, qu'elle lança, au moyen d'une flèche, dans la direction de la tente d'Ardéchir, lui promettant, dans cette épître, d'exaucer tous ses vœux s'il consentait à l'épouser. Ardéchir lui répondit qu'il n'était qu'un modeste négociant, et qu'ayant manqué de périr dans une tempête qu'il essuya dans la mer des Indes, il fit vœu de rassasier une fois à ses frais le ver de Kirman, si, par son influence, il parvenait à être sauvé. Étant heureusement arrivé à bon port, il désirait, avant tout, s'acquitter de son engagement; après quoi il pourrait songer à d'autres projets. La fille de Hest-Abad lui accorda la permission d'entrer dans l'intérieur de la forteresse. Il plaça ses guerriers dans les coffres vides et les ayant chargés sur ses mulets, les introduisit dans la forteresse avec ses provisions de riz et de plomb. Sous prétexte de préparer le sacrifice, il alluma un grand feu et fondit le plomb qu'il avait apporté avec lui, et après avoir stimulé l'appétit du ver, en lui présentant une petite portion de riz bien cuit, il lui versa dans la gueule du plomb liquéfié que le dieu vorace avala sans défiance. Mais, après avoir goûté une seconde fois du même plat, il quitta brusquement sa demeure et s'envola du côté de Bam, où il éclata avec un bruit tellement intense, qu'à Kirman, à 240 kilomètres, la terre en trembla. Ardéchir profita de la confusion que cet événement répandit dans la forteresse pour s'en emparer, et pour mettre à mort Hest-Abad et ses fils. Sa fille parjure ne fut pas épargnée non plus, en punition de la facilité avec laquelle elle sacrifia à un caprice du cœur le sort de sa famille. Kirman devint ainsi la capitale de la nouvelle dynastie persane, mais la tradition rapporte que bientôt Ardéchir s'en dégoûta. Allant un jour à la chasse, il commanda à son chef de cuisine son repas pour l'heure du coucher du soleil, en l'engageant de n'en rien donner avant son retour à qui que ce fût et sous aucun prétexte. Peu d'instants avant le coucher du soleil, un pèlerin, exténué de fatigue, s'arrêta

devant les portes du palais, et supplia les serviteurs du roi de lui donner un peu de nourriture. A force de prières il obtint quelques bouchées de pilau qu'il mangea, et il disparut. Ardéchir revint bientôt après, et ayant appris que, contrairement à son ordre et avant son retour, on avait nourri à sa cuisine un pauvre voyageur, il s'écria : Ce pèlerin a emporté la prospérité du pays, et dorénavant cette province restera éternellement pauvre. Par suite de cette conviction, il transporta sa capitale à Istakhr.

Ces traditions n'ont certainement rien de sérieux dans les détails, mais le fond peut être vrai, c'est-à-dire que Kirman peut avoir été la première capitale des Sassanides, et que ces rois, ayant acquis la conviction que cette province n'était pas assez fertile pour nourrir une population considérable, l'abandonnèrent. Ce défaut de forces productives dans le district de Kirman est tellement vrai, que dans le siècle passé Nadir chah étant obligé de puiser trois ans de suite dans ce pays une quantité notable des approvisionnements de son armée, y produisit une famine dont la population souffrit beaucoup, et qui dura sept à huit années consécutives. La numismatique sassanide corrobore en quelque sorte ces indications fournies par la tradition, car, d'après M. Mordtmann, c'est sur les monnaies de Chapour III, en 383 et 388, que l'on rencontre pour la première fois deux caractères pehlévis qu'il transcrit par *kr*, et qui, selon lui, doivent être les initiales du mot Kirman. On rencontre le même sigle sur les monnaies de Bahram V, entre 420 et 440 de l'ère chrétienne; depuis lors, il apparaît jusqu'à la trente et unième année du règne de Khosrou II, qui correspond à l'an 622 de J.-C., et ce n'est que sur les monnaies frappées sous le Khalifes, qu'on trouve le nom de cette ville figuré en toutes lettres. Sans accorder à ces faits une trop grande valeur, j'observerai qu'il me semble incontestable que Kirman a existé comme ville sous les Sassanides, et que les Arabes musulmans y trouvèrent établi un des principaux foyers de la doctrine de Zoroastre, et que leur propagande armée et

violente n'a pu extirper cette ancienne croyance, remarquable par sa vitalité tenace qui l'a soutenue en dépit de tout, pendant 1277 ans. Mais l'islamisme finira bientôt par absorber complètement les faibles restes des ignicoles, car, de 12000 familles guèbres qui résidaient à Kirman à la fin du siècle passé, au moment où Agha-Mouhammed Khan assiégea cette ville, il n'y en reste que 70 à Kirman et 2 à 300 dans les villages voisins, tels que Firouzan, Djoufar et Mahan (qu'on prononce Mahoun). Le nombre de Guèbres qui abjurent leur religion chaque année est considérable. Non-seulement ils se mettent ainsi à l'abri d'injures continuelles et de persécutions incessantes, mais rien n'a été négligé pour leur rendre ce changement de religion aussi attrayant que possible. Ainsi un membre mineur d'une famille guèbre qui se fait musulman devient, par le fait seul de son apostasie, chef de sa famille, et propriétaire exclusif des biens meubles et immeubles de ses parents. Le sexe n'y fait aucune différence, car une fille guèbre qui épouse un musulman en changeant de religion, donne par cela même à son mari le droit de s'approprier tout ce que possèdent son père et sa mère. J'ai vu moi-même à Iezd un seïde qui commandait en maître dans la maison d'un riche ignicole; et quand je lui en exprimai mon étonnement, il me répondit très tranquillement qu'ayant épousé la fille du chef de cette famille, il avait acquis le droit d'agir comme il le faisait. Le clergé guèbre de Kirman ne peut opposer à cette oppression que des obstacles tout à fait insignifiants, tant à cause de la peur des musulmans, que de sa profonde ignorance de toute chose, même des dogmes de sa religion. Dans tout le Kirman, je n'ai trouvé qu'un seul *Destour*, Behrouz, fils de Moullah Iskender, qui eût quelques connaissances; il déchiffrait l'alphabet zend et houzvarech, mais il ne pouvait traduire un mot ni de l'Avesta, ni même du Vendidad. Les Guèbres de Kirman parlent entre eux une langue particulière, très différente de celle que M. Spiegel nomme la langue des Parsis. Je leur ai montré quelques spécimens de cet idiome, publiés

dans la *Grammatik der Parsis-Sprache* de ce savant distingué, et ils m'avouèrent qu'ils ne comprenaient les textes rapportés dans cet ouvrage que très difficilement. Ils nomment leur langue *Déri*, et prétendent : 1° qu'elle n'est qu'un travestissement artificiel de la langue persane pure, dans le genre du balaibalan des Arabes; 2° qu'elle ne date que du temps où les musulmans envahirent leur contrée; et 3° que les Guèbres n'eurent recours à cet artifice que pour cacher le sens de leurs paroles à leurs compatriotes qui embrassèrent la foi nouvelle. Ils disent que dans l'origine, cette langue n'était comprise que par ceux d'entre eux qui l'avaient étudiée dans les écoles, mais que peu à peu elle devint familière à tous. Quoiqu'il n'y ait rien d'absolument impossible dans cette tradition, il faut néanmoins se défier des hypothèses philologiques formulées par des gens aussi ignorants que les Guèbres actuels. D'après le peu d'échantillons de cette langue placés sous mes yeux, il m'a semblé que ce n'est pas un argot, mais bien un dialecte du persan pur; et sans vouloir rien identifier, je crois devoir rappeler que Strabon, citant l'opinion de Néarque, dit que la plupart des Mages, et les Karamaniens surtout, parlaient persan et mède : ce qui permet de supposer que déjà, à l'époque d'Alexandre le Grand, deux langues assez différentes existaient dans le pays.

Le zèle fanatique que les musulmans apportent à détruire dans les contrées placées sous leur domination toute trace des temps antérieurs à l'islamisme, explique pourquoi les monuments de l'époque sassanide ont complètement disparu. Le plus ancien monument de la ville est la mosquée dite de Mélik; elle se trouve dans un bas-fond quadrangulaire où l'on descend par un long escalier. Elle était très ruinée et on la reconstruisait quand je la visitai. Je n'ai pu y trouver qu'un débris d'un verset du Koran, tracé en caractères qu'on ne rencontre pas avant le viii^e siècle de l'hégire. La tradition, cependant, en rapporte la construction au seldjoukide Mélik Chah, qui régna entre 466 et 485 de l'hégire. Le second monument, dans l'ordre chronologique, est la mosquée de

Djourn'a ; elle porte une inscription qui dit qu'elle a été construite par ordre de Mouhammed Mouzaffer, le premier du mois de Tchawal de l'an 750 de l'hégire. Ce personnage n'est autre, évidemment, que Moubariz-ed-din-Mouhammed, fils de Mouzaffer, né l'an 700 de l'hégire et mort l'an 765 (voy. Defrémery, *Mémoire sur la dynastie des Mozaffériens*, *Journ. asiatique*, août 1844 et juin 1845). Le monument le mieux conservé, mais aussi le plus moderne, est le medressch d'Ibrahim Khan, construit par ce gouverneur de Kirman qui administra cette province presque en souverain indépendant, au commencement du règne de Feïkh-Ali-Chah. En dehors des murs de la ville, il n'y a que les deux monuments que j'ai déjà mentionnés : le mausolée du dervich Hussein-Khan, surmonté d'une coupole en briques émailées de couleur bleu foncé, et la forteresse de Kalci-Doukhter.

Les maisons particulières de Kirman se distinguent des habitations persanes en général par une haute tour ou cheminée carrée appelée Badghir, « ventilateur », placée sur le toit au-dessus d'une découpe dans le plafond. Ce tuyau est percé en haut de larges ouvertures faisant face aux quatre points cardinaux. Le besoin d'avoir ici de la glace pendant l'été fait que nulle part en Perse on ne trouve autant de glaciers aussi bien construits qu'à Kirman. Le plus habituellement on donne à ces édifices la forme de cônes élevés, abrités au sud, à l'est et à l'ouest par de hautes murailles qui les préservent de la réverbération des parties du sol les plus éclairées par le soleil. En hiver, dès que la température de l'air s'abaisse au-dessous de zéro, on introduit de l'eau dans des bassins larges et peu profonds, puis on recueille la glace qui s'y forme, et on l'empile dans ces glaciers où elle se conserve pendant tout l'été. Le grand nombre de ces établissements prouve que cette industrie est profitable, et permet de livrer la glace à un prix très modique.

L'industrie principale de Kirman est la confection des châles. Ils le cèdent beaucoup en finesse aux étoffes du même genre fabriquées dans le Kachemir ; mais ils coûtent moins cher, leurs

dessins sont plus variés, et leurs couleurs tout aussi belles et aussi durables. Malgré la protection spéciale que le chah actuel accorde à cette industrie, elle dépérit néanmoins de jour en jour; au lieu de 4200 ateliers qu'il y avait là jadis, on en compte aujourd'hui à peine 200. Il faut en chercher la cause dans la quantité et le bon marché des contrefaçons européennes, qui coûtent beaucoup moins cher, à la vérité, que les étoffes orientales, mais qui durent infiniment moins et qui restent fort en arrière de leurs modèles pour la variété et le bon goût des dessins, pour la beauté et l'éclat des couleurs. S'il est vrai que l'art oriental n'a su s'élever que jusqu'à l'arabesque, il faut convenir que les artistes asiatiques l'appliquent en maîtres partout où ils en font usage.

La position avantageuse de Kirman sur la grande route continentale des Indes vers l'Occident, donnerait le droit des attendre à trouver dans cette ville un commerce beaucoup plus florissant qu'il ne l'est en réalité; mais la proximité de Iezd, centre éminemment industriel et commerçant, lui porte préjudice. Les ballots de marchandises venant de Bender Abbassi ne sont presque pas ouverts à Kirman, en sorte que les nombreuses caravanes qui y arrivent traversent la ville sans y laisser de traces. Du reste, le musulman de Kirman est trop homme de plaisir pour songer sérieusement au commerce; et les Guèbres, qui ont beaucoup de dispositions pour ce genre d'occupation, obtiennent très difficilement la permission de sortir du pays, même pour aller à Téhéran. On les empêche surtout de visiter l'Inde, où l'état florissant de la communauté ignicole leur montrerait avec trop d'évidence la différence qui existe entre l'intolérance du régime musulman et la conduite éclairée d'un gouvernement chrétien, fort et grand, qui respecte la liberté de conscience. Il n'y a pas trop à s'étonner de l'indifférence avec laquelle les habitants de Kirman supportent l'état de médiocrité de fortune qui est général parmi eux; car la vie est à bon marché, le climat agréable, le vin capiteux et abondant, les femmes belles et faciles,

et le clergé très tolérant sur l'article de la boisson prohibée par le Koran. Le despotisme gouvernemental ne pèse même que sur les sommités sociales, en sorte que toutes les conditions d'une existence matériellement heureuse se trouvent ici à la portée de la majorité. Aussi Kirman a une réputation de pays de Cocagne bien établie en Orient; pour s'en convaincre, on n'a qu'à parcourir les inscriptions dont les voyageurs musulmans ont la manie de couvrir les murs des stations de postes. Dans toutes les autres parties de la Perse, ce sont des sentences philosophiques, des versets du Koran, des imprécations contre le premier ministre ou contre le gouverneur de la ville voisine, etc., tandis que sur la route de Kirman à Iezd, l'albâtre des murs des stations ne reproduit que des rimes louangeuses sur la beauté des dames du pays et sur la qualité de son vin. Il ne faut cependant pas croire que le Kirmanien ne songe uniquement qu'aux plaisirs matériels de cette vie; il est très enclin aux extravagances théologiques, et surtout aux recherches alchimiques. Cette dernière faiblesse est si grande, que sur dix habitants de Kirman trois dépensent certainement tout ce qu'ils ont en recherches laborieuses et patientes pour découvrir la pierre philosophale. Leur croyance dans la transmutabilité des métaux est inébranlable. J'ai beaucoup disserté avec eux sur ce sujet, et j'ai acquis la conviction que c'est plutôt à leur complète ignorance de la physique qu'à celle de la chimie qu'il faut attribuer leurs folles espérances de réussite par les moyens qu'ils appliquent à ce genre de recherches. Ils ne sortiront jamais du cercle vicieux où ils tournent, tant qu'ils ne renonceront pas aux idées erronées qu'ils se font des propriétés générales des corps, telles que leur couleur, leur poids, leur densité, leur malléabilité, etc. Ainsi pour eux, le problème de la confection de l'argent consiste uniquement dans l'invention d'un moyen de solidifier le mercure sans altérer sa couleur et son éclat, et ils ne voulaient pas croire qu'il y a des températures auxquelles le mercure devient solide, sans passer pour cela à l'état d'argent. La

nécessité d'avoir beaucoup d'alambics pour la distillation de l'eau de rose, qui est très bonne à Kirman, facilite ce genre de recherches. Cette industrie donne même un semblant de raison aux folles dépenses auxquelles ces manipulations alchimiques entraînent les crédules qui s'y livrent. Malheureusement, s'ils gagnent 1 fr. sur l'eau de rose, ils en dépensent 100 dans la poursuite d'un but imaginaire.

J'ai profité de mon séjour forcé à Kirman pour visiter le village de Mahan, célèbre par ses fabriques d'opium et par le tombeau du cheikh Ni'met-Oullah, le Nostradamus de la Perse. Il naquit le 22 redjeb de l'an 730 de l'hégire, et mourut à Mahan à la même date en 834, à l'âge de 104 ans. Il laissa une série de prédictions rimées, dont une est surtout très connue en Perse. C'est un tableau de l'avenir de ce pays où l'on croit reconnaître une prévision exacte des règnes de Fetkh-Ali-Chah, de celui de Mouhammed-Chah, et enfin de celui du chah actuel. Selon lui, ce monarque portera le nom de Nassr-ed-din, règnera de quatre à cinq ans, et sera le dernier roi de la Perse. Comme preuve de l'exactitude de ses prédictions, évidemment fausses quant à la durée du règne du chah actuel, les gens qui croient à ces prophéties ne manquent jamais d'observer : 1° que le chah porte un nom prédit par le cheikh et très peu commun en Perse; 2° que dans la quatrième année de son règne, il a manqué d'être assassiné par les Babis; et 3° que Mouhammed-Chah et son prédécesseur ont régné exactement le nombre d'années prédit par le saint. Mais on oublie toujours, dans ces sortes d'appréciations de prophéties, que la foi même aux rêves creux d'un vieillard ascète a pu contribuer à leur réalisation. Ainsi, Mouhammed-Chah lui-même avait une vénération sans bornes pour la mémoire du cheikh. Étant encore très jeune, et presque sans aucune chance de devenir roi, puisque son père Abbas Mirza était dans la force de l'âge et avait beaucoup plus d'inclination pour ses autres enfants, ce prince fit élever à grands frais un beau mausolée à l'endroit de la sépulture du cheikh.

Il y fit construire aussi un aqueduc coûteux et un grand caravansérail, où les pèlerins qui viennent honorer les mânes du saint sont logés et hébergés gratis. Jadis la mosquée du cheikh possédait une riche bibliothèque, mais à présent les manuscrits sont tous enfermés dans une chambre humide où ils sont détruits par les rats. J'ai acquis, par l'entremise d'un seïd, membre de l'administration du *Vakf* de cette mosquée, quelques feuillets d'un Koran coufique, et j'ai beaucoup regretté de ne pas avoir connu l'existence de cette collection de manuscrits au commencement de mon séjour à Kirman ; j'aurais pu consacrer plusieurs jours à leur examen, car il n'est pas impossible que cette bibliothèque contienne quelques ouvrages rares. Mahan n'est éloigné que de 26 kilomètres de Kirman, mais le pays qu'on traverse pour y aller est un désert presque aussi aride que le Lout. A moitié chemin, on a creusé un puits, où l'on a trouvé une bonne source d'eau à une profondeur assez considérable. Ce puits est confiée à la garde d'un pauvre vieillard qui distribue l'eau aux passants, et qui vit d'aumônes.

L'arrivée du nouveau gouverneur de Kirman, fils aîné du défunt prince Kahraman Mirza, me donna enfin le moyen de quitter cette ville, car je pus louer les chevaux qui avaient amené ses femmes et ses bagages. Nous partîmes de Kirman le 5 mai 1859, le jour de la fête de Ramazan, au moment même où le jeune *Emir-Zadeh* faisait son entrée dans le palais d'où nous sortions.

La route de Kirman à Iezd est tellement uniforme que je n'ai presque rien à ajouter aux détails consignés à ce sujet sur la carte de mon itinéraire. Elle ne quitte pas une plaine élevée, dont le sol argileux et salin est souvent couvert de sable mouvant. A droite, pendant tout le trajet, on a une série de collines qui séparent cette plaine du grand désert de Lout, à gauche, s'étend la chaîne principale, qui, sous différents noms, tels que Kouhi-Paris, K. Méched et d'autres marqués sur la carte, s'élève comme un mur entre la province de Chiraz et celles de Kirman et de Iezd, et conserve une direction constante N. 60° O. jusqu'au nord

d'Ispahan. Son élévation absolue doit être assez considérable, car jusqu'à la fin de mai beaucoup de ses cimes étaient couvertes de neige. Les villages sont très rares dans la plaine que nous parcourions, en partie à cause des incursions des Beloudjs, mais principalement à cause du manque d'eau. Dans les quinze endroits habités que j'ai marqués sur la carte, dont deux sont des caravansérails isolés, l'eau a été amenée de très loin à frais considérables, au moyen de galeries souterraines où l'on descend par des puits larges et profonds. Quoique cette eau coule à une certaine profondeur, sa direction est marquée sur le sol par une végétation plus abondante qui indique le cours souterrain. D'après notre levé, la distance entre Iezd et Kirman est de 314 kilom. ; les Persans l'évaluent à 72 fars., ce qui donne pour la longueur du farsang un peu plus de 4 kilom. $\frac{1}{3}$. Les stations de poste sont à Baghin (7 fars.), Robot (4 fars.), Kaboutarkhan (4 fars.), Bahram abad (8 fars.), Kouch Kouh (8 fars.), Baïaz (5 fars.), Anar (5 fars.), Chimch (7 fars.), Kirman Chahan (5 fars.), Seri-Iezd (11 fars.), et Iezd (8 fars.).

Le plan de Iezd, joint à ce mémoire, me dispense d'entrer dans de trop grands détails topographiques sur cette ville ; mais je dirai quelques mots sur son passé et sur son état actuel, d'autant plus que même M. Petermann, si exact et si circonstancié dans la description des endroits qu'il a visités, n'en dit que peu de mots.

Iezd est une ville d'une haute antiquité. Déjà d'Anville, avec sa lucidité habituelle, disait, page 277, vol. II de sa *Géogr. ancienne abrégée*, « qu'on peut reconnaître dans le nom Iezd sur la frontière » de Kirman, celui d'*Isatichae*, quoique placée en Caramanie par » Ptolémée. » Istakhri rapporte cette localité au district de sa ville natale ; d'autres, et avec eux d'Herbelot, la comptent parmi les cités du Khorassan. Cette indécision des géographes anciens et modernes au sujet du classement de Iezd dans telle ou telle autre partie de l'empire persan, doit être exclusivement attribuée

à sa position géographique, cette ville se trouvant située au point d'intersection des frontières des trois provinces de Kirman, du Khorassan et de Fars. Jusqu'à nos jours encore les chahs de Perse confient indistinctement l'administration de Iezd; tantôt aux gouverneurs de Chiraz, tantôt à ceux de Kirman quelquefois même ils y envoient des fonctionnaires qui ne dépendent que de Téhéran. Sous le règne des Halakouïdes, cette ville était souvent placée sous la juridiction des lieutenants des souverains monghols dans le Khorassan. Istakhri, et presque tous les géographes orientaux (voyez Barbier de Meynard, *Dict. géogr. de la Perse*, pag. 611) disent que le district de Iezd avait pour chef-lieu *Ketèh*; or, actuellement aucune des localités des environs de Iezd ne porte ce nom. Aussi je crois que, d'après la description qu'Istakhri donne de *Kethu* ou de *Hauma-Iezd* (voy. *Buch der Länder*, pag. 68), il est permis de croire qu'il nommait ainsi la ville même de Iezd actuelle. Il rapporte que la citadelle de Ketha ou Ketèh n'avait que deux portes, dont l'une était appelée porte d'*Aberd* et l'autre porte de la *Mosquée*. Cette dernière se trouvait dans le voisinage de la mosquée cathédrale, située dans l'intérieur de l'enceinte fortifiée, et tout ceci est encore parfaitement exact de nos jours, comme on peut le voir sur le plan annexé, où la mosquée en question est indiquée sous le n° 4. Il s'entend de soi-même que depuis le temps d'Istakhri ce temple a été plusieurs fois reconstruit; les inscriptions tracées jadis sur ses murs sont tellement frustes, qu'il m'a été impossible d'y déchiffrer aucune date. Le plus ancien monument portant une indication chronologique, est la mosquée dite Mesdjiti Emiri Tchakmak. Dans la légende qui orne ses murs, on lit que cet édifice a été construit en 699 de l'hégire par ordre de l'émir Sounghour, fils d'Abdollah Roumi. Voilà à peu près tout ce que l'on peut dire sur les monuments de Iezd qui présentent quelque intérêt archéologique; car ni la coupole des Zenguain, ni le Bourdji Afghani, n'ont conservé aucune

inscription. Le nom du premier de ces monuments rappelle la dynastie qui a régné à Chiraz, et dont le pouvoir s'étendait jusqu'au delà de Iezd; le second est une fortification élevée lors de la première ou de la seconde invasion des Afghans, dont les troupes campèrent près de ce bastion. La partie de la ville qui offre actuellement le plus d'intérêt aux voyageurs est, sans contredit, le riche *bazar* voûté, autour duquel sont groupées les nombreuses manufactures d'étoffes, les teintureries et les fabriques de sucre candi, établissements qui constituent la base de la richesse et de l'importance commerciale de Iezd.

Avant l'islamisme, cette ville était un des principaux centres du culte du Feu. Ses habitants ont gardé leur ferveur religieuse, même après avoir abjuré l'ancienne croyance de leurs pères, et dès les premiers temps de la conquête arabe Iezd a été surnommé *Dar-el-é'badet* « cité de l'Adoration. » Les habitants sont très fiers de cette épithète et tâchent de la justifier par une intolérance extrême. M. Petermann a eu le désagrément de constater personnellement l'impudence du fanatisme de la population de Iezd; et quoique j'aie été plus heureux que lui sous ce rapport, je n'ai aucun doute sur la réalité et l'intensité des sentiments hostiles des Iezdis à l'égard de tous ceux qui ne sont pas musulmans. Aussi leur rapport avec les ignicoles sont très cruels. Le meurtre d'un Guèbre par un musulman reste toujours impuni. Les parents de la victime ne poursuivent même pas l'assassin devant les tribunaux; car ils savent qu'une pareille démarche les exposerait à de fortes dépenses pécuniaires et à la vengeance certaine du meurtrier. Ils achètent bien cher le droit de garder leur ancienne croyance, et leurs prêtres évitent autant que possible de se montrer dans les quartiers habités par les musulmans, étant sûrs d'y être conspués et outragés de la manière la plus brutale. D'après ce que m'a dit le *Ketkhouda* des Guèbres, on comptait, en 1859, 850 familles ignicoles à Iezd et dans une quinzaine de villages de son district; mais leur nombre diminue rapidement, et je crois

qu'on verra même avant la fin de ce siècle l'extinction complète de leur communauté en Perse. Empêchés par la concurrence des musulmans de prendre une part active dans le commerce et dans l'industrie manufacturière, les Guèbres se livrent presque exclusivement au jardinage, et surtout à la culture du coton blanc et du coton brun. Je n'ai rencontré que dans cette partie de la Perse cette espèce de coton que les musulmans ne cultivent presque pas, d'autant plus que les étoffes tissées avec les fils de cette plante servent à la confection des habits dont le port est obligatoire pour les ignicoles. La crainte qu'a le clergé musulman de voir l'hérésie de Zoroastre infecter la foi des vrais croyants, est telle qu'ils ne permettent pas aux Guèbres d'avoir un temple de Feu à Iezd ; à peine tolèrent-ils qu'ils en aient un à Taft.

Ce village considérable est situé à 4 farsangs au sud-ouest de la ville, et il est renommé pour ses fabriques de feutres et pour ses mines de plomb. M. Grewinck a publié, dans son ouvrage sur la géologie de la Perse septentrionale, une description de la route qui conduit de Iezd à Taft, d'après les renseignements qui lui ont été fournis par le docteur Buhse. MM. Abbott et Petermann ont aussi donné quelques détails sur ce village, en sorte que je me bornerai à observer qu'il a servi pendant longtemps de résidence au fameux cheikh Ni'met Oullah de Mahan, et que l'on y voit encore les ruines de l'immense palais où le cheikh enseignait la religion et les principes du soufisme à ses nombreux disciples. Je terminerai cette digression par quelques mots sur la fameuse caverne de Taft, connue en Perse comme une des plus riches mines de plomb.

M. Gæbel a visité cette localité curieuse, et il y a découvert des gisements de turquoises. A Taft, on m'a montré un petit ouvrage persan intitulé *Toouhidi mufassal*, où il est rapporté que pendant la domination des Monghols un vizir du Khakan, amateur de minéralogie, chargea un homme connu par sa véracité de visiter cette caverne pour l'informer de ce qu'il y verrait. Cet individu s'y rendit avec deux habitants de Taft, et ayant ordonné à l'un

d'eux de l'attendre jusqu'au soir à l'entrée de la grotte, il y pénétra avec l'autre villageois. Une galerie qui s'enfonçait rapidement sous la montagne les conduisit dans un vaste assemblage de cavités spacieuses rayonnant à perte de vue dans toutes les directions. Un conduit semblable à la première galerie aboutissait à l'une de ces cavités et débouchait dans une caverne étendue, où une abondante veine d'eau jaillissait d'une fissure latérale. Un vaste bassin formait le fond de cette caverne, et son eau, s'écoulait par un des bords de ce réservoir qui tombait avec un bruit sourd dans un gouffre qui semblait être très profond. Un étroit sentier, où à peine on pouvait placer le pied, permit aux explorateurs de faire le tour d'une partie du bassin et de continuer leurs recherches. Après avoir parcouru une suite de cavernes plus ou moins spacieuses où l'on risquait de s'égarer à chaque pas, ils entrèrent dans une grotte où ils aperçurent des squelettes humains et quelques lambeaux de vêtements à demi pourris, tristes dépouilles de quelques-uns de leurs hardis prédécesseurs qui y avaient perdu la vie. Bientôt après, l'un des explorateurs, celui qui portait la torche allumée, fit une chute et la torche s'éteignit. Restés dans une profonde obscurité, ils firent de vains efforts pour rallumer leur flambeau; ne pouvant y réussir, ils résolurent néanmoins de continuer leur exploration en s'avancant à tâtons. Ils parvinrent ainsi dans une cavité à base carrée, faiblement éclairée par une fissure latérale. Un immense bloc détaché de la voûte de cette caverne gisait sur le sol, et bouchait, à ce qu'il parut aux explorateurs, l'entrée d'un passage qui conduisait probablement à d'autres cavités souterraines. Ayant fait plusieurs fois le tour de ce rocher sans avoir pu trouver aucune issue nouvelle, ils résolurent de revenir sur leurs pas, d'autant plus que leur montre, qu'ils n'avaient pas eu le loisir de consulter jusque-là leur indiquait qu'il était une heure de la nuit, et qu'ainsi ils avaient marché pendant plus de douze heures. Les spécimens de roches qu'ils apportèrent avec eux permirent d'établir que les

cavernes qu'ils avaient visitées, contenaient des gisements de lapislazuli et du minerai d'argent.

Je ne sais à quel point cette relation écrite est authentique quant à ses détails historiques, du reste assez vagues ; mais elle me semble porter un certain cachet de vérité, et j'ai cru utile de la rapporter en extrait, dans l'espoir qu'elle pourra servir à quelqu'un des voyageurs qui viendront après moi dans cette partie de la Perse.

La route entre Iezd, Ispahan et Téhéran a été trop souvent examinée pour qu'il soit utile d'en parler de nouveau. Dernièrement encore, elle a été très bien décrite par M. Petermann, le savant explorateur de Damas et du pays des Druzes (1). Je terminerai donc ce mémoire par un tableau succinct des propriétés physiques de la partie méridionale de l'Asie centrale, et je commencerai par préciser le sens qu'il faut, selon moi, attacher à ce terme géographique.

Cette dénomination est assez moderne ; les pays que nous désignons actuellement par ce nom étaient appelés autrefois Asie supérieure, haute Asie, Tartarie indépendante, etc. C'est seulement depuis qu'Alex. de Humboldt, MM. Murchison, de Verneuil, Ehrenberg, Rose, etc., ont exploré quelques parties de cette vaste région, qu'on a senti le besoin de créer un mot spécial pour la désigner dans son ensemble, et que l'on a adopté l'expression d'Asie centrale. Il semblerait au premier abord qu'en introduisant dans ce terme l'idée géométrique si précise de centre, on excluait toute possibilité de confusion ; il n'en est pas ainsi. Le centre d'une figure est un point qu'on conçoit aisément et

(1) Voy. *Reisen im Orient*, Leipzig, 1861, t. II, p. 210 à 220.

Je profite de cette occasion pour faire remarquer que la page 249 de ce Mémoire, où je dis que « Dupré est le seul voyageur européen qui ait décrit la route de Chiraz à Iezd » était imprimée avant la publication du t. II de l'ouvrage cité du savant professeur de Berlin, qui donne aussi des détails très intéressants sur la nature des pays situés entre ces deux villes. (Voy. p. 185-210, chap. 11 et 12.)

avec une grande netteté ; mais une région centrale, c'est-à-dire une surface qui comprend ce point central et l'entoure, ne se présente clairement à l'esprit qu'à condition de bien préciser ses limites. Là était toute la difficulté. On sentait bien qu'il était impossible de se contenter d'une délimitation arbitraire basée sur un éloignement constant et purement conventionnel d'un périmètre quelconque de ce point central ; car il ne s'agissait pas ici d'une surface géométrique, dont tous les points qui satisfont à une condition donnée sont égaux entre eux : mais on avait affaire à une surface dont les diverses parties jouissaient de propriétés physiques différentes. Il était évident, dès lors, qu'il fallait trouver dans les régions du continent asiatique, disposées autour du milieu de cette partie du globe, quelques points de ressemblance qui permettraient de les réunir sous un seul nom générique. Or, en examinant la carte de l'Asie, on voit qu'il y a d'énormes territoires dont les fleuves se déversent dans l'océan Glacial, d'autres où ils se dirigent vers l'océan Pacifique ou vers l'océan Indien, et enfin une région intérieure contenant des bassins isolés. Si l'on réunit par des lignes droites les sources des petites rivières qui se déversent dans le golfe Persique, à celles de l'Euphrate, du Kour, du Volga, de l'Obi, de la Léna, de l'Amour, du fleuve Jaune, du Brahampoutra, du Gange et de l'Indus, on obtient un immense périmètre qui comprend cette région de bassins méditerranéens, ne communiquant ni entre eux, ni avec aucun des océans qui baignent les côtes de l'Asie. Je crois donc qu'il serait plus rationnel d'appliquer le terme géographique d'*Asie centrale* à l'ensemble de la région comprise dans ce vaste périmètre, où se trouvent les lacs de Van, d'Ourmiah, la Caspienne, le lac d'Aral, etc., comme j'ai eu l'honneur de l'exposer dans une communication présentée à l'Académie des sciences le 9 avril 1860. Cette manière de voir justifie la dénomination de *partie méridionale de l'Asie centrale* que j'ai appliquée au Khorassan.

Chez les géographes arabes, les limites de cette province n'a-

vaient rien de bien déterminé ; quelques-uns d'entre eux comprenaient dans le Khorassan toute la Transoxiane et l'Afghanistan, c'est-à-dire confondaient sous un seul nom des pays très distincts par leurs propriétés physiques et par leur caractère orographique. Cette confusion provenait en partie du manque de données exactes sur la configuration de ces pays, et en partie aussi du peu de valeur qu'on attachait alors, et même tout récemment, aux particularités orographiques de la surface du globe. En effet, si l'on jette un regard sur la carte annexée à ce mémoire, on verra qu'au sud-ouest le Khorassan est complètement séparé des autres provinces de la Perse. Cette limite est formée par la chaîne de montagnes que nous avons relevée entre Kirman et Iezd, laquelle, dépassant souvent la ligne des neiges éternelles, suit avec une constance remarquable, depuis l'océan Indien jusqu'à sa rencontre avec le petit Caucase, une direction qui coupe le méridien sous un angle de 30 à 40 degrés. Au nord, cette province est limitée par le grand soulèvement latitudinal qui va de l'Hindou-Kouch au Démavend, et à l'orient, par les embranchements de l'Hindou-Kouch qui bornent à l'ouest les terrasses de l'Afghanistan ; enfin, au sud, par les monts du Béloudjistan, dont la direction et la constitution sont assez peu étudiées. Ce trapèze, qui n'a pas moins de 350000 kilomètres carrés, se subdivise naturellement en quatre terrasses présentant chacune une dépression. Celle du nord-ouest, qui comprend le grand désert salé situé entre les villes de Kachan, Koum, Damghan, Tourchiz et Tébès, est la plus vaste. Le point le plus bas de ce plateau, point que nous n'avons pas visité nous-même, est indiqué par la direction des cours d'eau qui, des confins de la terrasse se portent vers l'intérieur, et il doit se trouver sur la ligne droite qui joint les villes de Bastam et de Tébès. Ses limites au nord et à l'occident ne s'abaissent nulle part au-dessous de 900 mètres d'altitude absolue, tandis que la hauteur de ses limites au sud et à l'est est d'à peu près 600 mètres ; conséquemment sa pente moyenne est dirigée du nord-ouest au sud-est.

La seconde terrasse comprend le désert de Lout; elle s'étend, comme nous avons vu, entre les villes de Nih, Bendan, Tébès, Iezd et Kirman. Son point le plus bas se trouve sur la droite qui joint Khabis et Nih. C'est, sans le moindre doute, la dépression la plus profonde de tout le Khorassan, car la hauteur absolue de sa limite septentrionale varie de 900 à 1200 mètres; sa limite du sud-est, à Dihî-Seif, n'a que 380 mètres, et son point le plus bas n'a très probablement que 120 ou 150 mètres d'élévation absolue. Sa pente moyenne est dirigée du nord-nord-ouest au sud-sud-est.

La troisième terrasse est celle du Séïstan, limitée au nord par la ligne de partage entre les pentes du nord et celles du sud, crête qui s'étend entre Sebzar et Birdjand. Cette dépression atteint son point le plus bas dans le lac de Hamoun (471 mètres); sa pente, extrêmement douce, est dirigée du nord au sud, et elle se distingue de toutes les autres par son extrême richesse en eau.

Enfin, la dernière terrasse, la plus petite de toutes, qu'on peut même considérer comme une espèce de vallée, est située entre les villes de Khaf, de Toun, de Birdjand, le village de Iezdoun et Hérat. Sa limite méridionale a une élévation moyenne de 760 mètres, et celle du sud de 518; sa pente est dirigée du sud-ouest au nord-est.

Il ne faudrait pas croire cependant, d'après ce que nous venons de dire, que ces divisions naturelles du sol khorassanien soient partout séparées par des limites très marquées; bien au contraire, il arrive souvent que le voyageur passe de l'une à l'autre sans s'en douter. Ce n'est que le changement dans la direction de la pente des ravins et celui des courants d'eau, qui l'avertissent du passage d'une terrasse à une autre. Toute naturelle qu'est cette division, elle n'a pu être constatée qu'après que tous les levés que nous avons faits dans cette partie de l'Asie ont été discutés et orientés, d'après le réseau de plus de 1200 triangles qui ont servi de base à nos travaux topographiques.

La chaîne latitudinale qui traverse le nord du Khorassan n'est

pas seulement une limite orographique, elle coïncide avec la ligne isotherme de 12 degrés centigrades, qui, passant dans l'isthme caucasien par Tiflis et Bakou, entre le 42° et le 41° degré de latitude septentrionale, s'infléchit brusquement près de cette dernière ville vers le sud, comme l'a déjà observé M. Abich, et, en suivant la côte occidentale de la Caspienne, n'entre dans cette mer qu'à la hauteur de Lenkoran, sous le 38° degré de latitude septentrionale. A Méched, elle touche le 36° degré, et à Hérat le 34°, et ce n'est qu'à Boukhara et à Pékin que nous la retrouvons de nouveau sous le 39° degré de latitude boréale. Cette coïncidence de la limite septentrionale du Khorassan avec cette isotherme, mérite, sous beaucoup de rapports, l'attention des physiciens et des géographes, car elle constate un fait assez singulier dans la distribution de la chaleur sur la surface du continent asiatique. Si l'on accepte la latitude d'Orembourg, ou plutôt le 52° degré de latitude comme une limite septentrionale des plaines de l'Asie centrale, et que l'on remarque que la température annuelle des contrées situées dans le voisinage de ce parallèle et du méridien de la ville susmentionnée est de 5 à 6 degrés centigrades, on voit que dans toute la zone des steppes des Kirghiz et des Turcomans, large de 16 degrés d'équateur, la température de l'année varie en tout de 6 à 7 degrés centigrades. Ceci peut assez bien s'expliquer par la différence des latitudes et de l'élévation absolue de ces deux limites, Méched étant de 823 mètres au-dessus d'Orembourg. Mais il est beaucoup plus difficile de se rendre compte pourquoi, au sud de Méched, l'indice des lignes isothermes augmente si rapidement, et comment à Tébès, par exemple, et sur toute la limite septentrionale du Loui, il atteint le chiffre considérable de 18 à 20 degrés centigrades, c'est-à-dire qu'il varie, dans cette bande large seulement de 2 degrés, un peu plus que dans la zone de 16 degrés de largeur dont il vient d'être question. Même, en prenant en considération la différence d'élévation des villes de Tébès et de Méched, dont la première est à 300 mètres

au-dessous de la seconde, il ne sera pas facile d'assigner une raison à cette anomalie météorologique, et certes je ne le tenterai même pas avant que toutes les observations physiques, faites pendant notre expédition, ne soient convenablement réduites et publiées. Mais dès à présent je n'hésite pas à avancer, que l'absence complète de végétation et d'eau dans le Lout, son grand échauffement pendant le jour, la profondeur à laquelle la chaleur solaire y pénètre dans le sol, et peut-être même la configuration de sa surface, joueront un grand rôle dans l'explication de ce phénomène climatologique. Partout où l'influence thermique de cette chaude terrasse se fait sentir, nous voyons la température annuelle s'élever bien au-dessus de la valeur qu'elle a dans les endroits voisins, mais abritée contre son influence immédiate par quelques accidents de terrain. Cette action est encore très manifeste dans le Mazandéran, où les courants d'air chauds et secs, qui s'écoulent du Lout vers le nord-ouest, produisent une évaporation rapide sur toute la surface méridionale de la mer Caspienne. Traversés par les vents froids du nord, ces couches d'air saturés de vapeurs produisent des pluies abondantes et chaudes, qui entretiennent une végétation presque tropicale sur la côte du Talich, du Ghilan et du Mazandéran. Nous pouvons poursuivre la marche de ces courants atmosphériques engendrés dans le Lout jusqu'à Bakou et Derbend, où l'on a constaté le passage périodique d'une espèce de *sirocco* soufflant deux fois par an du sud-sud-est au nord-nord-ouest. Au delà, l'influence frigorifique du nord est trop prépondérante, et la côte septentrionale de la Caspienne, à partir de Derbend, prend complètement le caractère du climat excessif de l'Asie septentrionale. Mais si, pour les contrées assez éloignées du Lout, l'action de la chaleur qui s'y développe est bienfaisante, il n'en est pas ainsi pour les localités situées dans son voisinage immédiat. Ainsi, à Khabis, personne ne peut impunément s'exposer en été au vent qui souffle du désert, car aussitôt que ce courant d'air, presque absolument sec, atteint les organes respiratoires

de l'homme, l'individu éprouve un vertige, et au bout de quelques instants il perd connaissance et meurt, s'il n'est pas immédiatement soustrait à l'influence destructive de ce vent pestilenciel.

Sans entrer dans trop de détails météorologiques, incompatibles avec le but purement géographique de ce mémoire, je me bornerai à observer, pour caractériser la chaleur excessive qui règne en été dans cette partie de l'Asie centrale, que près de Méched nos provisions de stéarine et de sulfate de soude ont été liquéfiées par l'action de la chaleur de l'air, ce qui suppose que la température des coffres où elles étaient conservées avait dépassé 65°,5 centigrades. Dans le Lout, au mois d'avril, à midi, la température de la surface du sol au soleil avait 38 degrés centigrades, et à 50 centimètres au-dessous de cette surface 36 degrés centigrades. En hiver, à Méched et à Hérat, le thermomètre descend souvent jusqu'à 18°75 centigrades au-dessous de zéro; mais, comme j'ai eu l'occasion de l'observer, ce froid ne dure pas longtemps. Près de Kirman, ainsi que nous l'avons vu, M. Abbott a constaté le 14 janvier une température de — 1°,67 centigrades, mais comme toutes les glaciers de la ville sont approvisionnés par la glace qui se forme dans des bassins creusés dans leur voisinage, on peut dire positivement que chaque hiver l'eau y gèle à plusieurs reprises.

La distribution de la sécheresse présente beaucoup plus d'uniformité. Sur la côte méridionale de la mer Caspienne, la saturation de l'air est très grande; elle varie entre 80 et 90 %. Mais dès qu'on entre dans les montagnes elle devient moindre et ne dépasse guère 60 %; à peine les a-t-on franchies pour descendre dans les plaines du Khorassan, à Chahrout, cette saturation est comprise entre les limites de 20 et 22 %. Une fois seulement, après une pluie abondante, elle est montée à 35 %; mais par contre, M. Lenz y a consigné dans son journal 14 %. A Méched, où nous avons séjourné pendant les mois les plus chauds de

L'année, la saturation de l'air n'était jamais descendue au-dessous de 20 %, mais aussi n'a-t-elle jamais dépassé 25 %. Dans le désert, au mois d'avril, nous avons trouvé seulement 11,2 %. A Kirman, la saturation de l'air variait de 16 à 20 %.

La particularité la plus frappante du climat de ces contrées est la constance de la pression atmosphérique; le baromètre oscille très peu dans le courant des vingt-quatre heures et même durant presque toute l'année, car j'ai trouvé à Méched, en été, presque les mêmes valeurs pour les hauteurs de la colonne barométrique, que celles qu'on obtient en réduisant au baromètre les points d'ébullition qui y ont été observés par Fraser en hiver.

Ces propriétés, pour ainsi dire exceptionnelles, du climat de cette partie de l'Asie centrale, produisent beaucoup de phénomènes météorologiques peu fréquents dans d'autres parties du continent asiatique. Nous mentionnerons ici en peu de mots, quelques-uns des plus frappants tels que les trombes de poussière, le brouillard sec, les pluies qui n'arrivent pas à la surface de la terre, et les nuages de poussière.

Le premier de ces phénomènes n'est rare nulle part; mais comme je ne l'ai jamais vu se produire ailleurs avec autant de régularité qu'ici et se développer avec autant de puissance, j'en dirai quelques mots. Entre 9 et 11 heures du matin, selon la chaleur du jour, on voit se former à la surface de la plaine de petits tourbillons de poussière, qui augmentent rapidement en hauteur et en volume jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Presque toujours doués d'un faible mouvement de translation, ils s'élèvent à de grandes hauteurs et ont la forme de cônes renversés, à base plus ou moins large. La force ascensionnelle qui enlève la poussière du sol et lui fait parcourir un chemin contournant en hélice la surface du cône du tourbillon, n'est jamais très grande ici; dans les déserts de la Transoxiane, où ce phénomène est beaucoup moins fréquent, les courants d'air qui le produisent ont infiniment plus de force. Je me souviens que dans le Kizyl-koum, m'étant trouvé

dans une de ces trombes, j'ai eu mon turban arraché de ma tête et porté à une assez grande hauteur, tandis que jamais chose pareille ne m'est arrivée dans le Khorassan, où je me suis trouvé une centaine de fois au centre de ces typhons. Étant au milieu d'un pareil tourbillon, on éprouve toujours une différence sensible entre la température à l'extérieur du cône de poussière et celle de son intérieur. La même chose a été observée par M. Masson à Kaboul, où il dit avoir remarqué constamment un abaissement de température notable quelques instants avant qu'une trombe de poussière passât par cette ville. Or, en rapprochant ces deux faits, 1° l'apparition de ces trombes toujours après que la température des 24 heures a passé par sa valeur moyenne, et 2° la différence de la température à l'intérieur et à l'extérieur de la trombe toujours plus grande en dedans qu'en dehors de son enveloppe, on est porté à croire que ce phénomène est produit par les courants ascendants qui sont engendrés dans les différentes parties de la plaine par l'échauffement inégal du sol. Si un courant de cette nature en rencontre un autre qui se meuve en rasant le sol, avec une vitesse égale ou peu différente de la sienne le choc des molécules d'air déplacées par ces deux courants ne peut leur communiquer qu'un mouvement rotatoire. Ces tourbillons portent souvent les parcelles les plus ténues de la poussière à des hauteurs considérables, et ces particules, à cause de l'exiguïté de leur masse, retombent très lentement sur la terre. Leur accumulation dans l'air produit cet affaiblissement de transparence qu'on nomme brouillard sec, et qui disparaît toujours après une forte pluie. Pour m'en convaincre, j'ai profité de la seule averse que nous ayons eue à Méched; l'on me permettra de rapporter ici mon expérience en détail.

Après une longue série de jours chauds et secs, pendant lesquels le ciel restait parfaitement serein, le brouillard sec devenait de plus en plus épais; le 22 juillet, des nuages commencèrent à se former au-dessus de Méched, et à 2 heures de l'après-midi

une pluie torrentielle vint rafraîchir l'air. Ayant laissé passer les premières 15 minutes de pluie, pour lui donner le temps d'abattre les couches de poussière qui recouvraient les toits des maisons voisines, je plaçai sur le sol de la cour où j'observais, et loin de tout mur, un bol de faïence parfaitement propre, où je trouvai, après que la pluie eut cessé, une couche d'eau de 7 à 8 millimètres au fond de laquelle on voyait un dépôt terreux d'un millimètre d'épaisseur à peu près. Cette poussière n'avait pu pénétrer dans le vase qu'avec les gouttes de pluie qui tombaient presque verticalement. J'ai à peine besoin d'ajouter qu'immédiatement après cette averse, l'air devint parfaitement transparent.

La grande sécheresse de l'air explique un autre phénomène météorologique que je n'ai observé que dans le Khorassan. Il arrive qu'on se trouve sous un nuage pluvieux qui se dissout en pluie sans que le sol en soit humecté, car presque toutes les gouttes s'évaporent avant de parvenir à terre, et à peine si deux ou trois d'entre elles, évidemment les plus grosses, tombent à de rares intervalles, comme pour prouver qu'il ne s'agit pas ici d'une illusion d'optique, mais bien d'une pluie véritable qui se vaporise dans l'air.

Les nuages de poussière, d'après ce que l'on m'a dit, sont assez fréquents dans la Perse méridionale, mais je n'en ai vu que deux, l'un près de Tébriz, au mois d'août ou de septembre de l'année 1856, et l'autre le 12 avril de l'année 1858 à Séri-Iezd. Comme ce phénomène n'a été constaté en Asie, à ma connaissance, que par quelques voyageurs dans l'Inde, je crois utile de donner la description du dernier dont j'ai été témoin. Toutefois je préviens que ce phénomène me paraît très difficile à expliquer, et je ne me permettrai même de formuler aucune hypothèse à ce sujet.

Vers les quatre heures^{1/2} de l'après-midi du jour mentionné plus haut, une masse de poussière de couleur brune apparut à l'horizon nord-est, et, semblable à une muraille élevée et compacte, s'ap-

procha lentement du village de Seri-lezd sans que le baromètre eût éprouvé aucune variation notable. Ce mur mouvant se projetait sur le bleu du ciel comme un long parallélogramme dont on ne voyait que l'un des angles, et au fur et à mesure qu'il s'approchait de nous on pouvait apercevoir sur sa surface des trombes effilées qui semblaient précéder la masse principale de la poussière. Quand ce nuage ne fut qu'à un kilomètre du village, l'air commença à s'obscurcir, et l'affaiblissement de la lumière croissait très vite, en sorte que quand la partie centrale de cette onde poudreuse traversa Séri-lezd, l'obscurité fut plus complète que pendant une éclipse totale de soleil. Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que je pus distinguer l'heure sur le cadran de ma montre. Le passage de ce nuage de poussière dura à peu près cinq minutes, et le baromètre ne varia pas plus pendant le phénomène qu'auparavant. La force du vent était assez grande, mais n'avait rien d'extraordinaire, et pas un arbre des jardins du village ne fut brisé ; enfin le thermomètre descendit comme il le fait d'ordinaire quand les nuages interceptent les rayons du soleil. La fin du phénomène fut suivie des mêmes indices ; seulement l'ordre dans lequel ils se produisaient était renversé. Les champs et les maisons du village étaient recouverts d'une épaisse couche de poussière argileuse très ténue.

Ayant exposé dans ce mémoire les principaux résultats géographiques obtenus pendant mon voyage dans le Khorassan, je me propose de traiter dans un second travail la question ethnographique de cette contrée, qu'on peut considérer, en quelque sorte, comme le berceau de la race iranienne.



RECHERCHES

SUR

TYR ET PALÆTYR

PAR

P. A. POULAIN DE BOSSAY,

Ancien Professeur d'histoire et de géographie, ancien Proviseur du lycée Saint-Louis,
Recteur honoraire, membre de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris.

INTERNATIONAL

CLASSIFIED BY THE U.S. GOVERNMENT

RECHERCHES

SUR

TYR ET PALÆTYR

CHAPITRE PREMIER.

EXPOSÉ DE LA QUESTION.

Par sa haute antiquité, par le nombre et l'importance de ses colonies, par l'immensité de son commerce et par ses prodigieuses richesses, enfin par la durée des sièges qu'elle a soutenus, Tyr est célèbre entre toutes les autres villes de la Phénicie.

Nul ne le conteste.

Mais, dit-on, il a existé deux villes de ce nom : Tyr insulaire et Tyr continentale ou Palætyr. Quelle a été l'origine de ces deux villes? L'une a-t-elle donné naissance à l'autre? Ont-elles fleuri simultanément? Laquelle a été tant vantée par les prophètes, les historiens et les poètes? Si la célébrité de ces deux villes a été successive, à quelle époque l'une d'elles a-t-elle commencé à décroître et l'importance de l'autre s'est-elle accrue? ou bien enfin, dans l'antiquité, lorsqu'il est question de Tyr, s'agit-il constamment de la même ville?

Ici le dissentiment commence.

Il faut le reconnaître, pour la majorité des auteurs français, toutes ces questions semblent avoir été résolues d'une manière péremptoire; et depuis Rollin, dans les ouvrages qui traitent de

l'histoire ancienne, le plus souvent on trouve exprimé, sans aucune forme de doute, que Nabuchodonosor, roi de Babylone, s'étant emparé de la ville de Tyr, située sur le continent et jadis fondée par les Sidoniens, les habitants se sauvèrent dans une île voisine. Après le départ des Babyloniens, les Tyriens restèrent dans l'île, la ville qu'ils avaient bâtie devint florissante, et la ville abandonnée, déchuë de sa grandeur première, ne fut plus connue que sous le nom de Palætyr, c'est-à-dire *vieux Tyr*.

Les auteurs modernes étant presque unanimes à ce sujet, il ne peut venir quelque doute à l'esprit sur la vérité de ce récit qu'en lisant certains écrits peu connus et rarement consultés, et mieux encore en prenant connaissance des sources historiques; mais alors, si l'on apporte un peu d'attention à l'étude et à la comparaison des auteurs anciens qui ont parlé de Tyr, on ne tarde pas à se convaincre que les historiens modernes ont accepté et propagé une erreur.

Cependant, après avoir lu les textes des auteurs qui se sont occupés de Tyr, après avoir acquis la conviction que Tyr insulaire existait avant Nabuchodonosor, et que c'est de cette ville et d'elle seule qu'ils ont parlé quand ils ont célébré, à toutes les époques, la richesse et la puissance de la métropole de la Phénicie, il me restait encore un scrupule; l'unanimité des historiens modernes était pour moi chose imposante, et il me semblait que, sans une excessive présomption de ma part, je ne pouvais dire que seul j'eussé raison contre tous.

Ce scrupule m'a amené à rechercher par qui l'erreur a été introduite, comment elle a été propagée et s'est perpétuée jusqu'à présent; je crois l'avoir trouvé. Le voici.

Dans un ouvrage de controverse religieuse, publié en 1528, Althamer, connu sous le nom de Brentius, est le premier, je crois, qui ait émis l'opinion que Tyr insulaire fut fondée après la ruine de Tyr continentale. Un siècle plus tard, Coccéjus reproduisit vaguement cette opinion qui passa inaperçue, noyée qu'elle était

dans de volumineux écrits d'une théologie mystique (1). Elle reparut dans le *Canon chronologique* que Marsham fit paraître en 1672 (2). Probablement le savant anglais connaissait imparfaitement les travaux de Brentius et même ceux de Coccéjus, son contemporain, puisqu'après avoir discuté les textes des prophètes et le commentaire de saint Jérôme, il s'étonne de ce que, avant lui, il n'est venu dans l'esprit de personne que c'est Tyr continentale ou Palætyr qui fut assiégée par le roi de Babylone. Toute sa discussion a pour but de prouver que les Tyriens, chassés de leur ville continentale, passèrent dans une île voisine, et qu'ainsi la ruine de l'ancienne Tyr fut l'origine de la nouvelle : « Tyrri antiqua sede pulsi transmigraverunt in insulam; destructio veteris » Tyri fuit origo novæ.»

Hardi novateur, Marsham avait attaqué bien des croyances admises, avait émis bien des idées nouvelles; quelques-unes de ses conjectures furent acceptées avec faveur; sur d'autres points, il fut combattu avec violence. Quoi qu'il en soit, son travail, plein d'un savoir incontesté eut beaucoup de retentissement parmi les savants; et quant à son opinion sur Tyr, Vitrिंगa nous apprend (3) qu'elle fut embrassée avidement par quelques érudits;

(1) André Althamer, connu sous le nom de Brentius : *Διαλλαγῆς, sive conciliatio locorum Scripturæ qui prima facie inter se pugnare videntur*. Nuremb., 1528. — Ezechiel, cap. xxviii, vers. 18 : « Nam vetus Tyrus, postquam Nabuchadnazar eam expugnavit, nunquam sic restituta est ut antea fuerat; sed post 70 annos vastationis ejus instaurata fuit alia nova Tyrus in alio loco, quatuor stadiis a continenti, de hujus igitur Tyri instaurazione Isaias prophetat. » Cap. xxiiii, vers. 17. — Johannis Cocceji, *Opera anecdota, theologica et philologica*. Amstelodami, 1706, 2 vol. in-fol. *Meditationes in prophetiam Isaie*, cap. xxiiii, p. 549 : « De qua (urbe) hinc sermo, ambiguum doctis. » Coccéjus pose la question plutôt qu'il ne la résout. Au reste, il entend la prophétie dans un sens mystique et non historique. Pour lui, Tyr est la métropole du royaume de l'Antéchrist; c'est Rome!

(2) *Chronicus canon Ægyptiacus Ebraicus, et disquisitiones D. Johannis Marsham*. Londini, 1672, ad sæculum xviii, p. 537-539, alias, 576-578.

(3) Vitrिंगa, *Commentarius in librum prophetiarum Isaie...*, etc. Leowardiæ, 1724. 2 vol. in-fol., t. I, cap. xxiiii, p. 664.

que de son temps on taxait d'une excessive présomption qui-conque osait essayer de manifester du doute sur cette opinion ou cherchait à la renverser. Au nombre de ceux qui l'adoptèrent, fut le docteur Prideaux (1), et c'est par lui qu'elle s'est propagée en France; car on sait que, dans son *Histoire ancienne*, Rollin a fait des emprunts à Prideaux pour tout ce qui regarde l'Orient. Rollin reproduit presque littéralement et sans examen les expressions de Marsham, dont l'opinion, comme on vient de le voir, était devenue celle de Prideaux (2).

Jusqu'à ces derniers temps, je veux dire jusqu'à la création de l'enseignement historique dans les collèges, presque toutes les histoires anciennes ont été des abrégés plus ou moins étendus, plus ou moins fidèles de l'ouvrage de Rollin. La forme changeait, le fond restait le même. Les mêmes assertions, les mêmes erreurs, s'il s'en trouvait, devaient être reproduites; elles l'ont été. Ceci étant connu, l'unanimité des historiens modernes n'a plus rien d'imposant. Il devient évident que, pour atteindre la vérité, il n'y a plus à combattre qu'un seul sentiment, celui de Marsham. Je dois m'empresser d'ajouter (ce que j'ai déjà fait pressentir) que cette unanimité ne regarde que les histoires imitées de Rollin, et les extraits qui en ont été faits, car, antérieurement au xvii^e siècle, la seule opinion que je crois raisonnable, n'était pas seulement dominante, c'était l'opinion *commune*, selon l'expression de Vitrिंगa; et depuis la publication du *Canon chronologique*, il a paru en France et hors de France, des mémoires, et des ouvrages plus étendus où la vérité a cherché à se faire jour.

Dans la lutte, l'opinion *commune* n'a pas seule été défendue; d'autres systèmes après celui de Marsham ont été produits. Je les ferai connaître pour les discuter et les réfuter.

(1) Prideaux, *Histoire des Juifs et des peuples voisins*. Paris, 1782, t. I^{er}, liv. II, p. 493.

(2) Rollin, *Histoire ancienne*, liv. III, chap. 2.

Mais, afin de pouvoir entrer, d'une manière utile, dans la discussion des faits qui concernent la ville de Tyr, il est indispensable d'avoir une idée exacte de la topographie des lieux dont nous aurons à nous occuper.

CHAPITRE II.

TOPOGRAPHIE DE TYR.

Avant le siège qu'elle soutint contre Alexandre, la ville de Tyr était renfermée dans une île. La largeur du détroit, qui séparait l'île du continent, était de 4 stades, selon Scylax, Diodore de Sicile et Quinte-Curce; de 700 pas d'après Pline; suivant Guillaume de Tyr, elle était celle que peut parcourir une flèche lancée par un arc; de 700 à 800 pas d'après le P. Roger. Maundrell évalue à vingt minutes de marche, la longueur de la chaussée d'Alexandre, par conséquent la largeur du détroit, et Buckingham lui donne environ un demi-mille (1).

Ces assertions, à l'exception de celles de Pline et de Guillaume de Tyr, ne présentent pas de différences notables. 700 pas romains valent 5 stades $\frac{6}{10}$ ou 1036 mètres, tandis que 4 stades ne valent pas 500 pas romains ou 740 mètres. La largeur donnée au détroit par Pline, dépasse donc d'un quart la largeur indiquée par Scylax, Diodore de Sicile et Quinte-Curce. Comme elle dépasse également toutes les indications qui se trouvent dans les

(1) Poulain de Bossay, *Essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax*. — Diodore de Sicile, liv. XVIII, chap. 40. — Quinte-Curce, liv. IV, chap. 2. — Pline, liv. V, chap. 17. — Guillaume de Tyr, *Hist. des Croisades*, trad. de M. Guizot, vol. II, liv. XIII, p. 257. — Le R. P. Roger, *La Terre sainte*, p. 49. — Maundrell, *Voyage d'Alep à Jérusalem*, en 1697; Paris, 1706, in-12, p. 82. — Buckingham, *Travels in Palestine*, p. 47.

auteurs anciens et modernes, on doit en conclure que le chiffre donné par Pline est erroné et exagéré; et d'un autre côté, comme 500 pas romains sont exactement l'équivalent de 4 stades, je pense que, dans le texte de Pline, au lieu de (DCC) 700, il faut lire (D) 500 pas (1).

Les mesures indiquées approximativement par le P. Roger et par Buckingham s'éloignent peu de celle que nous fournissent les trois auteurs anciens que j'ai cités. Dans un plan qui accompagne l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*, de M. de Sainte-Croix, M. Barbié du Bocage a adopté, avec raison, je crois, la mesure de 4 stades (2).

Quant à Guillaume de Tyr, son estimation est très vague et ne vaut que ce que vaudrait aujourd'hui l'indication fort peu précise d'une portée de fusil (3).

On le conçoit, la distance que peut franchir une flèche dépend de la longueur et de la bonté de l'arc, de la force et de l'adresse de l'archer; elle varie entre 91 et 219 mètres. Ce dernier chiffre indique la plus grande distance que puisse atteindre la flèche lancée par un archer robuste et expérimenté (4).

Des paroles de Guillaume de Tyr, un voyageur moderne, M. de Bertou, tire la conclusion que le détroit ne devait pas

(1) Je ne dissimulerai pas cependant que, dans tous les manuscrits, on lit le chiffre DCC.

(2) Barbié du Bocage, *Plan de Tyr et de ses environs*.

(3) Certains détails donnés par l'archevêque Guillaume sur le siège de Tyr, permettent de supposer que la porte flanquée de tours, le large fossé et deux des murs qui défendaient l'entrée de la ville, étaient situés sur la chaussée. S'il en était ainsi, la distance de la ville au continent pouvait n'être pas considérable, et par là s'expliquerait en partie ce que l'historien dit de cette distance. (Guill. de Tyr, liv. xiii, p. 259 et 264.) — Ibn-Alatir (Reinaud, *Extraits des historiens arabes*, p. 220), et Aboulféda (éd. de Koehler, p. 95), font mention également du fossé creusé par les croisés et par lequel Tyr redevint une île.

(4) *Manual of rural sports*, by Stone Henge, 3^e éd. London, 1857, p. 508 et 509. — *Encyclopédie britannique*, éd. de 1790, vol. II, p. 212. Je dois ces renseignements à l'obligeance de M. Ant. d'Abbadie.

avoir plus de 50 à 60 mètres de largeur (1). L'erreur est manifeste.

Cinquante mètres ! c'est à peu près la largeur du petit bras de la Seine derrière l'Hôtel-Dieu de Paris. L'exécution d'un remblai d'une si petite étendue dans des eaux peu profondes, n'aurait pas nécessité les grands travaux imposés aux soldats de Nabuchodonosor et plus tard à ceux d'Alexandre; les Tyriens n'auraient pas eu besoin de monter sur de légers bateaux, de s'éloigner de l'île et de s'avancer vers le rivage continental pour adresser des railleries aux Macédoniens (2); du haut du mur d'enceinte, ils se seraient facilement fait entendre des soldats qui construisaient la chaussée, car un intervalle de 50 à 60 mètres permet d'établir une conversation sans trop élever la voix. Enfin, que dirai-je ? L'opinion de M. de Bertou est réfutée d'avance par Arrien, dans lequel nous lisons que l'exécution de la chaussée ne présenta d'abord aucune difficulté, parce que la mer était peu profonde et parce que l'éloignement ne permettait pas aux Tyriens de troubler le travail des Macédoniens; mais lorsqu'on se fut rapproché de la ville, les soldats d'Alexandre furent très incommodés des flèches de leurs ennemis. Quinte-Curce dit aussi qu'après de grands travaux, la chaussée fut assez avancée pour que les Macédoniens se trouvassent à la portée du trait (3).

Pourquoi prolonger cette discussion ? Depuis l'époque d'Alexandre, il est vrai, le détroit n'existe plus; mais la différence du sol et les ruines encore subsistantes des murs et de quelques monuments rendent faciles à indiquer les anciennes limites de l'île du côté de l'isthme, et pendant longtemps il a été également possible de reconnaître sur le continent où commençait la chaussée d'Alexandre. D'après les plans exécutés avec le plus de soin, entre

(1) M. de Bertou, *Essai sur la topographie de Tyr*. Paris, 1843, p. 64.

(2) Quinte-Curce, liv. iv, chap. 2.

(3) Arriani *De expeditione Alexandri magni historiarum libri vii*, ed. Nico. Blanchardus, Amstelodami, 1660, lib. ii, p. 431. — Quinte-Curce, liv. iv, chap. 3.

ces deux points, la distance est d'environ 750 mètres ; ce sont les quatre stades des historiens anciens (1).

Quant à la largeur de la chaussée, aucun géographe de l'antiquité n'en parle, et je ne l'ai trouvée indiquée que dans un seul historien, dans Diodore de Sicile, qui lui donne deux plèthres ou 200 pieds grecs (61^m,64) (2).

Arrien dit bien que la première chaussée entreprise par Alexandre ayant été reconnue trop étroite, le roi la fit élargir afin qu'elle pût contenir un plus grand nombre de tours destinées à protéger les travailleurs (3) ; mais cet historien, qui donne tant de détails précieux, ne s'explique pas sur la largeur du travail d'Alexandre. S'il faut en croire le P. Roger, de son temps, c'est-à-dire vers 1630, la largeur de l'isthme était de cinquante pas ; mais le P. Roger n'a rien mesuré ; toutes ses indications ne sont qu'approximatives et ne peuvent inspirer qu'une médiocre confiance (4). Néanmoins dans un périple inédit, qui remonte à une époque que j'ignore, je trouve une phrase qui atteste que, pendant bien des siècles, l'étendue de la chaussée est restée peu considérable. Voici cette phrase : « (Civitas Tyri) quæ sita est in cor » mæris ferè hinc indè in Eurum præsia (præcisa). » Si, comme aujourd'hui, la chaussée eût formé un isthme dont la largeur varié entre 500 et 700 mètres, l'auteur inconnu du périple n'aurait pas dit que « vers l'est, la ville de Tyr était de chaque côté » presque entièrement coupée par la mer », c'est-à-dire séparée du continent (5).

(1) Barbié du Bocage, *Plan de Tyr*. — Mouillage de Sour, levé en 1834 par Ormsby. — M. de Bertou, *Plan de la péninsule de Tyr*, dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 2^e série, t. XI.

(2) Liv. xvii, chap. 40, à la fin.

(3) Lib. II, p. 433.

(4) Je possède deux très anciens plans de Tyr d'après lesquels il me paraît évident que l'évaluation du P. Roger est beaucoup trop faible.

(5) Mon savant et excellent collègue, M. d'Avezac, a fait copier à Londres une partie

Maundrell, qui visitait Tyr, en 1697, avait remarqué que l'isthme était encore plus bas que l'île et le continent ; la largeur de l'isthme, disait Buckingham (eu 1816), forme à peu près le tiers de sa longueur (environ 300 mètres). Ainsi, d'après les témoignages des voyageurs que je viens de citer, la chaussée à laquelle Alexandre avait donné environ 60 mètres, n'était pas beaucoup plus large au commencement du xvii^e siècle, et de plus, à la fin de ce même xvii^e siècle, elle n'avait pas encore atteint le niveau de la terre ferme et de l'île, tandis qu'aujourd'hui cette chaussée, devenue un isthme, a une largeur moyenne de 600 mètres, et les sables qui s'y amoncellent forment des monticules dont quelques-uns sont plus élevés que la ville ; bientôt j'en dirai la cause.

L'isthme et l'île, suivant la remarque de Volney (1), affectent la forme d'un marteau à tête ovale. A trois exceptions près, partout où Tyr est encore baignée par la mer, les côtes sont hérissées d'écueils, de bancs de rochers et de débris de constructions (2). Ces constructions submergées mais encore debout, et qu'on ne peut confondre avec des colonnes ou des pans de murailles renversées et précipitées dans la mer, ont été remarquées par quelques-uns des voyageurs qui ont visité la Syrie (3) ; ces voyageurs ont été particulièrement frappés de la quantité de colonnes qui se trouvent sur un rocher à fleur d'eau, au nord-ouest de la presqu'île. Alors, ils se sont demandé si les rivages de la péninsule actuelle sont bien ceux de l'ancienne Tyr ; si depuis les

de ce périple qui a pour titre : *Liber de Existentia Riveriarum et formâ maris nostri Mediterranei*.

(1) Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, t. II, chap. 29, p. 494.

(2) Lettre de M. de Bertou, insérée dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 2^e série, t. XI, p. 450 (mars 1839). — Autre lettre (restée inédite) adressée par M. de Bertou à M. Roux de Rochelle, président de la Commission centrale de la Société de géographie, le 14 octobre 1838.

(3) Maundrell, p. 82. — Buckingham, p. 47. — Le général Vial, dans le *Mémoire sur la construction de la carte d'Égypte*, par le colonel Jacotin, p. 97. — M. de Bertou *Essai sur la topographie de Tyr*, p. 51 et suiv.

temps où cette ville était puissante et prospère, la mer n'aurait pas miné les côtes, enlevé tout ce qui n'a pas pu lui résister, dénudé ou plutôt *raclé* le roc, suivant l'expression du prophète (1), et par conséquent diminué l'étendue du sol habitable.

Cette opinion sur la submersion d'une partie de la ville cesse d'être conjecturale et acquiert un grand degré de certitude, si nous invoquons le témoignage de Benjamin de Tudèle. Ce juif espagnol, qui dit avoir visité l'Orient en 1173, s'exprime ainsi : « Que si l'on monte sur les murailles de la nouvelle Tyr, on voit » l'ancienne Tyr ensevelie sous les eaux de la mer qui la couvre, » à un jet de pierre de la nouvelle. Et pour en découvrir les tours, » les places publiques et les palais qui sont au fond, on n'a qu'à » s'y transporter dans une chaloupe (2). » Il n'est pas besoin de faire remarquer que l'ancienne Tyr de Benjamin de Tudèle n'était point le lieu situé sur le continent, que les Tyriens désignaient sous le nom de vieux Tyr (*ἡ παλαιὰ Τύρος, vetus Tyrus*), et que quelques géographes anciens ont appelé Palætyr (*Παλαίτυρος*) ; c'était la partie occidentale dès lors submergée de la grande métropole phénicienne, et le souvenir de son étendue primitive était, à cette époque, parfaitement conservé. En effet, au temps de sa prospérité, Tyr devait s'étendre bien au delà des limites de la péninsule actuelle. Tout en admettant que l'île était entièrement couverte de bâtiments jusque sur le bord de la mer, et que les maisons y avaient un nombre d'étages plus grand encore qu'à Rome, c'est-à-dire au moins cinq ou six (3), jamais cette puissante cité n'aurait pu être contenue dans la petite presque-île de Tsour qui n'a que 576 508 mètres carrés, superficie qui suffirait à peine à une ville de vingt et quelques mille âmes. Cependant il ne faut rien exagérer ; même dans le temps de sa plus

(1) Ezéchiel, chap. xxvi, v. 4.

(2) *Voyages de Benjamin de Tudèle*, etc. Paris, 1830, 4 vol. in-8, p. 32.

(3) Quinte-Curce, livre iv, chap. 2. — Strabon, liv. xvi, p. 757.

grande splendeur, Tyr, je crois, ne couvrait pas entièrement le banc de rochers qui s'étend à l'ouest fort loin sous les eaux. J'en trouve la preuve dans les détails du siège soutenu par cette ville contre Alexandre. Pendant toute la durée de ce siège, les efforts du conquérant macédonien se dirigèrent constamment et uniquement vers la partie orientale de la ville. Ce ne fut pas seulement parce que ce côté de Tyr était en face du continent et dès lors était plus exposé aux machines de guerre établies sur la chaussée; ce fut surtout parce que là seulement la mer avait quelque profondeur, ne présentait aucun danger à la navigation, et permettait aux navires qui portaient les guerriers et les machines de s'approcher de la ville; tandis qu'à l'ouest, le banc de rochers rendait la navigation impossible et tenait les vaisseaux à une grande distance.

Les Tyriens qui savaient fort bien qu'on ne pouvait pas aborder dans leur île vers l'ouest, s'étaient attachés, principalement depuis les guerres contre les Assyriens et les Babyloniens, à fortifier le côté qui faisait face à la terre ferme, le seul qui fût d'un accès facile. De ce côté uniquement, le mur flanqué de tours qui entourait la ville ne reposait pas sur le roc s'élevant au-dessus des eaux; ses fondations étaient battues par les flots de la mer; aussi les Tyriens avaient-ils cru devoir donner à cette partie du mur d'enceinte une hauteur de 150 pieds et une largeur proportionnée (1). C'est du haut de cette tour qu'ils jetèrent une grande quantité de grosses pierres pour gêner la navigation et tenir éloignés les bâtiments ennemis chargés de machines de guerre, et de cette manière pour remplacer, autant que possible, la protection

(1) Quinte-Curce, iv, 2. *Præcepta in salum murus*. — Arriani *De expeditione...*, lib. II, p. 438. 150 pieds grecs, c'est-à-dire 435 pieds de roi ou 45 mètres. Aucune ouverture n'avait été ménagée dans le mur d'enceinte, car la ville de Tyr n'avait pas de portes; on ne pouvait y pénétrer que par l'un des ports; et depuis que l'île a été réunie au continent par un isthme, elle n'a jamais eu qu'une seule porte.

Chariton, vii, 2.

que la ville tirait à l'ouest de la présence des écueils, protection que rend bien évidente le rétit d'Arrien; car il résulte des détails donnés par cet historien que la partie occidentale de Tyr ne fut jamais attaquée, même au moment suprême, lorsque Alexandre dirigea à la fois ses assauts sur tous les points vulnérables (1).

De la pointe sud-ouest de l'île s'étendait un mur de 8 mètres de largeur dont les assises, en quelques endroits, dépassent encore un peu le niveau de la mer; il suivait d'abord la direction du sud-ouest, puis à 200 mètres il formait un angle aigu, se dirigeait vers l'est-nord-est, et enfermaient un vaste emplacement de figure à peu près triangulaire, dont le rivage méridional de l'île actuelle faisait un des côtés. Aujourd'hui, cet emplacement, qui peut avoir 720 mètres de longueur sur une largeur moyenne de 75 mètres, est couvert des eaux de la mer. Qu'était-ce autrefois? Le peu de profondeur de la mer et la grande quantité de colonnes et de matériaux divers qu'on y voit sous l'eau, ont pu faire supposer qu'anciennement ce bassin faisait partie de la ville, et qu'il était couvert d'édifices avant d'être envahi par la mer (2).

Quant à moi, je trouve cette supposition peu probable. Les nombreuses colonnes, les matériaux qu'on aperçoit sous l'eau me paraissent être les débris des constructions considérables qui, autrefois, existaient sur la côte méridionale de l'île, et entre autres du palais du roi, auquel appartenait peut-être une colonne de granit gris encore debout aujourd'hui. De plus, le mur dont il vient d'être question ne semble pas avoir été établi sur le rivage méridional de l'île; on n'y remarque aucune sinuosité, et il forme au contraire deux lignes droites qui se coupent à angle aigu; enfin

(1) *Classis mœnia circumibat... rex classem circumire muros jubet...* Par ces phrases qu'on trouve dans Quinte-Curce, iv, 3, il faut entendre que les vaisseaux macédoniens s'approchèrent des murs et enveloppèrent la partie de la ville qui était attaquée; elles n'ont pas d'autre signification. Dans le même sens, Quinte-Curce, parlant des Tyriens qui, sur de petits bateaux, allèrent reconnaître les progrès du travail d'Alexandre, se sert de ces mots: *Circumire opus*, iv, 2.

(2) M. de Bertou, Lettre inédite.

son épaisseur montre qu'il ne servait pas seulement de clôture et qu'il était destiné à lutter contre les efforts des vagues. Ces circonstances me portent à croire que la muraille couronnait un grand travail entièrement dû au génie persévérant des Tyriens; que tout ce travail était destiné à enclore un port marchand et peut-être aussi un bassin de construction. D'après son étendue, ce port aurait pu facilement recevoir deux cents bâtimens de commerce (1).

J'ignore si une exploration minutieuse, mais difficile, du banc de rochers, aurait pour résultat de faire connaître exactement quelle était, dans les temps anciens, l'étendue de la puissante cité où se trouvaient tant de monuments et qui renfermait une population si nombreuse; j'en doute; mais il serait facile d'apprécier les envahissemens de la mer depuis le premier siècle de notre ère, si l'on pouvait s'en rapporter complètement à l'assertion de Pline, d'après laquelle l'île avait 22 stades de circuit, c'est-à-dire 4074 mètres (2); elle n'a plus aujourd'hui que 3300 mètres; il faut conclure, non pas à une diminution précise de 774 mètres, ce serait probablement un calcul trop rigoureux; mais certainement, de cette différence, on peut conclure que le sol a subi une notable diminution.

Ainsi, nul doute, autrefois l'île occupée par la ville de Tyr était beaucoup plus étendue que la péninsule ne l'est aujourd'hui. A

(1) Les navires des anciens pouvaient avoir 6 mètres de largeur sur 48 mètres de longueur, c'est-à-dire 408 mètres carrés. Le bassin présentant une superficie de 720 mètres sur 75, ou 54 100 mètres carrés, aurait pu contenir 500 navires serrés les uns contre les autres; en réservant pour la manœuvre plus de la moitié de l'espace, il restera la place pour 200 navires de toute grandeur.

(2) Pline, liv. v, chap. 47. — Je suis d'autant plus porté à regarder comme exacte la mesure de Pline, qu'ici il la donne en stades et qu'il n'a pas eu à faire la conversion en pas romains, ce qui est toujours pour lui une cause d'erreur, attendu que, négligeant les fractions, il exprime ses mesures en nombres entiers, et de cette manière il augmente ou diminue les chiffres réels. — La périmétrie donnée par Pline ne renfermait pas le bassin méridional dont il vient d'être question.

quelle cause attribuer ces envahissements de la mer? Les anciens documents historiques nous fournissent les moyens de répondre à cette question.

Justin, Quinte-Curce, Josèphe, Sénèque, Strabon, principalement ce dernier, racontent ou au moins mentionnent de fréquents bouleversements causés par des tremblements de terre, non-seulement sur la côte de Phénicie, mais aussi sur presque toutes les côtes de l'Asie occidentale (1). Dans les temps plus modernes jusqu'à nos jours, les auteurs ont eu à constater de semblables catastrophes laissant partout des ruines. C'est à des événements de ce genre, qu'indépendamment de l'action incessante des flots de la mer sur les côtes, on doit rapporter la submersion ou les submersions successives de la partie occidentale de l'île, de la muraille dont il vient d'être question et des digues ou grands môles dont il me reste à parler.

Quant à l'époque où ces immersions ont dû avoir lieu, il ne me paraît pas possible d'assigner de dates certaines; je me bornerai à rappeler qu'au temps où Tyr fut assiégée par les Macédoniens, la ville, très florissante alors et fort peuplée, couvrait une superficie dont l'étendue dépassait de beaucoup la presqu'île actuelle. Du temps de Pline, nous le savons, la ville n'avait plus que 22 stades de circuit. Dans l'intervalle, une partie de la ville avait été engloutie par la mer, et la muraille qui environnait le bassin méridional avait été submergée, peut-être par le tremblement de terre de l'an 143 av. J. C., peut-être par celui dont parle Josèphe, sous Auguste (2). Depuis lors, de nouveaux envahissements de la mer ont

(1) Justin, liv. xviii, chap. 3. — Quinte-Curce, liv. iv, chap. 4, 20. — Strabon, p. 638, 757 et passim. — Entre toutes les villes de Phénicie, Tyr était célèbre par les désastres que causèrent soit les tremblements de terre, soit les envahissements de la mer: Tyros aliquando infamis ruinis fuit. — Tyros et ipsa tam movetur quam diluitur. Sénèque, *Nat. quæst.*, vi, 4, 26. — Et Tyros instabilis, pretiosaque murice Sidon, Lucain, *Phars.*, iii, 247. — Τά ἐν Τύρῳ κακὰ. Pseudo-Callisth., 4, 35.

(2) *Athénée*, liv. viii, chap. 2, p. 333. — Strabon, liv. xvi, chap. 2, p. 758. — Josèphe, *Ant. Jud.*, liv. xv, chap. 7.

réduit l'île à ses limites actuelles, en pénétrant encore plus avant dans la partie occidentale de Tyr. Ceci étant admis, il devient évident que le mur qui a environné la presqu'île et dont on trouve encore des restes assez considérables, appartenait en grande partie à des âges postérieurs à Pline.

Au nord, une série d'écueils et de rochers s'étendait, presque parallèlement à la côte, sur une longueur d'environ 1000 mètres, et ne laissait entre elle et la partie septentrionale de l'île qu'un passage assez étroit par lequel les bâtiments pénétraient dans cette espèce de rade pour entrer ensuite dans le port intérieur. Des traces de constructions se trouvent encore sur ces rochers stériles où l'on vit, pendant longtemps, un monument connu sous le nom de tombeau de Rhodope (1).

Si ces rochers ont autrefois été réunis par un mur continu (ce qui est fort probable), les vaisseaux, avant d'entrer dans le port, trouvaient là un abri contre les vents d'ouest qui rendaient la navigation fort dangereuse dans ces parages (2).

Au sud, et s'appuyant sur un îlot inhabité, commençait une digue, partout aujourd'hui couverte d'une couche d'eau qui varie de 1^m,70 à 5 mètres; elle se dirigeait en ligne droite du nord au sud vers le cap Blanc, sur une longueur de deux milles (3700 mètres). Cette digue, d'environ 12 mètres de largeur, et qu'on peut suivre très distinctement, était-elle naturelle ou exécutée de main d'homme, ou bien encore le fond seul étant naturel, a-t-il servi de base à une jetée? Je ne sais. Personne ne l'a explorée de manière à pouvoir fournir des renseignements exacts à cet égard (3). Maundrell l'a vue lorsqu'elle s'élevait encore au-dessus de l'eau;

(1) De Bertou, Lettre inédite. — Hérodote, II, 134. — Achille Tatius, II, 17.

(2) *Procellosum se habet mare, latentibus scopulis et nimia inæqualitate periculosum; ita ut peregrinis et ignavis locorum, ad urbem navigantibus, periculosum fit accedere, et nisi duces habeant, qui adjacentis maris habent notitiam, non nisi cum naufragio urbi possunt appropinquare.* — Guill. Tyr. *Historia belli sacri...*, lib. XIII, cap. 5, p. 836.

(3) M. de Bertou, Lettre inédite.

mais il ne s'en est pas approché de façon à pouvoir vérifier si c'était un effet de l'art ou de la nature. A cause de la ligne parfaitement droite qu'elle suit dans toute sa longueur, je suis disposé à croire que tout, dans ce môle, provient du travail des Tyriens. Dans tous les cas, l'espace compris entre la digue et la plage formait une immense rade, capable de contenir tous les navires qu'attiraient le commerce et les richesses de Tyr.

Si la digue est artificielle, à quelle époque a-t-elle été construite ? Je ne pourrais le dire, les historiens et les géographes n'en ayant jamais parlé. Cependant, du silence même des historiens d'Alexandre, on peut inférer que le môle n'existait pas encore l'an 332 avant J.-C. Quelle que soit l'époque de sa construction, ce travail gigantesque est, plus qu'aucun autre, de nature à donner une haute idée de la puissance des Tyriens.

Ces deux jetées, qui s'étendaient au loin à droite et à gauche de la ville, ont inspiré à un poète grec l'image gracieuse d'une jeune fille qui, se baignant dans la mer, étend les deux bras sur l'onde, pendant que ses pieds restent appuyés contre le rivage (1). L'auteur du *Télémaque* reproduit cette image, en la modifiant, quand il dit : « Tyr semble nager au-dessus des eaux... Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer (2). »

Tyr a deux ports, dit Strabon, l'un fermé et l'autre ouvert ; ce dernier s'appelle le port Égyptien (3). Strabon n'ajoute absolument rien sur l'étendue ni sur l'orientation de ces deux ports. Pour l'un d'eux, aucune hésitation n'est possible ; il subsiste encore quoique ayant subi de bien grands changements. Une partie est aujourd'hui entièrement comblée et occupée par quelques mai-

(1) Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques* ou *Bacchus*, poème rétabli, traduit et commenté par M. le comte de Marcellus. Paris, Firmin Didot, liv. XL, vers 319-323.

(2) Fénelon, *Télémaque*, liv. III.

(3) Liv. XVI, p. 757.

sons de la petite ville de Tsour ; ce qui reste et qui forme le port actuel, est tellement rempli de sable, qu'en 1784, lorsque Volney visitait la Syrie, les petits enfants le traversaient déjà sans se mouiller les reins ; suivant M. de Berton, la plus grande profondeur, en 1838, était à peine de 0^m,85, et en beaucoup d'endroits, il n'y avait pas plus de 0^m,15 d'eau. Tous les jours l'ensablement augmente, et dans peu d'années on aura peine à reconnaître les traces d'un port qu'au XII^e siècle Benjamain de Tudèle proclamait le plus beau de l'univers, et que cinq siècles plus tard le P. Roger regardait encore comme le plus beau et le plus sûr du Levant (1).

A une époque que je ne saurais préciser, une double jetée, que séparait un intervalle de 30 mètres, avait été construite pour mettre les navires à l'abri du vent du nord. La jetée intérieure, après s'être prolongée pendant environ 260 mètres de l'ouest à l'est, faisait un angle presque droit, et se dirigeait au sud, ne laissant entre elle et la côte de l'île, à la pointe orientale du port, qu'un espace de 45 mètres pour l'entrée des bâtimens. Cette entrée était défendue par deux tours correspondantes, où jadis on attachait une chaîne d'airain pour fermer entièrement le port. Il avait 350 mètres de longueur sur 290 mètres de largeur, ce qui lui permettait de recevoir au moins 300 navires de différentes grandeurs.

Quant au port Égyptien, l'hésitation est permise. Et d'abord je dois faire remarquer, en insistant sur cette remarque, que Strabon est le seul géographe et Arrien le seul historien qui disent clairement que Tyr avait deux ports (2). Sur ce point nous ne pouvons retirer aucuns renseignements de la lecture des prophètes qui cependant ont tant et si longuement parlé de Tyr, qui ont tant célébré ses alliances, ses richesses et sa puissance maritime ; ils ne disent absolument rien du port ou des ports de la ville.

(1) Volney, *Voyage en Syrie*, t. II, chap. 29, p. 494. — M. de Bertou, *Lettre inédite*. — Benjamin de Tudèle, p. 31. — Le R. P. Roger, p. 49.

(2) Arriani *De expeditione...*, p. 137.

D'après Scylax, Tyr n'avait qu'un port qui était dans l'enceinte des murs (1). Le témoignage de Scylax est important, car on sait que, dans son énumération des villes maritimes, il ajoute toujours les particularités qui concernent les ports, et quand certaines villes en ont plusieurs, il ne manque pas de le faire connaître (2). Le récit du siège de Tyr par Alexandre est fort obscur dans Diodore de Sicile et dans Quinte-Curce; le port Égyptien n'y est pas mentionné. Pline nomme Tyr et Palætyr, et se tait sur le port. Dans la *Vie d'Alexandre*, Plutarque ne dit qu'un mot sur Tyr. Au moyen âge, l'archevêque Guillaume, Benjamin de Tudèle, Edrisi, parlent du port de Tyr (le port intérieur ou septentrional), et ne paraissent pas même soupçonner qu'il y en ait eu un autre vers la partie méridionale de la ville (3).

Strabon et Arrien se sont-ils donc trompés? Je ne le pense pas. Alors qu'ont-ils voulu dire? — Cherchons.

M. Barbié du Bocage plaçait le port Égyptien sur la côte occi-

(1) Scylax... § 104.

(2) Ainsi il n'omet pas de faire remarquer que Syracuse a deux ports, dont l'un est en dedans et l'autre en dehors des murs; que Thoricus a deux ports; que la ville du Pirée en a trois. Il n'en donne qu'un à Carthage, et avec raison, car s'il y avait deux bassins bien distincts, l'un pour la marine militaire, l'autre pour la marine marchande, il fallait indispensablement passer par le dernier pour arriver au Côthôn; il n'y avait donc qu'un port, puisqu'il n'y avait qu'une seule entrée.

(3) Diodore de Sicile, liv. xvii, chap. 7. — Quinte-Curce, livre iv, chap. 2, 3, 4 et 5. — Pline, liv. v, chap. 17. — Plutarque, *Vie d'Alexandre*, § 25. — Guillaume de Tyr, *loco citato*. — Benjamin de Tudèle, p. 34. — Géographie d'Edrisi. Paris, 1836, t. I^{er}, 3^e climat, 5^e section, p. 349.

Quand le P. Roger dit que Tyr a les deux plus beaux et plus assurés ports du Levant, il parle du port septentrional ou intérieur, et de la grande rade qui le précède; de même Guillaume de Tyr donne à cette rade le nom de port extérieur, tandis que, pour l'auteur du périple inédit que j'ai cité, le port et la rade ne forment qu'un seul port: «(Tyrs) habens in angulo septentrionali juxta muros ejus insulas quibus ipsa in oriente habet portum bonum quod etiam intra civitatem infra muros extenditur.»

A l'imitation du P. Roger, M. de Bertou reconnaît deux ports au nord: le bassin septentrional et le port du nord; il en trouve également deux au sud: le Côthôn et le port Égyptien; il donne ainsi quatre ports à Tyr!

dentale de l'île, dans une partie de cette côte où se remarque une sinuosité assez profonde; il ignorait que, sur ce rivage, il règne une ligne de rochers qui s'élèvent jusqu'à 42 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui aurait rendu impraticable tout embarquement ou débarquement, et ce qui, indépendamment de plusieurs autres motifs, doit éloigner l'idée qu'un port ait existé en ce lieu. A la vérité, un peu plus au sud, se trouve une anse plus petite que la précédente; la côte s'est beaucoup abaissée, et sur le bord de la mer, elle forme une plage de sable (1). Cette anse aurait suffi à peine pour recevoir quelques navires; elle était ouverte à la pleine mer et exposée à la violence des vents d'ouest; enfin pour y arriver, il aurait fallu passer sur un banc de rochers qui rendent la mer impraticable de ce côté; et d'ailleurs, ce qui est plus concluant que tout le reste, avant la submersion d'une partie de l'île, l'anse n'existait pas, puisque la ville s'étendait beaucoup plus vers l'ouest; tous ces motifs me font croire que M. Barbié du Bocage était dans l'erreur.

En cet endroit cependant il y a eu des travaux dont on trouve les vestiges; peut-être était-ce là que, depuis la submersion, se réunissaient les barques de pêcheurs, mais il n'y faut pas chercher l'un des ports de Tyr; et d'ailleurs ce second port était situé du côté de l'Égypte; c'est donc au sud et non à l'ouest de la ville qu'on doit le retrouver. En effet, dans la partie méridionale de l'île, la côte, partout ailleurs abrupte, s'abaisse tout à coup, et la ligne de roches dures s'interrompt dans la longueur de 100 mètres au moins pour faire place à un rivage bas et uniquement formé de terres rapportées. Dans cette partie du rivage, les Tyriens avaient fait des constructions dont les ruines n'ont pas entièrement disparu (2).

(1) Cette plage de sable, ainsi qu'une autre interruption des rochers, située dans la partie méridionale de l'île, n'a point été remarquée par Buckingham ni par la plupart des voyageurs.

(2) M. de Bertou, Lettre inédite et plan de Tyr.

C'est de ce côté, je n'en doute pas, qu'était le port que nous cherchons. Consultons Arrien, il n'est pas de guide meilleur. A plusieurs reprises, il parle des deux ports dont l'un était au nord de la ville, du côté de Sidon, et l'autre au sud, du côté de l'Égypte. Ils étaient fermés, et l'on ne pouvait pénétrer dans chacun d'eux que par une entrée étroite (1); Arrien le dit formellement (λιμένων τὰ στόματα). Le port septentrional était de beaucoup le plus considérable et contenait la marine militaire des Tyriens; c'est devant ce port qu'après avoir réuni ses forces navales, le jeune conquérant offrit la bataille aux Tyriens qui ne l'acceptèrent pas; mais pour empêcher que les Macédoniens ne pussent pénétrer dans la ville par l'un ou l'autre port, ils s'empressèrent de fermer les deux entrées en y plaçant des galères serrées les unes contre les autres, et en aussi grand nombre que la largeur de chaque entrée l'exigeait. Alexandre fit assiéger la ville par les Cypriotes du côté du port Sidonien, et par les Phéniciens du côté du port Égyptien; lui-même dirigea divers assauts pour pénétrer dans Tyr soit en face de la chaussée, soit du côté qui regarde Sidon, entre le port intérieur et la chaussée; n'ayant pas réussi, tous ses efforts se portèrent au sud-est, entre la chaussée et le port Égyptien. Là des machines de guerre parvinrent à pratiquer dans la muraille des brèches par lesquelles ses troupes se précipitèrent dans la ville. En même temps, les Phéniciens et les Macédoniens brisèrent tous les obstacles, pénétrèrent dans le port Égyptien et détruisirent les vaisseaux tyriens qui s'y trouvaient. Du côté opposé, les Cypriotes entrèrent dans le port Sidonien sans rencontrer de grandes difficultés. Par ces détails, il demeure bien établi que, d'après Arrien, Tyr, au temps d'Alexandre, avait deux ports, que ces deux ports étaient fermés et que chacun d'eux avait une entrée qui lui était spéciale. Nous connaissons le premier; quant au second, je le retrouve dans le bassin triangulaire situé au sud

(1) Arriani *De expeditione...*, p. 125-143. — Chariton, VII, 2.

de l'île. Une entrée avait été ménagée à l'extrémité orientale de l'épaisse muraille qui protégeait les navires contre les vents du sud-ouest, et en même temps qui mettait le port à l'abri de toute agression extérieure; cette entrée se trouvait, je n'en doute pas, à l'endroit où, près du rivage, la muraille paraît se perdre sous les sables qui ont beaucoup élargi la plage (1). Les navires ne pouvaient débarquer leurs marchandises que dans le lieu où la côte est basse et où les Tyriens avaient fait des travaux, d'abord pour garantir contre les vagues de la mer cet endroit de la côte qui n'était formé que de terres rapportées, puis pour faciliter le débarquement et l'embarquement; les bâtiments devaient y aborder non simultanément, mais successivement (2).

Tel était l'état du port Égyptien du temps d'Alexandre. Par l'affaissement de la grande muraille, il cessa d'être fermé et devint le port ouvert dont parle Strabon (3). Alors ce port ne serait autre chose que la partie septentrionale de la rade immense comprise entre le rivage méridional de l'île et la chaussée d'Alexandre au nord, la grande digue à l'ouest, et la plage phénicienne à l'est. En attendant qu'ils pussent à leur tour approcher du débarcadère, les bâtiments étaient garantis contre les vents d'ouest par la longue digue qui se dirigeait du nord au

(1) D'après M. Movers, les sables poussés par les vents et arrêtés par la chaussée d'Alexandre, auraient comblé non-seulement l'entrée du port Égyptien, mais le port lui-même, qui était à l'est et au sud-est de la ville. *Das phönizische Alterthum*. erster Teil, Buch 1, cap. 7.

(2) Sur le quai, des deux côtés du lieu que je viens de décrire, on voit encore les ruines d'une longue suite de magasins voûtés. Ces magasins ne remontent pas à une haute antiquité, car les voûtes sont en ogives, et elles remplacent probablement des constructions plus anciennes qui avaient été renversées à une époque antérieure. (M. de Bertou, *Essai...*, p. 14-16.)

(3) Après avoir passé quelques jours à Tyr, saint Paul s'embarqua *hors de la ville*, ayant été suivi *jusqu'au rivage* par les chrétiens récemment convertis. Saint Paul allait à Ptolémaïs, et ce doit être au port Égyptien qu'ils s'embarqua. (*Actes des apôtres*, chap. xxi.)

sud (1), et contre les vents du nord par la ville et par la chaussée d'Alexandre; car, ne l'oublions pas, l'indication donnée par Strabon se rapporte au temps où il écrivait, et à cette époque la chaussée existait depuis plusieurs siècles.

De l'étude et de la comparaison des monuments historiques, il me semble donc résulter qu'au temps où a été écrit le périple, connu sous le nom de Scylax, Tyr n'avait qu'un port; qu'elle en avait deux à l'époque d'Alexandre, et que tous deux étaient entourés de travaux importants dans lesquels on avait réservé des espaces libres pour laisser pénétrer les bâtiments; qu'au temps de Strabon, par l'immersion de la muraille méridionale, le port Égyptien avait éprouvé un grand changement et n'était plus fermé. Dans les siècles postérieurs, Tyr, quoique puissante et riche, ayant cessé d'être la reine des mers et l'entrepôt général du commerce de l'Orient, le port Sidonien plus grand, plus commode et plus sûr que l'autre, parut assez spacieux pour toutes les transactions, et fut fréquenté à peu près exclusivement par la marine que la guerre, la curiosité ou les affaires commerciales attiraient dans ces parages. Cette circonstance explique le silence des auteurs du moyen âge sur le second port de la ville. Néanmoins, les ruines observées au midi de l'île, font supposer que quelques arrivages continuèrent à avoir lieu de ce côté; ils étaient peu considérables, et les auteurs n'en ont pas tenu compte.

Sur le continent, en face de la ville et à environ 2000 mètres de la plage, se trouve un rocher aujourd'hui appelé Maschouk; il

(1) L'existence de cette immense jetée explique comment la chaussée était restée si longtemps étroite et moins élevée que le niveau du continent. Depuis qu'il y a eu affaissement, par suite d'un de ces bouleversements si fréquents dans ces contrées, et toujours si terribles, la mer, poussée par le vent du sud-ouest, ne rencontrant plus cet utile et gigantesque travail, jette sans cesse du sable sur la chaussée qui lui fait obstacle, de telle sorte qu'en deux cents ans, comme je l'ai dit, la chaussée de 60 mètres est devenue un isthme de 600 mètres de largeur, et que cet isthme en beaucoup d'endroits dépasse aujourd'hui le niveau de l'île.

peut avoir 200 mètres de circuit sur 45 mètres d'élévation (1).

Plus au sud, à 4 kilomètres 500 mètres du rocher, sont des bassins ou fontaines que les voyageurs du moyen âge ont appelés étangs ou puits de Salomon, et dont trois avaient reçu, chez les Grecs, les noms de fontaines Callirhoé, Abarbarée et Drosère. Dans le pays, on les connaît sous le nom de Raz-al-Aïn, c'est-à-dire, tête de la source (2).

On compte un puits principal, deux moins grands et plusieurs petits. Tous forment un massif qui n'est point en pierre taillée ou brute, mais en ciment mêlé de cailloux de mer. Du côté du sud, ce massif s'élève d'environ 6 mètres au-dessus du sol, et de 5 mètres du côté du nord. De ce dernier côté s'offre une rampe large et assez douce pour qu'un chariot puisse monter jusqu'au haut du massif. La colonne d'eau qui remplit les puits se maintient toujours au niveau des bords, et, par conséquent, elle est constamment élevée de 5 mètres au-dessus du sol. Cette eau n'est point calme, mais elle ressemble à un torrent qui bouillonne et elle se répand à flots par des canaux pratiqués aux bords des bassins.

Le grand bassin, autrefois entouré de portiques, est aujourd'hui entièrement dégagé de construction. Son orifice est un hexagone dont chaque côté a 8^m,40, ce qui suppose 16^m,80 de diamètre. L'eau s'échappe par des ouvertures pratiquées à trois des angles de ce grand bassin, et forme un petit ruisseau qui fait mouvoir plusieurs moulins, et va se jeter dans la mer après un parcours de 400 mètres (3). Les deux bassins moins grands sont de

(1) Volney, *Voyage en Syrie...*, t. II, p. 197.

(2) Nonnos, *Dionysiaques*, liv. XL, vers 363-65. Quand ils en parlent, les voyageurs modernes se servent indifféremment des expressions puits, fontaines, bassins, sources et réservoirs.

(3) M. de Marcellus dit que les trois ouvertures donnent naissance à trois rivières, dont deux portent bateau dès leur origine. Elles descendent toutes à la mer. (*Souvenirs de l'Orient*, t. I, p. 407.)

cent vingt pas plus éloignés de la mer ; ils sont de forme carrée. Ils sont en communication entre eux, et autrefois ils communiquaient également avec le grand bassin par un canal porté sur des arches aujourd'hui détruites. Le plus grand de ces puits passe pour n'avoir pas de fond, c'est une erreur : il a de 8 à 10 mètres de profondeur. Il est donc probable que M. de Lamartine se trompe quand il dit que ces réservoirs sont de vastes puits artésiens inventés avant leur réinvention par les modernes. Il est également probable que l'eau de ces réservoirs provient de fontaines jaillissantes, de même que la source du Loiret, et qu'elle descend du mont Liban par des conduits souterrains, mais peu profonds, puisque la température de cette eau est froide et moins élevée que celle de l'air (1).

L'eau qui s'échappe des deux bassins moins grands est reçue par un aqueduc dont il reste des ruines imposantes. Elle s'écoule dans un canal qui, pendant une partie de son parcours, s'élève peu au-dessus du sol, et qui, ailleurs, est porté sur des arches. Les piles des arches ont 3 mètres de largeur et jusqu'à 6 mètres de hauteur.

Le canal a environ 1 mètre de largeur sur 80 centimètres de profondeur ; il est formé d'un ciment plus dur que les pierres mêmes, et recouvert de larges dalles qui portent sur les bords.

L'aqueduc se dirige d'abord vers le nord, puis, arrivé au pied du monticule ou rocher de Maschouk, il tourne tout à coup par un angle droit à l'ouest, et se dirige vers Tyr. Il versait l'eau dans un grand réservoir situé près du rivage ; c'était là que les Tyriens allaient la chercher, tant que leur ville fut entièrement

(1) Volney, *Voyage en Syrie*, t. II, p. 498 et suiv. — Maundrell, *Voyage d'Alep...*, p. 84. — Guill. Tyr, *Historia bell...*, lib. II, cap. 30, p. 815, et lib. XIII, cap. 3, p. 840. — Sanulô, *Géographie Ptolémaïque*, t. II, liv. III, VI, p. 457 b. — De Lamartine, *Voyage en Orient*, t. II, p. 9. — M. de Bertou, *Essai sur la topographie de Tyr*, p. 45 et suiv. — Robinson, *Voyage en Palestine*, p. 282. — Mgr Mislin, *Les lieux saints*, 2^e édit., Paris, 1859, t. II, chap. XVIII, p. 3 et suiv.

entourée par la mer ; mais l'aqueduc fut continué jusqu'à Tyr lorsque cette ville eut été réunie au continent par la chaussée d'Alexandre. C'est ainsi que l'aqueduc fait connaître de la manière la plus précise la direction de la chaussée dont il suivait, à une petite distance de la mer, le côté septentrional (1).

Après avoir traversé cette chaussée, l'aqueduc amenait l'eau des fontaines dans une citerne située sur l'ancienne côte orientale de l'île et renfermée dans une tour carrée aujourd'hui à peu près en ruines.

Au sud de la tour carrée dont je viens de parler, toujours sur l'ancienne côte orientale de l'île, existe encore une autre tour carrée, avec une citerne qui recevait l'eau venant de l'aqueduc principal (2).

Plusieurs arches étant écroulées, et, par conséquent, le canal étant interrompu entre le rocher de Maschouk et la ville, l'eau ne devrait plus arriver aux citernes dont je viens de parler. Volney suppose que l'on avait ménagé, dans les fondations des arches, des conduits secrets qui continuent toujours d'amener l'eau des

(1) Volney, *Voyage en Syrie...*, t. II, chap. xxix. Jean Coppin dit aussi : « L'aqueduc conduisait ces eaux dans un grand bassin, proche de Tyr. » — M. d'Egmont, cité par Desvignoles (*Chr.*, p. 78), témoigne que, dans les sables mêmes de l'isthme, on trouve les fondements de l'ancien aqueduc.

Diodore de Sicile et Quinte-Curce rapportent que les vagues de la mer, poussées par un vent violent, rompirent la digue d'Alexandre, et Quinte-Curce ajoute : « Rex novi » operis molem orsus, in adversum ventum non latere, sed recto fronte direxit; ea cætera » opera velut sub ipsa latentia, tuebatur. » (Liv. iv, § 3.) Cette phrase, d'ailleurs très diversement interprétée, signifie, je crois, que pour reconstruire la chaussée, le roi commença par faire établir, sur une certaine longueur, un travail préparatoire qui arrêta la fureur des vagues, et derrière lequel s'exécutaient les véritables travaux de la digue, et quand ces travaux étaient achevés, on recommençait plus loin de la même manière. De nos jours, c'est ainsi qu'on procède sur les grands fleuves et dans les ports de mer. Je pense donc qu'on s'est trompé en trouvant dans la phrase de Quinte-Curce la preuve que la seconde chaussée était dirigée du nord-est au sud-ouest, et qu'elle aboutissait à l'angle sud-est de l'île. Le récit d'Arrien, et surtout la direction de l'aqueduc, donnent à cette opinion le démenti le plus formel.

(2) M. de Bertou, *Plan de Tyr*, n° 47.

fontaines. Ce qui pourrait venir à l'appui de cette opinion, c'est que, dans une fouille qui a été faite à Raz-al-Aïn, on a découvert un aqueduc souterrain fort bien construit en petites briques, et se dirigeant vers Maschouk, à peu près parallèlement à celui qui, encore aujourd'hui, y conduit l'eau des puits (1).

Quelle qu'ait été la destination de cet aqueduc souterrain, ce que j'ignore, il est difficile d'admettre qu'il ait été construit, comme l'aqueduc apparent, pour conduire l'eau des puits jusqu'à Tyr, et qu'il se soit prolongé jusqu'à cette ville. En effet, des puits au rocher, le canal, avons-nous dit, est peu élevé au-dessus du sol; en plusieurs endroits le terrain a été abaissé et des arcades ont été élevées sous le canal pour laisser passer les eaux pluviales qui tombent dans la plaine. Si le conduit souterrain existait, il serait interrompu par ces arcades bâties sous le canal; il l'aurait été également par une vaste citerne qui fut construite au moyen âge et qui passe précisément sous l'aqueduc. Il est donc probable que les citernes ne reçoivent plus l'eau des fontaines Raz-al-Aïn, que leur construction est antérieure à la prolongation de l'aqueduc passant sur l'isthme, et qu'elles étaient destinées à contenir l'eau venant des sources qui les alimentent encore actuellement.

A un kilomètre au nord des fontaines Raz-al-Aïn, entre la mer et l'aqueduc, on rencontre trois autres bassins dans lesquels se réunit l'eau douce et abondante de plusieurs sources voisines. Aujourd'hui ce lieu se nomme *Tal habeist*.

Le rocher de Maschouk, les fontaines et l'aqueduc étaient situés dans la plaine de Tyr. Cette plaine était bornée à l'ouest par la mer, au nord par le fleuve de la Séparation (Nahr-al-Kasmyié), à l'est par une chaîne de collines (Gebel-al-Sour), qui, au sud, venaient aboutir au cap Blanc.

A l'exception des immersions causées par des tremblements de terre, il a été question jusqu'ici de l'île de Tyr telle qu'elle était

1) Volney, *Voyage en Syrie...*, t. II, chap. xxix, p. 203.

à l'époque d'Alexandre et dans les temps postérieurs; mais plusieurs siècles avant le conquérant macédonien, le sol que couvrait la ville avait subi un notable changement qui n'a rien de commun avec ceux qu'à diverses époques ont amenés les révolutions physiques du globe.

Ce changement était le résultat des grands travaux que fit exécuter le roi Hiram, contemporain de Salomon, et le souvenir en a été transmis par deux historiens grecs, Dios et Ménandre d'Éphèse, dont quelques phrases se trouvent reproduites dans les œuvres de Josèphe.

Ménandre dit brièvement :

Οὗτος (Εἴρωμος) ἔχωσε τὸν εὐρύχωρον, καὶ τὸν τε χρυσοῦν κίονα τὸν ἐν τοῖς τοῦ Διὸς ἀνέθηκεν.

Dios s'exprime d'une manière un peu plus explicite :

Οὗτος τὰ πρὸς ἀνατολὰς μέρη τῆς πόλεως προσέχωσε, καὶ μεῖζον τὸ ἄστυ ἐποίησε : καὶ τοῦ Ὀλυμπίου Διὸς τὸ ἱερὸν καθ' ἑαυτὸ, ὃν ἐν νήσῳ, ἐγγιώσας τὸν μεταξὺ τόπον, συνῆψε τῇ πόλει, καὶ χρυσοῖς ἀναθήμασιν ἐκόσμησεν (1).

Ainsi rapprochés l'un de l'autre, que signifient positivement ces deux textes? Dans quel lieu précis le roi Hiram fit-il exécuter les travaux dont il est ici question? et d'abord, que veut dire le mot *Euyrchore*?

Ne le demandons pas aux traducteurs ni aux commentateurs de Josèphe; malgré tous leurs efforts pour le découvrir, ils l'ignorent, et nous n'obtiendrions d'eux que des réponses vagues et

(1) Flavius Josephus, traduit en latin par Hudson, édit. d'Havercamp, 1726, 2 vol. in-fol. Les deux passages sont rapportés deux fois par Josèphe; d'abord : *Antiquités judaïques*, t. I^{er}, liv. VIII, chap. 5, § 3, p. 434; puis *Contre Apion*, t. II, liv. 1^{er}, § 47, p. 448.

Les deux textes de Dios, ainsi que ceux de Ménandre, sont identiques, à l'exception des mots ἐν νήσῳ qui ne se trouvent plus dans les *Antiquités judaïques*; mais George le Syncelle, qui a transcrit les passages de Dios, avait lu ces deux mots aussi bien dans les *Antiquités judaïques* que dans la *Réponse à Apion*. Cependant, dans son texte, on lit : ἐν ἴσῳ, parce que les copistes, trompés par la prononciation, ont écrit ἐν ἴσῳ, au lieu de ἐν νήσῳ. (George le Syncelle, *Chronographie*, p. 483 b.)

pleines d'hésitation, hésitation qui se manifeste surtout par la manière si diverse dont ces deux passages sont entendus et rendus. On rencontre en effet des discordances frappantes non-seulement entre les versions des différents traducteurs, ce qui peut se concevoir; mais, ce qui est beaucoup moins concevable, entre les versions d'un même traducteur qui, rencontrant un texte déjà traduit par lui, ne se copie pas, et fait de nouveaux efforts pour rendre le sens de mots qu'il craint de n'avoir pas suffisamment compris la première fois. Pourquoi ces variantes? Pourquoi tant d'efforts inutiles? C'est que, si l'on cherche uniquement dans la signification des mots le sens des passages cités par Josèphe, ils ne peuvent être parfaitement entendus; car ils rappellent avec une grande précision, mais en même temps avec une concision extrême, des faits qui ne deviennent clairs que pour quiconque a pris une connaissance exacte de l'histoire de Tyr dans les temps anciens, et est parvenu à cette connaissance par la recherche, le rapprochement et la comparaison de tout ce qui était propre à l'éclairer. J'ajoute que celui-là seul peut saisir le véritable sens des mots et arriver à une interprétation exacte, qui cherche avant tout à découvrir quelle a été la pensée de l'auteur, et se garde bien de laisser fausser son jugement par l'idée que semble présenter un membre de phrase pris séparément, bien moins encore par l'importance excessive attribuée à un mot isolé.

Des principes passons à l'application. Hudson traduit :

Ménandre, *Antiquités judaïques* : « Hic aggeravit amplum qui dicitur locum et auream columnam posuit quæ in Jovis est templo. »

Ménandre, *Contre Apion* : « Hic aggere vastum qui dicitur locum » exæquavit, prætereaque auream columnam in Jovis templo collocavit. »

Dans ces deux versions les mots sont différents, mais le sens reste à peu près le même; il n'en est pas ainsi dans les deux versions du passage de Dios.

Dios, *Antiquités judaïques* : « Hic ad orientalem urbis plagam

» aggeres comportavit, urbemque ampliolem reddidit, atque Jovis
 » Olympii templum, seorsum positum, spatio quod intercedebat
 » terra repleto, urbi annexuit, ornavitque aureis donariis. »

Dius, *Contre Apion* : « Hic partes urbis orientales aggere cinxit,
 » et ampliolem eam reddidit; et Olympii Jovis templum, ab omni
 » vicinarum ædium strue sejunctum, et in insula positum, aggere
 » interjecto copulavit urbi, et aureis donariis exornavit. »

Arnauld d'Andilly traduit d'abord la citation de Ménandre :
 « Ce prince agrandit l'île de Tyr, par le moyen de quantité de terre
 qu'il y fit porter, et cette augmentation fut nommée le grand
 champ. Il consacra aussi une colonne d'or dans le temple de
 Jupiter. »

Puis il traduit une seconde fois :

« Il joignit à la ville de Tyr, par une grande chaussée, l'île
 d'Erycore, et y consacra une colonne d'or à l'honneur de Ju-
 piter. »

Les deux sens ne sont pas seulement différents; ils sont pres-
 que contradictoires. Les traductions du passage de Dius offrent
 également des différences qu'on a peine à concevoir.

Antiq. : « Hiram fortifia la ville de Tyr du côté de l'orient, et
 pour la joindre au temple de Jupiter Olympien, fit remplir l'es-
 pace de terre qui l'en séparait. Il donna une fort grande somme
 d'or à ce temple. »

C. Apion : « Hiram accrut les villes de son royaume qui étaient
 du côté de l'orient, augmenta beaucoup celle de Tyr, et par le
 moyen des grandes chaussées qu'il fit, y joignit le temple de
 Jupiter Olympien, et l'enrichit de plusieurs ouvrages d'or (1). »

(1) Les premiers mots du texte de Ménandre sont ainsi traduits par Rufin : « Hic effo-
 » dit amplum terræ spatium. » — Gelenius (Sigismond de Gélénis) traduit d'abord : « Hic
 » aggressit ad insulam agrum qui dicitur amplum »; puis : « Hic aggere conjunxit Eurycho-
 » rum. » — Le père Goar (édit. de George le Syncelle, 1652, note, p. 52) : « Aggere com-
 » posito, vastissimum exæquavit locum. » — Vitringa (p. 674) : « Hic agrum latum, qui
 » dicitur, humo aggressit. » — Whiston : « He raised a bank in the large place »; puis : « He
 » raised a bank on that called the Broad place. » — M. Letronne (dans l'*Essai sur la topo-*

Les explications et interprétations sont-elles plus heureuses ? Nous allons en juger.

Joseph Scaliger, cherchant ce qu'il faut entendre par le mot *Eurychore*, rapporte le passage suivant de Strabon :

« Carthage est située sur une presque île entourée d'un mur qui a 360 stades de circonférence et 60 stades dans la partie qui, d'une mer à l'autre, traverse le col de l'isthme; là se trouvaient les loges des éléphants et une vaste place. » Ὄπου τοῖς Καρχηδονίοις ἦσαν αἱ τῶν ἐλεφάντων στάσεις καὶ τόπος εὐρυχωρῆς (1).

graphie de Tyr, par M. de Bertou) : « Hiram éleva, par des terrassements, l'esplanade, τὸ εὐρύχωρον. » — Rufin traduit ainsi le passage de Dios : « Hic partem civitatis positam ad » orientem diruit, et majorem urbem effecit; et Olympii Jovis templum destruens, medium » locum civitati conjunxit, et aureis anathematibus exornavit. » — Vitringa : « Hic orienta- » lem orbis partem aggeribus auxit, atque eo urbem ampliavit; et Jovis Olympii templum, » quod ante separatum erat, spatio medio aggeribus repleto, cum urbe conjunxit. » — Whiston, *Antiquités* : « He raised the eastern parts of the city higher, and made the city » itself larger. He also joined the temple of Jupiter, which before stood by itself, to the city, » by raising a bank in the middle between them, and he adorned it with donations » of gold. »

Contre Apion : « This king raised banks at the eastern parts of the city, and enlarged » it; he also joined the temple of Jupiter Olympus, which stood before in an island by » itself, to the city, by raising a causeway between them, and adorned that temple with » donations of gold. »

M. Letronne : « Hiram exhaussa le sol de la ville du côté de l'ouest (lisez : est), augmenta la ville propre de Tyr; le temple de Jupiter Olympien, qui était isolé dans une île, il le joignit à la ville par une chaussée et l'enrichit de plusieurs offrandes en or. »

(1) La savant M. Coray a été d'avis de supprimer le mot καὶ (et) à la fin du passage cité de Strabon; et M. Letronne, adoptant cette version, a traduit : « là se trouvaient les loges des éléphants établies dans un lieu vaste. »

Tous deux ont commis une étrange erreur. En effet, on sait par Appien, qui avait puisé ses renseignements dans Polybe, que du côté de l'isthme, Carthage avait une triple défense, et que les loges des éléphants avaient été pratiquées dans l'épaisseur des murs; on sait aussi que dans la partie méridionale de la ville, et du côté de la langue de terre appelée Tænía, il y avait une grande place, celle que le consul Censorinus trouva remplie de soldats carthaginois lorsqu'il espérait pouvoir pénétrer dans la ville par la brèche que deux énormes béliers avaient faite et que les assiégés n'avaient pu réparer pendant la nuit.

Les Carthaginois, je pense, n'avaient pas ménagé le τόπος εὐρυχωρῆς dont parle

Scaliger ajoute que Carthage étant une colonie des Tyriens, on y avait ménagé un grand champ à l'instar de celui qui était à Tyr.

Desvignoles, adoptant l'idée de Scaliger, pense que le grand champ ou la grande plaine dont il est ici question est la plaine située sur le continent en face de l'île, celle que l'archevêque Guillaume a si bien décrite, que Maundrell a traversée en sortant de la ville, et dont tous les voyageurs ont parlé après lui. Cette opinion n'est point admissible, la plaine de Tyr sur le continent n'est point l'Eurychore de Ménandre; et en effet, dans la Bible ainsi que dans les écrits de Strabon, de Josèphe, de saint Jérôme, d'Eusèbe... , il est fréquemment question de la grande plaine d'Esdrelon, de Sidon, de Dothaim, de Saron et de plusieurs autres encore. Pour désigner ces plaines, souvent fort étendues, comme la vallée entre le Liban et l'anti-Liban, presque toujours le mot *πεδίον* est employé, quelquefois *άλων*, pour désigner une vallée profonde et encaissée, jamais *χωρος* ou *χώρα*. Or la plaine parcourue par Maundrell, indiquée par Desvignoles, décrite autrefois par Guillaume de Tyr et récemment par M. de Bertou, a 48 kilomètres de longueur sur 8 kilomètres de largeur dans sa partie la plus étendue. Le mot *χωρος*, même le mot *Εύρύχωρος*, ne lui conviennent pas; c'est bien là *μέγα πεδίον* (1).

Strabon, c'est-à-dire la grande place, uniquement pour imiter les Tyriens, chez lesquels, du reste, l'île d'Eurychore était couverte d'édifices depuis le temps de Hiram, et par conséquent n'existait plus comme place un siècle et demi avant le départ de la colonie qui fonda Carthage; mais les Carthaginois avaient réservé ce vaste emplacement, parce qu'ils avaient voulu une place d'armes dans l'intérieur de leurs murs; et pour la désigner, Appien n'emploie pas le mot *Εύρύχωρος*, il se sert des expressions *Τὸ πεδίον ἐντὸς* (une espèce de plaine intérieure), expressions qui donnent bien une idée de ce vaste champ de Mars, capable de contenir un grand corps d'armée.

Joseph Scaliger, *Ad fragmenta emendationi temporum addita*, p. 26. — *Géographie de Strabon*, traduite par MM. Laporte-Dutheil, Gosselin et Letronne, in-4°, t. V, liv. xvii, p. 472, de la traduction, p. 832 du texte. — Appien, *Guerres puniques*, liv. viii, §§ 95 et 98.

(1) Reland, *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, 2 vol. in-4°, lib. i, cap. 55, p. 359 et seq. — *Τὸ μέγα πεδίον Σιδόνης*... (Joseph., *Antiq. jud.*, liv. v, chap. 2,

Ce n'est pas tout; ayant dit que la grande plaine de Tyr était Eurychore, Desvignoles est amené à placer également sur le continent, dans une partie de cette plaine, la ville où résidait le roi Hiram. D'après lui, les Tyriens insulaires avaient, depuis longtemps, fondé cette ville continentale dont Hiram fortifia le quartier oriental. Un autre travail de ce prince, ce fut de joindre le temple de Jupiter Olympien, qui était dans l'île, à la ville continentale, et il exécuta cette réunion au moyen d'une chaussée qui, plus tard, fut emportée par les flots de la mer, avec ou sans l'aide des Tyriens. Telle est l'interprétation donnée par Desvignoles aux passages de Dios et de Ménandre cités par Josèphe (1).

Avant Desvignoles, dom Calmet avait dit aussi que Hiram fit une chaussée pour réunir Tyr continentale à l'île où se trouvait le temple d'Hercule (2).

M. Movers place ailleurs la chaussée de Hiram. Voici son opinion sur cette chaussée et sur l'Eurychore. Tyr insulaire était bâtie sur deux îles, une grande et une beaucoup plus petite. Par des travaux considérables et en empiétant sur la mer, Hiram augmenta au sud-est et à l'est l'étendue de la grande île. Cette conquête sur la mer formait une partie de l'Eurychore, qui s'étendait également sur l'île jusqu'au port intérieur. L'Eurychore n'était point entièrement couvert de maisons; on y avait réservé une grande place publique où s'assemblaient les Tyriens, et qui conserva le nom d'Eurychore. Là se trouvaient aussi les divers

p. 450 a. — *Guerres des Juifs*, liv. iv, chap. 3. — *Πεδίον κοίλον*, plaine profonde, vallée du Jourdain. (Strabon, liv. xvi, p. 755.) — *Τὰ μεγάλα πεδία*, *magni campi*, les grandes plaines. (Polybe, éd. de Schreiveghæuser, 1770, fragments du livre xiv, chap. 7, t. III, p. 478.) — Guill. Tyr, lib. xiii, cap. 3, p. 834 : « Licet in ipso mari (Tyrus) sita » sit, et in modum insulæ tota fluctibus ambietur, habet tamen pro foribus latifundium » per omnia commendabile, et planitiem sibi continuam divitis glebæ et opium soli. » — Maundrell, *Voyage d'Alep...*, p. 83.

(1) Desvignoles, *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères...* Berlin, 1738, in-4°, t. II, liv. iv, chap. 4, § 2, p. 66 et suivantes.

(2) Dom Calmet, *Commentaires sur Josué*, chap. xix, vers. 29.

établissements de commerce ; il y avait encore des citernes, des jardins ; enfin on y cultivait de la vigne et des oliviers. A cette époque, l'Eurychore n'était encore qu'un faubourg de la ville. La petite île était située à l'ouest-nord-ouest de la précédente. C'était dans cette seconde île que se trouvait le temple d'Hercule, que Dios appelle Jupiter Olympien. Par une chaussée, Hiram la réunit à la grande île. Elle a entièrement disparu par suite de tremblements de terre (1).

M. de Bertou assigne une tout autre position aux travaux exécutés par Hiram (2). Entre l'île où généralement on place Tyr, et dont une partie est encore occupée par la moderne Tsour et la terre ferme, il a existé une autre île qui reçut la colonie venue de Palætyr et fut la première demeure des Tyriens. À l'ouest de cette île, voisine du continent et qui occupait la plus grande partie de l'espace qu'on attribue communément au détroit, il y avait un terrain bas et marécageux appelé Eurychore. Hiram le fit exhausser par des terrassements, afin de pouvoir y étendre la ville. Le temple de Jupiter était dans l'île la plus occidentale, mais Hiram jeta une chaussée entre les rives des deux îles que séparait un détroit de 50 à 60 mètres. Cette chaussée subsista jusqu'au jour où Nabuchodonosor ayant comblé un premier détroit de 150 mètres, qui existait entre le continent et l'île alors habitée par les Tyriens, ces derniers se réfugièrent dans la seconde île, celle que plus tard assiégèrent les Macédoniens. Furieux de la trouver presque déserte, il passa au fil de l'épée ce qui restait d'habitants

(1) Movers, *Das phön.*, erster Theil, Buch I, cap. 7. — Chariton dit qu'il y avait un Eurychore (Εὐρυχωρία) dans l'île d'Arados, et, d'après Achille Tatius, on trouvait dans l'Eurychore de Tyr des oliviers, de la vigne et des jardins de plaisance. M. Movers invoque le témoignage des deux romanciers auxquels on doit accorder le degré de confiance que mériterait l'auteur de Pharamond pour la description d'une ville de France au v^e siècle ; ou, si on l'aime mieux, Fénelon pour la description de Salente.

Avant de rechercher si l'Eurychore est le *magnus campus* de Justin, il faudrait décider si le massacre des Tyriens par leurs esclaves est une histoire véritable.

(2) De Bertou, *Essai...*, p. 75.

et fit raser ensuite la ville jusqu'aux fondements. Une fois réfugiés dans cette seconde île, les assiégés durent, pour éviter d'y être poursuivis par Nabuchodonosor, couper la chaussée qui les réunissait à la ville qu'ils venaient d'abandonner, et ce fut de cette manière qu'environ 572 ans avant J.-C., les Tyriens s'établirent dans l'île qu'Alexandre joignit plus tard au continent.

Si les choses se fussent passées ainsi que le dit M. de Bertou, il y aurait lieu de s'étonner, en effet, que les Babyloniens n'eussent pas poursuivi les Tyriens dans la seconde île. Ils étaient parvenus à combler un détroit de 450 mètres de largeur; il était beaucoup moins difficile de faire une chaussée de 50 mètres, surtout lorsque la ville prise fournissait de si nombreux matériaux.

M. de Bertou s'est trompé en traduisant le passage de Dios; il a remplacé le mot *est* (πρὸς ἀνατολὰς) par le mot *ouest*; de là une suite d'erreurs.

Quant à M. Movers, dont le travail, au reste, est si remarquable, il a exagéré, je crois, l'importance des travaux de Hiram vers l'est de la ville, et il me semble n'avoir pas compris les travaux de terrassement qui furent exécutés pour joindre à Tyr l'île où se trouvait le temple de Jupiter.

A mon avis, Hiram n'agrandit pas l'île en comblant une partie du détroit; il ne bâtit pas sur pilotis le mur qui servait à enclore la ville de ce côté (4); il exhaussa et nivela seulement le sol; c'était déjà un assez grand travail, puisqu'on y trouve jusqu'à 3 mètres de terre et qu'on a pu y pratiquer des puits ou citernes; mais je suis persuadé que, sous cette terre rapportée, on doit rencontrer le roc qui sert de base à l'île entière.

Enfin l'historien grec dit positivement que le travail de Hiram fut exécuté à l'orient de la ville; si donc, la ville royale était sur le continent, comme le veut Desvignoles, c'est à l'occident de cette

(4) Récemment M. Robinson a vu quelques restes du double mur qui entourait l'île du côté de l'isthme.

ville qu'était l'île, et que, par conséquent, la chaussée fut exécutée. Ou bien, pour admettre le sens de Desvignoles, il faut supposer qu'il n'y a aucune connexité entre les deux phrases de Dios; qu'après avoir parlé de la partie orientale que Hiram fortifia et étendit, il nous reporte vers l'occident où a dû être faite la jetée; tandis que par la lecture du passage entier, il reste évident qu'il n'est question que d'un seul et même travail de terrassement; enfin il faut supposer que, dans la même phrase, les deux mots *περὶ ἑχώσε* et *ἐγγύσας*, qui, avec certaines nuances, représentent bien la même idée, ont été employés, la première fois pour exprimer la construction d'un mur d'enceinte, et la seconde fois pour signifier l'exécution d'une chaussée. Ce qui est une explication fort arbitraire et tout à fait inadmissible. J'ajoute que la construction de la chaussée n'a été attribuée à Hiram par aucun historien ancien; elle n'existait pas avant Nabuchodonosor, et, dans les prophéties sur le siège de Tyr par le grand roi, il est parlé des fatigues que supportèrent les Babyloniens pour pénétrer jusqu'à la ville.

Laissons là toutes ces interprétations que je crois erronées et que j'ai dû néanmoins faire connaître, afin de prévenir les objections qui pourraient m'être faites. Il est temps que je dise comment je pense que doivent être traduits et entendus les deux textes qui nous occupent, car il est bien évident que le passage de Dios et celui de Ménandre ont rapport aux mêmes travaux exécutés par le même roi de Tyr.

Je traduis ainsi :

« Hiram éleva par des remblais le sol de l'Eurychore, et consacra la colonne d'or dans le temple de Jupiter (1). »

« Hiram fit un remblai pour étendre la partie orientale de la ville et agrandit la ville proprement dite (*ἄστυ*); ayant comblé l'espace qui la séparait d'une île où se trouvait, isolé, le temple de

(1) Ou plutôt : le temple du *Grand Dieu*, c'est-à-dire d'Hercule, principale divinité des Tyriens.

Jupiter Olympien, il joignit ce temple à la ville (πόλις), et l'orna d'offrandes en or.»

Voici maintenant comment je comprends ces deux passages. A 4 stades du continent, il y avait deux îles d'inégale grandeur, séparées par un canal qui se dirigeait du sud au nord. Par les poètes et par les monnaies tyriennes, nous savons qu'elles ont été appelées îles Ambrosiennes ou rochers Ambrosiens (Ἀμβροσίε πέτρε, *Ambrosiæ petræ*). Dans l'île la plus grande et la plus occidentale était bâtie la ville de Tyr, la résidence du roi Hiram (ἄστυ); le temple d'Hercule se trouvait dans l'île la plus petite et la plus orientale, située ainsi entre Tyr et la terre ferme, mais beaucoup plus près de la ville que du continent. Cette île, où était le temple d'Hercule, n'était alors qu'un rocher stérile, ne contenait aucun autre édifice, et, par cette raison, les Tyriens lui donnaient un nom que l'historien grec traduit par *Eurychore*, ou la grande place.

L'*Eurychore* avait deux pentes : l'une à l'ouest, du côté de la ville, et l'autre à l'est, du côté du continent. La première était plus rapide, la seconde était beaucoup plus étendue, et nécessita, pour obtenir un nivellement, de grands travaux de terrassement (πρόσέχωση) que protégea un mur de soutènement. Le mur, de ce côté, remplaça les rochers qui, partout ailleurs, arrêtaient les flots de la mer.

Le canal qui était à l'orient de la ville et qui séparait les deux îles, ayant peu de largeur et peut-être peu de profondeur, Hiram le fit combler (ἐγγώσας), nivela le sol du rocher, et par là il agrandit la ville (πόλις) dans sa partie orientale. En effet, elle s'accrut et de la largeur du canal comblé et de toute l'étendue de la petite île réunie. Le roi de Tyr combla non pas la totalité, mais seulement la plus grande partie du canal, réservant au nord un espace étendu qui devint le port intérieur.

Par l'étude et la comparaison, non pas de quelques phrases isolées, mais de tout ce qui a été écrit sur Tyr, j'étais arrivé à ne

plus rien trouver d'obscur dans les textes cités plus haut et si diversement interprétés ; il me semblait bien que mon opinion sur l'état ancien de Tyr était l'expression de la vérité ; mais pour arriver à une certitude à cet égard, il fallait que la péninsule actuelle fût soigneusement explorée. L'exploration a eu lieu ; elle a été faite avec autant de zèle que d'intelligence par M. de Bertou, qui, pendant plusieurs années, a résidé et voyagé en Orient.

Au nom de la Société de géographie de Paris, je lui adressai une série de questions ; je lui demandai :

1° De relever les côtes de la péninsule, depuis A jusqu'à B, et d'indiquer les points où la côte est abrupte et ceux où la côte est basse.

2° D'examiner et de faire connaître si la presqu'île offre quelque accident de terrain, et si le point E, que je supposais être le milieu de l'ancien canal, n'était pas moins élevé que les points C et D, placés à peu près au centre des deux îles.

3° De rechercher si, au fond du port septentrional ou intérieur F, on trouve de la pierre dure, ou au moins des terrains qui ressemblent aux autres rives du port et aux côtes voisines *a, a, a*, ou si l'on trouve uniquement de la terre rapportée.

4° De suivre par quelques fouilles la direction du canal vers la partie méridionale de la presqu'île actuelle G.

5° De s'assurer autant que possible s'il a existé un canal partant du point H, appelé port Égyptien par M. Barbié du Bocage, et venant se réunir au grand canal qui se dirigeait du sud au nord.

6° Enfin, pour être sûr de retrouver le canal autrefois comblé, de creuser, de distance en distance, et à une certaine profondeur, dans la direction de l'ouest à l'est I et J, et de dire si la pierre dure n'a pas été trouvée en certains endroits, tels que 1,1, 2,2, et si au contraire on n'a pas rencontré des terres évidemment rapportées entre ces deux points (1).

(1) *Bulletin de la Société de géographie*, 2^e série, t. IX, p. 48.

Les réponses de M. de Bertou ne se firent pas longtemps attendre. Elles étaient accompagnées d'un plan de Tyr exécuté avec un soin bien digne d'éloges, et sur lequel toutes les fouilles, tous les relevés ont été indiqués avec la plus grande exactitude.

Que contenaient ces réponses ? Le voici :

1° « Sur le plan j'ai indiqué par des hachures en dehors du trait, les endroits où la côte est abrupte, et par des numéros de référence l'escarpement des rochers.

2° » Les points C et D ne sont pas les points culminants. Les n° 61 et 62 de mon plan indiquent les points qui m'ont paru s'élever au-dessus du niveau général de la presqu'île ; mais je dois faire observer que les ensablements et les amas de décombres ont dû changer les anciens niveaux (1).

3° » En creusant au fond du port septentrional, on ne trouve que des terres rapportées mêlées avec le sable que la mer ne cesse d'y amener depuis que le mur qui le fermait au nord a été presque entièrement renversé. Dans les tranchées 56 j'ai trouvé l'eau salée à 2 mètres de profondeur. Les côtes *a, a, a* sont des rochers, tandis que le fond du port est de terre rapportée. L'espace compris entre la limite actuelle et l'ancienne limite du port est maintenant couvert de maisons. Les limites de l'ancien port sont marquées par des restes de quais bâtis de grosses pierres et par des fûts de colonnes qui servaient à amarrer les bateaux.

4° » Après avoir reconnu par des fouilles qu'il n'y avait que des terres rapportées au fond du port septentrional, j'ai pu suivre la direction du canal qui séparait les deux îles, soit par les renseignements que m'ont fournis les habitants et les maçons, soit en visitant moi-même les citernes. J'ai trouvé qu'entre les lignes 71

(1) Il importe peu, on le comprend, que les points C et D ne soient pas des points culminants. Je voulais m'assurer si, par la simple inspection du terrain, on pouvait encore suivre la direction de l'ancien canal ; les ensablements et les amas de décombres ont tout nivelé, cela se conçoit. Du reste, les réponses suivantes ne laissent pas le moindre doute sur cette direction.

on rencontre invariablement l'eau salée après une couche de décombres et de terres rapportées de 2 mètres à 2^m,50, et qu'en dehors de ces lignes on rencontre le roc à 1^m,50 ou 2 mètres. Ayant ainsi établi la direction du canal dans l'intérieur de la ville actuelle, il me restait à chercher à quel point de la côte méridionale il avait pu aboutir. Les fouilles que j'ai fait exécuter paraissent démontrer que le canal aboutissait à l'endroit où j'ai indiqué un débarcadère sous les n^{os} 41, 41, puisque en effet j'ai trouvé l'eau salée à 3^m,40 dans la tranchée 67, et le rocher à 3 mètres dans les tranchées 68, 68. »

Sur son plan de Tyr M. de Bertou donne, en outre, des indications sur trois autres fouilles :

« 27. Jusqu'à 4^m,50 de profondeur, rien que des décombres. 29, 29. Deux enfoncements dans lesquels on a fait des tranchées de 3 mètres sans trouver autre chose que des décombres. »

5° « Il n'y a rien sur la côte occidentale qui puisse être appelé un port. Les golfes formés par les sinuosités de la côte sont si petits, qu'à peine pourrait-on y abriter quelques barques de pêcheurs... s'ils n'étaient encombrés d'écueils. Il n'y en a qu'un seul, et c'est le plus petit de tous, dont l'accès soit libre; il est indiqué sur le plan sous le n^o 23. Celui-là pourrait bien être l'ouverture d'un autre canal. Les tranchées que j'ai fait exécuter semblent être en faveur de cette supposition; mais, pour arriver à une certitude, il faudrait de longs et dispendieux travaux. »

Au fond de cette anse et à 3 mètres de profondeur, M. de Bertou a trouvé un dallage en très grandes pierres; à gauche, n^o 24, la roche vive sous une couche de 3 mètres de décombres, et à droite, n^o 26, à 1^m,10, un mur de 1 mètre d'épaisseur. Ces deux points, 24 et 26, ne sont distants l'un de l'autre que d'environ 30 mètres. Dans quel but avaient été faits ces travaux? Nul ne peut le dire positivement. Peut-être les barques de pêcheurs se réunissaient-elles sur ce lieu. Était-ce l'entrée d'un étroit canal allant rejoindre celui qui sépareit les deux îles? C'est possible; mais

jusqu'ici rien ne le prouve. Sans frais dispendieux et au moyen de deux ou trois fouilles, il serait facile de s'en assurer.

On le voit, les renseignements si nombreux et si précis donnés par M. de Bertou confirmaient de tous points mes conjectures.

Les fouilles avaient été exécutées comme je l'avais désiré, dans les lieux que j'avais indiqués et dans d'autres encore, et partout on avait trouvé, comme je l'avais prévu, ici le roc dur, là des terres rapportées. Même résultat pour l'exploration des côtes. Si quelque chose pouvait encore donner plus d'importance et d'autorité aux réponses de M. de Bertou, c'était cette circonstance digne de remarque, qu'il ignorait dans quel but les questions lui avaient été adressées. « Peut-être, écrivait-il le 4 octobre 1838, mes recherches auraient-elles été plus fructueuses si j'avais été instruit des motifs qui avaient fait dicter les questions. » Je m'étais bien gardé de lui donner connaissance de ces motifs. L'ignorance même dans laquelle je l'ai laissé, et qui lui a permis de n'avoir point à se préoccuper de la solution des difficultés, accroît encore la confiance qu'à si juste titre inspiraient déjà son instruction et son zèle.

Le doute n'était plus possible; après vingt-huit siècles, il devenait facile de dire ce qu'était, avant Hiram, le sol occupé par la ville de Tyr, et d'indiquer avec précision les changements et les agrandissements dus à l'intelligence et à la persévérance de ce prince. Mes questions sur Tyr avaient vivement préoccupé M. de Bertou. Il a publié sur la topographie de cette ville, un mémoire dans lequel il arrive à des conclusions que je ne crois pas exactes et qui ne peuvent en rien modifier mon opinion (1).

Trompé par l'assertion de Volney, frappé du grand nombre de colonnes renversées qui se voient encore dans l'intérieur et autour du bassin triangulaire situé au midi de l'île; enfin, inter-

(1) Ce mémoire est accompagné de deux plans. Le premier est la reproduction un peu modifiée de celui qui a paru dans le *Bulletin de la Société de géographie*, et qui avait été dressé d'après les fouilles et les relevés exécutés pour répondre à mes questions.

prêtant mal la phrase citée plus haut et extraite du *liber Riveriarum*, M. de Bertou a cru que le canal avait été creusé pour établir une communication entre le port septentrional et le bassin méridional, qui, suivant lui, ne communiquait pas immédiatement avec la mer, et auquel il donne le nom de Côthôn, regardant le Côthôn de Carthage comme une imitation de celui de Tyr.

Je ne discuterai pas ; ce que j'ai dit du siège de Tyr par Alexandre et des travaux de Hiram montre assez que mon opinion diffère beaucoup de celle de M. de Bertou ; il m'est impossible cependant de ne pas faire remarquer que, dans Arrien, on lit clairement et positivement exprimé que le port méridional avait son entrée du côté de l'Égypte ; que dans aucun auteur on ne trouve un seul mot qui laisse soupçonner l'existence d'un canal traversant la ville pour faire communiquer entre eux deux ports éloignés l'un de l'autre de toute la longueur de Tyr.

Dans un document fourni par le général Vial au colonel Jacotin pour la construction de la carte d'Égypte, nous lisons que les deux tours situées à l'entrée du port sont bâties sur des lits de colonnes renversées, et que la mer, qui en rongé le pied, en a mis une partie à découvert. M. de Bertou nous apprend que les deux murs s'étendant au nord et au sud des deux tours reposent sur la roche dure qui, peut-être, sert également de base aux lits de colonnes dont parle le général Vial ; de même, à son extrémité occidentale, la jetée du nord est appuyée sur un rocher. Volney l'avait remarqué et en avait conclu, un peu légèrement, que le port de Tyr avait été creusé de main d'homme. M. Dureau de la Malle crut devoir admettre, comme parfaitement exact, un fait énoncé par un voyageur qui, généralement, a très bien vu et bien décrit les lieux parcourus par lui. M. de Bertou a suivi l'exemple de M. Dureau de la Malle (1). Contrairement à l'asser-

(1) Volney, *Voyage en Syrie...*, t. II, p. 105. — Dureau de la Malle, *Recherches sur la topographie de Carthage*, p. 14. — De Bertou, *Essai sur la topographie de Tyr*, p. 12.

tion de Volney, si facilement acceptée, je suis persuadé que si une exploration sérieuse était faite, on ne tarderait pas à reconnaître que les rochers qui se trouvent à l'est et à l'ouest du port sont les deux extrémités des deux îles sur lesquelles la ville a été bâtie; et que les Tyriens, loin d'avoir eu à creuser leur port, avaient eu à exécuter un travail de remblai pour restreindre l'espace occupé primitivement par la mer.

Ce remblai, je n'en doute pas, a fait disparaître l'ancien port, celui où abordèrent les diverses colonies qui ont contribué à la fondation de Tyr, et d'où sortaient les navires de cette ville, qui, dès son origine, établit des relations commerciales avec les contrées lointaines. Le port, antérieur aux travaux exécutés par Hiram, ne doit pas être cherché sur les côtes de l'Eurychore, puisque alors cette île n'était pas habitée; et la grande île étant partout hérissée de récifs et de rochers, excepté du côté du bras de mer par lequel elle était séparée de l'Eurychore, c'est sur le bras de mer qu'a dû exister le port des premiers Tyriens. Exposé aux vents du nord et du midi qui agitaient la mer dans le canal entre les deux îles, le port était peu sûr et peut-être insuffisant, eu égard à l'activité du commerce; par ses immenses travaux de terrassement, le roi Hiram, tout en agrandissant la ville, fit un port plus vaste et plus sûr.

Nulle part, dans les auteurs anciens, on ne trouve de renseignements positifs sur l'emplacement qu'occupait l'arsenal maritime des Tyriens. M. Movers pense qu'il était au sud-ouest de l'île; je ne puis partager cet avis, qui cependant a été accepté par M. Ritter (1). Il me semble que la lecture attentive des anciens historiens, d'Arrien particulièrement, ne permet pas de douter que les chantiers de construction ne fussent situés au fond du port intérieur créé par Hiram, et sur l'emplacement de l'ancien

(1) Movers, *Das Phœn...*, Th. I, B. I, cap. VII, S. 214. — Ritter, *Die Erdkunde*, XVII, 340.

port. Le quai était le résultat d'un remblai; il avait été facile de ménager des loges pour les navires en construction. Dans le reste du port septentrional et dans tout le bassin méridional, les flots de la mer étant arrêtés par la roche dure; les cales, si elles y eussent existé, auraient dû être creusées de main d'homme; on n'en trouve aucune trace.

Par induction, on peut donc arriver à savoir où placer l'arsenal maritime; il n'en est pas ainsi de la nécropole de Tyr. A ce sujet, le silence des anciens auteurs est absolu. L'opinion émise par M. de Bertou, et trop facilement acceptée par MM. Movers et Ritter, me paraît manquer complètement de vraisemblance (1).

A 9 kilomètres de Tyr, dans la direction de Sidon, près d'un lieu appelé aujourd'hui *Adloun* ou *Adnoun* (2), il existe de nombreux et vastes hypogées. Ils ont dû servir à la sépulture des habitants d'une grande ville, c'est incontestable; mais que, dans les cavernes d'Adloun, il faille voir la nécropole de Tyr, je ne puis l'admettre. Ces excavations, voisines de Sarepta et peu éloignées de Sidon, me semblent avoir été pratiquées dans la montagne pour y déposer les morts de ces deux villes, dont la première était une dépendance de la seconde (*Sarepta quæ Sidonis est*). Sur toute la côte de Phénicie on trouvait de semblables cavernes dans le voisinage des villes (3). Celles dont il s'agit ici étaient connues dans la plus haute antiquité; on les désignait sous le nom de cavernes de Sidoniens (*Maara Sidoniorum*). Ce nom leur convenait parfaitement, parce qu'elles étaient dans le pays des Sidoniens, qui s'étendait au sud jusqu'à la rivière connue aujourd'hui sous le nom de Nahr-al-Kasmyié, et parce qu'elles étaient la nécropole de la grande et opulente ville de Sidon. Il me paraît donc tout à fait invraisemblable que les Tyriens aient jamais déposé leurs morts loin de Tyr, dans le pays des Sidoniens. La nécropole des Tyriens,

(1) De Bertou, *Essai...*, p. 84. — Movers, cap. VII, S. 242. — Ritter..., XVII, 360.

(2) *Mutatio ad nonum*, du Pèlerin de Bordeaux.

(3) Strabon, liv. XVI, p. 755.

inconnue jusqu'ici, doit être cherchée beaucoup plus près de la ville. Au temps où les rochers situés au nord de l'île étaient bien plus étendus, n'ayant pas encore été en partie submergés, ils ont dû recevoir les morts d'une ville dont ils étaient séparés par une si petite distance. Un monument célèbre dans l'antiquité, le tombeau de la courtisane Rhodope, semble justifier cette opinion, car il n'est pas probable que ce fût le seul monument de ce genre érigé dans ces îles ou plutôt sur ces rochers. Il y a eu des tombeaux dans l'île même (1). Le monticule de Maschouk a servi aussi de lieu de sépulture ; et dans la plaine, près de l'aqueduc, sur toute la route de Sour au monticule, il y a eu des sépulcres tyriens. Enfin la ville de Tyr étant devenue plus puissante, plus étendue et plus peuplée, des hypogées semblables à ceux des Sido-niens ont été pratiqués dans la chaîne de montagnes qui borne à l'est la plaine de Tyr, surtout dans l'endroit nommé aujourd'hui El-Awwatin (2).

CHAPITRE III.

FONDATION DE TYR. — PALÆTYR.

Dans un fragment de l'histoire ou plutôt de la théologie des Phéniciens, fragment conservé par Eusèbe (3), et attribué à Sanchoniathon, il est dit que Hypsuranius, descendant de Colpia (le

(1) M. de Bertou en a remarqué deux sur la côte sud-ouest de la presqu'île actuelle.

(2) Ce ne sont plus là des conjectures ; d'après le témoignage de Mgr Mislin, dans le voisinage du rocher de Maschouk, il y a plusieurs sarcophages, et un peu au delà commence une vaste nécropole... En suivant le pied de la montagne, le voyageur a trouvé des ruines éparses sur plusieurs autres monticules (*Les lieux saints*, t. II, ch. xviii, p. 6 de la 2^e édit.). Excepté sur les rochers au nord de Tyr, rochers qu'il n'a pas explorés, M. Renan a vu des sarcophages phéniciens dans tous les autres lieux que je viens d'indiquer. (*Rapport à l'Empereur sur les explorations en Phénicie*, juillet 1862).

(3) Eusèbe, *Préparation évangélique*, liv. I^{er}, chap. ix et x, et liv. X. On a dit que Sanchoniathon était contemporain de Sémiramis et de Gédéon, et que, par conséquent,

vent primitif, le souffle de l'esprit), habita Tyr, et imagina l'art de construire des cabanes avec des joncs, des roseaux et du papyrus. Son frère Usoüs fut le premier qui se fit des habits de peaux de bêtes; il coupa les branches d'un des arbres qui étaient dans Tyr, et, se servant du tronc comme d'une nacelle, il n'hésita pas à se confier à la mer, n'en ayant reçu l'exemple de personne (1). Il érigea deux cippes, l'un au feu(2), l'autre au vent, et les arrosa du sang des bêtes qu'il avait prises à la chasse. Après la mort d'Hypsuranius et d'Usoüs, ceux qui restèrent dans l'île adorèrent les cippes consacrés en leur honneur.

En traduisant ce qui se rapporte à Hypsuranius, le père Viger, dans sa version latine d'Eusèbe (3), ajoute au nom de Tyr le mot *insula*, île, quoique le mot *νησος* ne se trouve pas dans la leçon grecque de Philon de Byblos. Il s'y croit autorisé par le passage qui suit : « Comme Astarté (la lune, et plus tard la Vénus des Phéniciens) parcourait la terre, elle trouva un aigle tombé du ciel, qu'elle consacra dans la sainte île de Tyr, ἐν Τύρω τῇ ἀγίᾳ νῆσῳ ἀφιέρωσε. (4). »

Au contraire, Bochart ne peut pas admettre que ce soit l'île de Tyr qui ait été la demeure des deux frères; en effet, quelques-uns

vivaient dans le III^e siècle avant notre ère; mais l'authenticité des fragments de Sanchoiathon peut être contestée.

(1) Ce qui fait dire à Tibulle :

Prima ratem ventis credere docta Tyros.

(Élégie VIII, vers 20.)

(2) A Gadès (Cadix), colonie tyrienne, une flamme perpétuelle brûlait dans le temple d'Hercule.

(3) « Jani vero Hypsuranium in insula Tyro domicilium collocasse... , tradit. »

(4) Dans le texte d'Eusèbe, au lieu de ἀστερίαν, un aigle, on lit ἀστέρια, une étoile. La correction est de Bochart (Samuelis Bocharti *Geographia sacra, seu Phalæg et Chanaan*, Lugduni Batavorum, 1707. — *Chanaan*, lib. II, cap. II, p. 709) : « Asteriam « inter aquilarum genera accenset Elianus tanquam ex Aristotele. » Cela s'accorde avec ce que dit Cicéron, que l'Hercule tyrien était né de Jupiter et d'Astérie, sœur de Latone. Tous les ans, à Tyr, on allumait en l'honneur d'Hercule un immense bûcher d'où s'élevait un aigle, symbole du soleil qui naît de ses cendres.

des détails contenus dans le récit de Sanchoniathon excluent positivement l'idée d'une île peu étendue. Mais du récit même il ressort que c'est dans l'île de Tyr qu'Usoüs aborda sur sa nacelle; qu'il y vécut et y mourut; et ce récit constate que, d'après la tradition, la plus haute antiquité était attribuée à Tyr, située dans l'île. Il ne faut pas, je crois, y chercher autre chose.

Maintenant que doit-on entendre par ces mots « la sainte île de Tyr? » A mon sens, ils rappellent l'antiquité du culte fervent rendu dans Tyr à la principale divinité des Tyriens, à Hercule, qu'il ne faut pas confondre avec l'Hercule grec, le fils d'Alcmène. L'Hercule tyrien, c'est le soleil, le fort roi, le maître des dieux, le Jupiter des Grecs; aussi l'historien Dios, en parlant du temple que fit construire le roi Hiram, donne-t-il au dieu tyrien le nom de Jupiter Olympien (1). L'Hercule tyrien est aussi le dieu de la mer (2), le Poséidon des Grecs, ce qui se comprend lorsqu'il s'agit de la divinité d'une ville puissante par son commerce maritime.

Hérodote et Arrien attestent qu'Hercule était en grande vénération, et depuis fort longtemps, dans la ville de Tyr (3). Arrien

(1) Jôseph, *Antiquités judaïques*, liv. VIII, chap. v, § 3.

(2) Hercule phénicien est représenté comme un vieux pilote, demi-chauve et tout brûlé du soleil. Une médaille reproduit Hercule avec une tour sur la tête, une robe longue et serrée d'une ceinture; il porte de la barbe et tient de la main gauche un trident. (Vailant, *Hist. reg. Syr.*, p. 332.)

(3) Arrien, *De expeditione...* lib. II, cap. xvi. — Hérodote, liv. II, chap. xlv.

Ajoutons le témoignage d'Eusèbe qui, sur l'an viii^e avant l'Exode, dit : « Hercules « cognomento Desanaüs in Phœnice clarus habetur. » (*Chron.*, n° 478.) Selden et Vossius pensent avec raison qu'il s'agit de l'Hercule tyrien dont le temple était dans l'île, celui que Cicéron (*De natura deorum*) dit être fils d'Astérie et qu'il désigne ainsi : « Quartus (Hercules) quem Tyrii maxime colunt. » — Selden, *De diis Syris*, liv. vi, p. 437. — Vossius, *De idol.*, liv. xii, p. 468.

Dans Macrobe, *Saturne*, liv. I, cap. xx : « Deus Hercules religiose quidem apud Tyros colitur. »

« Les Tyriens rendent un culte très fervent à Hercule. » (Strabon, liv. xvi, p. 757.) Hercule est appelé, dans l'Écriture sainte, *Baal*, maître; dans Sanchoniathon, *Baal-sames*, de *Baal Schamaïm*, maître des dieux, et *Melicarh*, de *Melech Cartha*, roi de la

dit brièvement que le temple d'Hercule, à Tyr, était l'un des plus anciens qu'il y eût parmi les hommes, et qu'Hercule y était révéré plusieurs générations avant que Cadmus vînt en Grèce. Quant à Hérodote, voici ce qu'il raconte : « Un jour que je m'entretenais avec les prêtres de ce dieu, je leur demandai combien il y avait de temps que le temple était bâti... Ils me dirent qu'il avait été bâti en même temps que la ville, et qu'il y avait 2300 ans qu'elle était habitée. » Or c'était vers l'an 460 avant J.-C. qu'Hérodote voyageait en Phénicie ; donc les prêtres tyriens faisaient remonter la fondation de la ville à l'an 2700 avant notre ère, c'est-à-dire 431 ans avant le déluge universel, selon la chronologie du P. Pe-tau (1).

On a dit que les prêtres avaient exagéré de 1000 ans, ou que les nombres avaient été altérés par les copistes ; qu'il faudrait lire χίλια, mille, au lieu de διςχίλια, deux mille ; on n'aurait plus que 1760 ans avant J.-C., c'est-à-dire qu'on arriverait à une époque plus rapprochée des temps purement historiques (2). Je rejette également et la suppression et la correction. Ne sait-on pas que les plus antiques légendes de presque tous les peuples asiatiques commencent par raconter les alliances entre les dieux et les mortels, et assignent au monde une antiquité exagérée, qui est loin de s'accorder avec la chronologie du Pentateuque et, par conséquent, avec toute histoire sérieuse ? Car, M. Champollion jeune l'a dit et démontré, en adoptant la chronologie et la succession des rois égyptiens données par les monuments, l'histoire d'Égypte con-

ville ou fort roi. Dans la *Chronique* d'Eusèbe, il est surnommé *Dibdas* (Syncelle) ou *Diodas* (Scaliger), le dieu de l'hymen, ou le chéri, ou le voyageur ; idée qui se retrouve dans *Dido*, l'errante. Comme on vient de le voir, la traduction latine porte *Desanaüs*, le puissant (Vossius). *Desenaüs* paraît être la meilleure leçon. — Voyez M. Guignault, *Relig. de l'antiq.*, t. II, 4^{re} partie, p. 474 et suiv.

(1) *Petavii Rationarium temporum*. Paris, 1703, t. II. « Canonium epocharum celebrarum. init., p. 3.

(2) Desvignoles, *Chronologie de l'Histoire sainte*, etc. Berlin, 1738, t. II, liv. IV, ch. 4, § 4, p. 33.

corde admirablement avec les livres saints ; M. le vicomte de Rougé partage l'avis de M. Champollion ; M. de Saulcy s'exprime dans les mêmes termes pour tout ce qui regarde l'histoire des anciens empires de la haute Asie (1). C'est donc avec raison qu'on cherche à établir la concordance des faits véritablement historiques avec la chronologie de Moïse ; mais il n'en peut être ainsi pour les traditions populaires, pour ces récits fabuleux qu'on rencontre le plus souvent à l'origine des peuples, récits fabuleux dont Hérodote nous fournit des exemples lorsqu'il dit qu'Hercule est un des douze dieux nés 17 000 ans avant le règne d'Amasis (2), et lorsqu'il rapporte que, d'après les prêtres égyptiens, depuis le premier roi d'Égypte, Menès, jusqu'à Séthos, il s'était écoulé 41 340 ans (3), pendant lesquels les dieux avaient vécu parmi les hommes et régné en Égypte (4).

Avec ces idées sur l'ancienneté du monde, avec une semblable chronologie, qu'y a-t-il d'étonnant qu'au dire des prêtres tyriens, Hercule ait eu un temple à Tyr depuis 2300 ans avant le voyage de l'historien grec ? Ne cherchons donc pas à expliquer ce qui ne peut l'être d'une manière satisfaisante, puisque nous manquons des éléments exacts de calcul et de comparaison ; tout ce qu'on doit inférer du passage d'Hérodote, c'est que les Tyriens assignaient une haute antiquité à la fondation de leur temple, et qu'ils faisaient remonter à la même époque la fondation de Tyr insulaire, celle que visitait l'historien voyageur. Ainsi entendu, le langage des prêtres d'Hercule était vrai.

(1) Lettre de M. Champollion jeune à M. Wisemann. — Note de M. de Rougé sur les résultats des fouilles exécutées en Égypte, lue dans la séance des cinq académies, 44 août 1864. — Lettre de M. Saulcy à M. Nicolas, 15 avril 1850.

(2) 17 570 avant J. C. — Hérodote, liv. II, ch. 43.

(3) 42 053 ans avant J. C. ou 42 356 ans, d'après les calculs de Larcher.

(4) Chez les Égyptiens, il y avait une vieille chronique d'après laquelle trente dynasties avaient régné 36 525 ans. *Syncelli chronologia*, p. 54. — Les Égyptiens étaient de beaucoup dépassés par les Chaldéens, qui, d'après Berose, assignaient à leurs dix premiers rois un règne de 432 000 ans. *Syncelli chron.*, p. 178.

Objectera-t-on la phrase que Justin suppose avoir été prononcée par les ambassadeurs tyriens, s'adressant à Alexandre, phrase dans laquelle il est question du vieux Tyr et d'un temple plus ancien que celui de Tyr insulaire (1)? Qui ne sait que Justin, trompé par la signification des mots *vetus Tyrus*, a été amené à conclure que le temple qu'il dit avoir existé dans ce lieu était plus ancien que celui qui était dans l'île! Diodore de Sicile, Arrien et Plutarque ne font aucune mention d'un temple d'Hercule sur le continent.

Quinte-Curce seul, avec Justin, en parle; mais il omet l'importante particularité de l'ancienneté qui ne se rencontre que dans Justin. M. de Sainte-Croix n'a pas même cru que ce que disent ces deux auteurs à ce sujet méritât d'être examiné et réfuté, et il n'en parle pas. Quand même il n'y aurait aucun doute sur le langage des ambassadeurs tyriens, ne devrait-on pas penser qu'ils s'exprimèrent ainsi afin de détourner Alexandre de son projet d'entrer dans leur ville; et serait-ce un motif suffisant pour croire que, sur le continent, en face de l'île, il y eût un temple plus ancien que celui de Tyr, surtout lorsque le grave et judicieux Arrien dit précisément le contraire?

L'assertion d'Arrien s'accorde parfaitement avec le récit d'Hérodote. Cet historien vient à Tyr, attiré principalement par le désir de s'instruire de ce qui regarde le culte d'Hercule; il entre dans le temple de ce dieu; les prêtres lui disent que le temple est fort ancien, et que sa construction remonte à la fondation de la ville. Quoi de plus clair? C'est bien l'opulente cité qu'Alexandre assiégea plus tard, c'est bien Tyr insulaire que visite Hérodote; on ne le nie pas. C'est bien dans le temple de cette ville qu'a lieu l'entretien entre les prêtres et l'historien; c'est bien dans ce même temple qu'Hérodote admire deux magnifiques colonnes. Celle d'émeraude y était encore du temps de Théophraste, au rapport

(1) Justin, liv. II, chap. 40.

de Pline (1); la colonne d'or était celle dont le roi Hiron avait enrichi le temple d'Hercule, situé dans l'Eurycore. Or, n'est-il pas de toute évidence qu'il ne peut être ici question que de la fondation de Tyr insulaire et du temple qui s'y trouve? Dire que, dans le récit d'Hérodote, il s'agit d'une ville et d'un temple qui avaient existé sur le continent avant d'être transportés dans une île, c'est faire injure au bon sens. Il y a donc erreur manifeste dans cette supposition.

D'après Apollodore, Agénor s'était rendu dans le pays qui, plus tard, reçut le nom de Phénicie, y régna et y fut chef d'une nombreuse postérité (2). Apollodore ne s'explique pas sur le lieu précis où régna Agénor; mais on trouve dans la *Chronique* d'Eusèbe que Phénix et Cadmus, partis de Thèbes en Égypte, régnèrent à Tyr et à Sidon. Or, Phénix et Cadmus étaient fils d'Agénor et étaient venus d'Égypte avec lui (3).

Quinte-Curce va plus loin; il dit positivement que Tyr fut bâtie par Agénor (4); Cedrenus dit également que cette ville fut fondée par Agénor, qui la nomma ainsi de sa femme Tyro (5).

Virgile ne parle pas de la fondation de Tyr, mais il appelle ville d'Agénor Carthage, qui était une colonie de Tyr (6). Hérodote donne à la fille d'Agénor, à Europe, le surnom de Tyrienne, et dit qu'elle fut enlevée à Tyr par des gens qui, de Crète, étaient venus en Phénicie (7). Le lieu le mieux fortifié de la ville s'appelait Agenorium, au rapport d'Arrien, ce qui prouve que les Tyriens avaient conservé le souvenir du séjour d'Agénor dans leur ville (8).

(1) Pline, xxvii, 5. — « Pilam smaragdo. » Pline ajouté : « Nisi potius pseudo-smaragdus sit. »

(2) Apollodori *Bibliotheca*, lib. ii, cap. 4, § 4.

(3) Eusèbe, *Chronique*. Scol., n° 562.

(4) Quinte-Curce, liv. iv, ch. 49.

(5) Cedrenus, *Ed. reg.*, p. 21 et seq.

(6) Virgile, *Enéide*, chant I, v. 342.

(7) Hérodote, liv. i, ch. 2 et liv. iv, ch. 45.

(8) Arriani *De expedit.*, lib. ii, p. 147. L'Agenorium ou palais d'Agénor, bâti peut-

Lucien, en parlant de Cadmus, l'appelle *νησιώτης*, habitant de l'île (1). Enfin un poëme très précieux, parce qu'il contient sur les traditions mythologiques et historiques d'une foule de villes des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs, les *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis, viennent confirmer les récits légendaires que j'ai rapportés et y ajouter de nouveaux et curieux détails (2). Comme on va le voir, Nonnos ne dit pas que Tyr fut fondée par Agénor; elle pouvait exister avant ce prince; mais il dit positivement qu'Agénor et Cadmus y ont régné.

« Bacchus veut visiter la terre des Tyriens, patrie de Cadmus; il y dirige ses pas... ; il s'applaudit de voir cette ville qui n'a pas reçu en entier de Neptune l'humide écharpe de la mer. Un double étonnement le saisit; car Tyr, reposant sur les flots, divisée par la terre et reliée par les mers, attache sous ses trois flancs une seule ceinture. Dans son immobilité, elle est semblable à une vierge qui flotte, livrant aux ondes sa tête, son cou, ses épaules, et qui,

être où était le château qui subsistait du temps des croisades, et qu'un historien de ces guerres a décrit ainsi : « Est autem Tyrus supra mare muro et ante muraliac turribus eminentibus munita.... arx civitatis in rupe, in corde maris, et ipsa turribus et palatiis distincta. » Marinus Sanuto, lib. III, VI, cap. 42, p. 459.

(1) Lucianus, *In judicio vocalium*, ed. Amstelod., p. 46.

A l'objection tirée de Lucien, Ducker répond que cet auteur a bien pu appeler Cadmus *νησιώτης*, ayant eu égard au temps où, après Cadmus, la ville de Tyr fut bâtie dans une île; ou bien encore parce que, de son temps, Tyr était dans une presqu'île, et il cite Thucydide qui appelle *νησιώτας* les habitants de Scione, et qui donne à la Chersonèse de Thrace le nom de *νησος* (liv. IV, ch. 120 et 121). Arrien en fait autant, liv. I, chap. 9.

Que le mot *νησος* ait quelquefois été employé pour désigner une péninsule, ceci ne peut pas être contesté, et le mot Péloponèse (île de Pélops) en est une preuve que tout le monde connaît; mais île ou presqu'île, qu'importe! il est évident que Lucien fait venir Cadmus de Tyr que les eaux de la mer environnaient, et non de Palætyr, située sur le continent. Dire que Lucien a confondu les temps, ce n'est qu'une conjecture que rien ne vient justifier; c'est attribuer trop d'ignorance ou trop de légèreté à cet auteur dont, au reste, l'opinion est appuyée par un grand nombre de passages des auteurs anciens.

(2) Nonnos, *Les Dionysiaques ou Bacchus*, poëme rétabli, traduit et commenté par le comte de Marcellus. Paris, Firmin Didot. — Liv. XI, vers 300 et suivants.

étendant ses mains sur deux mers dont elle voit blanchir l'écume autour d'elle, appuie ses deux pieds sur la terre qui la fit naître. Bacchus considère la maison d'Agénor, son ancêtre, le palais et les appartements de Cadmus ; il pénètre dans le gynécée mal gardé d'Europe... Il admire surtout les sources primitives où une eau profonde, après avoir coulé dans les flancs de la terre, revient à chaque heure à la lumière et fait jaillir les flots tournoyants nés d'elle-même. Il observe le courant fécond d'Abarbarée, la charmante fontaine qui s'épanche sous le nom de Callirhoë, et les ondes abondantes et virginales de la douce Drosère. Surpris de tant de beautés et souhaitant d'en connaître l'origine, Bacchus s'adresse à Hercule Astrochiton, et lui dit :

« Quel dieu construisit cette cité ? quelle main divine l'a dessinée ? qui nivela ses écueils et l'enracina dans les flots ? quel est l'auteur de ces merveilles ? » Il dit, et Hercule le satisfait en ses termes : ... « Les hommes qui habitent ici sont la race sacrée de cette terre immaculée dont un jour le limon créa spontanément leur forme et leur beauté ; lesquels... ont élevé une ville inébranlable sur les rochers qui la fondent ;... et moi qui nourrissais dans mon cœur un tendre intérêt pour leur ville... j'empruntai l'image vaporeuse d'un visage humain et leur fis entendre ainsi l'oracle de ma voix prophétique. »

Après leur avoir enseigné à construire un navire, il ajoute : « Fendez alors la surface des mers dans ces flancs de bois jusqu'à ce que vous ayez atteint le lieu que les destins vous indiquent, là où deux roches errantes nagent incertaines sur les flots. La nature les rendit célèbres sous le nom d'Ambrosies. Là fleurit, au centre de la roche voyageuse, la souche enracinée d'un olivier... vous verrez à son plus haut sommet un aigle arrêté et une coupe élégante, une flamme aux merveilleuses étincelles y jaillit d'elle-même de l'arbuste embrasé ; son éclat nourrit l'arbuste incombustible ; et un serpent qui balance ses anneaux autour des plus hauts branchages accroît la surprise des yeux... Emparez-vous

du sublime oiseau, contemporain de l'olivier, et sacrifiez l'aigle au dieu Neptune. Faites de son sang des libations à ces collines voyageuses de la mer, à Jupiter et aux dieux. La roche mobile cessera d'errer sur les ondes et, s'arrêtant d'elle-même, s'unira, par d'inébranlables fondements, à la roche qu'elle a quittée. Construisez alors sur ces deux collines une ville qui, des deux côtés, verra le rivage des deux mers (1)... »

« Penché sur les eaux, le poisson Nautile, parfaite image d'une nef toute pareille, exécutait alors un trajet qu'il doit à son seul instinct; les enfants de la Terre le virent, et, instruits sans péril de son habile manœuvre, semblable au vaisseau des mers, ils construisirent un navire sur le modèle du poisson de l'Océan, et le reproduisirent sur ses flancs. Dès lors la navigation exista... »

« Enfin ils ont vu ce lieu où les collines nageaient d'elles-mêmes au gré des tempêtes; ils arrêtent alors leur navire près d'une île que couronne la mer, et montent sur les écueils où est l'arbuste de Minerve. Dans leur recherche empressée de l'oiseau compagnon de l'olivier, l'aigle, habitant des airs, s'offre à son trépas volontaire. Les fils de la Terre saisissent aussitôt cette proie divine aux ailes superbes; puis ils immolent l'aigle sans résistance en l'honneur de Jupiter et de Neptune. Tout à coup, du gosier de l'oiseau fatidique que le fer vient de déchirer jaillit le sang des oracles. Sous ces libations sacrées, les collines errantes prennent racine dans les flots de la mer qui baigne Tyr; et sur leurs rochers inébranlables, les fils de la Terre élèvent la cité au large sein qui les nourrit. »

Ce fragment du poëme de Nonnos nous a fourni la preuve que, d'après les plus anciennes traditions, Agénor et Cadmus ont habité la ville de Tyr; nous y avons trouvé bien d'autres renseignements. Ces rochers *flottants*, c'est-à-dire changeant de place et de forme, ce sont les deux îles constamment bouleversées par les

(1) « Extruite in medijs fundatam rupibus urbem. »

tremblements de terre ; c'est le Tyros *instabilis* de Lucain. — La flamme aux merveilleuses étincelles, si elle ne fait pas allusion à la flamme perpétuelle entretenue sur l'autel d'Hercule, qui est le soleil, pourrait faire supposer qu'à une époque antérieure aux temps historiques, les bouleversements avaient pour cause un volcan, ce qui donne l'explication du Cippe consacré au feu par Usoüs. — Comme Sanchoniaton, Nonnos attribue aux Tyriens l'invention de la navigation. — Les premiers habitants de Tyr furent des pasteurs qui, primitivement, demeuraient près des fontaines Raz el-Aïn, et toujours ces fontaines, ainsi que la plaine, qui s'étendait à l'est et au sud-est de l'île, ont été regardées comme faisant partie de Tyr.

Presque tous les détails contenus dans le poëme de Nonnos se retrouvent sur les médailles de Tyr ; preuve évidente que le poëte n'a rien inventé, qu'il a simplement recueilli, puis reproduit d'anciennes traditions qui, traversant les âges, s'étaient conservées jusqu'à lui.

Une médaille de l'époque d'autonomie représente Hercule couronné de lauriers et un aigle posé sur un gouvernail. Sur plusieurs médailles de l'époque des empereurs on voit Europe, les deux rochers ambrosiens, au milieu desquels s'élève un arbre (Gallien) ; un arbre près de deux pierres énormes, avec ces mots : ΑΜΒΡΟΣΙΕ ΠΕΤΡΕ (Gordien) ; un arbre entouré d'un serpent, entre deux très grosses pierres (Gordien) ; Cadmus tuant le serpent (Gordien et Gallien) ; l'océan et les deux rochers ambrosiens (Valérien) ; Hercule nu et deux rochers (Caracalla et Valérien) (1).

Pourquoi insister davantage ? N'est-il pas évident que les deux rochers ambrosiens, sans cesse reproduits sur les monnaies, rappellent le souvenir traditionnel et permanent des deux rochers sur lesquels la ville fut bâtie ? Et ne doit-on pas regarder comme

(1) Vaillant, *Numismata ærea imperatorum, augustorum et cæsarum in coloniis*, etc. Paris, 1697. — Eckhél, *De doctrina numorum*, 1792-1798. — Suidas, au mot Ἡρακλῆς.

destinées à perpétuer le même souvenir les deux colonnes qu'on voit reparaître à toutes les époques de l'histoire de Tyr, depuis les deux cippes d'Hypsuranius et d'Usoüs jusqu'aux deux magnifiques colonnes admirées par Hérodote ; et même jusqu'aux deux grandes et belles colonnes à triple fût dont parlent Volney et M. de Bertou, et qui, encore aujourd'hui, sont couchées à l'angle sud-est de Tyr, au milieu de monceaux de pierres (1). Ces deux colonnes se retrouvent également dans les établissements lointains fondés par les Tyriens ou dans les régions qu'ils ont fréquentées, comme le prouvent les deux cippes qui étaient dans le temple d'Hercule, à Cadix, et les colonnes d'Hercule, à l'entrée de la mer Méditerranée.

Nous l'avons vu, aussi loin qu'on fasse remonter les souvenirs historiques ou légendaires, la ville dont nous recherchons les origines porte le nom sous lequel elle a été connue dans les âges postérieurs ; preuve évidente que, dès les premiers temps, elle fut établie, non dans une plaine sur le continent, mais dans l'île formée de rochers. En effet, le mot *zor*, *sor* ou *tsor*, dont on a fait Tyr, signifie *rocher* (2). C'est ainsi que les Chananéens, premiers habitants de la contrée (3), désignaient le lieu où Tyr fut bâtie,

(1) Ces colonnes sont de granit rouge d'une espèce inconnue en Syrie. Pour orner la mosquée d'Acre, Djezzar a voulu les enlever ; mais ses ingénieurs n'ont pas même pu les remuer. (Volney, *Voyage en Syrie...*, vol. II, p. 496.)

(2) « Namque antequam ulla in ea esset urbs, insulæ primum nomen erat Tyrus. » Neque id immerito, quippe *tsor*, id est Tyrus, Phœnicum sermone est rupes. » (Bochart, *Chanaan*, liv. II, ch. 17, p. 777.)—Voyez mes *Essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax*.

(3) Encore du temps de saint Augustin, si l'on demandait à un habitant des environs d'Hippone ou de Carthage qui il était, il répondait : *Chanani*. (Saint Augustin, *Epit. aux Romains*.)

Dans sa *Chronique* (liv. 1^{er}, p. 11), Eusèbe dit que les Chananéens conduisirent des colonies à Tripoli d'Afrique.

Du temps de Procope (*Vand.*, liv. II), on voyait encore deux colonnes dans l'Afrique Tingitane, et une inscription avertissait qu'elles avaient été élevées par les Chananéens qui avaient fui Josué.

et ce nom lui resta quand le rocher fut habité, car il n'avait pas cessé de lui convenir (1).

Une date, même approximative, peut-elle être assignée à l'arrivée d'Agénor en Phénicie, ou, si on l'aime mieux, à l'occupation des îles de Tyr par la colonie venue d'Égypte? Oui, répondent quelques chronologistes modernes. Selon la *Chronologie* du père Pétau, ce fut vers l'an 1734 avant J. C. ; ce fut l'an 1600, suivant Desvignoles et M. Petit-Radel, et l'an 1590, selon le *Canon chronologique* de Larcher (2).

Je ne voudrais pas, quant à moi, donner ainsi une date précise à l'arrivée d'Agénor en Phénicie. Je me bornerai à faire remarquer que si Agénor et son contemporain Cécrops arrivent, l'un à Tyr, l'autre à Athènes (1583); si, vers la même époque, mais un peu plus tard, les Hébreux entrent dans la terre de Chanaan, venant tous du même pays, de l'Égypte, c'est que leurs émigrations avaient une cause commune, l'expulsion des rois pasteurs et des Impurs par les Égyptiens, sous les princes de la dynastie des Diospolitains.

Mais ici la difficulté se représente; les chronologistes sont loin d'être d'accord sur l'époque où se passaient, en Égypte, ces événements qui eurent des conséquences si importantes pour la civilisation en Occident. Je ne m'imposerai pas la tâche de chercher ici à les concilier; je dirai seulement que les recherches auxquelles je me suis livré me portent à croire que la colonie égyptienne d'Agénor dut s'établir en Phénicie vers l'an 1600 avant J. C. Cette date concorde assez bien avec ce que dit Arrien sur la fondation du temple d'Hercule. Le culte d'Hercule ayant été établi à Tyr

(1) Aujourd'hui encore, la petite ville qui occupe en partie la place de l'antique Sor ou Tsor, se nomme Sour ou Tsour.

(2) Pétau, *Rationarium temporum*, t. I, pars I, lib. 1, cap. 9, p. 37. — Desvignoles, *Chronologie...*, t. II, p. 28-33.

Petit-Radel, *Examen analytique et tableau comparatif des synchronismes des temps héroïques de la Grèce*. Impr. roy., 1827.

Larcher, *Traduction d'Hérodote*. Paris, 1802, in-42. — *Chronologie*, t. VII, p. 133.

plusieurs générations avant l'arrivée de Cadmus en Grèce, et Cadmus étant venu à Thèbes en 1519, il en résulterait que la fondation du temple devrait être placée à la fin du xvi^e ou au commencement du xvii^e siècle avant notre ère (1).

Justin et Josèphe diminuent beaucoup l'antiquité de Tyr. Sidon, dit Justin, ayant été prise par le roi d'Ascalon (c'est-à-dire par les Philistins dont Ascalon était une des cinq principales villes), les Sidoniens montèrent sur leurs vaisseaux et allèrent fonder Tyr l'année qui précéda la ruine de Troie (2). Où Trogue-Pompée, dont Justin est l'abrégiateur, a-t-il puisé ce renseignement sur l'origine de Tyr ? Il ne le dit pas ; mais il n'y a rien d'improbable à ce que Tyr, déjà habitée, ait donné asile aux Sidoniens fugitifs. On peut conjecturer qu'après le départ des Philistins, qui ne conservèrent pas Sidon, tous les anciens habitants ne revinrent pas dans leur ville, et qu'il en résulta un accroissement de population pour Tyr. C'est ainsi, je pense, qu'il faut entendre Justin, dont les paroles sont confirmées par Isaïe, qui nomme Tyr fille de Sidon (3). A la vérité, Réland veut que par ces mots : « fille de Sidon », Isaïe désigne Sidon même ; comme, dans le même prophète, fille de Sion signifie Jérusalem. Réland se trompe ici. Sans nier que fille de Sion signifie Jérusalem (4), il faut reconnaître que le plus souvent, dans l'Écriture sainte, le nom de fille est donné aux villes qui ont été fondées par une autre ou qui sont dans sa dépendance. Et d'ailleurs, dans le passage dont il s'agit, la prédiction n'est pas dirigée contre Sidon, mais bien contre Tyr.

Quoique Justin soit le seul historien qui mentionne ce fait, il

(1) Eusèbe fixe l'arrivée de Cadmus à Tyr à la dix-septième année de Josué (1436 av. J. C.), et Ussérius à la trente-septième année de la demeure dans le désert (1455 av. J. C.). Tous deux me paraissent s'être trompés, et avoir placé longtemps après la *sortie d'Égypte* un événement qui probablement l'a précédée. — Eusèbe, scol. n^o 562. — Ussérius, *Annales V. et N. Testamenti*. Genève, 1720, in-fol. p. 31, alin. 48.

(2) Justin, liv. xviii, ch. 3.

(3) Isaïe, ch. xxiii, v. 12.

(4) Sion était le quartier le plus ancien de Jérusalem.

est donc fort probable que Tyr ait reçu une colonie de Sidon, qui existait dans la plus haute antiquité, car il est dit dans la *Genèse* (1) que Chanaan, petit-fils de Noé, engendra Sidon, c'est-à-dire le fondateur de Sidon, selon l'explication de Bochart (2). Dans son testament, Jacob prédit (3) que Zabulon habitera du côté de Sidon, ou plutôt du côté des Sidoniens, et du temps de Josué (4) Sidon est surnommée la Grande. Que l'on prenne les paroles de la *Genèse* au pied de la lettre, ou que l'on adopte l'interprétation de Bochart, toujours est-il que Sidon était une ville fort ancienne qui existait longtemps avant l'entrée des Israélites dans la Terre promise. Elle était incontestablement la ville la plus considérable de la côte de Phénicie (5).

(1) *Genèse*, ch. x, v. 15 et 29.

(2) *Phaleg.*, lib. iv, 25 init., p. 342.

(3) *Genèse*, chap. xlix, v. 13. — En 1730 av. J. C. (Larcher). — En 1789 av. J. C. (Pétau). — Josèphe dit aussi qu'un fils de Chanaan, nommé Sidon, fonda en Phénicie une ville de son nom (*Antiq. jud.*, liv. i, ch. 7).

(4) Josué, ch. xix, v. 28. — En 1489 (Pétau).

(5) Sidon fut fondée par les Phéniciens, suivant Justin (xviii, 3, 2).

Phéniciens, Sidoniens, Tyriens, sont trois appellations auxquelles les auteurs anciens donnent un sens plus ou moins étendu. Ainsi le mot *Sidoniens* signifie, tantôt les habitants de la ville de Sidon (*Juges*, i, 31 ; — *Ezéchiel*, xxvii, 8 ; — *Scylax*, § 104) ; tantôt les habitants de la plaine de Sidon, c'est-à-dire du pays plus spécialement soumis aux Sidoniens, et qui, du nord au sud, s'étendait depuis le Tamyras jusqu'au fleuve dont le nom ancien est inconnu, et qui est appelé aujourd'hui Nahr-al-Kasmyié (Josué, xiii, 6 ; — *Juges*, iii, 5 ; — Homère, *Odyssée*, XIII, 285) ; tantôt enfin le mot *Sidoniens* s'applique aux habitants de toute la côte phénicienne (Denys le Périégète, v. 117). Alors les auteurs grecs ne font pas difficulté de traduire le mot *Sidoniens* par Φοίνικες (Septante, *Deuteron.*, iii, 9 ; — Isaïe, xxiii, 2 ; — Suidas, Σιδόνιος, Φοίνιξ ; — Esychius, Σιδωνίοι, Φοίνικες).

De même, le mot *Tyriens* se prend pour habitants de la ville de Tyr ; il se prend aussi pour habitants du pays de Tyr qui, sur la côte, s'étendait depuis le Nahr-al-Kasmyié jusqu'aux environs d'Ace. Sous la forme *Syriens*, il avait une signification bien plus étendue et qui a beaucoup varié suivant les temps.

Quelquefois le mot *Phéniciens* est pris exclusivement pour Tyriens (Salluste, *Guerre de Jugurtha*, ch. 22 ; — Homère, *Odyssée*, XV, 414). Il s'emploie aussi pour *Carthaginois* (Scylax, § 111). De Φοίνος, pour Φοίνικιος, Phénicien, les Latins ont fait *Pœnus*, un habitant de Carthage, colonie des Tyriens.

D'un autre côté, il est indubitable que, dans la Phénicie, les lieux où la pêche était facile et offrait une nourriture abondante (1); les plaines où les troupeaux trouvaient des pâturages, et surtout les lieux voisins des sources et des courants d'eau, ont dû être peuplés avant qu'il y eût des habitants sur les rochers de Tyr. Quand donc Justin ne le dirait pas, il est très probable que les habitants de Sidon, ou de quelqu'un des lieux dépendants de Sidon, et à cause de cela appelés Sidoniens, ont dû contribuer, dans une proportion quelconque, à peupler la ville de Tyr.

La parenté entre Tyr et Sidon est attestée par un passage de Quinte-Curce. Les Sidoniens qui entrèrent dans Tyr avec les Macédoniens, dit-il, sauvèrent beaucoup de Tyriens, se souvenant de l'affinité de leur origine... Il y en eut jusqu'à 45000 qui furent ainsi sauvés et menés à Sidon (2).

Cette affinité était si grande et tellement connue, que souvent les poètes ont confondu les deux noms. Ils ont cru pouvoir employer les deux noms de ville l'un pour l'autre, sans cesser d'être compris. Ainsi, dans l'*Énéide*, on trouve fréquemment ces mots : *Sidonia Dido* (3). La reine de Carthage voulant retenir Énée,

Sidoniasque ostentat opes, urbemque paratam (4);

elle sort pour une partie de chasse,

Sidoniam picto chlamydem circumdata limbo (5).

Virgile donne à Carthage l'épithète de Sidonienne; bien plus, Salomon, s'adressant au roi de Tyr lui-même, à Hiram, et lui

(1) Sidon signifie poisson (Justin, xviii, 3, 2).

(2) Quinte-Curce, liv. iv, chap. 48.

(3) *Énéide*, chant I, vers 446 et 643; IX, v. 266; XI, v. 74. — « Sidonia Elisa » (Statius, *Sylv.*, IV, 2, 1).

(4) Chant IV, v. 75.

(5) Chant IV, v. 437. Les exemples abondent. Cadmus est Tyrien (Euripide, *Phéniciennes*, v. 205 : Τύριον ὄϊσμα λιποῦσ' ἔβαν Φοινίσσας ἀπὸ νάσου; et vers 647 : Κάδμος Τύριος. — Ovide, *Fast.*, I, v. 489 : « Tyriis qui quondam pulsus ab oris. » — Statius, *Theb.*, II, v. 613 : « Ecce Chromis Tyrii demissus origine Cadmi »). — Cadmus est

demandant des ouvriers tyriens, les appelle Sidoniens ; il est vrai qu'à cette époque les Tyriens étaient maîtres d'une partie de la Phénicie (1).

Je ne puis passer outre sans appeler l'attention sur cette circonstance remarquable du récit de Justin, que les Sidoniens *montèrent sur leurs vaisseaux* pour aller fonder la ville de Tyr. S'ils s'embarquèrent pour atteindre l'asile qu'ils cherchaient, c'est évidemment que la mer les séparait de ce lieu de refuge. Donc la ville fondée par les Sidoniens, selon Justin, c'est Tyr insulaire, et nullement une ville du même nom située sur le continent.

C'est un an avant la prise de Troie que les Sidoniens s'établirent à Tyr (*Tyron urbem ante annum Trojanæ cladis condiderunt*) ; mais cette manière de fixer la date de la fondation peut donner naissance à de grandes difficultés, car il y a peu d'événements dans l'antiquité dont l'époque soit aussi controversée. D'a-

Sidonien (Euripide, *Bacchantes*, vers 474 : Ἀγήνορος παῖδ' ὅς πόλιν Σιδωνίαν λιπών.— Aristophane, *Grenouilles*, v. 4256 : Σιδώνιαν ποτ' ἄστου Κάδμος ἐκλιπών, Ἀγήνορος παῖς. — Ovid., *Epist. in Ponto*, l. III, v. 77 : « Liquit Agenoridos Sidonia mœnia Cadmus ». — Europe est Tyrienne (Ovid., *Fast.*, V, v. 605 : « Præbuit et taurus Tyriæ sua terga puellæ, » — *Met.*, II, v. 845 : « Ludere, virginibus Tyriis comitata, solebat. » — *Met.*, III, v. 35 et 539). — Europe est Sidonienne (Ovid., *Met.*, II, v. 840 : « (tellus) Indigenæ Sidonida nomine dicunt »). — Dans cette phrase : « Castalium nemus umbram Sidonio præbuit hospiti, lavitque Dirce tyrios colonos », Cadmus est Sidonien et ses compagnons sont Tyriens (Sénèque, *OEdip.*, v. 740).

« Tyrius murex » (Hor., *Ep.*, XII, 24 ; — Virg., *Eneid.*, IV, 262 ; — Ovid., *Lib. amat.*, III, 40). — « Sidonius murex » (Hor., *Epod.*, I, 40 ; — Tibull., III, 3, 48 ; — Sid. Apoll., *carm. XV*, 427). — « Tyria vestis » (Tibull., I, 7, 44). — « Sidonia vestis » (Propert., II, 43, 35).

(1) *Rois*, liv. III, ch. 5, v. 4. — A la même époque, Esdras distingue parfaitement les Sidoniens des Tyriens : « Les Israélites donnèrent du froment.... aux Sidoniens et aux Tyriens » (ch. III, v. 7). — Dans la Bible, Ethbaal (Ithobal) est appelé roi des Sidoniens (*Rois*, III, 46, 34). Josèphe dit qu'il était roi de Tyr (*Antiq. jud.*, VIII, 7, 4), et ailleurs il l'appelle roi des Tyriens et des Sidoniens (*Antiq. jud.*, VIII, 7, 3, et IX, 6, 6). Cet historien établit la même distinction entre les deux peuples, lorsqu'il dit, en parlant de Salomon : Πολλὰς δὲ καὶ ἐκ τῶν ἀλλατριῶν ἐθνῶν γήμας Σιδωνίας καὶ Τυρίας (*Ant. jud.*, VIII, 2, 5).

près différents chronologistes, la date varie entre 1284 et 1022 av. J. C.; cependant il convient d'adopter ici, pour la prise de Troie, la date de 1184, suivant la *Chronologie* de Justin, d'où il suit que, d'après cet historien, Tyr fut fondée en 1185 avant notre ère (1).

Marsham et D. Calmet pensent que le nombre des années manque dans le texte de Justin qu'ils lisent de cette manière : « *Tyron urbem ante annum.... Trojanæ cladis condiderunt.* » En admettant cette lacune, on ne peut rien conclure du texte de Justin, si ce n'est que Tyr fut fondée avant la prise de Troie, ce qui est incontestable (2).

(1) Justin, liv. XVIII, ch. 3.

Bochart adopte le calcul de Cappel (*Hist. judaïque*), qui fixe la fondation de Tyr à l'an 65 avant la ruine de Troie. Ce dernier événement eut lieu :

Suivant Volney, en.	1022
— Sosibius, Bossuet.	1171
— Clésias, Eratosthène, Apollodore, Denys d'Halicarnasse, Justin, Desvignoles. . . .	1190
— Timée.	1173
— Saint Martin.	1199
— Marbres de Paros, Marsham.	1208
— Dicéarque.	1212
— Hérodote (selon Larcher). . .	1270
— Fréret.	1284

Ce que dit Volney (*Rech. sur l'hist. anc.*, t. I, p. 445-461) mérite d'être rapporté : « Theodotus, Hypsicrates et Mochus, historiens phéniciens, traduits en grec par Lætus et cités par Tatien (*Tatian., Orat. ad Græcos*, p. 273, n° 37), disent que Ménélas était contemporain de Hiram. » — Clément d'Alexandrie (*Clement. Alex. Strom.*, I, p. 525; — *Chron. Alex.*, p. 214) dit la même chose, d'après le témoignage de Ménandre d'Éphèse et de Lætus. Selon les Assyriens, Teutamus envoya des secours à Troie vers 1023. — Volney conclut de cette coïncidence des récits des Phéniciens et des Assyriens que Troie fut prise vers 1022. Si l'on admettait cette date, il faudrait rejeter la correction de Marsham dans le texte de Justin, et dire que cet historien a voulu parler, non de la fondation de Tyr, mais des travaux du roi Hiram et d'une colonie de Sidoniens que ce prince admit dans la ville agrandie.

(2) Marsham, p. 290, alin. 304. — D. Calmet, *Josué*, ch. XIX, v. 29. — Le docteur Ott fixe au temps du roi Saül l'émigration des Sidoniens et la fondation de Tyr (*Manuel d'hist. universelle*, liv. II, 2^e partie, ch. 3).

Nous arrivons à Josèphe. Cet historien ne nomme pas les fondateurs de Tyr; il dit seulement que cette ville fut bâtie 240 ans avant la construction du temple de Jérusalem (1). Or, Salomon ayant commencé la construction du temple la quatrième année de son règne, l'an 1012 avant J. C., suivant la *Chronologie* de Larcher, il s'ensuit que, selon Josèphe, Tyr fut fondée l'an 1252 avant l'ère chrétienne.

Eusèbe donne son assentiment à l'opinion de Josèphe, et dit comme lui, que Tyr fut fondée l'an 236 avant l'avènement du fils de David; seulement, d'après sa *Chronologie*, ce fut l'an 1237 avant J. C. (2). Bossuet adopte cette date, tandis que Marsham la reporte à l'an 1248, Volney à l'an 1254, et Scaliger à l'an 258 (3). Newton conjecture que Tyr a été bâtie du temps de David, l'an 1049 (4). C'est confondre les travaux d'agrandissement exécutés par Hiram avec la fondation de la ville. La réfutation de l'opinion de Newton, reproduite par M. de Sainte-Croix, se trouve dans ce passage du *Livre des Rois*, où il est dit que les commissaires envoyés par le roi David pour faire le dénombrement du peuple passèrent près des murailles de Tyr. Cette ville existait donc déjà et était même entourée de murailles au temps de David. Comme on peut le voir, sur l'époque de la fondation de Tyr, il y a à peu près concordance entre Justin et Josèphe.

Larcher trouve l'opinion de Josèphe inadmissible, parce qu'elle est contredite par l'Écriture sainte (5). En effet, on lit dans Josué, que le pays occupé par la tribu d'Aser devait s'étendre jusqu'à Sidon la Grande, et retourner jusqu'à la ville très forte de Tyr (6).

(1) Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. VIII, ch. 2, § 7.

(2) Eusèbe, *Chron.*, n° 744.

(3) Marsham, p. 290. — Scaliger, *Frag.*, p. 28 f. — Cappel, A 2742, p. 109 f.

(4) *La chronologie des anciens royaumes, corrigée et réformée par Is. Newton*, traduite de l'anglais en français par Granet. Paris, 1728, in-4°. — *Rois*, II, ch. 2, v. 7.

(5) Larcher, *Chronologie* d'Hérodote, t. VII, ch. 2, p. 134.

(6) Ou : « Jusqu'à la ville forteresse de Tyr. » — « *Ve gnad gnir mibtsar tsor.* »

Larcher rejette donc l'opinion de Josèphe par la raison fort simple que le partage des tribus est du xv^e siècle avant J. C (4/186); que la ville de Tyr existant depuis longtemps, puisqu'elle était déjà puissante, elle n'a pas pu être fondée au milieu du xiii^e siècle (1252); c'est de toute évidence, si l'on attache à ce que dit Josèphe l'idée de première fondation. De même, et par le même motif. Larcher n'admet pas l'opinion de Cedrenus (1), qui place la fondation de la ville 351 ans avant la construction du temple de Jérusalem, c'est-à-dire vers le milieu du xiv^e siècle avant notre ère (1363).

Au contraire, Marsham, ainsi que l'avait déjà fait Eusèbe, adopte ce que dit Josèphe sur la fondation de Tyr, qu'il place sur le continent (2). Et, pour répondre à l'objection tirée du livre de Josué, il rappelle que ce livre a été écrit longtemps après Josué, et que c'est *par prolepse* qu'on y trouve le nom de Tyr très forte. A l'appui de son sentiment, il fait remarquer, après Strabon (3), que les poètes ont célébré Sidon beaucoup plus que Tyr, et qu'Homère ne nomme même pas cette dernière ville. Cette remarque avait déjà été faite par Bochart et reproduite par Périzonius, D. Calmet, et récemment par M. de Sainte-Croix (4). On voudrait en tirer la conséquence que Tyr n'est pas une ville très

(Hebr.). — ἕως πολέως ὑχώρωματις τῶν Τυρίων (Septante). — « Usque ad civitatem munitissimam Tyrum. » (*Vulgate*.) Je crois plus exact de traduire : « Usque ad civitatem munimentum Tyri. » (*Josué*, chap. xix, v. 24-29.)

L'authenticité du livre de Josué n'est pas généralement reconnue, je le sais. D. Calmet ne soutient même pas que le livre, dans l'état où nous l'avons, ait été entièrement écrit par Josué; il croit au moins qu'il a été composé sur des mémoires du temps de Josué. — Volney pense que le livre date du temps de Samuel; même en adoptant cette opinion, ce serait encore accorder une assez haute antiquité, et un semblable monument doit être d'une grande autorité en histoire. (Volney, *Rech.*, t. II, chap. 44, p. 252.)

(1) Cedreni, *Compendium historiarum*, t. I, p. 58 b, ed. reg.

(2) Marsham, p. 537-539.

(3) Strabon, liv. xvi, p. 756.

(4) Bochart, *Phaleg.*, iv, 35, p. 302. — Perizonius, *Babyl.*, p. 83. — D. Calmet, *Josué*, xix, 39. — Sainte-Croix, *Examen crit.*, p. 277.

ancienne et qu'elle n'existait pas au temps de la guerre de Troie. Ainsi, à l'aide de quelques mots extraits de Strabon, séparés de tout ce qui précède et mal interprétés, on renverserait tout ce qui se trouve dans une foule d'auteurs, et dans Strabon lui-même sur l'ancienneté de Tyr. Pour juger, il vaut mieux citer ; voici le passage de Strabon : « La ville de Tyr est la plus considérable et la plus ancienne de la Phénicie (1). Elle le dispute à Sidon en grandeur, en célébrité, en *ancienneté*, ainsi que l'attestent de nombreuses traditions mythologiques. Car si, d'un côté, les poètes ont répandu davantage le nom de cette dernière ville (Homère, en effet, ne parle pas de Tyr) ; de l'autre, la fondation de ses colonies tant en Libye qu'en Ibérie, jusqu'au delà des colonnes, élève bien plus haut la gloire de Tyr. Toutes deux ont donc été et sont encore maintenant très célèbres ; quant au titre de métropole des Phéniciens, chacune d'elles croit avoir le droit d'y prétendre. » Dans ce passage, il faut l'avouer, les paroles de Strabon sont bien loin de tendre à diminuer l'ancienneté et la célébrité de Tyr ; au contraire, le géographe énumère ce qui élève la gloire de cette ville au-dessus de celle de Sidon (2) ; il fait seulement remarquer qu'Homère, qui a parlé de Sidon, ne nomme pas Tyr.

Homère nomme Sidon, c'est vrai ; il ne la nomme qu'une seule fois, mais enfin le mot Sidon se trouve dans l'*Odyssée* (3), tandis que ni dans l'*Odyssée* ni dans l'*Iliade* il n'est question de

(1) (Tyros) *Serie sæculorum antiquissima*. Ulpian, liv. 1, *De censibus*.

(2) Tyr et Sidon. . . . C'est dans ce rang que ces deux villes sont nommées communément par ceux qui ont voulu parler en même temps de l'une et de l'autre. Jérémie reçoit l'ordre d'envoyer des chaînes aux rois de Tyr et de Sidon (xxvii, 3) ; il prédit ensuite que Tyr et Sidon seront ravagées (xlvii, 4), et Zacharie menace Tyr et Sidon (ix, 2). Dans le Nouveau Testament, N. S. Jésus-Christ déclare que Tyr et Sidon seront traitées plus doucement que les Juifs incrédules (Math., ii, 21, 22. — Marc, x, 43). Les évangélistes rapportent que J.-C. alla dans le pays de Tyr et de Sidon (Math., xv, 21. — Marc, vii, 24, 31) ; que des gens de Tyr et de Sidon venaient pour l'entendre (Marc, iii, 8. — Luc, vi, 17). — Desvignoles, liv. iv, ch. 4, p. 47.

(3) *Odyssée*, xv, 424.

Tyr. Plusieurs fois Homère parle des Sidoniens et des Sidoniennes et vante leur habileté dans les arts (1); mais il fait également mention des Tyriens qu'il appelle Phéniciens (nom générique sous lequel ils sont très souvent désignés) et qu'il représente comme se livrant au commerce et naviguant dans toutes les mers. Il établit la distinction la plus positive entre les Sidoniens artistes et les Phéniciens navigateurs, donnant à ce dernier nom un sens fort étendu, tandis que, chez le poète, Sidonien et région sidonienne ont un sens plus restreint.

Pour se convaincre que les Phéniciens nommés dans Homère sont les Tyriens, il suffit de lire ces vers (2):

Ἔθλα δὲ Φοίνικες ναυσίκλυτοι ἤλυθον ἄνδρες
Τρωῶνται, μὲρὶ ἄγοντες ἀθήρματα νηὶ μελαίνῃ.

» Illuc autem Phœnices navibus inelyti venerunt viri.

» Vafri, infinita agentes ludicra nave nigra. »

S'il y avait des Tyriens qui dominaient sur la plus grande partie de la Phénicie et que leur puissance avait fait exclusivement appeler Phéniciens, il y avait donc une ville de Tyr, quoique le poète ne la nomme pas. S'il avait décrit la côte de Phénicie, s'il avait fait l'énumération des peuples et des villes qui s'y trouvent, comme il décrit, dans le second chant de l'*Iliade*, les peuples qui prirent part à la guerre de Troie; si, dans cette énumération, il avait oublié Tyr et nommé Sidon, ce serait sans doute un très grand motif de douter de l'existence de Tyr à cette époque; c'est ainsi que Pausanias (3) conclut que Messène n'existait pas au temps du siège de Troie, parce qu'Homère ne la comprend pas dans l'énumération des villes qui envoyèrent des soldats à ce siège; mais il est évident qu'une conclusion semblable ne doit pas être tirée du silence d'Homère par rapport à Tyr; qu'il ne parle des

(1) *Iliade*, vi, 289-292. — xxiii, 743. — *Odyssée*, iv, 84. — xiii, 285. — xv, 118.

(2) *Odyssée*, xv, 414-415.

(3) Pausanias, liv. iv, premières lignes.

Sidoniens que par accident, principalement comme habiles ouvriers; et qu'on ne peut pas plus arguer de son silence contre l'existence de Tyr que contre l'existence de toute autre ville de Syrie, de Phénicie ou de Palestine dont on ne trouve pas le nom dans ses poèmes. Le silence d'Homère n'est donc pas même une probabilité contre l'ancienneté de Tyr.

D'après tout ce qui vient d'être exposé sur la fondation de Tyr, il est évident qu'on trouve dans les auteurs anciens des opinions bien différentes, mais elles ne sont pas contradictoires. Ne sait-on pas, en effet, que souvent la fondation d'une ville a été attribuée à un prince qui l'a seulement embellie ou fortifiée, ou à une colonie qui en a augmenté la population et accru par là son importance? Ainsi Zéthus et Amphion sont dits, par Homère, Diodore et Pausanias, avoir été les fondateurs de Thèbes, parce qu'ils joignirent la ville basse à la Cadmée (1); ainsi la ville de Cius, sur la Propontide, les villes de Sésamus, de Tium et de Cytorus, sur le Pont-Euxin, passaient pour avoir été fondées par les Milésiens, quoiqu'elles existassent bien longtemps avant qu'elles reçussent des colonies milésiennes: « N'est-ce pas ici Babylone la Grande que j'ai bâtie pour être ma demeure royale (2)? » disait Nabuchodonosor, quoique cette ville subsistât depuis plusieurs siècles. Ces exemples abondent. Sans doute, nous pouvons dire l'année et souvent même le jour où les premières fondations de telle ville moderne ont été posées; nous savons par qui la ville de Lyon fut fondée, à quelle époque la Roche-sur-Yon cessa d'être un bourg pour devenir la ville de Napoléon-Vendée; mais qui pourrait dire d'une manière précise quelles furent les origines d'Orléans, de Bourges, d'Autun? Par une circonstance quelconque, souvent fortuite, quelques familles se réunissent sur un point; avec le temps l'agglomération augmente, la ville se forme et n'est connue que quand elle compte déjà un grand nombre d'années d'existence. Telle a dû être l'ori-

(1) *Odyss.*, xi, 261. — *Diod.*, liv. xix, ch. 53. — *Pausanias*, liv. ix.

(2) *Daniel*, iv, 30.

gine de la plupart des villes ; dans les premiers temps et pendant bien des années ne cherchons ni date ni nom propre, nous ne les trouverions pas ; presque toujours, dans les temps les plus reculés, on est réduit à des conjectures, et le plus sage est de savoir ignorer.

Que conclure de tout ce qui précède sur les origines de Tyr ? A mon sens, le voici :

Le lieu où cette ville fut bâtie formait autrefois deux îles distinctes ; sur l'île la plus occidentale et de beaucoup la plus grande, vinrent se fixer successivement des hommes appartenant à quelques peuplades établies sur le continent, dans le voisinage de la mer. Ces arrivées successives eurent lieu à diverses reprises, toutes antérieures au *xvi^e* siècle avant J. C. L'île n'était plus déserte, mais il n'y avait point encore de ville ; une colonie venue d'Égypte y ayant abordé et s'y étant établie vers la fin du *xvi^e* siècle avant notre ère, la population fut beaucoup augmentée, et dès lors Tyr devint une ville importante. Son importance s'accrut encore lorsqu'au milieu du *xiii^e* siècle avant J. C., des Sidoniens furent venus s'y fixer. La ville de Tyr n'occupait toujours que la plus grande des deux îles ; dans l'autre, il ne se trouvait que le temple d'Hercule, objet de la vénération des Tyriens.

Comme on le voit, je n'hésite pas à trancher la question. Je dis nettement et positivement que tous les récits historiques, ainsi que les traditions mythologiques, que j'ai recueillis et rapportés ne concernent qu'une seule et même ville de Tyr bâtie sur les rochers ambrosiens ; que cette ville a reçu des accroissements considérables, mais qu'elle n'a pas changé d'emplacement depuis les temps les plus reculés jusqu'au milieu du *xiii^e* siècle, époque à laquelle nous sommes arrivés.

Alors qu'était-ce donc que l'ancienne Tyr ou Palætyr ? N'a-t-elle donc pas précédé Tyr, comme son nom le ferait croire ? Où était-elle située ? quels ont été ses rapports avec Tyr insulaire ? Sans nuire le moins du monde au résultat de recherches que je

poursuis, à toutes ces questions et à toutes celles qu'il conviendrait de faire sur Palætyr, je pourrais me dispenser de répondre. Palætyr tient, dans l'histoire, une place si petite et tellement insignifiante, les auteurs qui ont écrit ce nom sont si peu nombreux et si laconiques, qu'il serait permis d'imiter ces auteurs et de n'attacher aucune importance à un lieu dont on n'a jamais parlé qu'accidentellement, et sur lequel il n'a été donné aucun détail historique quelque petit qu'il soit. Mais s'il est à peine question de Palætyr dans les auteurs anciens, il n'en est pas ainsi dans les travaux des érudits modernes ; Palætyr y joue un rôle exagéré qui n'a jamais été le sien. Des hommes du plus vaste savoir auxquels je voudrais, en toutes circonstances, pouvoir témoigner une respectueuse déférence, ont, à ce sujet, émis et soutenu avec vivacité les opinions les plus étranges et les moins admissibles. Ils se sont trompés, sans doute, mais il ne suffit pas de l'affirmer ; leurs opinions doivent être sérieusement discutées ; c'est une obligation qu'impose la haute position qu'ils occupent dans la science, et dès lors il devient indispensable de donner une réponse aux questions que j'ai posées.

Et d'abord que trouve-t-on sur Palætyr dans les auteurs anciens ? Voici ce qu'on lit dans Quinte-Curce : Alexandre ayant dit aux ambassadeurs tyriens qu'il voulait aller à Tyr offrir un sacrifice à Hercule, les ambassadeurs lui répondirent qu'il y avait un temple d'Hercule hors de la ville, dans ce lieu appelé par eux Palætyr, et qu'il pouvait y faire son sacrifice : « Legati respondent esse templum Herculis extra urbem in ea sede quam Palætyron ipsi » vocant. » On lit encore que pour faire la chaussée qui devait relier Tyr au continent, Alexandre ne manquait pas de pierres, qu'on en tirait facilement des ruines du vieux Tyr : « Magna vis » saxorum ad manum erat, Tyro vetere præbente (1). »

Comme Quinte-Curce, Justin fait dire à Alexandre, par les

(1) Quinte-Curce, liv. iv, ch. 2.

ambassadeurs tyriens, que le prince ferait mieux d'offrir son sacrifice dans le vieux Tyr où se trouvait un temple plus ancien : « Quum legati rectius id eum in Tyro vetere, antiquiore templo, « facturum dicerent (1). »

Arrien qui a donné les plus grands détails sur le siège de Tyr, ne parle pas de Palætyr ; il en est de même de Plutarque.

Josèphe ne dit que quelques mots sur le siège de Tyr par Alexandre, et ne nomme pas Palætyr ; mais dans un autre endroit des *Antiquités judaïques*, ce nom se trouve au nombre des villes qui firent leur soumission au roi d'Assyrie Salmanasar, alors en guerre contre les Tyriens (2). Sidon, Arcé, l'ancienne Tyr et plusieurs autres villes se séparèrent des Tyriens, et se soumirent au roi des Assyriens : « Ἀπέστη τε Τυρίων Σιδῶν, καὶ Ἀρκη, καὶ ἡ πάλαι Τύρος, καὶ πολλαὶ ἄλλαι πόλεις, αἱ τῷ τῶν Ἀσσυρίων ἑαυτὰς βασιλεῖ παρέδωσαν. »

D'après Diodore de Sicile, Alexandre commença par démolir Tyr appelée l'ancienne : « καθαιρῶν τὴν παλαιὰν λεγομένην Τύρον » dont les masures inhabitées lui fournirent des pierres qui, transportées continuellement par des milliers d'hommes, lui servirent à faire une large chaussée (3).

Des historiens passons aux géographes. Strabon, Ptolémée, Pline et Étienne de Byzance nomment Palætyr ; mais de même que chez les historiens, on ne trouve chez eux absolument aucuns renseignements sur les différentes vicissitudes qui ont marqué son existence antérieurement à sa décadence. Cependant plusieurs d'entre eux indiquent sa position et sa dépendance par rapport à Tyr.

Strabon dit positivement que Palætyr était à 30 stades de Tyr, c'est-à-dire à 5 kilomètres 555 mètres : Μετὰ τὴν Τύρον ἡ Παλαίτυρος ἐν τριάκοντα σταδίοις (4).

(1) Justin, liv. II, ch. 40.

(2) Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. IX, 14.

(3) Diodore de Sicile, liv. XVII, ch. 7.

(4) Strabon, liv. XVI, p. 758.

Ptolémée donne la même longitude à Tyr et à Palætyr : « Παλαί-
 τυρος ; » mais il place ce dernier lieu sous le 33° degré 10 minutes de
 latitude, tandis que selon son estimation la latitude de Tyr est de
 33°, 20'. Cette différence de 10 minutes équivaut à 100 stades ou
 18 kil. 518 mètres. Évidemment la distance donnée par Ptolémée
 est exagérée, si elle se rapporte à la localité désignée par Stra-
 bon ; mais elle prouve surabondamment que ce géographe plaçait
 Palætyr au sud de Tyr (1).

Pline n'indique pas où était située Palætyr ; il dit seulement
 que le circuit de Tyr et Palætyr est de 49 mille pas : « Circuitus
 » XIX millibus passuum est, intra Palætyro inclusa (2). »

Le passage de Scylax sur toute la Phénicie et sur Tyr en parti-
 culier est très corrompu et jusqu'ici a paru fort peu clair aux
 commentateurs qui se sont efforcés de le compléter et de l'inter-
 préter. D'après la restauration que j'ai tentée, Scylax ne fait pas
 mention de Palætyr, il dit tout simplement que la partie de Tyr
 située sur le continent était traversée par un cours d'eau, que cette
 partie de la ville et le cours d'eau dépendaient de Tyr. Πάλιν Τύρος
 πόλις, καὶ ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ, καὶ πόλις Τύρου ἔστι καὶ πόσαμος (3).

Palætyr n'est pas mentionnée dans Pomponius Mela, ni dans

(1) Ptolémée, *Géogr.*, 5^e édit. Paris, 1546, p. 278-284, ou éd. Bat., 1648, p. 458-464. (12 500 pas. rom.)

(2) Pline, liv. v, ch. 17. — Du texte de Pline, M. Barbié du Bocage a conclu que Tyr et Palætyr étaient enfermées dans une enceinte de 49 000 pas ; sur son plan de Tyr il a tracé cette enceinte près de laquelle il a écrit : murs de Palætyr. M. Barbié du Bocage s'est trompé, je crois. Lorsque Pline veut faire connaître qu'une ville est environnée de murailles, il le dit clairement ; c'est ainsi qu'il parle des murs (mænia) de Rome. Le mot *circuitus* est fréquemment employé par le géographe quand il fait mention de la circonférence d'une ville, d'une plaine..... Ces mots : « Circuitus XIX millibus passuum, » servent donc simplement à constater que, du temps de Pline, l'emplacement occupé par Tyr et Palætyr avait 49 000 pas de tour, c'est-à-dire 452 stades olympiques, ou 28 kilomètres 448 mètres.

(3) Scylax, § 404. — Poulain de Bossay, *Essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax*.

Denys le Périégète (1). Étienne de Byzance ne consacre pas d'article spécial à Palætyr ; il nomme Tyr ville située dans une île, sur les côtes de Phénicie, et il ajoute qu'elle a aussi été appelée Palætyr. Τύρος νῆσος ἐν Φοινίκῃ. . . . ἐκλήθη δὲ καὶ Παλαιτύρος.

Voilà tout ce que, dans les historiens, et dans les géographes, on peut recueillir sur Palætyr, ou plutôt sur le lieu désigné sous le nom de vieux Tyr. C'est peu, mais si nous examinons de près les textes que j'ai cités, nous reconnaitrons qu'on peut y trouver d'utiles enseignements. Pour Quinte-Curce, Justin, Diodore de Sicile et Pline, le vieux Tyr (remarquons-le bien) n'est point une ville qui soit ou qui ait été distincte de Tyr ; c'est un lieu dépendant de cette ville, et qui est compris dans le même circuit. Des paroles de Strabon, l'on peut également tirer cette conséquence. Les expressions dont se sert Diodore de Sicile signifient : la ville de Tyr appelée l'ancienne, ou plutôt la partie de Tyr appelée le vieux Tyr. Quinte-Curce et Justin disent toujours le vieux Tyr (*Tyrus vetus*), et non Palætyr. Quinte-Curce est on ne peut plus positif ; il dit qu'un temple d'Hercule est dans cet endroit (*in ea sede*) situé hors de la ville que les Tyriens nomment Palætyr. Il est de toute évidence que, dans la pensée de Quinte-Curce, le vieux Tyr n'était autre chose qu'un faubourg de Tyr insulaire. Pour les étrangers, ce lieu n'avait pas de nom particulier, mais pour les Tyriens (*ipsi*), c'était le vieux Tyr.

D'après Étienne de Byzance, Tyr et Palætyr seraient les noms de la même ville, probablement à des époques différentes.

Ptolémée ne fournit aucun renseignement sur les rapports de Palætyr avec Tyr insulaire ; mais ce géographe, ainsi que Strabon, nous fait connaître la position que, de leur temps, ce lieu occupait sur le continent.

A l'exception de Josèphe, aucun des auteurs cités ne fait men-

(1) Denys le Périégète n'a dit qu'un mot sur Tyr et c'est pour vanter son ancienneté : καὶ Τύρον ἄγχιόνην. . . , vers 914.

tion de l'existence simultanée des deux villes de Tyr et Palætyr. En réalité, ce passage de Josèphe ne contient rien qui ne puisse s'accorder avec les paroles des autres historiens. Plus loin je dirai comment il doit être compris.

C'est donc entendu ; les historiens et les géographes anciens nous apprennent seulement qu'au milieu du dernier siècle avant notre ère et plus tard, Palætyr était sur le continent à 30 stades au sud de l'île, et que le lieu ainsi désigné faisait partie de Tyr. Pour tout le reste, nous en sommes réduits à des conjectures. Le champ était vaste ; il a été parcouru avec une merveilleuse richesse d'imagination.

A cette question : Palætyr est-elle plus ancienne que Tyr, et lui a-t-elle donné naissance ? Sans aucun doute, répondent à la fois des voix nombreuses. Puis, lorsqu'on vient à s'expliquer sur l'époque de la fondation de la ville insulaire et sur le rôle qu'elle a joué, l'accord cesse aussitôt pour faire place à la plus grande divergence d'opinions ; le désaccord n'est pas moins grand lorsqu'il s'agit de répondre à cette autre question : Où était située Palætyr ? Marsham, et après lui Prideaux, Rollin, Volney, M. Poujoulat, le docteur Ott (1), et bien d'autres, veulent que tous les événements qui ont rendu fameux le nom de Tyr, se soient accomplis à Palætyr ; qu'après le siège de cette ville par Nabuchodonosor, l'île ait été occupée par les Tyriens fugitifs ; qu'à partir de cette époque, Palætyr ait cessé d'être florissante pour devenir plus tard un vaste amas de ruines. Telle est l'opinion des écrivains qui, aujourd'hui et depuis longtemps, copient sans examen ce qu'ils ont lu ; le nombre en est considérable.

Ceci ne suffit pas à Périzonius (2) ; d'accord avec Marsham sur

(1) Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, t. V, p. 498-500.

Ott, *Manuel d'histoire universelle*, liv. II, 2^e partie, ch. 3.

(2) Périzonius, *Origines babylonicae et aegyptiacae*, édit. de Duker. Utrecht, 1736, 2 vol. petit in-8^o, t. II, chap. 6, p. 100-130. — Ou Leyde, 1744, 2 vol in-8^o, p. 82.

l'époque de la fondation de la ville insulaire (1), il veut de plus qu'après la retraite des Babyloniens, Palætyr soit restée la demeure des rois ou juges des Tyriens. Pour lui, la ville de Tyr insulaire, jusqu'au temps d'Alexandre, n'a été qu'une sorte d'annexe de Palætyr.

Au contraire, l'opinion de Marsham sur l'époque de la fondation de Tyr insulaire est repoussée comme inadmissible par un grand nombre de partisans de l'antériorité de Palætyr. Vitringa, Duker et Cellarius (2) croient que l'île de Tyr était peuplée avant le temps de Nabuchodonosor; que là se trouvait le *navale*, l'entrepôt de Palætyr.

D'accord jusque-là, ils ne le sont plus lorsqu'il s'agit de décider laquelle des deux villes fut prise par le roi de Babylone. D'après Vitringa, ce fut Tyr insulaire (3), et sous ce point il combat à outrance l'opinion du savant anglais. Ce fut Palætyr, d'après Duker, dont l'avis est partagé par Cellarius, qui fait remonter la fondation de Tyr insulaire à une époque antérieure à Salmanasar. Cette fondation, suivant D. Calmet, est due aux Sidoniens avec le concours des habitants de Palætyr. Elle eut une population peu nombreuse jusqu'à Hiram, qui habitait Palætyr, et qui, par une chaussée, réunit l'île au continent. Nabuchodonosor assiégea Palætyr; pendant le siège, les Tyriens coupèrent la chaussée et se retirèrent dans l'île; pour les atteindre, le roi de Babylone rétablit la chaussée; Palætyr, prise de vive force, fut détruite et ne se releva pas de ses ruines; mais Tyr insulaire s'étant rendue par

(1) Il ne nie pas cependant que l'île ait eu quelques habitants avant l'époque de Nabuchodonosor.

(2) Vitringa, *Comment. in prophet. Isaïæ*.

Duker, *Note sur Perizonius*, t. II, p. 430.

Cellarius, *Geographiæ antiquæ*, lib. tertius, cap. 42, § 95 et 96, p. 384.

(3) Rooke, commentateur d'Arrien, partage l'avis de Vitringa. T. I, liv. II, chap. 24, p. 414. — David Kimchi (*Commentaire sur Isaïe*) pense que ce fut Tyr insulaire que prit Nabuchodonosor, et qu'après 70 ans, le rétablissement eut lieu sur le continent.

composition, subsista encore avec éclat (1). C'est alors, dit M. Poujoulat, que les Tyriens brisèrent la chaussée du roi de Babylone, et se firent de nouveau un rempart des flots de la mer (2).

M. de Sainte-Croix veut que Palætyr ait seule existé jusqu'au temps de Hiram ; mais d'après ce savant, ce ne fut pas elle, ce fut Tyr insulaire qui soutint un siège contre Nabuchodonosor (3).

Bochart va plus loin. Quoiqu'il admette que l'existence de Palætyr soit antérieure à celle de Tyr insulaire, c'est cependant dans cette dernière ville qu'il place tous les événements qui concernent Tyr ; par conséquent, il fait remonter la fondation de cette ville à une antiquité fort reculée (4).

Le voyageur Buckingham dit aussi qu'il est évident que les écrivains de l'antiquité n'ont eu en vue qu'une seule et même ville, Tyr insulaire ; malgré cet aveu, il lui semble probable que, dans les éloquentes paroles d'Ezéchiel, il s'agit d'une ville plus ancienne, située soit dans une île, soit sur le continent ; que ce fut Palætyr (Tyr continentale) qui fut assiégée par Nabuchodonosor, tandis que la ville prise par Alexandre a été Tyr insulaire (5).

M. Movers, ainsi que Bochart, pense que Tyr est fort ancienne, mais que Palætyr l'est encore davantage. Toutes deux, quoique séparées par le détroit, ne formaient qu'une seule ville. Avant les guerres contre les Assyriens, Palætyr ou la ville continentale³ était la plus importante ; mais du VIII^e au VI^e siècle avant notre ère, à la suite de guerres soutenues contre les Assyriens et autres peuples d'Asie, Palætyr perdit toute importance, et Tyr, au contraire, devint de plus en plus florissante (6).

(1) D. Calmet, *Commentaire sur Josué*, ch. xix, v. 29.

(2) Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, t. V, p. 500.

(3) Sainte-Croix, *Examen critique*, p. 269.

(4) Bochart, *Phaleg.*, liv. iv, ch. 35. — *Chanaan*, liv. II, ch. 47.

« Ea quippe vetustiore esse Palætyrum, vel ipso nomine constat. »

(5) Buckingham, *Travels in Palestine*, p. 47.

(6) Movers, *Das phœnizische Alterthum*. Erster Theil. Buch. I, cap. 6.

M. de Bertou est également d'avis que la fondation de Palætyr a précédé celle de Tyr; mais il n'accorde une très haute antiquité ni à l'une ni à l'autre. Suivant lui, Palætyr, fondée par les Sido-niens, envoya des habitants dans une des îles tyriennes. Elle continua à exister en même temps que sa colonie dont elle devint tributaire. Tous les grands événements qui ont fait de Tyr une ville célèbre ne la regardent pas (1).

Par ce qui précède, il devient évident qu'à l'exception de Marsham et de Périzonius, tous les auteurs qui, ayant étudié la question avant de se prononcer, ont cru devoir admettre l'antériorité de Palætyr, ont cependant rejeté formellement l'étrange opinion de Marsham sur l'époque de la fondation de Tyr insulaire. « *Destructio veteris Tyri fuit origo novæ.* » Mais ce n'est pas tout. Des voix très nombreuses et fort imposantes se sont élevées pour défendre l'antériorité de Tyr insulaire.

Suivant Desvignoles, qui a étudié cette question avec tant de soin, Tyr fut d'abord bâtie dans l'île; c'est là que vécurent Hyspurranius, Agénor et Cadmus. C'est là qu'aborda la colonie des Sido-niens. Puis au temps des juges, les Tyriens, devenus riches et puissants, fondèrent une seconde ville sur la terre ferme, en face de la première et fort près du bord de la mer. Les rois continuèrent à faire leur résidence dans l'Agenorium jusqu'au règne de Hiram; ce prince transporta le siège du gouvernement dans la ville continentale qu'il augmenta et embellit. A partir de cette époque, l'insulaire perdit de son importance et fut appelée la vieille Tyr. Puis la ville continentale ayant été assiégée par Salmanasar et ruinée par Nabuchodonosor, les Tyriens se retirèrent presque tous dans l'île. La ville insulaire devint florissante de nouveau et cessa d'être nommée Palætyr; la ville continentale n'ayant pas été rebâtie, les Tyriens s'habituerent à l'appeler la vieille Tyr (Palætyr), et c'est par ce nom qu'on l'a toujours dé-

(1) De Bertou, *Essai...*, p. 46.

signée depuis sa ruine. Ainsi, d'après Desvignoles, Palætyr c'est Tyr insulaire depuis Hiram jusqu'à Nabuchodonosor, et Tyr continentale dans les temps postérieurs (1).

Suivant Reland, le P. Romain Joly, l'abbé de Fontenu, Tyr insulaire existait dès les temps les plus reculés, ou du moins dès le XIII^e siècle avant J. C. ; c'est de Tyr et non de Palætyr que les prophètes et les écrivains profanes ont parlé dans leurs ouvrages ; quant à Palætyr, c'était un lieu peu important (2).

L'Anglais Whiston, traducteur de Josèphe, a fait de grands efforts pour approfondir la question, et voici le résultat de ses recherches et de ses réflexions : Palætyr était la petite ville fortifiée, appelée Tyr, située sur le continent près des sources de Salomon, celle dont il est fait mention dans le livre de Josué. Les habitants de cette ville, chassés par les Hébreux, se retirèrent dans une grande île unie au continent par une étroite langue de terre ; à proprement parler, c'était une péninsule ayant des villages dans ses champs. La nouvelle Tyr se procurait de l'eau, qu'elle faisait venir des puits de Salomon, au moyen de canaux placés sur la langue de terre. Elle fut attaquée par Salmanasar, prise et détruite par Nabuchodonosor, rebâtie 70 ans après, puis entièrement détruite ainsi que l'isthme, par la mer qui avait franchi ses limites habituelles. Les Tyriens qui ne périrent pas, habitèrent une petite île adjacente, que Hiram avait réunie à la grande par une chaussée. C'est cette nouvelle ville qui fut prise par Alexandre. Ainsi trois villes de Tyr : la première, Palætyr, sur le continent ; une seconde, la plus célèbre, dans une grande île aujourd'hui submergée ; une troisième, dans une petite île où se trouve la moderne Tsour (3).

Une autre opinion s'est produite. C'est une opinion de conci-

(1) Desvignoles, t. II, liv. IV, ch. 4.

(2) Reland, *Palæstina...*, lib. III, p. 1050. — Le P. Romain Joly, *Géographie sacrée*, lettre XV, p. 178. — Abbé de Fontenu, *Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XVIII, p. 17.

(3) Whiston's Josephus, *Antiq. jud.*, liv. VIII, ch. 2, § 8.

liation qui écarte la question d'antériorité. Mannert et Heeren pensent que, dès les temps fort anciens, les deux villes ont existé, l'insulaire très peu habitée, la continentale beaucoup plus considérable. Après la prise de cette dernière, l'insulaire devint le siège du gouvernement; elle fut agrandie, embellie, et devint plus peuplée; sa puissance et ses richesses s'accrurent, tandis que la continentale tombant en ruines ne fut plus connue que sous le nom de Palætyr (1).

M. Hengstenberg adopte cette opinion, en y ajoutant toutefois une circonstance fort importante et nullement probable. Suivant lui, le détroit n'existait pas dans les siècles reculés; la ville de Tyr occupait le sol qui, plus tard, fut une île, et une partie de la plage située en face; les deux parties de la ville étaient réunies par un isthme, et ne formant qu'une seule cité, elles portaient le même nom. Ce fut la partie continentale et la moins importante que prit Nabuchodonosor; l'isthme fut détruit pendant ou avant ce siège soit par la main des hommes, soit par un événement fortuit. Dès lors Tyr insulaire prospéra et Tyr continentale devint de moins en moins considérable et reçut le nom de Palætyr (2).

Au milieu de ce conflit d'opinions diverses et souvent contradictoires on se demande quel était l'avis de d'Anville sur cette question. Malheureusement l'éminent géographe ne l'a pas élucidée. Il se borne à dire qu'il y a eu deux villes de Tyr, Palætyr et Tyr dans l'île et que le temps de la transmigration n'est pas trop connu (3). Hésitant comme d'Anville, Coccéjus avait déjà dit avant lui : *de qua (urbe) hic sermo, dubium doctis.*

La même divergence d'opinion se manifeste si l'on vient à cher-

(1) Mannert, *Géogr. des Gr. et des Rom.*, VI, p. 363.

Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, t. II, ch. 1^{er}. Dans une note, Heeren avoue que le récit de Josèphe ferait présumer que, du temps de Salmanasar, Tyr insulaire était déjà la capitale de la Phénicie.

(2) Hengstenberg, *De rebus Tyrriorum*, p. 3 et 4.

(3) D'Anville, *Géographie ancienne abrégée*, t. II, p. 48.

cher l'emplacement qu'occupait autrefois Palætyr. Deux grandes autorités, Reland et Cellarius, guidés par les indications de Strabon et de Ptolémée, ont placé Palætyr près des puits de Salomon. Effectivement, du temps des deux géographes grecs, c'était là que se trouvaient les ruines principales et les mieux conservées de Tyr continentale; ruines qui portaient le nom de Palætyr; mais si, comme le veut Marsham, cette ville a seule existé jusqu'au vi^e siècle avant l'ère chrétienne, si elle n'occupait que l'emplacement indiqué avec précision par Strabon, si enfin Tyr insulaire n'a été fondée qu'après Nabuchodonosor, à quoi bon l'aqueduc? à quoi bon ce gigantesque travail qui a exigé tant de peine et de dépenses? travail dont on ne peut placer l'exécution après les guerres contre les Assyriens, puisqu'il en est déjà question au temps de Salmanasar. Les puits se trouvaient au milieu de la cité qu'on dit avoir été l'unique ville de Tyr à cette époque; dès lors l'aqueduc n'était d'aucune utilité pour y conduire les eaux qui s'en échappent. Aurait-il donc été exécuté pour diriger l'eau des fontaines hors de la ville? Quelle nécessité, lorsque le ruisseau qui en conduit une grande partie à la mer, pouvait parfaitement y conduire la totalité? et d'ailleurs, dans cette hypothèse, la direction donnée à l'aqueduc ne saurait être expliquée.

Cette considération avait amené Volney à placer la première Tyr sur le rocher de Maschonk, où va aboutir l'aqueduc. Il se trompait, mais son erreur s'explique puisque, lui aussi, croyait que l'île de Tyr n'était habitée que depuis Nabuchodonosor. Il semble même ne pas savoir qu'il y ait eu le moindre doute à cet égard (1).

Indépendant des récits historiques que j'ai rapportés et de ceux qui me restent à faire connaître, l'étude des lieux ne permet pas d'admettre l'hypothèse de Volney. Les Tyriens choisirent cette position, dit-il, parce qu'ils y trouvèrent l'avantage d'un lieu propre à la défense, et celui d'une rade très voisine qui, sans la

1) Volney, *Recherches sur l'histoire ancienne*, t. II, p. 247.

protection de l'île, pouvait couvrir beaucoup de vaisseaux. Volney oublie que, d'accord avec tous les historiens anciens et modernes, il a dit ailleurs que la rade de Tyr est très mauvaise ; elle l'était bien plus encore avant la construction de la chaussée et de la grande digue méridionale. Ne pouvant se contenter d'une rade si peu sûre, les Tyriens auraient-ils creusé un port sur le rivage ? Aucun auteur n'en a parlé, et il ne faut pas oublier que Quinte-Curce et Arrien, qui ont donné des renseignements détaillés sur le siège de Tyr, n'ont rien dit qui puisse faire soupçonner qu'il y ait jamais eu un port sur le continent vis-à-vis de l'île.

Encore aujourd'hui il est facile de distinguer l'ancien rivage et les ensablements successifs ; et si un port eût existé, soit en face du monticule, soit plus au sud du côté des puits (1), les anciens auteurs ne l'auraient pas laissé ignorer, et l'on pourrait en reconnaître les traces. Le rocher a 200 mètres de circuit. Comment croire qu'une ville si puissante ait pu n'occuper qu'un si petit espace qui conviendrait tout au plus à un village ? Le commerce de Tyr étant principalement un commerce maritime, cette ville ne pouvait être éloignée de 2000 mètres de la mer. On peut répondre sans doute (et c'est l'opinion de Volney) que le rocher, d'abord siège principal de la ville, n'est plus resté que la citadelle, et que la ville s'est étendue dans la plaine jusqu'au rivage. Ceci n'est qu'une supposition que rien, dans les écrivains de l'antiquité, ne peut justifier. Entre le rocher et la mer, il a existé de nombreuses constructions, ce n'est pas douteux, on en trouve encore des vestiges ; mais ces vestiges de constructions ne prouvent pas le moins du monde que d'abord Tyr ait été bâtie sur le rocher de Maschouck.

L'opinion erronée de Volney a cependant été adoptée par plu-

(1) M. Barbié du Bocage suppose qu'il existait un port à l'embouchure du ruisseau ; rien n'autorise cette supposition.

sieurs voyageurs et géographes, entre autres par le savant colonel Jacotin, par Burckhardt et Berghaus (1).

Ne tenant nul compte de l'indication donnée par les deux géographes grecs, Adrichomius dans ses *Tables* (2), D. Calmet dans sa *Carte de la Terre promise* qui accompagne ses *Commentaires sur le livre de Josué*, et les cartographes qui ont suivi leurs errements (3), placent à tort Palætyr sur le bord de la mer, vis-à-vis de l'île, faisant de ce lieu une ville parfaitement distincte de Tyr. Moi-même j'ai commis cette erreur que je n'ai plus besoin de démontrer; elle ressort évidemment de tout ce que je viens de dire.

Une autre erreur plus grave encore consisterait à donner en étendue à Palætyr tout l'espace compris dans le circuit de 19 000 pas dont parle Pline. Il s'y trouvait des jardins, des plants d'oliviers, des vignes et même des champs, toutes choses que M. Movers pense avoir existé dans Tyr insulaire; il se trompe, je crois (4). Après les travaux de nivellement et d'agrandissement exécutés par Hérarn, il a pu, il a dû même y avoir dans l'île des jardins, peut-être aussi des vignes et des oliviers; mais plus tard, au temps de la prospérité de Tyr, rien de semblable n'existait; quelque étendue qu'on puisse donner à la partie occidentale de la ville, aujourd'hui engloutie sous les eaux, l'espace était trop restreint, et à l'exception de la place publique, partout le sol était couvert d'édifices. Tous les auteurs sérieux ne nous laissent aucun doute à cet égard. Au contraire, la superficie continentale indiquée

(1) Le colonel Jacotin, dans la 47^e feuille de la carte d'Égypte. — Berghaus, *Karte von Syrien den manen Jacotin's und Burckard's*. Gotha, 1835.

(2) Adrichomius, *Theatrum terræ sanctæ*. Tab. Aser.

(3) Nic. Samson, Phil. de la Rue, Lighsfoot, Hérisson, Toussaint, van de Cotte.

Ont placé Palætyr d'après les indications de Strabon et de Ptolémée : d'Anville, Lapie, Brué, Reichart, Barbié du Bocage, Grimm, Schinck, Krause, Creighton, Andriveau, van de Velde.

N'ont pas cru devoir placer Palætyr sur leurs cartes : Zimmermann, Kiepert, Arrowsmith, Dufour, Adlard, Mayr, Callier, de Bruyn, Robert, Robinson.

(4) Voyez plus haut, chap. II, p. 487.

par Pline était trop considérable pour qu'on puisse supposer un seul instant que tout le terrain était occupé par des monuments et des habitations.

Si l'on retranche l'île et la chaussée, dont le circuit total était de 30 stades ou 5 kil. 555 mètres, il restera pour Palætyr 122 stades ou 22 kil. 592 mètres. Une aussi vaste superficie, égale et même un peu supérieure à celle de Paris avant son dernier accroissement, si partout elle eût été couverte de constructions habitées, aurait pu contenir plus de 800,000 habitants ; ajoutez-y la population si compacte de Tyr insulaire, et vous arriverez à créer une ville hors de proportion avec ce qui a été dit de Tyr, de sa population et de celle de toutes les autres villes de Phénicie. Cette supposition est formellement démentie par tout ce que nous savons de Tyr qui, ne trouvant pas chez elle les matelots, les soldats et les ouvriers de toute nature dont elle avait besoin, les recrutait dans les divers pays qu'elle parcourait pour son commerce.

Et cependant cette immense étendue donnée à Palætyr ne satisfait pas encore M. Movers ; il veut que la ville se soit prolongée au nord jusqu'au fleuve appelé aujourd'hui Nahr-al-Kasmyié ; c'est-à-dire qu'il fait de Palætyr une ville à peu près aussi vaste que Paris actuel ; c'est une bien grande exagération (1).

Il me reste à faire connaître une dernière opinion qui a été émise par M. de Bertou et qui s'éloigne plus que toute autre de ce qui a été écrit sur Palætyr.

M. de Bertou croit que les hypogées d'Adloun ont servi de lieu de sépulture à la fois aux habitants de Palætyr et de Tyr, sa colonie ; et, contrairement à l'assertion positive de Strabon, et à

(1) Movers, *Das Phœnizische*... Buch. I, cap. 7. — L'exagération serait bien plus grande encore si l'on prétendait que la ville de Palætyr ait couvert autrefois toute la plaine de Tyr. Usserius pense que Tyr agrandit ses limites, hors de l'île, après la guerre contre Alexandre (*Atlas mundi*, VI) ; il est loin de prétendre que l'agrandissement embrassât une superficie d'environ 30 kilomètres de circuit.

tous les renseignements fournis par Ptolomée, Quinte-Curce, Justin, Diodore de Sicile..., dont aucun n'a dit ou laissé comprendre que Palætyr fût au nord de Tyr, contrairement à l'opinion de tous les auteurs modernes, il place Palætyr à Adloun, près de cette nécropole (1).

J'ai reproduit ce que les anciens ont dit de Palætyr ; j'ai rapporté les conjectures des auteurs modernes ; voici les miennes :

A une époque fort reculée, nous le savons, les premiers fondements de la ville de Tyr avaient été jetés sur la plus grande des îles ambrosiennes ; les colonies qui vinrent s'y établir contribuèrent puissamment à accroître sa prospérité, en même temps qu'elles augmentèrent beaucoup sa population. L'eau recueillie dans des citernes devenant insuffisante pour tous les besoins des habitants, les Tyriens éprouvèrent la nécessité de s'en procurer hors de l'île. Les sources, appelées plus tard puits de Salomon, en fournissaient avec abondance ; elles étaient à environ 5 kilomètres du point de la côte le plus rapproché de Tyr. On amena l'eau de ces puits non pas directement vers la ville, mais on la fit arriver dans un réservoir situé au pied du rocher de Maschouk qui n'est qu'à 2 kilomètres de la mer. C'est là, pendant longtemps, que les Tyriens allèrent chercher l'eau qui leur était nécessaire ; puis, plus tard, l'aqueduc fut continué jusqu'à un autre réservoir bâti sur le rivage, en face de l'île. Je crois inutile de rechercher si le grand travail, dont il subsiste encore des ruines dans un parcours considérable, date des premiers temps de l'existence de Tyr ; il a pu être restauré, reconstruit en partie ; je n'en sais rien et ne conteste pas ; mais ce qui me paraît incontestable, c'est que la construction de l'aqueduc remonte à un temps très ancien, puisque l'eau a eu le temps de former, par ses infiltrations, des stalactites considérables. Et quand bien même cette preuve matérielle n'existerait pas, je dirais encore que l'aqueduc date des pre-

(1) De Bertou, *Essai...*, p. 72 et suiv.

miers âges de Tyr, parce qu'il était destiné à procurer une chose d'une urgente nécessité.

Il fallait protéger l'aqueduc contre toute tentative hostile; on établit des corps de garde près des fontaines, sur le rocher de Maschouck, et ensuite près du réservoir situé sur la côte. Ce que je viens de dire explique pourquoi l'aqueduc ne suivait pas la ligne la plus courte à travers la plaine de Tyr, pourquoi il aboutissait d'abord au rocher avant de porter à la ville l'eau des puits de Salomon.

Le rocher dominait la plaine; les Tyriens n'avaient pas tardé à sentir la nécessité de l'occuper; il fut environné de fortifications, et je pense que c'est du rocher devenu forteresse tyrienne et non de Tyr elle-même qu'il est question dans le livre de Josué et dans le II^e livre des *Rois* (1). Ces fortifications, toujours bien gardées, mettaient à l'abri de toute insulte et le réservoir et les tombeaux des premiers Tyriens; les établissements dont je vais parler y trouvaient également une protection.

Les Tyriens faisaient un immense commerce, et leurs nombreux vaisseaux, parcourant tous les pays, pénétraient jusque dans l'océan Atlantique. Cette marine exigeait une grande quantité de bois de construction qu'ils allaient chercher principalement sur le mont Liban. Les navires étaient construits dans le port de Tyr, mais l'île étant trop petite pour qu'on pût y établir de vastes chantiers destinés aux approvisionnements, ainsi que tous les magasins nécessaires aux constructions navales, les Tyriens durent les placer sur le continent, sous la protection des corps armés

(1) Scaliger, *Fragmenta Emendat.*, p. 19. — Bochart, *Phaleg.*, iv, 35, et *Chanaan*, II, 47. — Vossius, *Ad Scylacem*, p. 104. — Noris, *Annus et epochæ syro-macedonum*, etc., iv, 2. — Huet, *Demonst. evang.*, iv, 43. — Leclerc, *Livres historiques*, sont d'avis qu'il s'agit, dans Josué, de Tyr continentale.

Quant au passage des *Rois* (liv. II, ch. xxiv, vers. 7), on lit dans la *Vulgate* : « Transierunt prope mœnia Tyri; » dans la Bible des Septante, le texte hébreu est tout autrement traduit : εἰς Μάψαρ Τύρου, ils vinrent dans Mapsar de Tyr, c'est-à-dire vers le lieu fortifié de Tyr.

chargés de surveiller et de défendre l'aqueduc. Quoique la ville fût d'abord plus étendue vers l'ouest qu'elle ne l'a été plus tard, le manque d'espace se fit surtout sentir avant le x^e siècle, lorsque l'Eurychore n'était point encore nivelé et réuni à la ville.

Tyr ne faisait pas uniquement un commerce maritime ; avec les peuples voisins, habitant le continent, il s'établit nécessairement un commerce d'échanges, il s'établit un commerce d'importation et d'exportation. Pour la commodité des relations avec ces peuples, il fallait un entrepôt sur la terre ferme ; le contraire ne se concevrait pas ; cet entrepôt fut naturellement placé près des établissements que nous connaissons déjà. Là aussi s'élevèrent des habitations pour les ouvriers et pour les marchands que les travaux et les affaires commerciales amenaient ou retenaient sur le continent. Un temple, je n'en doute pas, dut être érigé sur le rocher de Maschouk ou près des fontaines, les deux endroits où je suppose que la population était le plus agglomérée.

Ce n'est pas tout. L'activité laborieuse des Tyriens n'était pas entièrement absorbée par les transactions commerciales. L'agriculture n'était pas négligée parmi eux, et encore aujourd'hui, à une certaine distance de la côte, principalement près des collines à l'est de la plaine, on trouve fréquemment des vestiges d'établissements agricoles, avec un outillage complet d'exploitation (auges, pressoirs, meules) (1).

Tout ceci ne constituait pas une ville ; comme je l'ai déjà fait remarquer, ce n'était qu'un immense faubourg de Tyr, par conséquent, ce lieu n'avait pas de nom particulier ; et quand les peuples voisins y venaient attirés par leurs affaires, ils disaient venir à Tyr.

Mais remontons plus loin. Antérieurement à la fondation de Tyr, ce lieu a pu être habité ; avant que Tyr eût atteint un certain degré de prospérité, il a pu être habité et ne pas dépendre

(1) M. Renan, *Rapport à l'Empereur*.

de la ville insulaire. Ce n'est point impossible, et je suis même porté à le croire.

Attirés par l'abondance des eaux, les pasteurs, premiers habitants de ces contrées, ont dû souvent se grouper autour des puits et près du ruisseau qui en découle. Peut-être même quelques-uns d'entre eux ont-ils franchi le détroit et sont-ils venus contribuer à peupler l'île. Qui peut le nier ou l'affirmer d'une manière positive? Sur ce point nous ne pouvons invoquer que le témoignage de Sanchoniaton et de Nonnos; mais voici ce qu'il est facile d'affirmer : si, avant l'occupation de la plaine par les Tyriens, les pasteurs ont formé autour des puits un établissement permanent, ce qui est douteux, cet établissement n'a pas laissé de nom, et assurément ce n'est pas celui de *Tyr* qui ne convient qu'à un lieu élevé. Ce n'est donc pas la station près des fontaines qui a donné son nom à Tyr insulaire, c'est au contraire de cette dernière qu'elle l'a reçu, parce qu'elle n'en était qu'une dépendance. Que si l'on place le premier établissement sur le monticule de Maschouck, comme le veut Volney, alors la construction et la direction de l'aqueduc sont justifiées, alors aussi le nom de Tyr conviendra à la ville, ce nom aura pu passer du rocher à l'île; c'est vrai, mais cela seul est vrai, et tous les faits que j'ai rapportés ainsi que ceux qu'il me reste à faire connaître, donnent à cette opinion un démenti perpétuel.

Du XIII^e au VIII^e siècle, avant mais surtout pendant et après le règne d'Hiram, Tyr atteignit un haut degré de prospérité et de puissance, et les établissements situés sur le continent reçurent d'immenses augmentations. Plusieurs d'entre eux, principalement ceux où l'on se livrait à la culture des terres, étaient fort éloignés des puits et du rocher; pour les mettre à couvert de toute attaque subite, et pour défendre de toute profanation les nombreuses sépultures des Tyriens, un mur d'enceinte fut peut-être construit sur les collines qui bornent la plaine. Je dois l'avouer cependant; l'existence de ce long mur est peu pro-

bable, et jusqu'ici nulle trace n'en a été retrouvée. Dans Ézéchiël, il est question des murs de Tyr qui seront attaqués et détruits par les Babyloniens, mais il me semble que la menace du prophète regarde uniquement les murs de la ville insulaire (1); et rien n'autorise à croire qu'une muraille défensive existât lorsque le roi de Babylone, vainqueur de Jérusalem, résolut d'anéantir la seule ville qui bravât sa puissance. Les Tyriens lui résistèrent pendant treize ans; mais longtemps avant la prise de Tyr insulaire, tous les établissements situés sur le continent étaient tombés au pouvoir de Nabuchodonosor qui, durant ce long siège, les saccagea et les démolit en grande partie.

Déjà, plus d'un siècle avant Nabuchodonosor, Salmanasar avait été maître de cette partie continentale de Tyr à laquelle on donne communément le nom de Palætyr (2). Ses soldats y avaient séjourné pendant cinq ans; on pourrait dire que la ruine de Palætyr serait due à ce long séjour des Assyriens; ou bien encore on pourrait l'attribuer aux Tyriens eux-mêmes qui n'auraient pas voulu qu'elle fût restaurée et auraient même contribué à sa destruction, afin de n'avoir pas de nouveau, si près d'eux, une ville qui pût les abandonner et prendre parti pour leurs ennemis. Je ne puis être de cet avis, puisque je ne crois pas que le lieu appelé Palætyr ait jamais été une ville distincte de Tyr, et que, d'ailleurs, je pense que cette importante dépendance de la ville insulaire n'était point détruite lorsque Nabuchodonosor fit son expédition en Phénicie. Après la retraite du grand roi, les établissements tyriens, saccagés par les Babyloniens, ne furent pas rétablis dans leur premier état, ce que je m'explique ainsi: la plus grande partie des Tyriens fugitifs revinrent dans leur île, mais quelques-uns furent emmenés par le vainqueur, et Tyr, comme les autres villes de la Phénicie,

(1) Voyez plus loin, chap. v.

(2) Il n'est pas certain que, du temps de Salmanasar, la partie continentale de Tyr portât déjà le nom de Palætyr, et que dans le texte de Josèphe, cité plus haut, il faille lire ἡ παλαιὰ Τύρος.

reconnut l'autorité des rois de Babylone et ensuite celle des rois de Perse. Or, ces princes purent mettre obstacle au rétablissement complet d'un lieu fortifié qui pouvait opposer une grande résistance.

Pendant un siège de treize ans, Tyr n'avait pas entièrement interrompu ses relations commerciales. Pour s'y livrer, pour entretenir sa marine, elle avait en partie remplacé les établissements et les magasins dont elle était privée, et c'était dans différentes villes de la côte phénicienne, depuis Aradus jusqu'à Ascalon qu'elle les avait placés ; elle les maintint dans ces villes sur lesquelles elle avait autorité, et les augmenta depuis le départ des soldats de Nabuchodonosor. Enfin, quoique Tyr continuât à être très florissante par ses richesses, son industrie et son commerce, néanmoins elle ne régnait plus sans partage, ou du moins sans rivale, sur toutes les mers ; elle trouvait une concurrence redoutable dans plusieurs colonies grecques établies sur les côtes de l'Asie et dans des îles voisines de ces côtes. Les vastes établissements créés par Tyr sur le continent ne lui étaient plus aussi nécessaires, ou bien elle sut s'en passer ; elle ne releva pas ceux qui étaient détruits, et laissa tomber en ruines ceux qui subsistaient encore.

Tout ne fut pas détruit. Au temps de Strabon, la principale agglomération d'édifices encore debout était située près des fontaines et du ruisseau ; voilà pourquoi ce géographe place Palætyr à 30 stades de Tyr (1). Mais à l'époque d'Alexandre, un grand

(1) La mesure de 30 stades ne permet pas de douter que Strabon ait appelé Palætyr la ville formée des anciens établissements tyriens qui, de son temps, subsistaient encore près des fontaines. Si donc Ptolémée a voulu donner la latitude de ce même lieu, lorsqu'il fait mention de Palætyr, il est évident que le texte du géographe égyptien, tel que nous l'avons, contient une erreur. Les 10 minutes de différence entre les latitudes de Tyr et de Palætyr équivalent à 100 stades olympiques (12 500 pas romains, 18 kilom. 548 m.). Or, à 100 stades de Tyr, divers voyageurs, parmi lesquels je nommerai M. de Saulcy et M. Renan, ont vu et décrit des ruines imposantes, connues aujourd'hui sous le nom de Oum-al-Awamid (la mer des colonnes). Ce lieu est « le point où l'antiquité phénicienne est le mieux conservée ; c'était une dépendance de Tyr, et l'appellation

nombre d'édifices plus voisins de l'île n'avaient pas encore disparu ; les matériaux qu'on en tira servirent à la construction de la chaussée. La confirmation de ce que j'avance se trouve dans ces paroles de Quinte-Curce : *Magna vis saxorum ad manum erat.*

Quelles qu'aient été les causes de sa ruine, comme ce lieu n'avait jamais été qu'un faubourg de Tyr, ce qui en restait fut appelé vieux Tyr, par l'habitude fort naturelle de considérer comme vieux ce qui n'a plus l'apparence de la vie. Le nom de Palætyr a donc été donné d'abord au vaste emplacement qui, en partie du moins, avait été jadis occupé par des établissements tyriens ; puis ce nom n'a plus été appliqué qu'aux habitations groupées autour des puits ; alors le reste ne fut plus qu'un lieu dont on ne s'occupe pas, dont on n'a plus besoin, dont on hâte peut-être la destruction pour convertir en champs cultivés le terrain qui fut autrefois couvert d'édifices. Par le nom de Palætyr, il ne faut donc pas entendre une ville plus ancienne que Tyr, et qui lui a donné naissance ; il ne faut pas davantage entendre un quartier de la ville de Tyr, plus ancien que les autres, mais un peu

moderne de Oum-al-Awamid n'a pas fait disparaître tout à fait un nom plus ancien : Medinet-al-Touran, où l'on doit voir la traduction de *πόλις Τυρίων*. » — Il est possible, je dirai même il est probable, que Ptolémée, sous le nom de Palætyr, n'a pas désigné le même lieu que Strabon. Παλαίτυρος de Ptolémée, c'est bien le vieux Tyr, c'est-à-dire une des anciennes dépendances de Tyr, mais ce n'est pas la partie du vieux Tyr indiquée par Strabon et par Plin. Je suis très frappé de cette considération que les 40 minutes ou 100 stades de Ptolémée nous portent précisément sur les grandes et belles ruines tyriennes décrites récemment par M. Renan. D'autres circonstances m'engagent encore à croire que le texte du géographe est exact et qu'il exprime une chose vraie de son temps. 1° Ptolémée ne fait pas mention de Palætyr au nombre des localités situées sur le bord de la mer ; il le place parmi les villes de l'intérieur des terres, ce qui convient mieux à Oum-al-Awamid qu'à Raz al-Aïn ; 2° à Oum-al-Awamid, l'antiquité phénicienne apparaît dans toute sa pureté, sans aucun mélange de l'époque romaine ; 3° enfin, aucun géographe ne fait connaître le nom de la localité qui a laissé de telles ruines. Borrana, Gigarton, Trierès, Calamos, Sycaminôn, la ville des Crocodiles, ont trouvé place dans les écrits des géographes, malgré leur peu d'importance ; si le lieu dont nous nous occupons n'est pas mentionné, c'est qu'il n'avait pas de nom particulier ; c'était un quartier éloigné de Tyr.

délaissé, un quartier qui n'est plus restauré, embelli; ainsi Palætyr n'était pas même le vieux Tyr, comme nous disions le vieux Paris, lorsqu'il y avait un vieux Paris (1).

Ce ne sont là que des conjectures, je le confesse; mais elles acquièrent un grand degré de probabilité lorsqu'on étudie avec soin, dans l'histoire de Tyr, tous les événements qui sont propres à éclairer la question.

CHAPITRE IV.

RENSEIGNEMENTS HISTORIQUES SUR TYR, DU XI^e AU VIII^e SIÈCLE AVANT J. C.

Tyr n'a pas d'historien. Les œuvres qui contenaient ses annales ont péri, et les événements historiques dans lesquels joue un rôle la reine des mers se trouvent mentionnés, sans liaison entre eux, dans les annales des peuples avec qui elle fut en contact. Ce n'est même que depuis le xi^e siècle avant notre ère, que son histoire intérieure cesse de nous être complètement inconnue; c'est seulement depuis le règne d'Hiram, fils d'Abibal, que, malgré d'énormes lacunes, nous possédons, sur cette puissante cité, d'assez nombreux renseignements par suite de ses relations et de ses guerres avec les peuples voisins.

(1) Dans les auteurs anciens, on rencontre fréquemment des difficultés analogues à celles que présentent Tyr et Palætyr. Quelquefois les deux noms sont ceux de deux parties de la même ville, comme Palæpolis et Neapolis, Naples (Tite-Live, liv. viii, ch. 22). Le plus souvent ils désignent deux localités voisines l'une de l'autre, ainsi Scepsis et Palæoscepsis (Strabon, xiii, p. 614. — Pline, v, 30. — Ptolémée, v, 2), Pharsalus et Palæpharsalus (Strabon, xvii, p. 796 et Tite-Live, liv. xlii, ch. 4); Myndus et Palæmyndus (Pline, v, 29), Gambriion et Palægambriion (Xénophon, *Hist. gr.*, p. 484). Ajoutez Scamänder et Palæscamänder, Anapos et Anapos palaios, et d'autres encore. Quelquefois aussi les deux noms désignent deux villes séparées par une distance assez considérable, comme Byblos et Palæbyblos (Pline, v, 31), et surtout Pausanias, viii, 5, etc.) que séparait un intervalle de 60 stades.

Ce qui rend ces difficultés presque insurmontables, c'est que les auteurs ne prennent

Les princes de Tyr étaient unis aux Philistins qui furent défaits par Samuel (1); les Tyriens sont nommés parmi les ennemis que David eut à combattre (2).

Si l'on peut ajouter foi à un passage d'Eupolème, cité par Eusèbe (3), Hiram fut vaincu au commencement de son règne par les Israélites, et assujéti à payer un tribut. Ce qui est plus certain, c'est que David, dès qu'il eut été reconnu roi par tout Israël, reçut une ambassade d'Hiram, qui lui envoya en même temps des ouvriers que le roi prophète employa à la construction de son palais (4).

Pendant tout son règne, qui fut long, Hiram continua à entretenir des relations amicales avec David et ensuite avec Salomon. Ayant adressé des félicitations à ce dernier prince sur son avènement au trône, le nouveau roi de Jérusalem remit aux ambassadeurs tyriens, pour être transmise à leur maître, une lettre par laquelle il le pria d'envoyer quelques ouvriers pour diriger les siens qu'il avait chargés de couper des cèdres sur le mont Liban; car, ajoute Salomon, il n'y a personne parmi nous qui sache couper le bois comme les Sidoniens; et je donnerai à vos ouvriers telle rémunération que vous me demanderez (5).

nul soin de nous informer de laquelle des deux villes ils entendent parler; ainsi Meursius, après avoir étudié longtemps et minutieusement tout ce qui regarde les deux Paphos, finit par avouer qu'on ne saurait dire dans laquelle des deux se sont passés les événements qu'il rapporte; les auteurs anciens se contentent d'écrire le nom de Paphos sans ajouter aucune désignation.

Palæa Lazica (Arrien), Palæmaria (Ptolémée), Beudos palaios (Ptolémée), ont existé, quoiqu'il n'ait jamais été fait mention de Lazica, de Maria, de Beudos.

Enfin quelques localités sont désignées par le mot *Palæa*, sans être accompagnées d'un nom propre. Palæa, village de Mysie, ville de Chypre (Strabon, liv. XIII, p. 614, et liv. XIV, p. 683), village de Laconie (Pausanias, liv. III, ch. 22).

(1) *Ecclésiastique*, XLVI, 21.

(2) *Psaum.* LXXXII, 7.

(3) Eusebius, *De præparatione evangelica*, lib. IX, cap. 30, p. 447.

(4) *Rois*, liv. II, v, 11. — *Paralipomènes*, liv. I, XIV, 4.

(5) *Rois*, liv. III, v, 4, 6 et 9. — Plusieurs auteurs croient que, par reconnais-

La réponse du roi de Tyr appelle l'attention. Il donne, dit-il, des ouvriers et du bois qu'il fera conduire par mer dans tel lieu qui lui sera désigné, et selon Josèphe, il termine ainsi sa lettre : ὅπως δὲ καὶ σύ παρασχῆς ἡμῖν ἀντὶ τούτων σῖτόν, οὐ διὰ τὸ νῆσον οἰκεῖν δεόμεθα, φρόντισον. « Mais, en échange, veuillez vous occuper de nous fournir du blé dont nous manquons, parce que nous habitons dans une île (1). »

Le texte de Josèphe est formel. Il dit très nettement qu'au temps de Salomon, Hiram, roi de Tyr, demeurait dans une île, ou, en d'autres termes que Tyr insulaire existait déjà et qu'elle était la principale demeure des Tyriens ; aussi que de peine ceux qui soutiennent que la fondation de Tyr insulaire est postérieure de plusieurs siècles ne se donnent-ils pas pour détruire la confiance qu'on pourrait accorder à une assertion si clairement formulée.

« Il y a beaucoup d'apparence, dit l'un (2), que les lettres ont été fabriquées ou au moins embellies par Josèphe ; et ce qui favorise ce soupçon, c'est qu'on trouve dans Eupolème, cité par Eusèbe, les mêmes lettres dans un style assez différent, et où cette circonstance (l'île de Tyr) ne se lit pas. »

« Josèphe est dans l'erreur, dit l'autre (3), lorsqu'il parle de Tyr au temps d'Hiram, comme étant bâtie dans l'île. Il confond, à son ordinaire, l'état ancien avec l'état postérieur. »

Josèphe serait donc un narrateur infidèle ! L'accusation est bien grave, et si elle pouvait être soutenue, il mériterait la sévérité

sance, Salomon fit construire le puits qui a porté son nom, et que c'est le puits qu'il désigne par ces mots : « Puteus aquarum viventium quæ fluunt impetu de Libano, » *Cant.* iv, 15.

(1) Josèphe, *Ant. jud.*, liv. viii, ch. 2, § 7, p. 420, et *Contre Apion*, liv. i, ch. 5.

(2) Dom Calmet, *Commentaires sur Josué*, ch. xix, vers. 29.

(3) Volney, *Voyage en Syrie et en Egypte*, t. II, chap. 29, p. 203, note a.

En examinant les opinions contradictoires de Périzonius et de Reland, Ducker ne nie pas l'authenticité de la lettre d'Hiram, citée par Josèphe ; mais il prétend qu'elle prouve seulement que l'île était habitée, et non qu'elle était plus puissante que Tyr continentale, ni qu'elle était la demeure des rois. (Note sur Périzonius, t. II, p. 130.)

dédaigneuse des écrivains que je viens de citer. Je ne me bornerai point à répondre qu'un grand nombre de critiques anciens et modernes louent, dans Josèphe, son amour pour la vérité. J'écarterai ces généralités qui ne prouvent rien. Mais je dirai : tâchons de nous éclairer sur le fait particulier dont il est ici question, et avant de nous prononcer, examinons.

Josèphe demande lui-même à être cru. Après avoir terminé la lettre d'Hiram, il ajoute que de son temps on pouvait encore voir les originaux de ces deux lettres non-seulement dans les archives des Juifs, mais aussi dans celles des Tyriens. « Que si quelqu'un s'en veut éclaircir, dit-il, il n'a qu'à prier ceux qui en ont la garde de les lui montrer, et il trouvera que je les ai rapportées très fidèlement. »

L'historien aurait-il osé indiquer un moyen si simple de le convaincre de mensonge, s'il n'eût pas été sûr de ce qu'il avançait? On a objecté qu'il était impossible que les archives eussent pu se conserver intactes dans une ville plus d'une fois prise et ravagée. Cette objection est sans force. On n'a pas fait attention que quand Nabuchodonosor y pénétra, il trouva la ville déserte; les habitants s'étaient sauvés avec ce qu'ils avaient de plus précieux; ils purent emporter leurs archives. Au commencement du siège de Tyr par Alexandre, les Tyriens envoyèrent à Carthage les femmes, les enfants et les objets précieux. De plus, au moment de la prise de Tyr, tous les monuments ne périrent pas. Le temple d'Hercule, le plus vénéré de tous, fut respecté avec ceux qu'il contenait. Et d'ailleurs, malgré les expressions énergiques de quelques auteurs qui ne parlent que de massacre et d'incendie, la ville ne souffrit pas de dommages aussi grands qu'on pourrait le croire d'après leurs récits, puisque dix-huit ans après la prise de cette ville par Alexandre, elle arrêta les armes du plus puissant des successeurs du conquérant macédonien, d'Antigone, qui l'assiégea pendant quinze mois (1).

(1) Diodore de Sicile, liv. xix, 2^e année de la 446^e olympiade.

Cette subite restauration de la puissance de Tyr serait de nature à donner quelque poids à l'opinion de Polyen (1) et de quelques auteurs d'après laquelle, pour éviter la ruine de leur ville, les Tyriens se livrèrent, eux et leurs armes, aux Macédoniens (2).

Quel intérêt Josèphe aurait-il eu à ajouter cette circonstance qu'Hiram habitait dans l'île de Tyr, si elle ne se trouvait pas dans la lettre originale? Je concevrais que dans sa discussion contre Apion (en admettant qu'il soit un historien peu consciencieux), il eût ajouté à ses récits quelques circonstances tendant à prouver l'antiquité et la célébrité de sa nation; mais ici, qu'importe à son récit que Tyr ait été ou n'ait pas été alors bâtie dans une île?

Serait-ce donc par ignorance ou légèreté? Comme le lui reproche Volney, aurait-il confondu les temps; c'est à-dire qu'au temps d'Hiram il aurait placé Tyr dans le lieu que cette ville n'aurait occupé que plusieurs siècles plus tard? Ceci n'est pas soutenable.

Josèphe savait très bien que sur le continent, en face de l'île, il avait existé un lieu habité par les Tyriens; il ne confond donc point Tyr insulaire avec Tyr continentale; et en plaçant dans l'île la ville qu'habitait Hiram, il ne fait que reproduire une circonstance dont il a déjà été question lorsqu'il a parlé des travaux de ce prince, en citant des fragments des historiens Dius et Ménandre d'Éphèse. circonstance qu'en un autre endroit (3) il rappelle lui-même de la manière la plus affirmative. « Salomon, dit-il, témoigna sa reconnaissance à Hiram en lui faisant de grands présents; tous

(1) Polyæn, *Stratagemata*, lib. iv, cap. 3, § 4.

(2) Ussérius conclut des paroles d'Ézéchiel, xxix, 48 et 49, que Tyr se rendit à Nabuchodonosor, et qu'elle ne fut pas prise de vive force (*ætas mundi* vi; *annus mundi*, 3422). — Grotius adopte cet avis (*Œuvres théologiques, Commentaire sur Ezéchiel*, ch. xxvi, v. 4).

(3) Josèphe, *Ant. jud.*, liv. viii, ch. 5, § 3.

les ans il lui envoyait du blé, du vin et de l'huile dont il manquait, parce qu'il habitait une *île*, comme je l'ai déjà dit.»

A Josèphe on a opposé Eupolème. Examinons donc les lettres de Salomon et d'Hiram, extraites de l'ouvrage de ce dernier sur la prophétie d'Élie (1).

Elles sont précédées de lettres de Salomon et de Vaphra, roi d'Égypte, lettres dont Josèphe ne parle pas et dont il n'est pas non plus question dans le III^e livre des *Rois*.

Selon Eupolème, Salomon écrit d'abord à Vaphra, roi d'Égypte, puis à Suron, roi de Tyr et de Phénicie. Ces deux lettres sont identiquement les mêmes, comme une circulaire administrative. Seulement dans celle qui est adressée à Suron, Salomon dit qu'il a donné des ordres pour que les ouvriers tyriens qui lui seront envoyés ne manquent de rien, et il entre dans le détail de ce qu'il leur donnera.

Vaphra répond qu'il envoie 80 000 hommes, et nomme les provinces d'où il les a tirés, et il engage Salomon à leur fournir tout ce dont ils auront besoin, afin qu'ils ne se révoltent pas, et afin qu'ils reviennent en bonne santé.

Suron écrit aussi qu'il envoie 80 000 hommes et un architecte habile qu'il vante beaucoup ; il finit en disant qu'il n'a pas besoin d'insister pour que Salomon fournisse exactement et abondamment tout ce qui est nécessaire à une si grande multitude.

Ce ne sont pas seulement les deux lettres de Salomon qui se ressemblent, ce qu'on peut concevoir, puisque c'est la même personne qui les a écrites ; ce sont aussi les deux réponses, ce qui doit paraître plus étonnant. Il est surtout singulier que Vaphra et Suron s'accordent pour envoyer chacun 80 000 hommes, nombre prodigieux, particulièrement pour le roi de Tyr.

De ce que les lettres d'Eupolème ne s'accordent pas en tous points avec celle de Josèphe, on a cependant conclu qu'il ne fallait

(1) Eusebius, *De præparatione evangelica*, liv. ix, cap. 31, 32, 33, 34.

pas regarder comme authentiques celles qui sont rapportées par ce dernier. Et pourquoi donc accorder moins de confiance à Josèphe qu'à Eupolème, dont il ne reste qu'un fragment qui, comme nous venons de le voir, ne possède pas tous les caractères propres à justifier cette confiance ; surtout lorsque les lettres de Josèphe s'accordent parfaitement avec le III^e livre des *Rois* qui contient absolument les mêmes détails, sauf les derniers mots de la lettre d'Hiram ?

Selon Josèphe, Hiram demande que Salomon lui fournisse du blé dont il manque, parce qu'il habite une île ; dans la Bible, le roi de Tyr demande des vivres pour sa maison. *Præbebisque necessaria mihi, ut detur cibus domui meæ* ; et comme le fait observer Grotius, le mot *domus* est employé ici, *more hebræo*, pour le mot ville (1). Ainsi, la Bible et Josèphe parlent également des denrées que Salomon fournira, mais ils ne disent pas que ce sera pour la nourriture des ouvriers ; ils disent, au contraire, que ces denrées seront envoyées à Hiram (2).

Depuis Hiram jusqu'à Elulée, dans un espace d'environ deux cents ans, l'histoire ne fournit presque aucun document sur Tyr ; d'après Ménandre, Josèphe a conservé, il est vrai, un catalogue de dix rois (3) qui succèdent à Hiram ; mais il ne fait que les nommer

(1) Grotius, *Commentaire sur Isaïe*, ch. xxiii, v. 4.

(2) En parlant de Tyr, Josèphe dit le plus souvent que cette ville était située dans une île ; mais quelquefois il omet cette circonstance, et alors ses traducteurs et commentateurs, s'autorisant de ce qu'ils ont lu dans d'autres passages, se croient obligés de réparer ce qu'ils regardent comme une omission involontaire. A mon avis, ce soin est superflu. Josèphe rappelle la position insulaire de Tyr lorsqu'il s'y croit obligé pour apporter plus de précision dans son récit ; il ne le fait pas toujours, d'autres écrivains ne le font jamais, par une raison fort simple : dans l'antiquité il n'était jamais venu à l'esprit de personne d'avoir un doute sur la position de la métropole de la Phénicie. Tout le monde savait qu'elle était située et avait toujours été située dans une île. Nous disons : « Je vais à Malte, à Corfou, à Jersey, » nous omettons le mot *île* ; les anciens faisaient de même. L'opinion d'après laquelle la fondation de Tyr dans l'île ne date que du temps de Nabuchodonosor, est une opinion toute moderne.

(3) Josèphe, *Contre Apion*, liv. 1^{er}, chap. 5.

sans donner aucuns détails sur leurs personnes ni sur la ville. L'un de ces rois, Ithobal, maria sa fille Jezabel à Achaz, roi d'Israël. L'Écriture l'appelle Eth-Baal (avec Dieu), et il est désigné par elle comme roi des Sidoniens (1).

Déjà, nous l'avons vu, Salomon s'adressant à Hiram, lui demande des ouvriers sidoniens, et Hiram lui envoie des charpentiers de Byblos. Ces faits et d'autres semblables prouvent que Tyr avait autorité sur la côte de Phénicie, et qu'à certaines époques, Tyr et Sidon étaient gouvernées par le même chef.

Pygmalion est le dernier nom porté sur le catalogue de Josèphe. C'est sous le règne de Pygmalion que Carthage fut fondée par une colonie de Tyriens sous la conduite d'Elissa, sœur de ce prince (2).

Toujours d'après Ménandre, Josèphe nomme encore un autre roi de Tyr, Eluléc, qui commença à régner en 786 avant J. C., et qui eut à soutenir la guerre contre Salmanasar (3). Les détails de cette guerre prouvent que Tyr était alors bâtie dans une île, et fort distincte du lieu désigné sous le nom d'ancienne Tyr.

« Le roi d'Assyrie, dit l'historien juif, envoya une armée contre les Tyriens, se rendit maître de toute la Phénicie, et ayant fait la paix s'en retourna dans son pays. Peu de temps après, Sidon, Arce, l'ancienne Tyr et plusieurs autres villes se séparèrent des Tyriens et se soumirent au roi des Assyriens. »

(1) *Rois*, III, xvi, 34 : « Duxit uxorem Jezabel filiam Ethbaal regis Sidoniorum. » Voyez plus haut, chap. III, p. 514, note 5.

(2) Tyr établit de nombreuses colonies sur les côtes de la mer Méditerranée et même jusque sur les côtes de l'Océan. Je n'ai point à m'occuper ici de tout ce qui se rapporte à ces établissements lointains ; je me bornerai à faire remarquer que toutes les colonies fondées par les Tyriens, même dans les temps les plus reculés, partirent de Tyr insulaire, comme l'attestent Strabon, liv. xvi, p. 756, et Pline, liv. v, ch. 48.

(3) Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. ix, chap. 14.

Le nom de Salmanasar ne se trouve pas dans Josèphe, il se trouve dans la version latine de Ruffin, et, sous l'autorité de ce dernier, Scaliger l'a ajouté au texte de l'historien juif. (Scaliger, *In fragm.*, p. 46.)

Les Tyriens étant ainsi demeurés les seuls qui ne voulussent pas se soumettre à lui, il envoya contre eux soixante navires que les Phéniciens avaient équipés. Les Tyriens allèrent, avec douze vaisseaux, au-devant de cette flotte, la détruisirent et acquirent beaucoup de réputation par cette victoire.

Le roi d'Assyrie s'en retourna, mais il laissa de nombreuses troupes le long du ruisseau et des aqueducs pour empêcher les Tyriens d'en pouvoir tirer de l'eau; ce qui ayant continué pendant cinq ans, ils furent contraints de faire des citernes (1).

Un mot d'explication avant d'aller plus loin.

Le mot ποταμός est toujours et exclusivement traduit par le mot *fleuve*; c'est à tort. Il signifie cours d'eau, grand ou petit, par conséquent il peut désigner un fleuve, une rivière, ou un simple courant d'eau, un ruisseau; dans le passage de Josèphe, il n'est pas question, comme on l'a cru généralement, du Nahr-al-Kasmyié (que les géographes modernes ont tort d'appeler Léontès), ou de tout autre fleuve de Phénicie; il s'agit du ruisseau formé par les eaux qui s'échappent des fontaines Raz-al-Aïn et dont parle Scylax, lorsque, après avoir nommé la ville de Tyr continentale, il ajoute : καὶ ποταμός διὰ μέσης ῥεῖ, « et le courant d'eau qui la traverse (2). »

Ceci entendu, faisons remarquer qu'en admettant l'exactitude du texte de Josèphe, il est impossible de trouver un récit qui établisse d'une manière plus positive et plus précise l'existence simultanée de Tyr insulaire et de l'ancienne Tyr.

Salmanasar fait la guerre aux Tyriens, et parmi les villes qui se joignent à lui se trouve l'ancienne Tyr. Il y avait donc deux villes de Tyr à cette époque; mais où étaient-elles situées? Tout le récit de Josèphe fait voir que la ville assiégée était dans une

(1) Volney parle de ces citernes dont on trouve encore des restes, en forme de caves voûtées, pavées et murées avec le plus grand soin (*Voyage en Syrie et en Égypte*, t. II, chap. 29).

(2) Scylax, § 104.

île (1), tandis que l'ancienne Tyr était sur le continent, ainsi que Sidon, Arce et les autres villes qui, de gré ou de force, prirent parti pour le roi d'Assyrie.

Dans la première expédition, le roi s'empare des villes situées sur les côtes de la Phénicie, et ne peut pas prendre Tyr. Et pourquoi ? Cette ville eût-elle été mieux fortifiée et mieux défendue que toutes les autres, elle n'aurait pas pu néanmoins échapper aux armes du roi, si des troupes nombreuses eussent pu en approcher.

Si donc, seule, elle se soustrait à l'autorité de Salmanasar, c'est que la mer l'environne et que, seule, elle est hors des atteintes des Assyriens qui manquent de vaisseaux.

Dans la deuxième expédition, Salmanasar fait attaquer Tyr par soixante navires, circonstance à remarquer, car dans le récit de la prise de toutes les autres villes maritimes, il n'est nullement question de forces navales ; puis, quand cette flotte de soixante navires est détruite, il renonce à attaquer de nouveau la ville, et, perdant tout espoir de pouvoir s'en emparer de vive force, il se borne à laisser des soldats sur la côte pour empêcher les Tyriens d'aller chercher de l'eau douce, soit au ruisseau alimenté par les fontaines, soit aux réservoirs, situés en face de Tyr, et dans lesquels une partie de l'eau des mêmes fontaines était amenée par l'aqueduc. Ne pouvant prendre la ville d'assaut, il veut la contraindre à se rendre par la soif. Je ne crois pas que le passage de Josèphe puisse être entendu autrement ; la conséquence est forcée : il y avait deux villes de Tyr, et celle qui ne put être prise était dans une île.

Aussi ce passage embarrassait-il beaucoup ceux qui prétendent que jusqu'au temps de Nabuchodonosor il n'y eut qu'une ville de Tyr, et que cette ville était située sur le continent. Un moyen s'offrait de se tirer d'embarras ; il a été employé ; il consistait à ne tenir aucun compte de ce passage ; c'était taire la difficulté, ce

(1) Les treize années de siège prouvent que c'est Tyr insulaire qui était attaquée (Reland, *Paest. illustr.*).

n'était pas la résoudre. Marsham a donné l'exemple. « Ce mot *Palætyr* (ancienne Tyr) me paraît suspect, » dit-il, et il le supprime (1). C'est donc avec raison que Périzonius, tout en partageant l'avis de Marsham sur la fondation de Tyr après Nabuchodonosor, témoigne son étonnement de ce qu'aucun de ceux qu'il a consultés sur cette question n'ait fait une suffisante attention à cette difficulté grave résultant de l'existence simultanée de deux villes de Tyr attestée par Josèphe (2).

Quant à lui, il la résout en disant qu'il y a une faute dans le texte de l'historien; qu'au lieu de *Palætyr*, il faut lire *Béryte*. « De *Βηρυτός*, dit-il, les copistes auront fait *ή Τύρος*, d'autres auront ajouté *πλαί*, et c'est ainsi que *ή πλαίτιυρός* a été substitué à *βηρυτός*. » Cette correction est au moins très conjecturale, et de cette manière il est toujours facile de faire dire à un auteur ce qu'on veut trouver dans le texte que l'on corrige si arbitrairement.

Périzonius se montre plus judicieux quand il dit que le fleuve dont les Assyriens devaient défendre les approches aux Tyriens, était le fleuve dont parle Scylax; mais ce qu'on a peine à comprendre, c'est qu'il en conclut qu'il ne peut être ici question que de Tyr continentale, la seule, à son avis, qui existât à cette époque. « Cette ville, dit-il, est simplement appelée Tyr, parce qu'alors la ville insulaire n'était pas encore fondée, et qu'il n'y avait pas d'ancienne Tyr, attendu que, dans Josèphe, au lieu de *Palætyr*, il faut lire *Béryte*. » Étrange conclusion! Eh quoi! vous placez Tyr justement où se trouvent les fontaines et le fleuve dont les Assyriens devaient éloigner les Tyriens; ou plutôt vous enfermez les fontaines et le fleuve dans la ville même, car Scylax l'a dit, et cela n'est pas contesté, le fleuve traversait la ville! Comment les soldats, restés en dehors, pouvaient-ils donc remplir leur mission? On est surpris que Périzonius ne se soit pas fait cette

(1) Marsham, *Chron.*, p. 480.

(2) Périzonius, *Origines babilonicæ et ægyptiacæ*, t. II, cap. 6, p. 100-130. Édition de Ducker.

objection, et n'ait pas senti la faiblesse de son argumentation. Marsham avait déjà dit : Salmanasar ayant coupé aux Tyriens toute communication avec le fleuve et les aqueducs, il est clair qu'il s'agit de Palætyr !

En ce genre, Ducker va encore plus loin. Contre ceux qui veulent que, dès cette époque, Tyr fût dans une île, il fait observer que dans un aussi petit espace il ne pouvait y avoir un fleuve. Raisonnement misérable ! non, sans doute, dans une petite île formée de deux rochers à peine recouverts d'un peu de terre, il ne pouvait pas y avoir de fleuve, et c'est précisément parce qu'on manquait d'eau que les habitants allaient en chercher où il y en avait, c'est-à-dire sur le continent, ce que les Assyriens devaient empêcher. Ducker ajoute que si Tyr eût été dans l'île, et s'il y eût eu un fleuve dans l'intérieur de la ville, les Assyriens n'auraient pas pu empêcher les habitants d'aller puiser de l'eau. Non certainement, pas plus qu'ils ne pouvaient s'opposer à ce que les Tyriens n'allassent puiser de l'eau dans le fleuve, si Tyr était sur le continent, et si elle était traversée par le fleuve. De plus, personne n'a jamais dit que, dans l'île, il y eût un cours d'eau quelconque.

Desvignoles croit aussi que ce fut Tyr continentale qu'assiégea Salmanasar ; mais son opinion n'offre point les contradictions que je viens de relever. Par les motifs que j'ai fait connaître ailleurs, il pense que la ville de Palætyr dont il s'agit ici, c'est Tyr insulaire. « Ménandre, dit-il, n'étant que le traducteur ou le copiste des annales des Tyriens, n'a pas dû parler autrement que ces annales. Comme elles, il appelle Palætyr celle qui était véritablement la plus ancienne, c'est-à-dire Tyr insulaire dont l'origine remontait aux temps les plus reculés. » Là n'est pas la vérité, mais du moins dans cette opinion il n'y a rien de contradictoire ni d'impossible.

Ducker n'ose pas dire qu'on doive adopter la correction de Pétrizonius qui substitue Beryte à Palætyr ; mais il trouve incohérent, ἀσύστατα, ce qu'on lit dans Josèphe d'après Ménandre. L'expres-

sion dont se sert Ducker est trop forte, mais la phrase de Josèphe me semble en effet exiger quelques explications.

Je l'ai déjà fait remarquer, Josèphe ne parle pas de Palætyr, Παλαίτυρος, appellation qui ne fut employée que plus tard, alors qu'elle semblait désigner une localité différente quoique toujours dépendante de Tyr; il parle du vieux Tyr ἡ πάλαι Τύρος, de cette partie de la ville située sur le continent.

Si c'est Nabuchodonosor qui a détruit une grande partie des établissements tyriens sur le continent, si c'est surtout depuis ce temps que le lieu occupé par ces établissements a pris le nom de vieux Tyr, comment Josèphe a-t-il pu dire que 429 ans avant Nabuchodonosor le vieux Tyr prit parti pour Salmanasar? De toute nécessité, il faut ou que la ruine soit antérieure à Nabuchodonosor et même antérieure à Salmanasar, ou que Josèphe ait donné à ce lieu une appellation qui ne fut la sienne que fort longtemps plus tard, ou bien enfin qu'une erreur se soit glissée dans le texte de l'historien. J'écarte la première supposition; la seconde est fort possible; la troisième n'a rien d'improbable; je vais le montrer.

Sans croire, comme Pézigonius, que de Beryte, les copistes aient fait Palætyr, on peut penser que ce dernier mot ne se lit pas dans le texte de Ménandre cité par Josèphe; et voici sur quoi cette opinion peut être appuyée: dans le texte en question, la ville d'Ace est placée entre Sidon et le vieux Tyr, tandis que le vieux Tyr se trouvait entre Sidon et Ace. Ceci n'est point une objection puérile et de peu de valeur, car on sait qu'en énumérant les villes maritimes, les géographes suivent ordinairement l'ordre dans lequel elles sont situées sur la côte. En cela, les historiens imitent le plus souvent les géographes; mais puisqu'ils s'écartent quelquefois de cet ordre géographique, il est possible que Ace et le vieux Tyr ne soient pas, dans le texte, à la place qu'ils devraient occuper sans qu'on puisse voir, dans cette interversion, une preuve d'une interpolation maladroite.

Au lieu d'une interpolation, n'y aurait-il pas là une substitution de mot? Au lieu de ἡ πάλαι (pour παλαιά) Τύρος, ne devrait-on pas lire : ἡ παράλια Τύρου, le rivage de Tyr, c'est-à-dire la partie de la terre ferme, située en face de l'île et occupée par des localités dépendantes de cette ville? Strabon nous en offre un exemple remarquable à propos d'Arados. D'après les manuscrits, le texte portait : εἴτ' ἤδη ἡ τῶν Ἀραδίων παλαιά; Casaubon et Bochart ont cru qu'il fallait lire παράλια; Tzschukke et M. Letronne n'ont pas hésité à adopter cet avis (1); l'ancien texte n'avait pas de sens; le texte habilement restitué signifie : à partir de là commence le rivage des Aradiens, ce qui est exact. Mais pourquoi emprunter un exemple à Strabon, lorsque Josèphe lui-même m'en fournit un qui me semble concluant? Salomon avait divisé son royaume en plusieurs provinces; chacune d'elles avait un gouverneur. « Banacates, dit Josèphe, commandait dans le pays maritime qui est à l'entour d'Arché (Ace). Τὴν δὲ περὶ Ἀρχῆς παράλιαν εἶχε Βανακατῆς (2). » Dans un autre endroit, Josèphe s'explique sur l'étendue de ce pays maritime, παράλια : « La tribu d'Aser eut cette plaine environnée de montagnes qui est entre le mont Carmel et Sidon, dans laquelle se rencontre la ville d'Arce, autrement nommée Atipús (3). »

Si donc, dans la phrase de Ménandre, l'on remplace le mot πάλαι, par le mot παράλια l'on aura ce sens : « Sidon, Ace, les villes du rivage de Tyr et plusieurs autres se séparèrent des Tyriens, et se soumirent au roi des Assyriens. »

Ceci suggère une réflexion et demande une explication. Dans cette phrase de Josèphe, on ne voit jamais qu'une révolte des villes contre la métropole; on se trompe fort. Le mot ἀπέστη n'exige pas rigoureusement cette interprétation, et ce qu'on sait de l'histoire des villes de Phénicie ne permet pas de l'adopter. Du petit nombre de faits qu'on peut recueillir dans l'histoire sacrée et dans

(1) Strabon, liv. xvi, p. 753. — M. Letronne semble préférer Παλαιά.

(2) Josèphe, *Antiq. jud.*, viii, 2.

(3) *Id.*, v, 4. — Voyez également *Rois*, III, iv, 46:

l'histoire profane, rien ne permet de conclure que Tyr et Sidon aient jamais été en hostilité ; mais, au contraire, on y trouve la preuve de la bonne intelligence qui régna entre elles ; leurs rapports étaient ceux de la colonie vis-à-vis de la mère patrie ; Tyr était vis-à-vis de Sidon ce qu'était Carthage par rapport à Tyr. Ces relations bienveillantes n'étaient point troublées par la rivalité et la concurrence ; Sidon se livrait particulièrement aux arts et à l'industrie, tandis que Tyr, industrielle sans doute, surtout dans la teinture des étoffes, faisait principalement le commerce d'échange. C'était la source de sa richesse et de sa puissance, car ce commerce qui s'étendait dans tout le monde connu, exigeait une marine nombreuse et imposante.

Sur les côtes de Phénicie, Sidon et Tyr avaient sous leur dépendance un grand nombre de villes ; Scylax nomme les principales ; quelques-unes exerçaient elles-mêmes une certaine autorité sur d'autres villes moins importantes. Ainsi Aradus, dont le roi était tributaire des Tyriens, dominait depuis Paltos jusqu'à Smyra, c'est-à-dire sur le rivage situé en face de l'île.

Malgré les liens qui unissaient Tyr et Sidon, leurs territoires étaient distincts. La rivière appelée aujourd'hui Nahr-al-Kasmyié les séparait. Au sud, le rivage de Tyr se prolongeait jusqu'aux environs d'Ace. On doit le conclure, et du passage de Josèphe et des expressions de Scylax : Ἄκη ἔξω πῆ πόλις Τυρίων, Ace, ville à peu près à l'extrémité du pays des Tyriens.

Entre Tyr et Ace il se trouvait, je n'en doute pas, un grand nombre de localités moins considérables, mais on ne connaît qu'une ville importante, c'était Ecdippa ou Achzib qui resta toujours Phénicienne et qui ne fut jamais au pouvoir des Israélites de la tribu d'Aser. En admettant que dans le texte, il faille lire ἡ παράλιον Τύρου, au lieu de ἡ πόλις Τύρος, je ne pense pas qu'on doive étendre la signification de ces mots à toute la côte jusqu'à Ace. Josèphe a voulu, je crois, désigner le rivage situé en face de l'île, et rien de plus. Il a pu encore employer le mot *περὶ ἄλιον*, qui signifie la

partie du continent opposée à une île et qui convient ici à merveille. Il se prenait même substantivement, comme nous dirions la *perée* de Tyr (1).

Au reste, que le texte ἡ πάλαι Τύρος soit maintenu ou qu'on lise ἡ παράλια Τύρου, ou bien encore ἡ περαιὰ Τύρου, ces trois leçons conviennent pour désigner le lieu où étaient les établissements tyriens sur le continent; le sens restera le même; seulement avec la première leçon, Josèphe a commis, je crois, un anachronisme qui disparaît, s'il s'est servi de l'une des deux autres. Ce motif m'avait fait incliner à rejeter ἡ πάλαι Τύρος; mais je suis arrêté par cette considération bien forte, que tous les manuscrits (j'en ai consulté un grand nombre) portent ces mots, que Rufin a traduit par *Antiqua Tyrus*. Je n'hésiterais pas cependant, dussé-je encourir le reproche d'une excessive présomption, à proposer la correction ἡ παράλια Τύρου s'il était possible de prouver d'une manière incontestable qu'avant Nabuchodonosor, le quartier de Tyr, situé sur le continent, n'était pas déjà désigné sous le nom de vieux Tyr, παλαία Τύρος.

CHAPITRE V.

SIÈGE DE TYR PAR NABUCHODONOSOR.

Depuis Elulée, l'histoire reste muette sur Tyr jusqu'au temps de Nabuchodonosor, qui assiégea cette ville pendant treize ans, comme l'atteste Philostrate cité par Josèphe (2).

L'historien juif rapporte le fait sans donner aucun détail; mais on trouve ces détails dans les Prophètes, dans les commentateurs des Prophètes et particulièrement dans saint Jérôme. J'en extrairai ce qui a rapport à la question qui nous occupe.

(1) Strabon en fournit des exemples; liv. XIII, p. 604; liv. XIV, p. 673; liv. XVI, p. 754.

(2) Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. X, ch. II, § 1, à la fin.

Voici comment s'exprime Isaïe :

Chap. xxiii, vers. 1 : Hurlez vaisseaux de Tharsis (de la mer), parce que la ville d'où les navires avaient coutume de faire voile a été détruite. La nouvelle de sa ruine leur est venue de la terre de Céthim (1). — 2. Demeurez en silence, habitants de l'île; les marchands de Sidon passaient la mer pour venir remplir vos magasins. — 3. Les semences que le Nil fait croître par le débordement de ses eaux, les moissons que l'Égypte doit à ce fleuve, étaient la nourriture de Tyr; et elle était devenue comme la ville de commerce de toutes les nations.

(1) Au lieu de : « vaisseaux de Tharsis », l'abbé de Vence traduit : « vaisseaux de la mer ». Il s'y est cru autorisé par la version de saint Jérôme : *naves maris*. Les Septante traduisent : Πλοῖα Καρχηδώνος, « vaisseaux de Carthage ». Ces expressions : « vaisseaux de la mer » se retrouvent également dans Eschyle :

Ξέρξης δὲ πάντ' ἐπέσσε δυσφρόνως
βαριδεσσι ποντίαις.

« Xerxès imprudemment a tout confié aux vaisseaux de la mer ». (*Les Perses*, v. 552 et 553.)

Tharsis, pour Huet, c'est Tartessus en Espagne; pour D. Calmet, c'est Tarse en Cilicie; cette dernière opinion était aussi celle de Josèphe. — Voyez Gosselin, *Recherches sur la géographie des anciens*, t. II, p. 126, et Malte-Brun, *Précis de géogr. univ.*, t. 1^{er}, p. 17, 1^{re} édit. — Je n'entrerai pas dans une discussion approfondie; je dirai seulement que presque toujours, dans les livres sacrés, les contrées et les peuples sont désignés d'après la généalogie des fils de Noë, et d'après leur dispersion que nous fait connaître la *Genèse*, ch. x et xi. Nous voyons ainsi qu'Élisa, Tharsis, Céthim et Dodanim étaient fils de Javan et descendants de Japhet. Pour un très grand nombre de cas, vouloir établir l'identité complète des noms contenus dans la *Genèse* avec les noms de peuples selon la géographie des Grecs, c'est peine inutile. La plupart des essais qui ont été tentés ne méritent ni réfutation ni examen sérieux. Pour n'en citer qu'un exemple, on veut que la terre de Céthim (ou mieux Kitthim) soit toujours la Macédoine, parce qu'au 1^{er} livre des *Machabées* (ch. i, v. 4), le roi de Macédoine est appelé roi de Céthim ou des Cithéens; or, nous savons qu'au temps d'Isaïe, c'est-à-dire au viii^e siècle avant J. C., l'Emathie, la partie de la Péonie (Macédoine) la plus voisine de la mer, n'entretenait pas de relations commerciales avec Tyr, et que d'ailleurs l'Emathie n'était pas sur la route que suivait la marine tyrienne pour son commerce lointain. Je ne dirai donc pas qu'Élisa, Tharsis, Céthim et Dodanim représentent l'Élide, Tartessus, la Macédoine et Dodone; pour moi, les vaisseaux de Tharsis sont les vaisseaux qui parcourent les mers lointaines, les navires au long cours et d'un fort tonnage, comme nous dirions aujourd'hui; et la terre ou les îles de Céthim sont les pays éloignés, baignés par la mer Méditerranée, à l'occident de Tyr. Dès lors je comprends comment, dans le 1^{er} livre des *Machabées*, le roi de Macédoine a pu être appelé roi de Céthim ou des Cithéens.

— 6. Traversez les mers (1); poussez des cris et des hurlements, habitants de l'île (2). — 7. N'est-ce pas là cette ville que vous vantiez tant; qui se vantait de son antiquité depuis tant de siècles? Ses enfans sont allés à pied bien loin dans les terres étrangères. — 10. Précipitez-vous hors de votre terre comme un fleuve, ô fille de la mer, vous n'avez plus de ceinture. — 11. Le Seigneur a étendu sa main sur la mer.... — 12. Et il a dit : ô Tyr, fille de Sidon, vierge qui allez être déshonorée, vous ne vous glorifierez plus à l'avenir avec tant de faste. Levez-vous, faites voile en Céthim, et vous n'y trouverez pas même du repos. — 15. En ce temps-là, ô Tyr, vous demeurerez en oubli pendant soixante-dix ans, comme durant les jours d'un roi (3).... — 16. Prenez le luth, faites le tour de la ville, courtisane mise en oubli.... — 17. Et soixante-dix ans après, le Seigneur visitera Tyr; il la remettra en état de recommencer son trafic, et elle se prostituera comme autrefois à tous les royaumes qui sont sur la terre.

Pour tout esprit libre de systèmes, cette prophétie est fort claire et n'a pas besoin d'interprétation; deux fois le prophète dit positivement que Tyr, qui se vantait de son antiquité et qui était la ville de commerce de toutes les nations, était bâtie dans une île. Toute la prophétie vient à l'appui de cette assertion.

Ézéchiel contient des expressions qui ne permettent pas davantage le doute sur la situation de Tyr. Il ne dit pas, comme Isaïe, que la ville était bâtie dans une île, mais il répète souvent, très souvent qu'elle était située au milieu, au cœur de la mer.

Chap. xxvi, vers. 3 : Voici ce que dit le Seigneur : Je viens contre vous, ô Tyr, et je ferai monter contre vous plusieurs peuples comme la mer fait monter les flots. — 4. Ils détruiront les murs de Tyr, et ils abattront ses tours. J'en râclerai jusqu'à la poussière et je la rendrai comme une pierre luisante et toute nue (4). — 5. Elle deviendra au milieu de la mer un lieu pour servir à sécher

(1) Pour chercher quelque lieu de retraite.

(2) « où Tyr était bâtie, » ajoute le père Carrière.

(3) Faut-il entendre la vie de David ou la vie commune d'un homme? Saint Cyrille, Procope, le juif Kimchi sent de ce dernier avis, et se fondent sur la version grecque : ὡς χρόνος βασιλείας, ὡς χρόνος ἀνθρώπου, mais il est possible que le second membre de phrase soit une interpolation.

(4) Allusion au nom de Tyr, bâtie sur un rocher.

les filets (1). — 6. Ses filles qui sont dans la plaine seront aussi passées au fil de l'épée. — 7. Car voici ce que dit le Seigneur : Je vais faire venir des pays septentrionaux à Tyr Nabuchodonosor, roi de Babylone; il viendra avec des chevaux, des chariots de guerre, des cavaliers et de grandes troupes composées de divers peuples. — 8. Il fera tomber par le fer vos filles qui sont dans la plaine; il vous environnera de forts et de terrasses, et il lèvera le bouclier contre vous. — 9. Il dressera contre vos murs ses mantelets et ses béliers, et il détruira vos tours par ses armes. — 10. La multitude de ses chevaux vous couvrira d'un nuage de poussière, et le bruit de sa cavalerie, des roues et des chariots fera trembler vos murailles, lorsqu'il entrera dans vos ouvertures comme par la brèche d'une ville prise (2). — 11. Le pavé de toutes vos rues sera foulé par les pieds des chevaux. Il fera passer votre peuple par le tranchant de l'épée, et il renversera par terre vos belles statues (3). — 12. Ils feront leur butin de vos richesses. et ils jetteront *au milieu des eaux* les pierres, le bois, et la poussière même de vos bâtiments. — 14. Je vous rendrai comme une pierre luisante (4); vous deviendrez un lieu à sécher les rêts, et

(1) Robinson, *Voyage en Palestine*. t. I^{er}, p. 284 et suiv.

(2) « Cum ingressus fuerit portas tuas quasi per introitum urbis dissipatæ. » Dans toutes les traductions françaises on lit : « Lorsqu'il entrera dans vos portes... » ; prises au pied de la lettre, ces paroles contiennent une erreur. Tyr n'avait pas de portes; on ne pouvait y pénétrer que par l'un des ports. Le mot hébreu a bien la signification de porte, mais son premier sens est ouverture, entrée, fissure, passage. C'est, je pense, le sens que lui donne ici le prophète Ézéchiël. Les Septante ont traduit τὰς πόλεις σου; mais le mot grec, comme le mot hébreu, outre la signification de « porte de ville », en a plusieurs autres; il est également employé avec l'acception de passage, d'ouverture. C'est ainsi que l'on a dit: les Pyles ou portes amaniques, — caspiennes, — caucasiennes..., et au figuré: les portes du ciel, — de l'enfer, — de la mort. C'est encore dans le sens de large ouverture que Nahum, prédisant à Ninive les malheurs qui doivent fondre sur elle, se sert du même mot qu'Ézéchiël pour indiquer les endroits par lesquels les inondations des fleuves auront lieu: *apertæ sunt portæ fluminum*, II, 17, et pour signifier les parties de l'empire par où entrèrent les ennemis: *inimicis tuis pandentur portæ terræ tuæ*, III, 43. A la fin du verset, les Septante disent: εἰς πόλιν ἐκ πεδίου. Ils ont modifié le texte hébreu, mais leur version rend exactement l'idée du prophète qui est celle-ci: « lorsqu'il entrera par les ouvertures pratiquées dans vos murs comme on entre dans une ville en venant de la plaine. »

(3) On peut traduire: « et les colonnes de votre force tomberont par terre »; ou: « ils renverseront par terre les statues de votre force », c'est-à-dire les statues de vos dieux.

(4) Ou: « Je vous égalerais à la terre. » Par cette version, la chaussée est prédite.

vous ne serez plus rebâtie. — 15. Les îles ne trembleront-elles pas au bruit de votre chute, et aux cris lugubres de ceux qui seront tués dans le carnage qui se fera au milieu de vous? — 16. Tous les princes de la mer.... seront vêtus d'épouvante; ils s'assiéront sur la terre; et frappés d'un profond étonnement de votre chute soudaine, — 17. Ils feront sur vous des plaintes mêlées de pleurs, et vous diront : « Comment êtes-vous tombée si malheureusement, vous qui *habitez dans la mer*, ô ville superbe, vous qui étiez si forte *dans la mer*, avec vos habitants qui s'étaient rendus redoutables à tout le monde? — 18. Les vaisseaux maintenant trembleront, en vous voyant vous-même saisie de frayeur, et les îles au milieu de la mer seront épouvantées en voyant que personne ne sort plus de chez vous (1). — 19. Car voici ce que dit le Seigneur Dieu : « Lorsque je vous aurai rendue déserte...., que j'aurai fait fondre sur vous un abîme (2), et que je vous aurai couverte d'un déluge d'eau, — 21. Je vous réduirai à rien; vous ne serez plus; on vous cherchera, on ne vous trouvera plus jamais.

Chap. xxvii, vers. 3. Vous direz à cette ville qui est située à l'entrée de la mer, qui est le siège du commerce des peuples de tant d'îles différentes.... ô Tyr, vous avez dit : Je suis d'une beauté parfaite; — 4. Et je suis placée *au cœur de la mer*. Vos voisins qui vous ont bâtie n'ont rien oublié pour vous embellir (3). — 8. Les habitants de Sidon et d'Arad ont été vos rameurs.... — 9. Les vieillards de Gebal (4) ont donné leurs mariniers pour vous servir dans tout l'équipage de votre vaisseau; tous les navires de la mer ont été engagés dans votre commerce. — 10. Les Perses, les Lydiens, et les Libyens étaient vos gens de guerre dans votre armée.... — 11. Les Aradiens avec leurs troupes, étaient tout autour de vos murailles. — 25. Les vaisseaux de la mer ont entre-tenu votre principal commerce; vous avez été comblée de biens et élevée dans la plus haute gloire *au cœur de la mer*. — 26. Vos rameurs vous ont conduite sur les grandes eaux; mais le vent brûlant vous a brisée *au cœur de la mer*. — 27. Vos richesses, vos trésors, vos mariniers et vos pilotes...., vos gens de guerre..., tomberont tous ensemble *au cœur de la mer* au jour de votre ruine. — 28. Les cris et les plaintes de vos pilotes épouvanteront les flottes entières (5).

(1) Dans la version des Septante, ce verset est ainsi rendu : « Au jour de votre ruine, les îles trembleront et les îles seront épouvantées dans la mer par votre sortie. »

(2) Ou une mer, c'est-à-dire une grande armée, un grand peuple, les Babyloniens.

(3) Ou : « Vos confins sont au milieu de la mer; ceux qui vous ont bâtie ont achevé votre beauté. »

(4) Gebal est appelée Byblos par les Grecs.

(5) Ou : « épouvanteront les bourgades. »

— 29. Tous ceux qui tenaient la rame descendront de leurs vaisseaux; les marins avec leurs pilotes se tiendront *sur la terre*. — 32. Ils feront sur vous des plaintes lugubres; ils déploieront votre malheur en disant : où trouvera-t-on une ville semblable à Tyr, qui est devenue muette *au milieu de la mer*? — 33. O Tyr qui par votre grand commerce..... avez enrichi les rois de la terre, — 34. La mer vous a brisée, vos richesses sont *au fond des eaux*. — 35. Vous êtes devenue un sujet de surprise et d'étonnement pour tous les habitants des îles. — 36. Les marchands de tous les peuples vous ont considérée comme l'objet de leurs insultantes railleries; vous êtes réduite dans le néant, et vous ne serez jamais rétablie.

Chap. xxviii, vers. 2 : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Parce que votre cœur s'est élevé et que vous avez dit : Je suis Dieu (1) et je suis assis sur la chaire de Dieu *au cœur de la mer*, — 7. Je ferai venir contre vous des étrangers..... — 8. Ils vous tueront et ils vous précipiteront du trône, et vous mourrez dans le carnage de ceux qui seront tués *au cœur de la mer*. — 19. Tous ceux qui vous considéreront parmi les peuples en seront frappés d'étonnement; vous avez été anéanti, et vous ne serez plus pour jamais (2).

Chap. xxix, vers. 18 : Nabuchodonosor, roi de Babylone, m'a rendu avec son armée un grand service au siège de Tyr; toutes les têtes en ont perdu les cheveux, et toutes les épaules en sont écorchées; et néanmoins ni lui ni son armée n'ont eu de récompense pour le service qu'il m'a rendu à la prise de Tyr.

Lorsque les textes des prophètes sont si positifs, lorsque les interprétations des premiers commentateurs sont si claires, et si précises, comme nous allons le montrer; lorsque, parmi ces commentateurs qui possédaient sur Tyr et la Phénicie plusieurs ouvrages que nous n'avons plus, il n'en est pas un seul qui ne parle de l'existence de Tyr insulaire comme fort antérieure à Nabuchodonosor, et qui ne dise que ce fut cette ville et nulle autre du même nom qui fut assiégée par le roi de Babylone; on a peine à comprendre que l'opinion contraire ait pu naître, s'accréditer et étouffer aujourd'hui la vérité; on est étonné de voir des érudits du xvii^e siècle concevoir cette opinion erronée, ou contribuer à la propager par des raisonnements qui me semblent prouver peu de

(1) Allusion au nom du roi Ithobal (Eth-Baal, avec Baal, c'est-à-dire : je suis avec Dieu.

(2) Vous ne recouvrirez jamais votre premier état de splendeur.

bonne foi ou peu de jugement, ou bien encore qui attestent des préoccupations fort étranges qu'on ne peut justifier; et, ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que leurs principaux arguments sont puisés dans les textes mêmes des prophètes, et particulièrement dans Ezéchiël.

C'est en tronquant les phrases, en détournant le sens des textes les moins équivoques que Marsham et autres sont parvenus à former leur système; ces auteurs peuvent donc, à mon sens, être accusés de mauvaise foi, surtout Périzonius qui, en traitant fort longuement la question qui nous occupe, n'a cherché dans les prophètes que quelques mots qui peuvent être favorables à son système, et a passé sous silence les passages si nombreux qui auraient détruit entièrement ses conclusions. Cependant des érudits tels que Marsham et Périzonius avaient assez de science pour se faire un nom dans la république des lettres sans avoir besoin de courir après l'originalité; sans chercher à obtenir l'attention par des opinions extraordinaires; et quelque amateurs d'hypothèses qu'on puisse les supposer, encore faut-il qu'ils aient cru pouvoir soutenir leurs sentiments par des raisons plausibles, sinon en réalité, du moins en apparence. Je les ai cherchées, je les ai groupées, les voici :

1. Ezéchiël dit que Tyr ne sera pas rebâtie. Or Tyr a été florissante longtemps après Nabuchodonosor, tandis que depuis ce prince, les historiens ne parlent de Palætyr que comme d'une ville en ruines; donc il est question de Palætyr dans la prophétie d'Ezéchiël et non de Tyr insulaire (1).

2. Dans l'attaque contre Tyr, Ezéchiël parle de chariots, de cavalerie; il ne dit pas un mot de vaisseaux ni de troupes de débarquement; il ne fait mention que de ce qui est nécessaire pour prendre une ville continentale; donc il s'agit de Palætyr et non de Tyr insulaire.

(1) Ce motif a déterminé Cellarius à adopter l'opinion de Marsham (*Geographiæ anti-quæ, liber tertius, cap. xii, § 95, p. 384*).

3. Le mot hébreu י, *I*, que la *Vulgate* traduit par *insula*, île, peut également signifier *ora maritima*, côte de la mer; donc, de ce que dit Isaïe, il ne faut pas conclure que Tyr fut bâtie dans une île.

Voilà donc les motifs puissants qui ont déterminé les savants du xvii^e siècle à rejeter comme erronée l'opinion qui, jusqu'à eux, avait seule passé pour vraie. Vainement leur a-t-on dit : Prenez garde; l'examen topographique des lieux, les traditions les plus anciennes, les poètes, les historiens, les prophètes et leurs commentateurs, tout combat votre sentiment. — Qu'importe? ont-ils répondu, Tyr a été rebâtie après Nabuchodonosor. Ézéchiël parle de chariots et de cavalerie, et de plus le mot que vous traduisez par *île* peut avoir une autre signification. Notre opinion n'est-elle pas justifiée? — Ils disaient une nouveauté; ils ont parlé haut, ils ont affecté pour leurs contradicteurs un superbe dédain; ils ont été cru et devaient l'être.

Nous connaissons les motifs allégués par eux; discutons maintenant.

Le premier argument est tiré d'Ézéchiël prédisant la ruine complète et permanente de Tyr. On pourrait opposer aux paroles d'Ézéchiël celles d'Isaïe, qui dit que Tyr sera seulement en oubli pendant soixante-dix ans, c'est-à-dire pendant les jours d'un roi, contradiction qui n'est qu'apparente, comme il sera facile de le prouver. Pris au pied de la lettre et dans le sens absolu que leur donnent les traductions françaises, non-seulement ces deux passages se contredisent, mais encore Isaïe détruit le raisonnement de Marsham; car si la ville de Tyr ne fut en oubli que pendant soixante-dix ans, si elle redevint florissante après ces soixante-dix années révolues, évidemment ce fut Tyr insulaire qui fut prise par le grand roi; ce ne fut point Palætyr, puisque cette dernière localité ne s'est pas relevée de ses ruines.

Nabuchodonosor est le grand roi dont parlent les prophètes. Son nom se trouve dans Ezéchiël, et dès lors il ne peut y avoir de

doute pour ce qui regarde sa prophétie ; quant à Isaïe, il ne nomme pas le grand roi ; aussi tous les interprètes ne sont-ils pas d'accord à ce sujet ? Quelques-uns ont pensé que, dans ce prophète, il était question d'Alexandre (1) ; Grotius croit qu'il s'agit de Salmanasar (2) ; qu'au lieu de soixante-dix ans, il faut lire sept ans, et que les jours d'un roi signifient la vie de Salmanasar qui assiégea la ville pendant deux ans, laissa des soldats pour la bloquer, et mourut cinq ans après. Si le sentiment de Grotius était adopté, il ne pourrait y avoir entre les prophètes aucune contradiction réelle ou apparente. La prophétie d'Isaïe aurait été accomplie par Salmanasar, et Nabuchodonosor serait le nouvel instrument dont Dieu se serait servi pour infliger aux Tyriens le châtement prédit par Ézéchiël ; mais, avec presque tous les interprètes de l'Écriture sainte, je pense que, dans les deux prophéties, il est question du même siège, et je raisonne d'après cette croyance.

Néanmoins je ne puis passer outre sans faire remarquer qu'en admettant le sentiment de Grotius, si la ville de Tyr était déjà située dans l'île du temps de Salmanasar, elle l'était à plus forte raison du temps de Nabuchodonosor, et qu'ainsi elle ne peut avoir été fondée par les fugitifs d'une ville continentale prise par le roi de Babylone.

Saint Jérôme nous apprend comment on doit interpréter les paroles d'Ézéchiël : « Il ne faut pas, dit-il, s'arrêter toujours au sens littéral et hyperbolique des livres sacrés. Les prophètes entremêlent souvent leurs prédictions de menaces dans la vue de faire sentir à ceux qu'elles regardent quels châtements ils mériteraient si Dieu ne modérait, à leur égard, la rigueur de sa justice » (3).

(1) Cette opinion a été adoptée par l'abbé de Vence.

(2) Grotius, *Commentaire sur Isaïe*, chap. xxiii, vers. 4 et 15.

Le Juif Abarbanel veut qu'il s'agisse de Sennachérib.

(3) Jonas, chap. iii. — Isaïe, chap. xx, xxi et xxiii. — Ézéchiël, chap. xvi, xvii, xxviii, xxxi et xxx. — Jérémie, chap. l et li.

« Quelquefois, dit aussi saint Jérôme, les prophètes ne s'arrêtent pas au temps présent; ils envisagent encore les temps éloignés où leurs prédictions doivent être entièrement accomplies (1). Les siècles ne sont rien aux yeux de l'Éternel pour qui mille ans sont comme un jour » (2).

J'ajouterai que les prophètes se servent fréquemment d'un langage figuré et énigmatique pour désigner les villes, les pays, les peuples et même les choses dont ils veulent parler.

Ainsi Joël appelle *nation puissante* ou *peuple fort et innombrable* les sauterelles qui désolèrent la Judée; Isaïe, parlant aux princes et au peuple de Jérusalem, dit :

Écoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome; prêtez l'oreille à la voix de votre Dieu, peuple de Gomorrhe; il désigne Jérusalem sous le nom de vallée de vision, et Babylone sous le nom de désert de la mer; dans Jérémie, cette dernière ville est appelée montagne pestilentielle (3).

« Il y a des prophéties qui ne regardent pas le dogme, mais l'édification; comme sont les prophéties qui regardent Ninive, Babylone, Tyr et autres. L'explication de ces prophéties dépend de l'histoire, et autant de la lecture des auteurs profanes, que de celle des livres saints. » (Bossuet, *Préface sur l'explication de l'Apocalypse*, art. 17.)

(1) Saint Jérôme, *Commentaire sur Ezéchiel*, ch. xxvi.

(2) « Mille anni ante oculos tuos sicut dies hesternæ quæ præterit. » (Psaume lxxxix, v. 4. — « Unus dies apud Dominum sicut mille anni, et mille anni sicut dies unus. » (II^e Épt. de saint Pierre, ch. iii, v. 8.)

(3) Joël, chap. i, 6. — Isaïe, i, 10; xxii, 1; xxi, 1. — Jérémie, li, 25.

De même Jérémie (xlvii, 2), prophétisant la dévastation du pays des Philistins par l'armée de Nabuchodonosor, s'écrie : « De grandes eaux s'élèvent de l'aquilon; elles seront comme un torrent qui inondera les campagnes. »

Isaïe dit aussi (viii, 6 et 7) : « Parce que les Israélites ont rejeté les eaux de Siloë (c'est-à-dire la maison de David), le Seigneur fera fondre sur eux les grandes et violentes eaux d'un fleuve (c'est-à-dire le roi d'Assyrie). J'ébranlerai le ciel même et la terre sortira de sa place » (xiii, 13). Il s'agit de la colère du Seigneur contre Babylone.

« Les enfants d'Israël diront aux montagnes : Couvrez-nous; et aux collines : Tombez sur nous » (Osée, x, 8). — « Que les montagnes reçoivent la paix pour les peuples, et les collines la justice » (Psaume lxxi, 3). — « En ce jour la douceur du miel coulera des montagnes et le lait des collines » (Joël, iii, 18).

Ce langage hyperbolique et figuré ne se trouve pas seulement dans les prophètes ; il était familier aux orientaux ; on ne doit pas l'oublier quand on lit leurs écrits.

Si donc nous adoptons le sens ordinairement attribué à la prophétie d'Ézéchiel, ce n'était pas immédiatement après le siège de Tyr par les Babyloniens que cette prophétie devait s'accomplir ; c'est dans un temps plus éloigné que la ville devait être réduite à rien ; mais il est fort contestable qu'Ézéchiel ait prédit la ruine absolue et permanente de Tyr.

Le terme hébreu בנה *bana*, qui veut dire *bâtir*, dans le sens figuré, suivant Grotius, signifie *s'enrichir, devenir puissant* (1) ; l'autre expression de l'hébreu עלם *holam*, que les Septante ont traduit par αἰών (2), ne signifie point, ainsi que le font observer saint Jérôme et Théodoret (3) une durée éternelle et sans borne ; mais simplement un temps limité quoique fort long, souvent l'espace d'un siècle (4), c'est-à-dire la durée de la vie d'un homme qui est de soixante-dix ans ; car *les jours de nos ans ne dépassent pas ordinairement soixante-dix années* (5). L'Écriture sainte fournit une foule de passages dans lesquels les expressions que nous rendons par les mots *toujours* et *jamais* doivent être pris dans un sens assez restreint, comme dans celui-ci : *J'élèverai sur le trône un prince de votre race... Je consoliderai son trône pour jamais... Son trône*

(1) Grotius, *Commentaire sur Ezéchiel*, chap. xxvi : « Sobolescere, ditescere. » Ce sens est très contestable. Les Septante ont traduit littéralement : οὐ μὴ οὐκοδομηθῆς ἔτι.

(2) Καὶ οὐδέτις ἕξη εἰς τὸν αἰῶνα.

(3) Saint Jérôme et Théodoret, *Commentaire sur Ezéchiel*, chap. xxvi.

(4) Le mot siècle qui, aujourd'hui et depuis longtemps, désigne une période de cent ans, a eu d'abord la même signification que le mot αἰών d'où il est dérivé. Αἰών avec le digamma éolique F, est devenu αἰFων, *ævum* en latin, par le changement habituel de la diphthongue αι en œ, du digamma éolique F en v, et de la désinence ων en um. D'ævum, primitivement ævum, on a fait le diminutif *æculum*, puis *sæculum*, par l'addition de la lettre s, qui remplace l'esprit grec comme dans ἕξ, *sex*, six ; αἰγίστα, Ségeste, ville de Sicile ; ἡμίσιος, semi, à moitié : semianimis, semicircularis.

(5) « Dies annorum nostrorum in ipsis, septuaginta anni. » (Psaume LXXXIX, v. 10).

sera stable pour toujours... Il vivra à jamais... (1). (Il s'agit de Salomon, fils de David.)

Ainsi interprété, Ézéchiël s'accorderait avec Isaïe.

Etre en oubli pendant soixante-dix ans n'emporte pas l'idée d'une désolation complète, pas plus que *n'être jamais rebâtie*, ou plutôt *cesser pendant longtemps d'être puissante*; cela signifie seulement que tous les dommages éprouvés ne seront pas réparés, et que, pendant le temps marqué, la ville de Tyr ne sera plus la reine des mers, et qu'elle sera assujettie aux Babyloniens qui emmenèrent en captivité une grande partie des habitants, ne laissant dans l'île qu'une population fortement diminuée sous l'autorité des rois ou des juges soumis aux rois de Babylone (2).

Le temps fort long, le siècle ou les soixante-dix ans de la vie d'un roi sont les soixante-dix ans de captivité, depuis Nabuchodonosor jusqu'au commencement de Cyrus, qui rendit la liberté à tous les peuples emmenés captifs sous les règnes précédents (3).

Selon la prophétie d'Isaïe, la gloire de Tyr sera éclipsée pendant soixante-dix ans, et, après ce terme, cette ville reprendra son éclat; or, comme c'est bien Tyr insulaire qui fut florissante depuis Cyrus, il suit de là que ce fut également Tyr insulaire qui fut menacée par le prophète; et puisqu'il la menace des armes de

(1) Paralipomènes, liv. I, chap. xvii, v. 44, 42, 44. — Psaume LXXI, 15. — Au figuré, il s'agit de N. S. J. C., je ne l'ignore pas. — « Le Seigneur a fait avec Aaron une alliance éternelle.... qui durera autant que les jours du ciel (*testamentum æternum.... sicut dies cæli...*). Dieu a fait avec Phinéas une alliance de paix, et l'a établi chef de son peuple, afin qu'il possédât à jamais (*in æternum*) la dignité du sacerdoce. » (*Ecclésiastique*, xlv, 8, 19 et 30.) — « Je chanterai éternellement (*in æternum*) les miséricordes du Seigneur. » (Psaume LXXXVIII, 1.) — « Je lui conserverai ma miséricorde à jamais (*in æternum*), et mon alliance avec lui sera inviolable. » (Ps. LXXXVIII, 28.) — « Je ferai fleurir votre race éternellement. » (Ps. LXXXVIII, 4.) — « J'établirai sa race pour toujours (*sicut dies cæli*). » (v. 29.) — « Sa race demeurera éternellement. » (v. 36).

(2) Tyr ne recouvrera pas son indépendance complète; successivement elle reconnut l'autorité des Babyloniens, des Perses, des Macédoniens, des Ptolémées d'Égypte et des Romains.

(3) D. Calmet, *Commentaire sur Isaïe*, ch. xxiii, vers. 15. — Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. X,

Nabuchodonosor, il est évident qu'elle existait avant ce prince. Périzonius n'est pas frappé de cette évidence, ou plutôt, pour y échapper, il dit que les menaces furent adressées à Palætyr, que ce fut cette ville que les Babyloniens détruisirent; mais que ce fut Tyr insulaire qui redevint célèbre par son commerce et par ses richesses; interprétation inadmissible que je ne cesse de combattre (1). Au contraire, l'abbé de Fontenu pense qu'Ézéchiël distingue deux Tyrs; que la prédiction est dirigée contre l'insulaire; qu'à l'égard de Palætyr, ce n'est qu'une place située dans le territoire de la ville de Tyr, et dont les habitants, selon le prophète, seront passés au fil de l'épée (2). Quelque attention que j'aie apportée à la lecture d'Ézéchiël, je n'ai trouvé aucune trace de cette distinction.

Quant à moi, je pense que les deux prophètes ont parlé du même événement, le siège de Tyr insulaire par Nabuchodonosor; que dans Isaïe, il n'est question que des malheurs qui suivront le siège, de l'affaiblissement de la puissance de Tyr; tandis qu'Ézéchiël ne menace pas seulement cette ville des malheurs qu'elle éprouvera de la part des Babyloniens; portant ses regards plus loin dans l'avenir, il prédit comment elle finira, comment elle cessera non plus d'être puissante, mais d'exister; comment elle deviendra un lieu inhabité où les pêcheurs viendront faire sécher leurs filets.

« Les révolutions du sort, dit Volney, ou plutôt la barbarie des Grecs du Bas-Empire et des Musulmans ont accompli cet oracle. Au lieu de cette ancienne circulation si active et si vaste, Sour, réduit à l'état d'un misérable village, n'a plus pour tout commerce qu'une exportation de quelques sacs de grains et de coton de laine, et pour tout négociant qu'un facteur grec au service des

ch. xi; *Contre Apion*, liv. I, ch. vii. — Brentius, voyez ch. I, p. 457, note 4. — Ussérius, *Annal.* ad A. P. J. 4107. — Vitringa, p. 692.

(1) Périzonius, t. II, cap. vi, p. 400, ed. Duker.

(2) L'abbé de Fontenu, *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XVIII, in-4, p. 47 et suiv.

Français de Saïde, qui gagne à peine de quoi soutenir sa famille » (1).

Poursuivons. Ézéchiel décrit poétiquement laquelle était la puissance de Tyr, et de quelle manière le grand roi se rendra maître de cette ville.

Ici, nouvelles objections :

1^o « A quoi bon des chariots, de la cavalerie pour attaquer une ville située dans une île ?

2^o Ézéchiel parle de Perses, de Lydiens, de Libyens qui étaient dans l'armée des Tyriens ; Tyr continentale pouvait en avoir besoin pour défendre ses murs ; ils auraient été inutiles pour protéger une ville insulaire.

3^o Est-ce que les Babyloniens ont pu faire une chaussée assez large pour que la multitude des chevaux couvrît les Tyriens d'un nuage de poussière ? Alexandre a construit une chaussée ; celle-ci n'est pas contestée ; or, les historiens d'Alexandre ne rapportent rien de semblable ; ils ne disent même pas qu'on ait trouvé les traces de l'ouvrage de Nabuchodonosor ; et si la chaussée eût été faite par le roi de Babylone, elle n'aurait pas plus été détruite que ne l'a été celle d'Alexandre.

4^o Dans Ézéchiel, il n'est pas question de vaisseaux dont l'usage aurait été nécessaire pour prendre Tyr insulaire. Alexandre eut besoin de vaisseaux, comme on le voit dans les récits du siège, et il n'aurait pas pu prendre la ville uniquement par la chaussée. »

Loin de moi la pensée de laisser dégénérer cette discussion en une simple question d'arithmétique ! Je ne puis cependant me dispenser de faire remarquer que les prophéties d'Isaïe et d'Ézéchiel contre Tyr sont contenues dans quatre-vingt quatorze versets, parmi lesquels trois seulement renferment les expressions objectées par Marsham ; dans tous les autres, on ne rencontre pas une expression qui ne puisse convenir à une ville insulaire, et

(1) Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, chap. xxix, p. 208.

l'on en trouve plusieurs, fréquemment répétées, qui ne peuvent s'appliquer qu'à une ville située dans une île.

Puisqu'il en est ainsi, comment ne pas s'étonner de voir attacher une importance exagérée et exclusive à trois versets, d'ailleurs fort mal compris, tandis qu'aucune attention n'est accordée à tout le reste des prophéties? Si l'on y trouve une contradiction, pourquoi chercher le véritable sens dans quelques mots isolés, plutôt que dans d'autres expressions, souvent reproduites, plutôt que dans l'ensemble même des prophéties?

Mais il n'y a pas de contradiction, et tout s'explique.

Si le prophète parle de cavalerie, de chariots..., c'est que Tyr ne fut pas prise seule; l'armée de Nabuchodonosor s'empara aussi, s'empara même d'abord, de la partie de Tyr située sur le continent, et des autres villes de Phénicie qui appartenaient à Tyr. Berosé vient à l'appui de cette opinion, lorsqu'il dit que Nabuchodonosor fit la guerre aux villes de Cœlé-Syrie et de Phénicie (1); il ne nomme aucune ville en particulier, pas plus Tyr que les autres; mais il mentionne la guerre du grand roi contre les villes de Phénicie; et pour réussir dans cette guerre, la cavalerie, les chariots... étaient évidemment nécessaires. Il n'est donc pas étonnant qu'il en soit question dans Ézéchiël, qui ne prédit pas seulement la destruction de Tyr insulaire, mais aussi la ruine des villes qui dépendaient de cette métropole, et particulièrement la ruine des établissements tyriens, que le prophète appelle les filles de Tyr qui sont dans la plaine.

Jérémie, prophétisant les ravages qui seront exercés par les Babyloniens chez les peuples qui habitent les côtes de la mer Méditerranée, se sert à peu près, en décrivant leur armée, des mêmes expressions que nous trouvons dans Ézéchiël; il y est question de la corne des chevaux, du mouvement des chariots, du bruit des roues... (2). C'est tout simple; l'énumération de ce qui

(1) Berosé, lib. III, *Itærum chaldaicarum*, apud Joseph., lib. X, c. xi.

(2) Jérémie, chap. XLVII, v. 3. — Voyez aussi *Deuteronomie*, ch. XX, v. 4.

compose une armée à la même époque ne peut pas être varié à l'infini; les mêmes termes doivent être amenés par la description des mêmes choses.

D'ailleurs, l'interprétation que j'ai donnée n'est pas la seule que suggèrent les paroles d'Ézéchiël; la pensée du prophète est encore celle-ci: ô Tyr, il ne te servira de rien d'être entourée d'eau; le roi de Babylone te fera sentir le poids de la colère de Dieu; il comblera le bras de mer qui te sépare de la terre-ferme; il entrera avec son armée dans tes murs, comme si tu étais sur le continent, et tes habitants entendront dans leurs rues le bruit des chevaux et des chariots, bruit auquel ils ne sont pas accoutumés.

Comme je l'ai dit, par ces mots: les filles de Tyr qui sont dans la plaine, il faut entendre les établissements tyriens situés sur le continent, en face de l'île, et qui faisaient partie de la ville. Plusieurs commentateurs anciens et modernes (1) ont pensé que ces mots désignent les villes et villages qui dépendaient de Tyr; c'était approcher de la vérité; mais les novateurs ne sont point de cet avis. Ils veulent que les filles de Tyr soient les villes et les villages non fortifiés qui étaient sous l'autorité de Palætyr protégée par une enceinte de murailles. Ils le veulent, mais à tort. En effet, on trouve fréquemment dans la Bible le mot *filia*, pour signifier colonie, ville dépendante; mais on ne trouve les mots *filix quæ sunt in agro* que quand il s'agit de la partie continentale de Tyr; et cette circonstance ne peut s'expliquer que par la position insulaire de la partie principale de la ville et la position continentale des établissements fondés par les Tyriens.

Dans sa prophétie, à la fois si terrible et si poétique, Ézéchiël compare Tyr à un vaisseau; il énumère les peuples avec lesquels cette ville entretenait des relations et qui contribuaient à sa gloire et à sa puissance; de sorte que ce chapitre, déjà si remarquable à tout autre point de vue, est aussi un document historique fort pré-

(1) Saint Jérôme, Grotius, D. Calmet, *Commentaires sur Ezéchiël*, chap. xxvi.

cieux. Dans l'énumération des peuples nombreux avec lesquels Tyr avait des rapports et qui étaient ses tributaires, le texte hébreu nomme *Paras, Lud et Phut* ; ces mots que l'on traduit ordinairement par les Perses, les Lydiens et les Libyens, indiquent plutôt, je crois, d'une manière générale les peuples de l'Asie orientale, de l'Asie occidentale et de l'Afrique septentrionale. Remarquons-le bien ; Ézéchiël ne dit pas que ces peuples fussent venus pour porter secours aux Tyriens spécialement dans la guerre contre Nabuchodonosor. L'objection n'a donc aucune valeur et tombe d'elle-même, car il n'est pas possible d'expliquer dans la prophétie ce que le prophète ne dit pas.

Quant à l'inutilité des secours que pouvaient fournir ces peuples si Tyr était située dans une île, l'objection n'est pas mieux fondée ; en effet, Tyr exerçait une domination, qu'on ne peut nier, sur les côtes de la Phénicie et sur des pays éloignés ; et, comme Carthage, elle avait besoin de *mercenaires*.

Les historiens ne disent pas que Nabuchodonosor ait pris la ville de Tyr au moyen d'une chaussée ; c'est très vrai (1). Mais il ne nous reste que quelques fragments des ouvrages écrits sur l'histoire de l'Asie avant Cyrus, et le silence de l'histoire sur la construction de la chaussée de Nabuchodonosor ne prouve rien. Josèphe et Justin n'ont pas parlé de la chaussée d'Alexandre ; si tous les autres historiens, grecs et latins étaient perdus, faudrait-il donc regarder le silence de ces deux écrivains comme une preuve que cette chaussée n'ait pas existé ? Évidemment non. Du reste, l'existence de la chaussée que firent les soldats babyloniens est attestée par les auteurs qui, dans l'antiquité, ont le mieux étudié cette question.

Écoutons saint Jérôme :

« Nabuchodonosor voyant qu'il ne pouvait assiéger la ville de Tyr dans les formes, ni en faire approcher ses machines de guerre

(1) Strabon nomme *Ναβουχοδρόσορος* au nombre des conquérants de l'Asie, mais il ne dit pas que ce roi prit la ville de Tyr. Liv. xv, p. 687.

pour en ruiner les fortifications, employa ses troupes nombreuses à combler le canal étroit qui séparait l'île de la terre-ferme. Il dressa sur cette jetée toutes ses batteries, ruina toutes les défenses de la ville, et l'emporta comme l'avait prédit Ézéchiël (1). »

Saint Jérôme ne confond point Nabuchodonosor avec Alexandre, comme le lui reproche Marsham (2), car il dit dans un autre endroit : « On lit dans les histoires des Grecs, des Latins et des Barbares que Tyr avait été une île, qu'elle ne tenait point autrefois au continent ; mais qu'ensuite, des amas de matériaux jetés dans la mer par Nabuchodonosor, ou comme d'autres l'affirment, par Alexandre, roi de Macédoine, d'une île qu'elle était en firent une presque île » (3).

Dans ce passage, le nom d'Alexandre se trouve à côté de celui de Nabuchodonosor ; saint Jérôme ne confond donc pas ces deux princes, seulement il hésite ; son langage est moins affirmatif que dans le passage précédent ; il l'est moins que dans un autre endroit où il explique le verset contenant cet aveu que, ni Nabuchodonosor, ni son armée n'ont reçu de récompense pour le service qu'il a rendu au Seigneur à la prise de Tyr... (4) « parce que, ajoute saint Jérôme, les assiégés s'embarquèrent avec leurs effets précieux, et le pillage ne dédommagea pas les soldats de Nabuchodonosor » (5). Expliquant pourquoi l'armée babylonienne essuya tant de fatigues, il dit : « Pour prendre Tyr, qui était une île, l'armée de Nabuchodonosor transporta les matériaux nécessaires

(1) Saint Jérôme, *Comment. sur Ezéchiël*, chap. xxix.

(2) Marsham, *Sæculum*, xviii, p. 539.

(3) Saint Jérôme, *Comment. sur Ezéchiël*, chap. xxvi, v. 6.

(4) *Ezéchiël*, chap. xxix, v. 48.

(5) Saint Jérôme, *Comment. sur Amos*, cap. i, v. 40. — Abarbanel, Adrichomius, Cotovinus, adoptent l'avis de saint Jérôme sur la fuite des Tyriens après la prise de l'île par Nabuchodonosor. Ussérius et Grotius pensent que Tyr ne fut ni prise d'assaut ni détruite par les Chaldéens, mais qu'elle se rendit à certaines conditions. Expliquant ailleurs avec plus de précision son sentiment, saint Jérôme dit qu'une partie du peuple s'enfuit en Cébim, et que l'autre resta dans la ville. (*sur Isâïe*, xxiii, 7 et 40.)

pour faire une chaussée, et l'histoire rapporte qu'Alexandre, Macédonien, en fit autant pour faire de l'île une péninsule ».

Saint Jérôme ne nomme pas les auteurs où il a puisé les renseignements précieux qu'il nous fournit sur le siège de Tyr; comme on l'a vu, il se borne à dire qu'ils se trouvaient dans un grand nombre d'ouvrages qui subsistaient de son temps, et que nous n'avons plus. Et quand même ce que dit le commentateur d'Ézéchiel ne serait qu'une conjecture émise par lui, l'opinion de saint Jérôme en cette matière serait encore d'un grand poids. D'ailleurs, le texte que la vulgate rend par *circumdabit te munitio-nibus et comportabit aggerem in gyro*, et que de Sacy traduit par : *il vous environnera de forts et de terrasses*, signifie aussi : *il élèvera contre vous un fort (ou une tour), et il étendra contre vous une jetée* (1). Le texte hébreu ainsi traduit, ce que dit saint Jérôme ne serait plus une conjecture; il dirait seulement en plus de mots et plus positivement ce qu'Ézéchiel exprime avec une extrême brièveté.

Au reste, saint Cyrille dit absolument la même chose, quoiqu'en d'autres termes : « Nabuchodonosor voulant prendre la ville des Tyriens, qui alors était une île, comme il n'avait pas de vaisseaux pour transporter son armée, se fiant à la multitude de ses troupes, il ordonna à ses soldats de faire des travaux qui lui permissent de passer le bras de mer et d'atteindre Tyr; il fit jeter dans la mer une grande quantité de matériaux, et se fit ainsi un large chemin pour parvenir de la terre-ferme à la ville de Tyr. Les Tyriens craignant que les efforts des Babyloniens ne fussent couronnés de succès, rassemblèrent un grand nombre de vaisseaux, se retirèrent de l'île et abandonnèrent au roi la ville déserte. Aussitôt que Nabuchodonosor en fut instruit, il entra sans difficulté dans la ville (2). »

(1) Grotius traduit ainsi : *castrensi vallo te cinget*.

(2) « Beati Cyrilli archiepiscopi Alexandrini *commentarius in Esaïam*. » (T. II, lib. II, p. 273.

Il n'est pas vrai qu'au temps d'Alexandre, il n'existât aucune trace de la chaussée construite par l'armée babylonienne.

Consultons Arrien et Quinte-Curce : ils nous apprennent qu'Alexandre ayant résolu de faire une chaussée pour prendre la ville de Tyr, son armée se mit à l'œuvre. En face de l'île, le fond de la mer, près du rivage, était vaseux ; l'eau le recouvrait à peine ; mais à mesure qu'on s'éloignait, la mer devenait plus profonde, et du côté de la ville elle atteignait trois orgyes (5^m,54) (1).

Personne n'ignore que, sur les côtes de Phénicie, le fond de la mer est formé de sable fin qu'autrefois les Sidoniens employaient pour exécuter leurs ouvrages en verre, et qui, aujourd'hui, a presque comblé le port de Tyr en même temps qu'il a prodigieusement augmenté la largeur du travail d'Alexandre. La plus petite profondeur de la mer, près de la côté phénicienne au N. et au S. de l'île, est de 3 mètres (2). Il est évident que ce fond limoneux, presque à fleur d'eau, qui existait près du rivage (3), en face de l'île, et n'existait que là, était un reste de l'œuvre des Babyloniens. Les Tyriens, rentrés dans leur île, avaient détruit entièrement la chaussée près de la ville, afin de rétablir la ceinture dont parle Ézéchiel, et que Nabuchodonosor avait en partie fait disparaître ; mais la difficulté du travail leur avait laissé subsister la partie de la chaussée la plus éloignée de la ville, et, par conséquent, la plus voisine de la côte (4).

Reste cette question : la chaussée de Nabuchodonosor a-t-elle pu être assez large pour que la multitude des chevaux couvrit les Tyriens d'un nuage de poussière ? — Je n'en sais rien. Je ne sais pas lire les prophètes un mètre à la main.

(1) Arrien, liv. VIII. — Quinte-Curce, liv. IV, chap. x.

(2) Monillago de Sour par Ormsby.

(3) L'expression dont se sert Arrien peu signifier *guéable*.

(4) Les Tyriens avaient détruit la chaussée comme firent les Rochellois après le siège de leur ville en 1628 ; et il était resté des vestiges de la chaussée, comme il y en a encore de la digue qui barre le port de la Rochelle. — Ce n'est pas le seul point de ressemblance : Tyr signifie rocher, et la Rochelle (*rupella*) petite roche.

Pour ce qui regarde la marine, je dirai que vouloir trouver dans une prophétie ce qu'on serait en droit de chercher dans un récit de siège écrit par un général d'armée, c'est étrangement outrepasser et méconnaître les limites de la critique et de l'interprétation. Non, sans doute, il n'est pas question dans Ézéchiël du nombre de vaisseaux dont pouvait disposer le roi de Babylone, puisqu'il n'en avait pas; ce qu'on y trouve, admirablement exprimée, c'est l'annonce d'une destruction complète de Tyr, et d'abord l'annonce de la prise de cette ville par des moyens imprévus, inaccoutumés; de telle sorte, que les rues d'une ville insulaire retentiront du bruit d'une nombreuse cavalerie; puis viennent ces autres circonstances qui ne sont pas moins significatives: les Tyriens iront *à pied* dans les pays lointains, eux qui ne parcouraient le monde que sur leurs navires; les pilotes et les mariniers, privés de leurs vaisseaux, se tiendront *sur la terre*, comme en exil.

Quoi de plus? chaque parole du prophète montre que la ville dont il parle et qu'il menace était dans une île. Qu'importe après cela qu'il ait gardé le silence sur les vaisseaux de Tyr et de Nabuchodonosor? ou plutôt, ce silence, s'il en était besoin, prouverait que Tyr, reine des mers, dominatrice des principales villes maritimes de la Phénicie, n'avait d'abord rien à craindre des Babylo niens privés de marine; ce qui explique encore et la longueur du siège, et la nécessité de la chaussée.

Tel n'est pas l'avis de Marsham. Dans son étrange préoccupation, il va jusqu'à dire que la longueur du siège, qui dura treize ans, convient bien mieux à Palætyr qu'à Tyr; comme si, au contraire, les Babylo niens n'ayant pas de vaisseaux, la position insulaire de Tyr, et par suite la difficulté de l'atteindre, n'augmentait pas la difficulté de l'attaque, et, par conséquent, ne devait pas rendre le siège plus long.

Arrivons enfin à l'interprétation du mot יִם.

On dit: ce mot que la vulgate traduit par *insula*, n'a pas exclu-

sivement le sens du mot français *île*; il signifie aussi côte de la mer (1). Qui le nie? Ce n'est pas assez; dites donc que ce mot a également le sens de province, de contrée; qu'il est encore employé pour désigner les pays éloignés auxquels, de la Palestine et de la Phénicie, on ne pouvait arriver qu'en traversant la mer, ou simplement un fleuve.

Vous faut-il des exemples? en voici :

« Et dicet habitator insulæ hujus in die illa. » L'habitant de cette île dira alors... Il s'agit de la terre d'Israël. — « Ab his di- » visæ sunt insulæ gentium in regionibus suis. » Ils partageront entre eux les îles des nations s'établissant en diverses régions... Il est question des enfants de Japhet. — « Hyacinthus et purpura » de insulis Elisa facta sunt operimentum tuum. » L'hyacinthe et la pourpre des îles d'Élisa ont fait votre pavillon. — « Taceant ad » me insulæ. » Que les îles se taisent et qu'elles m'écoutent. — « Viderunt insulæ et timuerunt. » Les îles ont vu et elles ont été saisies de crainte. — « Et legem ejus insulæ expectabunt. » Et les îles attendront sa loi. — « Et adorabunt eum viri de loco suo, » omnes insulæ gentium. » Et les hommes l'adoreront dans le lieu qu'ils habitent (moab, ammon, etc.), et toutes les îles des nations lui rendront leurs hommages (2).

D'après ces textes qu'il serait facile de multiplier, et malgré l'imposante autorité de Reland (3), admettons que le mot hébreu puisse signifier quelquefois lieu voisin de la mer, s'ensuit-il

(1) Grotius est de cet avis, *Comment. sur Ezéchiel*, chap. xxiii, v. 2 et 15.

(2) Isaïe, xx, 6. — Genèse, x, 5. — Ézéchiel, xxvii, 7. — Isaïe, li, 1. — Isaïe, li, 5. — Isaïe, xlii, 4. — Sophonie, ii, 11.

(3) Reland, si versé dans la connaissance de la langue hébraïque, fait observer que, dans tous les endroits de la Bible où se trouve l'expression dont il s'agit, on peut la traduire par le mot *île*, et qu'il n'y en a pas un seul où elle ne puisse signifier que *lieu maritime* ou *côte de la mer*. (Reland, *Palestina ex monumentis veteribus illustrata*, lib. iii, *De urbibus et vicis*, p. 1050.) L'affirmation de Reland détruisant l'objection de Marsham, la discussion pourrait en rester là; mais ce serait trop rigoureux; d'ailleurs l'assertion de Reland, si favorable à l'opinion que je soutiens, me semble trop absolue.

nécessairement qu'il ait cette signification dans Isaïe? Pourquoi dans les deux versets du prophète, lui donner plutôt le sens détourné que le sens propre? Tout au plus il pourrait y avoir doute; or, le moyen de lever ce doute semblerait être de rechercher d'abord dans toutes les prophéties d'Isaïe, puis dans les autres prophètes, comment doit être interprété le mot en litige; de rechercher et comparer, sans aucun esprit de système, ce qu'ont écrit sur Tyr et sur sa situation, les auteurs sacrés et profanes. Marsham ne procède pas ainsi; il connaît les auteurs qui pouvaient être consultés, mais il recuse les uns, il corrige et interprète les autres, d'après une opinion préconçue, et ne leur fait dire que ce qu'il veut trouver dans leurs écrits.

Il n'a pas aperçu ou n'a pas voulu voir les rapports si frappants qui existent entre toutes les paroles des prophètes: « Tacete qui habitatis in insula. » Demeurez en silence (c'est-à-dire soyez couverts de confusion), *habitants de l'île*. — « Ululate qui habitatis in insula. » Poussez des hurlements, *habitants de l'île*. — « Filia maris, non est cingulum uli tibi. » O *filie de la mer*, vous n'avez plus de *ceinture*. — « Siccatio saganarum erit in medio maris. » Elle deviendra *au milieu de la mer* un lieu pour servir à sécher les filets. — « Quomodo periisti, quæ habitas in mari? » Comment êtes-vous tombée si malheureusement, vous qui *habitez dans la mer*? — « Urbs inclyta, quæ fuisti valida in mari. » O ville superbe, vous qui étiez si forte *dans la mer*. — « Et dices Tyro, quæ habitat in introitu maris. » Et vous direz à Tyr, qui est située à *l'entrée de la mer*. — « Et in corde maris sita. » Et je suis placée au *cœur de la mer*. — « Quæ est sicut Tyrus, quæ obmutuit in medio maris. » Où trouvera-t-on une ville semblable à Tyr qui est devenue muette *au milieu de la mer*? — « Et lapides tuos, et ligna tua, et pulverem tuum in medio aquarum ponent. » Et ils jeteront *au milieu des eaux* les pierres, les bois et la poussière même de vos bâtiments.

Tous ces textes semblent concluants; cependant à chacun d'eux

on a trouvé une objection. Afin de prouver que, dans Isaïe, le mot traduit par *insula* doit l'être par *ora maritima*, on cite la prophétie de Jérémie contre les Philistins, qu'il appelle reste de l'île de Caphtor, ce que les Septante traduisent par τούς καταλοίπους τῶν νήσων, et la vulgate par *reliquias insulæ Cappadociae* (1). Qu'est-ce à dire? Veut-on faire entendre que les Philistins qui (cela n'est pas contesté) habitaient les côtes de la mer, sont désignés par Jérémie comme habitant une île? Évidemment tel n'est pas le sens des expressions du prophète. Elles signifient que les Philistins étaient les restes ou les descendants des anciens habitants de l'île de Caphtor, ce qui est exact d'après la Genèse (2). Les Philistins étaient venus de la Basse-Égypte; *insula* Caphtor désigne donc une des îles formées par les bras du Nil entre Tanis et Peluse. La version des Septante est d'accord avec cette explication, et fait disparaître toute difficulté sur le nom de Caphtor, puisqu'elle énonce seulement un fait, à savoir : que les ancêtres des Philistins habitaient les îles. Quant à la traduction de la vulgate, elle ne prouve ni pour ni contre, car la Cappadoce proprement dite n'était pas plus une province maritime qu'elle n'était une île (3).

Un mot encore sur cette interprétation. On veut que dans le passage de Jérémie, le mot *île* n'ait pas la signification d'île. Soit,

(1) Jérémie, chap. XLVII, v. 4.

« L'île, dit Coccéjus, c'est la Palestine qui est baignée par la mer, et que la mer sépare des régions opposées. » (*Meditationes in prophetiam Isaïæ*, ch. XX, p. 517.)

Avec une interprétation aussi large et aussi facile, comment a-t-il pu dire d'un fait quelconque : « *ambiguum doctis?* »

(2) Genèse, I, 14.

(3) « Numquid non Israël ascendere feci de terra Ægypti, et Palæstinos de Caphtor? » « N'ai-je pas tiré Israël de l'Égypte et les Philistins de Caphtor? » (*Amos*, I, 7.) — Ici le mot *île* ne se trouve pas. — L'abbé de Vence pense que par *île* de Caphtor il faut entendre l'île de Crète, parce qu'Ézéchiël et Sophonie appellent les Philistins Créthim ou Cerethim. — « Ecce ego extendam manum meam super Palæstinos, et interficiam » interfectores (Créthim), et perdam reliquias maritimæ regionis. » — « J'étendrai ma main sur les peuples de la Palestine, je ferai un carnage de ces meurtriers (ou j'exterminerai les Céréthéens), et je perdrai les restes de la côte de la mer. » (Ézéchiël, XXV, 16.)

je ne contesterai pas ; mais on n'en saurait conclure qu'il n'ait pas ce sens dans la prophétie d'Isaïe, surtout lorsque ce sens est également celui qu'avaient adopté les Septante : οἱ ἐνοικοῦντες ἐν τῇ νήσῳ. Et comment n'a-t-on pas vu ce qui est évident ; comment n'a-t-on pas remarqué que les prophètes ne donnent cette qualification d'île à aucune ville maritime de la Palestine ou de la Phénicie ? Ils ne s'en servent qu'en parlant de Tyr ; la conclusion ne saurait être douteuse. Ainsi, les derniers versets du chapitre xxiii^e d'Ézéchiel contiennent une prophétie contre Sidon. C'était bien une ville maritime, bien plus sur le bord de la mer que Palætyr, car elle avait un port, et Palætyr n'en avait pas. Eh bien, le prophète n'emploie pas une seule fois les expressions si énergiques et si claires par lesquelles il indique la position insulaire de Tyr.

Mais, dit-on, ces expressions ont été mal rendues, mal comprises ! Au lieu de « quæ habitas in mari », il faut traduire : « habitata ex maribus », et entendre par là que Tyr est la ville dans laquelle se rendent des étrangers venant de toutes les mers. Sens forcé auquel on ne peut songer que pour justifier une idée préconçue.

« Quæ habitat in introitu maris » indique une ville située, non dans une île, mais sur le rivage de la mer. — Ces mots, je pense, signifient tout simplement que Tyr était à l'entrée de la mer, c'est-à-dire dans la mer, mais à peu de distance de la terre-ferme (1).

Ces mots : « in corde maris sitæ » doivent être remplacés par ceux-ci : « in corde marium sunt termini tui », ce qui veut dire

— « Væ qui habitatis funiculum maris, gens perditorum (Crethim ou Cerethim) ; verbum Domini supervos, Chanaan, terra Philistinorum. » — « Malheur à vous qui habitez sur la côte de la mer, peuple d'hommes perdus (ou peuple Céréthéen), Chanaan, terre des Philistins. » (Sophonie, II, 5.) — Qu'on en fasse la remarque, Sophonie n'emploie pas le mot נַחַל pour désigner le pays des Philistins, étroite bande de terre baignée par la mer ; il se sert du mot חֶבֶל, *chevel*. — τὸ σχοίνισμα (Sept.) ; *funiculus* (Vulg.).

(1) Par ces mots : *in introitu maris*, saint Jérôme pense qu'il faut entendre que Tyr avait un port très sûr dans lequel étaient reçus les vaisseaux qui arrivaient de la pleine mer, et Grotius traduit : *ad portum maris egregium*.

que l'empire des mers appartient à Tyr (1). Non, « tes limites sont au cœur de la mer » ne peut point avoir ce sens ; cette traduction, que je ne repousse pas, signifierait que Tyr était tout entourée des eaux de la mer.

D'ailleurs, « *in corde maris, in medio maris, in medio aquarum* » doivent toujours être entendus allégoriquement, puisque Ézéchiël compare Tyr à un vaisseau, il fallait bien qu'il la placât au milieu de la mer. — On convient donc qu'Ézéchiël place Tyr au milieu de la mer ; c'est déjà beaucoup. Quant à l'objection en elle-même, elle est spécieuse, mais elle manque de vérité. Il est vrai, dans le chapitre xxvii^e, Ézéchiël compare Tyr à un vaisseau ; mais dans le chapitre précédent et dans le suivant, il n'y a ni comparaison, ni allégorie ; c'est bien à Tyr, ville riche, puissante et coupable, qu'il adresse des menaces de la part de Dieu. Or, ainsi qu'on a pu le remarquer, c'est précisément dans ces deux chapitres que ces expressions *in corde* ou *in medio maris* se trouvent le plus souvent répétées.

Si Tyr n'eût pas été bâtie dans une île, si elle eût existé sur le continent à peu de distance de Sidon, Isaïe aurait-il pu dire que les marchands de Sidon passaient la mer pour aller remplir les magasins de Tyr ? Enfin, comme le fait remarquer l'abbé de Fontenu (2), si la ville dont Ézéchiël annonce la destruction n'eût pas été située dans une île, son roi se serait-il vanté d'être assis sur la chaire de Dieu, *au cœur de la mer* ? Saint Jérôme, qu'il faut toujours consulter, paraphrasant ce verset du prophète dit... s'adressant à Tyr : « Quoique vous soyez au milieu de la mer, et que vous soyez protégée par les difficultés d'une île !... O Tyr, dit-il ailleurs, vous qui étiez autrefois la plus puissante de toutes les îles, comment avez-vous été renversée ? (3) » En toutes circon-

(1) Grotius entend : « Imperium tuum non terra continetur, sed late per mare se spargit. »

(2) L'abbé de Fontenu, *Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XVIII, p. 17.

(3) Saint Jérôme, *Comment. sur Ezéchiël*, chap. xxviii, v. 2 ; chap. xxvi, v. 17.

stances, saint Jérôme montre ainsi qu'il croyait que Tyr était dans une île avant Nabuchodonosor. Théodoret, dans ses commentaires sur Ézéchiel, n'est pas moins explicite (1). Que si, cependant, ne tenant nul compte du sens exact des mots, ni des commentaires des auteurs les plus compétents, on veut que les expressions *in corde* ou *in medio maris* ne fournissent pas la preuve que Tyr était dans une île, au moins indiquent-ils, on doit l'avouer, que la ville était en grande partie environnée d'eau. Dès lors, comme le fait observer Vitranga (2), ceci amène à l'une des suppositions suivantes : ou Palætyr, avant Nabuchodonosor, avait un port s'avancant beaucoup dans la mer, ce qui n'est pas, aucun auteur n'ayant jamais parlé des vestiges de ce port ; ou, antérieurement au roi de Babylone, l'île de Tyr était habitée, était le *navale* de Palætyr ; elle a été regardée par les prophètes comme constituant un quartier de Palætyr, et ils ont pu donner à Tyr la qualification d'île, prenant la partie pour le tout. Cette dernière opinion a récemment été adoptée par le docteur Hengstenberg.

Ce n'est pas tout. On dit encore : Ézéchiel fait un éloge magnifique de la puissance de Tyr ; cet éloge ne peut s'appliquer à une ville qui n'avait que vingt-deux stades de circuit. Dans Osée (3), comme dans Ézéchiel, on vante la beauté de Tyr ; ces paroles ne peuvent pas convenir à une île stérile entourée de rochers.

A cela je réponds : Tyr n'avait que vingt-deux stades de circuit du temps de Pline, mais au temps de Nabuchodonosor, elle avait beaucoup plus d'étendue, ainsi que je crois l'avoir démontré. Puis, les prophètes ne vantent pas les frais ombrages de Tyr ; ils célèbrent ses palais, ses temples, ses richesses, sa puissance, toutes choses qui peuvent se trouver et qui se trouvaient, en effet, dans un étroit espace, et même sur un rocher incapable de porter de

(1) Theodoret, *Questions choisies sur les endroits difficiles de l'Écriture sainte. Sur Ézéchiel*, ch. xxvi.

(2) Vitranga, p. 667.

(3) Osée, chap. ix, v. 13.

riches moissons. Évidemment, lorsque les prophètes célébraient ainsi la puissance et la beauté de Tyr, le rocher qui a contenu cette ville fameuse, était déjà habité et n'était plus stérile; c'est ce même rocher dont Alexandre se rendit maître, et personne, à cette époque, n'a nié la richesse, la beauté des temples et la multitude des habitants de Tyr.

Il faut donc le reconnaître; en dénaturant les textes, en donnant aux mots une interprétation forcée ou erronée, les novateurs ont pu soutenir que, dans Isaïe et dans Ézéchiël, on ne trouve aucune expression qui puisse donner à entendre que, du temps de Nabuchodonosor, Tyr fût dans une île; mais leur erreur est manifeste, car dans les prophètes, il n'y a pas un seul mot qui ne puisse convenir à Tyr insulaire, et il s'en trouve un grand nombre qui ne peuvent convenir qu'à elle.

CHAPITRE VI.

SIÈGE DE TYR PAR ALEXANDRE. — RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

C'est principalement dans les détails du siège de Tyr par Nabuchodonosor, que les novateurs ont trouvé les motifs regardés par eux comme suffisants pour abandonner l'opinion commune, et pour émettre, soutenir et propager une opinion nouvelle dont j'espère avoir démontré la fausseté. J'ai réfuté leurs arguments, je pourrais donc terminer ici mon travail. Je ne m'arrêterai pas cependant; car, dans les auteurs anciens, je rencontre encore quelques faits qui viennent à l'appui de tout ce que j'ai dit sur l'antiquité de Tyr insulaire; je ne puis me dispenser d'en parler.

L'historien Josèphe fournit un catalogue de neuf juges de Tyr depuis la guerre contre les Babyloniens jusqu'à Iron, qui gouver-

naît les Tyriens, restés dans leur ville, lorsque Cyrus rendit la liberté aux Juifs et aux Tyriens emmenés en captivité (1).

C'est probablement après le retour de la captivité qu'il faudrait placer un grave événement dont Justin seul fait mention ; je veux parler du massacre des Tyriens par leurs esclaves (2).

Qu'à une époque quelconque, il y ait eu une révolte momentanée parmi les mercenaires des Tyriens, c'est possible, mais le massacre général dont parle Justin et sur lequel se taisent Hérodote et les autres écrivains de l'antiquité, est un conte ridicule et absurde. Tous les Tyriens, à l'exception de Straton et de son fils, périrent le même jour ! et les jeunes garçons également, car on ne voit pas qu'ils aient cherché à tirer vengeance de la mort de leurs pères ; les Tyriens, absents de la ville au moment du massacre, acceptèrent, en rentrant, le nouvel ordre de choses ; c'était un fait accompli contre lequel ils n'élevèrent aucune réclamation ; il en fut de même des Carthaginois qui, loin de venger ceux dont ils descendaient, continuèrent à venir chaque année, comme par le passé, faire des sacrifices et offrir des présents ; les Sidoniens regardèrent comme Tyriens, issus de la colonie sidonienne, les fils de ces esclaves, parce qu'ils habitaient la ville de Tyr, et en sauvèrent quinze mille dans une circonstance critique ; enfin, rien ne fut changé dans Tyr, si ce n'est que les anciens maîtres n'existèrent plus et que leurs femmes eurent d'autres maris ; les esclaves meurtriers se substituèrent sans difficulté à leurs maîtres, exercèrent la même autorité sur les villes tributaires, entretenirent les mêmes relations politiques et commerciales, et furent loin de laisser déchoir la splendeur de la ville, puisque les auteurs s'accordent à vanter son opulence, sa célébrité, sa grandeur, sa force et sa puissance sur mer au temps où elle fut attaquée par Alexandre (3). Le conquérant macédonien

(1) Josèphe, *Contre Apion*, liv. I, p. 4046.

(2) Justin, liv. XVIII, chap. III.

(3) Arrien, liv. II, p. 429. — Quinte-Curce, liv. IV, ch. VII. — Zacharie, ch. IX, v. 3, 4 et 5.

punit le crime des pères en faisant mettre en croix tous leurs descendants qui n'étaient pas morts les armes à la main, et repeupla l'île de personnes libres ! (1)

Tout cela est absurde, ne mérite pas d'être discuté, et d'ailleurs importe peu à la question que je poursuis ; passons.

Il me reste peu de choses à dire sur le siège de Tyr par Alexandre ; déjà, j'ai rapporté les faits principaux ; je m'en suis servi pour combattre l'opinion de Marsham et pour justifier mes assertions ; il en est un cependant qui m'est fourni par Arrien, que je n'ai fait qu'indiquer et qui ne doit point être passé sous silence (2).

Maître de Tyr, Alexandre trouva des Carthaginois qui étaient venus dans la métropole pour consulter l'oracle d'Hercule, selon leur ancienne coutume. Qu'on le remarque bien, Arrien ne parle pas du temple d'Hercule que Quinte-Curce et Justin disent avoir existé sur le continent, et que ce dernier prétend avoir été plus ancien que tout autre ; c'est bien dans le temple, situé dans l'île, que les Carthaginois étaient venus consulter l'oracle, et ils y étaient venus suivant leur ancienne coutume. Au reste, l'antiquité de ce temple n'est pas contestée.

Les ambassadeurs s'étaient rendus dans la métropole, c'est-à-dire dans la ville d'où était partie la colonie qui fonda Carthage (3). Si la ville de Tyr insulaire n'eût été bâtie qu'après la prise d'une Tyr continentale par les Babyloniens, les Carthaginois n'auraient pas pu appeler métropole cette ville construite après la leur, quand même elle eût été peuplée par les descendants des Tyriens qui habitaient l'ancienne Tyr.

(1) Justin, liv. XVIII, ch. III.

Justin dit aussi (et il est seul à le dire) que la trahison livra la ville de Tyr au roi de Macédoine. « Non magno post tempore, per traditionem capiuntur. » (Liv. XI, ch. X.)

(2) Arrien, liv. II, p. 148. — Quinte-Curce, liv. IV, ch. VII.

(3) Les Tyriens se fiaient aux Carthaginois : ἀπογόνοισ ἀύτῶν. (Diodore, liv. XVII). — Annibal fut reçu à Tyr par les fondateurs de Carthage, *ut alia patria*. (Tite-Live, liv. XXXIV.)

D'après Diodore de Sicile, les Carthaginois étaient venus à Tyr pour s'acquitter du tribut annuel que leur ville s'était soumise volontairement à payer à Hercule, et ce tribut consistait en la dîme du butin que les Carthaginois faisaient dans leurs guerres. C'est ainsi qu'ils avaient placé dans le temple d'Hercule une statue d'Apollon, prise à Gela, en Sicile (1). Il fallait bien que ce fût de Tyr insulaire que les Carthaginois tiraient leur origine pour qu'ils eussent ainsi conservé cette affectueuse déférence; et si Tyr insulaire n'eût été, comme Carthage, qu'une colonie d'une Tyr continentale, les Carthaginois auraient pu aller sacrifier dans le temple d'Hercule, mais ils n'auraient point embelli et enrichi, au détriment de leur propre ville, la ville nouvelle de Tyr où se trouvait le temple, et ne se seraient pas crus obligés d'y envoyer tous les ans des présents. Au reste, Strabon, Pline et tous les auteurs qui ont parlé des colonies de Tyr, ont constamment dit qu'elles partirent de Tyr insulaire, et par là, ont reconnu que cette ville existait avant Nabuchodonosor; car les principales colonies, celles d'Utique, de Carthage, de Gadès, sont de beaucoup antérieures à la guerre contre les Babyloniens (2).

Encore une explication.

Lorsque les Macédoniens construisaient la chaussée, les Tyriens, s'avancant sur des chaloupes, se moquaient d'eux, reprochant à ces hommes, si célèbres par leurs exploits, de porter des fardeaux sur leur dos, comme des bêtes de somme, et ils leur demandaient si Alexandre était plus grand que Neptune.

D'abord on a quelque peine à s'expliquer les railleries des Tyriens. En effet, Nabuchodonosor s'était déjà rendu maître de Tyr au moyen d'une chaussée; les auteurs l'attestent, et les vestiges

(1) Diodore de Sicile, liv. xiii, § 408. Peu de temps avant la ruine de Carthage, le roi Démétrius passa d'Italie en Phénicie sur le vaisseau carthaginois... qui portait les prémices de Carthage à Tyr, prémices envoyées par les Carthaginois *diis patriis*. (Polybe, *In excerptis legat.* 444.)

(2) Strabon, xvi, p. 756. — Pline, v, 48.

de ce travail, trouvés par les Macédoniens, le prouvent. Or, c'était l'an 332 avant J. C. qu'Alexandre assiégeait Tyr, et c'était en 572 qu'elle avait été prise par les Babyloniens. Il n'y avait donc que 240 ans d'intervalle entre ces deux événements. On se demande comment les Tyriens avaient si promptement perdu le souvenir de la prise de leur ville, et paraissaient se croire à l'abri d'une semblable catastrophe. Peut-être voulaient-ils par des railleries, en faisant croire l'entreprise impossible, en détourner les Macédoniens; peut-être encore ceux d'entre les Tyriens, qui se moquaient des Macédoniens, ignoraient-ils un événement arrivé depuis 240 ans, de même qu'il y a beaucoup d'habitants de Paris qui ne savent pas que cette ville a été assiégée par Henri IV, et que leurs ancêtres y ont beaucoup souffert de la famine. Lors même que tous les Tyriens auraient conservé le souvenir de la prise de leur ville par Nabuchodonosor, ils auraient encore pu adresser des railleries à leurs ennemis, non pas sur l'entreprise elle-même, mais sur ce que des soldats illustres se pliaient à des travaux de bêtes de somme.

C'est assez discuter. Résumons tout ce travail et concluons.

Près des côtes de Phénicie, dans une île de peu d'étendue, souvent bouleversée par des tremblements de terre, des Chananéens jetèrent les fondements d'une ville à laquelle sa position sur un rocher fit donner le nom de Tyr.

Fondée à une époque incertaine, mais certainement très reculée, elle reçut une colonie égyptienne au xvi^e siècle avant J. C. Des Sidoniens vinrent s'y établir beaucoup plus tard, et, dès lors, Tyr devint une ville fort importante.

Un bras de mer la séparait d'une île plus petite que celle sur laquelle elle était bâtie. Au xi^e siècle avant notre ère, ce bras de mer fut presque entièrement comblé. Par ce travail, la ville fut beaucoup agrandie, et en même temps la partie septentrionale

du bras de mer, qui n'avait pas été comblé, forma un vaste port.

Sur le continent et dans une plaine en vue de Tyr, les Tyriens avaient créé de nombreux établissements pour leur marine et leur commerce, et aussi pour la culture des céréales, de la vigne et des oliviers. La réunion de ces établissements ne formait point une ville ayant un nom particulier; c'était un accroissement de Tyr, et cet accroissement faisait partie de la ville.

Salmanasar, roi d'Assyrie, s'empara de la partie de Tyr située sur le continent, mais il ne put se rendre maître de Tyr insulaire. Nabuchodonosor prit également la partie continentale de Tyr, et, ayant jeté une chaussée sur le détroit, il put pénétrer dans Tyr insulaire, dont il emmena en captivité une partie des habitants. Après le départ du roi de Babylone, la chaussée fut détruite et Tyr redevint une île; mais la chaussée fut construite de nouveau par Alexandre, et elle n'a pas cessé de subsister depuis cette époque.

Presque tous les matériaux employés par Alexandre pour l'exécution de son travail avaient été tirés des établissements tyriens dont Nabuchodonosor s'était déjà servi. Après le siège par les Babyloniens, bien mieux encore après le siège par les Macédoniens, ce qui restait du quartier continental de Tyr fut connu sous le nom de *vieux Tyr*, ἡ παλαιὰ Τύρος, *vetus Tyrus*.

Au 1^{er} siècle avant J. C., de toutes les constructions autrefois disséminées sur une vaste étendue, il ne restait plus que quelques établissements agricoles et des bâtiments formant une petite ville groupée autour des puits de Salomon. C'est cette petite localité que Strabon appelle, non plus vieux Tyr, mais Palætyr, ἡ Παλαιό-
τυρος.

Les auteurs anciens de toutes les époques sont unanimes; quand ils parlent de Tyr, ils entendent toujours et uniquement la ville de Tyr, située dans une île. Il n'en est pas un seul, non pas qui dise clairement, mais même qui laisse comprendre que Tyr ait d'abord été fondée sur le continent. Il n'a donc jamais existé

qu'une seule ville de Tyr ; par conséquent, il n'y a jamais eu de migration d'une Tyr plus ancienne dans une Tyr plus moderne. Quant à Palætyr, dont le nom apparaît pour la première fois dans la géographie de Strabon, ce n'était point une ville plus ancienne que Tyr insulaire ; c'était une petite ville formée des derniers vestiges agglomérés des importantes dépendances que les Tyriens possédaient autrefois sur le continent. Palætyr n'a jamais été autre chose.

FIN.

ERRATA.

Page	474,	ligne	4,	M. de Berton,	<i>lisez</i>	M. de Bertou.
—	474,	—	25,	recto fronte,	—	recta fronte.
—	484,	—	21,	Euyrchore,	—	Eurychore.
—	490,	—	7,	Αμβροσίε,	—	Αμβροσίαι.
—	490,	—	8,	πέτρι,	—	πέτραι.
—	504,	—	32,	celebriarum	—	celebriorum.
—	503,	—	4,	qui ne sait,	—	qui ne voit.
—	508,	—	23,	ΑΜΒΡΟΣΙΕ,	—	ΑΜΒΡΟΣΙΕ.
—	514,	—	35,	άλλατριών,	—	άλλοτριών.
—	524,	—	49,	πόσαμός,	—	ποταμός.
—	525,	—	32,	ώγογίην,	—	ώγουγίην.
—	534,	—	47,	Héram,	—	Hiram.

ESSAIS

DE

RESTITUTION ET D'INTERPRÉTATION

D'UN

PASSAGE DE SCYLAX

PAR

P. A. POULAIN DE BOSSAY,

Ancien professeur d'histoire et de géographie, ancien proviseur du lycée Saint-Louis,
Recteur honoraire, membre de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris.

ESSAIS
DE
RESTITUTION ET D'INTERPRÉTATION
D'UN
PASSAGE DE SCYLAX

AVANT-PROPOS

En lisant le périple de Scylax, même dans les éditions les meilleures et les plus estimées, il est impossible de n'être pas frappé des incohérences et des erreurs grossières contenues dans le passage relatif à la Phénicie. Ces incohérences, ces erreurs ne doivent pas être toutes attribuées à l'ignorance des copistes du géographe grec ; la science philologique des commentateurs était grande sans doute, mais, chez la plupart d'entre eux, une critique saine, judicieuse et prudente faisait souvent défaut, et plus fréquemment encore les connaissances historiques et géographiques étaient insuffisantes.

Qu'on se trompe dans l'interprétation de quelques phrases où les difficultés abondent, je le conçois ; et qui peut se dire à l'abri de semblable faute ? Mais qu'on maintienne et quelquefois même qu'on introduise dans le texte d'un auteur ancien des choses en-

tièrement fausses, en opposition avec tout ce qu'on lit dans les autres auteurs de l'antiquité ; bien plus, des choses manifestement contraires au bon sens, alors j'ai beaucoup plus de peine à comprendre.

Une étude sérieuse du passage en question ne tarda pas à me convaincre que, malgré les fautes des copistes, et ne tenant nul compte de certaines restitutions erronées, toujours reproduites et maintenant acceptées, il était possible de retrouver le véritable texte de Scylax. Pour atteindre plus sûrement ce but, j'eus recours au texte manuscrit, et dès lors, pour moi, la lumière se fit.

J'avais à réfuter le travail successif d'érudits justement estimés. Je ne pouvais, sans la justifier, émettre une opinion contraire à la leur. Pour expliquer les motifs de mon dissentiment et pour soutenir mon avis, il m'a fallu entrer dans quelques détails historiques, produire et comparer de nombreux témoignages puisés à toutes les sources de l'antiquité, et surtout dégager la géographie de la Phénicie de toutes les erreurs émises ou propagées par les géographes modernes... Et alors, je me suis aperçu que la restauration d'un passage de Scylax m'avait entraîné, non pas précisément à faire un traité complet sur la géographie de la Phénicie, mais à donner, avec d'assez grands développements, des notions sur tous les lieux géographiques de ce pays dont il est question dans le périple de Scylax.

Je ne justifie pas la longueur de mon travail, je l'explique.

Ce travail semble en appeler un autre, à savoir, l'examen critique des lieux géographiques de la Phénicie dont Scylax n'a pas parlé. Il me sera donné, je l'espère, de terminer cette suite aux présents *Essais de restitution*, et de pouvoir ainsi compléter mon œuvre.

Ευεί' ε' Φοιμίκης.

Ετιμιά κίλι κίαν ε' θρ' σφει. εν δε τῆσιν οίκου
 σι τὰ πὲρ θαλάσσιαν Φοιμικ' ε' θρ' ἐπὶ σερ' ἐλατ'
 κ' ἐπὶ τὲ πταρ οὐτ' σαρῶν, ἀπ' θαλάσσιον. ἐν ἰαχί
 οὐδ' ἐπὶ σαρῶν ἰπὸ πλά. ἀπ' ὅσων ἀμφὶ κ' ποτα
 μὸς ἴ. τεί πο' Φοιμικ. ἀραδ' ῥῆσ', ἐλιμῶ. βα
 σίλα τῦρ. ὅσων ἢ σα. ἐλιμ' ἀπ' τῆ
 ἐν τῆ χερρομήσω. ἐπ' πόλις τεί πο
 αὐτὴ ἴ ἀραδ' ἐ τῦρ. κ' σιδωρ. ἐ
 αὐτῶ τῦρ πόλις. κ' πείωλοη
 κ' αἴτη του τεί χ' ἰδι' ἐχ. ὅσων ὄυ
 πρῶσω π. τῦρ. καὶ λιμ' βην
 τῦρ. πο' καὶ λιμῶ. βοειμός. πορ
 φρεῶσω πόλις. σιδωρ πόλις. ἐλι
 μῶ κ' ἴ σῶ. ὄρῆσων πόλις. σιδωρῶση
 ἀπ' ἄδ' ἴ πόλις. με' ὄρῆσ' πόλις. τῦρ πόλις
 σάρα. ἀπ' ἀλλ' ἴ πόλις τῦρ. λιμῶ. ἐχ' ὄυ πο
 τῶ χ' αὐτῶ ἴ ῥῆσος. βασιλῶ τῦρ. ἐπ' ἀπ' ἴ
 ἀπ' θαλάσσιον.

πα τὴν ποτῆν ἔποταμι. Διακ' ἐφ. ἔπολις τ
 ἔποταμι. ἔακ' ἡ πόλις. ὄξω πῆ πόλις τῷ
 ὄρ. ἰδρ' διοσ. ἀράδος πόλις σιδουμ.
 ἔποταμι τῷ. δῶρ πο. σιδουμ.
 θῆμαι θῆα ἐν τῷ θ. τῶαφ δεομ
 λ πο τῷ. ἔβασιλῆ ἐν τῷ
 σὺν πῶρ πλ' ἡοι λ' σὺν
 ασκάλου. φά γῆφ. α
 ἐθμ. μομαδ' ἰππαρμ.
 Κηματ. αἰωρ. Καί α
 ἔκαμλ' ἄτην ὅ αἰ
 ἄτη τὰ πολλὰ α
 τῆ τῶ αἰ τ
 ἔω αἰ τ^ῆ (μο)
 ἄτη κ' τ^ῆ
 ἔω αἰ τ^ῆ
 τῆαμ.
 ἔ

Après avoir décrit les côtes méridionales de l'Asie Mineure jusqu'à la Cilicie, qu'il étend bien au delà du mont Amanus, Scylax nomme les villes de l'île de Chypre; puis, revenant au continent, il reprend la description des côtes de l'Asie en réunissant dans un même paragraphe la *Syrie* et la *Phénicie*.

Ce paragraphe 104 a toujours paru fort peu clair, et il a exercé la sagacité d'un grand nombre d'érudits, depuis Isaac Vossius jusqu'à M. Charles Müller, l'éditeur de la collection encore inachevée des petits géographes grecs que publie M. Firmin Didot.

Les difficultés déjà si grandes qui, dans le manuscrit (1), résultent d'une rédaction peu soignée, de l'incurie et de l'ignorance des copistes, et quelquefois même d'interpolations évidentes, ces difficultés, dis-je, ont encore été beaucoup augmentées, en ce qui regarde le paragraphe 104, par la perte d'une partie de la page 93, qui a été coupée diagonalement, et dont nous ne possédons qu'un tiers à peu près.

A l'aide de renseignements puisés dans d'autres géographes, on est parvenu à compléter les membres de phrases et les parties de mots qui subsistent encore dans la portion conservée du feuillet, et l'on a ainsi effectué une restitution du passage de Scylax qui contenait la fin de la Phénicie et le commencement de l'Arabie (2); mais, malgré tout ce qui a été tenté pour porter la lumière dans les obscurités du texte, on est loin d'y avoir entièrement réussi,

(1) Il s'agit ici du manuscrit unique dont on avait pris quelques copies d'après lesquelles ont été faites toutes les éditions de Scylax, antérieurement au travail de M. Miller, intitulé : *Supplément aux éditions des petits géographes grecs*, 1839. — Pendant longtemps on a ignoré ce qu'était devenu ce manuscrit qui avait appartenu à P. Pithou; en 1837 il a reparu dans une vente et il a été acheté par la Bibliothèque impériale. Il y est classé sous le n° 443 du *Supplément*.

(2) Au verso, le feuillet lacéré contenait la fin de l'Arabie et une partie de l'Égypte. — C'est à M. Miller que l'on est redevable de la restitution du verso et d'une grande partie du recto. (*Suppl.*, p. 230-234.)

(du moins je le crois), et je viens, à mon tour, faire connaître le résultat de mes efforts pour expliquer ce qui me semble n'avoir pas encore été compris.

Afin de donner toutes les facilités pour suivre la discussion, j'ai mis sous les yeux du lecteur un *fac-simile* des pages 92 et 93 du texte manuscrit de Scylax (1). Ce texte a été ainsi amendé et restauré :

ΣΥΡΙΑ ΚΑΙ ΦΟΙΝΙΚΗ. Ἔστι μετὰ Κιλικίαν ἔθνος Σύροι. Ἐν δὲ τῇ Συρίᾳ οἰκοῦσι τὰ παρὰ θάλατταν Φοινίκες ἔθνος, ἐπὶ στενὸν ἔλαττον ἢ ἐπὶ τετταράκοντα (2) σταδίουσιν ἀπὸ θαλάττης, ἐνιαγῆ δὲ οὐδὲ ἐπὶ σταδίουσιν ἑ' τὸ πλάτος. Ἀπὸ δὲ Θαψάκου ποταμοῦ ἐστὶ Τρίπολις Φοινίκων, Ἄραδος νῆσος καὶ λιμὴν, βασιλεία Τύρου, ὅσον ἡ' στάδια ἀπὸ τῆς γῆς, καὶ ἐν τῇ χειρρονήσῳ ἑτέρα πόλις Τρίπολις· αὕτη ἐστὶν Ἄραδος καὶ Τύρου καὶ Σιδωνός· ἐν τῷ αὐτῷ τρεῖς πόλεις καὶ περίβολον ἐκάστη τοῦ τείχους ἴδιον ἔχει· καὶ ὄρος Θεοῦ πρόσωπον, Τριήρης (πόλις) καὶ λιμὴν, Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν, Βορινός, Πορφυρέων πόλις, Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειστός, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων, (ἀπὸ Λεόντων πόλεως μέχρι Ὀρνίθων πόλεως....) Τυρίων πόλις Σάραπτα, ἄλλη πόλις Τύρος λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους· αὕτη δὲ ἡ νῆσος βασιλεία Τυρίων, καὶ ἀπέχει στάδια ἀπὸ θαλάττης γ'. Παλαιτύρος πόλις καὶ ποταμὸς (ὅς) διὰ μέσης ρεῖ, καὶ πόλις τ (ὦν Ἐκδίππων καὶ ποταμὸς, καὶ Ἄκη πόλις, ἔξω πῆ πόλις Τυρίων· Κάρηλος ὄρος ἱερὸν Διός· Ἄραδος πόλις Σιδωνίων..... καὶ ποταμὸς Τυρίων· Δῶρος πόλις Σιδωνίων· (Ἰόπη πόλις ἐκτεθῆναι φασιν ἐνταῦθα τὴν Ἄνδρομ (ἔδαν τῷ κῆτει· Ἀσκάλων πόλις Τυρίων καὶ βασιλεία. Ἐνταῦ (θα ὄρος ἐστὶ τῆς Κοίλης Συρίας. Παράπλους Κοίλης Συρίας (ἀπὸ Θαψάκου ποτ. μέχρι Ἀσκάλωνος στάδια βψ'.

(1) La ligne d'encadrement indique la dimension de la feuille de parchemin. A la page 92, les six lignes indiquées par des points sont remplies, dans le périple, par la fin de la description de l'île de Chypre. — Sous le fragment de la page 93, les lignes pointillées représentent, non pas la partie de cette page qui a été enlevée, mais elles représentent toute la portion de la page 95 qui n'est pas recouverte par ce fragment. Elles sont destinées à faire connaître la justification des pages du manuscrit, et par conséquent la longueur probable des lignes qui manquent.

(2) Au lieu de *τέτταρας ὄντας*. La correction est de Palmerius (Le Paulmier de Gretnemessnil).

Traduction latine. Édit. Müller (1).

104. SYRIA ET PHOENICIA. Post Ciliciam est Syriorum gens. In Syria autem regionem litoralem Phœnicæ habitant tractu angusto minusque quam per quadraginta stadia à mari versus mediterranea patente; interdum vero ne decem quidem stadiorum latitudo est. Post Thapsacum fluvium est (Tripolis Phœnicum), Aradus insula cum portu, regia Tyri, octo circiter stadia a continente distans; sequitur in Cherroneso sita (altera) Tripolis urbs, quæ est Aradi et Tyri et Sidonis; in eodem loco tres urbes suis quamque mœnibus separatim circumseptas habet; tum mons Theuprosopon sive Dei facies, Trieres urbs cum portu, Berytus urbs cum portu, Borinus (?) (*Leontopolis*), Porphyreon urbs, Sidon urbs cum portu clauso, Ornithopolis s. Avium urbs Sidoniorum. A Leontopoli ad Ornithopolin (*stadia*); deinde Tyrionum urbs Sarepta et ipsa Tyrus urbs cum portu intra muros; hæc insula est regia Tyrionum a (*continente*) distans stadia tria.

Palætyrus urbs, quam mediam fluvius perlabitur, et urbs (... *Ecdippa*)

et fluvius et Ace urbs * urbs Ty... (*riorum, Carmelus*)

mons Jovi sacer, Aradus (?) urbs Sidoniorum....

et fluvius Tyrionum, Dorus urbs Sidonia, (*Joppe urbs expo-*)

sitam ibi ferunt Androm (... *edam belluæ marinæ; tum Asca-*)

lon urbs Tyrionum et regia. Ib... (*i terminus est cavæ*)

Syriæ. Præternavigatio cavæ Syriæ ... (*a Thapsaco fluvio ad*)

Ascalonem stadia 2700.

D'après Scylax, la Syrie était séparée de la Cilicie par le Thapsaque. Quel était ce fleuve dont le nom ne se trouve chez aucun autre géographe? Le doute n'est guère possible. Le Thapsaque de Scylax doit être l'Oronte, qui d'abord fut appelé Typhon, parce que, selon la Fable, le dragon Typhon, frappé de la foudre et cherchant un refuge, forma le lit du fleuve en sillonnant profondément le sol dans sa fuite; et, s'étant enfoncé sous terre, il fit jaillir

(1) *Geographi græci minores*, edit. Carol. Mullerus, t. I. — Scylax, § 104.

la source du fleuve auquel il donna son nom (1). Strabon, qui fournit ces détails, dit encore que, pendant quelque temps, l'Oronte se cache sous terre, puis se montre de nouveau avant de traverser le territoire d'Apamée. Le mot Thapsaque réveille l'idée d'*enfouissement*, d'*enterrement* (2). Ne sommes-nous pas autorisé à chercher dans ce récit fabuleux l'origine du nom ou surnom qui peut-être était donné au fleuve par les gens du pays, et qui aura été recueilli et transmis par Scylax?

Sur la rive droite de l'Euphrate, il existait une ville que les Hébreux appelaient תַּפְּסָח, Thipsach ou Thipsach, c'est-à-dire *passage*. C'était en effet par cette ville que s'établissaient principalement les communications des peuples qui habitaient à l'occident du fleuve avec les peuples plus orientaux. Le nom hébreu se prononçait aussi *Thapsa*, d'où les Grecs ont fait Θάψακος, Thapsaque.

Entre la ville sur l'Euphrate et le fleuve nommé par Scylax, il y a identité dans l'appellation grecque; mais, on vient de le voir, l'étymologie est fort différente; que cette identité ne nous égare pas (3).

Dans les géographes et les historiens de l'antiquité, on trouve encore Thapsa en Palestine, Thapsa et Thapsus en Afrique, Thapsus en Sicile, le fleuve Thapsus en Afrique, et le fleuve Thapsis près

(1) Strabon, liv. XVI, p. 750. — Polybe, liv. V, chap. LIX. — Pomponius-Mela, liv. I, ch. XII. — Pline, liv. V, ch. XXI.

(2) Θάπτω, θάψω, enterrer.

(3) *Rois*, liv. III, ch. IV, vers. 24. — Les Septante traduisent Θάψα; la *Vulgate* Thaphsa. — Pline, V, XXI: « Thapsacum, quondam, nunc Amphipolis. » — Xénophon, Arrien, Étienne de Byzance : Θάψακος.

D'après ce dernier, Amphipolis fut fondée par Seleucus; c'est une erreur. Ce prince agrandit la ville et changea son nom; mais c'est à tort que, suivant l'habitude à peu près constante des Grecs, il en est appelé le fondateur.

Étienne de Byzance dit encore que les Syriens appelaient cette ville Τουρμεδα, Turmeda, aujourd'hui Al-Der.

Pour la vérification des textes hébreux, M. Dubeux, professeur à l'École impériale des langues orientales, a eu la bonté de me prêter son concours, aussi bienveillant qu'éclairé.

du Palus-Méotide (1); ce ne peut être par hasard que ce nom se rencontre sur presque tous les points du monde connu des anciens; il me semble qu'on doit y reconnaître une filiation dans l'origine, ou une analogie dans les circonstances qui ont imposé ce nom. Ainsi la ville de Thapsus, en Afrique, est située sur une *langue de terre basse*, et Thapsus en Sicile est bâtie sur une *presqu'île si basse et si enfoncée dans la mer qu'on la croirait ensevelie dans les flots* (2).

Cette observation, qui n'est pas de moi, vient à l'appui de ce que j'ai dit sur l'origine des mots Thapsus et Thapsaque (3).

Typhon, immense géant ou dragon à cent têtes, est la personification des difficultés qu'éprouvèrent les hommes à s'établir dans des pays souvent dévastés et bouleversés par des volcans et des tremblements de terre; c'est ainsi, ce me semble, qu'il faut interpréter la lutte terrible et longtemps prolongée des Arimes ou

(1) *Rois*, IV, xv, 46. — Josèphe, *Antiq. jud.*, IX, xi. — Strabon, liv. XVII, p. 834. — Tite-Live, XXXIII, 48. — Pline, liv. V, 4. — Thucydide, VI, p. 478. — Étienne de Byzance. — Vibius Sequester. — Diodore de Sicile, XX, 22. — Scylax, §§ 140 et 141. — Dans tous ces noms de villes et de fleuves, M. Movers et, d'après lui, M. Ritter n'ont pas soupçonné l'étymologie que je crois la seule vraie; ils n'ont aperçu que l'idée de *passage* qu'on retrouve, il est vrai, dans תַּפְּסָה, תַּפְּסָה, Thapsa, en Palestine. — D'après le dictionnaire d'Étienne de Byzance, à la liste que j'ai donnée, il faudrait ajouter Thapsipolis, située près de Chalcédoine. Il y a là une erreur qui tient à la substitution d'une seule lettre. Au lieu de Καλιχθηδών, dont le nom s'écrit plus généralement Καλικηδών, Calcédoine, il faut lire Καρχηδών, Carthage. Il s'agit uniquement de Thapsus, en Afrique, et les deux articles du Dictionnaire ne doivent en former qu'un seul. Dans Pline, liv. XXXVII, on retrouve la même confusion entre Carchedon et Chalcedon.

(2) Bruzen de la Martinière, au mot *Tapsus*. — « Tapsumque *jacentem*. » (Virgile, *Enéide*, III, v. 689.)

(3) Strabon raconte avec détails les bouleversements causés par les tremblements de terre en Phrygie (pays grillé), en Lydie, en Carie, etc... « C'est dans la Catacecaumène (pays brûlé) que la Fable place les aventures de Typhon et des Arimes » (liv. XII, p. 579). — D'autres placent cette fable en Cilicie; quelques-uns en Syrie; d'autres encore aux îles Pithécusses (liv. XIII, p. 626). — Callisthène prétend que c'est près de Calycadno et du cap Sarpédon, en Cilicie, que l'on doit placer les Arimes (p. 627). « Il y en a qui entendent par Arimes les Syriens, que l'on nomme Arames ou Araméens. »

Araméens contre Typhon (1). Sur les côtes occidentales de l'Asie, puis en Sicile près de l'Etna, partout enfin où les efforts persévérants de la race humaine rencontrèrent des obstacles de cette nature, la Fable y transporta le théâtre de la lutte à laquelle Jupiter mit fin en foudroyant le Géant ou le Dragon ; ce qui veut dire que la lutte cessa lorsque les tremblements de terre, devenant moins fréquents, permirent aux hommes de former des établissements durables. Il ne resta plus de cette lutte qu'un souvenir vague et confus dont s'emparèrent les poètes ; et ces chantres des temps héroïques, sans cesse mêlant ensemble, dans leurs vers, la Cilicie et la Sicile, répandirent sur les faits des notions plus confuses encore (2).

Le nom d'Oronte est attribué au fleuve par presque tous les auteurs et à toutes les époques de l'histoire. Quelle est l'origine de ce nom ?

L'Oronte était un grand cours d'eau d'une navigation souvent dangereuse, quelquefois impossible, et qui causait de fréquents désastres dans les pays qu'il traversait. Strabon dit qu'il prit « le

(1) Τῦφος, fumée. Junon frappa la terre et en fit sortir des vapeurs qui formèrent le redoutable Typhon.

Τυφαίονα πῆμα βροτοῖσιν,
ὄν ποτ' ἄρ' Ἥρη ἔτικτε, χολωσαμένη Διὶ πατρί.
(Homère, *Hymne à Apollon*, vers 306.)

Τυφών, Typhon, trombe, tourbillon de vent mêlé d'éclairs, vent impétueux et brûlant, tourbillon de feu. Vaniteux, arrogant. Plutarque, édit. Reiske, vol. IX, p. 540 ; vol. VI, p. 442, 247 et 647. — Pline, liv. II, 48.

(2) Εἰν Ἀρίμοις, ἔθι φασὶ Τυφώϊος ἔμμεναι εὐνάς.
« Chez les Arimes, où l'on dit que Typhon git renversé. »
(Homère, *Iliade*, chant II, v. 783.)

τὸν γηγενὴ τε Κελικίων οἰκίτορα
ἄντρων ἰδῶν ἄκτειρα, δάιον τέρας
ἐκτογκάφανον, πρὸς βίαν χειρούμενον
Τυφῶνα θούρον, πᾶσιν ὡς ἀντίστη θεοῖς,
σμερδναῖσι γαμφηλαῖσι συρίζων φόνον.

« Non ; je n'aurai point vu sans trouble et sans colère,
Le plus grand des géants qu'ait enfanté la terre,

nom de celui qui, par des digues, sut régulariser et améliorer son cours. »

Ce n'est pas ainsi, je le sais, que sont ordinairement interprétées les paroles de Strabon : Τὸ δ' ὄνομα τοῦ γεφυρώσαντος αὐτὸν Ὀρόντου μετέλαβε, καλούμενος πρότερον Τυφών. Jusqu'ici la phrase a été ainsi traduite : « Ce fleuve appelé Oronte, du nom de celui qui y construisit un pont, porta d'abord le nom de Typhon (1). »

L'erreur est générale; ce n'en est pas moins une erreur évidente. La nature du fleuve explique et exige l'interprétation que

Le terrible habitant des monts Ciliciens,
Typhon aux Dieux vaincus préparant des liens. »

(Eschyle, *Prométhée enchaîné*, v. 351 et suiv., trad. de M. Fr. Robin.)

ὅς τ' ἐν εἰνῶ Ταρτάρῳ κέεται, Θεῶν πολέμιος,
Τυφῶς ἑκατοταχάρονος· τὸν ποτε
Κιλίκιον θρέψεν πολυώνυμον ἄντρον.

« Tel frémit étendu au fond de l'horrible Tartare, cet ennemi des Dieux, Typhon aux cent têtes, qui eut pour berceau l'autre fameux de Cilicie.... »

(Pindare, *Pyth.*, I, v. 34 et suiv.)

Ἄλλ', ὦ Κρόνου παῖ, ὅς Δίτῳν ἔχεις,
ἵπῳ ἀνεμέεσαν ἑκατοκεφάλῳ Τυφῶνος ὀμβρίμου,
ὀλυμπιονίκῳ δέκευ....

« Mais, fils de Saturne, toi qui règnes sur l'Etna battu par les vents, dont le poids écrase l'énorme géant Typhon aux cent têtes, accueille cet hymne triomphal. »

(Pindare, *Olymp.*, IV, v. 10-13.)

(1) Strabon, liv. XVI, p. 750, traduction de M. Letronne. Sans doute le mot *Γέφυρα* signifie pont; mais avant d'avoir ce sens, il avait celui de *levée de terre*, de *chaussée*, de *digue*. C'est cette acception que lui donne Homère (*Iliade*, V, v. 87, 88 et 89) :

Θῦνε γὰρ ἀμπεδίῳ ποταμῷ πλήθοντι ἰοικῶς
χειμάρρῳ, ὅστ' ὠκα ῥέων ἐκίδοσσε γεφύρας,
τὸν δ' οὖτ' ἄρ' γέφυραι ἐεργμῖναι ἰσχανώσιν.

« Furebat enim per campum fluvio abundanti similis
Torrenti, qui velociter fluens dissipavit aggeres,
Quem neque jam aggeres muniti coercent.

De même dans Plutarque, *Γεφυρώσας τὸν ποταμὸν* n'a pas le sens d'un pont construit sur une rivière; « Marius ne jeta pas un pont sur le Tibre pour empêcher que les Romains ne pussent tirer par eau aucunes provisions »; il fit exécuter un barrage, afin de mettre obstacle à la navigation du fleuve. (*Vie de Marius*, t. II, p. 884, édit. de Reiske.)

j'ai donnée. Et d'ailleurs de quel pont serait-il question? où aurait-il été construit? A Antioche, à Apamée? Mais ces villes ont été fondées par les Séleucides, et le fleuve portait le nom d'Oronte à une époque antérieure à la conquête macédonienne; nul ne le conteste. Lors même que l'histoire et la mythologie ne fourniraient aucun argument contre l'interprétation donnée à la phrase de Strabon, je la rejetterais encore, ne pouvant croire qu'un architecte, ou qui l'on voudra, ayant construit un pont sur le Typhon, le fleuve ait pris le nom de ce personnage, et surtout qu'il l'ait conservé, le nom nouveau faisant disparaître une appellation qui remontait à des traditions populaires.

Le mot *Oronte* n'appartient pas à la langue grecque; il n'appartient même pas à l'une des langues sémitiques; il a dû être imposé au fleuve à l'époque où les Perses devinrent maîtres de la contrée; car dans l'histoire comme dans la mythologie de la Perse et de l'Inde, on trouve fréquemment ce nom qui prend aussi les formes : Oroandes, Orouandes, Aryandes, Aryades. Si l'on admet l'explication donnée par Strabon, avec le sens que je crois être le seul qui rende la pensée du géographe, il faut admettre également qu'un satrape, appelé Oronte, fit exécuter de grands travaux pour contenir dans son lit le cours du fleuve, et qu'ensuite, par reconnaissance ou par flatterie, son nom fut imposé au fleuve qu'il avait su diriger et maîtriser. Il n'y a là rien d'impossible; cependant je trouve ailleurs une autre explication que je crois plus vraisemblable.

Oronte, géant persan, indien ou éthiopien, combattit contre Bacchus (1). La lutte dura longtemps et se renouvela dans plu-

(1) Les anciens auteurs grecs et latins n'avaient pas de notions bien nettes sur la Perse, l'Inde et l'Éthiopie, ce que prouvent leurs écrits : « Persarum statuit Babylona » Semiramis urbem. » (Properce, III, IX, 24.) — « Ex Æthiopiâ profectus Sandan (Sardana-pal) quidam nomine. » (Amm. Marcellin, XIV, VIII, 3.) — « Æthiopes ab Indis venientes..... sapientissimi mortalium Indi sunt; coloni autem eorum Æthiopes. » (Philostrate, *Vie d'Apollonius*, 4, 6.) — « Usque coloratis amnis devectus ab Indis. » (Virgile, parlant du Nil, *Géorg.*, IV, vers 293.) — « L'Indien Oronte, aux cent coudées,

sieurs contrées; vaincu enfin, le géant fut précipité dans le lit du fleuve qui depuis fut connu sous le nom d'Oronte.

Καὶ νέκυσ ὑμετέρῳ βεβωλημένος ὄξει θύρῳ
χεύμασιν Ἀσσυρίοισι καλύπτεται Ἰνδὸς Ὀρόντης,
εἰσέτι δειμαίνων καὶ ἐν ὕδασι ὄνομα Βάχχου.

« L'Indien Oronte renversé par ton thyrsé aigu, se cache dans les flots Assy-
riens, et sous ces abîmes, il tremble encore au nom de Bacchus (1). »

Nonnos, qui montre ainsi combien sont frappants les rapports entre les légendes grecques et indiennes, fait plus encore, puisqu'il transporte Typhon dans l'Inde, et établit une parenté entre les géants indiens et le géant célébré par les Grecs. « Morrée, dit-il, n'était pas semblable à la race des hommes de nos jours; par sa stature et ses membres de géant, il reproduisait la vigueur des Indiens fils de la Terre. Il est de la tribu autochtone de l'immense Typhon (2).

Typhon ou Oronte, en Orient comme dans la Grèce, c'est toujours aux traditions mythologiques et populaires que, si je ne me trompe, il faut demander l'origine du nom du fleuve; il en est de même des surnoms qu'il reçut. Thapsacos, l'enfoui, me semble être un de ces surnoms; je regarde comme tels *المقلوب*, *al-makloub*, le renversé, et peut-être aussi *العاصي*, *al-assy*, le rebelle. Aboul-féda, qui fait connaître ces deux noms ou surnoms de l'Oronte, prétend que le fleuve fut appelé al-Makloub, parce qu'au lieu de prendre son cours du nord au sud, comme le Tigre et l'Euphrate, pendant longtemps il coule du sud au nord; et,

plus redoutable qu'un monstre marin. » (Nonnos de Panopolis, *Les Dionysiaques*, liv. XXVI, v. 78; XXV, v. 252; XVIII, v. 300) — « Oronte, géant indien. » (Pausanias, VIII, 29, 3.) — « Oronte et Orouandes, Éthiopiens. » (Étienne de Byzance, au mot Βλέμεις.) — Aryades, *Philostr. heroic.*, p. 669. — « Ninus est civitas Syriæ quam » fecit Ninus.... rex Indorum. » (Scol. s. Lucain, *Phars.*, III, v. 215.) — Movers, *Das Phœn. Alterthum*, t. I, p. 289 et suiv. — Ritter, *Die Erdkunde*, xvii.

(1) C'est la Lune qui parle ainsi à Bacchus. (Nonnos, liv. XLIV, v. 241 et suiv.)

(2) Nonnos, XXXIV, v. 177 et suiv.

suivant le même géographe, il a été appelé al-Assy, parce qu'il se prête difficilement à l'irrigation des terres, et qu'on ne peut l'y contraindre qu'à l'aide de machines hydrauliques (1). L'explication peut être ingénieuse, mais j'ai peine à croire qu'elle soit vraie. Dans ces deux expressions, le *renversé* et le *rebelle*, je suis tenté de ne voir que deux surnoms, se rapportant à la légende du Géant terrassé après sa révolte contre une divinité.

La littérature arabe ne m'est pas familière (2); je ne puis affirmer que dans aucun auteur on ne trouve les mots nahr-al-Makloub pris substantivement, et, devenus un nom propre, employés seuls pour désigner l'Oronte. Aboul-féda lui-même ne le dit pas; et jusqu'à preuve du contraire, je croirai qu'avant ces mots, celui d'Oronte était toujours exprimé ou sous-entendu.

Pour al-Assy, j'éprouve de l'hésitation, et voici ce qui la fait naître. Il existe une monnaie à l'effigie d'Alexandre Balas, avec cette inscription : Ἀπαμειων τῶν πρὸς τῷ Ἄξιῳ, « des habitants d'Apamée sur l'Axios ». Apamée était située sur l'Oronte, et Vaillant, qui a fait connaître la médaille, tire cette conséquence que le fleuve a été connu sous le nom d'Axios (3). Cellarius adoptant cette idée, la complète en disant que probablement sous la domination des Séleucides, les Macédoniens, maîtres du pays, donnè-

(1) Aboul-féda, *Tabula Syria*, ed. de Koehler, p. 404 et 449. Traduct. de M. Reinaud, *Prolegomènes*, t. II, p. 64.

Aboul-féda dit encore que l'Oronte fut appelé al nahr-Hamah. Près de l'importante ville d'Hamat (Epiphanie), l'Oronte a pu être désigné par les mots *rivière d'Hamat*, comme on a pu dire également rivière d'Apamée, rivière d'Antioche; mais je doute que le nom indiqué par le géographe arabe se soit jamais étendu à une grande partie du cours du fleuve.

C'est ainsi que le nahr-al-Aoualy porte le nom de nahr-Barouk entre les montagnes, près de la ville de Barouk. — Il serait facile de multiplier les exemples.

(2) Tous les renseignements qui se rapportent à la langue arabe, je les dois à la bienveillance du savant traducteur de la Géographie d'Aboul-féda, M. Reinaud, membre de l'Institut.

(3) Vaillant, *Hist. regum Syria*, p. 261. — Alexandre Balas vivait au milieu du 11^e siècle av. J. C.

rent au plus grand cours d'eau de la Syrie, le nom de l'une des principales rivières de la contrée qu'ils avaient quittée, et qu'ainsi l'Oronte devint l'Axios (1). Si cette opinion est admise, on peut croire que le dernier nom subsistait encore, mais ne subsistait pas seul, lors de l'invasion musulmane. Les Arabes entendant prononcer un nom qui avait une grande analogie avec un mot de leur langue, acceptèrent le mot, y ajoutèrent l'article et Ἀξίος devint al-Assy (2).

D'Anville a donné son assentiment à l'opinion de Cellarius, et d'autres, après lui, l'ont trouvée très-vraisemblable. Cependant qu'on y réfléchisse; dans les auteurs qui ont écrit l'histoire de Syrie, il est très-souvent fait mention du fleuve dont nous nous occupons, et toujours il est appelé Oronte, jamais Axios. Polybe qui, écrivant spécialement l'histoire des Séleucides, parle d'Alexandre Balas et d'Apamée, nomme plusieurs fois l'Oronte, le suit dans tout son cours, et semble ignorer qu'il ait porté un autre nom (3). Strabon donne beaucoup de détails sur l'Oronte et sur Apamée; il nous apprend que cette ville, appelée quelquefois Chersonèse parce que le fleuve l'environnait presque entièrement, reçut des premiers Macédoniens le nom de Pella, en mémoire de la ville macédonienne patrie de Philippe; mais il ne fait pas mention de l'Axios. Etienne de Byzance et Eustathe répètent tout ce qu'on lit dans Strabon, et, comme lui, ne disent pas que l'Oronte ait jamais été appelé Axios (4).

(1) Cellarius, *Orbis antiquus*, t. II, p. 354.

(2) Les Arabes n'ont pas toujours procédé de cette manière. Quelquefois ils ont traduit littéralement, et Ἀξίος devint *Ouadjh al-hdajar* face de pierre; ou bien ils ont traduit en modifiant un peu le sens, et de Ἄξος, le loup, ils ont fait *al-Kelb*, le chien; ou bien enfin ils ont reproduit le nom sans aucune modification et sans y attacher aucun sens; c'est ainsi que l'Oronte est resté *al-Oronth*.

(3) Polybe, édit. de Schweighæuser: *Alexandre Balas*, xxxiii, 14, 1 et 16, 9. — *Apamée*, v, 45, 7 et 50, 1. — *Oronte*, v, 59, 10.

(4) Strabon, liv. XVI, p. 752. — Étien. de Byz., au mot Ἀπαμεία. — Eustathe, *Comment. de Denys le Périégète*, v. 918 et 919. Le père Hardouin pense que l'Axios

Le nom d'Axios attribué à l'Oronte ne paraît qu'une fois et sans un seul auteur, dans Sozomène, écrivain du v^e siècle de notre ère ; il me semble assez facile d'expliquer l'indication donnée par la monnaie des Apaméens et reproduite évidemment par Sozomène (1).

Par une pratique que l'on voit se renouveler partout et dans tous les temps, les Macédoniens transportèrent en Syrie une multitude de noms propres qui appartenaient aux lieux qu'ils avaient abandonnés (2). Quand ils bâtissaient Apamée, quand ils donnaient d'abord à la nouvelle ville le nom de Pella, il est probable que le fleuve qui baignait et entourait la ville était appelé par eux Axios, en souvenir du fleuve qui coule près de la capitale de la Macédoine ; mais il était l'Axios pour les Apaméens, pour eux seulement, et jamais ce nom ne s'étendit à tout le cours du fleuve ; le nom de Peila n'a duré que quelques années ; le nom d'Axios, même dans les limites circonscrites du pays des Apaméens, n'a probablement pas eu beaucoup plus de durée. Ceci explique ce fait sur lequel je ne saurais trop insister, que, dans l'antiquité, absolument aucun auteur n'a fait mention de l'Axios en Syrie. Schultens, rejetant l'opinion de Cellarius, est porté à croire que le mot al-Assy (sous une forme araméenne), loin de venir d'ἄξιός, l'a précédé chez les Syriens (3). Dans cette hypothèse, je n'admettrais pas que le mot araméen ait donné naissance au mot grec qui n'a été usité qu'aux environs d'Apamée, lors de l'occupation macédonienne. Dans l'hypothèse contraire, si al-Assy ne date que de la

était le Marsyas, qui se jetait dans l'Oronte près d'Apamée ; cette explication me paraît inadmissible. (*Comment. sur Plin.*, V, 23.)

De grands changements ont eu lieu dans le cours de l'Oronte, qui n'environne plus Apamée ; les cartes modernes ne donnent pas le moyen de comprendre ce que les anciens auteurs nous ont transmis sur le fleuve et sur la ville.

(1) Sozomène, *Chron.*, liv. VII, 45 : Ἀπαμείας, τῆς πρὸς τῷ Ἀξίῳ ποταμῷ.

(2) Berrhæa, Edessa, Lariſsa, Ægæ, Heraclea, Chalcis, Europos, Dium, Pella, Pieria, Cyrestica

(3) Schultens, *Vie de Saladin*, Index, aux mots : *Orontes, fluvius Orontes et Phamia.*

conquête musulmane, je conçois qu'on ait voulu le faire venir d'Axios dont il ne serait qu'une reproduction altérée; mais je l'ai déjà dit, je pense que cette appellation n'est qu'un surnom se rapportant à une légende ancienne et populaire.

D'une phrase de Malala on a conclu que l'Oronte avait autrefois porté le nom d'Όφίτης. Ce nom, pas plus que celui d'Άξίος, ne se trouve dans aucun auteur ancien; et Pomponius Lætus qui l'a reproduit, n'a fait que copier Malala. Voici cette phrase que je ne puis me dispenser de mettre en entier sous les yeux du lecteur :

Τῆς δὲ Ἀσίας ἐτάξατο κρατεῖν καὶ βασιλεύειν Ἀντίγωνον τὸν λεγόμενον Πολιορκητὴν, ἕως τῆς Κιλικίας καὶ τοῦ Δράκοντος ποταμοῦ τοῦ νῦν λεγομένου Ὀρόντου τοῦ διορίζοντος τὴν Κιλικίας χώραν καὶ τὴν Συρίαν, ὅστις Τυφῶν καὶ Ὁφίτης καλεῖται.

« Asiae vero Dominum constituerat Alexander Antigonom Poliorcetem dictum, usque ad Ciliciam et Draconem fluvium, qui Syriam à Ciliciâ dirimens, » Orontes hodiè, olim vero Typhon et Ophites, dictus est. »

Voici maintenant comment je comprends ce passage de Malala : Alexandre avait donné à Antigone surnommé Poliorcète le gouvernement de l'Asie jusqu'à la Cilicie et au fleuve qui sépare la Cilicie de la Syrie, fleuve qui porte aujourd'hui le nom du dragon Oronte, et qui, autrefois, portait celui du serpent Typhon.

Je ne traduis pas littéralement la fin de la phrase, je le sais parfaitement; mais je crois lui donner le véritable sens que l'auteur a dû lui attribuer. Qu'on le remarque bien; Malala ne dit pas, et n'a pas pu dire, que le mot Δράκων était le nom du fleuve; il dit au contraire que, de son temps, le fleuve du Dragon s'appelait Oronte, et qu'autrefois il était connu sous le nom de Typhon. Dragon n'est donc pas un nom propre; c'est tout simplement une appellation dont l'auteur se sert pour rappeler l'origine du nom de l'Oronte. J'interprète de même le mot Ὁφίτης par rapport à Τυφῶν.

L'explication qui précède est également applicable à cette autre

phrase où il est dit que Séleucus Nicanor fit la guerre à Antigone parce que ce dernier avait construit une ville près du lac et du fleuve du Dragon : διότι ἔκτισε πόλιν πλησίον τῆς λίμνης καὶ τοῦ ποταμοῦ τοῦ Δράκοντος (1).

Dans une foule de mythes indiens et persans, le Dragon ou Serpent est le symbole des eaux qui s'écoulent ; ce qu'explique facilement la comparaison entre les sinuosités formées par le cours d'un fleuve et les sinuosités du corps d'un serpent qui fuit (2).

Eustathe rapporte une opinion d'après laquelle ce serait l'empereur Tibère qui aurait enlevé au fleuve le nom qu'il tirait du Dragon, pour lui imposer celui d'Oronte qui, chez les Romains, signifie *Oriental* !! Ἄλλοι δὲ φασιν ὅτι Καῖσαρ Τιβέριος ἐκ δράκοντος αὐτὸν Ὀρόντην μετωνόμασεν, ὃ σημαίνει Ῥωμαϊστὶ τὸν ἀνατολικὸν (3).

Indépendamment de l'erreur sur la signification attribuée au mot Ὀρόντης, Eustathe en commet encore une autre sur l'époque où le fleuve perdit le nom de Typhon. La dernière provient d'une fausse interprétation d'un passage de Pausanias. Cet auteur raconte qu'un empereur romain voulant faire remonter ses vaisseaux jusqu'à Antioche et ne pouvant se servir du lit du fleuve qui offrait trop de difficultés, fit creuser un canal par lequel désormais l'Oronte se rendit à la mer. Dans le lit desséché on trouva un tombeau long de onze coudées, qui renfermait un cadavre de taille longue et de figure humaine. L'oracle d'Apollon fit connaître que ce corps était celui de l'Indien Oronte (4).

Pausanias ne dit pas le moins du monde que, jusqu'au moment

(1) Malala, *Chronographie*, liv. VIII, p. 195 et 198, édit. de Bonne, 1831.

(2) M. Maury, *Recherches sur la religion et le culte des populations primitives de la Grèce*, p. 142.

Nous disons aussi qu'une rivière *serpente* lorsque, la pente étant peu rapide, elle forme eaucoup de détours.

(3) Eustathe, *Commentaire sur Denys le Périégète*, v. 949.

(4) Pausanias, liv. VIII, ch. 29.

où le tombeau fut découvert, le fleuve ait continué à s'appeler Typhon. A son tour, Eustathe a été mal compris par Ortelius qui, dans la phrase que j'ai citée, a cru voir la preuve que l'Oronte avait reçu de Tibère le nom de *Draco* (1).

Philostrate rapporte que les Assyriens avaient transporté sur les bords de l'Oronte la fable arcadienne de Daphné, fille de Ladon, changée en laurier, et que chez eux, le fleuve qui coule à Antioche portait le nom de Ladon (2); Philostrate est seul à le dire.

Encore un nom attribué à l'Oronte; ce sera le dernier. Antioche, dit Benjamin de Tudèle, est située sur le fleuve פיר, *Pir*. Tel est du moins le sens donné à la phrase de Benjamin par Arias-Montanus, et par plusieurs autres traducteurs. Si cette phrase ne passait pas pour avoir été fort maltraitée par les copistes, ne pourrait-on pas y trouver un motif de croire qu'au XII^e siècle, l'Oronte recevait des peuples vivant sur ses bords un nom qui rappelait, dans sa forme primitive, le mot toujours joint, au moins par la pensée, au nom de Typhon, le mot sanscrit *Pis*, serpent, dont les Grecs ont fait ὄπις, puis ὄφις (3).

Par le mot hébreu *Pir* qui signifie excavation, fosse, sillon, canal, peut-être Benjamin de Tudèle a-t-il rendu l'appellation sous laquelle l'Oronte était connu à Antioche; alors, dans cette appellation on peut retrouver un souvenir toujours persistant de Typhon creusant le lit du fleuve en sillonnant profondément le sol dans sa fuite; ou bien encore on peut voir une allusion au travail de canalisation exécuté pour faire remonter les galères jusque dans l'ancienne capitale des Séleucides. Benjamin n'a pas

(1) Ortelius, *Thesaurus*...., au mot ORONTES.

Anne Comnène (liv. III, p. 97, édit. de Bonne) fait mention d'une rivière du Dragon; mais cette rivière était en Bithynie et n'avait rien de commun avec l'Oronte. Procope (*De ædificiis*, t. III, p. 343, édit. Dindorf) dit positivement que le Δράκων de Bithynie devait son nom aux nombreuses sinuosités de son cours.

(2) Philostrate, *Vie d'Apollonius*, I, 46.

(3) *Voyages de Benjamin de Tudèle*. Paris, 1830, 4 vol. in-8°, p. 28.

Constantin l'Empereur, autre traducteur de Benjamin, écrit *Phir* au lieu de *Pir*.

fait connaître un nouveau nom de l'Oronte ; il a dit tout simplement, ce qui est vrai, que la ville était située sur un fleuve-canal : c'est là l'explication que je préfère.

Dans la récente traduction de Benjamin par Ascher, on lit qu'Antioche est située sur les bords du Makloub : « It stands on the banks of the Makloub ». Le savant traducteur et commentateur n'a pas cru devoir examiner la question ; il s'est contenté de donner au fleuve un nom connu ; c'est un moyen toujours facile de résoudre les difficultés (1).

Enfin que dirai-je ? De mes recherches minutieuses on peut tirer les conséquences suivantes : Le Thapsacos de Scylax est l'Oronte des autres géographes (2) ; dans l'antiquité, aucun auteur, excepté Scylax, n'a jamais désigné ce fleuve que sous le nom d'Oronte ; ceux mêmes qui nous ont fait connaître qu'à une époque antérieure aux temps historiques, le fleuve avait été appelé Ty-

(1) Dans ses notes, Ascher dit encore : « Antioch stands on the Makloob, the ancient Orontes, which is generally understood to be the נַיִם of thalmodic writers. »

Sur deux de ses cartes, un géographe moderne, M. le colonel Lapie, donne à l'Oronte, vers son embouchure, le nom de Charadrus ; je ne connais rien qui puisse justifier cette innovation. Soit en Asie, soit en Grèce, six rivières ont été appelées Charadrus (χαράδρα, ravin, torrent), mais aucune de ces rivières n'était en Syrie. Pline et le *Stadiusme* de la mer Méditerranée placent une ville de Charadrus sur la côte de Syrie ; M. Lapie aurait-il transformé ce nom de ville en un nom de fleuve, puis attribué ce nom à l'Oronte ? (*Orbis romanus ad illustranda itineraria delineatus a Lapie, 1834.* — *Carte de l'Asie Mineure*, par Lapie, 1838. — Pline, liv. V, ch. 20. — *Stadiusme*..., § 144.)

(2) M. Lapie n'a pas admis cette identité, et sur sa carte du monde romain, il a donné le nom de Thapsaque à une petite rivière qui se jette dans la mer à environ 220 stades au sud de l'Oronte. Il s'est trompé, et il me paraît être sorti d'une difficulté par une erreur. Indépendamment des preuves que j'ai accumulées pour montrer que les noms de Thapsaque et d'Oronte désignent un même fleuve, il est encore une considération à laquelle le géographe français n'a pas réfléchi et qui ne doit pas être négligée : à moins de circonstances exceptionnelles et qui ne sont jamais durables, les chaînes de montagnes et les grands cours d'eau ont toujours servi et serviront toujours de limites aux divers États, surtout lorsqu'ils appartiennent à des races, ou seulement à des nationalités différentes. La petite rivière inconnue que M. Lapie décore du nom de Thapsaque n'était donc pas le fleuve qui servait de limites entre la Cilicie et la Syrie.

phon, disent en même temps qu'au moment où ils écrivaient, il se nommait Oronte. Pendant quelques années le fleuve a été appelé Axios par les Apaméens, mais ce nom n'a pas franchi les limites du territoire d'Apamée et ne s'est jamais étendu à tout le cours du fleuve ; le nom d'Oronte s'est perpétué, sans interruption, jusqu'à nos jours ; Thapsacos l'*enterré*, ainsi qu'al-Makloub le *renversé* et al-Assy le *rebelle*, sont des surnoms, et nullement des noms propres ; tous trois paraissent se rapporter aux traditions mythologiques qui avaient successivement imposé au fleuve les noms de Typhon et d'Oronte.

Depuis quelque temps le surnom d'al-Assy a prévalu sur le nom d'Oronte, et c'est l'appellation la plus souvent employée par les habitants du pays.

De cette discussion il est facile de conclure qu'en lisant, dans le texte de Scylax, le mot *Θάψακος*, il ne faut pas se hâter d'accuser le géographe d'inadvertance ni les copistes d'ignorance et d'erreur. L'Oronte a pu être désigné à Scylax sous le surnom de Thapsaque.

Arrivons enfin à ces mots : *ἐστὶ τρίπολις Φοινίκων*. Ils complètent une phrase qui, je le crois, n'a pas encore été comprise. Telle qu'elle est constamment reproduite, la phrase présente un sens tout à fait inadmissible, car Scylax n'a pas pu dire : « à partir du fleuve Thapsaque est Tripolis des Phéniciens. »

Dans l'énumération des villes de la côte phénicienne, le géographe nomme Tripolis en rapportant les circonstances qui se rattachent à la fondation de cette ville et lui assigne sa véritable place au sud d'Arados ; il n'est pas permis de supposer qu'il commence son énumération par une première Tripolis dont aucun géographe ni aucun historien n'a jamais fait mention, dont il ne reste aucune trace parce qu'en effet elle n'a jamais existé. Il y a donc là une erreur. Puis, pourquoi ces mots : Tripolis des *Phéniciens*? « Est-ce que Tripolis appartenait aux Phéniciens plus spécialement que toute autre ville de Phénicie ? Nullement. Quand je lis

λιμὴν Μυριάανδος Φοινίκων, — Δάπηθος Φοινίκων (1), je comprends à merveille. Scylax avertit ainsi que Myriandos et Lapèthos, quoique situées, la première en Cilicie et la seconde dans l'île de Chypre, étaient des villes phéniciennes ; de même : Σήσαμος πόλις Ἑλληνίς, Τραπεζοῦς πόλις Ἑλληνίς, Σόλοι πόλις Ἑλληνίς (2), signifient que Sezame, Trapezunte et Soles étaient des villes grecques, bien qu'elles existassent loin de la Grèce, sur les côtes de l'Asie Mineure ; mais dans la description de la Phénicie, lorsque, sans exception, toutes les villes nommées sont fondées ou occupées par les Phéniciens, faire dire au géographe que Tripolis dépendait des Phéniciens, cela n'a pas de sens, ou plutôt ce serait une naïveté puérile qui ne doit point être attribuée à Scylax.

Que si la Phénicie ne contenait que trois villes, alors, mais alors seulement, la phrase telle qu'elle se lit dans le texte, aurait un sens parfaitement clair et fort acceptable ; le mot τρίπολις pourrait être rendu par *Tripole*, ou réunion de trois villes, comme dans cette autre phrase : Ῥόδος νῆσος καὶ πόλις, καὶ τρίπολις ἀρχαία ἐν αὐτῇ, πόλεις αἰδεῖ· Ἰάλυσος, Λίνδος, Κάμιρος : « Rhodes île et ville, et une antique tripole dont voici les villes : Jalyzos, Lindos, Camiros » (3).

Évidemment, telle ne peut être ici la signification de Τρίπολις, puisqu'il est incontestable que la Phénicie contenait non pas trois villes seulement, mais un grand nombre de villes dont la nomenclature va se trouver dans Scylax.

Rencontrant au début de la description de la Phénicie trois mots qu'ils ne comprennent pas, les commentateurs s'étonnent, et quelques-uns proposent la suppression de ces mots. Supprimer ce que l'on a de la peine à comprendre est un moyen facile de

(1) §§ 102 et 103. Le plus souvent les auteurs grecs écrivent : Μυριάανδος.

(2) §§ 90, 85 et 102.

(3) § 99. Ici τρίπολις est pris substantivement ; Scylax l'emploie également comme adjectif : Πεπάρηθος αὐτῆ τρίπολις καὶ λιμὴν : « Péparèthe qui est tripole, ou bien, qui a trois villes, dont une possède un port ». Dans le même sens il dit aussi : διπολις, τετράπολις· Ἰκός, αὐτῆ διπολις ; Κέως, αὐτῆ τετράπολις (§ 58).

résoudre, ou plutôt d'éluder une difficulté; mais c'est un moyen dont on ne peut user que bien rarement et avec une grande circonspection. Ici la suppression est impossible, puisque les mots dont il est question servent à expliquer ce qui suit. Scylax me fournira lui-même le moyen de les corriger et de leur rendre leur véritable signification.

Quand il passe d'une description à une autre, il se sert d'une transition qui est presque constamment la même : « Après tel pays vient tel autre pays, et voici les villes qui s'y trouvent. » Il n'apporte quelque changement à cette phrase perpétuellement reproduite, que quand il a besoin de faire précéder l'énumération des villes de quelque explication, comme dans le paragraphe qui nous occupe; alors l'explication étant finie, il dit : εἰσὶ δὲ πόλεις ἐν αὐτῇ. — εἰσὶ δὲ ἄλλαι πόλεις. — εἰσὶ δὲ καὶ ἄλλαι πόλεις Ἀκαρνάνων (1).

Scylax qui avait réuni sous un même titre la Syrie et la Phénicie, ne dit absolument rien des Syriens et ne parle que des Phéniciens. Il commence par entrer dans quelques détails sur l'étendue de leur pays; puis, suivant son habitude, il ajoute : εἰσὶ δὲ πόλεις Φοινίκων (2), comme il avait dit : εἰσὶ δὲ πόλεις Ἀκαρνάνων.

Ce mot Φοινίκων qui n'avait pas de sens lorsqu'on voulait qu'il se rapportât à la seule ville de Tripolis, est ici la désignation générique de toutes les villes dont l'énumération va suivre. Dans cette énumération Scylax fait connaître que telle ville dépend des Tyriens, que telle autre est sous l'autorité de Sidon, mais toutes sont phéniciennes, et le mot Φοινίκων est placé en tête pour bien établir qu'il ne parlera pas des villes syriennes, ou plutôt que toutes les villes maritimes dont il parlera sont phéniciennes (3).

Je propose donc de lire : ἀπὸ Θαψάκου ποταμοῦ εἰσὶ δὲ πόλεις Φοινί-

(1) §§ 98, 103, 34.

(2) Par l'erreur des copistes, les mots δὲ πόλεις étant devenus Τρίπολις, εἰσὶ a dû nécessairement être changé en εἰστί.

(3) Ainsi se trouve expliqué le motif pour lequel Scylax n'a pas fait mention d'une seule des villes situées sur la côte entre l'Oronte et Arados.

κων (1) : « à partir du fleuve Thapsaque, les villes des Phéniciens sont..... » Après ces mots vient l'énumération des lieux les plus remarquables de la Phénicie, en commençant par l'île d'Arados, *Ruad*.

La phrase qui concerne cette île a donné lieu à une étrange erreur, erreur tellement générale, que je déclare l'avoir retrouvée dans les meilleurs commentaires de Scylax et dans presque tous les auteurs qui ont écrit sur Tyr. Elle consiste à croire que les mots : βασιλεια Τύρου sont synonymes de Τύρος πόλις, et que, par conséquent, c'est à Tyr et non à Arados que se rapporte la distance de huit stades de l'île au continent. Aussitôt se présente une grave difficulté ; comment concilier Scylax avec Diodore de Sicile et avec Quinte-Curce qui, l'un et l'autre, ne donnent que quatre stades au détroit qui séparait Tyr de la terre ferme (2) ? En outre, comment a-t-on pu s'arrêter un seul instant à cette opinion que les mots βασιλεια Τύρου, n'ayant d'autre signification que celle de *palais du roi de Tyr*, devaient être regardés comme signifiant la même chose que Τύρος πόλις, *la ville de Tyr*, lorsque, pour arriver à cette conclusion, il faut admettre que Scylax, interrompant pour Tyr seule l'ordre dans lequel il nomme les villes phéniciennes, l'a placée immédiatement après Arados et avant Tripolis (et ce qui est encore plus étrange), lorsque ce qui regarde la véritable Tyr, située dans une île, se lit quelques lignes plus bas, à la place que cette ville doit occuper ? Aussi le savant Bochart, qui partageait l'erreur que je viens de relever, ne pouvant rien comprendre à ce passage de Scylax, en était-il venu à conclure qu'il

(1) Puisque je lis : ἐστὶ δὲ πόλεις Φοινίκων, j'ai dû supprimer le mot δὲ au commencement de la phrase, après ἀπὸ, ce mot ne pouvant se trouver deux fois dans la même proposition. Il pourrait fort bien être maintenu, dans le texte, au commencement de la phrase, comme il est placé dans le manuscrit ; on n'aurait qu'à remplacer ἐστὶ Τρίπολις par ἐστὶ πόλεις ; πόλεις, tout aussi bien que δὲ πόλεις, a pu devenir Τρίπολις par l'erreur des copistes. Alors on lirait : Ἀπὸ δὲ Θαψάκου ποταμοῦ ἐστὶ πόλεις Φοινίκων.

(2) Diodore de Sicile, liv. XVII, § 40. — Quinte-Curce, liv. IV, ch. 44.

avait existé quatre villes de Tyr, deux dans des îles, et deux sur le continent. C'était pousser l'erreur jusqu'à la dernière limite du possible (1).

Non, il n'y avait pas quatre villes de Tyr en Phénicie; non, les mots βασιλεια Τύρου, que nous reverrons encore accompagnant le nom de la véritable Tyr et celui de la ville d'Ascalon, ne sont pas synonymes de Τύρος πόλις; mais ils nous apprennent un fait que je n'ai trouvé exprimé nulle part ailleurs, à savoir que la puissante dominatrice des mers avait à chaque extrémité de la Phénicie une ville où son autorité était plus spécialement concentrée.

Les autres villes phéniciennes qui dépendaient de Sidon ou de Tyr étaient des comptoirs (comme nous dirions aujourd'hui), des entrepôts du commerce avec les villes éloignées de la mer et avec les peuples habitant l'intérieur du continent; Tyr, Arados et Ascalon étaient plus particulièrement le siège de l'autorité des Tyriens; elles étaient chefs-lieux de trois préfectures, de trois gou-

(1) Vossius, *Commentaire sur Scylax*, édit. Hudson, p. 42. — Dodwell, *Dissert. in Scylac.* § 42, édit. de Scylax par M. Gail fils, t. 1^{er}, p. 185. — De Sainte-Croix, *Examen critique des historiens d'Alexandre*, p. 269 et 270, 2^e édit. — Bochart, *Geographia sacra*, Canaan, lib. II, cap. 17. — M. Miller, *Recueil des Itinéraires*.

Vossius lit ainsi : Ἄραδος νῆσος καὶ λιμὴν βασιλεια Τύρου καὶ λιμὴν, ὅσον ἢ στάδια ἀπὸ γῆς : Arados île et port; « la demeure royale de Tyr avec un port, à environ huit stades du continent ».

Dodwell ne doute pas non plus que βασιλεια Τύρου ne signifie Tyr, et il l'explique de cette manière : « Forsan regales ædes erant, forsann celeberrimas duas urbes (Tyros et Sidon) ex persico sinu in mediterranei maris littora quasi translatas, honorifico basilias nomine exornabant. »

Quant à M. de Sainte-Croix, ne pouvant comprendre cette phrase, il pense qu'il faut la supprimer comme étant transposée et n'appartenant pas à ce paragraphe.

Bochart trouve ainsi quatre villes de Tyr : βασιλεια τύρου, τῆρος (τύρος) καὶ λιμὴν, ἄλλη πόλις τύρος, παλαίτυρος. Puis il s'écrie : « En tibi lector, in una Phœnicia quatuor urbes Tyri nomine, nempe duas in continente, et insulares duas. » Les deux continentales sont τῆρος (τύρος) et παλαίτυρος. Bochart a mal compté, il a oublié βασιλεια τύρου qui suit Ascalon; il aurait dû trouver cinq villes de Tyr. — Vossius, qui admettait deux villes de Tyr avant d'arriver à la véritable, faisait aussi cette remarque : « Crebrum est enim Tyri nomen his in locis! »

vernements (βασιλεια) auxquels ressortissaient les autres villes ; elles étaient pour la puissance tyrienne ce qu'Alger, Oran et Constantine sont pour l'Algérie, ou encore ce que sont Calcutta, Bombay et Madras pour le gouvernement de l'Inde anglaise (1).

Ceci est en partie confirmé par Arrien et par Strabon qui nous apprennent que les villes phéniciennes situées sur la côte, en face d'Arados, étaient dans la dépendance des Aradiens, tributaires eux-mêmes des Tyriens (2).

Dans le manuscrit, on lit : καὶ λιμὴν entre ἡ στάδια et ἀπὸ τῆς γῆς ; c'est évidemment une faute de copiste. Vossius avait proposé de placer καὶ λιμὴν après βασιλεια Τύρου, et pour lui la fin de la phrase ainsi modifiée avait ce sens : la ville de Tyr avec un port ; elle est éloignée d'environ huit stades de la terre ferme. Reland avait adopté la transposition (3) ; mais Fabricius a été d'avis de supprimer καὶ λιμὴν, et cette suppression a été approuvée par les derniers éditeurs de Scylax. Je ne la crois pas indispensable, et, plaçant καὶ λιμὴν comme le demandait Vossius, mais ne faisant pas rapporter ces deux mots à βασιλεια Τύρου, on peut lire ainsi la fin de la phrase : καὶ λιμὴν ὅσον ἡ στάδια ἀπὸ τῆς γῆς : « et le port (d'Arados) est éloigné à peu près de huit stades du continent. »

(1) Ce mot βασιλεια ou βασιλειον se retrouve fréquemment dans Scylax, et signifie tantôt demeure du roi, comme Πέλλα πόλις καὶ βασιλειον ἐν αὐτῇ ; tantôt chef-lieu de division territoriale, comme dans le paragraphe mutilé sur l'Égypte ; à la suite d'Arados et d'Ascalon, il a encore une autre signification, puisqu'il exprime l'autorité exercée sur ces villes par une autre ville plus puissante.

(2) A l'époque de la conquête macédonienne, Gérostrate était roi d'Arados ; son fils Straton alla au-devant d'Alexandre, lui offrit une couronne d'or et remit en son pouvoir les villes qui dépendaient des Aradiens, et dont les principales étaient Marathos et Mariame (Arrien, *Expédition d'Alexandre*, liv. II).

Aux villes nommées par Arrien, Strabon ajoute Paltos, Balanæa, Caranos, Enhydra et Simyra (Strabon, lib. XVI, p. 753).

Les Tyriens tiraient d'Arados des rameurs pour leurs vaisseaux et des soldats pour leurs armées.

(3) Reland, tout en adoptant la leçon de Vossius, ne peut s'empêcher d'ajouter : « sed mox Scylax notat regiam Tyri tres stadia abesse à continente ! »

Expliquons-nous sur cette distance qui est inexacte.

Le texte fait dire à Scylax que l'île d'Arados était éloignée du continent d'environ 8 stades (un mille romain ou 1 kil. 480 mètres); Pline dit 200 pas (1 stade $\frac{3}{4}$, ou 296 mèr.); et la mesure donnée par Strabon est de 20 stades (2500 pas ou 3 kil. 700 m.). Certes voilà des chiffres bien différents (1), et aucun d'eux ne serait exact s'il s'agissait simplement d'indiquer la largeur du détroit qui sépare l'île du continent. En effet, la distance entre l'extrémité S. O. d'Arados et le point de la terre ferme le moins éloigné est d'un mille marin anglais et $\frac{2}{10}$, c'est-à-dire 12 stades (1500 pas ou 2 kil. 220 m.); mais la côte qui fait face à l'île est entièrement hérissée de récifs; on n'y abordait pas; et ce n'est pas à cette partie du continent que se rapportent les mesures données par les trois géographes.

Scylax ne désigne aucun point particulier de la côte; il en est de même de Pline; mais Strabon indique la partie du rivage située entre Marathos et Carnos. L'indication est encore un peu vague, j'en conviens; cependant si, comme je le crois, Carnos, l'arsenal maritime d'Arados, est représenté par la ville actuelle de Tortose, la mesure fournie par Strabon ne peut pas être contestée, car le géographe aurait eu en vue un point voisin de Carnos, le lieu le plus fréquenté par les Aradiens; et Tortose est effectivement à 21 stades (3 kil. 885 m.) de Ruad, l'ancienne Arados.

Partant de cette donnée, nous trouverons facilement les véritables chiffres qui ont disparu des textes de Scylax et de Pline. Dans Scylax, je vois l'omission la plus facile à commettre, l'omission de la lettre ϵ qui vaut 10; placez cette lettre avant η στάδια, 8 stades, vous aurez $\nu\eta$ στάδια, 18 stades (3 kil. 330 m.); de même, dans Pline faites précéder 200, qui est une grossière erreur, du chiffre ijM . 2000, vous obtiendrez 2200 pas ou 18 stades. Scylax et Pline s'accordent donc parfaitement et se rapprochent beaucoup de Strabon.

(1) Pline, V, 13. — Strabon, XVI, p. 753. Il écrit Κάρπας .

La différence de 2 stades peut provenir de ce que les deux premiers géographes ont indiqué un endroit accessible, un peu plus au sud, par conséquent moins éloigné d'Arados. Je suis convaincu que Scylax et Pline n'ont pas commis les erreurs que je viens de relever, et que les textes autrefois portaient les chiffres que je propose de rétablir, en m'appuyant sur le bon sens d'abord, puis sur la réalité des mesures qu'il m'a été facile de vérifier.

Revenons à Tripolis dont il a déjà été question et qui subsiste encore sous le nom de *Tarabolous*. Ainsi que l'expliquent fort bien les géographes et les historiens de l'antiquité, c'était, dans l'origine, une vraie tripole comme l'entend Scylax ; elle était véritablement composée de trois villes, non juxtaposées comme les différents quartiers de Syracuse ou d'Antioche qui n'étaient séparés que par un mur ; c'était réellement la réunion, sur un même lieu, de trois villes, d'origine diverse, dont chacune était environnée d'une enceinte continue avec un intervalle d'un stade entre chaque ville (1). Le nom de Tripolis convenait à une pareille localité qui se trouvait dans des conditions tout à fait exceptionnelles, et il n'y avait pas deux villes ainsi constituées en Phénicie. Le mot *έτέρα*, autre, est donc mis indûment avant le nom de Tripolis ; il doit être effacé. Comme le soupçonne M. Müller, il aura été placé là par un copiste qui, quelques lignes plus haut, ayant écrit une première fois le mot Tripolis, aura cru bien faire en ajoutant *έτέρα* devant le même nom de ville se présentant une seconde fois. Ainsi la seconde faute est la conséquence de la première.

Poursuivons : *καὶ ὄρος Θεοῦ πρόσωπον, τῆρος, καὶ λιμὴν* : « Puis le mont Face de Dieu, Téros et un port ».

J'aperçois d'abord une erreur que, jusqu'ici, personne n'a relevée et qui, je le crois, n'en est pas moins manifeste. Ce que les auteurs grecs appelaient *τὸ Θεοῦ πρόσωπον*, la face de Dieu, était un promontoire et n'était pas une montagne. Le mot *ὄρος* ne doit donc

(1) Diodore de Sicile, XVI, § 41. — Strabon, XVI, p. 519. — Pline, V, 20. — Pomponius Mela, I, 42. — Étienne de Byzance.

pas être maintenu dans le texte. Le promontoire pouvait être en même temps une montagne, dira-t-on (1), d'accord ; mais il n'en était pas ainsi. Par Ptolémée et par Pomponius Mela (2) nous savons positivement qu'autrefois comme aujourd'hui, la Face de Dieu n'était autre chose qu'un promontoire actuellement appelé *Ras-al-Schakkak* (3).

Polybe et Strabon, sans s'expliquer à ce sujet (4), nomment seulement τὸ Θεοῦ πρόσωπον ; mais si c'eût été une montagne, ils n'auraient pas manqué d'ajouter les mots τὸ ὄρος (le mont), ces mots étant indispensables et ne pouvant dans aucun cas être supprimés. Mais alors, ce n'est pas avant, c'est après τὸ Θεοῦ πρόσωπον que, selon l'habitude à peu près constante des auteurs anciens, ils auraient placé les mots τὸ ὄρος (5). C'est un motif de plus pour rejeter du texte le mot ὄρος qui, de toutes manières, s'y trouve déplacé. Le manuscrit de Scylax porte Θεῦ πρόσωπον ; avec raison on a rétabli le mot Θεοῦ qui avait été altéré. Je dois faire remarquer que tous les auteurs grecs qui ont parlé de ce cap l'ont appelé τὸ Θεοῦ πρόσωπον, en plusieurs mots, comme nous disons le cap de

(1) *Mons et promontorium*, Index de Strabon, édit. de MM. Müller et Dubner, au mot THEUPROSOPON.

(2) Ptolémée, V, 15 : Θεοῦ πρόσωπον, ἄκρον. — Pomponius Mela, liv. I, ch. XII, *Promontorium Euprosopon*.

(3) رأس الشكك, *ras-al-schakkak, ras-al-schakak, ras-asch-schukak*, est le même mot prononcé et écrit différemment ; il signifie *cap de la fissure*. *Cap Pardja* (فردجا, *fardja*) a le même sens. On l'appelle aussi *cape Madonna, cap Madore ?*, *cap Pandico, Belmonte, Carouge* ou plutôt *Capouge*. C'est le nom donné à un lieu habité situé sur le promontoire (cap *ouege* pour *ouadjh*, cap de la face).

(4) Polybe, V, 68 : κατὰ τὸ καλούμενον Θεοῦ πρόσωπον. — Strabon, XVI, p. 754.

Dans la phrase de Strabon se trouvent à la fois la Face de Dieu et le Liban ; ὁ Λίβανος est accompagné des mots τὸ ὄρος, qui ne suivent point τὸ Θεοῦ πρόσωπον ; preuve évidente que, pour Strabon, la Face de Dieu n'était pas une montagne. (Voyez la note 1 de la page 624.) Trois fois encore Strabon nomme τὸ Θεοῦ πρόσωπον (XVI, p. 755).

(5) Κάμμηλος τὸ ὄρος (Strabon, XVI, 758). — Josèphe, *Bell. jud.*, III, 2. — Ptolémée, V, 15. — Τὸ Κάσιον ὄρος (Strabon et Ptolémée). — ὁ Ἀντιλίθανος τὸ ὄρος, ὁ Ἰππος τὸ ὄρος (Ptolémée).

Bonne-Espérance, et qu'aucun d'eux n'a fait le substantif Θεοπροσῶπον; cependant, de même que de Θεοῦ δῶρον on a fait le nom propre Θεόδωρος (Théodore), les traducteurs français disent le Theuprosopon ou le Théoprosopon. Je le veux bien; mais alors il est indispensable qu'ils fassent précéder le nom du mot promontoire; car, d'après les usages admis dans le langage français, nous ne disons pas le Saint-Vincent, le Finistère, le Horn, le Bonne-Espérance; et quand nous disons le Saint-Gothard, le Simplon, on comprend tout aussitôt qu'il est question d'une montagne; cette expression : le Théoprosopon, serait donc de nature à induire en erreur.

Dans les meilleures éditions de Pomponius Mela, on lit : Euprosopon. Le savant Tzchucke pense que dans ce mot, tiré du grec, la première lettre grecque (le Θ) a été oubliée; qu'il vaudrait mieux la rétablir et lire Theuprosopon; c'est aussi mon avis.

Par une coïncidence singulière, dans le manuscrit de Scylax, cette première lettre est mal faite et ressemble à un E; d'où il résulte qu'on pourrait lire Ευπρόσωπον, comme dans le géographe latin. Je fais remarquer cette particularité sans y attacher une grande importance, et surtout sans conclure que Pomponius Mela ait trouvé Euprosopon dans Scylax, et que le nom, ainsi écrit, soit la bonne leçon.

Dans des temps postérieurs, le cap a reçu quelquefois le nom de Λιθοπρόσωπον (1), nom qu'on retrouve dans une des appellations modernes : واجد الحجر, *Quadjh-al-hadjar*, face de pierre (2).

Nous savons que, par suite d'un tremblement de terre, le port de Botrus fut agrandi et une partie du promontoire de la Face de Dieu disparut sous les eaux (3); si, avant cet affaissement, le pro-

(1) Cedrenus, *Chronique*.

(2) Edrisi l'appelle *Ras-al-hadjar*, le cap de la pierre. Par corruption, on trouve écrit : *Ouege-el-hiar*.

(3) L'an 24 du règne de Justinien, en 868. — Cedrenus, t. I, p. 659. — Malala, *Chronographie*, p. 485. — Theophanes, p. 492, en décrivant ce tremblement de terre,

montoire s'élevait assez au-dessus du niveau de la mer pour mériter le nom de montagne, que lui donne le manuscrit de Scylax, le mot τῆρος pourrait être formé des deux mots τὸ ὄρος qui devaient se trouver après Θεοῦ πρόσωπον; alors il serait facile de comprendre l'erreur d'un copiste qui des deux mots n'en aurait fait qu'un seul; mais cette explication, parfaitement admissible si la Face de Dieu était une montagne, ne reposant que sur une hypothèse que rien ne justifie, je ne crois pas devoir m'y arrêter.

Au lieu de τῆρος, on pourrait être tenté de lire θηρῶν ou ἐπιθηρας; c'était le surnom d'une ville où les rois d'Égypte se rendaient pour se livrer au plaisir de la chasse aux éléphants (1). Malgré l'analogie entre le mot τῆρος et θηρῶν ou ἐπιθηρας, un pareil surnom n'a pu être donné à la Face de Dieu, car ce n'était qu'un promontoire de peu d'étendue, et il ne pouvait servir de retraite à un grand nombre de bêtes sauvages.

Vossius voulait que Τῆρος fût remplacé par Τύρος. Déjà les expressions βασιλεία Τύρου étaient regardées par lui comme représentant le mot Τύρος; c'était placer deux villes de Tyr au nord de Béryte! Je ne m'arrêterai pas à l'opinion de Vossius, que Bochart avait acceptée; elle est abandonnée depuis longtemps. Gronovius a été d'avis de lire : Τριήρης, Trières; et cette leçon a été généralement adoptée. Elle ne choque pas le bon sens comme celle de Vossius; néanmoins je la crois erronée, et voici mes motifs : Trières n'était qu'un bourg (χωρίον τι, selon l'expression de Strabon); ce nom se trouve dans les listes détaillées de Strabon et de Pline; il figure une fois dans l'histoire, puisque Polybe nous apprend que le bourg de Trières fut brûlé par Antiochus le Grand; plus tard, le pèlerin de Bordeaux nomme *Mutatio Tridis*, qui était, je n'en doute

désigne Botrus par son ancien nom, Bostrā; et donne au promontoire le nom de Lithoprosopus. (Assemani, t. I, ch. xliii, et t. II, ch. xi, année 868).

(1) Ptolémaïs, fondée par Ptolémée Philadelphie : ἐπιθηρας τῶν ἐλεφάντων. — Pline, VI, 34.

pas, la même localité que le bourg dont il s'agit. Voilà tout ce qu'on trouve sur Triérès. L'opinion de Gronovius, si facilement et si universellement adoptée, est-elle donc justifiée par ce qu'on sait sur Triérès? Ce n'est pas mon avis.

J'admets tout ce qu'on peut dire du périple de Scylax; je sais que dans ce périple « le caprice et l'inconséquence semblent avoir présidé bien souvent au choix des noms de villes et de lieux ». Néanmoins, c'est étrangement abuser des concessions qui doivent être faites à ce sujet que de se croire autorisé, par les erreurs fréquentes de Scylax, à placer sur la liste des principales villes maritimes de la Phénicie une localité sans importance, à peine connue, et qui n'avait pas de port; car, ni dans l'antiquité, ni au moyen âge, lorsque les guerres religieuses jetaient incessamment sur les côtes d'Asie des flots d'Européens, jamais personne n'a parlé du port de Triérès.

Ce n'est pas tout: Têros devenu Triérès est au sud du cap Théoprosopon dans le texte; Gronovius et les autres commentateurs l'y laissent, ce qui est une erreur. Le bourg de Triérès était au nord du promontoire; Strabon le dit formellement. Voici sa phrase: « Tout près de Tripolis est la Face de Dieu, à laquelle se termine le mont Liban; dans l'intervalle on rencontre un petit lieu appelé Triérès (1). »

L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem place Mutatio Tridis à moitié chemin de Tripolis à Bruttosalia, qui est Botrus, à 12 milles de l'une et de l'autre ville; cette distance s'accorde parfaitement avec la position donnée par Strabon et indiquée par Pline. Quant à Polybe, on ne peut rien conclure de son récit sur la position de Triérès par rapport au promontoire. « Antiochus, dit-il, ayant fait, du côté de la Face de Dieu, une invasion sur les terres du roi d'Égypte, il vint à Beryte; sur son chemin il prit

(1) Strabon, XVI, p. 754: τῆ Τριπόλει συνεχές ἐστί τὸ Θεοῦ πρόσωπον, εἰς δὲ τελευτῆ ὁ Λίβανος τὸ ὄρος· μεταξύ δὲ Τριέρης, χωρίον τι.

Botrus et brûla Triérès et Calamos (1). » Reichard, rejetant le mot Triérès, veut qu'on lise Botrus (2). Les deux mots se ressemblent peu, j'en conviens, et il n'y a pas d'apparence qu'ils aient été pris l'un pour l'autre par les copistes; mais probablement le géographe allemand aura pensé que Botrus, située au sud du cap Théoprosopon, étant l'une des principales villes maritimes de la Phénicie, c'était le nom de cette ville qu'il fallait substituer au mot Τῆρος qu'on ne trouve nulle part, et préférer à Τριήρης qui était le nom d'une petite localité sans importance. Cette correction peut être contestée; elle peut même être rejetée; mais elle est très-acceptable, puisque, loin de choquer le bon sens comme tant d'autres, elle remplit les conditions qui pourraient la faire admettre, attendu que Botrus était une ville considérable, qu'elle avait un port (3), et qu'elle était située au sud du cap Théoprosopon; néanmoins je propose une autre solution de la difficulté.

Τῆρος n'est pas suivi du mot πόλις; je pense que ce n'est pas là l'oubli d'un copiste; je crois plutôt que Τῆρος n'est pas le nom corrompu de Τύρος, de Τριήρης, de Βότρως ou de toute autre ville; mais qu'il doit être remplacé par le mot ἀκρωτήριον, promontoire, expression constamment employée par Scylax dans les circonstances analogues (4). Dans le manuscrit, les deux premières syllabes de ce mot ont disparu; les deux dernières ont seules été conservées avec un léger changement. Ce sens peut être adopté, quoique Τῆρος soit suivi de καὶ λιμῆν, car le mot λιμῆν qui, le plus souvent, est joint à un nom de ville pour indiquer qu'elle a un port, est quel-

(1) Polybe, V, 68. — Antiochus III, le Grand, et Ptolémée-Philopator, en 220 av. J. C. — Μετὰ δὲ ταῦτα ποιησάμενος τὴν εἰσβολὴν κατὰ τὸ καλούμενον Θεοῦ πρόσωπον, ἦκε πρὸς Βηρυτόν· Βότρυν μὲν ἐν τῇ παράθῳ καταλαβόμενος, Τριήρη δὲ καὶ Κάλαμον ἱμπήσας.

(2) Reichard, *Orbis terrarum antiquus*, ad voc. Botrus.

(3) « Batroun (*Botrus*) n'a pas de port naturel, mais un bassin artificiel creusé dans le roc ». (Robinson, *Voyage en Palestine*.)

(4) Πήγιον ἀκρωτήριον καὶ πόλις (Scylax, § 12). — ἀκρωτήριον καὶ λιμῆν Σιδηροῦς (§ 100).

quefois employé seul avec la signification de port ou même de rade ouverte ne dépendant d'aucune ville : *καὶ λιμῆν Ἀφροδίσιος καὶ λιμῆν ἔτερος*, « et le port Aphrodisien ou de Vénus, et un autre port » (1); *Ἰσσοῦ λιμῆν, Ἰσσοῦ ποταμός, καὶ λιμῆν*, « le port situé à l'embouchure de l'Hyssos, le fleuve Hyssos et une rade » (2). Mais dans la phrase de Scylax, ce n'est pas la signification qui doit être donnée au mot *λιμῆν*, ce que j'expliquerai plus loin.

Je pense donc qu'il faut écarter *Τύρος* comme une leçon qui ne se discute pas ; que *Τριήρης* doit être rejeté par les motifs que j'ai développés ; que si, cependant, cette correction était maintenue, il faudrait la compléter en plaçant *Τριήρης* avant le cap *Θεόπροσον* ; que *Botrus* est fort admissible quoique peu probable ; mais je préfère *ἀκρωτήριον*, et je suis d'avis de lire : *καὶ Θεοῦ πρόσωπον ἀκρωτήριον, καὶ λιμῆν...* « puis le promontoire Face de Dieu et le port... »

Dans les phases qui suivent, l'interprétation de plusieurs mots soulève d'assez grandes difficultés ; afin d'éviter les répétitions, et afin d'apporter plus de clarté dans la discussion, je crois devoir commencer par donner des notions exactes sur les lieux dont nous aurons à nous occuper.

En parlant des diverses manières d'interpréter le mot *τῆρος*, j'ai prononcé le nom de *Botrus*, et j'ai dit que c'était une des principales villes phéniciennes. Elle avait été fondée ou agrandie sous le nom de *Bosra* ou mieux *Botsra*, par un roi de *Τγρ*, *Eth Baal*, que *Josèphe* appelle *Ithobal*, et dont le nom signifie : je suis avec *Baal*. Pour nous le sens est : je suis avec *Dieu*. C'est probablement par lui ou à cause de lui que le promontoire voisin avait été appelé *face de Dieu* (*לְפָנַיִם*, *Phanuel*, chez les Hébreux). *בצרה*, *Botsra*, si-

(1) Scylax, § 102.

(2) Ptolémée, V, 6. — Arrien, *Périple du Pont-Euxin*. A ces exemples, ajoutons les suivants : *καὶ Γηνήτης λιμῆν κλειστός* (Scylax, § 88). — *Στεφάνη λιμῆν* (§ 90). — *καὶ Ψαρῶν λιμῆν* (§ 85). — *ἐνταῦθα ἐστὶ λιμῆν ἧ ὄνομα Ἑλλάϊα* (§ 30). — *Γηνήτης λιμῆν καὶ ποταμός* (Étienne de Byzance). — De même que *λιμῆν*, le mot *κόλπος*, golfe, est quelquefois employé d'une manière indéterminée par Scylax : *Ψαμαθὸς γῆσος, πόλις καὶ λιμῆν καὶ κόλπος* § 114).

gnifie lieu fortifié ou vendange ; par un changement de prononciation bien fréquent, de Botsra ou Bosra on a fait Βόστρα, Bostra, et c'est sous cette forme archaïque que le nom de la ville apparaît dans Strabon (1). Deux autres villes ont également porté le même nom que l'on trouve quelquefois modifié en Bostrah, Bosram, Bosor, Bozra, Besethera, Beesra (2). Isaïe a parlé d'une ville de Bosra, et les expressions dont il se sert prouvent qu'on s'y occupait de la teinture en pourpre (3). L'habitant de Bostra ou tout ce qui en dépendait, était appelé par les Grecs βοστρηνός, βοστρηνή, βοστρηαίος (4), ce que nous traduirions en latin par *Bostrensis*, et en français par Bostréen ou Bostrinien. La ressemblance dans le son comme dans la signification (5) amena à changer Bostra en un mot bien connu : les Grecs l'appelèrent βότρος, Botrus (6) ou Bostrys, grappe de raisin.

Le mot βοστρηνός désignant une rivière ne se trouve que dans un seul auteur qui ne l'emploie qu'une seule fois ; il est dans Denys le Périégète, à la fin du vers 913 :

Ναυομένην χάρειντος ἐφ' ὕδασι Βοστρηνοῖο.

« (La riante Sidon) située sur les eaux du gracieux Bostrénos. »

Ce vers suit immédiatement le nom de Sidon ; par conséquent il n'est pas possible de ne pas reconnaître qu'il se rapporte à cette ville et nullement à Bostra (7). Il désigne la rivière (*Nahr-al-Aoualy*)

(1) Dans la plupart des manuscrits de Strabon, on lit Βόστρα, qui est la bonne leçon ; dans trois manuscrits on lit Βόστρυς, mot fabriqué par les copistes et qui tient à la fois du nom phénicien et du nom grec ; nulle part on ne trouve Βότρος qu'on a bien tort, dans les éditions modernes, de substituer à Βόστρα.

(2) Josué, xxi, 27. — *Paralipomènes*, I, 4.

(3) Isaïe, lxxiii, 4.

(4) Étienne de Byzance, au mot Βόστρα.

(5) L'identité dans la signification est bien loin d'être complète. Le mot hébreu exprime l'idée de couper la grappe de raisin ; le mot grec a un tout autre sens.

(6) A peu de distance de Botrus (grappe de raisin) était la ville de Γίγαρτον, Gigarton dont le nom signifie pepin de raisin.

(7) S'il était moins évident qu'il est ici question de Sidon, on pourrait prendre βοσ-

qui coule au nord de Sidon, et ne doit point être confondu avec le Tamyras, comme l'ont voulu Ortélius et plusieurs autres après lui. Il ne faut rien conclure sur la fraîcheur et les ombrages du pays arrosé par le Bostrénos ; le vers cité, moins le dernier mot, est d'Homère, et plus d'une fois Denys l'a reproduit en le modifiant par la substitution d'un nom propre qui seul varie (1) ; je l'ai dit, excepté Denys, personne dans l'antiquité n'a nommé cette rivière, pas plus que la plupart des cours d'eau qui, descendant du Liban, se jettent dans la mer phénicienne ; et encore, je doute fort que Bostrénos ait été le nom de la rivière. Ce mot me semble n'être qu'une appellation poétique et nullement un nom propre ; ce qui s'explique ainsi : Sidon et Sarepta étaient célèbres dans l'antiquité par leurs vins excellents (2) ; Bostra signifiant vendange, Bostrénos a été employé avec la signification de vineux, ou plutôt de *vinifère*, et le vers de Denys offre ce sens : la riante Sidon, située sur les eaux de la gracieuse rivière dont les bords sont plantés de vigne. Ceci expliquerait comment le mot Bostrénos désignant une rivière, ne se trouve absolument que dans le vers cité de Denys.

Le coquillage qui donne la couleur pourpre (*πορφύρα*, *Murex brandaris*) (3) se pêchait sur les côtes de Phénicie, principalement depuis le cap Théoprosopon jusqu'au mont Carmel ; c'était aussi sur ce rivage, mais dans des limites plus restreintes, que se trouvait le sable fin qui servait à fabriquer le verre que les Sidoniens particulièrement travaillaient avec tant d'habileté. Les étoffes

τηνοῖο pour *Βόστρης ποταμῶς* ; alors le vers signifierait : « La ville située sur les eaux du gracieux fleuve de Bostra. » — « Le Nahr-al-Aoualy fournit des eaux abondantes à Sidon et à ses jardins. » (Mgr Mislin.) — « Le Nahr-al-Aoualy a peu de profondeur. » (M. de Sauley.)

(1) Vers 370 : *νατόμενον χαρίεντος ἐπ' Ἀϊσάρου προχοῆσιν.*

(2) Sidonius Apollinaris, Carm. 47. — Fulgentius, lib. II, *Mytholog.*, cap. xv. — Fortunatus, *De vita S. Martini.*

(3) *Murex trunculus* (Linné), *Helix janthina* (Lamarck), ou *Janthina fragilis.*

pourpres et le verre étaient deux grands objets d'exportation pour les Tyriens et les Sidoniens, qui avaient formé des établissements de commerce sur toute la côte de Phénicie. L'un de ces établissements, celui en même temps où le coquillage se pêchait en plus grande abondance, avait reçu le nom de πορφυρέων πόλις, la ville des pourpres. πορφυρέων fut changé en πορφυρέων, porphyréon, et devint ainsi un nom propre; les Latins en firent *Porphyrion* ou *Porphyrium*. Cette ville, dont quelques ruines subsistent encore, est aujourd'hui remplacée par la localité appelée Naby-Younès (1).

Elle était située au nord de Sidon, à peu de distance au sud d'une rivière qui est nommée Damouras par Polybe, et Tamyras par Strabon; ce sont deux formes grecques du mot تَامُور, *Tâmour*, ou تَامُورَة, *Tâmoura*, auquel le dictionnaire de Freytag donne, entre autres significations, celle de repaire, caverne du lion (2); sens qu'on retrouve dans le mot arabe ذَمْر, *dzamara*, il rugit comme un lion. Cette rivière, dont le cours est peu étendu, prend sa source dans le mont Liban, en descend avec impétuosité, et le bruit qu'elle fait dans sa course, au milieu des obstacles qu'elle franchit, a été comparé au rugissement du lion, d'où lui vient son nom. Peut-être aussi avait-elle reçu ce nom parce que les gorges du Liban, d'où elle descend, étaient alors fréquentées par un grand nombre de lions (3).

(1) Mgr Mislin a vu les ruines de Porphyreôn, près d'un monument au fond d'une petite baie dont un des côtés forme le ras-naby-Younès (*cap du prophète Jonas*).

(2) *Tâmour*, *lustrum leonis*, *loculus*. *Tâmoura aqua*, *vinum*, *turris templi*, *latibulum leonis*.

(3) « Le Tamyras est dangereux à l'époque de la fonte des neiges, ou après des pluies subites. » (Robinson, *Palestine*.)

Plusieurs faits historiques attestent qu'autrefois les lions étaient nombreux dans ces contrées. (*Deuteronom.*, xxxiii, 22. — *Juges*, xiv, 5. — *Rois*, I, xvii, 37. — II, xxxiii, 20. — III, xiii, 24. — III, xx, 30. — IV, xvii, 25.)

« Le lion, tout aussi bien que l'aigle, était consacré à Melkarth, principale divinité des Tyriens. » (*Religions de l'antiquité*, par Creuzer, trad. par M. Guignaut, t. II, 4^{re} partie, p. 244.)

Pline donne au Tamyras le nom de Magoras (1). On s'est étonné de cette différence, qui cependant n'est qu'apparente. Magoras ou Magaras est formé du mot hébreu et phénicien מַעָרָה *Maara*, qui signifie caverne, comme le mot arabe مغارة, *Magara*, qui en vient également. L'appellation de Pline est donc la traduction du nom araméen que cette rivière n'a jamais cessé de porter et qu'elle conserve encore aujourd'hui (nahr-al-Damour).

Dans Ptolémée le nom est traduit en grec (2); mais la langue grecque n'a pas, comme la langue syriaque, d'expression qui rende l'idée complexe de caverne du lion; dans la traduction, l'idée de caverne a disparu, il n'est resté que l'idée de lion, et le Tamyras est appelé Λέων, le Lion. Au contraire, dans le mot Magoras, on ne retrouve plus l'idée de lion; l'idée seule de caverne subsiste.

MM. Movers et Ritter demandent à un autre ordre d'idées l'origine du nom sous lequel le fleuve était le plus connu (3).

D'après Sanchoniaton, les premiers rois phéniciens furent honorés comme les dieux du pays. L'un des plus anciens, *Zeus Demarus*, le dieu Demarus, eut un fleuve qui lui était particulièrement consacré, le Tamyras, auquel il donna son nom, et qui, pour ce motif, a quelquefois été appelé fleuve sacré (4). La mythologie phénicienne raconte la guerre de Zeus Demarus contre Neptune, c'est-à-dire la lutte de la rivière descendant des montagnes

(1) Pline, V, 17.

M. Ritter hésite sur l'identité. « Le Magoras, dit-il, est le fleuve de Beryte, le Makar ou Saturne des Phéniciens, s'il n'est pas le Tamyras. » (Vol. XVII, p. 460.)

Pline ne donne ici que l'une des appellations du Tamyras; ailleurs, en parlant du Belus, il fait connaître les deux noms sous lesquels ce dernier fleuve était désigné.

(2) Ptolémée, V, 15.

(3) Movers, *Les Phéniciens* (religions), p. 64, 262, 661 et 666. — Ritter, *Géogr.*, vol. XVII, p. 43.

(4) Aujourd'hui le nahr-al-Damour est souvent appelé nahr-al-Kadhy, fleuve du juge; peut-être a-t-on dit autrefois Kadasch ou Kadassa, fleuve sacré.

Sur le culte des fleuves, voyez M. Maury, *Recherches sur la religion et le culte des populations primitives de la Grèce*, p. 139.

contre la mer. Ce dieu, sous le nom de Baal-Tamyras, et aussi sous celui de Bacchus, était spécialement vénéré dans un bois voisin du Tamyras. Strabon dit que ce bois était consacré à Asclépios ou Esculape. C'était la divinité que les Phéniciens adoraient sous le nom d'Aschmoun (1).

Il me siérait mal d'entrer en discussion avec les deux savants allemands sur les religions de l'antiquité; tout ce que je veux dire, c'est qu'à mon sens, le dieu du Tamyras (Zeus Demarus ou Baal-Tamyras) n'a point imposé son nom au fleuve; mais, au contraire, il a reçu du fleuve un surnom qui le distinguait du dieu (Baal) adoré en tout autre endroit. En Phénicie on disait : Baal-Tamyras, comme on disait Baal-Hermon (2) ou Baalhermon (3); comme on disait chez les Moabites Baal-Phéor ou Béelphégor; comme on disait ailleurs : Jupiter Capitolin, Jupiter Casius, Jupiter Clitumne (4), Apollon Pythien, Apollon Téménite.

Ptolémée place la rivière du Lion entre Sidon et Béryte, position qui est également assignée au Damouras par Polybe, au Tamyras par Strabon et au Magoras par Plin. L'identité de position et de nom ne permet pas de douter que le Tamyras ne soit le fleuve du Lion.

Presque tous les géographes modernes n'admettent pas, je le confesse, cette identité, ou plutôt ne l'ont pas remarquée, et, par suite d'une erreur que je ne puis partager, ils reconnaissent pour le fleuve du Lion, et appellent *Léontès*, une rivière beaucoup plus considérable que le Tamyras, qui se jette dans la mer au nord de Tyr, et qui, dans la partie supérieure de son cours, est souvent dé-

(1) Voyez plus loin ce qui est dit en parlant du mont Carmel; voyez également la dissertation de M. Maury sur le dieu Aschmoun, dans la *Revue archéologique*, t. III, p. 763. — Nous savons, par M. de Saulcy, que le bois d'Esculape existe encore.

(2) *Juges*, III, 3.

(3) Eusebe, *Onomast.* : Βαλερμών ἕως παρά τὸν Λίβανον.

(4) Vibius Sequester, *De fluminibus* : « Clitumnus Umbriæ; ubi Jupiter eodem nomine est. »

signée sous le nom de ليطه, *Lythah*. C'est ainsi qu'elle est appelée dans Aboulféda; Edrisi la nomme لانتا, *Lanta* (1).

L'erreur est manifeste, comme je l'ai montré. Ptolémée, le seul géographe qui parle du fleuve du Lion, place ce fleuve précisément où se trouvait le Tamyras, le Damouras, le Magoras des autres géographes. Devant cet accord bien constaté, viendra toujours échouer une opinion de date assez récente, maintenant acceptée de tous, reproduite sans examen, et qui ne repose que sur la ressemblance qu'on croit remarquer entre le mot grec Λέοντα et le nom qu'Edrisi, le premier, nous a fait connaître (2).

Quoique cette rivière fût une des plus grandes de la Phénicie, le nom qu'elle portait dans l'antiquité ne nous a pas été transmis. Strabon en parle, dit où elle était située, mais il ne la nomme pas. Scylax, Pomponius Mela, Pline et Ptolémée, non-seulement ne donnent pas son nom, mais ils ne disent même pas qu'il existât une rivière entre Tyr et Sidon. Ainsi personne, personne absolument, ne nous a fait connaître le nom de ce fleuve qui, après l'Oronte, était le plus considérable de toute la côte phénicienne.

Cet oubli ou ce silence est fort extraordinaire assurément; il était facile de le constater; il est beaucoup moins facile d'en donner une explication satisfaisante. Aboulféda fournit, à ce sujet, un renseignement peu connu qui offre quelque intérêt, mais auquel cependant il ne convient pas d'attacher trop d'importance. Il parle du lac de Becâa ou de Cœlé-Syrie, qui était situé sur le versant oriental du Liban, au S. O. de Baalbek (Héliopolis), et qui était alimenté par les eaux descendant de la partie du Liban et de l'Anti-Liban la plus éloignée de la mer. Depuis longtemps ce grand

(1) *Géogr. d'Edrisi*, t. I^{er}, 3^e climat; 5^e sect., p. 349.

(2) Aujourd'hui, dans la plus grande partie de son cours, le fleuve reçoit des Arabes le nom de نهر الليطانه, *nahr al-Leythaneh*. (Souvent ce nom est écrit Leitaneh, Lythany, Liethany ou Litâni.)

(3) Voici ce qu'en dit Aboulféda : « Le lac de Becaa consiste en dépôts d'eau couverts de roseaux et de joncs, à l'ouest de Baalbek, à la distance d'une journée. »

lac n'existe plus, et par une note marginale trouvée sur l'un des exemplaires manuscrits du texte arabe d'Aboulféda, on sait qu'avant la mort de ce géographe, un gouverneur de Syrie (1) fit dessécher le lac, dont les eaux furent dirigées dans le fleuve Lythah. Après le dessèchement complet, plus de vingt villages furent construits sur l'emplacement où autrefois il ne croissait que des roseaux et des joncs. Depuis ce dessèchement, les eaux qui descendent des lieux élevés, au N. E. de Baalbek, ne sont plus arrêtées et viennent directement grossir le fleuve.

De ce fait, est-on autorisé à conclure qu'au temps où le lac de Becâa existait, le Lythah n'était qu'une rivière sans importance, et que par là se trouve expliqué le silence de tous les géographes? Je ne le pense pas. Le Lythah parcourt presque toute la vallée entre le Liban et l'Anti-Liban, vallée qui la première a porté le nom de Célé-Syrie; il est possible qu'avant le dessèchement du lac de Becâa, il versât dans la mer un volume d'eau moins considérable qu'aujourd'hui; mais la longueur du cours de ce fleuve et la nature du pays qu'il traverse ne permettent pas de croire qu'il ait jamais pu n'être qu'une petite rivière inférieure à l'Adonis, au Lycos et à tant d'autres dont les noms nous ont été transmis.

Pendant longtemps les voyageurs et les géographes (2), particulièrement en France, ont cru que ce fleuve était l'Éleuthéros dont il est fait mention dans Strabon, Pline et Ptolémée. Cepen-

(1) L'émir Sayf-eddin Dongouz, qui gouvernait la Syrie entre les années 1320 et 1339. — Le lac de Becâa était situé entre Karak au nord et Ayn-aldjerr au sud, à l'est de la ville de Zahlé. (Note de M. Reinaud, dans sa traduction de la *Géographie d'Aboulféda*, t. II, 1^{re} partie, p. 49.) Malgré certaines analogies, il ne faut chercher à établir aucune identité entre le lac de Becâa et cet autre lac plus méridional, dont parle Théophraste, et qui était situé entre le Liban et une petite montagne qui ne doit pas être confondue avec l'Anti-Liban. « Là croissaient en abondance des roseaux et des joncs qui, lorsqu'ils étaient secs, répandaient une odeur agréable. Ce lac avait 30 stades de longueur, et sa distance de la mer était de 150 stades. » (Théophraste, *Histoire des plantes*, liv. IX, ch. 7. — Pline, liv. XII, ch. 12.)

(2) Delaroque, Paul Lucas, Adrichomius, Bochart, Klæden, Homan, Corneille, etc.

dant la situation de l'Éleuthéros, aujourd'hui le Nahr-al-Kébir, est parfaitement indiquée par ces géographes anciens qui, avec raison, placent son embouchure non loin d'Orthosia. On invoquait la Bible, Pline, Josèphe et Guillaume de Tyr; j'ai cherché et n'ai rien trouvé qui pût appuyer cette opinion.

Dans le premier livre des Machabées, on lit que Jonathas accompagna le roi d'Égypte Ptolémée Philométor depuis Joppé jusqu'au fleuve Éleuthéros, et qu'ensuite il retourna à Jérusalem. Le même fait est reproduit par Josèphe (1). Pline, parlant des tortues, dit qu'il s'en trouve une multitude dans l'Éleuthéros (2). On ne voit rien là qui tranche la question sur la position du fleuve et qui donne lieu de croire qu'il fût près de Tyr.

Au livre premier des *Machabées*, on lit encore que Jonathas alla au-devant des Syriens jusqu'au pays d'Hamath; les ennemis prirent la fuite et échappèrent à Jonathas en passant l'Éleuthéros (3). Dans Josèphe, nous voyons qu'Antoine donna à la reine Cléopâtre toutes les villes depuis l'Éleuthéros jusqu'à l'Égypte, excepté Tyr et Sidon (4). De ces deux passages, on doit inférer que l'Éleuthéros était le fleuve appelé actuellement Nahr-al-Kébir. Comme Strabon, Guillaume de Tyr (5) fait mention de la rivière qui se jette dans la mer au nord de Tyr; il en parle même trois fois, mais il ne lui donne pas de nom; dans Guillaume de Tyr, il est question de l'Éleuthéros, il est vrai; mais l'historien place cette rivière entre Joppé et Lydda; c'est une grosse erreur, et l'on ne peut trouver là une preuve que le Lanta ait été appelé Éleuthéros.

Mieux éclairés, les géographes ont fini par reconnaître l'identité entre l'Éleuthéros de Strabon, de Pline et de Ptolémée et le Nahr-

(1) *Machabées*, I, xi, 7. — Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, 8.

(2) Pline, IX, 40.

(3) *Mach.*, I, xii, 30.

(4) Josèphe, *Antiq. jud.*, XV, 4; *Guerre des Juifs*, I, 13.

(5) Guill. de Tyr, t. I^{er}, liv. vii, 22, p. 392; t. II, liv. xiii, 9, p. 267 et 274.

al-Kébir; et alors le fleuve voisin de Tyr a été appelé par eux : faux Éleuthéros. Singulière dénomination ! S'il est bien reconnu que ce fleuve n'est pas l'Éleuthéros, il n'est ni le vrai ni le faux; il n'a rien de commun avec lui, pas plus qu'avec le Tigre ou le Nil. Ces mots *faux Éleuthéros* ont pu être employés à l'époque où l'on s'est aperçu d'une erreur commise, mais ils ne peuvent pas devenir un nom propre.

Voyant dans Lanta une forme altérée du mot grec qui signifie lion, les géographes modernes (1) ont pensé que le Λέων de Ptolémée n'était autre que le Lanta d'Edrisi, et, comme je l'ai déjà dit, ils ont créé le mot *Léontès* qui a été accueilli avec faveur et qui a cours encore aujourd'hui. Cette création leur appartient exclusivement, car le nom de Léontès est complètement inconnu des géographes anciens.

S'il est admis, ce qui est possible mais non constaté, que Lanta représente Λέοντα, et si la rivière ainsi appelée n'est pas le Λέων, il y avait donc deux fleuves du Lion assez près l'un de l'autre ? Pourquoi non ? Aujourd'hui n'y a-t-il pas sur la côte de Syrie deux Nahr-al-Kébir séparés par une petite distance ? Pourquoi n'aurait-on pas reconnu deux fleuves du Lion, si les circonstances qui avaient imposé le nom à l'un se reproduisaient pour l'autre ? Est-ce bien en Phénicie qu'on peut être étonné de trouver deux fleuves du même nom, lorsqu'un fait analogue se représente sur toute la côte, lorsqu'on rencontre deux Platanos, deux Calamos, deux Porphyrion, deux Byblos, plusieurs Arcé, etc. ?

Dans tous les temps, dans tous les pays et à toutes les époques de l'histoire, on trouve ainsi des noms portés à la fois par plusieurs villes ou plusieurs fleuves ? Faut-il citer l'Isara, qui est l'Isère, l'Oise et l'Isar, sans compter l'Adige, dont un des noms a été Isarus ? S'il était bien constaté que le fleuve qui se jette dans la mer près de Tyr a été appelé le Lion, il serait possible que ce

(1) « Nomen Lante videtur ortum ex *Leontes*. » (Reland, *Palæstina*..., p. 290.)

fleuve, comme le Tamyras, ait été ainsi nommé, soit à cause du rugissement de ses eaux se précipitant à travers les obstacles dans les gorges du Liban, soit à cause de la présence des lions (1); resterait à savoir s'il a porté ce nom dans l'antiquité, ce dont on ne trouve nulle trace, ou s'il l'a reçu à une époque moins reculée, par une erreur semblable à celle qui a été commise au siècle dernier lorsqu'on a nommé Léontès le Lanta d'Edrisi, confondant ainsi deux rivières parfaitement distinctes, celle dont nous nous occupons et le fleuve du Lion ou Tamyras.

L'indication fournie par Edrisi peut laisser croire que de son temps le fleuve, dans toute son étendue, était connu sous une seule appellation; aujourd'hui, vers sa source, il est appelé Leitaneh (Lythah), et, dans la partie inférieure de son cours, il se nomme قاسميه, *Kasmyié*. Ce nom dérive du mot قاسم, *Kassam*, qui signifie séparer, et il rappelle, je n'en doute pas, le nom le plus ancien sous lequel le fleuve ait été désigné. Il le devait à cette particularité qu'il servait de limite entre le pays des Tyriens et le pays des Sidoniens. Même en connaissant la signification du nom qu'il a dû porter autrefois, il est impossible de dire au juste quel était ce nom; mais quel qu'il ait été, les Arabes, retrouvant un mot dérivé de l'araméen, se sont empressés de l'accepter; je suis donc persuadé que, dans les temps les plus reculés comme aujourd'hui, le nahr-al-Kasmyié a été le fleuve de la *Séparation* (2).

(1) « La rivière est profonde et rapide. » (Robinson, *Palestine*, p. 294.) — « Elle coule dans des lieux âpres et déserts, où se retirent des lions et des tigres. » (Le R. P. Roger, *La Terre sainte*, p. 47.) — Voy. *Cantique des cant.*, ch. iv, v. 8.

(2) A l'appui de ce que je viens de dire, j'ai été heureux de trouver dans M. Ritter que le Kasmyié n'est pas l'Eleuthéros, et qu'on ignore comment ce fleuve était appelé dans l'antiquité.

Josèphe (*Guerres des Juifs*, VII, 3) fait mention d'une rivière que les Juifs nommaient *Sabbatique*, parce qu'après avoir coulé avec abondance pendant six jours, elle restait à sec pendant vingt-quatre heures, ce qui se renouvelait tous les septièmes jours. En supposant que ce phénomène, qui était connu de Pline (XXXI, 2), ne soit pas rejeté comme invraisemblable, depuis longtemps il a cessé d'exister, les indications de Pline

Scylax, Polybe, la *Notice des provinces*, le Pèlerin de Bordeaux (1), font mention de Porphyreôn ou de Porphyrium; mais ce nom ne se lit ni dans Strabon ni dans Pline. Justement où nous avons montré qu'était cette ville, c'est-à-dire entre le Tamyras et Sidon, Strabon place Λεόντων πόλις, la *ville des lions*; Pline l'appelle Leontos oppidum, la *ville du lion* (2); certainement les deux géographes ont bien voulu désigner la même ville; seulement, par une erreur évidente, elle semble, dans Pline, être située au nord de Béryte, au lieu d'occuper sa véritable position (3).

Qu'on le remarque bien, et cette remarque est très-importante dans la question, pas un seul auteur ne nomme en même temps Leontôn polis et Porphyreôn. Géographes et historiens, tous nomment l'une ou l'autre ville, à laquelle (à l'exception de Pline) ils attribuent la même position. J'y vois la preuve que la même localité a porté, à diverses époques, des noms différents; ou, en d'autres termes, que Leontôn polis et Porphyreôn sont deux noms de la même ville (4). J'appelle l'attention sur cette circonstance

sont très-vagues et ne permettent pas d'affirmer, comme quelques-uns l'ont fait, que cette rivière était le Lanta ou Lythab actuel. De plus, Josèphe seul parle du fleuve Sabbatique, et ce nom n'était employé que par les Juifs. Je ne vois là rien qui puisse fournir le moyen de connaître l'ancien nom donné par les Phéniciens et par les Grecs au fleuve dont nous nous occupons. Par ces motifs, je crois inutile de rapporter et de discuter les diverses opinions sur le Sabbatique de Josèphe.

(1) Procope parle aussi de Porphyrion; mais l'identité n'existe pas, et les deux localités ne doivent pas être confondues.

(2) Dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale (n° 6797), on lit : *Leonis oppidum*.

(3) Je m'explique ainsi l'erreur de Pline. On lit dans le texte : « At in ora etiamnum » subjecta Libano, fluvius Magoras, Berytus colonia, quæ Felix Julia appellatur. Leontos » oppidum, flumen Lycos, Palæbyblos, flumen Adonis. Oppida Byblos.... » Les mots *Leontos oppidum* commencent une énumération et sont suivis de *flumen Lycos*, au lieu d'être suivis de *fluvius Magoras* et de commencer l'énumération qui précède immédiatement; il y a simplement transposition. Il faut lire : « At in ora etiamnum subjecta » Libano, Leontôn oppidum, fluvius Magoras, Berytus colonia, quæ Felix Julia appellatur, Flumen Lycos, Palæbyblos, etc.... » (Pline, V, 20.)

(4) Mannert (*Géographie des Grecs et des Romains*, VI, 1, p. 377) laisse comprendre que cette opinion pourrait être vraie.

que Strabon et Pline vivaient à peu près dans le même temps, et qu'ils sont les seuls qui donnent à la ville le nom de Leontôn polis. Ce nom était donc celui que la ville portait à la fin de la république et au commencement de l'empire; avant et après cette époque, elle était connue sous le nom de Porphyreôn. Deux noms portés successivement par la même ville, c'est chose fréquente dans la géographie ancienne (1); le retour à un ancien nom abandonné est plus rare; néanmoins, il y en a plus d'un exemple: ainsi *Ακη*, Acé, ou *Αρχη*, Arcé, après avoir été longtemps *Πτολεμαίς*, Ptolémaïs, est redevenue *Ακκο* ou *Ακκα*, Acre; et chez nous, en cinquante ans, Pontivy a perdu, repris et perdu de nouveau son ancien nom, et pour la seconde fois, s'appelle aujourd'hui Napoléonville.

Je l'ai dit, je crois fermement que Damouras, Tamyras, Magoras et Leôn sont quatre noms qui désignent le même fleuve; la ressemblance, disons mieux, l'identité complète entre le nom du fleuve et Leontôn polis est pour moi une preuve non moins évidente que la ville appelée ainsi par Strabon et par Pline était peu éloignée du fleuve dont, pendant quelque temps, elle a pris le nom, et enfin que cette ville n'est autre que celle qui est appelée Porphyreôn par les autres géographes.

J'ajouterai qu'il ne me paraît point impossible que, simultanément, la ville ait porté le nom de Porphyreôn et de Leontôn polis (2). Dans l'appellation, les uns avaient égard au coquillage, les autres au voisinage du fleuve et à la présence des lions que

(1) Et même plus de deux noms, exemples: Diospolis, puis Rhoas, ensuite Laodicée, sur le Lycos, en Phrygie. — Tour de Strabon, Césarée, Césarée de Straton, Colonia flavia, Césarée, en Phénicie.

(2) « Bambycen, quæ alio nomine Hierapolis vocatur, Syris vero Magog. » (Pline, V, 23.)

« Sardiniam, ut imaginem humani vestigii referentem, Ichnusam veteres, itemque » Sandaliotin dixerunt. » Tite-Live, XVII, 43: Ἰχνος, trace d'un pied. — Sandalium, pantoufle.

renfermait le Liban, et qui venaient par la vallée du Tamyras jusqu'à la mer phénicienne.

Une foule d'auteurs ont parlé de Léontopolis en Égypte; sous les empereurs grecs, Callinique, en Mésopotamie, a également été appelée Léontopolis; mais personne, dans l'antiquité, n'a placé une ville de ce nom en Phénicie. Strabon et Pline disent *Λέοντων πόλις* ou *Leontos oppidum*; les géographes modernes ont donc eu tort d'écrire *Leontopolis* en parlant de la ville dont il est ici question.

Ceci n'est pas une dispute de mots; on doit toujours écrire les noms de ville tels que les auteurs anciens nous les ont transmis, sous peine d'établir souvent de la confusion ou même de n'être pas compris. Il existe en France une localité appelée *la Ville-aux-clercs*; si vous dites *Clercs-ville*, vous ne serez pas compris, pas plus que si vous disiez la ville de Napoléon au lieu de *Napoléonville*. Le changement n'a pas même besoin d'être aussi considérable. Vous ne pouvez pas dire la *Ville des clercs*; vous ne direz pas davantage *Plessis près de Tours*; il faut conserver le nom historique : *Plessis-lez-Tours*.

Né sachant où placer cette prétendue ville de *Leontopolis*, les géographes modernes ont donné carrière à leur imagination, et dans leurs cartes, on la voit apparaître sur divers points de la côte de la Phénicie, depuis le promontoire au sud de Béryte, sur lequel Berghaus la pose, jusqu'à l'embouchure du fleuve de la Séparation (*nahr-al-Kasmyié*), où elle est placée par M. de Saulcy (1).

Sarepta, que les Hébreux appelaient צרפַת, *Tsarphat*, et les Grecs Σάρεπτα ou Σάρεφθα, est connue par le séjour qu'y fit le prophète Élie chez une veuve dont il ressuscita le fils. Ce fait, qu'on lit dans le livre des *Rois*, est rappelé par saint Luc et reproduit par *Josèphe*. Depuis Élie, aucun événement important ne nous a été

(1) A l'embouchure du *nahr-al-Kasmyié*, presque tous les voyageurs ont vu des ruines qui sont celles d'un château ou d'un fort du moyen âge, M. Robinson et Mgr Mislin avertissent qu'il faut bien se garder de les prendre pour des ruines antiques. (M. de Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. I^{er}, p. 65.)

transmis sur Sarepta, dont l'existence postérieure ne peut cependant pas être contestée. Cette ville est nommée par Pline, saint Jérôme, Antonin Martyr, Phocas, Guillaume de Tyr, Edrisi... (1). Le géographe arabe l'appelle صرْفند, Sarfand. Sarfand, à 5 milles romains (7 kilom. 400 mètr.) de Saïda, l'ancienne Sidon, est encore aujourd'hui le nom du village situé sur une partie de l'emplacement occupé autrefois par Sarepta.

צרפת אשר לצידון, « Tsarphat qui est de Sidon », telles sont les expressions du texte hébreu, comme on lit ailleurs : Abel Beth Maacha, Taanath Schilo, c'est-à-dire Abel près de Beth Maacha, Taanath près de Silo (2). Les Septante ont traduit : Σάρσφθα τῆς Σιδωνίας, Sarephtha de la Sidonie ou des environs de Sidon. Saint Luc dit aussi : Σάρεπτα τῆς Σιδωνίας, Sarepta de la Sidonie. La *Vulgate* traduit littéralement les expressions de saint Luc : *Sarepta Sidoniæ*; mais en traduisant le passage des *Rois* par *Sarephtha Sidoniorum*, Sarephtha, ville des *Sidoniens*, elle me paraît n'avoir pas rendu exactement le texte hébreu. Que Doros soit appelée, par Scylax, ville des Sidoniens, c'est fort bien; cela signifie simplement que cette ville, quelle que fût sa position géographique, reconnaissait l'autorité de Sidon; mais dans Sarepta de Sidon, il y a, en outre, l'idée de proximité et d'une dépendance plus directe.

En effet, la distance qui sépare aujourd'hui Sarfand de Saïda est d'environ 7 kilomètres et demi; mais au temps de la prospérité de Sidon, lorsque cette ville contenait une nombreuse population

(1) *Rois*, liv. III, chap. xvii, 9 et 10. — Saint Luc, ch. iv, 26 : Σάρεπτα. — Josèphe, *Ant. jud.*, liv. VIII, ch. 7 : Σάρεφθα πόλις οὐκ ἄποθεν τῆς Σιδωνος καὶ Τύρου. — Pline, liv. V, chap. 47 : « Sarepta oppidum. » — Saint Jérôme, *Épître de Paule* : « Sidone » derelicta in Sareptæ littore Eliæ est ingressa turriculum.... » — Antonin Martyr, *Itinéraire* : Deinde venimus Sareptam quæ civitas modica est. » — J. Phocas, *Description des lieux saints* : Μετὰ τὴν Σιδόνα τὸ Σαραφθὰ κάστρον. — Edrisi, *Géographie*, t. I, 3^e clim., 5^e sect., p. 349. — Étienne de Byzance : Σάραπτα πόλις Φοινίκης. — Dans le poème énigmatique de Lycophon, on trouve Σάραπια, Sarapia, qui est probablement Sarepta.

(2) *Rois*, I, xv, 20. — *Rois*, II, xx, 14 et 19. — Josué, xvi, 6.

et couvrait une vaste superficie dont la ville actuelle ne donne aucune idée (1), lorsque Sarepta était également une localité importante, la distance devait être nulle ou à peu près nulle. Cette grande proximité avait une cause qu'il faut connaître.

Sidon était une ville extrêmement industrielle; indépendamment du verre, tous les métaux y étaient travaillés avec infiniment d'art, comme Homère nous l'apprend (2); et Sarepta, ainsi que son nom nous l'indique (3), était la *fonderie* qui fournissait les métaux aux artistes sidoniens. C'était en quelque sorte un vaste atelier annexé à Sidon. On comprend dès lors comment Sarepta est accompagnée du nom de Sidon, la première étant, avec raison, considérée comme une dépendance de la seconde.

Ceci explique comment Sarepta joue un rôle si peu important dans l'histoire; quand on avait parlé de Sidon, on se taisait sur Sarepta, son annexe; ceci explique encore pourquoi la décadence de Sarepta est si intimement liée à celle de Sidon; enfin, c'est pour cela sans doute que Scylax et Strabon, qui nomment la toute petite ville de ὀρνίθων πόλις « la ville des Oiseaux », ne nomment pas Sarepta. La première, quoique sous l'autorité des Sidoniens, avait une existence propre que celle-ci ne possédait pas au même point.

D'après les explications qui précèdent, le texte hébreu me semble avoir été bien compris par les juifs portugais d'Amsterdam et par Sante Pagnino; ils traduisent, les premiers, par : « Zarphatque a Zidon », et le dernier par : « Zarphat quæ est ipsa » Sidon » (4). Des voyageurs, parmi lesquels je désignerai M. Callier

(1) « Sidon était la plus grande ville de la Phénicie. » (Diodore de Sicile, liv. XVI, et Pomponius Mela, liv. I, ch. 42.) « Elle était comparable à Tyr. » (Strabon, liv. XVI, p. 756.)

(2) *Odyssée*, XV, vers 424.

(3) Tsarphat, de l'hébreu צרפח, Tsaraph, fonde les métaux.

(4) Traduction de la Bible par les juifs portugais d'Amsterdam. — Sante Pagnino, *Veteris et novi testamenti nova translatio*. — M. Movers (*Antiq. phén.*, 1^{er} vol., p. 88, note 24) fait dire à saint Luc : Σάρεπτα τῆς Σιδωνίας; la leçon est meilleure assurément, mais enfin le texte de saint Luc porte : Σάρεπτα τῆς Σιδωνίας. Je ne connais qu'un seul

et Mgr Mislin, ont vu des ruines près des écueils qu'on rencontre entre Saïda et Sarfand. Ces ruines, sur lesquelles se sont élevés les deux villages Aïn-al-Barok et Burge-al-Urby, ont appartenu à Sidon ; elles font connaître jusqu'où, de ce côté, s'étendait la grande métropole des Sidoniens.

Plusieurs géographes modernes, s'appuyant sur le texte erroné de Pline, ont pensé, bien à tort, que les restes de constructions, remarquées à Burge-al-Urby, indiquaient l'emplacement d'Ornithôn polis, « la ville des Oiseaux » ; c'était vouloir placer une ville entre Paris et Vincennes. La ville des Oiseaux était située au sud de Sarepta ; on en trouve encore des vestiges à quelque distance d'Adloun. Le temps, la main des hommes, et surtout les tremblements de terre ont fait disparaître presque complètement cette petite ville, tandis que ce qui lui avait donné son nom n'a pas cessé d'exister ; et aujourd'hui, comme il y a vingt siècles, les rochers voisins sont peuplés d'une multitude de colombes que l'Écriture appelle Jonâh (1).

Dans la phrase de Pline où il est question d'Ornithôn, une transposition me paraît évidente ; Ornithôn, je crois, doit être placé, non pas après, mais avant Sarepta. Au lieu de : « Inde Sarepta et » Ornithôn oppida », je serais d'avis de lire : « Inde Ornithôn et » Sarepta oppida », ou mieux encore : « Inde Ornithôn oppidum » et Sarepta » (2).

Strabon ne s'explique pas positivement sur l'emplacement occupé par Ornithôn polis ; il se borne à dire que Tyr est à 200 stades de Sidon, et que, dans l'intervalle, on rencontre la petite ville

auteur qui dise que Sarepta était un bourg des Tyriens : Σάραπτα χώρα Τυρίων (Achille Tatius, II, 47) ; mais les paroles d'un romancier qui vivait probablement vers la fin du III^e siècle de notre ère, sont sans autorité en présence des textes que j'ai cités. Je ne crois même pas nécessaire de faire remarquer, pour expliquer l'assertion de Tatius, qu'à plusieurs époques les rois de Tyr ont gouverné Sidon et le pays de Sidon.

(1) Mgr Mislin, *Les lieux saints*, t. I^{er}, p. 296 de la 4^{re} édit., 334 de la 2^e édit. — M. de Saulcy n'a pas vu ces ruines.

(2) Pline, V, 49.

appelée la ville des Oiseaux : ἐν δὲ τῷ μεταξύ πολίχων Ὀρνίθων πόλις (1). D'après ce texte, Mgr Mislin dit que la ville des Oiseaux était à égale distance de Sidon et de Tyr. L'interprétation est juste, mais la phrase de Strabon n'a pas ce sens rigoureux.

Tout ceci étant bien établi, revenons maintenant au texte de Scylax :

Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν, Βορινός, Πορφυρέων πόλις, Σιδὼν πόλις καὶ λιμὴν κλειστός, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων (ἀπὸ Λεόντων πόλεως μέχρι Ὀρνίθων πόλεως.....).

« Béryte ville et port, Borinos, la ville de Porphyreôn, Sidon ville et port fermé, la ville des Oiseaux dépendant des Sidoniens (depuis la ville des Lions jusqu'à la ville des Oiseaux.....) ».

Point de difficultés en ce qui regarde Béryte. Βορινός! Que doit-on entendre par ce mot? Est-ce le nom d'une ville, d'un fleuve? ou bien encore sert-il simplement à spécifier une circonstance relative à une ville précédemment nommée?

Si nous le recherchons dans les travaux des commentateurs, nous y verrons que Saumaise, Reland, et une foule d'autres après eux, ont pensé que, par la seule addition d'une lettre, de Βορινός on faisait Βόρεινος, pour Βόρειος « septentrional », et que dès lors le mot Βόρεινος devait se rapporter au mot λιμὴν « port », qui précède, et indiquer que le port de Béryte était au nord de la ville. M. de Saulcy, qui a visité Béryte et s'est convaincu de ses propres yeux que cette circonstance est exacte, n'hésite pas à se ranger de l'avis de Saumaise, et à déclarer que la correction ne saurait être un instant douteuse (2). M. Isambert, qu'il serait difficile d'accuser de trop d'indulgence pour les opinions de M. de Saulcy, abonde complètement ici dans son sentiment (3).

Plusieurs considérations militent en faveur de cette opinion, qui a trouvé tant de partisans : La correction est très-simple ; le

(1) Strabon, liv. XVI, p. 758.

(2) M. de Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. I^{er}, p. 55.

(3) *Bulletin de la Société de géographie*, 4^e série, t. VI, n^o 34 (octobre 1858), p. 202.

sens de la phrase ainsi achevée est parfaitement acceptable; elle exprime une chose vraie; enfin, dans le texte, Βορινὸς est un mot isolé; il n'est point, comme les noms des autres villes de la Phénicie, accompagné de πόλις ou de πόλις καὶ λιμὴν, ce qui peut donner à penser que Βορινὸς dépend ou de la phrase qui précède ou de la phrase qui suit.

Cependant des objections peuvent être faites, et elles ont de la valeur.

Dans le manuscrit, le mot Βορινὸς est marqué d'une ligne tracée à l'encre rouge; on doit donc en conclure que c'est un nom propre et non un adjectif se rapportant au port de Béryte. Ajoutons qu'il est contraire aux habitudes de Scylax de donner de semblables indications sur l'orientation des villes. Je ne connais d'exception que pour l'île de Crète, où l'on trouve des détails inusités sur la position géographique des villes; mais alors, pour indiquer la position septentrionale, l'auteur inconnu d'où est tirée cette partie du périple, se sert des mots πρὸς Βορέαν « vers le nord », et jamais de Βόρειος « septentrional ». De plus, cette indication se rapporte à la ville et non à une partie de la ville. Ainsi, en lisant: Κυδωνία καὶ λιμὴν κλειστὸς πρὸς Βορέαν, « Cydonie avec un port fermé vers le nord », on pourrait croire que πρὸς Βορέαν se rapporte à λιμὴν; il n'en est rien. Un examen plus attentif de tout le paragraphe montre que les derniers mots se rapportent à Cydonie et non uniquement à la position du port. D'après ces explications, il me semble qu'il est permis de douter qu'une seule fois, en parlant d'une ville qui n'offre rien de remarquable, il ait été employé une expression dont le sens ni la lettre ne se retrouvent nulle part ailleurs, soit dans les parties du périple écrites par Scylax, soit dans les parties rédigées par les compilateurs qui ont continué son œuvre.

Sidon, Acé, et d'autres encore, étaient des villes aussi importantes que Béryte, et Scylax ne dit rien de semblable sur le port de ces villes. Déterminés par quelques-unes de ces considérations,

M. Gail fils, et après lui M. Miller, ont rétabli, dans le texte, le mot *βορινός*, le considérant comme un nom propre de ville, et l'ont isolé en plaçant une virgule entre ce mot et le mot *λιμὴν* « le port » (de Béryte). Se conformant à l'avis de M. Miller, M. Lapie a écrit sur sa carte le nom de Borinos, et a placé cette ville inconnue à la tour al-Berujem que Zimmermann appelle Bourjel-Bradjiny.

Pour conserver, dans le texte de Scylax, le mot *βορινός*, je ne vois qu'un moyen, il consiste à admettre que du temps de ce géographe on disait : *Βορινός πορφύρων πόλις*, « Borinos la ville des pourpres ». Plus tard, *πορφύρων πόλις* fut changé en *πορφυρέων*, et devint un nom propre, ce qui est vrai; dès lors le mot *βορινός* disparut dans un temps postérieur à Scylax, et la ville ne fut plus connue que sous le nom de *Πορφυρέων*, Porphyréon. En retrouvant *βορινός* dans Scylax, on a continué à écrire *Πορφυρέων* au lieu de *πορφύρων*; d'où il est résulté l'apparence de deux villes, quoiqu'en réalité une seule existât sous ces deux appellations.

Tout cela ne repose que sur une hypothèse à laquelle il est difficile de s'arrêter; passons.

M. Müller reconnaît que la correction de Saumaise est fort acceptable; cependant il hésite, les objections de M. Gail fils lui semblent très-graves. D'abord il avait pensé que Borinos pourrait bien être Leontôn polis, qu'on voit apparaître dans une interpolation dont nous allons parler; puis, après la publication des travaux de MM. de Saulcy et Isambert, il a cru devoir adopter la leçon suivante : *Βηρυτός πόλις καὶ λιμὴν, Δεόντων πόλις, Πορφυρέων πόλις, βοστρινός ποταμός, Σιδὼν* (1)... « Béryte, ville ayant un port, Leontôn polis, la ville de Porphyréon, la rivière Bostrinos, Sidon... » Ainsi il déplace *βορινός* pour y mettre *Δεόντων πόλις*, et il transforme *βορινός* en *βοστρινός ποταμός*, qu'il place avant Sidon. Je ne puis accepter cette correction, mais je m'empresse de dire que je la préfère

(1) *Prolegomena, addenda et corrigenda*, p. 138.

de beaucoup au maintien de βορινός, mot étrange qu'on ne retrouve dans aucun géographe d'aucun temps, et qui, par conséquent, doit disparaître d'une édition soignée.

Voici sur quoi je me fonde pour rejeter la leçon de M. Müller : je ne crois pas que, dans le texte de Scylax, βοστρινός ποταμός puissent être substitués à βορινός; le géographe n'a pas pu employer une appellation poétique qu'on ne retrouve nulle part, qui était inconnue, et qui, dans Denys le Périégète, n'est pas un nom propre, comme je crois l'avoir démontré; et j'ajoute que, malgré toute l'incohérence qu'on peut reprocher à Scylax, il est peu probable que ce géographe qui, depuis le Thapsaque, ne nomme aucune rivière; qui passe sous silence le Lycos, l'Adonis, l'Éleuthéros, le Tamyras; il est peu probable, dis-je, qu'il lui ait plu de mentionner la petite rivière qui coule au nord de Sidon.

Quant à moi, je pense que βορινός, transformé en βοστρινός, peut garder la place qu'il occupait dans le texte, et servir à indiquer la position du port de Béryte par rapport à Bostra, ou bien être placé avant Béryte et par conséquent après les deux mots και λιμην, dont on ne voit plus l'utilité après τῆρος devenu ἀκρωτήριον. Dans le premier cas, on aurait : Βηρυτὸς πόλις και λιμην βοστρινός, « Béryte ville avec un port bostrinien »; et dans le second cas, on aurait : και λιμην βοστρινός, βηρυτὸς πόλις και λιμην, « et le port bostrinien, Béryte ville et port »; λιμην βοστρινός tiendrait lieu de βόστρα πόλις και λιμην.»

Ceci est justifié par l'importance de Bostra ou Botrus, qui était bien phénicienne; puis je trouve dans Scylax des exemples de cette manière de désigner des villes. Au paragraphe de la Sicile, je lis : Σύμαϊθος ποταμός και πόλις Μεγαρίς και λιμην ξιφωνείος (1). Doit-on traduire : « le fleuve Symèthe et la ville de Mégare avec un port appelé Xiphonien », ou bien : « le fleuve Symèthe et la ville de Mégare et le port Xiphonien », les deux derniers mots ayant la

(1) Scylax, § 43.

même signification que *Xiphonia* ville ayant un port. La première traduction peut être soutenue, quoique πόλις soit avant Μεγαρίς, contrairement aux habitudes de Scylax ; mais ce n'est pas la seule fois qu'il y déroge ; ainsi και πόλις Αστακός και λιμὴν (1) signifie bien : « et la ville d'Astacos ayant un port ». La seconde traduction est, je crois, la meilleure. Au nord de Mégare hybléenne il existait une ville de Xiphonia, près du cap Xiphonien (2). Scylax s'est donc servi des expressions λιμὴν Ξιφώνειας, au lieu de Ξιφωνία πόλις και λιμὴν. Et malgré l'assertion de Strabon et d'Étienne de Byzance, si l'on mettait en doute l'existence de Xiphonia, dont on a peu parlé, toujours est-il que λιμὴν avec un adjectif dérivé d'un nom de ville ou d'un nom de personne, est une tournure familière à Scylax pour remplacer le nom de la ville et indiquer qu'elle avait un port. En voici des exemples : και λιμὴν Ἀφροδίσιος, « et le port aphrodisien », pour και πόλις Ἀφροδίτης και λιμὴν, « et la ville de Vénus et un port » ; και λιμὴν Μυριάνδρος, « et le port Myriandros », pour και πόλις Μυριάνδρος και λιμὴν, « et la ville de Myriandros et un port » ; Ἀσίνη, Μεθώνη, Ἀχιλλεῶς λιμὴν, και ἀντίπυγος τούτου Ψαμαθοῦς λιμὴν (3), « Asine, Méthone, le port Achillée et le port Psamathus qui lui est adossé ». Il s'agit de deux ports de Laconie que séparait le cap Ténare. De même que Scylax, Pausanias ne parle que du port de Psamathus ; mais, indépendamment du port, il y avait une ville, si nous en croyons Strabon, Pline et Étienne de Byzance.

Par cette longue discussion, j'ai désiré démontrer qu'on peut lire : Βηρυτὸς πόλις και λιμὴν βοστρινός, et alors ce dernier mot indique simplement que le port de Béryte était situé du côté de Bostra ou

(1) Scylax, § 34.

(2) Strabon, liv. VI, p. 267 : τὸ τῆς Ξιφωνίας ἀρωτήριον, « le cap de Xéphonie » (capo della S. Croce). M. Delaporte du Theil traduit : « le promontoire Xiphonia ». — Diodore de Sicile, liv. XXIII, 5 : Annibal était venu à la tête d'une flotte jusqu'à Xiphonie (Ξιφωνίαν) pour donner du secours à Hiéron. — Étienne de Byzance : Ξιφωνία πόλις Σικελίας. — Un cap et un port, c'est certain ; une ville, c'est moins sûr.

(3) Scylax, § 46.

Botrus, ce qui est vrai; ou bien : καὶ λιμὴν Βοστρινός, καὶ Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμὴν, **et, dans ce cas, λιμὴν Βοστρινός sont là pour Βόστρα πόλις καὶ λιμὴν, de même que λιμὴν Σιφώνειος tiennent lieu de Σιφωνία πόλις καὶ λιμὴν.**

C'est là ce que je préfère, ne pouvant pas admettre βόρεινος, qui est contraire aux habitudes de Scylax.

Je n'ai point compris la polémique engagée sur le mot qui, dans le texte de Scylax, vient après le port de Sidon. Faut-il κλειτός « illustre », ou κλειστός « fermé »? Pourquoi ce doute? Le manuscrit porte κλειστός, et ce mot est un de ceux que Scylax emploie le plus fréquemment, toutes les fois que la ville qu'il nomme a un port fermé. On le retrouve après Ambracie, Paros, Samos, Priène, Halicarnasse, Salamine dans l'île de Chypre, Cydonia et Phalassarna en Crète, et dans maints autres endroits; κλειστός doit donc être conservé.

M. Müller suppose que Λεόντων πόλις et Πορφυρέων étaient deux localités distinctes, et je crois avoir montré que c'étaient deux appellations désignant la même ville. Mais, dira-t-on, Λεόντων πόλις se trouve dans le texte de Scylax, qui contient aussi le nom de Πορφυρέων; dès lors il n'est plus possible d'affirmer qu'aucun auteur ne nomme à la fois ces deux villes.

A cela je réponds catégoriquement : non, Λεόντων πόλις n'est pas dans le texte de Scylax; non, la phrase tronquée à laquelle on fait allusion n'est pas de Scylax.

Est-ce bien sérieusement qu'on peut ranger Λεόντων πόλις parmi les villes phéniciennes énumérées par le géographe grec? Rappelons les quelques mots qui donnent lieu au débat : ἀπὸ Λεόντων πόλεως μέχρι Ὀρνίθων πόλεως (1).... « depuis la ville des Lions jusqu'à la ville des Oiseaux.... » Comment ne pas reconnaître là une interpolation, ainsi que l'ont pensé presque tous les commentateurs? Dans un temps postérieur à Scylax, alors que Πορφυρέων était appelé

(1) πόλεως au lieu de πόλιος; la correction est de Vossius.

Λεόντων πόλις, la note a été écrite à la marge par quelqu'un qui voulait indiquer ou chercher la distance entre Porphyréon et la ville des Oiseaux, et de la marge elle a passé dans le texte qu'elle coupe d'une manière étrange, n'ayant aucune liaison ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit (1).

Fréquemment Scylax interrompt l'énumération des villes pour donner la distance entre deux lieux éloignés, le plus généralement entre les lieux par où commence et finit un paragraphe; c'est ainsi que, quelques lignes plus loin, se trouve mentionnée la distance du fleuve Thapsaque à Ascalon; mais il n'indique pas la distance de deux villes séparées seulement par un intervalle de quelques stades.

Que si cependant cette note était de Scylax, ce que je n'admets pas, il ne faudrait pas le moins du monde en conclure que la ville des Lions était située au sud de la ville des Oiseaux, comme on l'a prétendu; elle ferait supposer, au contraire, que le nom de la ville des Lions, écrit autrefois par Scylax et placé par lui je ne sais où, mais assurément au nord de la ville des Oiseaux, aurait disparu du manuscrit. J'ai longuement exposé les motifs qui me font croire qu'il n'en est pas ainsi, et que Scylax n'a pas connu le nom de Λεόντων πόλις donné postérieurement à Πορφυρέων.

Pour supposer que Λεόντων πόλις se trouve dans l'énumération du géographe grec, à la place qu'elle occupe dans le manuscrit, il faut nécessairement retrancher les mots ἀπὸ-μέχρι, « depuis-jusqu'à, » et je ne sais par quoi l'on justifierait cette suppression; mais aussitôt surgit une difficulté. Après Λεόντων πόλις on rencontrera Ὀρνίθων πόλις, dont il a déjà été question après Sidon, c'est-à-dire à sa véritable place; il y avait donc deux villes appelées Ὀρνίθων

(1) Reland s'étonne de la structure de cette phrase, et ajoute la note suivante, page 434 : « Illud ἀπὸ et μέχρι videtur secum postulare πλοῦς vel simile quid, uti στάδια; » at nec antea meminit Leontopolis. » L'interpolation a été indiquée particulièrement par M. Gail fils.

πόλις, l'une au nord, l'autre au sud de Λεόντων πόλις? C'est tomber dans l'absurde. Afin de tourner cette difficulté si grave, on dit que les deux noms d'Ὀρνίθων πόλις, quelle que soit la place qu'ils occupent, désignent la même ville, et que le géographe a voulu donner la distance de cette localité à Λεόντων πόλις, qui était plus au sud, vers l'embouchure du nahr-al-Kasmyié. Ceci n'est pas plus admissible que tout le reste; car, dans l'énumération des villes, Scylax procède toujours du nord au sud, et, dans le cas supposé, il aurait dit : ἀπὸ Ὀρνίθων πόλεως μέχρι Λεόντων πόλεως.... « depuis la ville des Oiseaux jusqu'à la ville des Lions.... »

Au temps où la note marginale a été écrite, Λεόντων πόλις substituée à Πορφυρέων ne pouvait laisser dans l'esprit ni doute ni confusion; si l'auteur de cette note eût voulu également indiquer la distance de Tyr à Acé, il eût appelé cette dernière ville Ptolémaïs, et nous ne devrions pas plus chercher Ptolémaïs à côté d'Acé que nous ne devons chercher la ville des Lions à côté de Porphyréon.

Ma conclusion est celle-ci : la phrase incomplète dont il s'agit n'est pas de Scylax; dès lors elle doit être retranchée du texte de ce géographe. Que si l'on est encore arrêté par quelques doutes, ou si l'on hésite à faire disparaître une phrase du texte, même en avouant qu'elle y est déplacée, elle doit être mise entre parenthèses, après avoir été complétée par στάδια σ' « 200 stades »; c'est le nombre de stades que l'on comptait entre Porphyréon et la ville des Oiseaux.

Quelques mots sur Tyr; ils sont nécessaires pour comprendre ce qui suit.

Tyr se dit en hébreu **צור**, *Zor*, *Tsor*, ou *Sor*, que d'autres prononçaient *Sar*, *Sur*; puis, suivant l'habitude des Araméens, par le changement si fréquent de *s* en *t*, *Tor*, *Tur*, d'où les Grecs ont fait **Τύρος** et les Latins *Tyrus*, et ensuite **Τυρίος** et *Tyrius*, « un Tyrien ». Quoique les Grecs aient connu les diverses formes du nom de Tyr, ils ont invariablement écrit **Τύρος** et **Τυρίος**; il n'en est pas de même

des Romains; leurs poètes ont fait revivre la forme archaïque *Sar*, d'où ils ont fait *Sarranus*, employé pour *Tyrius* :

- « Ut gemma bibat, et Sarrano indormiat ostro (1). »
 « Sarrano murice fulgens (2). »
 « Sarra, Tyros insula (3). »
 « ad id purpuram ex Sara tibi
 » Attuli.... (4). »

On savait si bien que Tyr avait autrefois été appelée Sar ou Sarra, qu'Aulu-Gelle cite cet exemple dans une énumération de pays et de villes qui ont changé de nom : « Tyrus ante Sarra dicta est (5). » Servius, le commentateur de Virgile, le dit aussi de la manière la plus brève, et en même temps la plus claire : « (urbs) quæ nunc » Tyros dicitur, olim Sarra vocabatur (6). »

Les expressions de Servius sont remarquables; elles traduisent presque littéralement le commencement de la phrase que nous allons examiner. Après tous ces exemples, que dire de Reichard, qui prétend que Servius se moque lorsqu'il veut établir l'identité entre Sarra et Tyr (7)?

La ville de Tyr était bâtie dans une île; elle avait un port fermé; à 30 stades au sud de Tyr, sur le continent, se trouvaient des sources abondantes qui ont été connues sous le nom de puits de Salomon. L'eau qui en sortait prenait deux directions différentes; une partie était conduite par un aqueduc vis-à-vis de Tyr, et était reçue dans un grand réservoir; ce qui n'allait pas à Tyr suivait la pente du terrain, se dirigeait vers l'ouest, et formait un ruisseau qui se jetait dans la mer (8).

(1) Virgile, *Géorg.*, II, vers 506.

(2) Silius Ital., liv. XV, vers 205.

(3) Festus.

(4) Plaute, *Truculentus*, acte II, scène VI, vers 58.

(5) Aulu-Gelle, liv. XIV, chap. 6.

(6) Servius, note sur le vers 506.

(7) Reichard, *Orbis terrarum antiquus*, au mot *SAREPTA*.

(8) « Saladin vint pour assiéger Tyr et campa près d'un ruisseau dans le voisinage de la ville. (Ibn-al-Atir. — Extraits de M. Reinaud, p. 221.) »

Dans la grande plaine de Tyr, c'est-à-dire sur le vaste espace compris entre la mer et des collines qui bornaient cette plaine vers l'est, on avait élevé des habitations, des magasins et des chantiers pour les approvisionnements de la marine. C'était une dépendance de Tyr, ou plutôt c'était la partie continentale de la ville de Tyr, dont elle portait le nom; elle n'en avait point d'autre. Les Babyloniens avaient commencé la ruine de ce faubourg; les matériaux les plus voisins de la mer servirent plus tard à Alexandre pour l'établissement de sa chaussée. Il ne resta à peu près intacts que les habitations les plus éloignées de Tyr, les plus rapprochées des puits de Salomon. A l'époque où nous reporte le périple de Scylax, la destruction opérée par Alexandre n'avait pas eu lieu, et les constructions étaient encore nombreuses; au temps de Strabon et de Ptolémée, le quartier encore habité du faubourg continental de Tyr fut appelé Palætyr; non pas qu'il fut plus ancien que la ville insulaire, mais son nom indiquait que le lieu qui le portait avait fait partie de Tyr, et en même temps qu'il avait beaucoup perdu de son ancienne prospérité (1).

Cela dit, prenons le texte de Scylax, non pas celui qui a subi les prétendues corrections des commentateurs, mais le texte du manuscrit. Nous y verrons qu'avec le changement d'un mot et le rétablissement d'une lettre oubliée, il est parfaitement clair et que tout s'explique facilement. Scylax continue l'énumération des villes phéniciennes, et dit : Τυρίων πόλις Σάρα, εἶτα ἄλλη πόλις Τύρος, λιμένα ἔχουσα ἐντὸς τείχους • αὕτη δὲ ἡ νῆσος βασιλεία Τυρίων (2), καὶ ἀπέχει στάδια ἀπὸ θαλάττης γ'. Πάλιν Τύρος πόλις καὶ ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ, καὶ πόλις Τυρίων ἐστὶ καὶ ποταμὸς.

Je traduis littéralement : « La ville des Tyriens Sara, appelée ensuite autrement la ville de Tyr, ayant un port dans l'intérieur des murs. Cette ville, siège de la puissance des Tyriens, est une

(1) Tout ce que je viens de dire est prouvé, au moins je le crois, dans mes *Recherches sur Tyr et Palætyr*.

(2) Τυρίων au lieu de Τυρίου; la correction est de Vossius.

île, et elle est éloignée de *trois stades de la mer*. De nouveau la ville de Tyr et un ruisseau qui la traverse ; la ville et le ruisseau dépendent des Tyriens. »

Sauf l'erreur évidente sur la distance de l'île au continent, cette description est fort exacte, et dès lors le texte doit être respecté.

N'ayant pas vu, ou plutôt n'ayant pas admis l'identité entre Σάρα et Τύρος, Vossius de Σάρα εἶτα a fait Σάραπτα (1); il n'a donc pas donné aux premiers mots de la phrase le sens qu'ils doivent avoir, et j'en suis d'autant plus étonné qu'il aurait dû s'apercevoir que cette construction de phrase : Τυρίων πόλις Σάραπτα, est contraire aux habitudes constantes de Scylax, qui aurait dit : Σάραπτα ou mieux Σάρεφθα πόλις Τυρίων. Ici il fallait bien que Scylax commençât par Τυρίων πόλις, afin que Σάρα fût près de tout ce qui suit ce mot et sert à l'expliquer. Mais ce qui est bien plus concluant, ce qui, sans hésitation possible, doit faire rejeter la correction de Vossius, c'est qu'elle énonce un fait complètement faux. Sarepta n'était point sous l'autorité des Tyriens; cette ville était sous la dépendance immédiate de Sidon, comme je l'ai démontré. Je ne crois pas qu'il y ait de fait mieux constaté que la dépendance de Sarepta par rapport à Sidon, par conséquent, d'erreur plus évidente que celle qui a été commise par Vossius, et sans cesse reproduite d'après l'autorité de ce savant.

Le mot ἄλλη n'a pas le sens de ἐτέρα, et n'a pas été placé là mal à propos par un copiste. Dans le manuscrit il est écrit avec l'iota souscrit; il signifie la même chose que ἄλλως, et doit être conservé tel qu'il est écrit; sans lui la phrase cesserait d'être aussi claire.

Puisque Tyr était dans une île qu'elle occupait tout entière, elle ne pouvait pas être éloignée de trois stades de la mer, c'est évident; aussi quelques commentateurs ont-ils proposé de remplacer ἀπὸ θαλάττης γ' par ἀπὸ τῆς γῆς γ'. Cette correction, dictée par le bon

(1) Reland attribue cette erreur à Saumaise.

sens, faisait disparaître une absurdité, tout en laissant subsister une erreur dans la dernière lettre de la phrase (1).

La nécessité d'un changement quelconque dans le texte n'a pas paru évidente à M. de Sainte-Croix, et à bien d'autres avant lui. Ils ont pensé que la distance de trois stades se rapportait à Palætyr, et que, par conséquent, θαλάττης devait être maintenu. Ils terminent à βασιλεια Τυρίων ce qui concerne Tyr, et, joignent à Palætyr ce qui suit; ils lisent donc ainsi : καὶ ἀπέχει στάδια ἀπὸ θαλάττης γ' Παλαίτυρος πόλις, « et la ville de Palætyr est éloignée de trois stades de la mer. » Tel est le sens, il faut l'avouer, que j'ai trouvé adopté à peu près par tous ceux qui se sont occupés de Tyr. Le moindre examen suffit pour faire rejeter cette leçon. Ainsi que je l'ai déjà fait observer, la construction toujours adoptée par Scylax n'admet pas d'inversions; le géographe aurait dit : καὶ Παλαίτυρος πόλις ἀπέχει στάδια γ' ἀπὸ θαλάττης. De plus, en jetant les yeux sur le manuscrit, il est impossible de ne pas reconnaître que les mots ἀπὸ θαλάττης γ' qui terminent la page 92, finissent en même temps la phrase et l'alinéa, et que dès lors on ne peut pas y joindre les premiers mots de la page suivante. Enfin, ce qui est plus grave, dans Scylax il n'est pas question de Palætyr; telle est au moins mon opinion. La première ligne de la page 93 commence par les mots : Πάλιν Τύρος πόλις; Vossius a proposé de lire : Παλαίτυρος πόλις; la correction a paru si heureuse, qu'elle a été immédiatement acceptée, et depuis lors elle n'a pas été contestée. Et cependant il s'élève contre elle de sérieuses objections. Comme je l'ai expliqué plus haut, ce qui existait vis-à-vis de Tyr n'était qu'un faubourg de Tyr portant le même nom que la ville insulaire. Lorsque cette partie de Tyr apparaît sous le nom de Palætyr, elle n'était pas sur le bord de la

(1) Reland, ne comprenant pas la phrase sur Tyr, la termine à νῆσος et en commence une autre par les mots βασιλεια Τύρου καὶ ἀπέχει, et il ajoute : « Puto sequentia a prio- » ribus esse divellenda, ut sensus sit regiam Tyriorum tribus stadiis a mari esse » remotam. Quis enim dixerit insulam esse tribus stadiis a mari remotam? dici debuisset » a continente. » (*Palestina*...., p. 431.)

mer; Ptolémée ne l'y place pas. Même en admettant l'existence de Palætyr du temps de Scylax comme ville distincte de Tyr, ce géographe n'en aurait pas parlé, puisqu'il ne fait mention que des villes phéniciennes baignées par la mer, et surtout il n'aurait pas parlé d'une distance de trois stades (555 mètres), distance tout à fait insignifiante lorsqu'il s'agit de l'intervalle qui sépare une ville des côtes de la mer; tandis qu'il est naturel qu'il ait indiqué la largeur du détroit qui existait entre Tyr insulaire et le continent, comme il l'avait déjà fait pour Arados.

C'est dans le chiffre donnant la largeur du détroit que gît l'erreur dont j'ai parlé, erreur qui, comme presque toujours, provient de l'emploi fréquent des abréviations et des ligatures. La syllabe $\sigma\tau\alpha$, surmontée d'un δ , représentait le mot $\sigma\tau\acute{\alpha}\delta\iota\alpha$. Le détroit ayant 4 stades de largeur, et les Grecs se servant de δ' pour exprimer le nombre quatre, il fallait donc qu'on écrivît deux δ de suite; car le chiffre se trouvait quelquefois avant, mais le plus souvent après le mot stades, quelle que fût la place que ce mot occupât dans la phrase. Le passage que nous examinons, à lui seul, en offre quatre exemples. J'ai cherché avec une scrupuleuse attention et n'ai pas trouvé une seule fois dans Scylax le chiffre séparé du mot stades, qu'il suit presque toujours. Or, un copiste a omis un δ ; de là toute l'erreur. Le γ qui termine la page et qui, surmonté d'un ς et d'une ligne courbe, signifiait *terre*, est devenu le chiffre trois en prenant un signe particulier qui tient la place de l'accent aigu, et on lui a donné cette signification, bien qu'il occupât une place qui n'est pas la sienne, puisqu'il est séparé de $\sigma\tau\acute{\alpha}\delta\iota\alpha$; enfin, pour que la phrase eût un sens, même un sens faux, le mot $\gamma\tilde{\eta}\varsigma$, changé en γ' , a nécessité le mot $\theta\alpha\lambda\acute{\alpha}\tau\tau\eta\varsigma$ au lieu de $\tau\tilde{\eta}\varsigma$, qui subsistait primitivement. D'après ces applications, je crois qu'il faut lire : $\alpha\pi\acute{\epsilon}\chi\epsilon\iota \sigma\tau\acute{\alpha}\delta\iota\alpha \delta' \acute{\alpha}\pi\omicron \tau\tilde{\eta}\varsigma \gamma\tilde{\eta}\varsigma$.

Le passage étant ainsi restauré, Scylax s'accorde parfaitement avec Quinte-Curce et Diodore de Sicile, et, ce qui vaut mieux encore, avec la réalité; car il est bien constant que le

détroit qui séparait Tyr du continent avait 4 stades de largeur.

Lorsque, après avoir quitté les côtes du continent pour nommer les villes qui se trouvent dans une île voisine, Scylax revient à la terre ferme, il commence toujours sa phrase par ces mots : ἐπάνειμι δὲ πάλιν ἐπὶ τὴν ἤπειρον, « je reviens de nouveau au continent. » Quelquefois, mais bien rarement, les trois derniers mots sont omis (1), et je pense que c'est un oubli du copiste. Quant à πάλιν seul et non précédé de ἐπάνειμι, je ne l'ai trouvé que dans le passage qui nous occupe.

La formule dont j'ai parlé est constamment employée par Scylax lorsqu'il a donné quelque développement à la description d'une ou de plusieurs îles; quand il s'est borné à nommer une île et la ville qu'elle contenait, le plus souvent il commence encore la phrase suivante par ἐπάνειμι δὲ πάλιν ἐπὶ τὴν ἤπειρον (2); quelquefois cependant il supprime cette transition (3).

Cela posé, voici les inductions qu'on peut en tirer. La ville de Tyr avait ceci de particulier qu'elle était bâtie dans une île avec une partie d'elle-même sur le continent. Il n'y avait pas deux villes du même nom, mais deux parties de Tyr, et Scylax les décrit l'une après l'autre. Dans la phrase qui précède, remarquons ces mots : αὕτη δὲ ἡ νῆσος, « et celle-ci est une île. » En parlant d'Arados, Scylax a dit simplement : Ἄραδος νῆσος; ici, pourquoi αὕτη? C'est que la ville de Tyr, qui a un port intérieur, qui est le siège du gouvernement des Tyriens (αὕτη, celle dont il parle en ce moment), est située dans une île; mais l'île ne contient pas toute la grande métropole phénicienne; quand le géographe revient au continent, il ne rencontre pas une ville nouvelle, il trouve de nouveau (πάλιν) la ville de Tyr (Τύρος πόλις); et la ligne rouge, indiquant un nom propre de ville, est placée, avec raison, sur le mot τύρος.

Tout cela me semble très-clairement exprimé. Pourquoi donc ne

(1) Thasos, § 67.

(2) Égine, § 53.

(3) Belbina, § 54.

pas voir ce qui est, et se donner tant de peine pour chercher ce qui n'est pas ! Dans une circonstance analogue, Pline dit (1) : « hinc rursus (Syria) ; » c'est la traduction et l'interprétation de *πάλι*. La phrase de Pline n'a jamais paru obscure ; celle de Scylax, dont elle est une reproduction, me semble tout aussi claire.

La première ligne du feuillet lacéré finit par un τ . C'était par cette lettre que commençait un mot disparu et qu'il s'agit de restituer. Vossius a rempli la lacune par $\omega\nu$ *Ἐκδίππων* ; il termine donc la première ligne par ces trois mots : *πόλις τῶν Ἐκδίππων*. Ecdippa était bien une ville phénicienne, et elle était située au sud de Tyr ; c'est vrai, mais cela seul est vrai, et il n'en est pas moins certain que la restitution est la moins heureuse qu'ait faite Vossius, auquel on en doit tant d'excellentes. Gronovius avait été frappé de l'in vraisemblance de cette restitution.

En effet, qu'on cherche bien, on ne trouvera pas dans Scylax un seul exemple analogue à *πόλις τῶν Ἐκδίππων*. Et d'abord l'emploi de l'article serait un motif de rejet, n'y en eût-il pas d'autre (2). Puis, suivant sa coutume constante, Scylax aurait dû dire : *πόλις Ἐκδίππα*, ou *Ἐκδίππα πόλις*. Cependant on trouve *ὄρνιθων πόλις*, c'est très-vrai ; mais ces mots signifient : « la ville des Oiseaux », et *ὄρνιθων* n'est pas un nom propre.

Doit-on supposer que, dans l'intention de Vossius, la restitution adoptée par lui avait le sens de « ville des Ecdippiens ? » Je ne le pense pas. Dans cette hypothèse, le géographe aurait dit : *πόλις τῶν Ἐκδιππίτων* ; et ici la faute grammaticale ne serait pas la plus grave ; car lorsque Scylax, après avoir nommé une ville, ajoute : *πόλις Τυρίων, πόλις Σιδονίων*, cela signifie : « ville dans la dépendance des Tyriens, ville dans la dépendance des Sidoniens. » Chez Scylax, *πόλις*

(1) Pline, V, 48.

(2) Scylax proscrit d'une manière presque absolue l'article devant les noms de villes, de peuples, et devant le mot ville. Les exceptions à cette règle générale que l'auteur s'est imposée sont tellement rares, que, quand par hasard on trouve un article, on est tenté de croire qu'il s'est glissé par erreur dans le texte.

τῶν Ἐκδιππίων, ne voudrait pas dire Ecdippa, mais signifierait : « ville dans la dépendance d'Ecdippa. » Les commentateurs, depuis Gronovius, ont compris comme lui qu'il était difficile d'accepter la restitution de Vossius; cependant, faute de mieux, ils l'ont maintenue dans les éditions successivement publiées; et, comme s'il n'y avait pas de doute à cet égard, dans l'énumération des villes maritimes de la Phénicie, on ne manque pas de placer Ecdippa, en s'appuyant sur l'autorité de Scylax. Je proteste.

La lecture attentive du texte, et des études antérieures sur la topographie de Tyr, m'avaient fait croire, avant d'avoir consulté le manuscrit, que le τ était la première lettre du mot Τύρου. Il me semblait que le sens de la phrase exigeait ce mot et n'en pouvait pas admettre d'autre. Une chose m'avait frappé : Au verso du feuillet lacéré, il ne manquait au commencement de la première ligne qu'une seule lettre, Α, par laquelle commençait le mot Ἀραβίας; j'en concluais qu'au recto le mot qui terminait la ligne devait être fort court, comme le mot Τύρου, que j'y plaçais, et qui seul, à mon sens, devait s'y trouver. Je me trompais sur l'espace; sur tout le reste ma conjecture était vraie; seulement ce n'est pas Τύρου qui terminait la ligne, c'était Τυρίων. Il me semble qu'il ne peut pas y avoir de doute pour quiconque a le manuscrit sous les yeux. Le mot Τυρίων se trouve répété bien des fois dans ce paragraphe; il est toujours écrit de la même manière : τυρί surmonté d'une ligne courbe qui remplace les deux dernières lettres et embrasse tout le mot à partir du milieu du τ. Or, au-dessus du τ et des lettres qui manquent, on voit une grande partie de la ligne courbe qui tenait lieu des lettres ῶν, absolument comme on le remarque au-dessus de la syllabe τυ... qui termine la seconde ligne lacérée, et qui commençait bien le mot τυρίων, ce que personne n'a jamais contesté (1).

(1) Vossius est le premier qui ait émis cet avis. C'est également lui qui a proposé de terminer la ligne par le mot Κάρμηλος.

Ne voulant rien négliger de ce qui peut confirmer ma conjecture, j'ajouterai que dans l'article τῶν la tête du τ est beaucoup plus longue ; la ligne courbe embrasse toute cette lettre, au lieu de commencer seulement au milieu ou à la fin, comme sur le τ de τυρίων ; enfin, à sa partie droite, cette ligne prend une inflexion particulière et bien marquée qu'on ne remarque pas dans les noms au génitif pluriel (1).

Comme à moi, l'évidence apparaîtra, je n'en doute pas, à toute personne qui apportera quelque attention à l'examen du manuscrit.

Le mot τυρίων, à lui seul, ne remplissait pas la place ; la ligne, je pense, était terminée par ἐστὶ. Je lis donc : καὶ πόλις τυρίων ἐστὶ καὶ ποταμὸς, « et la ville et le ruisseau dépendent des Tyriens. » Il ne me reste plus absolument aucun doute sur la restitution de τυρίων, mais je crois qu'autrefois Scylax avait dû écrire τύρου ; alors la phrase signifiait : « la ville et le ruisseau font partie de Tyr. » Le sens est meilleur et convient mieux à la description de Tyr.

Ἐξω πῆ πόλις, autre difficulté. Vossius a proposé, bien à tort, de lire : ἐξῆς βήλος πόλις, « ensuite vient la ville de Bélus. » Une ville de ce nom n'a jamais existé, et pour restaurer un auteur il n'est pas permis d'inventer. Mais il existait un fleuve Bélus, qui se jetait dans le golfe au sud d'Ace, après avoir traversé des marais fangeux, d'où lui venait son nom : βήλος, pour πηλός, « bourbe, limon. » Josèphe le nomme βήλειος, de πηλαῖος, « fangeux », et Pline l'appelle à la fois Bélus et Pagida, de πηγή, « source » (2).

On a encore proposé de lire ἐξῆς Ἡφα, « ensuite vient Hêpha. » Il y a là une grave erreur de chronologie. Au sud du Bélus, au

(1) Voyez particulièrement les paragraphes 55, Corinthie ; 57, Attique ; 59, Béotie ; 102, Cilicie.

(2) D'après une opinion souvent reproduite, le fleuve Belos devrait son nom à Baal. (Mgr Mislin, t. II, ch. XVIII, p. 35.) Le Bélus sort du marais Cendevia.

Les deux appellations conservées par Pline se trouvent réunies dans l'un des noms (Πηγέβηλος) d'un autre fleuve Bélus, près de l'Euphrate. Il est appelé Βήλος, Βήλ, Βηλίβος, Βέλευς, Πηγέβηλος, et Ζαβδίβηλος.

pied du mont Carmel et vis-à-vis d'Ace, dont elle était séparée par toute la largeur du golfe, il existait, il est vrai, une ville que, dans certains écrivains postérieurs à l'ère chrétienne, on trouve appelée Ἰφά; mais dans les siècles antérieurs, et par conséquent à l'époque où nous reporte le périple de Scylax, elle était connue sous un autre nom. Puis, pourquoi ἐξῆς, qui ne présente pas le même son que ἔζω, ce qui n'explique pas la cause de l'erreur du copiste? Pourquoi ἐξῆς seulement avant Ἰφά, lorsqu'il ne se trouve nulle part dans le reste de l'énumération? Enfin, lorsque Scylax a besoin d'exprimer l'idée que représente ἐξῆς, il se sert plutôt du mot εἶτα.

J'aimerais mieux ἔσω Βήλου πόλις Τυρίων, « ville des Tyriens en deçà du Bélus. » L'erreur du copiste, trompé par la similitude des sons, se comprend à merveille, et le sens est parfaitement exact; Ace était bien dans les environs du Bélus et en deçà par rapport à Tyr, en suivant l'ordre de description adopté par le géographe. Mais ici se présente cette question souvent reproduite : pourquoi Scylax aurait-il fait mention du Bélus lorsqu'il a négligé de parler de plusieurs fleuves plus importants? On peut répondre que le Bélus, à l'embouchure duquel se tirait le sable qui servait à la fabrication du verre (1), était plus digne d'attention qu'une foule d'autres rivières plus considérables peut-être par l'étendue de leurs cours. Si l'on admettait cette leçon, il faudrait lire : καὶ Ἄκη πόλις, ἔσω Βήλου ποταμοῦ πόλις Τυρίων, « et la ville d'Ace, ville des Tyriens, en deçà du fleuve Bélus. »

Mais quoi! ne serait-il donc pas possible de conserver le texte tel qu'il se trouve dans le manuscrit? Je le crois, et j'interprète ainsi les mots que nous examinons : « la ville d'Ace, ville jusqu'à un certain point en dehors des Tyriens, » c'est-à-dire en dehors de leur autorité, ou bien : « ville des Tyriens à peu près en dehors, » c'est-à-dire en dehors du pays qui leur était plus spécialement soumis.

(1) « Belus amnis judaico mari illabitur; circa ejus os lectæ arenæ admixto nitro in vitrum ex coquantur. » (Tacite, *Hist.*, liv. V.)

Ce dernier sens, que je crois le meilleur, énonce une chose vraie, puisque Ace était sur les limites du pays des Tyriens. De plus, le mot ἔξω prend, dans cette phrase, une acception que Scylax lui donne souvent ; il signifie *extérieur*, comme dans cette autre phrase : Ἐχομένη δὲ Μεγαρίδος πόλις ἐστὶ Συράκουσαι, καὶ λιμένες ἐν αὐτῇ δύο· τούτων ὁ ἕτερος ἐντὸς τείχους, ὁ δ' ἄλλος ἔξω (1). « Post Megaridem sequitur urbs Syracusæ cum duobus portibus, quorum » unus intra murum, alter extra est. »

La phrase suivante rendra encore plus frappante l'explication que je donne des mots ἔξω Τυρίων : πόλις Χαλκηδῶν ἔξω Θράκης (2). « La ville de Chalcédoine en dehors de la Thrace », c'est-à-dire au delà du Bosphore de Thrace.

La seconde ligne de la page 93 était terminée par le mot Κάρμηλος, « Carmel », comme le prouve le mot ὄρος, « montagne », qui commence la troisième ligne. Je ne pense pas que le doute soit possible ; mais les deux mots qui suivent, les mots ἱερὸν Διός, exigent quelques explications.

Lorsque les Hébreux prirent possession de la terre promise, le mont Carmel échut à la tribu d'Aser, qu'il séparait de la tribu d'Issachar (3). Pendant la captivité, il revint aux Phéniciens, ses anciens possesseurs, qui, après le retour des Israélites, n'en furent pas chassés. D'après Josèphe, il était en Galilée ; il était en Samarie suivant Théodoret (4) ; Suétone et Tacite le placent en Judée, ce qui ne veut pas dire qu'il dépendît des Juifs ; nous savons au contraire, par Josèphe, qu'au temps de Vespasien il appartenait aux Tyriens, dont l'autorité s'étendait sur une partie de la Galilée. Cette indication est confirmée par Jamblique qui, en parlant du Carmel, l'appelle montagne phénicienne (Κάρμηλος τὸ Φοινικὸν ὄρος) (5).

(1) Scylax, § 13.

(2) Scylax, § 92.

(3) Josué, XIX, 26. — Josèphe, *Antiq.*, V, 4, et VIII, 2. — *Rois*, III, 4, 6.

(4) Théodoret, *Comment. sur Isaïe*, XXIX et XXXII.

(5) Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. III, ch. IV. — Jamblique, *Vie de Pythagore*, ch. II

Lorsque Scylax écrivait son périple, le mont Carmel n'était donc pas aux Juifs; ce n'était plus Jehova qui y était adoré; dès lors il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on y fit des sacrifices pour connaître l'avenir par l'inspection des entrailles des victimes. Il était dans la dépendance des Phéniciens, et très-probablement du temps de Scylax, comme à l'époque de Vespasien, les Phéniciens qui le possédaient n'étaient autres que les Tyriens.

Maintenant que faut-il entendre par *ιερόν*? Était-ce un temple, ou bien était-ce un lieu découvert consacré au culte de quelque divinité, ou bien enfin, dans le mot *ιερόν*, ne faut-il voir qu'un adjectif donnant un sens tout particulier à *ὄρος*? — Que signifie *Διός*? Faut-il traduire par Jupiter, ou bien s'agit-il plutôt d'un dieu phénicien? Que si l'on joint *ιερόν* à *ὄρος*, la phrase signifiera : Carmel, mont sacré. Dans l'histoire, on connaît plusieurs montagnes désignées de cette manière; ainsi le mont Thêchês, chez les Chalybes, est appelé *ιερόν ὄρος* par Xénophon (1); et Denys d'Halycarnasse nomme *ὄρος ἱερόν*, le mont sacré célèbre par les deux retraites qu'y fit le peuple de Rome (2).

Telle, je crois, n'a point été l'intention de Scylax; il a voulu rappeler que, sur le mont Carmel, était un lieu consacré à une divinité. Dès lors il faut lire : *Κάρμηλος ὄρος, καὶ ἱερόν Διός*.

Cherchons de quelle nature était ce lieu révééré.

Les anciens appelaient *templum* un lieu qui pouvait être vu de toutes parts et d'où l'on pouvait regarder de tous côtés (3). D'abord le lieu révééré ne contenait aucune construction; plus tard on y construisit un édifice, et ce ne fut plus à ciel ouvert que le culte fut rendu à la divinité; enfin on donna le nom de temple à un édifice religieux dans quelque lieu qu'il fût placé.

On appelait *fanum* un temple très-vénééré où l'on allait con-

(1) *Retraite des Dix-Mille*, liv. IV, § 40.

(2) *Antiquités*, liv. VI.

(3) P. Festus, au mot CONTEMPLARI.

sulter pour connaître l'avenir (1). C'était un autel au milieu d'une enceinte sacrée; quelquefois c'étaient des terrasses demi-circulaires environnées d'un mur; et toujours le *fanum* était découvert, puisqu'on pouvait interroger l'avenir par les auspices (2). Avec le temps, cette distinction entre *templum* et *fanum* cessa d'exister, et les deux mots furent souvent pris l'un pour l'autre (3). Néanmoins, pendant que la confusion s'établissait dans les mots, le *templum* et le *fanum* restèrent toujours deux choses parfaitement distinctes. L'établissement du christianisme a mis fin aux sacrifices sanglants, a fait taire les augures et les auspices, mais n'a pas détruit toutes traces des *fana*; encore aujourd'hui on en retrouve un grand nombre dans diverses contrées; il en existe plusieurs dans la Sabine, aux environs de Rieti (4); il en existe en Sardaigne, et l'un d'eux a donné son nom à un village voisin que les habitants appellent *Hiérone* (ἱερὸν) (5).

Cela dit, revenons aux mots ἱερὸν Διός dont nous cherchons la signification.

Tacite contient, à ce sujet, un passage qui mérite de fixer l'attention : « Est Judæam inter Syriamque Carmelus; ita vocant » montem deumque; nec simulacrum deo aut templum; sic tradidere majores; ara tantum et reverentia. Illic sacrificanti Vespasiano Basilides sacerdos, inspectis identidem extis : quidquid » est, inquit, Vespasiane.... » « Entre la Judée et la Syrie est le Carmel; c'est le nom qu'on donne à la montagne et au dieu qui y réside. Ce dieu, suivant les récits transmis par l'antiquité,

(1) « Fanum est religiosissimum templum unde fata petuntur. » (Asconius Pedianus, In Verrem, de prætura urbana, ch. xx.)

(2) Sur les mots *templum*, *fanum* et *delubrum*, consulter une lettre de Marc-Aurèle à Fronton; M. Cæsar M. Frontoni, liv. IV, epist. 4, edit. rom., 1823.

(3) « Pugnare pro templis atque delubris deorum ». (Cicero, *De nat. deor.*, III, 95. — « Pro fanis atque delubris propagnare. » (Cic., *Pro Rab.*, 30.)

(4) *Journal itinéraire* de M. Simelli, 1810.

(5) Lettre adressée à M. Petit-Radel, le 2 septembre 1826, par M. Ferrero della Marmora.

n'a ni statue ni temple, mais seulement un autel et un culte (1). »

Suétone dit aussi que Vespasien monta sur le Carmel et offrit un sacrifice au dieu qui y était vénéré et qui portait le nom de la montagne ; mais il omet le renseignement bien important contenu dans ces mots : « Nec simulacrum deo aut templum. » « Apud Judæam Carmeli dei oraculum consulentem ita confirma- » vere sortes, ut, quidquid cogitaret, volveretque animo, quam- » libet magnum, id esse proventurum, pollicerentur (2) ».

Dans une phrase de Jamblique où il est question du Carmel, on trouve le mot *ιερόν*, sans aucune explication ; mais il a le même sens que *fanum* : ἔθθα ἐμὸν ἄζει τὰ πολλὰ ὁ Πυθαγόρας κατὰ τὸ ἱερόν. « Là (sur le Carmel) Pythagore resta seul le plus souvent près du lieu consacré (3). »

Tacite écrivant à Rome, loin de la Judée, a cru nécessaire de dire que le lieu où Vespasien consulta l'oracle, sur le Carmel, était un *fanum* et non un *templum* ; tandis que Jamblique, qui était Syrien, en parlant du Carmel, n'a pas pensé devoir expliquer ce que, dans son pays, personne n'ignorait. De ce qui précède, on doit inférer, ce me semble, que, dans Scylax, le mot *ιερόν* ne peut pas être traduit par le mot *temple*, mais qu'il signifie lieu consacré au culte d'un dieu ; ce que les Romains nommaient *fanum*.

Quant à l'interprétation du mot *Διός*, je pense que le dieu que veut désigner Scylax était le même que celui qui était révééré sur le mont Carmel du temps de Vespasien ; dès lors il devient évident qu'il n'est pas question du Jupiter des Grecs. Il ne s'agit pas davantage d'un dieu appelé Carmel, quoique les paroles de Tacite et de Suétone, interprétées littéralement, puissent le

(1) Tacite, *Hist.*, II, 78.

(2) Suétone, *Vie de Vespasien*, ch. v, p. 386 de l'édition de Lemaire.

(3) Jamblique, *Vie de Pythagore*, ch. III.

Au XI^e siècle on voyait encore, sur le sommet du mont Carmel, les restes de cet autel. « Estque aræ illius locus circularis quatuor fere cubitorum diametro. » (Benjamin de Tudèle, trad. d'Arias Montanus, 1575, p. 33.)

laisser croire; dans la mythologie syrienne ou phénicienne, pas plus que dans la mythologie grecque, on ne connaît une divinité de ce nom; mais un dieu de la Phénicie étant révééré sur le Carmel, a reçu le surnom de la montagne, suivant un usage qu'on trouve pratiqué partout, comme la remarque en a déjà été faite (1).

Denys d'Halycarnasse dit quelque part que le roi Tatiüs érigea des temples à une foule de dieux dont il n'est pas facile d'exprimer les noms en grec (2). En effet, les Grecs éprouvaient souvent de l'embarras lorsqu'ils avaient à parler des divinités des peuples étrangers. S'ils se bornaient à traduire, si, par exemple, de Baal ils faisaient Βῆλος, le mot, traduit exactement, ne présentait aucun sens à leurs lecteurs, je veux dire qu'il ne donnait aucune idée de la nature et de la puissance de cette divinité; aussi, le plus souvent, rendaient-ils le nom étranger par le nom de la divinité grecque dont les attributs étaient les mêmes, ou du moins s'en rapprochaient le plus. C'est ainsi qu'Hercule, le grand dieu des Tyriens, l'objet tout particulier du culte chez eux, est appelé Jupiter Olympien par Dios (τοῦ Ὀλυμπίου Διὸς τὸ ἱερόν); Ménandre le nomme simplement Jupiter (τοῦ Διὸς τὸ ἱερόν); ou, ce qui est plus probable, Ménandre se sert du mot Ζεὺς, pour faire comprendre que le dieu dont il parle est le maître des dieux, la divinité à laquelle les Grecs donnent le nom de Jupiter. Le grand dieu des Syriens et des Phéniciens, celui auquel on offrait partout des sacrifices sur les hauts lieux, c'était Baal, le maître du ciel, le Soleil, le même qu'à Tyr on appelait Melkarth ou Hercule; et quoique le Carmel appartint aux Tyriens, je pense que le dieu révééré sur la montagne y portait le nom sous lequel il était adoré partout

(1) Voyez plus haut, p. 634. Voyez aussi mes *Recherches sur Tyr et Palætyr*, ch. III, p. 500. Aux exemples déjà connus ajoutons celui que fournit Pline, liv. XXXI, ch. 2 : « Annis Olachas in Bithynia, Briazum alluit (hoc et templo et deo nomen)..... » Certainement Briazus n'est point le nom d'un dieu.

(2) *Antiq. rom.*, liv. II, ch. XII.

(3) Dios et Ménandre, dans Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. VIII, ch. v, § 3.

ailleurs qu'à Tyr, et que, dans Scylax, ἱερὸν Βαός signifie lieu consacré au culte de Baal.

Puis vient le mot Ἄραδος, qu'on est surpris de trouver à cette place. L'île par laquelle Scylax a commencé la description de la Phénicie s'appelait Arados, et contenait une ville du même nom; mais dans aucun autre géographe on ne trouve, près du mont Carmel, une ville ainsi appelée. Pour ce motif, faut-il donc supprimer Ἄραδος πόλις Σιδονίων? Si, au contraire, la phrase est maintenue, quel était le nom connu de la ville que Scylax appelle Arados?

Supprimer la phrase, c'est éluder la difficulté, ce n'est pas la résoudre; je suis donc d'avis de la maintenir, tout en avouant qu'aucun autre auteur ancien n'a jamais dit d'une manière précise qu'une ville d'Arados fût située sur cette plage.

Gronovius a proposé de lire *Gadaris* ou *Gadara*; mais cette ville n'était pas baignée par la mer; elle était située loin du Carmel, au S. E. de Joppé. Arados dont il est ici question n'était donc pas *Gadaris*; elle n'était pas et ne pouvait pas être le mont Angaris, comme d'autres l'ont pensé; il s'agit d'une ville près du Carmel, et non d'une montagne près de Gaza. Mais avant de chercher, dans l'analogie plus ou moins éloignée des sons, le nom dont Arados pourrait être l'altération, une question se présente et doit être examinée: n'est-il pas possible qu'au temps de Scylax la ville des Sidoniens, dont nous parlons, ait porté le nom d'Arados?

Le silence absolu de tous les géographes et de tous les autres écrivains de l'antiquité paraît rendre la chose peu vraisemblable; cependant elle n'est pas impossible; elle est même fort probable; je vais le montrer.

Arad est un nom que l'on retrouve fréquemment dans la géographie ancienne; ainsi était appelée une ville située à 20 milles de Hébron, dans la partie méridionale de la tribu de Juda (1).

(1) *Nombres*, xxi. — *Josué*, xii, 14. — *Hered (Vulgate)*, Ἀράδ ou Ἀράδ (Septante), Arath (saint Jérôme), Ἀραμά (Eusèbe).

Dans cette même contrée, l'Écriture sainte fait mention du mont Carmel avec une ville de même nom (1), d'Achzib, de Gabaa (2); or, tous ces noms se retrouvent sur les côtes de Phénicie, et les lieux qu'ils désignent étaient situés à des distances peu considérables les unes des autres. Scylax y ajoute Arad, et le fait que je viens d'énoncer donne à son assertion un degré de probabilité qu'on ne saurait méconnaître; car ce ne peut être par hasard que tous ces noms de lieux se trouvent deux fois groupés dans la même région; j'y vois la preuve que la tribu chananéenne des Aradiens, chassée du midi de la terre de Chanaan, séjourna quelque temps dans les environs du golfe d'Ace, avant d'émigrer de nouveau et de se diriger vers le nord, où elle occupa l'île d'Arados (3).

Pendant bien des siècles, l'histoire se tait sur la ville des Sido-niens que Scylax appelle Arados; elle a cela de commun avec tant d'autres villes qui ont existé, et qui, pendant longtemps, sont restées inconnues jusqu'à ce qu'un événement fortuit ait attiré sur elles l'attention de l'histoire; de ce silence néanmoins il ne me semble pas résulter l'impossibilité d'assigner une place à Arados, et de dire sous quels noms elle a été connue des historiens et des géographes.

J'ai déjà parlé d'une ville située au pied du mont Carmel; cette ville est nommée Jebba dans Pline (4); Γάβα, Gaba dans Josèphe (5); כַּיִם, Khaïpha dans la plupart des écrivains hébreux (6); Ἡφά,

(1) *Rois*, liv. xxvi, 2 et 15; xxvii, 3; xxx, 5.

(2) Josué, xv, 44. De l'hébreu *Achzib*, les Syriens ont fait *Acdibba*, et les Grecs *Ecdippa*.

(3) Dans le mot *Arad* se trouve l'idée de fuite, d'émigration.

(4) Pline, V, 17.— Dans les manuscrits, on lit : Jeba, Geba, Gebbe, Jebba. Une ville de la Décapole se nommait aussi Gabe, Gaba, Gabba et Gabala.

(5) Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. II, ch. xix, et liv. III, ch. iii. Josèphe nomme aussi cette ville Γάβαλα.

(6) On a souvent traduit ce nom par *Hepha* ou *Képha*. (Reland, *Palæstina*, p. 699 et 819.)

Hêpha dans Eusèbe (1); Niphas dans Benjamin de Tudèle (2); حَيْفَا, Haïfa, dans Édrisi (3) et dans Boha-Eddyn (4); son nom moderne est Haïfa, que l'on écrit quelquefois Kaïfa. C'est toujours le même nom avec des altérations faciles à expliquer et à comprendre.

Je pense donc que, dans des temps reculés, la ville aujourd'hui appelée Haïfa a porté le nom d'Arad, en souvenir d'une autre ville dont les habitants, chassés de cette première demeure, l'avaient fondée ou simplement occupée; qu'à une époque et par des motifs qu'on ignore, elle a pris le nom de Gaba, qui était aussi celui d'une autre localité voisine de la première ville d'Arad; qu'au temps de Scylax le changement de nom n'avait pas encore eu lieu; que, par conséquent, il y a identité entre Arados du géographe grec et Gaba de l'historien Josèphe.

J'arrive à cette conclusion, non pas d'après l'analogie des noms, elle n'existe pas le moins du monde; mais en ayant égard au rôle que cette ville a joué, particulièrement dans les temps anciens.

Gaba était une ville importante; sa population s'accrut au temps d'Hérode par des colonies de cavaliers qu'y envoya ce prince, et c'est pour cela que Josèphe la désigne sous le nom de ville des cavaliers (πόλις ἰππέων); elle occupait l'extrémité méridionale du golfe où se jetait le Bélus, et dans lequel les Sidoniens venaient faire provision de ce sable fin qui leur servait à fabriquer le verre. Leurs navires trouvaient toujours un refuge et une protection dans le port de Gaba qui était excellent, et qui, encore aujourd'hui, est un des meilleurs de cette côte (5). Dans ces parages, Gaba

(1) Eusèbe, *Onomasticon*, au mot Ἰαφέθ.

(2) Le passage de Benjamin de Tudèle est fort corrompu; au mot *Niphas* Reland substitue le mot *Caïphas*; Ascher dit *Khaïpha*.

(3) *Hîpha*, suivant Reland, et *Kaïfa*, selon M. Jaubert.

(4) Schultens, *Vie de Saladin*, Index: Fuvius Haïpha.

(5) Robinson, *Palæstina: Khaïpha*, bon mouillage.

Mgr Mislin, t. II, ch. xviii, p. 44, dit aussi: « La rade de Caïpha est plus sûre que toutes celles de la côte de Syrie.

(Arados) était l'entrepôt du commerce des Sidoniens, comme Acé était celui des Tyriens.

J'ai dit mes motifs, tous empruntés à l'histoire; je n'en ai pas d'autres. Une objection peut être faite; je dois la prévenir. Scylax procède toujours du nord au sud, et en suivant exactement la côte, on trouve Haïfa avant d'arriver au mont Carmel; il y aurait donc lieu de faire un changement dans le texte et de placer Ἄραδος avant Κάριμηλος; mais Scylax décrit un périple, et en quittant Ace et en naviguant vers le sud, on aperçoit le mont Carmel, longtemps avant de se douter qu'au pied de la montagne, il existe une ville. Cette circonstance, je n'en doute pas, explique l'interversion des deux phrases.

Vossius a proposé de terminer la troisième ligne par Συκαμίνων πόλις, « la ville de Sycaminôn (des Sycomores) (1) ». Par sa position, cette ville, dont tous les géographes ont parlé, convenait parfaitement pour remplir la nouvelle lacune du texte; cependant Vossius s'est trompé, et ce n'est pas Sycaminôn qui entrait dans l'énumération des villes phéniciennes. L'examen attentif du manuscrit montre que le nom de la ville que nous voulons retrouver ne commençait pas par un Σ. En effet, on remarque un trait qui était la partie supérieure d'un Κ; et, pour apporter plus de précision, je ferai remarquer que ce Κ avait la forme peu usitée de celui qui commence le mot Κόιλης, à la septième ligne.

D'après cela, le nom qui manque devait être Κροκοδείλων πόλις, « la ville des Crocodiles ». C'était une localité bien peu importante, qui, à la vérité, est nommée dans Strabon et dans Pline, mais qui n'a jamais joué aucun rôle dans l'histoire (2). Berghaus la place à l'embouchure du Chorseeus (nahr-al-Koradj); il a tort, je crois. La ville des Crocodiles était située sur un cours d'eau appelé aussi rivière des Crocodiles (nahr-Zerka), à peu de distance et au nord de Césarée.

Sur la rive gauche de cette rivière, près de son embouchure,

(1) C'est encore Vossius qui a rempli les lacunes des 4^e et 5^e lignes.

(2) Crocodilopolis était peut-être une colonie égyptienne. (Ritter, XVI, p. 614.)

Mgr Mislin a vu un tertre et des débris qu'il pense, avec raison, être les ruines fort modestes de la petite ville des Crocodiles (1).

Depuis le mont Carmel ou plutôt depuis Doros jusqu'à Joppé, la côte n'offrait aucun port de refuge. Pour leur commerce et pour les besoins de la navigation, les Tyriens avaient probablement créé une station maritime qui était devenue la ville des Crocodiles; du temps de Strabon, cette station, moins florissante qu'autrefois, était encore une petite ville; du temps de Pline, elle avait cessé d'exister. C'est que, dans l'intervalle de soixante ans, il s'était passé un fait important : Hérode avait fondé ou plutôt rebâti, agrandi et embelli le lieu appelé Tour de Straton, auquel il avait donné le nom de Césarée (2). Sur cette partie de la côte, la nouvelle ville était devenue le rendez-vous de la marine et le centre du commerce. Sa prospérité s'était accrue aux dépens de quelques autres localités moins favorisées ou même délaissées. Qu'on joigne à cela des guerres perpétuelles, et l'on comprendra comment plusieurs villes perdirent toute importance, ou disparurent complètement.

Quand même le manuscrit ne présenterait pas un moyen matériel de reconnaître que Κροκοδείλων πόλις était le nom de la ville qui manque dans le texte, cette circonstance qu'elle était située sur une rivière, comme l'indique la phrase de Scylax, devrait lever tous les doutes, puisque seule de toutes les villes maritimes, sur cette côte, elle avait cet avantage.

Enfin, que dirai-je? Malgré son obscurité, on ne peut hésiter à croire qu'il s'agisse ici de la ville des Crocodiles et de la rivière qui la baignait, lorsqu'on lit dans Pline : « Fuit oppidum Crocodilon, est (ou et) flumen; » ajoutez *Tyriorum*, et vous aurez la traduction littérale et complète de la phrase de Scylax (3).

(1) Tome I, ch. xviii, p. 94.

(2) Josèphe, *Guerre des Juifs*, I, 46.

(3) Pline, V, 49. — Est se trouve dans tous les manuscrits, à l'exception d'un seul où et a été préféré.

En acceptant cette leçon, il devient nécessaire de déplacer les mots Δῶρος πόλις Σιδονίων, « Doros, ville des Sidoniens », et de les mettre avant Κροκοδείλων πόλις, afin de suivre exactement l'ordre adopté par le géographe. Il ne peut exister aucune difficulté sur Doros; c'est Dorôn ou Dorum de Pline, Δῶρα de Ptolémée, Thora de la *Table de Peutinger*; d'où l'on a fait Tantourah, qui est son nom moderne (1).

Ainsi que Doros, Joppé et Ascalon n'offrent aucune difficulté; j'ai dit ce qu'à mon sens il faut entendre par Βασίλεια, que l'on rencontre ici pour la troisième fois.

Le mot ἐνταῦθα, « là », peut également dépendre de la phrase qui précède ou appartenir à la phrase qui suit. Je préfère le réunir à Βασίλεια, et ces deux mots signifieront que la ville d'Ascalon était le siège de l'autorité des Tyriens sur cette partie de la Phénicie.

Dans le manuscrit, Scylax termine la description de la Syrie et de la Phénicie par le chiffre αψ' (1700), indiquant le nombre de stades qui séparait Ascalon d'un lieu dont le nom a disparu dans la partie lacérée de la page 93. Fabricius et après lui M. Müller, ont pensé, avec beaucoup de raison, qu'il fallait lire βψ' (2700). Effectivement, entre le fleuve Thapsaque, limite septentrionale de la Syrie, et Ascalon, dernière ville de cette contrée du côté de l'Arabie, on comptait 2700 stades. Ce chiffre indiquait donc l'étendue des côtes de la Syrie, qu'ici le géographe appelle Célé-Syrie, parce que tel était le nom de la partie de la Syrie qui, dans toute sa longueur, bornait la Phénicie à l'est.

Arrivé au terme de la tâche que je m'étais imposée, je résumerai tout mon travail en donnant le texte de Scylax tel qu'il était (du moins je le crois) avant d'avoir subi les altérations des copistes.

(1) Δῶρος πόλις Φοινίκης. Μετὰ δὲ ἡ πάλαι Δῶρος, νῦν δὲ Δῶρα καλεῖται. (Étienne de Byzance.) — « Mirata ruinas Dor urbis quondam potentissimæ. » (Saint Jérôme, *Epith. de Paule*, IV, p. 673.) A Doros on pêchait le coquillage pourpre. Doros est probablement la ville que Strabon appelle Βουκόλων πόλις.

ΣΥΡΙΑ ΚΑΙ ΦΟΙΝΙΚΗ.

Ἔστι μετὰ Κιλικίαν ἔθνος Σύροι. Ἐν δὲ τῇ Συρίᾳ οἰκοῦσι
 τὰ παρὰ θάλατταν Φοινίκες ἔθνος, ἐπὶ στενὸν ἔλαττον
 ἢ ἐπὶ τετταράκοντα σταδίους ἀπὸ θαλάττης, ἐνιαχῆ
 δὲ οὐδὲ ἐπὶ σταδίους ἰ' τὸ πλάτος. Ἀπὸ Θαψάκου ποταμοῦ
 εἰσὶ δὲ πόλεις Φοινίκων· Ἄραδος νῆσος καὶ λιμῆν,
 βασιλεία Τυρίων, ὅσον *ιη'* στάδια ἀπὸ τῆς γῆς·
 καὶ ἐν τῇ *χερρόνησῳ*, πόλις Τρίπολις·
 αὕτη ἐστὶν Ἄραδου καὶ Τύρου, καὶ Σιδῶνος· ἐν
 τῷ αὐτῷ τρεῖς πόλεις καὶ περίβολον
 ἐκάστη (1) τοῦ τείχους ἴδιον ἔχει· καὶ Θεοῦ
 πρόσωπον ἀκρωτήριον, καὶ λιμῆν Βοστρινός,
 Βηρυτὸς πόλις καὶ λιμῆν, Πορφυρέων
 πόλις, Σιδῶν πόλις καὶ λιμῆν
 κλειστός, Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων· Τυρίων πόλις
 Σάρα, εἶτα ἄλλη πόλις Τύρος, λιμένα ἔχουσα ἐντὸς
 τείχους· αὕτη δὲ ἡ νῆσος βασιλεία Τυρίων, καὶ ἀπέχει στάδια δ'
 ἀπὸ τῆς γῆς.
 Πάλιν Τύρος πόλις, καὶ ποταμὸς διὰ μέσης ῥεῖ, καὶ πόλις Τυρίων ἔστι
 καὶ ποταμὸς· καὶ Ἄκη πόλις ἔξω πῆ πόλις Τυρίων· Κάρμηλος
 ὄρος καὶ ἱερὸν Διός· Ἄραδος πόλις Σιδωνίων, Δῶρος πόλις Σιδωνίων,
 Κροκοδείλων πόλις καὶ ποταμὸς Τυρίων, Ἰόππη πόλις,
 ἐκτεθῆναί φασιν ἐνταῦθα τὴν Ἄνδρομέδαν τῷ κήτει·
 Ἀσκάλων πόλις Τυρίων καὶ βασιλεία ἐνταῦθα. Ὅρος ἐστὶ Κοίλης
 Συρίας. Παράπλους Κοίλης Συρίας ἀπὸ Θαψάκου ποταμοῦ μέχει
 Ἀσκάλωνος στάδια βψ'.

Syrie et Phénicie.

» Après la Cilicie vient le pays des Syriens. En Syrie, les Phéniciens occupent sur les côtes de la mer une étroite bande de terre qui atteint à peine 40 stades de largeur; quelquefois la largeur n'est pas même de 10 stades. A partir du fleuve Thapsaque, les villes des Phéniciens sont : Arados, île et port, chef-

(1) ἐκάστη au lieu de ἰκάστη; leçon proposée par Huet, et que je crois la meilleure.

lieu de gouvernement des Tyriens, à environ 18 stades du continent. Puis, dans une presqu'île, la ville de Tripolis composée de villes fondées par Arados, Tyr et Sidon; ce sont trois villes dans un seul lieu, et chacune d'elles a une enceinte qui lui est propre. Ensuite le promontoire Face de Dieu, le port Bostrien, la ville de Béryte qui a un port, la ville de Porphyréon, la ville de Sidon qui a un port fermé, la ville des Oiseaux qui dépend des Sidoniens; la ville des Tyriens Sara, ensuite appelée autrement la ville de Tyr, ayant un port dans l'intérieur des murs; cette ville, siège de la puissance des Tyriens, est située dans une île, et sa distance du continent est de 4 stades.

» On retrouve sur le continent la ville de Tyr et un ruisseau qui la traverse; la ville et le ruisseau font partie de Tyr. Ensuite la ville d'Acé, à peu près à l'extrémité du pays des Tyriens; le mont Carmel et le lieu consacré au culte de Baal; Arados, ville des Sidoniens; Doros, également ville des Sidoniens; la ville des Crocodiles et une rivière, qui dépendent des Tyriens; la ville de Joppé, où l'on dit qu'Andromède fut exposée à un monstre marin; Ascalon, ville sous l'autorité des Tyriens et chef-lieu de gouvernement dans ces parages. Elle est la dernière ville de la Cœlé-Syrie. Le trajet par mer de la Cœlé-Syrie depuis le fleuve Thapsaque jusqu'à Ascalon est de 2700 stades. »

Si l'on compare le texte que je propose avec le texte adopté par M. Müller, on y trouvera de notables changements.

Une seule ville de Tripolis et une seule ville de Tyr sont conservées; Triérès, Sarepta, Palætyr, Ecdippa disparaissent; Borinos devient Botrus; la ville des Crocodiles remplit une lacune (1); la distance de l'île d'Arados et celle de Tyr au continent sont indiquées ou rectifiées; le mont Théoprosopon n'est plus qu'un promontoire; le mot βασιλεια, qu'on trouve trois fois répété, est expliqué; enfin, une interpolation évidente est entièrement supprimée.

Dans l'examen de chaque phrase, de chaque mot, j'ai d'abord cherché si le texte, tel qu'on le lit dans le manuscrit, pouvait être maintenu; et le plus souvent j'ai reconnu que les commentateurs s'étaient trop hâtés de le modifier d'une manière arbitraire et peu

(1) Au lieu de *Sycaminôn*, adopté par M. Miller.

réfléchi. Dans les modifications que moi-même j'ai jugées indispensables, je me suis, avant toutes choses, laissé guider par cette considération qu'on doit supposer exacts les renseignements primitivement fournis par Scylax ; et que, par conséquent, rien de ce qui est faux et, à plus forte raison, rien de ce qui choque le bon sens, ne doit être admis.

Après toute discussion, j'ai formulé mon avis, comme il convient toujours de le faire ; je ne sais pas me réduire au rôle de simple rapporteur.

Sur la plupart des opinions nouvelles émises dans ce travail, il ne me reste aucun doute ; sur quelques-unes seulement ma conviction est moins ferme ; et, tout en faisant connaître mon avis, je n'ai pas dissimulé que l'hésitation me paraissait encore possible. Je me plais à nourrir l'espérance qu'après moi, un autre plus heureux que moi viendra porter la lumière partout où il m'a seulement été donné de soulever le voile qui cachait la vérité.

TABLEAU synoptique et comparatif des lieux géographiques de la Phénicie mentionnés par Scylax.

SCYLAX.	POLYBE.	STRABON.	PLINE.	PTOLÉMÉE.	NOMS MODERNES.
Θάλακας ποταμός. Ἄραδος νῆσος. Τρίπολις. Θεοῦ πρόσσωπον ἀκρωτήριον.	Ὀρόντης. Ἄραδος. Τρίπολις. Θεοῦ πρόσσωπον.	Ὀρόντης (Τυφών). Ἄραδος. Τρίπολις. Θεοῦ πρόσσωπον.	Orontes. Aradus. Tripolis.	Ὀρόντις ποταμοῦ ἐξέολαι. Ἄραδος. Τρίπολις. Θεοῦ πρόσσωπον ἀκρον.	Nahr-al-Assy, al-Makloub, al-Oronith, al-Hamah. Ruad . I. Tarabolous, Tripoli. Has-al-Schakkak, ras-al-Pardja, Ouadjh-al-hadjar, cap Madonna.
Λαμὴν Βαστρύς. Βηρυτός. Περφουρέων. Σιδών. Ὀρνίθων πόλις.	Βότρυς. Βηρυτός. Ταμύρας. Περφουρέων. Σιδών.	Βόστρα. Βηρυτός. Ταμύρας. Λεοντίων πόλις. Σιδών. Ὀρνίθων πόλις. Πεταμίς.	Botrus. Berytus. Magoras. Leontos oppidum. Sidon. Ornithon oppidum.	Βότρυς. Βηρυτός. Λέοντες ποτ. ἐξέολαι. Σιδών.	Batroun. Beyrouth. Nahr-al-Damour. Naby-Jounés. Saïda. Ruines au sud d'Adloun.
Τύρος. Πάλαν Τύρος. Πεταμίς. Λακκ. Κάρμηλος ἕρος. Ἄραδος. Δωρος. Κροκοδείλων πόλις.	Τύρος. Πεταμίς. Δωρος.	Τύρος. Παλαστύρος. Πτολεμαίς (Ἄση). Κάρμηλος τὰ ἕρος. Βουκόλων πόλις? Κροκοδείλων πόλις.	Tyrus. Palastyrus. Ptolemâis (Ace). Promontorium Carmelum. Jebba. Dorum. Oppidum Crocodilon.	Τύρος. Παλαστύρος. Πτολεμαίς. Κάρμηλος ἕρος. Δωρος.	Tsour, Sour. Ras-al-Ain. Nahr-ras-al-Ain. Akka, Saint-Jean d'Acce. Mont Carmel. Haifa ou Kaïffa. Tantourah. Ruines sur la rive gauche du nahr-Zerka. Nahr-Zerka. Jaffa. Ascalân, Scalona.
Πεταμίς. Ἰόππη. Ἀσκόλων.	Πεταμίς. Ἰόππη. Ἀσκόλων.	Πεταμίς. Ἰόππη. Ἀσκόλων.	Fiunen. Joppe. Oppidum Ascalon.	Ἰόππη. Ἀσκόλων.	

APPENDICE.

Je crois utile de joindre à ces *Essais* une carte dressée d'après le texte restauré de Scylax, et de l'accompagner de quelques éclaircissements sur l'étendue attribuée à la Syrie et à la Phénicie par l'auteur du périple, en comparant son opinion avec celles des géographes et autres écrivains anciens (1).

D'après Xénophon, Strabon, Pomponius Méla, Pline, Ptolémée et Denys le Périégète, les Pyles amoniques formaient les limites de la Cilicie et de la Syrie ; selon Hérodote, l'Oronte séparait ces deux contrées ; Scylax a adopté cette dernière opinion.

Au sud, Pomponius Méla, Pline et Denys le Périégète étendent la Syrie jusqu'à l'Arabie pétrée qui la séparait de l'Égypte. Ostracine, d'après Pline, était la ville d'Arabie la plus voisine de la Syrie ; elle était située entre le mont Casius et Rhinocorura, à 65 000 pas de Péluse ; on en voit encore quelques ruines près du cap Strati.

(1) Xénophon, *Expédit. de Cyrus*, liv. I, ch. iv, § 4. — Strabon, liv. XVI, p. 749-760. — Pomponius Méla, liv. I, ch. xi et xii. — Pline, liv. V, 12-18. — Denys le Périégète, vers 877-925. — Hérodote, liv. III, § 94 ; liv. VII, § 89. — Ptolémée, liv. V, ch. xv. — Scylax, § 104, 106. — Procope, *De Bello vand.*, II, x, p. 449. — Eustathe, *Comment. de Denys le Périégète*, vers 905. — Polybe, liv. V, § 59.

Scylax dit avec beaucoup de précision que les frontières de la Syrie étaient placées à 1300 stades de Péluse, et que tout le pays compris entre cette ville et la Syrie était occupé par les Arabes. Les 1300 stades désignent Ascalon pour dernière ville de la Syrie.

Pline, comme on vient de le voir, diminue beaucoup la largeur de l'Arabie du côté de la mer Méditerranée; Strabon fait plus encore, il enlève aux Arabes le pays baigné par la mer au sud de la Syrie, et l'attribue aux Égyptiens; et c'est ainsi qu'il peut dire que la Syrie s'étend au delà de Rhinocorura jusqu'à l'Arabie et à l'Égypte.

Toute la Syrie, suivant Strabon, était partagée entre les Syriens proprement dits, les Cœlé-Syriens et les Phéniciens; et parmi eux vivaient les Juifs, les Iduméens, les Gazéens et les Azotiens.

Pline, prenant pour guide Pomponius Méla, fait une énumération détaillée des provinces de la Syrie, parmi lesquelles il nomme la Palestine, la Judée, la Cœlé-Syrie et la Phénicie. Ici, on le comprend, la Palestine qui se trouve mentionnée en même temps que la Judée, est le pays des Palestins ou Philistins, qu'Hérodote appelle la Syrie de Palestine; c'est la contrée habitée par les Gazéens et les Azotiens de Strabon.

Le nom de Cœlé-Syrie ou Syrie-Creuse avait d'abord été donné à l'immense vallée comprise entre le Liban et l'Anti-Liban; puis, par extension, d'autres provinces, dont quelques-unes étaient fort éloignées, ont été considérées comme faisant partie de la Cœlé-Syrie.

Pline comprend sous cette dénomination toutes les provinces depuis Apamée jusqu'à l'Euphrate; Ptolémée les en exclut et étend la Cœlé-Syrie vers le sud jusqu'à la Décapole, au delà du lac de Génézareth; enfin Strabon veut que toute la Syrie entre le fleuve Éleuthéros au nord, l'Arabie et l'Égypte au sud, ait été appelée Cœlé-Syrie.

S'il fallait en croire Denys le Périégète, ce nom aurait d'abord été donné, non pas à la vallée entre le Liban et l'Anti-Liban, mais

au pays plus étendu situé entre le mont Casius et le mont Liban. De cette grande divergence d'opinion, il résulte évidemment qu'à diverses époques, le nom de Cœlé-Syrie a été donné à des contrées fort différentes, et qu'à l'exception de la Judée et des pays voisins du Jourdain, toute la Syrie a successivement porté ce nom.

La Phénicie occupait une lisière étroite sur les côtes de la Méditerranée. Polybe et Denys le Périégète lui assignent pour limites septentrionales le fleuve Oronte; Strabon et Ptolémée le fleuve Éleuthéros; Pline l'île d'Arados. Scylax commence la description de la Phénicie par l'île d'Arados, d'où l'on peut inférer que l'opinion émise par Pline avait été celle de Scylax.

Strabon porte les limites méridionales de la Phénicie jusqu'à Rhinocorura; cependant les Juifs avaient possédé les villes de la côte depuis le mont Carmel jusqu'à Jamnia.

Suivant Pline et Ptolémée, la Phénicie était bornée au sud par la Palestine (pays des anciens Philistins), dont la première ville était la Tour de Straton, et qui s'étendait jusqu'au lac Sirbon.

Selon Pomponius Méla, ce n'était pas la Tour de Straton, c'était Joppe qui était la ville la plus septentrionale de la Palestine.

Procope assigne pour limites à la Phénicie, au nord, Sidon; au sud, les frontières de l'Égypte; et, suivant Eustathe, la Phénicie s'étendait d'Orthosia à Péluse.

Quoique Pomponius Méla et Pline fassent mention de la Palestine comme d'un pays distinct de la Phénicie, il est certain que, depuis la captivité de Babylone, le nom des Philistins ne se retrouve plus dans l'histoire; et les villes maritimes de la contrée où ils avaient joué un si grand rôle dans leurs rapports avec les Hébreux, furent regardées comme phéniciennes. C'est ce que disent les auteurs que j'ai déjà mentionnés, excepté Pomponius Méla et Pline; c'est aussi le sentiment de Scylax, qui nomme Ascalon comme appartenant à la Phénicie, dont elle était, suivant lui, la dernière ville du côté de l'Arabie.

Comme Strabon, Pomponius Méla et Pline, mais avant eux,

Scylax dit positivement que la Phénicie était comprise dans la Syrie; suivant Strabon, les villes maritimes depuis l'Oronte jusqu'à l'Éleuthéros, dépendaient de la Séleucide (partie de la Syrie); Pline attribue également à la Syrie toutes les villes depuis l'Oronte jusqu'à l'Éleuthéros, excepté Laodicée, qui était libre; quoique Scylax ne le dise pas, il est évident que, dans le paragraphe n° 104, qui a pour titre : *Syrie et Phénicie*, faisant l'énumération des villes phéniciennes, et ne nommant aucune des localités situées entre l'Oronte et l'île d'Arados, il regardait comme appartenant à la Syrie tout le pays dont il ne parle pas.

Pour Scylax, la partie de la Syrie qui bornait ainsi la Phénicie au nord, c'était la Cœlé-Syrie; c'était également la Cœlé-Syrie qui resserrait la Phénicie dans toute son étendue vers l'est.

La Phénicie se trouvait donc enclavée dans la Cœlé-Syrie, dont elle était une dépendance géographique. Dès lors on comprend comment Scylax, arrivé à la fin de sa description des villes des Phéniciens, et donnant la longueur du périple de toute la côte depuis le fleuve Thapsaque jusqu'à Ascalon, au lieu de se servir du mot : *Phénicie*, dit : *Cœlé-Syrie*; ce qui doit paraître une erreur quand on ne se rend pas bien compte des rapports de la Cœlé-Syrie et de la Phénicie.

Je l'ai montré; ainsi que pour la Cœlé-Syrie, les opinions sur l'étendue de la Phénicie sont fort divergentes. C'est donc une grande erreur de dire d'un ton magistral, ce qu'on peut lire partout : « la Phénicie commence ici et finit là. »

Comme il est arrivé à tous les pays du monde, les limites de la Phénicie ne sont pas restées constamment les mêmes. Il faut toujours distinguer les temps lorsqu'on en parle. Même en dehors des limites indiquées par les géographes, il existait des villes fondées ou occupées par les Phéniciens; de sorte qu'on peut dire avec vérité que, du golfe d'Issus aux frontières de l'Égypte, presque toutes les villes importantes situées sur la côte étaient phéniciennes : mais, à différentes époques, quelques-unes d'entre elles

ont fait partie de la Cilicie ou de la Syrie, ou bien encore elles ont appartenu soit aux Philistins, soit aux Hébreux. C'est un des principaux motifs pour lesquels les listes données par les divers auteurs anciens ne portent pas toujours les mêmes noms.

Pour plusieurs auteurs modernes, une cause de graves erreurs est celle-ci : sous l'empereur Théodose, la Phénicie, accrue d'une partie de la Syrie, fut partagée en deux provinces : la Phénicie maritime, métropole *Tyr*, et la Phénicie du Liban, métropole *Damas*. Cette dernière province n'était phénicienne que de nom ; il est nécessaire de se rappeler cette division pour comprendre Étienne de Byzance, qui désigne comme villes de Phénicie Héliopolis, Emèse et bien d'autres, qui certainement étaient villes syriennes.

Résumons les renseignements fournis par Scylax ; nous trouverons ce qui suit :

La Phénicie occupe, sur le bord de la mer, une bande de terre dont la largeur varie entre 1 kilomètre 850 mètres et 7 kilomètres 400 mètres. Elle est comprise dans la Cœlé-Syrie, qui elle-même fait partie de la Syrie ; elle commence à l'île d'Arados et finit à la ville d'Ascalon. Cette ville sert également de limite à la Cœlé-Syrie et à la Syrie ; au sud d'Ascalon, est l'Arabie. La Syrie et la Cœlé-Syrie sont bornées au nord par le fleuve Thapsaque qui les sépare de la Cilicie ; les villes maritimes situées entre le fleuve Thapsaque et l'île d'Arados ne font pas partie de la Phénicie ; elles dépendent de la Cœlé-Syrie.

Les lieux mentionnés dans le Périple sont écrits, sur la carte, en caractères romains, les noms modernes sont en *italiques* ; pour les noms dont il est question dans la discussion, mais qui ne se trouvent pas dans Scylax, on s'est servi d'un caractère MAIGRE.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

GRAMMAIRE ET DICTIONNAIRE DE LA LANGUE BERBÈRE

COMPOSÉS PAR FEU VENTURE DE PARADIS

ET REVUS PAR P. AMÉDÉE JAUBERT

Avertissement de M. Amédée Jaubert.	I
Notice biographique sur Venture de Paradis, par M. Jomard.	VII
Préface de l'auteur	XVII
Grammaire berbère	3
Conjugaisons, p. 3. — Des lettres, p. 40. — De la déclinaison, p. 44. — Ma- nière de compter en berbère, p. 44.	
Dictionnaire berbère	47
Explication des signes, p. 48. — Index alphabétique des mots berbères et ara- bico-berbères contenus dans le dictionnaire de Venture, par Amédée Jaubert, p. 485.	
Itinéraire de l'Afrique septentrionale, avec des notions sur l'Atlas et le Sahara, par Venture de Paradis.	217
I. Route de Tafilet à Tounbouctou, p. 247. — II. Route de Tounbouctou au Sé- négal, par le Sahara, p. 227. — Route de Tounbouctou à Ouad-Noun, p. 229. — IV. Route de Ouad-Noun à Aghadir, ou Sainte-Croix, p. 230. — V. Route d'Aghadir à Moghador, p. 232. — VI. Route de Moghador à Assafi, p. 232. — VII. Route d'Assefi à Salé et Ribath, p. 233. — VIII. Route de Salé et Ribath à Fès, p. 234. — IX. Route de Maroc à Telmesan, p. 235.	

M É M O I R E

SUR LA PARTIE MÉRIDIIONALE DE L'ASIE CENTRALE

PAR M. NICOLAS DE KHANIKOFF

Rôle historique de la partie méridionale de l'Asie centrale.	239
Raisons géographiques de ce rôle	240

CONNAISSANCES DES GÉOGRAPHES DE L'ANTIQUITÉ, DES GÉOGRAPHES ARABES ET DES GÉOGRAPHES DU MOYEN ÂGE SUR CETTE PARTIE DE L'ASIE.

La véritable connaissance de la géographie ancienne de ces contrées ne remonte guère qu'à 1200 ans, époque de l'établissement de l'islamisme.	240
Parallèle sommaire entre les géographes anciens et les géographes arabes; défauts communs à tous.	242
Géographie du moyen âge sur cette partie de l'Asie.	243

GÉOGRAPHES ET VOYAGEURS DES XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES.

Les géographes du xvii ^e et ceux de la première moitié du xviii ^e siècle ajoutent peu à la connaissance précise de ces contrées.	244
Forster (1783) et son itinéraire de l'Inde en Europe par la Perse, appréciation des données qu'il nous fournit.	245
J. Rennel (1792) utilise les travaux de Forster; citation.	246

GÉOGRAPHES ET VOYAGEURS DU XIX^e SIÈCLE.

Mission militaire du général français Gardanne en Orient.	248
Examen résumé du voyage et des renseignements de Dupré (1807-1809), membre de la commission.	249
Latitudes de sept points déterminées par Frezel, compagnon de route de Dupré.	251
Examen résumé du voyage et des renseignements du capitaine du génie français, Truillier, membre de la mission.	252
Explorations anglaises. Pottinger et Christie (1809).	254
Différence entre la longueur du « Farçakh » (mesure itinéraire) au nord et au sud de la Perse (note).	256
Poème de Moore (<i>Lallah-Rokh</i>). Roman de Morier (<i>Hadji-Baba</i>). Histoire de la Perse, de Malcolm.	258
Le Mémoire géographique sur l'empire persan, par Mac-Donald Kinneir (1813).	261
Appréciation du voyage de Fraser dans le Khorahsem (1821).	264
Longitudes de Damgham et de Nichapour, par Fraser.	265
Appréciation du voyage d'Arthur Conolly (1829).	269
Appréciation du voyage de Burnes (1831).	273
Mission et déterminations astronomiques du capitaine russe Lemm (1838).	277
Hauteur du <i>Demavend</i> d'après Lemm.	280
Résumé critique de la « description de l'Asie centrale » de Carl Ritter (1838), en ce qui touche à la partie méridionale de cette région.	281
Résumé critique de « l'Asie centrale » de Humboldt (1841).	291
Renseignements dus aux événements politiques contemporains des ouvrages ci-dessus; mission anglaise de Todt, travaux du major Hough.	292
Le voyage d'Abbott (1849-1850).	299

Le voyage de Ferrier	302
On doit aux voyageurs français les premières notions sur les limites occidentales et septentrionales du sud de l'Asie centrale	304
Ce sont les voyageurs anglais qui ont fourni les premières notions utiles sur les limites de ces régions à l'est et au sud	304
Lemm est le premier qui ait fourni des bases solides à nos cartes de la Perse orientale	304

EXAMEN RAPIDE DES CARTES DIVERSES DE LA RÉGION DONT TRAITE LE MÉMOIRE DE M. DE KHANIKOFF.

Carte de Lapié, p. 251; — d'Arrowsmith, p. 276; — de Humboldt, p. 292; — de Zimmermann (pour accompagner l'ouvrage de C. Ritter)	305
---	-----

MISSION RUSSE DIRIGÉE PAR N. DE KHANIKOFF.

Personnel de la mission, p. 305. — De la mer Caspienne à *Astrabad*, p. 307. — Parallèle entre les contrées au nord et les contrées au sud de la mer Caspienne, p. 307. — D'*Astrabad* à *Téhéran*, p. 308-314. — Altitudes des trois cols de la chaîne de montagnes qui sépare la mer Caspienne du *Khorassan*, p. 308-309. — *Damghan*, p. 309. — Ville de *Semnan* et village de *Lazghird*, p. 312. — Le dialecte de ces deux localités diffère du persan moderne, p. 312. — Exemple de mots en ce dialecte et en persan, p. 313. — *Bastam*, p. 315. — Caravane qui accompagne la mission au commencement de son voyage, p. 316. — *Miandecht* et son passé, p. 318. — Colonie de Géorgiens transportés à *Abbas-Abad* comme gardes-frontière et particularités à ce sujet, p. 319. — *Mezinan* et son passé, p. 322. — Production de la soie en Perse, p. 323. — *Sebzévar*, p. 324. — Inscription de *Zafrani*, p. 324. — Colonie de Beloudjjs transportées dans le *Khorassan*, p. 326. — Mines de turquoises de *Maadan*, p. 327. — Mines de sel gemme, p. 329. — Détails sur *Nichapour*, p. 330. — Description sommaire de *Méched*, p. 333. — Bibliothèque de l'imam *Riza*, p. 336. — Résumé du contenu de cette bibliothèque, p. 337. — Trombes ascendantes de poussière fréquentes entre les ruines de *Méched* et celles de *Touss*, p. 345. — Anes sauvages, p. 347. — Nomades originaires des environs de *Boukhara* transportés aux environs d'*Hérat*, p. 348. — Considérations sur les déplacements administratifs, p. 349. — Tradition intéressante sur le village de *Lenguer*, p. 350. — Secte des *Nakchbendis* p. 351. — Biographie de *Tourbeti Cheikhidjam*, p. 352. — Observations sur la rapidité de marche et la charge du chameau bactrien et du dromadaire, p. 357. — Historique de *Kussan*, p. 358. — *Ghourian*, p. 359. — *Hérat*, p. 360. — Son climat, p. 363. — Son commerce, p. 364. — Tribus nomades (Afghans) des *Guildjei*, p. 366. — Visite aux carrières de marbre de *Sirvan*, p. 374. — Sources thermales de *Obèh*, p. 373. — Noms des tribus de la horde des *Tchahar Aimaks*, p. 374. — Les *Djemchidis* comparés aux Afghans et aux Beloudjjs, p. 376. — *Tadjickhs* considérés comme autochtones par les *Djemchidis*, p. 376. — *Kerroukh*, p. 376. — Hiver passé à *Hérat*, p. 378. — Passage du col *Sengui-ssia*, p. 380. — *Sebzar*, p. 384.

Route de Sebzar au lac Hamoun, p. 383-389. — Inondation de la plaine de Kaleï-nou, p. 388. — *Lach*, p. 389. — Récit de la mort du docteur Forbes, p. 391. — *Lac Hamoun*, p. 392. — Le *Seistan*, berceau de la nation persane, p. 394. — Ses habitants, p. 395. — Son histoire, p. 396. — Importance des archives conservées par quelques familles Keïanides (nobles) du Seistan, p. 399. — Importance de l'étude des mœurs des Seistanis, p. 399. — Route du lac Hamoun à *Nih*, p. 400. — *Nih*, p. 401. — Moulins à vent et remarque à ce sujet, p. 401. — « *Khabièh* » (clepsydre du Chorassan), p. 402. — Sources thermales, puits, p. 403. — Constructions souterraines de kalehzeri, p. 405. — Indice que le niveau de la rivière *Khousse* a considérablement baissé depuis un temps reculé, p. 406. — Même observation faite par Lehmann au sujet du Zerafchan (nord de l'Asie centrale); hypothèse à ce sujet, p. 406. — Plaine ferrugineuse entre *Bassirun* et *Serilchach*, p. 407. — Traversée du désert de *Lout*, p. 410-419. — Données thermométriques, hygrométriques et barométriques sur le *Lout*, p. 415. — *Beloudjs*, leur manière d'attaquer les caravanes, leurs mœurs, leur façon de combattre, p. 418. — Opinion d'Istarkhi sur le « Sahara persan » (le *Lout*), p. 419. — *Khabis*, p. 420. — Le dattier y prospère, p. 421. — « *Henneh* » renommé, p. 421. — Caractère orographique du pays entre *Khabis* et *Kirman*, p. 421. — Caractères de l'empoisonnement par les feuilles d'oléandre, p. 422. — Strabon a décrit l'oléandre, p. 422. — *Kirman*, p. 422. — Données atmosphériques sur cette ville, p. 425. — Histoire de cette ville, traditions, p. 426. — Le nombre des Guèbres qui abjurant est considérable, p. 429. — Leurs mœurs, leur langue, p. 429. — Industrie de *Kirman*, p. 431. — Motifs pour lesquels le commerce n'y est pas très-actif, p. 432. — Village de *Mahan*, sa bibliothèque, p. 434. — Distance de *Sedz* à *Kirman* et longueur du « farsang », p. 436. — Stations de poste de *Kirman* à *Iedz* avec leur éloignement, p. 436. — Histoire de *Kirman*, p. 436. — Détails sur les Guèbres, p. 438. — *Toft*, p. 439. — Légende à ce sujet, p. 439.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Essai de délimitation de ce qu'on appelle « Asie centrale », p. 442. — Limites du Khorassan chez les géographes arabes, p. 443. — Limites du Khorassan, p. 443. — Superficie du Khorassan et sa subdivision en terrasses, p. 443. — 1^{re} terrasse : désert salé ; 2^e terrasse : désert de *Lout* ; 3^e terrasse : le *Seistan* ; 4^e terrasse : pays entre *Khaf*, *Toun*, *Birdjoud*, *Iezdoun*, *Heraï-Ke*, p. 443. — Conditions hypsométriques et pente générale de chacune de ces terrasses, p. 443 et 444. — La chaîne montagneuse qui borne le Khorassan au nord coïncide avec la ligne isotherme de 42 degrés centigrades, p. 445. — Conséquences de cette remarque, anomalie isothermique, p. 445. — Influence du *Lout* sur le climat des régions situées au nord-ouest de ce désert, p. 446. — Température, hydrologie, barométrie du Khorassan, p. 448. — Phénomènes physiques et météorologiques, trombes de poussière, brouillar d'éc, nuages de poussière, p. 449, 450, 451.

RECHERCHES SUR TYR ET PALÆTYR

PAR M. POULAIN DE BOSSAY

CHAPITRE PREMIER.

EXPOSÉ DE LA QUESTION.

Erreur des historiens modernes sur Palætyr et sur l'époque de la fondation de Tyr. — Source de cette erreur. — Comment elle s'est propagée. 455

CHAPITRE II.

TOPOGRAPHIE DE TYR.

Tyr dans une île. — Déroit, sa largeur ; chaussée d'Alexandre qui est devenue un isthme. — Bancs de rochers autour de l'île de Tyr. — Submersion d'une partie de l'île. — Bassin méridional environné d'une épaisse muraille. — Étendue de la ville de Tyr. — Grande digue au sud. — Port intérieur, septentrional ou sinodien. — Port méridional ou égyptien. — Deux rades. — Rocher de Maschouk. — Fontaines Raz-al-Aïn. — Aqueducs. — Réservoirs. — Plaine de Tyr. — Les deux îles Ambrosiennes. — L'Eurychore. — Canal qui séparait les deux îles. — Il a été en partie comblé. — Sa direction indiquée d'après l'étude des auteurs anciens et vérifiée par des fouilles. — Le port intérieur n'a pas été creusé de main d'homme. — Arsenal maritime des Tyriens. — Nécropole de Tyr 459

CHAPITRE III.

FONDATION DE TYR. — PALÆTYR.

Premiers habitants de Tyr d'après Sanchoniathon. — Que faut-il entendre par ces mots : La sainte île de Tyr ? — Ancienneté du culte rendu à Hercule dans la ville de Tyr. — Témoignage d'Hérodote, discussion de ce témoignage. — Colonie égyptienne d'Agénor. — Preuve tirée de Nonnos de Panopolis. — Les deux rochers Ambrosiens figurés sur les médailles. — Pourquoi la ville de Tyr a-t-elle reçu ce nom ? — Époque de l'arrivée d'Agénor. — Tyr reçoit une colonie de Sidon. — Parenté entre Tyr et Sidon attestée par les auteurs anciens. — C'est dans l'île que les Sidoniens viennent s'établir. — A quelle époque ? — Opinions émises par Josèphe, par Eusèbe et par divers auteurs modernes. — Homère fait-il mention des Tyriens ? — On confond souvent l'agrandissement avec la fondation d'une ville. — Mon opinion sur la fondation de Tyr. — Qu'était-ce que Palætyr ? — Elle tient dans l'histoire une place insignifiante. — Textes extraits de Quinte-Curce, Justin, Josèphe, Diodore de Sicile, Strabon, Ptolémée, Plin, Scylax, Étienne de Byzance. — Ce que ces textes nous apprennent. — Palætyr est-elle plus ancienne que Tyr ? — A-t-elle fondé Tyr ? — Où était-elle

située ? — Opinions diverses et souvent contradictoires de Marsham, Prideaux, Rollin, Volney, M. Poujoulat, le D^r Ott, Périzonius, Vitringa, Duker, Cellarius, D. Calmet, Sainte-Croix, Buckingham, Bochart, M. Movers, M. de Bertoli, Desvignoles, Reland, le P. Romain Joly, l'abbé de Fontenu, Whiston, Manpert, Heeren, Hengstenberg. — Emplacement occupé par Palætyr d'après les géographes modernes. — Ce qu'il faut entendre par cette appellation : Palætyr. — Grands et nombreux établissements créés par les Tyriens dans la plaine de Tyr. — Ils sont en partie détruits par Salmanasar, par Nabuchodonosor et principalement par Alexandre. — Strabon et les auteurs postérieurs à ce géographe désignent sous le nom de Palætyr les restes encore agglomérés des vastes dépendances de Tyr sur le continent. — Palætyr n'est pas une ville plus ancienne que Tyr; elle ne lui a pas donné naissance; elle n'a même jamais été une ville distincte de Tyr. 498

CHAPITRE IV.

RENSEIGNEMENTS HISTORIQUES SUR TYR DU XI^e AU VIII^e SIÈCLE AVANT J. C.

Tyr n'a pas d'historien. — Le roi Hiram vaincu par les Israélites. — Il envoie une ambassade à David. — Salomon lui envoie demander des ouvriers tyriens. — Réponse de Hiram. — Elle prouve que Tyr insulaire était la demeure du roi. — Doit-on accorder pleine confiance à l'assertion de Josèphe ? — Examen des lettres extraites d'Eupolème, citées par Eusèbe. — Les anciens auteurs disent rarement que Tyr était dans une île; il ne pouvait y avoir de doute pour personne puisqu'il n'existait qu'une seule ville de Tyr. — Fondation de Carthage. — Elulée. — Résistance de Tyr contre Salmanasar. — Tous les détails de cette guerre, rapportés par Josèphe, prouvent que Tyr était bâtie dans une île. — L'ancienne Tyr est nommée parmi les villes qui se séparèrent des Tyriens insulaires. — Tyr insulaire n'a donc pas été fondée après la guerre contre Nabuchodonosor. — Le texte de Josèphe est diversement interprété et modifié par Marsham, Périzonius, Duker et Desvignoles. — Dans Josèphe, il n'est pas question de *Palætyr*; cette appellation n'existait pas au temps dont parle l'historien. — Si c'est Nabuchodonosor qui a ruiné Tyr continentale, si c'est après cette dévastation que la ville ruinée a été appelée vieux Tyr et ensuite Palætyr, Josèphe n'a pas pu dire que le vieux Tyr se sépara de Tyr du temps de Salmanasar. — Dans le texte de Josèphe, au lieu de *ἡ πάλαι Τύρος* faut-il lire *ἡ παράλια Τύρου*? — Comment doit être entendu le mot *ἀπίστη*. — Il n'a pas existé de rivalité entre Tyr et Sidon. — Étendue du pays des Tyriens. — Le vieux Tyr ou Palætyr ne s'est pas révolté contre les Tyriens, mais la côte phénicienne en face de Tyr, ainsi que Sidon et Ace, a été contrainte à reconnaître l'autorité du roi d'Assyrie. 543

CHAPITRE V.

SIÈGE DE TYR PAR NABUCHODONOSOR.

Prophéties d'Isaïe et d'Ézéchiël contre Tyr. — Tous les anciens commentateurs des pro-

phètes disent que la ville de Tyr, assiégée par les Babyloniens, était bâtie dans une île; ils n'en connaissent pas d'autre. — Motifs sur lesquels se fondent quelques érudits du *xviii^e* siècle pour prétendre que la fondation de Tyr insulaire eût lieu après la prise d'une ville de Tyr continentale. — 1^o « Ézéchiël dit que Tyr ne sera pas rebâtie. » — D'après la prophétie d'Isaïe, elle sera seulement en oubli pendant soixante et dix ans. — Opinion de saint Jérôme sur l'interprétation des prophètes — Langage hyperbolique des peuples orientaux. — Le mot hébreu *holam* signifie un temps fort long. — Les mots *toujours* et *jamais* doivent quelquefois être pris dans un sens assez restreint. — Le texte d'Isaïe n'est point en désaccord avec celui d'Ézéchiël. — Accomplissement de leurs prophéties. — 2^o « Dans l'attaque contre Tyr, Ézéchiël parle de cavalerie et de chariots: ils étaient inutiles pour prendre une ville insulaire; il n'est pas question de vaisseaux qui eussent été nécessaires; les Babyloniens n'ont pas fait de chaussée pour pénétrer dans l'île. » — La cavalerie et les chariots n'étaient pas inutiles pour combattre les Tyriens établis sur le continent. — Ce qu'il faut entendre par les filles qui sont dans la plaine. — Interprétation des mots Paros, Lud et Phut. — Saint Jérôme est d'avis que, pour prendre Tyr, une chaussée fut faite par Nabuchodonosor qu'il ne confond pas avec Alexandre. — Saint Cyrille partage cette opinion. — Au temps d'Alexandre, il existait des vestiges de la chaussée de Nabuchodonosor. — Les Babyloniens n'avaient pas de vaisseaux, cause de la longueur du siège. — 3^o « Le mot hébreu que la Vulgate traduit par *insula*, peut également signifier *ora maritima*. » — Il a encore plusieurs autres significations. — Mais dans la prophétie d'Isaïe il a le sens d'île; ce qui est prouvé par toutes les autres expressions de la prophétie. — Les prophètes donnent la qualification d'île à Tyr; ils ne la donnent à aucune ville maritime de Phénicie. — Ces expressions *quæ habitas in mari, in cordè maris sita, in medio aquarum*, prouvent que Tyr était dans une île. — Tyr insulaire est bien la ville dont Ézéchiël vante la richesse et la puissance. — Tout ce que disent les prophètes ne peut convenir qu'à cette ville. 558

CHAPITRE VI.

SIÈGE DE TYR PAR ALEXANDRE. — RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Liberté rendue aux Tyriens par Cyrus. — Massacre des Tyriens par leurs esclaves; conte ridicule. — Les Carthaginois étaient venus dans la *métropole* pour offrir des présents selon leur *ancienne coutume*. — Comment doivent être expliquées les railleries que les Tyriens adressaient aux Macédoniens qui construisaient la chaussée. — Conclusion: Il n'a jamais existé qu'une seule ville de Tyr, celle qui était bâtie dans une île. — Palætyr n'a point été une ville plus ancienne que Tyr. — C'est le nom par lequel quelques géographes ont désigné les restes des établissements tyriens sur le continent. 585

ESSAIS DE RESTITUTION ET D'INTERPRÉTATION

D'UN PASSAGE DE SCYLAX

PAR M. POULAIN DE BOSSAY

Avant-propos.	595
<i>Fac-simile</i> des pages 92 et 93 du texte manuscrit de Scylax.	
Introduction.	597
Texte de Scylax, édit. de M. Müller.	598
Traduction latine.	599
Le fleuve Thapsaque.	599
Ce nom réveille l'idée d'enfouissement.	600
Le nom de la ville de Thapsaque a une autre origine	600
Interprétation de la fable du Géant ou Dragon Typhon	601
Le Thapsaque de Scylax est l'Oronte.	602
Le mot <i>Oronte</i> n'appartient ni à la langue grecque ni à l'une des langues sémitiques.	604
L'Oronte désigné sous les noms de al-Makloub et al-Assy.	605
L'Oronte a-t-il reçu des Grecs le nom d'Ἀξίος?	606
Discussion sur un passage de Malala.	609
Erreur d'Eustathe sur la signification du mot <i>Oronte</i>	610
Tombeau du Géant Oronte trouvé dans le lit du fleuve.	610
L'Oronte est nommé <i>Pir</i> . Que faut-il entendre par ce mot?	614
Erreur contenue dans cette phrase : ἔστι τρίπολις φοινίκων.	613
Véritable sens des mots Βασιλεια Τύρου, qui accompagnent le nom d'Arados.	616
Distance de l'île d'Arados au continent.	619
Tripolis.	620
Le promontoire Face de Dieu; ses différents noms.	620
Explication du mot Τῆρος.	623
De Botsra, les Grecs ont fait Botrus.	626
Rivière Βαστηνός.	627
Porphyréon. D'où lui vient ce nom?	628
Le Tamyras est aussi appelé Damouras, Magoras, Léon.	629
Aucun fleuve de Phénicie n'a porté le nom de Léontès. Le fleuve auquel les géographes modernes donnent ce nom est appelé par les Arabes du moyen âge Lanta ou Lythah.	634
Son nom ancien est inconnu; ce n'est pas l'Éleuthéros; dans la partie inférieure de son cours, il se nomme aujourd'hui nahr-al-Kasmyié.	632
Léontópolis est la même ville que Porphyréon	637
Le nom de Sarepta est toujours accompagné de celui de Sidon. La première de ces villes était une dépendance de l'autre.	639

Explication du mot Βορινός.	643
Cette phrase : ἀπὸ Λιδόντων πόλει· μέχρι Ὀρνίθων πόλει· est une interpolation. . .	648
Tyr. Le nom de cette ville a pris diverses formes chez les Phéniciens et chez les Latins.	650
Topographie de Tyr, dans l'île et sur le continent.	651
Le texte de Scylax sur Tyr n'est pas incorrect autant qu'on l'a cru.	652
Σάρα εἶτα ne doivent point être transformés en Σάραπτα.	653
ἄλλη ne doit pas être remplacé par ἄλλη.	653
ἀπὸ θαλάττης, γ' ne se rapportent pas à Palætyr, dont il n'est pas question dans Scylax.	653
La lettre γ, qui termine la phrase et la page 92, est l'abréviation de γῆς et ne représente pas la lettre γ', ayant la valeur de 3	654
Largeur du détroit. La lettre δ', qui a la valeur du chiffre 4, a été omise dans le manuscrit.	655
Les mots παλιν Τύρος doivent être maintenus. Ils sont expliqués.	656
La première ligne du feuillet lacéré était terminée par les mots Τυρίων ἰστί.	657
Explication des mots ἕξω πῆ πόλις.	659
La deuxième ligne était terminée par Τυρίων Κάρμηλος.	661
Que faut-il entendre par : ἱερὸν Διός?	662
Quelle était la ville que Scylax désigne par ces mots : Ἄραδος πόλις Σιδονίων?	666
Les mots Κροκαδείλων πόλις remplissaient la lacune de la troisième ligne.	669
Le chiffre βψ' (2700) doit être substitué au chiffre ςψ' (1700).	671
Texte de Scylax rétabli et amendé d'après tout ce qui précède.	672
Traduction du texte ainsi restitué.	672
Résultat des essais d'interprétation et de restitution.	673
Tableau synoptique et comparatif des lieux géographiques de la Phénicie mentionnés par Scylax.	675
APPENDICE contenant des éclaircissements sur l'étendue attribuée à la Syrie et à la Phénicie par les différents géographes de l'antiquité.	676

PLANCHES.

Carte sommaire des levées faites en 1858 et 1859 dans le Khorassan, l'Afghanistan occidental, le Séistan et le midi de la Perse, sous la direction de M. N. Khamkoff.

Plan de la ville de Kirman.

Plan de la ville de Iezd.

Plan de Tyr, par M. Poulain de Bossay.

Carte de la Syrie et de la Phénicie d'après Scylax, par M. Poulain de Bossay.

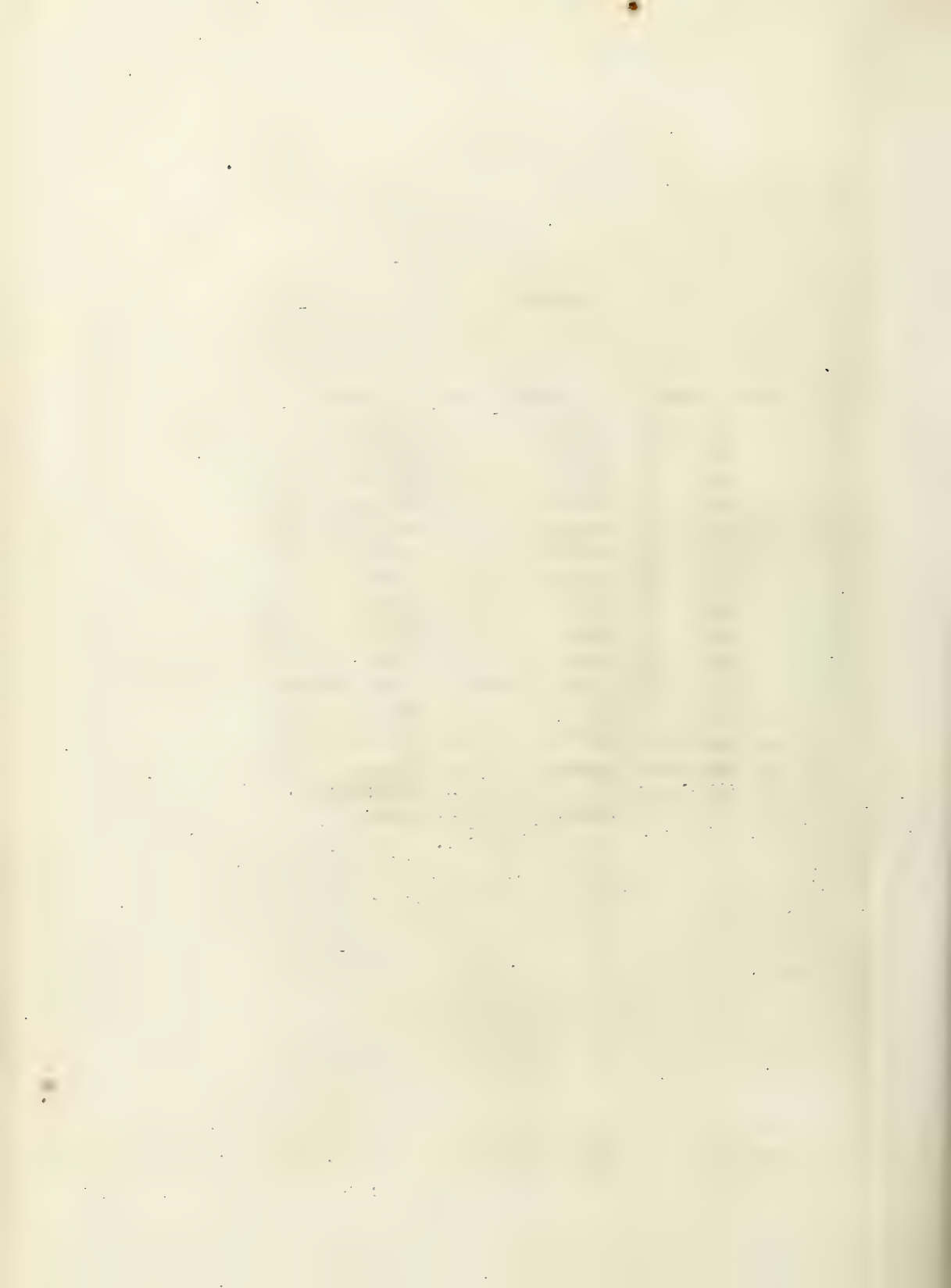
FIN DE LA TABLE.





ERRATA.

Page	ligne	M. de Bertou	lisez	M. de Bertou
— 471,	— 25,	recto fronte	—	recta fronte
— 481,	— 21,	Euyrchore	—	Eurychora
— 490,	— 7,	Αμβροσε	—	Αμβροσίοι
— 490,	— 8,	πέτρε	—	πέτορι
— 504,	— 32,	celebriarum	—	celebriorum
— 503,	— 4,	qui ne sait	—	qui ne voit
— 508,	— 23,	ΑΜΒΡΟΣΙΕ	—	ΑΜΒΡΟΣΙΕ
— 514,	— 35,	άλτροίων	—	άλτορίων
— 524,	— 49,	ποομός	—	ποτομός
— 525,	— 32,	ώγογην	—	ώγουγην
— 534,	— 47,	Héram	—	Hiram
— 599,	— 6,	circitter	—	circiter
— 604,	— 25,	Καλκηδών, Calcédoine	—	Χαλκηδών, Chalcédoine
— 614,	— 28,	Bonne	—	Bonn.
— 619,	— 9,	S. O.	—	S. E.
— 652,	— 24,	άλλη	—	άλλη
— 654,	— dern.	Palestina	—	Palestina
— 667,	— 24,		—	ΚΣΠ, Khaipia
— 668,	— 32,	Palestina	—	Palistine





CARTE SOMMAIRE
 de L'Asie
 Faites en 1858 et 1859 dans le
KHORASSAN, L'AFGHANISTAN OCCIDENTAL
 le **SÉISTAN** et le midi de la **PERSE**
 sous la direction
 de
N. KHANIKOFF

P A Y S

D I S

T U R C O M A N S

MER CASPIENNE

KHORASSAN

KHORASSAN

AFGHANISTAN

GRAND DESERTS

KHORASSAN

KHORASSAN

GRAND DESERTS

SÉISTAN

BÉLOUDJISTAN

Profil du Terrain
 entre Herat, Kurman et Téhéran









PLAN DE LA VILLE DE IEZD

Endos destiné aux Lèpreux

Echelle
métrique de 0^m ou 1900^s pour 25 mètres
100 75 50 25 0 100

LÉGENDE.

- | | |
|--|---|
| <p>1 Mosquée de l'Émir Tchakmak
2 Coupole dite Chadzadik Fissikh
3 Takie ou Théâtre pour les représentations du Moukarrem
4 Mosquée cathédrale
5 Coupole dite Taktisaâi
6 ——— Zenguian
7 ——— Cheikh Abdoul Kassim
8 Mausolée du Cheikh Duda
9 Bourgi Afghani</p> | <p>10 Coupole dite Mir Chemseddine
11 Multakie
a Faubourg Nassir abad
b ——— Kehnou
c ——— Mordabad
d ——— Anava
e ——— Boucha bouiok (hab. par les Guèbres)
f ——— Aristan
g Bazar
A Baghi doulet</p> |
|--|---|

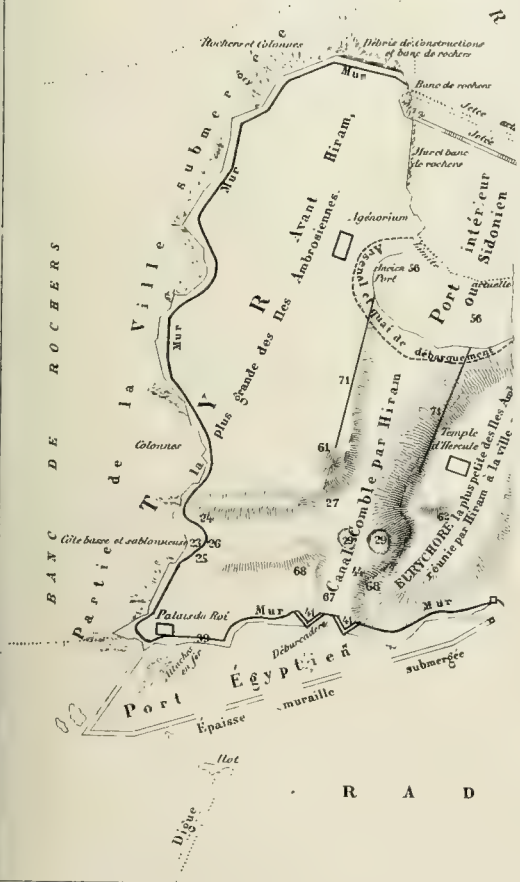


PLAN de TYR

bâtie sur les deux îles
Ambrosiennes



Passage



SYRIE ET PHÉNICIE

d'après Seydax
par
M^r POULAIN DE BOSSAY





Echelles

- Milles aires
- Milles de mesure
- Milles romaines





